HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES, OU NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES...

Digitized by Google

1. C. 4. 31

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRESENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS, ET, DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue sur l'*Original Anglois, *& où l'on a non-seulement rétabli avec soin ce qui a été* supprimé *ou* omis *par le Traducteur; exactement distingué ses* Additions *du Reste de l'Ouvrage; & corrigé les Endroits où il s'est écarté du vrai Sens de son Auteur;*

Mais même dont les Figures & les Cartes ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XLVII.

Avec Privilege de Sa Majesté Imperiale.

& de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE
DE
M. BELLIN,
INGÉNIEUR DE LA MARINE,
A
M. L'ABBÉ PREVOST.

MONSIEUR,

VOICI *des Epreuves de toutes les Cartes qui doivent entrer dans le ſecond Volume de votre Recueil des Voyages. Quoique j'aye employé tous mes ſoins pour répondre à l'empreſſement que le Public a marqué pour cet Ouvrage, je n'oſerois aſſûrer qu'il ne me ſoit échappé quelque choſe; & je crains, malgré toute ma bonne volonté, de ne pas ſatisfaire aſſez parfaitement aux engagemens que vous m'avez fait prendre dans la Préface de votre premier Volume. Cependant je vous avouerai que j'ai fait tous mes efforts pour n'être pas tout-à-fait indigne de la façon dont vous vous exprimez ſur mon zèle pour le progrès d'une Science que je cultive dès ma première jeuneſſe, avec* (*) *des ſecours que perſonne n'a eus juſqu'ici, & qui en d'autres mains auroient ſans doute un ſuccès plus brillant que dans les miennes.*

VOUS *ſerez peut-être ſurpris que je n'aye pas toûjours ſuivi les*

(*) *Le Dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine.*

Digitized by Google

les Cartes & les Plans que les Auteurs Anglois nous ont donnés pour ce ſecond Volume ; mais je ne leur ai pas trouvé l'exactitude néceſſaire. Il me paroît qu'ils ont pris de côté & d'autre ſans beaucoup de choix, & que leur critique s'eſt bornée à la narration. Ils n'ont pas même remarqué qu'il leur manquoit beaucoup de Cartes pour l'intelligence de leur Collection, & qu'il étoit impoſſible, avec celles qu'ils donnoient, de ſuivre les Navigateurs dans toutes les Parties de leurs Voyages ; que ces Cartes étoient mal diſtribuées, & fatiguoient un Lecteur attentif qui veut tout avoir ſous ſes yeux.

CES *défauts ſe remarquent aiſément dans le premier Volume. Mais il n'a pas été poſſible d'y remédier aſſez promptement. Cette entrepriſe me demandoit un tems qui auroit empêché le Libraire de ſatisfaire aux engagemens qu'il venoit de prendre avec le Public : mais comme vous ſçavez auſſi-bien que moi qu'il n'épargne rien de tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'Ouvrage, je ſuis convenu avec lui de donner un Supplément de Cartes pour le premier Volume, qui ſeront finies & délivrées au mois de Décembre prochain avec le troiſième Volume.*

PARMI *ces Cartes, on en trouvera une générale de tout l'Univers, qui m'a paru abſolument eſſentielle dans un pareil Recueil. Cette Carte ne ſera pas une Mappemonde telle qu'on nous les préſente ordinairement. Cette Projection circulaire embarraſſe & les yeux & l'eſprit du plus grand nombre, & ne leur permet pas de comparer les grandeurs & les diſtances des diverſes Parties de la Terre & des Mers. Je me ſervirai de la Projection uſitée pour nos Cartes marines, qui repréſente les Méridiens & les Paralleles par des lignes droites, en faiſant du Globe de la Terre un Cylindre, qui devient alors une ſurface plane, dont le développement ne préſente aux yeux de tout le monde qu'une Carte ſemblable à celles auxquelles on eſt accoutumé, & d'un uſage facile, tant pour ſuivre les Journaux des Navigateurs, & pointer ſur la Carte les mêmes routes qu'ils ont faites à la mer, que pour marquer celles qu'il convient de faire pour toutes les Parties connues de notre Globe.*

A *l'égard de l'ordre dans lequel les Cartes du premier Volume ſont diſtribuées, & dont je ne ſuis pas content, je ſens qu'il ne ſeroit*

Digitized by Google

ſeroit guères poſſible d'y remédier, ſi l'on vouloit ſuivre dans la diſtribution des Cartes le cours hiſtorique du Recueil; car on trouve différens Voyages & en différens tems pour les mêmes Parties du monde, ce qui met le Lecteur dans la néceſſité de revenir aux mêmes Cartes. Ainſi dans quelque endroit qu'on les plaçât par préférence, on trouveroit qu'elles manquent dans d'autres, où elles ſont auſſi néceſſaires.

ON *ne peut éviter cet inconvenient, qu'en retirant toutes les Cartes Géographiques (& c'eſt le conſeil que je donne à mes amis) dont on formera un Volume ſéparé, qui aura l'avantage d'offrir un corps de Géographie aſſez ſingulier & curieux, d'autant que dans la ſuite je puis donner des morceaux qui ne ſont pas communs. Il ſera aiſé d'y arranger toutes les Parties de proche en proche, au moyen de la Carte générale dont nous venons de parler. Nous ferons plus; nous donnerons à la fin de l'Ouvrage une Liſte de toutes les Cartes, dans l'ordre qu'on les doit ranger, & l'on ajoûtera un Frontiſpice convenable pour un tel Volume. C'eſt-là l'unique moyen de lever toute difficulté ſur la manière d'arranger & diſtribuer les Cartes; mais il eſt indiſpenſable de continuer à les mettre dans chaque Volume qui paroîtra, en y apportant le plus d'ordre qu'il ſera poſſible* (a).

VOILÀ, *Monſieur, les obſervations dont j'ai cru devoir vous faire part, pour répondre à la confiance que vous avez eue en moi, en me chargeant de la Partie Géographique de votre Ouvrage, & je ne ſerois pas fâché que le Public en eut connoiſſance.*

IL *ne me reſte plus qu'à vous prier de faire quelque attention aux additions & aux changemens que j'ai faits dans les Cartes deſtinées pour ce ſecond Volume.*

1°. J'AI *fait cinq Cartes de parties aſſez conſidérables, & qui manquoient dans la Collection Angloiſe; la première contient le Golfe de Bengale, c'eſt-à-dire, l'Iſle de Ceylan, les Côtes de Coromandel,*

(a) *Par la même raiſon, quelques Figures particulières d'Animaux & de Plantes, qui ſe trouvoient diſperſées ſans ordre à l'occaſion de quelque incident paſſager, ſont renvoyées à l'Hiſtoire Naturelle de chaque Région, où tout ce qui appartient à la Phyſique eſt recueilli, ſuivant la méthode annoncée dans les Préfaces.*

Digitized by Google

romandel, de Golconde, d'Orixa, de Bengale, d'Aracan, d'Ava, de Pegu; celles de Tenaſſerim, & de Queda, juſqu'à la preſqu'Iſle de Malaca, avec la partie ſeptentrionale de Sumatra, & les Iſles qui en ſont au Nord. La ſeconde comprend les Iſles de Sumatra, Java, Borneo; les Détroits de la Sonde & de Banca, celui de Malaca & ſa preſqu'Iſle, avec le Golfe de Siam. Cette Carte eſt extrêmement néceſſaire pour l'intelligence de pluſieurs Voyages rapportés dans ce ſecond Volume. La troiſième contient les Côtes de la Cochinchine, celles de Tunquin, & partie de celles de la Chine juſqu'à Canton. La quatrième comprend la ſuite des Côtes de la Chine, la Corée & les Iſles du Japon. La cinquiéme renferme les Iſles Philippines, les Moluques, l'Iſle Célèbes, &c. J'ai dreſſé ces Cartes avec tout le ſoin poſſible: les latitudes & les longitudes de beaucoup d'endroits ſont déterminées par des obſervations aſtronomiques; & lorſqu'elles me manquoient, les remarques des plus habiles Navigateurs m'ont ſervi de guide pour ne me point égarer dans la poſition, le giſſement & les différences de ce grand nombre d'Iſles.

CES *cinq Cartes, avec les ſept que les Anglois ont miſes dans le premier Volume, & qui ſont tirées des Cartes Hydrographiques que j'ai dreſſées depuis quelques années pour le ſervice des Vaiſſeaux du Roi, forment une ſuite de Côtes depuis le Détroit de Gibraltar juſqu'aux Parties les plus Orientales de l'Aſie; au moyen de laquelle il ſera facile de ſuivre les Voyageurs dans les divers Pays qu'ils ont parcourus, & pour rendre cette ſuite complette, nous joindrons une Carte des Côtes depuis le Nord de l'Europe juſqu'au Détroit de Gibraltar.*

2°. J'AI *dreſſé une Carte des Iſles Canaries. Si vous la comparez avec toutes celles qui ont paru, vous ſerez étonné des erreurs dans leſquelles leurs Auteurs ſont tombés. Ils n'ont pas placé ces Iſles dans leurs latitudes. On ne trouve aucune vérité dans les diſtances & les giſſemens. Les contours & la grandeur des Iſles ſont ſans aucunes proportions. En voici quelques exemples. Ces Cartes placent l'Iſle Canarie Eſt & Oueſt, avec l'Iſle Fortavanture, au lieu qu'elles giſſent Nord-Eſt & Sud-Oueſt; Palme & Gomère*

Digitized by Google

Gomère à 14 lieuës l'une de l'autre, au lieu de 8 à 9 lieuës au plus; Sainte Croix dans l'Iſle de Ténériſe, & la Gate dans l'Iſle de Canarie, Nord-Oueſt quart de Nord, & Sud-Eſt quart de Sud, à 16 lieuës de diſtance; au lieu que les relevemens faits par les Navigateurs à la vûe de ces deux lieux, donnent 10 lieuës de diſtance de l'un à l'autre, & leur giſſement Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Je ne finirois point ſi je voulois entrer dans la diſcuſſion de tous les points. C'eſt des Journaux de Navigation qui ſont au Dépôt de la Marine, tant des Vaiſſeaux du Roi, que de ceux de la Compagnie des Indes, que j'ai tiré le nombre prodigieux de remarques néceſſaires pour conſtater ma Carte, & me donner la hardieſſe de m'éloigner ainſi de tous ceux qui m'ont précédé dans ce genre de travail.

3°. J'AI *donné une Carte particulière de l'Iſle de Ténériſe, toute différente de celle des Anglois, qui n'eſt qu'un morceau très-informe, & duquel on ne peut tirer aucune lumière, tant pour la grandeur, que pour la forme de cette Iſle. Les Bayes & la configuration des Côtes y ſont ſans aucunes proportions, de même que le Pic & les autres Montagnes de l'Iſle. Pour en être convaincu, il ſuffit de remarquer qu'ils n'y ont mis ni Graduation ni Echelle.*

ILS *ont traité de même l'Iſle de Madère. J'en ai fait auſſi une petite Carte, où j'ai tâché de raſſembler toutes les connoiſſances que l'on en a. J'y ai ajoûté l'Iſle de Porto-Santo, que les Anglois avoient oublié; & j'ai donné aux Iſles Déſertes la grandeur & la poſition qui leur convient.*

4°. J'AI *fait beaucoup de corrections & de changemens à la Carte des Iſles du Cap-Verd, & à preſque toutes les diverſes Parties de la Côte Occidentale d'Afrique.*

5°. J'AI *refait en entier la Carte du cours du Sénégal que les Anglois ont tirée de ce qui en a été publié par le Père Labat, mais qu'ils n'avoient pas bien éxécutée. J'y ai ajoûté les degrés de latitude & de longitude, pour plus de préciſion, & j'ai retranché des Plans particuliers, pour les placer ailleurs. Les Anglois en avoient chargé la même Carte, ce qui faiſoit une eſpèce de confuſion qu'on ne ſçauroit trop éviter en Géographie.*

6°. J'AI

Digitized by Google

6°. J'AI *donné une petite Carte de l'Iſle d'Arguim & de la Côte voiſine, avec un détail aſſez précis des bancs de ſable & des fonds qui l'environnent.*

7°. J'AI *donné un Plan de la Ville & du mouillage de S. Jago, ou Ribeiro Grande, Capitale des Iſles du Cap-Verd, qui a été levée ſur les lieux par un Ingénieur François; & je le mets ici avec d'autant plus de plaiſir, que les Anglois ont donné une mauvaiſe petite Vûe ou Plan de la Rade & Ville de S. Jago, qu'ils ont tiré des Voyages de Dampierre, & que j'ai laiſſé ſubſiſter, pour que l'on puiſſe faire la comparaiſon & ſe convaincre de la néceſſité où nous nous trouvons de ne les pas copier aveuglément.*

8°. J'AI *donné un Plan de l'Iſle de Gorée & de ſes fortifications. On peut y avoir quelque confiance. Il m'a été communiqué par Meſſieurs les Directeurs de la Compagnie des Indes. On le trouvera différent de celui que les Anglois ont donné, que j'ai laiſſé ſubſiſter dans le même eſprit de comparaiſon dont je viens de parler. J'ai ajoûté à mon Plan, les détails de la Mer, c'eſt-à-dire, les Sondes & les Mouillages, qui ſont autour de l'Iſle.*

JE *pourrois pouſſer ce détail beaucoup plus loin, mais ceci me paroît ſuffiſant pour prouver que je tâche d'entrer dans vos vûes, & que je n'épargne ni travail ni ſoins pour approcher de ce degré de perfection ſi deſirable, & dont je ſens que je ſuis encore fort éloigné.*

HISTOIRE

Digitized by Google

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE TROISIÈME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS AUX INDES ORIENTALES, ENTREPRIS PAR UNE COMPAGNIE DE MARCHANDS.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Capitaine James Lancaſter en 1601. (*a*).

§. I.

LANCASTER. 1601.

IL étoit tems pour les Anglois de recueillir le fruit de tant de dépenſes extraordinaires & de périlleuſes entrepriſes. [La Relation de *Davis*, qui fut publiée immédiatement après ſon retour, ne laiſſant plus de lumières à deſirer, & devenant un nouveau motif pour les mettre en uſage,] il ſe forma auſſi-tôt une puiſſante Société de Marchands, ſous le nom de *Compagnie des Indes Orientales*, avec tous les avantages qu'elle pouvoit en eſpérer de la protection de la Cour, & de l'expérience

Nouvelles idées des Anglois & leurs préparatifs.

(*a*) La relation de ce Voyage ſe trouve dans *Purchaſſ 'ſPilgrims*. Vol. I. pag. 147. Il paroit par divers paſſages que celui qui l'a écrite a été à bord de l'Amiral; & c'eſt-là tout ce qu'on en ſait.

Digitized by Google

LANCASTER. 1601.

périence de ſes propres Chefs. Elle donna ce titre à Lancaſter & à Davis. Le premier, qui avoit fait le Voyage de l'Inde en 1591, avec les circonſtances qu'on a vû dans ſa propre Relation, fut choiſi pour premier Capitaine, ou pour Amiral de la Flotte qu'on ſe hâta de faire équiper. Davis, [encore rempli des idées qu'il venoit de publier, & ſur leſquelles on fondoit les principales eſpérances de l'entrepriſe,] fut nommé premier Pilote. La Reine accorda des Lettres Patentes, qui ouvroient ſans exception le Commerce des Indes Orientales à la Compagnie; & les Négocians dont elle étoit compoſée firent un fond de 72000. livres ſterling, pour l'équipement des Vaiſſeaux & pour l'achat des marchandiſes.

Lettres patentes accordées à la Compagnie des Indes Orientales.

LA Flotte conſiſtoit en quatre gros Bâtimens, *le Dragon* de ſix cens tonneaux & de deux cens deux hommes, commandé immédiatement par *Lancaſter*; l'*Hector* de trois cens tonneaux & cent huit hommes, par le Capitaine *Jean Middleton*; l'*Aſcenſion* de deux cens ſoixante tonneaux & trente-deux hommes, par *William Brand*; la *Suſane* de [deux cens cinquante] tonneaux & quatre-vingt-quatre hommes, par *Jean Hayward*. Chaque Vaiſſeau eut trois Facteurs, qui devoient remplacer ſucceſſivement chaque Capitaine en cas de mort. On joignit à cette Flotte un Bâtiment de cent trente tonneaux, nommé le *Gueſt*, pour le tranſport des vivres. Toute la cargaiſon, en y comprenant des proviſions pour vingt mois, ne montoit qu'à la valeur de 27000 livres ſterling; mais le reſte du fond avoit été employé à l'armement des Vaiſſeaux & des Soldats. Comme les grandes actions demandent une autorité abſolue dans les Chefs, la Reine revêtit Lancaſter de toute la ſienne, ſans en excepter le droit de vie & de mort. [Elle lui donna auſſi des Lettres de recommendation pour divers Princes des Indes, à qui elle offroit de contracter alliance avec eux.]

Flotte de quatre Vaiſſeaux.

IL partit de Woolwich le 13 de Février 1601. Mais faute de vent il fut arrêté ſi long-tems dans la Tamiſe & aux Dunes, qu'il ne put arriver que vers Pâques à Darmouth, où il employa cinq ou ſix jours à prendre du biſcuit & d'autres proviſions. Il remit à la voile le 18 d'Avril juſqu'à Tolbay, où l'on convint d'une méthode de navigation, & de divers rendez-vous, dans la ſuppoſition des tempêtes qui pouvoient ſéparer les Vaiſſeaux. Les principaux lieux furent les Calmes de Canane, la Baye de Saldanna, ſi l'on ne parvenoit point à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, le Cap *S. Roman* dans l'Iſle de Madagaſcar, l'Iſle de *Cirne* ou *Diégo Rodrigues*, & *Sumatra*, qui étoit le terme.

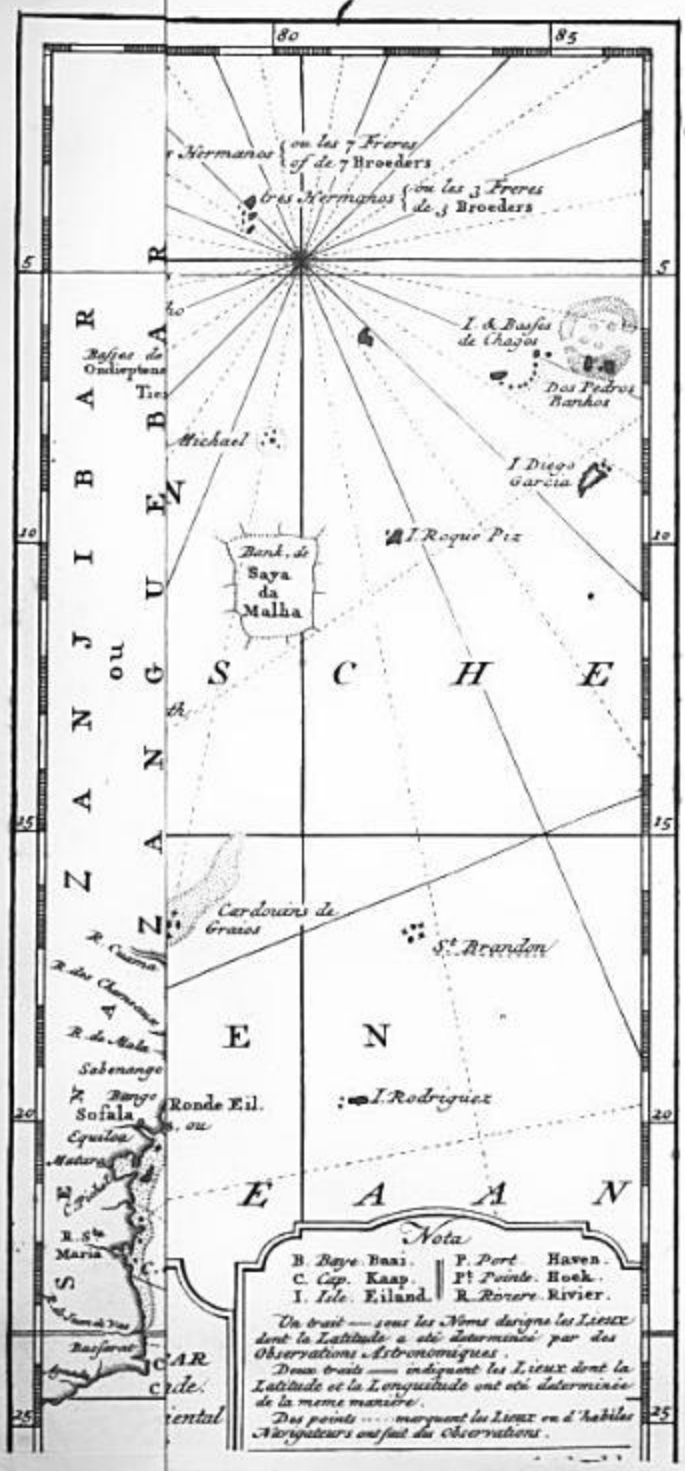
Projet de navigation.

LE 22 d'Avril, on partit d'un fort bon vent pour les Iſles Canaries, & le 5 de Mai au matin on eut la vûe de celle d'*Allegranza*, qui eſt la plus Septentrionale. Mais ayant pris entre *Forte-Ventura* & la grande Canarie, on fut arrêté au Sud de celle-ci par un calme, qui vient ordinairement de la hauteur des terres au long de cette Côte. Le 7 de Mai un vent Nord-Eſt vint lever cet obſtacle, & l'on avança Sud-Oueſt par Sud & Sud-Sud-Oueſt, juſqu'au vingt-unième degré & demi. Depuis le vingtième juſqu'à l'onzième, on porta preſque toûjours au Sud, & l'on changea peu juſqu'au huitième, parce que le vent ſouffla toujours du Nord ou du Nord-Eſt.

Route de la Flotte.

A cette latitude, les calmes & les vents contraires devinrent ſucceſſivement fort incommodes. C'eſt le propre des Côtes de Guinée dans cette ſaiſon.

Digitized by Google


80
85
Hermanos ou les 7 Freres of de 7 Broeders
tres Hermanos ou les 3 Freres de 3 Broeders
5
5
I. & Bassas de Chagos
Dos Pedros Bankos
Michael
I Diego Garcia
10
10
I Roque Piz
Bank. de Saya da Malha
S C H E
15
15
Cardouins de Graios
St Brandon
E N
Ronde Eil.
I. Rodriguez
20
20
E A A N
Nota
B. Baye Baai. P. Port Haven.
C. Cap. Kaap. Pt Pointe. Hoek.
I. Isle. Eiland. R. Rivere. Rivier.
Un trait ---- sous les Noms designe les Lieux dont la Latitude a été determinée par des Observations Astronomiques.
Deux traits ---- indiquent les Lieux dont la Latitude et la Longitude ont été determinées de la meme maniere.
Des points ..... marquent les Lieux ou d'habiles Navigateurs ont fait des Observations.
25
25

Digitized by Google

Lancaster. 1601.

ſon. Les tonnerres, les éclairs, les ouragans y cauſent des révolutions effrayantes. Auſſi-tôt que ces accidens ſe font preſſentir par quelque altération dans l'air ou dans le Ciel, on ſe hâte de baiſſer toutes les voiles; mais il arrive ſouvent, malgré la vigilance des Pilotes, que le mal eſt plus prompt que tous les ſoins. Depuis le 20 de Mai juſqu'au 21 de Juin, la Flotte fut arrêtée par un calme ſi profond, ou repouſſée par des vents ſi contraires, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir au ſecond degré du Nord. Elle y découvrit un Vaiſſeau, dont elle ſe ſaiſit, après lui avoir donné long-tems la chaſſe. Il appartenoit à quelques Particuliers de Viane en Portugal. Etant parti de Lisbonne avec deux Caraques, & trois Galions, il en avoit été ſéparé par la tempête. Sa cargaiſon conſiſtoit en cent quarante-ſix muids de vin, cent cinquante barils d'huile, & cinquante-cinq de pluſieurs ſortes de liqueurs (*b*). Ce ſecours imprévû fut diſtribué ſur la Flotte avec une parfaite égalité.

Elle prend un Vaiſſeau Portugais.

Elle paſſa la Ligne le dernier jour de Juin avec un vent Sud-Eſt, & [Davis obſerva comment] on perdoit par degrés la vûe de l'étoile du Nord. Enſuite portant au Sud-Sud-Oueſt avec un vent Sud-Eſt, il doubla le Cap Saint Auguſtin à la diſtance de vingt-ſix lieuës en mer. Le 20 de Juillet, il ſe trouva pouſſé à 19 degrés 40 minutes de latitude du Sud, & de jour en jour le vent s'élargiſſoit vers l'Eſt. Ce fut-là qu'il réſolut de décharger le Bâtiment de tranſport, ſur lequel on avoit embarqué toutes les proviſions qui n'avoient pû trouver place dans les quatre Vaiſſeaux; après quoi l'ayant dépouillé de ſes voiles & de ſes mâts, & s'étant accommodé de tout le bois propre au chauffage, il l'abandonna aux vents & aux flots. Le 24 il paſſa le Tropique du Capricorne avec un vent Nord-Eſt par Nord, & la navigation fut continuée Eſt-Sud-Eſt. Pour être parti d'Angleterre cinq ou ſix ſemaines trop tard, on avoit été ſi long-tems ſous la Ligne que les maladies avoient commencé à ſe répandre dans chaque bord. Lancaſter à qui ſon ancienne expérience faiſoit redouter ce terrible obſtacle, donna ordre à ſes trois Capitaines de relâcher à la Baye de Saldanna ou dans l'Iſle Sainte-Hélène, pour y prendre le tems de ſe rafraîchir.

Maladies qui ſe répandent ſur la Flotte.

Cependant ils ne ſe trouvèrent, le premier d'Août, qu'à 30 degrés du Sud; mais ils eurent le bonheur d'y voir lever un vent Sud-Oueſt, qui ſoulagea beaucoup les Equipages. Le ſcorbut commençoit à faire un ravage ſi affreux, qu'à peine ſe trouvoit-il aſſez de Matelots en bonne ſanté pour fournir à la manœuvre. Le même vent dura juſqu'à deux cens cinquante lieuës du Cap de Bonne-Eſpérance. Enſuite changeant à l'Eſt, il y demeura conſtamment pendant douze ou quinze jours, que ceux qui avoient commencé à ſe rétablir devinrent beaucoup plus malades; [ſans parler de la diſette d'eau qui augmenta de jour en jour juſqu'à forcer] les Facteurs, dans l'épuiſement abſolu de tous les Matelots, de mettre la main à la voile, & de faire les plus vils éxercices du Vaiſſeau. Enfin le vent étant devenu moins contraire, toute la Flotte arriva le 9 de Septembre à la Baye de Saldanna. Lancaſter y jetta l'ancre le premier, pour ſe hâter d'envoyer ſa Chaloupe, avec

Elle arrive à la Baye de Saldanna.

(*b*) *Angl.* cinquante-cinq muids de farine. R. d. E.

LANCASTER. 1601.

avec une partie de ſes gens, au-devant des trois autres Vaiſſeaux, dont le Matelots n'étoient plus capables de ſe remuer. Ceux de l'Amiral avoient conſervé plus de force, & devoient leur ſanté au jus de limon, dont il avoit apporté d'Angleterre un grand nombre de bouteilles. Il leur en avoit fait avaller tous les matins une cuillerée à jeun, en leur défendant de prendre la moindre nourriture juſqu'à midi. Ce régime les avoit garantis preſque tous du mal, quoique ſon Equipage fût plus nombreux du double que tous les autres; & l'on eſt perſuadé qu'avec un préſervatif ſi ſimple il y auroit peu de Matelots attaqués du ſcorbut, s'ils pouvoient ſe réduire au biſcuit & ſe priver de chair ſalée.

Régime contre le Scorbut.

L'INDUSTRIE de Lancaſter fit bientôt régner ſur la Flotte toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il deſcendit lui-même à terre pour chercher les Sauvages. Avec des clouds, des couteaux & de petits morceaux de fer, il ſe procura des bœufs & des moutons en abondance. Sans entendre le langage des Négres, il trouva le moyen de leur faire comprendre ſes beſoins, en imitant le cri des animaux qu'il leur demandoit. Mais étant réſolu de ne ſe remettre en mer qu'après avoir rétabli la ſanté de tous ſes gens, il fit apporter les voiles à terre, pour en faire des tentes, qui devinrent comme l'Hôpital de la Flotte. Il les fit environner d'un retranchement contre les attaques imprévûes des Négres; & tandis que ceux qui ſe portoient bien s'occupèrent à la chaſſe, ou à commercer avec les Sauvages, il prit un ſoin paternel de ſes Malades.

Les Anglois ſe rétabliſſent.

SES précautions s'étendirent particulièrement ſur la méthode du Commerce. Il ſçavoit par le récit de Davis avec combien de facilité les Négres ſe livroient à leurs défiances, & ce qu'il en avoit coûté aux Hollandois dans le Voyage précédent, pour les avoir allarmés mal-à-propos. Le reméde qu'il y apporta fut de donner à cinq ou ſix de ſes gens la commiſſion de traiter pour les beſtiaux, & de défendre à tous les autres, ſous de rigoureuſes peines, d'approcher des Négres dans le tems du marché. Cependant, pour tenir auſſi ces Barbares en reſpect, il donna ordre que pendant la vente, & dans toutes les occaſions où l'on ſouffriroit qu'ils s'approchaſſent, il n'y eût jamais moins de trente Anglois ſous les armes. Ces deux Réglemens furent obſervés avec tant de ſoin, que pendant tout le ſéjour qu'il fit dans la Baye, ſes gens n'oſèrent attaquer un Négre ſans ſa permiſſion, ni les Négres s'approcher des Tentes & des Chaloupes ſans y être appellés par ſon ordre. Auſſi conſerva-t-on la paix avec eux juſqu'au dernier moment. Douze jours après l'arrivée de la Flotte, on s'étoit déja procuré mille moutons & quarante-deux bœufs. Il n'auroit pas été plus difficile d'en obtenir davantage, ſi l'on en avoit eu beſoin dans le même tems. Lancaſter n'en ayant acheté un ſi grand nombre que pour les engraiſſer dans un Parc, autour de lui, il ſe paſſa quelques ſemaines ſans qu'il parût en deſirer d'autres. Mais lorſqu'il recommença les ſignes pour ſe faire amener quelques bœufs de plus, les Négres lui montrèrent de la main ceux qu'il avoit encore dans le Parc, en lui faiſant entendre qu'ils pénétroient ſon deſſein, qui étoit ſans doute de s'établir dans leur Pays. Telle fut du moins l'explication qu'il crut devoir donner à ce ſigne, & à l'obſtination qui les empêcha de revenir. Leurs bœufs ſont auſſi gros que ceux d'Angleterre. Les moutons ſont beaucoup plus

Leurs précautions contre les Négres.

Réglement de Lancaſter.

Défiance des Négres.

Digitized by Google

plus gras, & d'un goût plus fin que ceux des Dunes d'Eſſex, dont on vante la bonté. La couleur des Habitans de cette Côte eſt fort bazannée, ſans être noire. Ils ſont communément de fort belle taille, agiles dans tous leurs mouvemens, & très-légers à la courſe. Leur langage eſt ſi guttural & ſi mal articulé, que pendant ſept ſemaines que la Flotte paſſa dans leur Baye, aucun Anglois ne put en diſtinguer une ſeule ſillabe. Cependant ils répétent aſſez facilement les mots des Langues de l'Europe (*c*). Lancaster. 1601. Leur langage.

L'air & les alimens du Pays furent ſi ſalutaires aux Malades, qu'à la réſerve de quatre ou cinq, ils recouvrèrent tous leurs forces. On en comptoit néanmoins, à leur arrivée, cent cinquante-quatre, qui étoient à peine en (*d*) ✠ état de ſe remuer. [La joye qu'ils reſſentirent de leur guériſon, & la nouvelle vigueur qu'ils reprenoient dans un climat ſi chaud, les fit tomber dans un déréglement qui faillit de ruiner toutes les précautions de l'Amiral. Les Convaleſcens, moins aſſujettis à ſes loix, avoient la liberté de ſe promener & de ſe faire des amuſemens convenables à leur ſituation. Ils en abuſérent pour attirer quelques femmes Sauvages, qui ne firent pas payer trop cher la complaiſance qu'elles eurent pour eux. Mais les Négres s'en apperçurent; & les marques de leur mécontentement firent juger à l'Amiral que ſes gens les avoient offenſés dans quelque occaſion qu'il ignoroit. Il n'en fut informé qu'après avoir levé l'ancre. Quoique cette raiſon n'eut pas contribué à ſon départ, il ne fut pas fâché que ſes réſolutions ſe fuſſent accordées avec un ſi juſte ſujet d'abandonner leur Côte.] Facilité des Femmes Sauvages.

(*e*) Le 24 d'Octobre, après avoir renouvellé ſa proviſion d'eau & de bois, il fit publier l'ordre de retourner à bord, pour mettre à la voile au premier vent. Dès la nuit ſuivante (*f*) il ſortit de la Baye, en côtoyant une petite Iſle qui eſt l'entrée, & qui fourniroit ſeule des rafraîchiſſemens à la Flotte la plus nombreuſe, tant il s'y trouve de veaux marins & de *Pengouins*. Au-deſſus de la Baye, on trouve une montagne fort haute, dont le ſommet eſt ſi plat qu'on lui a donné le nom de *Table*. Il n'y a point d'endroit ſur toute cette Côte qui puiſſe être ſi facilement diſtingué, car on l'apperçoit de dix-ſept ou dix-huit lieuës en mer.

Le Dimanche 1 de Novembre, la Flotte doubla le Cap de Bonne Eſpérance avec un bon vent Oueſt-Nord-Oueſt. Le 26, elle tomba vers la pointe de l'Iſle de Madagaſcar, un peu à l'Eſt du Cap S. Sebaſtien. Elle ne trouva pas moins de vingt braſſes d'eau à cinq ou ſix mille du Rivage. La variation de l'Aiguille étoit d'environ 16 degrés. Cette obſervation eſt d'un grand uſage dans les Voyages à l'Eſt & à l'Oueſt, mais ſur-tout dans celui des Indes Orientales. Obſervation importante.

Depuis le 26 de Novembre juſqu'au 15 de Décembre, on s'efforça toûjours de porter à l'Eſt, pour gagner l'Iſle de *Cirne*, qui porte dans quelques cartes le nom de Diégo Rodrigues. Mais depuis qu'on fut arrivé à la vûe de Madagaſcar, le vent ne ceſſa point d'être Eſt, ou Eſt-Sud-Eſt, ou Eſt-Nord-Eſt;

(*c*) *Angl.* ils comprennent d'abord les ſignes qu'on leur fait. R. d. E.

(*d*) *Angl.* Ces 4 ou 5 qui moururent, joints à ceux qu'on avoit perdu avant que d'arriver en cet endroit, faiſoient cent-cinq hommes. Le reſte de l'Equipage ſe trouva plus ſain & plus fort en quittant cette Baye, qu'en partant d'Angleterre. R. d. E.

(*e*) Ici commence la 2de. Section de l'Original. R. d. E.

(*f*) *Angl.* Il ſortit de la Baye le 29. R. d. E.

Digitized by Google

LANCASTER. 1601. Nord-Eſt; de ſorte qu'il fut impoſſible de tenir cette route. D'un autre côté, comme il auroit été dangereux de lutter perpétuellement contre le vent, dans l'eſpérance de le voir changer, parce que le ſcorbut recommençoit ſes ravages, on prit la réſolution de relâcher dans la Baye d'Antongile, pour ſe délivrer de cette fâcheuſe maladie avec le ſecours des oranges & des limons.

Baye d'Antongile.

ON découvrit le 17, la partie méridionale de Iſle de Sainte-Marie, & le jour ſuivant on jetta l'ancre entre cette Iſle & celle de Madagaſcar. Les Chaloupes qui furent envoyées à Sainte-Marie en rapportèrent une fort bonne proviſion de limons & d'oranges; mais à peine furent-elles revenues, qu'une furieuſe tempête enlevant les quatre Vaiſſeaux de deſſus leurs ancres, les agita pendant ſeize heures avec la dernière violence. Cependant ils n'eurent pas de peine à ſe rejoindre lorſque le vent fut appaiſé. L'Iſle de Sainte-Marie eſt une terre haute & couverte de bois. Ses Habitans ſont noirs; mais ils ont le viſage agréable & la taille fort haute. Leurs cheveux ſont friſés, & le ſoin qu'ils prennent de leurs toupets leur rend le front ſemblable à celui des femmes de l'Europe. Ils ſont nuds, excepté vers le milieu du corps. Leur caractère eſt fort humain, quoiqu'ils paroiſſent vifs & courageux. Ils ſe nourriſſent de ris & de poiſſon; mais comme ils étoient à la veille de leur moiſſon, & que leurs proviſions étoient épuiſées, on ne put obtenir du ris d'eux, qu'en fort petite quantité. Ils ont de l'eau fraîche en pluſieurs endroits de l'Iſle (*g*). Les chèvres y ſont en abondance, & les Habitans en aiment le lait; mais à la vûe de la Flotte, ils eurent ſoin d'écarter leurs chèvres & leurs autres beſtiaux, ſans que les offres des Anglois fuſſent capables de les faire conſentir aux échanges ordinaires. [Il auroit été dangereux d'y employer la force.] Ainſi voyant peu d'avantage à tirer d'eux, l'Amiral ſe hâta de gagner la Baye d'*Antongile*; d'autant plus qu'étant à la fin de la bonne ſaiſon, les vents d'Eſt & les maladies de ſes gens lui faiſoient craindre beaucoup d'embarras.

Iſle de Sainte Marie, ſes Habitans & ſes productions.

Les Anglois entrent dans la Baye d'Antongile.

IL entra dans la Baye le 25 de Décembre. Les quatre Vaiſſeaux y jettèrent l'ancre ſur huit braſſes de fond, entre une petite Iſle & la Côte, qui forme en cet endroit une Rade ſûre & commode. [Ceux qui mouillèrent le plus près de l'Iſle furent à l'abri d'un gros tems qu'on eut à eſſuyer.] Quelques Anglois étant deſcendus dans l'Iſle y trouvèrent ſur les rocs une inſcription en langage Hollandois, qui leur apprit que deux mois auparavant, quelques Bâtimens de cette Nation avoient perdu dans la Baye, environ deux-cens hommes, par diverſes maladies. [Cet avis portoit encore que les Hollandois avoient trouvé beaucoup de ſecours dans l'humanité des Habitans.]

Inſcription qu'ils trouvent ſur des rocs.

IL ne ſe paſſa pas deux jours ſans qu'on vît paroître pluſieurs Négres; & ſur la foi de l'Inſcription, l'Amiral fit avancer quelques-uns de ſes gens pour les recevoir. On comprit par leurs ſignes que les Vaiſſeaux Hollandois étoient au nombre de cinq, & qu'ils avoient acheté la plus grande partie des proviſions du Pays. Cependant ils apportèrent du ris, des poules, des oranges, des limons, & d'autres fruits, mais en petite quantité; & paroiſſant fort exercés

Commerce avec les Négres.

(*g*) *Angl.* en deux ou trois endroits, où l'on peut s'en pourvoir mais avec peine. R. d. E.

Digitized by Google

exercés au commerce, ils les mirent à fort haut prix. Le marché étoit sur les bords d'une grande Rivière; les Anglois y étoient venus dans leurs Chaloupes; mais ils n'avoient fait descendre que leurs Marchands, & les autres étoient demeurés à vingt ou trente pas du rivage, armés & prêts à recevoir ou à défendre leurs Compagnons dans le besoin. Il se passa plusieurs jours, sans qu'on pût s'accorder pour le prix des marchandises. L'adresse des Sauvages consiste à faire avantageusement leur premier marché, parce qu'ensuite ils ne donnent jamais la même chose à plus bas prix, quoique sous divers prétextes ils trouvent souvent l'occasion de le hausser; & s'il arrive que plusieurs Européens achétent à la fois, c'est toûjours celui qui offre le plus, qui devient la régle de tous les autres. L'Amiral ayant pénétré l'artifice des Négres, trouva le moyen de s'en défendre, en faisant faire une mesure pour le ris, qui étoit son principal besoin, & réglant combien de grains de verre on donneroit pour cette quantité (*b*). Il fit de même un réglement pour les oranges & les limons; &, d'un air ferme, il déclara qu'il ne vouloit point de trafic autrement. Après quelques marques d'incertitude, les Négres y consentirent, & le commerce se fit de bonne-foi dans ces termes. Les Anglois achetèrent ainsi quinze tonneaux de ris, cinquante boisseaux de pois, un grand nombre d'oranges & de limons, huit bœufs & quantité de poules. Lancaster. 1602.

Les Anglois construisent une Pinasse.

Pendant le séjour qu'ils firent dans cette Baye, ils construisirent une Pinasse de dix-huit tonneaux, dont ils avoient apporté tous les matériaux d'Angleterre. Les arbres du pays leur fournirent encore des planches pour la revêtir d'un double fond. Elle devoit servir dans l'Inde, à précéder la Flotte lorsqu'elle approcheroit de quelque Port. Mais tous ces avantages n'approchèrent point des pertes que les Anglois essuyèrent dans la Baye d'Antongile. Soit que l'air y fut pernicieux à leur tempérament, soit qu'ils ne s'y fussent point assez ménagés dans l'usage des alimens, qu'ils trouvoient en abondance, ou que l'eau ne fût pas aussi saine qu'ils se l'étoient figurés, la plûpart furent attaqués d'un flux qui devint mortel pour un grand nombre. Le Chirurgien, le Ministre, le Contre-Maître & dix Matelots, moururent en peu de jours dans le Vaisseau de l'Amiral. Les trois autres Bâtimens ne perdirent pas moins de monde. Un accident encore plus triste fit périr le Capitaine & le Contre-Maître de l'Ascension. Ils s'étoient mis dans leur Chaloupe pour accompagner quelques morts à la sépulture; & comme c'est l'usage en mer de tirer quelques piéces d'artillerie à l'enterrement des Officiers, un Canonier mit le feu aux fiennes sans avoir fait attention qu'elles étoient chargées à boulet. Le Capitaine eut la tête emportée, & le Contre-Maître fut coupé en deux par le milieu du corps: étrange coup du hazard, qui les fit descendre au tombeau en y conduisant les autres. La maladie qui attaqua la Flotte, venoit apparemment de la mauvaise qualité des eaux du Pays. On étoit en hiver. Les pluies continuelles avoient grossi les Rivières & chargé l'eau d'un limon fort mal-sain. On remarqua aussi qu'il étoit dangereux sur cette Côte de se tenir l'estomac nud, comme il arrive aux Matelots lorsqu'ils sont échauffés par le travail.

Accidens fâcheux dans la Baye d'Antongile.

L'Amiral

(*b*) Pour n'avoir pas pris cette précaution, on a beaucoup nui au commerce des Plantations de la Virginie. Quelques personnes, soit par nécessité, soit par une trop grande facilité, y ayant trop payé certaines choses, les ont fait monter à un prix excessif. *Purchass.*

Digitized by Google

LANCASTER. 1602.

Iſle de Roquepiz & ſes agrémens.

L'AMIRAL ayant quitté la Baye d'Antongile le 6 de Mars, ſe trouva le 16 à la vûe de l'Iſle *Roquepiz*, vers le 10e. degré 30 minutes du Sud. Il y envoya ſa Chaloupe pour chercher une Rade commode; mais la profondeur extraordinaire de l'eau lui faiſant trouver peu de ſûreté ſur ſes ancres, il côtoya l'Iſle ſans s'y arrêter. En obſervant la terre, il trouva la perſpective ſi agréable, qu'il regretta que la difficulté d'y jetter l'ancre ne permît point d'en faire un lieu de rafraîchiſſement. Il s'en exhaloit une odeur auſſi douce que ſi l'Iſle entière n'eût été qu'un jardin de fleurs. Les Cocotiers & quantité d'autres arbres couvroient la campagne juſqu'au bord du rivage. Les oiſeaux de toute eſpèce y étoient en ſi grand nombre, que venant voltiger au-deſſus des Vaiſſeaux, les Matelots en tuèrent pluſieurs avec leurs crocs & leurs rames. Pendant tout le Voyage, ils n'en avoient point encore trouvé de ſi gras ni d'un goût ſi délicieux.

Dangereuſes chaînes de rocs.

LE 30 de Mars, ils tombèrent vers le 6 degré du Sud, ſur une chaîne de rocs, qu'ils découvroient clairement à moins de cinq braſſes. Ce danger leur cauſa d'autant plus d'effroi qu'il n'avoit pas été prévû; mais s'étant avancés avec beaucoup de précaution, ils trouvèrent bientôt huit braſſes, & la crainte s'évanouit à meſure qu'ils s'avançoient à l'Eſt. Un Matelot apperçut du haut de ſon mât, une Iſle vers le Sud-Eſt, à cinq ou ſix lieuës de diſtance. La diſpoſition de la terre, qui étoit fort baſſe, la fit prendre pour *Candu*, quoique par eſtimation les Pilotes ne ſe cruſſent point ſi avancés à l'Eſt. Treize ou quatorze lieuës plus loin, on tomba ſur une nouvelle chaîne de rocs. On en trouva d'autres encore à douze lieuës de-là, vers le Sud; de ſorte qu'en éxaminant bien tous les rapports de cette chaîne, on ne douta point que la Flotte n'en fût environnée, dans un eſpace qui n'avoit pas moins de cinquante braſſes de fond. Le danger parut d'autant plus grand qu'on ne voyoit aucune voye pour l'éviter. Cependant, après deux jours d'inquiétude, pendant leſquels la Pinaſſe alloit en ſondant ſans ceſſe, à la tête des quatre Vaiſſeaux, on trouva une ſortie vers le Nord, ſur ſix braſſes d'eau, à 6 degrés 3 minutes. [Lancaſter ſe crut ſi heureux d'être délivré de ce péril, qu'il fit éclater ſa joye par une fête publique.]

On ſe rafraîchit aux Iſles Nicobar.

LA navigation fut lente, & les vents fort variables juſqu'au 9 de Mai, qu'on eut à quatre heures après midi la vûe des Iſles *Nicobar*. On porta droit au Nord du Canal, où l'on mouilla dès le même jour. Mais le vent ayant changé au Sud-Oueſt, on fut forcé de lever l'ancre, & de gagner le côté du Sud, où l'on ſe mit à couvert ſous une petite Iſle, qui eſt contre le rivage. On trouva, dans ce lieu, moins de rafraîchiſſemens qu'on ne s'en étoit promis. Cependant les Inſulaires s'approchèrent de la Flotte dans de longs Canots, dont chacun pouvoit contenir plus de vingt hommes. Ils apportèrent des gommes, qu'ils vendirent aux Anglois pour de l'ambre; car tous ces Peuples du Levant ne cherchent qu'à tromper. Ils avoient auſſi des poules & des noix de cocos; mais il les firent ſi cher qu'on en prit fort peu. Comme on ne ſe croyoit plus fort éloignés du terme, l'inquiétude étoit médiocre pour les proviſions. L'Amiral ne penſa qu'à réparer un peu ſes Vaiſſeaux, & qu'à diſpoſer ſon artillerie à tout événement.

APRÈS y avoir employé dix jours, il partit le 20 de Mai, pour faire voile droit à Sumatra. Mais la force des courans & le vent Sud-Sud-Oueſt lui préparoient de nouveaux obſtacles. Pendant que tout l'art de ſes Matelots s'employoit

ployoit à les vaincre, un de ſes Vaiſſeaux courut le dernier danger, par deux voyes d'eau qui s'y firent ſubitement. Il ſe vit forcé de relâcher dans l'Iſle de *Sombrero* (*i*), à dix ou douze lieuës au Nord de Nicobar. En mouillant ſur la Côte, qui eſt parſemée de rochers, il perdit une de ſes ancres. Cependant il fut conſolé de toutes ces diſgraces par les ſecours qu'il tira des Habitans de l'Iſle. Ils ſont ſi doux & ſi timides, qu'ils furent quelque tems ſans ôſer prendre confiance aux ſignes qu'on leur fit pour les raſſûrer. Mais lorſque cette première crainte fut diſſipée, ils ne refuſèrent aucun ſervice à la Flotte. Ils ſont nuds, à l'exception d'une piéce de toile qui leur ſert de ceinture, & de laquelle il ſe détache une autre piéce qui leur paſſe entre les jambes. Leur couleur eſt fort noire; mais ils la relèvent par diverſes peintures dont ils ont le viſage bigarré. L'Amiral n'ayant pas fait difficulté de pénétrer dans leur Iſle, avec une bonne eſcorte, vit quelques-uns de leurs Prêtres, qui étoient couverts d'habits, mais ſi ſerrés ſur leur corps qu'ils y paroiſſoient couſus. Ils avoient deux cornes ſur la tête, le viſage peint de verd & de jaune, &, par derrière, une queuë qui pendoit juſqu'à terre; ce qui les rendoit fort ſemblables à nos images du Diable. [Quand il leur demanda la raiſon de cet équipage, ils lui répondirent qu'ils étoient ainſi habillés, parce que le Diable, dont ils étoient les ſerviteurs (*k*), leur apparoiſſoit ſous cette forme, dans les ſacrifices qu'ils lui offroient.] L'Iſle eſt remplie d'arbres, qui par leur hauteur & leurs autres proportions, pourroient ſervir de mâts aux plus grands Vaiſſeaux. Les Anglois découvrirent ſur le ſable du rivage une petite plante, qui croît aſſez pour devenir un arbre, mais qui ſe retire dans la terre lorſqu'on y touche, & qui s'y enfonce aſſez pour n'en être arrachée qu'avec effort. Lorſqu'on l'en a tirée, on trouve avec admiration que ſa racine eſt un ver, qui diminue à meſure que la plante s'élève, & qui prend par degrés la conſiſtence du bois. L'Auteur ajoûte que cette transformation eſt un des plus étranges phémomènes qu'il ait vûs dans tous ſes Voyages; & le reſte n'eſt pas moins merveilleux, car ſi l'on arrache la plante dans ſa jeuneſſe, elle acquiert en ſéchant la dureté d'une pierre, juſqu'à devenir tout-à-fait ſemblable au corail blanc; de ſorte que le ver ſe change ſucceſſivement en deux natures eſſentiellement différentes. Il ne paroît pas que la vérité de cette obſervation puiſſe être ſuſpecte (*l*), puiſque les Anglois de la Flotte prirent pluſieurs de ces plantes, & les rapportèrent en Angleterre.

Lancaster. 1602.

Iſle de Sombrero, & ſes Habitans.

Affreuſe figure de leurs Prêtres.

Plante ſingulière.

(*m*) A la diſtance où la Flotte Angloiſe étoit de Sumatra, elle n'avoit beſoin que d'un vent favorable, pour gagner en peu de tems le Port d'Achin. Elle remit à la voile le 29 de Mai; & découvrant les Côtes de l'Iſle le 2 de Juin, elle mouilla, le 6, dans la Rade, à deux milles de la Capitale. Il s'y trouvoit dix-huit ou vingt Bâtimens de divers Pays, tels que *Bengale*, *Calécut*, *Guzarate*, *Pégu* & *Patan*. A la vûe de quatre Vaiſſeaux Européens, deux

Arrivée des Anglois au Port d'Achin.

(*i*) Elle eſt ainſi nommée parce qu'à la pointe méridionale de la plus grande des Iſles, qui ſont là en aſſez grand nombre, il y a une montagne qui reſſemble à la figure d'un Paraſol.

(*k*) Cette réponſe peut bien être une invention ou une erreur de Lancaſter, qui n'aura pas entendu le langage de ces gens-là.

(*l*) Cette réflexion n'eſt point dans l'Original, qui dit au contraire que c'eſt-là vrai-ſemblablement une Fable, qui tire peut-être ſon Origine de ce qu'on voit quelques-fois du Corail croître ſur des coquillages. R. d. E.

(*m*) Ici commence la 3e. Section. R. d. E.

Digitized by Google

LANCASTER. 1602.

deux Hollandois qui avoient été retenus l'année précédente, & qui avoient appris dans cet intervalle la langue & les uſages du Pays, ſe hâtèrent de venir à bord, & n'y apportèrent que d'heureuſes nouvelles. Ils avoient été traités par le Roi beaucoup plus favorablement qu'ils ne l'avoient eſpéré. Ce Prince ſouhaitoit de voir des Etrangers dans ſes Ports. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue, depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées ſur l'Eſpagne, & les Anglois devoient s'attendre à toutes ſortes d'avantages pour leur Etabliſſement & pour leur Commerce.

DES le même jour, l'Amiral fit deſcendre le Capitaine Middleton, accompagné de cinq ou ſix Officiers de la Flotte, pour informer le Roi que l'Amiral d'Angleterre, chargé d'une Lettre de ſa glorieuſe Reine au puiſſant Roi d'Achin & de Sumatra, demandoit la liberté d'entrer dans ſa Ville, & l'honneur de faire une étroite alliance avec lui. Middleton devoit obtenir un ſauf-conduit pour tous les Anglois de la Flotte, ou convenir de recevoir & de donner des ôtages, ſuivant les Loix établies dans toutes les Nations.

Ils ſont bien reçus du Roi.

IL fut reçu du Roi avec de grands témoignages de joye & d'amitié. Non-ſeulement ſes demandes furent accordées; mais après lui avoir fait quantité de queſtions, ce Prince ordonna qu'on lui ſervît des rafraîchiſſemens, & lui fit préſent, à ſon départ, d'une robe & d'un turban brochés d'or. Il le chargea de dire à l'Amiral qu'après les fatigues d'un ſi long voyage, il devoit prendre un jour pour ſe repoſer à bord; mais que le jour ſuivant il étoit libre de venir à l'Audience, & qu'il pouvoit compter d'être auſſi tranquille dans ſes Etats qu'au centre de l'Angleterre; que s'il doutoit néanmoins de ſa parole royale, on lui donneroit des ôtages, & toutes les ſûretés qu'il pourroit deſirer.

L'AMIRAL attendit trois jours pour ſe rendre au rivage. Il y deſcendit avec une eſcorte de trente hommes. Les Hollandois s'y trouvèrent pour le recevoir, & le conduiſirent à la maiſon qu'ils avoient dans la Ville, parce qu'il n'en voulut point accepter d'autre avant que d'avoir vû le Roi. Il lui vint auſſi-tôt un Seigneur de la Cour, pour le ſaluer de la part de ce Prince, & lui demander la Lettre de la Reine. Mais l'Amiral refuſa de la remettre, en s'excuſant ſur l'uſage de l'Europe, qui oblige un Ambaſſadeur de rendre ſes Lettres au Prince même à qui elles ſont adreſſées. Le Seigneur Indien demanda là-deſſus à voir la ſuſcription, qu'il lut à haute voix, & dont il tira une copie. Il prit auſſi par écrit le nom de la Reine, & ſa curioſité s'attacha particuliérement à obſerver le Sceau. Enſuite renouvellant ſes civilités à l'Amiral, il l'aſſûra que le Roi ſon Maître recevroit avec joye les éclairciſſemens qu'il alloit lui porter.

Difficultés pour la Lettre de la Cour d'Angleterre.

Accueil fait aux Anglois.

EN effet, le Roi n'eut pas plutôt reçu la réponſe qu'il attendoit, que donnant divers ordres à ſes Officiers, il fit partir ſix grands éléphans, avec quantité de trompettes & de tymbales, & un cortège fort nombreux, pour aller au-devant de l'Amiral. Le moindre (*n*) des éléphans avoit treize ou quatorze pieds de hauteur, & portoit ſur le dos un petit château, de la forme d'un caroſſe, couvert de velours cramoiſi. Au milieu du château, on avoit placé un grand baſſin d'or, couvert d'un drap de ſoye fort richement travaillé, ſous lequel on mit la Lettre de la Reine. L'Amiral monta ſur un autre éléphant. Une

(*n*) *Angl.* le plus grand. R. d. E.

Digitized by Google

Une partie de sa suite fut invitée à monter aussi sur les autres, & le reste le suivit à pied. Mais lorsque le cortège fut arrivé à la Cour, un Seigneur pria l'Amiral d'arrêter, pour se donner le tems de prendre les ordres du Roi. Il revint presqu'aussi-tôt, en apportant la permission d'entrer. Lancastr. 1602.

L'Amiral se présenta devant le Roi d'un air ferme & modeste (o). Il lui déclara qu'il étoit envoyé par la très-puissante Reine d'Angleterre, pour le féliciter de sa grandeur, & lui proposer un Traité de paix & d'amitié. Sa harangue devoit être plus longue, mais le Roi l'interrompit, pour lui dire qu'il le croyoit fatigué du long voyage qu'il venoit de finir heureusement, & qu'il le prioit d'accepter des rafraîchissemens. Il ajoûta qu'il pouvoit compter d'être traité favorablement à sa Cour, par considération pour la Reine sa Maîtresse, dont le mérite & la gloire s'étoient répandus jusqu'aux Indes. L'Amiral comprit que le Roi s'ennuyoit de lui entendre parler une Langue étrangère. Il lui présenta la Lettre de la Reine, que ce Prince reçut avidement, & qu'il remit à quelques Seigneurs Indiens qui étoient derrière lui. Les présens furent apportés. C'étoit un bassin d'argent, avec une fontaine, du poids de deux cens cinq onces, une grande coupe de même métal, un riche miroir; un bonnet orné de plumes; quelques belles épées avec leurs ceinturons, & plusieurs éventails. Toutes ces richesses furent reçues par des Seigneurs de la Cour; mais le Roi prit entre ses mains un éventail, & l'ayant considéré avec plaisir, il le remit à une de ses femmes, pour en faire aussitôt l'essai. Les Anglois crurent s'appercevoir que de tous ces divers présens, c'étoit celui qui lui plaisoit le plus. Cérémonie de l'Audience.

Alors on proposa au Général Anglois de s'asseoir à terre, suivant l'usage du Pays. Il le fit, à l'imitation du Roi & de toute sa Cour. On servit aussitôt un grand festin, dans des plats d'or, où d'un autre métal fort estimé aux Indes, qui est un mélange d'or & de cuivre, & qu'on nomme *Tombak*. Pendant ce repas, le Roi qui étoit assis un peu plus loin, sur une estrade élevée de deux ou trois pieds, but plusieurs fois à la santé de l'Amiral. Sa liqueur favorite étoit l'*Arrack*, espèce d'eau-de-vie dont j'ai déja expliqué la composition. L'Amiral la trouva si forte, qu'il se fit donner de l'eau pure avec la permission du Roi. Tombak, métal Indien. Arrack, liqueur.

Après un grand nombre de cérémonies, le Roi donna ordre qu'on fit entrer les Danseuses; & ses propres femmes commencèrent à jouër des airs de danse sur divers instrumens. Elles étoient richement vêtues, & parées de bracelets & de pierreries. C'étoit une faveur extraordinaire pour l'Amiral, car le Roi n'accorde la vûe de ses femmes qu'à ceux qu'il honore d'une considération distinguée. Il lui fit ensuite présent d'une robe de calico, brodée en or, d'une belle écharpe de Turquie, & de deux *Creſſes*, qui sont une espèce de poignards, dont un Seigneur arme sur le champ celui que le Roi distingue par cette faveur. L'Amiral fut ainsi congédié, avec de nouvelles caresses, & la permission de se choisir dans la Ville une maison de son goût. Mais il ne jugea point à-propos d'accepter cette offre, & retournant à bord, il laissa au Roi le tems de faire ses réflexions sur la Lettre de la Reine. Chanteuses & Danseuses.

Dans

(o) *Angl.* l'Amiral se présenta devant le Roi, en faisant la révérence à la manière du Pays. R. d. E.

Digitized by Google

LANCASTER. 1602. Seconde Audience & ſes effets pour le commerce.

DANS la ſeconde Audience qu'il eut de ce Prince, il s'expliqua fort au long ſur l'objet de ſon voyage. [Les réponſes avoient été préparées comme les demandes.] Le Roi proteſta que ſi les ſentimens de la Reine étoient auſſi ſincères qu'elle l'en aſſûroit dans ſa Lettre, elle trouveroit un retour fidèle dans les ſiens; que pour le Traité d'Alliance qu'elle lui propoſoit, il y conſentoit avec joye: enfin, qu'à l'égard du Commerce, il avoit déja donné ordre à deux de ſes principaux Officiers d'en conférer avec l'Amiral, & d'entrer ſans exception dans toutes les intentions de la Reine. Cette réponſe fut ſuivie d'un nouveau feſtin. Le jour ſuivant, l'Amiral envoya demander aux deux Seigneurs que le Roi lui avoit nommés, quel tems ils avoient choiſi pour la Conférence. L'un étoit le grand Pontife du Royaume, homme d'eſprit & d'honneur; qui méritoit l'eſtime que le Roi & toute la Nation avoient pour lui. L'autre étoit un des Chefs de la Nobleſſe, perſonnage fort grave, mais moins propre aux affaires que le Prélat.

Commiſſaires Indiens, & leur conférences.

ON prit un jour pour s'aſſembler. La Conférence ſe tint en Langue Arabe, que le Prélat & le Seigneur Indien entendoient parfaitement. L'Amiral ſe ſervit pour Interprête, d'un Juif qu'il avoit amené d'Angleterre, & qui parloit fort bien cette Langue. Sa première propoſition regarda la liberté du Commerce pour les Marchands Anglois. Le Prélat, ſans répondre directement, lui demanda quels motifs il avoit à faire valoir pour engager le Roi à lui accorder cette grace. L'Amiral ſaiſiſſant volontiers cette idée, allégua d'abord les offres d'amitié de ſa Reine, le mérite éclatant de cette Princeſſe, ſon courage & ſes forces pour réſiſter au Roi d'Eſpagne (*p*), qu'elle regardoit comme l'Ennemi commun de l'Angleterre & des Rois de l'Inde; [la généroſité avec laquelle elle avoit refuſé les offres qu'il lui avoit faites (*q*), de la mettre en poſſeſſion des pays qui lui obéiſſoient dans ces contrées;] la conſidération extrême qu'elle s'étoit acquiſe dans toute l'Europe, & qui avoit déja porté l'Empereur de Turquie à rechercher ſon Alliance. Il s'étendit enſuite ſur les raiſons tirées en général des avantages mêmes du Commerce. Le Roi ne pouvoit ignorer que c'étoit pour tous les Princes une ſource continuelle de richeſſes & de proſpérités; que la puiſſance d'un Etat croiſſant à meſure que les Sujets devenoient plus riches, il n'y avoit que le Commerce qui pût augmenter leurs biens & leurs commodités; & que pour rendre le Commerce floriſſant, il falloit recevoir & traiter favorablement les Etrangers; qu'à l'égard d'Achin en particulier, la ſituation du Port étoit admirable pour le Commerce de Bengale, de Java, des Moluques & de la Chine; que l'eſpérance d'y vendre leurs marchandiſes y améneroit bientôt tous les Négocians de ces diverſes Régions; qu'en peu de tems le Roi d'Achin verroit croître ſes forces, & diminuer celles des Eſpagnols & des Portugais: que s'il avoit beſoin d'Ouvriers & d'Artiſtes, il pouvoit s'aſſûrer d'en recevoir d'Angleterre, à la ſeule condition de leur faire recueillir quelque fruit de leur voyage, & de leur laiſſer la liberté de retourner dans leur Patrie, lorſqu'il ſeroit ſatisfait de leurs ſervices: qu'il trouveroit de même toutes ſortes

(*p*) Il étoit alors Roi de Portugal, & par conſéquent Maître de leurs poſſeſſions dans les Indes.

(*q*) Ceci fait alluſion aux propoſitions de mariage du Roi Philippe II. avec la Reine Elizabeth, auxquelles celle-ci ne voulut pas conſentir.

Digitized by Google

tes de commodités & de ſecours dans les Etats de la Reine, qui conſentiroit volontiers à toutes ſes propoſitions, lorſqu'elles n'auroient rien de contraire à ſon honneur, aux loix de ſon Royaume, & à ſes Traités avec les Princes Chrétiens. LANCASTER. 1602.

L'Amiral demanda de plus, que le Roi fît défendre à tous ſes Sujets par une proclamation publique, de cauſer le moindre trouble aux Anglois dans leurs uſages & dans le cours des affaires. Cet article fut accordé ſur le champ, avec ſi peu de réſerve, que malgré les Loix du Pays qui ne permettent point aux Habitans de ſortir pendant la nuit, il fut permis aux Anglois d'aller nuit & jour ſans aucun obſtacle ; aſſujettis ſeulement, lorſqu'ils ſeroient rencontrés par la Juſtice après une certaine heure, à ſe voir conduire chez leur Amiral, entre les mains duquel ils ſeroient remis. Demandes de l'Amiral Anglois.

En finiſſant la Conférence, les deux Commiſſaires Indiens demandèrent par écrit à l'Amiral un Mémoire des raiſons qu'il leur avoit expoſées & des privilèges qu'il demandoit au nom de la Reine. Ils lui promirent d'en faire leur rapport au Roi dès le même jour, & que la réponſe de ce Prince ne ſeroit pas long-tems différée. Quelques jours ſe paſſèrent. L'Amiral fut invité à voir un combat de cocqs, qui faiſoit un des principaux amuſemens du Roi. Il prit cette occaſion pour le ſupplier par ſon Interprête de ne pas faire traîner les affaires en longueur. Cinq ou ſix jours après il reçut de ſa propre main un Traité auquel il ne manquoit rien pour la forme. Tous les articles du Mémoire avoient été copiés fort proprement par un Sécretaire. Le Roi les avoit revêtus de ſon autorité & de ſon ſeing. En les remettant à l'Amiral, il y joignit un compliment fort civil, & de nouveaux témoignages de ſatisfaction & d'amitié. Il ſeroit inutile de faire entrer ici la traduction de cette piéce. Elle contenoit en ſubſtance, 1°. que les Anglois jouiroient dans le Royaume d'Achin d'une entière liberte pour leurs perſonnes, leurs biens & leur commerce. 2°. Qu'ils ſeroient éxempts des Droits d'entrée & de ſortie. 3°. Que s'il arrivoit à leurs Flottes quelque accident qui les mît en danger, ils ſeroient ſecourus, eux & leurs marchandiſes, par les Vaiſſeaux du Pays. 4°. Qu'en cas de mort, ils auroient la liberté de diſpoſer de leurs biens & de leurs effets par un Teſtament. 5°. Qu'ils éxerceroient la Juſtice, ſuivant leurs Uſages, ſur les Criminels de leur Nation. 6°. Qu'on recevroit leurs plaintes, & qu'on leur accorderoit ſatisfaction, lorſqu'ils ſeroient offenſés par les Habitans du Pays. 7°. Qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandiſes. 8°. Enfin, qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conſcience. Traité confirmé par le Roi d'Achin.

Les Facteurs Anglois commencèrent auſſi-tôt à raſſembler du poivre pour la cargaiſon : mais la ſtérilité de l'année précedente l'avoit rendu fort rare. Ayant appris de quelques Habitans qu'il s'en trouvoit d'avantage dans un Port nommé *Priaman*, à cent cinquante lieuës d'Achin, vers le Sud de l'Iſle, ils y envoyèrent la Suzane, un de leurs moindres Vaiſſeaux, commandé par le Capitaine Middleton. Ils avoient trouvé beaucoup à rabattre aux promeſſes de Davis, leur premier Pilote, qui les avoit aſſûrés en partant de Londres que le quintal de poivre ne leur reviendroit qu'à quatre réaux d'Eſpagne. Ils le payoient preſque vingt. Cette erreur jetta l'Amiral dans un grand embarras. Ses marchandiſes & les ſommes qu'il avoit apportées ne paroiſſant pas ſuffire pour rendre ſa cargaiſon complette, il conſidéroit combien Exercice du commerce & ſes difficultés.

Digitized by Google

LANCASTER. 1602.

bien il lui ſeroit difficile de conſerver à ſa Nation une certaine eſtime qui eſt le fondement du Commerce, & quel déſagrément ce ſeroit pour lui de retourner preſqu'à vuide. D'un autre côté, il avoit à combattre les intrigues d'un Ambaſſadeur Portugais, qui étoit depuis quelque tems à la Cour d'Achin, & qui n'y demeuroit vrai-ſemblablement que pour obſerver ſes démarches. Ce n'eſt pas qu'il y fût regardé de fort bon œil. Il avoit demandé au Roi dans ſa dernière Audience, la permiſſion, non-ſeulement d'établir un Comptoir de ſa Nation, mais encore de bâtir un Fort à l'entrée du Port, ſous prétexte que la Ville étant fort ſujette aux incendies, les Portugais auroient beſoin d'une retraite pour y mettre leurs marchandiſes à couvert. Le Roi, pénétrant ſon artifice, lui avoit répondu : „ Votre Maître penſe-t'il „ à marier une de ſes filles avec mon fils, lorſqu'il marque tant d'inquiétude „ pour la conſervation de ma Ville capitale ? Dites-lui qu'il n'a pas beſoin „ pour cela d'un Fort, & que je donnerai à ſes gens pour leur Comptoir une „ bonne maiſon à deux lieuës de ma Ville, où ils n'auront à craindre ni le „ feu, ni leurs Ennemis, ſous ma protection. „ L'Ambaſſadeur s'étoit retiré fort mécontent, & le Roi s'étoit fait un amuſement du chagrin qu'il lui avoit cauſé par ſa réponſe.

Artifice des Portugais, qui leur réuſſit mal.

(r) IL arriva, quelque tems aprés, dans le Port, un Vaiſſeau Portugais chargé de ris. Il venoit de Bengale. Le Capitaine ſe logea chez l'Ambaſſadeur de ſa Nation. Entre les gens de ſon Equipage, il y avoit pluſieurs Indiens qui éxerçoient auſſi un commerce proportionné à leur état, ſuivant l'uſage de ces Régions, où tout le monde ſe pique de la qualité de Marchand. Il s'en préſenta un chez l'Amiral Anglois, avec des poules qu'il offroit à vendre. L'Amiral ne douta point que ce ne fût un eſpion des Portugais. Il acheta ſes poules & les paya libéralement. Enſuite, prenant occaſion de ſon trafic pour le faire parler, il lui marqua quelque regret de voir un homme d'une figure telle que la ſienne, avili par un emploi qui lui convenoit ſi peu. L'Auteur, en rapportant cette converſation, prend ſoin d'avertir que le récit eſt précieux par ſa fidelité.

Eſpion des Portugais, & ſes entrepriſes.

L'INDIEN répondit : Je ſers ce Capitaine Portugais, ſans ſçavoir ſi je ſuis libre ou eſclave, quoique je ſois né de condition libre : car il y a ſi longtems que je le ſers qu'il s'eſt accoutumé à me regarder comme un bien qui eſt à lui ; & les gens de cette Nation ſont ſi puiſſans qu'on ne peut rien leur diſputer.

SI tu connois le prix de la liberté, lui dit l'Amiral, il eſt certain que tu parois digne de l'obtenir. Que ferois-tu pour quelqu'un qui te l'offriroit, & qui t'épargneroit la peine d'avoir là-deſſus des diſputes avec ton Maître ? Ma liberté, repliqua l'Indien, me ſeroit plus chère que ma vie, & j'expoſerois hardiment ma vie pour celui qui me donneroit la liberté. Mettez-moi là-deſſus à l'épreuve, & vous verrez que je vous tiendrai parole.

L'Amiral Anglois pénétre les vûes de l'Eſpion.

EH bien, reprit l'Amiral, tu me fais naître l'envie d'éprouver effectivement ſi tu parles de bonne-foi, J'ai une queſtion à te faire. Que dit l'Ambaſſadeur Portugais de moi & de ma Flotte, & qu'elles ſont ici ſes vûes ?

IL vous obſerve continuellement, répondit l'Indien, ſans que vous puiſſiez vous appercevoir qu'il vous regarde. Il a pour eſpion autour de votre Flotte

(r) Ici commence la 4e. Section dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

Flotte, un Chinois, qui s'eſt familiariſé avec vos gens. Il a fait tirer le plan de tous vos Vaiſſeaux. Il connoît non-ſeulement leur forme & leur groſſeur, mais le nombre & le calibre de votre artillerie juſqu'à la moindre piéce. Il ſçait combien vous avez de Matelots, ceux qui ſe portent bien & ceux qui ſont infirmes. Il trouve que vos Vaiſſeaux ſont forts & bien équipés; mais il eſt perſuadé qu'ayant un grand nombre de malades, vous n'êtes point à couvert d'une ſurpriſe, ou même d'une attaque ouverte par des forces médiocres; & dans cette idée, il doit envoyer ſes plans à Malaca, pour engager le Gouverneur à vous cauſer de l'embarras à votre départ. Lancaster. 1602.

L'Amiral lui dit, en affectant de rire, ton Ambaſſadeur n'eſt pas ſi ridicule que tu le repréſentes; car il ſçait aſſez que je crains peu les forces de ſa Nation dans cette Mer. Il veut te faire croire, à toi & à ceux qui l'écoutent, que les Portugais ſont auſſi redoutables qu'ils ſouhaiteroient de l'être. Va, ſois tranquille pour ma Flotte. Mais viens m'apprendre néanmoins dans quelques jours ſi l'Ambaſſadeur a fait partir ſes plans; & quoique je m'en embarraſſe fort peu, je te promets la liberté, pour récompenſer tes bonnes intentions. Réponſe qu'il lui fait.

L'Indien partit fort ſatisfait. Cette occaſion parut ſi ſingulière à l'Amiral, que ne balançant point à la ſaiſir, il ſe promit de faire tourner la trahiſon contre ceux qui avoient voulu l'employer. Son eſpérance ne fut pas trompée. Tout ce que l'Ambaſſadeur faiſoit pendant le jour, lui étoit rapporté le ſoir ou le jour ſuivant. L'Indien étoit un Traître éxercé, hardi, ſubtil, capable de tromper également & l'Ambaſſadeur Portugais, & les Anglois de la ſuite de l'Amiral; le premier, en le repaiſſant de fauſſes nouvelles, pour leſquelles il étoit récompenſé; ceux-ci en feignant de ne venir ſi ſouvent dans leur Comptoir que pour les entretenir dans la diſpoſition d'acheter ſes poules, & les conjurant même de garder le ſilence ſur un commerce par lequel il ſembloit craindre de déplaire à ſes Maîtres. L'Amiral étoit le ſeul avec lequel il fît un rôle ſincére; encore affectoit-il de lui parler d'un air ſimple, attendant toûjours qu'il fût interrogé, comme s'il n'eût fait que répondre à ſes queſtions. Ce détail étoit néceſſaire, non-ſeulement pour expliquer comment l'Amiral ſe défendit contre les mauvais offices des Portugais, mais encore pour faire connoître le caractère des Indiens, qui eſt naturellement artificieux & trompeur. Perfidie des Indiens.

Le Roi faiſoit appeller ſouvent l'Amiral pour s'entretenir ou pour boire avec lui. Un jour, il lui parla d'un Ambaſſadeur que le Roi de Siam lui avoit envoyé, pour lui propoſer la conquête de Malaca. L'Iſle de Sumatra eſt capable d'armer un grand nombre de Galéres, quand le tems ne lui manque point pour ſes preparatifs; & le Roi de Siam faiſoit demander à celui d'Achin quelles forces il vouloit joindre aux ſiennes. L'Amiral ne manqua point de ſeconder les diſpoſitions qu'il voyoit à ce Prince pour déclarer la guerre aux Eſpagnols. Il lui repréſenta la hauteur avec laquelle ils ſe conduiſoient au milieu de ſa Cour, & le droit qu'ils s'attribuoient de mettre tous les Rois Indiens dans leur dépendance. Il les traita d'Ennemis publics de la liberté & du Commerce. Enfin, n'épargnant rien pour rendre le change à leur Ambaſſadeur, il ne fit pas difficulté d'aſſûrer qu'il n'étoit qu'un Eſpion, chargé d'approfondir les forces & les ſecrets de la Cour d'Achin. Le Roi ſurpris de ce diſcours, voulut ſçavoir quel en étoit le fondement. Alors s'ouvrant ſur Les Anglois rendent un fort mauvais office aux Portugais.

Digitized by Google

LANCASTER. 1602.

ſur tout ce qu'il avoit appris de ſon Indien, il en conclut que les Eſpions de l'Ambaſſadeur n'obſervoient pas moins le Roi que les Anglois. Quoique cette preuve n'eut point la force d'une démonſtration, elle ſuffiſoit pour aigrir un Prince ſoupçonneux. Il répondit qu'il connoiſſoit les Eſpagnols pour ſes Ennemis, & qu'il leur rendoit leur haine au double; mais qu'il appre hendoit peu les forces qu'ils avoient à Malaca. L'Amiral, ſatisfait de le voir irrité, réſolut d'employer une ruſe innocente, pour ſoûtenir tout à la fois ſa réputation & ſe garantir des périls qui menaçoient la Flotte Angloiſe à ſon départ. Il dit au Roi que ce qui l'inquiétoit dans les deſſeins de l'Ambaſſadeur Portugais n'étoit pas la crainte d'être attaqué par les Vaiſſeaux de Malaca, mais celle au contraire de ne les pas rencontrer dans ſa courſe, parce qu'infailliblement les plans & les avis qu'ils devoient recevoir de leur Ambaſſadeur, ou plûtôt de leur Eſpion, leur ôteroient la hardieſſe de venir à ſa rencontre; que dans le deſir de les rencontrer, & dans la certitude de les battre, il prioit ſa Majeſté de faire arrêter deux domeſtiques de l'Ambaſſadeur, qui devoient partir dans trois jours avec ſes avis & ſes plans. Outre l'effet qu'il paroiſſoit deſirer, il fit entendre encore au Roi, qu'en ſe ſaiſiſſant des Meſſagers de l'Ambaſſadeur, il ne manqueroit point de tirer quelques nouvelles lumières de leur bouche ou de leurs Lettres.

Artifice de leur Amiral.

CETTE contremine fut pouſſée avec tant de ſoin & d'adreſſe, que l'Amiral informé par ſon Eſpion du départ des deux Meſſagers, en apprit au Roi le tems & les circonſtances. Ils s'étoient rendus dans un Port, à vingt-cinq lieuës d'Achin; & payant leur paſſage ſur le premier Vaiſſeau qui mit à la voile, ils s'y embarquèrent en qualité de Marchands étrangers. Mais, ſur l'ordre ſecret du Roi, une Frégate, qui fut envoyée après eux, arrêta leur Bâtiment preſqu'à la ſortie du Port. Les Officiers d'Achin feignirent de vouloir éxaminer ſi les marchandiſes avoient ſatisfait aux droits du Prince. Ils découvrirent les deux Portugais en montant à bord. Ils affectèrent de la ſurpriſe, & leur demandèrent qui ils étoient, d'où ils étoient venus, quel étoit leur deſſein & le motif de leur voyage. Toutes ces queſtions les ayant troublés, en vain répondirent-ils qu'ils venoient d'Achin & qu'ils appartenoient à l'Ambaſſadeur Portugais. On feignit de reconnoître à leur trouble qu'ils étoient des ſcélérats, qui prenoient la fuite après avoir volé leur Maître. Le principal Officier ſe ſaiſit d'eux, & ſe chargea de les remettre à l'Ambaſſadeur. Mais ſous prétexte de vérifier leur vol, on leur enleva leurs plans & leurs Lettres. Ils furent en effet renvoyés à l'Ambaſſadeur, ſur une nouvelle réflexion de l'Amiral, [qui crut cette voye plus ſûre pour déguiſer ſon artifice, & qui trouva le moyen de la faire goûter au Roi.

Deux Portugais arrêtés avec leurs papiers.

QUELQUE jugement que l'Ambaſſadeur pût porter de cette avanture, il n'eut aucun prétexte pour faire éclater ſes plaintes, ſur-tout lorſqu'en lui préſentant ſes deux domeſtiques avec tous leurs effets, on affecta de faire valoir le ſervice qu'on lui avoit rendu. Il ſe diſpenſa même de réclamer ſes plans & ſes Lettres; ce qui fit juger à l'Amiral qu'ayant quelque ſoupçon de la vérité, il ne vouloit pas s'expoſer à des railleries plus humiliantes que l'outrage. L'Auteur ne nous apprend point ce que contenoient ſes Lettres.] Mais le chagrin de voir manquer ſon projet par cette voye, lui fit prendre la réſolution de partir lui-même, pour ſuppléer apparemment à l'interception

Chagrin des Portugais; ils veulent quitter Achin, leur départ eſt retardé.

Digitized by Google

tion de ſes Meſſagers. L'Amiral, qui fut informé de ce nouveau deſſein, réſolut encore d'en arrêter l'éxécution. Il repréſenta au Roi que la ſaiſon l'obligeant de ſe remettre en mer avec ſa Flotte, il alloit perdre tout le fruit de leur ruſe commune, ſi l'Ambaſſadeur partoit avant lui. Il le preſſa de faire naître quelque raiſon, qui ſuſpendît ſeulement le départ des Portugais pendant dix jours. Cette propoſition n'étoit pas ſans difficulté, parce que le reſſentiment de l'Ambaſſadeur lui ayant fait abréger les formalités, il avoit déjà pris congé du Roi & fait ſes adieux à toute la Cour. Cependant l'envie d'obliger l'Amiral, ou, ſi l'on veut, la paſſion de nuire aux Portugais, en lui donnant l'occaſion de les battre, ſur laquelle il ne ceſſoit pas de tenir le même langage, porta ce Prince à ſuppoſer quelques ſujets de plaintes contre les Matelots de l'Ambaſſadeur. Avant que cette accuſation fût éclaircie, les Anglois eurent le tems de mettre ordre à leurs affaires. Lancaster. 1602.

Il ne reſtoit à l'Amiral qu'à prendre congé du Roi, parce que dans l'embarras où je l'ai repréſenté pour ſa cargaiſon, il s'étoit déterminé à laiſſer derrière lui quelques-uns de ſes principaux Facteurs, ſous prétexte que le poivre étant ſi rare, ils prendroient ſoin d'en ramaſſer juſqu'au retour de la Flotte. D'ailleurs, de ſes quatre Vaiſſeaux, il n'y avoit que l'Aſcenſion qui ne fut point aſſez chargé pour quitter le Port avec honneur. [Lorſqu'il prit congé, le Roi lui recommanda de ne pas revenir ſans lui amener quelque jolie Portugaiſe.] Un Bâtiment Hollandois qui étoit arrivé depuis peu, ſous le Commandement du Capitaine *Spilberge*, & que la rareté ou la cherté du poivre avoit mis, comme les Anglois, dans la néceſſité de partir ſans achever ſa cargaiſon, s'offrit à les accompagner. L'Amiral accepta ſi volontiers cette offre, que pour l'affermir dans ſa réſolution, il lui céda la huitième partie de ſes marchandiſes. Enfin la veille de ſon départ il préſenta au Roi Meſſieurs *Starkey* & *Styles*, deux honnêtes Facteurs qu'il laiſſoit ſous la protection de ce Prince; & s'étant confirmé dans l'opinion de ſa bonne-foi par les nouveaux témoignages qu'il en reçut, il mit à la voile le 11 de Septembre. Départ des Anglois.

On a ſçû dans la ſuite que le Roi ſoûtenant la diſſimulation, continua de retarder l'Ambaſſadeur Portugais, malgré l'empreſſement qu'il avoit de partir. Un jour, embarraſſé de ſes inſtances, il lui dit qu'il s'étonnoit de lui voir cette ardeur pour ſe mettre en mer, tandis que les Anglois, qui ne pouvoient être fort éloignés, l'attendoient peut-être à ſon paſſage & ne pouvoient manquer avec des forces ſupérieures, de lui faire courir un grand danger. L'Ambaſſadeur répondit qu'il les craignoit peu, parce que ſa Frégate étoit ſi légère, que s'il pouvoit gagner le devant ſur eux, ſeulement de ſa longueur, il les défioit avec tous leurs efforts de pouvoir jamais la joindre. Eh bien, lui dit le Roi, je vous laiſſe donc partir d'autant plus volontiers, que je n'aurai rien à craindre pour votre ſûreté. En effet il lui en accorda la liberté; mais il y avoit déja vingt-quatre jours que les Anglois avoient mis à la voile. Ils n'avoient pû recevoir une marque plus ſignalée des favorables diſpoſitions du Roi d'Achin; car la Frégate Portugaiſe étoit ſi bonne, qu'en partant même quelques jours après eux, elle eût été capable de ſe rendre à Malaca, avant qu'ils euſſent gagné les Détroits, & de faire ſortir par conſéquent de ce Port toutes les forces des Portugais pour leur couper le paſſage; au lieu que perſonne n'y étant informé de leur approche, ils relâchèrent tranquille- Bravade des Portugais.

LANCASTER. 1602. ment à vingt-cinq lieuës de la Ville ſans qu'elle en eût la moindre connoiſſance.

Les Anglois s'arrêtent près de Malaca.

LE 3 d'Octobre, étant entrés dans les Détroits de Malaca, ils découvrirent un Vaiſſeau vers l'entrée de la nuit. L'ordre fut donné auſſi-tôt pour s'aſſûrer de cette proye. Ils ſe ſéparèrent l'un de l'autre à la diſtance d'un mille, dans la crainte qu'elle ne profitât des ténèbres pour trouver un paſſage. Elle tomba près l'*Hector*, qui la ſalua bruſquement d'une volée de canon. Les autres Vaiſſeaux s'étant raſſemblés autour d'elle, on continua quelque tems le feu de l'artillerie; mais la crainte de la couler à fond fit prendre le parti d'interrompre le combat juſqu'au jour. A peine commençoit-il à paroître que le Capitaine ſe mit dans ſa Chaloupe avec quelques gens de ſon bord, & vint ſe rendre volontairement. Il étoit parti de Saint-Thomas, dans la Baye de Bengale, pour tranſporter des marchandiſes & quantité de Paſſagers à Malaca. Il avoit à bord plus de ſix cens perſonnes des deux ſéxes & de toutes ſortes de conditions. Son port étoit de neuf cens tonneaux. L'Amiral fit paſſer ſur ſa Flotte ce qu'il avoit de plus précieux. C'étoient de riches étoffes, de la porcelaine, des perles & d'autres pierreries. Le ris & toutes les marchandiſes groſſières, furent négligées. Il fallut beaucoup de fermeté, & les plus rigoureuſes ordonnances, pour empêcher le pillage. L'Amiral laiſſa ſa priſe ſur ſes ancres, ſans avoir fait la moindre inſulte aux Paſſagers.

Ils prennent un Vaiſſeau.

UN butin ſi riche le mettant en état, non-ſeulement de rendre ſa cargaiſon complette au Port d'Achin, mais de faire honneur à la Nation Angloiſe en y reparoiſſant avec les fruits de ſa victoire, il ne balança point à prendre la réſolution d'y retourner. [Son eſpérance étoit encore de rencontrer ☩ l'Ambaſſadeur Portugais, & de lui faire payer fort cher toutes les marques qu'il avoit reçu de ſa haine. Il fut privé de cette dernière ſatisfaction.] Mais le vent lui fut ſi favorable qu'il rentra le vingt-quatre d'Octobre dans le Port d'Achin. [Dans la route il craignit d'être ſubmergé par un Torrent ☞ d'eau, qui tomba fort près de lui. Ces ſortes de pluies tombent, non goute à goute, mais comme une ſeule maſſe, & cela avec tant d'impétuoſité, que ſi elles rencontrent un Vaiſſeau, elles peuvent le couler à fond en un inſtant. Elles durent quelques fois plus d'un quart d'heure, & elles frappent la Mer avec une telle force qu'elles la font écumer.]

Ils retournent à Achin.

(*s*) LES deux Facteurs Anglois, agréablement ſurpris de ſon retour, ſe préſentèrent ſur le rivage pour le recevoir. Il y deſcendit ſans attendre la permiſſion du Roi, ſur-tout lorſqu'il eut appris avec combien de bonté ce Prince n'avoit pas ceſſé de protéger le Comptoir, & de favoriſer les Facteurs. Dans l'abondance des richeſſes qu'il venoit d'acquerir par les armes, il ſe crut obligé de lui faire un préſent conſidérable. Cette galanterie fut reçue avec tant de reconnoiſſance, qu'après avoir beaucoup loué la valeur des Anglois, le Roi offrit à l'Amiral le choix de tout ce qui pouvoit lui plaire dans ſes Etats. [Mais il lui dit en riant, qu'il avoit oublié la commiſſion ☞ la plus importante dont il l'eut chargé, c'étoit de lui amener une jolie Portugaiſe. L'Amiral répondit qu'il n'en avoit vû aucune qui méritât de lui être

(*s*) Ici commence la 5e. Section. R. d. E.

Digitized by Google

tre préſentée.] La ſeule faveur qui pût flatter des Marchands, étoit de pouvoir amaſſer beaucoup de poivre, de canelle & de girofle. Mais il étoit ſi vrai que l'année avoit été ſtérile, qu'en joignant à tout ce que la Flotte avoit emporté, ce que les Facteurs avoient recueilli depuis ſon départ, on ne put faire une cargaiſon complette. L'Amiral réſolut de ſe rendre à Bantam dans l'Iſle de Java, où il avoit appris que ces marchandiſes étoient en abondance & à meilleur marché. Il communiqua ſon deſſein au Roi, qui ne put le déſavouër. Dans une longue conférence qu'il eut avec lui, ce Prince lui remit une Lettre en Arabe pour la Reine d'Angleterre, avec un riche préſent. [On en peut conclure que le premier départ de l'Amiral avoit été ſimulé, & qu'il n'avoit fait voile vers Malaca que pour y chercher l'occaſion qu'il en avoit trouvée d'enlever quelque Bâtiment aux Portugais; ſans quoi l'on ne concevroit point pourquoi la Lettre & les préſens auroient été remis à ſon retour.] Le Roi d'Achin envoyoit à la Reine Eliſabeth trois piéces de drap d'or curieuſement travaillées, avec un gros rubis enchaſſé à la mode du Levant. Il fit préſent auſſi d'un fort beau rubis à l'Amiral. En recevant ſes derniers adieux, il lui demanda ſi l'on avoit en Angleterre les Pſeaumes du *Roi David*. „ Oui, répondit l'Amiral; & nous les chantons tous les jours. Je veux donc, reprit le Roi, en chanter un pour la proſpérité de votre voyage, avec ces „ Nobles qui ſont autour de moi. „ Là deſſus, il entonna un Pſeaume, & les Seigneurs de ſa Cour le chantèrent avec lui fort ſolemnellement. Après avoir fini, il fit connoître à l'Amiral qu'il lui feroit plaiſir d'en chanter un, ſuivant l'uſage de l'Angleterre, avec les gens de ſa ſuite. Les Anglois du cortége, étoient au nombre de douze, qui ſe mirent auſſi à chanter avec l'Amiral. [Enfin les careſſes & la bonne-foi du Roi d'Achin ſe ſoûtinrent ſi conſtamment, qu'on en peut tirer une confirmation pour le doute que j'ai marqué ſur ſa querelle avec les Hollandois.]

Lancaster. 1602.

Intelligence des Anglois & du Roi d'Achin contre les Portugais.

Le Roi fait chanter des Pſeaumes aux Anglois.

L'Amiral partit d'Achin le neuf de Novembre. Deux jours après, il dépêcha l'*Aſcenſion* en Angleterre, avec des Lettres; & tournant le dos à ce Bâtiment, qui prit vers le Cap de Bonne-Eſpérance, il ſuivit les Côtes de Sumatra pour ſe rendre à *Bantam*. Dans ſa courſe, il tomba pendant la nuit entre certaines Iſles, qui lui cauſèrent d'autant plus d'embarras qu'il s'y trouvoit engagé ſans s'en être apperçu. Les bas-fonds dont elles ſont environnées le mirent pluſieurs fois en danger. Ayant paſſé la Ligne pour la troiſième fois depuis ſon départ de l'Europe, il arriva au Port de *Priaman*, où la *Suſanne* avoit déja fait une partie de ſa cargaiſon. Le hazard fit qu'à ſon arrivée il s'y trouva du poivre pour l'achever. Comme il n'en croît point aux environs de ce Port, les Habitans en avoient fait venir une nouvelle proviſion d'un lieu plus éloigné dans les terres, qui ſe nomme *Manangcabo*. Mais le Canton de Priaman porte de la poudre d'or, qui ſe trouve mêlée dans le ſable de pluſieurs Rivières. L'air y eſt d'ailleurs excellent, quoiqu'à moins de quinze minutes de la Ligne. L'Amiral ſe voyant offrir de quoi charger entièrement la Suſanne, prit le parti de ſaiſir l'occaſion, & de renvoyer encore ce Bâtiment en Angleterre.

On étoit au 4 de Décembre, lorſqu'il remit à la voile pour Bantam. Il s'engagea le 15 dans les Détroits de la Sonde, où il mouilla l'ancre ſous une Iſle nommée *Polo Panſa*, à trois lieuës de cette Ville. Le lendemain étant entré dans la Rade de Bantam, il y fit connoître ſon arrivée par une décharge

LANCASTER. 1602. charge de ſon artillerie, telle que les Habitans n'en avoient jamais entendu. Le 17, il envoya le Capitaine Middleton dans une Chaloupe, pour déclarer au Roi qu'il étoit venu avec des Lettres de la Reine d'Angleterre, & qu'il lui demandoit la permiſſion de deſcendre dans ſes Etats pour les lui préſenter. On répondit à Middleton que les Anglois ſeroient reçus volontiers; & ſans éxiger d'autres explications, un Seigneur Indien ſe rendit à bord avec lui, pour inviter au nom du Roi l'Amiral à deſcendre librement. Le Roi étoit un enfant de dix ou onze ans, [qui ne laiſſoit pas de gouverner, avec le ſecours d'un Conſeil. L'impatience qu'il eut de voir les Anglois lui fit abréger les formalités de l'Audience; & l'Amiral que ſon caractère rendoit ſupérieur à toutes ſortes de craintes, ne fit pas difficulté de ſe laiſſer conduire ſans précautions.]

☞[Les Anglois arrivent à Bantam dans l'Iſle de Java].

IL trouva le jeune Monarque aſſis dans un cabinet, dont la forme étoit ronde, avec ſeize ou dix-huit Seigneurs qui l'environnoient à quelque diſtance. Après une courte harangue, à laquelle ce Prince fit une réponſe gracieuſe, il lui préſenta les Lettres de la Reine. Il avoit fait apporter divers préſens, qu'il y joignit auſſi-tôt, & qui furent reçus avec les marques d'une vive ſatisfaction. Le Roi ſe les fit apporter ſucceſſivement, & prit long-tems plaiſir à les conſidérer. Enſuite, aſſûrant l'Amiral de ſon amitié & de ſa protection, il le remit, pour l'explication des affaires, entre les mains d'un Seigneur de l'Aſſemblée, qui étoit le Chef de ſon Conſeil.

☞[Leur Réception à la Cour du Roi].

ON fit paſſer l'Amiral dans un autre appartement, où ſa conférence dura près de deux heures avec ce grave Indien. Elle finit par de nouvelles aſſûrances de protection au nom du Roi, & par la permiſſion d'acheter ou de vendre toutes ſortes de marchandiſes dans les Etats de ce Prince. L'Amiral demanda la liberté de choiſir une maiſon commode. Elle lui fut accordée, & dans l'eſpace de deux jours les Facteurs Anglois ſe trouvèrent en état de commencer leur vente. Mais un Seigneur de la Cour vint avertir l'Amiral que l'uſage du Pays étoit de fournir le Roi avant ſes ſujets. Cette préférence parut d'autant plus juſte aux Anglois, qu'on les aſſûra que leurs marchandiſes ſeroient vendues plus cher à la Cour qu'aux Particuliers.

1603. LORSQUE le Roi fut ſatisfait, les Facteurs commencèrent publiquement leur vente. La preſſe y fut ſi grande, qu'en moins de cinq ſemaines ils firent de quoi ſuppléer abondamment à la cargaiſon des deux Vaiſſeaux. Le poivre qu'ils avoient acquis dans cet intervalle, montoit deja à deux-cens ſoixante-ſeize ſacs, chacun de ſoixante-deux livres de poids, au prix de cinq réaux & demi de huit; chaque réale revenant à quatre ſchellings & demi d'Angleterre. On n'y comprend point les droits de l'ancrage & de la Douanne; car par une convention particulière avec le *Scha Bandar*, c'eſt-à-dire, le principal Officier du Port, on devoit payer pour l'ancrage des deux Bâtimens, quinze-cens réaux de huit; & pour les droits de la Douanne, une réale par ſac. Quoique les Habitans de l'Iſle de Java paſſent pour une Nation inquiéte & livrée au vol, le commerce s'éxerça fort paiſiblement. Sur une ou deux inſultes que les Anglois avoient reçues d'abord, l'Amiral fut autoriſé par le Roi à faire main-baſſe ſur tous ceux qui s'approcheroient de ſa maiſon pendant la nuit. Quelques éxemples de ſévérité devinrent un frein pour les plus indociles; & l'on continua ſeulement de faire une garde éxacte aux environs du Comptoir.

☞[Commerce des Anglois établi à Bantam].

A

A meſure qu'on achetoit le poivre, l'Amiral avoit ordonné qu'il fût tranſporté à bord; de ſorte que le 10 de Février 1603, la cargaiſon fut achevée, & la Flotte prête à partir. Mais le Capitaine Middleton tomba malade ſur le Vaiſſeau qu'il commandoit. L'Amiral ayant établi pour régle que l'un ou l'autre ſeroit toûjours à bord, ſe hâta d'y retourner. Il le trouva beaucoup plus mal, qu'on ne le craignoit d'une attaque ſi récente. L'expérience qu'il avoit de la nature du climat lui fit juger tout d'un coup qu'une fiévre violente, accompagnée d'une furieuſe oppreſſion de poitrine, ne laiſſeroit pas vivre long-tems ſon Collegue. En effet Middleton, qui ſe croyoit encore autant de force que de courage, ne laiſſa pas de mourir le lendemain.

Lancaster. 1603. ☞[Mort de Middleton.]

Cette perte fut une nouvelle raiſon de hâter le départ. Cependant l'Amiral ne voulut point retourner en Europe, ſans s'être établi quelque relation aux Iſles Moluques. Il fit charger ſa Pinaſſe, qui étoit d'environ quarante tonneaux, d'une quantité de marchandiſes choiſies, & la confiant à douze de ſes Anglois, il l'envoya aux Moluques, pour y jetter les fondemens du commerce juſqu'à ſon retour. Il laiſſa auſſi à Bantam, trois Facteurs, auſquels il donna pour Chef M. *William Starkey*, avec la commiſſion de vendre les marchandiſes qui reſtoient à terre, & de tenir des épices pour une autre cargaiſon. Enſuite il prit congé du Roi, qui lui remit une Lettre pour la Reine d'Angleterre, & quelques belles piéces de Bézoar. Le préſent qu'il reçut pour lui-même fut un beau poignard de Java, avec quelques pierreries (*t*), qu'il eſtima beaucoup moins que les diſtinctions dont elles furent accompagnées.

Lancaſter laiſſe trois Facteurs à Bantam.

Préſens du Roi.

(*u*) Tous les Anglois de la Flotte s'étant retirés à bord le 20 de Février, les deux Vaiſſeaux ſaluèrent l'Iſle de Java d'une décharge de leur Artillerie, & mirent ſur le champ à la voile. Ils employèrent les deux jours ſuivans à traverſer le Sond. Le 24, ils perdirent la vûe des Iſles, & dirigeant leur courſe au Sud-Oueſt, ils ſe trouvèrent dès le 28 au huitiéme degré quarante minutes du Sud. Le Dimanche 13 de Mars, ils paſſèrent le Tropique du Capricorne, en tenant toûjours la même courſe. Le 14 d'Avril, ſe trouvant à trente-quatre degrés, ils jugèrent qu'ils avoient l'Iſle de Madagaſcar au Nord. Le 28, ils eurent à combattre une furieuſe tempête, qui les força pendant vingt-quatre heures de s'abandonner aux flots, ſans faire aucun uſage de leurs voiles. Cependant ils ne reçurent aucun dommage qui ne pût être réparé par leurs ſoins, à la réſerve de quelques voies d'eau auxquelles il fallut remédier par un travail continuel pendant tout le reſte du voyage.

La Flotte part de Java pour retourner en Europe.

Tempête furieuſe.

Mais la tranquillité qui ſuivit cette tempête fut troublée trois jours après par un autre orage. Le battement des flots fut ſi violent contre la proüe de l'Amiral, que l'ouvrage de fer s'étant détaché, le bec (*x*) du Vaiſſeau fut emporté, & s'abîma ſans reſſource. L'effroi s'empara de tous les cœurs. Il ne ſe préſentoit aucun reméde aux Matelots les plus expérimentés. Le Vaiſſeau n'ayant plus la force de réſiſter aux vents ni aux flots, étoit emporté, comme l'auroient été ſes débris après un naufrage. Il s'approcha juſqu'à trois ou quatre lieuës du Cap de Bonne-Eſpérance, & bien-tôt un vent contraire le jetta preſqu'au quarantiéme degré du Sud, au milieu de la grêle & de la nége.

Autre orage & ſes effets.

(*t*) *Angl.* avec une belle pierre de Bézoar. R. d. E.

(*u*) Ici commence la 6e. Section. R. d. E.

(*x*) *Angl.* le Gouvernail.

Digitized by Google

LANCASTER. 1603. nége. Ce paſſage preſque ſubit de la chaleur au froid, fut un autre mal qui acheva d'accabler les Anglois.

Déſeſpoir des gens de l'Amiral. DANS cette cruelle extrémité, l'*Hector* ménagea ſa courſe avec tant d'art, qu'il ne s'éloigna point de l'Amiral. *Sander Cole*, qui avoit été nommé pour commander ce Vaiſſeau après la mort de Middleton, fit conſtruire ſur ſon bord une machine (y) qu'il crut capable de remédier au malheur de ſon Collegue. Mais après quantité d'efforts, & lorſqu'on croyoit avoir rendu l'ouvrage propre à ſa deſtination, un furieux coup de mer fit quitter priſe à ceux qui l'attachoient, & l'enſevelit auſſi dans les flots. Tous les gens de l'Amiral, conſternés de cette nouvelle diſgrace, demandèrent à paſſer ſur l'Hector. Les plus hardis avoient perdu l'eſpérance, & ſe diſpoſoient à changer de bord ſans attendre l'ordre de leur Chef. Au milieu de cet abbatement public, l'Amiral prit une réſolution qui n'a point d'exemple dans l'Hiſtoire. Il aſſembla ſes gens, & compoſant ſon viſage à la joie, il les aſſûra que par des moyens qu'il venoit d'imaginer, il ne déſeſpèroit pas de ſauver le Vaiſſeau. Enſuite étant entré dans ſa chambre, il écrivit cette Lettre en Angleterre à la Compagnie qui l'avoit employé.

Exemple d'un courage heroïque.

„ MESSIEURS, vous apprendrez par le Porteur de ma Lettre ce qui „ s'eſt paſſé dans le voyage que j'ai entrepris par vos ordres, les éta„ bliſſemens que j'ai faits pour votre commerce, & les autres événemens „ qui méritent votre attention. Je vais employer tous mes efforts pour ſau„ ver mon Vaiſſeau & ſes marchandiſes. Vous n'en douterez pas quand vous „ ſçaurez que je n'épargne dans ce deſſein, ni ma vie, ni celle des gens qui „ ſont ſous mes ordres. Je ne puis vous dire où vous devez envoyer un au„ tre Vaiſſeau pour me ſecourir; car je ſuis le jouët des vents & des flots. „ Adieu. Je prie le Ciel qu'il m'accorde le plaiſir de vous revoir avec quel„ que ſujet de ſatisfaction pour vous & pour moi.

IL datta cette lettre „ *Du retour des Indes Orientales en Europe*; „ & pour ſe rendre utile en périſſant, il ajoûta, ſur les lumières qu'il croyoit s'être procurées, *que le paſſage aux Indes Orientales*, étoit à ſoixante-deux degrés & demi par Nord-Oueſt, du côté de l'Amérique. Après quoi faiſant venir Sander Cole dans ſa Chaloupe, il lui donna ordre en ſecret de partir la nuit ſuivante pour l'Angleterre, & de remettre ſa Lettre à la Compagnie. [Sa penſée étoit que le courage pourroit renaître à ſes gens lorſqu'ils auroient perdu la reſſource de l'Hector, ou du moins que ce qu'ils ſeroient forcés de faire pour conſerver leur vie, ſerviroit peut-être à la conſervation des marchandiſes.]

L'Amiral trouve heureuſement de la réſiſtance à ſes ordres. SANDER Cole feignit de céder à ſes volontés; mais il lui étoit trop attaché pour l'abandonner dans ſon infortune. L'Amiral le voyant le lendemain preſqu'à la même diſtance, dit à l'Auteur même de cette Relation: „ Ces „ gens-là n'ont aucun égard pour mes ordres. „ On étoit fort éloigné ſur ſon bord

(y) *L'Original dit que* ce fut l'Amiral même, qui après avoir eſſayé inutilement de ſuppléer au Gouvernail en ſe ſervant d'un mât, en fit faire un comme il put; on l'attacha, mais fort mal, parce qu'on manquoit de ce qui étoit néceſſaire pour cela; de ſorte qu'au bout de trois ou quatre heures, ce nouveau gouvernail fut auſſi emporté. R. d. E.

Digitized by Google

bord d'entendre le ſens de cette plainte. Cependant l'eſpérance qu'il avoit donnée la veille ſervit du moins à réveiller ſes gens pour le travail. Le fer lui manquant, ou la commodité de le forger, il avoit concerté pendant toute la nuit avec le Charpentier du Vaiſſeau, un moyen d'y ſuppléer par des entrelaſſemens de cordes (z) & de ſolives. [Cet expédient ſuppoſoit à la vérité que la Mer deviendroit plus tranquille ; mais quelle apparence auſſi qu'une tempête qui avoit duré plus de quinze jours pût etre fort éloignée de ſa fin! En effet] dès le jour ſuivant, la Mer prit une face moins terrible ; & l'ouvrage fut pouſſé ſi vivement, qu'il fut bientôt en état de ſervir au ſoulagement du Vaiſſeau. [Il arriva cependant un nouveau malheur, mais ce fut le dernier ; la grande vergue tomba, & précipita dans la Mer un homme, qui y perdit la vie.] On ne put douter, par la hauteur où l'on étoit, qu'on n'eût doublé le Cap de Bonne-Eſpérance. Malgré l'éloignement de l'Iſle de Sainte Hélène, ce fut le lieu qu'on crût devoir chercher pour azile. Le 5 de Juin, on paſſa le Tropique du Capricorne ; & le 16 au matin, on découvrit heureuſement l'Iſle où l'on brûloit d'arriver.

Lancaster. 1603.

Il eſt délivré du péril.

La joie fut ſi exceſſive dans les deux Vaiſſeaux, qu'oubliant tous les maux paſſés, Capitaines & Matelots ne ſongèrent qu'à célébrer leur délivrance par des fêtes, juſqu'à perdre l'idée du péril qu'ils devoient encore apprénender dans le Port. La vûe d'une petite Chapelle que les Portugais avoient bâtie depuis long-tems ſur le rivage, fit croire au Pilote de l'Hector qu'il pouvoit s'en approcher [ſans précaution. Il toucha contre un rocher qui le mit dans la néceſſité de recevoir de l'Amiral une partie des ſervices qu'il lui avoit rendus.] Cependant ils jettèrent l'ancre tous deux dans le même lieu, ſur douze braſſes de fond. Perſonne ne ſe préſentant à terre, ils ſe hâtèrent d'y deſcendre. Divers écrits, qu'ils trouvèrent ſur les rocs du rivage, leur apprirent que les Caraques des Indes Portugaiſes n'étoient parties que depuis huit jours.

Ils courent un nouveau danger en abordant à Sainte Hélène.

Quoique le défaut des proviſions ne fût pas la plus preſſante néceſſité des Anglois, tant de fatigues les firent penſer d'abord à ſe procurer des rafraîchiſſemens. L'eau ne manque point à Sainte-Hélène, & l'on y trouvoit auſſi des fruits de toute eſpèce que la terre produiſoit naturellement. Mais dans un tems où l'Iſle étoit encore déſerte, il n'y avoit point d'autres vivres à eſpérer que la chair des animaux ſauvages. Si les chèvres y étoient en abondance, il falloit des peines infinies pour les tuer dans les bois & les montagnes. L'Amiral ſe fit une méthode pour cette chaſſe. Il plaça au milieu de l'Iſle quatre Tireurs fort habiles, accompagnés chacun de quatre hommes pour faire lever le gibier, & pour le recueillir vingt autres hommes alloient tous les ſoirs au rendez-vous, & rapportoient à bord tout ce qui avoit été tué pendant le jour. En peu de tems, les deux Vaiſſeaux furent abondamment pourvus. Le reſte de l'Equipage s'occupoit d'un autre côté à les radouber. Tous les malades ſe rétablirent ; & le nombre n'en pouvoit être médiocre, après une navigation qui avoit duré trois mois.

Methode de l'Amiral pour ſe procurer des vivres.

[Les Chaſſeurs trouvèrent dans les bois un Hermite Portugais, qu'ils prirent d'abord pour une bête farouche parce qu'ils le ſurprirent étendu ſur l'herbe. Ils faillirent de le tuer dans cette ſituation. C'étoit un vieillard d'environ ſoixante-dix ans qui vivoit depuis pluſieurs années dans la ſolitude, pour accomplir

Hermite Portugais à Sainte Hélène.

(z) *Angl.* il fit un nouveau gouvernail. R. d. E.

LANCASTER. 1603.

complir le vœu qu'il en avoit fait au milieu des flots. Son Vaiſſeau ayant péri par un naufrage, il ſe croyoit redevable de ſa vie au ſecours du Ciel, qui l'avoit conduit à la faveur d'une planche ſur le rivage de Sainte-Hélène. Il y étoit arrivé depuis ce tems-là cent Vaiſſeaux de différentes Nations, qui lui avoient offert de le prendre à bord. Mais dans la réſolution de mourir fidèle à ſa promeſſe, il n'avoit accepté que les matériaux néceſſaires pour ſe bâtir une cabane au milieu des bois. Il y vivoit des ſimples productions de la nature, ſans avoir jamais pris la peine d'allumer du feu pour cuire ſes alimens. C'étoient des figues qui faiſoient ſa principale nourriture, avec du lait de quelques chèvres qu'il avoit apprivoiſées. Son embonpoint étoit admirable, ſa ſanté ferme & vigoureuſe. Il n'avoit point d'autre marque de vieilleſſe que la blancheur de ſa barbe, qui lui tomboit juſqu'à la ceinture. Ses cheveux avoient été de la même couleur; mais il les avoit perdus depuis deux ans, & ſa tête étoit ſi nue juſqu'au menton, qu'elle paroiſſoit avoir toûjours été ſans chevelure. Les Anglois lui firent la même offre qu'il avoit conſtamment rejettée. Il les remercia ſans affectation; & l'unique préſent qu'il conſentit à recevoir, fut celui de deux jeunes chèvres qu'ils avoient ſurpriſes & arrêtées vivantes.]

Départ de Sainte-Hélène.

APRÈS un mois de ſéjour dans l'Iſle de Sainte-Hélène, l'Amiral crut ſa Flotte en état d'achever le voyage, ſans relâcher ſur aucune Côte. Il partit le 5 Juillet, en tournant ſes voiles au Nord-Oueſt. Le 13 il paſſa près de l'Iſle de l'*Aſcenſion*, dont la vûe ne le tenta point de changer ſon projet.

L'Aſcenſion Iſle déſerte.

Elle eſt abſolument ſtérile, & ſans eau. La Mer y eſt ſi profonde & la Côte ſi eſcarpée, que dans les tems les plus tranquilles, l'accès en eſt fort difficile aux Vaiſſeaux. L'Amiral continua ſa navigation avec un vent Sud & Sud-Eſt, juſqu'au 19, qu'il paſſa la Ligne. Le 24 il étoit à ſix degrés du Nord; &, ſuivant le calcul des Pilotes, à cent cinquante lieuës des Côtes de Guinée.

Iſle de Fuego.

Enſuite portant Nord quart à l'Oueſt & Nord juſqu'au 29, il eut la vûe de l'Iſle de *Fuego*. Mais il y fut ſurpris d'un calme qui dura cinq jours entiers. Envain s'efforça-t-il de paſſer à l'Eſt de cette Iſle. Le vent ne recommença que pour changer au Nord-Eſt, de ſorte qu'il fut obligé de porter Oueſt & Nord-Oueſt.

LE 7 d'Août 1603, il étoit à ſeize degrés, & le 12 il paſſa le Tropique du Cancer, à vingt-huit degrés & demi; en portant directement au Nord.

Iſle Sainte-Marie.

Le vent redevint Oueſt, & ne changea point juſqu'au 29, que la Flotte eut la vûe de l'Iſle Sainte-Marie. Le 7 de Septembre, on ne ſe crut guère à plus de quarante lieuës de Lands'End. On commença joyeuſement à faire uſage de la ſonde, & l'on eut dès le lendemain la vûe des Côtes d'Angleterre.

La Flotte arrive aux Dunes.

L'onze du même mois on arriva heureuſement aux Dunes.

Variation.

LE 21 Novembre 1601, un peu à l'Eſt du Cap Saint-Sébaſtien dans l'Iſle de Madagaſcar, la variation de l'Eguille fut de 16 d. 00.

Latitudes.

ISLE de Roquepiz, 10 degrés 30 ſec. Iſle de l'Aſcenſion, 8 degrés

[NB. Les Latitudes ne paroiſſent pas avoir été priſes avec beaucoup d'exactitude]

Digitized by Google

(a) *LETTRE de la Reine* Elisabeth *au Roi* d'Achin.

Lancaster. 1603. Lettre au Roi d'Achin.

„ Elisabeth (b), par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, [de France] d'Irlande, &c. Protectrice de la Foi & de la Religion Chrétienne, au grand & puissant Roi d'Achin, &c. dans l'Isle de Sumatra, notre frère bien aimé, salut & prospérité.

„ Le Dieu éternel & tout-puissant, par sa sagesse & sa providence divine, a tellement disposé ses bénédictions & les bons ouvrages de sa création pour l'usage & la nourriture du genre humain, que malgré la diversité & l'éloignement des lieux où les hommes prennent naissance, l'inspiration de ce Créateur bienfaisant les disperse dans toutes les parties de l'Univers; afin non-seulement qu'ils reconnoissent la multitude infinie de ses merveilleuses productions qui se trouvent répandues de telle manière qu'un pays abonde souvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils puissent former ensemble le lien de l'amitié, qui est une chose toute divine.

„ C'est par ces considérations, noble & puissant Roi, & tout à la fois par la haute idée que nous avons de votre générosité & de votre justice à l'égard des Etrangers qui vont commercer dans vos Etats, en satisfaisant aux justes droits de votre Couronne, que nous sommes portés à nous rendre aux desirs de plusieurs de nos Sujets, qui se proposent de visiter votre Royaume dans de bonnes & louables intentions, malgré les dangers & les fatigues indispensables d'un voyage qui est le plus long qu'on puisse entreprendre au monde. Si l'éxécution de leur dessein est approuvé de votre Hautesse, avec autant de bonté & de faveur que nous le desirons & qu'il convient à un si puissant Prince, nous vous promettons que loin d'avoir jamais sujet de vous en repentir, vous en aurez un très-réel & très-juste de vous en réjouir. Nos promesses seront fidéles, parce que leur conduite sera prudente & sincère; & nous espérons qu'étant satisfait d'eux, vous souhaiterez vous-même que leur entreprise devienne le fondement d'une amitié constante entre nous, & d'un commerce avantageux entre nos sujets. Votre Hautesse peut s'assûrer d'être bien fournie de marchandises, & mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Espagnols & les Portugais, nos Ennemis, qui sont jusqu'à présent les seuls Peuples de l'Europe qui ayent fréquenté les Royaumes de l'Orient, sans vouloir souffrir que les autres fassent le même voyage; se qualifiant dans leurs écrits, de Seigneurs & Monarques absolus des Etats & des Provinces qui vous appartiennent. Car nous avons reconnu par le témoignage de plusieurs de nos sujets, & par d'autres preuves inconteſtables, que vous êtes légitime possesseur & héritier d'un grand Royaume qui vous est venu de votre Père & de vos Ancêtres, & que non-seulement vous avez glorieusement défendu vos possessions contre ces avides usurpateurs, mais que vous leur avez porté justement la guerre dans les Pays dont ils se sont rendus les maîtres. C'est ainsi qu'à leur honte extrême & à la gloire de vos invincibles armes, vos Soldats les ont attaqués

(a) Ici commence la 7e. Section. R. d. E.

(b) Outre les raisons historiques qui obligent de placer ici cette Lettre & la suivante, on trouvera que le style mérite quelque attention; sans parler de l'adresse avec laquelle Elizabeth tâche de rendre les Espagnols & les Portugais odieux au Roi d'Achin. R. d. T.

LANCASTER. 1603.

„ qués (*c*) à Malaca, l'an 1575 de la redemption humaine, ſous la conduite du vaillant *Ragamekoten*, votre Général.

„ S'IL plaît donc à votre Hauteſſe d'honorer de ſa faveur & de recevoir ſous ſa protection Royale ceux d'entre nos Sujets qui partent chargés de notre Lettre dans une ſi douce eſpérance; le Chef de cette Flotte de quatre Vaiſſeaux a reçu ordre de nous, ſous la permiſſion de votre Hauteſſe, de laiſſer dans vos Etats un certain nombre de Facteurs, & de leur procurer une maiſon de Comptoir, où ils puiſſent demeurer dans l'éxercice du commerce juſqu'à l'arrivée d'une autre de nos Flottes, qui fera le même voyage après le retour de celle-ci. Ces Facteurs ont ordre auſſi d'apprendre le langage & les coutumes de vos Sujets, afin qu'ils puiſſent vivre & converſer plus doucement avec eux. Enfin pour confirmer notre amitié & notre alliance, nous conſentons, ſous le bon plaiſir de votre Hauteſſe, qu'il ſe faſſe une Capitulation que nous autoriſons le Chef de cette Flotte à ſigner en notre nom; donnant notre parole Royale de l'éxécuter entièrement, auſſi-bien que tous les autres articles qu'il eſt chargé de communiquer à Votre Hauteſſe. Nous deſirons donc qu'on l'écoute avec confiance, & que Votre Hauteſſe accorde à lui & à nos autres ſujets qui l'accompagnent, toutes les faveurs qu'ils peuvent attendre de ſa bonté & de ſa juſtice. Nous répondrons dans le même degré à tous ſes deſirs dans l'étendue de nos Etats & de notre puiſſance; & nous demandons pour témoignage de ſon conſentement royal, qu'il lui plaiſe de nous faire une réponſe par le Porteur de notre Lettre; n'ayant rien plus à cœur que de voir commencer heureuſement notre Alliance, & de la voir durer pendant un grand nombre d'années.

LETTRE du Roi D'ACHIN *à la Reine* ELIZABETH. (*d*)

Réponſe à la Lettre précédente.

„ GLOIRE ſoit rendue à Dieu qui s'eſt glorifié lui-même dans ſes ouvrages, qui a établi les Rois & les Royaumes, & qui eſt exalté ſeul en pouvoir & en Majeſté. Son nom ne peut être exprimé par les paroles de la bouche, ni connu par la force de l'imagination. Ce n'eſt point un vain Phantôme, quoiqu'il ne puiſſe être repréſenté par aucune comparaiſon, comme il ne peut être compris dans aucunes bornes. Sa bénédiction & ſa paix ſont ſupérieures à tout. Il a répandu ſes bontés ſur l'ouvrage de ſa

(*c*) L'avantage que le Roi d'Achin avoit remporté dans cette occaſion pouvoit faire la matière d'un compliment; mais, ſi l'on en croit Faria, il eſt ici pouſſé un peu trop loin. Cet Hiſtorien rapporte que dans l'année dont parle la Reine, la Flotte d'Achin, ſorte de quarante Galères, & d'environ cent autres Bâtimens, vint mettre le ſiége devant Malaca; Triſtan Vas de Vegas, qui commandoit dans cette Place, fit monter trois braves Capitaines, Jean *Pereyra*, Bernardin *de Sylva*, & Ferdinand *de Pallarès*, chacun ſur un Vaiſſeau, avec la meilleure partie de la Garniſon. Mais ils furent battus ſi entièrement qu'ils périrent tous trois dans l'action, & qu'il ne ſe ſauva que cinq hommes de leur ſuite. A peine reſtoit-il cent cinquante Portugais dans Malaca pour ſe défendre, la plûpart âgés, malades & ſans munitions. Un état ſi triſte les tint dans le ſilence & dans l'inaction. Mais cette langueur, qui venoit de leur déſeſpoir, produiſit un effet des plus étranges. La Flotte d'Achin s'imaginant qu'ils étoient occupés de quelque ſtratagême, qui ne tarderoit point à paroître, furent ſaiſis d'une terreur panique qui les fit retourner dans leurs Ports. *Aſie Portugaiſe*, vol. III. page 334.

(*d*) Cette Lettre a été traduite de l'Arabe par William *Bedwel*, le ſeul Profeſſeur que l'Angleterre eut alors dans cette Langue.

Digitized by Google

„ ſa création. Il a été proclamé de bouche par ſon Prophéte. Il l'eſt encore Lancaster. 1603.
„ par ſes écrits. [Sa révélation eſt deſtinée à la Ville, qui n'eſt pas lâche
„ quand il s'agit de donner des preuves de ſon Amour envers lui: par elle
„ il entretient cette ſociété qui remplit avec joie l'Horizon; & c'eſt en ſa fa-
„ veur qu'il a fait des ſignes qui en perpetueront le ſouvenir. Il bénit ceux dont
„ la requête eſt juſte; qui ſe conduiſent honnêtement, & qui donnent des preu-
„ ves de leur bon naturel, en faiſant du bien; en aidant auſſi bien ceux qui
„ ſont dans la proſpérité que ceux qui ſe trouvent dans l'adverſité; en don-
„ nant libéralement aux pauvres, & à ceux qui ſont dans le beſoin; en ſecou-
„ rant avec empreſſement ceux qui ſont dans le danger. C'eſt en leur conſidé-
„ ration qu'il s'eſt fait connoître dans l'*Inde* & dans l'*Arach* (*e*) en ſuſcitant
„ des hommes diſtingués, pour appeller à lui les meilleures de ſes Créatures.]

„ Cette Lettre eſt à la Sultane qui régne ſur les Royaumes d'Angleter-
„ re, de France, d'Irlande, de Hollande & de Frizeland. Que Dieu conſer-
„ ve ſon Royaume & ſon Empire dans une longue proſpérité.

„ Et comme celui qui a obtenu cette Lettre du Roi du Royaume d'Achin
„ (*f*), régnant avec un abſolu pouvoir, a répandu de vous un glorieux té-
„ moignage, qui a été reçu avec joie de la bouche du Capitaine Jacques Lan-
„ caſter; Dieu veuille lui accorder long-tems ſes bienfaits. Et comme vos
„ Lettres parlent de recommandation, de privilèges & d'amitié; Dieu tout-
„ puiſſant veuille avancer le ſuccès d'une ſi honorable Alliance, & confirmer
„ une ſi digne Ligue.

„ Et pour ce qui regarde le Sultan d'*Afrangiah*, (*g*) que vous nous dé-
„ clarez pour votre ennemi & pour l'ennemi de votre Peuple, dans quel-
„ que lieu qu'il ſoit depuis le commencement juſqu'aujourd'hui. En vain
„ s'éleve-t-il orgueilleuſement, & ſe donne-t-il pour le Roi du monde. Qu'a-t-
„ il de plus que ſon orgueil? C'eſt un ſurcroît de joye pour moi, & une con-
„ firmation de notre Alliance, qu'il ſoit notre ennemi commun dans ce mon-
„ de & dans l'autre. En quelque lieu que nous puiſſions le rencontrer, nous
„ lui ôterons la vie par un ſupplice public.

„ Vous aſſûrez de plus que vous deſirez notre amitié & notre Alliance.
„ Que Dieu ſoit béni & remercié pour la grandeur de ſes graces. Notre in-
„ tention & notre deſir ſont qu'il vous plaiſe d'envoyer vos Sujets à notre
„ *Bandar*, (*b*) pour éxercer un honorable trafic; & que quiquonque viendra
„ dans cette vûe de la part de Votre Hauteſſe, ſoit admis à la même ſociété
„ & aux mêmes privilèges; car auſſi-tôt que le Capitaine Jacques Lancaſter
„ & ſa Compagnie ſont arrivés, nous leur avons permis de former une ſo-
„ ciété libre, & nous les avons revêtus de la dignité convenable à leur en-
„ trepriſe. Nous leur avons accordé des privilèges; nous les avons inſtruits
„ des meilleures méthodes du commerce, & pour leur faire connoître la
„ fraternité & l'amitié que nous voulons entretenir avec vous dans ce mon-
„ de,

(*e*) Ce mot déſigne apparemment quelque contrée voiſine des Indes; peut-être eſt-ce l'*Iran* ou la *Perſe*; ou peut-être auſſi s'agit-il de *Irak*, ou *Erak*, qui eſt l'ancienne Chaldée.

(*f*) [Il y a dans l'Original Ashey.] Si c'eſt-là le véritable nom de ce Royaume, *Achen* en eſt une corruption.

(*g*) C'eſt un nom que les Arabes donnent en général à toute l'Europe, dont les Eſpagnols ſe donnoient alors pour les Maîtres.

(*b*) [Principal Officier du] Port d'Achin.

Digitized by Google

LANCASTER. 1603.

„ de, nous vous envoyons par les mains du Capitaine, ſuivant l'uſage de „ la fameuſe Ville (*i*), une bague d'or, enrichie d'un rubis, & deux piéces d'étoffe tiſſues & brodées d'or, enfermées dans une boëte rouge de „ *Tzin* (*k*). Donné l'an de Mahomet 1011 (*l*). La paix ſoit avec nous. (*m*)

(*i*) Il paroît incertain ſi le Roi parle de Londres ou d'Achin, ou peut-être de la Mecque, d'où tous les Princes Muſulmans font gloire de tirer la ſource de leurs uſages. R. d. T.

(*k*) Bedwell prétend que c'eſt la Chine.

(*l*) Cette année de l'Hégire [eſt nommée dans l'Original *Tarikh*, &] répond à 1602 de l'Ere Chrétienne.

(*m*) Il eſt étonnant que le nom du Roi d'Achin, ne ſe trouve point dans la Traduction de cette Lettre; car vray-ſemblablement il eſt dans l'Original.

CHAPITRE II.

Voyage du Capitaine Middleton en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales.

HENRI MIDDLETON. 1604.

[LE retour du Capitaine Lancaſter mit comme le ſceau à l'établiſſement de la Compagnie d'Angleterre. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, lorſqu'elle étoit également fondée ſur l'autorité de leur Reine & ſur le conſentement des Monarques Indiens, dont les Etats faiſoient l'objet de leur commerce. Les privilèges de l'Eſpagne & du Portugal, fondés ſur la donation du Saint-Siége, ou ſur le droit de poſſeſſion, leur parurent également chimériques; les uns parce que s'étant ſéparés de l'Egliſe Romaine, ils ne reconnoiſſoient plus ſes loix; les autres, parce que ne penſant point à s'établir aux Indes par des uſurpations & des conquêtes, ils ſe perſuadèrent, ſur les ſimples principes de la nature, que tous les biens du monde ſont propoſés à l'honnête induſtrie des hommes, & doivent être la récompenſe du plus habile & du plus laborieux. Cependant comme ils ne s'attendoient point à faire goûter aiſément ces maximes aux Sujets de l'Eſpagne & du Portugal, ils prirent la réſolution de ſe tenir toûjours ſur leurs gardes, moins pour attaquer que pour ſe défendre, comme il convient à des Négocians, qui cherchent leurs avantages ſans s'oppoſer à ceux d'autrui, & de rendre tous les Vaiſſeaux de la Compagnie également propres à la guerre & au commerce.

Diſpoſition des Anglois par raport au commerce des Indes Orientales.

Récompenſe de Lancaſter.

LANCASTER avoit mérité par ſes longs travaux, non-ſeulement la dignité de Chevalier qu'il obtint de la Cour, mais encore le privilège de jouir déſormais de ſa réputation & de ſes richeſſes à la tête d'une Compagnie qui le reconnoiſſoit pour ſon fondateur.] Elle choiſit pour commander ſa Flotte, *Henry Middleton*, proche parent de celui qui étoit mort à Bantam. Les Vaiſſeaux furent les mêmes qui avoient déja fait le voyage avec Lancaſter. Ils partirent de Graveſend le 25 de Mars 1604. Comme ils avoient différens ordres, & qu'ils ſe ſéparèrent dans le cours de leur navigation, il nous eſt reſté deux Relations de ce Voyage; l'une écrite à bord de l'Amiral, qui ſe borne aux négociations de Middleton dans l'Iſle de Java, & aux Moluques; l'autre compoſée ſuivant les apparences, à bord de l'*Aſcenſion*, où l'on trouve

La Compagnie choiſit Middleton pour commander ſa Flotte.

Digitized by Google

ve des circonſtances qui ont un rapport plus général à toute la Flotte. Purchaſſ nous a conſervé l'une & l'autre (*a*). Henri Middleton.

La première (*b*) paſſe ſur tous les accidens de la route, en faiſant obſerver ſeulement qu'ils eurent moins de danger que de fatigue, & d'ennui. Middleton arriva le 20 de Décembre dans la Rade de Bantam. Il y trouva pluſieurs Bâtimens Hollandois, qui le ſaluèrent civilement de toute leur artillerie, & qui lui donnèrent dès le lendemain un feſtin magnifique, avec tous ſes Officiers. Il ne les traita pas moins ſomptueuſement le dernier jour de l'année; & deſcendant à terre le jour ſuivant, il préſenta les Lettres du nouveau Roi d'Angleterre au jeune Monarque de Bantam, qui étoit encore ſous la tutelle de ſon Conſeil. 1604. Elle arrive à Bantam.

Après avoir reglé les affaires du commerce, Middleton fit partir l'Hector pour l'Angleterre, avec les marchandiſes qui s'étoient trouvées prêtes à l'embarquement; & diverſes raiſons le preſſant de ſe rendre aux Moluques, il mit à la voile pour ces Iſles dès le ſeize de Janvier. Les vents ayant mal ſecondé ſon impatience, il n'arriva que le 7 de Février à *Veranula*. Les Habitans de ce lieu, dans la haine mortelle qu'ils portoient aux Portugais, avoient appellé les Hollandois à leur ſecours, après leur avoir promis de ſe ✠ ſoûmettre à leur Domination, s'ils les délivroient de leurs Ennemis. [Quoique les Marchands de Hollande fuſſent peu diſpoſés à la guerre, ils n'avoient pu rejetter des offres ſi favorables à leur commerce.] En un mot, s'étant approchés du Château d'*Amboyne*, ils avoient ſommé les Portugais, au nom du Prince d'Orange de leur remettre cette Place avant la fin du jour. Le Château n'avoit pas laiſſé de ſoûtenir pluſieurs attaques; mais s'étant rendu par compoſition, les Hollandois s'y étoient établis; & le premier uſage qu'ils y avoient fait de leur puiſſance, après en avoir chaſſé les Portugais, avoit été d'exiger des Habitans qu'ils n'entreroient dans aucun commerce avec les Anglois. 1605. Middleton fait voile aux Moluques. Guerre entre les Hollandois & les Portugais.

La guerre avoit continué entre les Hollandois & les Portugais, mais toûjours moins en leur propre nom, que ſous celui des Nations Indiennes auxquelles ils prêtoient leur aſſiſtance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais pour celui de Tydor. Ils étoient dans la plus vive chaleur de ce différend, lorſque les Anglois arrivant à Veranula, découvrirent entre *Pulocaſially* & *Tydor*, deux Galères de Ternate qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & d'autres ſignes pour les engager à les attendre. En même tems il parut ſept Galères de Tydor, qui ne faiſoient pas moins de diligence pour couper celles de Ternate, en s'efforçant de ſe mettre entr'elles & la terre. Middleton ignorant quel étoit leur deſſein, ſe préſenta ſur le pont, pour écouter le Roi de Ternate qui parut avec pluſieurs de ſes Nobles & trois Marchands Hollan- ✠ dois. Ce Prince implora ſon ſecours [en Langue Portugaiſe,] & pour ſa Galère & pour celle qui le ſuivoit. Il avoit à faire, lui dit-il, à des Ennemis cruels, qui abuſoient de l'avantage du nombre, & dont il n'eſpéroit aucun quartier. La ſeconde Galère avoit à bord pluſieurs Hollandois, qui couroient le Les Anglois y prennent part.

☞(*a*) Ces deux Relations ſe trouvent ſéparées dans la collection de Purchaſſ, parce que cet Auteur n'a pas pu avoir l'une aſſez-tôt.

☞(*b*) Voyez la Collection de Purchaſſ Vol. I. pag. 703.

Digitized by Google

HENRI MIDDLETON. 1605.

le même danger. [Enfin le Roi de Ternate ne croyant pas les Anglois capables de ſe déterminer uniquement en ſa faveur, fit beaucoup valoir l'intérêt d'une Nation à laquelle il ſuppoſoit des liens plus étroits avec l'Angleterre.] Middleton fit tirer auſſi-tôt quelques piéces de canon ſur les Galéres de Tydor: mais elles n'abordérent pas moins la ſeconde de Ternate, où tout le monde fut paſſé au fil de l'épée, à la réſerve de trois [Marchands Hollandois,] qui ſe jettérent à la nage, & qui furent reçus par les Chaloupes Angloiſes.

Pluſieurs Hollandois maſſacrés à la vûe des Anglois.

LE deſſein de Middleton ayant été d'aller à Tydor, [& ſa jalouſie d'ailleurs n'étant déja que trop allumée contre les Hollandois par les informations qu'il avoit reçues à Bantam, il ne paroîtra point ſurprenant qu'il eût marqué ſi peu d'ardeur à les ſecourir. Cependant] le Roi de Ternate, & les trois Marchands qui l'accompagnoient, le ſupplièrent, avec tant d'inſtances, de ne pas les abandonner à la fureur de leurs ennemis, qu'il leur accorda plus efficacement ſa protection. L'Auteur avoue qu'ils l'achetérent à force de promeſſes, c'eſt-à-dire, en s'engageant à fournir aux Anglois des monts de girofle & de canelle; mais il ajoûte qu'après le péril le ſervice fut oublié. Il reproche même au Roi de Ternate une baſſeſſe indigne de ſon rang: La frayeur l'ayant fait trembler de tous ſes membres en paſſant ſur la Flotte Angloiſe, Middleton, qui le crut tremblant de froid, lui mit ſur les épaules une fort belle robe de damas verd, galonnée d'or & doublée de velours. Le Monarque, trop occupé apparemment de ſes réflexions, oublia de la rendre, & l'emporta même ſans aucun remerciment. Il joignit à cette lâcheté une ingratitude beaucoup plus odieuſe, [quoique l'Auteur en accuſe encore plus particuliérement les Hollandois.] Middleton s'étant rendu à Tydor, après les avoir ſauvés de leurs ennemis, apprit, avec étonnement, qu'il avoient fait avertir le Roi de Tydor, par des voies indirectes, de ſe défier des Anglois, parce qu'on ne devoit attendre d'eux que des noirceurs & des trahiſons. Un récit de cette nature auroit à peine trouvé foi dans l'eſprit de Middleton, ſi quelques affaires l'ayant obligé d'envoyer trois de ſes gens au Commandant Hollandois, il n'eût apprit d'eux qu'on le chargeoit à Ternate d'avoir pris parti pour les Portugais, & qu'on ne s'y ſouvenoit plus de l'important ſervice que la généroſité & la pitié lui avoit fait rendre au Roi.

Les Anglois accuſent les Hollandois d'ingratitude.

[IL n'eut pas de peine à ſe juſtifier par le témoignage même des Priſonniers qu'il avoit fait ſur les Portugais. Alors les Hollandois dirent pour s'excuſer, qu'ils tenoient ce fait d'un Renégat de *Guzarate*, mais qu'ils n'y ajoutoient pas foi. Pour comble d'ingratitude, peu de tems après le Roi de Ternate témoignant quelque bonne volonté pour les Anglois, les Hollandois le menacérent de l'abandonner, & de ſe joindre au Roi de Tydor, ſon Ennemi, s'il accordoit quelque liberté de commerce aux Anglois, qu'ils diſoient n'être que des Pyrates, au lieu que le Roi de Hollande étoit plus puiſſant par Mer que tous les autres Princes de l'Europe (*c*). Middleton donna un démenti

(*c*) L'Auteur de la Relation conclut de ce fait qu'on a tout à craindre des Hollandois, ſi une fois ils viennent à s'établir dans les Indes Orientales; & il accompagne ce qu'il dit, d'Epithétes injurieuſes, qui, ſuivant une remarque de Purchaſſ, ne tombent que ſur les Marchands, qui ſont toûjours animés les uns contre les autres, & non ſur toute la nation Hollandoiſe.

Digitized by Google

démenti à quiconque tenoit un tel langage, d'autant moins convenable dans la bouche des Hollandois, que ſi la Reine d'Angleterre n'avoit pas eu pitié d'eux, ils auroient été entièrement ruinés, & réduits dans l'eſclavage par le Roi d'Eſpagne. Mais il n'y auroit point de fin ſi l'on vouloit rapporter tous les demêlés que les Anglois eurent avec les Hollandois.] HENRI MIDDLETON. 1605.

L'Auteur n'ajoûte à cette Relation du voyage de la Flotte aux Moluques que deux Lettres, traduites par *Bedwellos*; l'une du Roi de Ternate, & l'autre du Roi de Tydor. Quoiqu'elles ne contiennent aucun fait hiſtorique, on en peut conclure que ni la faveur des Hollandois à Ternate, ni celle des Portugais à Tydor, n'empêchèrent point Middleton de fonder, dans ces deux Iſles, des eſpérances conſidérables pour ſon commerce. C'eſt par cette raiſon ſans doute; autant que par leur qualité de piéces originales, que Purchaſſ les juge dignes d'être conſervées précieuſement. Lettres des Rois de Ternate & de Tydor.

LETTRE du Roi de Ternate au Roi d'Angleterre. (*d*)

„ JE me ſouviens d'avoir entendu vanter votre réputation par le grand
„ Capitaine *François Drake*, qui paſſa dans ces Mers il y a trente ans,
„ ſous le régne de mon Père. Il fut chargé, par mon Père & mon
„ Prédéceſſeur, d'une bague pour la Reine d'Angleterre. Si François Dra-
„ ke vivoit encore il pouroit vous informer de l'étroite amitié qui ſubſiſtoit
„ alors entre la Reine & nous; car Drake agiſſoit au nom de la Reine; &
„ mon Père non-ſeulement en ſon propre nom, mais encore au nom de ſes
„ Succeſſeurs. Depuis le départ du Capitaine nous avons attendu impa-
„ tiemment ſon retour. Mon Père a continué de vivre pluſieurs années,
„ & j'ai vêcu, après ſa mort, dans la même eſpérance, juſqu'à ce que je
„ ſuis devenu pere d'onze enfans. Dans les premiers tems, on nous avoit
„ aſſûrés que les Anglois étoient une Nation fort méchante, qui venoit
„ moins pour éxercer paiſiblement le commerce que pour s'emparer de nos
„ Etats. Mais nous apprenons, du Capitaine Middleton, porteur de cette
„ Lettre, que c'étoit un faux rapport, & nous en avons beaucoup de joie.
„ Après avoir long-tems attendu les Vaiſſeaux que le Capitaine Drake nous
„ avoit fait eſpérer, il en eſt arrivé pluſieurs que nous avons pris d'abord pour
„ des Anglois. Cependant ils étoient au Prince d'Hollande, & n'ayant plus
„ aucune eſpérance d'être ſecourus par ceux d'Angleterre, nous nous ſom-
„ mes vûs dans la néceſſité d'écrire au Capitaine de Hollande pour lui de-
„ mander ſon aſſiſtance contre les Portugais nos anciens ennemis. Il s'eſt
„ rendu à notre prière, & par la force de ſes armes il a chaſſé nos ennemis
„ des Forts qu'ils avoient à Amboyne & à Tydor. Comme vous m'avez
„ écrit une Lettre fort affectionnée, par votre ſujet le Capitaine Henri
„ Middleton, je vous proteſte qu'elle ne m'a pas cauſé peu de joie. Le
„ Capitaine Henri Middleton m'a témoigné beaucoup d'envie d'établir ici un
„ Comptoir. J'étois fort diſpoſé à lui accorder ſa demande. Mais le Capi-
„ taine des Hollandois ayant appris ſon deſſein, eſt venu me faire un reproche
„ d'avoir oublié la promeſſe que j'ai faite au Prince d'Hollande de ne permettre

(*d*) J'ai conſervé, comme le Traducteur Anglois, toute ſa ſimplicité à cette Lettre. R. d. T.

Digitized by Google

HENRI MIDDLETON. 1605.

„ mettre ici le commerce à aucune autre Nation que la ſienne, s'il me ſecou-
„ roit aſſez puiſſamment pour chaſſer les Portugais. Ainſi je me ſuis trouvé
„ obligé, contre mon inclination, de me rendre aux remontrances du Ca-
„ pitaine des Hollandois. J'en demande pardon à Votre Hauteſſe, & je lui
„ promets que ſi elle m'envoye d'autres Vaiſſeaux à l'avenir ils ſeront bien
„ reçus, quoique le Capitaine de Hollande me ſollicite beaucoup de n'en re-
„ cevoir aucun de votre Nation. Et pour marquer à votre Hauteſſe le de-
„ ſir que j'ai d'entretenir ſon amitié, je lui envoye un petit préſent, qui
„ conſiſte dans un tonneau de girofle; car ce Pays eſt pauvre & ne produit rien
„ de meilleur. Plaiſe à votre Hauteſſe de le recevoir de bonne part. *Signé*
„ Ternata.

LETTRE du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre.

„ CEt Ecrit du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre eſt pour faire con-
„ noître à Votre Hauteſſe que le Roi de Hollande a fait paſſer dans nos
„ Mers une Flotte qui s'eſt jointe au Roi de Ternate notre ancien ennemi,
„ & qu'étant venu nous attaquer enſemble, ils ont ravagé une partie de nos
„ Etats, avec la réſolution de nous détruire, nous & nos ſujets. Apprenant
„ aujourd'hui que Votre Hauteſſe a ceſſé d'être en guerre avec le Roi d'Eſ-
„ pagne, nous la prions de prendre pitié de nous, & de ne pas ſouffrir que
„ nous ſoyons opprimés par les Rois de Hollande & de Ternate, à qui nous
„ n'avons fait aucun mal, quoiqu'ils employent toutes ſortes de moyens pour
„ nous dépouiller de notre Couronne. Comme tous les grands Rois de la
„ terre ſont établis en puiſſance par le Ciel pour aſſiſter ceux qui ſont injuſte-
„ ment perſécutés, je demande à votre Hauteſſe ſon ſecours contre mes en-
„ nemis, dans la confiance d'y trouver le ſecours dont j'ai beſoin. S'il plaît
„ à Votre Hauteſſe d'envoyer ici une Flotte, je lui demande en grace que
„ ce ſoit ſous le commandement du Capitaine Henri Middleton ou de ſon
„ frère, avec leſquels je ſuis lié d'amitié. Que Dieu augmente l'étendue de
„ vos Royaumes, & qu'il accorde ſa bénédiction à Vous & à tous vos con-
„ ſeils. *Signé*, Tydor.

LETTRE du Roi de Bantam au Roi d'Angleterre.

„ CETTE Lettre eſt écrite par votre ami le Roi de Bantam, à vous
„ le Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe, de France & d'Irlande, avec une
„ prière à Dieu tout-puiſſant, afin qu'il conſerve votre ſanté, & qu'il
„ vous agrandiſſe de plus en plus, vous & vos conſeils. Votre Général
„ Henri Middleton étant venu à ma Cour en bonne ſanté, j'ai appris de lui
„ que Votre Hauteſſe eſt parvenue à la Couronne d'Angleterre, je m'en ré-
„ jouis dans la ſincérité de mon cœur. C'eſt à préſent que Bantam & l'An-
„ gleterre ne ſeront qu'un. J'ai reçu auſſi de Votre Hauteſſe un préſent dont
„ je la remercie. Je lui envoye deux pierres de Bézoar, dont l'une pèſe
„ quatorze maſſ, & l'autre trois. Que Dieu vous accorde ſa protection.
„ *Signé*, Bantam.

§. I.

Digitized by Google

Henri Middleton. 1605.

§. I.

Voyage du Capitaine Colthurſt de Bantam à Banda.

TANDIS (*a*) que l'Amiral ſe rendit aux Moluques, l'*Aſcenſion* partit de Bantam par ſes ordres, pour faire voile à Banda, & les deux autres Vaiſſeaux de ſa Flotte, l'*Hector* & la *Suſanne*, ayant achevé promptement leur cargaiſon, retournèrent en Europe (*b*).

Séparation de la Flotte Angloiſe à Bantam.

Colthurst, Capitaine de l'Aſcenſion, après avoit lutté quelques jours contre le vent, ne trouva point de parti plus ſûr, que de rejoindre ſon Amiral, avec lequel, continuant ſa navigation juſqu'à la vûe d'Amboyne, il fut témoin du malheur des deux Galères de Ternate. Mais ayant remis à la voile auſſi-tôt vers ſon terme, il découvrit les Iſles de Banda le vingt de Février, & dès le même jour il mouilla l'ancre à Nera, qui en eſt la principale Ville. On compte environ trente lieuës de la partie méridionale d'Amboyne à Banda. La latitude de cette Iſle eſt de quatre degrés quarante minutes. L'entrée du Port eſt du côté de l'Oueſt. Elle eſt ſi étroite qu'elle ne peut être apperçue qu'à la diſtance d'un demi mille. A gauche, il ſe préſente une montagne fort haute, qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt braſſes d'eau; mais cette profondeur diminue par degrés juſqu'à cinq braſſes, & ne change point enſuite juſqu'au Port. Vis-à-vis le Volcan ſont deux petites Iſles, nommées *Pulouay* & *Pulain*, qui rétréciſſent ainſi le Canal; mais elles en forment un autre du côté oppoſé, & l'on aſſûra Colthurſt que le paſſage n'en eſt pas moins ſûr que le premier, quoiqu'il ſoit encore plus étroit; de ſorte que le choix en eſt fort indifférent pour l'entrée & pour la ſortie.

Situation de l'Iſle de Banda.

Double entrée du Port.

[L'Auteur s'étend fort peu ſur les motifs & les circonſtances de ſon ſéjour dans l'Iſle de Banda. Il y avoit été envoyé par Middleton pour y jetter les fondemens du commerce, & ſa commiſſion ne peut avoir été ſans ſuccès, puiſqu'il y paſſa cinq mois entiers. Le caractère doux & ſociable des habitans contribua preſqu'autant à l'y retenir que le ſoin de ſa cargaiſon. Dans le deſſein qu'il avoit de recommencer plus d'une fois le voyage des Indes, il prit cette occaſion pour apprendre la Langue; & quoiqu'il ſe confeſſe bien éloigné d'y avoir réuſſi parfaitement, il fit aſſez de progrès pour ſe croire en état de voyager déſormais ſans interprête. Les Anglois de ſon bord ne trouvèrent point dans les femmes de Nera cette averſion pour leurs careſſes qu'ils avoient

Séjour de Colthurſt à Nera.

Il apprend la langue du Pays.

(*a*) Thomas Clayborne, Auteur de cette Relation, [étoit un des Facteurs du Vaiſſeau, & n'écrivoit rien ſans le communiquer à ſes Compagnons de voyage.] Cette Relation eſt dans la Collection de Purchaſſ. Vol. I. pag. 185.

(*b*) Le Traducteur ſupprime ici le Journal du Voyage depuis l'Angleterre aux Indes, mais qui ne contient rien d'intéreſſant. En voici l'Eſſentiel. La Flotte partit d'Angleterre au commencement d'Avril 1604. Le 24 elle ſe trouva près de l'Iſle de Mai. L'on deſcendit à terre, & un Marchand fut enlevé par les Habitans; le lendemain on voulut aller apprendre de ſes nouvelles, mais il n'y eut pas moyen de s'approcher de l'Iſle. Le 16 de Mai on paſſa la Ligne, & le 13 de Juillet on fut à 15 lieuës du Cap de Bonne-Eſpérance. Le 17 on jetta l'ancre dans la rade de *Saldanha*, où ſeize malades, attaqués du ſcorbut, recouvrèrent leur ſanté. Cole, Pilote du Hector, ſe noya dans cet endroit. L'on en partit le 20 d'Août, & le 23 de Décembre l'on jetta l'ancre dans la rade de *Bantam*, où l'on trouva ſept Vaiſſeaux Hollandois & trois ou quatre Pinaſſes. R. d. E.

HENRI MIDDLETON. 1605.

avoient remarquée jusqu'alors dans les autres lieux qu'ils avoient visités, ni dans les maris & les pères autant de délicatesse ou de jalousie qu'à Bantam, & dans l'Isle de Sumatra. L'Auteur laisse entendre que, pour se faciliter l'étude de la Langue, Colthurst forma des liaisons fort étroites avec plusieurs femmes Indiennes, sans que personne lui fit un crime de ses galanteries. Mais il ne cache point qu'elles étoient beaucoup plus sensibles à l'intérêt qu'à la tendresse, & que la facilité des pères & des maris paroissoit venir de la même cause. Les vents contraires favorisèrent aussi l'inclination de Colthurst pour la Langue ou pour les femmes du Pays.] Ils furent extrêmement variables depuis le milieu de Mars jusqu'au milieu d'Avril. Ensuite ils se fixèrent, pendant quatre mois, entre l'Est & le Sud-Ouest. Les Habitans assûroient qu'ordinairement cela duroit cinq mois; que pendant cinq autres mois, ils n'étoient pas moins constans entre l'Ouest & le Nord-Ouest, & que les deux mois de reste sont sujets à des variations continuelles. Dans l'absence de la Lune, l'air est fort humide à Banda, & les pluies très-fréquentes. Quelques qualités qu'on veuille leur attribuer, il est certain, suivant l'observation de l'Auteur, qu'elles sont capables de causer des maladies dangereuses aux Européens. Les Anglois s'en ressentirent. [Mais comme l'Auteur avoue qu'ils se livrèrent à toutes sortes d'intempérances, il semble que, sans accuser la pluie, cette cause suffit seule pour expliquer la perte d'un] grand nombre de Matelots Anglois, qui moururent presque tous de la dissenterie.

Vents & climat de Banda.

Maladie des Anglois.

Ils quittent Banda.

COLTHURST partit enfin de Banda le 21 de Juillet. Le lendemain il tomba vers l'extrémité méridionale de *Burro*. Quatre jours après, il commença à découvrir l'Isle de *Deselem*, au Sud de laquelle il s'approcha, en laissant de l'autre côté sept petites Isles. Il continua de côtoyer Deselem à l'Ouest jusqu'au sixiéme degré dix minutes de latitude. Ensuite, sans changer de vent & de course pendant dix-huit lieuës, ils allèrent tomber près des Bas-fonds, qui sont à la pointe Sud-Ouest des Isles Célèbes. Ils se dégagèrent heureusement de ce dangereux passage, dont l'extrémité méridionale est au sixième degré de latitude, & leur navigation fut continuée vers l'Ouest.

Isles Célèbes.

Colthurst revient à Bantam.

Il y retrouve deux Vaisseaux de la Flotte.

LE 16 d'Août ils arrivèrent dans la rade de Bantam, où ils furent surpris de retrouver l'Amiral. [Colthurst ayant amené de Banda une Indienne qui l'avoit suivi volontairement, les Officiers du Port lui firent un crime de cette liberté, qu'ils traitèrent d'enlèvement, & l'affaire fut portée devant le Roi. Mais ce jeune Prince, après avoir entendu l'Indienne, décida qu'on ne pouvoit l'empêcher de suivre son inclination. Elle avoit paru désespérée de se voir éloignée, pendant quelques jours, des Anglois, & sa joie ne fut pas moins vive lorsqu'elle leur fut rendue.]

LES trois Vaisseaux s'arrêtèrent encore jusqu'au 6 d'Octobre pour achever parfaitement leur cargaison. [Colthurst devenu fort cher aux Indiens depuis qu'il s'étoit mis en état de leur parler & de les entendre, fut vivement pressé de demeurer parmi eux. Leurs instances devinrent si fortes que malgré les apparences d'amitié dont elles étoient couvertes, elles lui firent soupçonner des vûes plus profondes. Il s'imagina qu'ayant marqué de la curiosité pour approfondir leur gouvernement & leurs usages, il pouvoit leur avoir fait naître quelque défiance de ses intentions; ou du moins que leur politique étoit capable de leur faire souhaiter qu'il ne portât point en Europe trop d'éclaircissemens & de lumières sur la situation & les propriétés de leur Pays. La

Soupçons de Colthurst.

crainte

crainte d'être arrêté malgré lui, contribua autant que le ſuccès de ſa cargaiſon à lui faire lever l'ancre deux ou trois jours avant l'Amiral.] Ils ſe rejoignirent le 15 de Novembre, au trente-unième degré quarante-huit minutes de latitude. Le même jour il ſe trouvèrent, par la négligence des Pilotes, à moins de deux toiſes d'un rocher qui leur cauſa beaucoup de frayeur. Il n'étoit pas couvert d'une braſſe d'eau. Dans tout l'eſpace qu'il occupoit, l'eau paroiſſoit brune & bourbeuſe, mais autour des deux Vaiſſeaux, elle étoit auſſi noire & auſſi épaiſſe que ſi elle eût été mêlée de terre; &, dans quelques endroits, elle ſembloit bouillonner. La variation de ce lieu eſt de trente-un degrés, en diminuant du Nord à l'Oueſt.

Henri Middleton. 1605. Les Anglois partent de Bantam.

Le 16 de Décembre, aux premiers rayons du jour, la Flotte eut la vûe des Côtes d'Ethiopie, à la diſtance d'environ douze lieuës. Le 26, ils arrivèrent au trente-quatrième degré treize minutes de latitude, où l'impétuoſité du vent ſépara Colthurſt de l'Amiral. Il continua ſa navigation fort heureuſement, & doublant de même le Cap de Bonne-Eſpérance, il prit la réſolution de relâcher dans la Baye de Saldanna, pour y attendre ſes Compagnons: mais ſa ſurpriſe fut égale à ſa joie, lorſqu'après y avoir apperçu deux Vaiſſeaux à l'ancre ſans avoir pû d'abord les reconnoître, il découvrit enfin que c'étoient l'Amiral & l'Hector.

La tempête les ſépare.

Ils ſe retrouvent à la Baye de Saldanna.

Celui-ci, qui étoit parti de Bantam avec la Suſanne, il y avoit plus de ſix mois, avoit eſſuyé toutes les diſgraces de la Mer; mais plus heureux néanmoins que la Suſanne: il l'avoit vûe périr, ſans qu'il s'en fût ſauvé un ſeul homme (c). Enſuite ayant continué d'être le jouët des vents, il avoit été jetté à quatre ou cinq lieuës du Cap de Bonne-Eſpérance, avec dix hommes ☩ qui lui reſtoient de cinquante-trois. [Ces dix malheureux, épuiſés de maladie & de fatigue, ignoroient dans quel lieu du monde ils étoient, lorſqu'un bonheur preſqu'incroyable leur avoit fait rencontrer l'Amiral à la hauteur du Cap. Ils étoient arrivés depuis deux jours dans la Baye de Saldanna, où l'extrêmité de leurs beſoins les avoit fait deſcendre auſſi-tôt dans la petite Iſle qui eſt à l'entrée de cette Baye. Les veaux marins, qui s'y trouvent en abondance, avoient été leur premier rafraîchiſſement. Colthurſt, dont les proviſions commençoient auſſi à manquer, profita de celle qu'ils avoient déja faite d'un grand nombre de ces animaux.

Naufrage de la Suſanne.

Extrémité de l'Hector.

On étoit au ſix de Janvier. L'Amiral délibéra s'il devoit pénétrer avec ſa Flotte réunie, juſqu'au fond de la Baye, ou remettre à la voile pour gagner l'Iſle de Sainte-Hélène. Sa pitié pour les malheureux reſtes de l'Hector lui fit prendre le premier de ces deux partis. Des dix hommes qui compoſoient encore ce triſte Equipage, il en mourut deux dès les premiers jours. L'Amiral & Colthurſt prirent chacun ſur leur bord une partie des malades, & mirent à leur place un nombre ſuffiſant d'autres Matelots. La facilité qu'ils trouvèrent à lier commerce avec les Négres du Pays, leur procura bientôt des alimens & d'autres ſecours. Dans l'eſpace de dix jours, ceux qui paroiſſoient mourans à leur arrivée, furent aſſez rétablis pour demander eux-mêmes, d'aller reſpirer un meilleur air à Sainte-Hélène.]

1606.

La Flotte ſe rétablit dans la Baye.

Elle part pour l'Iſle de Sainte-Hélène.

☞ On leva l'ancre le 16 au matin, [& l'on paſſa entre l'Iſle de *Penguin* & le Continent.]

. . . . . .

(c) *Angl.* il perdit de vûe la Suſanne, dont on n'eut plus aucune nouvelle. R. d. E.

HENRI MIDDLETON. 1606.

Continent.] L'Amiral étant ſorti le premier de la Baye, fut rejoint le jour ſuivant par l'Aſcenſion: mais après avoir vû quelque tems l'Hector à leur ſuite, ils furent ſurpris de le voir diſparoître. Ils paſſèrent inutilement tout le jour à s'attendre. Cependant comme le vent n'avoit rien de redoutable, ils remirent à la voile ſans inquiétude, juſqu'au 31 de Janvier. Se trouvant au ſeizième degré de latitude, ils conçurent qu'ils devoient être peu éloignés de Sainte-Hélène. L'Amiral qui commençoit à s'allarmer pour l'Hector, jetta l'ancre à cette hauteur ſur vingt-huit braſſes de fond. Après y avoir paſſé le reſte du jour & la nuit ſuivante, il continua d'avancer à petites voiles, juſqu'à une heure après midi, qu'il découvrit l'Iſle de Sainte-Hélène. Il en étoit à douze ou treize lieuës. L'impatience qu'il avoit de revoir l'Hector, lui fit encore mouiller l'ancre juſqu'au lendemain. Il ne concevoit point ce qui avoit pû retarder ſa courſe dans un tems ſi favorable. Enfin n'eſpérant plus rien de ſes ſoins, il s'approcha du Nord de l'Iſle, & vers midi il jetta l'ancre dans la Rade, ſur dix-ſept braſſes de profondeur.

Inquiétude de l'Amiral pour l'Hector.

L'ISLE préſente au Nord-Eſt une pointe de terre, & au Nord-Eſt quart à l'Eſt une montagne qui ſe termine en pointe, au ſommet de laquelle on a planté une Croix. La Chapelle que les Portugais ont bâtie depuis long-tems, eſt dans une vallée remplie d'arbres, qui regarde le Sud-Eſt. L'autre pointe eſt au Sud-Oueſt. [C'eſt dans les bois qui ſont au deſſus de cette dernière pointe ✠ qu'un Hermite Portugais fait ſa demeure. L'Amiral qui l'avoit connu dans le voyage de Lancaſter, ne put réſiſter à la curioſité de le revoir. Il le retrouva dans ſa cabane, mais ſi changé, que ne le croyant pas éloigné de ſa fin, il lui propoſa de venir recevoir ſur la Flotte des ſecours qui pouvoient rétablir ſa ſanté. Ses préventions contre la Religion des Anglois ne lui permirent point d'accepter cette offre. Dans l'état de langueur où ils le laiſſèrent à leur départ, ſa vie ne pouvoit être de longue durée.]

LE 3 de Février, on découvrit vers le ſoir un Vaiſſeau qui s'approchoit au Sud de l'Iſle, & qu'on reconnut enfin pour l'Hector. Le vent étant à l'Eſt, il eut beaucoup de peine à gagner la Rade. [L'accident qui l'avoit ✠ arrêté, étoit une voie d'eau, dont les Matelots ne s'étoient apperçus qu'après le départ, & qui l'avoit forcé de retourner à l'Iſle de la Baye, où il avoit eu beſoin de trois jours pour ſe mettre en état de ſupporter la navigation.] Après avoir pris de nouveaux rafraîchiſſemens à Sainte-Hélène, la Flotte en partit le 11 avec un vent Eſt-Nord-Eſt, & porta directement au Nord-Oueſt. [A la reſerve de pluſieurs calmes, qui l'arrêtèrent quelquefois ✠ quatre jours entiers, elle fut ſi heureuſe dans le reſte de ſa courſe, que ſans avoir mouillé dans aucun Port,] elle arriva aux Dunes le 6 de Mai.

L'Hector rejoint l'Amiral; ſon retour en Europe.

Latitudes & Variations.

	Deg.	Min.
Rade de Saldanna	33	56
Pointe Sud-Oueſt des Célèbes	6	00
Roc ſous l'eau	31	48
Variation près du Roc	21	00
Nord-Oueſt de Sainte-Hélène	16	00
Variation à Sainte-Hélène	7	45

§. II.

Digitized by Google

§. II.

Supplément aux deux Rélations précédentes (a).

Edmond Scot. 1602. Edmond Scot Facteur à Bantam y écrit ſes obſervations.

Lancaſter qui commandoit la Flotte Angloiſe dans le premier des deux Voyages, avoit laiſſé pour Facteur à Bantam, *Edmond Scot*, avec ordre de prendre adroitement toutes les informations qui pouvoient être utiles au commerce des Anglois. Scot étant revenu avec Middleton, ſon Mémoire ne fut point imprimé à Londres avec les deux Relations précédentes, [parce que l'intérêt de la Compagnie ne permettoit point encore de publier des lumières dont elle vouloit recueillir tout le fruit.] Mais Purchaſſ (*b*) n'a pas fait difficulté de l'inſérer dans ſon Recueil, comme une piéce d'autant plus curieuſe, qu'elle contient l'origine & les circonſtances des différends qui s'élevèrent aux Indes entre les Anglois & les Hollandois, & qui portèrent un coup irréparable au commerce d'Angleterre. [On y trouve auſſi pluſieurs particularités très intéreſſantes ſur l'Iſle de Java, & ſur les mœurs, le caractère, & le génie de ſes Habitans; de ſorte qu'on peut la regarder comme un excellent ſupplément aux deux Voyages précédents.]

Situation & qualité de l'Iſle de Java.

La *Grande Java*, où Bantam eſt ſitué, eſt une Iſle dont le centre eſt au neuvième degré de latitude. Elle a cent quarante-ſix lieuës de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & nonante de largeur, du Sud au Nord. Son centre ne contient guères que des montagnes, mais d'une hauteur médiocre, & qui n'empêche pas qu'en pluſieurs endroits [on ne puiſſe y monter à pied ou à cheval & qu'elles] ne ſoient habitées, du moins celles qui ne ſont pas éloignées de la Mer. Les autres ſervent de retraite à toutes ſortes de bêtes farouches, qui deſcendent ſouvent dans les plaines, & juſques ſur le rivage, où elles dévorent toûjours quelques Habitans. Vers les Côtes, la plus grande partie des terres eſt baſſe & marécageuſe. Les principales Villes pour le commerce, ont leur ſituation au Nord & au Nord-Eſt de l'Iſle. On nomme pour les plus célèbres, *Chiringin*, *Bantam*, *Jacatra* & *Jortan* ou *Greeſy*. Les marais où elles ſont ſituées rendent l'air fort mal-ſain, ſur-tout pour les Etrangers, & ne produiſent point d'autres marchandiſes précieuſes que le poivre. C'étoit à Bantam qu'il ſe raſſembloit de toutes les parties de l'Iſle, [avant que les Hollandois l'achetaſſent indifféremment par-tout.] On y en apportoit même de divers autres pays; ce qui rendoit le marché fort ſupérieur à celui d'Achin, & ſans exception le plus conſidérable de toutes les contrées de l'Inde.

Déſcription de Bantam.

Bantam a dans ſa longueur environ trois milles. Il eſt fort peuplé. Il s'y tient chaque jour trois marchés; un le matin, & deux dans l'après-midi. La preſſe y eſt fort grande, ſur-tout à celui du matin. Cependant il ne s'y vend aucune ſorte de beſtiaux, parce qu'il n'y en a point de privés dans l'Iſle. La nourriture commune eſt le ris, la volaille & le poiſſon. Les édifices de Bantam ſont de bois & de cannes, c'eſt-à-dire fort légers; mais ornés, chez les Seigneurs, de ſculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat.

(a) Le Chapitre III commence ici dans l'Original Anglois. R. d. E.

(b) Voyez *Purchaſſ's Pilgrims* Vol. I. pag. 164.

Digitized by Google

EDMOND SCOT. 1602.

clat. On voit dans quelques maiſons une grande chambre de brique, dont le ſeul uſage eſt pour mettre les meubles à couvert dans le cas d'un incendie. Il coule dans la Ville quantité de petits ruiſſeaux. Le Port eſt ſûr & commode. Enfin ſi l'induſtrie ne manquoit point aux Habitans, on pouroit faire de Bantam une des plus belles Villes des Indes. Elle eſt environnée d'un mur de brique, qui eſt flanqué par intervalles de tours & de boulevards. Les Habitans aſſûrent que cette muraille a été bâtie par les Chinois; & ſi l'on en juge par ſes ruines, qu'on néglige de réparer, elle doit être fort ancienne.

Ville Chinoiſe, près de Bantam.

LES Chinois ont à l'extrêmité de Bantam un quartier, qui porte le nom de Ville Chinoiſe. Elle n'eſt ſéparée de l'autre que par une Rivière, qui coule de-là au Palais du Roi, d'où elle ſe répand dans la grande Ville. Cette Rivière eſt aſſez grande pour recevoir avec la marée, des Galères & des Barques chargées. La Ville Chinoiſe eſt bâtie preſqu'entièrement de briques entremêlées de cannes qui ſe croiſent. Les maiſons ſont quarrées, & plates au ſommet. Mais auſſi-tôt que les Anglois y eurent porté leur architecture, les plus riches Habitans s'empreſſèrent de la ſuivre. [Les Hollandois & les Anglois ont auſſi leurs logemens dans cette Ville; leurs Maiſons ne différent des autres qu'en ce qu'elles ſont plus grandes & plus hautes. Les Hollandois en ont bâti une qui eſt toute de brique; elle leur a couté beaucoup.]

LE Roi de Bantam jouit d'un pouvoir abſolu. Depuis la dépoſition & la mort de l'Empereur de *Damake*, il eſt regardé comme le plus puiſſant Roi de l'Iſle. Ses Sujets ſont d'une fierté extrême, quoique la plûpart ſoient fort pauvres. C'eſt la pareſſe qui cauſe leur indigence. Les Chinois plantent, cultivent & recueillent le poivre. Ils ſément auſſi le ris; & l'avantage qu'ils tirent de ces emplois ſous des maîtres indolens, leur fait compter pour rien d'être regardés comme leurs eſclaves. Un Javan pouſſe l'orgueil ſi loin qu'il ne ſouffriroit pas que ſon égal fût aſſis d'un pouce plus haut que lui. Le caractère général de la Nation eſt la lâcheté & la vengeance. Quoique tous les naturels de l'Iſle ſoient grands & robuſtes, s'ils prennent querelle, ils employent ordinairement toute leur adreſſe à ſaiſir l'avantage du tems ou du lieu; & fondant ſur leur adverſaire, ils l'aſſaſſinent ſans lui laiſſer le moyen de ſe reconnoître. Leur Loi pour le meurtre eſt de payer une amende au Roi. N'ayant pas d'autre frein, les parens & les amis du mort ne manquent point de tuer auſſi le meurtrier, tandis que le Roi s'afflige rarement d'une multiplication de crimes qui augmentent ſon revenu. L'arme ordinaire des Javans eſt un poignard qu'ils appellent *criſe*, long d'environ deux pieds. La plûpart en empoiſonnent le fer dans la trempe, de ſorte que de mille bleſſûres, il n'y en a preſque pas une qui ne ſoit mortelle. La poignée ou le manche de ce funeſte inſtrument eſt de corne ou de bois, travaillé aſſez habilement pour repréſenter la forme du Diable, à qui la plûpart des Javans rendent des adorations. A la guerre, ils ſont armés de piques, de dards & de targettes; [quelques-uns ont appris depuis peu à faire uſage du Mousquet, mais ils le manient aſſez mal-adroitement].

Lâcheté des Javans dans leur vengeance.

Leurs armes ſont empoiſonnées.

Leurs mariages & leurs habits.

LA Loi des mariages borne les hommes à trois femmes: mais cet uſage eſt reſſerré par une autre Loi, qui oblige les hommes de naiſſance libre à donner à chacune de leurs femmes dix Eſclaves pour la ſervir. Auſſi la poligamie

ligamie n'eſt-elle commune que parmi les Seigneurs & les plus riches Marchands, qui ont d'ailleurs la liberté d'uſer indifféremment de toutes les Eſclaves qu'ils donnent à leurs femmes. [ſi celles-ci ſont convaincues d'adultère, elles ſont dabord punies de mort auſſi-bien que leurs galants. L'autorité des Maîtres ſur les Eſclaves eſt telle, qu'ils peuvent les faire mourir pour une légère faute.] L'habit des perſonnes de diſtinction, eſt un turban ſur la tête, & une ſimple piéce de calico autour des reins. Ils ont le reſte du corps entiérement nud; quoique dans certaines occaſions ils portent une ſorte de robe ou de caſaque, qui eſt de velours ou de quelqu'autre étoffe de ſoye. Le Peuple a la tête couverte d'une tocque de velours, ou de taffetas. Autour des reins, ils ont en forme de ceinture un *pagne*, ou une piéce de deux couleurs, large d'une aune, dont l'étoffe vient de *Clyn*, où l'on en fabrique de pluſieurs ſortes. Ils ont dans l'Iſle méme de Java, l'invention d'une toile épaiſſe, de cotton ou de feuilles d'arbre, dont ils pouroient tirer beaucoup d'utilité; mais leur pareſſe fait qu'ils s'en trouve fort peu. La vanité des hommes les fait aller ſouvent tête nue, pour montrer leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort épais & fort bouclés. Les femmes ſe donnent auſſi cette ſorte d'agrément; & leur chevelure étant beaucoup plus longue que celle des hommes, elles la portent flottante, & nouée comme la queuë des chevaux l'eſt en Europe. Elles ont à la ceinture une piéce d'étoffe comme les hommes, mais elles y joignent une ſorte d'écharpe, qui leur paſſe ſur l'épaule, & qui tombe négligemment par derrière.

Edmond Scot. 1602.

La Religion dans l'Iſle de Java n'eſt guéres reſpectée que des Grands & des perſonnes riches. Ils fréquentent peu les Temples; mais ils entretiennent dans leurs maiſons des Prêtres Mahométans. Ils honorent Jeſus-Chriſt comme un Prophéte, ſous le nom Arabe de *Nabi-Iſa*, qui ſignifie *le Prophéte Jeſus*. Le Peuple ſe borne à reconnoître un Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui eſt ſi bon qu'il ne peut cauſer aucun mal. Mais ils admettent auſſi un Diable, qui eſt le principe de tout mal, & ſi porté à nuire, qu'ils ſe croyent obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer ſon humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ſes bienfaits.

Leur Religion.

Les excès d'incontinence ſont également communs à Bantam dans les deux ſéxes. [Un homme riche ſe procure aiſément les objets de l'amour d'un autre, en cherchant quelque prétexte pour lui prêter de l'argent; parce que] la pauvreté, qui eſt commune à tous les Habitans, fait accepter les prêts avec avidité, & que la Loi autoriſe le Créancier à ſaiſir la femme & les enfans de ſon Débiteur. [Tous ceux qui éxercent quelqu'emploi, ſe laiſſent corrompre par des préſens.] Le penchant au vol eſt un vice preſque général dans l'Iſle de Java. Les premiers Seigneurs n'en ſont pas plus exempts que le Peuple; & l'étude d'un Etranger doit étre continuellement de veiller au ſoin de ſa bourſe & de ſon bagage. A l'arrivée des Anglois, on ne comptoit pas plus d'un ſiécle juſqu'au tems où les Chinois avoient apporté dans l'Iſle une partie de leurs goûts & de leurs uſages. Avant cette communication, les Javans étoient ſi barbares, qu'à peine vivoient-ils en ſociété (*c*). Ils ont conſervé de

Ils ſont ſans mœurs.

Voleurs.

(*c*) *l'Original dit que* la Barbarie des Javans conſiſtoit en ce qu'ils ſe nourriſſoient de chair humaine. Sur cela les Auteurs de cette Collection remarquent que Scot avance ce fait un peu trop légérement; car outre qu'il n'eſt pas encore bien décidé, s'il y a réellement des peuples

EDMOND SCOT. 1602.

de leur ancienne barbarie une extrême averſion pour le travail. [Ils aiment fort la Muſique.] La plûpart paſſent le jour aſſis à terre, & les jambes croiſées, à couper un petit bâton, ou à perfectionner le manche de leur criſe, ce qui les rend preſque tous fort bons Sculpteurs. Leur indolence & leur oiſiveté n'empêche pas qu'ils ne mangent prodigieuſement. Mais elle les réduit au ris, aux racines & à la pêche pour ſatisfaire leur gourmandiſe; tandis que la chaſſe, ou quelque travail pour la nourriture & l'entretien des beſtiaux, pouroit leur procurer de meilleurs alimens. Entre les fruits de la terre, ils ont les feuilles d'un arbriſſeau qu'ils nomment *Betel*, & qui préparées avec la noix de (*d*) *Pinango*, forment une compoſition dont ils ſont leurs délices. La qualité en eſt fort chaude. Ils en mâchent continuellement pour s'échauffer l'eſtomac & ſe préſerver de la diſſenterie. Ils n'ont pas moins de paſſion pour le tabac & pour l'opium.

Pareſſeux.

Gourmands.

COMME ils manquent de génie pour le Gouvernement & pour les affaires politiques, la plûpart des grands emplois ſont occupés à Bantam par des Indiens de *Clyn*, qui ne réuſſiſſent pas moins à s'enrichir qu'à s'élever aux honneurs. Cependant les plus grandes richeſſes tombent entre les mains des Chinois, par l'extrême habileté qu'ils ont pour le commerce. Il n'y a point de fineſſes & de ruſes dont l'uſage ne leur ſoit familier. Ils ſont humbles, modeſtes, inſinuans, capables de ſouffrir toutes ſortes d'injures & de ſupporter toutes ſortes de travaux. Mais s'ils deviennent Javans, comme ils y ſont quelquefois forcés pour éviter le ſupplice après avoir commis quelque crime, ils contractent alors toute la fierté & la pareſſe de ceux dont ils prennent l'habit, & dont ils embraſſent les principes & les uſages. Il eſt difficile d'ailleurs de juger quelle eſt leur Religion. Ils ſont partagés en pluſieurs ſectes; mais dans chaque parti, la plûpart ſont Athées. Ceux qui ſe diſtinguent le plus par leurs pratiques religieuſes, font profeſſion de croire qu'après la mort ils doivent paſſer dans d'autres corps, pour être riches & honorés s'ils ont bien vécu, & pour éxercer les plus vils métiers, ou pour animer quelque bête mépriſable (*e*), s'ils ont irrité le Ciel par leurs crimes. Aux nouvelles Lunes, ils font divers ſacrifices par le feu, où toute la victime eſt conſumée. Leurs prières ſont une eſpèce de chant, accompagné du ſon d'une petite Cloche, qu'ils ſonnent enſuite de toutes leurs forces lorſqu'ils ſont à la fin de la cérémonie. Ce qu'ils brûlent néanmoins n'eſt ordinairement que du papier qu'ils taillent en diverſes figures, car ils mangent les viandes qu'ils ont offertes au Ciel, & l'holocauſte ne ſe fait parfaitement que dans les cas d'une néceſſité preſſante, où le Ciel leur paroît ſourd à leurs invocations. L'Auteur leur ayant demandé pluſieurs fois à qui ils les adreſſoient, ils répondirent toûjours que c'étoit à Dieu. Mais les Mahométans prétendent que c'eſt le Diable qu'ils invoquent, & que la honte les empêche d'en convenir. Pluſieurs d'entre eux ſont fort verſés dans l'Aſtronomie & dans la Chronologie. Ils n'obſervent point de Sabbat, ni d'autre jour

Sans génie pour la politique.

Leurs emplois & leurs richeſſes ſont la proie des Etrangers, ſur-tout des Chinois.

Religion des Chinois de Java.

Leurs ſacrifices.

peuples Antropophages, il n'eſt guères apparent que ſi les Javans euſſent été réellement tels, l'exemple de quelques étrangers les eut changé au point que de leur faire perdre en peu de tems leur ancienne habitude, & de les engager à renoncer preſque à toutes ſortes de viandes, pour ne ſe nourrir que de ris. R. d. E.

(*d*) Je ne change rien à l'Anglois; car nos Relations nomment cette noix *Areka*. R. d. T.

(*e*) Ceux qui ſont dans ces idées ſont de la ſecte de Fo.

Digitized by Google

jour privilégié. Seulement lorſqu'ils entreprennent quelque affaire difficile, ou qu'ils jettent les fondemens d'un édifice, ils célébrent leur entrepriſe par un jour de fête. L'uſage, pour les Chinois riches, qui meurent à Bantam, eſt qu'on brûle leurs corps, & qu'on envoye leurs cendres à leurs amis de la Chine dans des urnes de porcelaine. Les cérémonies funébres conſiſtent en fumigations de différentes ſortes, auxquelles ils ne peuvent donner d'explication. Pour réponſe à ceux qui en demandent, ils aſſûrent que c'eſt l'uſage de la Chine.

Edmond Scot. 1602. Leur uſage pour les morts.

Ils prennent beaucoup de plaiſir aux ſpectacles, & quoiqu'ils chantent fort mal, ils aiment la muſique avec paſſion. Leurs Comédies ſemblent faire partie de leur Culte religieux, car elles ne ſe repréſentent que dans les mêmes occaſions où j'ai remarqué qu'ils conſument toutes leurs victimes par le feu. Si le tems eſt mauvais, par éxemple, au départ des Vaiſſeaux qu'ils envoyent à la Chine, ou de ceux qu'ils en attendent, ils joignent la Comédie à l'holocauſte pour ſolliciter les faveurs du Ciel. Leurs ſpectacles ſont publics. Ils élèvent des théâtres au milieu des rues, & le divertiſſement dure quelquefois depuis midi juſqu'au jour ſuivant. Ils ont auſſi des Prophètes ou des Devins, qui dans l'agitation de l'eſprit qui les inſpire courent ſouvent comme des furieux dans les rues & les places publiques, l'épée nue à la main, & menaçant de mort ceux qui manquent de reſpect pour leurs inſpirations. On s'adreſſe à eux pour ſçavoir le ſort des Vaiſſeaux qu'on met en mer, & l'événement des affaires les plus intéreſſantes. Si le ſuccès ne répond point à leurs prédictions, ils ne manquent pas de rejetter le mal ſur le doute ou l'indévotion de ceux qui les conſultent.

Leurs ſpectacles.

Leurs Prophètes.

L'habit des Chinois de Bantam eſt une longue robe, avec une caſaque par deſſus. [Ils ſe couvrent la tête d'une eſpèce de bonnets, faits de ſoie ou de poil. Ceux que portent les gens de qualité, ſont de différentes façon; il y en a qui reſſemblent à un chapeau, & d'autres n'ont point de bord. Ils ont les cheveux longs, mais ils les nouent au deſſus de la tête.] Ils ſont les plus efféminés de tous les hommes, & les plus capables d'une action lâche & honteuſe. Le vol & l'infamie ne leur coûtent rien lorſqu'il eſt queſtion de s'enrichir. Ils ſont hauts & robuſtes, les yeux petits & noirs, ſans poil au viſage. Ils achétent des Eſclaves qui leur tiennent lieu de femmes; car ils n'ont pas la liberté d'en amener de la Chine. Lorſqu'ils y retournent, ils emmenent avec eux leurs enfans, & vendent les mères. S'ils meurent à Bantam, le Roi hérite de tous leurs biens. [Si une fois ils ſe coupent les cheveux, ils ne peuvent jamais retourner dans la Chine; ſans que cependant cela ôte à leurs enfans la liberté d'y aller, s'ils ont toûjours conſervé entière leur chevelure.]

Baſſeſſe de leur caractère.

[On fit à Scot un récit qu'il a cru digne d'entrer dans ſon Mémoire. Un Chinois qui avoit paſſé pluſieurs années à Bantam, & qui avoit acquis d'immenſes richeſſes, ſe trouvoit père d'un prodigieux nombre d'enfans. On lui en connoiſſoit ſoixante, qu'il avoit eus de vingt différentes mères. Il ſe diſpoſoit à quitter Bantam pour retourner à la Chine, & ſes femmes étoient déja vendues. Mais le Roi de Bantam apprit qu'au lieu d'emmener ſes enfans, il cherchoit auſſi à ſe défaire du plus grand nombre, & qu'il n'en deſtinoit que quatre au voyage. Sa conduite fut obſervée. Au premier enfant qu'il eut la dureté d'expoſer en vente, un Javan chargé ſecrétement des ordres du Roi, ſe

Hiſtoire d'un Chinois.

EDMOND SCOT. 1602.

ſe préſenta pour l'acheter. D'autres achetèrent ſucceſſivement tout le reſte. Enfin le Roi fit paroître le père devant lui, & feignant d'ignorer ſes diſpoſitions, il lui demanda, entre pluſieurs queſtions ſur ſon départ, s'il avoit déja fait partir ſes enfans pour la Chine. Le Chinois confus du reproche auquel il s'attendoit, crut devoir ſaiſir l'occaſion qu'il avoit de l'éviter. Il répondit que toute ſa famille étoit embarquée. Le Roi prenant une contenance furieuſe, le traita d'impoſteur, qui avoit ſans doute des vûes pernicieuſes à l'Etat dans lequel il s'étoit enrichi puiſqu'il ôſoit employer le menſonge pour déguiſer ſa conduite, & le fit charger de fers. En même tems ſe faiſant préſenter une Requête au nom des cinquante-ſix enfans qui avoient été vendus pour l'eſclavage, quoique nés dans une condition libre, il feignit de ſe réjouir pour l'intérêt du Chinois que ce crime ne fût pas digne de mort; mais il lui fit déclarer que c'étoit une raiſon de ſe confirmer dans la défiance qu'il avoit de ſes intentions, parce qu'un père capable de vendre ſes enfans ſans y être forcé par l'indigence, ne pouvoit avoir que des vûes criminelles, & qu'un ſoupçon ſi juſte le feroit retenir en priſon, juſqu'à ce que le tems ou d'autres preuves ſerviſſent à l'éclairciſſement de la vérité. Le Chinois offrit envain de reprendre ſes enfans. On lui répondit qu'un père capable de les vendre, le ſeroit peut-être de les tuer. Enfin comprenant qu'on en vouloit à ſes richeſſes, il prit le parti d'offrir une ſomme conſidérable pour appaiſer le Roi. Mais, ſoit que le chagrin de ſon avanture eût altéré ſa ſanté, ſoit qu'on eût avancé la fin de ſes jours par quelqu'autre voie, il mourut dans ſa priſon. Le Roi ſe mit en poſſeſſion de tous ſes biens, ſuivant le droit établi; & pour juſtifier ſes intentions, non-ſeulement il rendit la liberté aux enfans qu'il avoit fait acheter, mais après leur avoir accordé une portion de l'héritage, il les fit élever dans la Religion & les uſages de ſa Nation.]

Ordres que Lancaſter avoit laiſſés à ſon départ de Bantam.

(*f*) L'AMIRAL Lancaſter, en partant de Bantam le 21 de Février 1602, avoit laiſſé neuf Anglois dans cette Ville, ſous le commandement de *William Stackey*. Il y avoit laiſſé auſſi ſa Pinaſſe ſous les ordres de *Thomas Keith*, avec treize Matelots & un Facteur nommé *Tudde*, pour ſe rendre à Banda. Ce Bâtiment chargé de différentes marchandiſes, s'étoit hâté de mettre à la voile; mais il avoit trouvé les vents ſi contraires, qu'après avoir lutté contre eux pendant deux mois, il avoit été forcé de retourner à Bantam. Ainſi les Anglois ſe trouvèrent au nombre de vingt-quatre, dans deux maiſons que l'Amiral leur avoit procurées. Elles étoient ſi remplies de marchandiſes depuis le retour de la Pinaſſe, qu'ils ſe virent obligés d'en mettre une petite partie chez les Hollandois qui s'étoient ouvert auſſi l'entrée de l'Iſle de Java, & qui avoient obtenu une maiſon à Bantam.

Querelle des Anglois avec les Javans.

AVANT le départ de Lancaſter, il s'étoit élevé une querelle entre ſes gens & quelques Indiens. Sa prudence l'avoit appaiſée. Mais à peine eut-il levé l'ancre, & la Pinaſſe eut-elle mis à la voile, que les Javans cherchèrent les moyens de ſe venger. Leur première entrepriſe fut de mettre le feu pendant la nuit à la principale maiſon des Anglois par le moyen de pluſieurs flèches enflamées. Il n'y eut qu'une vigilance extrême & des ſoins continuels qui purent la garantir de ſa ruine. Cependant le retour de la Pinaſſe arrêta

(*f*) Ici commence la 2e. Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

arrêta (*g*) les plus téméraires. Mais leur reſſentiment s'étant communiqué juſqu'à divers Seigneurs, il arriva malheureuſement pour les Anglois que le Protecteur que la Cour leur avoit nommé (*b*) vint à mourir, & que celui qui fut ſubſtitué, ſe trouva rempli des préventions que les mécontens s'étoient efforcés de répandre. *Stackey*, Chef du Comptoir, avoit commencé à bâtir un magaſin de ſoixante-douze pieds de long, & large de 36. Le nouveau Protecteur, ſans faire connoître ouvertement ſa haine, apporta tant d'obſtacle à la continuation de cet ouvrage, qu'il jetta les Anglois dans des dépenſes & des embarras preſqu'inſurmontables. Pour comble d'infortune Stackey ſe figura mal-à-propos que ſes plus précieuſes marchandiſes avoient beſoin d'air, & les fit expoſer dans ſa cour avec trop peu de précaution; ce qui les altéra beaucoup en terniſſant leur couleur.

Edmond Scot. 1602.

Autres ſujets d'embarras.

Avec toutes ces diſgraces, les Anglois avoient à ſe défendre des mauvaiſes qualités du climat, qui ſe faiſoient déja ſentir à pluſieurs par des maladies fort dangereuſes; lorſqu'il arriva un malheur commun à toute la Ville, dont ils eurent particuliérement à ſouffrir. Un Capitaine Chinois mécontent de la Cour, déchargea ſur Bantam quelques volées de canon qui y cauſérent un furieux incendie. Quantité de Maiſons & de magaſins furent conſumés par les flammes. Le Comptoir des Hollandois, où Stackey avoit mis quelques marchandiſes, ne put être ſauvé par tous leurs ſoins. Il perdit de même une grande proviſion de poivre, qu'il avoit retiré dans une maiſon Chinoiſe. Mais ces deux pertes n'égaloient pas celle dont il fut menacé dans ſa propre maiſon. Le feu s'en approcha ſi furieuſement, que les barres de fer qui défendoient les fenêtres, en devinrent brûlantes, juſqu'à n'y pouvoir toucher avec la main. Cependant la diligence de ſes gens arrêta le progrès des flammes. Mais ſon inquiétude fut encore plus vive pour ſe garantir des inſultes & du pillage des Javans, qui l'environnoient nuit & jour.

Incendie de Bantam.

Dans le cours du mois d'Avril, de l'année ſuivante, il arriva dans la Rade de Bantam neuf Vaiſſeaux Hollandois, commandés par *Wiborne Van Warwik*. Cette Flotte ſe diviſa preſqu'auſſi-tôt. Deux des plus gros Bâtimens mirent à la voile pour la Chine; deux pour les Moluques, & trois pour Sortan. La Pinaſſe Hollandoiſe fut envoyée au Port d'Achin, pour rappeller à Bantam quelques Vaiſſeaux qui étoient revenus de Ceylan, où ils étoient allés s'emparer d'un Fort Portugais, ſous la conduite du Capitaine Spilberg. L'Amiral demeura ſeul avec ſon Vaiſſeau, pour les attendre. Pendant le ſéjour qu'il y fit, les Anglois eurent beaucoup à ſe louër de ſes civilités & du ſecours qu'il eut la généroſité de leur accorder. Il leur devoit cette reconnoiſſance pour ceux qu'il avoit reçus du Chevalier *Richard Luſon*, dans une tempête où il avoit été menacé du naufrage. Auſſi n'épargna-t'il rien pour s'acquitter, par les ſoins qu'il prit des Anglois malades, avec leſquels il partagea juſqu'à ſa proviſion de biſcuit & de vin. Ses diſcours ne furent pas moins reſpectueux pour la Cour d'Angleterre. Mais l'Auteur remarque que les Hollandois de ſon Equipage ne traitèrent pas l'Angleterre, & la Reine même, avec tant de ménagemens. Ils s'efforcérent de rendre cette Princeſſe & ſa Nation odieuſe

1603. Arrivée de neuf Vaiſſeaux Hollandois.

(*g*) *L'Anglois dit* au contraire que les inſultes qu'on eut à ſouffrir de la part de cette canaille durérent près de deux ans. R. d. E.

(*b*) *Angl.* le Protecteur ou le Tuteur du Roi. R. d. E.

Digitized by Google

EDMOND SCOT. 1603.

ſe aux Javans, par des récits, où la vérité, ſuivant les termes de Scot, n'étoit pas moins bleſſée que la bienſéance.

LES maladies continuoient d'affoiblir de jour en jour les Anglois. Ils perdirent *Thomas Morgan*, leur ſecond Facteur. Stackey fut lui-même attaqué dangereuſement. Les Matelots qui étoient revenus de Banda avec la Pinaſſe, ſe reſſentoient preſque tous du même mal. [L'art des Chirugiens de l'Europe ne ſuffiſoit pas pour des maladies qui leur étoient inconnues, & perſonne n'avoit la hardieſſe d'employer les remédes Indiens qu'ils connoiſſoient encore moins]. *William Chaſe* un des Facteurs de la Pinaſſe, mourut dans des convulſions violentes, dont on ne put pénétrer la cauſe. Vers le même tems quelques Officiers du Roi vinrent leur défendre de travailler davantage à leur édifice; apparement parce qu'ils n'avoient point encore fait de préſent au nouveau Protecteur. Mais apprenant que cet Officier & le Scha Bandar ne jouiſſoient point d'une faveur aſſûrée, ils portérent leurs plaintes à *Kay Tamongone Gobay*, Amiral, qui étoit par ſa bonté le père de tous les Etrangers. Il fut touché de leur ſituation. La voye qu'il prit pour les ſecourir fut de donner une grande Fête, à laquelle il invita les principaux Seigneurs de la Cour. Là, dans la chaleur du plaiſir, il fit tourner l'entretien ſur l'affaire des Anglois, en repréſentant combien il étoit honteux pour le Roi & pour toute la Nation de traiter avec ſi peu de bonne-foi des Marchands étrangers. Il proteſta que ſi quelqu'un les empêchoit d'achever leur maiſon, il étoit réſolu de leur abandonner la ſienne, & de ſe loger plutôt dans une cabane que de violer ſa promeſſe. Enfin ſes diſcours firent tant d'impreſſion ſur l'Aſſemblée, que tout le monde s'engagea par ſerment à laiſſer finir leur ouvrage, & l'édifice fut bientôt porté à ſa perfection.

L'Amiral de Bantam favoriſe les Anglois.

Leur Comptoir s'achéve.

STACKEY craignant que l'arrivée des Hollandois, & l'attente de quelques autres Vaiſſeaux de la même Nation, n'augmentât beaucoup le prix du poivre, en avoit acheté une quantité conſidérable; mais comme ſon Magaſin n'étoit point encore fini, il avoit payé la marchandiſe avant qu'elle fût livrée. Les Hollandois commencérent bientôt leur cargaiſon. Dans l'empreſſement avec lequel ils achetoient tout ce qui leur étoit offert, il ſe crut obligé de retirer ce qu'il avoit acheté; ſans quoi, peut-être auroit-il riſqué de perdre ſon poivre & ſon argent. Mais la même raiſon le mettant dans la néceſſité de prendre le poivre au haſard, il s'en trouva beaucoup d'une mauvaiſe qualité.

Ils perdent ſur le poivre.

LA maladie de Stackey ſembloit s'irriter par les remédes. Il tomba dans une langueur, qui finit le dernier jour de Juin par ſa mort. L'Amiral Hollandois, conſtant dans ſes généreux principes, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'il pût s'imaginer. Le 4 de Juillet, quelques Javans mirent le feu au grand Marché qui étoit à l'Eſt de la Riviére, dans la vûe de piller les effets des Chinois. Cette infâme entrepriſe leur réuſſit ſi bien, que non-ſeulement les Chinois y perdirent des biens conſidérables, mais que les Anglois eurent beaucoup de part à leur perte. L'incendie recommença le 27, & ne cauſa pas moins de dommage.

Mort du Facteur Stackey.

LE 5 d'Août, à dix heures du ſoir, *Spilberg*, *Powlſon*, & quelques autres Capitaines Hollandois vinrent avertir les Facteurs d'Angleterre, qu'ayant été le même jour à l'Audience du Protecteur, il leur avoit demandé ſi la Flotte de

Danger qui menace les Anglois.

Digitized by Google

de Hollande prendroit parti pour les Anglois dans les démêlés que les Javans pouroient avoir avec eux. Spilberg avoit répondu que les Hollandois étant les plus proches voiſins de l'Angleterre, il étoit juſte que les deux Nations s'entr'aidaſſent à repouſſer les violences. Le Protecteur n'avoit pas laiſſé d'inſiſter ſur le deſſein qu'il avoit de mortifier les Anglois; & faiſant beaucoup de plaintes vagues, il l'avoit prié de ne pas s'offenſer de ce qui devoit arriver. Un avis de cette importance obligea l'Auteur de cette Relation, qui étoit devenu le Chef du Comptoir, depuis que les Anglois avoient perdu Stackey, de ſe rendre auſſi-tôt chez le Protecteur, & de lui faire un préſent. Il fut reçu à l'Audience, & ſon préſent fut accepté; mais le Seigneur Javan dédaignant de répondre à ſes plaintes, ſe contenta de lui dire qu'il le feroit avertir le lendemain de ſes intentions. Scot encore plus allarmé de cette conduite, eut recours à l'Amiral Hollandois, qui envoya ſur le champ ſon fils chez le Protecteur, pour lui demander des explications ſur les menaces qu'il faiſoit aux Anglois. Il les déſavoua. Mais ayant fait appeller Scot le matin, il voulut ſçavoir de qui il avoit appris que ſon deſſein fût de nuire au Comptoir d'Angleterre. Scot ne balança point à lui dire qu'il l'avoit appris des Hollandois. C'eſt donc de quelque Eſclave, répondit le Protecteur. Non, répliqua Scot; c'eſt de pluſieurs braves Capitaines. Le Javan parut ſe faire violence pour déguiſer ſa colère; mais il ajoûta: ſi c'étoit quelque Chinois ou quelque Javan, je le ferois amener ſur le champ & poignarder à vos yeux. Après s'être un peu compoſé, il ſe plaignit avec plus de douceur de ce que les Anglois ne s'adreſſoient point à lui dans leurs affaires, & ſembloient donner toute leur confiance au Scha Bander ou à l'Amiral. Scot s'excuſa ſur ſa qualité d'Etranger, qui ne lui permettoit pas de connoître encore tous ſes devoirs. Il promit qu'à l'avenir les Anglois n'épargneroient rien pour mériter ſes bonnes graces. Cet entretien finit par des proteſtations mutuelles d'amitié & de bonne-foi; mais il n'y entroit que de la diſſimulation de la part du Protecteur, qui ſongeoit à tirer de l'argent des Facteurs Anglois. Quelques jours après, on avertit Scot que le deſſein du Roi étoit de lui emprunter cinq mille réaux de huit. Il comprit que c'étoit un artifice pour l'engager à les offrir volontairement: mais ſans s'informer d'où cet avis étoit venu, il prit le parti d'attendre que le Roi les lui fît demander ouvertement.

Edmond Scot. 1603.

Scot appaiſe le Protecteur.

Apparence trompeuſe.

Spilberg ayant vendu ſes marchandiſes & chargé ſes Vaiſſeaux de poivre, mit à la voile pour retourner en Europe. [L'Amiral Warwick fit remarquer aux Anglois que ce départ le rendoit beaucoup plus foible, & que ne pouvant attendre de lui le même ſecours, ils devoient ſe conduire avec beaucoup plus de précautions. Cependant ils furent forcés d'oublier ce conſeil.] Le 17 d'Août, ayant mis à l'air quelques marchandiſes qui avoient beſoin de ce préſervatif, un Javan, Eſclave d'un des principaux Seigneurs du Pays, y jetta quelques méches ſouffrées, qu'ils n'éteignirent point ſans peine. Dans le premier reſſentiment de cette inſulte, ils le pourſuivirent, l'arrêtérent, & le conduiſirent devant Kay Tomongone, Amiral de Bantam, qui le fit auſſi-tôt charger de fers. Une heure après il s'aſſembla près de ſa priſon un grand nombre d'autres Eſclaves, qui entreprirent de le délivrer. Les gens de l'Amiral parurent avec leurs armes. On ſe battit avec chaleur. Mais les Eſclaves ayant été mis en fuite, l'Amiral fit conduire ſon priſonnier

Malignité d'un Eſclave qui cauſe de l'embarras aux Anglois.

EDMOND SCOT. 1603.

nier au Palais du Roi. Les Anglois balancérent s'ils devoient porter leurs plaintes juſqu'à la Cour. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y a guéres d'autre punition à Bantam que celle de mort, parce que le deſir de la vengeance eſt ſi vif dans la Nation, qu'un Eſclave même regardant tout autre châtiment comme un outrage, ne manque point d'attenter enſuite à la vie de ſon Maître ou de ſon Juge. D'ailleurs le crime dont ils avoient à ſe plaindre ſembloit expié par la priſon; ou s'il étoit devenu capital par ſes ſuites, c'étoit l'Amiral que la pourſuite regardoit comme l'offenſé. Ils furent délivrés de ce doute par les ſollicitations du Maître de l'Eſclave, qui étoit un des Favoris du Roi, & qui ne fut pas long-tems ſans obtenir grace. Il étoit lui-même ami des Anglois; de ſorte qu'à la fin ils s'unirent à lui pour ſauver le coupable.

Effet ſingulier de la vengeance.

Les Anglois ſe défient du Protecteur.

[DANS tous ces différends, ils n'étoient embarraſſés qu'à trouver la ſource des chagrins qu'on ne ceſſoit pas de leur ſuſciter; car malgré la mauvaiſe opinion qu'ils avoient des Javans, ils ne pouvoient ſe figurer que de ſimples Eſclaves, avec leſquels ils n'avoient aucun démêlé, ſe portaſſent à ſouhaiter leur ruine, s'ils n'y étoient pouſſés par quelque reſſort ſecret. Leurs ſoupçons ne pouvoient tomber que ſur le Protecteur.] Au milieu d'une nuit fort obſcure, tandis qu'ils étoient à chanter les Pſeaumes de l'Egliſe Anglicane, une troupe de Voleurs vint briſer leurs fenêtres, & ſeroient entrés dans le Magaſin s'ils n'euſſent tiré quelques coups de fuſil pour les écarter. Scot n'ignorant point les diſcours injurieux de quelques Hollandois, auroit fait tomber ſur eux ſes défiances, s'il ne les avoit quelquefois vûs ſouffrir eux-mêmes de l'inſolence des Javans. Preſque dans le même tems ils eurent avec eux une querelle ſi violente, qu'elle aboutit de part & d'autre à la mort de pluſieurs perſonnes. A la vérité les Hollandois l'avoient fait naître, par des excès de débauche, que l'Auteur traite de ſcandaleux pour le nom chrétien. Il ajoûte que le caractère des Matelots Hollandois, lorſqu'une fois ils ont pris terre dans quelque Port, eſt de ne plus connoître aucune régle de ſoûmiſſion ni même de reſpect pour leurs Officiers. Quoiqu'il en ſoit, s'ils tuérent quelques Javans dans le tumulte, ils perdirent deux hommes, qui furent poignardés de ſang-froid par les amis ou les parens des Morts. Ils s'en plaignirent au Protecteur, [en prétendant qu'il devoit mettre beaucoup de différence entre les fautes qui leur étoient échappées dans l'ivreſſe, & des aſſaſſinats prémédités.] Il leur demanda quelles Loix ils reconnoiſſoient dans leurs Voyages de Commerce, c'eſt-à-dire, s'ils en avoient entr'eux, ou s'ils ſe ſoûmettoient à celle du Pays où ils étoient reçus. Leur réponſe ayant été que ſur mer ils ſe gouvernoient par les Loix de leur propre Pays, & qu'à terre ils étoient ſujets à celles du lieu de leur ſéjour: Hé bien, leur dit le Protecteur, voici les nôtres. Pour la mort d'un Eſclave, on paye vingt réaux de huit; pour celle d'un homme libre, cinquante, & cent pour celle d'un Noble. [Ainſi (*i*), pour vos deux hommes il vous reviendroit deux fois cinquante réaux: mais comme vous nous avez tué trois Javans qui n'étoient

Inſultes qu'ils reçoivent.

Les Hollandois s'attirent des querelles.

Plaiſante réponſe que leur fait le Protecteur.

(*i*) Ce bon mot du Protecteur ne ſe trouve point dans l'Original, qui ne parle que d'un ſeul homme de tué, & qui dit que toute la ſatisfaction qu'on accorda aux Hollandois, fût de les prier de tenir ce fait ſecret, en leur offrant cependant de leur faire avoir les cinquante réaux qui leur revenoient. R. d. E.

Digitized by Google

toient point Eſclaves, c'eſt encore cinquante réaux que vous nous devez, & que nous voulons bien vous laiſſer à compte.]

Edmond Scot. 1603.

Le 5 de Septembre, il arriva au Port de Bantam un *Jonc* de l'Iſle de Lampon, qui eſt ſituée dans les détroits du Sond. Les Habitans de cette Iſle ſont ennemis jurés de celle de Java, & particulièrement de Bantam, quoiqu'il ſe trouve quantité de Javans qui s'aſſocient à eux. Leur occupation continuelle eſt le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieuſement dans les Villes & dans les maiſons, ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur réſiſtent. Pendant plus d'un mois qu'ils paſſèrent aux environs de Bantam, les Anglois furent troublés continuellement par les lamentations des Habitans. Un jour qu'ils étoient à dîner, ces perfides aſſaſſins entrèrent dans une maiſon voiſine du Comptoir, où ne trouvant qu'une femme, ils lui coupèrent la gorge; mais les cris du mari, qui arriva au même moment, les forcèrent de prendre la fuite ſans qu'ils euſſent le tems d'emporter la tête. En vain les Anglois ſe mirent à les pourſuivre. Ils ſont fort prompts à la courſe; ſans compter que leur reſſemblance avec les Javans leur donne la facilité de ſe mêler dans la foule, & de ſe contrefaire avec tant d'adreſſe, que ſouvent ils reviennent parmi les curieux au lieu même d'où la crainte du châtiment vient de les chaſſer. Scot raconte que pluſieurs femmes de la Ville prirent cette occaſion pour ſe défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoûte la raiſon qui portoit ces Brigands à couper tant de têtes. Ils étoient gouvernés par un Roi qui leur donnoit une femme pour chaque tête d'Etranger qu'ils lui apportoient; de ſorte, continue l'Auteur, qu'ils déterroient quelquefois les Morts, pour tromper leur Roi par un faux préſent.

Aſſaſſins de l'Iſle de Lampon.

Raiſon qui les porte à couper des têtes.

Les Anglois craignent les Lampons & ſe munifient.

Les Anglois ne furent pas exempts de crainte. Ils s'apperçurent ſouvent que les Lampons rodoient pendant la nuit autour du Comptoir, & qu'ils en vouloient à leurs têtes ou à leurs marchandiſes. Les allarmes de Scot devinrent bien plus vives, ſur un avis ſecret qu'il reçut de quelques perſonnes de diſtinction, & particulièrement de l'Amiral, dont l'amitié ne ſe réfroidiſſoit point pour les Anglois. Il fut averti que pluſieurs Seigneurs Javans, qui avoient plus de faſte que de bien, & qui tâchoient de ſuppléer par leurs brigandages à ce qui manquoit à leur fortune, avoient formé le deſſein de fondre pendant la nuit ſur le Comptoir, de faire main-baſſe ſur le petit nombre d'Anglois que les maladies avoient épargnés, de ſe ſaiſir de toutes leurs richeſſes, que la renommée groſſiſſoit beaucoup, & de publier le lendemain que c'étoit l'ouvrage des Lampons. Scot ne trouva point d'autre reſſource que d'allumer chaque nuit autour du Comptoir quantité de feux, non-ſeulement pour inſpirer de la crainte aux plus hardis, mais pour ſe mettre en état de pouvoir les diſtinguer malgré leur couleur. D'un autre côté tous les Anglois eurent ordre de paſſer le tems de l'obſcurité ſous les armes, & les Trompettes de ſonner lorſqu'ils verroient paroître quelque Indien. Les Lampons & les Javans qui n'appréhendent rien tant que les armes à feu, ne purent douter qu'avec ces précautions les Anglois n'euſſent leurs fuſils prêts à les recevoir. La même garde fut continuée aſſez long-tems. Enfin, par les meſures que l'on prit dans la Ville, il y eut un grand nombre de Lampons arrêtés, & punis du dernier ſupplice. Mais les reſtes de cette dangereuſe troupe ſe jettèrent dans la Ville Chinoiſe. C'étoit un nouveau péril pour les Anglois,

Digitized by Google

EDMOND SCOT. 1603.

glois, qui avoient de grandes liaiſons de Commerce avec les Chinois, & quantité de marchandiſes entre leurs mains. Ils entendirent du Comptoir les cris d'une infinité de maiſons, déſolées par le pillage ou par la mort des Marchands. Ce bruit & ces inquiétudes perpétuelles firent ſur eux tant d'impreſſion, qu'en ſonge, dit l'Auteur, ils ſe figuroient être attaqués par les Javans ou les Lampons, & que malgré la profondeur de leur ſommeil, après tant de veilles & de fatigues, ils ſe levoient tout endormis pour courir aux armes, [& une fois il arriva qu'ils ſe bleſſèrent les uns les autres avant que quelqu'un eut eu le tems de les venir éveiller. Pour prévenir dans la ſuite de pareils accidens, on penſa à éloigner les armes de ceux d'entr'eux qui dormiroient; mais on réfléchit en même-tems, qu'en cas d'attaque, ils ne ſeroient pas alors ſi prêts à ſe défendre; ainſi on réſolut de ſe contenter d'avoir toûjours quelqu'un qui veillât éxactement, & comme ils étoient en petit nombre, Scot veilla à ſon tour comme les autres, & ſouvent le bruit que ſes gens faiſoient entr'eux lui cauſa autant de peur que les Javans.] La crainte du feu agiſſoit encore plus fortement ſur leurs imaginations. Ils en avoient vû des éxemples ſi terribles, & les circonſtances en rendoient le ſouvenir ſi vif, qu'à la moindre allarme ils ſe croyoient environnés de flammes. O feu! s'écrie Scot dans ſa Relation, ton ſeul nom, dans quelque Langue qu'il eût été prononcé près de moi, m'auroit tiré de la plus profonde létargie. Il fut obligé, dit-il, pour ſe garantir des treſſaillemens mortels où ce mot le jettoit, de défendre à tous ſes gens de le prononcer autour de lui, s'ils n'y étoient forcés par l'occaſion. Au reſte il aſſûre que cette diſpoſition étoit celle de tous les autres Anglois, & qu'auſſi-tôt que les ſoins du Gouvernement eurent diſſipé les ſujets de tant de craintes, tous les gens du Comptoir dormirent pendant pluſieurs jours d'un ſommeil ſi profond, que les tambours & les trompettes n'avoient point la force de les réveiller.

Impreſſions extraordinaires de la crainte & du bruit.

Pourquoi il régnoit tant de déſordre à Bantam.

Si l'on eſt ſurpris qu'une Ville, telle que l'Auteur a repréſenté Bantam, fût ſujette à des déſordres de cette nature, il faut conſidérer qu'elle avoit alors un Roi fort jeune, & que les Seigneurs du Conſeil, occupés de leurs interêts, fermoient les yeux à tout ce qui n'intéreſſoit que le Peuple. Dans l'eſpace de trois mois la Ville eſſuya cinq incendies conſidérables, mais à l'Eſt de la rivière, c'eſt-à-dire, dans un Quartier qui n'étoit habité que par la Populace, ou par des Chinois, que les Javans cherchoient à piller. Quoique le Comptoir des Anglois en fût fort voiſin, & que la flamme s'en fût plus d'une fois approchée, leur vigilance & la faveur du vent le garantit autant de fois de ſa ruine.

Hollandois aſſaſſinés.

(k) A peine étoit-on revenu de ces allarmes, qu'il s'éleva de nouveaux différends entre les Naturels du Pays & les Hollandois. La ſource en fut encore un excès de débauche, dans lequel ceux-ci inſultèrent mal-à-propos quelques Javans. Bientôt la vengeance éclata par des effets fort tragiques. Pluſieurs Hollandois furent aſſaſſinés le ſoir, ſans qu'on pût reconnoître les meurtriers. Le péril s'étendit juſqu'aux Anglois, par une raiſon qui n'eſt pas ſans vrai-ſemblance, dans un Ecrivain même de cette Nation. Juſqu'alors ces deux Peuples avoient été confondus par les Javans ſous le nom d'Anglois; ſoit, comme l'aſſûre Scot, que les Hollandois, à leur arrivée, euſſent trouvé de

Les Anglois fâchés d'être confondus avec les Hollandois.

(k) Dans l'Original la 3e. Section du Chap. III. commence ici. R. d. E.

Digitized by Google

de l'avantage à prendre le nom de leurs voiſins, ſoit que la reſſemblance de leur habillement eût fait naître cette erreur. Souvent le Peuple de Bantam faiſoit retentir ſes plaintes contre les Anglois, quoiqu'il fût certain, dit l'Auteur, que ceux-ci n'ayant rien à ſe reprocher, elles ne pouvoient tomber que ſur les Hollandois. Enfin, craignant les mal-entendus à l'occaſion de cette dernière querelle, les Chefs du Comptoir Anglois commencèrent à chercher quelque marque pour ſe faire diſtinguer. On approchoit du 17 de Novembre, qui étoit la Fête anniverſaire du Couronnement de la Reine Eliſabeth; car on ignora pendant le reſte de l'année à Bantam, & même une partie de l'année ſuivante, que l'Angleterre eût changé de Maître. Scot fit prendre aux Anglois des habits neufs de ſoye, avec des écharpes de taffetas blanc & rouge. Il fit faire auſſi un nouveau Pavillon, qui portoit une croix rouge ſur un fond blanc; & pour différence entre les Maîtres & les Valets, il fit border leur écharpe aux premiers d'une frange d'or.

Edmond Scot. 1603.

Ce qu'ils font pour être diſtingués.

Le jour de la Fête étant arrivé, ils arborèrent l'étendart de Saint-Georges au ſommet de leur maiſon. Enſuite ayant annoncé leur joye par quelques décharges de leur mouſqueterie, ils ſe rangèrent en fort bel ordre ſur leur propre terrain, & firent pluſieurs marches au ſon des timbales & des trompettes. Le bruit attira auſſi-tôt le Scha Bandar & pluſieurs autres Seigneurs, qui s'informèrent curieuſement du ſujet de cette réjouiſſance. Scot leur apprit que c'étoit la Fête de ſa Reine, ou plûtôt le renouvellement d'une Fête qui avoit été célébrée quarante-ſept fois, parce qu'il y avoit autant d'années que cette grande Princeſſe étoit ſur le Trône; & que tous les Anglois, dans quelque lieu du Monde qu'ils puſſent ſe trouver, ne manquoient point à ce devoir. Le Scha Bandar loüa beaucoup une pratique qui marquoit dans un Peuple autant d'attachement que de reſpect pour ſon Souverain. Les Javans s'étant aſſemblés en grand nombre, ils demandèrent pourquoi les Anglois de l'autre Comptoir ne témoignoient pas le même zèle. On ſe hâta de leur répondre que ce n'étoient point des Anglois, mais des Hollandois, qui loin d'être Sujets de la même Reine, n'étoient même gouvernés par aucun Roi; qu'il étoit aiſé de les diſtinguer, puiſque ſi l'on y vouloit faire attention, ils ne parloient pas le même langage, & que leurs uſages mêmes étoient aſſez différens. Scot n'oublia point de faire paroître ſes gens pendant l'après-midi dans tous les Quartiers de la Ville, avec ordre de répéter les mêmes diſcours à ceux qui auroient la curioſité de les entendre. Leurs écharpes & leurs cocardes firent une figure brillante. Le Peuple apprit ainſi à diſtinguer les deux Nations; & [Scot, fort prévenu en faveur de la ſienne, ajoûte avec complaiſance pour la ſupériorité qu'il paroît s'attribuer, que] les enfans de Bantam s'écrioient, en voyant paſſer les Anglois: *Oran Engaees bagh*; *oran Hollanda jahad*, les Anglois ſont bons, les Hollandois ne valent rien.

Fête des Anglois.

Diſcours qu'ils tiennent aux Javans.

L'Amiral Warwick partit dans cet intervalle pour Patama, dans le deſſein de ſe rendre enſuite à la Chine. Les deux Vaiſſeaux qu'il y avoit envoyés ſix mois auparavant arrivèrent le 6 de Décembre à la Rade de Bantam. Ils avoient trouvé à l'ancre, dans l'Iſle de *Macao*, une Caraque Portugaiſe, chargée de ſoie crue, de muſc & d'autres marchandiſes précieuſes, dont ils s'étoient ſaiſis preſque ſans réſiſtance, tandis que l'Equipage étoit à terre. Après en avoir tiré de quoi compoſer leur cargaiſon, ils avoient brûlé

Deux Vaiſſeaux Hollandois s'emparent d'une riche Caraque.

EDMOND SCOT. 1603. brûlé le reſte, qui de leur propre aveu faiſoit encore le double de ce qu'ils avoient enlevé. Dans leur retour ils avoient rencontré un *Jonc* de *Siam* (*l*), qu'ils avoient attaqué. Ils ne s'étoit rendu qu'après avoir perdu trente-trois (*m*) hommes & leur en avoir tué pluſieurs. Mais en le reconnoiſſant pour Siamois ils l'avoient laiſſé libre, parce qu'ils ſe propoſoient d'établir un Comptoir dans cette Nation. Le Capitaine, qui périt dans le combat, avoit refuſé de leur dire à quel Prince il appartenoit. Telle fut du moins l'excuſe des Hollandois, pour juſtifier l'inſulte qu'ils avoient faite aux Sujets d'un Roi dont ils recherchoient l'amitié. Ils ignoroient encore la valeur du muſc; de ſorte qu'ayant rencontré un Vaiſſeau Japonois, ils lui avoient cédé preſque pour rien ce qu'ils avoient enlevé à la Caraque. Dans l'eſpace d'environ quarante jours, qu'ils paſſèrent à Bantam, ils prodiguèrent de même la plus riche partie de leur butin. Le 17 Janvier, ils levèrent l'ancre, avec deux autres Bâtimens de leur Nation; l'un, qui avoit chargé à Bantam; l'autre, arrivé deux mois auparavant de la Chine, & parti de Hollande depuis quatre ans. Il en avoit paſſé quatorze mois à la Cochinchine, où par une trahiſon dont l'hiſtoire n'appartient point à cet Ouvrage, ils avoient d'abord été retenus priſonniers. Leur Capitaine, que les Cochinchinois ſoupçonnoient d'être moins un Marchand qu'un Pyrate ou un Eſpion, avoit été forcé de ſe tenir à genoux pendant vingt-quatre heures, le col nud ſous un ſabre, dont on feignoit à tout moment de lui vouloir couper la tête, pour lui faire confeſſer le deſſein de ſon voyage. Mais il ſe trouva heureuſement que la plus grande partie de l'Equipage étoit compoſée de Hollandois Catholiques; ce qui leur attira la protection de quelque Religieux Portugais, ſans leſquels ils étoient tous menacés de perdre la vie. Ils furent traités enſuite avec plus de douceur, mais obligés néanmoins de racheter leur liberté par une groſſe ſomme.

Ils attaquent un Vaiſſeau du Roi de Siam leur Allié.

1604.

Un Capitaine Hollandois pris pour Eſpion & comment traité.

LES Anglois de Bantam ſe croyoient depuis quelques mois à couvert de toutes leurs anciennes craintes. Ils n'avoient eu que les maladies à combattre; & l'expérience leur ayant appris qu'elles venoient particulièrement de la chaleur du poivre, dans le ſoin qu'ils prenoient eux-mêmes de l'éplucher & de le ſaſſer, ils s'étoient déterminés à louër des Chinois pour leur rendre ce ſervice ſous l'inſpection de leurs domeſtiques. Dans cette heureuſe ſituation de leurs affaires, ils virent arriver ce qu'ils avoient redouté depuis long-tems, ſans pouvoir s'en garantir. Le Protecteur fit prier Scot de lui prêter deux mille piéces de huit, ou, s'il n'avoit point cette ſomme, de lui en fournir du moins la moitié. Il falloit choiſir entre le danger d'un refus, ou le déſagrément de voir ſouvent renouveller cette fâcheuſe demande; car on ne propoſoit ni conditions ni terme pour la reſtitution. Scot prit le parti de répondre que l'Amiral Lancaſter lui avoit laiſſé beaucoup de marchandiſes, mais peu d'argent; que les Javans lui devoient de groſſes ſommes dont il ne pouvoit ſe faire payer; enfin qu'il étoit encore très-éloigné d'avoir acheté autant de poivre qu'il en auroit beſoin pour les Vaiſſeaux dont il attendoit l'arrivée. Ces excuſes furent mal-reçues. Il fut aiſé de prévoir que les Anglois n'auroient jamais un ami ſincère dans le Protecteur; tandis que

Le Protecteur veut leur extorquer de l'argent.

Réponſe de Scot.

(*l*) L'Auteur de la Relation dit *Sion*. (*m*) *Angl.* ſoixante-quatre. R. d. E.

Digitized by Google

que les Hollandois, qui l'avoient corrompu en lui prodiguant les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux Portugais, en obtenoient toutes ſortes de faveurs. Il leur avoit accordé depuis peu la permiſſion de ſe bâtir une maiſon magnifique; quoiqu'ils en euſſent déja trois, ſous le nom d'autant de Marchands qui ne ceſſoient point d'acheter tout le poivre qu'on leur offroit. Les Chinois profitoient de cette avidité pour mêler dans leurs marchandiſes de l'eau, du ſable & d'autres corps étrangers, qui en augmentoient tellement le poids, que ceux qui éxerçoient cette friponnerie, achetant eux-mêmes le poivre plus cher qu'ils ne le vendoient, ne laiſſoient pas d'y gagner douze ou quinze pour cent. Les Anglois ſe trouvoient forcés de le prendre avec ces altérations, parce qu'il y auroit fallu renoncer entièrement s'ils en avoient attendu d'une autre eſpéce. Edmond Scot. 1604.

Friponnerie des Chinois de Bantam.

Cependant le Protecteur s'étoit ſi peu rebuté des excuſes de Scot, que ſous de nouveaux prétextes il lui fit demander mille piéces de huit. Les inſtances dont cette propoſition fut accompagnée, ne firent que trop connoître aux Anglois le péril qu'il y avoit à la rejetter. Ils ſçavoient d'ailleurs que les Hollandois ſouhaitoient ardemment de les voir mal avec les principaux Officiers du Roi, & qu'ils y contribuoient peut-être par des voies indirectes. Ainſi ne penſant plus qu'à ſe faire un mérite du ſacrifice dont ils ne pouvoient ſe diſpenſer, ils proteſtérent que c'étoit l'ardeur de leur zèle qui les portoit à s'incommoder beaucoup pour ſatisfaire le Protecteur, & que dans l'impoſſibilité de fournir mille piéces, ils en donneroient volontiers cinq cens qu'ils retrancheroient à leurs propres beſoins. Cette ſomme fut acceptée.

Les Anglois ſont forcés de ſatisfaire l'avarice du Protecteur.

On vit arriver à la fin de l'année, un Jonc chargé de Hollandois, qui venoient de quitter, avec leurs biens, le Comptoir qu'ils avoient à *Jabor*. Le Roi du Pays attaqué & vivement preſſé par les Portugais, qui lui offroient la paix, à condition de leur livrer les Hollandois qu'il avoit dans ſes Etats, avoit mieux aimé s'expoſer à toutes les extrémités de la guerre que d'en acheter la fin par ce honteux Traité; mais il avoit prié ſes hôtes de ſe retirer volontairement. Leur entrée à Bantam fut ſignalée par deux incendies, qui conſumèrent une partie de la Ville, ſans nuire encore aux Anglois.

Hollandois fugitifs de Jabor.

L'année 1604, n'offre que des meurtres, des vols, des guerres, des incendies & des trahiſons. Pour commencer par une tragédie: les Anglois avoient dans le Comptoir un Mulâtre de Pégu, qui étoit venu d'Achin ſur leurs Vaiſſeaux. Un jour que pluſieurs Matelots Hollandois, arrivés de Patama, étoient à ſe réjouir avec les Domeſtiques Anglois, le Prévôt du Bâtiment voulant retourner à bord donna ordre au Mulâtre de l'y conduire. La fête étoit échauffée par le vin & les liqueurs. [Deux Courtiſanes que les Domeſtiques y avoient appellées, contribuoient encore à rendre la débauche plus vive.] Le Mulâtre refuſa bruſquement d'obéir, & le Prévôt choqué de ſa réponſe, le maltraita de pluſieurs coups. Cette querelle n'eut pas d'abord d'autre ſuite. [Mais à meſure que le Mulâtre (*n*) continua de boire, il reſſentit plus vivement l'inſulte d'un homme qui n'avoit aucune autorité

Accidens funeſtes.

(*n*) Suivant l'Anglois ce ne fut pas le Mulâtre maltraité par le Prévôt, qui commit tous ces meurtres, mais un de ſes compatriottes qui avoit réſolu de venger l'affront fait à ſon ami. R. d. E.

Digitized by Google

EDMOND SCOT. 1604.

té ſur lui. Sans s'ouvrir aux Matelots ni aux Anglois,] il confia ſes plaintes à un Eſclave du Scha Bandar, qui étoit ſon ami intime, & capable comme lui d'une action violente. Dès le même jour ils cherchèrent l'occaſion d'exercer leur vengeance, mais le Prévôt étant déja retourné au rivage, ils paſſèrent la nuit à l'attendre, ſans que ce délai changeât rien à leur réſolution. Le Prévôt ne manqua point de revenir le jour ſuivant avec un homme du pays, qu'il avoit pris pour interprète & pour guide. Ils le tuèrent de mille coups. Mais le Mulâtre effrayé de ſon action après l'avoir commiſe, prit le parti déſeſpéré de tuer auſſi, non-ſeulement le Guide (*o*) du Prévôt, mais l'Eſclave même qui avoit partagé ſon crime. Ce furieux deſſein lui réuſſit pour le Javan, tandis que l'Eſclave découvrant à ſes yeux de quelle récompenſe il étoit menacé, ſe déroba par la fuite. [Cependant le Mulâtre ne jugeant ſa perte que plus certaine, s'il laiſſoit échapper ſon Complice, courut ſi promptement après lui, qu'il le joignit à l'entrée de la Ville où il le tua d'un ſeul coup. Mais il perdit le fruit d'une précaution ſi cruelle, en commettant ce dernier crime à la vûe de quelques Javans qui ſe hâtèrent de l'arrêter. En vain reclama-t-il les Anglois.] Le Protecteur informé de ſon action, ſe le fit amener; & faiſant appeller le Chef du Comptoir, il éxigea ſur le champ cinquante piéces de huit pour la mort du Javan, & vingt pour celle de l'Eſclave. [A cette condition le Mulâtre leur fut rendu.

Divers meurtres d'un Mulâtre.

Les Hollandois le puniſſent.

CEPENDANT les Hollandois qui n'étoient point compris dans cette ſatisfaction, réſolurent de s'en procurer une plus ſérieuſe pour la mort de leur Prévôt. Ils firent demander le Criminel aux Anglois. Scot prétendit que l'ayant racheté des mains du Protecteur, il étoit abſous par cette eſpèce de Sentence. Il s'éleva là-deſſus une querelle ſi vive entre les deux Nations, que dans les premiers reſſentimens, on fût prêt d'en venir aux armes. Mais les Anglois étoient en ſi petit nombre, qu'ils ne pouvoient rien gagner par leur obſtination. Il ne leur reſtoit que dix hommes. Le courage fut forcé de céder au nombre.] Les Hollandois firent enlever le Mulâtre par une Compagnie de Matelots armés, & le firent éxécuter ſur le rivage, dans le lieu même où le crime avoit été commis.

[Le même jour, qui étoit le 16 d'Avril, leur Vice-Amiral partit pour la Hollande avec deux autres Vaiſſeaux. Le 22 il arriva un grand Jonc de la Chine, qu'on avoit cru perdu, parce que les Vaiſſeaux qui partent de ce pays-là arrivent ordinairement en Février ou en Mars. L'arrivée de ce Bâtiment rendit les Lashes communs & les Réaux rares, ce qui nuiſit beaucoup au commerce des Anglois; qui, pour ſurcroît de malheur, eurent pluſieurs Marchandiſes gâtées par l'humidité de leurs Magazins.]

Déteſtable entrepriſe contre les Anglois.

(*p*) AINSI le triſte état du Comptoir Anglois l'expoſoit à toutes ſortes de violences & d'affronts, ſans aucune reſſource pour s'en défendre. Un Chinois, qui avoit embraſſé la Religion des Javans, ſe trouvoit établi près du Comptoir, dans une maiſon où il vendoit de l'arrack. La vûe du magaſin, dont il n'étoit ſéparé que par une cour, lui fit naître l'envie de trouver quelque moyen pour s'y introduire. Ce ne pouvoit être par des voies extérieures. La cour étoit expoſée aux yeux pendant le jour, & ne demeuroit jamais ſans Garde

(*o*) Le Guide, ſuivant l'Anglois, étoit le Mulâtre même maltraité par le Prévoſt. R. d. E.

(*p*) Ici commence la 4e. Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

Garde pendant la nuit. Il s'associa huit autres Chinois, avec lesquels il entreprit d'ouvrir un soûterrain, qui devoit les conduire, dans leurs idées, jusqu'au centre du magasin. L'invention paroissoit d'autant plus sûre, qu'ayant une brasserie d'arrack dans la partie de sa maison qui touchoit à la cour, on ne pouvoit être surpris d'y voir un certain mouvement que demandoit le travail. Avant que de commencer l'entreprise, il fut obligé de creuser un puits fort profond sur son propre terrain, pour sécher la cour des Anglois que sa situation rendoit fort humide. Il eut soin, pour déguiser ses vûes, de planter du tabac dans la sienne; comme si le puits n'eut été creusé que pour l'arroser, & tandis que ses Associés ouvroient le chemin sous terre, on le voyoit continuellement occupé de ses plantes. L'ouvrage fut poussé avec tant de vigueur qu'ils arrivèrent au dessous du Magasin. Mais ils y furent arrêtés par l'épaisseur des planches qui en faisoient le fond. Le moindre bruit pouvant les trahir, il étoit question de s'ouvrir un passage au travers de cette charpente. Après avoir tenté toutes sortes d'expédiens, un Serrurier du complot leur promit d'y réussir. Il fit rougir un fer, avec lequel il n'eut pas de peine à percer une planche (q); & son espérance étoit qu'à force de répéter cette opération, il rendroit le trou assez grand pour y faire passer un homme. Ce dessein pouvoit produire quelque effet s'il eût été conduit avec plus de précaution. Mais en prenant soin que le feu n'agît point trop vivement sur le bois, ils ne firent point attention que le plancher étoit chargé de balots enveloppés de nattes, & que le bout du fer y communiquoit son ardeur. En effet quelques nattes prirent feu, & l'incendie auroit bientôt fait d'autres progrès si les balots eussent été moins humides.

Edmond Scot. 1604.

On fait un souterrain pour voler le Comptoir.

Fer brûlant pour en percer les planches.

Pendant ce tems-là les Anglois étoient sans soupçon. Le magasin étoit bien fermé, & la Garde éxacte pendant la nuit. On avoit porté les précautions contre le feu jusqu'à faire plâtrer les fenêtres; ce qui empêchoit de sentir la fumée, quoiqu'elle n'eût pas tardé à se répandre. Scot venoit faire lui-même la première garde, & s'étoit retiré tranquillement. Mais à la seconde, quelqu'un crut sentir une odeur de fumée, qui augmentoit sans cesse. On entra dans le magazin: il en étoit rempli. Cependant après avoir jetté les yeux de toutes parts, on ne remarqua aucune trace de feu. Ce ne fut qu'à force de remuer une infinité de balots qu'on découvrit quelques nattes qui brûloient sans flamme; mais on se défioit encore si peu de l'artifice, que les plus entendus n'attribuèrent cet accident qu'à la fermentation du poivre qu'ils crurent capable de prendre feu dans un lieu si bien fermé. Scot averti du danger vint joindre ses recherches à celle des autres. Avec une immense quantité de poivre, il avoit dans le magasin trente mille piéces de huit. Cependant son premier soin fut de faire transporter dans la cour deux tonneaux de poudre qui y étoient aussi. L'épaisseur de la fumée augmentant jusqu'à obscurcir la lumière des chandelles, on fut obligé de lier ensemble douze grands flambeaux de cire pour éclairer toutes les parties du magasin. Les Hollandois avertis de ce qui se passoit envoyérent une Garde armée pour arrêter d'autres désordres, & des Ouvriers fidéles qui éteignirent enfin les nattes embrasées. Il se présenta quantité de Chinois, dont on ne voulut point accepter les secours; & parmi eux étoient les Auteurs mêmes de l'incendie.

On découvre le feu.

Circonstances de l'incendie.

Il

(q) *l'Anglois dit* qu'il se servit pour cela d'une chandelle. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1604.

Il reſtoit à ſçavoir quelle pouvoit être la cauſe d'un accident de cette nature. Scot rejettant l'explication que j'ai rapportée, panchoit beaucoup à ſoupçonner les Portugais; mais il ne pénétroit pas mieux les moyens qu'ils avoient employés; car le trou du plancher étoit encore ſi petit, que dans la fumée, & la confuſion, perſonne ne l'avoit apperçu. Le matin, un Briquetier Chinois qui travailloit au Comptoir Hollandois, aſſûra que le mal venoit de quelques gens de ſa Nation, & qu'en cherchant avec ſoin, il étoit impoſſible qu'on n'en decouvrît pas la ſource. Il ajoûta pour confirmer ſon témoignage, que les Ouvriers de la maiſon voiſine avoient déja pris la fuite. On recommença auſſi-tôt les recherches. Enfin l'on apperçut le trou qui étoit au plancher. Un bâton qu'on y fit entrer ne trouvant rien qui lui réſiſtât, Scot prit une hache avec laquelle il rendit l'ouverture aſſez large pour lui faire découvrir le ſouterrain. Il aggrandit encore le paſſage. Deux hommes y deſcendirent armés, & marchèrent juſqu'à l'entrée, qui répondoit à la maiſon du Chinois. On avoit envoyé dans l'intervalle une Garde, pour s'aſſûrer de ceux qui pouvoient encore s'y trouver. Il n'y reſtoit que trois Chinois, dont l'un y logeoit habituellement; mais les deux autres y étoient par hazard & n'avoient aucune connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé. Scot les fit arrêter tous trois & charger de fers. Il députa ſur le champ au Protecteur pour lui expliquer ſon avanture, & lui demander juſtice. On promit de le ſatisfaire, mais dans des termes qui lui donnèrent peu d'eſpérance.

On en découvre la cauſe.

On arrête quelques coupables.

Les Hollandois qui ſe crurent intéreſſés à pénétrer le fond de cette terrible entrepriſe, & qui avoient aſſez de forces dans le Port pour s'attirer des ménagemens, interrogèrent les trois Chinois qu'on avoit arrêtés. Celui qui logeoit dans la maiſon juſtifia les deux autres, en reconnoiſſant qu'ils étoient venus pour la première fois. Mais ſur le refus qu'il fit de s'expliquer davantage, on le menaça d'un fer brûlant qui le rendit plus ſincère. Il confeſſa que le crime avoit été commis par le Maître de la maiſon & ſix autres Chinois qui s'étoient évadés, ſans avouër qu'il eût été leur complice. On le mit ſérieuſement à la torture. Il reconnut enfin qu'il étoit coupable. Scot voyant qu'il avoit peu de juſtice à eſpérer du Protecteur, réſolut de ſe la faire à lui-même, & fit tuer ce malheureux, ſans que les Javans paruſſent s'en plaindre. Au contraire, dans la haine & le mépris qu'ils ont pour les Chinois, ils lui reprochèrent ſon crime, en le voyant conduire au ſupplice; & le Protecteur qui n'avoit pas voulu ſe charger de ſa punition, ne fit pas difficulté de l'approuver. A quelques injures qu'il reçut des Javans au lieu de l'éxécution, il répondit: „ Les Anglois ſont riches & je ſuis pauvre: pourquoi ne leur prendrois-je point ce qui leur eſt moins néceſſaire qu'à moi? „

Scot ſe fait juſtice à lui-même.

L'Amiral Hollandois envoya le lendemain à Scot un autre Chinois, du nombre des Complices, que ſes gens avoient arrêtés ſur le rivage. La torture lui fit confeſſer qu'il étoit l'Auteur de l'invention du fer rouge, & qu'il avoit abuſé de ſon art dans d'autres occaſions pour altérer les monnoyes. La facilité que Scot avoit trouvé dans les Javans à lui laiſſer prendre l'autorité de Juge, lui fit porter peut-être ſes reſſentimens trop loin. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'éxercât contre le Coupable. Le récit en eſt affreux dans ſa propre Relation. [Il fit inſinuer un fer rouge ſous les Ongles de ce Miſérable. Voyant qu'à peine il donnoit quelque ſigne de ſenſibilité, il lui fit tordre les oncles, brûler les mains, les bras, les épaules, & le col; il ordonna

Excès de vengeance.

Digitized by Google

na qu'avec une rape de fer on lui enlevât la chair de deſſus le Corps, qu'on lui raclât la peau des os avec un fer chaud; qu'on lui enfonçât une vis dans les os des bras pour la retirer enſuite tout d'un coup, & enfin qu'on lui briſât avec des pinces tous les os des doigts & des orteils; malgré tous ces tourmens (r), il ne répandit pas une ſeule larme, & quand on lui faiſoit quelque queſtion, pour ne pas répondre il mettoit ſa langue entre ſes dents, & frappoit du menton contre ſes genoux pour la couper. Enfin Scot le fit remettre aux fers: alors les fourmis, qui ſont en très grand nombre dans ces quartiers, s'introduiſant dans ſes plaies lui cauſérent enfin plus de mal que les Anglois ne lui en avoient fait.] Après deux jours de cette cruelle vengeance, il le fit tuer à coups de fuſil; [& cela à la ſollicitation des Officiers du Roi, à laquelle il ne ſe rendit qu'après pluſieurs inſtances.] Mais pour juſtifier ſa conduite, il prétend que ſans un éxemple de la dernière ſévérité, il auroit pû craindre que les Chinois n'euſſent formé quelque nouveau deſſein contre les Anglois. Ce fut dans la même idée qu'il promit une récompenſe conſidérable à ceux qui remettroient entre ſes mains les autres Complices.

Edmond Scot. 1604.

On peut douter ſi c'eſt le reſſentiment de tant d'inquiétudes & de pertes, qui fait faire à l'Auteur une affreuſe peinture des Javans & des Chinois de Bantam. Il les repréſente comme les plus lâches & les plus ſcélérats de tous les hommes, ſans en excepter les Seigneurs, entre leſquels il ne fait grace qu'au Scha Bandar, à l'Amiral, & à deux ou trois autres, qui n'étoient pas même de l'Iſle, & qui étoient venus s'y établir de Clyn. Il raconte à l'occaſion du danger que le Comptoir avoit couru, qu'un des Complices ayant trouvé un azile chez un Seigneur Javan, nommé *Pangram Mandelike*, proche parent du Roi, il avoit été le ſupplier lui-même au nom du bien public, & par tous les motifs qui pouvoient faire impreſſion ſur un honnête-homme, de ne point accorder ſa protection à des miſérables qui devoient être regardés comme l'opprobre du pays. Le Seigneur Javan lui répondit qu'il pouvoit garder ſes repréſentations pour ceux qu'il croyoit capables d'en être touchés, s'il en connoiſſoit quelqu'un; mais que pour lui, il confeſſoit naturellement qu'il ne s'embarraſſoit ni du bien, ni de l'honneur de ſon Pays. Quelque tems après, le même Seigneur ayant beſoin de pluſieurs marchandiſes Angloiſes, vint les acheter au Comptoir, en demandant crédit de ſept ou huit-cens piéces de huit. Scot trop bien inſtruit de ſes principes, s'excuſa ſous divers prétextes. En quittant le Comptoir, Pangram dit aſſez haut pour être entendu; il eſt bien fâcheux que cette maiſon ſoit deſtinée à périr par le feu. [En effet, pendant plus de ſix ſemaines, toute la vigilance des Anglois ne put empêcher que de deux ou trois jours l'un, ils ne reçuſſent ſur leurs toits ou contre leurs fenêtres, des fléches enflammées & d'autres feux d'artifices, qui les mirent pluſieurs fois dans le dernier danger. N'ayant pû réuſſir par l'incendie, Pangram employa un artifice ſans éxemple à Bantam, & dont le ſuccès lui parut certain, par l'impreſſion que ſa ſingularité même devoit faire ſur le Roi & ſur toute la Nation. Quoique l'uſage tienne les femmes reſſerrées chez leurs maris

Affreux caractère des Javans & des Chinois de Bantam.

Diſcours d'un Seigneur Javan.

Moyen qu'il employe pour ſe venger des Anglois.

(r) On ne croiroit jamais qu'un Anglois eut pu pouſſer la Barbarie auſſi loin. Scot ſemble avoir été un Monſtre de cruauté élevé dans l'Inquiſition. Eſt-il poſſible qu'un homme ſoit capable d'inventer, & de raconter lui-même de pareils tourmens.

EDMOND SCOT. 1604.

ris ou leurs pères, il envoya au Comptoir Anglois deux des ſiennes, d'un âge & d'une beauté qui pouvoient donner du crédit à l'impoſture qu'il méditoit. Elles y arrivèrent portées à la mode du pays, dans des palanquins, ſur les épaules de quantité d'Eſclaves. Scot apprenant que c'étoient des femmes de diſtinction qui avoient la curioſité de voir ſon magaſin, & qui vouloient acheter des bijoux de l'Europe, ſe crut obligé de répondre à cette faveur par toutes ſortes de galanteries. Après leur avoir fait voir ce qu'il avoit de plus précieux en marchandiſes d'Angleterre, il les introduiſit dans un cabinet où il avoit fait préparer des rafraîchiſſemens. Elles reçurent ſes civilités avec complaiſance; mais lorſqu'il les croyoit prêtes à goûter ce qu'il leur offroit de ſi bonne grace, elles jettèrent des cris qui attirèrent tous les Anglois du Comptoir, & les Eſclaves qu'elles avoient amenés à leur ſuite. Scot n'avoit alors avec lui que *Towtſon*, autre Facteur Anglois. Il ne comprit rien à ces marques de douleur & de crainte. Mais voyant les deux Javanes, qui continuoient leur grimaces, & qui preſſoient leurs gens de les faire ſortir, il fit peu d'efforts pour les arrêter. Elles le quittèrent bruſquement. Le ſeul ſoupçon qu'il forma de cette avanture tomba ſur quelques mets qu'il leur avoit fait ſervir à la manière de l'Europe, & dont il jugea que la vûe pouvoit les avoir choquées.

Les Anglois ſe juſtifient devant le Roi.

LE lendemain il reçut ordre de ſe rendre à la Cour. Le Roi, quoique fort jeune, prit un air ſévère en le voyant paroître, & lui demanda par quels déteſtables principes il ſe croyoit autoriſé à violer les femmes d'autrui. Dans le premier étonnement de ce reproche, Scot marqua de l'embarras à répondre. Cependant après s'être rappellé ce qui pouvoit y donner occaſion, il expliqua au Roi d'un air ſi ſimple les circonſtances de ſon avanture, que ce Prince, connoiſſant le caractère de Pangram, n'eut pas de peine à démeler la vérité. Le Scha Bandar, qui aſſiſtoit à cette explication, & qui avoit été ſurpris du crime dont les Anglois avoient été accuſés, aida beaucoup à leur juſtification, en rendant témoignage que depuis qu'ils étoient à Bantam, il avoit admiré pluſieurs fois leur continence. En effet Scot aſſûre, à l'honneur de la ſienne, qu'il n'avoit eu juſqu'alors que du dégoût pour les plus belles femmes du Pays, & que veillant à la conduite de ſes gens, il avoit toûjours éloigné du Comptoir cette ſorte de débauche.

CEPENDANT Pangram comptant à la Cour ſur l'effet de ſon artifice, avoit fait répandre dans toute la Ville, que les Facteurs Anglois étoient convaincus d'avoir violé ſes femmes. On s'attendoit à les voir punir ſi rigoureuſement, qu'en ſortant du Palais, Scot trouva une foule de peuple, qui demandoit quel ſeroit ſon ſupplice. Il paſſa d'un air ſi tranquille, qu'on remarqua aiſément qu'il avoit ſatisfait le Roi; & ce Prince prit ſoin lui-même de diſſiper la calomnie. Pangram, quoique décrié par ſon caractère & par ſes mœurs, avoit acquis tant de crédit dans une longue minorité, que le Conſeil de Régence oſoit à peine lui réſiſter. Mais le Roi commençoit à tenir de ſes propres mains les rênes du Gouvernement; & s'il avoit quelque indulgence pour les injuſtices & les emportemens d'un homme qui lui appartenoit de fort près par le ſang, il étoit fort éloigné de les autoriſer par ſon (s) approbation.] (t) IL

(s) Au lieu de cette longue Addition du Traducteur, l'Original dit que Mandelike tâcha d'engager

(t) Il arriva dans le même tems aux Anglois une avanture assez plaisante pour les réjouir beaucoup, si la liaison qu'elle avoit avec celle qu'ils venoient d'essuyer ne les avoit obligés de la regarder d'un autre œil. Un Chinois qui demeuroit dans le voisinage du Comptoir, ayant enlevé la femme d'un autre, fut poursuivi de si près par le Mari, que cherchant à cacher sa proie, il ne vit point de ressource plus présente que de la faire passer par dessus l'enclos du Comptoir. Les Anglois avoient fassé nouvellement leur poivre, & la chaleur excessive du magasin les obligeoit d'en tenir la porte ouverte. Dans la crainte où la femme du Chinois étoit encore de retomber entre les mains de son Mari, elle se glissa promptement par la porte du magasin; & la difficulté ne fut pas grande à s'y cacher. Cependant n'ayant pû supporter long-tems la chaleur du poivre, elle revint prendre l'air à la porte. Un Anglois qui l'apperçut dans l'obscurité crut le danger fort grand, & répandit aussi-tôt l'allarme. Scot parut avec son activité ordinaire. Il prit ses armes pour commencer lui-même les recherches. Enfin ne trouvant qu'une femme, il voulut sçavoir quel motif l'avoit amenée. Elle répondit pour sa défense, que son Mari l'avoit voulu battre, & qu'elle n'avoit point eu d'autre azile à choisir. Les Chinois sont accoutumés à battre leurs femmes, sur-tout lorsqu'elles sont d'un pays étranger. Celle-ci étoit une Esclave Cochinchinoise, qui n'avoit point de parens à Bantam. On ne laissa point de continuer la visite du magasin; &, tout y étant tranquille, on employa le reste de la nuit à rire de cette fausse allarme. Le Mari se présenta le lendemain pour demander des nouvelles de sa femme; mais il ne fit cette question qu'en tremblant, comme si l'éxemple du Chinois que Scot avoit fait mourir dans les supplices, lui eût fait redouter le même sort. On lui rendit ce qu'il cherchoit, sans lui souhaiter d'autre mal que celui de vivre avec une telle femme.

Edmond Scot. 1604. Plaisant événement.

Le Protecteur affectant quelquefois du zèle pour la justice, avoit donné aux Anglois, en forme de confiscation, la maison & le terrain du Chinois qui avoit conspiré contre eux; mais quoique ce présent eût passé pour gratuit, jamais les Anglois n'ont payé si cher un si petit espace de terre dans aucun Pays du monde. Cependant il leur devint extrêmement utile; & dans la suite ayant acheté une autre maison qui n'étoit pas moins proche du Comptoir, ils se trouvèrent logés fort avantageusement. Leurs satisfactions étoient toûjours courtes, ou mêlées de quelques désagrémens. Le 9 de Septembre, on publia par l'ordre du Protecteur une Proclamation qui défendoit aux Chinois de vendre du poivre aux Etrangers. Scot dîna le même jour avec les Chefs du Comptoir Hollandois, qui ne lui parurent point aussi inquiets qu'ils devoient l'être de cette innovation. Ils lui dirent avec le même air d'indifférence, que le Protecteur leur devoit dix mille sacs de poivre. Sa réponse fut ✠ qu'il les croyoit trop fins pour avoir été capables d'une si folle confiance. [Mais avec un peu de réflexion sur tous ces incidens, il jugea que le dessein du Protecteur étoit de vexer les Anglois par une espèce de Monopole, dans lequel

Les Anglois élargissent leur terrein à Bantam.

Monopole du Protecteur.

d'engager un Chinois à mettre le feu au logement des Anglois; mais que ceux-ci en ayant été avertis par le Chinois même, s'en plaignirent inutilement au Roi & au Protecteur; & que cependant ils réussirent à se garantir de toutes les tentatives qu'on fit pour réduire leur Magasin en cendres. R. d. E.

(t) Ici commence la 5e. Section du Chap. III. de l'Original. R. d. E.

EDMOND SCOT. 1604.

quel il y avoit beaucoup d'apparence que les Hollandois entroient pour quelque choſe. En effet ayant appris qu'on achetoit quantité de poivre au nom du Roi, & par conſéquent à moindre prix, ſuivant le droit du Souverain, il ne put douter que ce ne fût dans l'intention de le vendre plus cher aux Anglois, lorſqu'on l'auroit rendu plus rare. Il conçut auſſi que les dix mille ſacs dont les Hollandois lui avoient parlé n'étoient qu'un artifice concerté, pour les mettre à couvert de l'augmentation du prix. Dans le chagrin de cette nouvelle injure,] il réſolut de ne rien épargner pour faire entrer dans ſes intérêts une vieille Dame de la Cour, qui gouvernoit ſi abſolument le Protecteur, que ſans être de la Famille Royale, on l'appelloit communément la Reine de Bantam. Elle étoit demeurée veuve d'un Seigneur Javan, qui lui avoit laiſſé d'immenſes richeſſes; & ſon eſprit joint à beaucoup de fermeté dans le fond du caractère, lui avoit acquis une conſidération générale dans toute la nation. Scot n'avoit plus beſoin d'interprête pour s'expliquer dans la langue du Pays. Il expoſa ſes plaintes [avec cette noble ſimplicité, qui eſt également éloignée de la baſſeſſe & de l'artifice. Il y joignit les flatteries qui font toûjours impreſſion ſur le cœur d'une femme, & l'offre de ce qu'il avoit de plus précieux entre ſes marchandiſes.] Elle fit prier auſſi-tôt le Protecteur de ſe rendre chez elle. Et dans la préſence même de Scot, elle lui demanda pourquoi il ôtoit la liberté du commerce aux Anglois? Il répondit qu'il ſe trouvoit dans la néceſſité d'acheter dix mille ſacs de poivre pour le Roi. Scot ne balança point à lui dire, que ſuivant ce qu'il avoit appris des Hollandois mêmes, cette quantité de poivre étoit pour eux, & leur étoit due. Le Protecteur parut embarraſſé, & ne ſe ſauva que par des excuſes ſans vrai-ſemblance. La *Reine de Bantam*, éxigea de lui qu'il ceſſeroit de chagriner les Anglois, en lui promettant de leur part beaucoup de reſpect & d'attachement. Cette réconciliation produiſit des effets de quelque durée. Les Chinois charmés de voir le commerce rétabli, s'empreſſèrent d'apporter leur poivre aux Anglois; & Scot aſſûre que s'il avoit eu huit ou dix mille ducats de plus, les Hollandois auroient eu peine cette année à faire leur cargaiſon. Il ajoûte, [d'un ton que la concurrence des deux Nations rend un peu ſuſpect,] que les Hollandois étoient alors déteſtés à Bantam, & qu'ils ne devoient les faveurs qui leur étoient accordées, qu'au grand nombre de leurs Vaiſſeaux, dont toutes ces Régions de l'Inde étoient remplies.

Caractère d'une Dame Javane.

Elle prend parti pour les Anglois.

LE 15 de Septembre, un accident, dont on ne peut accuſer que le hazard, cauſa dans la Ville un ſi furieux incendie, que toutes les précautions des Anglois ne purent garantir leur maiſon de l'impétuoſité des flammes. Il n'y eut que le magaſin de ſauvé. A peine leur reſta-t-il un lieu pour placer le lit de Scot, & tous les autres furent obligés de camper ſous des tentes au milieu de leur cour. Le Scha Bandar vint leur offrir ſon ſecours dans le tumulte. L'Amiral leur envoya un grand nombre d'Ouvriers fidéles. Les Chinois les plus riches accoururent pour les ſervir, ou du moins pour veiller à la conſervation de leurs meubles; & d'une partie de leurs marchandiſes, qui étoient expoſées comme au pillage. Le Comptoir Hollandois échappa fort heureuſement, & les Anglois ne firent pas difficulté d'en recevoir diverſes ſortes d'aſſiſtances. Scot remarque de bonne-foi, que ſur tous les points qui n'avoient pas de rapport au commerce, les deux Nations étoient fort unies, & n'auroient pas balancé, pour s'entr'aider, à s'expoſer aux derniers périls.

La maiſon des Anglois eſt brûlée.

Pendant

Pendant plus de deux mois, qui furent employés à réparer les édifices, la néceſſité de veiller continuellement ſous les armes, fit mener aux Anglois une vie militaire. Ils n'auroient pas réſiſté à la multitude de Brigands qui les obſervoient ſans ceſſe, s'ils n'euſſent été ſoûtenus par la Garde du Scha Bandar & celle du Comptoir Hollandois. Edmond Scot. 1604.

Le territoire de Bantam ne fourniſſant point aſſez de vivres pour la moitié de la Ville, elle recevoit le reſte de ſes proviſions de pluſieurs endroits de l'Iſle, & des Pays voiſins, par un grand nombre de Joncs qu'on y voyoit aborder tous les jours. Un commerce ſi néceſſaire s'éxerçoit ſans armes & ſans précautions. *Mandelike*, ce même Prince Javan, dont j'ai rapporté les violences, entreprit de piller les Joncs, pour ſuppléer à ſa fortune, qui s'altéroit de jour en jour par ſes débauches. Avec le ſecours de ſes Eſclaves qu'il avoit ſoin d'élever dans les mêmes principes, il attaqua un Jonc chargé de ris, & d'une multitude de Paſſagers des deux ſéxes; & ſon impudence alla juſqu'à faire vendre publiquement le ris & ſes Priſonniers. C'étoit le moyen d'affamer la Ville, en répandant l'effroi parmi ceux qui apportoient des vivres. Le Roi & le Protecteur lui envoyérent ordre de reſtituer ce qu'il avoit pris. Il rejetta fièrement leurs Meſſagers; & paroiſſant diſpoſé à toutes ſortes d'excès, il ſe fortifia dans ſa maiſon, comme s'il eut compté d'y être aſſiégé. Tous les Seigneurs qui avoient diſſipé leur bien, & qui eſpéroient de rétablir leur fortune dans la confuſion d'une guerre civile, ſe déclarèrent pour lui. Le Scha Bandar & l'Amiral avertirent les Anglois de ſe tenir ſur leurs gardes. En effet le nombre des Rebelles augmentant de jour en jour, le commerce fut interrompu, & les Habitans du Pays ne s'allarmèrent pas moins que les Etrangers. Chacun penſant à ſa ſûreté, Scot emprunta pluſieurs petites Piéces d'artillerie de quelques Chinois affectionnés, & ſe retrancha dans le Comptoir avec des chaînes & de groſſes poutres. Il voyoit les Eſpions des Rebelles roder ſans ceſſe autour de lui, & quelques-uns eurent la hardieſſe de lui demander quel étoit le but de tant de précautions. Il leur répondit ouvertement que s'attendant chaque nuit à ſe voir attaquer par des gens de leur eſpèce, il ſe mettoit en état de les bien recevoir.

Mandelike pille les proviſions de la Ville.

Il menace Bantam d'une guerre civile.

✠ [Dans la crainte d'une révolution qui pouvoit ébranler les fondemens de l'Etat, le Conſeil réſolut de s'adreſſer au Roi de Jacatra, oncle du jeune Roi de Bantam. Ce Prince avoit été forcé d'armer lui-même pour ſe défendre contre une partie de ſa Nobleſſe. Après avoir fait entrer ſes Ennemis dans la ſoûmiſſion, il conſervoit encore une partie des Troupes qu'il avoit employées à les réduire.] Sur les inſtances de ſon Neveu, il vint ſe préſenter le 20 d'Octobre aux portes de Bantam, avec quinze-cens hommes, ſuivis d'un corps plus nombreux qu'il avoit laiſſé à quelques lieuës de la Ville. Il fit défier les Rebelles au combat; mais les trouvant peu diſpoſés à quitter leurs retranchemens, il envoya chercher les principaux Anglois du Comptoir, pour leur demander ſi par quelques ſecrets de l'Europe ils ne pouvoient pas brûler Mandelike & ſes Aſſociés, dans leur retraite, ſans nuire aux autres édifices. Scot lui répondit que s'il eût été queſtion d'un Vaiſſeau dans la Rade, il auroit pû rendre ce ſervice au Roi de Bantam, mais qu'avec quantité de ſecrets inconnus aux Indiens, il n'avoit pas celui d'arrêter l'action des flammes. Cependant il ajoûta qu'en faiſant abbatre à quel-

Le Roi de Jacatra vient au ſecours de Bantam.

EDMOND SCOT. 1604.

que distance les édifices qui servoient de communication, il ne désespéroit pas de sauver la Ville; & quant aux Rebelles, il promit de les réduire en cendres en moins de vingt-quatre heures, avec tous leurs retranchemens, sans exposer un seul homme de l'Armée de Jacatra. Son dessein étoit de tirer à boulets rouges sur leurs maisons de canne. Le Roi ne fit pas difficulté d'accepter ses offres. On commença aussi-tôt à démolir quelques édifices par où le feu pouvoit se communiquer. Les Anglois, que Mandelike avoit si souvent menacés de l'incendie, se réjouissoient de lui faire éprouver les mêmes terreurs. Mais le bruit en fut porté jusqu'aux Rebelles, & leur causa tant d'épouvante, qu'ils demandèrent un accommodement dès le même jour. Scot conseilla aux deux Monarques de ne recevoir aucune condition qui ne commençât par l'éxil perpétuel de Mandelike. Ce fier Javan se vit contraint d'accepter sa grace à ce prix. Il fut chassé du Royaume avec ses femmes, & trente Esclaves dont on lui permit de se faire accompagner. Pendant dix jours entiers, les Anglois s'étoient attendus à voir les deux Partis aux mains, & se croyoient menacés d'une scéne fort sanglante. Mais tant de mouvement ne produisit pas la mort d'un seul homme. Outre la lâcheté naturelle aux Indiens, Scot donne une autre raison de cette modération apparente. Leur principale richesse consistant dans leurs Esclaves, ils craignent l'occasion de se battre parce qu'elle les expose à les perdre. La tranquillité étant rétablie dans la Ville, les Anglois donnèrent le 17 de Novembre un grand festin pour célébrer le couronnement de la Reine Elisabeth, qu'ils croyoient encore sur le Trône; & leur artillerie, qui avoit été chargée jusqu'alors, fut éxercée sans regret dans une si douce occasion. Ils reçurent des complimens sur leur conduite, non-seulement de tous les Etrangers qui se trouvoient à Bantam, mais des Seigneurs mêmes de la Cour, à qui leur courage inspiroit autant d'admiration que leur prudence. On étoit surpris que dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, & parmi tant de dangers qui les avoient menacés continuellement, ils se fussent soûtenus avec une fermeté qui les avoit fait triompher de tous leurs ennemis. Ils étoient les seuls Etrangers qui eussent accoutumé les Javans à recevoir d'eux, ou des censures ou des punitions. La querelle sanglante qu'ils avoient eue avant le départ de leurs Vaisseaux, avoit fait douter s'ils pourroient soûtenir cette fierté lorsqu'ils seroient sans aucun autre appui que les palissades de leur Comptoir. Mais ceux qui en avoient mal auguré, se virent démentis par les événemens. D'ailleurs, autant qu'ils temoignoient de fermeté à repousser les injures, autant paroissoient-ils doux & civils dans les devoirs de la société & dans les affaires du commerce; fort différens des Hollandois, répéte l'Auteur, qui se faisoient haïr mortellement des Javans & des Chinois. [Ils ne négligeoient rien pour amasser du Poivre; mais les Chinois ne vouloient pas leur en vendre dès que les Anglois vouloient le payer au même prix; & quand ceux-ci n'eurent plus de réaux, les Chinois leur firent crédit jusqu'à l'arrivée de leurs Vaisseaux, qui étoit incertaine, pendant qu'ils auroient pû avoir de l'argent comptant des Hollandois.]

Scot offre un moyen de brûler les Rebelles.

Ils demandent un accommodement.

Mandelike est chassé du Royaume.

Bonne conduite des Anglois.

VERS le même tems l'Empereur de *Damak*, que sa tyrannie avoit fait déposer quelques années auparavant par les Rois voisins, & qui s'étoit procuré un azile à Bantam, fut assassiné par un de ses fils, dans un voyage fort court qu'il faisoit par mer, dans un autre lieu de l'Isle. [On porta divers jugemens

L'Empereur de Damak assassiné par son fils.

jugemens de ce parricide. Les uns prétendirent que le jeune Prince gagné par l'eſpérance de remonter ſur le Trône après la mort de ſon père, avoit promis ſa mort à cette condition, au Roi de *Clyn*, ſon principal ennemi. Mais ceux qui avoient pénétré dans leurs affaires domeſtiques, aſſurèrent qu'il n'étoit queſtion entre le père & le fils, que d'une concurrence d'amour pour une Eſclave que le jeune Prince avoit achetée à grand prix, & que ſon père lui vouloit enlever. Les circonſtances parurent s'accorder avec cette opinion; car après s'être ſouillé du ſang de ſon père, le Prince ſe retira dans l'Iſle de Sumatra avec les femmes qu'il avoit à bord, ſans marquer la moindre prétention aux autres parties de ſon héritage.] Edmond Scot. 1604.

Le 14 de Décembre, une Pinaſſe Hollandoiſe, qui arriva au Port de Bantam, apporta aux Anglois les premières nouvelles de la mort de la Reine, & de l'Avénement du Roi Jacques d'Ecoſſe au Trône d'Angleterre. Mais elle ne leur apprit rien de leur Flotte; & leur inquiétude dura juſqu'à l'arrivée de celle de Hollande, où ils trouvèrent trois Lettres dans le Vice-Amiral. [L'une étoit de la Compagnie de Londres, adreſſée à M. Stackey, ancien Chef du Comptoir de Bantam, & mort depuis près de deux ans. Scot y trouva le départ de Middleton annoncé, mais ſans aucune certitude du tems. La navigation des Hollandois avoit été retardée par tant d'accidens, qu'en ſuppoſant la Flotte Angloiſe partie dans la ſaiſon favorable, elle ne pouvoit être long-tems à paroître. Cette eſpérance conſola Scot du triomphe de ſes Rivaux, qui répandirent dans l'intervalle des bruits peu honorables pour l'Angleterre.] Il eut la conſolation d'apprendre que certains Chinois de ſes amis avoient découvert & fait arrêter *Uniete*, Chef des Incendiaires qui avoient miné le Comptoir. Ce Brigand s'étoit retiré dans les montagnes, d'où la faim & la ſoif l'avoient forcé de revenir aux environs de la Ville; & les plus honnêtes-gens de ſa Nation s'étoient fait un devoir de le livrer aux Anglois. Scot en fit donner avis au Protecteur, mais ce fut pour lui déclarer qu'il ſe chargeoit de la punition & qu'il ne la feroit point attendre long-tems. Il vouloit ſeulement tirer du coupable quelque éclairciſſement ſur la retraite de ſes autres Complices. Son imagination n'avoit point été tranquille, depuis que cette troupe de ſcélérats s'étoit dérobée à ſa vengeance. Il n'avoit perdu qu'une ſeule fois le Comptoir de vûe; & dans cette courte abſence, il avoit été troublé par tant d'allarmes, qu'à ſon retour il avoit crû trouver ſon Magaſin en proie aux flammes. Trois fois la ſemaine, il ne manquoit pas de faire la viſite de toutes les maiſons Chinoiſes qui étoient voiſines de la ſienne, & d'obſerver ſur-tout s'il n'étoit pas menacé de quelque nouvelle mine. [Cet air d'autorité ne lui auroit peut-être pas réuſſi avec les Javans; mais à qui les Chinois auroient-ils adreſſé leurs plaintes, lorſque les Javans mêmes prenoient plaiſir à les voir humiliés?]

Les Anglois apprennent la mort de leur Reine.

Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe.

Chef des Incendiaires arrêté.

Allarmes de Scot.

Enfin, le 22 de Décembre, on découvrit vers le ſoir la Flotte Angloiſe qui entroit dans la Rade. Mais l'empreſſement & la joie que Scot fit éclater à cette heureuſe nouvelle, furent bien tempérés par l'état déplorable où il trouva l'Amiral Middleton, & la plus grande partie de ſes gens. A peine reſtoit-il cinquante hommes ſains ſur la Flotte. Loin d'eſpérer leur rétabliſſement à Bantam, l'air n'étoit propre qu'à redoubler les maladies. Auſſi la plûpart de ceux qui en étoient atteints y moururent-ils miſérablement; & parmi ceux qui jouiſſoient de la meilleure ſanté, un grand nombre eſſuya le même

Une Flotte Angloiſe arrive à Bantam. Son triſte état.

EDMOND SCOT. 1604.

même ſort. Middleton étoit ſi foible qu'à peine eut-il la force d'écouter le récit des affaires du Comptoir. Cependant la néceſſité ranima ſon courage, lorſqu'il eut compris de quelle importance il étoit pour l'honneur de ſa Nation, & pour le ſuccès de ſes eſpérances, de partager du moins le champ avec les Hollandois. Il chargea immédiatement *Colthurſt*, ſon Vice-Amiral, de deſcendre au Rivage avec quelques-uns des principaux Facteurs, pour annoncer ſon arrivée à la Cour; & dans la vûe de relever le nom Anglois, Schot choiſit le même jour pour faire éxécuter l'Incendiaire qu'il retenoit dans les fers. Il en reſtoit quatre à punir; deux qui s'étoient ſauvés dans le Royaume de Jacatra, un qui avoit accompagné Mandelike dans ſon éxil & le quatrième qui vivoit encore à Bantam ſous la protection de *Kitty Sanapati Lama*, Seigneur Javan fort oppoſé à l'établiſſement des Anglois.

Scot fait éxécuter l'Incendiaire.

Conſeil tenu entre les Anglois.

DANS un Conſeil qui ſe tint le 23 à bord de l'Amiral, diverſes raiſons firent prendre le parti d'envoyer deux des quatre Vaiſſeaux de la Flotte aux Moluques, le *Dragon* & *l'Aſcenſion*, tandis que *l'Hector* & la *Suſanne* feroient leur cargaiſon de poivre à Bantam, pour retourner directement en Angleterre. Les rafraîchiſſemens du Pays ayant fait reprendre à l'Amiral une partie de ſes forces, il ſe trouva capable, dès le 25, de donner à dîner ſur ſon bord aux Chefs de la Flotte & du Comptoir de Hollande. [Là, dans la chaleur du vin & de la bonne chère, on convint de bonne grace que tous les ſujets de plainte ſeroient mutuellement oubliés, & que pour le bien commun on remettroit à d'autres tems la diſcuſſion des intérêts publics ou particuliers. Cette précaution étoit d'autant plus ſage, que les Javans mêmes s'attendoient à voir éclater des jalouſies funeſtes aux deux Nations, & s'en promettoient d'avance un ſpectacle amuſant.] Le 31, Middleton, accompagné de tous les Marchands à qui leur ſanté permit de le ſuivre, ſe rendit au Palais, où il remit au Roi la Lettre de Jacques I. & les préſens. C'étoit une aiguière & un baſſin de vermeil, deux coupes & une cuillière de même métal, avec ſix mouſquets. Ces témoignages de l'amitié d'un grand Roi furent bien reçus. Middleton employa le jour ſuivant à viſiter les principaux amis des Anglois, tels que le Scha Bandar, l'Amiral & les riches Chinois. Il leur fit auſſi des préſens, auxquels ils parurent fort ſenſibles. Ses ſoins ſe tournèrent enſuite à ſéparer les marchandiſes qu'il deſtinoit aux Moluques. Mais à meſure que ſes gens guériſſoient du ſcorbut, ils étoient ſaiſis d'une diarrhée preſque auſſi dangereuſe; de ſorte que manquant d'Ouvriers, il vit peu d'apparence à pouvoir remplir ſes vûes ayant la fin de la ſaiſon. Les Vaiſſeaux Hollandois qui étoient au nombre de neuf ſans y comprendre les Pinaſſes & les Chaloupes, partirent le 7 de Janvier pour Amboyne & les Moluques; tandis que les Anglois demeuroient preſque ſans eſpoir de finir cette année leur cargaiſon. Cependant ceux qui étoient nommés pour Banda ſe déterminèrent le 18 à mettre à la voile. Scot qui continua ſon office à Bantam, laiſſa le ſoin d'écrire leur voyage à ceux dont on a lû les Relations. A peine eurent-ils quitté le Port, que le Protecteur abuſant de l'état des deux Vaiſſeaux qui devoient retourner en Europe, augmenta les droits de ſortie. Scot réſiſta d'abord à cette tyrannie; mais voyant que toute ſa fermeté ne ſerviroit qu'à retarder la cargaiſon des deux Vaiſſeaux, il prit le parti de payer les marchandiſes préſentes, en remettant la concluſion du différend au retour de l'Amiral.

L'Amiral ſe préſente à l'Audiance du Roi.

Les Anglois ſont accablés de maladies.

1605.

LA

Digitized by Google

La Sufanne & l'Hector perdirent une ſi grande partie de leur Equipage avant qu'ils fuſſent en état de mettre à la voile, que les Facteurs furent obligés de louër des Chinois & des Guzarates, non-ſeulement pour aider au travail du Port, mais pour ſuppléer à la manœuvre dans le cours de la navigation. C'étoit une dépenſe fort onéreuſe. Enfin, par mille fatigues, on parvint à charger les deux Bâtimens; mais on ne put les mettre en état de partir avant le mois de Mars. Ils quittèrent Bantam le 4. L'Hector avoit à bord ſoixante-trois hommes de différentes Nations. La Sufanne en avoit quarante-ſept. Dans l'un & dans l'autre, la plûpart des Anglois n'étoient point encore rétablis.

Edmond Scot. 1605.

Départ de la Sufanne & de l'Hector.

Le 6 de Mai, il arriva au Port de Bantam un Vaiſſeau de Hollande, qui s'étant joint ſur la Côte de Goa avec deux autres Bâtimens de la même Nation, avoient pris quatre Vaiſſeaux Portugais, dont trois étoient chargés d'immenſes richeſſes. Le quatrième ne portant que des chevaux, les Hollandois l'avoient brûlé avec ſa cargaiſon. Ce premier Vaiſſeau de Hollande étoit parti d'Amſterdam au mois de Juin 1604, c'eſt-à-dire, depuis que Middleton avoit quitté Londres; mais il n'apportoit pas de nouvelles aux Anglois de Bantam qu'ils n'euſſent déja reçues par leur Flotte. Le Capitaine, qui ſe nommoit *Cornelius Syverſon*, étoit un homme groſſier & ſans eſprit, qui n'avoit aucune teinture d'humanité. Son arrivée ruina le commerce d'amitié & de politeſſe que l'Amiral Warwick s'étoit efforcé d'établir entre les deux Nations. On ceſſa bientôt de ſe voir; & les plus pénétrans comprirent que ce refroidiſſement annonçoit une rupture éclatante.

Riche priſe des Hollandois.

Semence de haine entre les deux Nations.

(v) La Ville de Bantam faiſoit alors les préparatifs d'une Fête qui paroiſſoit intéreſſer vivement toute la Nation. Le jeune Roi n'avoit pas encore été circoncis. Cette Cérémonie devoit être célébrée au mois de Juin; & depuis l'arrivée des Joncs de la Chine, qui commence à la fin de Février, on n'avoit pas ceſſé de travailler aux ornemens d'un ſi grand jour. On voyoit déja dans une grande place verte, devant la première Porte du Palais, un vaſte théâtre environné de paliſſades. Au front, paroiſſoit une figure monſtrueuſe, qui répréſentoit le Diable; & ſur le theâtre on avoit placé trois eſpèces de trônes: l'un, qui étoit élevé plus haut de deux pieds, pour le jeune Monarque, & les deux autres, pour les fils du *Pangran Goban*, qui étoient les plus proches héritiers de la Couronne.

Circonciſion du Roi de Bantam.

C'est l'uſage, dans tous les Royaumes Mahométans des Indes, de faire un préſent au Roi, le jour de ſon Avenement au Trône ou de ſa Circonciſion. Ce devoir ſolemnel s'éxécute avec toute la magnificence poſſible; & ceux à qui leur fortune ne permet pas de faire une dépenſe conſidérable, Etrangers ou Naturels du Pays, s'aſſocient à leurs ſemblables pour s'acquitter du tribut commun. La Fête commence ordinairement le 15 de Juin, & continue non-ſeulement le reſte du mois, mais tout le mois ſuivant, parce qu'il ne faut pas moins de tems à tous les Députés des Compagnies pour apporter leur préſent au pied du trône. Le Protecteur commença la Cérémonie. Tous les autres vinrent ſucceſſivement, ſans diſtinction de rang & de nobleſſe, ſuivant que chacun avoit été plus prompt à faire ſes préparatifs;

Divers uſages de cette Fête.

(v) Ici commence la 7e. Section de l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

EDMOND SCOT. 1605.

tifs; de ſorte que certains jours étoient employés du matin juſqu'au ſoir, & que dans d'autres jours il ne ſe préſentoit que trois ou quatre Compagnies. Comme les Javans avoient encore peu d'armes à feu, le Protecteur avoit prié les Anglois & les Hollandois de faire les décharges de mouſqueterie. Il s'éleva une querelle entre les deux Nations, pour le rang dans l'ordre de la marche. Le petit nombre des Anglois fit donner la préférence à leurs concurrens. Mais pour ſe venger par une autre ſorte de diſtinction, Scot fit habiller ſes gens avec la dernière propreté, & voulut qu'ils fiſſent l'arrière-garde du cortège; tandis que les Hollandois, qui affectoient de marcher à la tête, n'y parurent, dit-il lui-même, que pour exciter la riſée, par leurs grands chapeaux pointus, leurs habits tarodés & leur hautes chauſſes pendantes, & leurs chemiſes qui tomboient entre leurs jambes.

Diſpute pour le rang entre les Anglois & les Hollandois.

CHAQUE jour au matin, la Garde du Roi, qui étoit d'environ trois cens hommes, venoit ſe ranger autour du théâtre. Elle ſe place en pluſieurs rangs de files, ſuivant la diſcipline de l'Europe, mais la marche en eſt fort différente. Tous les Gardes défilent l'un après l'autre, en ſerrant le plus qu'il eſt poſſible, & tenant la pique élevée. Ils ne connoiſſent point encore l'exercice des armes à feu; de ſorte que ceux mêmes qui paroiſſoient en petit nombre avec des arquebuſes ou des mouſquets, s'en ſervoient de mauvaiſe grace. Leurs tymbales ſont de larges baſſins, d'un métal qu'ils appellent *Tombago*, & rendent un ſon fort déſagréable. Ils ont leurs Compagnies & leurs Enſeignes, comme la Milice de l'Europe; mais leur Etendart royal eſt d'une forme extrêmement bizarre. C'eſt une perche fort longue, dont le ſommet ſe courbe en arc, à l'extrémité duquel ſont ſuſpendues les couleurs, qui deſcendent preſque juſqu'à terre, ſans avoir plus d'une aune de largeur.

Diſcipline de la Garde du Roi.

LE premier jour de la Fête, qu'on s'efforça de rendre le plus magnifique, on repréſenta vis-à-vis le théâtre pluſieurs châteaux de cannes, qui furent attaqués & défendus par des Javans. Tandis que le Roi & toute ſa Cour étoient occupés de cette ſcène badine, les Anglois & les Hollandois renouvellèrent leur querelle, avec une chaleur qui leur fit employer ſérieuſement leurs mouſquets. Le Protecteur, informé du déſordre, les fit prier inſtamment de ſuſpendre leurs animoſités ce jour-là. Le ſoir du même jour, Scot demanda à quelques-uns de leurs Marchands ſi leurs prétentions ſuppoſoient que la Hollande fût capable de ſe mettre en comparaiſon avec l'Angleterre, & s'ils avoient oublié que ſans le ſecours des Anglois ils auroient été la plus vile Nation de l'Univers. Quelque amertume qu'il y eût dans cette queſtion, les Marchands Hollandois ſe contentèrent de répondre que les tems & les ſituations étoient changés, [& il ne faut pas douter qu'il n'y en eut pluſieurs parmi eux qui ſe croyoient en état de réſiſter à toute autre Nation. Mais je ne ſçaurois dire, ajoute Scot, quel eſt là-deſſus le ſentiment de ceux qui ſont à la tête (*x*) du Gouvernement.]

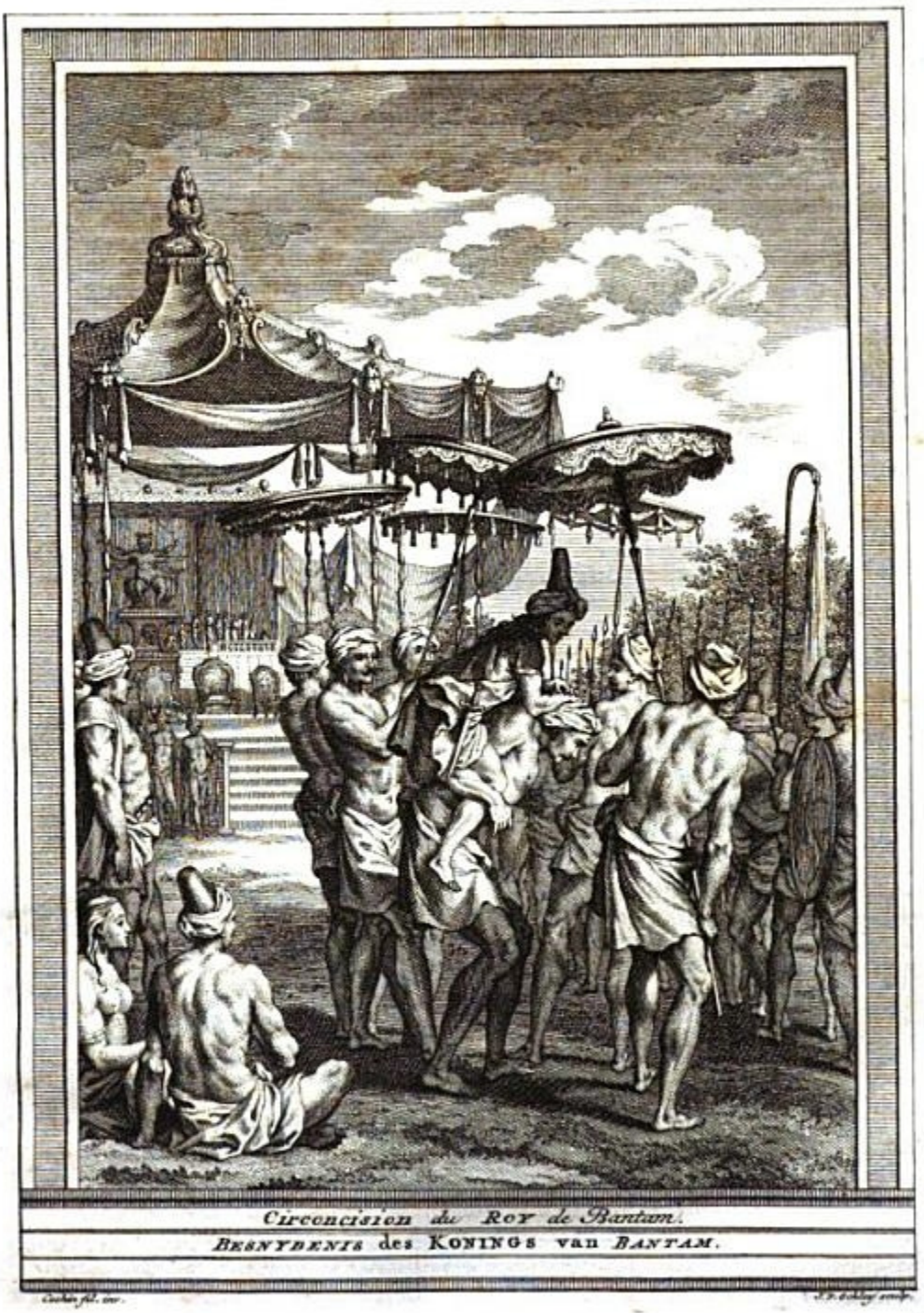
Les Anglois & les Hollandois en viennent aux mains.

LE Roi de Bantam ſe faiſoit tranſporter chaque jour au théâtre ſur les épaules d'un homme robuſte, [dans la poſture où l'on peint Anchiſe ſur celles d'Enée,] & faiſoit quelquefois le tour de la Place dans la même ſituation. Pluſieurs Eſclaves ſoûtenoient autour de lui & ſur ſa tête de riches paraſols; ſa

Jeux & ſpectacles de la Cérémonie de la Circonciſion.

(*x*) Purchaſ remarque ici que comme cette faute des Hollandois n'eſt pas nationale, mais perſonnelle, il a adouci les expreſſions dures de l'Auteur.

Digitized by Google



Circoncision du Roy de Bantam.

BESNYDENIS des KONINGS van *BANTAM.*

Digitized by Google

ſa Garde, qui avoit marché devant lui, ſe plaçoit autour du théâtre, dans l'intérieur de la baluſtrade. A ſa ſuite venoient grand nombre de Courtiſans, qui avoient leur jour marqué pour s'approcher ſucceſſivement de lui. Lorſqu'il s'étoit placé ſur ſon trône, les jeux commençoient par une marche de la Compagnie des Mouſquetaires, qui étoit ſuivie de celle des Piquiers, chacun avec leurs inſtrumens de muſique, [qui conſiſtoient en des baſſins de tombago, que deux perſonnes frappoient avec des petits batons.] Enſuite paroiſſoit la Compagnie des Porte-boucliers, Corps plus diſtingué que les deux précédens par leurs fonctions auprès du Roi. On voyoit paſſer enſuite ſur les épaules d'une infinité d'Eſclaves pluſieurs ſortes d'arbres avec leurs fruits. A ce ſpectacle ſuccédoit une proceſſion d'animaux de toute eſpèce; les uns vivans, d'autres artificiels, mais ſi bien repréſentés, qu'ils ne paroiſſoient pas différens de la nature. Cette ſcène faiſoit place à quantité d'hommes & de femmes dont la profeſſion étoit de danſer, de chanter, & de faire des tours de force ou d'agilité. Ils éxerçoient leurs talens devant le Roi, qui les honora ſouvent de quelques marques d'approbation. Ils étoient ſuivis de trois cens jeunes femmes, qui portoient des préſens, avec une vieille matrone à chaque dixaine, pour les contenir dans l'ordre. Ces préſens étoient de peu de valeur, mais ils étoient portés dans de petits paniers fort galans. On commençoit alors à voir paroître des préſens plus riches, tels que des turbans brodés en or, des étoffes d'or & d'argent, des perles, & d'autres pierreries pour l'uſage du Roi. C'étoient encore des femmes qui portoient toutes ces richeſſes; & quantité d'eſclaves marchoient à leurs côtés, avec des parafols qui les tenoient à couvert. [Après elles, marchoient les hommes qui avoient leur propre tribut à préſenter, & les Députés des Compagnies que l'indigence avoit formées pour ſatisfaire à l'uſage.] Enfin l'on voyoit venir les enfans & les héritiers de ceux qui faiſoient un préſent en leur propre nom, aſſez galamment vêtus, en étoffes peintes ou brodées, avec des bracelets & des ceintures où les pierreries éclatoient au milieu de l'or. Ils étoient accompagnés d'Eſclaves de l'un & de l'autre ſéxe, qui les garantiſſoient auſſi de la chaleur avec des parafols. A meſure que les préſens étoient offerts au Roi & rangés au pied du théâtre, ceux qui les avoient apportés s'aſſeyoient par terre ſur des nattes.

Edmond Scot. 1605.

Après cette longue proceſſion, un Crieur public qui s'introduit dans la figure du Diable, crie par la bouche de cet hideux coloſſe, que le Roi impoſe ſilence à toute l'aſſemblée. Alors la muſique ſe fait entendre ſeule, avec un mélange de la mouſqueterie par intervalles. Enſuite les Piquiers & les Porte-boucliers commencent le jeu du dard & de leurs autres armes. Ils s'en ſervent fort adroitement. Leur attaque ſe fait avec divers pas de danſe, au milieu deſquels l'habileté conſiſte à choiſir un moment pour lancer le dard, & rarement manquent-ils leur coup. Entre pluſieurs autres ſpectacles on voit des Joncs chargés de ris & d'autres marchandiſes, qui voguent par l'effet de certains reſſorts. Il ſe fait auſſi des repréſentations hiſtoriques, dont le fond eſt tiré des Chroniques de Java, & des Livres de l'ancien Teſtament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Perſans & des Chinois, mais qu'ils ont altérés par cent chimères de leur propre imagination.

Préſens des Anglois dans la Cérémonie.

Les Anglois préſentèrent au Roi un beau grenadier, couvert de ſon fruit.

EDMOND SCOT. 1605.

Ils l'avoient enfermé dans une eſpèce de cage où les ornemens n'étoient point épargnés; & ſur le gazon verd qui couvroit ſes racines, ils avoient mis trois lapins blancs. Ces animaux ſont fort rares aux Indes. Entre les branches ils avoient attachés pluſieurs petits oiſeaux, qui dans l'agitation de tant de bruit & de mouvemens, firent entendre fort à-propos leur ramage. Ils avoient auſſi quatre furieux ſerpens, ou plutôt quatre repréſentations, dont ils étoient redevables à l'induſtrie des Chinois, & qui contrefaiſoient la nature juſqu'à cauſer de l'épouvante aux ſpectateurs. Ces préſens étoient ſuivis de cinq piéces d'étoffe pour l'uſage du Roi, & de pluſieurs autres pour les Officiers de ſa ſuite. Ils y joignirent une paire de piſtolets damaſquinés, avec les fourreaux de velours cramoiſi relevé de feuilles d'or battu. Comme [leur qualité d'Etrangers ne leur permettoit point de ſe mêler dans la marche des préſens,] & qu'ils n'avoient point de femmes qu'ils puſſent charger de cette commiſſion, ils ſe procurèrent trente des plus jolis enfans qu'ils purent trouver, & deux Piquiers Javans, pour les accompagner en qualité d'Huiſſiers ou de Gardes. Le Chef de cette petite Troupe étoit un jeune Chinois, dont le père avoit été tué au ſervice de Scot dans une attaque de quelques Voleurs. Il étoit vêtu preſqu'auſſi bien que le Roi. Dans le petit diſcours qu'il devoit prononcer à ce Prince, les Anglois faiſoient remarquer que ſi leur nombre avoit répondu à leurs deſirs, ils n'auroient pas manqué de paroître avec beaucoup plus d'éclat. [Le Roi, & ceux qui étoient autour de lui, prirent beaucoup de plaiſir à contempler les lapins & à voir quelques Feux d'Artifice dont on accompagna le préſent. Les Femmes en furent épouvantées & pouſſèrent des cris, comme ſi le Palais alloit être réduit en cendres.]

Les Hollandois, accoutumés à faire valoir leurs moindres avantages, relevèrent beaucoup ce qu'ils firent dans cette occaſion. Ils vantèrent extrêmement leur Roi; car c'eſt le nom qu'ils donnoient continuellement au Comte Maurice. Leur querelle avec les Anglois ſe renouvella pluſieurs fois, & c'étoit toûjours après avoir bû qu'ils la recommençoient. Scot qui avoit à répondre d'une grande quantité de marchandiſes, & qui voyoit ſes gens en ſi petit nombre, cherchoit continuellement à rapprocher les eſprits. Les Anglois n'étoient que treize. [Middleton avoit eu beſoin de tout ſon monde en partant pour Banda; & loin que la Suſanne ou l'Hector euſſent pû laiſſer quelques-uns de leurs gens au Comptoir, ils s'étoient vûs dans la néceſſité d'employer des Etrangers pour leurs propres beſoins.] Au contraire, ſoit au Port ou dans la Ville, les Hollandois étoient plus de cent.

Inégalité des Anglois & des Hollandois.

Le Roi de Jacatra vient prêter hommage à celui de Bantam.

Le 18 de Juillet, on vit arriver à Bantam le Roi de Jacatra, qui venoit faire ſes préſens & rendre ſon hommage. Cette Cérémonie ſe fit encore avec éclat. Dès la pointe du jour, les Gardes de Bantam [habillés en rouge] ſe rangèrent ſur la Place du Palais. Scot & les autres Facteurs, que la curioſité y avoit conduits, ſe tenant debout près du théâtre, il leur vint ſucceſſivement pluſieurs Officiers du Roi, pour les preſſer de s'aſſeoir à terre; car il n'eſt pas permis de demeurer dans une autre poſture devant le Roi, & les perſonnes de marque. Mais Scot répondit qu'il falloit donc lui faire apporter (y) des ſiéges; [ſans quoi il prendroit le parti de retourner chez lui, contre

(y) Il y avoit de l'imprudence dans cette conduite, car ſi ces Etrangers ne vouloient

contre l'intention du Roi & du Protecteur, qui avoient ſouhaité qu'il aſſiſtât à leurs Fêtes.] Les Hollandois firent la même réponſe. On n'entreprit point de leur faire violence; mais dans l'uſage établi pour tout le monde, de s'aſſeoir à terre lorſqu'on ſe trouve dans le même lieu que le Roi, fût-ce au milieu des boues les plus noires & les plus épaiſſes, ceux qui ne purent ſupporter que les Anglois & les Hollandois paruſſent autrement, s'éloignèrent d'eux; & les Gardes mêmes qui en étoient proche, changèrent de poſte. Il arrivoit ſouvent, dans des occaſions domeſtiques, que les Javans s'offençoient de voir un Facteur de l'un ou de l'autre Comptoir, prendre place ſur un coffre ou ſur quelque autre meuble, tandis qu'ils étoient à terre ſuivant leur uſage; & leur fierté leur faiſant regarder la ſupériorité de poſture comme une inſulte, ils auroient poignardé volontiers ceux de qui ils croyoient recevoir cet affront. Edmond Scot. 1605.

A neuf heures le Roi de Bantam ſe fit porter ſur ſon trône. Bientôt on entendit un grand bruit, qui annonçoit l'approche de celui de Jacatra, à la tête de deux-cens de ſes propres Gardes. Lorſqu'il fut arrivé à la Garde de Bantam, il laiſſa ſes gens derrière lui pour la traverſer. Mais s'étant apperçu qu'il devoit paſſer auſſi au milieu de pluſieurs petits Princes voiſins, qu'il connoiſſoit pour ſes mortels Ennemis, il s'arrêta tout-d'un-coup, dans la crainte qu'ils ne priſſent cette occaſion pour l'aſſaſſiner. Ce n'eſt pas qu'il manquât de courage, il paſſoit au contraire pour un des plus braves Princes de l'Inde. Mais dans l'impoſſibilité qu'il voyoit à ſe défendre, s'il étoit lâchement attaqué, il prit le parti de faire avertir le Roi de Bantam qu'il attendoit ſes ordres; & dans l'intervalle il s'aſſit ſur une piéce de cuir, telle que la plûpart des ſpectateurs en avoient apporté; [cependant les Gardes de Bantam apprêtèrent leurs Armes, pour le défendre, au cas qu'il fut attaqué]. Le Roi de Bantam apprenant qu'il étoit ſi proche, envoya auſſi-tôt deux de ſes principaux Officiers pour le conduire juſqu'au trône. Il le reçut avec de grandes marques de diſtinction. Il l'embraſſa; & la cérémonie de l'hommage étant achevée, il le fit aſſeoir près de lui, ſur une petite eſtrade beaucoup moins élevée que ſon trône, qui ſembloit avoir été préparée dans cette vûe. Les petits Princes rendirent leur hommage après lui, & prirent place enſuite dans un rang fort inférieur. Vers midi, on vit paroître les préſens, dans l'ordre que j'ai déja repréſenté. Entre une infinité d'animaux, on admira beaucoup une ſorte de lion, que les Indiens appellent *Machan*, & qui paſſe pour la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il eſt marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & ſon agilité ſont ſi extraordinaires, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds ſur ſa proye. Il s'en trouve un aſſez grand nombre dans l'Iſle de Java, & les ravages qu'ils y font dans certains tems, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chaſſe eſt ſi dangereuſe, qu'elle coûte ordinairement la vie à pluſieurs Soldats. Elle ſe fait quelquefois la nuit, [parce que le Machan n'apperçoit rien dans l'obſcurité, quoiqu'il ſorte de ſes yeux des traits de flamme qui le font découvrir.] Celui que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, fut apporté dans une

Machan, bête extrêmement féroce.

loient pas ſe conformer aux coutumes du pays ils auroient pu ne pas s'approcher de ſi près du Théatre, ou ſe diſpenſer d'aſſiſter à cette fête.

EDMOND SCOT. 1605. une cage traînée par deux bufles, & laiſſoit voir dans cette ſituation dequoi ſa fureur l'auroit rendu capable en liberté. On vit paroître encore avec plus d'admiration un jardin tout entier, couvert non-ſeulement de fleurs & de légumes, mais chargé d'arbres; ſans parler d'un étang, rempli de poiſſons, qui nageoient dans l'eau. [Mais Scot a ſoin d'ajoûter que tout étoit artificiel, & que cette machine n'avoit point au fond d'autre mérite que celui d'une grandeur prodigieuſe, qui demandoit une infinité d'hommes & d'animaux pour la traîner. La plûpart de ces ouvrages venoient de l'induſtrie des Chinois; car la groſſièreté des Javans les rend peu capables d'invention. Il eſt ſurprenant, ſuivant la remarque de Scot, qu'ils puiſſent traiter avec le dernier mépris une Nation qui ſert ainſi preſqu'également à les amuſer & à les faire vivre.] [On apporta enſuite un magnifique lit complet. Les couvertures étoient brodées en Or, les Oreillers étoient de ſoie, & galonnés d'or; le bois du lit étoit doré & orné d'ouvrages de ſculpture.] La marche fut fermée par le fils du Roi de Jacatra, qui parut ſur un char traîné par des bufles. Cet attelage eut peu d'agrément pour l'Auteur. Mais il remarque que l'Iſle de Java eſt mal fournie de chevaux, & qu'ils n'y ſont pas d'une taille avantageuſe. Auſſi ne les y employe-t'on jamais à tirer, ni même à d'autres éxercices que ceux de la courſe, qui ſe font le Samedi au ſoir, & qui reſſemblent beaucoup à ceux de Barbarie.

Jour de la Circonciſion. ENFIN, le dernier jour des Fêtes, qu'on avoit fait tomber exprès à leur Sabbat, le Roi fut porté au Temple, ſur l'échaffaut même d'où il avoit vu tous ces ſpectacles, & fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. On aſſûra Scot que plus de quatre cens perſonnes avoient été employées à porter l'échaffaut; mais à juger par la grandeur même de cette machine il trouva de l'éxagération dans ce récit.

Retour de Midleton à Bantam. (z) LE 24 de Juillet, Middleton, rentrant dans le Port de Bantam avec une riche cargaiſon de Girofle, apprit à Scot les triſtes marques qu'il avoit reçues de la reconnoiſſance des Hollandois, après les ſervices qu'il leur avoit rendus. [En comparant cette conduite avec celle qu'ils tenoient depuis long-tems dans l'Iſle de Java, il ne fut pas difficile aux Anglois de prévoir ce qu'ils en devoient attendre à l'avenir. Cependant Middleton ne ceſſa point de répéter aux Facteurs du Comptoir qu'il falloit éviter toutes les occaſions de querelle, & ſe faire un appui de la conſidération que leur honnêteté même & leur modération ne manqueroient pas de leur attirer de la Cour. En effet ils continuèrent de recevoir du jeune Roi des témoignages d'une eſtime diſtinguée;] & le Roi de Jacatra, qui paſſa quelques ſemaines à Bantam, fit l'honneur à Middleton de le viſiter ſur ſon bord. [Mais ces apparences de diſtinction devinrent un nouveau ſujet de jalouſie pour les Hollandois.] Le premier d'Août, tandis que Scot travailloit ardemment au Magaſin, avec une partie de ſes gens, il vit arriver deux Anglois du Vaiſſeau de Middleton qui étoient pourſuivis par quelques Hollandois, & qui en avoient reçu pluſieurs bleſſures. Dans le reſſentiment de cette inſulte, il ſortit avec la première arme qui tomba ſous ſes mains, & ſes gens le ſecondèrent ſi bien, que non-ſeulement il fit prendre la fuite à ſes Ennemis, mais qu'il en tua un & coupa

Jalouſies des Hollandois.

Leur effet tragique.

(z) Ici commence la 8e. Section de l'Original. R. d. E.

coupa les bras à deux autres. Il n'étoit encore rien arrivé de si vif entre les deux Nations. Le Chef du Comptoir Hollandois en porta aussi-tôt ses plaintes à Middleton; mais il le trouva si bien informé, qu'ayant été obligé de reconnoître que l'injustice & la violence étoient du côté de ses gens, il prit le parti de boire pendant le reste du jour avec les Anglois du Vaisseau. Le Roi de Bantam, à qui l'on fit le récit de ce combat, se réjouît beaucoup que le mort fût un Hollandois, & déclara publiquement qu'il s'affligeroit peu que tous les autres eussent le même sort. Edmond Scot. 1605.

☞ [Deux ou trois jours auparavant il étoit arrivé de Ternate un Vaisseau Hollandois nommé le grand *Enchuisen*. Le 11 d'Août deux Vaisseaux partis de Camboye amenèrent dans le port une riche prise qu'il avoient faite sur les Portugais. Le même jour il arriva un autre Bâtiment de Ternate.]

✠ L'Ascension n'ayant pas tardé long-tems à suivre l'Amiral, [les Anglois se trouvèrent en état de faire face à leurs Ennemis, pendant que ces deux Vaisseaux demeurèrent à Bantam. Aussi trouvèrent-ils les Hollandois beaucoup plus humains dans cet intervalle.] Le 8 de Septembre, les principaux Marchands de Hollande donnèrent à Middleton & à ses Facteurs un magnifique festin, où l'amitié parut se renouveller avec une parfaite franchise. Cependant deux jours après cette réconciliation, il s'éleva une nouvelle querelle, où plusieurs personnes furent blessées dans les deux partis.

☞ [Le 15 deux Vaisseaux Hollandois chargés de poivre, de clouds de girofle, & de ce qu'ils avoient enlevé aux Portugais, firent voile pour la Hollande. Le 21 l'Amiral Hollandois arriva de Banda, & le lendemain le Général envoya quelques Marchands pour le complimenter.]

✠ [Le retour de cet Amiral, nommé Syverson, & la grossièreté de son caractère, devinrent encore l'occasion de plusieurs combats.] Un jour que Middleton étoit assis à la porte du Comptoir Anglois, dans un entretien fort tranquille avec quelques Portugais, un yvrogne du Vaisseau de Syverson vint s'asseoir impudemment à ses côtés. Il le força de se retirer. Au même moment plusieurs Matelots du même bord parurent avec leurs couteaux, pour soûtenir leur Compagnon. Les Anglois sortirent du Comptoir, dans la seule vûe de se défendre. On en vint aux mains avec la dernière chaleur, & les Hollandois furent poussés jusques dans la maison d'un Chinois, où ils ne parvinrent à se mettre à couvert qu'après avoir eu plusieurs de leurs gens blessés. Mais à peine les Anglois se furent-ils délivrés de ces Ennemis, qu'il en revint une autre Troupe, avec lesquels il fallut recommencer le combat. Comme la plûpart étoient yvres, & que la curiosité en amenoit d'autres sans aucun dessein de prendre part à la querelle, Middleton parut lui-même, pour garantir les plus sensés de la fureur de ses gens, & leur offrir un azile dans le Comptoir. Ainsi rien n'étoit plus étrange que d'en voir une partie aux mains avec les Anglois, tandis que les autres en étoient traités avec autant de civilité que d'amitié. Enfin les yvrognes furent assez maltraités pour se repentir de leur insolence, & chercher leur salut dans la fuite. Syverson, malgré son arrogance naturelle, se vit obligé de reconnoître le tort de ses Matelots, & prit le parti d'en faire des excuses à Middleton. Autres sanglans démêlés.

EDMOND SCOT. 1605.

Menaces encore plus terribles.

MAIS (a) ce qui commença bientôt à cauſer de plus juſtes allarmes aux Anglois, ce fut d'apprendre de quelques Matelots de leur Nation qui ſervoient ſur les Vaiſſeaux de Hollande, que le Contre-maître de l'Amiral Syverſon avoit conſeillé à tous les Hollandois, de ne jamais ſortir ſans armes, & de poignarder ſur le champ le premier Anglois qui donneroit devant eux quelque marque de fierté ou de réſiſtance. Cet avis parut d'autant plus ſérieux, que ceux dont on l'avoit reçu étoient retenus à bord avec de grandes précautions, & que pour le donner, ils avoient été obligés d'employer un ſtratagême qui avoit fort heureuſement réuſſi. A la vûe de quelques Anglois qui avoient paſſé dans une Chaloupe auprès de la Flotte Hollandoiſe, ils avoient jetté dans l'eau une petite boëte qui contenoit une Lettre en Anglois. Ce ne fut pas ſans peine qu'elle fut pêchée par les gens de la Chaloupe; & loin de s'attendre à ce qu'elle contenoit, il n'auroient pas jugé qu'elle méritât les mouvemens qu'ils ſe donnèrent pour la prendre, s'ils n'avoient entendu crier dans le même tems, *have a care*, c'eſt-à-dire, *prenez garde*. Après avoir reçu ce terrible avis, ils furent tentés de faire main-baſſe ſur tous les Hollandois qu'ils rencontrèrent en allant au Comptoir. Mais ne voulant rien entreprendre ſans l'ordre de Middleton, il lui remirent la boëte & la Lettre. On tint Conſeil auſſi-tôt. Les Hollandois avoient alors ſept grands Vaiſſeaux dans le Port, & le nombre des Anglois ſe réduiſoit à deux. Il n'étoit pas queſtion d'attaquer, ſur-tout lorſqu'au milieu des reſſentimens on n'avoit que des vûes de paix & de commerce; mais des craintes ſi preſſantes obligeoient de ne rien négliger pour ſe défendre. Après avoir pourvû à la garde du Comptoir, Middleton envoya ordre ſur les deux Vaiſſeaux de ne laiſſer ſortir perſonne pendant le reſte du jour; & faiſant la même défenſe aux gens du Comptoir, il prit le parti de ſe rendre chez les Commandans Hollandois, ſans autre ſuite que ſon Sécretaire & deux domeſtiques. Là, ſans faire connoître les lumières qu'il avoit reçues, il témoigna beaucoup de chagrin des ſemences de haine qu'il voyoit croître tous les jours entre les deux Nations; & ne balançant point à prétendre que la faute venoit des Hollandois, puiſqu'on ne pouvoit pas ſuppoſer raiſonablement que dans une ſi grande inégalité de forces les Anglois fuſſent les agreſſeurs, il pria les Commandans de s'expliquer avant ſon départ ſur leurs véritables intentions, afin qu'il n'eût point à ſe reprocher d'avoir abandonné le Comptoir Anglois

Stratagême de quelques Matelots Anglois.

Middleton termine les différens par compoſition.

☞(a) Tout ce paragraphe eſt autrement dans cette Traduction que dans l'Original. Voici ce qui ſe lit dans le dernier. „ Ce qui avoit augmenté l'Animoſité des Anglois, étoit un avis „ qu'ils avoient reçus de quelques-uns de leurs „ Compatriottes qui étoient ſur la Flotte Hollandoiſe, qui leur avoient appris que le Pilote de l'Amiral étoit allé de Vaiſſeau en „ Vaiſſeau pour exhorter l'équipage à ſortir „ toûjours armés & à tuer tous les Anglois „ qu'ils rencontreroient. Ainſi les Hollandois „ loin d'avoir raiſon de ſe plaindre, devoient „ au contraire ſe louër d'avoir été traités ſi „ doucement par les Anglois, qui en auroient „ pu tuer pluſieurs dans cette diſpute, ſi leur „ Général avoit voulu le permettre. Au reſte „ ce fut un ſujet d'étonnement pour tous les „ habitans de Bantam, de voir que les Anglois qui n'avoient que deux Vaiſſeaux ôſaſſent en venir aux Mains, avec des gens „ qui en avoient ſept. Après cette affaire, l'Amiral Hollandois, accompagné de pluſieurs „ Capitaines & Marchands, vint au logement des Anglois, & après qu'on eut un peu parlé de la diſpute, l'Amiral reconnut le tort de „ ſes gens, & promit d'y mettre ordre, enſuite après pluſieurs politeſſes de part & d'autre on ſe ſépara bons amis. R. d. E.

Digitized by Google

Anglois à la diſcrétion de ſes Ennemis, tandis qu'il croyoit au contraire la Hollande unie d'intérêts & d'amitié avec l'Angleterre. Un diſcours ſi ſérieux réveilla toute l'attention des Hollandois. Ils convinrent des excès où l'yvrognerie avoit quelquefois emporté leurs Matelots ; mais ils ſe plaignirent qu'au lieu de demander de juſtes ſatisfactions, par les voyes qui convenoient au bien commun, les Anglois s'attribuaſſent le droit de ſe faire juſtice par leurs propres mains. Middleton répondit adroitement que ce n'étoit donc qu'un mal-entendu, puiſqu'il n'avoit jamais eu d'éloignement pour les termes qu'on lui propoſoit, mais que l'équité demandoit qu'il y eût des régles établies, ſur leſquelles les Anglois puſſent compter. Cette ouverture fut reçue de bonne grace. Syverſon reconnut lui-même que l'intempérance de ſes Matelots devoit être retenue par quelque frein. On convint d'établir des châtimens éxemplaires pour les mutins & les querelleurs. Les cas & les peines furent réglés de concert ; & Middleton promit au nom des Anglois qu'ils n'employeroient point les voyes de fait pour ſe venger, ſans avoir demandé juſtice & trouvé de la difficulté à l'obtenir. Ce Traité fut publié ſur les Vaiſſeaux des deux Nations & dans les deux Comptoirs. Middleton en prit une copie, pour l'emporter en Angletêrre, avec la ſatisfaction de pouvoir prouver par les articles & les termes mêmes de la Tranſaction, que la ſource des querelles étoit toûjours venue des Hollandois. Syverſon, & tous ſes Facteurs, l'accompagnèrent quelque tems dans la rue, pour faire éclater leur réconciliation. Le jour ſuivant, qui fut choiſi pour la publication du Traité, ils acceptèrent un feſtin au Comptoir Anglois, où les promeſſes furent ſolemnellement ratifiées. Middleton fut traité de même au Comptoir Hollandois, & l'on ne ſe quitta qu'après avoir ſcellé l'amitié par de nouvelles proteſtations.

Edmond Scot. 1605.

Accord entre les deux Nations.

Elle fut confirmé par un événement qui ſembloit intéreſſer les deux Nations. Quelques Javans qui appartenoient au plus grand Seigneur de la Cour, ✠ trouvèrent le moyen de dérober neuf mouſquets à bord de l'Aſcenſion. [Une hardieſſe de cette nature parut d'une ſi dangereuſe conſéquence aux deux Amiraux, qu'avant d'en porter leurs plaintes à la Cour, ils feignirent pendant quelques jours de l'ignorer, dans l'eſpérance que l'impunité ramenant les mêmes Voleurs, qu'on ne connoiſſoit point encore, on pourroit les prendre ſur le fait. Les Chaloupes des deux Flottes veillèrent pendant pluſieurs nuits. Enfin l'on découvrit une Barque du Pays, qui s'avançoit dans l'obſcurité, & qui s'approcha de l'Amiral Anglois. Mais au moment que les Javans, encouragés par le ſilence & les ténébres, alloient appliquer une échelle qu'ils avoient apportée, le bruit des Chaloupes qui fondirent bruſquement ſur eux, leur fit prendre le parti de ſe ſauver à la nage.] On ne laiſſa point d'en arrêter deux. Ils furent interrogés auſſi-tôt par les deux Amiraux (*b*). L'eſpérance qu'on leur donna d'être traités avec douceur, leur fit confeſſer le premier vol, & l'intention dans laquelle ils étoient venus d'en commettre un nouveau. Ils déclarèrent le nom de leur Maître & l'uſage qu'ils avoient fait des neuf fuſils. Middleton prit le parti de les envoyer au Protecteur, en ſe contentant de lui faire redemander ſes armes. Mais le bruit de cette avanture

Vol fait aux Anglois.

Les Voleurs ſont arrêtés par artifice.

(*b*) *Angl.* par Scot. R. d. E.

Digitized by Google

EDMOND SCOT. 1605.

avanture étant allé juſqu'au Roi, le Seigneur même à qui ils appartenoient crut ſon honneur intéreſſé à ſolliciter leur punition. Ils furent condamnés à mort avec tant de conſidération pour les Anglois, que d'autres raiſons ayant fait différer le ſupplice d'un jour ou deux, le Protecteur leur en fit faire des excuſes. Middleton s'imagina d'abord que c'étoit un artifice pour ſauver les coupables, & ne deſirant point leur mort, il étoit réſolu de ſe borner à cette ſatisfaction. Cependant il apprit, deux jours après, qu'on les conduiſoit au lieu de l'éxécution. La pitié le preſſa de s'y rendre. Il arrêta le cortège, en proteſtant qu'il ne demandoit point d'être vengé. Mais le Bourreau lui répondit qu'après l'ordre du Roi, il n'étoit au pouvoir de perſonne de les ſauver, & que toutes les offres du monde ne lui feroient pas ſuſpendre ſon devoir. Les deux coupables ſouffrirent la mort avec beaucoup de patience. C'eſt le caractère des Javans, d'être auſſi fermes lorſqu'ils voyent la mort inévitable, qu'ils ſont lâches & timides à la vûe d'un péril qu'ils peuvent éviter par la fuite. Ils tremblent dans une bataille, & meurent tranquillement par la main d'un Bourreau.

Leur punition.

Le 26 de Septembre, la moitié de Bantam fut ruinée par un Incendie, dont les Hollandois ne purent ſauver leur Comptoir. Les Anglois furent plus heureux; & devant leur ſûreté à la faveur du vent, ils eurent la liberté de s'employer avec zèle au ſecours d'autrui. Ils aidèrent à préſerver des flammes le grand Magaſin de Hollande; mais tous les édifices extérieurs furent conſumés, avec tant de dommage pour les Particuliers, que pluſieurs Marchands Hollandois qui éxerçoient le Commerce depuis l'origine de l'Etabliſſement, perdirent tout ce qu'ils poſſédoient. Le feu reprit deux fois dans l'eſpace de quatre jours, & mit les Anglois à leur tour dans le beſoin d'être aſſiſtés. Cependant ils en furent quittes pour des frais de tranſports & pour des inquiétudes qui ne furent nuiſibles qu'à leur repos. Middleton ne voyant plus rien qui dût retarder ſon départ, prit congé de l'Amiral & de tous les Officiers Hollandois par un grand feſtin, où l'éxécution du Traité fut jurée au milieu de la bonne chère & de la joye.

Incendies à Bantam.

Le 4 d'Octobre, tous les Marchands Anglois, qui devoient partir avec la Flotte, ſe rendirent à la Cour avec Middleton. Ils y reçurent du Roi de nouveaux témoignages de la protection dont il n'avoit pas ceſſé de les honorer. Scot qui étoit de ce nombre eut la ſatisfaction de voir ſa conduite approuvée de ce Prince & de tous les Seigneurs, & d'entendre former à tout le monde des vœux ardens pour ſon retour. On ſe rendit à bord le 6, & le lendemain à trois heures après midi, on leva l'ancre, au bruit de quelques coups de canon dont on ſalua la Ville & la Flotte Hollandoiſe.

Départ de la Flotte Angloiſe.

La nuit ſuivante, entre onze heures & minuit, on aborda dans une Iſle où Middleton s'étoit fait devancer par quelques Matelots pour y couper du bois. [Tandis qu'on étoit à l'embarquer, il arriva une petite Barque Indienne, qui n'avoit pour conducteur qu'un jeune Hollandois, accompagné de deux femmes de Java. Scot, qui étoit à terre, s'étant préſenté à leur débarquement, reconnut le Hollandois, pour l'avoir vû pluſieurs fois avec ſon père, qui étoit un Facteur de leur Comptoir. Auſſi s'apperçut-il que ſa préſence lui cauſoit de l'embarras; ſes queſtions le troublèrent encore plus. Enfin ſoupçonnant du myſtère dans l'état où il le voyoit, avec deux femmes, dont l'une étoit fort jeune, & quelques males qui annonçoient le deſſein d'un

Fuite d'un jeune Hollandois avec une fille Javane.

Digitized by Google

d'un plus long voyage, il lui demanda au hazard s'il vouloit retourner en Europe. Le jeune homme prit cette demande pour une offre, & ſerrant affectueuſement la main de Scot, il l'aſſûra que s'il obtenoit de lui cette faveur, il croiroit lui être redevable de la vie. Ses vûes, proteſta-t'il, étoient innocentes. Il vouloit retourner à Midelbourg où il étoit né, pour revoir ſa mère qu'il aimoit beaucoup. C'étoit malgré lui que ſon père lui avoit fait faire le voyage des Indes. La jeune Javane qui étoit avec lui vouloit bien l'accompagner en Europe, & l'autre étoit une Eſclave qui avoit conſenti volontairement à les ſuivre. Scot, embarraſſé de cette prière, s'excuſa ſur le peu d'autorité qu'il avoit ſur la Flotte, & lui conſeilla de s'adreſſer à l'Amiral. Mais le jeune homme, l'embraſſant avec ardeur, le conjura de ſe rendre lui-même ſon protecteur auprès de Middleton. Quoiqu'on ſe diſpoſât à lever l'ancre, Scot lui promit de faire ſuſpendre le départ en ſa faveur. Il ſe rendit à bord de l'Amiral, fort perſuadé que le fond de cette avanture étoit quelque galanterie de jeuneſſe, & doutant déja s'il convenoit aux Anglois de s'y prêter, Middleton s'en fit encore plus de ſcrupule. C'étoit offenſer les Hollandois dans la perſonne d'un de leurs principaux Facteurs; & s'il étoit queſtion d'un enlevement, comme ils étoient portés l'un & l'autre à le croire, c'étoit irriter tout à la fois les Javans, qui ſont extrêmement ſenſibles à l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. Dans cet embarras, l'Amiral réſolut d'être inſenſible aux prières du jeune homme, & lui fit dire par Scot que diverſes raiſons ne lui permettoient point de le recevoir. Cependant ſes larmes, qui commencèrent à couler en abondance, & celles de la jeune Javane, qui ſe déſeſpéroit de la penſée de reparoître à la vûe de ſon père, firent tant d'impreſſion ſur Scot, qu'il entreprit de les ſervir par une autre voye. La Flotte n'étoit qu'à cinq ou ſix lieuës de Bantam. Il obtint de l'Amiral la permiſſion de s'y rendre dans une Chaloupe, avec l'aſſûrance, ſinon de faire agréer leur départ à leurs parens, du moins de faire goûter au Roi, & même aux Hollandois, la conduite de Middleton, qui n'avoit pas voulu ſans leur participation, favoriſer une fuite dont ils pouvoient être également choqués. L'offre d'un ſi grand ſervice rendit le jeune Hollandois tout-à-fait ſincère, d'autant plus que devant attendre le retour de Scot ſur la Flotte, il ſuppoſoit que ſi les repréſentations de ſon interceſſeur ſe trouvoient inutiles, les Anglois ne feroient plus difficulté de le recevoir. Il avoua donc que la jeune Javane étoit fille de *Mammack*, Seigneur de la Cour; qu'il l'avoit vûe pour la première fois à la Fête de la Circonciſion, & que par l'entremiſe de l'Eſclave, qu'il avoit gagnée à force de préſens, il avoit trouvé le moyen de s'en faire aimer: que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de lui propoſer leur fuite, & que ne pouvant douter avec cette preuve d'affection qu'il n'en fût aimé parfaitement, il perdroit mille fois la vie plûtôt que de l'abandonner. Ce détail augmenta le zèle de Scot à les ſervir. Etant retourné à Bantam, il commença ſa négociation par les deux pères, qu'il trouva également affligés de la perte de leurs enfans; mais loin d'avoir leur colère à vaincre, il comprit que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, étoit de les revoir. Cette ouverture lui fit eſpérer de finir l'avanture par une prompte réconciliation. La difficulté n'étoit que pour les deux Amans, qui étoient menacés de ne ſe revoir jamais. Scot preſſentit là-deſſus les deux pères. Ils firent la même réponſe; c'eſt-à-dire, que n'ayant point entr'eux de

Edmond Scot. 1605.

EDMOND SCOT. 1605.

reproche à ſe faire, & ne croyant point leurs enfans indignes l'un de l'autre, ils ne propoſèrent point d'autre obſtacle que celui de la Religion. Scot s'imagina que c'étoit un article qu'on pouvoit leur laiſſer le ſoin de déméler, & que ſi l'un des deux Amans étoit capable d'abandonner la ſienne, il y avoit beaucoup d'apparence que le changement ſeroit à l'avantage du Chriſtianiſme. Après cette réflexion, dit-il lui-même, il ne fit pas difficulté d'apprendre aux deux pères dans quel lieu il avoit laiſſé leurs enfans. Ils le remercièrent tous deux de cet important ſervice, & ſe mettant dans une Pinaſſe Hollandoiſe, ils l'accompagnèrent juſqu'à la Flotte. Scot n'ajoûte rien à ce récit; mais on trouvera dans une des Relations ſuivantes, quelques circonſtances qui ſemblent regarder le même événement.]

LE 9, Middleton remit à la voile, & ſa navigation ne fut point interrompue juſqu'en Angleterre.

CHAPITRE III. (a)

Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam, en 1605.

MICHELBURNE. Flotte indépendante de la Compagnie des Indes.

[IL paroît que les Privilèges de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'étoient point excluſifs, puiſqu'on trouve pluſieurs Voyages entrepris ſous la protection du Roi d'Angleterre, ſans aucune dependance de la Compagnie pour le Commerce.] *Michelburne*, dont Purchaſſ nous a conſervé la Relation (b), étoit un Gentilhomme opulent, à qui le goût des avantures & le deſir d'augmenter ſes richeſſes, firent équiper deux Vaiſſeaux avant le retour de l'Amiral Middleton. Il en prit le commandement lui-même, & partant de *Cowes*, dans l'Iſle de Wight, le 5 de Décembre 1604, [il déclara dès le premier jour à ſes gens, que n'étant pas fort entendu dans les affaires du Négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage. Il parle de ſa cargaiſon, ſans nous apprendre de quoi elle étoit compoſée; mais] le nom de ſes deux Vaiſſeaux étoient le *Tygre* & le *Whelp*. Il étoit accompagné du Capitaine Davis, qu'on a déja vû paroître dans deux Voyages, l'un avec les Hollandois, l'autre avec Lancaſter. [Un autre Jean Davis fut auſſi de ce Voyage; c'eſt le même qui publia en 1615 (c) quelques directions curieuſes pour ceux qui voyageroient en différentes parties des Indes Orientales.]

1604. Départ de Michelburne & ſa réſolution.

Rade d'Aratana.

MICHELBURNE arriva le 23 de Décembre à l'Iſle de Ténérife, où il jetta l'ancre dans la Rade d'*Aratana*; & juſqu'au 16 de Janvier, qu'il paſſa la Ligne, il eut beaucoup à ſouffrir de l'excès de la chaleur & de divers orages. Son premier deſſein étoit de gagner l'Iſle de *Loronha*. A trois degrés du Sud, il trouva une quantité incroyable de Poiſſons, & ſur-tout de Bonites & de Dauphins. La facilité de les prendre lui parut auſſi ſurprenante que l'abondance

Abondance de poiſſons & d'oiſeaux.

(a) C'eſt le Chap. IV. de l'Original. R. d. E.

(b) Voyez *Pilgrims*, *Vol. I. pag.* 132. Cette relation y eſt intitulée *Second Voyage du Capiteine Davis*; mais mal-à-propos, puiſque Davis avoit déja fait auparavant deux fois ce même Voyage, & que par conſéquent celui-ci étoit ſon troiſième.

(c) Voyez *Purchaſſ's Pilgrims* Vol. I. pag. 440 & 444.

Digitized by Google

dance du nombre & des eſpèces. Quoiqu'il fût en pleine mer, il vit d'épaiſſes nuées d'oiſeaux, auxquels les Matelots ont donné le nom de *Pecharaboves* & d'*Alcantrazes*. Les premiers viennent ſe repoſer ſur les Vaiſſeaux pendant la nuit, & s'effrayent ſi peu de la vûe des hommes, que ſi on leur tend le bras, ils ſe perchent deſſus. L'Alcantraze eſt une ſorte d'oiſeau de proye, qui ſe nourrit de ſa pêche, & qui fait particuliérement la guerre au Poiſſon volant. Michelburne. 1605.

La Flotte aborda le 22 de Janvier à l'Iſle de Loronha, au 4e degré de latitude méridionale. L'agitation des vagues y eſt ſi violente, que la Chaloupe fut renverſée en s'approchant du rivage. Richard Michelburne, parent de l'Amiral, eut le malheur de ſe noyer, ſans pouvoir être ſecouru. Trois jours après, le même accident arriva à la Barque longue, & fit périr deux Matelots. Quoique cette Iſle ſoit commode aux Voyageurs par ſa ſituation, rien n'eſt ſi dangereux que ſes bords. Peu de jours auparavant, un Vaiſſeau Hollandois, que le beſoin d'eau & de bois y avoit amené comme Michelburne, y avoit perdu ſa Chaloupe avec quantité de Matelots, qui s'étoient briſés contre un rocher. Iſle de Loronha. Ses bords ſont fort dangereux.

Les Anglois qui deſcendirent dans l'Iſle n'y trouvèrent qu'un Pays déſert, dont tous les Habitans ſe réduiſoient à ſix Négres. Elle étoit autrefois remplie de Chèvres & de Vaches ſauvages; mais ces animaux ont été détruits par les Caraques Portugaiſes, qui s'y rafraîchiſſent en allant aux Indes. Les Portugais y ont laiſſé un petit nombre de Négres, pour tuer des Chèvres, dont ces malheureux Eſclaves boucannent la chair & la tiennent prête au paſſage des Vaiſſeaux. Cependant Michelburne ne put s'en procurer qu'une quantité médiocre. Mais, ſes gens tuèrent une multitude de Tourterelles, d'Alcantrazes, & d'autres oiſeaux dont la chair leur parut délicieuſe. Ils trouvèrent auſſi du Maïs ou du bled d'Inde en abondance; du coton, des gourdes ſauvages & des melons d'eau. Elle n'eſt habitée que par ſix Négres.

Le 12 de Février, vers le 7e. degré de latitude méridionale, ils furent tout-d'un-coup effrayés par un étrange phénomène. La mer jetta des flammes ſi vives au milieu de la nuit, après que la Lune eût quitté l'horiſon, que la lumière ne le cédant guéres à celle du jour, on liſoit facilement les plus petits caractères d'impreſſion. Etrange Phénoméne.

La Flotte paſſa, le 13 au matin, à la vûe de l'Iſle, ou plûtôt du Roc de l'Aſcenſion, au 8e. degré 30 minutes du Sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au Sud-Sud-Eſt; quoique, ſuivant le calcul des Pilotes, on s'en crût éloigné de quarante lieuës. Le lendemain on ſe trouva fort près du rivage, dix ou douze lieuës au-deſſous de la Baye de Saldanna; & le jour ſuivant on tomba près d'une petite Iſle que le Capitaine Davis prit pour celle qui n'eſt qu'à cinq ou ſix lieuës de Saldanna. L'Amiral, curieux d'y deſcendre, ſe mit dans la Chaloupe avec trois de ſes amis & quatre rameurs. Mais tandis qu'il étoit à terre, il s'éleva une tempête, qui fit perdre, pendant deux jours, la vûe de l'Iſle à ſon Vaiſſeau. Il y trouva dans cet intervalle un ſi grand nombre de Lapins, qu'il lui donna le nom de *Coney Iſland*, ou *Iſle des Lapins*. Le 8, on alla jetter l'ancre dans la Baye de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de deſcendre au rivage. Iſle des Lapins.

Le Pays qui environne cette Baye eſt ſi bien fourni de toutes ſortes de proviſions,

MICHELBURNE. 1605. Baye de Saldanna.

viſions, que les Sauvages ne jouiſſent nulle part d'une ſi parfaite abondance. Il eſt rempli de Bœufs & de Moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe, de Chèvres, de Daims, d'Antilopes, de Renards, de Liévres, de Grues, d'Autruches, de Hérons, d'Oyes, de Canards, de Faiſans, de Perdrix, & d'autres ſortes d'excellens Oiſeaux. Il eſt arroſé par une infinité de fontaines & de ruiſſeaux d'une eau très-pure, qui deſcendant du ſommet de pluſieurs hautes montagnes, rendent les vallées agréables & fertiles. On y trouve au long des Côtes un arbre qui reſſemble beaucoup au *Buis*, mais beaucoup plus dur. Les Palmiers y ſont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les Habitans du Pays empreſſés à leur apporter toutes ſortes de proviſions. Un Veau gras ne leur coûtoit qu'une demie-livre de fer; & pour deux ou trois clouds ils achetoient un Mouton. Mais le Monde n'a peut-être point d'hommes auſſi groſſiers & d'un eſprit auſſi borné que ces Négres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de Bête, paſſée ſur les épaules, & vers la ceinture une autre piéce qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la Flotte demeura dans leur Baye, ils ſe nourriſſoient des inteſtins de toutes les parties des animaux que les Anglois rejettoient, ſans les nettoyer & ſans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un moment de cendre chaude; après quoi ſe contentant de les ſecouër un peu, ils mangeoient avidement cette viande à demi-crue & mêlée de cendre. Ils ſe nourriſſent auſſi de racines, que le Pays produit abondamment.

Groſſiéreté des Négres de Saldanna.

LA bonté des rafraîchiſſemens rendit la ſanté & les forces à tous les Matelots, qui avoient beaucoup ſouffert du ſcorbut depuis qu'ils avoient paſſé la Ligne. On remit à la voile le 3 de Mai, après avoir employé vingt-cinq ou vingt-ſix jours dans la Baye de Saldanna. Le 7, on ſe trouva douze lieuës au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, & l'on paſſa heureuſement pendant la nuit les écueils du Cap *das Aguillas*. Le 9 il s'éleva une tempête qui ſépara les deux Vaiſſeaux pendant quarante-quatre heures, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouvantable. Les Portugais appellent cet endroit *le Lion de la Mer*, non-ſeulement parce que les orages y ſont preſque continuels, [mais à cauſe d'une eſpéce de rugiſſement que l'agitation des flots y produit, & qui répand la terreur dans les ames les plus intrépides.] Au fort de la tempête, on vit ſur le grand mât une flamme de la groſſeur d'une chandelle, qui parut ſucceſſivement pendant deux nuits. Ce Phénoméne n'a rien d'effrayant. Les Portugais l'appellent *Corpo ſanto*, & croyent qu'il annonce la fin du péril. On l'a regardé long-tems comme un Eſprit, qui s'intéreſſe au ſort des Vaiſſeaux mal-traités. Mais depuis qu'on ſe borne à des cauſes moins éloignées, on n'a pas cherché d'autre explication que les vapeurs qui s'élevent de la Mer dans une violente agitation des flots. [Suivant quelques Voyageurs] l'expérience a fait connoître que la tempête n'eſt point alors éloignée de ſa fin; & lorſqu'elle finit, il eſt naturel que le beau tems lui ſuccède.

Tempête.

Feu que les Portugais appellent Corpo-anto.

LA Flotte pouſſée par un vent favorable, découvrit, le 24, à la diſtance de ſept ou huit lieuës, l'Iſle de *Diego Raiz*, qui eſt ſituée au 19e. degré quarante minutes de latitude du Sud; 98 degrés trente minutes de longitude. On ſe propoſoit d'y relâcher; mais le vent, qui augmenta pendant la nuit, fit abandonner ce deſſein. Les environs de l'Iſle ſont peuplés d'un grand

Iſle de Diego Raiz.

grand nombre d'oiſeaux blancs, qui n'ont pour queuë que deux grandes plumes de la même couleur. Ils ſuivirent long-tems les Vaiſſeaux, malgré la force d'un vent ſi contraire, que les voiles furent briſées en pluſieurs endroits. On avança ſi peu pendant neuf ou dix jours, que le 3 de Juin, lorſqu'on s'imaginoit gagner l'Iſle de *Cirné* (*d*), on apperçut encore celle de Diego Raiz. Michelburne reprit le deſſein d'y aborder, dans la réſolution d'y attendre un meilleur vent; mais la multitude de rochers qui s'y préſente lui fit craindre de ne pouvoir jetter l'ancre en ſûreté. On prit le parti de continuer la navigation pour les Indes. Le 15, on eut la vûe des Iſles de *Banbas*, à ſix degrés trente-ſept minutes, de latitude du Sud, & cent neuf degrés de longitude. C'eſt une erreur dans la plûpart des Cartes que de les placer beaucoup plus à l'Oueſt. On en compte cinq. Elles abondent en oiſeaux, en poiſſon & en cocos. Mais en cherchant au Sud & à l'Oueſt, il fut impoſſible de trouver un bon ancrage. Dans certains lieux, on ne trouva point de fond; & dans d'autres, la pointe des rocs effraya les Pilotes. Le 19 on ſe trouva proche l'Iſle *Diego Gracioſa*, au 7e. degré trente minutes de latitude du Sud, & cent dix degrés quarante minutes de longitude. Sans y relâcher, on reconnut à la perſpective que le Pays en eſt fort agréable, & capable de fournir toutes ſortes de rafraîchiſſemens, ſi l'accès en étoit moins difficile. Mais le vent & la marée ſe trouvant contraires, il ne parut pas poſſible de vaincre les obſtacles. Michelburne donne à l'Iſle Gracioſa dix ou douze lieuës de longueur. Elle eſt couverte de Cocotiers, & ſi remplie d'oiſeaux, qu'ils y forment continuellement une eſpéce de nuée. Le 12 de Juin on repaſſa la Ligne, où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs cauſérent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la Flotte.

Michelburne. 1605.

Iſles de Banhas.

Iſle Gracioſa.

(*e*) Le 19 on découvrit une terre qui parut ſuivie d'une infinité d'autres, que Michelburne reconnut pour autant d'Iſles, ſituées ſous la haute terre de Sumatra, [à deux degrés de latitude du Nord.] La Mer s'y briſe avec tant de violence, que les Pilotes n'oſérent y aborder, quoique les Habitans euſſent allumé ſur la Côte un grand nombre de feux, pour les encourager par cette invitation. [Le 25 on jetta l'ancre près d'une petite Iſle, remplie d'arbres de Cocos, mais qui avoient peu de fruit.] Les Anglois y virent quelques habitans qui [les appellèrent par des ſignes, & qui étant tout-à-fait vêtus,] ſembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laiſſés dans ce lieu; pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des Vaiſſeaux de leur Nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande Iſle déſerte, qui ſe nomme *Bata* (*f*), à 20 minutes du Sud. Elle a des bois & des Rivières en abondance. Les ſinges y ſont en fort grand nombre, avec une eſpéce d'oiſeaux qu'on appelle la chauve-ſouris de cette Iſle. Michelburne en tua une de la longueur d'un lièvre, & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une ſorte de peau, qu'elle étend en ſautant de branche en branche, & qui reſſemble véritablement à des aîles. Elle

Grand nombre d'Iſles.

Iſle de Bata.

(*d*) Quelques-uns la prennent pour l'Iſle de *Diego Rodriguez* & d'autres pour celle de *S. Maurice*.

(*e*) Dans l'Original la 2de. Section du Chap. IV. commence ici. R. d. E.

(*f*) On la appellée dans la ſuite *China Bata*.

MICHELBURNE. 1605.

Elle eſt d'une agilité extrême ; & ſouvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre, elle ne s'appuie que ſur ſa queue.

Rencontre de trois Barques Portugaiſes.

LE 29, Michelburne étant à ſe promener au long du rivage, crut découvrir un Vaiſſeau, ſous une petite Iſle qui n'eſt qu'à quatre lieuës de celle de Bata. Il le prit pour ſon ſecond Bâtiment, qui ne l'avoit point encore rejoint, depuis que la tempête les avoit ſéparés. Il y envoya auſſi-tôt le Capitaine Davis, qui trouva trois Barques à l'ancre ; mais ſe défiant que ce fuſſent des Portugais, il n'approcha qu'autant qu'il falloit pour les obſerver. On l'invita par des ſignes à s'approcher, en lui offrant des poules & d'autres alimens. Ses ſoupçons ne firent qu'augmenter. Il retourna vers ſon Vaiſſeau, dans le deſſein de s'armer aſſez pour ne rien craindre, & le lendemain il s'avança ſi proche des trois barques, que jugeant de ſes intentions, elles levèrent auſſi-tôt l'ancre. [Il ne balança point à les pourſuivre, quoiqu'il n'eût que dix hommes dans ſa Chaloupe, & qu'enſemble elles n'en euſſent pas moins de vingt. Outre les mouſquets & ſabres, il avoit apporté deux petites piéces de canon, dont il ſes ſalua ſi heureuſement qu'au premier boulet il tua deux hommes à la dernière & la força de s'arrêter. Elle contenoit encore ſix Portugais de Priaman, qui étoient chargés de cocos, d'huile, de nattes, & de proviſions de bouche. Ils aſſurèrent Davis que Priaman n'étoit éloigné que de quatre ou cinq jours de navigation, & qu'à leur départ ils y avoient laiſſé un Vaiſſeau Anglois. Cette heureuſe nouvelle fut recompenſée par les bons traitemens du Vainqueur, qui ſe contenta de leur prendre leurs poules & leurs autres proviſions fraîches.] Ayant rejoint auſſitôt Michelburne, il le preſſa de remettre à la voile le 4 d'Août. Trois jours après ils découvrirent au long des Côtes, les deux autres barques que la crainte avoit fait retourner vers Priaman (*g*). Ils les preſſèrent ſi vivement qu'il les forcèrent de ſe faire échouër volontairement ſur le rivage, d'où tous les Portugais gagnèrent les montagnes. Davis, envoyé avec la Chaloupe, n'y ayant trouvé que des cocos, de l'huile, & des nattes, dédaigna un butin ſi vil, & n'en prit qu'une petite quantité.

Les Anglois en arrêtent une.

Ils joignent auſſi les deux autres.

LE 9, Davis ayant continué de ranger le rivage dans la Chaloupe, apperçut huit Pares, près d'une Ville nommée *Tico* ; & dans l'eſpérance d'y trouver le Vaiſſeau qu'il cherchoit, il ne balança point à s'en approcher. C'étoient des Indiens qui lui confirmèrent du moins que le Vaiſſeau Anglois étoit à Priaman, & que cette Ville n'étoit plus éloignée que de ſix lieuës.

Les Anglois retrouvent leur Vaiſſeau.

IL ſe hâta de porter cette agréable certitude à l'Amiral. On mit toutes les voiles au vent, pour arriver au Port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieuë, qu'on donna contre un banc de ſable, ſous un rocher qu'on auroit pris à ſa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de travail & de ſoins, ils ſe dégagèrent aſſez tôt pour entrer le même jour dans la Rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le *Whelp*, qui leur avoit cauſé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie, ils le ſaluèrent de toute leur artillerie. Le Capitaine vint dans ſon Eſquif au devant de l'Amiral,

(*g*) *Angl.* Ils découvrirent une Barque. R. d. E.

Digitized by Google

miral, & lui raconta toutes les disgraces qu'il avoit essuyées depuis leur sé- Michelburne. 1605.
✠paration. [Il avoit rencontré un Vaisseau Portugais de quarante piéces de canon, qui lui avoit donné la chasse pendant deux jours, & dont il avoit essuyé plusieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger.] Michelburne jetta l'ancre à la vûe de Priaman, sur un excellent fond. Cette Ville est située à quarante minutes de latitude du Sud.

L'Amiral arrive à Priaman.

Après avoir fait demander au Gouverneur la permission d'acheter du poivre, & de prendre des rafraîchissemens dans son Pays, il lui envoya un présent considérable, dans l'intention de le voir lui-même, & de régler avec lui quelques articles qu'il jugeoit nécessaires pour la sûreté des Anglois. Mais quoique son présent & ses Députés fussent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faisoit demander. Le Gouverneur répondit à cette proposition, que la guerre où le Royaume d'Achin étoit malheureusement engagé, l'obligeoit de s'observer beaucoup. Le Roi d'Achin, qui avoit alors deux fils, s'étoit déterminé à faire entr'eux pendant sa vie, le partage de sa succession. Il avoit donné le Royaume de *Pedir* au second, en réservant celui d'Achin pour l'aîné. Mais celui-ci choqué, de voir entrer tout-d'un-coup son cadet en possession d'une Couronne, tandis qu'il étoit condamné à demeurer dans la dépendance de son père pour attendre son héritage, s'étoit fait un parti considérable entre les Grands; & sous prétexte que l'âge ne permettoit plus au Roi de gouverner, il s'étoit saisi de sa personne, & l'avoit resserré dans une étroite prison. Ensuite, déclarant la guerre à son frère, il avoit prétendu que le Royaume de Pedir étoit une partie de ses Etats, qui ne pouvoit être démembrée, ou du moins, que son frère ne devoit posséder qu'à titre de Vassal & de Tributaire. Les Anglois jugèrent sur ce récit qu'ils n'avoient rien à se promettre dans un lieu si peu tranquille; & le 21, ils partirent pour Bantam.

Guerre entre les deux Princes d'Achin.

Indiens pris sur mer, & leur confession.

Le même jour, ils rencontrèrent deux Pares, dont les hommes sautèrent aussi-tôt dans l'eau. Michelburne, surpris de voir cette facilité à s'effrayer dans les Indiens, qui devoient être accoutumés à la vûe des Nations de l'Europe, donna ordre à ses gens de visiter leurs Barques. Quelques Anglois s'avancèrent dans la Chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit resté derrière les voiles plusieurs Indiens, qui blessèrent dangereusement ceux qui se présentèrent les premiers, & qui se jettant à la nage évitèrent le châtiment ✠auquel ils devoient s'attendre. [Cependant Davis qui avoit été lui-même atteint d'une flèche au bras, pressa les rameurs de les suivre. On en prit deux malgré l'adresse avec laquelle ils se déroboient en plongeant; & Davis, qui avoit eu l'occasion, dans ses voyages précédens, d'apprendre quelques mots de leur langue, n'attendit pas l'Interprête pour les interroger. Ils ne lui déguisèrent point qu'ils étoient en mer pour enlever sans distinction tout ce qui leur paroissoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette pyraterie. Davis n'étant point encore satisfait de cette réponse, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fussent attaqués par les Anglois, les conduisit à la Flotte, & leur fit faire d'autres questions par l'Interprête. Les menaces dont elles furent accompagnées, leur arrachèrent une confession fort étrange. Ils avouèrent que dans une des petites Isles qui sont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un Vaisseau Européen qui avoit fait naufrage sur leurs Côtes, & qu'en ayant sauvé plusieurs hommes

Plusieurs Portugais arrêtés par les Indiens.

Digitized by Google

MICHELBURNE. 1605.

mes & quelques femmes, ils les retenoient depuis long-tems parmi eux. Michelburne fut le plus ardent à vouloir approfondir ce récit. Il crut qu'indépendamment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de Nation de l'Europe qu'il ne fut obligé de ſecourir dans une ſi triſte ſituation. Quatre hommes, qu'il fit entrer dans une Pare avec deux Indiens, ſervirent de guides à la Flotte ; & remontant au deſſus de Priaman, il arriva le ſoir au travers de pluſieurs autres Iſles, à celle d'où les Indiens étoient partis. Entre pluſieurs Habitans qui ſe préſentèrent ſur le Rivage, il parut deux hommes vêtus à l'Européenne, que les Anglois reconnurent aiſément pour des Portugais. Ce fut une raiſon de balancer s'il leur offriroit du ſecours; mais le motif qui avoit déterminé Michelburne eut la force de ſoûtenir ſa généroſité. Il fit jetter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la Chaloupe pour recevoir des informations.

Il revint bien-tôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui n'ignorant point les juſtes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur Nation, ſupplièrent d'abord l'Amiral de conſidérer moins leur Pays que leur qualité d'hommes, & de ſe laiſſer toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui racontèrent qu'étant partis de Ternate pour Calecut, leur Capitaine s'étoit obſtiné à vouloir relâcher au Port d'Achin, par la ſeule curioſité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vû; & qu'en traverſant les petites Iſles qui bordent la Côte Méridionale de Sumatra, il n'avoit pû ſe garantir de la force des courans, qui l'avoient fait briſer contre celle de *Fiurma*; que de trente deux hommes dont l'Equipage étoit compoſé, il ne s'en étoit ſauvé que ſept, avec trois femmes, dont l'une étoit Maria *Pratencos*, jeune veuve du Gouverneur Portugais de *Brancor:* que les Habitans de l'Iſle ne leur avoient pas refuſé les ſecours néceſſaires à la vie; mais que les trois femmes avoient payé l'hoſpitalité fort cher: que le Gouverneur de l'Iſle, Chef d'une troupe de Pyrates, ſous la protection du Roi de Pedir, avoit forcé la jeune Veuve de devenir ſa femme; & que deux de ſes Officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaiſes: que depuis plus de cinq mois, ils languiſſoient tous dans le plus triſte eſclavage, cherchant ſans ceſſe le moyen de gagner l'Iſle du Sumatra, pour ſe réfugier dans les Etats du Roi d'Achin : qu'à ſi peu de diſtance, ils n'auroient pas déſeſperé du paſſage, s'ils n'avoient pas été retenus par un ſentiment de compaſſion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur miſérable ſort; que le Gouverneur Indien, brûlant d'une vive paſſion pour la ſienne, ne la perdoit pas un moment de vûe; qu'ils avoient formé pluſieurs fois le deſſein de le tuer, ſans en avoir encore trouvé l'occaſion; que l'Iſle contenoit environ quatre-vingt Indiens, dont la moitié ne le quittoit jamais, tandis que le reſte écumoit la Mer, ou pilloit les Côtes voiſines, & faiſoit peu de quartier aux ſujets du Roi d'Achin: que ſi la pitié touchoit les Anglois en faveur des trois Dames, il ne doutoit pas qu'au ſeul bruit des armes à feu, les Pyrates n'acceptaſſent toutes ſortes de compoſitions; que pour lui & ſes Compagnons, l'Amiral pouvoit diſpoſer de leur vie, mais que s'il étoit aſſez génereux pour oublier qu'ils étoient Portugais, & les délivrer d'une ſi malheureuſe ſituation, il ne devoit pas douter qu'ils n'employaſſent volontairement tout leur ſang à ſon ſervice.

Ils implorent le ſecours des Anglois.

Triſte ſituation de trois Dames Portugaiſes.

MICHELBURNE

Michelburne fut ſi touché de ce diſcours, qu'oubliant en effet pour qui ſon cœur étoit attendri, il ſe diſpoſa ſur le champ à faire ſa deſcente. Cent douze hommes qu'il avoit ſur ſes deux Vaiſſeaux, ne lui laiſſoient rien à craindre dans ſon entrepriſe; mais il falloit aſſûrer le ſort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déja priſes pour les éloigner. Auſſi-tôt que l'obſcurité fut venue, cinquante Anglois bien armés deſcendirent ſous la conduite de Davis; & ſuivant les inſtructions des deux Portugais, ils s'avancèrent juſqu'à la maiſon du Gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du Pays. Tous les Indiens s'y étoient raſſemblés, & leurs mouvemens ſembloient marquer quelque réſolution de ſe défendre. Davis ayant placé ſes gens ſur deux lignes, leur donna ordre de ſe tenir prêts à tirer, mais ſucceſſivement; de ſorte qu'il n'y en eût jamais qu'une partie dont les armes ſe trouvaſſent vuides. Enſuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens, pour s'aſſûrer de leur ſituation, il prit le parti d'attendre le jour, qui étoit déja prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bien-tôt avec deux autres de ſes Compagnons. Ils rapportèrent que ſans pénétrer l'intention des Anglois & par le ſimple mouvement de ſa défiance, le Gouverneur ſe diſpoſoit à paſſer dans une Iſle voiſine, avec les femmes Indiennes & Portugaiſes; mais que ne pouvant gagner leurs Pares avant le jour, il ſeroit aiſé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun riſque à ſuivre le conſeil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéreſſés au ſuccès de ſon entrepriſe. Il ſe laiſſa conduire ſur le paſſage du Gouverneur. Bien-tôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes; & ſe montrant à lui de fort près, il jetta tant de frayeur dans toute la troupe, que le Gouverneur fut le premier à fuir, avec toutes ſes femmes & ſes Indiens. Il ne reſta que les trois Portugaiſes, accompagnées de deux hommes de la même Nation. Davis, pour augmenter l'effroi des fuyards, fit tirer quelques coups de fuſil ſans aucun deſſein de leur nuire. Il amena ainſi fort tranquillement les trois femmes à bord; tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens pour favoriſer l'évaſion du Gouverneur, ſe rendirent auſſi à la Mer par un autre chemin.

Michelburne. 1605.

Elles ſont délivrées par les Anglois.

Conduite de Davis pour aſſûrer ſon entrepriſe.

Il délivre les Portugais.

Michelburne, après avoir conſolé les trois femmes par ſes politeſſes, leur offrit de les débarquer à Priaman, où elles pouvoient ſe promettre de trouver quelques Portugais; ou de les conduire juſqu'à Bantam. Elles choiſirent le dernier de ces deux partis, comme le plus ſûr; quoique, ſuivant les apparences, elles n'euſſent rien à redouter dans le Port de Priaman, qui étoit une Ville régulière & dévouée au Roi d'Achin.]

☞ [Le 25 on apperçut un Bâtiment qu'on envoya reconnoître, mais comme il ne voulut pas amener, on l'attaqua, & après un combat aſſez long, on s'en empara. C'étoit une Barque de quarante tonneaux équipée pour Priaman, & chargée de ſel, de ris, & de marchandiſes de la Chine. On apprit qu'elle appartenoit à des Marchands de Bantam; & cela fut cauſe qu'on lui laiſſa continuer ſon Voyage, ſans lui rien enlever; parce que les Anglois avoient alors un Comptoir dans cette Ville.]

Le 2 de Septembre, la Flotte rencontra un petit Vaiſſeau Guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en ſaiſit ſans réſiſtance; [& le butin, quoique médiocre, fut utile aux trois Portugaiſes, parce que la plus grande

Priſe d'un Vaiſſeau Guzarate.

MICHELBURNE. Rade de Sillibar.

partie consistoit en étoffes des Indes, dont Michelburne leur offrit généreusement les plus belles Piéces pour se faire des robes.] Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du Sud, dans la Rade de *Sillibar*, où le grand nombre de Pares qu'il y vit sans cesse arriver, lui causa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des provisions; eau fraîche, bois, ris, chair de busle & de chèvre, poules, racines & poisson de toutes sortes d'espèces; [mais tout y est fort cher.] Les Habitans prennent en échange des toiles & des étoffes, qu'ils préfèrent beaucoup à l'argent; mais ils passent pour les plus grands voleurs de cette Côte, & les Etrangers ont besoin d'une vigilance continuelle (*b*), pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirèrent de leur prise pour se procurer des rafraîchissemens qui ne leur coûtoient rien, les fit demeurer à l'ancre jusqu'au 28. [Le 23 d'Octobre ils jettérent l'ancre à la Rade de *Marrbab* dans le détroit de la Sonde. Ils y trouvèrent de l'eau, & autant de provisions qu'à *Sillibar*.] Ayant remis à la voile, ils arrivèrent deux jours après à trois lieuës de Bantam, d'où ils envoyèrent la Chaloupe au Port de cette Ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la Flotte de Middleton; mais elle étoit partie depuis trois semaines.

Michelburne arrive à Bantam.

LES Facteurs du Comptoir s'empressèrent de venir au devant de leurs Compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton, les Hollandois n'avoient pas cessé de leur rendre toutes sortes de mauvais offices, en les représentant au jeune Roi de Bantam comme des Pyrates & des Scélérats, qui ne cherchoient que l'occasion de nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore sept (*i*) Vaisseaux dans la Rade, dont l'un étoit de sept ou huit cent tonneaux; mais la plûpart des autres étoient fort inférieurs. Michelburne échaufé par ce récit, & comptant sur la bonté de son artillerie, résolut de les traiter sans ménagement. Il envoya un de ses gens à leur Amiral pour lui faire des plaintes au nom de la Nation Angloise, & lui déclarer que si, dans le dessein où il étoit d'aller jetter l'ancre à ses côtés, il s'appercevoit que les Hollandois en vouluſſent user mal avec lui, il le couleroit à fond. L'Amiral ne fit aucune réponse à ce brusque compliment; ce qui n'empêcha point les Anglois d'entrer dans la Rade, & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurèrent, ils trouvèrent tant de retenue & de modération dans les Hollandois, qu'à peine en virent-ils descendre un sur le rivage.

Ils traite les Hollandois sans ménagement.

APRÈS avoir chargé quelques marchandises qui convenoient à ses projets de commerce, Michelburne quitta Bantam pour se rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca, il rencontra trois Pares, à qui la crainte fit gagner aussi-tôt le rivage. Les ayant invitées inutilement à s'approcher, il mit dix-huit hommes dans sa Chaloupe, avec ordre de les suivre jusqu'à terre, & de leur demander en payant, un Pilote, qui fût capable de le conduire à *Pulo Timacu*. Mais les Indiens qui étoient en grand nombre dans les Pares, voyant les deux Vaisseaux sur leurs ancres à plus d'un mille, rejettèrent fièrement toutes sortes de propositions. Davis prit aussi-tôt le parti de les attaquer, & dans l'espace d'une demie-heure, il en força une de se rendre. Une autre prit la

Il part de Bantam, & se saisit de trois Pares.

(*b*) Dans l'Original ceci est dit des Habitans de *Marrbab*. R. d. E.

(*i*) *Angl.* cinq Vaisseaux. R. d. E.

Digitized by Google

la fuite. La troiſième fit une longue défenſe, & ne ſe rendit que le lendemain à la pointe du jour; c'étoit la plus riche. Elle étoit chargée de *benjoin*, de *ſtorax*, de poivre, & de porcelaine de la Chine. Michelburne [déſeſpéré, pendant le combat, de ne pouvoir s'approcher avec ſes Vaiſſeaux, envoya tout ce qu'il put mettre de gens ſur les Eſquifs. Sans ce ſecours, l'action auroit duré plus long-tems. Il n'y perdit néanmoins que deux hommes; &] lorſqu'il eut appris que les Indiens étoient des Javans, il leur reſtitua toutes leurs marchandiſes, en ſe contentant de prendre parmi eux deux Pilotes. Ils venoient de *Palimbam*, pour ſe rendre à *Grify*, Ville maritime de l'Iſle de Java au Nord-Eſt. [Les Javans ſont fort courageux dans le danger. Leurs armes ſont des javelines, des dards, des poignards, & une eſpèce de fléches empoiſonnées qu'ils lancent avec des ſarbacanes; Ils ſe ſervent auſſi de boucliers, & ils ont quelques arquebuſes mais qu'ils manient mal. Ils ſont la plûpart Mahométans.]

Michelburne. 1605.

Le 26, les Anglois découvrirent, au Nord-Oueſt, certaines Iſles, dont leurs nouveaux Pilotes ne purent leur apprendre le nom; & le vent ſe trouva ſi contraire à leur courſe, que ſans les connoître mieux, ils ſe virent forcés d'y relâcher. Cependant à meſure qu'ils s'en approchoient, la perſpective leur en parut ſi triſte, qu'ayant jetté l'ancre à la diſtance d'un mille, du côté du Sud, ils envoyèrent une Chaloupe pour reconnoître les Côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des Iſles, étoit un reſte de quelque terre abîmée dont on ne voyoit plus dans quelques endroits que le ſommet des arbres, & dans d'autres lieux, des collines nues & déſertes. Il ne s'y préſenta d'ailleurs aucune ſorte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable, les deux Vaiſſeaux s'approchèrent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jetta l'ancre ſur un fort bon fond; & la curioſité, plûtôt que le beſoin, porta Michelburne à deſcendre. Il trouva ſur la Côte une ſource d'eau très pure, avec diverſes traces, qui lui firent juger que ce lieu n'avoit pas toûjours été déſert. [Mais il admira beaucoup que dans l'eſpace de plus de deux lieuës, qu'il prit plaiſir à parcourir, il ne parut point un oiſeau, ni le moindre animal. Il ouvrit la terre dans pluſieurs endroits, ſans y trouver non plus aucun inſecte.] Le mauvais tems l'obligea néanmoins de paſſer ſept ou huit jours dans ce triſte lieu. Dans cette ſaiſon, les vents ne ceſſent point ſur cette mer d'être Nord, Nord-Oueſt, ou Nord-Eſt.

Iſles abîmées.

Vents qui régnent dans cette ſaiſon.

(k) On leva l'ancre le 2 de Décembre, en s'efforçant, avec beaucoup de difficulté, de porter conſtamment vers Patane. Le 12, en paſſant près de *Pulo Laor*, le Whelp découvrit trois Bâtimens dont il ne put reconnoître la grandeur. Il détacha ſa Chaloupe pour les obſerver; mais dans l'impétuoſité des courans & du vent, elle fut bientôt perdue de vûe; & toute la nuit ſe paſſa dans l'inquiétude de ſon ſort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes réſolus (l), qui s'étant approchés d'un des trois Bâtimens, avoient eu le bonheur

Hardieſſe de quinze Anglois.

(k) Ici commence la 3e. Section de l'Original. R. d. E.

(l) L'Original ne dit point le nombre des hommes qui étoient dans la Chaloupe; & il n'attribue pas à elle ſeule l'honneur de cette priſe; car il remarque qu'elle avoit été détachée avec la Pinaſſe. R. d. E.

Digitized by Google

MICHELBURNE. 1605.

bonheur de s'en rendre maîtres, quoiqu'il fut d'environ cent tonneaux, [& qu'il eût dix-huit hommes à bord.] Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un Jonc de *Panhang*, chargé de ris & de poivre, qui faiſoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fut digne de lui. Il n'en prit que deux petites piéces de fonte, dont il paya même la valeur aux Indiens; & tirant peu d'utilité des Pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans, il en demanda un, pour prix de ſa généroſité, au Capitaine du Jonc, en lui donnant les deux autres comme en échange.

Obſervation ſur les vents & les courans.

LE 13, en voulant s'approcher de *Pulo Timacu*, Iſle voiſine de Panhang, on eut beaucoup à combattre les vents & les courans. La Mer, depuis le commencement de Novembre juſqu'au commencement d'Avril, ſe porte continuellement vers le Sud; & depuis Avril, juſqu'au mois de Novembre, elle retourne au contraire vers le Nord. De même, le vent pendant les cinq premiers mois, eſt ordinairement Nord, comme il eſt Sud pendant les ſept autres. Tous les Vaiſſeaux de la *Chine*, de *Patane*, de *Jor*, de *Panhang*, & des autres lieux au Nord, prennent la mouſſon du Nord pour venir à *Bantam*, ou à *Palimbam*, & celle du Sud, pour leur retour. On eſt ſûr, en ſuivant ces obſervations, d'avoir toûjours les vents & les marées favorables; au lieu que les Anglois, à qui ces lumières manquoient encore, trouvoient tant d'obſtacles à vaincre, qu'en trois ſemaines de navigation, ils n'avançoient pas plus d'une lieuë.

Panhang. Pays fertile.

PANHANG (*m*) eſt un Pays extrêmement fertile, & diſtingué par la politeſſe de ſes Habitans. Il eſt ſitué entre Jor & Patane, s'étendant au long de la Côte juſqu'au Cap Tingeren. Ce Cap s'avance beaucoup. C'eſt la première terre qui ſe préſente aux Caraques de Macao, aux Joncs de la Chine & aux Pares de Kamboya, dans leur route pour *Malaca*, *Java*, *Sumatra*, *Jambo*, *Jor*, *Palimbam*, & les autres lieux de commerce vers le Midi.

Pyrates Japonois pris par les Anglois.

EN s'approchant de Patane, la Flotte Angloiſe rencontra un Jonc chargé de Pyrates Japonois, qui avoient éxercé leurs brigandages ſur les Côtes de la Chine & de Kamboya. Ayant perdu leur Pilote, ils s'étoient trouvés dans un ſi grand embarras pour ſe conduire, qu'ils avoient été jettés ſur les bancs de la grande Iſle de *Borneo*. Mais la haine qu'on porte à leur Nation dans toutes ces contrées de l'Inde, ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'Iſle. Ils s'étoient ſauvés dans leur Chaloupe après avoir perdu leur Vaiſſeau, ils avoient trouvé un Jonc de Patane chargé de ris, dont ils avoient maſſacré l'Equipage; & l'ayant équipé de leurs débris, ils ſe propoſoient de retourner au Japon, lorſqu'ils tombèrent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix, & beaucoup trop pour un Bâtiment qui pouvoit à peine les contenir. La plûpart étoient habillés trop galamment pour des Matelots. Quoiqu'ils euſſent un Chef, qui étoit chargé de l'autorité, ils paroiſſoient tous égaux; ce qui fit encore juger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaiſon qu'une groſſe proviſion de ris, mais fort corrompue par l'humidité, parce que leur Jonc faiſoit eau de toutes parts.

LES

(*m*) Il faudroit peut-être prononcer *Panhang*; car c'eſt le même pays qui eſt appelé par d'autres Voyageurs *Pahaung* & *Pam*.

Digitized by Google

Les Anglois ayant jetté l'ancre avec leur priſe, ſous une petite Iſle proche de celle de Bantam, y paſſèrent deux jours, pendant leſquels ils traitèrent fort civilement leurs priſonniers. Ils eſpéroient tirer d'eux la connoiſſance de divers lieux, & du paſſage de certains Vaiſſeaux de la Chine, pour régler là-deſſus leur propre voyage. Mais ces hardis Avanturiers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un auſſi mauvais Bâtiment que celui qu'ils avoient, prirent entr'eux la réſolution de hazarder leur vie pour ſe ſaiſir du meilleur des deux Vaiſſeaux Anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou ſix à qui l'on eût laiſſé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fuſſent traités, pour venir quelquefois ſur ſon bord au nombre de vingt-cinq ou trente. Il donna ordre à Davis de faire éxactement la viſite de leur Jonc, pour s'aſſûrer s'il n'y cachoient point d'autres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laiſſé. Mais Davis ſe laiſſa tromper par leurs fauſſes démonſtrations d'amitié & de tranquillité. Il viſita légèrement le Vaiſſeau, où il ne trouva qu'une petite quantité de ſtorax & de benjouin. Il s'en ſaiſit, & ce fut comme le ſignal auquel ils entreprirent de faire éclater leur deſſein. Ceux qui étoient ſur le Jonc y tuérent ou précipitèrent dans les flots, le petit nombre d'Anglois qui étoient à le viſiter. Davis fut preſque le ſeul qui fût aſſez prompt pour ſe jetter dans la Chaloupe; mais le déſordre n'étoit pas moindre ſur le bord de l'Amiral, & lorſqu'il penſoit y rentrer pour y mettre tout le monde ſur ſes gardes, il fut percé de cinq ou ſix coups, dont il mourut preſqu'auſſi-tôt. C'étoit environ trente Japonois qui ſe trouvant dans les différentes chambres du Vaiſſeau, lorſqu'ils avoient entendu du bruit ſur leur Jonc, s'étoient jettés ſur les premières armes qu'ils avoient apperçues, & ſembloient menacer tous les Anglois de leur perte. Cependant Michelburne s'étant trouvé heureuſement ſur les ponts avec pluſieurs de ſes gens, avoit eu la préſence d'eſprit de ſauter vers l'écoutille, où il pouvoit les empêcher facilement de paſſer. Quatre ou cinq, qui l'avoient prévenu, & qui ſe trouvèrent en tête ſur les ponts une multitude d'Anglois, n'eurent point d'autre reſſource que de ſe jetter à la nage; mais ce ne fut point ſans avoir maſſacré le malheureux Davis au moment qu'il rentroit. Michelburne tenoit les autres en reſpect au paſſage de l'écoutille, quoique leur impétuoſité fût ſi violente qu'ils ſaiſiſſoient d'une main le bout des piques Angloiſes, pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou ſix des plus furieux. Cette ſorte de combat auroit duré plus long-tems, ſi l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du Capitaine, où le plus grand nombre étoit reſſerré, ils s'efforçoient de mettre le feu au Vaiſſeau. Alors aucun remède ne paroiſſant trop dangereux pour un mal extrême, Michelburne ſe ſouvint qu'il avoit, ſous le demi-pont, deux petites couleuvrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de morceaux de fer, de bales & de tout ce qui ſe préſenta. Au hazard de ſe perdre lui-même, il voulut qu'elles fuſſent bracquées à bout portant contre les ais de ſéparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-ſeulement contre la charge des deux piéces, mais contre les éclats même du bois, qui en écraſèrent une partie, & qui eſtropièrent les autres de mille manières. Leur rage ne laiſſa pas d'être ſi obſtinée, qu'ils ſe firent couper en piéces, ſans offrir de ſe rendre. Il n'y en eut qu'un, qui ſe voyant ſans bleſſure, trouva le moyen de gagner

Michelburne. 1605. Reſolution déſeſpérée des Corſaires Japonois.

Le Capitaine Davis eſt tué de pluſieurs coups.

Les Japonois ſont coupés au piéces.

MICHELBURNE. 1605. Obſtination barbare d'un Corſaire.

le bord du Vaiſſeau & de ſe jetter dans la Mer; mais qui perdant l'eſpérance d'arriver au Jonc, lorſqu'il le vit déja fort éloigné, revint à la nage, & demanda quartier. Michelburne empêcha ſes gens de le tuer. Il le fit reprendre à bord, & lui reprochant ſa trahiſon, il lui demanda quel avoit été ſon deſſein: „ de vous couper la gorge à tous, répondit-il fièrement, „ & de prendre votre Vaiſſeau. „ Il refuſa de répondre à toutes les autres queſtions, & la ſeule grace qu'il demanda fut d'être poignardé promptement.

LE lendemain, après avoir un peu réparé le déſordre du Vaiſſeau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fut pendu. Il ſe laiſſa pendre ſans réſiſtance; mais ſes mouvemens furent ſi furieux lorſque l'Exécuteur l'eut abandonné, qu'ayant rompu ſa corde, il tomba dans la Mer, ſans qu'on pût ſçavoir s'il ſe noya dans les flots, ou s'il eut le bonheur de ſe ſauver à la nage. Ses Compagnons (*n*) avoient pris leur courſe vers une petite Iſle à l'Oueſt, où l'on ne penſa point à les pourſuivre.

1606. Deſſein de Michelburne ſur les Vaiſſeaux de la Chine.

MICHELBURNE rencontra le jour ſuivant un petit Bâtiment de Patane, de qui il s'informa ſi les Vaiſſeaux de la Chine étoient arrivés dans ce Port. Apprenant du Capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui ſervir de Pilote, dans la réſolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des Vaiſſeaux Chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts, deux Vaiſſeaux qui venoient vers eux. Il continuèrent auſſi de s'avancer; & ſe trouvant à l'entrée de la nuit fort près du plus grand, ils l'attaquèrent avec peu de précaution. Après un combat fort court, ils l'abordèrent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit. Le lendemain Michelburne ayant viſité ſa priſe, en tira quelques balots de ſoye crue, ou travaillée; mais il prit le parti de la payer au-delà de ſa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération, & le bon traitement qu'il fit aux vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver ſa proye conforme à ſes eſpérances, & de la crainte que le bruit de ſon entrepriſe ne lui fît manquer des Vaiſſeaux plus conſidérables. Il vouloit gagner *China-Batta*; mais les vents étant devenus plus contraires que jamais, il fut repouſſé le 22 vers deux petites Iſles à l'Oueſt, [que les Javans nomment *Pulo-Sumatra*,] & ſe vit forcé d'y relâcher. [Quelques hommes vêtus à l'Européenne, qu'il apperçut ſur le rivage, lui firent envoyer ſa Chaloupe, pour les reconnoître. Il apprit bientôt, par l'empreſſement même de pluſieurs de ces malheureux, qui vinrent à bord avec ſes gens, qu'ils étoient les reſtes d'un Bâtiment Portugais, parti de Macao, qui avoit fait depuis quinze jours un triſte naufrage à la vûe de cette Iſle. Le Capitaine qui ſe nommoit *Perez Diatriz*, ou *Diatriz Perez*, avoit perdu la vie dans les flots avec trente-deux de ſes gens; & le reſte, au nombre de dix-huit, s'étoit ſauvé contre toute eſpérance, avec le ſecours de la marée qui les avoit pouſſés vers le rivage. Dans une Iſle déſerte, où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux ſauvages, ils étoient devenus ſi maîgres par un jeûne preſque continuel, qu'à peine conſervoient-ils la figure humaine. Un jeune homme

Ils prennent un Chinois, & payent ſes marchandiſes.

Naufrage d'un Bâtiment Portugais.

(*n*) *L'Original dit que* ce furent les Anglois qui prirent leur courſe vers cette petite Iſle, où ſ s'arrêtèrent trois jours pour faire proviſion de bois & d'eau. R. d. E.

me de quinze ou seize ans, fils du Capitaine, étoit à l'extrémité. Enfin leur misère parut si excessive aux Anglois, qu'elle les toucha de compassion. Michelburne leur fit porter aussi-tôt quelques rafraîchissemens, qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conseil étoit si nécessaire, que pour avoir négligé de le suivre, deux des Portugais furent trouvés morts le lendemain, de plenitude & d'indigestion.

Michelburne. 1605. Misères des restes de l'Equipage.

Cependant Michelburne étant descendu dans l'Isle avec une partie de ses gens, jugea sur le témoignage de ses Chasseurs, qu'elle ne manquoit point d'oiseaux, ni d'autres animaux, & que les Portugais n'avoient été réduits si bas, que faute d'armes ou d'industrie. Il fit prendre tant de soin du jeune homme, qu'ayant rétabli ses forces en peu de jours, il reconnut à sa figure & ses excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur sort. Le service qu'il avoit reçu des Anglois le porta naturellement à s'ouvrir sur son infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable, qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour, il ne connoissoit ni la famille de son père, ni personne de qui il pût espérer le moindre secours. Cependant, non-seulement il avoit été élevé depuis sa naissance dans la Religion & les Usages des Portugais; mais son père, qui l'avoit aimé fort tendrement, & qui l'avoit eu d'une femme du Pays, avec laquelle il avoit vécu pendant seize ou dix-sept ans qu'il avoit été Facteur à Macao, l'avoit légitimé en épousant sa mère à l'heure de sa mort. Il se nommoit François Diatriz. C'étoit en sa faveur que son Père avoit pris la résolution de quitter Macao, & de retourner en Portugal pour lui assûrer tout son bien qu'il apportoit sur le même Vaisseau, & pour le reconnoître dans le sein de sa famille avec la qualité de son fils. Son malheur étoit si grand qu'il ne lui restoit pas même de quoi prouver la vérité de son histoire, ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échappés comme lui à la fureur de la mer, & qui l'avoient vû dans les droits de sa naissance à Macao & sur son Vaisseau.

Histoire d'un jeune Portugais.

Michelburne, pénétré de tendresse & de pitié, lui conseilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une attestation de naissance & de fortune, qu'il signeroit lui-même avec ses principaux Anglois en qualité de témoins. Ensuite il lui offrit le choix, ou de s'arrêter dans quelque Ville de l'Inde avec les Portugais, ou de le suivre en Europe.]

Le 24, il s'éleva un si furieuse tempête, que les deux Vaisseaux Anglois furent enlevés de dessus leurs ancres, au milieu même de la Rade, [& poussés sur le rivage avec une impétuosité qui les y fit échouër. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer.] Peu de jours après, une Flotte Hollandoise de cinq Vaisseaux, qui avoit été fort mal-traitée par la même tempête, entra dans la Rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'Amiral *Wibrantz van Warwick*. Ce Général prit des manières fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner; & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le Roi de Bantam informé du dessein qu'ils avoient d'attaquer les Vaisseaux Chinois, & regardant cette entreprise comme une insulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces Bâtimens apportoient dans ses Ports, paroissoit disposé à maltraiter les Anglois. On peut supposer que Warwick faisoit entrer

Tempête furieuse.

Avis que Michelburne reçoit d'un Amiral Hollandois.

MICHELBURNE. 1606.

trer auſſi dans cette crainte les intérêts de ſa Nation. Mais de quelque ſource que puſſent venir ſes conſeils, il donna aux deux Capitaines Anglois celui de renoncer à leur deſſein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner enſemble en Europe. Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation quelque autre vûe que celle de l'amitié; & ce ſoupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de ſon Voyage, il ne penſoit pas ſitôt à l'interrompre. Cependant après le départ de la Flotte Hollandoiſe, qui fut le 3 de Février, il fit des réflexions plus ſérieuſes ſur les intérêts de ſa Patrie. Elles ſe trouvérent fortifiées par l'état de ſon Vaiſſeau, qui n'avoit plus que deux ancres, avec des cables auxquels on ne pouvoit prendre de confiance. Enfin il prit la réſolution de partir, en ſe bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré juſqu'alors de ſon Voyage. Il mit à la voile le 5 de Février; &, le 7 d'Avril, il eut la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance, après avoir eſſuyé une furieuſe tempête.

Retour de Michelburne en Angleterre.

Le 17, il relâcha dans l'Iſle de Sainte-Hélène, où ſes gens l'auroient arrêté fort long-tems, s'il n'avoit conſulté que le beſoin qu'ils avoient de rafraîchiſſemens, & le goût qu'ils prirent pour un ſi beau ſéjour. Mais ne préférant rien à ſa Patrie depuis qu'il avoit manqué le but de ſon Voyage, il ſe remit en mer le 3 de Mai, il paſſa l'Equateur le 14; &, le 27 de Juin, il arriva au Port de Mildfort dans le Pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jetta l'ancre à Portſmouth, après une abſence de 19 mois.

TABLE DES POSITIONS.

	Latitudes			Longitudes.	
Iſle de Loronha. . . .	4	00	Sud,		
Iſle de l'Aſcenſion. . .	8	30			
Iſle de Diego Ratz. . .	19	40	. . . . .	98	30
Iſle dos Banhos. . . .	6	37	. . . . .	109	00
Iſle Gracioſa.	7	30	. . . . .	110	40
Iſles près de Sumatra. .	2	00	00 Norſt.		
Iſle Bachina Bata. . .	00	20	20 Sud.		
Rade de Priaman. . .	00	40	40		
Rade de Sillibar. . . .	4	00	00		
Bantam.	6	40	40		

CHAP.

Digitized by Google

CHAPITRE IV. (a)

Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en 1607.

KEELING. 1607. Reſſentimens des Anglois contre les Hollandois.

[APRÈS s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, malgré l'oppoſition des Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, les Anglois ne devoient pas s'attendre que les obſtacles qui leur reſtoient à vaincre, & qui devoient faire avorter une partie de leurs entrepriſes, vinſſent d'une Nation de qui leurs ſervices & leurs bienfaits les mettoient en droit d'attendre de la reconnoiſſance à pluſieurs titres. Cependant on va s'appercevoir par degrés, qu'ils n'eurent pas de plus dangereux Ennemis que les Hollandois.] Keeling, qui a compoſé lui-même l'Hiſtoire de ſon Voyage, dont il ne reſte néanmoins que l'abrégé dans Purchaſſ (b), confeſſe qu'avec les vûes ordinaires du Commerce, dans une entrepriſe à laquelle il étoit employé par la Compagnie, il emporta une vive curioſité d'approfondir les intentions de ces nouveaux concurrens de l'Angleterre, & de s'oppoſer à leurs progrès; mais que ſes forces ne répondant point à ſon courage, il ne put éxécuter que le premier de ſes deux deſſeins. Il partit des Dunes le premier d'Avril 1607, avec trois Vaiſſeaux, le *Dragon*, l'*Hector* & le *Conſent*, qui avoient à bord trois cens-dix hommes. Il montoit le Dragon avec la qualité d'Amiral. *Hawkins* commandoit l'Hector, & *David Middleton* le Conſent. Cette Flotte commença par eſſuyer divers déſaſtres, [qui firent craindre aux trois Capitaines pour le ſuccès d'un Voyage ſi peu favoriſé du Ciel.] Elle paſſa la Ligne au commencement de Juin; mais en arrivant vers le 5e. degré de latitude du Sud, elle fut forcée par la fureur des vents & des orages, par l'impétuoſité des courans, & par la multitude des maladies, de retourner vers le Nord, après avoir perdu de vûe le Conſent. L'eſpérance des Pilotes étoit de gagner l'Iſle de Loronha. Ils eurent le malheur de la manquer, ſans pouvoir deviner la cauſe de leur erreur; de ſorte que, perdant l'eſpérance de remonter contre le vent, ils ſe crurent dans la néceſſité de reprendre vers l'Angleterre. Keeling ſe rappella d'avoir lû dans Hackluyt, qu'après une diſgrace telle que la ſienne, un Vaiſſeau Anglois avoit pris le parti de ſe rendre à *Sierra Leona*, pour s'y mettre à couvert. Il ſe fit apporter ce Livre (c), où il trouva d'autres éxemples qui le confirmèrent dans la même idée. Cependant une

Départ de Keeling avec trois Vaiſſeaux.

Diſgraces de ſa Flotte.

(a) C'eſt le 5e. Chap. de l'Original. R. d. E.

(b) Voyez *Pilgrims* Vol. I. pag. 188. Cette Relation, eſt écrite d'une manière très obſcure, & le ſtile en eſt peu correct. Mais peut-être faut-il mettre ces défauts ſur le compte de Purchaſſ, qui gâtoit preſque tout ce qu'il abrégeoit. On devra nous pardonner les endroits qui nous paroîtront un peu ſecs, en ſe ſouvenant que notre deſſein étant de donner une ſuite complette des Voyages des Anglois, nous devons éviter également d'être trop longs & trop courts dans nos Extraits.

(c) Purchaſſ remarque ici que *Thomas Smith* lui a aſſûré que ce Livre a ſauvé vingt-mille livres à la Compagnie, qui auroit perdu la valeur de cette ſomme, ſi la Flotte étoit retournée en Angleterre. Les Livres de Voyages ſont preſque autant utiles ſur la Mer que les Cartes; & cette conſidération n'a pas peu contribué à nous faire entreprendre cette Collection.

Digitized by Google

KEELING. 1607. une partie de ſes Officiers panchoient pour *Mayo*. Ces deux ſentimens furent peſés, avec d'autant plus d'attention que tout le monde reconnoiſſoit la néceſſité de renoncer à pénétrer plus loin vers le Sud. Enfin l'on ſe détermina pour l'idée de l'Amiral, & tous les Matelots en témoignèrent beaucoup de joye.

Il prend le parti de gagner Sierra Leona.

LE 4 d'Août, on apperçut le matin, ſur la ſurface de l'eau, une grande quantité de fleurs; ſigne qu'on croit preſque certain pour marquer qu'on approche de la terre; &, vers le ſoir, on trouva un fort bon fond, depuis vingt-deux juſqu'à dix-huit braſſes. Cependant on ne découvrit aucune apparence de Côte. Pluſieurs Matelots expérimentés furent envoyés dans un Eſquif à quelque diſtance de la Flotte, pour obſerver la qualité des courans. Ils trouvèrent qu'ils alloient contre le vent, Sud-Eſt par Eſt. On porta le jour ſuivant à l'Eſt, & à l'Eſt par Sud, avec la ſonde à la main. Elle faiſoit trouver depuis trente & vingt juſqu'à dix braſſes; mais on paſſa le jour entier & la nuit ſuivante ſans appercevoir encore la terre. Enfin, vers neuf heures du matin, elle ſe fit voir, à la diſtance d'environ dix-huit lieuës (*d*). C'étoit une ſorte de Promontoire, médiocrement élevé, & rond dans ſa forme. A midi, les obſervations firent trouver 7 degrés 56 minutes de latitude. On porta le reſte du jour à l'Eſt, tournant quelquefois un peu au Nord ou au Sud, ſuivant que la ſonde trouvoit plus ou moins de fond; car s'il étoit ſouvent de dix braſſes, preſqu'au même moment il diminuoit à ſept, ou même à ſix. On ſe crut fort proche des bas-fonds & des bancs de *Madeira Bomba*, ou de *Sainte-Anne*. Depuis midi juſqu'au ſoir, on fit environ quatorze lieuës dans cette incertitude. A l'entrée de la nuit, on jetta l'ancre ſur vingt braſſes de fond au Sud du Promontoire, qu'on reconnut enſuite pour *Illa Verde*. Le Cap de Sierra Leona, qui n'eſt qu'une pointe aſſez baſſe, en eſt à huit lieuës. Il ſe préſente Nord par Eſt; mais quoiqu'il ne puiſſe être apperçu de fort loin, les terres, qui ſont au-deſſus, s'élèvent aſſez pour ſe faire reconnoître, dans un jour ſerain, à plus de quinze lieuës.

Bancs de Sainte-Anne.

Situation du Cap & des lieux voiſins.

VERS ſix heures du matin, on ſe remit en mouvement pour gagner la Rade. Le fond fut toûjours entre ſeize & dix braſſes, juſqu'à ce qu'on fût au Nord & au Sud du lieu, c'eſt-à-dire, à un mille & demi d'un roc, qui ſe trouve à un mille du Cap, & qui n'eſt pas plus proche d'aucun autre endroit du rivage. On ne trouve là que ſept braſſes; mais l'ancrage ne ceſſe pas d'être excellent; & lorſqu'on a paſſé le roc, on retrouve vingt braſſes, dix-huit, ſeize, douze & dix juſqu'au rivage, quoiqu'au Nord, à la diſtance d'une lieuë on apperçoive un banc de ſable, contre lequel la mer vient battre impétueuſement. La pointe de Sierra Leona porte Oueſt-Nord; la partie Septentrionale de la Baye porte Nord-Oueſt; & le banc de ſable, Nord-Nord-Eſt.

DANS l'après-midi, l'Amiral découvrant ſur le rivage quelques hommes qui l'appelloient par des ſignes, y envoya ſa Chaloupe avec deux ôtages. Elle lui amena quatre Négres, qui lui promirent toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il eſt fort remarquable que toutes les obſervations ſur les variations de l'Eguille depuis le 2e. degré de latitude du Nord juſqu'à ce lieu, furent trouvées fauſſes;

Obſervations reconnues fauſſes.

(*d*) *Angl.* huit lieuës. R. d. E.

Digitized by Google

lle com-
e avec
légres.

urs allar-
pour leurs
mes.

awkins vi-
l'habita-
n voisine.

auroit coûté plus de peine de les emporter, s'il n'avoit mieux aimé leur en payer le prix en bagatelles de plusieurs sortes. Il en compta jusqu'à trois mille. Ses observations dans ce petit Voyage ne lui firent pas découvrir plus de quatre ou cinq arpens semés de ris. La surface de la terre est généralement si pierreuse, qu'à peine peut-elle être ouverte avec le fer. [Cependant

Qualités du Pays.

Il pret
parti de
gner Sie
Leona.

Bancs
Sainte-Ar

Situatio
Cap & d
lieux voisi

amena quatre Negres, qui lui promirent toutes sortes de rafraîchissemens.
est fort remarquable que toutes les observations sur les variations de l'E-
uille depuis le 2e. degré de latitude du Nord jusqu'à ce lieu, furent trouvées
fausses;

(*d*) *Angl.* huit lieuës. R. d. E.

Digitized by Google

fauſſes; car à chaque diſtance qui ſe rapporte à quelque Méridien Oriental, il faut ajoûter trente lieuës; & de celles qui ont rapport à des Méridiens Oueſt, il faut retrancher le même nombre. En un mot la Flotte, en touchant à la terre, ſe trouva trente lieuës plus à l'Oueſt qu'elle ne l'avoit ſuppoſé par les obſervations. L'expérience, ajoûte l'Auteur, eſt une régle ſûre; au lieu que les inſtrumens trompent ſouvent les plus habiles. Keeling. 1607.

Le 7 d'Août, la Chaloupe étant retournée à terre avec deux ôtages & quelques petits préſens, on vit approcher dans quelques Barques du Pays pluſieurs Négres de meilleure apparence. Les ôtages Anglois revinrent le ſoir, & préſentèrent à l'Amiral, de la part du Chef des Négres, un petit anneau d'or, qui fut eſtimé ſept ou huit ſchellings. Comme il étoit tard, les Négres qui étoient venus à bord ne voulurent point retourner au rivage, & ne firent pas difficulté de paſſer la nuit au milieu des Anglois, ſans aucune précaution pour leur ſûreté. Le lendemain, on employa tranquillement le jour à chercher l'eau la plus pure, entre pluſieurs ruiſſeaux qui ſe trouvèrent excellens & d'un accès fort aiſé. Les Négres s'empreſſèrent même de prêter leur ſecours aux Matelots Anglois. On lie commerce avec les Négres.

Le tems devint ſi beau, qu'en attendant qu'on pût ſe fier à ſa durée, l'Amiral ſe fit un amuſement de la pêche au long du rivage. Il eut le ſpectacle d'un grand nombre de femmes, que les Négres y avoient amenées pour voir la Flotte. Mais quoiqu'ils euſſent marqué peu de défiance pour eux-mêmes, leurs allarmes parurent exceſſives lorſqu'ils voyoient quelque femme s'avancer trop vers les Chaloupes. Ils les forçoient bruſquement de ſe retirer, comme s'ils euſſent appréhendé qu'elles ne ſe rendiſſent trop facilement aux ſignes des Matelots. L'Amiral leur fit diſtribuer quelques bagatelles, qu'elles reçurent avec une avidité extrême. Il reçut d'elles en échange une grande quantité de limons, qui doivent être fort communs ſur cette Côte, puiſqu'à marché réglé, on en pouvoit obtenir deux cens pour un petit couteau d'un ſol. Les jours ſuivans devinrent pluvieux juſqu'au 14; ce qui n'empêcha point que la pêche ne fût abondante. On prit dans l'eſpace d'une heure ſix mille *Cavallos*, petit poiſſon, mais d'un excellent goût. L'Amiral acheta, pour cinq aunes de toile, [& ſept ou huit livres de fer en barre] une dent d'Eléphant qui peſoit ſoixante-trois livres. Le 15, Hawkins profita d'un court intervalle de beau tems pour deſcendre à terre avec une eſcorte convenable, & ſe rendre à l'habitation la plus voiſine. [Quelques gens de ſa ſuite affectèrent de s'approcher des femmes, ſous prétexte de ſe procurer des limons, mais en effet pour mettre à l'épreuve la jalouſie des Négres, ou peut-être pour chercher l'occaſion de ſe réjouir aux dépens des maris. L'inquiétude de ce peuple jaloux fut ſi viſible, que le Capitaine en redoutant des marques plus funeſtes, défendit à ſes gens, ſous les plus rigoureuſes peines, de faire la moindre careſſe aux femmes. Il en retira néanmoins quelque avantage. Les Négres, pour ôter à leurs femmes tout prétexte d'écouter les Anglois,] ſe hâtèrent d'offrir au Capitaine une groſſe proviſion de limons, qui ne lui auroit couté que la peine de les emporter, s'il n'avoit mieux aimé leur en payer le prix en bagatelles de pluſieurs ſortes. Il en compta juſqu'à trois mille. Ses obſervations dans ce petit Voyage ne lui firent pas découvrir plus de quatre ou cinq arpens ſemés de ris. La ſurface de la terre eſt généralement ſi pierreuſe, qu'à peine peut-elle être ouverte avec le fer. [Cependant Leurs allarmes pour leurs femmes. Hawkins viſite l'habitation voiſine. Qualités du Pays.

KZELING. 1607. on voit dans l'éloignement une grande abondance de Palmiers, qu'on croiroit plantés en allées régulières, tant la perſpective en eſt agréable, & qui font juger que le terrain eſt plus doux à quelque diſtance du rivage.] [Lorſqu'on y a trois heures de ſechereſſe dans un jour, on eſt fort content de la beauté du tems.]

IL ſe trouvoit tant de Limons ſur les deux Vaiſſeaux, que l'Amiral donna le 16, à tous ſes Matelots, une Fête, [où le *Pounch* (e) fut diſtribué avec profuſion. Comme cette partie de joye ſe faiſoit ſur le rivage, les Négres jugeant que la chaleur de la débauche pouvoit expoſer leurs femmes à quelque inſulte, les tinrent fort reſſerrées, & s'aſſemblérent même avec leurs armes à quelque diſtance de leur habitation. Mais le bon ordre que l'Amiral entretint parmi ſes gens rendit cette précaution inutile.]

Obſervations de Jean Rogers ſur les Négres de Sierra Leona.

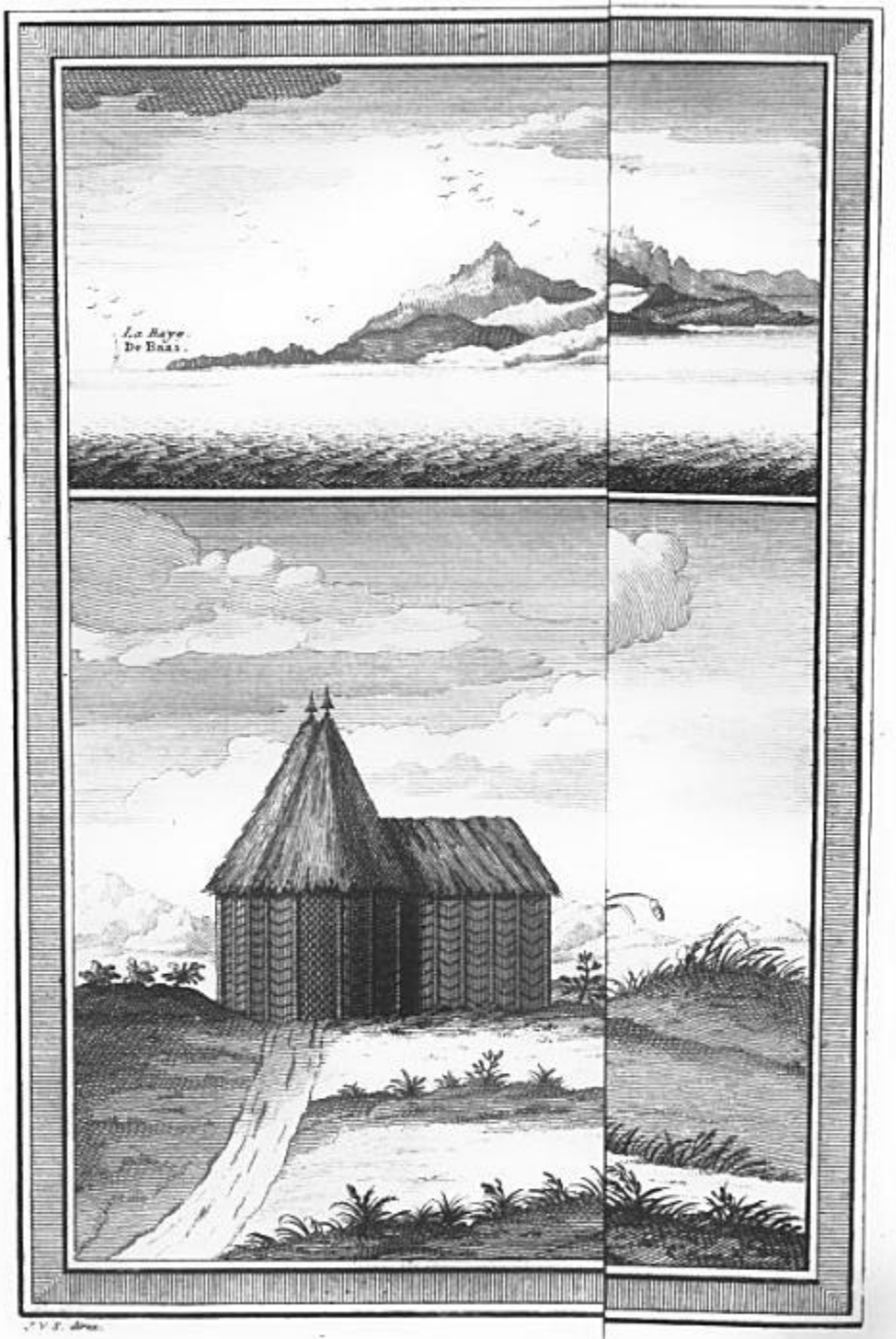
UN des ôtages qu'il avoit envoyés d'abord aux Négres, & qui ſe nommoit *Jean Rogers*, s'étoit déterminé volontairement à profiter de l'occaſion pour pénétrer dans le Pays. Il revint en bonne ſanté, le 20, chargé de divers préſens qu'il avoit reçus des Sauvages, & fort ſatisfait de la douceur de leur caractère. Entre pluſieurs curioſités, il apportoit à l'Amiral une piéce d'or, en forme de croiſſant, de la valeur à peu prés d'un ducat. Il raconta qu'ayant été juſqu'à la principale habitation, qui étoit à huit ou neuf lieuës de la mer, il y avoit vû le Chef de la Nation. [C'étoit un Souverain ſans Cour & ſans faſte, qui n'étoit diſtingué de ſes Sujets que par la ſupériorité du rang. Sa Ville paroiſſoit contenir environ ſix cens maiſons. Le Pays ne manquoit pas de culture; & contre l'uſage ordinaire des Négres, les champs étoient entourés d'une ſorte de haye. C'étoient les femmes qui prenoient ſoin d'y planter des racines & d'y ſemer du ris. Ce travail preſque continuel, joint à la chaleur extrême du climat, les rendoit ſi dégoutantes, qu'il falloit être Matelot pour les trouver aimables, & Négre pour en être jaloux. Rogers ne s'apperçut point qu'elles fiſſent d'autre uſage de leur induſtrie que pour la préparation des alimens. Elles n'ont aucun art propre à leur ſéxe, ni aucun exercice qui puiſſe les occuper. Les hommes vont à la chaſſe des Eléphans, & laiſſent en paix les autres animaux, quoique le nombre en ſoit fort grand dans leurs montagnes. Ne mangeant point de chair, à la réſerve de quelques poules qu'ils nourriſſent dans leurs maiſons & dans leurs jardins, ils ne tuent les bêtes ſauvages qu'autant qu'ils ont beſoin de peaux pour revêtir leurs cabanes dans certaines ſaiſons, & pour ſe couvrir le corps vers la ceinture. Ceux qui habitent le rivage joignent à leurs racines l'uſage du poiſſon; mais leur adreſſe eſt ſi bornée pour le prendre, que ce mêts ne leur eſt pas fort ordinaire. Rogers ne put découvrir s'ils avoient quelques traces de Religion; car en leur voyant lever ſouvent les yeux vers le Soleil, il eſt difficile de juger ſi c'eſt pour lui rendre un culte, ou pour en tirer les pronoſtics ordinaires du tems. L'or n'eſt pas aſſez commun parmi eux pour faire ſuppoſer qu'ils en connoiſſent des mines, ou que leurs rivières en charient beaucoup. Cependant la petite piéce que Rogers avoit rapportée, & qu'il avoit obtenue de leur Chef pour un couteau, fit regretter à l'Amiral de n'avoir point d'Interprête qui pût lui procurer plus de lumiéres.]

LE

(e) Liqueur Angloiſe, compoſée de ſucre, d'eau-de-vie & de limons. R d. T.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Le 7 de Septembre, huit Chaſſeurs Anglois entreprirent de tuer quelques Elephans. Ils en virent pluſieurs, dont ils ne purent s'approcher. Ce ne fut que vers le ſoir qu'ils en ſurprirent deux à la portée du fuſil. Ils convinrent de tirer tous ſur le plus proche; & tous ſe flattèrent de l'avoir bleſſé. Mais la nuit, qui commençoit à devenir obſcure, les obligea d'abandonner leur proye. [Keeling ne rend point d'autre compte de ce qui l'occupa ſur cette Côte juſqu'au 14 de Décembre; ce qui fait ſoupçonner à Purchaſſ qu'il tira du commerce des Sauvages quelque profit qu'il affecta de cacher. En effet, il paroît peu naturel qu'il eût paſſé près de trois mois dans l'oiſiveté avec une Nation qui connoiſſoit l'or & les dents d'élephans. Cependant il finit par une remarque qui ſemble détruire ce ſoupçon. Après avoir admiré lui-même que les Négres de Sierra Leona fuſſent ſi mal pourvûs d'or & d'yvoire, il en rejette la cauſe ſur leur indolence naturelle, qui les borne à vivre groſſièrement de leurs racines, & qui va juſqu'à leur faire négliger la chaſſe d'une infinité d'animaux qui viennent ſouvent ruiner leurs jardins.] On pourroit s'imaginer que la pareſſe eſt un vice contagieux dans ce Pays, lorſqu'on lui voit confeſſer qu'il ſe propoſa ſouvent d'obſerver la latitude de la Rade, & qu'il partit ſans l'avoir éxécuté. Son Pilote prit néanmoins cette peine, & trouva qu'elle eſt à 18 degrés 36 minutes du Nord. Il vérifia auſſi que la variation eſt d'un degré 50 minutes à l'Eſt.

Keeling. 1607. Chaſſe d'Elephans.

Keeling eſt ſoupçonné d'avoir caché ſes profits.

Latitude de Sierra Leona.

[La meilleure Rade & la place la plus commode pour ſe pourvoir d'eau dans ces quartiers, eſt la quatrième Baye, qui eſt à l'Eſt de la pointe de Sierra Leona. Elle eſt ſituée Oueſt Sud-Oueſt, & dans les plus hautes marées l'eau y monte 12 pieds.]

L'Auteur ſe tranſporte, ſans autre liaiſon, à la vûe de la Baye de Saldanna, où il arriva le 17 de Décembre, [après trois jours de Navigation; Il eut d'abord un Vent d'Eſt qui fut ſuivi d'un calme & enſuite d'un vent de Nord, qui le retarda beaucoup.] Son deſſein étoit de porter Eſt-Sud-Eſt, & Sud-Eſt quart à l'Eſt, pour doubler le Cap. Mais tous ſes gens, ſains & malades, demandèrent ſi ardemment de relâcher dans la Baye, qu'il ſe rendit à leurs inſtances. Ils paſſèrent entre la petite Iſle des Pengouins & le rivage, qui n'en eſt qu'à ſept milles. Ils jettèrent l'ancre au fond de la Baye, [ſur cinq braſſes & demi d'eau. La Pointe occidentale & l'Iſle des Pengouins eſt ſituée Sud quart à l'Oueſt. Au Sud de l'Iſle il y a un Banc de Sable, à un mille de diſtance, & un autre à une demi-lieuë au Sud-Eſt.] L'Amiral permit à ſes gens de deſcendre à terre. [Ils furent reçus avec beaucoup de careſſes par quantité de Négres, qui reconnurent deux Matelots.] Le premier objet qui frappa les Anglois fut une inſcription dans leur Langue, qu'ils apperçurent ſur un roc. Elle portoit que Middleton, Capitaine du Conſent, étoit entré dans la Baye le 24 de Juillet 1607. [Cette heureuſe rencontre les délivra de l'inquiétude où ils étoient depuis longtems pour ce Vaiſſeau.] Ils achetèrent dès le premier jour cent deux Moutons, douze Bœufs & trois Veaux. Ce trafic continua ſi heureuſement pendant pluſieurs jours, que les deux Bâtimens n'eurent rien à déſirer pour leur proviſion.

Les Anglois relâchent à Saldanna. Inſcription qu'ils y trouvent.

(f) Ils remirent à la voile, le premier de Janvier 1608, avec un tems ſi

Ils remettent à la voile.

(f) La 2de. Section du Chap. V. de l'Original commence ici. R. d. E.

KEELING. 1608.

si favorable, qu'ils n'avoient aucune défiance des deux malheurs qui les menaçoient. Le premier fut une voye d'eau qui se fit à l'Hector (*g*), & dont on ne s'apperçut que le 19, c'est-à-dire, lorsqu'il étoit déja fort difficile d'y remédier. L'humidité avoit gagné jusqu'aux balots de draps, dont la plûpart furent endommagés. L'embarras fut extrême, soit à vuider le Vaisseau, soit à faire sécher les draps. Ensuite, lorsqu'on se crut en repos après une occupation si fatiguante, on tomba dans d'autres inquiétudes, en découvrant la terre à douze lieuës de distance au Nord-Nord-Ouest. L'Amiral fut moins surpris que les autres, parce qu'il connoissoit la force imperceptible des courans. Cependant comme on se trouvoit au 34e. degré de latitude, il eut peine à comprendre que la terre pût être si voisine; & suivant ses propres calculs, il conclut que l'erreur devoit être au moins de cent lieuës. [Le 22, à 34 degrés 4 minutes de latitude, l'Auteur comptoit qu'on avoit fait 33 lieuës Est quart au Nord, par un vent de Sud, & Sud-Sud-Ouest; mais par son calcul on devoit se trouver à une latitude différente de cinquante minutes. Les Courans étoient encore cause de cette variété, & jusqu'au 26, de semblables différences firent comprendre qu'on pouroit tomber dans des erreurs très dangereuses, si l'on s'en fioit uniquement au calcul, sans faire attention à la force des Courans.] Le 17 de Février, on découvrit encore la terre, à sept ou huit lieuës; &, vers le soir, on se trouva près de deux petites Isles, que la nuit empêcha de reconnoître; d'autant plus qu'avec le dessein de jetter l'ancre, on ne trouva point de fond à deux mille du rivage. Le lendemain les observations ne purent se faire avec éxactitude, parce qu'il étoit arrivé quelque désordre aux instrumens (*b*). On s'approcha d'une autre Isle qui n'est qu'à trois lieuës des deux premières, en laissant celles-ci au Sud. Le Pilote de l'Amiral reconnut la Baye de S. Augustin. On prit la résolution d'y relâcher. [Dans cet endroit la variation fut de 15 degrés 30 Minutes, & par une autre observation faite le même matin, on l'a trouva de 15 degrés 26 Minutes.

Malheurs qu'ils essuyent.

Erreur causée par les courans.

Baye de Saint-Augustin.

Le 19 on mit à la voile, & l'on eut le malheur de rompre une Ancre.] La Baye se présenta si favorablement que les deux Vaisseaux y entrèrent à pleines voiles. On mouilla contre le rivage du Sud, sur un fond de dix-sept brasses; *Hawkins* fut chargé par l'Amiral, qui se trouvoit indisposé, de descendre à terre avec les deux Chaloupes bien armées. Il revint à bord le soir, sans avoir rencontré un seul Habitant; mais il avoit remarqué un grand nombre de traces qui lui avoient paru fort fraîches; & trouvant une petite Barque abandonnée, il y avoit laissé des grains de verre & quelques petits couteaux. Ce rapport donna peu d'espérance à l'Amiral de se procurer des rafraîchissemens. Cependant quelques Matelots qu'il avoit envoyés d'un autre côté à la pêche, dans un Esquif, l'assûrèrent qu'en s'approchant du rivage ils y avoient vû de grands os de Bêtes, auxquels ils restoit encore de la chair. [Dans ce tems-là un nommé *George Evans* fut mordu dangereusement par un *Alligator*.] Le 21, on apperçut quatre Sauvages, qui ne marquèrent aucun effroi en voyant approcher d'eux une Chaloupe. L'Amiral leur envoya divers petits présens, qui achevèrent de les rendre si familiers,

Sauvages de cette Baye.

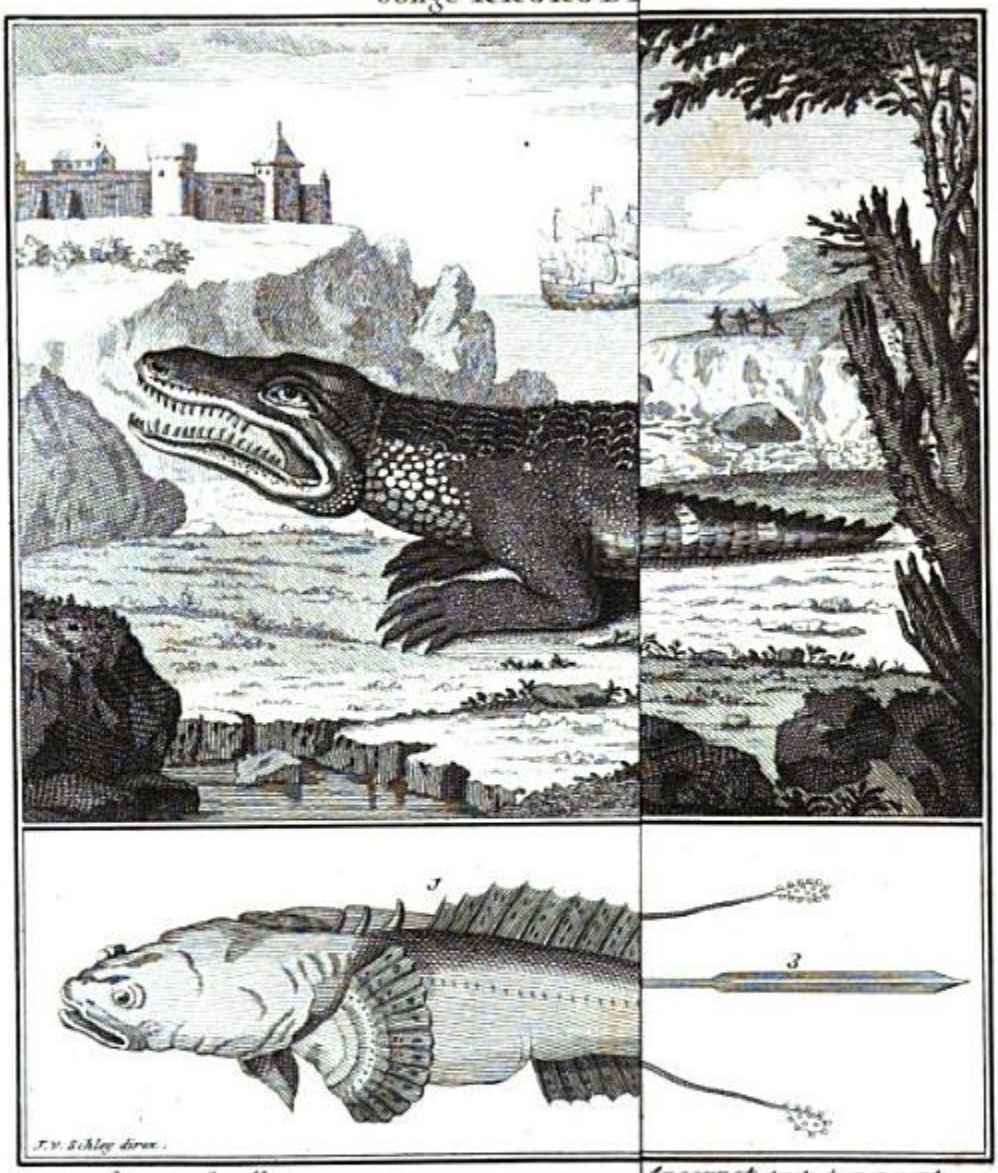
(*g*) *Angl.* au Dragon. R. d. E.

(*b*) *Angl.* le lendemain on se trouva à 23 degrés 37 minutes de latitude. R. d. E.

Digitized by Google

Digitized by Google

Jeune CROCODY.
Jonge KROKODI



1. *Crapeau de Mer*
Zee-Padde.

2. *Ancornet, toute transparente.*
Ancornet, gants doorschynend.

Digitized by Google

liers, qu'ils promirent auſſi-tôt, par des ſignes, d'amener au rivage beaucoup de beſtiaux. Cependant il en parut quantité d'autres qui n'amenèrent rien. L'Amiral, impatient, deſcendit lui-même avec un cortège aſſez nombreux pour n'avoir rien à redouter. Les Sauvages prirent la fuite à la vûe des armes. On les ſuivit, mais ſans marquer trop d'ardeur à les pourſuivre. Un Anglois, qui eut la hardieſſe de s'avancer ſeul près d'un petit Bois, y découvrit douze ou quinze de ces Barbares avec environ le même nombre de Veaux & de Chèvres. Ils étoient armés d'arcs & de fléches; mais voyant qu'on ne paroiſſoit pas diſpoſé à les attaquer, il s'en détacha deux qui vinrent au-devant de l'Amiral, chacun avec l'animal qu'il avoit amené.] Ils étoient bien faits & robuſtes. Quoiqu'ils euſſent le corps ceint d'une peau, ils apportoient peu de ſoin à cacher leur nudité. L'un menoit un veau & l'autre un mouton. L'Amiral tira quelques ſchellings de ſa poche, & leur préſenta de l'autre main pluſieurs petits couteaux, pour leur laiſſer le choix de ces deux payemens. Ils entendirent ce langage muet. Après avoir balancé quelques momens, ils prirent tous deux un ſchelling & un couteau, qu'on leur abandonna volontiers. A peine furent-ils retournés au Bois, que leurs Compagnons en ſortirent avec ardeur, & vinrent offrir leur marchandiſe pour le même prix.

Keeling. 1608.

Commerce des Anglois avec eux.

L'Amiral fort ſatisfait de cette ouverture, & des apparences de douceur qu'il avoit remarquées dans les Sauvages, réſolut d'attendre ſans empreſſement qu'ils continuaſſent de lui apporter des proviſions. Il ſe fit conduire dans ſa Chaloupe au long du rivage, pour obſerver le fond de la Baye. La différence des flots lui fit bientôt juger qu'il y entroit quelque rivière. Il continua d'avancer juſqu'à l'embouchure, qui n'a pas plus d'un mille de largeur, & comptant d'y trouver bientôt l'eau douce, il la remonta l'eſpace d'environ deux lieuës. Son eſcorte le raſſûroit contre toutes ſortes d'accidens. Il fut ſatisfait de l'eau, qui ſe reſſentoit de la mer dans toute cette étendue; mais ayant vû pluſieurs troupeaux de trente & de cinquante moutons, qui paiſſoient tranquillement ſur le panchant d'une colline, il ne douta pas que dans le voiſinage il n'y eût quelque ſource d'eau vive. Quelques-uns de ſes gens, qu'il fit deſcendre, rencontrèrent pluſieurs Sauvages, qui leur vendirent trois moutons, pour autant de ſchellings, [mais qui s'obſtinèrent à s'éloigner avec leurs troupeaux lorſqu'ils eurent apperçu la Chaloupe. L'Amiral deſcendit lui-même & s'efforça en vain de les rappeller par ſes ſignes. Il fut encore étonné d'apprendre de ſes gens que non-ſeulement les Barbares avoient préféré des ſchellings à tout autre prix, mais qu'ils n'euſſent voulu donner leurs moutons que pour de l'argent. En jettant les yeux ſur les Prairies qui étoient entre la rivière & les collines, il apperçut un gros ruiſſeau vers lequel il s'avança au travers d'un terrain fort humide, & dont il trouva l'eau extrêmement fraîche. Cette découverte lui cauſa beaucoup de joye. Il remonta juſqu'au ruiſſeau avec la Chaloupe, & ſa ſatisfaction fut encore plus vive lorſqu'il ſe fût aſſûré, avec la ſonde, que ſes deux Bâtimens pouvoient s'avancer juſqu'au même lieu pour faire immédiatement leur proviſion d'eau.

L'Amiral découvre une Rivière dans la Baye.

Sauvages qui aiment l'argent.

[En retournant vers la Baye, ſes gens tuèrent, à coups de fuſil, un *Alligator*, eſpèce de Crocodile qu'ils virent marcher fort lentement ſur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de coups, les mouvemens convulſifs qui lui

Alligator, eſpèce de crocodile.

Digitized by Google

KEELING. 1608.

lui reſtoient encore, étoient capables d'inſpirer de la frayeur. Il avoit ſeize pieds de long, & ſa gueule étoit ſi large, qu'il ne parut point ſurprenant qu'elle pût engloutir un homme. Keeling fit tranſporter ce monſtre juſqu'à ſon Vaiſſeau, pour en donner le ſpectacle à tous ſes gens. On l'ouvrit. L'odeur qui s'en exhala parut fort agréable; mais quoique la chair ne le fût pas moins à la vûe, les plus hardis Matelots n'oſérent en goûter.]

LE 24, Keeling fit remonter la Rivière à ſes deux Bâtimens, pour faire leur proviſion d'eau. Les Sauvages, qui obſervoient ſans doute tous ſes mouvemens, eurent ſoin d'éloigner leurs troupeaux des lieux voiſins; ce qui n'empêcha point qu'il ne s'en préſentât quelques-uns avec des moutons & des chèvres. Les Anglois trouvérent leurs moutons d'un meilleur goût que ceux de la Baye de Saldanna, quoique la figure en ſoit aſſez difforme; car ils ont ſur le dos une maſſe de chair comme les chameaux, avec la ſeule différence qu'elle eſt plus avancée vers le col. Dans la familiarité qui augmentoit de jour en jour avec les Sauvages, on s'apperçut que leur Nation eſt circonciſe. Mais Keeling n'ajoute rien qui puiſſe expliquer une obſervation ſi étrange. Il en fait une autre ſur les araignées du Pays, qui ſans avoir rien d'extraordinaire en elles-mêmes, font des toiles beaucoup plus luiſantes que les nôtres, & d'un tiſſu ſi fort & ſi moëlleux qu'il ne doute point qu'elles ne puiſſent être filées comme la ſoye.

Sauvages circoncis.

Toile d'araignées qui peut être filée.

LE 25 il s'éleva du Nord-Oueſt un orage ſi violent, que le Vaiſſeau de Hawkins fut enlevé de deſſus ſes ancres, & perdit la plus groſſe. Le danger étoit d'autant plus redoutable, que le rivage, dans la plus grande partie de la Baye eſt bordé d'une chaîne de roes, entre leſquels & la terre, on trouve continuellement deux braſſes d'eau. Le poiſſon y entre en abondance; & comme il eſt facile d'y employer les filets, on en prenoit tous les jours une quantité prodigieuſe. Cette eſpéce de digue eſt auſſi fort avantageuſe pour les Chaloupes & les autres petits Bâtimens, qui y demeurent fort à couvert, tandis qu'on deſcend au rivage. Mais rien n'eſt ſi dangereux pour les grands Vaiſſeaux qui ſont pouſſés par le vent, ou qui s'approchent de la terre ſans précaution.

ON quitta la Baye le 28. Malgré les ſecours que la Flotte s'y étoit procurés, Keeling regarde cette Rade comme un lieu où la néceſſité ſeule doit faire chercher des rafraîchiſſemens. Outre que les Naturels ne veulent de commerce que pour de l'argent, & que les beſtiaux n'y ſont point en fort grande abondance, l'eau y eſt trop profonde, le rivage dangereux, & le fond ſi dur qu'à la moindre agitation il coupe les cables.

Qualités de la Baye de Saint Auguſtin.

LE 12 de Mars, vers le 15e. degré cinquante minutes de latitude, la ſonde ne trouva point de fond à quatre-vingt-dix braſſes, quoique deux heures auparavant on l'eût trouvée à dix-ſept & à ſeize braſſes. Dans l'après-midi, on trouva depuis vingt-quatre juſqu'à dix-neuf. Enſuite, vers le ſoir, on fut effrayé de ſe voir ſur neuf & huit braſſes; lieu fort dangereux, ſans doute, ſi l'on s'y trouvoit engagé pendant la nuit. Avec le ſecours d'un vent frais, on gagna un peu vers le Nord, & l'on ſe trouva le lendemain à quinze degrés quarante-cinq minutes. Un calme incommode fit perdre la moitié du jour. Il fut ſuivi d'un vent impétueux, qui jetta les deux Vaiſſeaux ſi loin vers le Sud, qu'à l'entrée de la nuit, ils ſe virent à trois lieuës de la terre. Le 14, on ne ſe retrouva qu'à quinze degrés quarante-

Paſſage dangereux.

deux

deux minutes; de ſorte qu'on étoit avancé de trois lieuës au Nord, tandis que par les calculs on croyoit l'être au moins de quinze au Nord-Nord-Eſt. L'Auteur conclut que les courans ſont fort rapides, & portent au Sud plus qu'au Sud-Oueſt. KEELING. 1608. Embarras cauſés par les courans.

Le jour ſuivant, il fut impoſſible de découvrir la terre, quoiqu'on fût certain de n'en être qu'à neuf ou dix lieuës. L'Amiral embarraſſé de la force des courans, cherchoit par quels moyens il pourroit s'en dégager. En s'éloignant de la terre, il craignoit des dangers preſque inévitables vers l'Iſle de *Nueva*. D'un autre côté, il ne ſe croyoit point en ſûreté ſi près des Côtes. Le 17, ſe trouvant à quatorze degrés cinquante-ſept minutes de latitude, il jugea par les calculs, que les courans étoient diminués. Entre pluſieurs opinions de ſes gens ſur ces viciſſitudes, celle de ſon Pilote fut toûjours qu'elles devoient être attribuées aux différences de la Lune; & pour preuve déciſive, il prétendoit avoir remarqué que la grande force des courans ſe faiſoit ſentir quelques jours après & devant la pleine Lune. Mais l'Amiral demeura perſuadé que la ſource de ces mouvemens irréguliers, vient de la profonde Baye (*i*) qui eſt entre le Cap Corientes & Mozambique, [& débite là-deſſus une doctrine, dont le détail ſeroit peu convenable à cet Ouvrage.] Cependant il en tire une concluſion que je dois rapporter, parce qu'il en vante beaucoup l'utilité. C'eſt que pour éviter les courans dans une courſe telle que la ſienne, il faut bien ſe garder de s'approcher de la terre avant que d'avoir gagné la pointe de Mozambique, [qui avance au loin dans la Mer, & depuis laquelle les côtes du côté du Nord courent Nord & Sud, & du côté du Sud s'étendent Sud-Oueſt quart à l'Oueſt.] Opinions ſur les courans qui retardent la Flotte Angloiſe.

(*k*) L'Auteur ſe tranſporte avec tant de viteſſe dans ſa courſe, qu'on n'a pû trouver que de l'obſcurité dans ſes derniers récits, juſqu'à *Deliſa* ou *Deliſcha*, Rade au Nord de Socotora, où il prit le parti d'attendre la *Mouſſon*, pour entrer dans la Mer de l'Inde. Là, ſans rendre aucun compte de ſa navigation, il raconte deux ou trois faits qu'il apprit des Mores. Depuis quelques années, dit-il, on avoit trouvé ſur les Côtes de Mombaſſa, de Magadoxo, de Pata & de Brava, de prodigieuſes maſſes d'ambre gris, dont quelques-unes peſoient juſqu'à vingt quintaux, & ſi groſſes enfin, qu'une ſeule pouvoit cacher pluſieurs hommes. Les Mores l'aſſurérent qu'ayant fait pluſieurs voyages aux Iſles de Comore pour acheter des Eſclaves, ils avoient trouvé les Habitans de ces Iſles ruſés & perfides; que cinquante de leurs gens y avoient été maſſacrés par ſurpriſe, & que la crainte du même ſort leur avoit fait tourner leur commerce vers d'autres lieux. Enfin ils dirent à Keeling qu'ils avoient vû à Pemba huit Hollandois, qui y étoient depuis trois ou quatre ans, & deux deſquels avoient embraſſé le Mahométiſme. Rade de Deliſa. Etranges maſſes d'ambre gris.

La Mouſſon des vents du Sud commence ordinairement le premier de Mai, & dure cent jours. Les vents les plus impétueux ſe déchaînent pendant les mois de Juin & de Juillet. Ils commencent à devenir moins violens le 10 d'Août; & ceux du Nord, qui viennent immédiatement après, & qui amenent Tems de la Mouſſon du Sud.

(*i*) Il prétend que les Courans qui partent du Nord-Oueſt de l'Iſle de Madagaſcar, rencontrant le rivage de Mozambique, ſont repouſſés, & forcés à ſuivre les Côtes juſqu'au Cap Corientes.

(*k*) La 3e. Section du 5e. Chap. de l'Original commence ici. R. d. E.

Digitized by Google

KEELING. 1608.

nent beaucoup de pluies, régnent enſuite trois ou quatre mois. C'eſt dans ce tems qu'on fait l'*aloes*, qui n'eſt que le jus du *ſemper vivens*, qu'on fait congeler dans des peaux de bouc.

Fabrique de l'Aloes.

LE 23 de Mai, Keeling envoya ſa Chaloupe au rivage, pour y faire payer une grande quantité d'aloes, dont il avoit déja fait le prix. Il en prit mille huit cent trente-trois livres qu'il paya fidélement: ce qui n'empêcha point le Chef des Mores de lui faire demander en emprunt cinq cens piéces de huit, qu'il refuſa de lui prêter: mais pour adoucir ce refus, il lui fit préſent de quelques armes, d'une fort belle étoffe & d'un couteau. Enſuite il prit encore cinq cens ſoixante-quinze livres d'aloes, qui lui coutérent cent quinze dollars.

Diverſes informations de l'Amiral Anglois.

IL apprit le 24 que les vents avoient commencé le dernier d'Avril, & que tous les ans ils viennent plus tard d'onze jours (*l*); de ſorte que dans l'eſpace de trente-trois ans, leur commencement ſe retrouve au même jour du même mois; que comme la Mouſſon de l'Oueſt vient des vents du Sud, celle de l'Eſt vient des vents du Nord; qu'il n'y a que deux Mouſſons dans toute l'année; que dans celle où ſe trouvoit l'Auteur, la Mouſſon de l'Eſt devoit commencer le 13 d'Octobre, & durer juſqu'au mois d'Avril, pendant lequel le tems eſt ordinairement aſſez beau juſqu'à la Mouſſon de Mai; que le *Neuruz*, c'eſt-à-dire, le nouvel an du Pays commence le premier jour de la Mouſſon de l'Eſt: qu'après le vingt-cinq de Septembre, on ne peut plus naviguer de la Mer Rouge à l'Eſt; que *Chaul*, *Dabul*, & *Danda Rajipari*, ſont des Ports ſûrs & commodes, & des Villes d'un commerce fort riche ſur la Côte de l'Inde; qu'à *Saada*, *Ilbuk*, *Anzaame* & *Mutu*, quatre des Iſles Comores, il ſe trouve continuellement du ris en abondance, & que les Habitans y ſont d'un caractère plus humain que dans les autres Iſles; mais qu'à *Jugherjiſi* & *Malale*, deux autres des mêmes Iſles, le ris eſt rare, & le Peuple perfide; que dans l'une des deux dernières, un Vaiſſeau Anglois, dont le Capitaine ſe nommoit Lancaſter, avoit été fort maltraité quinze ans auparavant.

KEELING apprit encore que le jour auquel on lui faiſoit tous ces récits, c'eſt-à-dire, le 26 de Mai, étoit le deux cens vingt-quatriéme jour de l'année du Pays; qu'il n'y a point de pluie ſur la Côte d'Arabie juſqu'au dix-ſeptiéme jour de cette Mouſſon; que le trois cens-cinquiéme jour de l'année du Pays, étoit le meilleur pour faire voile de-là vers *Surat*, & que ce voyage ne prenoit que dix ou douze jours; que *Burrum*, *Makella* & *Kaſſan*, ſont de bons Ports pour les deux Mouſſons, ſur la Côte d'Arabie, mais de peu d'utilité pour le commerce; que *Schael* ou *Schaer* n'a ni Port, ni Rade, où l'on puiſſe ſe retirer, mais qu'on y trouve du fer & du plomb; qu'on en fait venir par terre ces marchandiſes à Kaſſan, & que la diſtance n'eſt que d'une journée de chemin; que pendant les deux Mouſſons, la Mer eſt extrêmement agitée ſur la Côte d'Arabie, & que les courans ſuivent le vent; qu'il n'y a point de ſûreté contre la Mouſſon de l'Oueſt à l'entrée de Surate, parce

(*l*) L'Auteur ne croit point ce fait: ce prétendu retard ne pourroit-il point venir de ce que les Mahométans comptent par mois lunaires, ce qui fait que leur année différe de l'année ſolaire.

Digitized by Google

ce que le fond eſt fort mauvais pour l'ancrage, & que les marées y ſont ſi violentes, qu'elles ſont capables ſeules de renverſer les Vaiſſeaux. Keeling. 1608.

La Rade de Deliſcha, où Keeling étoit depuis ſi long-tems, eſt un excellent azile contre la Mouſſon de l'Oueſt; mais ce qui paroît fort étrange, c'eſt qu'à deux milles de-là, au Levant comme à l'Oueſt, le vent ſouffle avec tant de violence, qu'il n'y a point de Vaiſſeau qui s'y puiſſe arrêter. On n'en apporte point d'autre raiſon que la diſtance des hautes montagnes, & le large intervalle de terres baſſes qui ſont entr'elles & la Mer. Rade de Deliſcha.

Keeling remit à la voile le 24 de Juin. Il apperçut le 23 de Juillet une Iſle eſcarpée dont il lui parut fort difficile d'approcher. [Cependant il en auroit cherché les moyens, dans les beſoins preſſans qu'il commençoit à ſentir,] s'il n'en eut apperçu deux autres au Nord, & une plus grande au Sud, à quatre degrés deux minutes de latitude. [Il prit le parti de relâcher dans celle-ci,] après avoir obſervé qu'entre ces Iſles, qui ne ſont éloignées l'une de l'autre que de dix lieuës, il y a un grand banc de ſable qui rend le paſſage fort dangereux, [pour ceux qui ſans le connoître paſſent-là de nuit. Il l'évita en dirigeant ſa courſe à deux lieuës de l'Iſle du milieu. Il crut voir un autre paſſage entre cette Iſle & celle qui eſt au Nord; mais à peine avoit-il une lieuë de largeur.] [La Rade où ſes deux Vaiſſeaux entrèrent, eſt aſſez ſûre contre toutes ſortes de vents; mais le fond, qui n'eſt que de petites pierres de différente forme, eſt dangereux pour les cables. La Flotte trouva de l'eau & quelques meſures de ris, qui étoient fort éloignées de ſuffire pour ſa proviſion. L'année avoit été ſi mauvaiſe, que loin de chercher à ſe défaire de leur ris & de leurs denrées, les Habitans s'efforçoient de les cacher.] Le 26, étant preſqu'à la même diſtance de Priaman & de Tekoa, à deux ou trois lieuës du rivage, on découvrit un banc de ſable entre les deux Vaiſſeaux & la Côte. En s'approchant au Nord-Eſt par Eſt de la Rade de Priaman, on eut preſque toûjours quarante cinq braſſes d'eau juſqu'à deux lieuës & demi du rivage. A quatre lieuës de la même Rade, il y a une Iſle au Nord-Eſt; & plus proche on en trouve trois autres, Sud-Sud-Eſt & Nord-Nord-Oueſt, qui ne ſont éloignées entre elles que d'un mille. Keeling ſe remet en mer.

La Flotte entra l'après-midi dans la Rade de Priaman, & ſalua la Ville de cinq coups de canon. Auſſi-tôt le Gouverneur envoya un chevreau à l'Amiral, qui paya cette galanterie par un préſent de trois aunes de drap, d'une piéce de calico bleu, d'un mouſquet, & de deux épées. Il donna auſſi une piéce de calico bleu au Meſſager, qui parloit fort bien la langue Portugaiſe. Il arriva le même jour un Bâtiment d'Achin, dont le Capitaine eut avec Keeling une longue converſation en Arabe; & les Anglois formèrent ſur ſes récits des eſpérances fort avantageuſes pour leur commerce. Arrivée de la Flotte à Priaman.

Keeling ne tarda point à deſcendre au rivage. S'étant fait conduire au Palais du Gouverneur, il propoſa de régler d'abord le prix du poivre. On lui donna ſoixante Commiſſaires, avec leſquels il eut de longues diſcuſſions avant que de pouvoir s'accorder. La principale regardoit le poids des marchandiſes; Keeling demandant qu'on lui laiſſât la liberté de les faire peſer dans chaque lieu de l'Iſle, où l'occaſion ſe préſenteroit de les acheter, & les autres voulant qu'elles fuſſent peſées dans la Ville. D'ailleurs ils en demandoient un prix éxorbitant. Ce n'étoit pas moins que cinquante dollars pour chaque bahar; tandis que le Capitaine d'Achin avoit conſeillé aux Anglois de n'en Réglemens de commerce avec les Commiſſaires Indiens.

KEELING. 1608.

offrir que ſeize. Mais ils conçurent bien-tôt, que ce Capitaine qui étoit lui-même un Marchand, n'avoit penſé qu'à les tromper à ſon avantage, parce qu'il eſpéroit enlever la plus grande partie du poivre, avant que les Anglois fuſſent d'accord avec le Gouverneur, & les réduire enſuite à l'acheter de lui au prix qu'il y voudroit mettre. Après quelques débats on convint de vingt-deux dollars & demi par bahar, ſans y comprendre le droit royal de ſix pour cent. Keeling ſe vit comme forcé de payer deux autres droits, ou plutôt deux éxactions, dont il ne reconnoiſſoit point la juſtice; l'un de cent ſoixante dollars, & l'autre à peu près de la même ſomme. Cette convention fut couchée par écrit & ſignée reſpectivement par les Commiſſares.

Production annuelle de Priaman.

LA Ville & le territoire de Priaman ne produiſent pas chaque année plus de cinq cens bahars de poivre; mais en y joignant les productions des Cantons voiſins, tels que *Paſſaman*, *Tekoa*, *Parouſe*, & les montagnes qui ſont au-deſſus de la Ville, toute la quantité peut monter à deux-mille cinq-cens bahars, qui ſuffiſent pour la cargaiſon de deux Vaiſſeaux. On les achete à fort bon marché, quand on laiſſe pendant toute l'année dans la Ville des Facteurs qui ſçachent ſaiſir les occaſions. Mais le tems de la moiſſon eſt au mois d'Août & de Novembre; & ſi l'on n'a pas pris des précautions avant cette ſaiſon, les Vaiſſeaux d'Achin & de Java ne manquent guères alors de venir enlever tout ce qui ſe trouve à vendre. Ceux de Guzarate ſont exclus de ce commerce par un ordre exprès du Roi d'Achin. Keeling conclut qu'un Bâtiment peut toucher dans une année à Surate, où il achete des calicos & d'autres étoffes, paſſer enſuite à Priaman pour y laiſſer des Facteurs, & jetter ainſi les fondemens d'un commerce fort avantageux pour l'année ſuivante.

Diſpoſition d'un commerce avantageux.

Mais il ne voit pas, dit-il, comment un Vaiſſeau pourroit toucher à Cambaye & ſe rendre aſſez-tôt à Priaman dans la même année. D'ailleurs, ſi l'on ne veut rien donner au hazard, il eſt à-propos, pour la ſûreté du commerce, de ſe procurer des lettres de permiſſion du Roi d'Achin.

TANDIS que la Flotte Angloiſe étoit tranquillement à l'ancre, il vint à bord un More qui parloit fort bien le Portugais, & qui demanda un entretien ſecret à l'Amiral. Après des préludes fort recherchés, il lui dit qu'il étoit envoyé par la Veuve du dernier Gouverneur de Priaman, femme riche & puiſſante, qui offroit aux Anglois des ſecours aſſûrés pour ſe rendre maîtres de la Ville, à condition qu'elle demeureroit maîtreſſe abſolue de la moitié de leur conquête. Cette propoſition ne ſéduiſit point l'Amiral. Il ne s'étoit pas propoſé de prendre des Villes aux Indes; & connoiſſant d'ailleurs les artifices des Mores, il ne douta point qu'une offre de cette nature ne fût le voile de quelque perfidie. Sa réponſe fut un refus ſans exception. [Cependant il lui reſta quelque curioſité de voir la Dame Indienne, autant peut-être pour vérifier le diſcours du More, que pour connoître une femme d'un caractère ſi hardi. Il propoſa au More de lui ménager cette faveur. Les meſures furent priſes pour la nuit ſuivante; car malgré la liberté que les Veuves Indiennes ont de diſpoſer d'elles-mêmes, Keeling ne vouloit pas riſquer de faire naître des ſoupçons par ſa viſite. Le More fut fidéle à le venir prendre dans une petite barque, au commencement de l'obſcurité. Il n'étoit conduit que par deux Matelots, & l'Amiral ne ſe fit accompagner auſſi que de deux de ſes gens. Ils abordérent au rivage avec beaucoup de précautions. Ils traverſérent de même une partie de la Ville, juſqu'à la maiſon de l'ancien-

On offre à Keeling de le rendre maître de Priaman.

Caractère ſingulier d'une Dame Indienne, & viſite que l'Amiral lui rend.

ne

ne Gouvernante, qui donnoit du côté des montagnes. Keeling s'apperçut aiſément qu'il étoit attendu, & qu'on obſervoit le myſtère, comme il l'avoit recommandé au More. Il fut introduit par un ſeul Eſclave, dans un appartement dont il nous a dérobé la deſcription; mais il le repréſente en général fort riche & fort galant. Il y trouva la Dame Indienne, qui étoit ſeule à l'attendre. Le More demeura pour ſervir d'interprête. A juger de l'âge par les traits, Keeling s'imagina que cette femme n'avoit pas moins de quarante ans. Cependant elle avoit encore de la fraîcheur & de la beauté. Ses premiers diſcours tombèrent ſur le projet de ſon ambition; car le More perſuadé que le refus de l'Amiral n'étoit venu que de ſes défiances, l'avoit entretenue dans les mêmes idées, & l'avoit même aſſûrée qu'une viſite nocturne ne pouvoit s'expliquer autrement. Auſſi parut-il fort étonné d'entendre tenir à Keeling le même langage que ſur le Vaiſſeau; & par les raiſons qu'il apporta pour le faire changer de ſentiment, il lui donna lieu de juger que c'étoit lui-même qui avoit inſpiré à la Gouvernante le projet dont elle s'étoit remplie. Keeling. 1608.

L'Amiral ſe défendit par des objections ſi fortes, qu'on ne put le ſoupçonner de mauvaiſe-foi. Il offrit d'ailleurs de ſi bonne grace ſon bien & ſes ſervices, que la Gouvernante prenant du goût pour ſa perſonne, lui fit ſervir ce que le Pays a de plus délicieux. Une partie de la nuit ſe paſſa dans cette fête; & lorſqu'il parut penſer à ſon retour, il fut preſſé de demeurer quelques jours dans un lieu où ſa préſence étoit agréable. Il s'en excuſa par la néceſſité de paroître le lendemain aux yeux de ſes gens; mais il promit volontiers de renouveller quelquefois ſa viſite. Comme les Marchands Anglois s'arrêtent peu à la deſcription de leurs plaiſirs, il ne nous apprend point ſi ce commerce tourna en galanterie; mais ayant continué de voir la Gouvernante avec les mêmes précautions, il ſçut d'elle les moyens qu'elle avoit eu deſſein d'employer pour lui aſſûrer la conquête de Priaman. Elle étoit proche parente de la Maiſon Royale d'Achin; & dans la guerre que les deux Princes, fils du vieux Roi, s'étoient déclarés mutuellement pour la ſucceſſion de leur père, elle avoit embraſſé avec ſon mari, les intérêts de l'aîné, qui avoit enfin remporté l'avantage. Ce ſervice étoit demeuré non-ſeulement ſans récompenſe, mais ſi peu conſidéré, qu'après la mort de ſon mari elle n'avoit pû obtenir le Gouvernement de Priaman pour un Seigneur de la Cour qu'elle s'étoit propoſé d'épouſer à cette condition. Elle avoit amaſſé de grands biens, & ſon crédit parmi les Habitans l'emportoit encore ſur celui du nouveau Gouverneur. Elle ne doutoit pas que les plus puiſſans n'entraſſent tout d'un coup dans ſa vengeance, d'autant plus que ſon mari avoit eu beſoin de beaucoup d'adreſſe & d'efforts pour les attacher au parti du jeune Roi, & que leur panchant s'étoit toûjours déclaré pour le Prince ſon frère. En effet, on a vû dans une autre Relation que l'aîné s'étoit rendu odieux par ſa cruauté. La Gouvernante comptoit qu'il ne lui ſeroit pas moins facile de gagner les petits par ſes libéralités; & le ſecours qu'elle vouloit obtenir des Anglois en leur cédant une partie de la Ville, étoit moins pour s'en mettre en poſſeſſion que pour s'y ſoûtenir enſuite contre le Roi d'Achin. Elle ſe promettoit auſſi que le frère de ce Prince, quoiqu'alors chaſſé de ſon partage & banni de l'Iſle de Sumatra, reparoîtroit au premier bruit de ſon entrepriſe, & viendroit ſe joindre à elle pour faire revivre ſes droits. Enfin ce grand

Il refuſe d'entrer dans les vûes qu'on lui propoſe.

Moyens qu'on veut employer pour lui livrer Priaman.

KEELING. 1608. projet, dont elle paroiſſoit craindre peu de devenir la victime, l'occupoit ſi vivement qu'elle y ramenoit ſans ceſſe l'Amiral, juſqu'à lui offrir à la fin de ſe ſoûmettre entièrement aux Anglois. Il fut obligé, pour ſe délivrer de ſes inſtances, de lui promettre ſon ſecours, s'il trouvoit à Bantam quelques Anglois qui vouluſſent l'écouter, & ſe joindre à lui pour augmenter ſes forces. Cette promeſſe la ſatisfit, mais elle ſouhaita que le More fît le voyage de Bantam avec la Flotte Angloiſe, dans la ſeule vûe de faire ſouvenir Keeling de ſon engagement. Il lui auroit été difficile de trouver un prétexte pour s'en défendre, ſi de juſtes frayeurs ne l'euſſent ſauvé de cet embarras. Quelque ſoin qu'il eut apporté à cacher ſon commerce avec la Dame Indienne, il fut obſervé par les Eſpions du Gouverneur. Cette femme s'étoit rendue ſuſpecte par des plaintes & par d'autres marques de mécontentement. Le Gouverneur, qui ſe regardoit comme le principal objet de ſa haine, prit de mauvaiſes impreſſions de ce commerce nocturne. Il témoigna ſes allarmes à l'Amiral, en lui faiſant un portrait déſavantageux de l'ancienne Gouvernante. Il le menaça même d'en informer le Roi, dont il ne répondoit pas que le reſſentiment ne retombât ſur tous les Vaiſſeaux qui paroîtroient dans ſes Ports.

Embarras où tombe l'Amiral Anglois.

KEELING ne balança point à faire entendre que la galanterie avoit eu plus de part à ſes viſites que la politique. Mais, ſans ſe payer de cette réponſe, le Gouverneur qui avoit fait arreter ſon Guide, le fit amener ſur le champ, dans l'eſpérance que ce malheureux confeſſeroit ce qu'il pouvoit s'imaginer que l'Amiral avoit déja déclaré. Keeling, qui comprit le deſſein du Gouverneur, commençoit à reſſentir des inquiétudes ſérieuſes, & ſe reprochoit amérement ſon imprudence. Mais le More, accoutumé à l'artifice, entrevit tout-d'un-coup, à ſon embarras, qu'il ne lui étoit rien échappé. Il ſe vanta du moins de cette pénétration lorſqu'il fut délivré du péril. Toutes les menaces du Gouverneur n'ayant pû l'ébranler, Keeling prit à ſon tour le ton du reproche pour faire honte au Gouverneur de ſes ſoupçons, & l'accuſer même d'avoir violé par ſon emportement un article de la capitulation.]

Pénétration des Mores dans leurs artifices.

CEPENDANT il jugea qu'ayant fini ſa cargaiſon, rien ne devoit l'arrêter plus long-tems dans la Rade. Il en partit le 18 de Septembre, après y avoir paſſé près de deux mois. Le lendemain à midi, ſe trouvant à dix lieuës Oueſt-Nord-Oueſt, de la pointe qui eſt au Sud de Priaman, il porta vers l'Eſt d'*Ilha de Triſtezza*. Le 20, à la pointe du jour il tomba à l'extrémité de cette Iſle, & ne put l'éviter qu'en prenant à l'Eſt-Sud-Eſt. Il vit les jours ſuivans, pluſieurs petites Iſles, qui ſont aux environs de Sumatra; & plus loin à l'Oueſt une autre Iſle beaucoup plus grande. Il remarque qu'on ne peut naviguer avec trop de précautions ſur cette Côte, parce que la plûpart de ces Iſles ne ſont point marquées ſur les Cartes.

Dangers entre Sumatra & Java.

LE 1 d'Octobre, à 5 degrés 30 minutes de latitude, en continuant ſa navigation au long de la terre, quoiqu'à dix ou douze lieuës de la Côte, il trouva que ſon Vaiſſeau avançoit plus vîte vers le Sud qu'il ne l'auroit dû ſuivant ſes calculs. Le jour ſuivant, il découvrit une Iſle, qu'il prit d'abord pour l'Iſle de *Sel*, mais ce n'étoit qu'un roc de figure ronde, que les Cartes ne font point obſerver. Quoique la Flotte ſe crût peu avancée, on ſe trouvoit à midi, au 5e degré 55 minutes du Sud. Le 3 on apperçut à découvert l'Iſle de Sel, qui n'étoit éloignée que de quatre ou cinq lieuës. Sa ſituation

Iſle de Sel.

Digitized by Google

tuation eſt à 6 degrés 6 minutes. C'eſt la plus haute & la plus ronde de toutes les Iſles qui ſont à l'entrée des Détroits de la Sonde. Sa diſtance juſqu'à la plus proche partie de l'Iſle de Sumatra, n'eſt que de treize ou quatorze lieuës. Le 4 au matin, on n'étoit plus qu'à cinq ou ſix lieuës de la pointe qui ferme la Baye de Bantam. - On découvre de ce lieu deux Rocs couverts d'arbres, l'un au Nord, & l'autre au Sud, entre leſquels la Flotte paſſa ſans aucun obſtacle. [Le Pilote de l'Amiral, ayant déjà fait cette dangereuſe route, ſe fioit beaucoup moins aux Cartes qu'à ſon expérience.] Keeling. 1608.

On entra le 5 dans la Rade de Bantam. Il s'y trouvoit à l'ancre ſix Vaiſſeaux Hollandois, dont deux avoient leur cargaiſon preſqu'entière de girofle, & deux travailloient à ſe charger de poivre; mais l'Amiral ne put ſe défendre d'une vive douleur, en apprenant des Facteurs Anglois qui vinrent au devant de lui, qu'il ne reſtoit dans leur Comptoir que treize perſonnes vivantes. Il y trouva une Lettre de Middleton, Capitaine du *Conſent*, qui fut pour lui un ſujet de conſolation dans ce déſaſtre. [Cependant plus il prit d'informations ſur l'état du Comptoir, plus il reconnut de véritables ſujets de s'affliger. Les Anglois s'étoient vûs depuis pluſieurs mois dans l'eſclavage, non-ſeulement des Hollandois, qui n'avoient ceſſé de les inſulter que par dedain pour leur foibleſſe; mais des Chinois mêmes, qui ſous prétexte de zèle pour leur ſervice, s'étoient rendus comme les Arbitres de toutes leurs affaires. *Uniete* & *Tegin*, deux domeſtiques Chinois du Comptoir, avoient pris tant d'aſcendant ſur leurs Maîtres, qu'ils leur avoient perſuadé de prendre autant de Chinois chez eux qu'il leur étoit mort d'Anglois; & par degrés, ils étoient devenus plus forts que ceux dont il n'étoient que les Eſclaves. En vain *Herne* & *Saris*, les deux principaux Facteurs, avoient entrepris de ſecouër le joug. On avoit été pluſieurs fois au moment d'en venir aux mains; & lorſque les Anglois avoient porté leurs plaintes à la Cour, ils y avoient trouvé contre eux de fâcheuſes préventions, que les plus fortes apologies n'avoient pû leur faire ſurmonter, Dans cet intervalle la plus grande partie de leur commerce s'étoit fait au nom & par les mains des Chinois. Les plus riches Marchands de cette Nation, qui avoient marqué tant d'attachement pour le Comptoir ſous le gouvernement de Scot, voyoient cette tyrannie ſans s'y oppoſer; & les Javans, toûjours lâches & malins, s'en faiſoient un ſujet de joie. Keeling arrive à Bantam. Déplorable état du Comptoir Anglois.

Keeling, pour remédier à tous ces déſordres, voulut commencer par délivrer le Comptoir de cette multitude de Chinois; mais il fut arrêté par deux raiſons qui les lui fit trouver moins coupables. Uniete & Tegin, en confeſſant qu'ils avoient quelquefois abuſé de l'indulgence de leurs Maîtres, lui firent connoître par des témoignages certains, que ſans ces mêmes Chinois que Herne & Saris accuſoient, le Comptoir auroit été pillé pluſieurs fois par les Javans. D'ailleurs ils ſoûtinrent que la ſource du mal venoit beaucoup moins d'eux que des Anglois, qui s'étant fait un amuſement de ſéduire ou d'enlever les femmes de pluſieurs pauvres Chinois, s'étoient mis dans la néceſſité, pour appaiſer les Maris, de leur ouvrir l'entrée du Comptoir, où ils s'étoient établis par degrés. La preuve en étoit claire, puiſque les femmes continuoient encore leur commerce avec les Anglois. Herne & Saris mêmes n'étoient point à couvert du reproche; & s'ils avoient porté leurs plaintes à l'Amiral, c'étoit parce que l'âge commençoit à réfroidir le premier pour Déſordre des Anglois du Comptoir.

KEELING. 1608.

pour les plaiſirs, & que l'autre étoit piqué de ſe voir abandonné, depuis peu, par une femme dont l'affection s'étoit déclarée pour un autre. Les deux Domeſtiques en appellèrent au témoignage de tous les autres Anglois, ſans en excepter *Savage*, qui étoit le plus conſidéré après Herne & Saris.

L'Amiral y remédie avec douceur.

L'AMIRAL comprit que la juſtice demande quelquefois un frein comme la colère. Il ſe fit conduire dans les divers logemens du Comptoir, où il n'avoit point encore pénétré. Il les trouva peuplés de femmes, dont la plus agréable, dit-il, auroit paru fort dégoûtante en Europe. La plûpart des Anglois lui firent l'aveu des liaiſons qu'ils avoient avec ces miſérables Créatures. Il les chaſſa ſans dureté, & ſa douceur alla juſqu'à leur faire quelques préſens. Il banit de même tous les Chinois, ſans leur faire un crime des déſordres que la mauvaiſe conduite des Anglois avoit comme autoriſés. Uniete & Tegin ne furent point exceptés du baniſſement; mais il leur paya fidélement leurs gages; & loin d'approfondir trop rigoureuſement l'abus qu'ils avoient fait de leur ſituation, il joignit à ce qui leur étoit dû une honnête récompenſe pour leurs ſervices. Cette conduite lui fit beaucoup d'honneur à la Cour de Bantam, & dans les deux Nations Chinoiſe & Javane. Le plein pouvoir qu'il avoit de la Compagnie de Londres, & les forces dont il étoit accompagné pour faire éxécuter ſes ordres, mirent tous les Anglois du Comtoir dans la néceſſité d'obéir. Il ne réuſſit pas moins dans ſes procédés avec les Hollandois. Loin de leur faire un reproche du paſſé, il feignit de l'ignorer. *Jacques* l'*Hermite*, qui commandoit leur Flotte étoit un homme modéré. Il le prévint par une viſite de civilité & d'amitié. La bonne intelligence fut d'autant plus facile à rétablir entre les deux Nations que l'Hermite après en avoir jetté le fondement par ſes promeſſes, reçut un ordre qui le mit en état de les éxécuter. Un Bâtiment arrivé de Hollande le 15 de Novembre, lui apporta la Commiſſion de premier Directeur du Comptoir, où, comme les Hollandois commençoient déja à s'en donner le titre, celle de Gouverneur de Bantam. Il arriva heureuſement que le jour même de ſon inſtallation,] Uniete & Tegin, ſoit pour juſtifier leur ancienne conduite, ſoit par reconnoiſſance pour la généroſité de l'Amiral, vinrent lui découvrir un horrible complot de quelques Javans, pour brûler les Vaiſſeaux Européens qui étoient dans le Port. Cette entrepriſe paroiſſoit aiſée depuis que les Anglois s'étant reconciliés avec les Hollandois, les deux Flottes s'étoient rapprochées, & paſſoient preſque toutes les nuits en fêtes & en réjouiſſances. Keeling ſe fit un nouveau mérite auprès des Hollandois d'un avis ſi important. [Leur Flotte étoit fort riche. On prit la réſolution, ſans faire éclater les lumières qu'on avoit reçues, d'attendre avec de juſtes précautions que les Javans ſe préſentaſſent pour éxécuter leur deſſein. Keeling & l'Hermite paſſèrent toutes les nuits ſur les deux Flottes. Enfin le 19, à dix heures du ſoir, quelques Eſpions qui faiſoient la garde ſur le rivage, virent pluſieurs Barques Javanes qui ſe raſſembloient, & comptèrent juſqu'à trente-ſept Incendiaires, dont les mouvemens & les préparatifs déclaroient aſſez leurs intentions. Les deux Amiraux furent avertis. S'étant munis contre toutes ſortes de craintes, ils mirent environ cent hommes bien armés dans huit Chaloupes, avec ordre de laiſſer avancer les Javans, pour leur couper la retraite entre le rivage & les Flottes. Mais la nuit n'étoit pas ſi obſcure, qu'ils ne viſſent blanchir la Mer ſous les rames. Cette découverte les fit avancer avec tant

Réconciliation des Anglois & des Hollandois de Bantam.

Conſpiration les Javans pour brûler leurs Flottes.

Digitized by Google

tant de défiance, qu'ils découvrirent le péril où ils alloient ſe précipiter. Ils retournèrent bruſquement au rivage, ſans que les Chaloupes en puſſent arrêter un ſeul. Cependant comme elles les pourſuivirent avec beaucoup de diligence, & qu'en arrivant à terre, ils ne penſèrent qu'à prendre la fuite, on trouva dans leurs barques toutes les machines à feu qu'ils avoient eu l'eſpérance d'employer. Le fruit que les deux Flottes tirèrent de cette avanture, fut d'apprendre aux Javans, qu'on étoit toûjours en garde contre leur haine.]

Keeling. 1608. Les Javans manquent leur entrepriſe.

Keeling s'étoit d'abord propoſé de retourner directement de Bantam en Angleterre; mais enſuite, il avoit changé de réſolution, pour faire conſtruire une Pinaſſe qui étoit déja preſqu'achevée. Il aſſembla les Facteurs Anglois au Comptoir, & leur communiquant ſes vûes, il nomma *Brown* & *Sidal* pour faire le voyage de Banda avec la Chaloupe. *Jean Herne*, *Jean Saris*, & *Richard Savage*, obtinrent d'être laiſſés à Bantam, [par la bonté extraordinaire de l'Amiral, à qui ils perſuadèrent qu'il ne pouvoit leur ôter leur emploi ſans les déshonorer.] Cependant il ordonna qu'auſſi-tôt que la Pinaſſe ſeroit revenue de Banda, Saris la prendroit pour ſe rendre à *Sequedana*, dans l'Iſle de Borneo. Pendant qu'il tenoit ce conſeil, il reçut la viſite de l'Ambaſſadeur de Siam à la Cour de Bantam, qui venoit lui propoſer diverſes ouvertures de commerce. Il aſſûra les Anglois qu'ils pouvoient vendre en deux jours mille piéces de drap rouge dans ſon Pays; & que le même débit ſe ſoûtiendroit tous les ans, parce que les Siamois aiment à parer leurs élephans & leurs chevaux de cette couleur; qu'il ſe trouvoit de l'or en abondance dans les Etats du Roi de Siam; que les pierres précieuſes y étoient fort communes & à bon marché; enfin que ſon Roi deſiroit ardemment de faire Alliance avec un Prince auſſi puiſſant que le Roi d'Angleterre, dont il avoit appris que la réputation & la puiſſance ſurpaſſoient beaucoup celles des Hollandois. [Keeling répondit qu'il n'avoit point actuellement la quantité de draps rouges qui convenoit aux beſoins des Siamois; mais que lui-même, ou tout autre Amiral qui viendroit dans la ſuite avec une nouvelle Flotte, ne manqueroit pas de répondre par ſes ſervices aux bontés du Roi de Siam. Cette préférence que l'Ambaſſadeur avoit donnée au commerce d'Angleterre, jetta de nouvelles ſemences de jalouſie dans l'eſprit des Hollandois.]

Diſpoſitions de Keeling.

Il reçoit la viſite d'un Ambaſſadeur de Siam.

Jalouſie des Hollandois.

Le 28, après avoir réglé toutes les affaires du Comptoir, Keeling prit congé de la Cour de Bantam, & réſolut de demeurer à bord en attendant que toute ſa cargaiſon fût achevée. [Il n'explique point les raiſons qui lui firent prendre ce parti; mais il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour éviter les querelles qui commençoient à renaître dans la Ville entre les Matelots des deux Nations. Un jeune Hollandois vint le ſupplier avec les plus vives inſtances de lui accorder le paſſage en Europe, & ſe plaignit beaucoup de la dureté de ſon père qui le retenoit malgré lui dans un Pays (*m*) qu'il déteſtoit. Keeling, ſans rejetter ſa prière, lui demanda la liberté d'en parler ſeulement au Chef du Comptoir de Hollande, en lui repréſentant qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de cette conduite, ſans donner quelque atteinte à l'amitié qu'il venoit de rétablir entre les deux Nations. Mais cette difficulté fit verſer beaucoup

Keeling demeure à bord, pour éviter les querelles.

(*m*) Il y a quelque apparence que c'étoit le même jeune-homme dont Scot parle dans ſa Relation. R. d. T.

KEELING. 1608. coup de larmes au jeune Suppliant, comme s'il eut jugé qu'il n'avoit rien à ſe promettre par cette voie. Cependant il conſentit à l'explication que l'Amiral deſiroit avec le Chef du Comptoir. Mais elle n'aboutit qu'à le faire reſſerrer ſi étroitement, qu'il ne parut plus avant le départ de la Flotte.]

Députation du Roi à l'Amiral Anglois.

LE 2 de Décembre, les Sentinelles de la Flotte virent approcher le ſoir à la lumière de pluſieurs flambeaux, une Barque dont ils ne reconnurent pas tout-d'un-coup les Conducteurs. Mais lorſqu'ils penſoient à donner l'allarme, ils diſtinguèrent les principaux Facteurs du Comptoir Anglois, accompagnés d'un Officier de la Cour de Bantam, ou plutôt lui ſervant de cortège pour l'éxécution des ordres du Roi. Ce Prince envoyoit à l'Amiral une Lettre pour le Roi d'Angleterre, avec deux *Picols* de Canton pour préſent. [Il paroît que cette démarche de la Cour avoit été retardée par quelques obſtacles que l'adreſſe des Facteurs avoit ſurmontée; & que la même raiſon avoit fait ſuſpendre ſon départ à l'Amiral; car dès le jour ſuivant, l'ordre fut donné pour mettre inceſſamment à la voile.] Le 12, en ſortant des Détroits, on rencontra la Pinaſſe (*n*), qui étant malheureuſement tombée entre les mains des Portugais, avoit perdu non-ſeulement la meilleure partie de ſa cargaiſon, mais encore dix-huit de ſes hommes qui avoient été faits priſonniers. Il ne lui reſtoit que ſix Matelots fort âgés, & le Facteur Tiſſering, que ſa vieilleſſe avoit fait regarder auſſi comme une priſe fort vile. La perte des marchandiſes montoit à neuf mille dollars. Cette diſgrace fit prendre aux Anglois le parti de retourner à Bantam, autant pour ſoûtenir leur honneur, en méditant ſur les moyens de ſe venger, que pour éviter la rencontre des Portugais, qui ne pouvoient être fort éloignés. Cependant à peine furent-ils rentrés dans la Rade, qu'ils furent encore obligés de changer de réſolution, à l'arrivée d'un Vaiſſeau Hollandois, qui apportoit la nouvelle de la paix entre la France, l'Eſpagne & la Hollande, [& qui étoit venu pour avertir les Hollandois d'abandonner leur entrepriſe ſur Malaca.] [Ils jugèrent qu'étant déſormais les ſeuls Ennemis de l'Eſpagne, il n'y auroit point de ſûreté, avec ſi peu de forces, à chercher querelle aux Portugais.] L'Amiral réſolut au contraire de mettre ſur l'un de ſes deux Vaiſſeaux tout ce qu'il avoit raſſemblé de plus précieux dans ſon Voyage, & de le renvoyer directement en Angleterre. Il choiſit pour cela le Dragon, qui étoit le plus conſidérable, & paſſa ſur l'Hector, il confia la conduite du Dragon, & les principales eſpérances de la Compagnie, au Capitaine Towtſon, qui partit le dernier jour de Décembre.

Perte que les Portugais font eſſuyer aux Anglois.

Les deux Vaiſſeaux Anglois ſe ſéparent.

1609. L'Amiral part pour Banda.

(*o*) L'AMIRAL leva l'ancre auſſi dès le jour ſuivant, [dans le deſſein de réparer le malheur de la Pinaſſe, en faiſant lui-même le Voyage de Banda.] Le vent devint ſi contraire au moment qu'il ſortoit de la Rade, que pour éviter la néceſſité d'y rentrer, il porta entre l'Iſle de Java & celles de Tonda, qui n'en ſont qu'à cinq lieuës, s'expoſant ainſi à tous les dangers qui le menaçoient dans les détroits de Tanara & de Laski. Cependant, [avec le ſecours d'un Pilote Javan, qu'il avoit engagé à le ſervir par une groſſe récompenſe,] il parvint heureuſement à la pointe Oueſt de Jacatra; & ſe dégageant, avec le même bonheur, d'un banc de ſable qui eſt à cette Pointe, il

(*n*) *Angl.* on rencontra le Hector. R. d. E.
(*o*) La 4e. Section du 5e. Chapitre de l'Original commence ici. R. d. E.

Digitized by Google

il jetta l'ancre le 8 devant la Ville même de Jacatra. Depuis ſon départ de Bantam, il n'avoit pas compté moins de trente ou quarante Iſles. KEELING. 1609.

Il mouille devant Jacatra.

✠ [A peine avoit-il eu le tems d'être apperçu de la Ville, qu'il vit ſortir du Port une Barque fort ornée, qui s'approcha de ſon Vaiſſeau ſans précaution. Elle portoit le Scha Bandar, accompagné de pluſieurs Indiens, ſans armes, qui paroiſſoient ſes domeſtiques. Les Anglois ne pouvant douter à ſon cortège que ce ne fût un Officier de conſidération, ſe hâtèrent de le prévenir par leurs civilités. L'Amiral ſe préſenta pour le recevoir à bord. Il apprit de lui-même ſon rang & les ordres dont il étoit chargé.] Le Roi jugeant qu'un Vaiſſeau Européen qui jettoit l'ancre ſi proche de ſon Port, ne ſe propoſoit pas d'y entrer, avoit député auſſi-tôt un de ſes principaux Officiers pour en faire un reproche honnête à l'Amiral, & le prier du moins de lui faire préſent de quelques livres de poudre & d'un paquet de méche. Keeling ſenſible à cette politeſſe Indienne, fit mettre dans la Barque du Scha Bandar trente ✠ livres de poudre avec un rouleau de méche. [Enſuite lui ayant offert quelques raſraîchiſſemens, qu'il ſe défendit d'accepter, il lui témoigna que dans la confiance qu'il avoit à la généroſité du Roi, il ſouhaitoit beaucoup que ce Prince lui accordât la permiſſion d'entrer dans ſa Ville. Le Scha Bandar parut charmé de cette propoſition, & loin de demander du tems pour la faire agréer au Roi, il proteſta que rien ne pouvoit lui cauſer plus de plaiſir. Il ajoûta que depuis l'occaſion que ce Prince avoit eue de voir les Anglois à Bantam, lorſqu'il s'y étoit rendu pour la cérémonie de la Circonciſion, il avoit toûjours regretté qu'aucun de leurs Vaiſſeaux ne ſe fût encore arrêté dans ſes Ports; que ſi le Pays de Jacatra portoit peu de poivre & d'autres richeſſes, il ne manquoit point de proviſions, & ſur-tout de ris & d'animaux fort curieux. Keeling trouva plus de franchiſe dans l'air & le compliment du Scha Bandar, qu'il n'en avoit remarqué à la Cour de Bantam. Il ſe ſouvint d'avoir entendu parler avantageuſement du Roi aux anciens Facteurs du Comptoir. Enfin, ne conſultant que ſa propre droiture, il ne crut pas devoir ſouhaiter plus de ſûreté que le Scha Bandar n'en avoit éxigé.

Le Roi lui fait demander de la poudre.

Civilités du Scha Bandar.

Il ſe mit dans ſa Chaloupe avec huit de ſes gens & ſix rameurs; & quoiqu'il eût donné ordre à ſon Vaiſſeau d'entrer dans le Port à ſa ſuite, il fit valoir au Seigneur Indien la confiance qu'il marquoit pour ſon Prince & pour ſa Nation. La vûe d'une Chaloupe étrangère, qui arrivoit avec le Scha Bandar, attira un grand nombre d'Habitans ſur le rivage. Keeling n'en parut pas moins tranquille & moins ferme. Il fut conduit à la Cour par le Scha Bandar. Cette viſite imprévûe cauſa tant de ſatisfaction au Roi, que n'en pouvant déguiſer l'excès, il combla l'Amiral de préſens & de careſſes. Il le preſſa de laiſſer à Jacatra, comme à Bantam, quelques Anglois pour l'entretien de l'amitié & du Commerce. Keeling, ſans le refuſer, s'excuſa ſur le petit nombre de ſes gens, & ſur les néceſſités d'un Voyage dont il ignoroit encore la durée; mais il promit qu'à l'arrivée de la première Flotte, les Anglois ne manqueroient pas de répondre à des offres ſi obligeantes.] Entre les Indiens qui furent employés à le ſervir, il diſtingua un jeune Portugais, qui trouva le moyen d'implorer ſecrétement ſa généroſité. Il apprit de lui en peu de mots qu'ayant été vendu au Roi par les Hollandois, il avoit ſans ceſſe à ſe défendre contre les Prêtres du Pays, qui s'efforçoient de lui faire abandonner le Chriſtianiſme. La qualité d'homme de mer n'empêchoit

Keeling deſcend à Jacatra.

Keeling délivre un Portugais de la perſécution des Prêtres.

KEELING. 1609.

pas Keeling de reſpecter la Religion. Il employa tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi, pour délivrer un Chrétien de la perſécution, & malgré la réſiſtance des Prêtres, il obtint la liberté du Portugais pour la ſomme de quarante-cinq dollars.

Situation de Jacatra.

LA Ville de Jacatra eſt ſituée au pied de pluſieurs Montagnes, qui paroiſſent déſertes & ſtériles. [Elle ne contient pas plus de douze cens maiſons ; mais les Jardins, dont la plûpart des édifices ſont environnés, donnent beaucoup d'étendue à la perſpective, & font trouver la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'eſt effectivement. A l'exception de quelques Seigneurs, qui ſont en poſſeſſion de toutes les richeſſes du Pays, les Habitans ſont fort pauvres. Ils vivent, comme la plûpart des Indiens, de ris, de racines & de poiſſon. Leur Commerce ſe borne à Bantam, où ils portent tous les ans quelques bahars de poivre, & preſque toutes les ſemaines une certaine quantité de ris & d'autres proviſions.] Keeling partit le 12 (*p*), après avoir renouvellé au Roi la promeſſe de former une liaiſon plus étroite avec lui. A deux lieuës de la Pointe Orientale de Jacatra, Nord-Oueſt, il découvrit, à fleur d'eau, une Iſle abîmé, ſur laquelle il reſte encore un grand nombre d'arbres. C'eſt ce reſte de terre, & cette Pointe Orientale, qui forment la Baye. Le 14, à midi, après avoir fait environ trente lieuës, on tomba ſur une Iſle qui a vers le Sud & le Nord trois grands bancs de ſable, auxquels les Portugais ont donné le nom de *tres Hermanos*, ou des *trois Frères*. Ils s'étendent juſqu'à trois lieuës de l'Iſle de Java, mais moins à l'Eſt qu'ils ne ſont marqués dans les Cartes. Le 17, on ſe trouva proche de l'Iſle *Madura* ; ce qui étoit fort éloigné de l'attente du Pilote, qui conclut, ou que l'Iſle de Java n'eſt pas ſi longue qu'elle eſt repréſentée dans les Cartes, ou que le Vaiſſeau avoit été jetté à l'Eſt, par les courans. Les deux jours ſuivans on découvrit deux autres Iſles, dont on ne put connoître ni le nom ni l'étendue. Mais le 20, à midi, on ſe trouva fort près d'une des Iſles *Noſſaſeres*, ou *Nuinſira* (*q*), à 5 degrés 30 minutes de latitude. Elle eſt longue d'environ trois lieuës, du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. [L'Amiral n'auroit pas eu plus de raiſons d'y relâcher que dans un ſi grand nombre d'autres, ſi, lorſqu'il n'en étoit qu'à deux milles, quelques-uns de ſes Matelots n'euſſent diſtingué ſur le rivage pluſieurs perſonnes qui levoient les mains vers le Ciel, & qu'il avoit d'abord pris lui-même pour des arbres. Il s'en approcha, ſur un fond de vingt-quatre braſſes, qui diminuërent par degrés juſqu'à ſept. Ayant jetté l'ancre à deux portées de fuſil, il apperçut plus diſtinctement onze perſonnes, qui continuoient de remuer les bras avec divers ſignes. Il envoya la Chaloupe remplie de gens armés. *Stretcher*, qui les commandoit, aborda au milieu des cris & des gémiſſemens de ces onze malheureux, qui étoient des Indiens de l'Iſle Célèbes, à demi-morts de faim & de miſére. Quoiqu'il ne comprît rien à leur langage, il jugea par quelques planches fracaſſées & d'autres débris raſſemblés autour d'eux, qu'ils avoient été jettés dans cette Iſle déſerte par un naufrage.

Iſle abîmée.

Tres Hermanos.

Iſle Madura.

Iſles Noſſaſeres.

Naufrage d'un Vaiſſeau Indien.

(*p*) L'Original dit qu'*il partit le* 10, & cette différence eſt cauſe que dans la ſuite, les dattes juſqu'au 3e. de Février, ſont plus avancées de deux jours dans la Traduction que dans l'Original. R. d. E.

(*q*) Ces Iſles s'appellent auſſi les Iſles de *Pater noſter*.

Digitized by Google

frage. Leur ardeur fut extrême à se précipiter dans la Chaloupe, & leurs signes faisoient entendre qu'ils étoient pressés par une faim dévorante. Stretcher, qui n'avoit avec lui aucune provision, ne jugea point à-propos de les conduire à bord sans l'ordre de l'Amiral. Mais prenant pitié de leur situation, il fit descendre avec eux une partie de ses gens, tandis qu'il retourna lui-même au Vaisseau pour en apporter des vivres & s'assûrer des intentions de Keeling. Il revint bientôt avec ordre de prendre les onze Indiens, pour les jetter sur la première terre habitée. Rien ne peut représenter l'avidité avec laquelle ils s'élancèrent sur les alimens qui leur furent présentés. Un Interprête, que Stretcher avoit amené, comprit à peine, sur le récit qu'ils lui firent dans un jargon fort obscur, qu'ils étoient partis de Célèbes pour Sumatra, au nombre de trente, & que leur Vaisseau s'étant brisé contre un rocher voisin, qu'ils montroient en versant des larmes, ils avoient perdu dix-neuf de leurs Compagnons, avec leur Vaisseau & tout leur bien. On les avoit pris d'abord pour autant d'hommes; mais ils se trouvoit parmi eux trois femmes, qui ne paroissoient pas les plus foibles de la troupe; soit que leur sexe puisse résister plus long-tems à la faim, soit que les hommes se fussent retranché quelque chose pour leur donner les premiers soins. Il y avoit sept jours que leur naufrage étoit arrivé, & dans un si long intervalle ils n'avoient vêcu que de Poissons morts que la mer avoit laissés sur le rivage. Keeling. 1609.

Les Anglois eurent bientôt lieu d'admirer l'imbécillité de ces Barbares; car s'étant répandus dans l'Isle, ils y trouvèrent quantité d'oiseaux; & Stretcher, surpris que des hommes eussent pû souffrir la faim dans une telle abondance, prit plaisir à faire abandonner leurs armes à ses gens, pour essayer pendant quelques heures quel seroit le succès d'une chasse où l'adresse seroit seule employée. Avec de longs bâtons, & même à coups de pierres, les Anglois tuèrent avant la fin du jour un grand nombre de toutes sortes d'oiseaux; &, le lendemain, lorsqu'ils eurent la liberté de se servir de leurs armes, ils en firent une provision qui suffit pour quelques jours à la subsistance du Vaisseau. Quoique l'Isle eût plusieurs bois fort touffus, les Chasseurs n'y trouvèrent aucune sorte de venaison. Mais ils découvrirent deux sources d'eau fraîche, qui avoient échappé aux Indiens, ou plûtôt que l'abbatement dans lequel ils étoient demeurés sur le rivage, ne leur avoit pas permis de chercher. Imbécillité d'onze Indiens.

Le 22, on fit dix-huit lieuës vers l'Est, avec un fort bon vent; & le lendemain on ne découvrit aucune terre, quoique depuis les Nossaseres on eût parcouru plus d'espace que les Cartes n'en marquent entre ces Isles & celle de Célèbes. Vers le soir, on apperçut trois petites Isles au Nord, à quatre ou cinq lieuës de distance. La terre en parut fort basse, & la longueur assez considérable de l'Est à l'Ouest. Enfin le 24, à midi, on reconnut l'Isle Célèbes, & l'Amiral faisant entrer dans son calcul le détour qu'il avoit fait à l'Est, trouva que les Nossaseres & cette Isle sont éloignées entr'elles de vingt-neuf lieuës, [& que la plus Orientale des Isles qu'il avoit vû en dernier lieu n'en étoit qu'à vingt-trois]. Avec tous les efforts imaginables, il fut impossible aux Anglois de gagner *Macassar*, parce que le vent ne cessa point d'être Nord & Nord-Ouest. Ils mouillèrent sur onze brasses d'eau, à six lieuës de la Pointe Méridionale de Célèbes. L'Auteur juge que la distance entre Distance des Nossaseres, & des Célèbes.

KEELING. 1609.

tre Bantam & Célèbes eſt d'environ deux-cens trente-cinq lieuës; & que ſi les Célèbes ſont plus éloignées des Noſſaſeres qu'il ne l'a fait obſerver, il faut que l'Iſle qu'il prit pour une des Noſſaſeres n'en ſoit point effectivement.

Iſle de Deſolam.

[LE vent n'ayant point changé pendant toute la nuit, l'Amiral ſe détermina vers la pointe du jour à relâcher au Sud-Oueſt de *Deſolam*. Il ne lui manquoit que de l'eau, parce que les deux ſources de Noſſaſeres s'étoient trouvées trop foibles pour fournir à la proviſion du Vaiſſeau. La Rade où il entra n'offroit que des bords inhabités. Cependant le fond n'étant pas moins que de ſeize braſſes juſqu'à trente pas du rivage, il mouilla dans cette poſition, juſqu'au retour de la Chaloupe & de l'Eſquif, qui partirent auſſi-tôt avec les tonneaux. A peine Stretcher eut-il mis le pied à terre, & ſe fut-il dérobé à la vûe du Vaiſſeau, derrière quelques arbres qui bordoient le ſable, que l'Amiral fut ſurpris d'entendre pluſieurs coups de fuſil. L'allarme fut ſi vive ſur le Vaiſſeau, qu'une partie de ſes gens fut tentée de ſe jetter à la nage, pour ſecourir leurs Compagnons. Mais ils virent bientôt paroître Stretcher, accompagné de pluſieurs autres, qui traînoient dans la Chaloupe un Buſle d'énorme groſſeur, qu'ils avoient tué preſqu'en débarquant. L'Amiral leur cria de ſon bord, d'où il pouvoit aiſément ſe faire entendre, qu'ils n'avoient qu'à l'éventrer ſur le rivage. Mais Stretcher doutoit ſi c'étoit un Buſle ſauvage ou domeſtique, parce qu'à diverſes marques il paroiſſoit avoir ſervi au travail. Cette obſervation méritoit d'être approfondie, dans un lieu où l'on ignoroit à quel accueil il falloit s'attendre. L'Amiral prit le parti de deſcendre lui-même. Dans l'intervalle, pluſieurs Inſulaires attirés par le bruit des armes à feu, s'approchèrent des Anglois, & voyant leur Buſle mort, ils parurent fort affligés de cette perte. Cependant ils marquèrent ſi peu de ſurpriſe à la vûe d'une troupe d'Etrangers, que l'Amiral ne douta point qu'ils ne fuſſent accoutumés au commerce des Européens. Après leur avoir fait quelques excuſes de la mort de leur Buſle, & leur avoir offert un préſent pour les appaiſer, il donna ordre que les onze Indiens de Noſſaſeres fuſſent amenés au rivage. Ils n'avoient pas reconnu cette Rade, & l'on s'étoit déterminé par compaſſion à les mettre à terre dans quelque autre lieu. Mais lorſqu'ils eurent apperçu des hommes de leur eſpèce, ils n'attendirent point le retour de la Chaloupe, & ſe jettant à la nage, ils témoignèrent leur joye par toutes ſortes de marques. Ils racontèrent aux autres le ſervice qu'ils avoient reçu des Anglois, & l'Amiral s'en apperçut bientôt au changement de leur viſage. L'amitié & la familiarité s'établirent tout-d'un-coup. Ils offrirent aux Anglois de les conduire à leur habitation, en leur faiſant entendre que la principale Ville n'étoit pas fort éloignée. Mais Keeling qui ne penſoit point à s'arrêter dans leur Iſle, ſe contenta de leur faire connoître le beſoin qu'il avoit d'eau. Ils s'empreſſèrent de conduire ſes gens vers une petite Rivière, qui paſſoit aſſez près de la Baye ſans s'y décharger. On fit faire ſur le champ quelques traîneaux, qui abrégèrent beaucoup les difficultés du chemin. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, l'Amiral conſentit que Stretcher allât juſqu'à l'habitation, accompagné d'un fort petit nombre d'Anglois, & de trente ou quarante Inſulaires, qui paroiſſoient charmés de leur viſite. Il y fut reçu avec des careſſes & des témoignages de reconnoiſſance qu'on ne ſeroit pas ſûr de trouver, après le même

Les Anglois y relâchent.

Ils tuent un buſle qui leur cauſe de l'embarras.

Ils mettent à terre les onze Indiens de Noſſaſeres.

Careſſes qu'ils reçoivent des Habitans.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

même ſervice, dans les Nations les plus policées de l'Europe. Ils revinrent chargés de préſens, & ces tranſports d'amitié ne ſe démentirent point juſqu'à leur départ.] Keeling. 1609.

☞ [Les côtes méridionales & les plus hautes de Célèbes, & la pointe Occidentale de Deſolam, s'étendent Nord-Nord-Oueſt & ſont ſéparées par une diſtance de 10 ou 12 lieuës. L'extrêmité Occidentale de Deſolam, & la baſſe pointe Orientale de Célèbes, qui eſt la plus proche du détroit, portent Sud quart à l'Oueſt, & ſont éloignées 12 ou 14 lieuës l'une de l'autre. La côte de Deſolam eſt à peu près Sud-Oueſt, ſon extrêmité Orientale, avec les Iſles qui forment le détroit, & l'extrémité Orientale de Célèbes, paroiſſent être dans une ligne droite, portant preſque Sud & Nord.]

En ſortant de la Baye, on continua de ranger le rivage juſqu'à l'extrémité de l'Iſle, & le 26 au matin, on découvrit *Cambina*, qui ne peut être, ſuivant le calcul de l'Auteur, à plus de vingt lieuës au Nord-Eſt, du Détroit des Célèbes. A une heure après-midi, ils étoient Nord-Eſt quart au Nord, à huit lieuës de la Pointe Occidentale de cette Iſle, [où il y a une haute montagne ronde. Ce qu'ils virent du côté Occidental, s'étend Sud-Eſt quart au Sud, & la partie Orientale porte Sud-Eſt, quart à l'Eſt, à une diſtance qui eſt pour le moins de 8 lieuës.] Le lendemain, ils avancèrent fort peu; mais ils découvrirent la terre au Nord ſans la connoître. Deux jours après, ils apperçurent beaucoup plus diſtinctement la même terre, quoiqu'ils ne fuſſent point encore à plus de douze lieuës à l'Eſt de Cambina. A force de s'approcher, ils diſtinguèrent d'abord deux Iſles à l'Eſt-Nord-Eſt. La plus grande, qui n'étoit déja qu'à cinq lieuës, Eſt quart au Nord, préſente trois ou quatre Promontoires. L'autre Iſle eſt à ſept ou huit lieuës au Sud de ces hauteurs; mais de la Pointe Eſt de l'une juſqu'à la Pointe Nord-Eſt de l'autre, il n'y en a pas plus de trois. A huit lieuës au Sud-Eſt quart à l'Eſt on apperçoit un banc de ſable, qui n'en a pas moins de dix (*r*) de longueur. [Il y a beaucoup d'apparence que ces Iſles ſont celles de *Gioailiam*; à moins qu'on n'aime mieux donner ce nom à celles que les Anglois avoient apperçues entre les Noſſaſeres & les Célèbes.] Le 30, à douze lieuës de la dernière Pointe du Nord, ils virent l'Iſle de *Tikabaſſa*; & quatre lieuës au Nord-Eſt quart au Nord, ils découvrirent la Pointe Eſt de l'Iſle de Button.

Iſle de Cambina.

Diverſes Iſles, priſes pour celles de Gioailiam.

Iſle de Button.

Vers la nuit, ils virent arriver une grande Barque, que les Indiens nomment *Caracol*, chargée de quarante ou cinquante hommes que le Roi de Button envoyoit à la découverte. Ils étoient conduits par l'oncle (*s*) même de ce Prince. *Sidall* & *Spalding*, qui avoient déja paſſé dans cette Iſle, furent reconnus de la plûpart de ces Indiens, [& vantant à Keeling l'accueil qu'ils avoient reçu de leur Prince, ils le déterminèrent à mouiller l'ancre au premier Port. On ſuivit la Barque Indienne, qui entra dans une Rade commode au Sud-Eſt de l'Iſle. Ce lieu n'étoit point éloigné de la demeure du Roi, mais Keeling ſe contenta d'y envoyer Sidall & Spalding avec quelques préſens. Pendant leur abſence, il trouva que les richeſſes de l'Iſle ne valoient pas

Les Anglois y relâchent.

(*r*) *Angl.* de ſix. R. d. E.

(*s*) L'Original ajoute que le fils du Roi étoit auſſi dans cette barque, ce qui ne s'accorde pas avec que dit le Traducteur, dans l'addition qui ſuit immédiatement. R. d. E.

Digitized by Google

KEELING. 1609.

pas la peine qu'il avoit priſe d'y relâcher. Ce détour inutile l'expoſa encore aux importunités du Roi, qui accompagna Sidall & Spalding à leur retour, pour ſolliciter les Anglois de lui prêter leur ſecours contre les Inſulaires de Tikabeſſa, dont il avoit reçu pluſieurs outrages. La cauſe de leur querelle venoit d'un accident fort ſingulier. Le Roi de Button étoit ſans enfans, quoique dans l'eſpérance de s'en procurer il eût pris un grand nombre de femmes. Quelques Devins qu'il avoit conſultés ſur cette diſgrace de la nature, lui avoient déclaré qu'il ne pouvoit devenir père qu'avec une femme Etrangère qu'il auroit enlevée à ſon mari. Il n'avoit pas balancé à ſuivre cet Oracle, & paſſant dans l'Iſle de Tikabeſſa, avec un petit nombre de gens fidéles, il y avoit vêcu caché pendant quelque tems, pour chercher l'occaſion de choiſir une femme agréable & de l'enlever ſans bruit. Son choix étoit tombé ſur celle d'un des plus proches parens du Roi, & la Fortune l'avoit ſecondé ſi heureuſement, qu'il l'avoit amenée à Button. Mais par d'autres incidens, dont l'Auteur ne fut point informé, l'Indienne qui regrettoit apparemment ſon premier mari, ſe déroba au Raviſſeur & trouva le moyen de repaſſer dans ſa Patrie Elle étoit groſſe alors de pluſieurs mois. Etant accouchée dans la ſuite, de deux fils, le Roi de Button qui s'en croyoit le père, les fit demander au Roi de Tikabeſſa. Sa prière fut rejettée, non-ſeulement pour le punir de la violence qu'il avoit employée dans les Etats d'autrui, mais pour ſatisfaire auſſi le premier mari & ſa femme, qui prétendoient avoir eu ces deux enfans l'un de l'autre. Les reproches inſultans, dont ce refus avoit été accompagné, étoient devenus un juſte prétexte pour employer ouvertement les armes. Le Roi de Button avoit tenté pluſieurs deſcentes qui lui avoient mal réuſſi. Il avoit eu recours enſuite à l'artifice, en faiſant paſſer ſecrétement à Tikabeſſa quelques gens armés, qui lui avoient promis d'enlever l'Indienne & ſes enfans. Mais les uns avoient péri dans l'entrepriſe, & les autres étoient encore priſonniers dans l'Iſle ennemie. Tels étoient les outrages dont le Roi de Button fit des plaintes aux Anglois, & pour la vengeance deſquels il leur demandoit le ſecours de leurs armes.

Embarras ſingulier du Roi de Button.

KEELING qui ne vit aucun avantage à ſe mêler dans cette querelle, & qui n'en reconnut pas clairement la juſtice, apporta au Roi toutes les raiſons qu'il avoit pour s'en diſpenſer. Elles ne le délivrèrent pas de quantité d'inſtances, qui ſe réduiſirent enfin à la prière de lui vendre de la poudre & quelques fuſils. Les Anglois n'avoient pas fait juſqu'alors aſſez d'uſage de leur poudre pour craindre d'en manquer. Ils en donnèrent au Roi cinquante livres, qui leur furent payées fort libéralement. Mais comme ils marquoient moins de facilité à ſe défaire de leurs armes, ce Prince offrit à Keeling, pour en obtenir deux, un collier de groſſes perles, qui ſurpaſſoit la valeur des deux meilleurs canons du Vaiſſeau. Ce prix rendit l'Amiral Anglois ſi traitable, que ſe croyant obligé à quelque retour de juſtice autant que de généroſité, il donna au Roi quatre fuſils pour ſon collier.]

Les Anglois laiſſent ce Prince fort content de leurs échanges.

LE 3 de Février, les Anglois ſe trouvèrent par leurs obſervations à 4 degrés 25 minutes de latitude. Le 4, ou matin, ils apperçurent l'Iſle de *Burro*, à ſept lieuës de diſtance. Le vent n'étant pas favorable pour Banda, on délibéra s'il ne valoit pas mieux gagner les Iſles Moluques (*i*), ſur-tout lorſque

Iſle de Burro; ſa diſtance des Moluques.

(*i*) *Angl.* Le vent n'étant pas favorable pour les Moluques, on réſolut de gagner Banda. R. d. E.

Digitized by Google

que de la Pointe Orientale de Burro on commençoit à découvrir Amboyne, qui n'en eſt qu'à douze lieuës. On voyoit en même tems, fort à découvert, l'Iſle *Cloy*, qui eſt à quatre lieuës au Sud de Burro. [Le ſoir on jetta l'ancre dans cette réſolution. Mais le vent ayant changé pendant la nuit, on revint au deſſein de ſe rendre directement à Banda.] Le 6, après avoir découvert clairement Amboyne, qui eſt ſituée à l'Eſt quart au Nord de Burro, & qui préſente environ dix lieuës de longueur vers l'Eſt, [où elle eſt environnée de pluſieurs autres Iſles,] on apperçut la haute terre de Banda. Elle n'eſt pas à moins de vingt-cinq lieuës de la Partie Orientale d'Amboyne. Le 7, on vit *Pulo Rin*, ou l'Iſle de *Rin*, & *Puloway*, qui n'en eſt qu'à trois lieuës. Enfin l'on entra, le 8, dans la Rade & dans le Port de Banda, en obſervant, [ſuivant l'avis du Pilote Indien,] de s'approcher, du côté du Nord, auſſi près qu'il fût poſſible des plus hautes montagnes, au pied deſquelles on trouve toûjours au moins ſix braſſes & demi d'eau. [Au Nord de la pointe Orientale de Pulo Rin, il y a une petite Iſle baſſe. Puloway, & l'entrée de la Rade s'étendent à l'Oueſt, tirant au Nord, & ſont à trois lieuës de diſtance.]

Keeling. 1609.

Pulo Rin. Puloway.

Les Facteurs du Comptoir Hollandois, & la plûpart des Habitans de la Ville, accoururent ſur le bord du rivage, pour féliciter l'Amiral de ſon arrivée. [Il répondit à leurs complimens par une décharge de toute l'artillerie du Vaiſſeau.] Dès le lendemain, étant deſcendu à terre, il fut conduit au Palais du Roi par le Scha Bandar. Il remit à ce Prince une Lettre du Roi d'Angleterre, & ſes préſens, qui étoient une belle coupe de vermeil doré avec ſon couvercle, un caſque fort orné & un très-beau mousquet, qui avoit couté ſeul vingt-cinq dollars. L'accueil qu'il reçut du Roi fut auſſi gracieux que l'appareil en fut magnifique. Les Hollandois confeſſèrent eux-mêmes qu'ils n'avoient rien vû de ſi pompeux dans cette Cour.

Les Anglois arrivent à Banda.

Préſens de l'Amiral au Roi.

Keeling s'occupa les jours ſuivans à régler les conditions pour l'établiſſement d'un Comptoir Anglois & pour la conſtruction de l'édifice. Il ne remarqua point, dans ces premiers jours, que ſon arrivée cauſât de la jalouſie aux Hollandois. Il reçut même leurs conſeils pour le ſuccès des vûes qu'il avoit déclarées. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que dans tous les lieux où ils ſont établis, la prudence ſert peu à prendre de bonnes meſures, ſi elle n'eſt ſoûtenue par une grande profuſion de préſens. Dans les Voyages qu'il fit à *Urtatan* & à *Lantor*, pour conférer avec les Marchands du Pays ſur le prix des marchandiſes, il fut continuellement obſedé par *Nakhada* (v) *China*, Eſpion des Hollandois, qui ſous prétexte de le ſervir en lui procurant les moyens de faire promptement ſa cargaiſon, lui ſuſcita au contraire mille ſortes de difficultés. A Lantor, on lui demanda cent quatre-vingt (x) piéces de huit pour le droit qui ſe nomme *Serepinang*. Enſuite, lorſqu'il propoſa du moins qu'il lui fût permis de mettre à ſon drap le meilleur prix qu'il pouroit, on lui parla d'un autre droit, nommé *Rouba Rouba*, qu'il falloit payer avant que de commencer ſa vente. L'Amiral proteſta qu'il ne refuſeroit aucune demande, lorſqu'elle lui paroîtroit juſte, ou d'un uſage établi; mais à

Il ſe défie des Hollandois.

Difficultés qu'ils lui ſuſcitent.

(v) Nakhada ſignifie Capitaine ou Chef de Vaiſſeau.

(x) *Angl.* cent-quarante. R. d. E.

Digitized by Google

KEELING a. 1609. à ſon retour il voulut que tout le Pays s'engageât à lui faire dans l'eſpace de quatre mois ſa cargaiſon de noix & de fleur de muſcade, à cent dollars le *Kati*. Et voyant que les difficultés ne faiſoient qu'augmenter, il déclara que puiſqu'on ne cherchoit qu'à prolonger le tems, dans l'eſpérance apparemment de l'arrivée d'une Flotte Hollandoiſe, qui lui paroiſſoit néanmoins fort douteuſe, parce que la Mouſſon étoit preſque paſſée, & que les vents d'Eſt commençoient déja, il ne donneroit pas plus de quatre-vingt piéces de huit. On ſe diſpenſa froidement de répondre à cette déclaration, mais ce ne fut pas ſans donner quelques marques de dépit & d'averſion.

Arrivée de trois Vaiſſeaux Hollandois, & leur diſgrace.

LE 16, il arriva trois grands Bâtimens Hollandois, qui ſans avoir jetté l'ancre, firent une décharge de toute leur artillerie; l'un de trente, l'autre de ſeize, & le troiſiéme de neuf piéces de canon. Deux de ces trois Vaiſſeaux venoient de Ternate, où ils avoient perdu *Paul van Carden*, leur Amiral, avec ſoixante-dix hommes, pris par les Eſpagnols. Les Hollandois offrirent 50000 dollars pour ſa rançon; mais la ſeule compoſition que leurs Ennemis voulurent accepter, fut la reſtitution du Fort de Machian que cet Amiral avoit pris ſur eux. [Les trois Vaiſſeaux entrérent dans le Port, après ✠ s'être ainſi préſentés à l'entrée de la Rade. Cette montre de leurs forces fit prendre aux Hollandois du Comptoir des apparences encore plus affectées de politeſſe & d'amitié pour les Anglois.] Ils envoyérent viſiter Keeling par un de leurs principaux Chefs; & les Officiers des deux moindres Vaiſſeaux l'étant venu voir le lendemain ſur ſon bord, y demeurérent à ſouper. Cependant un Soldat Anglois, [qui ſçavoit fort bien leur Langue, & qui ✠ s'étoit mêlé avec leurs Matelots,] rapporta le même jour à ſon Amiral que leur deſſein étoit de le ſurprendre & de ſe ſaiſir de ſon Vaiſſeau avant la fin du mois.

La fermeté de Keeling lui fait obtenir ce qu'il deſire.

ON vint renouveller à Keeling la demande du *Rouba Rouba*. Il perſiſta dans ſon refus. On revint lui déclarer que le Conſeil s'étoit aſſemblé, & que par une Délibération irrévocable on avoit réſolu de lui ôter la liberté du Commerce, s'il s'obſtinoit à ne vouloir pas donner plus de cent dollars. Sa réponſe fut qu'il partiroit ſans avoir chargé un grain de poivre, plûtôt que d'aller au-delà de cette ſomme. On reparut bientôt pour lui dire qu'on conſentoit enfin à prendre cent dollars pour le *Kati* d'épices, trois cens quatre-vingt dollars pour le *Rouba Rouba*, & cinquante dollars pour le *Serepinang*; ſans y comprendre néanmoins le droit des quatre *Scha Bandars*, qui ſe nomme le *Piſſalin*, & quatre piéces de *Serraſſa*, ou de Pintade Malayenne. Après cette convention, on régla la valeur des monnoyes; ce qui fit naître encore des embarras, parce que le trebech & les réales de huit ſe trouvoient trop légéres. Enfin cet obſtacle étant levé par des évaluations fort juſtes, on commença à peſer les épices. Pendant que les Anglois preſſoient ce travail, les Hollandois des trois Vaiſſeaux firent leur prix, qui fut de cent dollars pour le Kati d'épices, trois cens (y) pour le *Kouba Rouba*, & cinquante pour le *Serepinang*, avec quatre piéces de drap.

Vaiſſeau Portugais échappé à la tempête.

[IL arriva dans cet intervalle un Vaiſſeau Portugais de Goa, qui avoit été ✠ ſi maltraité, le jour & la nuit d'auparavant, par une affreuſe tempete, que n'ayant

(y) *Angl.* quatre cens. R. d. E.

Digitized by Google

n'ayant point eu d'autre azile à choiſir, il venoit ſe radouber à Banda. Sa cargaiſon n'étoit pas précieuſe ; il portoit du ris & des étoffes de la Côte de Canara ; mais il avoit à bord quantité de Paſſagers, entre leſquels on comptoit pluſieurs Officiers de diſtinction avec leur famille. Ils étoient déja informés de la paix entre la France, l'Eſpagne & la Hollande ; cependant leur haine pour les adverſaires de la Religion Romaine leur fit éviter preſqu'également le commerce des Anglois & des Hollandois. Comme ils étoient dans le beſoin de mille choſes qu'ils ne pouvoient eſpérer des Naturels du Pays, Keeling, ſans s'arrêter à leurs préventions, prit un jour l'occaſion de leur offrir ſes ſervices. Leur Capitaine les refuſa, dans des termes qu'il n'avoit pas choiſis pour les plus civils. Il ſe nommoit *Dom Blas d'Argentra* ; mais un Gentilhomme, qui étoit à terre avec lui, parut plus ſenſible à des honnêtetés ſi gratuites. Il ſuivit l'Amiral Anglois, & l'ayant remercié au nom de ſes Compagnons, il lui demanda s'il ſe propoſoit de retourner bientôt en Europe. Keeling lui dit qu'il n'attendoit que la fin de ſa cargaiſon. Je m'appelle *Barbeſés*, reprit le Portugais, je cherche à regagner ma Patrie avec ma famille & les débris de ma fortune. Le Vaiſſeau l'*Annonciade*, où mes chagrins m'ont forcé de m'embarquer, eſt en ſi mauvais état que je tremble à lui confier plus long-tems ce que j'ai de plus cher. Si vous vouliez me recevoir ſur le vôtre, & me jetter, ſoit à Madère, ſoit ſur les Côtes de Portugal, je ne ferois pas difficulté de me fier à un homme dont les manières m'inſpirent de l'eſtime, & qui commande un Vaiſſeau de la Compagnie d'Angleterre. L'Amiral, encore plus porté à le ſervir, acheva de lui gagner le cœur, en lui apprenant que lui & la plûpart de ſes Matelots étoient Catholiques. Il lui déclara néanmoins qu'irrité comme il devoit l'être contre les Portugais, qui lui avoient enlevé dix-huit hommes & la cargaiſon d'une Pinaſſe, il auroit été peu porté à prévenir ſa Nation par des politeſſes, dans tout autre cas que celui où il avoit vû ſon Vaiſſeau. Enfin loin d'être rebuté par la groſſièreté du Capitaine, il l'aſſûra que le déſir d'obliger un honnête-homme ſe joignant à ſes principes naturels de généroſité & d'honneur, il ne balançoit point à lui promettre de le débarquer à Madère.

Keeling. 1609.

Keeling oublie ſes reſſentimens à la vûe de leurs miſéres.

Il fait une action généreuſe.

Cet Officier, ſuivant le récit de Keeling, qui continua de le voir familièrement pendant plus de ſix ſemaines, étoit un des hommes du Monde à qui il eût connu le plus d'eſprit & de vertu. Il avoit été Commandant du Fort de Saint-Philippe à Goa. Sa diſgrace avoit commencé par une querelle de ſa femme avec celle du Viceroi, qui étant d'un orgueil inſupportable, quoique fort inférieure à la ſienne par la naiſſance & les agrémens du corps, éxerçoit une tyrannie dont les autres femmes étoient révoltées. Le Viceroi avoit éxigé que Barbeſés fît des réparations à cette fière Vicereine, pour quelques défauts de reſpect & de ſoûmiſſion dont elle accuſoit la Commandante. Le différend étoit paſſé d'un ſéxe à l'autre. Barbeſés, qui ne croyoit pas ſa femme coupable, avoit pris ſes intérêts avec tant de chaleur, que le Viceroi l'accuſant à ſon tour de déſobéiſſance & de révolte, l'avoit fait arrêter, & lui avoit fait faire ſon procès. Il en auroit coûté la vie à ce malheureux Commandant, ſi les emportemens de la Vicereine euſſent été ſuivis. Mais le Conſeil de Goa, peſant ſon mérite & ſa vertu, avoit borné ſa Sentence à deux années de priſon, qu'il avoit ſubies dans ſon propre Fort. Son Office

Malheurs d'un Officier Portugais.

Digitized by Google

KEELING. 1609. avoit été rempli par un homme dévoué à la Vicereine, qui s'étoit efforcé par ſes mauvais traitemens, de ſuppléer à la rigueur dont elle ſe plaignoit que le Conſeil avoit manqué. Ses biens avoient beaucoup ſouffert dans cet intervalle. En ſortant de ſa priſon, où il n'avoit pas même eu la liberté de voir ſa femme, il l'avoit trouvée réduite à vivre avec ſes enfans, des libéralités d'un parent fort riche, dont le Ciel avoit enſuite permis la mort, pour rendre par ſon héritage une partie de ſon éclat à cette famille affligée. Il n'avoit rien eu de ſi preſſant que de convertir toute ſa ſucceſſion en or & en pierreries, & de monter ſur le premier Vaiſſeau qui étoit ſorti du Port.

KEELING joint ici pluſieurs réfléxions ſur l'abus du pouvoir dans les Régions éloignées. Mais cet éxemple lui paroît moins odieux que celui dont le même Officier fut encore le ſujet. Il ſembloit qu'étant libre ſur le Vaiſſeau, il ne lui reſtât plus qu'à faire paſſer ſa famille & ſes biens à bord de l'Amiral Anglois. Cependant à peine eût-il fait l'ouverture de ſon deſſein à Blas d'Argentra, qu'il trouva des ordres donnés pour arrêter ſa femme & ſes enfans; & lorſqu'il en porta ſes plaintes à ce Capitaine, il n'obtint pour réponſe que des reproches & des menaces. Non-ſeulement on lui fit un crime d'eſpérer plus de ſûreté ſous le Pavillon Anglois que ſous celui du Portugal, mais ſoupçonnant que ſes chagrins lui avoient fait naître la penſée de s'établir en Angleterre, on porta la dureté juſqu'à lui faire craindre d'être accuſé de trahiſon. Il ſe crut obligé de juſtifier ſes intentions par la facilité même avec laquelle il affecta d'abandonner ſon entrepriſe; & pour effacer des ſoupçons encore plus dangereux, il engagea Keeling à rendre une viſite au Capitaine d'Argentra, dans laquelle il le pria de déclarer à tous les Portugais du Vaiſſeau, que lui-même & la plûpart de ſes gens étoient de la Religion Romaine. Mais ſi cette démarche adoucit le Capitaine, elle ne lui rendit point aſſez de confiance pour accorder à Dona de Barbeſés & à ſes enfans la liberté de deſcendre ſur le rivage. Keeling fut ſi irrité de cette tyrannie, qu'il offrit à Barbeſés de lever l'ancre après le Vaiſſeau Portugais, & de ſuivre d'Argentra, pour lui faire entendre raiſon par la ſupériorité des armes.]

LE 23, Keeling fit un Traité ſecret avec le Chef de Puloway, pour établir un Comptoir dans cette Iſle; mais il fut obligé d'acheter cette faveur, en lui prêtant trois cens piéces de huit, & d'en donner cent pour le Serapinang, avec quatre Pintades Malayennes. Les Hollandois n'eurent pas plutôt appris cette convention, qu'ils employèrent toutes ſortes de moyens pour la traverſer. Ils devinrent beaucoup plus redoutables le 29, lorſqu'il leur fut arrivé dans la Rade, ſix gros Vaiſſeaux & deux Pinaſſes. Cependant l'Amiral Anglois, qui ne vouloit rien avoir à ſe reprocher, les ſalua de neuf coups de canon, auxquels ils ne répondirent que de trois.

Démêlés des Anglois avec les Hollandois.

IL continua de régler ſes intérêts, ſans paroître ſenſible à leur mauvaiſe humeur. Ayant reçu de Puloway deux cens vingt-cinq Katis de fleur de muſcade, & treize cens ſept Katis de noix, qu'il paya fidélement, il marqua les ſacs de la lettre *B*, pour les diſtinguer. On reconnut, quelques jours après, combien cette précaution avoit été néceſſaire. Il arriva, le 4 d'Avril, deux petits Vaiſſeaux Hollandois, [qui ſe voyant ſoûtenus par le grand nombre de Bâtimens qu'ils avoient dans le Port, & faiſant valoir des affaires qui les obligeoient de ſe preſſer, entreprirent de charger toute la muſca-

de

de qu'ils trouvèrent prête à leur arrivée. Celle des Anglois n'auroit point été respectée, si les Gardes que l'Amiral y avoit laissés eussent été capables de se rendre aux promesses & aux menaces, ou d'être trompés par la supposition d'un accord entre les Amiraux des deux Nations. Heureusement Keeling se rendit à terre dans ces circonstances. Il prit un ton si ferme, qu'on cessa de le presser.] Le même jour (z), *Pierre Williamson Vanhoof* (a), Amiral de la grande Flotte Hollandoise, étant descendu pour la première fois sur le rivage, les Vaisseaux de Hollande le saluèrent de trente coups de canon; mais Keeling ne le salua que de cinq. Keeling 1609.

Vanhoof remit à la Cour une Lettre du Comte Maurice, qui ne fut accompagnée d'aucun présent. A l'étonnement que le Scha Bandar en témoigna, il répondit que le présent avoit été oublié sur son Vaisseau. La Lettre étoit en Portugais. Keeling fit remarquer au Scha Bandar que c'étoit moins une Lettre de civilité & d'amitié, qu'un ordre de ratifier tout ce que l'Amiral & son Conseil régleroient en vertu de leurs pouvoirs. Elle étoit écrite ✠ sur du papier ordinaire, scellée au-dessous & toute ouverte. [En effet il parut bientôt que les Hollandois n'étoient point arrivés en si grand nombre avec de simples vûes de Commerce, & qu'ils croyoient les prières peu nécessaires lorsqu'ils avoient dessein d'employer la force.]

(b) Le 11, ils conseillèrent aux Anglois de finir promptement leur cargaison, sans leur expliquer le sens de ce conseil; mais Keeling croyant découvrir à leurs mouvemens qu'ils méditoient quelque entreprise extraordinaire, hâta l'ouvrage par des ordres fort pressans. Ainsi, non-seulement les Anglois ne purent apporter beaucoup de choix à leurs marchandises; mais la fleur & les noix de muscade n'ayant point le tems nécessaire pour suer, ✠ furent exposés à s'altérer beaucoup dans le voyage. [Pendant deux jours qu'ils employèrent à ce travail, ils observèrent peu les démarches des Hollandois.] Le 12 au soir, Keeling reçut un Messager du Scha Bandar, qui le pressoit de se rendre à terre avec une puissante escorte. L'obscurité de cette prière, & les embarras qui l'occupoient, lui firent remettre sa réponse au lendemain; mais ayant été supplié par un autre Message de ne pas attendre que la nuit fût passée, il prit le parti, vers la pointe du jour, de se mettre dans sa Chaloupe avec quinze de ses plus braves gens. Le Scha Bandar se ✠ trouva sur le rivage pour le recevoir; [& l'ayant conduit jusqu'à sa propre maison, il commença un discours dont Keeling étoit fort éloigné de prévoir la conclusion. Après avoir fait des plaintes amères de la violence & de la hauteur des Hollandois, qui n'étoient venus jusqu'alors à Banda que pour y régner par la force, il assûra qu'ayant pénétré leurs nouveaux desseins, il ne doutoit pas que tant de Vaisseaux qu'ils avoient rassemblés dans le Port, n'y fussent pour achever de mettre la Ville & l'Isle entière sous le joug. Enfin dans la nécessité de recevoir des Maîtres, ou de répandre beaucoup de sang pour s'en garantir, il offrit à Keeling de soûmettre le Pays au Roi d'Angleterre.

Dessein des Hollandois sur Banda.

On offre aux Anglois de les rendre maîtres de Banda.

Cette-

(z) *Angl.* le 9. R. d. E.

(a) Le nom de cet Amiral Hollandois a été défiguré par les Auteurs Anglois qui l'écrivent *Verhoef*; mais il est encore défiguré davantage dans cette Traduction: dans *Verhoef* reconnoîtroit-on *Verhoeven* qui est le véritable nom dont il s'agit?

(b) La 5e. Section du Chap. 5. commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

KEELING. 1609.

Propoſitions de Keeling au Scha Bandar.

Cette propoſition ſurprit l'Amiral Anglois. Dans l'état de ſes offres, avec un ſeul Vaiſſeau & une pinaſſe, il ne voyoit aucune apparence de pouvoir conteſter l'empire aux Hollandois, qui n'avoient pas moins de deux mille hommes ſur leur Flotte. Cependant, après avoir réfléchi quelques momens ſur une conjoncture de cette importance, il prit une réſolution dont on a beaucoup vanté la ſageſſe.] Il s'efforça de faire comprendre au Scha Bandar que dans l'inégalité préſente il ne falloit rien eſpérer par la voye des armes. Banda étoit ſans fortifications, les Habitans peu propres à la guerre, & les Anglois trop foibles pour les ſoûtenir contre une Flotte auſſi puiſſante que celle de Hollande. Mais avant que les Hollandois commençaſſent leurs hoſtilités, l'Iſle pouvoit ſe mettre ſous la protection de l'Angleterre, par une ſoûmiſſion tranquille qu'il offroit de recevoir, [& contre laquelle il étoit perſuadé que l'Amiral Vanhoof n'auroit pas la hardieſſe de réclamer. Ce ſeroit dans la ſuite au Roi d'Angleterre à faire valoir ſes droits, que la République de Hollande n'entreprendroit pas légérement de conteſter. Le Scha Bandar ne deſiroit apparemment qu'une défenſe préſente; & peut-être ne demandoit-il le ſecours des Anglois contre la Flotte de Hollande, que dans l'eſpérance de ſe délivrer d'eux facilement, lorſqu'il auroit employé leurs forces à repouſſer des Ennemis plus redoutables. Il feignit de compter peu ſur le parti que Keeling lui propoſoit, & de ne pas même concevoir qu'un droit acquis par une ſoûmiſſion volontaire pût être de quelque poids contre la force des armes.] Cependant après avoir paru ſi impatient de voir Keeling, & preſſant dans ſes ſollicitations, il demanda deux jours pour délibérer ſur ſa réponſe. Le 14 ſe paſſa tranquillement. Mais le 15 au matin, à la ſurpriſe extrême des Anglois & des Indiens, l'Amiral Hollandois débarqua douze cens hommes, qui s'avancèrent auſſi-tôt vers la Ville. Non-ſeulement il ne parut perſonne pour s'oppoſer à leur approche, mais tous les Habitans ayant pris la fuite, [Vanhoof affecta de garder beaucoup de modération dans ſa victoire. Il défendit à tous ſes gens, ſous de rigoureuſes peines, de cauſer le moindre déſordre; & ſans marquer d'inquiétude de la part des Inſulaires, il fit jetter à ſa vûe les fondemens d'un Fort dans un lieu dont il n'avoit pas attendu juſqu'alors à prendre les dimenſions.]

Les Hollandois ſe ſaiſiſſent de Banda.

Ils y élèvent un Fort.

KEELING eſſuya ce ſpectacle ſur ſon bord, ſans aucune marque de regret; mais s'étant rendu au rivage le 18, il fit prier quelques Hollandois d'un rang diſtingué de le venir voir dans ſa Chaloupe. Là, ſans toucher à l'entrepriſe de leur Nation, il leur fit des plaintes fort vives des torts continuels que les Anglois avoient reçus d'eux depuis que l'arrivée de tant de Vaiſſeaux les avoit rendus ſupérieurs en nombre. Il ne demandoit que la fin de tant de violences; car ce n'étoit point à Banda, leur dit-il, qu'il pouvoit éxiger des ſatisfactions: mais il les pria de ſe ſouvenir que l'Europe n'étoit point un Pays auquel ils euſſent renoncé les uns ni les autres, & que le Roi d'Angleterre étoit aſſez puiſſant pour venger des injures qui ne le regardoient pas moins que ſes Sujets. En même tems, pour faire connoître que rien ne balançoit les devoirs de l'humanité dans le cœur d'un Anglois, il les avertit que les Indiens étoient réſolus d'empoiſonner les eaux, & qu'ils lui avoient fait conſeiller eux-mêmes de n'en plus boire. Un procédé ſi noble parut faire quelque impreſſion ſur les Officiers Hollandois. Ils promirent d'en relever le mérite aux yeux de leur Amiral; & quelques heures après, ils revinrent

Keeling ſe plaint des violences que ſes gens eſſuyoient d'eux.

rent effectivement avec la commiſſion de faire des remercîmens à Keeling, & des promeſſes pour l'avenir. Cependant les Anglois ayant beſoin de ris, & comptant d'en recevoir une proviſion de *Daton Puti*, riche Indien avec lequel ils avoient des liaiſons de commerce, ils apprirent avec autant d'indignation que de ſurpriſe que les Hollandois leur avoient enlevé ce ſecours. Leur reſſource étoit du moins dans les Marchands Javans de Banda, de qui ils comptoient d'en acheter; mais ils les trouvèrent ſi tremblans, dans la crainte d'être inſultés par les Hollandois, que toutes leurs inſtances n'en purent rien obtenir. KEELING. 1609.

[DATON Puti, qui étoit attaché aux Anglois par une ſincère inclination, & qui ne ſe reſſentoit pas moins qu'eux de leur perte commune, vint trouver Keeling pendant la nuit. Entre pluſieurs projets qu'il avoit imaginés pour rendre le Commerce libre, & délivrer ſa Patrie du joug Hollandois, il en propoſa deux ſur leſquels il inſiſta fort vivement. Le premier regardoit Keeling, à qui il conſeilloit de ſe retirer dans quelqu'une des Iſles voiſines, juſqu'au départ de la Flotte Hollandoiſe, & de revenir alors, avec la certitude de ſe trouver en état, ſoit par ſes propres forces, ſoit par le ſecours des Indiens, de raſer le Fort des Hollandois & de les chaſſer de l'Iſle. Il falloit que ce conſeil vînt du Scha Bandar, & peut-être du Roi-même; car outre la promeſſe d'armer les Indiens pour ſon retour, Daton Puti s'engageoit à fournir ſecrétement des proviſions aux Anglois, dans l'Iſle qu'ils choiſiroient pour retraite, & leur offroit juſqu'à des femmes pour leur faire paſſer le tems avec moins d'ennui. Le ſecond projet, qui ne regardoit que les Indiens, étoit de les empêcher pendant toute la ſaiſon ſuivante de recueillir la muſcade, & de leur perſuader qu'il valoit mieux laiſſer pourir le fruit ſur les branches que de le préparer pour leurs Ennemis. Keeling trouva cette idée puérile, & fit ſentir à Daton combien il ſeroit difficile de réunir, dans la même vûe, une infinité de gens, qui s'embarraſſoient peut-être fort peu à quels Maîtres ils étoient ſoûmis, pourvû qu'ils vendiſſent leur muſcade; ſans compter que les Hollandois, à qui cette conduite ne pourroit être cachée, en prendroient droit de rendre le joug beaucoup plus rigoureux. Mais il auroit eu moins d'éloignement pour la première, s'il n'eût cru que les Hollandois, en bâtiſſant un Fort, s'étoient mis dans le droit où il avoit ſouhaité de mettre les Anglois par la ſoûmiſſion volontaire des Habitans. C'étoit une eſpèce de poſſeſſion, dont il ne lui appartenoit pas d'éxaminer la juſtice, & qu'il ne pouvoit combattre par aucun titre. D'ailleurs ils avoient un autre Etabliſſement aux Moluques, d'où ils pouvoient tirer aſſez de ſecours pour l'emporter bientôt ſur un ſeul Vaiſſeau, qui faiſoit toutes les forces des Anglois. Enfin, ils avoient commencé à faire paſſer tous les ans aux Indes Orientales des Flottes fort ſupérieures à celles de l'Angleterre; & ces Commerçans ſi tranquilles, qui affectoient, dans l'origine, de vouloir ménager tous les intérêts & tous les droits d'autrui, ne faiſoient plus difficulté d'employer les armes & de méler les vûes de l'ambition à celles du commerce. Keeling n'ajoûtoit point une autre objection, qui étoit peut-être la plus forte: c'eſt qu'après tant d'expériences de l'infidélité des Mores, il n'ôſoit s'y fier aſſez pour former une ſi grande entrepriſe ſur la ſeule foi de leurs promeſſes.]

Deux partis propoſés à Keeling pour chaſſer les Hollandois.

Il en rejette une qui lui paroît puérile.

Il balance ſur la ſeconde.

CEPENDANT le Fort des Hollandois s'avançoit de jour en jour, ſans que les

KEELING. 1609.

Fierté des Hollandois après la conſtruction de leur Fort.

les Habitans du Pays entrepriſſent de s'y oppoſer ; & la tyrannie de Vanhoof ſembloit augmenter à meſure qu'il voyoit croître ſon ouvrage. A *Lantor*, à *Labakata*, à *Kemby*, & dans tous les autres lieux où Keeling cherchoit de la muſcade, il avoit le chagrin de voir arriver les Hollandois preſqu'auſſitôt que lui, comme s'ils euſſent pris plaiſir à l'obſerver dans toutes ſes démarches, & qu'ils euſſent réſolu de lui enlever toutes ſes eſpérances. [Ils alloient ✠ ſouvent juſqu'à l'inſulter par des railleries, & le reſſentiment des Anglois avoit beſoin à tous momens d'être réprimé par de nouveaux ordres. Keeling apprit non-ſeulement de Daton Puti, mais du Scha Bandar même, que l'Amiral Hollandois avoit offert la paix aux Habitans, à la ſeule condition qu'ils fermaſſent l'entrée de leur Iſle aux Anglois, [& que même ils leur ☞ donneroient pour cela 12000 Dollars. Ces offres furent rejettées.] Il falloit dévorer ces outrages, en attendant la fin d'une cargaiſon dont les Hollandois mêmes cauſoient toutes les difficultés. Quoique les Indiens n'euſſent point de troupes raſſemblées, & qu'ils paruſſent ſoûmis à toutes les loix de Vanhoof, il arrivoit mille occaſions où leur haine éclatoit. Keeling ne manquoit point alors de prendre parti pour les Hollandois, du moins par les voies de la douceur & de la conciliation. [Six de ✠ leurs Matelots ayant conduit une Chaloupe à *Kampon Aurat*, pour y prendre quelques Marchandiſes dans le Comptoir que Vanhoof y avoit établi, l'abondance des liqueurs qu'ils y trouvèrent les jetta dans une débauche qui les rendit capables de toutes ſortes d'excès. Ils forcèrent une femme & deux filles, en ſe croyant quittes pour les avoir récompenſées aſſez libéralement ; & ſous prétexte qu'elles devoient les ſouffrir ſans peine après avoir été ſi bien payées, ils ſe prétendoient en droit de les retenir pendant le ſejour qu'ils avoient à faire dans ce lieu. La femme étoit veuve & paſſoit pour libertine. Mais les deux filles, qu'on la ſoupçonnoit d'avoir entraînées dans cette infâme partie, firent entendre des cris & des plaintes qui attirèrent un Officier de la Juſtice Indienne. Les Matelots, choqués de voir troubler leurs plaiſirs, maltraitèrent cet Officier de pluſieurs coups, & tuèrent un autre Indien qui ſe préſentoit à ſon ſecours. Keeling étoit arrivé le même jour à Kampon Aurat. Quoique ſon cortège fut ſi peu nombreux qu'il ne pouvoit prétendre à rien par la force, les Facteurs du Comptoir Hollandois vinrent le ſupplier de ſauver leurs Matelots de la fureur du Peuple. Ils étoient déja ſaiſis & renfermés. Dans le mouvement qui portoit toute la Ville à la vengeance, il ſembloit que leur ſupplice fût infaillible avant la fin du jour. Cependant Keeling repréſenta ſi vivement l'indulgence qu'on devoit à l'yvreſſe, & tous les motifs qui pouvoient déſarmer la Juſtice, que par la force de ſes raiſons autant que par une ſomme d'argent qu'il fit agréer aux Parens du Mort, il obtint la vie & la liberté des Coupables. Il avoit avancé la ſomme dont il étoit convenu avec les Juges Indiens ; & ce ne fut pas ſans difficulté qu'il ſe la fit rembourſer.

Ils continuent de maltraiter les Anglois.

Débauche de ſix Matelots.

Keeling les ſauve du ſupplice.

VANHOOF ne laiſſoit pas de ſentir que ne pouvant demeurer ſans ceſſe à Banda, ni laiſſer dans ſon Fort une Garniſon aſſez nombreuſe pour tenir les Inſulaires dans une ſoûmiſſion forcée, il avoit beſoin de regagner leur confiance & leur affection par la douceur. Son intention n'avoit jamais été de conquérir Banda pour y établir la domination des Hollandois ; mais dans la vûe même qu'il ſe propoſoit, d'y faire un ſimple magazin d'armes, & d'y laiſſer

Les Hollandois entreprennent de ſe faire aimer.

Digitized by Google

ſer aſſez de monde pour former une Colonie, il étoit à craindre que cet établiſſement ne fût pas de longue durée, s'il n'étoit ſoûtenu que par la force. Ce fut apparemment cette réflexion qui le fit changer ſubitement de conduite. Il voulut que ſes gens ſe mêlaſſent ſans affectation avec les Habitans de Banda, & qu'ils cherchaſſent à s'en faire aimer. Il renonça au droit qu'il s'étoit attribué de régler le prix des marchandiſes, & laiſſa aux Négocians la liberté ordinaire du commerce. Il invita le Scha Bandar à dîner dans ſon Fort; & pour ne pas l'expoſer à violer ſes uſages, il lui donna une fête à l'Indienne. Enfin, il lui déclara que tous les Hollandois qui demeureroient à la garde du Fort, auroient la liberté de ſe marier avec des femmes du Pays. Cette déclaration ſervit également à perſuader aux Indiens qu'il commençoit à traiter de bonne-foi, & à faire deſirer à ſes gens de demeurer à la garde du Fort. Cependant, de peur ſans doute qu'ils ne priſſent tous le parti d'épouſer des Indiennes, il promit que la première Flotte n'arriveroit point ſans apporter quelques Européennes, s'il s'en trouvoit qui vouluſſent faire le voyage des Indes pour trouver des Maris.

Keeling. 1609.

Loix que leur Amiral établit.

Keeling admire que dans ce projet de Colonie, la Religion fut comptée pour ſi peu de choſe, qu'on ne laiſſa pas même un Miniſtre pour la célébration des mariages & pour les autres éxercices du Chriſtianiſme. Il eſt vrai, ajoute-t-il, qu'il n'en reſtoit que deux ſur toute la Flotte; ſoit qu'elle n'en eût pas apporté davantage, ou qu'ils fuſſent morts pendant la navigation.]

Il falloit malgré toutes ces attentions, que les Matelots ou les Soldats Hollandois, qui commençoient à vivre aſſez librement dans Banda, n'y fuſſent pas vûs plus volontiers, & qu'ils entraſſent mal dans les intentions de leur Amiral; car la haine des Habitans s'anima contre eux juſqu'à former une conſpiration pour les maſſacrer tous dans un ſeul jour. Ils n'eurent l'obligation de leur ſalut qu'à *Nackada Goa*, c'eſt-à-dire au Capitaine d'un Vaiſſeau Indien de Goa, qui étoit depuis quelques ſemaines dans le Port. *Nackada China* & *Nackada Bantam*, ſignifient de même les Capitaines ou les Patrons de Bantam & de la Chine, qui ne ſont pas diſtingués par d'autres noms. [Il ſe trouvoit environ ſoixante Hollandois répandus dans la Ville, ſans y comprendre les autres Facteurs du Comptoir, qui étoient au nombre de douze. Un grand nombre d'Habitans s'aſſocièrent pour les ſurprendre en différens lieux; & s'étant diviſés en pluſieurs bandes, ſuivant le nombre d'Ennemis que chacun avoit dans ſon quartier, il auroit été difficile qu'il en fût échappé un ſeul à leur vengeance. Comme la plus grande partie de ces Hollandois étoient des Soldats du Fort, les Conſpirés ſe propoſoient enſuite de fondre ſur ce nouvel établiſſement qu'ils comptoient de trouver mal défendu, & de le détruire avant qu'il fût achevé.]

Conſpiration contre les Hollandois.

Nackada Goa ſe trouvoit lié avec les Hollandois, parce que n'ayant pas moins d'averſion qu'eux pour les Portugais, ils s'entretenoient enſemble de leur haine. Il découvrit la conſpiration, dans le commerce familier qu'il avoit avec les Habitans. Il ſe hâta d'avertir les Facteurs Hollandois. L'ordre fut donné auſſi-tôt à tous leurs gens de retourner au Fort; & les Facteurs mêmes ſe rendirent ſur leur Flotte pour tenir conſeil avec leur Amiral. [Dans un danger ſi preſſant, Vanhoof réſolut d'en impoſer aux Habitans par ſa

Ils doivent leur ſalut à un Capitaine Indien de Goa.

KEEL. ING. 1609.

ſa fermeté (*c*). Il ſe rendit à terre avec une eſcorte de cinquante hommes, & paſſant au travers de la Ville pour aller juſqu'à la maiſon du Scha Bandar, il ſalua les Indiens d'un air auſſi tranquille que s'il n'avoit eu rien à leur reprocher. Si le Scha Bandar fut ſurpris de ſa viſite, il le parut encore plus de ſes explications. Vanhoof profita de ſon trouble pour éxiger qu'il fît venir ſur le champ un certain nombre d'Habitans dont il avoit appris les noms, de Nackada Goa. La crainte retenant le plus grand nombre, ce ne fut pas ſans difficulté qu'on parvint à les raſſembler. Cependant il en parut pluſieurs, accompagnés d'une foule de peuple, qui ſembloit diſpoſé à les défendre. Mais l'Amiral qui ſe fioit au courage & aux armes de ſes gens, ne mit pas moins de fierté dans ſa contenance à la vûe de cette Aſſemblée. Il preſſa le Scha Bandar de déclarer pour lui, qu'il n'ignoroit pas les ſanglans deſſeins qu'on avoit formés contre ſa Nation, & qu'il connoiſſoit juſqu'au nom des coupables; mais que dans le pouvoir qu'il avoit de ſe venger, il aimoit mieux faire connoître, par l'oubli de cette offenſe, qu'il n'avoit que des ſentimens d'amitié pour le Peuple de Banda; que cet éxemple apprendroit enfin quelle avoit été l'intention des Hollandois en bâtiſſant un Fort; que loin d'en vouloir à la liberté du Pays, ils ne penſoient à s'y établir que pour la défendre & la conſerver: que les loix qu'il avoit impoſées à ſes gens ſeroient fidélement obſervées; qu'il promettoit d'en punir les infracteurs, & d'écouter les plaintes; mais qu'il demandoit auſſi que le Peuple de Banda reconnût les Hollandois pour ſes alliés, ſes amis, ſes frères, & que dans les devoirs de la ſociété comme dans ceux du commerce, il répondît à l'affection qu'on ne ceſſeroit jamais de lui marquer.

Diſcours que Vanhoof fait prononcer au Scha Bandar.

Ce diſcours que la crainte arracha de la bouche du Scha Bandar, beaucoup plus que l'inclination, ne laiſſa pas de faire impreſſion ſur le Peuple. Vanhoof dût être ſatisfait du témoignage préſent qu'il en reçut par des careſſes & de longues acclamations. Elles allèrent juſqu'à lui offrir de faire rechercher tous les Coupables, & de lui en abandonner la punition. Il répéta qu'il oublioit leur crime, dans la confiance qu'il ne ſeroit jamais renouvellé. Cette réconciliation feinte ou ſincère, ſe ſoutint ſi conſtamment que non-ſeulement les Hollandois eurent la liberté d'achever leur Fort, mais qu'ils recommencèrent à ſe lier plus étroitement que jamais avec les Indiens. L'effet n'en fut déſagréable que pour les Anglois, à l'égard deſquels Vanhoof ſe crut en devoir de garder moins de ménagement.] Keeling lui avoit fait offrir de ſe borner au commerce de Puloway & de Pulorin, à la ſeule condition que les Hollandois lui payaſſent environ douze cens dollars qui lui étoient dûs à Banda. Vanhoof (*d*) y conſentit; mais abuſant de cette condeſcendance, il éxigea que les Bâtimens Anglois qui ſeroient déſormais ce commerce, fuſſent

Vanhoof abuſe de ſa puiſſance pour chagriner les Anglois.

(*c*) Dans l'Anglois il n'eſt pas parlé de cette fermeté de l'Amiral Hollandois; au contraire il y eſt dit qu'on vit arriver à Puloway, où étoit alors Keeling, pluſieurs barques de Banda, qui raportèrent que cet Amiral avoit été tué avec les principaux de ſa ſuite, ce qui eſt conforme avec ce qui eſt dit dans la Relation du Voyage de ce *Vanhoof*, ou plûtôt *Verhoeven*, qui ſe trouve dans le *Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies. Tom. IV.* R. d. E.

(*d*) *L'Anglois dit que* ce fut le Vice-Amiral *Simon Hoen*, qui eut ce nouveau démêlé avec Keeling. *Vanhoof* avoit été tué, comme il a été dit dans la note précédente. R. d. E.

Digitized by Google

fuſſent ſoûmis à la viſite des Hollandois, [pour que ceux-ci fuſſent aſſûrez qu'ils ne porteroient pas des armes ou des proviſions à leur Ennemis.] Une tyrannie ſi violente révolta Keeling. Il proteſta que l'infériorité de ſes forces ne l'empêcheroit pas de s'y oppoſer, au péril même de ſa vie, & que s'il périſſoit dans une querelle ſi juſte, il laiſſeroit la vengeance de ſa mort au Roi ſon maître ; [qu'il n'avoit d'autres proviſions à vendre que quelques ſacs de ris ; & que tout ce qu'il avoit d'armes ſur ſon bord conſiſtoit en une vingtaine de Mouſquets, qui appartenoient à un pauvre homme, à qui il n'ôteroit point la liberté de les vendre, & qu'eux pouvoient les acheter à un prix raiſonnable.] Cependant après avoir délibéré avec ſon Conſeil ſur la néceſſité de ſa ſituation, il envoya le 2 de Juin, Spalding à l'Amiral Hollandois, pour lui demander un accommodement. L'état de ſes forces lui permettoit ſi peu de conteſter, qu'il ne penſoit plus qu'à ſortir de cette difficulté avec honneur. Mais les Hollandois, réſolus de le mortifier, inſiſtérent abſolument ſur leurs prétentions. Il leur écrivit dans les termes les plus preſſans, en joignant aux motifs de l'honnêteté & de l'amitié, des offres qui devoient paſſer à leurs propres yeux pour un juſte équivalent. Leur réponſe fut qu'ayant tenu quatre fois conſeil ſur cette affaire, ils s'étoient accordés autant de fois à croire leur réſolution indiſpenſable. Il fallut céder avec autant de regret qu'ils firent éclater de fierté & de joie. Soixante-deux hommes, qui compoſoient alors tout l'Equipage du Vaiſſeau Anglois & de la Pinaſſe, ne pouvoient entreprendre de réſiſter à deux mille, ni même eſpérer de ſortir du Port malgré eux, depuis que leur Fort le commandoit entièrement.

Keeling. 1609.

Les Anglois ſont aſſujétis à la viſite des Hollandois.

Ainsi Keeling ſe vit forcé de ſubir une loi fort humiliante ; & l'occaſion de plier ſous le joug ſe renouvellant à chaque voyage que la Pinaſſe faiſoit à Puloway, à Labakata, à Lantor, à Rumber, & dans les autres lieux voiſins, l'impatience de ſes gens faillit plus d'une fois de produire des ſcénes ſanglantes. Lui-même, étant allé à Lantor, pour y porter des draps & rapporter des épices, il ne put ſupporter la hauteur avec laquelle on éxigeoit qu'il s'approchât de la Garde Hollandoiſe qui devoit le viſiter. Il continua de faire ramer, malgré la menace qu'on lui fit de tirer ſur lui. Enfin les Hollandois ſe mirent en mouvement pour ſe rendre à ſa Chaloupe ; & ſatisfait alors de leur politeſſe, il ne fit pas difficulté de les attendre.

Regret qu'ils ont de s'y ſoûmettre.

Mais il fut extrêmement ſurpris de les voir partir le 2 de Juillet avec toutes leurs forces, ſans lui avoir donné le moindre avis de leur départ. Ne pouvant s'imaginer qu'ils abandonnaſſent Banda ſans avoir achevé d'y établir leur pouvoir, & moins encore qu'ils l'y laiſſaſſent comme le maître, lorſqu'ils n'avoient pas plus de cinquante hommes dans le Fort, il n'attendit pas ſans inquiétude à quoi ce mouvement devoit aboutir. Mais il apprit dès le même jour, que, ſur quelques ſujets de mécontentement qu'ils avoient reçus à Labakata, ils étoient allés punir les Indiens de cette malheureuſe Ville. L'Auteur aſſûre que quarante hommes auroient ſuffi pour cette entrepriſe. Les Habitans firent ſi peu de réſiſtance qu'à peine en reſtoit-il quinze ou vingt, que les Hollandois tuérent à genoux. Tous les autres avoient pris la fuite à leur approche, abandonnant leurs familles & leurs biens. Auſſi le pillage dura-t-il beaucoup plus que le combat. La Ville fut brûlée, [& les jeunes femmes emmenées pour l'eſclavage, avec les enfans capables de marcher. L'Amiral Hollandois obſerva néanmoins quelque apparence de juſtice dans

Les Hollandois pillent & brûlent Labakata.

KEELING. 1609.

cette confuſion. Il voulut que les femmes mariées euſſent la liberté de ſuivre leurs maris fugitifs. Mais il s'en trouva pluſieurs qui refuſèrent d'accepter cette grace, dans le chagrin d'avoir été abandonnées. Il eſt aiſé de ſe figurer quelle fut la licence du Soldat. A peine l'Amiral pût-il mettre à couvert quelques Dames Indiennes, femmes des plus riches Marchands de la Ville dont il eſpéroit tirer un profit conſidérable, ſoit par la rançon qu'il recevroit de leurs Maris, ſoit par la vente qu'il en feroit faire aux Portugais de Goa & de Malaca. Il tua de ſa main deux Soldats qui menaçoient de la dernière violence une jeune Indienne fort éplorée. La compaſſion qu'il eut pour elle, ſe changea dans d'autres ſentimens qui ne lui permirent point enſuite de la vendre.]

Licence du Soldat.

Les Hollandois échouent devant Salomo.

LES Hollandois furent moins heureux dans une autre expédition qu'ils tentèrent contre *Salomo*. Quoiqu'ils s'y fuſſent préſentés en fort grand nombre, ils furent reçus avec tant d'ordre & de courage par les Habitans, que n'ayant pû faire leur deſcente, ils ſe retirèrent après avoir perdu pluſieurs de leurs gens. L'Auteur ignore quel étoit le crime de ces malheureux Indiens, & ne leur en ſuppoſe point d'autre que d'avoir refuſé de vendre leurs marchandiſes au prix que les Hollandois vouloient leur fixer. *Jacob* de *Bitter*, Gouverneur du Fort, & *Mathieu Porter*, deux hommes dont Keeling vante beaucoup la probité, le firent avertir ſecrétement qu'il étoit ſoupçonné par leur Amiral, d'avoir contribué à la diſgrace des Hollandois par les avis qu'il avoit fait donner aux Habitans de Salomo. Quoique cette accuſation ne fût ſoûtenue d'aucune preuve, on prétendoit s'être apperçu que pendant les deux nuits précédentes, les Anglois avoient fait des ſignes extraordinaires, auxquels on avoit vû répondre du rivage; &, ſur cette folle imagination, l'Amiral ne penſoit à rien moins qu'à ſe ſaiſir des Anglois & de leur Vaiſſeau. Keeling dans une juſte allarme, rappella tous ſes gens à bord, & fit éclater ouvertement la réſolution où il étoit de ſe défendre. Cependant il députa Spalding (*e*) à l'Amiral pour lui marquer l'étonnement qu'il avoit de ſes préventions. Cette démarche mit les Hollandois dans la néceſſité de déſavouer leur deſſein. Mais leur Amiral demanda fièrement à Spalding, quand les Anglois ſe propoſoient de partir, & quelle pouvoit être la raiſon qui les arrêtoit depuis ſi long-tems. Spalding répondit qu'ils étoient forcés de demeurer pour ſatisfaire à leurs dettes. L'Amiral crut lever tout-d'un-coup cette objection en s'offrant à les payer. Mais Keeling lui fit dire auſſi-tôt qu'il ne s'expoſeroit jamais aux reproches qu'il devoit attendre de ſa Compagnie, s'il manquoit aux plus ſaints engagemens du Commerce; & qu'il n'étoit pas moins obligé de ſoûtenir la réputation de l'Angleterre aux yeux des Indiens. [Il fut auſſi parlé dans cette entrevûe des prétendus ſignes qu'on avoit faits aux Indiens; les Hollandois ſoûtenoient qu'ils en avoient des informations ſûres; & qu'entr'autres un Anglois à qui l'on avoit demandé le jour auparavant pourquoi l'on avoit fait ces ſignes, avoit répondu qu'on avoit eu raiſon d'en agir de la ſorte, parce que le pays devoit beaucoup aux Anglois & que les Hollandois s'oppoſoient conſtamment à toutes leurs entrepriſes. Keeling nia le fait, & défia qui que ce fut de lui prouver ce qu'on avançoit.] Enfin pour

Ils accuſent les Anglois de les avoir trahis.

(*e*) L'Original dit que ce furent les Hollandois qui envoyèrent *Van Bergel* & *Samuel King*, à bord de l'Hector, pour avoir des éclairciſſemens avec Keeling. R. d. E.

Digitized by Google

pour diſſiper tous les ſoupçons, il offrit de ſe retirer dans le Port de *Labonn Java*, d'où il ne pouvoit pas être ſoupçonné d'obſerver les Hollandois, ni de vouloir préjudicier à leurs intérêts. Keeling. 1609.

(*f*) Cette offre demeura ſans réponſe, mais le 18 après-midi, il vint à bord pluſieurs Officiers Hollandois, qui demandèrent d'abord à Keeling, avec beaucoup d'honnêteté, s'il perſiſtoit dans le deſſein de faire un plus long ſéjour aux Indes. Ils répondit que ſes affaires demandoient encore environ vingt jours, & qu'il eſpéroit les paſſer en paix avec les Hollandois. On entra dans un grand nombre d'explications; mais Keeling paroiſſant ferme dans ſa première réponſe, les Officiers de Hollande lui remirent un Mémoire qui contenoit la réſolution de leur Conſeil, [& qui renfermoit autant de menſonges que de lignes.] Je le rapporterai dans ſes propres termes. Réſolution des Hollandois.

„ M. William Keeling, Géneral Anglois, nous fera la juſtice de „ ſe ſouvenir que nous lui avons offert par nos Députés de payer les det- „ tes qui lui reſtent à Banda ſous la ſeule condition qu'il lui plût de ſortir de „ la Rade avec ſon Vaiſſeau. Quoique nous n'ayons point eu d'autre vûe „ dans cette propoſition, que d'éviter les querelles, il a refuſé de l'accep- „ ter. Nous n'avons néanmoins que trop de raiſons d'éxiger qu'il s'éloigne „ de notre Flotte & de notre Fort de Naſſau. Et pour faire connoître au- „ dit Général par quels motifs nous nous ſommes arrêtés à cette réſolution, „ il nous paroît juſte de les lui communiquer par écrit. Ordre de la Flotte Hollandoiſe ſignifié à l'Amiral Anglois.

„ Le 8 d'Avril 1609, notre vénérable Amiral *Pierre Williamſon Vanhoof*, „ ayant jetté l'ancre avec ſa Flotte dans le Port des Iſles de Banda, il apprit „ des Marchands de notre Compagnie des Indes, qu'ils étoient ſans ceſſe in- „ quiétés & chagrinés par les Habitans de Banda qui leur enlevoient quel- „ quefois leurs draps & leur marchandiſes, ou qui les prenoient au prix „ qu'il leur plaiſoit de régler, ſe rendant les Arbitres du tems & de la for- „ me du payement; ce qui les avoit endettés avec nos Marchands juſqu'à „ la ſomme de vingt mille piéces de huit, ſans aucune apparence qu'ils euſ- „ ſent jamais l'intention de s'acquiter. Il apprit encore que les Sujets de „ leurs Hautes Puiſſances les Etats de Hollande étoient continuellement dans „ une ſituation fort incertaine, menacés ſans ceſſe de leur ruine, effrayés „ par l'exemple de pluſieurs de nos Marchands, qui avoient été maſſacrés, „ ou pris par force, & réduits à la néceſſité d'embraſſer l'Idolâtrie. Sur „ ces avis, notre-dit Amiral ſe crut obligé, pour la ſûreté de nos Marchands „ & de nos effets, contre les Portugais & nos autres Ennemis, de penſer, „ ſérieuſement à conſtruire un Fort. La propoſition qu'il en fit aux Prin- „ cipaux Oran Rajas fut agréée; & lorſque l'ouvrage commençoit à s'avan- „ cer, ledit Amiral Vanhoof (*g*) ayant convoqué une aſſemblée des Oran „ Rajas & du Conſeil de l'Iſle, il y jetta avec eux les fondemens d'une al- „ liance perpétuelle. Enſuite il nomma le Fiſcal de la Flotte pour demeu- „ rer à Koyakke & pour y ſoûtenir le régne de la juſtice & de la bon- „ ne-foi.

„ Après

(*f*) Ici commence la 6e. Section dans l'Original. R. d. E.

(*g*) l'Anglois dit *le ſuſdit Amiral van Hoen*, ce qui eſt ſans doute une faute. R. d. E.

Digitized by Google

KEELING. 1609.

„ APRÈS ces ſages préliminaires, ils ne reſtoit plus qu'à faire confirmer „ le Traité par tous les Rajas, & dans cette vûe l'Amiral ſe rendit à Ka- „ tu, où il avoit marqué l'Aſſemblée générale. A ſon arrivée, un Bandanois „ ſortit de la forêt pour lui dire que tous les Rajas étoient aſſemblés dans „ un lieu voiſin, mais que la crainte qu'ils avoient des Soldats, les empêchant „ de s'avancer, ils le prioient de ſe rendre près d'eux avec ſon Conſeil. Il „ donna dans le piége avec tant de confiance, qu'il fit demeurer ſes Soldats „ fort loin derrière lui; & pénétrant dans les bois, il fut étrangement ſur- „ pris de les trouver remplis de Négres armés, de Bandanois, & d'Oran- „ Rajas, qui l'environnèrent auſſi-tôt, & qui le maſſacrèrent lui & tous ſes gens „ avec tant de barbarie, que chacun ſe trouva percé de plus de vingt coups. „ Cette trahiſon ayant ſi bien réuſſi, ils ſe promirent de traiter de même „ tous les Soldats de l'eſcorte; mais ceux-ci ſe tenant ſur leurs gardes, trom- „ pèrent l'attente des Meurtriers, & les forcèrent de rentrer dans leurs „ bois; ce qui ne mit point à couvert le Fiſcal, & quantité de malheureux „ Hollandois, qui s'occupant ſans défiance à ramaſſer des noix de cocos dans „ la campagne, furent tués impitoyablement juſqu'au nombre de quarante. „ C'eſt par ces cruels & ſanglans outrages que nous avons été provoqués „ contre une Nation parjure, & que nous nous trouvons engagés dans une „ guerre dont nous leur avons déja fait reſſentir les effets. (*b*).

„ AU milieu de tant d'ennemis, nous jugeons à-propos, en vertu de no- „ tre Commiſſion & de nos Patentes, d'ordonner audit Géneral Keeling de „ ſortir du Port dans l'eſpace de cinq jours, pour s'éloigner de notre Flot- „ te & de notre Port de Naſſau: Ayant conquis l'Iſle de Nayra par la force „ des armes, notre victoire nous donne de juſtes droits ſur toutes les Rades „ qui en dépendent, telles que *Labakata*, *Lantor*, &c. & juſqu'à la fin de „ la guerre, nous ne permettrons point qu'aucun Navire étranger y vienne „ jetter l'ancre.

„ EN conſéquence de cette réſolution, le Conſeil de la Flotte de Hollan- „ de a nommé ſes Députés pour ſignifier ſon ordre audit Géneral Keeling, „ le 28 de Juillet 1609. Signé par *Simon Hoen*, *Jacob de Bitter*, *Henri van* „ *Bergel*, *Jean Corneliſſon Vyſt*, *William Jacobſon*, *Simon Martens*, *Rutger* „ *Tomaſſens*, *Henri Marlaben*, *Peter Babuec*, *William Wandervort*, Secre- „ taire.

Réponſe des Anglois.

KEELING, après avoir lu ce Mémoire avec attention, répondit de bouche, en peu de mots, que ſa cargaiſon étoit achevée, & que rien ne s'oppoſoit plus à ſon départ; mais que pour l'honneur de ſa Compagnie & pour le ſien, il ne pouvoit ſe réſoudre à partir d'une manière honteuſe; enfin que s'il n'étoit forcé par quelque choſe de plus puiſſant que des paroles, il étoit réſolu de demeurer encore vingt jours. On lui repréſenta que l'ordre qu'il avoit reçu par écrit ſuffiſoit pour ſa juſtification. Qui ne ſçait pas, repliqua-t-il hardiment, que la témérité fait quelquefois hazarder des menaces dont on n'oſeroit entreprendre l'éxécution! Cependant pour marquer qu'il penſoit de bonne-

Les Anglois veulent partir librement.

☞ (*b*) *Ici ſuivent diverſes raiſons ſur leſquelles on accuſoit les Anglois d'avoir donné du ſecours aux habitans de Banda; je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de les rapporter.* Ces mots ſe trouvent dans le Texte d'où nous tirons cet Extrait, & vrai-ſemblablement ils y ont été mis par Purchaſſ, qui mêle ſouvent ſes réflexions avec celles de ſon Auteur.

Digitized by Google

bonne-foi à lever l'ancre vers le terme qu'il s'étoit impoſé, il annonça ſon deſſein par une décharge de cinq piéces de canon. Les Hollandois conſentirent entre eux à lui accorder ce terme ; mais ayant appris qu'il avoit envoyé ſon Eſquif à Puloway, pour y reconnoître une bonne Rade, ils témoignèrent encore quelque étonnement. C'étoit l'occaſion qu'il cherchoit, pour leur déclarer qu'en cas de contrainte, il laiſſeroit des Facteurs à Puloway. [Le lendemain l'Eſquif revint, mais ſans avoir rien pû retirer de ce qui étoit dû. Tout ce qu'il rapporta fut que les habitans s'acquiteroient de leurs dettes, ſi les Anglois pouvoient s'arrêter encore une vingtaine de jours dans leur Rade, où ils les invitoient à venir jetter l'Ancre.] Keeling. 1609.

La paix fut publiée le 1 d'Août entre les Hollandois & les Inſulaires. Il étoit aiſé d'en conclure que les Anglois ne ſeroient plus ſoufferts long-tems à Puloway. [Ils avoient payé leurs dettes à Banda, & c'étoient eux-mêmes qui ſe trouvoient créanciers d'une groſſe ſomme à Puloway.] Le jour même de la publication, ils reçurent du Conſeil Hollandois une lettre de change, payable à Bantam. [Ce ſoin d'acquiter les dettes des Indiens, fut une déclaration dont le ſens ne pouvoit être obſcur pour Keeling. Cependant les Officiers de la Flotte Hollandoiſe affectant de le traiter avec politeſſe, il ne refuſa point de prendre part à leurs réjouiſſances.] Leur artillerie fut ſi peu ménagée pour la célébration de la paix, qu'ils tirèrent plus de cent cinquante coups pendant le feſtin. Ils en donnèrent un dans le Fort, & Keeling ne fit pas difficulté d'y aſſiſter. Le Gouverneur ſe fit une joye maligne de lui montrer avec ſoin tous les ouvrages de cette Place. Ils étoient munis de trente piéces de canon, dont huit étoient de fonte. [Mais on ſe garda bien de raconter à Keeling quels droits les Hollandois avoient violés pour former cet établiſſement. Il l'avoit appris du Scha Bandar même, qui ne lui avoit pas caché que c'étoit la principale cauſe de la guerre. Aux environs de Banda, les Hollandois n'avoient pas trouvé de lieu plus favorable pour la conſtruction de leur Fort que celui des Sépultures publiques, auquel non-ſeulement le Peuple attachoit une haute idée de religion, mais où le Roi même & tous les Oran Rajas avoient coutume de ſe rendre une fois chaque ſemaine pour honorer les cendres de leurs parens & de leurs amis. Outre l'intérêt de leur défenſe, il avoit paru par l'événement que les Hollandois n'avoient pas moins cherché à ſatisfaire leur avarice, en pillant pluſieurs riches mauſolées. Quoiqu'il n'y eût point de ſépulture particulière qui ne leur eût offert de précieuſes dépouilles, parce que l'uſage étoit pour les plus pauvres d'enſevelir quelque piéces d'or ou d'argent avec les morts, les Bandanois avoient regreté particuliérement deux tombeaux qui n'étoient pas moins riches au dehors qu'au dedans, & qui paſſoient dans la Nation pour un monument ſi curieux, que les Anglois à leur arrivé, en'avoient rien eu de ſi preſſant que de ſe procurer la vûe de ce ſpectacle. L'un étoit la ſépulture d'un Raja, dont le nom étoit fort reſpecté par l'opinion qu'on avoit eue de ſa ſainteté pendant ſa vie. On y venoit depuis plus d'un ſiécle en pélerinage, non-ſeulement de Banda, mais de toutes les Iſles voiſines ; & chacun y ſignaloit ſa piété par des préſens & des offrandes. L'autre tombeau étoit celui d'une femme, qui dans une guerre contre le Roi de Macaſſar, s'étoit ſacrifiée généreuſement pour la Patrie. Elle étoit jeune & belle. Il lui étoit venu dans l'eſprit, de faire uſage de ſes charmes pour gagner l'Ennemi de ſa Nation, ou pour trouver le moyen de

Paix entre les Hollandois & les Inſulaires.

Les Anglois prennent part aux réjouiſſances.

Fort de Naſſau & ſon origine.

Hiſtoire de deux tombeaux Indiens.

Digitized by Google

KEELING. 1609.

de le perdre. Mais ſon entrepriſe avoit tourné à ſa propre ruine. Ses charmes ayant eu d'abord le ſuccès qu'elle s'en étoit promis, elle avoit communiqué ſes eſpérances à Banda par des Meſſagers infidèles, ou par quelque lettre qui fut interceptée. Son amant n'eut pas plûtôt découvert ſa trahiſon que tout l'amour qu'il avoit pour elle s'étant changé en fureur, il la poignarda de ſa propre main; enſuite il avoit envoyé le cadavre à Banda, avec des reproches inſultans pour ceux qu'il accuſoit d'avoir employé cette ruſe. Les Habitans de Banda avoient reçu le corps de leur Héroïne avec des ſentimens de reconnoiſſance & de vénération qui avoient produit dans la ſuite une eſpéce de culte.]

Le commerce eſt interdit à Keeling.

KEELING envoya quelques jours après, ſa Chaloupe à Puloway, pour y prendre quelques marchandiſes qu'il y avoit en dépot. *Nackada Guzarate*, lui fit dire par cette occaſion qu'il ne devoit plus eſpérer d'épices de cette Iſle, mais que les Habitans avoient regret d'être forcés à ce refus par les menaces des Hollandois. [Un Domeſtique du Nackada vint à bord le lendemain, dans une petite Barque que les Hollandois viſitérent ſur ſon paſſage, avec la dernière rigueur. Il apportoit à Keeling, de la part de ſon Maître, quelques perles dont il avoit différé juſqu'alors à fixer le prix, & qu'il abandonnoit enfin pour celui que les Anglois en avoient offert. L'Officier Hollandois, qui l'avoit viſité, avoit marqué tant de goût pour les Perles, qu'apprenant à quel prix on les laiſſoit aux Anglois, il avoit fait des inſtances pour en faire accepter de lui la même ſomme. Mais le Négre du Nackada s'étoit défendu par des raiſons d'honneur & de fidélité, qui avoient dû couvrir les Hollandois de confuſion.]

Keeling part de Banda.

KEELING n'ayant pas d'autre raiſon pour différer ſon départ, que l'honneur de ſa Nation, le crut déſormais à couvert par le conſentement qu'il avoit obtenu des Hollandois, & réſolut de lever l'ancre au premier vent. [Il fit tirer cinq coups de canon pour rappeller ſon monde à bord; & renvoya ſa Chaloupe à Puloway pour en retirer *Brown* & *Spalding*. *Brown* revint ſeul, mais on retint *Spalding*, qu'on ne voulut pas laiſſer partir ſans que Keeling vint lui-même le chercher. Cela l'obligea de s'approcher de la Ville & alors le Roi de Macaſſar vint le trouver, en amenant Spalding avec lui]. Il lui reſtoit quelques balots de poivre à péſer. C'eſt la ſeule occaſion où l'on apprenne par ſon récit, que le *Kati* péſe cinq livres quatorze onces & demi. Il mit à la voile le 10 du mois d'Août, & le jour ſuivant, il jetta l'ancre près de Macaſſar. Son deſſein étoit de s'arrêter dans l'Iſle de Célébes, pour y prendre du girofle. Le 12 quelques gens qu'il envoya dans ſon Eſquif [pour s'informer où ils étoient, lui firent perdre l'idée de s'arrêter dans cet endroit, car ils] lui rapportérent que depuis peu de jours (*i*) un Vaiſſeau Hollandois avoit fait naufrage ſur cette Côte, [& qu'il ne s'en étoit ſauvé que ſept hommes, qui le conjuroient de les prendre à bord juſqu'à Bantam. Le reſſentiment qu'il conſervoit contre les Hollandois de Banda ne diminua point ſa compaſſion pour ces malheureux. Il leur envoya ſa Chaloupe, pour apporter avec eux quelques débris de leur cargaiſon que la Mer avoit pouſſés ſur le rivage.

Naufrage d'un Vaiſſeau Hollandois.

LE

(*i*) *Angl.* depuis trois mois. R. d. E.

Digitized by Google

Le principal d'entr'eux étoit le Pilote de leur Bâtiment. Il avoit évité la fureur de la Mer sur un coffre vuide, à la ferrure duquel il avoit lié une corde fort mince, qu'il avoit attachée par l'autre bout à sa ceinture. Ce secours l'avoit soûtenu pendant sept ou huit heures sur les flots. Il se nommoit *Van Cingel*. Son Vaisseau venoit de Macao, dont il avoit fait quatre fois le voyage; & ce n'étoit pas la première disgrace qu'il eût essuyée dans ses différentes navigations. Il raconta aux Anglois, qu'ayant mouillé à Siam deux ans auparavant, il avoit été arrêté avec tous les Officiers de son Vaisseau, par l'artifice de *Manuel Cabos*, Capitaine Portugais, qui les avoit représentés comme des Pyrates, aussi dangereux pour les Européens que pour les Peuples de l'Inde. Ils avoient été renfermés au nombre de six dans une étroite prison, tandis que le Roi de Siam avoit fait garder leur Bâtiment par une troupe de Soldats qui y avoient causé beaucoup de désordre. Les formalités de leur procès avoient duré fort long-tems. On les avoit menacés du dernier supplice, pour tirer d'eux la confession de leurs desseins. Au milieu de leurs souffrances, un Indien attendri de leur sort trouva le moyen de leur parler sans témoins & de leur offrir une voie pour se procurer la liberté. Dans la certitude qu'ils avoient de leur innocence, ils refusèrent un secours qui ne mettoit que leur vie à couvert, sans aucune espérance de se faire restituer leur Vaisseau. Cependant, cette apparence de courage, qui n'étoit au fond que l'effet du désespoir, fit tant d'impression sur le Roi, qu'il cessa de les croire coupables. Il leur rendit la liberté, avec le pouvoir de vendre & d'acheter diverses marchandises. S'étant remis en mer ils avoient eu le malheur, en sortant du Port, de toucher contre un rocher, qui leur avoit fait une large voie d'eau. Cet accident les ayant forcés de retourner au rivage, ils étoient retombés dans un embarras beaucoup plus dangereux que le premier. Les Prêtres du Pays, qui s'appellent Talapoins, avoient représenté au Roi qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit prise de leur innocence, puisque le Ciel en les punissant lui-même à la vûe du Port, déclaroit assez visiblement qu'ils étoient coupables. Ainsi, la superstition l'emportant sur la justice & la compassion naturelle, ils avoient été saisis pour la seconde fois par ceux qu'ils croyoient prêts à les secourir. Les mêmes Prêtres qui avoient empoisonné l'esprit du Roi, furent nommés pour leurs Juges. Ils furent conduits à quelques lieuës de la Ville, dans l'enceinte d'une Pagode, & renfermés plus étroitement que jamais. En les éxaminant avec une sévérité extraordinaire, on leur fit entendre que la seule manière de prouver leur innocence, étoit d'assister au culte de la Pagode, & de la prendre à témoin de leurs sermens. On leur fit là-dessus cent récits extravagans de la puissance de cette Idole. Comme ils étoient renfermés dans le même lieu, ils tinrent conseil ensemble sur une proposition qui pouvoit terminer tout-d'un-coup leurs peines. De six qu'ils étoient, quatre se persuadèrent que sans blesser le Christianisme, ils pouvoient paroître dans un Temple & devant des Idoles auxquelles ils n'attribuoient aucune vertu. Jurer par la Pagode, c'étoit, disoient-ils, un serment tel que l'usage l'a introduit, lorsqu'on prend à témoin la Lune, les Etoiles, ou d'autres corps inanimés. Mais le Pilote plus éclairé & plus délicat sur les devoirs de sa religion, soûtint que c'étoit un crime, & que toute invocation de l'objet d'un faux culte ne pouvoit passer que pour un culte d'Idolâtrie. Son opinion l'emporta, quoiqu'il ne fût secondé

Keeling. 1609. Keeling prend quelques Hollandois à bord.

Histoire d'un Pilote.

KEELING. 1609. dé que d'une ſeule voix pour la faire valoir. Enfin les Prêtres n'oſant pouſſer leur zèle impie juſqu'à porter une Sentence de mort contre des Etrangers qu'ils ne pouvoient convaincre d'aucun crime, & ne voyant pas non plus d'apparence à les retenir éternellement captifs, propoſèrent au Roi un tempéramment qui fut accepté. Comme on s'étoit rendu maître de leur Vaiſſeau, ils demandèrent qu'une partie de leurs biens fut conſacrée à la Pagode, pour expier le refus que les Hollandois avoient fait de l'adorer. On leur enleva, ſuivant cette ſentence, une portion de chaque marchandiſe qu'ils avoient à bord. Ils ſouffrirent cette injuſtice ſans murmurer, mais en jûrant au fond du cœur de s'en dédommager bientôt. A l'égard des Siamois, l'occaſion s'en préſenta ſur leurs propres Côtes, où le Bâtiment Hollandois ſe ſaiſit de toutes les Barques qu'il rencontra. Mais il n'y avoit trouvé que des proviſions de bouche, ou des étoffes de peu de valeur: au lieu que peu de jours après, il tomba ſur un Vaiſſeau Portugais richement chargé, qui le paya fort avantageuſement des pertes & des injuſtices qu'il avoit eſſuyées.

Avis donné à Keeling ſur divers intérêts à la Chine.

L'IMPORTANT ſervice que le Pilote Hollandois recevoit de Keeling l'engagea par reconnoiſſance à d'autres ouvertures, qui devinrent enſuite fort utiles aux Anglois. Il lui apprit que les Portugais étoient déteſtés à Macao, & que toute autre Nation de l'Europe, dont les Chinois pouroient eſpérer les mêmes ſervices, y ſeroit préférée aux mêmes conditions. On s'y plaignoit moins de leur avarice que de leur orgueil. Comme ils y étoient toûjours en aſſez grand nombre, ils éxigeoient des égards & des conſidérations qui ſembloient convenir mal à des Négocians, & dont la fierté Chinoiſe étoit ſouvent choquée. Les Hollandois au contraire, dont le principe eſt de paroître peu ſenſibles à l'humiliation dans les lieux où ils ne ſe croyent pas les plus forts, avoient accoutumé les Chinois à leur voir compter pour rien les petites délicateſſes de la vanité; & cette ſimplicité de mœurs leur attiroit des careſſes & des préférences dont le Pilote tiroit des concluſions à leur avantage. Les Portugais qui ont le caractère aſſez tourné à la galanterie, n'étoient pas non plus fort longtems à terre ſans mêler le plaiſir aux affaires du Commerce; d'autant plus qu'avec les Marchands il arrivoit toûjours ſur leurs Vaiſſeaux quelques jeunes Voyageurs que la curioſité ſeule attiroit aux Indes. L'empreſſement qu'ils marquoient pour les femmes bleſſoit la jalouſie des Chinois; au lieu que les Hollandois renfermés dans leurs affaires d'intérêt & de calcul, ne penſoient à troubler le repos de perſonne. Enfin les Portugais s'attachoient aux converſions. Leurs Miſſionaires ſe répandoient dans les villes & les campagnes. Ils avoient déja fait embraſſer le Chriſtianiſme à tant d'Habitans, qu'une Nation éclairée & politique commençoit à prendre ombrage de leurs progrès: tandis que les Hollandois vivant pour eux-mêmes laiſſoient à chacun le ſoin de ſa conſcience. Ainſi Keeling comprit, ſur les raiſonnemens du Pilote, que pour plaire aux Chinois, il ne falloit ni fierté, ni galanterie, ni zèle de religion.]

Les Anglois relâchent à Jacatra.

LE 21 de Juillet, les Anglois jettèrent l'ancre devant Jacatra, [ſans autre deſſein que d'attendre s'il ſe préſenteroit quelque Barque, pour faire remercier le Roi des civilités qu'ils en avoient reçues à leur paſſage. Mais, au lieu d'une Barque Indienne,] ils furent ſurpris de voir ſortir du Port, une Chaloupe Européenne. Elle leur apprit qu'il y étoit arrivé depuis peu de jours deux Bâtimens Hollandois, qui ramenoient à Bantam les Facteurs Anglois d'Amboyne.

Ils y trouvent deux Vaiſſeaux Hollandois.

Keeling. 1609.

Hboyne. [Cet incident, qui ſembloit ſuppoſer quelque nouveau démêlé entre les deux Nations, allarma d'abord Keeling; mais il apprit avec joie que c'étoient les Facteurs mêmes, qui, rebutés de perdre leur tems dans une année ſtérile, avoient pris le parti de s'embarquer avec tous leurs biens pour venir s'éxercer plus utilement à Bantam, & qui avoient obtenu des Hollandois toutes ſortes de faveurs dans leur paſſage. L'Echange ſe fit avec une égale reconnoiſſance entre les Anglois d'Amboyne & les ſept Hollandois que Keeling avoit pris dans l'Iſle Célèbes. Le Roi de Jacatra reconnut facilement des Hôtes dont il avoit éprouvé la politeſſe, & leur fit préſent d'un *Macan*, rare & belle eſpéce de lion, dont j'ai déja eu l'occaſion de parler. Keeling paya cette galanterie par deux beaux mouſquets.]

Ils arrivent à Bantam.

Le 26, étant arrivé à la pointe de Bantam, il rencontra une Pare conduite par *Ralph Hearne*, que Saris, Chef du Comptoir de Bantam, envoyoit au devant de lui. Entre pluſieurs témoignages de l'heureux état du Comptoir, Hearne lui apprit qu'il étoit attendu par trois mille quatre cens quatre-vingt ſacs de poivre. Il entra le ſoir dans la Rade, où Saris vint lui confirmer cette agréable nouvelle; [mais avec des plaintes amères de la conduite des Hollandois, qui n'avoient pas ceſſé de lui ſuſciter des embarras & des contradictions. Il ajoûta que malgré les effets continuels de leur jalouſie, il s'étoit ſoûtenu dans la faveur de la Cour; & que les Anglois étoient ſi bien dans l'eſprit du Roi, que ce Prince avoit remis juſqu'à l'arrivée de leur Vaiſſeau à célebrer une ſingulière eſpèce de victoire qu'il avoit publiée nouvellement. C'étoit celle qu'il avoit remportée ſur les réſiſtances d'une jeune femme qu'il venoit d'épouſer. Le combat & la victoire ſeroient obſcurs, ſi l'Auteur n'ajoûtoit que l'uſage des femmes Indiennes eſt de diſputer long-tems les premières faveurs de l'amour à leurs Maris. Cette agréable guerre dure quelquefois des ſemaines entières; & comme la gloire des femmes eſt de la prolonger long-tems, les hommes ſe font un honneur de la rendre courte. (*k*)

Heureuſes nouvelles.

Fête à l'occaſion d'un uſage des femmes Indiennes.

Keeling pour faire ſa cour au Roi, donna quelques jours à ſes préparatifs avant que de ſe préſenter à l'audiance. Il choiſit entre tous les Anglois du Comptoir & du Vaiſſeau vingt-cinq hommes aſſez bien-faits, qu'il habilla fort galamment. Il les arma de même; & ſe mettant à la tête de la troupe, il obtint du Roi la permiſſion de paroître devant lui avec ce cortège. Le jour fut pris pour la fête. Elle eut moins de magnificence que d'agrément, par les courſes qui ſe firent à pied & à cheval, & par la liberté qui régna pendant quelques jours dans toute l'étendue du Palais. Keeling, à qui le Roi demanda quelle récompenſe il ſouhaitoit pour ſa galanterie, réduiſit toute ſon ambition à deux prières fort ſimples. Il ſupplia ce Prince d'accorder à la Nation Angloiſe la continuation de ſes faveurs, & à lui la vûe de cette belle Reine qui avoit fait le ſujet de la fête; afin, dit-il, que retournant au premier jour en Europe, il y portât la renommée de ſes vertus & de ſes charmes. Son compliment fut reçu de ſi bonne grace, qu'avec des promeſſes pour

Keeling ſe rend fort agréable au Roi dans cette occaſion.

(*k*) Dans l'Original tout ce détail ſe réduit à ceci. *Le 13 de Septembre, Keeling envoya à terre vingt-cinq hommes armés, que le Roi lui avoit demandés, pour augmenter les divertiſſemens d'une Fête qu'il donnoit à la Cour, parce que la nuit précédente, il étoit parvenu à faire la conquête de la virginité de ſon Epouſe.* R. d. E.

KEELING. 1609.

pour la première de ces deux faveurs, il obtint sur le champ la seconde. L'Indienne, qu'il appelle la Reine de Bantam, étoit fille d'un Raja, & méritoit effectivement l'amour du Roi par sa beauté. Elle n'étoit pas plus brune qu'on ne l'est communement en Portugal. Ses yeux étoient d'une vivacité éblouissante, sa taille noble & dégagée. Il falloit que le Roi fût touché particulièrement de son port & de l'air de sa marche, car il lui fit faire quelques pas à la vûe de Keeling. Une faveur de cette nature rendit les Hollandois si jaloux, que ne pouvant satisfaire autrement leur mauvaise humeur, ils cherchèrent querelle le soir du même jour à quelques Matelots du Vaisseau Anglois. Le combat fut vif & sanglant. Keeling qui devoit passer la nuit au Comptoir, fut averti de ce désordre, & courut lui-même pour empêcher qu'il n'eût d'autres suites. Les Combattans se séparèrent à son arrivée; mais un des Hollandois mourut le lendemain de ses blessures. Comme il étoit certain, par le témoignage de tout le monde, que les Hollandois avoient commencé la querelle, les Anglois ne reçurent aucune plainte de cette mort. Cependant Keeling se rendit au Comptoir Hollandois, où l'Hermite, qui n'avoit pas cessé d'en être le Chef, le reçut d'un air fort tranquille. Après quelques explications, ils convinrent tous deux de renouveller le dernier réglement, & d'y joindre des punitions beaucoup plus rigoureuses; avec cette stipulation particulière, qu'à chaque querelle où le tort paroîtroit douteux entre les deux Nations, les Chefs s'assembleroient pour en décider de concert. A l'égard des torts ouverts & reconnus, on s'engageoit de part & d'autre à faire justice suivant les termes du réglement. Comme la mort d'un Hollandois étoit une expiation suffisante pour la dernière querelle, Keeling demanda grace pour le reste des Coupables.

Portrait de la Reine de Bantam.

Querelle sanglante entre les Anglois & les Hollandois.

A son retour au Comptoir, il éxécuta le dessein qu'il s'étoit proposé de le renouveller presqu'entièrement. On auroit peine à se figurer que plusieurs Anglois qui étoient à Bantam depuis quelques années, se fussent fait une si forte habitude du séjour de cette Ville, qu'il fallut une espèce de violence pour les en arracher. Outre que la plûpart y avoient pris des femmes, dont quelques-uns avoient des enfans, ils étoient presque tous liés fort étroitement avec divers Marchands de la Ville Chinoise, au commerce desquels ils s'étoient associés. D'ailleurs ils étoient faits à l'air & aux alimens du Pays, qui loin d'être nuisibles à ceux qui l'habitent constamment, rendent la santé ferme & produisent même de fort longues vies.] Keeling n'ayant égard qu'aux intérêts de sa Compagnie, nomma pour premier Facteur *Augustin Spalding*, avec cinquante livres sterling d'appointemens; [somme médiocre pour l'importance de cet emploi, mais qui ne doit passer aussi que pour un simple honoraire dans des lieux où sans blesser le devoir, un peu d'industrie faisoit bientôt parvenir à d'immenses richesses.] Les autres au nombre de douze, furent assujetis à recevoir, chaque mois, leurs appointemens du Chef. On nous a conservé leurs noms: *François Kelly*, Chirurgien, eut 45 chelins, *Jean Parsons* [30, *Robert Neal*, 29] *Augustin Adwell* 24, *Ethered Lampre*, & *William Driver* 20 chelins chacun, *William Wisson* 22, *William Lamuel* & *Philipp Badneg* 16 chelins chacun, *François Domingo* 12, *Jean Seraan*, *Adrian*, & un Valet du Chef 10 chelins chacun. Après cette nomination, Keeling exhorta les Facteurs à souffrir patiemment les hauteurs des Hollandois, aussi long-tems du moins que la Nation

Keeling renouvelle le Comptoir.

Regret de quelques Anglois à quitter Bantam.

Retour de Keeling en Europe.

tion Angloiſe n'auroit pas plus de forces à Bantam. Enſuite ayant réglé les droits de la Douäne, il mit à la voile le 3 d'Octobre. Keeling. 1609.

Dans l'eſpace de vingt-quatre jours, juſqu'au premier de Novembre, ayant fait environ [ſix cens] cinquante lieuës, il ſe trouva au 35e. degré (*l*) de latitude du Sud. Il obſerva qu'à ce point la variation étoit de 24 degrés. Le 29 du même mois, il eut pendant tout le jour un vent fort violent, qui ſe tourna vers la nuit en orage, du Nord à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Il reconnut dans cette occaſion, comme d'autres l'avoient déja fait pluſieurs fois, la vérité d'une obſervation de Linſchoten: c'eſt que généralement lorſqu'un vent d'Eſt ſe met vers le Nord, ſi la pluie ſurvient, il tourne à l'Oueſt-Sud-Oueſt, où il demeure fixe. Keeling étoit au 32e. degré & demi du Sud lorſque l'orage commença, & la variation étoit d'environ 30 degrés. Obſervations.

Le 8 de Décembre, il tomba vers la pointe du jour près de la *Tierra de Natal*, à cinq ou ſix lieuës à l'Oueſt; & la variation y étoit d'environ 8 degrés & demi. A midi, il ſe trouvoit au 31e. degré 27 minutes de latitude. Il y rencontra un Bâtiment Hollandois, de qui il apprit que l'*Eraſmus*, Vaiſſeau de la Flotte Hollandoiſe qui étoit partie de Bantam lorſqu'il y étoit arrivé la première fois, avoit couru tant de danger par les voies d'eau, qu'il avoit été forcé de relâcher à l'Iſle (*m*) Maurice; qu'il y avoit déchargé ſes marchandiſes & ſon Equipage, dont une partie étoit demeurée à la garde de ſa cargaiſon au nombre de vingt-cinq hommes, & le reſte s'étoit embarqué ſur ce Bâtiment qui faiſoit voile aux Indes; que dans l'Iſle Maurice, il y avoit deux Ports; l'un nommé le *Nord-Oueſt*, un peu moins qu'à 20 degrés; l'autre nommé le *Sud-Oueſt*, à 20 degrés 15 minutes: qu'on trouvoit dans cette Iſle toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de proviſions, tels que des tourterelles, des manatos, une infinité d'oiſeaux de Mer, du poiſſon dans la même abondance, des chèvres que les Hollandois y avoient tranſportées nouvellement, & qui avoient déja commencé à multiplier, des porcs & de la volaille; enfin l'air & le terroir fort ſains; que l'Iſle a trente ou quarante lieuës de circuit, & que la variation de l'Aiguille y eſt de 21 degrés: que la Flotte Hollandoiſe étant partie de Bantam au mois de Mai, elle avoit employé un mois à gagner l'Iſle Maurice, elle s'y étoit arrêtée quatre mois & demi, & n'en étoit partie que depuis ſix ſemaines. Tierra de Natal. Iſle Maurice & ſes propriétés.

Le 22, Keeling ſe trouvant à 35 degrés 28 minutes de latitude, découvrit à ſept lieuës le Cap *das Agullas*, qui s'éleve dans la forme de deux Iſles: mais à meſure qu'on eſt plus directement à l'oppoſite, on s'imagine en découvrir trois, parce que les deux Bayes, qui ſont au Nord, forment trois pointes fort diſtinctes, quoique peu élevées. La ſonde donna ſoixante dix-ſept braſſes d'eau, ſur un fond limoneux, à cinq lieuës au Sud du rivage. La latitude, 35 degrés 26 minutes; [La variation de l'Aiguille aimantée étoit peu conſidérable.] Un Vaiſſeau, qui paſſe ſur cette Côte à ſon retour en Europe, & que le tems empêche d'obſerver la latitude & la variation, peut riſquer hardiment de continuer ſa navigation ſur ſoixante braſſes d'eau & ſur un fond de coquillages. Enſuite, lorſqu'il commence à trouver le fond limoneux, Obſervations ſur le Cap das Agullas.

(*l*) *Angl.* au 25 degré. R. d. E.

(*m*) C'eſt aujourd'hui l'Iſle Bourbon. R. d. T.

KEELING. 1609. limoneux, il doit ſe croire fort proche du Cap *das Agullas*. Mais lorſqu'il perd fond à cent vingt braſſes, il peut conclure qu'il a doublé le Cap, pourvû qu'il ſe trouve dans la latitude de 36 degrés. Le jour ſuivant, après avoir vogué toute la nuit Oueſt quart au Nord, & Oueſt-Nord-Oueſt, avec un vent d'Eſt aſſez frais, on découvrit le matin une terre haute, à neuf ou dix lieuës; &, vers midi on ſe trouva fort près du Cap de Bonne-Eſpérance. On n'avoit point employé plus de dix-ſept heures depuis le Cap *das Agullas*. Keeling ayant jugé à-propos de s'avancer à trois lieuës du *Pain de Sucre*, y mouilla pendant la nuit. Mais il doubla le Cap dans le cours du jour ſuivant; [& quoiqu'il ne fût pas preſſé par d'extrêmes beſoins, il ne voulut point paſſer ſi près de Saldanna ſans y relâcher.

Keeling relâche à la Baye de Saldanna.

CETTE fameuſe Baye n'eſt guères ſans quelque Vaiſſeau de l'Europe, que la néceſſité ou le plaiſir ne manque point d'y faire entrer.] Les Anglois y trouvèrent un Bâtiment Hollandois, qui envoya civilement ſa Chaloupe au-devant d'eux, avec ſix Moutons, les plus gras que l'Auteur ait jamais vûs. Il s'en trouva un, dont la queuë ſeule avoit vingt-huit pouces de large, & peſoit trente-cinq livres. Les Hollandois accordérent auſſi à Keeling une grande voile, dont il avoit un beſoin extrême, & reçurent de lui pour payement un

1610. billet de douze livres ſterling ſur la Compagnie d'Angleterre. Après quelques jours de repos, il ſe diſpoſa le 7 de Janvier à continuer ſon voyage; mais ce ne fut pas ſans avoir laiſſé, ſuivant l'uſage du lieu, des inſcriptions qui rendoient témoignage de ſon arrivée dans cette Baye, & de l'état de ſon Vaiſſeau. [Entre pluſieurs monumens de cette nature, qui étoient gravés ſur divers rochers, il lut avec compaſſion les plaintes d'un Equipage Portugais qui ayant été réduit par le ſcorbut & d'autres maladies au nombre de ſept hommes, n'avoit pas laiſſé de remettre courageuſement en mer pour ſe rendre à Mozambique. L'Ecrivain avertiſſoit ceux qui pouroient eſſuyer la même diſgrace, que toutes ſes careſſes & toutes ſes offres n'avoient pû lui faire obtenir des Négres, ſept ou huit hommes qu'il leur avoit demandés, pour achever ſa navigation. Quoiqu'une longue habitude eût dû familiariſer ces Barbares avec les Européens, leur férocité ne diminuoit pas; non qu'ils fuſſent dangereux par leur cruauté ou leur perfidie, lorſqu'on traitoit avec eux de bonne-foi; mais ils conſervoient un fond de défiance que toutes les civilités & les promeſſes ne pouvoient leur faire ſurmonter. Keeling en mit pluſieurs à l'épreuve, en leur offrant de l'or & des habits pour les engager à le ſuivre. Ils recevoient joyeuſement le prix des marchandiſes qu'ils apportoient au Vaiſſeau; mais ils rejettoient avec une eſpéce de crainte tout ce qui étoit au-deſſus de leurs conventions, comme s'ils euſſent appréhendé de prendre des engagemens qui les effrayoient.]

Continuation de ſa route.

KEELING partit de Saldanna le 10 au matin. Il obſerve que pendant tout le ſéjour qu'il y avoit fait, le vent avoit toûjours été Oueſt & Sud; au lieu que les deux premiéres fois qu'il s'étoit arrêté dans la Baye, & dans la même ſaiſon, il l'avoit eu conſtamment Eſt, & fort orageux. Le 20, il paſſa le Tropique du Sud. Le Vaiſſeau Hollandois l'ayant accompagné juſqu'alors, le quitta en le ſaluant de trois coups de canon.

LE 30 au lever du Soleil, il apperçut l'Iſle de Sainte-Hélène, après avoir fait ſoixante-ſix lieuës [à l'Oueſt] dans cette latitude. L'ancre fut jettée du côté du Nord-Oueſt à un mille du rivage, & au Nord-Oueſt

Oueſt de la Chapelle, ſur vingt-deux braſſes de fond. Cette Iſle eſt ſituée à deux-cens ſoixante-dix ou quatre-vingt lieuës à l'Oueſt de la Côte d'Afrique. Keeling. 1610.

On remit à la voile le 9 de Février, pour retourner directement en Angleterre. Le 16, on découvrit à ſept ou huit lieuës l'Iſle de l'Aſcenſion. Le 28, la ſurpriſe des Anglois fut extréme de rencontrer le même Vaiſſeau Hollandois qu'ils avoient quitté ſous le Tropique, mais dans un état ſi triſte qu'il ne lui reſtoit que huit ou neuf hommes capables de travail. Les maladies en avoient emporté quarante-ſix, & tout le reſte étoit accablé de langueur. Ils en avoient ſi bien uſé avec Keeling que s'il avoit pû leur offrir quelques-uns de ſes Matelots, il leur auroit volontiers offert cette marque de reconnoiſſance. Mais quoique tous ſes gens fuſſent en fort bonne ſanté, il auroit eu beſoin lui-même d'en avoir un plus grand nombre, pour les néceſſités de ſon propre Vaiſſeau, qui faiſoit eau de toutes parts. Les Hollandois, qui voyoient ſa ſituation, rendirent juſtice à ſes ſentimens, & ne le preſſèrent pas même de leur tenir compagnie. Ils le prièrent ſeulement, s'il rencontroit quelque Bâtiment de leur Nation, d'avertir qu'ils étoient dans un extrême embarras, & de leur procurer une prompte aſſiſtance. Il les quitta vers la nuit, avec les témoignages du plus vif regret, à 45 degrés 6 minutes de latitude.

Le 1 de Mai, ſe trouvant à 49 degrés 13 minutes, il eut un ſi beau tems qu'il ſe croyoit fort proche du terme. Mais, le lendemain, un affreux orage, & le vent qui tourna au midi, le rejetta fort loin de ſes eſpérances. Cependant, après avoir lutté quatre jours contre les flots, il rencontra un Bâtiment de Lubeck, qui l'aſſûra que Scilly n'étoit qu'à cinquante lieuës, à l'Eſt quart au Nord du même point. Keeling apprit au Capitaine de ce Vaiſſeau le beſoin que les Hollandois avoient de ſon ſecours. Le 9 au matin, il découvrit *Beachy* à trois lieuës au Nord-Nord-Eſt; &, vers le ſoir, il jetta l'ancre aux Dunes. Arrivée de Keeling aux Dunes.

LATITUDES.

Rade de Sierra Leona.	8	36N.	Iſle de Sel.	6	6
Variation Eſt. . .	1	50	Iſle de Noſſaſeres. . . .	5	30
Deux petites Iſles. . . .	23	37 S.			
Variations Eſt. . .	15	30	Iſle Maurice. N.-Oueſt.	20	00
ou	15	26	Iſle Maurice. Sud-E.	20	15
Iſle près de Priaman. . .	4	2			

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE V. (a)

Voyage du Capitaine David Middleton à Bantam & aux Moluques en 1607.

MIDDLETON. 1607.

IL doit reſter de la curioſité aux Lecteurs attentifs pour le ſort du *Conſent*, troiſième Vaiſſeau de la Flotte de Keeling. On a vû qu'après avoir été ſéparé par la tempête, il avoit laiſſé des marques de ſon paſſage à Saldanna, & qu'il avoit paru enſuite à Bantam. Mais dans l'impatience de retrouver l'Amiral, il riſqua le Voyage des Moluques ſous ſes propres auſpices; [&, le Capitaine même en ayant été l'Ecrivain, on doit ſouhaiter de trouver ici ſon récit.]

Il arrive à Saldanna après la tempête.

IL le commence à ſon entrée dans la Baye de Saldanna, où malgré les périls d'une longue tempête, il arriva ſans autre perte que celle d'un Matelot, qui avoit été tué d'un coup de tonnerre au ſommet du grand mât (b). Dans le beſoin preſſant de toutes ſortes de proviſions, il ſe rendit lui-même, avec quelques-uns de ſes gens, à l'Iſle des *Pengoins*, qui n'eſt qu'à trois lieuës de la Rade. Il y vit avec étonnement une ſi prodigieuſe quantité de Veaux marins & de Pengoins, qu'il en compta des troupeaux de cinq cens. Cette Iſle n'a pas plus de trois milles de long ſur deux de large. Mais l'Auteur doute qu'il y en ait une au monde où l'on trouve plus d'animaux marins, ſans parler d'un nombre ſurprenant de Canards, d'Oyes, de Pélicans, & d'autres ſortes d'Oiſeaux.

Merveilleuſe quantité d'animaux de Mer.

APRÈS avoir pourvû aux premières néceſſités de la vie, [Middleton chercha le moyen de ſe lier avec les Habitans du Pays, dans la ſeule vûe d'acheter d'eux quelques beſtiaux. Plus heureux que la plûpart de ceux qui avoient fait le même commerce, non-ſeulement il obtint les mêmes avantages, mais il fit conſentir volontairement un Sauvage à le ſuivre. Cette faveur dont il fut obligé à quelque mécontentement que le Négre avoit reçu de ſa Nation, lui parut d'autant plus utile, que voulant chercher avec ſoin l'Amiral & le Vice-Amiral, il avoit beſoin d'un Interprête pour le langage d'Afrique. Le Négre entendant d'ailleurs quelques mots d'Anglois, tout l'Equipage s'empreſſa de lui en apprendre davantage, avec beaucoup d'admiration pour la facilité de ſa mémoire.] On quitta la Baye le 30. [Tout l'équipage étoit en bonne ſanté. Ce ne fut pas ſans répugnance qu'on mit à la voile avant l'arrivée de l'Amiral & du Vice-Amiral; mais comme il n'étoit pas ſûr qu'ils relâcheroient en cet endroit, on crut que le meilleur parti étoit de faire voile pour l'Iſle de Madagaſcar.] La nuit ſuivante, on doubla heureuſement le Cap de Bonne-Eſpérance, avec quelque envie d'y relâcher, ſi le vent n'eût changé lorſqu'on n'en étoit plus qu'à quatre lieuës; mais il s'éleva de terre avec tant de violence que Middleton revint au projet de s'avancer vers Madagaſcar. Le tems redevint fort beau juſqu'au 35e. degré de latitude, que le vent

Middleton emmène un Négre de Saldanna.

(a) C'eſt le Chapitre VI. de l'Original. R. d. E.

(b) *Angl.* qui s'étoit tué en tombant du haut du grand mât. R. d. E.

Digitized by Google

vent s'étant mis au Nord-Oueſt, on porta Eſt quart au Sud pour éviter les courans. Enfin le 27 d'Août, à deux heures après-midi, on découvrit l'Iſle de Saint-Laurent ou de Madagaſcar. On n'en étoit qu'à ſix lieuës. Les obſervations firent trouver à midi 24 degrés 40 minutes de latitude; &, le ſoir, la variation étoit de 16 degrés 23 minutes.

Middleton. 1607. Il arrive à Madagaſcar.

Le 30, à cinq heures après-midi, on mouilla l'ancre dans la Baye de Saint-Auguſtin, à ſix braſſes & demi d'eau, ſur un fond de gravier. Il avoit fallu des précautions pour choiſir le véritable Canal, parce qu'à l'entrée de la Baye il ſe trouve deux Iſles, qui forment différentes ouvertures. Middleton eut la curioſité de ſe mettre dans ſa Chaloupe pour viſiter ces Iſles. L'une, qui eſt fort petite, ne lui parut qu'un banc de ſable. L'autre, à laquelle il donne un mille de longueur, & la moitié moins de largeur, eſt couverte de quelques Bois, mais déſerte & ſtérile. Aucun Habitant ne s'étant fait voir ſur les bords de la Baye, le Vaiſſeau s'avança trois lieuës plus loin, juſqu'à deux milles au-deſſus de l'embouchure d'une Rivière. L'eau & le bois lui manquoient. Middleton ayant fait jetter l'ancre, le cable rompit, ſans qu'on pût s'en imaginer la cauſe. [La Chaloupe fut détachée avec dix hommes armés, pour entrer dans la Rivière. *Davis*, qui étoit chargé de la conduire, remonta l'eſpace d'une lieuë, en baſſe marée, ſans trouver que l'eau devînt plus douce. Quelques Cabanes, qu'il découvrit à deux ou trois cens pas de la rive, lui firent prendre le parti de deſcendre. Il s'en approcha ſans précaution, avec ſix de ſes gens. Les Habitans, qui étoient au nombre de douze prirent la fuite à ſa vûe. Il les rappella par ſes ſignes, mais inutilement.

Deux Iſles à la Baye de Saint-Auguſtin.

Davis entre dans une Rivière avec la Chaloupe.

La pauvreté de cette Habitation ne lui auroit pas fait naître l'envie d'y entrer, s'il n'eût été preſſé par les cris d'un enfant, qui ne tarda point enſuite à ſe faire appercevoir. Ce petit Négre paroiſſoit âgé de douze ou quinze ans, & ſa douleur venoit d'être arrêté par un mal de jambe, qui l'avoit empêché de ſuivre les autres. Il donna des marques extraordinaires de frayeur, en voyant les Anglois ſi près de lui. Cependant comme ils avoient avec eux le Négre de Saldanna, il ſe raſſûra tout-d'un-coup lorſqu'il le vit parler familiérement à ceux qui l'effrayoient. Davis lui ordonnoit de careſſer cet enfant & de lui faire diverſes queſtions. Quoique la Langue de Madagaſcar ſoit fort différente de celle des Négres du Continent, il s'y trouve des reſſemblances; & les Négres d'ailleurs ont d'autres conformités qui leur facilitent beaucoup le moyen de s'entendre. Ainſi Davis apprit, par l'entremiſe du ſien, qu'il y avoit à peu de diſtance deux ſources fort abondantes, d'où l'eau pouvoit ſe tranſporter aiſément à la rivière. Il ſçut auſſi qu'à moins d'un mille du même lieu il y avoit une Habitation fort peuplée, ou une Ville nommée *Rota*; que depuis ſix ſemaines ou deux mois, il étoit échoué ſur la Côte un Bâtiment de l'Europe, dont il étoit ſorti quantité de gens armés qui s'étoient répandus fort loin dans le Pays; qu'ils en avoient emporté beaucoup de gingembre: qu'après avoir traité fort humainement les Inſulaires, ils leur avoient fait une guerre ſanglante, dans laquelle ils avoient eux-mêmes perdu beaucoup de monde. Il fut impoſſible à Davis de juger quel étoit ce Vaiſſeau, & l'intérêt de ſa Patrie le portoit à craindre que ce ne fût celui de l'Amiral Keeling. Mais tandis qu'il s'entretenoit de ſes conjectures, le petit Négre fit voir à l'autre

Informations qu'il reçoit d'un jeune Négre.

MIDDLETON. 1607.

quelques morceaux d'un habit déchiré, que les Anglois crurent reconnoître, au drap & à la forme, pour un monument de leur Pays. Ce foible indice eut la force auſſi de confirmer les ſoupçons de Davis. Cependant comme il ne pouvoit ſe croire en ſûreté dans un lieu où l'on étoit ſi peu ſatisfait des Européens, il regagna ſa Chaloupe, après avoir fait aſſûrer le petit Négre qu'il ne penſoit point à lui nuire, & l'en avoir convaincu par ſes careſſes & ſes préſens.

Le Vaiſſeau Anglois s'approche de la Rivière.

CE récit fit balancer Middleton s'il devoit s'arrêter dans un lieu ſi dangereux. La néceſſité d'eau l'y forçant, il prit ſeulement des meſures pour n'avoir rien à redouter des Barbares. Le ſoir même, on apperçut pluſieurs Barques qui s'avancèrent comme à la découverte, ſans ſe fier aux ſignes qu'on faiſoit pour les attirer. Malgré tant de mauvais pronoſtics, le Vaiſſeau s'approcha de l'embouchure de la rivière, où la nature a formé, dans l'angle même de la Côte, une ſorte de petit Port. C'eſt un enfoncement d'environ deux cens pieds de diamétre, que l'eau de la mer ſemble avoir creuſé, & qui eſt capable de contenir deux Vaiſſeaux fort au large ſur dix braſſes de profondeur. Middleton s'y logea, après l'avoir fait ſonder dans toutes ſes parties. Le lendemain, il renvoya la grande Chaloupe & l'Eſquif, chargés de tonneaux & de gens armés. Davis, qui fut encore nommé pour les conduire, étoit homme d'eſprit & de courage, mais qui jugeoit trop mal de la ſtupidité des Négres, & qui s'étoit perſuadé mal-à-propos que dans toutes les occaſions où l'adreſſe pouroit être employée contr'eux, elle étoit capable de ſuppléer au nombre.

Danger dont les Anglois ſe ſauvent à peine.

IL remonta la rivière juſqu'aux Cabanes qu'il avoit viſitées la veille, & loin d'y remarquer rien d'effrayant, il vit ſur la rive où il étoit deſcendu, deux Négres, avec le jeune Malade, qu'ils ſembloient y avoir apporté. Davis le reconnoiſſant, ſe hâta de lui faire des ſignes d'amitié, & ne fit pas difficulté de deſcendre. Le Négre de Saldanna entretint quelque tems les deux autres, & leur fit beaucoup eſpérer de l'affection des Anglois. Ils parurent ſatisfaits de ſes aſſûrances, & ſe diſpoſant à ſervir de guides, ils prirent le chemin des ſources. De vingt hommes que Davis avoit amenés, quatorze étoient occupés à tirer les traîneaux. On arriva aux ſources, qui étoient telles que le jeune Négre les avoit repréſentées. Elles formoient, preſqu'en ſortant, un baſſin de cinq ou ſix pieds de profondeur, qui n'en avoit pas moins de dix ou douze de diamétre; & l'eau fuyant par un petit ruiſſeau, alloit ſe perdre dans un Marais bourbeux qui s'étendoit juſqu'à la rivière. Les Anglois avoient commencé le travail, lorſque Davis, qui leur donnoit ſes ordres, apperçut à cent pas, ſur le ſommet d'une petite Colline, pluſieurs Sauvages, qui paroiſſoient un moment, & qui ſe retiroient auſſi-tôt. L'allarme ſe mettant dans ſa Troupe, il commença par ſe ſaiſir des deux Négres qui l'avoient conduit. Il recommanda qu'il fuſſent gardés ſoigneuſement, tandis qu'à la tête de dix de ſes gens il monta d'un air ferme juſqu'au ſommet de la Colline. Le bruit d'onze coups de fuſils, dont on vit en même tems la fumée, & quelques fléches, qui vinrent tomber juſqu'au bord de la ſource, firent connoître à ceux qui y étoient reſtés qu'on étoit ſurpris par les Inſulaires. Ils ne balancèrent point à voler au ſecours de leurs Compagnons. Les Barbares, qui n'avoient ôſé s'en approcher, mais qui continuoient de les harceler à coups de fléches, n'eurent pas plûtôt vû paroître le ſecours qui leur

Digitized by Google

leur arrivoit, que le croyant ſans doute beaucoup plus nombreux, ils prirent la fuite avec beaucoup de frayeur. Ils étoient plus de deux cens. Davis emporta les arcs de ceux qui avoient été tués des premiers coups. Il croyoit retrouver, aux ſources, les deux Guides qu'il y avoit laiſſés; mais leurs Gardes les ayant abandonnés dans la première confuſion, ils n'avoient pas manqué de prendre la fuite. Le Malade même avoit diſparu du bord de la rivière; & quoiqu'il ne pût être bien loin, les Anglois dédaignèrent de le chercher. Ils rapportèrent à bord quelques tonneaux d'eau fraîche, pour rendre témoignage que la crainte n'avoit point été capable de les arrêter. Mais quoiqu'une ſi petite quantité fût fort éloignée de ſuffire pour la proviſion du Vaiſſeau, Middleton jugea que la prudence l'obligeoit de chercher du remède à ſes beſoins dans des lieux plus ſûrs.] Il remit à la voile le 7, avec un vent fort frais d'Eſt quart au Nord. Le lendemain, continuant de s'avancer au long des Côtes, il fut ſurpris de voir partir du rivage pluſieurs petites Barques qui s'approchèrent du Vaiſſeau ſans précaution. L'une portoit quatre Chevreaux. Une trois Moutons. La troiſiéme, une Geniſſe. Une quatriéme, de la chair fraîche de Bœuf ou de Vache. Il acheta tout, à ✠ fort bon marché. [Un Anglois de l'Equipage, à qui ce changement de diſpoſitions parut ſuſpect de la part des Inſulaires, voulut faire craindre à Middleton que toutes ces viandes ne fuſſent empoiſonnées. Mais il fut aiſé de juger par la naïveté de ceux qui les apportoient qu'ils avoient même ignoré les querelles de leurs voiſins. Cette perſuaſion porta le Capitaine à relâcher dans une petite Baye d'où les Barques étoient ſorties. Il y trouva de l'eau & du bois, deux ſecours dont le beſoin étoit devenu fort ✠ preſſant.]

Middleton. 1607.

Middleton leve l'ancre.

Il trouve des Négres plus humains.

La navigation du Conſent fut heureuſe juſqu'au 12 de Novembre, qu'on découvrit le matin une fort belle Iſle à 5 degrés ½ de latitude. La variation ſe ✠ trouva de 4 degrés 13 minutes. [Middleton avoit perdu l'eſpérance de rencontrer l'Amiral; mais attiré par la quantité d'arbres & d'oiſeaux qu'il voyoit devant lui, & ne pouvant douter que ce ne fût l'Iſle d'*Inganna*, dont il avoit entendu vanter les beſtiaux & les pâturages, il prit la réſolution d'y relâcher. Quoique celle de Sumatra en ſoit fort voiſine, il n'avoit point d'affaires qui puſſent l'y conduire; & les rafraîchiſſemens d'Inganna ſuffiſoient pour rendre ſa courſe aiſée juſqu'à Bantam.] En approchant de l'Iſle, il jugea que ſa longueur eſt d'environ cinq lieuës, Eſt par Sud, & Oueſt par Nord. Le côté de l'Eſt ne paroît compoſé que de terres hautes, dont la perſpective n'a rien d'extraordinaire. Mais la Partie occidentale eſt un des plus agréables lieux du Monde par la beauté de ſes Payſages, & des plus abondans en toutes ſortes de beſtiaux. Les Anglois abordèrent dans celle-ci ✠ (c). [La Rade qu'ils choiſirent pour y mouiller l'ancre n'a point de Ville ſur ſes bords, mais elle eſt environnée d'un grand nombre de maiſons riantes, qui ſe reſſentent de l'opulence des Habitans. Le commerce qu'ils font de leurs beſtiaux dans l'Iſle Sumatra, leur rapporte un profit ſi conſidérable, qu'un

Iſle d'Inganna.

Ses agrémens & ſes richeſſes.

(c) *L'Original dit que* les Anglois profitant d'un vent d'Oueſt-Nord-Oueſt ne s'arrêtèrent point, & que le lendemain, ils paſſèrent à la vûe de Sumatra, qui n'étoit qu'à quatre lieuës d'eux. R. d. E.

Digitized by Google

MIDDLETON. 1607. qu'un Roi de *Pedir*, qui avoit beſoin d'argent pendant la guerre qu'il ſoûtenoit contre le Roi d'Achin, ne trouva point d'expédient plus ſûr & plus prompt que d'épouſer la fille unique d'un des plus riches Particuliers d'Inganna. Auſſi l'Iſle jouit-elle d'un des principaux fruits de l'opulence & du luxe, qui eſt la douceur & la politeſſe. Quoiqu'il y arrive peu d'Etrangers, les Habitans paroiſſent charmés de les recevoir, & ſe font comme une étude de leur plaire. Middleton reçut à ſon arrivée des rafraîchiſſemens qu'il offrit en vain de payer; &, pour les proviſions qu'il demanda, on ſe contenta d'un prix fort médiocre. Il fut invité à deſcendre au rivage. Enfin tous les Anglois du Vaiſſeau furent également ſatisfaits de l'Iſle & des Inſulaires.

LE jour même de leur départ, ils paſſèrent à la vûe de Sumatra. La multitude de petites Barques qu'on découvre au long des Côtes, forme un ſpectacle agréable pour ceux qui n'ont point encore pénétré dans ces Mers.]

Ils arrivent à Bantam. Deux jours après, ils arrivèrent dans la Rade de Bantam, [qu'ils trouvèrent ✠ remplie de Bâtimens Indiens, Chinois, Hollandois, & de pluſieurs autres Nations; mais le Dragon & l'Hector, c'eſt-à-dire, l'Amiral & le Vice-Amiral Anglois, ne ſe préſentèrent point à leurs yeux.]

TOWTSON, qui étoit le Chef du Comptoir Anglois depuis le retour de Scot, *Sarris*, & les autres Facteurs, s'empreſſèrent de viſiter Middleton ſur ſon bord. Comme il n'étoit chargé d'aucun pouvoir, les Inſtructions & les Comptes qu'ils lui apportoient furent réſervés pour l'arrivée de l'Amiral. Cependant ils l'aſſurèrent que les affaires de la Compagnie étoient en fort bon ordre & le Comptoir floriſſant, [ce qui ne reſſembloit guéres aux triſtes ✠ vérités que l'Amiral Keeling devoit bientôt découvrir.] Middleton deſcendit, pour faire tranſporter au Comptoir le fer & le plomb qu'il avoit apporté. Enſuite ayant employé le tems, juſqu'au 6 de Décembre, à radouber ſon Vaiſſeau, il quitta Bantam pour ſe rendre aux Moluques. C'étoit ſans doute le projet de la Compagnie, puiſque Towtſon ne lui refuſa ni les ſecours ni les marchandiſes qui convenoient à ce nouveau Voyage. Le vent étoit ſi bas à ſon départ, qu'ayant eu beaucoup de peine à ſortir de la Rade, il fut obligé la première nuit de jetter l'ancre à la vûe des hauteurs de Bantam. Des tourbillons de flamme & de fumée qu'ils apperçurent dans les ténébres, leur firent juger que par quelqu'un des accidens ordinaires à cette Ville, le feu en conſumoit une partie. Le lendemain ils continuèrent leur navigation avec un bon vent, qui les conduiſit au travers d'un grand nombre d'Iſles, parmi leſquelles ils en virent pluſieurs d'abîmées. La pluie, le tonnerre & les éclairs ne furent pas pour eux des choſes nouvelles dans ces Mers.

Etat du Comptoir Anglois.

Middleton part pour les Moluques.

1608. ILS arrivèrent à Tidor au commencement de Janvier. Les Iſles Moluques étoient dans le mouvement d'une guerre qui duroit depuis pluſieurs mois entre les Hollandois & les Eſpagnols. Ceux-ci, qui avoient alors moins de Vaiſſeaux que les Hollandois, refuſèrent à Middleton la permiſſion du Commerce, à moins qu'il ne voulût les aſſiſter contre leurs Ennemis, ou du moins qu'il ne leur prêtât ſon Vaiſſeau pour donner plus d'apparence à leur Flotte, en ſe contentant de l'accompagner. Les Anglois ayant déclaré nettement que cette demande étoit contraire à leur Commiſſion, il furent réduits au Commerce nocturne qu'ils éxerçoient ſecrétement avec les Inſulaires. Pendant le jour, ils affectoient de prendre part aux divertiſſemens des Eſpagnols & des Princes du Pays, comme s'ils euſſent attendu l'arrivée d'un nouveau Général d'Eſpagne, dont ils eſpéroient plus de faveur.

On refuſe aux Anglois la permiſſion du commerce aux Moluques.

[CES

[Ces réjouiſſances étoient des courſes & des repréſentations théâtrales. Les Eſpagnols avoient inventé cet artifice, pour attacher à leurs intérêts une Nobleſſe molle & voluptueuſe, qui craignoit le travail autant qu'elle aimoit le plaiſir. Il n'y avoit point de comparaiſon, dans l'eſprit d'un Prince des Moluques, entre un Eſpagnol richement vêtu, qui donnoit des fêtes galantes, & le Marchand Hollandois, qui ſous un habit auſſi groſſier que ſa figure & ſes manières, ne paroiſſoit occupé que de ſes marchandiſes & de ſes comptes. Middleton, à qui le goût du plaiſir n'étoit pas étranger, trouva l'art de plaire également aux Eſpagnols & aux Indiens, en ſe prêtant à tout ce qui pouvoit les amuſer. Cependant ſa complaiſance ne les diſpoſa point à lui accorder la liberté qu'il deſiroit.

Middleton. 1608. Artifice des Eſpagnols pour s'attacher les Princes Indiens.

Entre les plaiſirs auxquels il contribua, il fait l'hiſtoire d'une marche célébre, où les femmes furent admiſes, mais ſans communication avec les hommes; de ſorte que le plaiſir de la fête n'étoit proprement que pour les ſpectateurs. Chaque femme néanmoins portoit les Enſeignes du Cavalier qui avoit fourni à la dépenſe de ſon train, comme chaque Cavalier portoit quelque marque de la Dame à laquelle il répondoit. Cette fête ayant été annoncée dans toute l'Iſle de Tidor, qui n'a pas plus de cinq lieuës de circuit, mais qui eſt fort peuplée dans cette étendue, la plus grande partie des Habitans s'étoit aſſemblée dans la Capitale, juſqu'à faire craindre que les Hollandois, dont les principales forces étoient à Ternate & à Bachan, ne profitaſſent de cette occaſion pour former quelque entrepriſe. Mais tandis que les Inſulaires étoient amuſés par des ſpectacles, les Troupes Eſpagnoles avoient ordre de faire une garde éxacte dans les Ports.]

Fête des Moluques.

Au commencement de Mars, l'amitié que les Eſpagnols avoient conçue pour Middleton les fit conſentir à lui permettre quelque commerce ouvert; mais ſur d'autres délibérations, cette liberté lui fut ôtée peu de jours après. Enſuite il reçut l'ordre de partir au moment qu'il s'y attendoit le moins. Le reſſentiment de cette conduite lui fit prévenir le jour même qu'on lui avoit fixé pour ſon départ. Il mit à la voile le 14 de Mars, [& fit quelque petit commerce ſur (*d*) la route.]

Middleton part mécontent.

Le 20, étant entré dans les Détroits de *Bangaye*, où il ſe propoſoit de chercher de l'eau, une Pare Indienne, qui vint de l'Iſle au-devant de lui, offrit de le conduire au ruiſſeau le plus pur & le plus abondant. C'étoit ſur la Côte de l'Eſt. On ſuivit la Pare, qui montra effectivement aux Anglois un lieu commode pour aborder avec la Chaloupe. Le Vaiſſeau ayant jetté l'ancre ſur ſoixante-ſix braſſes d'eau, malgré l'agitation d'un courant fort vif, on ſe diſpoſoit à faire partir les tonneaux, lorſqu'on vit paroître un grand nombre de Pares qui s'avançoient ſucceſſivement des deux côtés de l'Iſle. Dans la première inquiétude, Middleton ſe crut trahi, & donnoit déja des ordres pour ſa défenſe. Mais on reconnut auſſi-tôt que c'étoient des Pêcheurs, ou d'autres Inſulaires, qui apportoient du poiſſon & quelques épi-

Iſle de Bangaye.

ces,

(*d*) Ce paragraphe, & celui qui précède immédiatemen. l'addition du Traducteur, eſt imprimé en caractères Italiques dans Purchaſſ, qui avertit le Lecteur, qu'il a abregé ici le Texte de l'Auteur qui eſt fort long, comme il a fait dans d'autres endroits qui lui paroiſſoient ennuyants. Mais malheureuſement il lui eſt arrivé ſouvent de regarder comme ennuyantes des choſes, qui, ſi elles ne ſont pas amuſantes, ſont du moins fort utiles.

Digitized by Google

MIDDLETON. 1608.

ces, dont ils offrirent l'échange pour des plats de porcelaine. Le ſoir, on vit revenir la Chaloupe avec une fort petite quantité d'eau; non qu'elle manquât dans le lieu où ils l'avoient cherchée; mais l'éloignement de la ſource, qui étoit à cinq milles, n'avoit pas permis d'en apporter davantage.

Les Inſulaires careſſent les Anglois.

LE lendemain, dès la pointe du jour, il arriva autour du Vaiſſeau plus de cent Pares, chargées d'hommes & de femmes, qui venoient offrir aux Anglois quantité de poiſſon ſec & frais, de volailles, de porcs, de fruits & de racines. Ils ne demandoient en échange que du drap & de la porcelaine. Le Vaiſſeau ſe fournit ainſi de proviſions à très-vil prix. Mais il fut expoſé à beaucoup d'embarras de la part de tous ces Inſulaires, qui y montèrent de toutes parts, & qui s'y trouvèrent en ſi grand nombre, qu'à peine les Anglois pouvoient-ils ſe remuer. [Les femmes, auſſi traitables que leurs maris, ne refuſoient rien à ceux qui les tiroient à l'écart.] Dans le cours de l'après-midi, le Roi de l'Iſle envoya au Capitaine, du *Plantain*, avec une ſorte d'eau ou de liqueur fort eſtimée des Indiens, qu'ils appellent *Irea Pote*. Middleton, pour reconnoiſſance, envoya au Roi une piéce d'étoffe. Cette députation du Prince, & le départ de ſes Meſſagers, furent comme un ſignal qui rappella tous les Inſulaires dans leur Iſle. Ils deſcendirent du Vaiſſeau avec précipitation, & dans l'eſpace d'un quart d'heure ils diſparurent entiérement. Middleton fit lever l'ancre pendant la nuit, avec ſi peu de vent, que tous les efforts des Matelots eurent beaucoup de peine à ſurmonter la violence du courant. Il couroit riſque d'être jetté plus loin, par cet obſtacle, qu'il n'auroit avancé dans trois jours.

Préſent que le Roi fait à Middleton.

Iſle Button.

LE 19 d'Avril, en paſſant proche de l'Iſle Button, (*e*), il vit partir du rivage une Barque qui vint droit au Vaiſſeau, avec de grandes marques de confiance. C'étoit le frère du Roi, qui avoit ordre de témoigner au Capitaine l'empreſſement que le Roi ſon frère avoit de voir les Anglois & leur Bâtiment. Middleton répondit qu'il jetteroit volontiers l'ancre pour lui donner cette ſatisfaction, & qu'il ſe croiroit fort honoré de ſa préſence. Le Roi ſortit bientôt de la Rivière dans une vaſte *Caricole*, qui étoit conduite au moins par cent Rameurs. Elle avoit ſix canons de fonte, & plus de quatre cens hommes armés. Cinq autres Caricoles, qui venoient à la ſuite portoient environ mille hommes. Le Roi fit demander au Capitaine un Otage pour ſa ſûreté. On lui envoya le Chirurgien du Vaiſſeau, [homme de réſolution & d'une figure gracieuſe.] Enſuite le Roi n'ayant pas fait difficulté de monter à bord, avec un petit nombre de ſes gens, les Anglois s'efforcèrent de répondre à l'opinion qu'il avoit marqué de leur politeſſe & de leur bonne-foi. On lui ſervit ce qui reſtoit de plus délicat ſur le Vaiſſeau après une ſi longue navigation. [Il mangea ſans défiance, en faiſant l'éloge de quelques liqueurs de l'Europe qui s'étoient fort bien conſervées. Dans le cours du feſtin, il prit plaiſir à raconter par la bouche de l'Interprête toutes les circonſtances de ſon mariage, & la guerre qu'il avoit eue à ſoûtenir

Le Roi fait demander aux Anglois la liberté de les voir à bord.

Il eſt traité galamment.

☞ (*e*) Cette Iſle, qui n'eſt pas éloignée du Sud-Eſt de Célèbes, eſt vrai-ſemblablement celle dont il eſt parlé dans le paragraphe précédent. Il y a apparence que Purchaſſ ayant oublié de la nommer auparavant, il aura encore omis quelque choſe du Texte de ſon Auteur.

Digitized by Google

tenir pour ſe mettre en poſſeſſion de ſa femme.] Middleton lui fit demander à ſon tour quelles étoient les productions de ſon Iſle. Il répondit qu'il avoit des perles, de l'écaille de tortue, & du drap de ſes propres manufactures, qui étoit apparemment de cotton; mais que n'étant venu dans cette partie de ſon Iſle que pour y chercher de l'amuſement, & ne s'étant point attendu à rencontrer des Etrangers, il n'avoit aucune de ces marchandiſes avec lui; que cependant ſi le Capitaine vouloit s'avancer juſqu'à ſa Ville Capitale, qui n'étoit éloignée que d'un jour & une nuit, il lui feroit voir de grands amas de perles & d'autres richeſſes. Il lui offrit un Pilote pour le conduire par les plus ſûres voies dans un lieu qui lui étoit inconnu. Middleton. 1608.

Cette offre méritoit l'attention du Capitaine & des Facteurs. Après avoir conſidéré qu'un voyage ſi court ne les détournoit pas de leurs vûes, & que la fortune leur offroit peut-être l'occaſion de s'enrichir, ils firent préſent au Roi d'un mouſquet, d'une épée & d'une belle piéce d'étoffe, en lui promettant de ſe laiſſer conduire par le Pilote qu'il leur promettoit. Dans le regret qu'il reſſentit de n'avoir rien à leur offrir pour s'acquiter de leur préſent, il ſe défit de ſa robe (*f*) qu'il força Middleton d'accepter; [& s'étant revétu de celle d'un Officier de ſa ſuite,] il rentra dans ſa Caricole avec des civilités que les Anglois admirèrent dans un Monarque Indien. Vers le ſoir il envoya une Barque pour leur ſervir de guide juſqu'à Button, avec un préſent de quelques poules & d'un chevreau pour le Capitaine. L'ancre fut levée à l'entrée de la nuit, pour ſuivre la Barque. Mais un calme qui ſurvint, & la marée que les Anglois avoient contre eux, les empêchant de tourner à l'Oueſt, ils s'arrêtèrent encore juſqu'au lendemain. Cependant la Barque Indienne étoit retournée au Port avec le Contre-Maître du Vaiſſeau, qui n'avoit pas balancé à s'y mettre. Il revint le jour ſuivant, ſur les dix heures, chargé de poules & de cocos. Son récit augmenta la curioſité de Middleton, quoiqu'il fût mêlé de peintures tragiques. Il avoit trouvé le Roi dans la débauche, avec les Nobles de ſa Cour; ce qui n'avoit point empêché ce Prince de les recevoir fort agréablement. Mais il n'avoit pû voir ſans effroi l'ornement de la grande ſale du Palais. C'étoient les têtes des Ennemis que le Roi avoit tués de ſa propre main dans la dernière guerre. Elles étoient encore ſi fraîches, qu'on voyoit, au-deſſous, les traces du ſang qui en avoit dégouté. Ce ſpectacle avoit fait tant d'impreſſion ſur le Contre-Maître, que refuſant de paſſer la nuit avec le Roi, il avoit mieux aimé retourner au Port & paſſer la nuit dans ſa Caricole qui l'avoit apporté. Le matin il demanda inſtamment d'être reconduit à bord. Comme le vent n'avoit pas ceſſé d'être foible dans les Détroits, Middleton, ſans donner dans les frayeurs du Contre-Maître, prit le parti de faire précéder le Vaiſſeau par la Chaloupe qui le conduiſoit à force de rames. Cet expédient le fit avancer ſi vîte, qu'il jetta l'ancre vers midi à la vûe de Button. [Cette Ville, comme la plûpart de celles des Indes, avoit autant de jardins que de maiſons; ce qui lui donnoit en apparence une fort grande étendue; mais le nombre des Habitans y répondoit ſi peu, que de l'aveu même du Roi, il ne

Il les engage à ſe rendre dans ſa Capitale.

Le Contre-Maître Anglois s'y rend le premier.

Horrible ſpectacle dont il eſt frappé.

Etat de l'Iſle de Button.

(*f*) *Angl.* Il fit préſent à Middleton de deux piéces de l'étoffe de ſon pays. R. d. E.

MIDDLETON. 1608.

ne surpassoit pas douze ou treize cens personnes. Cependant l'Isle étoit assez peuplée, par la multitude de Villages & de Hameaux qui étoient répandus dans toutes ses parties, sans compter les Gardes ou les Troupes ordinaires du Roi, qui étoient logées ensemble à un quart de lieuë de Button, & qui depuis la dernière guerre montoient au nombre de trois mille.]

Middleton entre dans la Rade.

MIDDLETON attendit à l'ancre les ordres de la Cour. Il n'en reçut point le même jour, parce que le Roi fatigué de sa débauche, demeura enseveli jusqu'au soir dans un profond sommeil. Mais il vint à bord un grand nombre d'Insulaires, qui apportèrent toutes sortes de provisions. Le lendemain après-midi, la Rade se trouva remplie d'une multitude de Caricoles qui firent plusieurs fois le tour du Vaisseau, en déployant leurs enseignes & d'autres ornemens de diverses couleurs. Celle du Roi s'étant fait reconnoître à plusieurs marques, Middleton salua ce Prince d'une volée de mousqueterie & d'une décharge de sa grosse artillerie. Ensuite étant descendu dans sa Chaloupe avec Siddal & ses principaux Facteurs, il suivit le cortège du Roi jusqu'à la Ville. [L'artillerie de Button se fit entendre aussitôt, soit pour ✠ rendre aux Anglois leur salutation, soit pour relever la fête du Roi.] Ce Prince reçut le Capitaine sur le rivage, & lui renouvella toutes ses offres; mais comme il s'étoit proposé une partie de chasse pour ce jour-là, il remit au lendemain à lui faire voir son Palais. Middleton retourna sur son Vaisseau qui continuoit d'être à l'ancre fort près de la terre. Il arriva, dans l'après-midi, un Jonc de Java, qui venoit d'Amboyne avec sa garnison de girofle.

Plaintes d'un Capitaine Javan, contre les Hollandois.

Le Nackada, ou le Capitaine, fort mécontent des Hollandois, eut avec Siddal un long entretien, dans lequel il [lui offrit toute sa cargaison, & lui] ✠ [marqua autant de regret que d'étonnement de voir les forces Hollandoises si ☞ supérieures à celles des Anglois, tandis qu'il n'ignoroit pas combien le Roi d'Angleterre étoit au dessus du Comte de Hollande. Il parloit du Comte Maurice, dont tous les Marchands Hollandois répétoient sans cesse le nom. Siddal lui répondit que jusqu'alors le Roi d'Angleterre s'étoit peu mêlé des intérets du commerce, & que laissant ce soin à quelques-uns de ses Sujets, il employoit ses forces à se faire respecter en Europe; au lieu que les Hollandois, n'étant qu'une société de Marchands, qui ne prétendoient point à d'autre gloire, se tournoient entièrement vers cet unique objet; ce qui n'empêchoit point que les Anglois dans leur petit nombre, ne se fissent respecter des Flottes nombreuses que les Hollandois envoyoient aux Indes, parce que le Roi d'Angleterre étoit toûjours capable de se venger, en Europe, des moindres offenses qu'on pouvoit faire à son nom ou à ses Sujets.]

Middleton dîne avec le Roi de Button.

LE 24, Middleton reçut du Roi une invitation à descendre librement dans sa Ville, [avec une suite aussi nombreuse qu'il la voudroit amener. Il se ✠ laissa conduire au Palais, accompagné seulement de Siddal, & suivi de six hommes armés; moins par précaution pour sa défense, que pour se donner un air de considération par son cortège. Il ne trouva rien d'admirable à la Cour du Roi de Button. Les édifices n'étoient différens des autres que par leur grandeur. Il fut introduit dans la Sale où le Contre-Maître avoit vû avec tant de frayeur une douzaine de têtes sanglantes, qui étoient suspendues aux murs. Elles y étoient encore, & le Roi les fit considérer à ses Hôtes avec un air de complaisance.] On servit sur le champ un dîner fort grossier, dans des plats de bois, couverts d'étoffe, pour conserver la chaleur des mets.

Les

Digitized by Google

Les viandes étoient en abondance, mais ſans ordre, & mal préparées. La ſeule boiſſon fut l'*irea pote*, liqueur douce & agréable, quoiqu'aſſez forte pour communiquer bientôt ſes vapeurs au cerveau. Le Roi, qui en buvoit ſans ménagement, parut s'en reſſentir par la gaïeté de ſon humeur. Il n'avoit admis à dîner avec lui que Middleton & Siddal. Middleton. 1608.

Après le feſtin, il conduiſit ſes Hôtes dans un appartement intérieur, [où il leur fit voir un aſſez grand nombre de belles perles (*g*). Mais il marqua moins d'envie de s'en défaire, que d'une infinité de petits ouvrages d'os & de bois, fort curieuſement travaillés.] Il dit à Middleton qu'avant les propoſitions d'échange & de commerce, il vouloit voir les Marchandiſes, & ſur-tout le drap qu'il avoit ſur ſon Vaiſſeau. [Comme les deux Anglois ne ſe ſentoient d'avidité que pour les perles du tréſor Royal, ils furent charmés de la liberté qu'on leur laiſſoit; &] remerciant le Roi de ſes bontés, ils retournèrent à bord pour l'attendre. Tréſor du Roi.

Le lendemain, ils y virent arriver l'oncle du Roi qui n'étoit amené que par la curioſité de viſiter le Vaiſſeau. Ils le reçurent avec beaucoup de diſtinction. A peine fut-il rentré dans ſa Caricole, que le frère du Roi parut dans la ſienne. Middleton, qui le connoiſſoit déja, le retint à dîner. Le Roi ne vint pas le même jour, mais il envoya, dans l'après-midi, le Prince ſon neveu, avec deux de ſes principaux Officiers, pour voir le drap. Ils en parurent fort ſatisfaits. Cependant il ſe retirèrent ſans avoir expliqué leurs intentions. Viſite des Princes.

Enfin le Roi fit avertir Middleton, le jour ſuivant, qu'il ſe propoſoit non-ſeulement de lui rendre viſite ſur ſon bord, avec les trois Princes de ſon ſang, mais d'y dîner avec les Anglois. [Il y fit porter en même-tems quantité de volaille, & quelques porcs gras. Middleton mit ſur ſon Vaiſſeau tout l'ordre & tout l'agrément qu'il put s'imaginer pour cette fête. Le feſtin fut préparé ſuivant l'uſage d'Angleterre. A l'heure du dîner, le Roi parut dans une Caricole fort ornée, avec un cortège ſi peu nombreux, qu'il ſembloit vouloir ſe faire honneur de ſa confiance. Cependant, comme la précaution n'abandonne jamais les Orientaux, on s'apperçut que l'entrée du Port étoit gardée par pluſieurs Caricoles.] Le Roi & les Princes applaudirent beaucoup aux mets de l'Europe, & ſe livrèrent ſans réſerve à la joie. Middleton fit danſer ſes Matelots. On but juſqu'au ſoir avec ſi peu de meſure, que le Roi ne put rentrer dans ſa Barque ſans y être porté par ſes gens. Pendant la fête, un Roi (*b*) de quelque Iſle voiſine, s'approcha du Vaiſſeau dans une Caricole, accompagné de ſa femme & de quelques Seigneurs. Il obſerva le Bâtiment Anglois avec beaucoup d'admiration; mais quoiqu'il fût informé que le Roi de Button étoit à bord avec une partie de ſa famille, il refuſa conſtamment d'y monter. Middleton lui envoya quelques rafraîchiſſemens qu'il accepta volontiers. Le Roi de Button dîne ſur le Vaiſſeau Anglois.

Tous ces témoignages d'eſtime & d'affection, n'eurent pas l'effet que les Anglois en avoient eſpéré. Ils vendirent au Roi de Button quelques piéces de Les Anglois tirent peu de fruit de ces careſſes.

(*g*) *L'Original, ſans parler de perles, dit ſimplement* que l'Entretien des Anglois avec le Roi, roula ſur le giroſle qu'il leur fourniroit. R. d. E.

(*b*) *L'Anglois dit que* ce Roi s'approcha du Vaiſſeau le lendemain de la fête donnée au Roi de Button. R. d. E.

Digitized by Google

MIDDLETON. 1608. de drap; [mais ils le trouvèrent obſtiné à garder ſes perles.] Le ſeul bien qu'ils tirèrent pour échange ſe réduiſit à quelques Eſclaves que Middleton crut devoir préférer à des bagatelles d'os & de bois, dont il n'avoit à faire aucun uſage. Cependant il tira un avantage conſidérable de la viſite qu'il avoit rendue au Roi. Le Nackada Javan, qu'il avoit rencontré dans le Port, lui vendit toute ſa cargaiſon de girofle. La nuit ſuivante, un des Eſclaves qu'il avoit achetés du Roi, s'étant échappé du lieu où il étoit gardé avec ſes Compagnons, ſe jetta bruſquement à la nâge, & regagna l'Iſle. Spalding, qui fut envoyé pour en faire des plaintes, obtint la permiſſion d'en choiſir un autre.

Le 2 de Mai, après avoir ſalué le Port de Button, d'une décharge de ſon artillerie, il mit à la voile pour ſe rendre inceſſamment à Bantam. Dès le lendemain, il eut la vûe des Détroits de Célèbes, & le 22, il mouilla l'ancre dans la Rade de Bantam. Il ne s'y trouvoit aucun Vaiſſeau de l'Europe; mais il y étoit arrivé depuis peu de jours quatre Joncs de la Chine, avec des taffetas, des damas & d'autres marchandiſes. Middleton ne laiſſa point de s'y arrêter près d'un mois & demi, dans l'eſpérance d'y voir arriver l'Hector & le Dragon, qui étoient alors occupés dans d'autres lieux. Enfin la ſaiſon commençant à s'avancer, il partit le 15 de Juillet, & ſa navigation fut heureuſe juſqu'en Angleterre.

LATITUDES.

Iſle devant la Baye de Saint-Auguſtin	23	48	5
Iſle d'Inganna	5	20	
Variation	4	13	

CHAPITRE VI. (a)

Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey. en 1608.

SHARPEY. 1608. Situation des Anglois par rapport au commerce des Indes Orientales.

[AVEC la liberté de traverſer les Mers & de porter leurs marchandiſes aux extrémités de l'Inde, il manquoit aux Anglois un avantage dont quelques autres Nations jouiſſoient depuis long-tems, & que d'autres travailloient tous les jours à ſe procurer. Les Portugais & les Eſpagnols avoient des Ports dont ils étoient les maîtres, des Villes qu'ils avoient rangées ſous leur empire, des Provinces entières dont ils s'étoient mis en poſſeſſion par l'artifice ou par la force, & dans leſquelles ils étoient indépendans. Les Hollandois, à leur exemple, avoient commencé à ſe fortifier dans pluſieurs Iſles, dont ils avoient réduit les Habitans à la ſoûmiſſion. Le commerce avoit autant de facilité & d'agrément que d'utilité, pour des Marchands qui l'éxerçoient ainſi ſur leur propre fond, ou qui étoient à portée de l'éxercer tranquillement dans les Pays voiſins. Ils n'avoient guères d'autre embarras qu'à

(a) C'eſt le Chap. VII. de l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

qu'à faire transporter en Europe les richesses qu'ils rassembloient continuellement, dont ils avoient presque toûjours de vastes magasins dans leurs Colonies. Au lieu que les Anglois, bornés encore à des voyages incertains, réduits à n'obtenir l'entrée des Ports Indiens qu'à force de prières & de compositions, obligés d'acheter fort cher la liberté d'y former des Comptoirs, qui ne s'y soûtenoient que par l'adresse ou l'humiliation de leurs Facteurs, étoient encore aux élémens du commerce, & ne dépendoient pas moins des Européens établis aux Indes, que des Indiens qui s'étoient maintenus contre les invasions de l'Europe. Dans leurs premiers voyages, ils avoient affecté de n'en vouloir à la liberté d'aucune Nation, & de ne paroître nulle part avec la qualité d'Ennemis & de Conquérans. Mais ils reconnoissoient de jour en jour que ce désintéressement leur réussissoit mal, & que pour les vûes mêmes du commerce, il ne suffit pas toûjours de se présenter avec le simple titre de Marchands. Ils ne pouvoient pas être arrêtés d'ailleurs par le scrupule d'employer la force aux Indes Orientales, & de s'y emparer des terres d'autrui; lorsque dans le même tems ils se formoient en Amérique quantité d'établissemens par cette voie. Ainsi leurs réflexions sur l'exemple d'autrui, leur propre méthode dans d'autres lieux, l'honneur, l'intérêt, tout les portant à se repentir de leurs premières maximes, ils penserent sérieusement à prendre une autre conduite. Le spectacle que les Hollandois avoient donné à Middleton aux Isles de Banda & les dégoûts qu'il y avoit essuyés, ne servirent pas peu dans la suite à les confirmer dans cette résolution.

Sharpey. 1608.

Projet de la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

Cependant il falloit pour une si grande entreprise, des forces que la Compagnie de Londres n'avoit point encore. La Cour d'Angleterre, quoique portée à soûtenir l'intérêt du commerce, étoit trop occupée de ses affaires en Europe pour entrer tout-d'un-coup dans les vûes des Marchands. En attendant d'autres occasions, la Compagnie se borna, dans le voyage de l'année 1608, à jetter les fondemens de son projet, par des observations dont elle remit la pratique à d'autres tems.] *Alexandre Sharpey*, qui fut choisi pour Commander le Vaisseau l'*Ascension* avec la qualité d'Amiral, & *Richard Rowles*, Capitaine de l'*Union*, reçurent ordre de faire leurs remarques sur les Pays & les lieux particuliers où l'Angleterre pouvoit aspirer à quelque établissement.

A quoi elle est forcée de se borner.

Mais la tempête qui sépara malheureusement ces deux Commandans aux environs du Cap de Bonne-Espérance, & les autres disgraces de leur voyage, ne leur permirent guères d'exécuter cette partie de leur commission. On peut dire qu'ils firent deux navigations différentes. Aussi nous en a-t-on donné deux Relations; l'une composée par Robert *Coverte* qui étoit dans l'Ascension, l'autre par Rowles, Capitaine de l'Union. Elles trouveront place ici successivement.

Remarques sur les deux Relations suivantes.

Le voyage de l'Ascension a paru aussi sous différentes formes, qui venoient d'autant d'Ecrivains différens. Outre la Relation de Coverte, on a celle de *Thomas Jones* & de *Henri Morris*. Mais la ressemblance qui s'y trouve dans les principaux faits, ne doit pas laisser d'incertitude sur l'inutilité qu'il y auroit de les placer ici toutes trois. On prendra soin seulement d'extraire, des deux dernières, quelques circonstances qui ne se lisent point dans celle de Coverte; comme on a soin d'avertir ici que dans toutes les trois,

SHARPEY. 1608.

ce qui regarde les avantures de l'Equipage, après le naufrage de l'Ascension sur la Côte de Cambaye, est renvoyé au Recueil général des *Voyages par terre.*

PURCHASS n'a point inséré la Relation de Coverte dans sa Collection; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elle étoit alors sous (*b*) presse. Elle ne parut effectivement qu'en 1612, *in* 4°. dédiée à *Robert*, Comte de Salisbury, grand Trésorier d'Angleterre, avec un titre des (*c*) plus singuliers. [Il s'est contenté d'en extraire assez imparfaitement quelques particularités du Voyage par terre (*d*). La Préface ne contient rien d'intéressant; excepté que l'Auteur dit, que de soixante & quatorze personnes qui firent naufrage avec lui sur les Côtes de Cambaye, il fut le seul qui ôsat prendre un parti aussi désespéré que celui de s'en retourner dans son pays par terre. Au reste il proteste qu'il ne dit rien qu'il n'ait vû ou souffert. Sa préface qui n'est que d'une vingtaine de lignes, est destinée uniquement à assûrer ses Lecteurs de la fidélité de sa Relation.

Départ de la Flotte.

LES deux Vaisseaux étant partis de Woolwich le 14 de Mars (*e*), s'arrêtèrent aux Dunes jusqu'au 25, & se rendirent des Dunes à Plymouth, d'où ils mirent à la voile le 31. On ne nous apprend point leur grandeur, ni le nombre des hommes; mais les circonstances feront connoître que c'étoient deux Bâtimens considérables.

ILS arrivèrent le 10 d'Avril aux *Salvages*, c'est-à-dire, presqu'à cinq cens lieuës de l'Angleterre; & le matin du jour suivant, ils se trouvèrent à la vûe de la grande Canarie. Le soir en jettant l'ancre près de cette Isle, ils tirèrent un coup de Canon, dans l'espérance d'attirer quelques Barques du Pays. Mais les Espagnols s'imaginant qu'ils pouvoient être d'une Escadre de douze Vaisseaux Hollandois, dont ils avoient appris l'arrivée dans cette Mer, se disposèrent moins à les recevoir qu'à les éloigner. Ils rassemblèrent aussi-tôt cent cinquante hommes de Cavalerie & d'Infanterie, pour leur défense; & la crainte les fit demeurer dans cette prévention jusqu'à l'arrivée de deux Facteurs que Sharpey leur envoya dans son Esquif, pour les assûrer que les deux Bâtimens étoient Anglois, & qu'ils n'avoient point d'autres vûes que d'acheter d'eux quelques provisions.

Allarme des Espagnols dans l'Isle de Canarie.

LE lendemain, on répondit du Château, par un coup de canon, à celui que les Anglois avoient tiré la veille; & le Gouverneur envoya quelques Officiers dans une Barque, pour sçavoir de l'Amiral même ce qu'il desiroit.

Sharpey

(*b*) *Angl. C'est qu'elle étoit imprimée.* Sur quoi les Auteurs de cette Collection remarquent que c'est-là une mauvaise raison, qui n'a pas empêché Purchass de publier plusieurs autres Relations imprimées avant lui. *De Bry* a mieux fait; il nous a donné une Traduction Latine de ce Voyage de Coverte, *Voyez Indiæ Orient. Part.* XI. pag. 11.

(*c*) Voici ce Titre „ Rélation fidèle & „ presque incroyable d'un Anglois, qui, après „ avoir fait naufrage avec un bon Vaisseau „ nommé l'Ascension, sur les Côtes de Cam„ baye, la partie la plus reculée des Indes „ Orientales, a traversé par terre plusieurs „ Royaumes & grandes Villes inconnues. A„ vec une Description de tous ces Royau„ mes, de ces Villes, & de leurs Habitans, „ de leurs Marchandises, de leur Commer„ ce; & de ce qui est d'usage, parmi eux „ dans les diverses saisons de l'année: le „ tout rapporté fidèlement, avec la découver„ te d'un puissant Empereur nommé le grand „ Mogol, Prince inconnu jusqu'à présent à la „ Nation Angloise. *Par le Capitaine Robert* „ *Coverte.*

(*d*) Voyez Pilgrim. Lib. V. Cap. 7. Sect. V.

(*e*) L'Original dit ici, aussi-bien que dans la Relation de Jones qu'on partit de Woolwich le 14 Mars, 1607, & des Dunes le 25 du même mois de 1608. R. d. E.

Digitized by Google

Sharpey s'étant expliqué ſur ſes beſoins, on lui répondit que ce qu'il demandoit ne pouvoit être accordé s'il n'entroit dans le Port. En effet les Eſpagnols ſe tenoient tellement ſur leurs gardes, qu'ils n'auroient pas permis à la moindre de leurs Barques de porter, hors du Port, des ſecours à leurs propres Vaiſſeaux. Ce procédé n'ayant pas laiſſé de choquer l'Amiral, qui en ignoroit la cauſe, il n'entra point ſans donner quelque marque de mécontentement; & lorſqu'il eut appris les raiſons qui rendoient les Eſpagnols ſi défians, il ſe plaignit de deux Capitaines Anglois, qui ſe trouvant dans le Port avec leurs Bâtimens, ne l'avoient point informé aſſez-tôt de l'uſage, pour lui épargner le chagrin qu'il avoit fait éclater. Le ſcrupule du Gouverneur alloit ſi loin, qu'un Pêcheur n'auroit pas quitté le rivage, ſans une permiſſion de ſa main, enregiſtrée au Conſeil. Sharpey. 1608. Les Anglois ſont reçus dans le Port.

Pendant cinq jours que les Anglois paſſèrent dans le Port, il leur vint continuellement des Eſpagnols, qui mangeoient avec eux comme autant d'affamés, que rien ne pouvoit raſſaſier. Sharpey fit préſent au Gouverneur, de deux fromages, d'un excellent jambon, & de quelques barils d'huitres marinées, qu'il reçut comme une faveur du Ciel. Les Anglois furent ſurpris des témoignages de ſa joie pour un préſent ſi ſimple; ſur-tout lorſque leur ayant envoyé par reconnoiſſance trois chevreaux & un mouton, avec quantité d'oignons, il eut fait connoître que ce n'étoient pas les vivres qui lui manquoient. Ils achetèrent d'ailleurs à fort juſte prix, du vin de Canarie, des oranges, des limons & d'autres rafraîchiſſemens, avec une eſpèce de pain, mêlé d'anis, qu'ils trouvèrent excellent, & que les Eſpagnols appellent du *pain de Nonnes*. Préſens mutuels.

Le 18 d'Avril, ils ſe remirent en mer avec un bon vent, qui, leur manquant néanmoins trois heures après, laiſſa les deux Vaiſſeaux immobiles juſqu'au lendemain. Mais ſe levant preſque tout-d'un-coup, il les mit le 24 à la vûe de l'Iſle Mayo, qui eſt à trois cens lieuës des Canaries. Ils ſe déterminèrent à faire de l'eau, dans celle de *Bonaviſta*. Enſuite l'éloignement du ruiſſeau, qui n'eſt pas à moins de trois milles dans les terres, leur fit changer de réſolution; mais ils trouvèrent d'autres commodités à Bonaviſta. A peine y eurent-ils jetté l'ancre, que deux Négres qui ſe préſentèrent à bord, leur offrirent gratis autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que Sharpey marqua de cette offre, les Négres répondirent, ✠ qu'il n'y avoit que douze perſonnes dans l'Iſle entière; [que les boucs & les chèvres s'y étoient multipliés juſqu'à devenir fort incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils ſuivoient les hommes avec une ſorte d'obſtination, comme des animaux domeſtiques.] Ils ajoutèrent que le ſel étoit ſi commun dans l'Iſle, qu'en divers endroits il ſortoit naturellement de la terre, & que les Anglois n'avoient pas beſoin de plus d'un jour ou deux pour en charger leurs deux Bâtimens. En effet Sharpey vérifia leur témoignage par ſes propres yeux. Le ſel étoit auſſi clair & auſſi bon que le meilleur de France & d'Angleterre. A l'égard des boucs il en fit prendre deux cens pour les deux Vaiſſeaux. De cette Iſle, on découvre aiſément celle de *San-Jago*, qui n'en eſt qu'à ſept ou huit lieuës. [On ne ſe plaindra point, dit l'Auteur, que la terre eſt trop petite pour le nombre des hommes, lorſque tant d'Iſles demeurent ſans Habitans & ſans culture.] Iſle Mayo remplie de boucs & de ſel. Elle n'a que douze Habitans.

SHARPEY. 1608.

Comment les Anglois ſe garantiſſent du ſcorbut.

LE 4 de Mai, les Anglois levèrent l'ancre, & le 20, ils paſſèrent la Ligne, à trois cens quarante-huit lieuës de l'Iſle Mayo. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries, & la viande fraîche qu'ils avoient emportée de Bonaviſta, les avoient préſervés ſi heureuſement du ſcorbut, qu'il ne ſe trouva que deux Matelots qui en euſſent reſſenti quelque légère atteinte. Ainſi les deux Equipages arrivèrent fort ſains dans la Baye de (*f*) Saldanna, où les autres n'entrent ordinairement qu'épuiſés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baye, ils avoient découvert le Cap de Bonne-Eſpérance, à quinze ou ſeize lieuës de la Côte.

Leur gaïeté dans la Baye de Saldanna.

L'ABONDANCE des rafraîchiſſemens qu'ils trouvèrent à Saldanna leur fut d'autant plus agréable qu'ils étoient en état d'en goûter toute la douceur. La joie qui régnoit dans les deux Vaiſſeaux, ne leur faiſant chercher que de l'amuſement, ils ſe familiariſèrent avec les Habitans de la Baye plus qu'aucune autre Flotte ne l'avoit jamais fait dans le même voyage. Auſſi tirèrent-ils de ces Barbares, une prodigieuſe quantité de moutons, d'agneaux, de bœufs, de veaux, de volaille & de poiſſon. C'étoit un feſtin continuel, où la gaïeté répondoit à la bonne chère. Dans l'Iſle des *Pengoins*, qui eſt à cinq ou ſix lieuës de la terre, ils trouvèrent une ſi grande abondance d'oiſeaux & de veaux marins, qu'en ayant rempli deux fois leurs Chaloupes, ils en firent de l'huile pour leurs lampes. Ils enlevèrent auſſi du même lieu vingt brébis graſſes, que les Hollandois y avoient laiſſées; & pour n'être point accuſés de vol, ils mirent à la place huit veaux qui devoient avoir le tems de s'y engraiſſer.

Les Anglois équipent une Pinaſſe.

MAIS un de leurs premiers ſoins fut de compoſer leur Pinaſſe, dont ils avoient apporté tous les matériaux. Elle fut en état d'être lancée à la Mer le 1 de Septembre; &, ſept ou huit jours après, il ne lui manqua rien pour faire voile avec la Flotte.

Caractère des Sauvages de Saldanna.

LES Habitans de la Baye de Saldanna ſont ſi groſſiers, qu'ils différent peu des animaux dont leurs pâturages ſont remplis; mais ils ſont brutes ſans être féroces. Ils parurent même ſenſibles aux divertiſſemens que les Anglois prenoient entr'eux; & leur curioſité pour voir les feſtins & les danſes, ſembloit marquer qu'ils en avoient le goût. Cependant rien n'eſt ſi révoltant que leur nourriture. Ils mangeoient les iſſues, & juſqu'aux excrémens des beſtiaux qu'ils vendoient aux Anglois; de ſorte qu'un tas d'inteſtins puans, & quelquefois pourris, où les magots & les vers commençoient à s'attacher, dans les lieux dont les Anglois faiſoient leurs boucheries, étoit pour ces Barbares un mêt délicieux. Outre les bêtes qu'ils nourriſſent pour leur commerce, le Pays eſt rempli d'une infinité d'animaux farouches, dont ils ont beaucoup de peine à ſe garantir. Les Anglois entreprirent d'en tuer quelques-uns à la chaſſe; mais le malheur de deux Matelots, qui éprouvèrent leurs dents terribles, fit perdre aux autres le goût de cet amuſement. On tira des Barbares quantité d'œufs & de plumes d'autruches. Ils ſont fort avides de fer, & c'eſt preſque la ſeule commodité

(*f*) La Relation dit ici qu'ils entrérent dans cette Baye le 4 de Juillet, & dans un autre endroit, elle porte qu'ils y arrivérent le 14. Dans la relation de *Jones* on trouve qu'on y entra le 13.

Digitized by Google

modité qu'ils demandent en échange. Le fer le plus vieux eſt toûjours celui qu'ils préfèrent. SHARPEY. 1608.

APRÈS avoir pris juſqu'au 20 de Septembre pour ſe radouber & ſe fournir de toutes ſortes de proviſions, les deux Vaiſſeaux & la Pinaſſe mirent à la voile avec un vent qui leur promettoit beaucoup de facilité à doubler le Cap. Cependant il changea ſi ſubitement, qu'étant devenu tout-à-fait contraire, & la nuit ſe trouvant fort obſcure, l'*Aſcenſion* perdit de vûe l'*Union*, & la Pinaſſe. Sharpey eut beaucoup de peine à ſe défendre de l'orage, qui le repouſſoit impétueuſement vers la terre. Il eſſuya juſqu'au jour tout ce que la Mer a de plus terrible. [Son inquiétude ne fut pas moindre pour ſes deux autres Bâtimens, qui ne reparurent point avec la lumière. Mais le tems s'étant adouci vers dix heures, il retrouva la Pinaſſe. Il ſe flatta que l'Union profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & qu'ils ne manqueroient pas de ſe rejoindre dans une Mer plus tranquille. Il doubla le Cap, ſans l'appercevoir.] Pendant plus d'un mois, les vents changèrent tant de fois, & les calmes furent ſi fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagaſcar, vers le 26e. degré de latitude. Il perdit alors toute eſpérance de rejoindre l'Union; & continuant ſa courſe juſqu'au 22 de Novembre, avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il découvrit l'après-midi, les Iſles de *Comore*, après en avoir apperçu le matin, deux ou trois petites, [dont il ne trouva point le nom ſur ſes Cartes.]

La Flotte ſe remet en mer.

Elle eſt ſéparée par un orage.

Sharpey perd l'Union.

IL jetta l'ancre à deux milles de Comore. Sa Chaloupe qu'il envoya auſſitôt vers la Côte, trouva ſur le rivage cinq ou ſix Inſulaires, qui la reçurent avec beaucoup d'humanité. Les Matelots qui la conduiſoient ayant rapporté cette nouvelle à l'Amiral, il les renvoya le lendemain, au même lieu, avec ordre de reconnoître mieux le Pays, & quelles proviſions l'on y pourroit eſpérer. En approchant du rivage, ils virent un Canot & deux hommes qui étoient à la pêche. Il ſe mirent entre eux & la terre; mais quoiqu'il leur fût aiſé de les arrêter par la force, ils leur montrèrent un couteau & quelques autres bijoux, qui les engagèrent à s'approcher volontairement de la Chaloupe. Alors, s'étant ſaiſis d'eux ſans violence, ils les menèrent à bord du Vaiſſeau, où l'Amiral les reçut avec beaucoup de careſſes. Il fit préſent à l'un d'un [mouchoir rouge, dont il prit la peine de lui ceindre la tête, en forme de] turban; & à l'autre d'un petit miroir. Enſuite il leur fit boire un verre d'eau de vie; & leur en ayant donné une petite bouteille, qui contenoit un quart de pinte, il les renvoya au rivage.

Il arrive à l'iſle de Comore.

On lui amène deux Inſulaires.

VERS le ſoir, Sharpey ſe crut menacé d'un ſi gros tems, que déſeſpérant de pouvoir demeurer à l'ancre en pleine mer, il ſe détermina, ſans attendre plus d'éclairciſſemens, à s'avancer vers une ouverture qu'il avoit priſe pour une Baye, & qui n'étoit qu'un Détroit entre deux Iſles. Il y jetta l'ancre à l'entrée de la nuit, ſur dix-ſept braſſes de fond, derrière une pointe qui le mettoit entièrement à couvert. Le lendemain, il fit deſcendre *Jordan*, ſon principal Facteur, accompagné ſeulement de quatre Matelots, avec des préſens pour le Roi. Il ſe trouvoit déja ſur le rivage dix ou douze Inſulaires, qui ne donnèrent aucune marque de crainte à ſon arrivée. Loin de marquer plus d'embarras, Jordan ſortit ſeul de la Chaloupe, & leur fit entendre par des ſignes que voulant porter ſes préſens à leur Roi, il leur demandoit

Il approche de l'Iſle & députe Jordan au Roi.

Digitized by Google

SHARPEY. 1608.

mandoit des Otages. Sa propoſition fut ſi bien entendue, que lui voyant prendre les préſens de la main de ſes Matelots, deux Inſulaires paſſèrent dans la Chaloupe, & parurent fort contens d'y demeurer.

Jordan ſe préſente au Roi qui permet aux Anglois de deſcendre.

JORDAN ſe mit en marche avec une troupe de ces Barbares, qui comprirent où il ſouhaitoit d'être conduit. La Ville, ou plutôt l'habitation n'étoit pas éloignée. Il préſenta au Roi deux couteaux, un grand mouchoir pour ſervir de turban, un miroir & un peigne : c'eſt-à-dire, que tous les préſens enſemble ne ſurpaſſoient pas la valeur de quinze ou ſeize ſchellings. Le Roi les reçut d'un air aſſez dédaigneux, & les remit entre les mains d'un de ſes Officiers. Cependant il fit entendre au Député que les Anglois étoient libres de deſcendre au rivage, & qu'ils pouvoient ſe fournir des proviſions du Pays. Sans doute qu'après le départ de Jordan, il conſidéra les préſens avec plus d'attention, & qu'il y prit plus de goût ; car dans l'après-midi il envoya un veau gras à l'Amiral. Ses Députés reçurent des Anglois deux petits peignes (*g*) d'un ſol, qu'ils regardèrent comme une récompenſe royale.

L'Amiral rend viſite au Roi & dine en ſa préſence.

Le jour ſuivant, Sharpey deſcendit à terre, accompagné de douze de ſes gens, avec un petite proviſion de biſcuit, de viande & de vin. S'étant préſenté devant le Roi, il ne fit pas difficulté de ſe faire ſervir les alimens qu'il avoit apportés. Le Roi n'y toucha point ; mais les Courtiſans qu'il avoit autour de lui mangèrent & burent avidement. Après ce feſtin, L'Amiral, qui avoit trouvé le moyen de ſe faire entendre en mêlant à ſes ſignes quelques mots de Portugais, expliqua ſes beſoins. Il conçut par les réponſes du Roi qu'il avoit effectivement quelques relations avec les Portugais ; ce qui n'empêcha point que toutes les proviſions qu'il demandoit ne lui fuſſent accordées.

Difficulté d'entendre les langues d'Afrique.

LES Anglois n'étoient point ſans Interprête ; [mais la différence eſt ſi grande entre la plûpart des langues d'Afrique, qu'ils faiſoient ſouvent beaucoup plus de fond ſur les lumières qu'ils ſe procuroient par leurs propres ſignes, que ſur les interprétations d'autrui.] Le Roi avoit promis à Sharpey de l'aller voir à bord, le 28. On l'attendit pendant tout le jour. Il ne parut point. L'Interprête jugea que ſon Conſeil l'avoit fait changer de réſolution. *Coverte*, Auteur de cette Relation, deſcendit vers le ſoir, ſous prétexte de viſiter les Matelots qui étoient à couper du bois ; mais, en effet, pour obſerver les mouvemens des Inſulaires. Il ne remarqua que leur curioſité ordinaire à regarder les Travailleurs. Le lendemin il retourna au rivage avec les Trompettes du Vaiſſeau. Le bruit de ces Inſtrumens ayant raſſemblé un grand nombre de Négres, il s'avança vers l'habitation, d'où le Roi ſortit auſſitôt, comme s'il étoit venu au devant de lui. Ce Prince avoit pour gardes ſept ou huit hommes armés de couteaux larges & fort tranchans, d'un pied de longueur. Il prit long-tems plaiſir à faire ſonner les trompettes.

Caractère des Inſulaires de Comore.

TOUTE cette Nation eſt fort douce & fort civile. Un Matelot Anglois ayant laiſſé derrière lui ſon épée, elle tomba entre les mains d'un Inſulaire, qui ſe hâta de la porter au Roi. Comme il n'étoit pas incertain qu'elle appartenoit aux Etrangers, le Roi proteſta que ſi celui de qui il la recevoit ſe l'étoit procurée par d'autres voyes que celle du hazard, il le feroit punir de mort.

(*g*) *Angl.* deux petits couteaux. R. d. E.

mort. Le lendemain, quelques Anglois ayant paru ſur le rivage, il leur fit porter l'épée, avec des excuſes de l'avoir gardée ſi long-tems. Coverte crut remarquer auſſi que les Habitans obſervoient entre eux certaines régles de politeſſe. Lorſqu'ils ſe rencontrent le matin, ils ſe frappent dans la main, & ſe parlent avec une douceur qui ſemble marquer un compliment de ſalutation. Leur contenance eſt modeſte. Ils ont la jambe fort groſſe, mais la taille droite & bien priſe. Leur Religion eſt le Mahométiſme. Ils ſont nuds, à l'exception de la tête, ſur laquelle ils portent un turban; & des reins qu'ils ceignent d'une piéce d'étoffe. Les femmes ont non-ſeulement les reins, mais tout le devant du corps, depuis la poitrine juſqu'aux genoux, couverts du même drap, qui leur couvre auſſi les feſſes; de ſorte qu'elles n'ont de nud que le dos, les bras & les jambes. L'étoffe qui les enveloppe ainſi de la ceinture juſqu'aux genoux, a la forme d'un jupon un peu élargi des deux côtés, & leur donne fort bonne grace. [Elles ſont ſi libres, que leurs maris ne paroiſſoient point allarmés de les voir rire & badiner avec les Anglois.] Toute la Nation, hommes & femmes, a les pieds ſans chauſſures, excepté le Roi, qui porte une eſpéce de *babouches*, ou de ſandales. Pour habillement, il a une robe d'écarlate, avec des manches, mais ouverte par devant; de ſorte qu'elle ne le diſpenſe point de porter comme tous ſes ſujets, une piéce d'étoffe à la ceinture. De ſes épaules, tombe une autre piéce, qui lui deſcend juſqu'aux talons, en forme de manteau. Sa tête eſt couverte d'un fort beau turban, enrichi d'or & de broderies.

Sharpey. 1608.

Leurs vêtemens.

Pendant le ſéjour que les Anglois firent ſur la Côte, les Habitans ne ceſſérent point de leur apporter toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Leurs noix de cocos ſont ſi belles, qu'il s'en trouve d'auſſi groſſes que la tête d'un homme. Elles ont au dedans une certaine quantité d'eau, proportionnée à leur groſſeur. Une ſeule auroit pû ſuffire pour le dîner du Matelot le plus affamé. Mais on préſentoit ſans ceſſe au Vaiſſeau, quantité de chevreaux, de volailles, de limons, de ris, de lait, de poiſſon, & d'autres alimens. Deux poules ſe vendoient pour un couteau d'un ſol; un limon & une noix de coco, pour un clou. Il ne manque dans l'Iſle que de l'eau fraîche. Elle y eſt ſi rare que l'uſage des Habitans eſt de faire des trous dans la terre, d'où ils tirent une eau bourbeuſe à laquelle les Anglois ne purent s'accoutumer. Auſſi partirent-ils ſans avoir renouvellé leur proviſion.

Prodigieuſes noix de cocos.

Abondance de leurs Proviſions.

(*b*) Ils remirent à la voile le 29 de Novembre. La navigation fut douce juſqu'au 10 du mois ſuivant, qu'ils apperçurent tout-d'un-coup, à moins de deux lieuës, une terre fort baſſe, bordée de grands arbres. Ils ſe crurent délivrés d'un péril d'autant plus redoutable, qu'ayant d'abord pris cette terre pour l'ombre de la Lune, ils auroient pû s'y briſer ſans défiance.

Danger qu'évitent les Anglois.

Ils ſe figurèrent que c'étoit Zanzibar; mais un Habitant du Pays, qu'ils ſurprirent dans un Canot, leur apprit qu'ils touchoient à l'Iſle de Pemba. L'Interprête entendit ſi facilement la langue, qu'il ſe fit expliquer de quel côté étoit la meilleure Rade. On y jetta l'ancre à la pointe du jour. Dans le beſoin que les Anglois avoient d'eau, ils envoyèrent auſſi-tôt la Pinaſſe au rivage. Quelques Inſulaires, qui la virent approcher, demandèrent en Portugais,

Ils arrivent à Pemba.

(*b*) Ici commence la 2e. Section du Chap. VII. de l'Original. R. d. E.

SHARPEY. 1608. Portugais, de quelle Nation étoient ſes Conducteurs? *Elmore* répondit qu'il étoit Anglois. On lui demanda encore ce qu'il venoit faire dans une Iſle qui appartenoit au Portugal. Il proteſta qu'il ignoroit à qui l'Iſle appartenoit, mais que manquant d'eau, il ſe fondoit ſur le droit des gens pour en demander. Cependant n'ayant ôſé ſe déterminer ſans la participation de l'Amiral, il retourna vers le Vaiſſeau pour y porter ſes informations.

Allarme qu'on leur donne.

SHARPEY ne balança point à lever l'ancre; & s'approchant de quelques petites Iſles à demi-abîmées, qui touchent à celle de Pemba, il y mouilla contre le rivage, à 5 degrés 20 minutes de latitude. Il ſe diſpoſa pendant la nuit à toute ſorte d'événemens; &, le lendemain, il envoya Jordan à terre dans l'Eſquif, pour s'aſſûrer de ce qu'il avoit à eſpérer ou à craindre. Les explications qu'il tira de quelques Habitans ne s'accordèrent point avec le récit d'Elmore. Ils l'aſſurérent que l'Iſle étoit gouvernée par un Roi Malabare. Dans le doute de ce qu'il devoit croire, Jordan leur dit qu'à la vérité le Vaiſſeau étoit Anglois, mais qu'il appartenoit à des Marchands Portugais, & que les marchandiſes étoient auſſi de la même Nation. Alors prenant un viſage plus ouvert, ils lui promirent que rien ne lui ſeroit refuſé dans l'Iſle; & ſur le champ, ils lui donnèrent un Négre pour le conduire au pied d'une colline, où il trouva une ſource fort abondante. En retournant au Vaiſſeau, il emmena le Négre qu'on fit boire & manger avec beaucoup de careſſes. Il fut enſuite renvoyé à terre, où le temoignage qu'il rendit de la civilité des Etrangers, diſpoſa tout le monde à les bien recevoir.

Jordan feint d'être Portugais.

JORDAN, Coverte, & les principaux Officiers du Vaiſſeau, y retournèrent le lendemain avec les tonneaux, & des Matelots pour les remplir. A leur arrivée, ils trouvèrent des poules & des noix de cocos, dont ils s'accommodèrent à très-vil prix. Tandis qu'ils étoient à la ſource, il y vint deux Cavaliers, ſuivis d'un Eſclave Négre, qui leur demanda s'il y avoit parmi eux quelque Officier du Vaiſſeau. Coverte répondit qu'il en étoit un. Après quelques diſcours, l'un des deux Cavaliers parut douter qu'il fût Portugais, & le pria de ſatisfaire là-deſſus ſa curioſité. La feinte étoit d'autant plus inutile que les deux Mores parlant fort bien la Langue Portugaiſe, il ne falloit point eſpérer de les tromper plus long-tems. Coverte confeſſa naturellement qu'il étoit Anglois, & que Jordan n'avoit pris une autre qualité que pour ſe procurer des ſecours qui lui étoient néceſſaires. Le Cavalier les aſſûra que la connoiſſance de leur Nation ne changeroit rien à l'accueil qu'ils devoient eſpérer, & continua de leur tenir des propos obligeans, dont chaque mot néanmoins n'étoit qu'une perfidie.

Deux Cavaliers Mores interrogent les Anglois.

LES Anglois ſe crurent en droit de lui demander à leur tour qui il étoit. Il répondit qu'il étoit le Frère du Roi; & leur montrant ſa bague, ſur laquelle étoit gravé le nombre des Villages & des Maiſons qui étoient dans l'Iſle, il ajoûta que le Roi ſon Frère l'avoit fait Gouverneur de tous ces lieux. Coverte lui demanda encore s'il y avoit des Portugais dans le Pays. Non, répondit-il; nous les avons chaſſés, parce qu'ils prétendoient s'y établir par la force, & nous rendre eſclaves de leur pouvoir. Loin de les recevoir pour maîtres, nous n'avons pas ceſſé de leur faire la guerre depuis leur arrivée.

L'un eſt le Frère du Roi de Pamba.

PENDANT cet entretien, la Pinaſſe qui avoit été envoyée dans un autre endroit de l'Iſle pour y acheter des beſtiaux, revint au rivage; & le Capitaine Elmore,

Digitized by Google

Elmore, qui la commandoit, descendit à terre pour venir joindre Coverte à la source. Il lui raconta, comme une nouvelle dont il venoit d'être informé, que quinze Vaisseaux Hollandois s'étoient saisis depuis peu de Mozambique, & qu'ils y avoient passé tous les Portugais au fil de l'épée. Les deux Cavaliers Mores affectèrent d'entendre gayement ce récit; mais c'étoit un nouvel artifice pour faire tomber plus sûrement les Anglois dans le piége. Sharpey. 1609.

La nuit commençant à s'approcher, Elmore & Coverte prièrent civilement les deux Mores de se rendre avec eux sur le Vaisseau. Ils acceptèrent cette proposition pour le lendemain. Sharpey leur envoya quatre Anglois pour ôtages; après quoi ils ne balancèrent point à se laisser conduire à bord. On n'épargna rien pour les traiter. A leur départ, l'Amiral leur fit présent de quelques galanteries de l'Europe, & d'une boëte de poudre. Jordan, qui fut renvoyé avec eux, pour ramener les ôtages Anglois, n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'il reçut au rivage; mais il fut extrêmement surpris de trouver les quatre ôtages au milieu de cinquante ou soixante Mores, armés d'arcs & de fléches, d'épées & de boucliers, de dards & de coutelas. Cependant on ne fit pas difficulté de les lui remettre; après quoi il fut reconduit jusqu'à sa Chaloupe, avec des civilités qui ne paroissoient pas ☞ se démentir. [Il invita le Frère du Roi à se rendre avec lui à bord: celuici s'y rendit. On le traita avec la même politesse qu'auparavant. Comme il étoit sur le point de s'en retourner on lui offrit un couteau, avec quelques autres bagatelles. Il refusa ce présent avec mépris. Cela donna quelque défiance aux Anglois, qui résolurent d'être mieux sur leurs gardes dans la suite.] Trahison de ce Prince sous le voile de l'amitié.

Le 19, Sharpey envoya de grand matin la Chaloupe au rivage, pour y prendre de l'eau, & trouvant le jour fort serain, il donna ordre que les voiles du Vaisseau fussent tendues, pour les faire sécher au Soleil. Les Mores se figurant à cette vûe qu'on se préparoit au départ, firent là-dessus diverses questions à ceux qui rempliſſoient les tonneaux. L'Auteur ne doute point que dès ce moment ils n'eussent fait main-basse sur les Anglois, & qu'ils ne se fussent saisis de la Chaloupe, si la Pinasse ne s'étoit approchée dans le même tems du rivage. Elle amenoit quelques Facteurs, qui vouloient faire un essai de commerce avec les Habitans; &, par une simple précaution de la prudence, Sharpey avoit pris soin de la bien armer. *White*, un des Facteurs, descendit seul, pour s'informer si les Marchands de l'Isle étoient arrivés. En passant près d'une Maison, il la vit remplie de gens armés, entre lesquels il distingua six Portugais. Comme il s'étoit arrêté, en méditant sur cette découverte, un More vint lui dire que les Marchands de l'Isle étoient arrivés, mais qu'étant fatigués du chemin qu'ils avoient fait pour se rendre au bord de la mer, ils prioient les Facteurs Anglois de descendre dans l'habitation avec leurs marchandises. White n'eut l'obligation de sa vie qu'à l'espérance que ces perfides avoient encore qu'il s'acquitteroit de leur commission. Il regagna effectivement la Pinasse, mais ce fut pour avertir les Facteurs qu'ils étoient menacés d'une trahison. Les Anglois échappent au premier danger.

Dans cet intervalle, le Frère du Roi, qui se promenoit à cheval au long du rivage, donna ordre à quelques Négres de ramasser des noix de cocos pour l'Amiral, & fit appeller *Charchman*, Chef des Matelots qui étoient à la source, pour le charger de ce présent. Ce malheureux Anglois s'étant ren- Ils succombent ensuite à la trahison.

SHARPEY. 1608.

du ſans défiance auprès du Prince, fut tiré à l'écart, & ſans doute maſſacré, car il ne reparut point. Le Prince, s'appercevant alors que perſonne ne ſortoit de la Pinaſſe, & que la garde s'y faiſoit ſoigneuſement, donna le ſignal de l'attaque, avec un cornet qu'il tenoit pendu au bras. Dix Anglois, qui étoient à la ſource, furent accablés en un inſtant d'une nuée de fléches. *Harrington* y périt. *Buckler* mourut auſſi de neuf ou dix bleſſures (*i*): Les autres ne ſe ſeroient pas ſauvés plus heureuſement, ſi ceux qui étoient reſtés à la garde de la Chaloupe n'euſſent tiré quelques coups de mouſquet, qui jettérent l'effroi parmi les Mores. La Pinaſſe faiſant alors un mouvement pour tourner ſon canon vers le rivage, cette vûe acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite; tandis que les dix Matelots qui reſtoient vivans, quoique percés de pluſieurs coups, ſe traînérent les uns ſur leurs pieds, d'autres en rampant, juſqu'à la Chaloupe.

Anglois tués & bleſſés.

LE jour ſuivant, il ne parut aucun More ſur le rivage. Elmore s'en rapprocha avec ſa Pinaſſe, pour faire prendre les tonneaux & un bois d'ancre, qu'on avoit réſolu de ne point abandonner à ces perfides Inſulaires. Vingt Anglois, qui deſcendirent bien armés, & ſoûtenus par quelques piéces de canon braquées ſur la Pinaſſe, trouvérent les deux corps de Harrington & de Buckler (*k*), déja dépouillés par leurs lâches aſſaſſins, qui étoient revenus apparemment pendant la nuit. Ils furent enterrés dans une des petites Iſles qui ſont voiſines de Pamba. Sharpey mit en délibération s'il n'entreprendroit pas de ſe venger. Mais l'Habitation étoit à couvert de ſon artillerie; & quoique ſes gens fuſſent aſſez braves pour tenter une deſcente, il avoit à craindre que les Portugais ne ſe trouvaſſent dans l'Iſle en aſſez grand nombre pour lui cauſer d'autres embarras. D'ailleurs, l'Ecrivain remarque que la haine des Anglois ne devoit pas tomber ſur les Inſulaires. Ils avoient averti Coverte & Jordan par divers ſignes, tels que de porter la main à leur gorge, qu'il y avoit peu de ſûreté pour eux dans leur Iſle. Malheureuſement ces témoignages de compaſſion & de bonne-foi ne furent entendus qu'après l'événement.

Ils enterrent leurs morts & ſe retirent.

L'Auteur excuſe les Mores.

(*l*) ON remit à la voile le 20, en vomiſſant des imprécations contre les Portugais. La nuit ſuivante, dans un profonde obſcurité, le Vaiſſeau donna ſur les bas-fonds de Mélinde, ou de Pamba, car le Pilote, qui ne les connoiſſoit point, ne put les diſtinguer. On s'en tira, par la faveur du Ciel. Le jour fit découvrir trois petits Bâtimens, à la ſuite d'un autre, qui ſembloit avoir pris les devans pour ſe hâter de gagner la terre. Sharpey fit tendre toutes ſes voiles pour les pourſuivre. Ils furent arrêtés tous trois vers midi. D'environ quarante perſonnes qu'ils avoient à bord, les Anglois crurent en reconnoître ſix pour des Portugais. La blancheur, ou plutôt la pâleur de leur viſage, les rendoit fort différens de tous les autres qu'on diſtinguoit clairement pour des Mores. Cependant ils répondirent à toutes les queſtions, qu'ils

Le Vaiſſeau donne ſur les bas-fonds de Mélinde.

Il ſe ſaiſit de trois Bâtimens Mores.

(*i*) L'Original ne dit point que Buckler mourut, mais que foible comme il l'étoit par toutes ſes bleſſures, il ſe traîna juſqu'à l'endroit où étoient ſes compagnons, & même il eſt dit poſitivement dans la Relation de Jones, qu'on parvint à le guérir. R. d. E.

(*k*) Il n'eſt pas parlé dans l'Original du corps de Buckler, qui, comme on l'a dit dans la note précédente, n'avoit pas été tué. R. d. E.

(*l*) La 3e. Section de l'Original commence ici. R. d. E.

Digitized by Google

qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos, qui étoient couverts de caractères, ſuivant l'uſage de cette Nation. Enfin, ils donnèrent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ſes doutes, leur parla de la trahiſon qu'il venoit d'eſſuyer dans l'Iſle de Pamba. Ce récit parut les allarmer. Ils tinrent entr'eux quelques diſcours dans leur Langue. Comme on les avoit fait entrer dans le Vaiſſeau, il étoit à craindre qu'ils ne fuſſent capables de quelque entrepriſe déſeſpérée. Toutes les épées de l'Equipage étoient rangées nues, dans un endroit qui ne pouvoit échapper à leurs yeux. Le Pilote Anglois, qui ſe nommoit *Grove*, ayant fait deſcendre avec lui dans ſa chambre un des Pilotes Mores, pour l'entendre raiſonner ſur ſes inſtrumens aſtronomiques, s'apperçut de l'attention avec laquelle il obſervoit tout ce qui étoit autour de lui, & crut reconnoître, en le quittant, qu'il avertiſſoit ſes compagnons du ſignal auquel ils devoient commencer leur révolte. Sur ce premier ſoupçon, Sharpey donna ordre à ſes gens de veiller ſur la Sale d'armes. Enſuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés, quoiqu'ils fuſſent ſans épées & ſans autres armes, il voulut qu'ils fuſſent fouillés avec rigueur. On s'adreſſa d'abord au Pilote, qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main, avec une adreſſe qui trompa celui qui viſitoit ſes habits; & lorſque l'Anglois, s'en étant apperçu, voulut lui ſaiſir le bras, il paſſa ſi adroitement cette arme dans ſon autre main, qu'il en perça le ventre à l'Anglois, en jettant un grand cry qui ſervit de ſignal à tous les autres. Le combat devint alors général. Mais Sharpey, & pluſieurs Officiers qui ſe trouvoient ſur le pont, eurent bientôt abattu les plus furieux. Le carnage fut fort grand vers la Sale d'armes, où ils s'étoient tous précipités, dans l'eſpérance de ſe ſaiſir des épées & des piques. Ceux qui avoient des couteaux bleſſèrent quelques Anglois, & ſe jettant au milieu d'eux avec plus de réſolution, furent tués preſque tous dans des lieux différens. Les autres, qui ſe pouſſoient en foule vers la Sale d'armes, furent aſſommés les uns ſur les autres. Il en périt trente-deux. Le reſte, au nombre de douze (*m*), ſe jetta dans les flots, où quatre ſe noyèrent. Mais les huit autres profitèrent avec tant de promptitude & d'adreſſe du trouble qui régnoit ſur le Vaiſſeau, qu'étant rentrés dans une de leurs Pangaies, ils gagnèrent le rivage. [Enfin de cette multitude de furieux, il ne reſta que deux Priſonniers, ſi terribles encore dans l'agitation de leurs eſprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes.] Un moment avant leur révolte, l'Amiral s'étoit propoſé de leur demander s'ils pouvoient lui procurer à juſte prix des pois & d'autres alimens du Pays, & de leur accorder la liberté à cette condition. Mais leur trahiſon, dit l'Auteur, mit les Anglois dans la néceſſité de ſe défendre & juſtifia l'emportement de leur vengeance. Cinq (*n*) d'entr'eux furent dangereuſement bleſſés.

Sharpey. 1608.

Entrepriſe déſeſpérée des Priſonniers Mores.

Furieux carnage.

Les Mores ſont tués ou ſoumis.

Le 19 de Janvier, ils arrivèrent à la hauteur de pluſieurs Iſles que les Portugais nomment *Almirantes*, & qui ſont toutes inhabitées. On en compte juſqu'à neuf. La Pinaſſe fut envoyée pour y chercher de l'eau. Elle n'en trouva point dans la première; mais les Tourterelles y étoient en ſi grand nombre,

1609. Iſles Almirantes.

(*m*) *Angl.* de cinq ou ſix. R. d. E.

(*n*) *Angl.* trois. R. d. E.

Digitized by Google

SHARPEY. 1609. bre, & ſi faciles à prendre, qu'elle en rapporta quelques douzaines. Dans une autre Iſle, dont elle fit le tour, ſans ceſſer d'avoir douze ou treize braſſes d'eau, elle trouva non-ſeulement des ſources, mais encore des noix de Cocos, des Palmiers, des Pigeons & du Poiſſon en abondance. [Il parut ſurprenant aux Anglois qu'une Iſle ſi riante & naturellement ſi fertile demeurât déſerte. Quelques traces d'hommes qu'ils apperçurent en divers endroits, leur avoient fait juger d'abord que les Habitans ſe cachoient pour éviter leur rencontre. Mais après beaucoup de recherches, ils ne trouvèrent que deux petits murs de pierres, qui paroiſſoient avoir été ceux d'une maiſon, & dont l'ancienneté faiſoit clairement connoître que c'étoit l'ouvrage d'un autre ſiécle. Elmore fit ouvrir la terre entre ces deux murs. Il n'en tira que d'autres pierres, qu'il prit pour les ruines du même édifice. Les veſtiges humains qu'il avoit apperçus venoient apparemment des gens de mer, que la curioſité ou le beſoin avoit fait relâcher auſſi dans ces Iſles. Sur le récit d'Elmore, Sharpey s'approcha du rivage, & s'y arrêta juſqu'au premier de Février.]

Fertiles ſans être habitées.

AYANT remis à la voile, avec un vent favorable qui dura juſqu'au 19, il découvrit le matin du même jour une pointe de terre qui appartenoit au Continent, derrière laquelle il jetta l'ancre, avec l'eſpérance d'y trouver de l'eau & des proviſions. La perſpective en eſt charmante. L'Auteur nomme cette Côte *Melucidey*. Comme on ne trouve nulle part aucune trace de ce nom, on ſeroit porté à croire que c'eſt une erreur de ſtile, au lieu de Mélinde, s'il ne falloit ſuppoſer que le Vaiſſeau étoit retourné en arrière. L'ancre fut jettée ſur douze braſſes de fond, à deux lieuës du rivage. Jordan, qui partit auſſi-tôt dans la Chaloupe, deſcendit à terre ſans obſtacle. Mais quoiqu'en approchant il eût apperçu pluſieurs Habitans qui ſembloient l'obſerver, il ne s'en préſenta point un ſeul à ſa rencontre. [Le Pays étoit fort couvert. Après avoir marché une partie du jour au long des bois qui faiſoient face à la mer, il prit le parti de retourner à bord, ſans y avoir ôſé pénétrer. Cependant Sharpey, qui ne put s'imaginer qu'un ſi beau Pays contînt des Habitans ſi timides ou ſi farouches, le renvoya mieux accompagné, avec ordre d'obſerver les traces des Négres & de les ſuivre. Le cortége de Jordan étoit de vingt hommes bien armés. Il s'attacha, comme un Chaſſeur, à découvrir les routes des Bois; ce qui n'étoit pas facile dans un terrain dur, & couvert d'une pelouſe fort unie. Enfin trouvant un ſentier dans le ſable, il s'avança l'eſpace d'une lieuë. Quelques beſtiaux, qu'il vit paître tranquillement, & deux ou trois Négres qui ſe montrèrent pluſieurs fois, lui firent juger qu'il n'étoit pas loin d'une Habitation. Il ne put lui en reſter aucun doute, lorſqu'il eût apperçu de la fumée au-deſſus des arbres. Trente ou quarante Cabanes qu'il découvrit tout-d'un-coup le firent avancer avec plus de précaution. Les Sauvages qui l'avoient fait obſerver pendant toute ſa marche, abandonnèrent leurs maiſons à ſon arrivée, en ſe jettant confuſément de l'autre côté du Bois, mais ſans s'y enfoncer aſſez pour le perdre de vûe. Ils avoient leurs arcs & leurs fléches. Dans la précipitation avec laquelle ils s'étoient retirés, pluſieurs enfans qui n'avoient pû les ſuivre du même pas, couroient encore après eux pour les joindre. Jordan fit arrêter les Anglois à cent pas de l'Habitation. Deux des plus hardis acceptèrent la commiſſion de s'avancer ſans armes, avec des couteaux & les autres bagatelles qui

Côte de Melucidey.

Timidité des Habitans.

Les Anglois entreprennent de lier commerce avec eux.

qui excitent l'avidité des Afriquains. Ils n'eurent pas plutôt paru ſeuls, à quelque diſtance de leurs compagnons, que les Sauvages comprenant leur deſſein, détachèrent auſſi deux hommes de fort belle taille, qui firent deux ou trois cens pas au-devant d'eux. L'un des deux Anglois étoit l'Interprête. Quelque différence qu'il y eût entre les Langues, on s'entendit aſſez pour ſe traiter bientôt en amis. Sharpey. 1609.

Il ſembloit qu'après cet heureux prélude, toute la Nation dût marquer moins de crainte, & ſortir du Bois ſur le témoignage de ſes députés. Mais quoiqu'ils euſſent laiſſé cette eſpérance aux deux Anglois, ils revinrent immédiatement, pour leur déclarer qu'ils n'avoient pû diſpoſer perſonne à prendre confiance à leurs diſcours; que ſi les Anglois vouloient ſe retirer dans leur Vaiſſeau, on leur porteroit volontiers les proviſions dont ils avoient beſoin, & que les échanges ſe feroient ſans difficulté; mais que rien ne les engageroit à s'approcher avec leurs femmes & leurs enfans d'une Troupe d'Etrangers dont ils ignoroient les intentions. Jordan, qui étoit fort éloigné de penſer à la violence, conſentit à ſe retirer, après s'être fait inſtruire des lieux où l'on pouvoit trouver de l'eau. Il fit quelques petits préſens aux deux Sauvages, en leur promettant que s'ils apportoient des proviſions au Vaiſſeau, ils auroient à ſe louër de l'accueil des Anglois. Tant de douceur, joint à ces apparences de timidité dans les Négres, lui fit juger qu'ils avoient été maltraités par quelque Vaiſſeau de l'Europe. Il retourna au rivage, ſans être entré dans l'Habitation. Sharpey, ſur ſon récit, ne balança point à s'approcher de la Côte pour faire prendre de l'eau. Pendant deux jours que les Matelots furent occupés de ce travail, il ne parut aucun Sauvage. Mais lorſque les tonneaux furent à bord, & que la Chaloupe eut quitté le rivage, on vit approcher deux Barques, menées par quatre Négres & chargées de pluſieurs ſortes de proviſions. L'une portoit deux Veaux gras, quatre Moutons & quatre Chevreaux. L'autre étoit remplie de volailles, de racines & de noix de cocos. Sharpey tenta inutilement d'engager les Sauvages à monter à bord. Ils acceptèrent tout ce qu'on leur offrit pour échange; mais les Anglois s'attachèrent à leur y faire trouver de l'avantage. Lorſqu'ils ſe diſpoſoient à partir, fort contens de leur marché, Sharpey joignit à ce qu'ils avoient reçu, une bouteille de liqueur & quelques morceaux d'étoffe.]

Les Négres refuſent d'approcher des Anglois.

On convient de quelques conditions.

Proviſions apportées au Vaiſſeau.

Ce fut dans cette Baye qu'on découvrit ſur le Vaiſſeau un crime qui ne demeura pas long-tems ſans punition. Philippe Grove, Pilote Hollandois, qui avoit mérité par ſes ſervices la confiance & l'eſtime de l'Amiral, étoit depuis long-tems dans un commerce infâme avec un jeune Matelot. On s'étoit aſſez apperçu qu'il marquoit pour lui des attentions extraordinaires, & qu'il le prenoit ſouvent à l'écart. Mais l'opinion qu'on avoit de ſon mérite & de ſa ſageſſe avoient écarté les ſoupçons, juſqu'à faire juger, qu'il ne penſoit qu'à ſe faire un Eléve; d'autant plus que le jeune Angois avoit beaucoup de vivacité & d'ouverture d'eſprit. Cependant leur indiſcrétion augmentant tous les jours par la facilité, ils furent enfin ſurpris avec des circonſtances qui ſeroient indignes de la gravité de l'Hiſtoire. Sharpey, dans le beſoin qu'il avoit du Pilote, ſe contenta de l'humilier par des reproches. Mais il ne put réſiſter au cry public, qui demandoit un châtiment éxemplaire. Tous les Matelots ſe rappellant avec frayeur les périls qu'ils avoient courus, ne manquèrent pas de les regarder comme une marque du courroux du Ciel, & ſe crurent

On découvre un crime infâme ſur le Vaiſſeau.

Tout l'Equipage demande qu'il ſoit puni.

Digitized by Google

SHARPEY. 1609.

crurent trop heureux d'être échappés jusqu'alors à sa vengeance. Enfin Sharpey consentit que le coupable fût jugé suivant l'usage d'Angleterre. On choisit des Pairs-Jurés, qui vérifiérent le crime par des preuves manifestes, & la Sentence de mort fut prononcée avec l'applaudissement de tout l'Equipage. Elle fut néanmoins plus douce qu'on ne devoit l'attendre d'un déchaînement si général. Le jeune-homme fut condamné à perdre la vie dans l'eau, [ce qui fut éxécuté d'une manière fort bizarre. On lui attacha deux boulets aux pieds; & l'ayant suspendu par-dessous les bras, on le fit descendre dans la mer, en lâchant insensiblement la corde jusqu'à ce qu'il eût la tête cachée sous l'eau. On le laissa une heure entière dans cette situation; & lorsqu'on ne put douter qu'il ne fût expiré, on le tira de la mer, pour le laisser suspendu à l'air pendant le reste du jour.] Cette Exécution se fit le Vendredi, troisième jour de Mars.

Châtiment du coupable.

LE beau tems, dont on jouit pendant le reste du mois, passa dans l'esprit des Matelots pour une récompense de cet acte de justice. Le 21, on découvrit, à la latitude de 12 degrés 17 minutes, une Isle qui parut d'abord assez considérable; mais on s'apperçut bientôt que ce qui lui donnoit cette apparence de grandeur, au point d'où l'on avoit commencé à la reconnoître, étoit quatre grands rochers, qui en sont éloignés d'environ trois lieuës. Après avoir employé tout le jour & une partie de la nuit pour s'approcher du rivage, l'Esquif, qu'on y envoya, ne tarda point à rapporter que l'Isle étoit déserte. Cette nouvelle ayant fait perdre l'envie d'y relâcher, on s'avança vers trois autres Isles, dont les deux premières ne paroissoient éloignées entr'elles que d'une lieuë, à 12 degrés 29 minutes. Comme la troisième étoit la plus grande, on se hâta d'y arriver avant la nuit. C'étoit l'Isle de *Socotora*, à 12 degrés 14 minutes de latitude. On y jetta l'ancre le 29 de Mars, dans une Baye fort commode.

Isles sans nom.

Isles de Socotora.

LES Insulaires, ayant apperçu le Vaisseau, firent des feux, soit pour observer ses desseins, soit pour faciliter son entrée dans la Baye; ce qui n'empêcha point, qu'à l'approche de la Chaloupe, ils ne prissent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Ils avoient reçu depuis peu quelques insultes d'un Bâtiment qui avoit passé sur leurs Côtes. Les Anglois tentèrent inutilement de les attirer sur le rivage; & désespérant enfin de les faire revenir de leurs craintes, ils levèrent l'ancre pour chercher autour de l'Isle le principal Port. En suivant ce projet, ils rencontrèrent un Vaisseau Guzarate, chargé de cotton, de calicos & d'autres toiles de la Chine, qui faisoit voile vers Aden; & sur le témoignage du Capitaine, qui lui représenta cette Ville comme un lieu fort célèbre par le commerce, ils prirent la résolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouvèrent la vérité fort différente de ce récit, car Aden n'étoit alors qu'une Ville de guerre, défendue par une forte garnison. Le Château, qui est à l'entrée du Port, a été coupé de la terre, & se trouve environné de la Mer. Il est bordé de trente-deux piéces de canon, & la Ville en a plus de cinquante.

Les Anglois se rendent à Aden, avec un Vaisseau Guzarate.

QUOIQUE Sharpey ne vît pas sans étonnement la force de cette Place, il étoit si éloigné de soupçonner la bonne-foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le Port, il attendit leurs informations, pour se régler par leur exemple. Ils avertirent le Gouverneur Turc qu'ils étoient suivis d'un Vaisseau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à deux milles

Ils sont trahis par les Guzarates.

Digitized by Google

RPEY.
09.

iral eſt
priſon-

squ'on
e pour
per.

ral eſt
, mais
it
ſes

des
a-

forces avoient égalé leur reſſentiment. Mais dans la néceſſité de dévorer cet outrage, ils réſolurent de s'avancer juſqu'à Mocka, Ville d'un commerce

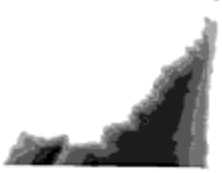
Châtimer
coupable.

Iſles ſans

Iſles de S
ſora.

Les An
ſe rende
Aden, a
un Vaiſſe
Guzarate

ce eux qu'ils entreroient les premi
mations, pour ſe régler par leur éxemple. Ils avertirent le Gouverneur Turc qu'ils étoient ſuivis d'un Vaiſſeau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à deux milles



Digitized by Google

les du Port. Un Officier de la Ville fut envoyé auſſitôt dans une Barque, pour engager les Anglois à s'approcher ſans défiance. Sharpey trop facile à ſe laiſſer tromper par les apparences de la ſincérité, deſcendit imprudemment ſur le rivage, accompagné d'un petit nombre de ſes gens. Il y trouva quatre chevaux, qui paroiſſoient préparés pour lui faire honneur. On le preſſa civilement de ſe rendre à la Ville; & dans le chemin qui lui reſtoit à faire, il fut traité avec toutes ſortes de reſpects & de ſoins. A ſon arrivée, le Gouverneur lui demanda d'un air incertain, ce qui l'avoit amené dans ſon Port. Sa réponſe ayant été que ſur la réputation du commerce d'Aden, il y apportoit diverſes marchandiſes de l'Europe, on lui fit d'autres queſtions auxquelles il ſatisfit avec la même ſimplicité. Enfin le Gouverneur, ſans expliquer ſes intentions, l'envoya dans une maiſon voiſine, ſous la garde d'un Chiaoux & de quelques Janiſſaires. Sharpey ouvrit les yeux ſur ſon imprudence; mais ſans voir encore aucun moyen d'y remédier.

Sharpey. 1609.

L'Amiral eſt arrêté priſonnier.

Il demeura comme oublié dans ſa priſon pendant ſix ſemaines. Coverte Auteur de cette Relation, & deux autres de ſes gens qui étoient avec lui, le ✠ preſſèrent beaucoup de faire entendre hautement ſes plaintes. [Dans la confuſion de s'être fié trop légèrement à des perfides, ou dans l'eſpérance de les gagner par la ſoûmiſſion & la douceur, il s'obſtina tellement au ſilence, qu'il employa même ſon autorité pour y forcer auſſi ſes Compagnons. On ne leur refuſoit d'ailleurs aucune ſorte de ſervices & de beſoins. Les Turcs de leur garde les amuſoient par le ſon de leurs inſtrumens & quelquefois par des danſes.] A la fin, un Officier du Gouverneur vint prier civilement Sharpey d'envoyer des ordres à ſon Vaiſſeau pour faire débarquer du fer, de l'étain & du drap, juſqu'à la valeur de deux mille cinq cens dollars, en promettant de payer ces marchandiſes. Elles furent amenées au rivage. Mais, en y arrivant, elles furent ſaiſies par les Officiers de la Douäne, qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs droits. Alors le Gouverneur, ſatisfait apparemment de ce vol, fit paroître Sharpey devant lui; & l'exhortant à ne pas s'offenſer des uſages du Port, il lui déclara qu'il étoit libre de retourner ſur ſon Vaiſſeau. Cependant, lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir, on arrêta deux hommes de ſa ſuite; & ſur les plaintes qu'il en fit, on l'aſſûra qu'il devoit être ſans allarmes pour leur ſûreté, mais que l'uſage étant auſſi de payer deux mille dollars pour l'ancrage, les deux Anglois étoient gardés pour caution de cette ſomme, & qu'il ſeroit le maître de la faire payer auſſi promptement qu'il le ſouhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahiſon. Sharpey ſe rendit à bord ſans repliquer. On y délibéra ſur le payement de la ſomme. L'avis du Conſeil fut de faire par écrit des repréſentations au Gouverneur, & de le rappeller aux principes de la bonne-foi & de l'équité naturelles. Ce Mémoire fut porté dans un Eſquif, par deux Matelots, qui reçurent ordre de le remettre à l'Officier qui avoit gardé l'Amiral dans ſa priſon. Le Gouverneur parut le recevoir ſans colère: mais pour réponſe, il ordonna que les deux Anglois priſonniers fuſſent conduits dans une Ville nommée *Zenan*, ou *Saana*, à huit journées de la Mer, pour être inſtruits des intentions du Bacha, qui y faiſoit alors ſa réſidence.

Artifices qu'on employe pour le tromper.

L'Amiral eſt renvoyé, mais on retient deux de ſes gens.

Il fait des repréſentations au Gouverneur.

✠ [Une tyrannie ſi cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, ſi leurs forces avoient égalé leur reſſentiment. Mais dans la néceſſité de dévorer cet outrage, ils réſolurent de s'avancer juſqu'à Mocka, Ville d'un commerce floriſſant,

SHARPEY. 1609. Réſolution qu'il prend d'aller à Mocka.

floriſſant, dans l'eſpérance d'y trouver plus de faveur pour des Etrangers, & d'obtenir une juſte ſatisfaction.] Ils levèrent l'ancre le 3 de Juin, & s'engageant dans les Détroits, ils arrivèrent trois jours après dans la Rade de Mocka. Leurs eſpérances redoublèrent en y voyant un grand nombre de Vaiſſeaux de différentes Nations, parce qu'ils s'imaginèrent que l'intérêt du commerce engageroit tant d'Etrangers à favoriſer leurs juſtes plaintes. D'ailleurs étant chargé d'étain, de fer, de plomb, de drap, de lames d'épées, & d'autres marchandiſes Angloiſes, il ne doutoit pas que des biens ſi recherchés dans ces Régions, ne lui procuraſſent un heureux accueil. Mocka eſt un marché ſi conſidérable, qu'il ne ſe paſſe point de ſemaine où l'on n'y reçoive des Caravanes de Zenan, de la Méque, du grand Caire & d'Alexandrie. Il s'y tient tous les jours un grand marché de toutes les productions de l'Afrique, & de l'Aſie. Les proviſions de bouche n'y ſont pas moins en abondance. On y trouve une quantité ſurprenante d'abricots, de coins, de dates, de raiſin, de pêches, de limons; ce qui parut d'autant plus ſurprenant aux Anglois, que les Habitans leur racontèrent qu'on n'avoit eu depuis ſix ans aucune pluie dans ce Canton. Le bled même ne laiſſoit pas d'y être à fort bon marché. Il y avoit un ſi grand nombre de beſtiaux, qu'un bœuf gras ne ſe vendoit que trois dollars, & les autres animaux à proportion. Pour le poiſſon, avec trois ſols, on en pouvoit acheter de quoi nourrir dix hommes. La Ville eſt gouvernée par les Turcs. Leur empire eſt ſi rigoureux ſur les Arabes, qu'ils ont toûjours des galères & d'autres ſupplices préparés pour leur châtiment; ſans quoi il ſeroit impoſſible de les contenir dans la ſoûmiſſion.

Commerce & propriétés de Mocka.

Les Anglois entrent dans Mocka.

[SHARPEY fit demander la permiſſion d'entrer dans le Port à titre de Marchand de l'Europe, qui deſiroit également de vendre & d'acheter. Il fut reçu avec des careſſes & des offres qui ne pouvoient être ſuſpectes dans une Ville de commerce. On commença par éxiger de lui le droit d'ancrage, mais ſans violence, & ſuivant l'uſage établi pour tous les Marchands étrangers. Enſuite, étant entré dans la Ville, il y obtint la liberté de s'y loger commodément. On lui demanda l'état de ſes marchandiſes; & ſur le premier Mémoire qu'il en donna, on ſe ſeroit accommodé ſur le champ de toute ſa cargaiſon, s'il n'eût été obligé d'en réſerver la meilleure partie pour le terme de ſon voyage. On n'éxigea point qu'il fît rien débarquer avant la vente. Les Négocians Turcs ou Arabes ſe contentèrent des eſſais qu'il avoit apportés de ſon bord; & concluant le marché à terre, ils envoyoient prendre les marchandiſes dans leurs propres Barques, à meſure qu'elles étoient achetées & payées. De ſon côté, il prit en échange, des proviſions ou de l'argent, ſuivant ſes conventions. Quelques jours ſe paſſèrent ainſi dans le mouvement du commerce, avant qu'il s'ouvrît ſur le ſujet qui l'avoit amené. Lorſqu'il crut ſa réputation bien établie dans la Ville, il conſulta ſes Correſpondans ſur l'outrage qu'il avoit reçu du Gouverneur d'Aden. Mais au lieu de leur trouver la chaleur qu'il avoit eſpérée pour ſes intérêts, il les vit tous d'accord à condamner la témérité qu'il avoit eue d'entrer dans une Ville de guerre. On lui repréſenta que ſi les Guzarates l'avoient trahi, c'étoit de lui-même qu'il devoit ſe plaindre, & qu'un Marchand ne devoit point ignorer la différence d'un Port libre & ouvert pour le commerce, d'avec une Ville où les Turcs ne s'étoient fortifiés que pour en éloigner les Etrangers. On lui conſeilla.

Il eſt content pour le commerce, mais ſes plaintes ſont mal reçues.

Digitized by Google

conſeilla même d'étouffer ſes plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle enſevelie, & qui pouvoit en renaiſſant, l'expoſer à de nouvelles peines. Il prit le parti de ſuivre ce conſeil.] Mais n'ayant plus rien qui dût le retenir à Mocka, il en ſortit le 18 de Juillet auſſi librement qu'il y étoit entré. Pour augmenter le regret d'un voyage inutile, il perdit deux ancres en repaſſant les Détroits.

Sharpey. 1609.

Ils partent de Mocka.

Cependant il auroit trouvé un ſujet de conſolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre ſa Pinaſſe, dont il étoit ſéparé depuis long-tems, ſi cet avantage même n'eût été mêlé d'un autre ſujet de chagrin. *Jean Lufken*, Pilote de la Pinaſſe, étant mort depuis pluſieurs jours, Sharpey apprit par différentes informations la cauſe de cet accident, qu'on s'étoit propoſé de lui cacher. Lufken avoit reçu un coup de marteau à la tête, d'un Anglois nommé *Thomas Clarke*, qui s'étoit appuyé, pour cette violence, du ſecours de trois autres Anglois; *François Driver*, *André Evans*, & *Edouard Hilles*. Leur querelle étoit venue du refus de quelques liqueurs que le Pilote gardoit ſoigneuſement pour des néceſſités plus preſſantes. Sharpey crut, non-ſeulement la diſcipline, mais ſa propre vie intéreſſée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux Meurtriers, ſuivant les loix de leur Patrie; & ſur la pleine conviction du meurtre, il fit pendre dans la Pinaſſe, Driver & Clarke, qui avoient été les principaux Acteurs. Les deux autres n'échappèrent pas à la juſtice, quoique leur punition vînt plus tard & par d'autres voies. Hilles fut dévoré dans la ſuite par des Cannibales (*o*), & l'autre étant mort dans un lieu déſert, fut trouvé pourri & preſque mangé des inſectes.

Accident tragique & ſa punition.

La Pinaſſe demandant de promptes réparations, Sharpey réſolut de relâcher dans l'Iſle de Sokotora, malgré les obſtacles qu'il y avoit trouvés quelques mois auparavant. Il jetta l'ancre le 15 d'Août, devant (*p*) *Sajab*, Ville où le Roi fait ſa demeure. Un Marchand du Pays, qui ſe préſenta ſur le rivage, n'annonça rien de ſiniſtre aux Anglois; Mais après avoir reçu un préſent de l'Amiral, il lui fit entendre qu'il ne ſeroit pas vû de bon œil à Sajah, ſur-tout par les femmes, qui ſe reſſentoient vivement de quelques inſultes que leur ſéxe avoit reçu de l'Equipage d'un Vaiſſeau étranger. L'Auteur aſſûre que les Inſulaires mêmes ignoroient de quelle Nation. Mais pluſieurs Matelots, qui étoient deſcendus à terre avoient enlevé de jeunes filles, & les avoient forcées brutalement. Ils avoient tué une Mère, qui s'étoit efforcée d'appeller du ſecours par ſes cris. Enfin le Marchand conſeilla aux Anglois de gagner une Rade qui étoit plus éloignée de cinq lieuës, ou ſans craindre aucune réſiſtance du petit nombre des Habitans, ils trouveroient dans les lieux voiſins toutes ſortes de rafraîchiſſemens. [Il promit même à Sharpey de s'y rendre par terre avec quelques autres Négocians de Sajah, & de lui porter quelques perles, dont ils pouroient faire l'échange pour d'autres marchandiſes.]

Les Anglois relâchent à Sokotora.

Raiſon qui leur fait quitter la Rade de Sajah.

Ils allèrent mouiller dans cette Baye. L'eau fraîche, les beſtiaux, l'aloes, les ſocotrines (*q*), le ſang de dragon leur furent offerts en grande abondance.

(*o*) Il fut laiſſé à Madagaſcar, ou l'on ſuppoſa apparemment qu'il avoit été mangé par des Cannibales.

(*p*) Dans la ſuite, on trouve que ce Prince tenoit ſa Cour à Tamarin. R. d. T.

(*q*) *Angl.* l'Aloes Socotrin. R. d. E.

Digitized by Google

SHARPEY. 1609.

abondance. [Mais quoiqu'ils n'y trouvaſſent que de la douceur & de la civilité dans les Habitans, ils s'apperçurent que la frayeur & la haine des femmes de Sajah, s'étoient répandues dans cette partie de l'Iſle. Il ne s'en préſenta point une ſeule à leur vûe; & Sharpey même qui cherchoit à ſe les concilier par quelques politeſſes, ne put découvrir leurs traces. Le Marchand de Sajah parut dès le lendemain avec quelques-uns de ſes aſſociés. Il apporta une douzaine de fort belles perles, pour leſquelles il accepta volontiers du drap & du fer. Sharpey le pria de s'employer à rétablir ſa Nation dans l'eſtime des femmes; mais à peine en fit-il conſentir deux ou trois à paroître, pour recevoir de la main de l'Amiral quelques petits miroirs, avec des rubans & des peignes. Cependant la renommée de leur galanterie & de leurs agrémens eſt ſi bien établie, qu'elle eſt paſſée comme en proverbe dans tous les Pays voiſins. On prétend que celles qui n'ont point d'enfans de leurs maris, ne font pas difficulté de ſe livrer aux paſſans, pour remédier à la ſtérilité de leur mariage, & qu'elles employent même des ſortilèges qui les attirent dans leur Iſle. Sharpey, qui avoit lu cette obſervation dans quelque Ecrivain Portugais, n'en eut que plus d'empreſſement à rechercher leur commerce; mais la force de leur prévention, l'emporta ſur tous ſes ſoins.] Cette Baye s'appelle *Saub*.

Ils y ſont bien reçus des hommes, & maltraités des femmes.

APRÈS avoir rétabli la Pinaſſe, le 18 on partit pour Cambaye, avec un ſi bon vent, que le 28 on relâcha heureuſement à Moa. Comme on ne s'arrêtoit dans ce Port que pour y faire de l'eau, Sharpey eut le tems d'y prendre des informations ſur les dangers qui le menaçoient. Il ſçavoit par ſes cartes & par cent récits, que la Côte eſt remplie de rocs & de bancs de ſable. Les Habitans de Moa lui offrirent, pour vingt dollars, un Pilote expérimenté, qui s'engageoit à le conduire juſqu'à la Barre de Surate. Mais dans la confiance qu'il avoit à ſes propres lumières, il rejetta toutes les offres.

Ils relâchent à Moa.

Imprudence de l'Amiral.

LE 29, en ſortant du Canal de Moa, le Vaiſſeau, qui portoit ſur plus de vingt-cinq braſſes, ſe trouva tout-d'un-coup ſur dix; enſuite ſur ſept & ſur ſix & demi. On retomba ſur quinze; mais bientôt on ſe retrouva ſur cinq. Quelques Matelots effrayés, demandèrent au Pilote à quoi il penſoit. Au même moment le Vaiſſeau donna contre le fond. Coverte, qui treſſaillit à ce mouvement, accourut ſur le Pont pour avertir le Pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le Pilote demanda fièrement qui oſoit dire que le Vaiſſeau eût touché? A peine eut-il fini cette inſolente queſtion, qu'il toucha encore, & ſi violemment, que le gouvernail ſe briſa, & fut emporté. On jetta l'ancre auſſi-tôt; & pendant deux jours, on chercha la cauſe du mal & le remède. Tandis que tout le monde étoit occupé de ce ſoin, non-ſeulement le Vaiſſeau toucha encore avec un nouvelle violence; mais on s'apperçut ſenſiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit ſix heures du ſoir, le ſecond jour de Septembre. Bien-tôt l'eau gagna de toutes parts, ſans qu'on pût découvrir préciſement quels étoient ſes plus dangereux paſſages; & le travail continuel des pompes, depuis ſept heures juſqu'à onze, ne ſervit point à la diminuer. Enfin Sharpey ne conſervant plus d'eſpérance (r), exhorta tout

Son Vaiſſeau fait naufrage.

(r) Coverte laiſſe entendre que le naufrage des Anglois ne doit être attribué qu'à la vengeance de Grove, Pilote Hollandois, dont on ne peut avoir oublié le mécontentement. Mais il

tout l'Equipage à s'entrefecourir dans l'uſage qui reſtoit à faire de la Chaloupe & des Eſquifs. On avoit eu ſoin de faire placer ſur le tillac, environ dix mille livres ſterling, qui appartenoient aux Marchands. L'Amiral déclara que chacun pouvoit prendre ce qu'il ſe croyoit capable de porter. On en prit environ trois mille, les uns ſe hâtant d'abord de remplir leurs poches, & rejettant enſuite un poids qui ſurpaſſoit leurs forces; les autres ſe contentant d'une fort petite ſomme, dans la penſée qu'ils pourroient être obligés de ſe ſauver à la nage; d'autres enfin, négligeant tout-à-fait des richeſſes qui ne leur paroiſſoient plus d'aucun prix, lorſqu'ils avoient la mort devant les yeux. Ils abandonnèrent ainſi le Vaiſſeau, ſans emporter même aucun aliment. Ce triſte départ commença vers minuit; & par les ſecours qu'on ſe prêta mutuellement, tout le monde trouva place dans la Chaloupe ou dans l'Eſquif. La Côte étoit preſqu'éloignée de vingt lieuës à l'Eſt. On vogua pendant tout le reſte de la nuit & le jour ſuivant, ſans avoir la moindre proviſion de vivres pour ſe ſoûtenir. Enfin, vers ſix heures du ſoir, on aborda dans une petite Iſle, à l'entrée de la Baye qu'on s'efforçoit de gagner. Mais lorſqu'on ſe croyoit à la fin du péril, un coup de vent briſa tout-d'un-coup le mât de la Chaloupe, qui contenoit cinquante-cinq hommes. Cependant ils trouvèrent le moyen d'entrer dans la Baye; & le vent s'étant affoibli, ils gagnèrent heureuſement la rivière de Gandevi.

Scarpey. 1609. Circonſtances de ce triſte accident.

Les Anglois gagnent terre dans leurs Barques.

Les Habitans du Pays, qui virent paroître tant d'Etrangers à l'embouchure de leur Rivière, batirent le tambour & coururent aux armes pour leur défenſe. Ils ne doutèrent point que ce ne fut un détachement de quelque Flotte Portugaiſe, qui venoit piller leurs Villes. Sharpey s'apperçut de leur erreur. Il avoit avec lui un Guzarate, qu'il leur envoya pour les informer de ſa diſgrace & de la néceſſité où il étoit d'implorer leur ſecours. Ce récit parut les toucher. Ils s'approchèrent des Anglois avec beaucoup d'humanité, & les conduiſirent à Gandevi, Capitale du Canton, où ils reçurent tous les ſecours dont ils avoient beſoin dans leur infortune.

Ils ſont reçus à Gandevi.

L'Auteur termine ici ſa Relation, mais c'eſt pour commencer dans un autre livre, le récit de ſon voyage terreſtre au travers d'une infinité de Pays qui étoient alors peu connus. Le reſte de ſon ouvrage appartient, dans ce Recueil, à l'article des Voyages de terre.

LATITUDES.

Iſles près de Pemba.	5	20S.
Iſle de Sokotora.	12	24N.
Iſle voiſine de Sokotora.	12	17
Trois autres Iſles auſſi près de Sokotora.	12	29

il n'ajoûte rien néanmoins qui ait l'air de preuve. Il eſt toûjours aſſez ſurprenant que Sharpey n'eût pas ceſſé de prendre confiance aux ſervices d'un homme qu'il avoit outragé, & qu'il eût refuſé de prendre un Pilote à Moa. R. d. T.

CHAPITRE VII. (a)

Autres circonſtances du même Voyage par Thomas Jones.

SHARPEY. 1608. Explication de cet Appendix.

[C'EST pour m'attacher à l'ordre & aux vûes des Ecrivains Anglois que je fais paroître ici dans un article ſéparé la Relation de *Thomas Jones*, telle que Purchaſſ l'a publiée. Il étoit plus naturel d'en extraire les principales circonſtances, pour les inſérer dans le récit de Coverte, & de ne faire qu'un ſeul article de deux Mémoires qui regardent le même voyage. Mais ce ſeroit priver Jones d'une partie de ſa gloire. Dans le plan des Auteurs de ce Recueil, il ſuffit qu'un Voyageur ait écrit quelque choſe qui lui ſoit propre, pour avoir droit (*b*) de figurer ici ſous ſon propre nom.] Thomas Jones étoit, comme Coverte, un des Officiers de l'Aſcenſion (*c*), ſous le commandement de l'Amiral Sharpey.

Départ.

HEURE infortunée, s'écrie-t-il en commençant, que celle où l'*Aſcenſion* & l'*Union*, mirent à la voile, le 14 de Mars 1608. On relâcha le 6 de May dans l'Iſle de *Mayo*, pour y prendre des rafraîchiſſemens. Enſuite ayant paſſé la Ligne, on tomba ſous le vent du commerce, qui ſouffle continuellement entre le Sud-Eſt & le Sud-Eſt quart à l'Eſt; de ſorte que plus on avance vers le Sud, plus on trouve le vent à l'Eſt, comme on ne manque pas de s'en appercevoir entre la Ligne & le Tropique du Capricorne. Le 11 de Juin, à vingt-ſix degrés de latitude, on rencontra une Caraque, nommée *Nave Palma*, qui faiſoit voile aux Indes, mais qui eut bientôt le malheur d'échouër ſur la Côte de Sofala, à douze lieuës de Mozambique. L'Auteur apprit dans la ſuite l'infortune de ce Bâtiment, du Capitaine même qui l'avoit commandé.

Obſervation ſur le vent.

Le 13 de Juillet, les deux Vaiſſeaux Anglois jettérent l'ancre dans la Baye de Saldanna. Ils s'y arrêtérent à conſtruire leur Pinaſſe, juſqu'au 25 de Septembre, qui eſt le tems où les Mouſſons de l'Oueſt étant finies, le vent ſouffle beaucoup plus au Sud & au Sud-Eſt. Le lendemain de leur départ une furieuſe tempête ſépara de l'Amiral, l'Union & la Pinaſſe. Il chercha inutilement ce Vaiſſeau, que le ſien étoit condamné à ne plus revoir; mais la Pinaſſe le rejoignit dans la ſuite. Comme il avoit laiſſé paſſer la ſaiſon, il battit long-tems la Mer au gré des vents, juſqu'au 18 de Novembre, qu'il découvrit enfin l'Iſle de Madagaſcar. Ses efforts furent inutiles pour gagner le Cap de *Saint-Roman*. [Cependant on entra dans une Rivière, d'où l'on fut bientôt

Séparation des deux Vaiſſeaux.

(*a*) C'eſt le Chapitre VIII. de l'Original. R. d. E.

(*b*) On obſervera néanmoins de ne pas répéter les détails qu'on a lûs dans la Relation précédente. R. d. T.

(*c*) Il paroit par ſa Relation qu'il a été le Bootsman ou le Charpentier du Vaiſſeau. Voici le Titre qu'il a donné à ſon ouvrage, *Courte Relation d'un quatriéme Voyage, fait aux Indes Orientales, avec deux bons Vaiſſeaux dont l'un nommé l'Aſcenſion étoit l'Amiral, & l'autre, appelle l'Union, étoit Vice-Amiral, ſous le commandement du Général Alexandre Sharpey, & du Lieutenant général Richard Rowles; avec la découverte de la Mer Rouge faite par l'Aſcenſion.* Voyez *Purchaſſ 's Pilgrims.* Vol. I. pag. 228.

Digitized by Google

bientôt obligé de ſortir par la trahiſon de quelques Inſulaires: ce qui n'empêcha point qu'on ne trouvât le moyen de faire de l'eau & de ſe procurer quelques proviſions dans pluſieurs endroits de la Côte. Mais, avec ſi peu de ſûreté pour s'y radouber,] on prit le parti de gagner les Iſles de Comore, qui ſont entre Madagaſcar & le Continent, à 11 degrés du Sud. On y aborda heureuſement. Le Roi & les Habitans reçurent les Anglois avec beaucoup d'humanité, & ne les laiſſèrent point manquer de limons, de volailles, ni de noix de cocos. Mais l'Iſle n'ayant point d'eau fraîche, on leva l'ancre le dernier jour du mois, pour chercher celle de Zanzibar.

Sharpey. 1608. L'Aſcenſion aborde à Saint-Laurent, à Comore & à Pamba.

On eut le malheur de la manquer, par la faute de *Philippe Greve*, Pilote Hollandois; & l'on découvrit Pamba, après s'en être approché ſi imprudemment dans les ténébres de la nuit, qu'on faillit d'échouër ſur la Côte. Le vent étoit Eſt-Nord-Eſt. On jetta l'ancre juſqu'au jour, dans le lieu où l'on ſe trouvoit; & le lendemain, qui étoit le ſept de Décembre, on s'avança à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle, ayant à l'Eſt une chaîne de rocs. On y mouilla ſur ſept ou huit braſſes d'eau, au 6e. degré de latitude du Sud. Le 8, Jones accompagna ceux qui furent commandés pour chercher de l'eau. Les Habitans ſe préſentèrent avec beaucoup de familiarité; mais ils cachoient ſous ce voile une déteſtable perfidie.

Les Anglois ſont expoſés à la perfidie des Mores.

Le 18, après avoir achevé la proviſion d'eau, à l'exception de cinq ou ſix tonneaux, Jones ſe rendit au rivage pour faire remplir ce reſte. Il y fut ſurpris par une embuſcade de deux cens hommes, qui fondirent ſur lui & ſur ſes gens. Cependant ils eurent le bonheur d'échapper tous, à la reſerve de Jean Harrington & d'un Domeſtique de Jean Elmore (*d*), qui furent tués d'un grand nombre de coups. Un peu avant cette trahiſon, le Chef des Mores avoit prié Jones de lui envoyer un de ſes gens, ſous prétexte de le charger d'un préſent pour l'Amiral Anglois. *Edouard Churchmen*, qui fut choiſi pour cette commiſſion, ne reparut point; & Jones apprit dans la ſuite qu'il étoit mort à Mombaſſa. Pendant le ſéjour que Sharpey fit à Pamba, les Portugais armèrent un *Hulk* Hollandois, qui avoit paſſé l'hiver à Mombaſſa, pour l'employer contre le Vaiſſeau Anglois; mais apprenant qu'il étoit capable de ſe défendre, ils abandonnèrent ce deſſein. [Les habitans de cette Iſle ſont fort timides, & ils n'ôſeroient rien entreprendre d'eux-mêmes, s'ils n'étoient pas excités par les Portugais.]

Ils perdent quelques hommes.

On partit de Pamba le jour ſuivant, dans l'intention de prendre entre cette Iſle & la Côte de Mélinde, où l'on eſpéroit de trouver moins de force (*e*) au Courant. La nuit d'après on fut extrêmement ſurpris de ſe voir échouer ſur un banc de ſable; mais le vent ayant heureuſement ſecondé le travail & l'art des Matelots, on ſe dégagea ſans avoir rien ſouffert de cet accident. Alors on porta juſqu'au jour à l'Eſt. Les premiers rayons du ſoleil firent découvrir d'autres bancs, qui ſont à la pointe Orientale de Pamba: ce qui obligea de tourner tout-d'un-coup au Nord. Dans l'après-midi, on apperçut trois de ces Barques qui ſe nomment *Pangaies*, dans le langage du Pays. Malgré leur éloignement, Sharpey entreprit de leur donner la chaſſe; & s'en étant

Bancs de ſable.

Priſe de deux Barques Mores.

(*d*) L'Original dit que le Domeſtique d'Elmore, fut guéri de ſes bleſſures; comme nous l'avons déja remarqué dans la Relation précédente. R. d. E.

(*e*) *Angl.* plus de force. R. d. E.

SHARPEY. 1608.

tant approché, il fut ſurpris d'en voir deux qui baiſſoient leurs voiles, pour ſe garantir apparemment du feu de l'artillerie par une prompte ſoûmiſſion. La troiſiéme, qui étoit la moins chargée, gagna le rivage (*f*).

Révolte & chatiment des Mores.

LES deux autres portoient cinquante Mores, qui ne ſe rendirent avec cette facilité que pour former l'entrepriſe de s'emparer du Vaiſſeau. Leur Chef ſe trouvant ſeul dans une cabine, avec Philippe Grove, William Revet & Jones Auteur de cette Relation, aſſaſſina Grove d'un coup ſi dangereux, qu'on douta long-tems qu'il pût ſe rétablir. Mais contre l'attente des Mores, dit Jones, je tuai ſur le champ cet infâme meurtrier. Les autres commencèrent auſſitôt leur tragédie par la mort du Miniſtre Anglois, & par celle d'un Marchand & de quelques Matelots; mais ils furent repouſſés avec tant de vigueur qu'il n'en échappa que cinq ou ſix. Lorſqu'ils avoient commencé leur révolte, les Anglois n'étoient pas plus de ſeize ou dix-ſept à bord, tout le reſte de l'Equipage travaillant dans la Chaloupe & dans les Eſquifs. L'Auteur fut informé dans la ſuite par les Portugais mêmes, que la plûpart de ces Mores étoient ou du ſang royal de Mélinde, ou des plus nobles familles, & que leur perte avoit coûté des larmes à toute la Nation.

Peine que les Anglois ont à ſurmonter les vents.

APRÈS avoir pillé les Pangaies, [qui étoient chargées de quantité de choſes précieuſes,] les Anglois réſolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au Nord de Pamba. Ils regagnèrent le côté de l'Oueſt, dans le deſſein de s'avancer vers Sokotora. Mais comme le vent ſe ſoûtenoit entre l'Eſt & l'Eſt-Sud-Eſt, & qu'ils étoient peu ſecondés par les courans, il leur fut impoſſible de ſuivre ce projet. Ils ſe déterminèrent à s'éloigner de deux ou trois cens lieuës au Sud, dans l'eſpérance d'y trouver les vents à l'Eſt-Sud-Eſt. Ce parti ne leur réuſſit pas mieux; car ils trouvèrent le vent Eſt-Nord-Eſt, & Nord-Eſt quart à l'Eſt. Ainſi, depuis le 20 de Décembre juſqu'au 26 de Janvier, ils ſe virent condamnés à battre la Mer comme au hazard. Cependant leur bonne fortune les fit tomber entre certaines Iſles, qu'ils nommèrent *Deſolate Iſlands*, parce qu'elles ſont déſertes; mais que les Portugais appellent Iſles *Almirantes*. On n'en compte pas moins de douze ou treize, dont la fertilité devroit attirer les Vaiſſeaux dans ce paſſage. On y trouve non-ſeulement de l'eau excellente, mais une grande abondance de dates, de cocos, de poiſſon & de tourterelles, qui ſont ſi privées qu'elles ſe laiſſent prendre avec la main. Il y a peu de Pays au monde, qui repréſentent ſi parfaitement le Paradis terreſtre. Les Anglois y paſſèrent quelque tems à ſe rafraîchir. Enſuite brûlant d'avancer, malgré l'oppoſition du vent, ils eurent encore à les combattre juſqu'au 30 de Mars, que les Mouſſons d'Oueſt commençant, ils arrivèrent enfin à l'Iſle de Sokotora. Là, ils rencontrèrent un Vaiſſeau qui faiſoit voile vers Aden, & qui ſe fit paſſer pour un Bâtiment de Surate, quoiqu'il appartînt aux Mores de Diu. S'étant laiſſés perſuader de l'accompagner, dans la vûe de tirer un grand avantage du commerce de la Mer rouge, ils jetterent l'ancre le 8 d'Avril, devant le Port d'Aden. Cette Ville qui eſt de la dépendance des Turcs, paſſe pour la clef de toute l'Arabie heureuſe. Dès le premier jour, l'Amiral fut reçu à terre avec toutes ſortes d'honneurs, & conduit comme en triomphe juſqu'au Palais du Gouverneur, ſur un beau cheval

Iſles Almirantes, leur fertilité & leur agrément.

Suite de leur navigation.

(*f*) L'Original ne dit point que la troiſiéme Barque s'échapât; & il paroit, par la Relation précédente qu'elle fut priſe avec les autres.

Digitized by Google

val Arabe, escorté de douze Janissaires. Ensuite le Gouverneur apprenant que les Anglois avoient une Lettre du Roi d'Angleterre pour le Bacha de *Zenan*, envoya deux d'entre eux jusqu'à la résidence de ce Bacha, qui étoit à plus de quinze (*g*) journées dans les terres. Le Bacha leur demanda s'ils avoient une permission du Grand-Seigneur pour entrer dans une Ville de sa domination. Comme ils n'en avoient point, & qu'ils furent obligés de le confesser, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder aucune permission de commerce au Port d'Aden; mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient débarqué, comme un présent d'autant plus agréable, qu'ils étoient les premiers Anglois qu'on eût jamais vûs dans cette Mer; & que pour témoignage de reconnoissance, il leur laissoit la liberté de partir d'Aden, & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux. [Jones qui rapporte ces circonstances du voyage des deux Marchands Anglois, & qui le place comme Coverte après le départ du Vaisseau, n'explique pas bien comment ils rejoignirent l'Amiral, & n'est pas moins obscur sur les injustices que Sharpey avoit essuyés de la part des Turcs. Mais en comparant les deux Relations, on trouve dans celle de Coverte l'explication des injustices, & dans celle de Jones le récit du voyage.]

Sharpey. 1609. Les Anglois maltraités à Aden.

Différence des deux Relations.

(*b*) Sharpey, fort mécontent du Gouverneur d'Aden, résolut de porter ses plaintes à Mocka, qui est plus haut, d'environ quarante milles, dans le Golfe Arabique. Il eut beaucoup de peine à gagner ce Port, parce que la Mousson de l'Ouest étant arrivée, les courans prennent alors leurs cours hors de cette Mer. Cependant il traversa les Détroits, qui n'ont pas plus d'un mille & demi de largeur, & le 11 de Juin, il mouilla l'ancre dans la Rade de Mocka. Les Anglois reconnurent la différence qu'il faut mettre chez les Turcs, entre une Ville de guerre & une Place de commerce. Mocka étant comme l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le grand Caire & Alexandrie, est habitée par un grand nombre de Marchands, qui aiment à partager humainement avec les Etrangers la liberté & les priviléges dont ils jouissent. S'ils n'offrirent point de réparation à l'Amiral pour les torts qu'il avoit essuyés à Aden, ils lui firent trouver quelque avantage dans le séjour qu'il fit avec eux pendant plus d'un mois. Il partit le 26 de Juillet, pour s'avancer vers Cambaye. La plûpart de ses Officiers n'approuvoient pas ce nouveau dessein; & le Ciel même y parut contraire, en permettant que dès la première nuit on perdît deux ancres.

Sharpey se rend à Mocka, où il est bien traité.

Il part pour Cambaye.

Le 7 d'Août (*i*), après avoir rejoint la Pinasse, & puni de mort quelques Anglois de ce Bâtiment qui avoient tué leur Pilote, Sharpey entra dans une Baye de l'Isle de Sokotora, où les avis qu'il reçut ne lui permirent point de s'arrêter long-tems. Il fut mieux reçu dans une autre; mais les vents y soufflèrent avec tant de violence au Sud & au Sud-Sud-Est, que le Vaisseau ne put trouver d'abri contre le rivage, & que la Pinasse fut jettée en pleine mer sans avoir de vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin, tandis que Sharpey entreprenoit de se radouber, il vint un orage si violent du Sud-Ouest, que deux de ses ancres furent encore brisées. [Peut-être auroit-il évité

Vents terribles.

(*g*) C'est-à-dire, pour aller & revenir; car il paroît certain que Zenan n'est pas si intérieur. R. d. T.

(*b*) Ici commence la 2de. Section du Chap. VIII. de l'Original. R. d. E.

(*i*) Suivant l'Original Sharpey avoit rejoint la Pinasse le 10 de May, avant que d'arriver à Aden. R. d. E.

Digitized by Google

SHARPEY. 1609.

évité une partie de ces infortunes, s'il s'étoit hâté de pourvoir à ſes beſoins, au lieu d'employer le tems à ſe faire admirer des femmes de l'Iſle par ſes galanteries.]

Les Anglois refuſent un Pilote pour leur ſûreté.

AYANT remis à la voile le 20 d'Août, il tomba le 2 de Septembre ſur la Côte de Diu, neuf ou dix lieuës à l'Eſt de cette Ville. On s'avança au long du rivage l'eſpace de ſept lieuës, & l'ancre fut jettée ſous une pointe de terre. Le trois on envoya l'Eſquif au rivage, pour acheter, des Habitans, quelques moutons & d'autres alimens. Sur la nouvelle que le Vaiſſeau faiſoit voile à Surate, un More du Païs vint demander le paſſage à l'Amiral. Il l'aſſûra que le reſte de la navigation étoit dangereux; &, pour ſa propre ſûreté, autant que pour celle des Anglois, il offrit d'amener à très-bas prix un Pilote qui répondroit du Vaiſſeau juſqu'au Port. Mais l'Amiral qui avoit une confiance aveugle pour ſon Pilote Hollandois, rejetta cette propoſition. Le 4, on leva l'ancre à trois heures après-midi, preſqu'au dernier quartier de la marée. L'eau manquant dans le cours de la nuit, on toucha le fond, comme on devoit s'y attendre; au lieu qu'en partant au premier quartier, on auroit trouvé infailliblement aſſez d'eau pour ſe dégager des Baſſes & des Ecueils.

Ils font naufrage.

Après avoir perdu le gouvernail, & touché pluſieurs fois, on ſe vit forcé, par la ruine du Vaiſſeau, à ſe ſauver dans la Chaloupe & dans l'Eſquif; heureux encore, au nombre où l'on étoit, de pouvoir gagner, avec un ſi foible ſecours, une Baye aſſez commode, dont on étoit preſqu'éloigné de 20 lieuës.

AINSI la témérité & l'obſtination d'un ſeul homme firent perdre à la Compagnie des Indes, un de ſes meilleurs Vaiſſeaux, & aux Matelots toutes leurs eſpérances. Les marchandiſes, & la plus grande partie de l'argent qui étoit à bord, furent abandonnés avec le Bâtiment. On fut deux jours à lutter contre les vents & les flots, juſqu'au 6 à quatre heures après-midi, qu'ayant apperçu la terre, on s'en approcha, dans l'eſpérance de pouvoir gagner la Rivière de Surate. Mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi, qui en eſt à cinq ou ſix lieuës vers le Sud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau ſujet d'affliction, paſſa bientôt pour une faveur du Ciel, car les Portugais, qui étoient informés de l'approche du Vaiſſeau, étoient à l'attendre avec cinq Frégates, à l'entrée de la Rivière de Surate, où les deux Barques n'auroient pû ſe garantir de tomber entre leurs mains.

Ils arrivent à Gandevi, & ſont reçus humainement.

A GANDEVI, les Anglois apprirent que leur Pinaſſe ayant abordé ſur la même Côte, y avoit été enlevée par deux Vaiſſeaux Portugais; mais que l'Equipage s'étoit ſauvé heureuſement, & qu'il avoit pris par terre le chemin de Surate. Le Gouverneur de Gandevi fut touché de leur infortune. Il les reçut avec humanité, juſqu'à leur offrir un établiſſement dans le Canton. Il étoit Banian. Cette Secte rend un culte aux vaches, [ſuit les principes de Pythagore] & conſerve l'ancien uſage de brûler les morts. Autrefois, les femmes ſe faiſoient une gloire de ne pas ſurvivre à leurs Maris, & de ſe livrer aux flammes dans le même bucher. La plûpart ſont revenues de cette barbare ſuperſtition; mais la force de l'ancien préjugé attache encore une ſorte de honte à celles qui prennent le parti de vivre. On les oblige de ſe faire couper les cheveux, & de demeurer dans cette humiliation, [juſqu'à ce qu'il ſe préſente quelqu'un pour les épouſer, ou pour les prendre à quelqu'autre titre.]

Superſtition Banane.

LES Anglois ayant quitté Gandevi, ſe rendirent par terre à Surate, qui n'en

n'en eſt qu'à quarante milles. Ils firent ce voyage en trois jours. William *Finch*, qui étoit à la tête du Comptoir de leur Nation dans cette Ville, leur accorda tous les ſecours qui convenoient à leur malheureuſe ſituation. Perſonne ne lira le nom de *Finch*, ſans ſe ſouvenir des ſervices que cet illuſtre Voyageur a rendu à la Géographie, par les remarques qu'il nous a laiſſées ſur la plus grande partie des Indes, après en avoir viſité les principaux Royaumes. Il étoit arrivé depuis quelques mois à Surate un Vaiſſeau Anglois, commandé par *Hawkins;* mais ce Capitaine avoit été appellé par des intérêts de commerce à la Cour d'*Agra*, qui eſt à trente journées de Surate. Sharpey, avec le plus grand nombre de ſes Compagnons entreprit le même voyage, dans la vûe de retourner (*k*) en Europe au travers de la Perſe. Il partit à la fin de Décembre. Jones qui ſe trouva ſans goût pour une route ſi pénible, demeura au Comptoir de Surate, avec Jean *Elmore* ancien commandant de la Pinaſſe, Richard *Mellis*, & Robert *Fax*. Ils cherchoient enſemble par quelle voie ils pouvoient eſpérer de revoir leur Patrie, lorſque le hazard fit lier connoiſſance à Jones avec un Religieux Portugais de l'ordre de Saint-Paul, qui arrivoit de Cambaye. Ce Père, qui étoit un homme de mérite, crut trouver dans le caractère de Jones une juſte raiſon de le traiter avec autant d'amitié que d'eſtime, Il lui promit de le conduire du moins juſqu'en Portugal, & ce fut à ſa conſidération qu'il accorda la même faveur aux trois autres.

Sharpey. 1609. Les Anglois ſe rendent par terre à Surate.

Finch, célèbre Géographe.

Jones revient avec un Religieux Portugais.

Ils partirent le 7 d'Octobre, pour ſe rendre à la célèbre Forteresſe de *Daman*, ou Elmore revit encore une fois ſa Pinaſſe, dont les Portugais s'étoient ſaiſis. Enſuite ayant gagné *Chaul*, ils prirent le chemin de Goa, où ils arrivèrent le 18 de Novembre.

[Il eſt étrange qu'un Voyageur, tel qu'on doit ſe figurer Jones, après les ſentimens d'eſtime & de zèle qu'il avoit inſpirés au Père Portugais, ait pû paſſer ſix ſemaines à Goa, ſans y faire aucune obſervation qu'il ait jugé digne de ſon Journal.] Il s'embarqua le 9 de Janvier 1610, à bord d'une Caraque, nommée *Notre-Dame de pitié*, qui étoit l'Amirale d'une Flotte Portugaiſe de quatre voiles. Le 28, il paſſa la Ligne ſur la Côte de l'Inde; &, le 21 de Mars, il tomba au Continent de l'Afrique, à 33 degrés ½ de latitude, environ cinq lieuës du Cap des Aiguilles. Après y avoir été retenu par les vents contraires juſqu'au 2 d'Avril, il eſſuya un affreux orage de l'Oueſt-Sud-Oueſt, qui lui fit voir, pendant ſix heures, la mort inévitable au milieu des flots. Le 4, il ſe rapprocha de la terre, à 34 degrés 40 minutes; &, ſans perdre la vûe du rivage, il fut ſi bizarrement le jouët de la mer, qu'ayant été pouſſé quatre ou cinq fois à deux ou trois lieuës du Cap de Bonne-Eſpérances, il ne put le doubler avant le 19 d'Avril. Le déſeſpoir étoit extrême ſur la Flotte Portugaiſe, parce qu'on s'y croyoit menacé de paſſer l'Hyver à Mozambique.

1610. Il va s'embarquer à Goa.

Le 27, elle paſſa le Tropique du Capricorne; & le 9 de May, elle jetta l'ancre à Sainte Hélène, qui eſt à 15 degrés de latitude du Sud. Elle s'y arrêta juſqu'au 15. Enſuite, ayant paſſé la Ligne le 21, elle ſe trouva le 26 ſous le Tropique du Cancer, avec le vent au Nord-Eſt, que les Portugais nomment

(*k*) On verra dans la ſuite qu'il ne l'éxécuta point. R. d. T.

SHARPEY. 1610. Vent général.

nomment le *Vent général*. Le 16 de Juillet, elle eut dans un grand éloignement, la vûe de pluſieurs Iſles à l'Oueſt, que les Pilotes prirent pour les Açores, parce qu'ils ſe trouvoient à 40 degrés & quelques minutes de latitude, ſans avoir apperçu aucune autre terre depuis qu'ils avoient quitté Sainte Hélène. Enfin, le 3 d'Août, ils découvrirent les Côtes du Portugal, à deux lieuës du Roc de Lisbonne, & le même jour ils jettèrent l'ancre à Caſcais. Jones & ſes Compagnons, toûjours conduits par leur Guide, trouvèrent le moyen de gagner ſecrétement le rivage dans un Eſquif, & de ſe garantir ainſi des embarras auxquels ils devoient s'attendre de la part des Portugais. Ils demeurèrent cachés à Lisbonne juſqu'au 13, qu'ils s'embarquèrent ſur un Bâtiment Anglois qui retournoit à Londres. Jones n'explique pas quelles étoient ſes craintes, ni pourquoi il ſe croyoit moins libre en Portugal qu'un Vaiſſeau de ſa Nation. Mais il aſſûre qu'étant parti de la Baye de *Vayers*, les Portugais, qui apprirent ſon évaſion, envoyèrent une Frégate bien armée pour arrêter ſon Vaiſſeau, ſous le ſeul prétexte qu'il y étoit avec les trois compagnons de ſon Voyage: ce qui ne les empêcha point d'achever heureuſement leur courſe, & d'arriver à Londres le 17 de Septembre 1610, après une abſence de deux ans & demi.

Jones arrive à Liſbonne d'où il retourne en Angleterre.

LATITUDES.

Iſle de Comorre	11	00S.	Iſle de Pamba.	6	00
Rade de Ste. Hélène	15	00			

CHAPITRE VIII. (a)

Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'Union.

ROWLES. 1609.

CE Voyage, qui n'eſt qu'une continuation, ou, ſi l'on veut, une diviſion du précédent, porte dans Purchaſſ un titre conforme à l'idée qu'on a déja dû s'en former ſur les deux Relations de Coverte & de Jones. Le Vaiſſeau l'*Union*, auſſi malheureux que celui de l'*Aſcenſion*, avec lequel il étoit parti, fut non-ſeulement ſéparé de ſon Amiral par une affreuſe tempête, mais, étant condamné par le Ciel au même ſort, il n'acheva plus heureuſement le voyage de l'Inde, que pour venir faire à ſon retour un triſte naufrage ſur les Côtes de France. Auſſi Purchaſſ l'a-t'il publié ſous le nom de *Voyage infortuné* (b). La première partie, c'eſt-à-dire, ſa courſe juſqu'à *Priaman* dans l'Iſle de Sumatra, eſt d'un Officier Anglois nommé *Moris*, qui ſans avoir été témoin de ce qu'il raconte, en garantit la vérité ſur des témoignages auxquels il a cru devoir ſa confiance. Le récit du retour de l'Union

Eclairciſſement préliminaire.

(a) C'eſt le Chap. IX. de l'Original. R. d. E.

(b) Voici le Titre entier. *Voyage infortuné du Vice Amiral l'Union, juſqu'à ſon arrivée à Priaman, rapporté dans une lettre de Samuel Bradshaw, datée de Priaman le 11 Mars, 1609, & dont Humphry Bidulphe a été le porteur. Ecrit par Henri Moris, à Bantam le 14 Septembre 1610.* Voyez *Purchas's Pilgr.* Vol. I. pag. 232.

Digitized by Google

nion & de ſon naufrage ſur la Côte de France, eſt tiré de pluſieurs Lettres autentiques.

Rowles. 1609.

La tempête qui ſépara l'Union de ſon Amiral, preſqu'à la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance, lui avoit fait perdre auſſi ſon grand mât, qui fut non-ſeulement briſé par la fureur des vents, mais emporté hors du Vaiſſeau avec une impétuoſité que l'Ecrivain n'entreprend point de repréſenter. [Cependant, comme s'il n'eût manqué à l'orage que ce furieux coup pour le calmer, les flots devinrent auſſi-tôt ſi tranquilles, que *Rowles* ne déſeſpéra point de retrouver ſon mât, qui ne pouvoit être encore fort éloigné. Il fut le premier qui l'apperçut heureuſement;] & les moyens ne manquèrent pas pour le pêcher ſans effort. On n'eut pas moins d'adreſſe à le rendre capable de ſervice; de ſorte qu'après avoir réparé ce malheur, & retrouvé un tems favorable, il ne reſta aux Anglois de l'Union que le regret d'avoir vû diſparoître l'Aſcenſion & la Pinaſſe. La tempête les ayant jettés au-delà du Cap, [ils ne doutèrent pas que l'Amiral ne l'eût doublé de même; & ſans penſer à la Baye de Saldanna dont ils ſe croyoient fort éloigné, ils ſe perſuadèrent que pour le rejoindre, c'étoit à Madagaſcar qu'il le falloit chercher.] Ils prirent leur courſe vers la Baye de Saint-Auguſtin. Vingt jours qu'ils y paſſèrent à l'attendre n'ayant ſervi qu'à leur faire trouver de l'eau & des proviſions, ils en partirent pour Zanzibar avec de meilleures eſpérances. A leur arrivée dans cette Iſle, ils furent reçus avec plus d'humanité qu'ils n'en avoient jamais trouvé dans les Négres: mais, ſans s'imaginer la cauſe de leur changement, ils les trouvèrent le lendemain ſi mal diſpoſés que *Richard Kenu*, Tréſorier du Vaiſſeau, étant deſcendu au rivage avec quelques Marchands, eut le malheur d'être tué dans une embuſcade, & *Wickam*, un des Marchands, celui d'être fait priſonnier. Le reſte ne ſe ſauva pas ſans peine avec la Chaloupe.

L'Union eſt ſéparé de l'Amiral & perd ſon mât.

Rowles va chercher l'Amiral à Madagaſcar, Et à Zanzibar.

Il fallut s'éloigner ſur le champ d'un lieu ſi funeſte. On en partit le mois de Février, avec les vents au Nord & au Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, abſolument contraires au deſſein qu'on avoit de gagner l'Iſle de Socotora. On battit long-tems la mer, ſans avancer. La plus grande partie de l'Equipage étoit attaquée du ſcorbut. Rowles, cédant enfin à la néceſſité, ſe laiſſa conduire par le vent à la Partie ſeptentrionale de Madagaſcar. Son intention étoit de relâcher dans la Baye d'Antongil; mais il tomba du côté de l'Oueſt, dans une fort grande Baye, que les Habitans nomment *Kauquomorra*, [ou *Bomora*] dont les bords & les pays voiſins ſont également fertiles & agréables.

Ils ſont forcés de retourner à Madagaſcar.

Baye de Kauquomorra.

Après tant de fatigues & de dangers, la vûe de ce beau ſéjour fut une conſolation pour les Anglois. Ils réſolurent d'y attendre le changement de la Mouſſon, & de tirer du moins un fruit de leur diſgrace, en rétabliſſant leur ſanté. Les Habitans leur parurent d'abord fort civils, & ne marquèrent point d'éloignement pour lier commerce avec eux. Le Roi même donna l'exemple à ſes Sujets, par la bonté & les careſſes avec leſquelles il reçut pluſieurs fois les Marchands.

Rowles ſe fiant trop aux apparences, voulut rendre une viſite à ce Prince, accompagné de *Richard Reve*, principal Facteur, de *Jeffery Carlet* & de trois autres. *Samuel Bradshaw*, qui avoit été pluſieurs fois employé à cette Cour barbare, eut le bonheur de ſe trouver occupé par d'autres ſoins qui ne

Les Anglois ſont trahis par les Négres, & perdent leur Capitaine.

ROWLES. 1609.

ne lui permirent pas de ſuivre le Capitaine. Ce fut une faveur ſingulière de la Fortune, car les Inſulaires avoient médité une trahiſon qu'ils étoient prêts de faire éclater. A peine Rowles & ſon cortège eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de Barbares, qui les enlevèrent ſans réſiſtance. Les Matelots de la Chaloupe, perdant l'eſpérance de les ſecourir, n'eurent rien de ſi preſſant que de s'éloigner à force de rames ; mais il ne leur fut pas même aiſé de regagner le Vaiſſeau. Une multitude de Pares & de grandes Barques ſortant de la Rivière, avec de grands cris, s'avancèrent impétueuſement pour leur couper le paſſage, & ne balancèrent pas même à s'approcher du Vaiſſeau, dans la réſolution de l'attaquer. Les fléches & les dards formèrent auſſi-tôt une épaiſſe nuée. Dans la confuſion des premiers mouvemens, les Anglois craignirent d'être forcés ſans pouvoir s'en garantir. Mais ayant enfin diſpoſé leur artillerie, ils coulèrent à fond dès les premiers coups ſix ou ſept des plus grandes Barques. Cette éxécution réfroidit bien-tôt toutes les autres, qui ſe retirèrent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

Leur Vaiſſeau eſt attaqué.

CEPENDANT le Capitaine demeuroit priſonnier, avec ſes trois compagnons. Loin d'eſpérer leur liberté, Bradshaw, qui devenoit après lui le Commandant du Vaiſſeau, conçut que les Sauvages s'étant ſoulevés ſans prétexte, il n'y avoit que de nouvelles perfidies à ſe promettre d'eux, & que la plus ſûre reſſource étoit la fuite la plus prompte. Une autre diſgrace, qui ſurvint pour accabler les Anglois, ne leur permit pas de délibérer plus longtems. Sept hommes moururent preſque ſubitement, [ſans qu'on en pût ſoupçonner d'autre cauſe que la force de quelque poiſon, que les Négres avoient lancé avec leurs fléches & leurs dards.] On prit donc le parti de lever l'ancre, dans l'intention néanmoins de chercher une autre Baye de la même Iſle, & des Habitans plus traitables; car le vent ne permettoit point encore de s'abandonner à la haute mer. Mais avant qu'on fût prêt à partir, les Sauvages ſe firent voir encore dans une multitude de Barques, & s'approchèrent ſi ſubitement du Vaiſſeau, qu'ils eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de fléches avant que l'artillerie pût être appareillée. Cependant la crainte de ces terribles armes les fit retourner au même inſtant vers le rivage. Ils y deſcendirent avec la même précipitation, comme ſi la vûe de la terre & le ſoin qu'ils eurent auſſi-tôt de ſe raſſembler, les eût rendus plus hardis & plus forts. Bradshaw bien inſtruit de leur malignité, & ne doutant point qu'ils ne lui préparaſſent quelque nouvel outrage pendant la nuit, réſolut d'employer l'artifice à ſon tour. Il s'approcha de la Côte par un mouvement preſqu'imperceptible; &, lorſqu'il ſe crut à la portée du canon & de la mouſqueterie, il fit une décharge, qui éclaircit auſſi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures. L'effroi dont ils furent ſaiſis, à la vûe de tant de morts & de bleſſés qui tombèrent parmi eux, leur fit abandonner le rivage en pouſſant d'affreux hurlemens.

Mort ſubite de ſept Anglois.

Nouvelle attaque des Négres.

L'artillerie les met en fuite.

APRÈS ces nouvelles hoſtilités, les Anglois déſeſpérèrent de trouver dans l'Iſle, une retraite où la terreur & la haine de leur nom ne fuſſent pas répandues. Ils mirent en mer, au mépris de tous les dangers; &, de quelque fortune qu'ils fuſſent menacés, ils dirigèrent leur courſe vers Socotora. Mais tous leurs efforts ne purent réſiſter aux vents, qui les jettèrent après une infinité d'agitations, ſur la Côte d'Arabie. Ils y mouillèrent le 4 de Juin.

Les Anglois ſont jettés ſur la Côte d'Arabie.

Digitized by Google

Juin. La Mouſſon de l'Hyver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils puſſent gagner Cambaye; &, la Côte, où ils ſe trouvoient, ne leur préſentoit aucun Port qui pût leur ſervir d'azile dans cette ſaiſon. Après avoir paſſé quatre jours à délibérer ſur leur ſituation, ſans ceſſe allarmés par des orages dont rien ne les mettoit à couvert ſur leurs ancres, il ſuivirent le conſeil de Griffon Maurice leur Pilote, qui leur propoſa de tourner leurs voiles vers Achin. Ce Port ne pouvant être ſans quelques Guzarates, Bradshaw ſe promit d'y vendre ſes marchandiſes. On y arriva le 27 Juillet, après une navigation moins dangereuſe que pénible. Bradshaw fut ſept jours entiers, ſans pouvoir obtenir audience du Roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un riche préſent. Les obſtacles vinrent des Hollandois, qui dans la vûe de s'attirer tout le commerce de l'Inde, n'épargnèrent rien pour nuire aux Anglois. [L'Auteur, avec l'indifférence ordinaire des Marchands pour tout ce qui n'a point de rapport à leurs intérêts, négligea de prendre des informations ſur les affaires du Pays, quoique l'occaſion s'en offrit ſi naturellement.] Bradshaw, dit-il en peu de mots, parut à la Cour, eut quelques conférences avec les Marchands d'Achin, & fit enſuite ſon commerce avec les Guzarates, auxquels il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du *Baſta* blanc & noir, qui eſt le drap de l'Iſle.

Rowles. 1609.

Jalouſie des Hollandois.

Commerce d'Achin.

Après avoir paſſé quelque tems dans le Port d'Achin, les Anglois ſe rendirent à Priaman, où la facilité & les avantages qu'ils trouvèrent dans le Commerce, devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient eſſuyées. Ils firent leur cargaiſon de poivre; & la ſeule difficulté, qui prolongea un peu leurs affaires, fut une mutinerie de leurs Matelots, dont Bradshaw ne put arrêter l'inſolence que par des excès de ménagement. Le Pilote du Vaiſſeau, moins tempérant qu'il n'étoit convenable à ſon âge & à ſon emploi, mourut d'une maladie qui fut attribuée à ſes excès. Auſſi-tôt que le Bâtiment fut chargé, Bradshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam, dans un Jonc Chinois, avec un reſte de marchandiſes de l'Europe, dont il n'avoit pû ſe défaire à Priaman ni à Tekou. A leur retour, il leva l'ancre pour retourner en Angleterre. On étoit alors au mois de Février 1610; [c'eſt-à-dire, que pendant plus de ſept mois que les Anglois paſſèrent dans l'Iſle de Sumatra, l'Auteur de cette Relation, qui eſt Bradshaw même, ne fait pas la moindre remarque pour enrichir ſon Journal.]

Commerce de Priaman.

1610.

(c) On n'a point d'autres lumières ſur le retour & l'infortune du Vaiſſeau Anglois que celles qu'on peut tirer de deux Lettres, l'une de Morlaix en France, l'autre d'Andierne, toutes deux publiées dans le Recueil de Purchaſſ.

Retour de l'Union en Europe.

La première, dattée du 21 de Février 1611, eſt de *Bernard Couper*, qui écrivoit à *Thomas Hide* ſon beau-frère, Marchand de Londres. Il lui marque que ſe trouvant alors à Morlaix, il avoit reçu, le même jour, d'un lieu nommé (d) *Odwen*, une Lettre de *Guillaume Badget*, Irlandois habitué dans ce lieu, par laquelle il apprenoit que „ l'*Union*, Vaiſſeau de la Compagnie d'An„ gleterre, avoit échoué ſur cette Côte; que les Habitans y ayant envoyé „ deux

Lumières qu'on a ſur ſon infortune.

(c) La 2e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(d) C'eſt Andierne. R. d. T.

Digitized by Google

ROWLES. 1610.

„ deux Barques, l'avoient trouvé richement chargé de poivre & d'autres „ marchandiſes des Indes; qu'il n'y reſtoit que quatre hommes en vie, dont „ l'un étoit Indien, & qu'ils étoient ſi foibles qu'à peine pouvoient-ils par- „ ler: que les deux Barques Françoiſes étoient parvenues à conduire le Bâ- „ timent dans la Rade d'Odwen; que les Habitans après avoir débarqué u- „ ne partie des marchandiſes, s'étoient chargés de faire tenir ſa Lettre aux „ Marchands Anglois de Morlaix, pour les preſſer d'aller prendre poſſeſſion „ de ces richeſſes au nom de la Compagnie d'Angleterre „. Couper ajoûtoit que cette nouvelle ayant été confirmée par une Lettre du Bailli de Quimper, il s'étoit hâté, pour en rendre l'avis plus certain, de faire partir trois copies de celle de Badget, par autant de Barques, parce que le moindre délai devoit faire craindre que les Payſans de la Baſſe-Bretagne ne s'attribuaſſent le droit de s'emparer des marchandiſes; qu'il falloit néceſſairement s'adreſſer à la Cour de France, & que cette affaire lui paroiſſoit fort épineuſe; qu'il étoit réſolu de ſe rendre à Odwen, avec un autre Anglois nommé *Richard Roberts*, pour s'aſſûrer de l'état du Vaiſſeau par leurs propres yeux, & rendre à la Compagnie tous les ſervices qui dépendroient d'eux; qu'on prétendoit que le Bâtiment étoit de quatre cens tonneaux & de trois ponts; qu'il appréhendoit beaucoup de le trouver déja tout-à-fait dépouillé; qu'il entreprenoit le voyage d'Odwen ſur les inſtances de Badget & du Bailli de Quimper, mais plus ardemment encore par la conſidération qu'il croyoit devoir à la Compagnie: qu'auſſi ſe flatoit-il qu'elle auroit égard aux frais dans leſquels il alloit s'engager, d'autant plus qu'il avoit déja fait avancer de l'argent, & mis en mouvement quelques amis pour récompenſer ceux qui avoient ſauvé le Vaiſſeau, & qui devoient veiller à la conſervation des marchandiſes: que malgré les ſages meſures qu'il avoit priſes, il ne laiſſoit pas de ſouhaiter qu'on envoyât quelqu'un de Londres, par la voye de Rouen, avec les fonds néceſſaires; parce que Morlaix n'étoit point une Ville où la communication de l'argent fût aiſée par des Lettres de Change: enfin que les noms des quatre perſonnes vivantes étoient *Edmond White*, *Thomas Duckmanton*, *Samuel Smith*, & l'Indien; que leur vie étoit encore fort mal aſſûrée; qu'ils manquoient d'argent, & qu'ils n'avoient pas le pouvoir de diſpoſer de leurs propres marchandiſes.

Détail tiré d'une Lettre de Couper.

Détail d'une Lettre de Wotton.

LA ſeconde Lettre, dattée du mois de Mars 1611, eſt de *William Wotton*, qui s'étoit trouvé à Andierne, tandis que l'Union étoit dans cette Baye. Voici ſes propres termes. „ Le 8 de Février, je partis de Bordeaux ſur le „ *Polo-Hend*, & le 11, je perdis mon mât d'avant & mon gouvernail. La „ nuit du même jour je relâchai à *Oldeſycarre*. Le 13, deux Barques Fran- „ çoiſes ſauvérent l'*Union*, qui avoit échoué ſur des rocs. Le 14, je me ren- „ dis à bord de ce Bâtiment, & j'en amenai au rivage *Samuel Smith*, *Thomas* „ *Duckmanton* & M. *Edmond White*. Le 15, j'engageai *Guillaume Badget*, mon „ Marchand, à donner avis de cette triſte nouvelle aux Anglois de Morlaix. „ La Lettre partit le 18, & je payai deux écus pour le port. Un Indien, „ qui étoit avec les trois Anglois ſur le Vaiſſeau, mourut le 11, & je le fis „ enterrer le même jour. Le 21, M. White mourut auſſi, & je lui rendis „ le même office. Le 22, MM. *Roberts & Couper* arrivérent de Morlaix, [&] „ le 4 de Mars ils furent ſuivis par *Guillaume Coarey* leur hôte. Le 5 je me „ rendis à bord dans ma Chaloupe, & *Coarey* y vint pendant la baſſe marée:

„ je

„ je deſcendis à fond de cale, & j'en rapportai un échantillon de mauvais „ poivre. Le 6 je partis d'*Oldeſycarre*. Le 8 je vins à Morlaix. Le 17 Mr. „ *Hide* y arriva auſſi.] Je partis le 22, & j'arrivai la nuit ſuivante à l'Iſle „ de Whigt; [le 24 je me rendis à *Hampton*, & le 28 à *Londres*.]

Rowles. 1610

Ces deux Lettres ſont ſuivies d'une explication que Purchaſſ ſe procura ſans doute par ſes propres ſoins. Après les dommages que le Vaiſſeau avoit eſſuyés en Bretagne, il y reſta deux cens tonneaux de poivre, une certaine quantité de benjoin, & quelques étoffes de ſoye de la Chine, que Bradshaw avoit achetées à *Tekou*, dans l'Iſle de Sumatra, d'un Bâtiment Chinois que la tempête y avoit jetté. En allant aux Indes, l'Union avoit touché à Saldanna, où il s'étoit arrêté pour conſtruire ſa Pinaſſe. Il avoit perdu ſon Capitaine dans l'Iſle de Madagaſcar, & pluſieurs de ſes gens à Zanzibar. Il avoit fait ſa cargaiſon de poivre à Achin, à Priaman, à Paſſeman & à Tekou. A ſon retour, il avoit rencontré le Capitaine Henri Middleton, à qui il avoit remis pluſieurs caiſſes d'argent monnoyé. Il n'avoit alors que trente-ſix hommes en bonne ſanté. Enſuite, ayant manqué l'Iſle de Sainte Hélène, la plus grande partie de ſon Equipage avoit été emportée par diverſes maladies, après avoir paſſé le Cap-Verd. Dix Anglois & quatre Guzarates, qui étoient à l'extrêmité, avoient demandé inſtamment d'être reçus ſur une Barque de Briſtol qu'ils avoient rencontrée, & ce changement leur avoit ſauvé la vie. On a vû à quel nombre le reſte étoit réduit en arrivant ſur la Côte de Bretagne. M. Simonſon, habile Conſtructeur de Vaiſſeaux, qui fut envoyé de Londres pour éxaminer l'Union & pour le radouber, s'il étoit poſſible, le déclara incapable de ſervir plus long-tems. On n'en ſauva que l'artillerie, les marchandiſes & les meubles. De ſoixante-dix-ſept Anglois qui compoſoient l'Equipage à ſon départ de Londres, il n'en revint que neuf en Angleterre, & trois Guzarates; en y comprenant ceux qui étoient paſſés ſur la Barque de Briſtol, & qui étoient échappés à la mort.

Autres explications recueillies.

Triſtes reſtes de l'Union.

CHAPITRE IX. (a)

Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1609. (b).

David Middleton. 1609.

[DANS les vûes qui avoient fait équiper l'*Aſcenſion* & l'*Union*, ſi l'on étoit fort éloigné de s'attendre à leur naufrage, on ne comptoit pas non plus de les revoir auſſitôt que les Bâtimens ordinaires de la Compagnie; comme il étoit important de leur fournir des prétextes pour s'arrêter long-tems aux Indes, & pour chercher les moyens d'éxécuter leur principale Commiſſion, la Compagnie, ſans même attendre le retour de *Keeling*, mit en mer l'*Expédition*, ſous la conduite du Capitaine David Middleton, & le chargea de marchandiſes qu'il devoit porter à Sharpey, avec ordre, s'il avoit épuiſé les ſiennes, de faire le commerce de ce ſupplément dans les Pays & les Ports qu'il

Raiſons de ce voyage.

(a) C'eſt le Chap. X. de l'Original. R. d. E.

(b) La relation de ce Voyage, qui eſt le cinquiéme qui a été entrepris pour le compte de la Compagnie, eſt extraite d'une lettre même de Middleton à quelques Marchands. Voyez *Purchas's Pilgr.* Vol. I. pag. 438.

Digitized by Google

DAVID MIDDLETON. 1609.

qu'il n'auroit point encore visités. L'Ascension approchoit alors de sa catastrophe ; & l'Union, trop abbatu par la séparation de son Amiral, par la perte de son Capitaine & par les disgraces de sa navigation, pour oser former des entrepriſes incertaines, se hâtoit de finir ses affaires, dans une aveugle impatience de venir chercher le précipice qui l'attendoit en Europe. Mais la confiance de la Compagnie ne laiſſant pas d'être établie sur des fondemens raisonnables, elle fit partir Middleton le 24 d'Avril 1609.]

Départ du Vaiſſeau l'Expédition.

DÈS le 13 de Mai, il eut la vûe de *Forte ventura* & de *Lancerote*. Le 10 d'Août, il relâcha dans la Baye de Saldanna, où il ne s'arrêta que jusqu'au 18, pour renouveller ses provisions. Enfin, il arriva au Port de Bantam le 7 de Décembre, après avoir manqué pendant la nuit l'Amiral Keeling, qui devoit avoir passé fort près de lui entre Madagascar & le Continent.

Il se hâte de quitter Bantam, pour éxecuter sa Commiſſion.

DANS l'étonnement de ne recevoir aucune nouvelle de l'Ascension & de l'Union, il ne perdit point un moment pour débarquer le fer qu'il apportoit au Comptoir de Bantam ; &, sans se donner même le tems de construire sa Pinasse, il résolut d'aller chercher des informations plus heureuses jusqu'aux Moluques. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir usé du pouvoir qu'il avoit reçu de la Compagnie, pour laiſſer M. Henſworth à la tête du Comptoir. Et comprenant que dans un nouvel office, parmi des Anglois qu'il ne connoiſſoit pas plus que les Javans, il avoit besoin de quelques perſonnes de confiance, il lui donna, quoiqu'à regret, trois de ses propres amis pour conseil & pour cortège. Ce changement ne supposoit pas que la Compagnie fût mécontente de Spalding ; mais comme il avoit fait un long séjour dans l'Inde, & qu'il en sçavoit fort bien la langue, Middleton se crut intéreſſé, pour le succès de sa Commiſſion, à se l'associer en qualité de Conseiller & d'Interprête. Ainsi, dans ce partage, Henſworth, loin de regarder l'emploi dont il étoit revêtu comme une préférence, s'affligea de ne pouvoir rendre, sur le Vaiſſeau, les services qu'on y attendoit de Spalding. D'ailleurs l'état du Comptoir n'étoit pas tranquille. Le Miniſtre de Bantam, sans ceſſe excité par les Hollandois, avoit augmenté les droits d'entrée pour les marchandiſes Angloiſes. Henſworth fut chargé par Middleton de déclarer à la Cour, qu'il ne se soûmettroit pas volontairement à cette injuſtice ; & que le Roi pouvoit user de son autorité pour contraindre les Anglois ; mais qu'il ne devoit jamais compter sur leur consentement.

Il prend Spalding pour Interprête.

MIDDLETON remit à la voile, le 18 de Décembre, dans le deſſein de se rendre droit aux Moluques. Le vent lui fut si favorable jusqu'au 27, que le même jour il passa les Détroits de *Deſolam*. Mais il fut ensuite arrêté, pendant dix jours entiers, par un calme d'autant plus insupportable qu'étant sous la Ligne il y essuya des ardeurs exceſſives ; sans compter que doutant de la Mouſſon d'Oueſt, il se voyoit menacé, si elle lui manquoit, de ne pouvoir continuer sa navigation. Cependant il fut assez heureux pour arriver le 8 de Janvier devant la Ville de *Button*. Après l'accueil favorable que les Anglois avoient reçu tant de fois dans cette Iſle, il ne balança point à faire demander des nouvelles du Roi & de la Famille royale. On lui apprit que ce Prince étoit engagé dans une furieuse guerre avec ses voiſins, & qu'ayant rassemblé toutes ses forces, il avoit laiſſé peu d'Habitans dans sa Capitale. Loin d'y jetter l'ancre, la crainte de s'expoſer à des propoſitions de secours qu'il auroit été difficile de refuſer, fit faire tant de diligence aux Anglois, qu'ils

1610.

Il arrive à Button qu'il trouve en guerre.

Digitized by Google

qu'ils passèrent les Détroits avant la fin du jour. Cependant ils ne purent éviter, le lendemain, la rencontre du Roi de Button avec toute son armée. Ce Prince ayant apperçu le Vaisseau, détacha une petite Pare pour s'informer de quelle Nation il étoit. Middleton ne cacha point qu'il étoit Anglois; mais parlant de ses affaires avec la chaleur d'un homme fort empressé, il demanda seulement s'il y avoit de l'eau dans quelque lieu voisin. On lui montra un endroit de la Côte où elle étoit en abondance. Il fut surpris, en s'en approchant, de se voir suivi de toute la Flotte Indienne. A peine eut-il jetté l'ancre, qu'une nouvelle Pare vint lui faire un compliment de la part du Roi, & le prier d'envoyer quelqu'un à ce Prince, pour l'entretenir des affaires de l'Europe. Spalding, qui se rendit aussi-tôt sur la Caricole royale, revint une heure après. Le Roi faisoit prier Middleton de ne pas précipiter son départ, & promettoit de le venir voir à bord le jour suivant.

David Middleton, 1610. Les Anglois rencontrent la Flotte du Roi de Button.

Il y vint effectivement, & les Anglois le reçurent avec un grand festin, lui & tous les Nobles de son cortège. Ensuite lui ayant fait un présent assez considérable, ils paroissoient se disposer à lever l'ancre, lorsque le Roi se mit à pleurer avec d'autres marques d'une vive affliction. Middleton lui demanda la cause de son chagrin. Il répondit que les Anglois l'accuseroient sans doute de mauvaise-foi, en voyant qu'il n'avoit point de marchandises à leur offrir, qu'il y avoit quatre mois que sa maison, où il avoit ramassé une grande quantité de noix & de fleur de muscade, de girofle, de bois de sandal, & d'étoffes du Pays, avoit été détruite jusqu'aux fondemens par un incendie; qu'il y avoit perdu, avec tant de richesses, une grande partie de ses femmes; mais que toutes ces pertes le touchoient moins que de ne pouvoir éxécuter la parole qu'il avoit donnée aux Anglois de tenir des marchandises prêtes pour leur arrivée, sur-tout lorsqu'il faisoit réflexion qu'il avoient équipé un Vaisseau à grands frais & traversé les mers dans cette espérance; qu'il étoit actuellement occupé d'une grande guerre avec toutes ses forces, ce qui ne lui permettoit pas d'employer ses Sujets à ramasser de nouvelles provisions; que si le Vaisseau Anglois n'étoit point arrivé la veille, il auroit livré bataille le même jour à son Ennemi; enfin qu'il juroit par la tête de Mahomet qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'éxécuter plus fidélement ses promesses. Après toutes ces excuses, il fit voir à Middleton de quel côté la principale Ville de son Ennemi étoit située, & supposant que son Vaisseau n'en passeroit pas fort loin, il le conjura d'y lâcher, en passant, quelques bordées de son artillerie. Middleton lui répondit que les Anglois étoient Etrangers dans l'Inde, & que ne connoissant pas même ses Ennemis, ils ne pouvoient les attaquer sans se rendre coupables d'une injustice; mais que si quelqu'un entreprenoit de nuire à ses Sujets tandis que le Vaisseau étoit sur ses Côtes, les Anglois employeroient toutes leurs forces pour la défense d'une Nation dont ils connoissoient la justice & la bonté. Cette réponse parut satisfaire le Roi. Il retourna sur sa Flotte, qui étoit composée d'environ quatre-vingt Caricolles, avec une infinité de Pares. Au même instant, les Anglois levèrent l'ancre.

Visite qu'ils reçoivent de ce Prince, & son entretien avec Middleton.

Prière qu'il fait aux Anglois.

Leur réponse.

Le 24 Janvier 1610, ils arrivèrent à l'Isle de *Bangaie*, d'où la crainte de quelque Ennemi avoit chassé le Roi & la plûpart de ses Sujets. Middleton ne put se procurer des informations certaines sur cet évènement. Cependant le Directeur d'un Vaisseau Hollandois, qui se trouvoit dans le Port, lui

Ils arrivent dans l'Isle de Bangale.

DAVID MIDDLETON. 1610.

lui dit qu'autant qu'il en avoit pû juger par diverſes circonſtances, l'Ennemi de cette Iſle étoit le Roi de *Macaſſar*, & que la raiſon qui avoit fait fuir le Roi de Bangaie, qui étoit Gentil, étoit la crainte d'être forcé à recevoir le Mahométiſme. Middleton ſe perſuada au contraire que c'étoient les Hollandois mêmes qui avoient rendu l'Iſle déſerte par leurs menaces, & par l'entrepriſe d'y bâtir un Fort. A la vérité ils avoient abandonné ce deſſein, lorſqu'après la fuite des Inſulaires il n'étoit reſté preſque perſonne à ſoûmettre. Mais quoiqu'ils n'euſſent point alors de Vaiſſeaux dans le Port, & que le Comptoir ne fût compoſé que de quatre Marchands, ce ſeul Directeur avoit pris un tel aſcendant, qu'aucun Indien n'auroit eu la hardieſſe de lui déplaire. Il avoit deux maiſons remplies de femmes, qu'il avoit choiſies entre les plus jolies de l'Iſle, & un grand nombre d'Eſclaves des deux ſéxes. Son caractère d'ailleurs étoit d'aimer toutes ſortes d'amuſemens; &, pendant quelques jours que les Anglois paſſèrent dans l'Iſle à ſe rafraîchir, ils lui trouvèrent l'humeur fort agréable. Il paſſoit les jours entiers à ſe réjouir au milieu de ſes femmes. La danſe & le chant étoient ſes paſſions favorites après celles de la bonne-chere & de l'amour. Comme il étoit de fort belle taille, il prenoit plaiſir à ſe tenir preſque nud, ſuivant l'uſage du Pays. Sa puiſſance étoit ſi bien établie, qu'il s'étoit rendu comme indépendant des Hollandois mêmes. Le lieu de ſa demeure étoit aſſez voiſin d'Amboyne: mais ſi le Gouverneur Hollandois de cette Ville avoit beſoin de lui parler, il falloit qu'il lui envoyât deux Facteurs en ôtage juſqu'à ſon retour. Cette exceſſive autorité venoit particuliérement de la confiance que le Roi de Ternate avoit eue pour lui. Ce Prince l'avoit chargé de lever les Tributs en ſon nom dans toutes les Iſles de ſa dépendance, & ſouvent le petit Monarque Hollandois ne lui remettoit que ce qu'il jugeoit à-propos.

Raiſon qui en avoit fait fuir le Roi.

Autorité & caractère ſingulier d'un Directeur Hollandois.

LES Anglois trouvèrent dans l'Iſle de Bangaye des rafraîchiſſemens délicieux. Ils étoient en état de les goûter. Les maladies avoient tellement reſpecté leur Vaiſſeau, qu'après une ſi longue navigation, ils ſe portoient mieux qu'à leur départ d'Angleterre. Ils remirent à la voile le 29 de Janvier. Le vent étoit aſſez favorable; mais toute la nuit ils furent emportés au Sud par des courans ſi impétueux, qu'ils perdirent quinze lieuës ſans avoir pu ſe reconnoître. Ce contre-tems obligea le Capitaine d'abandonner ſon deſſein, pour les Moluques, & de porter vers les Iſles de Banda, qu'il découvrit le 5 de Février. On redoubla les efforts pour y aborder avant la nuit. Mais en approchant du rivage, Middleton ſe fit précéder par ſon Eſquif, pour recevoir des informations de quelques Habitans attachés aux Anglois. Ils lui firent répondre que les Hollandois ne laiſſoient entrer aucun Vaiſſeau étranger dans la Rade; que s'il s'expoſoit à tomber entre leurs mains, ils prendroient ſur ſon Vaiſſeau tout ce qui conviendroit à leurs beſoins, & ſe feroient eux-mêmes les arbitres du prix: que lorſqu'il arrivoit quelques Joncs avec des marchandiſes propres à ces Iſles, ils les arrêtoient, ſans leur permettre de parler aux Habitans, & les conduiſoient derrière le Château, ſous leur propre artillerie; de ſorte qu'il n'en ſortoit pas un Matelot ſur lequel on ne tirât preſqu'à coup ſûr, & qu'il y avoit alors quinze grands Joncs, qui étoient retenus dans cet eſclavage.

Les Anglois ſont trompés par les courans.

Tyrannie des Hollandois à Banda.

UN ſi triſte récit, joint au chagrin de n'apprendre aucune nouvelle de l'*Aſcenſion* & de l'*Union*, fit regréter à Middleton d'avoir pénétré ſi loin dans ces Mers.

Mers. On n'avoit pas manqué de l'informer à Bantam de tous les outrages que Keeling avoit eſſuyés à Banda; [mais il s'étoit flatté que s'il y trouvoit Sharpey & Rowles, leurs trois Vaiſſeaux réunis ſeroient en état de ſe faire reſpecter.] Cependant il n'en prit pas moins la réſolution de ſe préſenter dans la Rade, en bonne poſture. Le Gouverneur du Château jugeant à cette hardieſſe que c'étoit quelque Bâtiment Hollandois, envoya au devant de lui une Pinaſſe de trente tonneaux. Mais auſſi-tôt qu'elle l'eut reconnu pour un Anglois, elle s'arrêta vis-à-vis de lui, & retournant ſur ſes traces, elle ne lui laiſſa pas même le moyen d'entrer dans la moindre explication.

David Middleton. 1610. Sage conduite de Middleton.

Après avoir paſſé le reſte du jour à l'ancre, il s'avança vis-à-vis de Lantor. Son intention étoit de feindre qu'il ignoroit la conduite & les diſpoſitions des Hollandois. Il ſalua la Ville de toute ſon artillerie; & ſans marquer aucune défiance, il alla mouiller ſi proche de leurs Vaiſſeaux, qu'il étoit à la portée du canon. Il lui vint auſſi-tôt une Barque du Gouverneur, qui lui propoſa d'entrer dans le Port, & de deſcendre enſuite au rivage, pour y montrer ſa Commiſſion. Middleton répondit qu'il ne faiſoit qu'arriver dans cette Mer, & qu'en ſe préſentant aux Iſles de Banda, il avoit cru ſe trouver dans un Pays libre, mais que ne dépendant en effet de perſonne, il ne vouloit montrer ſa Commiſſion & s'ouvrir ſur ſes affaires, ni au Gouverneur, ni à perſonne au monde. On lui demanda ſi ſon Vaiſſeau étoit en marchandiſe ou en guerre. Sa réponſe fut qu'il payeroit fidélement tout ce qu'il prendroit. A quelques menaces qu'on ôſa lui faire, il répondit encore que rien ne l'empêcheroit de demeurer ſur ſes ancres, & que ſi l'on entreprenoit de s'y oppoſer, il prendroit le parti de ſe défendre. Les Hollandois le quittèrent avec de vives marques d'indignation & de colère.

Sa réponſe aux Députés du Gouverneur.

Les Inſulaires reçoivent bien le Vaiſſeau Anglois.

A peine furent-ils partis qu'il vint à bord une multitude d'Inſulaires, qui félicitèrent les Anglois de leur arrivée. Middleton apprit d'eux l'état des affaires du Pays. Les Habitans auroient ſouhaité d'entrer en commerce avec lui, s'ils n'euſſent été rétenus par la crainte des Hollandois, avec leſquels ils vivoient alors tranquillement. Mais ceux de Puloway & de Pulorin étoient moins d'accord avec le Gouverneur. Middleton croyant pouvoir tirer quelque avantage de cette méſintelligence, chargea Spalding d'entretenir en particulier un Inſulaire de Puloway, qui ſe trouvoit à bord avec les autres, & de lui offrir une récompenſe, s'il vouloit aſſûrer les Habitans de ſon Iſle que les Anglois payeroient les épices en marchandiſes ou en argent, qu'ils prendroient ſur eux le ſoin de les tranſporter dans leur Bâtiment, & que n'ayant pas beaucoup de meſures à garder avec les Hollandois, ils trouveroient le moyen d'achever leur cargaiſon. En effet, ne reconnoiſſant point d'autres droits que ceux du commerce, Middleton étoit réſolu de les éxercer ſans ménagement.

Le matin du jour ſuivant, il vit arriver deux Barques; l'une venoit du Château, & l'autre de la part du Vice-Amiral, avec des ordres abſolus pour le Capitaine Anglois, d'entrer dans le Port. Middleton retint les Hollandois à dîner. Après les avoir traités civilement, il leur déclara qu'il ne changeroit point de poſte, & qu'il étoit réſolu d'en courir tous les riſques; que les deux Nations étant amies en Europe, il ne pouvoit craindre raiſonnablement que les Hollandois vouluſſent commencer la guerre aux Indes, & que s'ils avoient réellement cette vûe, ce n'étoit pas un particulier tel que lui qui devoit

Diſputes fort vives des Hollandois avec Middleton.

DAVID MIDDLETON. 1610.

voit ſe conduire dans cette ſuppoſition. Malgré ces diſcours, l'Officier qui commandoit la Barque du Gouverneur, lui dit ouvertement qu'il ne devoit pas s'arrêter dans le lieu où il avoit jetté l'ancre, & que s'il continuoit d'y demeurer, on étoit réſolu de l'en chaſſer par force. „ J'y demeurerai, re- „ pliqua Middleton, auſſi-long-tems que le lieu me paroîtra commode, par- „ ce que je n'ai pas d'autre régle à ſuivre que ma commodité ; & lorſque „ je commencerai à me trouver mal ici, j'irai me placer dans le meilleur „ endroit du Port. „ Les Hollandois répondirent que le Pays leur appartenoit. „ Eh bien! leur dit Middleton, j'en ſuis donc ici plus en ſûreté, car „ je ſuis dans le Pays des amis du mien. „ Ils le quittèrent fort mécontens.

Préparatifs des Anglois pour ſe défendre.

AVANT la fin du jour, il débarqua quelques piéces d'artillerie pour les faire conduire ſur le penchant d'une colline, derrière le Vaiſſeau; & ſe propoſant d'y faire quelques retranchemens, il comptoit d'être en état de ſe défendre avec ce double ſoûtien. Mais comme il avoit donné ordre en même-tems de ſonder la Rade autour de lui, il y trouva tant de rocs, & le fond ſi dangereux, que cette découverte le fit changer de penſée. Il fit rentrer à bord deux piéces de canon, qui étoient déja ſur le rivage; &, le lendemain, il envoya Spalding, dans l'Eſquif, au Gouverneur du Château, avec une Lettre, à laquelle il lui défendit de rien ajoûter de bouche. Elle a paru digne d'être conſervée:

Middleton écrit au Gouverneur.

„ SI vous conſidérez avec un peu de réflexion que vous avez ici beaucoup „ d'Ennemis & peu d'amis, que je ſuis Chrétien, & que vous avez be- „ ſoin de quantité de choſes que j'ai ſur mon Vaiſſeau, vous ne rejetterez pas „ l'offre que je vous fais de vous accommoder de ce qui vous eſt néceſſaire. „ Nos Princes étant amis en Europe, je ſerois fâché que leurs ſujets euſſent „ ici quelque différend. A l'égard de l'ordre que vous m'avez envoyé d'aller „ jetter l'ancre ſous le canon de votre Château, je crois avoir ici le privi- „ lége que nos Princes accordent mutuellement à leurs ſujets, d'aller & de ve- „ nir ſans obſtacle dans les lieux où ils s'attribuent quelque pouvoir, & de „ s'arrêter dans les Rades, quand il ne leur plaît pas d'entrer dans les Ports. „ Par rapport à ma Commiſſion, que vous ſouhaitez de voir, je ſuis homme „ d'une naiſſance qui ne doit rien à la vôtre; & quand vous voudrez me „ traiter avec égalité, je ne refuſerai pas de vous montrer ma Commiſſion. „ Convenons ſeulement de nous trouver, ou ſur l'eau, chacun dans une Bar- „ que également armée, ou dans tout autre lieu qui ne m'éloigne pas plus „ de mes forces que vous ne le ſerez des vôtres. Mais pourquoi tant d'em- „ barras dans nos préliminaires? S'il eſt vrai, comme on me l'a dit, que vous „ ayez un Traité de commerce avec les Habitans de *Lantor*, ſuppoſez que „ je ſuis du nombre, & traitez-moi comme un Indien pour mon argent; je „ vous en aurai de l'obligation, car il me ſera toûjours plus agréable de com- „ mercer avec vous qu'avec eux. D'ailleurs, comme vous êtes en guerre „ avec les Iſles de Puloway & de Pulorin, vous comprenez bien que j'en „ puis tirer des épices, ſans que vous ayez aucun moyen de vous y oppoſer. „ Je vous demande réponſe ſur tous ces articles, & je l'attens par les mains „ du Porteur de ma Lettre. En attendant rien ne m'empêche d'être avec „ amitié, votre très-humble, &c. *Signé* Middleton, ſur mon Vaiſſeau, le 7 „ Février 1610.

SPALDING

Spalding & ſon cortége furent reçus civilement au Château, & conduits au Gouverneur, qui étoit alors à délibérer avec ſon Conſeil. La Lettre de Middleton fut ouverte & lue dans l'Aſſemblée. On refuſa d'y répondre par écrit, mais le Gouverneur ne fit pas difficulté d'apprendre à Spalding quelles étoient les réſolutions du Conſeil. Les Hollandois avoient dans le Port trois grands Bâtimens, chacun de mille tonneaux, & trois Pinaſſes, chacune de trente. Un des trois Vaiſſeaux, nommé *le grand Soleil*, étant déſormais hors d'état de ſervir, ils devoient le faire approcher du Vaiſſeau Anglois juſqu'à l'abordage, y mettre le feu dans cette ſituation, & le faire ſauter avec trente barils de poudre qu'ils y avoient déja portés. Dans cette vûe, ils avoient nommé les gens qui devoient le conduire hors du Port, & préparé les chaînes qu'ils devoient employer en abordant les Anglois. Pluſieurs Barques étoient prêtes à le ſuivre, pour recevoir ceux qui devoient le conduire, auſſi-tôt qu'ils l'auroient bien embraſé & qu'ils verroient le feu prêt à gagner la poudre. Pendant cette éxécution, les deux autres Bâtimens devoient s'approcher des Anglois à la portée du mouſquet, pour les battre de leur artillerie; & pluſieurs grandes Barques avoient ordre de voltiger à l'entour, en les harcelant encore avec les fléches & les bales.

David Middleton. 1610. On refuſe de répondre à ſa Lettre; mais on fait des menaces terribles.

Quoiqu'il y eût peut-être plus d'affectation que de réalité dans ce récit, on ne manqua point de le confirmer par divers mouvemens qui pouvoient lui donner de la vrai-ſemblance. Spalding voyant les préparatifs qui ſe faiſoient ſur le grand Soleil, ſe hâta de porter toutes ces nouvelles à bord. Middleton en fut ſérieuſement allarmé. Il crut devoir renoncer à ſa fierté, & deſcendre promptement au rivage, pour s'expliquer avec le Gouverneur, avant que les hoſtilités fuſſent commencées. Il prit ſa Commiſſion; & s'étant mis dans ſa Chaloupe, avec le Pavillon d'Angleterre, il fit avertir le Gouverneur, en touchant à terre, qu'il lui demandoit quelques momens d'entretien. Au même moment, il fut ſurpris de le voir ſortir du Château, & venir à ſa rencontre avec ſes principaux Officiers. Trois cens Soldats qui formoient la garniſon, ſe rangèrent en haie juſqu'à la Mer. Le canon du Château ſe fit entendre, & la garniſon fit trois décharges de ſa mouſqueterie. Ce fut avec cette pompe que Middleton fut conduit à la maiſon du Gouverneur, qui lui avoit fait prendre la droite en marchant, & qui lui avoit rendu tous les honneurs. Ils s'aſſirent tous deux dans la chambre du Conſeil, ſur deux fauteuils, qui ſembloient avoir été préparés; car tout le reſte de l'Aſſemblée fut placé ſur des bancs. Le Gouverneur abuſa de la facilité qu'il avoit à parler, pour faire quantité de complimens aux Anglois ſur leur arrivée, mais ſans toucher au ſujet de leur querelle. Middleton impatient l'interrompit; &, tirant ſa Commiſſion, il lui dit que n'ayant pû lui perſuader qu'il n'étoit point un Pirate, il avoit pris le parti de lui en apporter des preuves. Alors il montra le papier qui contenoit ſes pouvoirs, il en lut rapidement la premiére ligne, & comme s'il n'eût pu douter qu'on ne fût ſatisfait de cet éxorde, il remit le papier dans ſa poche.

Middleton ſe laiſſe effrayer & deſcend à terre.

Accueil qu'il reçoit.

Toute l'Aſſemblée ſe récria auſſitôt, & demanda la lecture entière de la Commiſſion. Middleton répondit d'un air ferme, qu'il n'y conſentiroit pas, tant qu'il lui reſteroit un ſouffle de vie: qu'il lui ſuffiſoit d'avoir lu ſon nom & fait voir le Sceau d'Angleterre. Enſuite il ſe leva comme s'il n'eût plus penſé qu'à retourner au Vaiſſeau; mais on le pria de demeurer quelques

On s'accorde en apparence.

Digitized by Google

David Middleton. 1610.

ques momens. On entra dans quelques discours, les uns fort civils, d'autres moins mesurés. A la fin les Hollandois s'adoucirent, & firent apporter des rafraîchissemens. On but à la prospérité des deux Nations; après quoi le Gouverneur fit voir aux Anglois les logemens & les fortifications du Château. Tout y étoit en fort bon ordre, & bien fourni d'armes & de munitions.

Middleton promet d'entrer dans le Port.

(c) Middleton n'ignorant pas que l'argent & les promesses, applanissent les plus grandes difficultés; prit adroitement l'occasion d'offrir mille livres sterling pour obtenir la liberté de faire sa cargaison, & promit une chaîne d'or, qu'il portoit autour du col, à celui qui lui procureroit cette faveur. Il ajoûta qu'il payeroit les épices au dessus du prix ordinaire. Après avoir jetté ce fondement, il dit au Gouverneur que les Hollandois devant être enfin persuadés que son Bâtiment n'étoit point un Vaisseau de guerre, il ne feroit plus difficulté d'entrer dans le Port. On lui répondit qu'on étoit prêt à lui rendre toutes sortes de services. Comme la nuit approchoit, il prit congé de l'Assemblée. Tandis qu'il rentroit dans sa Chaloupe, on fit une décharge de toute l'artillerie du Château, & les Vaisseaux qui étoient dans le Port le saluèrent aussi à son passage.

Il y entre.

Le lendemain qui étoit le 8 de Février, il conduisit son Vaisseau entre le Château & les Batimens Hollandois. Il les salua de plusieurs décharges, auxquelles on répondit avec usure. Aussitôt qu'il eut mouillé l'ancre, le Gouverneur & ses principaux Officiers lui rendirent leur visite à bord. Ils y acceptèrent un dîner, qui fut accompagné de tous les témoignages possibles de confiance & de joie. On parla ensuite de cargaison; mais ni les raisons, ni les offres, ne purent faire obtenir aux Anglois la permission d'acheter une seule livre d'épices. La réponse du Gouverneur fut toûjours qu'il n'accorderoit pas cette permission pour racheter sa vie. Middleton perdant l'espérance de se la procurer ouvertement, résolut de commencer par faire sa provision d'eau, & de tenter ensuite la fortune. Mais on ne lui permit pas même d'envoyer ses tonneaux au rivage, sans qu'ils fussent accompagnés d'un Hollandois, pour observer si les gens du Vaisseau ne parloient point aux Habitans. Lorsque les tonneaux furent remplis, Spalding reçut ordre d'aller dire au Gouverneur que Middleton étoit résolu de partir. Les Hollandois parurent fort surpris; &, le vent étant Oüest, ils ne purent s'imaginer quelle route les Anglois alloient prendre. Cependant, étant en effet sortis du Port, ils furent suivis par deux Barques Hollandoises, dont l'une s'approcha d'eux, & leur déclara de la part du Gouverneur qu'il leur défendoit d'aller dans aucune des Isles. Middleton répondit qu'il ne connoissoit point de droit au Gouverneur pour lui envoyer des ordres, & que loin de les recevoir, il alloit se rendre aussi vîte qu'il lui seroit possible à *Pulowy*, d'où il consentoit que les Hollandois vinssent le chasser s'ils croyoient le pouvoir. La Barque ne fût pas plûtôt rentrée dans le Port avec cette réponse, qu'il en sortit une Frégate, à voiles déployées. Middleton, résolu de combattre, assembla tous ses gens pour leur inspirer la même résolution. Il leur dit que s'ils vouloient le seconder avec un peu de cou-

Il en sort mécontent.

Les Hollandois le poursuivent.

(c) La 2de. Section de l'Original commence ici. R. d. E.

Digitized by Google

courage, il ſe propoſoit de viſiter toutes les Iſles en dépit des Hollandois. Et joignant les libéralités aux exhortations, il leur promit, non-ſeulement de leur donner tout ce qui étoit à lui ſur le Vaiſſeau, mais d'aſſûrer pour toute leur vie une ſubſiſtance honnête à ceux qui auroient le malheur d'être eſtropiés. David Middleton. 1610.

L'ardeur du Capitaine en répandit une ſi vive dans l'Equipage, que tout le monde jura de hazarder ſa vie pour l'intérêt de la Compagnie des Indes, & l'honneur de la Nation. Mais la Frégate voyant qu'on ſe préparoit à la bien recevoir, prit le parti de rentrer dans le Port. Tandis que les Anglois luttoient avec aſſez de difficulté contre le vent, l'Amiral, le Vice-Amiral & le Lieutenant du Château s'agitèrent beaucoup ſur les Bâtimens qui étoient dans le Port, ſans que Middleton pût ſçavoir quelles étoient leurs intentions. Lorſque le Vaiſſeau eut gagné le vent, & qu'il ſe trouva ſecondé par le courant qui alloit à l'Eſt-Nord-Eſt, il avança de ſi bonne grace, qu'étant bien-tôt proche de Puloway, Spalding fut envoyé dans la Chaloupe, avec cinq hommes, pour aſſûrer les Habitans que les Anglois étoient partis du Château en querelle avec le Gouverneur & qu'ils venoient leur offrir d'acheter leurs épices, argent comptant, s'ils n'aimoient mieux des marchandiſes en échange. Il leur promit auſſi que le Capitaine deſcendroit lui-même dans leur Iſle, auſſitôt qu'il auroit trouvé quelque endroit ſûr pour jetter l'ancre. Pendant l'abſence de Spalding, il arriva deux Barques de Lantor, qui demandèrent aux Anglois pourquoi ils avoient abandonné leur Côte. On leur répondit que la force du courant avoit emporté le Vaiſſeau, & qu'on n'avoit pas eu deſſein d'ailleurs d'aller plus loin qu'à Puloway, où l'on avoit déja député un Facteur, pour diſpoſer cette Iſle au commerce; que ſi les Habitans de Lantor vouloient vendre leurs épices aux Anglois, plûtôt qu'aux Hollandois qui n'étoient venus que pour s'emparer de leur Pays, on prendroit tout ce que cette Ville avoit actuellement dans ſes magaſins, & l'on n'épargneroit rien pour la rendre contente du marché. Les Indiens des deux Barques partirent fort ſatisfaits de cette promeſſe.

Sa fermeté les oblige de ſe retirer.

Il ſe rend à Puloway.

Regrets des Habitans de Lantor.

Spalding avoit été reçu dans l'Iſle de Puloway avec de grands témoignages de joie. Mais quoique tous les Habitans ſe fuſſent aſſemblés pour le combler de careſſes, ils n'avoient pas voulu convenir du prix des épices avant que le Capitaine Middleton fût arrivé. Cependant ils avoient offert d'en livrer à compte une certaine quantité. Middleton, ſur cet avis, donna ordre à Spalding de lui chercher, s'il étoit poſſible, un Pilote Indien, qui fût capable de ſituer ſon Vaiſſeau dans un lieu ſûr & commode. Spalding en parla aux Habitans. Il s'en trouva deux qui furent loués à frais communs; c'eſt-à-dire, que les Inſulaires donnèrent à l'un vingt piéces de huit, & Middleton la même ſomme à l'autre. S'étant rendus à bord la même nuit, ils tournèrent la proue vers Seran & conduiſirent le Vaiſſeau dans un lieu nommé *Gelogula*, où la Rade eſt aſſez bonne, à trente lieuës de Banda. Les Anglois ſe hâtèrent d'y prendre une maiſon. Ils commencèrent par fréter leur Pinaſſe; ce qu'ils n'avoient point encore eu le tems de faire. Mais la ſaiſon étoit ſi avancée & les Mouſſons ſi proches de leur fin que tous les momens demandoient d'être employés. La Pinaſſe fut achevée en deux jours, & nommée le *Hopewell*. Elle fut envoyée le 27 de Mars à Puloway, où elle n'arriva que le 31.

Les Anglois ſe rendent dans l'Iſle de Seran.

DAVID. MIDDLETON. 1610.

Ils commencent leur cargaiſon à Puloway.

IL reſtoit à régler le prix des épices. Les Habitans demandèrent quantité de droits & de gratifications. Enfin, l'on convint que les épices ſeroient payées au même prix qu'elles l'avoient été par le Capitaine Keeling, & que les Chefs recevroient quelques préſens. Il fallut même accorder en ſecret d'autres libéralités, car les Indiens ne ceſſent pas de demander; &, dans les circonſtances que j'ai repréſentées, il étoit important de ne pas les chagriner par des refus. Auſſitôt que le prix fut réglé, ils s'empreſſèrent de charger le *Hopewell*, qui revint à Gelogula avec d'excellentes marchandiſes. Mais comme il n'étoit que de dix tonneaux, & que la répétition des voyages entraînoit des longueurs, Middleton fut forcé de louër à Puloway une grande Pare, qui fut chargée de noix muſcades, & qui arriva heureuſement à Gelogula. On entreprit de la rendre beaucoup plus haute; &, dans l'eſpace de peu de jours, elle ſe trouva capable de porter vingt-cinq tonneaux. Douze des plus habiles Matelots furent nommés pour la conduire. Enfin rien ne manquoit aux eſpérances qu'on s'en étoit formées. Mais après avoir fait un voyage, elle diſparut, ſans qu'on ait jamais (*d*) eu la moindre information de ſon ſort. Le Hopewell, qui continua de faire pluſieurs fois le même voyage, n'ayant pû s'en procurer aucune nouvelle, on conclut qu'elle avoit péri dans une tempête qui s'étoit fait ſentir juſqu'à Seran, & dont le Hopewell même ne s'étoit ſauvé qu'avec peine. Middleton reſſentit un chagrin extrême de voir la ſaiſon prête à finir, ſans aucune apparence que ſa cargaiſon pût être achevée. Il n'ôſoit aborder à Puloway avec le Vaiſſeau, parce qu'il y avoit peu de ſûreté ſur la Côte. Ainſi ſe voyant rejetté à plus de ſix mois, il tourna ſes ſoins à chercher d'autres Bâtimens. Ayant appris qu'il y avoit à Lantor un vieux jonc, qui n'étoit pas fort éloigné des Vaiſſeaux Hollandois, il trouva le moyen de l'acheter ſecrétement, & l'habileté de ſes Matelots le mit en état d'être de quelque ſecours.

Ils ſont une perte qui les afflige beaucoup.

MAIS la perte des douze hommes qui avoient diſparu dans la tempête cauſoit beaucoup plus de peine aux Anglois. La plus grande partie de l'Equipage étant affligée par des maux de jambe, qu'on attribuoit au mauvais air de la Rade, il ne reſtoit preſque perſonne pour faire les voyages de Puloway dans le Hopewell; ou, du moins, ceux qui l'entreprenoient après s'être imparfaitement rétablis, ne manquoient point, à leur retour, de retomber dans des maladies beaucoup plus dangereuſes. Il s'en trouvoit pluſieurs qui avoient eu juſqu'à trois ou quatre rechutes. Au milieu de tant d'embarras, Middleton ſe voyoit preſque ſans reſſource. L'Iſle d'ailleurs étoit ouverte aux attaques des Hollandois, qui ne pouvoient avoir perdu le deſſein de faire périr ſon Vaiſſeau. Il n'ignoroit pas qu'ils avoient déja gagné par de grandes promeſſes une partie des Habitans, & qu'ils avoient pouſſé la haine juſqu'à offrir une ſomme conſidérable à quelques Brigands, pour ſe défaire de lui par le poiſon ou par d'autres voyes. A la vérité, il avoit entre les Inſulaires, des amis fidéles, qui l'avertiſſoient de ces perfides deſſeins, & qui l'exhortoient ſans ceſſe à la défiance. L'Iſle avoit aſſez d'Habitans, dans une fort petite étendue, pour être capable de réſiſtance, ſi les Indiens euſſent voulu réunir leurs forces. Les Anglois leur propoſérent de ſe fortifier par quelques ouvrages

Embarras extrême des Anglois.

Ils ſont expoſés à diverſes perfidies.

(*d*) *Angl.* ſans qu'on put avoir de ſes nouvelles pendant trois mois. R. d. E.

Digitized by Google

ouvrages dont ils leur tracèrent le plan. Ils leur offrirent même d'y travailler avec eux; [mais leurs conseils firent peu d'impression sur un peuple également lâche & paresseux. David. Middleton. 1610.

Cependant un Chef fort âgé, qui s'étoit attaché aux Anglois par inclination, se chargea de parcourir toutes les Isles & de rassembler les plus braves sur leurs Caricoles. Il avoit une famille nombreuse, dont il confia le soin à Middleton dans son absence. Entre plusieurs filles, il s'en trouvoit une assez jolie, qui inspira des desirs déréglés à quelques Matelots. Le plus emporté fit naître aux autres le dessein de la tirer à l'écart, pour abuser de sa foiblesse. Cette infâme entreprise n'auroit pû manquer de réussir, sans la rencontre imprévue de Spalding, qui se promenant alors dans le même lieu, sauva la jeune Indienne, & reconnut les trois coupables malgré la promptitude avec laquelle ils prirent la fuite. Il ne balança point à déclarer leur nom; & tout l'Equipage, qui sentoit de quelle importance il étoit de se concilier les Insulaires, marqua la même ardeur à demander que le crime fût puni. Middleton résolut de faire un exemple. Les trois Matelots furent condamnés à recevoir le fouet dans la place même de Gelogula, & tous les Habitans invités à voir ce spectacle. Cette preuve d'estime & d'amitié pour leur Nation en reconcilia un grand nombre aux Anglois. Plusieurs mêmes de ceux que les Hollandois avoient gagnés par leurs artifices, vinrent confesser à Middleton ce qu'on leur avoit proposé pour le perdre, & lui promirent autant de fidélité que de zèle contre les ennemis communs de leur Isle & des Anglois.

Secours qu'on leur procure.

Ils tâchent de se concilier les Indiens.

Le vieux Chef revint heureusement, avec tout le succès qu'il avoit espéré de sa négociation.] Il avoit engagé les Habitans de plusieurs Isles à s'unir contre la tyrannie des Hollandois, du moins pour se défendre de leurs invasions, & repousser le joug qui les menaçoit. Leurs Caricoles n'ayant pas tardé longtems à paroître, ils formèrent une petite Flotte, qui prit d'abord conseil des Anglois; mais la tranquillité qu'ils virent à leurs Ennemis ayant échauffé leur courage, ils oublièrent les bornes dans lesquelles Middleton s'efforçoit de les contenir, jusqu'à tenter une descente dans l'Isle de Nera & se saisir de plusieurs Hollandois. [Le Gouverneur du Château se persuada qu'ils n'avoient pas poussé si loin l'outrage, sans être soûtenus & peut-être conduits par les Anglois. Il se resserra dans sa place, & députant un de ses Officiers à Middleton, il lui fit demander s'il devoit le regarder désormais comme l'ennemi de la Hollande. Il ne fut pas difficile au Capitaine de former sa réponse. Loin de se connoître en guerre, il protesta qu'il ne souhaitoit que des prospérités à l'établissement Hollandois, & qu'il n'avoit point de part aux entreprises des Indiens; mais qu'étant venus aux Isles de Banda, par le droit commun de toutes les Nations, pour y exercer honorablement le commerce, & n'ayant pas trouvé dans les Hollandois la faveur qu'il avoit espérée, il étoit naturel qu'il tournât vers les lieux d'où il pouvoit tirer plus d'avantage: que ses vûes n'alloient pas plus loin; & que si le traitement qu'il avoit reçu du Gouverneur le dispensoit de prendre parti contre les Indiens, il promettoit qu'aussi longtems que les Hollandois ne recommenceroient point à l'insulter, il n'accorderoit aucun secours aux Indiens contre eux. Après ce discours qu'il affecta de prononcer avec beaucoup de modération, il ne cacha point au Député qu'il avoit trouvé dans les Isles enne-

Les Indiens insultent les Hollandois.

Réponse de Middleton aux plaintes du Gouverneur.

DAVID MIDDLETON. 1610.

mies de la Hollande, toutes les facilités qu'il avoit desirées pour son commerce. Il prit même plaisir à lui faire voir que sa cargaison étoit riche & fort avancée. Mais il se garda bien de lui apprendre la perte de ses douze Matelots, & le misérable état des autres, à quoi l'air continuoit d'être si funeste, qu'à peine en restoit-il neuf en bonne santé.

Les Hollandois prennent le parti de la patience.

A juger de l'effet de sa réponse par la conduite des Hollandois, il y a beaucoup d'apparence que le Gouverneur n'ôsant porter ses ressentimens à l'extrêmité, ou craignant peut-être d'affoiblir trop le Château s'il en faisoit sortir une partie de sa garnison pour monter ses deux Vaisseaux, prit le parti de fermer les yeux sur le commerce des Anglois, en remettant sa vengeance contre les Insulaires après le départ de Middleton.] On ne vit plus paroître un seul Hollandois hors des murs; & si les besoins de la Place obligeoient quelque Barque de sortir du Port, elle étoit toûjours si bien armée que les Indiens n'ôsoient s'en approcher.

[LE Fort que les Habitans de l'Isle avoient bâti au côté d'une montagne, d'où il tiroient sur le Château des Hollandois, ne laissoit pas d'incommoder beaucoup ces derniers; il les empêcha même d'éxécuter le dessein qu'ils avoient tenté souvent, & qui étoit d'enlever la Pinasse. Ce qui leur auroit été facile, car dans neuf voyages qu'elle fit, tout son équipage ne put être composé que de sept hommes; le reste étant malade, à l'exception de cinq personnes qu'on avoit laissé à Puloway; & ce qui augmentoit l'embarras des Anglois, étoit la cherté des vivres, & des pluies continuelles qui les incommodoient fort.]

Middleton fait amener le Jonc de Lantor.

CEPENDANT Middleton se vit forcé de faire amener, pendant la nuit, le Jonc qu'il avoit acheté à Lantor, sans avoir trouvé même le tems d'y faire quelques réparations indispensables. Les Hollandois ayant appris qu'il l'avoit acheté, & voyant ses Ouvriers qui se disposoient à le radouber, tenoient un Vaisseau prêt pour le mettre en piéces aussitôt que les Anglois auroient fini leur travail. Spalding, chargé de le conduire à Puloway dans les ténébres, s'acquitta heureusement de sa commission; mais il y avoit peu d'utilité à tirer d'un Bâtiment qui manquoit de voiles, & qui étoit presque nud. Middleton se trouvant alors à Puloway, envoya le Hopewell au Vaisseau, pour en apporter tout ce qu'on pourroit retrancher à ses propres besoins. Trois semaines se passèrent sans qu'on vît arriver Davis, qui avoit été nommé pour ce voyage.

Allarmes de Middleton pour sa Pinasse.

On s'allarma beaucoup de ce retardement, sur-tout lorsqu'on eut appris que les Hollandois s'étoient saisis de plusieurs grandes Barques qui portoient des vivres à la Flotte Indienne. Dans l'inquiétude que Middleton conçut pour sa Pinasse, il résolut de profiter d'un assez beau tems pour se mettre dans un Esquif, seul Bâtiment qu'il eût alors à Puloway; car la prudence ne lui permettoit pas de se hazarder dans le Jonc. Cinq matelots qu'il avoit près de lui se trouvoient si malades, qu'il fut obligé de louër deux Indiens pour suppléer à leurs fonctions.

Il s'expose en mer sur l'Esquif.

A peine eut-il perdu la vûe de la terre, qu'il s'éleva une tempête furieuse, contre laquelle il n'eut point d'autre ressource que de s'abandonner à la violence des flots. Il arriva néanmoins à la vûe de Seran; mais la Mer battoit contre le rivage avec tant d'impétuosité, qu'il perdit l'espérance de pouvoir aborder. Comme la nuit approchoit, il résolut avec ses deux Indiens, & ses cinq Malades, d'employer tous ses efforts pour se soûtenir en mer jusqu'au

qu'au lendemain. La violence des vents n'ayant fait qu'augmenter, il fut pouſſé, au commencement des ténèbres, contre une chaîne de rochers, au travers deſquels la faveur du Ciel lui fit trouver un paſſage. Dans le trouble d'une ſi dangereuſe ſituation, il ne penſa qu'à gagner le rivage qui étoit derrière les rochers. Il y réuſſit avec le même bonheur. L'Eſquif étoit ſi plein d'eau, & quelques marchandiſes, qu'il y avoit apportées, dans un état ſi triſte, que les premiers ſoins furent donnés à ces deux objets. Mais tandis que les malades mêmes n'y épargnoient pas leur travail, un des deux Indiens fit remarquer à l'autre qu'on étoit tombé dans un autre péril. Leur frayeur s'étant déclarée par des exclamations, le Capitaine, qui leur demanda ce qui les allarmoit après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, apprit d'eux, que loin d'être dans l'Iſle de Seran, comme il ſe l'étoit figuré, il ſe trouvoit dans une Iſle de Cannibales, qui ne les reconnoîtroient le lendemain à la lumière du jour, que pour les tuer & les dévorer. Il ajoutèrent que ces barbares Inſulaires ne prenoient jamais de rançon pour leurs Priſonniers, & que dans le reſſentiment qu'ils conſervoient de quelques injures des Portugais, ils faiſoient rôtir les Chrétiens tout vifs, pour en tirer cette cruelle vengeance avant que de les manger. [Que ſi on ne vouloit pas ſe remettre promtement en Mer, ils iroient chercher quelqu'endroit où ils puſſent ſe cacher; car il étoit ſûr que dès que le matin ſeroit arrivé, les Cannibales ne manqueroient pas de ſe tranſporter ſur le rivage pour aller à la découverte des Pêcheurs, qui auroient pu s'y être arrêtés pendant la nuit.]

David Middleton. 1610.

Dangers qu'il y eſſuye.

Quoique Middleton mît ce récit au nombre des fables que les Indiens ſe plaiſent à raconter de leurs ennemis, il conçut que les Habitans de l'Iſle étoient fort mal avec ceux de Puloway & de Seran, & qu'il n'étoient pas mieux diſpoſés pour les Européens. La Lune commençoit à luire, & le vent à perdre ſa force; & la marée venant encore le favoriſer, il ne balança point à quitter ce dangereux rivage. Il fallut beaucoup d'adreſſe & d'efforts pour ſe conduire pendant le reſte de la nuit. Cependant le jour fit appercevoir une Côte que les deux Indiens reconnurent pour la partie occidentale de Seran. Comme ils s'en approchoient à force de rames, ils découvrirent une Barque (*e*) échouée, dans laquelle il furent extrêmement ſurpris de reconnoître deux Anglois, qui ne marquèrent pas moins d'admiration en reconnoiſſant leur Capitaine. Il apprit d'eux qu'étant partis avec Herniman, Contre-Maître du Vaiſſeau, dans l'inquiétude où l'on étoit pour les affaires de Puloway, ils avoient été pouſſés fort loin par la tempête; & qu'ayant regagné cette Côte, où ils avoient jetté l'ancre, un coup de vent avoit rompu leur cable & les avoit fait échouer ſur le rivage. Herniman étoit allé dans la Ville voiſine, pour en appeller quelques Hommes à ſon ſecours. En effet le rivage fut couvert, en un moment, d'Inſulaires, que la curioſité ou l'eſpérance du pillage attiroit. La vûe du Capitaine ſervit à les contenir. Il deſcendit pour ſe rendre à la Ville, & parler lui-même au Chef des Indiens. Il trouva qu'Herniman avoit pris le parti de retourner par terre au Vaiſſeau, qui n'étoit qu'à douze milles, [dans la Rade de Gelogula.] Le Chef des Indiens ne lui avoit pas refuſé ſon aſſiſtance; mais il l'avoit remis à deux ou trois jours,

Ils reviennent à Seran, où ils trouvent d'autres Anglois en danger.

Ils trouvent peu de ſecours dans les Indiens.

(*e*) Cette Barque ſe nommoit la *Diligence*: il eſt ſurprenant qu'il n'en ſoit pas parlé auparavant.

DAVID MIDDLETON. 1610.

jours, pendant leſquels il ne falloit qu'un coup de vent pour ſubmerger la Barque. Un Indien de Gelogula, qui ſe trouvoit par hazard dans ce lieu, déclara ouvertement à Middleton que le Chef ſouhaitoit de la voir périr, pour ſe faire une Pare de ſes débris. Eſpérant peu d'être ſecouru, il prit la réſolution de ſuivre par terre Herniman, avec un ſeul de ſes cinq Anglois, qui ſe crut aſſez rétabli pour l'accompagner. Il louä des Guides. Le chemin étoit facile pendant deux ou trois lieuës; mais il arriva au bord d'une riviére qu'il falloit traverſer. Son Compagnon n'étant point en état de nager, il le renvoya ſur leurs traces, & lui donna ſes habits à porter dans la Barque, [à l'exception d'un petit manteau d'écarlatte, dont il chargea un de ſes guides] Pour lui, que l'eau n'effrayoit point, & qui demeuroit auſſi nud que les Indiens, il ſe diſpoſoit à ſe jetter à la nage, lorſque ſes Guides l'avertirent que la riviére étoit remplie d'Alligators, & qu'il ne devoit pas s'y expoſer ſans quelque arme pour ſe défendre. Ils avoient leurs couteaux, que leur uſage, en nageant, eſt de porter dans la bouche; [& ſouvent ils n'arrivent à l'autre rive qu'après avoir tué deux ou trois de ces monſtres. Un d'entre eux offrit le ſien au Capitaine, & prit un bâton dont il eſpéroit le même ſecours pour ſe défendre.] Non-ſeulement la riviére étoit aſſez large, mais le courant étoit devenu fort rapide par la pluie du jour précédent. La difficulté fut ſi grande au milieu du Canal, que les Guides conſeillérent à Middleton de retourner au bord qu'il venoit de quitter. Pendant qu'il leur répondoit, pour les aſſûrer de ſon courage & de ſes forces, il fut touché par le bâton de celui dont il avoit le couteau (*f*); & ſe figurant que c'étoit un Alligator, il ſe donna des mouvemens qui lui firent perdre toute attention à la force du courant; de ſorte que manquant de force pour réſiſter, il fut emporté juſqu'à la Mer, où la violence des vagues le jetta fort rudement contre un angle de la Côte. Les Indiens plus accoutumés que lui à ces périlleuſes avantures, ne furent pas longtems à le réjoindre, Ils lui trouvérent les épaules & le corps briſés ou meurtris dans pluſieurs endroits. Cependant, aprés avoir pris quelques heures de repos, il ſe vit en état de gagner le Vaiſſeau. On y fut extrêmement ſurpris de le voir arriver dans cet équipage. Herniman dont le voyage s'étoit fait plus heureuſement, avoit déja fait partir les ſecours néceſſaires pour la Barque & l'Eſquif. Les Matelots qu'il avoit chargés de cette commiſſion, revinrent fort mécontens du Chef de la Ville Indienne, qui, dans l'eſpérance de profiter de la diſgrace des Anglois, leur refuſa juſqu'à la moindre aſſiſtance.

Périls auxquels Middleton s'expoſe.

Il arrive à ſon Vaiſſeau.

La Pinaſſe échappe à la tempête.

(*g*) ON fut conſolé le jour ſuivant par l'arrivée de l'Hopewell qui revint à Gelogula chargé d'épices. Il avoit été jetté par un furieux orage à trente lieuës de Banda; &, le vent n'ayant point changé pendant pluſieurs jours, il n'avoit pas eu peu de peine à ſe rendre maître de ſa courſe. On le déchargea dés la nuit ſuivante, & Middleton y monta auſſitôt, pour ſe rendre à Puloway avant que le chagrin de n'y voir arriver perſonne, fît prendre à Davis la réſolution de partir, à toutes ſortes de riſques, avec le jonc de Lantor. Il n'y avoit que le déſeſpoir qui pût lui inſpirer ce deſſein, car le Jonc n'avoit pas un clou; & les Serruriers du Pays n'ayant pas l'art d'en forger,

(*f*) *Angl.* de celui qui portoit ſon manteau. R. d. E.

(*g*) La 3e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

ger, Davis n'avoit pu tirer d'eux qu'une ſorte d'épingles de fer qu'il avoit employées dans les endroits les plus néceſſaires.

David Middleton. 1610.

Middleton fut expoſé encore une fois à périr dans cette courſe. Les vents mirent ſa Pinaſſe ſur le côté, & les courans augmentèrent beaucoup le danger; car leur violence redoubla toûjours avec celle du vent. Ayant été pouſſé à l'Oueſt, il ne put gagner Puloway qu'après s'être rapproché du rivage de Seran. Dans les réflexions qu'il fit ſur tant de diſgraces, il obſerva que lui-même & ſes gens avoient toûjours été jettés à l'Oueſt par les orages. Cette remarque lui fit chercher ſur le Nord-Eſt de Puloway, une Rade où ſes Bâtimens puſſent tirer parti des orages mêmes, pour ſe rendre droit au Vaiſſeau.

Autres périls de Middleton.

Le long ſéjour que les Anglois avoient fait à Seran, n'avoit pas tourné à leur avantage dans l'eſprit des Inſulaires de Nera & de pluſieurs Iſles voiſines. Les Indiens de tous ces lieux s'étoient imaginé que la ſeule crainte des Hollandois avoit chaſſé Middleton; & ceux mêmes de Puloway, qui continuoient d'être en guerre avec la Colonie Hollandoiſe, paroiſſoient étonnés qu'ayant tant d'intérêt à les ſoûtenir, il ſe contentât de venir acheter leurs épices, ſans prendre part à leur querelle. Ceux-ci lui avoient demandé plus d'une fois, pourquoi il balançoit à ſe mettre à leur tête, pour aller forcer avec eux les Hollandois dans leur Fort. Il leur avoit répondu qu'étant ſujet d'un puiſſant Roi, il ne lui appartenoit pas de commencer la guerre ſans la participation de ſon Maître. Mais les autres, à qui l'éloignement ne permettoit pas de donner les mêmes explications, ou de les faire paroître ſi vraiſemblables, étoient d'autant plus portés à le mépriſer, que les Hollandois ne manquoient pas d'échauffer cette diſpoſition, en publiant autour d'eux que la Nation Angloiſe n'employoit que l'artifice pour faire réuſſir ſon commerce, & que dans les occaſions de guerre elle ne connoiſſoit point d'autre expédient que la fuite. Ces diſcours acquirent tant de force en ſe répandant d'Iſle en Iſle, qu'ils infectèrent juſqu'à celle de Puloway. Les Habitans s'imaginèrent qu'on pouroit inſulter ſans péril des gens ſi lâches, ſe ſaiſir de ceux qui étoient dans leur Iſle, & leur impoſer des loix dont ils ne ſe racheteroient que par la perte de leurs marchandiſes. Dans cette vûe, ils firent avertir le Scha Bandar de Nera, que s'il vouloit les ſeconder ils ſe mettroient en poſſeſſion de tous les biens, & peut-être du Vaiſſeau des Anglois. Cet Officier ne balança point à ſaiſir l'occaſion. Il ſe hâta de venir à Puloway. Davis (*b*) qui s'étoit déja reſſenti de la mauvaiſe humeur des Habitans, crut lui devoir porter ſes plaintes. Mais au lieu de trouver la faveur qu'il eſpéroit, ſa ſurpriſe fut extrême de n'en recevoir que des reproches, & de découvrir à pluſieurs marques le deſſein qui l'avoit amené.

Défiance que les Inſulaires conçoivent des Anglois.

Les Hollandois travaillent à l'augmenter.

Les Indiens forment le deſſein d'arrêter & de piller les Anglois.

Telles étoient les diſpoſitions, lorſque le Capitaine ſe fit voir avec ſa Pinaſſe. Son arrivée ferma la bouche aux plus mutins, & détermina le Scha Bandar même à ſe contraindre. [Les Chefs de l'Iſle avoient conçu pour Middleton, une eſtime mêlée de frayeur & d'amitié, qui les avoit toûjours contenus devant lui dans un profond reſpect. C'étoit la longueur de ſon abſence qui avoit donné à ces ſentimens le tems de s'altérer.] Auſſi n'eut-il pas plutôt

Middleton diſſipe ces nuages par ſon arrivée à Puloway.

(*b*) *Angl.* Spalding. R. d. E.

Digitized by Google

David Middleton. 1610.

tôt ſçu de Davis le complot qui s'étoit formé contre lui, qu'il aſſembla les principaux Habitans de l'Iſle. Il leur reprocha la facilité qu'ils avoient eue à ſe laiſſer ſéduire. Il les aſſûra que loin de manquer d'affection pour eux, ou de craindre les Hollandois, il auroit déja trouvé plus d'un moyen pour embarraſſer beaucoup le Gouverneur dans ſon Fort, s'il n'avoit été retenu par des principes dont il ne devoit pas légèrement s'écarter avec une Nation qui étoit amie de la ſienne en Europe. Il les rappella eux-mêmes à la bonne-foi qu'il lui voyoient éxercer dans ſon commerce, en les priant de juger par cet éxemple, des motifs qui lui faiſoient ménager les Hollandois. Enfin pour leur perſuader qu'il étoit auſſi éxempt de crainte que de défiance, & qu'il ne renonçoit point à l'envie de leur être utile, il leur dit que ſa cargaiſon étant preſqu'achevée, & que ſe propoſant de retourner en Europe au commencement de la nouvelle ſaiſon, il penſoit à laiſſer quelques-uns de ſes gens dans leur Iſle, autant pour cultiver leur amitié, que pour entretenir un commerce qui leur deviendroit de jour en jour plus avantageux. A l'égard de l'éloignement où il avoit tenu ſon Vaiſſeau, il lui fut aiſé de s'excuſer ſur la difficulté de trouver une bonne Rade à Puloway, & de juſtifier ſes intentions par les ſoins qu'il avoit déja pris pour en découvrir une au Nord-Eſt de l'Iſle. Le Scha Bandar même, qui avoit écouté ce diſcours avec tous les Chefs, ne put ſe défendre de l'impreſſion qu'il fit ſur ſon cœur. Il ne déguiſa point à Middleton les bruits qui s'étoient répandus au déſavantage des Anglois, ni même le deſſein qui l'avoit amené à Puloway: [qu'il ne devoit pas les blâmer, de ce qu'ils ſe défioient des Chrétiens; puiſque depuis pluſieurs années les Portugais & les Hollandois, ſous des apparences d'amitié, n'avoient cherché qu'à s'emparer de leur Pays] mais il lui promit de rendre déſormais plus de juſtice à la Nation Angloiſe, & d'aider même à ſes projets d'établiſſement, ſans aucun égard pour le mécontentement des Hollandois. [Ici l'Auteur de cette Relation, ſans s'expliquer nettement ſur les ordres dont Middleton étoit chargé par la Cour de Londres & par la Compagnie des Indes, laiſſe entrevoir que s'il eût rencontré l'*Aſcenſion* & l'*Union*, Puloway étoit un des premiers endroits de l'Inde où ſes propres deſirs l'auroient porté à conſtruire un Fort. C'étoit vraiſemblablement les vûes qu'il formoit là-deſſus pour l'avenir, qui lui avoient déja fait chercher ſur les Côtes de cette Iſle une Rade ſûre & commode. D'ailleurs, quoique le rivage eût ſes dangers dans le lieu où la Pinaſſe & les Barques avoient tant de fois abordé, il ne lui paroiſſoit pas impoſſible, avec un peu d'art & de travail, d'y former un Port où dix Vaiſſeaux puſſent être fort bien à couvert.

Il reſſerre l'amitié avec les Indiens.

Remarque ſur le deſſein des Anglois.

Ils achevent avantageuſement leur cargaiſon.

Après cette réconciliation, le commerce fut pouſſé plus vivement que jamais, ſans que les Hollandois, dans un ſi long intervalle, entrepriſſent de le troubler autrement que par leurs inſinuations & leurs diſcours. Le Jonc fut réparé à force de ſoins. Peu de jours après, la cargaiſon du Vaiſſeau ſe trouva complette; mais comme il reſtoit à Middleton quelques marchandiſes de l'Europe, il crut ne les pouvoir mieux employer qu'à groſſir ſa proviſion d'épices. Il en mit trente tonneaux de plus dans le Jonc; & ſe déterminant tout-à-fait à laiſſer Spalding dans l'Iſle, avec *Chapman* pour Facteur, & dix Matelots, il acheta un autre Jonc de quarante tonneaux, qu'il devoit leur laiſſer à ſon départ. Le Hopewell étoit à la fin de ſes ſervices. Comme ſes planches n'avoient qu'un demi-pouce d'épaiſſeur, elles avoient été percées

Digitized by Google

ſi généralement par les vers, qu'il falloit travailler ſans ceſſe à la pompe; & dans des occupations, ou des maladies ſi continuelles, on n'avoit trouvé ni le tems ni le moyen de les calfeutrer. On ſauva de ſes débris tout ce qu'on en put tirer pour fortifier les deux Joncs.

David Middleton. 1610.

Middleton auſſi ſatisfait de l'affection des Indiens que du ſuccès de ſon commerce, ne penſa plus qu'à faire ſes adieux aux Habitans de Puloway, & qu'à les attacher à Spalding par des bienfaits & des promeſſes. Ils s'engagèrent, non-ſeulement à le traiter avec tous les égards qu'ils devoient à ſa qualité de Marchand & d'Etranger, mais à lui laiſſer la liberté de vivre familièrement au milieu d'eux, [ſans lui rien déguiſer de leurs pratiques & de leurs uſages. C'étoit la plus grande preuve qu'ils puſſent lui donner de leur confiance, & le point où les Hollandois étoient affligés de n'être point encore parvenus à Banda. Il ſemble qu'après cette remarque, on devroit trouver dans la Relation quelque détail de ces uſages, dont la communication étoit permiſe à Spalding. Mais j'ai fait remarquer aſſez ſouvent que la curioſité des Marchands Anglois ne s'étend point au-delà de leur commerce.]

Spalding & Chapman, demeurent à Puloway avec dix Matelots.

Middleton partit de Puloway, le 7 de Septembre, avec le Jonc de Lantor. Il arriva le 10, au Vaiſſeau, qu'il ne trouva pas tout-à-fait chargé, comme il ſe l'étoit figuré, parce que dans le trajet de Puloway à Seran, l'eau avoit altéré ſept tonneaux de muſcades. Il y ſuppléa des épices du Jonc. Enfin, après avoir fait un plus long ſéjour aux Iſles de Banda qu'aucun Anglois avant lui, il quitta la Rade de Gelogula, que d'autres nomment la *Baye de Keeling*, ſans voile de perroquet. Il l'avoit perdue dans ſon premier paſſage de Puloway à Seran, & divers obſtacles l'avoient empêché de réparer cette perte. Comme c'étoit aſſez pour lui faire croire que le Jonc iroit plus vîte que lui, il chargea le Patron, qui ſe nommoit *Muſgrave*, d'une Lettre pour Bantam, en lui recommandant de faire toute la diligence poſſible. Cependant lorſqu'il eut ſuppléé par l'adreſſe aux voiles qui lui manquoient, il rejoignit le Jonc, qui ne ſe trouva point alors capable d'avancer auſſi vîte que lui, ſans mettre plus de voiles qu'il n'en pouvoit porter. Le Capitaine, craignant que dans l'état où il étoit, il ne s'y fit quelque voie d'eau, lui donna ordre de le ſuivre doucement juſqu'à Bantam. Comme il étoit réſolu d'y calfeutrer ſon Vaiſſeau, il prévoyoit que cette opération lui donneroit aſſez de tems pour l'attendre. Ainſi, portant droit à l'Iſle de Java, il entra le 9 d'Octobre dans la Rade de Bantam.

Le Vaiſſeau Anglois & le Jonc quittent les Iſles de Banda.

Ils arrivent à Bantam.

Les premières nouvelles qu'il y reçut lui cauſèrent beaucoup de chagrin. *Henſworth* & *Neetles*, tous deux Chefs du Comptoir, étoient morts depuis ſon départ. Toutes les marchandiſes qu'il leur avoit laiſſées étoient encore à vendre. Les Chinois ne trouvant perſonne dans le Comptoir à qui ils puſſent prendre confiance, s'étoient tournés preſque tous vers celui de Hollande; & les plus fidéles amis des Anglois, ſembloient avoir oublié juſqu'au nom de l'Angleterre. D'un autre côté, l'Equipage de Middleton étoit accablé de maladies. En arrivant dans la Rade, il fut obligé par le grand nombre de ſes malades, de les laiſſer à bord ſous la conduite de ſon Chirurgien; & s'étant approché du rivage dans le Jonc, il ne trouva point aux Javans cet air de ſatisfaction avec lequel ils recevoient ordinairement les Anglois. [Cependant il deſcendit ſans aucune marque de défiance. Les Domeſtiques qui reſtoient

DAVID MIDDLETON. 1610.

toient dans le Comptoir, lui firent une triſte peinture de leur ſituation. Ils ne manquoient pas de fidélité, puiſqu'ils avoient conſervé les marchandiſes; mais ils avoient manqué de hardieſſe ou d'induſtrie, & le commerce Anglois étoit dans une langueur dont il paroiſſoit fort difficile de le relever. Middleton ſe hâta de voir les Officiers du Roi. Il reçut d'eux un accueil ſi froid, qu'il en conçut de fort mauvais augures.

Triſte état du Comptoir Anglois.

DANS une ſi fâcheuſe perſpective, il eut recours au Scha Bandar, ancien Protecteur du Comptoir Anglois. Il le trouva fort picqué d'avoir été négligé ſi long-tems, & ſes premiers diſcours furent un reproche d'ingratitude. Mais après l'explication de pluſieurs circonſtances qu'il ignoroit, il prit un viſage plus ouvert. Middleton lui fit quelques préſens, qui achevérent de lui rendre ſes anciennes diſpoſitions. Il promit d'envoyer au Comptoir les Chinois qui étoient dans ſa dépendance; & pour premier ſervice, il conſeilla au Capitaine de faire quelque fête, qui reveillât dans la Ville l'idée qu'on y avoit autrefois de la Nation Angloiſe.

Middleton regagne le Scha Bandar.

BURMAN, Facteur Hollandois, à qui Middleton rendit une viſite, lui marqua beaucoup d'étonnement de la négligence que les Anglois avoient eue pour leur Comptoir. Mais l'intérêt qu'il affectoit d'y prendre, n'étoit qu'un artifice, pour pénétrer leurs vûes. Il s'étoit imaginé qu'il n'avoient abandonné ſi longtems leurs affaires à Bantam, que dans le deſſein de former d'un autre côté quelque meilleur établiſſement; &, voyant le Vaiſſeau Anglois ſi bien chargé des épices de Banda, il alloit juſqu'à craindre qu'il n'eût trouvé le moyen d'y chaſſer les Hollandois de leur Fort. Middleton, qui démêla une partie de ces ſoupçons, le raſſûra par le récit de ce qui s'étoit paſſé dans ſon voyage. Il y joignit des plaintes ſi naturelles ſur la conduite que le Gouverneur Hollandois avoit tenue avec lui, que l'ayant perſuadé de ſa bonne-foi il le fit rentrer inſenſiblement dans les vûes de paix & d'union qui avoient régné ſi longtems entre les deux Comptoirs.]

Il ſe réconcilie avec les Hollandois.

[DANS ce tems-là on vit arriver un petit Vaiſſeau qui après avoir été à la Chine, au Japon, à Ternate, à Makian, à Coromandel, à Patane, & à Jor, étoit allé à Amboyne & à Banda, pour y faire ſa charge; mais n'ayant pas pû y réuſſir, il avoit été forcé de ſe rendre à Bantam pour y charger du Poivre. En paſſant près de Puloway, il avoit fait une décharge de toute ſon artillerie; un boulet qui avoit traverſé la Maiſon d'un Indien, pénétra dans le Comptoir Anglois, où il perça quelques bales de Marchandiſes & bleſſa dangereuſement un homme. Middleton avoit ſi bien pris ſes meſures pour établir ſon commerce à Banda, que quoiqu'avant ſon arrivée les Hollandois y euſſent deux Vaiſſeaux déja à moitié chargés, depuis qu'il y avoit été, ils n'avoient pas pû acheter une ſeule livre d'Epices. Irrités du ſuccès des Anglois, ils avoient réſolu d'enlever toute leur cargaiſon, & dans cette vûe, les deux Vaiſſeaux s'étoient avancés dans un tems où il leur auroit été aiſé d'éxécuter leur entrepriſe, mais un calme qui ſurvint (a) la leur fit manquer

(a) Ce récit nous prouve que le ſuccès des Anglois doit moins être attribué à la prudence de Middleton, qu'à un effet du Hazard. Car que devenoient toutes leurs marchandiſes, ſi le vent avoit été favorable aux Hollandois & peut-être même que ceux-ci leur avoient permis de négocier ſi fort à leur aiſe dans l'eſpérance de faire une plus riche priſe.

Digitized by Google

quer, après quoi ils furent obligés de prendre la route de Bantam pour s'y charger de Poivre. En chemin ils découvrirent un Vaiſſeau, qu'ils prirent pour celui de Middleton; auſſi-tôt ils réſolurent de lui enlever ſa charge. Mais il ſe trouva que c'étoit le Vaiſſeau nommé la *Province de Hollande*, qui alloit à Banda, & qui venoit des Moluques, où il n'avoit pas pû ſe fournir d'épices. Ayant appris des deux autres qu'il n'y avoit pas plus de profit à faire à Banda, il vint avec eux à Bantam.]

David Middleton. 1610.

Tandis que Middleton s'efforçoit ainſi de rétablir les affaires des Anglois, il arriva dans le Port de Bantam une Flotte Hollandoiſe de huit Vaiſſeaux, qui ſe propoſoit d'employer l'année entière à faire ſa cargaiſon. Comme elle devoit aller aux Moluques & à Banda, elle prit à Bantam quantité de planches & d'autres matériaux, pour les Forts de Hollande. [L'Amiral apprenant que les Anglois ne faiſoient qu'arriver de Banda, s'informa curieuſement de l'état où ils avoient laiſſé cette Colonie. Loin de lui déguiſer leurs idées, Middleton & Davis, qui ne prévoyoient point que l'Angleterre dût jamais entreprendre de troubler les Hollandois dans leurs poſſeſſions, lui communiquèrent tout ce qu'ils avoient obſervé ſur les fortifications du Château de Nera & ſur les commodités du Port.

Ainsi, par ſa complaiſance & ſon adreſſe, Middleton parvint à réparer le déſordre de ſon Comptoir. Il n'oublia point le conſeil du Scha Bandar. La ſeule difficulté qui retardoit ſa fête étoit le triſte état de ſes gens, & le petit nombre de ceux qu'il y pouvoit employer.] Davis même fut atteint d'une maladie ſi dangereuſe, qu'on déſeſpéra long-tems de ſa vie. Un des Quartier-Maîtres, mourut dans les plus affreuſes douleurs. Trois Matelots eurent le même ſort, & les deux tiers de l'Equipage s'en croyoient ſans ceſſe menacés. [Cependant, de trente ou quarante hommes qui reſtoient ſains, la moitié ſuffiſant pour la garde du Vaiſſeau & du Jonc, tout le reſte reçut ordre de ſe rendre au Comptoir, où l'on commença les préparatifs d'une réjouiſſance ſolemnelle. Le Scha Bandar & pluſieurs autres Seigneurs du Pays furent invités le 27 d'Octobre à ſe trouver le lendemain au ſpectacle, avec les Chinois amis de l'Angleterre & les principaux Hollandois du Comptoir & de la Flotte. La fête conſiſtoit dans une illumination, qui fut ſuivie d'un grand ſouper, & d'une danſe où les Javans prirent beaucoup de plaiſir. Middleton pour faire ſa cour au Roi de Bantam, avoit fait écrire le nom de ce Prince en caractères du Pays ſur un grand nombre de cartons, ornés de fleurs & de figures, avec diverſes deviſes qui exprimoient ſes vertus. Cette galanterie fut ſi goûtée au Palais, que le Scha Bandar fit demander le lendemain tous les cartons pour les préſenter au Roi, qui avoit deſiré impatiemment de les voir.]

Il donne une fête, malgré la maladie de ſes gens.

Galanterie que Middleton fait au Roi de Bantam.

Middleton balança s'il ne devoit pas demeurer lui-même à Bantam, pour ſe charger de la direction du Comptoir. Mais, n'ayant plus que *Davis* & *Clayborne*, à qui il pût confier la conduite du Vaiſſeau, l'état de langueur où il les voyoit réduits lui fit craindre qu'ils ne mouruſſent dans le voyage. Le reſte de ſes malades ne ſe trouvoit pas mieux de l'air de Bantam. Il en périſſoit quelqu'un tous les jours. [Un des nouveaux Facteurs qui avoient été nommés pour le Comptoir, après avoir conſervé une ſanté ferme depuis ſon départ d'Angleterre, fut attaqué du mal qui affligeoit les autres depuis ſi longtems, & n'y réſiſta que 24 heures. C'étoit une ſorte de ſcorbut intérieur, qui

Il penſe à retourner en Europe, malgré les maladies de ſes gens.

DAVID MIDDLETON. 1610.

qui ne ſe manifeſtoit au dehors qu'aprés avoir corrompu preſque inſenſiblement tous les viſcéres, & qui commençoit à ſe déclarer par une enflure douloureuſe des cuiſſes & des jambes. Il n'y avoit rien à craindre de plus funeſte des incommodités de la plus longue navigation.] Enfin, Middleton n'eut pas plûtôt calfeutré ſon Vaiſſeau, & mis l'ordre néceſſaire au Comptoir, qu'il ſe crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de mettre promptement à la voile.

Les Hollandois tranſportent des femmes aux Indes.

TROIS jours avant ſon départ, quatre Bâtimens d'une nouvelle Flotte Hollandoiſe [compoſée de neuf Vaiſſeaux] entrèrent dans la Rade. Ils apportoient un grand nombre de femmes, pour ſervir à peupler leurs Colonies. La plûpart de ces malheureuſes créatures étoient ſi affoiblies par la fatigue du Voyage, qu'il fallut les tranſporter du rivage à la Ville ſur des brancards. Le même jour, il arriva un Vaiſſeau Hollandois de Ternate, avec des lettres qui portoient avis que l'Amiral de cette Nation avoit eu la tête emportée d'un coup de canon dans un combat contre les Eſpagnols, en allant aux Manilles; que ſon Vaiſſeau avoit été pris avec deux autres, & qu'un quatriéme avoit mieux aimé ſe faire ſauter que de ſe rendre. Ces quatre Bâtimens étoient chacun de mille tonneaux. On avoit appris peu auparavant, de Manille même, que Paul *Van Cardan*, autre Général Hollandois, qui commandoit depuis quatre ans dans les Indes, étoit tombé entre les galères Eſpagnoles qui l'avoient fait priſonnier, & que tout ſon l'Equipage avoit été mis à la chaîne. Les Hollandois offrirent une groſſe rançon pour tant de Captifs. Mais on leur impoſa pour condition, d'abandonner les Forts qu'ils avoient élevés dans ces Iſles; & rien n'ayant pû les engager à retirer leurs troupes, ils eurent l'humiliation de voir leur Géneral en priſon pendant quinze mois. Enſuite, deux Vaiſſeaux de Hollande, prirent un Gouverneur Eſpagnol, dans ſon paſſage de Manille aux Moluques; ce qui leur donna l'occaſion d'obtenir la liberté de Paul Cardan par un échange. Mais cet infortuné Général eut le malheur de retomber entre les mains des Ennemis de ſa Nation, qui le renfermèrent, pour la ſeconde fois, dans une étroite priſon.

Diſgraces qu'ils eſſuyent contre les Eſpagnols.

Woodles eſt laiſſé pour Facteur à Bantam.

LE ſeul Facteur que Middleton fut en état de laiſſer à Bantam ſe nommoit *Richard Woodles*, [homme à qui ſon eſprit & ſon courage auroit acquis une réputation brillante dans toute autre profeſſion que celle du commerce. Il avoit eu juſqu'alors peu d'occaſions d'exercer ces deux qualités; mais le Capitaine qui les lui connoiſſoit, ſe figura qu'elles pouvoient n'être pas inutiles dans la ſituation où il venoit de rétablir le Comptoir; & ce qu'il lui recommanda ſeulement fut d'y joindre dans la même proportion, la douceur & la prudence. Il lui donna un Domeſtique fidéle, & ſix Matelots, qui ſans être entiérement guéris ſembloient promettre de ſe retrouver bientôt en meilleure ſanté.] Enfin il laiſſa des ordres pour Spalding, qui le chargeoient à ſon retour des Iſles de Banda, d'entreprendre le voyage de *Sukkadania*, dans l'Iſle de Borneo, pour le commerce des diamans. Etant parti le 16 de Novembre, il eut un paſſage fort heureux juſqu'à la Baye de Saldanna. Il y jetta l'ancre le 20 de Janvier. Des informations, [que l'Auteur n'explique point, mais qui étoient contenues apparemment dans quelqu'une de ces inſcriptions dont j'ai fait remarquer l'uſage,] lui apprirent que le Chevalier Henri Middleton ſon frére étoit arrivé dans cette Baye le 24 de Juillet,

Diamans de Sukkadania. Middleton arrive à Saldanna. Informations qu'il y trouve.

Digitized by Google

Juillet, & qu'il en étoit parti le 10 du mois ſuivant. Il y trouva de même, c'eſt-à-dire ſans qu'on nous apprenne entre les mains de qui, la copie d'une Lettre que ſon frère avoit écrite à la Compagnie de Londres le jour d'après ſon arrivée, & qu'il avoit envoyée par un Bâtiment Hollandois qui partoit de la même Baye. L'Auteur obſerve que cette Lettre n'ayant jamais été remiſe à la Compagnie, il ſeroit imprudent de ſe fier aux Hollandois pour des ſervices de cette nature. David Middleton. 1611.

☩ [Middleton acheva ſon voyage avec le même bonheur qui l'avoit accompagné dans toutes ſes entrepriſes. S'il n'avoit pas rencontré l'Aſcenſion & l'Union, qui avoient eu l'un & l'autre un ſort bien différent, il n'avoit pas laiſſé d'éxécuter la principale partie de ſa Commiſſion; non-ſeulement par l'habileté avec laquelle il avoit conduit ſon commerce, mais encore par le ſoin qu'il avoit eu de rapporter ſes obſervations au but de la Cour de Londres & de la Compagnie. Au reſte, il n'eſt pas ſurprenant que des ſecrets de cette nature ne ſoient pas expliqués plus clairement dans la Relation.] [Il avoit tant ſur ſon Vaiſſeau, que ſur le Jonc qu'il avoit laiſſé ſous le commandement de Herniman, pour la valeur de 25071½ Réales, en noix Muſcades & autres épiceries.] Heureuſe fin de ſon voyage.

Fin du Livre Troiſième.

Digitized by Google

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE QUATRIÈME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS AUX INDES ORIENTALES, ENTREPRIS PAR UNE COMPAGNIE DE MARCHANDS.

CHAPITRE PREMIER. (a)

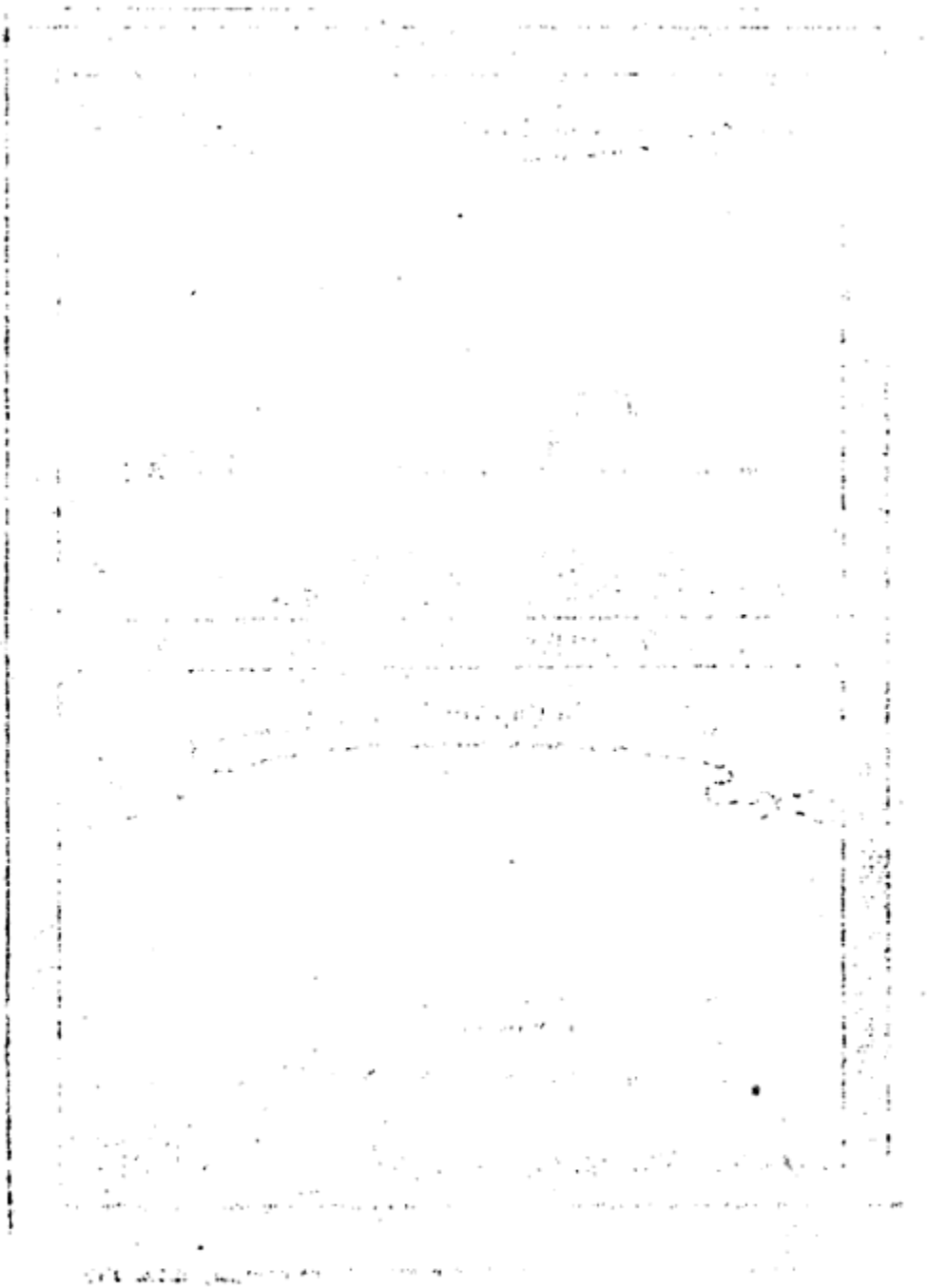
Voyage de Sir Henri Middleton à la Mer Rouge & à Surate, en 1610.

Sir HENRI MIDDLETON. 1610. Motifs de ce Voyage.

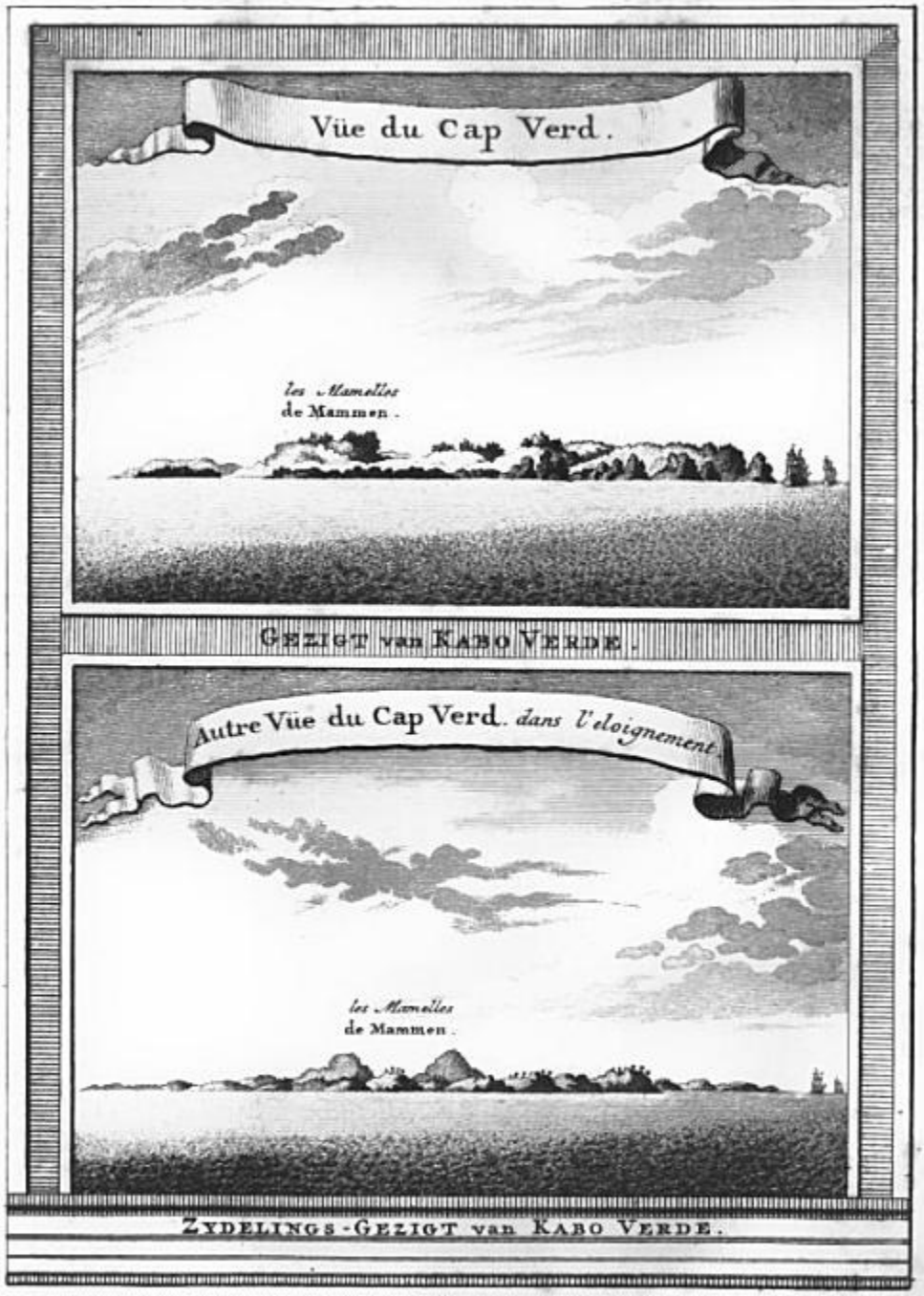
IL ſeroit inutile de ſuppoſer à l'Auteur de ce Voyage des vûes plus myſtérieuſes qu'il ne s'en attribue lui-même. Il étoit homme de naiſſance; mais aſſez mal avec la Fortune, pour ne pas rougir, à l'exemple de ſon Frère, d'employer ſon habileté & ſon courage au ſervice de la Compagnie des Indes Orientales. Il fut nommé pour commander, avec le titre d'Amiral, trois Vaiſſeaux que la Compagnie envoyoit aux Indes, & lui-même s'eſt fait l'Hiſtorien de ſon Voyage.

(a) C'eſt le Chap. XI. du 3e. Livre de l'Original. R. d. E.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Voyage. Voilà les ſeuls éclairciſſemens qu'il donne ſur les motifs de ſon entrepriſe.]

Sir Henri Middleton. 1610.

Les trois Vaiſſeaux ſe nommoient *The Trade's Increaſe*, c'eſt-à-dire, *l'Accroiſſement du Commerce*; le *Pepper-Corn*, & le *Darling*. Le premier, commandé par l'Amiral, étoit de mille tonneaux; le ſecond de deux cens cinquante, & le troiſième de cent nonante. Ils avoient à leur ſuite une Pinaſſe de cent cinquante tonneaux, nommée le *Samuel*, qui étoit chargée de vivres & d'autres proviſions. (*b*)

Nom des Vaiſſeaux de la Flotte.

La Flotte mouilla le premier de Juin 1610 dans la rade du Cap-Verd, ſous une Iſle où l'Equipage d'un Bâtiment François de Dieppe travailloit avec beaucoup d'ardeur à fréter une petite Pinaſſe. Le grand mât de l'Amiral paroiſſant demander quelque réparation, les Charpentiers qui s'y employèrent furent ſurpris de le trouver ſi vermoulu, trois pieds au-deſſus du pont, que ſi le tems eût été plus mauvais, il n'auroit pû réſiſter au moindre orage. Sir Henri fit deſcendre quelques-uns de ſes gens au rivage, avec ordre de chercher des arbres qui convinſſent à ſes beſoins. Il s'en trouva de ſi bons, qu'il en fit couper pluſieurs, pour les occaſions preſſantes. Mais il fallut obtenir la permiſſion du Chef des Négres, qui vint dîner à bord avec l'Amiral. On lui fit préſent d'une piéce de drap & de quelques bagatelles.

Elle relâche au Cap-Verd, & ſe fournit de mâts.

Le 15, après avoir calfeutré ſoigneuſement les Chaloupes & les Eſquifs, les ordres furent donnés pour lever l'ancre le lendemain. Sir Henri conſulta *Dounton*, Capitaine du Pepper-Corn, & ſes autres Officiers, ſur la route qu'il devoit tenir juſqu'au paſſage de la Ligne. La plûpart frappés de la bonté du Pays, de l'excellence de la Rade, & de l'abondance des proviſions, panchoient à demeurer plus long-tems dans un lieu où l'on prétendoit que les Matelots acqueroient de la force pour réſiſter à l'air & aux maladies.

Le ſéjour du Cap-Verd eſt regardé comme un préſervatif contre le ſcorbut.

H [Les Négres mêmes racontoient là-deſſus des choſes preſqu'incroyables. Ils prétendoient avoir appris par le témoignage d'un grand nombre de Vaiſſeaux Eſpagnols & Portugais, que ceux que leurs néceſſités ou d'autres raiſons avoient fait demeurer plus d'un mois ſur leur Côte, s'y étoient tellement familiariſés avec l'air d'Afrique, qu'ils n'avoient jamais connu le ſcorbut & les autres maladies de mer. Quoiqu'ils fuſſent peu capables d'en expliquer la raiſon, ils aſſûroient que leurs eaux avoient des propriétés excellentes, non-ſeulement dans l'uſage actuel, mais long-tems après en avoir bû, ſur-tout en y mêlant la poudre d'une racine qui leur ſervoit communément de nourriture. Sir Henri conçut fort bien qu'on pouvoit tirer quelque avantage de s'être accoutumé au climat d'Afrique par un ſéjour de pluſieurs ſemaines; mais ne voyant aucun rapport entre la racine des Négres & les cauſes ordinaires du ſcorbut, qui ſont les viandes ſalées & l'âcreté de l'air marin, il n'entra dans ces idées que pour faire renouveller entiérement ſa proviſion d'eau. Il s'imagina même que la vûe des Négres étoit de le retenir dans leur Rade, par l'utilité qu'ils tiroient du ſéjour de trois Vaiſſeaux étrangers. Cependant le départ fut différé juſqu'au 18, pour ſatisfaire les Matelots, ſur qui les diſcours des Négres avoient fait beaucoup d'impreſſion; & l'Amiral

(*b*) Ces circonſtances ſont tirées du Titre de ce Voyage, tel qu'il ſe trouve dans Purchaſ. Vol. I. pag. 247. Ce Voyage, eſt le Sixième qui a été entrepris pour le Compte de la Compagnie des Indes Orientales.

Digitized by Google

Sir Henri Middleton. 1610.

l'Amiral ne refusa pas même d'acheter une provision de racines séches, pour en faire du moins l'expérience. Le plus grand avantage que la Flotte tira de ce délai, fut d'éviter une affreuse tempête, qui s'éleva la nuit du seize, & qui dura dix heures entières avec la même violence. Mais elle se fit peu sentir dans la Rade; & tandis que la mer étoit dans une agitation extraordinaire, le tems ne perdit presque rien de sa sérénité sur la terre.

Tempête furieuse.

Vaisseau Hollandois fort maltraité par la Mer.

Il arriva le 17 un Bâtiment Hollandois, qui avoit été forcé de couper ses mâts, & qui venoit se radouber au Cap après avoir évité le naufrage. L'image de la mort sembloit peinte encore dans les yeux de tout l'Equipage. Le Capitaine, qui se nommoit *Van Tryden*, avoit fait jetter une partie de sa cargaison dans la mer; & faisant eau de toutes parts, il n'auroit pas conservé un seul balot si la tempête avoit duré deux heures de plus. Dans le besoin où il étoit de toutes sortes de provisions, les Anglois lui fournirent ce qu'ils avoient de prêt pour eux-mêmes. Ils aidèrent même au travail de son Vaisseau.

Différend entre les Anglois & les Hollandois pour quelques vols.

Cependant ils furent mal payés de leurs bienfaits & de leurs services. Quoique la nécessité justifie certains excès, ils ne purent souffrir que les Hollandois abusassent de la facilité qu'ils avoient à les recevoir sur la Flotte, pour y enlever tout ce qui leur paroissoit utile à leurs besoins. Sur les premières plaintes, l'Amiral ordonna de fermer les yeux, & défendit même qu'on redemandât plusieurs instrumens qui avoient été dérobés. Mais cette indulgence même augmenta tellement le désordre, que plusieurs Matelots Anglois qui s'étoient vû enlever jusqu'à leurs ustenciles, employèrent ouvertement la violence. Quatre Hollandois qui avoient été pris sur le fait dans le Pepper-Corn, furent jettés brusquement dans la mer. Van Tryden porta ses plaintes à l'Amiral. Les Matelots Anglois furent punis, moins pour s'être défendus contre le vol, que pour avoir manqué d'obéissance, & s'être attribué le droit d'éxercer la Justice. Mais l'Equipage des trois Vaisseaux goûta si peu cette distinction, que s'étant soulevé ouvertement, il menaça de tailler les Hollandois en piéces & brûler leur Vaisseau. Van Tryden prit le parti de venir demander grace pour les Matelots Anglois, & de faire restituer tout ce que ses gens avoient enlevé.

Espéce de Licorne.

Quelques Anglois, qui s'étoient éxercés à la chasse, apportèrent sur la Flotte une espéce de Licorne; du moins si tous les animaux qui n'ont qu'une corne doivent porter ce nom. Elle avoit d'ailleurs plus de ressemblance avec le Cheval qu'avec toute autre sorte de bêtes à quatre pieds. Sa couleur étoit brune, ses dents pointues & sa queue fort courte. Sir Henri conserva précieusement sa corne, qui étoit de la longeur de trois pieds & demi, sur sept pouces de tour dans sa plus grande épaisseur.]

Avant que de lever l'ancre, on revint à délibérer sur la route que la Flotte devoit tenir jusqu'au passage de la Ligne. Il fut résolu de porter pendant quarante lieuës (*c*) au Sud-Sud-Oueſt, & puis au Sud-Sud-Est, jusqu'à ce qu'on se fût approché de la Ligne; ensuite d'avancer directement à l'Est. On renvoya de-là le Samuel.

Ils arrivent à la Baye de Saldanna; ce qu'ils y trouvent.

Le 24 de Juillet, la Flotte entra dans la Baye de Saldanna, où elle trouva trois

(*c*) *Angl.* soixante lieuës. R. d. E.

Digitized by Google

trois Vaiſſeaux Hollandois qu'elle ſalua de cinq coups de canon. Ils y étoient pour y faire de l'huile de Veau marin (*d*), dont ils avoient déja rempli trois cens pipes. Les Anglois prirent terre le même jour. Le nom du Capitaine Keeling, qu'ils apperçurent ſur les rocs, avec la datte du mois de Janvier 1609, qui étoit celle de ſon retour, & celui de David Middleton, frére de l'Amiral, qui étoit parti de Saldanna au mois d'Août de la même année, leur firent chercher quelque Lettre aux environs, comme on étoit convenu à Londres d'en laiſſer pour l'inſtruction mutuelle. Il s'en trouva une, enſevelie dans la terre, directement au-deſſous du nom de Keeling; mais le caractère en étoit ſi altéré, qu'il fut impoſſible d'en lire un ſeul mot. Pendant le ſéjour qu'on fit dans la Baye, il n'arriva rien de plus remarquable que la guériſon des malades. Sir Henry Middleton. 1610.

Le 6 de Septembre, à 23 degrés 30 minutes de latitude, on eut la vûe de Madagaſcar, & l'on jetta l'ancre avant la nuit dans la Baye de S^t. Auguſtin. On y trouva l'*Union*, qui étoit dans une grande diſette de vivres. L'Amiral ayant gagné le rivage dans la Pinaſſe, ne fut pas plus heureux à ſe procurer des proviſions. On n'emporta de cette Côte que de l'eau & du bois. Difficulté de trouver des vivres dans la Baye de Saint-Auguſtin.

Le 10, après avoir ſuivi long-tems la terre avec un bon vent Sud-Eſt, on compta d'avoir fait au moins vingt-ſix lieuës; mais on ne ſe trouva guéres plus avancé que de vingt, parce qu'on avoit été porté vers le Sud par les courans. On eut à les combattre, avec une défiance & des efforts continuels, juſqu'au 19e. degré de latitude, où l'on trouva d'autres ennemis dans les calmes. Le 20 à midi, la latitude ſe trouva d'onze degrés 40 minutes; & la variation, de 12 degrés 40 minutes. Dans le cours de l'après-midi, on apperçut les Iſles du Queriba (*e*), qui ſont baſſes, & dangereuſes par la quantité de petits rocs & de bas-fonds dont elles ſont environnées. Iſles de Queriba.

Avec des vents aſſez favorables, les combats furent continuels contre les courans, & les erreurs fréquentes, juſqu'au 6 d'Octobre, qu'on ſe trouva à 2 degrés 30 minutes de latitude du Nord. La variation y étoit de 14 degrés 2 minutes. On ne ceſſa point juſqu'au 16 d'eſſuyer encore les mêmes difficultés, avec des erreurs & des variations perpétuelles (*f*). Le 17, ayant porté droit au Nord, on fit dix-ſept lieuës, & l'on découvrit le matin les Iſles *duas Hermanas*, ou *les deux Sœurs* (*g*). Enfin, le 18 au ſoir, on entra dans une Baye fort ſabloneuſe de l'Iſle de Socotora, au 12e. degré 25 minutes de latitude. [Des Matelots étant deſcendus ſur le rivage, firent une pêche très abondante.] [Il n'y avoit que la néceſſité de faire de l'eau qui pût arrêter les Anglois dans un lieu ſi déſert & ſi ſtérile.] Auſſi levérent-ils l'ancre le 21, pour gagner la rade de Tamerin, principale Ville de l'Iſle

☞ (*d*) Mr. *Laurent Femel*, dans une Lettre que j'ai entre les mains, dit Purchaſſ, & qui eſt écrite de cette Baye, parle de deux Vaiſſeaux François qui étoient occupés à la même choſe, mais qu'il ſoupçonnoit être là pour donner la chaſſe aux Vaiſſeaux qui viendroient des Indes.

☞ (*e*) Dans les Cartes elles ſont appellées *Quirimbu*.

(*f*) Ici le Traducteur a abrégé la rélation du Voyage, qui eſt dans l'Original un Journal éxact de la route que tinrent les Anglois depuis le 6 de Septembre juſqu'au 17 d'Octobre. Mais comme ce Journal ne contient abſolument rien d'intéreſſant, nous avons cru que le Lecteur nous ſauroit gré de l'avoir ſupprimé auſſi. R. d. E.

☞ (*g*) Quelques-uns les appellent *Hermanos* c'eſt-à-dire *Frères*.

Sir Henri Middleton. 1610.

le. Cependant le vent, qui étoit à l'Eſt, les empêcha d'y arriver juſqu'au 25. La latitude de Tamerin eſt de 12 degrés 30 minutes; & la variation de 19 degrés 18 minutes.

Rade de Tamerin dans l'Iſle de Socotora.

La Ville eſt ſituée au pied d'une montagne fort haute & fort eſcarpée. La Rade s'ouvre entre Eſt quart au Nord & Oueſt-Nord-Oueſt. On y mouilla ſur dix braſſes d'eau & ſur un excellent fond. Le 25, l'Amiral fit deſcendre Femel, avec un cortège honorable, pour offrir au Roi quelques préſens. Ils conſiſtoient dans une pièce de drap, un gobelet d'argent, & une lame d'épée, qui furent reçus avec des témoignages de reconnoiſſance & des offres de ſervice.

L'Amiral viſite le Roi.

Sir Henri ſe rendit lui-même à terre, le jour ſuivant, accompagné de ſes principaux Marchands, & d'une Garde bien armée. Quelques Inſulaires, qui s'étoient préſentés pour le recevoir, le conduiſirent au Palais du Roi. Ce Prince parut à la porte de ſa chambre, à l'arrivée des Anglois; & les faiſant entrer fort civilement, il preſſa l'Amiral de s'aſſeoir près de lui. Après d'autres complimens, Sir Henri lui fit diverſes queſtions ſur le commerce de la Mer rouge, auxquelles il répondit par de grands éloges du Pays & des Habitans, mais ſur-tout d'Aden & de Mocka. Il ajoûta que le Vaiſſeau Anglois l'*Aſcenſion*, ayant porté ſes marchandiſes dans ces deux lieux, s'en étoit défait avec tant d'avantage, qu'il étoit revenu entièrement à vuide, & qu'à ſon retour il avoit été obligé, pour la ſûreté de ſa navigation, de ſe leſter à Socotora; [ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût péri malheureuſement. On peut donc compter cette raiſon entre celles qui cauſèrent ſon naufrage.] L'Amiral, échauffé par les eſpérances qu'on lui donnoit pour le Commerce, demanda au Roi la permiſſion de calfeutrer ſa Pinaſſe. Elle lui fut refuſée dans la Rade où il étoit, parce que le Roi craignoit beaucoup que la préſence d'une Flotte Angloiſe n'éloignât les Etrangers de ſa Capitale; mais la première Rade où il étoit entré lui fut offerte, avec l'aſſûrance de toutes ſortes de ſecours. Enfin ce Prince voyant l'Amiral peu diſpoſé à profiter de cette offre, s'efforça d'adoucir ſon refus par d'autres faveurs. Il lui accorda de l'eau ſans la lui faire payer, quoique tous les Etrangers la payaſſent fort cher. Il lui dit qu'il ne lui reſtoit point d'aloes à lui offrir, parce qu'il avoit envoyé toute ſa proviſion à ſon Père, qui étoit Roi de Fartak dans l'Arabie heureuſe, & qui faiſoit ſa réſidence à *Kuſchem*; mais lui faiſant appréhender ne n'y étre pas reçu favorablement, il lui conſeilla de tourner ſes vûes de Commerce du côté de la Mer rouge; [il lui confirma la perte de l'Aſcenſion & de ſa Pinaſſe. Middleton lui demanda ſi le Commandant de ce Vaiſſeau ne lui avoit point laiſſé quelque lettre; il lui répondit qu'oui, mais qu'un de ſes domeſtique l'avoit égarée.] L'Amiral & tout ſon cortège eurent l'honneur de dîner avec le Roi.

Circonſtances de cette viſite.

Fartak dans l'Arabie heureuſe.

Le 7 de Novembre, la Flotte ayant levé l'ancre, prit à l'Oueſt quart au Sud & à l'Oueſt-Sud-Oueſt en ſuivant la Côte. A peine étoit-il dix heures du matin, lorſqu'elle apperçut une terre haute, qu'elle prit pour Aden. C'étoit dans l'éloignement une ſorte de Promontoire, qui s'élevoit comme *Abba del Curia*. Le ſoir, à ſix heures, on jetta l'ancre ſur vingt braſſes de fond, à la vûe d'une Ville ſituée dans une Vallée au pied d'une montagne; ce qui forme une perſpective fort agréable. [Elle eſt environnée d'une muraille de pierre, & défendue par des Forts & des Boulevards placés de diſtances en diſtances;

ces;] On fut assûré dès le même jour que c'étoit Aden. Une Barque, partie du Port, vint s'informer des intentions de l'Amiral, & lui offrir tout ce qui convenoit à ses besoins s'il étoit amené par le Commerce. Mais tandis qu'il écoutoit ces offres, le vent qui s'éleva à l'Est-Sud-Est, & la force extraordinaire du courant, l'emportèrent à plus de vingt lieuës. Cependant s'étant rapproché le 8, il lui vint une seconde Barque, montée par trois Arabes, qui portoient le Pavillon du Gouverneur, & qui lui demandèrent, de sa part, de quelle Nation il étoit, quelles vûes l'avoient amené, & s'il se proposoit de s'arrêter long-tems dans le Pays. Ils ajoûtèrent, que s'il étoit Anglois, il seroit reçu volontiers; que l'année d'auparavant, le Capitaine Sharpey étoit venu dans leur Port, & que de-là il s'étoit rendu à Mocka, où il avoit trouvé à se défaire de toutes ses marchandises.

Sir Henri Middleton. 1610. La Flotte Angloise se rend à Aden.

L'Amiral leur demanda le nom & le caractère du Bacha. Ils répondirent que son nom étoit *Jaffer*; que son Prédecesseur avoit été un fort méchant homme; que celui-ci n'étoit pas beaucoup meilleur, & qu'en général les Turcs ne valoient rien

Bachas Turcs & leur caractère.

Sir Henri envoya sa Pinasse au rivage, sous les ordres de *Jean Williams*, un de ses Facteurs, qui parloit Arabe. Elle fut reçue civilement; mais on refusa au Facteur un Pilote qu'il demandoit pour conduire la Flotte jusqu'à Mocka. On voulut du moins qu'il restât trois Marchands Anglois pour ôtages. Cependant cette difficulté fut terminée par une autre voye. A la vûe des trois Vaisseaux qui levoient l'ancre pour se rendre à Mocka, les Marchands de la Ville demandèrent en grace à l'Amiral de leur en laisser un; promettant d'en acheter toutes les marchandises, & d'accorder aux Anglois toutes les faveurs qu'ils pouvoient desirer. Il consentit à leur laisser le *Pepper-Corn*, sans abandonner le dessein qu'il avoit de se rendre à Mocka. Mais le Pilote qu'il attendoit ne paroissant point aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité pour profiter du vent, il mit à la voile le 12 sans ce secours.

Les Anglois laissent un Vaisseau à Aden.

Son espérance étoit de suivre un petit Bâtiment Indien, qui faisoit la même route. Après avoir côtoyé le rivage pendant le reste du jour, tantôt Ouest-Sud-Ouest, tantôt Ouest quart au Nord, en trouvant toûjours vingt-huit à trente brasses de fond, vers le soir il perdit de vûe son guide. Le 13 il continua de suivre la Côte, portant entre Ouest quart au Nord, & Sud, quoique son véritable point dût être l'Ouest. Le jour suivant, il découvrit de grand matin, à trente lieuës d'Aden, le Promontoire qui est à l'entrée de la Mer rouge, & qui s'éleve avec l'apparence d'une Isle. A l'opposite est une Isle basse & platte, qui se nomme *Babelmandel*. Elle a du côté du Sud un Canal assez large, qui sert d'entrée. L'Amiral passa ce Détroit. Ensuite il envoya sa Pinasse pour demander un Pilote, dans un Village qui est sur la Côte du Nord, à l'entrée d'une Baye sabloneuse. Il lui vint deux Arabes, dont on lui vanta beaucoup l'habileté. La profondeur de l'eau dans le Détroit est entre huit & onze brasses. Ayant suivi la Côte, Nord quart à l'Ouest & Nord-Nord-Ouest, sur dix-huit & vingt brasses de fond, il découvrit vers quatre heures après-midi la Ville de Mocka; & dans l'espace d'une heure il arriva proche du Port; mais le vent devint si gros, que ses deux grands mâts se fendirent, & que le Pilote Arabe qui conduisoit le Trade's Increase, le fit échoüer, avec autant d'imprudence que de malheur, sur un grand banc de sable. Comme l'orage ne diminuoit pas, & que les flots étoient

Entrée de la Mer Rouge.

Un Vaisseau Anglois échoue près de Mocka.

SIR HENRI MIDDLETON. 1610.

fort agités, on craignit beaucoup de ne pouvoir ſe délivrer d'un embarras ſi preſſant.

Au milieu du péril, & lorſque l'arrivée des ténébres ſembloit devoir l'augmenter, on vit paroître une Barque qui venoit du Port, avec un Turc de fort bonne mine, que le Gouverneur envoyoit à la découverte. L'Amiral répondit à ſes queſtions, qu'il étoit Anglois, & qu'il venoit pour le commerce. On l'aſſûra qu'il ſeroit vû de bon œil à ces deux titres, & que pour l'accident du Navire échoué, il devoit peu s'allarmer, parce qu'il n'arrivoit guéres de grand Bâtiment à Mocka, qui ne courût le même péril & qui n'en ſortît heureuſement. Après ces explications, le Turc ſe hâta de retourner au Port, dans l'impatience d'informer l'Aga de ce qu'il avoit appris; mais il promit de revenir le lendemain avec des Barques, pour ſoulager le Vaiſſeau. On le nommoit en Arabe *Amir al Bahr*, c'eſt-à-dire, *Seigneur de la Mer*, & ſon office conſiſtoit à viſiter les Vaiſſeaux, pour empêcher les fraudes du commerce, & pour faire décharger les marchandiſes. Malgré le faſte de ſon titre, ſes appointemens ſe réduiſoient à certains droits d'entrée & de ſortie.

Premières explications avec les Turcs.

Il revint le 14, avec trois ou quatre autres Turcs, deux deſquels parloient la Langue Italienne. Ils apportérent à l'Amiral un préſent de la part de l'Aga, & l'offre de tout ce qui pouvoit être utile à ſes beſoins. Il pouvoit s'aſſûrer, lui dirent-ils, de trouver à Mocka les mêmes commodités qu'on vante à Conſtantinople, à Alep & dans les meilleurs Ports de l'Empire Ottoman. Quatre ou cinq Barques légéres, dont ils furent ſuivis, s'approchérent du Vaiſſeau échoué pour recevoir les marchandiſes qu'on y voudroit décharger. Les Anglois y jettérent d'abord tout ce qui ſe trouva ſous leurs mains: Femel, ſans conſulter l'Amiral, y mit tout ce qui lui appartenoit, & prit le parti de ſe rendre au rivage avec les Turcs. L'argent, les dents d'éléphans, la poudre & le plomb furent tranſportés ſur le Darling. Enſuite, on employa toute la ſoirée à donner quelque mouvement au Vaiſſeau, en le tirant à force de bras avec tous les cables; mais tous les efforts furent inutiles.

On décharge le Vaiſſeau échoué.

On continua le lendemain de décharger tout ce qui pouvoit augmenter le poids d'une ſi groſſe maſſe, & d'envoyer ſucceſſivement les balots & les tonneaux au rivage. L'Amiral reçut une lettre de Femel, qui lui rendoit compte des civilités qu'il avoit reçues de l'Aga, & d'un Traité qu'il avoit fait avec lui, ſuivant lequel les Anglois devoient payer cinq pour cent de tout ce qui ſeroit vendu, avec la liberté de remporter à bord les marchandiſes dont ils ne pourroient ſe défaire. L'Aga lui écrivit auſſi, pour lui renouveller ſes offres par une lettre de ſa propre main, & ſignée de ſon ſceau. La fin de cette journée fut heureuſe. On réuſſit enfin, par le ſecours des Cabeſtans, à tirer le Vaiſſeau du ſable; & l'on eut avant la nuit la ſatisfaction de le voir à flot.

Traité avec les Turcs.

Le Vaiſſeau eſt remis à flot.

Le 19, on vit arriver deux Barques avec une lettre de Femel, qui demandoit du fer à l'Amiral. En lui envoyant ce qu'il déſiroit, Sir Henri lui déclara par écrit qu'il ne permettoit plus qu'on tranſportât des marchandiſes à terre, avant que celles qui s'y trouvoient déja fuſſent entiérement vendues. A cette réponſe, Femel en fit une autre qui ſurprit beaucoup tous les Anglois de la Flotte. Il marquoit à l'Amiral que s'il penſoit à faire quelque commerce, il falloit, ſuivant l'uſage du Pays, qu'il deſcendit lui-même au rivage; ſans

L'Aga éxige que l'Amiral deſcende.

Digitized by Google

ſans quoi les Infidéles ne ſe perſuaderoient jamais qu'il ne fût pas venu avec de mauvaiſes intentions. L'Interprête étoit chargé de lui déclarer auſſi par l'Ordre de l'Aga, que s'il étoit ami des Turcs & diſpoſé à commercer de bonne-foi, il ne devoit pas faire difficulté de deſcendre. Il lui cita l'exemple de Sharpey & de tous les Capitaines Indiens, qui n'avoient pas refuſé aux ✠ Turcs ce témoignage d'eſtime & de confiance. [Malgré la réſiſtance de ſon propre cœur & les allarmes de ſes gens,] Sir Henri ſe détermina le 20 à ſe rendre à terre avec une ſuite moins nombreuſe que choiſie. Il trouva ſur le rivage pluſieurs perſonnes de diſtinction aſſemblées pour le recevoir, & des Muſiciens qui le conduiſirent au bruit de leurs inſtrumens juſqu'à la maiſon de l'Aga. Il y fut reçu avec toutes les marques poſſibles d'amitié & de conſidération. On le fit aſſeoir près de l'Aga, tandis que tout le reſte de l'Aſſemblée étoit debout. Il préſenta la Lettre du Roi, avec un préſent qu'il avoit apporté pour le Bacha, & qu'il pria qu'on lui fit remettre inceſſamment. Il fit auſſi un préſent à l'Aga, qui le reçut avec beaucoup de ſatisfaction, en l'aſſûrant qu'il ne ſeroit pas troublé dans l'éxercice de ſon commerce, & que ceux qui entreprendroient de le chagriner ſeroient punis ſévérement. Après ces complimens, l'Aga le pria de ſe lever, & l'ayant fait revêtir d'une robe de ſoye pourpre, brochée d'argent, il lui proteſta qu'étant déſormais ſous la protection du Grand-Seigneur, il n'avoit à craindre aucune inſulte. En ſortant de l'Audience, on lui préſenta un beau cheval, richement paré, & conduit par un homme d'apparence. Il monta deſſus, pour ſe rendre au logement des Anglois, couvert de ſa nouvelle robe, & toûjours eſcorté par les Muſiciens de la Ville. Après avoir dîné avec les gens de ſa Nation, il partit pour ſe rendre à bord. Mais l'Aga le fit preſſer fort inſtamment de s'arrêter ſur le rivage. Il y conſentit pour voir calfeutrer ſa Pinaſſe, d'autant plus que le tems devint fort mauvais.

Sir Henri Middleton. 1610.

Accueil qu'il y reçoit.

Il retourne au rivage où il s'arrête.

(b) Il ne ſe paſſa point un jour où l'Aga ne fit quelque civilité ou quelque préſent à l'Amiral. Le 28 il le fit prier deux fois de ſe réjouir, & de ſe préparer, après le jeûne des Turcs, qui étoit prêt d'expirer, à l'accompagner dans une promenade qu'il vouloit faire à ſa maiſon de campagne & dans d'autres lieux de plaiſir. Le même jour, Pemberton, qui étoit logé dans la Ville, étant venu ſe promener au rivage, Sir Henri le retint à ſouper; après quoi l'envie leur prit à tous deux de retourner à bord. Les Turcs qui leur ſervoient de cortège, les prièrent de remettre leur départ au lendemain, ſous prétexte que la nuit étoit trop avancée. L'Amiral, quoiqu'offenſé de cet obſtacle, n'en conçut aucune défiance; & ſuppoſant qu'ils agiſſoient ſans ordre, il réſolut d'en faire le lendemain ſes plaintes à l'Aga. Le matin, tandis qu'il prenoit l'air à ſa porte avec Femel & Pemberton, il lui vint un Janiſſaire avec quelque commiſſion de l'Aga. Comme il ignoroit la langue Turque, il fallut attendre quelques momens, juſqu'à l'arrivée de l'Interprête. Le ſujet du Meſſage étoit un nouveau compliment. L'Aga le prioit de ſe livrer à la joie, ſur les réponſes favorables qu'il avoit reçues du Bacha, à qui il avoit envoyé les préſens. Au même inſtant un Anglois de la ſuite de l'Amiral accourut avec effroi,

Les Turcs commencent à l'inquiéter.

Ils attaquent les Anglois.

(b) La 2e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1610.

effroi, pour l'avertir qu'il étoit trahi, & que les Turcs étoient aux mains avec les Anglois de l'autre côté de la maiſon. Le Meſſager de l'Aga, qui étoit encore préſent feignit beaucoup de ſurpriſe, & ſe fit montrer le lieu du combat. Il s'y rendit auſſi-tôt. Les Anglois le ſuivirent; & l'Amiral s'avança lui-méme, en appellant ſes gens à haute voix, & les exhortant à ſe raſſembler autour de lui, pour ſe défendre dans la maiſon.

Tandis qu'il parloit avec cette chaleur, il reçut de quelques Turcs, qui s'avancèrent près de lui, un coup furieux qui le fit tomber ſans connoiſſance. Mais la douleur qu'on lui fit ſouffrir, en lui liant les mains derrière le dos, lui fit bientôt rappeller ſes eſprits. Lorſqu'on le crut capable de marcher, deux Turcs, l'eſcortant de chaque côté, le conduiſirent dans cet état à la Ville, où il trouva pluſieurs de ſes Compagnons traités avec la même barbarie. En chemin on lui prit ſon argent & trois bagues de prix, dont l'une étoit ſon cachet. Il fut enfermé dans une étroite priſon avec ſept autres Anglois qui étoient échappés au carnage, & chargé de chaînes fort incommodes & fort peſantes, [deux Soldats qu'on avoit laiſſé avec eux pour les garder, eurent pitié de leur état; ils relachèrent un peu leur chaînes qui les ſerroient ſi fort que le ſang étoit ſur le point de ſortir par l'extrêmité de leurs doigts.] Ses gens lui apprirent qu'ayant été ſurpris ſans défenſe, par une troupe de Turcs bien armés, huit d'entre eux avoient été tués des premiers coups, quatorze bleſſés dangereuſement, & le reſte faits priſonniers.

Perte des Anglois, & traitement qu'ils eſſuyent.

Après le ſuccès de cette première trahiſon, les Infidéles cherchèrent le moyen de ſe ſaiſir des Vaiſſeaux & des marchandiſes. Ils mirent dans trois grandes Barques, cent cinquante Soldats, pour ſurprendre d'abord le *Darling*, qui étoit à peu de diſtance du rivage. Ils ôtèrent leur turban, dans l'eſpérance de n'être pas reconnus & de paſſer pour des Chrétiens. A la faveur de cette ruſe, ils abordèrent en effet le Bâtiment; & la plûpart y étant montés avant que les Anglois ſe fuſſent défiés du péril, ils firent main-baſſe ſur les premiers. Cependant les autres ſautant ſur leurs armes, ſe mirent en état de diſputer courageuſement leur vie. Un Matelot eut la préſence d'eſprit de prendre un baril de poudre, qu'il jetta au milieu des traîtres, avec une méche allumée ſi juſte, que pluſieurs furent brûlés ſans pouvoir être ſecourus. Les autres effrayés de cette éxécution, ſe retirèrent vers la poupe pour ſe reconnoître. Mais la mouſqueterie & d'autres barils de poudre qui furent jettés parmi eux avec le même ſuccès, augmentèrent tellement leur conſternation, que la plûpart ſe précipitèrent dans les flots, tandis que le reſte deſcendant autour du Vaiſſeau pour regagner leurs Barques, demandoient quartier avec de grands cris. Il ſe flattoient en vain de l'obtenir. Les Anglois maſſacroient ſans pitié tout ce qui tomba ſous leurs coups. Il n'en échappa qu'un, qui avoit eu l'adreſſe de ſe cacher, & qui obtint grace après la fin du carnage.

Les Turcs attaquent un Vaiſſeau Anglois.

Ils ſont fort maltraités.

Pendant cette furieuſe action, une des Barques, qui ſur quelques ordres mal conçus étoit retournée d'abord au rivage, y avoit déja publié que l'Emir al Bahr s'étoit ſaiſi du Vaiſſeau. On y fit de grandes réjouiſſances, & l'Aga fit partir auſſi-tôt d'autres Barques pour amener une ſi belle priſe juſqu'à la Ville. La ſurpriſe de ſes gens fut extrême, en voyant venir à leur rencontre quelque reſte de Turcs qui étoient échappés à la vengeance des Anglois

Digitized by Google

glois (*i*). Malgré le chagrin que l'Aga reſſentit de cette nouvelle, il fit dire à l'Amiral, par ſon Interprête, que les Muſulmans avoient jugé à-propos de s'emparer d'un de ſes Vaiſſeaux, & le lendemain il ſe le fit amener avec les ſept autres priſonniers. Sir Henri Middleton. 1610.

En les voyant paroître, il s'avança au-devant d'eux d'un air irrité ; &, d'un ton qui ne l'étoit pas moins, il demanda à l'Amiral comment il avoit eu la hardieſſe de venir dans le Port de Mocka, ſi voiſin de la ſainte Ville de la Mecque ? L'Amiral répondit que ſon arrivée n'avoit pas été inconnue, puiſqu'il avoit pris ſoin d'en donner avis aux Turcs, & qu'il n'avoit conſenti d'ailleurs à deſcendre au rivage, qu'après des inſtances redoublées & ſur l'engagement qu'ils avoient pris de traiter favorablement les Anglois. L'Aga reprit, qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens d'approcher de la ſainte Ville, dont Mocka étoit le Port ou la Clé ; & que le Bacha avoit ordre du Grand-Seigneur de faire eſclaves tous ceux qui ôſeroient entrer dans cette Mer. Sir Henri répliqua que c'étoit ſa propre faute, puiſqu'il avoit arrêté les Anglois par ſes inſtances & par de belles promeſſes. [L'Aga lui remit une lettre du Capitaine *Downton*, dattée d'Aden, il lui donnoit avis que deux de ſes Marchands, avec le pourvoyeur du Vaiſſeau, (*k*) étoient retenus à terre, & qu'ils ne ſeroient pas relachés avant qu'on eut débarqué les Marchandiſes, ou qu'on eut payé 1500 *Venetianos* pour le droit d'Ancrage, ſur quoi il prioit Sir Henri de lui mander ce qu'il avoit à faire. L'Aga voulut ſçavoir le contenu de cette Lettre ; & quand on l'en eut informé, il dit que depuis qu'elle avoit été écrite, le Vaiſſeau étoit parti d'Aden, & qu'ayant fait voile pour Mocka, il s'étoit briſé contre un roc, & qu'on n'en avoit pû ſauver ni hommes ni marchandiſes.] Enſuite il pria Sir Henri d'écrire à bord du Darling, pour ſçavoir combien il y reſtoit de Turcs priſonniers. L'Amiral lui dit que c'étoit prendre un ſoin fort inutile, puiſque ce Vaiſſeau étoit entre les mains des Turcs. Il eſt vrai, répondit l'Aga, que mes gens s'en ſont ſaiſis, mais votre grand Vaiſſeau eſt venu me l'enlever. Cet artifice, par lequel il s'efforçoit de déguiſer la vérité, ſervit du moins à conſoler Sir Henri de la première nouvelle. Après avoir varié plus d'une fois dans ſes diſcours, l'Aga lui propoſa enfin d'envoyer par écrit au grand Vaiſſeau l'ordre de ſe rendre, & lui promit de lui accorder l'autre pour ſe retirer avec tous ſes gens. Une propoſition ſi ridicule ne pouvoit cauſer que de l'indignation à l'Amiral. Il ſe fit violence pour répondre tranquillement, que ſes gens n'étoient pas des inſenſés, qui fuſſent capables ſur un ordre ſimple, de venir ſe précipiter volontairement dans l'eſclavage. Je ſuis ſûr, reprit l'Aga, que ſi vous leur écrivez, ils n'ôſeront pas vous déſobéir. Eh bien, répondit Sir Henri d'un ton ferme, je ne veux pas leur écrire.

L'Aga voyant toutes ſes inſtances inutiles, lui demanda quelle ſomme d'argent il avoit ſur ſes Vaiſſeaux. L'Amiral répondit qu'il avoit peu d'argent, & que ce qu'il avoit apporté étoit moins pour achéter des marchandiſes que des vivres. L'Aga continua de demander ſi les deux Vaiſſeaux avoient à bord beaucoup d'eau & de proviſions. L'Amiral répondit qu'ils en

L'Aga ſe fait amener l'Amiral & les autres Priſonniers.

Propoſitions & menaces de l'Aga.

Conſtance de l'Amiral.

(*i*) *Angl.* en voyant le Vaiſſeau qui avoit ſes voiles déployées. R. d. E.

(*k*) Outre ces trois hommes, il y eut encore vingt Anglois arrêtés à Aden par trahiſon.

Sir Henri Middleton. 1610.

en avoient assez pour deux ans. Cette réponse étoit peu vrai-semblable; [mais il parut qu'elle n'en faisoit pas moins d'impression sur les Turcs, car avec beaucoup de mauvaise-foi ils étoient assez grossiers pour croire les autres plus sincères.] Enfin l'Aga revenant à ses premières vûes, menaça l'Amiral de lui faire couper la tête, s'il refusoit d'écrire au grand Vaisseau. J'y consens, lui répondit Sir Henri. Les fatigues de la mer & les désagrémens du Commerce me rendent la vie fort ennuyeuse. Les offres faisant aussi peu d'impression sur lui que les menaces, l'Aga donna ordre qu'il fût séparé de ses compagnons, & chargé de nouvelles chaînes, avec les fers aux pieds & aux mains. On le logea pendant le reste du jour, dans une étable à chiens, fort obscure & fort sale. La nuit, sur les instances de *Schermal*, Consul des Banians, il fut conduit dans un lieu plus commode, avec un de ses Matelots qui parloit la Langue Turque. Cependant il n'eut que la terre pour lit, & qu'une pierre pour chevet; [& s'il lui arrivoit de fermer l'œil il étoit aussi-tôt réveillé par un très grand nombre de rats qui couroient autour de lui.]

Il est traité avec beaucoup de barbarie.

Vers le milieu de la nuit, il reçut la visite du Lieutenant de l'Aga, & du *Drogueman*, ou de l'Interprête, qui le prièrent avec beaucoup de douceur d'écrire à bord, pour sçavoir le nombre & les noms des prisonniers Turcs. Mais ils lui recommandèrent absolument de ne rien dire dans sa Lettre de sa propre situation, & des violences qu'il avoit essuyées. Au contraire ils éxigèrent qu'il se louât du traitement qu'il avoit reçu, & que pour colorer son retardement, il leur écrivît qu'il attendoit la réponse du Bacha dans une maison où l'on prenoit soin qu'il ne lui manquât rien. Il consentit à faire cette Lettre; mais il y donnoit ordre à ses gens de veiller sur les deux Vaisseaux, & de n'en laisser sortir personne pour venir au rivage. Elle fut montrée séparément à plusieurs des prisonniers, avec des observations pour reconnoître si elle étoit conforme aux instructions du Lieutenant.

On l'engage à faire une Lettre sincère pour ses gens.

Il se passa quelque tems, sans qu'elle pût être envoyée à bord, parce qu'il ne se trouvoit personne qui eût la hardiesse de la porter. A la fin, un homme de Tunis en Barbarie, qui parloit fort bien la Langue Italienne, s'offrit pour cette entreprise, à condition que l'Amiral écrivît à ses gens de le bien traiter. Sir Henri ne se fit pas presser pour y consentir. Cette seconde Lettre fut éxaminée avec autant de soin que la première, & partit le jour suivant. On reçut pour réponse que tous les Turcs avoient été tués ou noyés, à la réserve d'un seul, qui se nommoit *Rusuan*; & que les Anglois des deux Vaisseaux apprenoient avec d'autant plus de joye des nouvelles de leur Amiral, que Rusuan les avoit assûrés de sa mort & de celle de tous les gens de sa suite. Ce prisonnier Turc étoit un Soldat du commun.

Réponse des gens de l'Amiral.

Sir Henri & les sept Anglois de sa suite demeurèrent dans cette misérable situation jusqu'au 15 de Décembre, sans recevoir aucune nouvelle des deux Vaisseaux, & sans pouvoir les informer de leur misère. L'Aga visita plusieurs fois l'Amiral, en renouvellant toûjours ses promesses ou ses menaces, pour tirer de lui l'ordre qu'il desiroit. Ses réponses furent les mêmes. [On lui demanda comment il prétendoit faire sa charge, ayant si peu de marchandises avec lui, il répondit que quand même il n'en auroit point apporté, les Comptoirs de sa Nation, qui étoient en différens endroits des Indes, pouroient aisément lui fournir sa cargaison; mais que d'ailleurs il en avoit assez pour

pour ſe charger de poivre, qu'on a à bon marché dans les Indes.] On le preſſa particuliérement ſur la quantité des proviſions, parce que l'Aga comprenant enfin que les deux Vaiſſeaux n'en pouvoient être fournis pour deux ans, ſe promettoit que la néceſſité forceroit les Anglois de ſe rendre. Le vent ne leur permettoit pas de quitter cette mer avant le mois de Mai, & les Côtes ſont ſi ſtériles qu'ils avoient peu de ſecours à tirer des lieux voiſins. En effet, quoiqu'ils fuſſent libres dans une Rade fort large & fort ouverte, l'eau commençoit à leur manquer; d'autant plus qu'ils avoient été forcés de ſe défaire de cinquante tonneaux, pour ſoulager les deux Bâtimens dans leur première diſgrace. D'ailleurs ne recevant aucune nouvelle de la terre, ils avoient autant d'embarras ſur la conduite que ſur la courſe qu'ils devoient tenir. Après beaucoup d'incertitudes, un Mateloc, nommé Jean Shambert, entreprit de ſe rendre à terre, pour éclaircir aux riſques de ſa vie le ſort de ſes compagnons & le ſien. Il ſe mit dans une Chaloupe, avec un Indien de ſon Vaiſſeau pour lui ſervir d'Interpréte; & gagnant à la rame une petite Iſle qui eſt à la vûe de la Ville, il y arbora le Pavillon de paix. Une Barque Turque vint le prendre au même moment. L'Aga, qui ſe le fit amener, lui demanda bruſquement d'où lui venoit l'audace d'approcher du rivage ſans ſa permiſſion. Il répondit qu'il étoit chargé d'une Commiſſion; & qu'avec la qualité de Meſſager & l'Enſeigne de paix qu'il avoit arborée, il ſe croyoit en droit de pénétrer juſqu'au milieu de ſes Ennemis. On l'interrogea beaucoup ſur l'état des deux Vaiſſeaux. Ses réponſes s'accordérent heureuſement avec celles de l'Amiral; & pour le ſujet de ſa Commiſſion, il proteſta qu'il n'en avoit point d'autre que de s'informer par ſes propres yeux de la ſituation de l'Amiral.

Sir Henri Middleton. 1610.

Leur embarras dans la Rade.

Hardieſſe d'un Mateloc Anglois.

On ne fit pas difficulté de le conduire dans la chambre obſcure où Sir Henri n'avoit pas ceſſé d'être lié fort étroitement. Sortant du grand jour, il fut long-tems ſans pouvoir le diſtinguer. Il lui remit, les larmes aux yeux, une Lettre qu'il avoit apportée pour lui. L'Amiral apprenant de quelle manière il étoit venu & toutes les interrogations qu'il avoit eſſuyées, douta beaucoup qu'on lui permît de retourner à bord. Quelques jours auparavant le Capitaine du Pepper-Corn lui avoit envoyé d'Aden un Meſſager, que l'Aga avoit retenu dans les fers. Shambert répondit que ſi l'on portoit la perfidie juſqu'à l'arréter, lui qui s'étoit mis à couvert ſous le droit des gens, il étoit venu dans la réſolution de partager les ſouffrances de ſon Maître & de ſon Amiral. Cependant, contre ſon attente, il obtint, le 16, la liberté de retourner à ſon Vaiſſeau, & même la permiſſion de revenir le lendemain, ſi Sir Henri demandoit quelque choſe qu'on lui voulût envoyer. C'étoit un artifice pour ſe ſaiſir de quelques bagatelles dont l'Amiral avoit beſoin. Shambert les ayant apportées le jour ſuivant, elles lui furent enlevées à ſon approche, & l'Aga les prit pour ſon uſage.

Etat de l'Amiral dans ſa priſon.

Il ſembloit que cette tyrannie dût être perpétuelle, lorſqu'on vit arriver de Zenan (*l*) un Aga, Chef des Chiaoux, avec des ordres du Bacha, pour éclaircir l'affaire des Priſonniers Anglois. A peine fut-il entré dans la Ville, qu'il ſe fit amener l'Amiral & ſes compagnons. Il avoit fait placer dans ſa chambre

Le Bacha prend connoiſſance des Priſonniers Anglois.

(*l*) Ou *Sanaa*.

Sir Henri Middleton. 1610.

chambre trois siéges, sur lesquels deux autres Agas, *Reghis & Jaffar*, parurent avec lui. Il se nommoit *Ismael*. Sa première question fut celle qui avoit été renouvellée tant de fois. Il voulut sçavoir comment les Anglois avoient été assez hardis pour venir si près de la sainte Ville sans un passeport du Grand-Seigneur. L'Amiral répondit que le Roi son Maître avoit un Traité d'Alliance avec la Turquie, suivant lequel il étoit permis aux Anglois d'exercer le Commerce dans tous les Etats du Grand-Seigneur, dont Mocka faisoit une partie. Il ne faut que les lumières de la raison, lui dit l'Aga, pour excepter de toutes sortes de Traités, la sainte Ville, dont les Profanes ne doivent jamais approcher. Ne sçaviez-vous pas, reprit-il, que l'épée du Grand-Seigneur est fort longue. Vous ne m'avez pas pris par l'épée, repliqua l'Amiral, mais par trahison; sans quoi je n'aurois craint ni vos épées ni celles de personne. L'Aga se plaignit qu'il parloit avec trop d'orgueil. Ensuite il le pressa, comme Jaffar, d'envoyer à ses gens l'ordre de livrer les deux Vaisseaux.

Discours d'Ismael Aga.

Tous ces discours ayant produit peu d'effet, Ismael les interrompit, pour déclarer à l'Amiral qu'il étoit venu de la part du Bacha, avec l'ordre exprès de le conduire à Zenan. En même-tems il lui conseilla de faire venir de son Vaisseau des habits plus épais, parce qu'il sentiroit le froid en traversant les Montagnes. Sir Henri ne marqua point d'éloignement pour ce voyage; mais offrant de se contenter d'un fort petit cortège, il demanda en grace que ses gens fussent renvoyés à bord. Ismael répondit qu'il doutoit si cette faveur ne surpassoit pas son pouvoir, parce que l'ordre du Bacha étoit de le conduire avec tous ses gens; mais qu'il prenoit sur lui de le satisfaire en partie, & qu'il ne l'obligeoit à se faire accompagner que de cinq Anglois, tandis que les autres demeureroient à Mocka jusqu'à nouvel ordre. Ainsi quelques malades qui n'étoient point en état de supporter le voyage, furent dispensés de cette fatigue. Avant le départ, Sir Henri reçut une Lettre de Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, qui lui apprenoit son arrivée dans la Rade de Mocka. Il lui fit réponse aussi-tôt, pour lui donner des ordres & des conseils propres aux circonstances.

L'Amiral & les autres Prisonniers sont conduits au Bacha.

(*m*) Ismael fit partir ses Prisonniers, le 22 de Décembre. [On leur ôta à tous leurs fers, excepté aux Ouvriers nécessaires pour mettre la Pinasse en état, & à quelques malades.] La Caravane étoit de trente-quatre hommes, [tous montés sur des Anes, à l'exception de l'Amiral & de Pemel qui avoient des chevaux.] Dès le soir du même jour, Pemberton trouva le moyen de s'échapper, sans avoir communiqué son dessein à l'Amiral. Il s'étoit imaginé que le terme d'un tel voyage ne pouvoit être que la mort ou la servitude. [Ses Compagnons s'apperçurent bientôt de sa fuite, mais sans en rien témoigner, ils firent des vœux en sa faveur. Quand on fut arrivé à une Ville nommée *Mowssi* on fit la revûe de la Troupe, mais on ne remarqua point qu'il manquât quelqu'un.] Le lendemain, en montant à cheval, l'Aga fit encore la revûe de sa Troupe, & croyant trouver un Anglois de moins, il demanda ce qu'il étoit devenu. L'Amiral lui répondit que n'ayant pas compté ses gens à son départ, il ne sçavoit s'il lui manquoit quelqu'un.

Pemberton s'échappe dans la Rade.

Malgré

(*m*) Ici commence la 3e. Section dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

Sir Henri Middleton. 1610.

Malgré les injuſtices des Turcs, Sir Henri avoit trouvé à Mocka pluſieurs honnêtes-gens qui l'avoient traité avec amitié. Un Aga, nommé *Hamed*, lui avoit fait divers préſens dans ſa priſon, en l'exhortant à ne pas ſe décourager, parce que ſa cauſe étoit bonne. Le jour de ſon départ, le même Aga lui avoit envoyé, pour lui & pour ſes compagnons, une proviſion de pain, avec des Lettres de recommandation adreſſées à *Chelabi-Abdallah*, un des principaux Officiers du Bacha. Le Conſul des Banians n'avoit pas laiſſé paſſer un jour ſans le viſiter dans ſa priſon, & ſes viſites avoient toûjours été accompagnées de quelque préſent. *Touckar*, riche Négociant, avoit auſſi marqué de la conſidération pour les Anglois & de la pitié pour leurs peines; [& quoiqu'ils fuſſent plus de cinquante, il leur avoit envoyé tous les jours à chacun deux gâteaux de pain blanc, avec une certaine quantité de dattes.] Etant parti de Mocka pour Zenan, deux jours avant eux, il leur avoit promis de leur rendre ſervice auprès du Bacha, & l'Amiral rend témoignage qu'il éxécuta fidellement ſes promeſſes (*n*).

Honnêtes gens parmi les Turcs.

Route des Anglois.

La Caravane arriva le jour de Noël dans une Ville nommée *Tayes*, à quatre journées de Mocka. L'Amiral & ſes gens furent regardés avec admiration d'une foule de Peuple, qui vint aſſez loin au-devant d'eux; & l'Aga prenant un air de triomphe, les fit ranger deux à deux en entrant dans la Ville, comme s'il eût voulu les faire paſſer pour des Priſonniers de guerre. Il obſerva la même méthode dans toutes les Villes qui ſe trouvoient ſur la route. Un jeune homme [qui appartenoit à Pemberton, &] qui ſervoit de Sécretaire à l'Amiral, étant tombé malade à Tayes, fut laiſſé à la garde du Gouverneur; & cet accident fit interrompre pendant pluſieurs jours le Journal de la route. Mais Sir Henri ſe ſouvient qu'il trouva l'air très-froid juſqu'à Zenan, & que dans tous les lieux où l'on paſſa la nuit, il n'eut point d'autre lit que la terre. Comme la plûpart de ſes gens avoient des habits fort légers, il fut obligé de leur acheter des robes fourrées, ſans quoi ils ſeroient morts de froid. Il étoit lui-même aſſez mal couvert, parce qu'ayant pris à Mocka le conſeil de l'Aga pour une raillerie, il n'avoit pû ſe perſuader que l'air fût ſi rude dans les Montagnes. Chaque jour au matin, la terre étoit couverte de frimats; & dans les environs de Zenan, qui eſt à 16 degrés 15 minutes de la Ligne (*o*), la glace avoit chaque nuit l'épaiſſeur d'un doigt. Sir Henri ne l'auroit pas cru, s'il ne l'avoit éprouvé.

1611. Ils arrivent à Zenan.

Il y a quinze journées de route entre Mocka & Zenan. Le 5 de Janvier 1611, on arriva deux heures avant le jour à deux milles de cette Ville, où les Anglois furent gardés à terre juſqu'au lever du Soleil, & ſouffrirent un froid ſi vif, qu'au départ ils pouvoient à peine ſe remuer. A quelque diſtance de la Ville, ils rencontrèrent un Officier du Bacha, à la tête de deux cens hommes, avec leurs trompettes & leurs tymbales. On s'arrêta quelque tems

(*n*) Cela prouve que les Mahométans ſont ſuſceptibles d'humanité & de juſtice; & que tous les Turcs ne ſont pas également cruels & avides. Les défauts ne ſe trouvent guères que parmi ceux qui ſont à la tête du Gouvernement & parmi les Soldats; & encore ceux-ci les ont-ils en commun avec ceux des autres Nations.

(*o*) Sir Henri obſerva la latitude de cette Ville, avec un Inſtrument qu'il y fit; & il jugea qu'elle étoit éloignée de 180 milles de Mocka au Nord-Nord-Oueſt. Mais il doit y avoir une erreur dans cette obſervation, car Zenan eſt au Nord-Eſt de Mocka.

Digitized by Google

Sir Henry Middleton. 1611.

tems encore, pour former l'ordre de la Marche. La Troupe de Zenan ſe diviſa en deux parties, dans l'intervalle deſquelles les Anglois furent placés. On leur ôta leurs robes & leurs chevaux, pour les faire marcher à pied. L'Amiral & Femel furent les ſeuls qui conſervèrent leurs montures, mais ils furent forcés de ſuivre l'ordre de la Marche. Ils traverſèrent ainſi toute la Ville juſqu'au Château, en eſſuyant les regards d'une foule d'Habitans qui rendoient le paſſage fort étroit. A la première porte, ils trouvèrent une Garde nombreuſe. La ſeconde étoit défendue par deux groſſes piéces d'artillerie ſur leurs affûts, & la cour qui étoit entre deux leur parut fort ſpacieuſe. Les Soldats qui les avoient eſcortés firent une décharge de leur mouſquets à la première porte; après quoi ils ſe mêlèrent avec le reſte de la Garde. L'Amiral & Femel furent avertis de mettre pied à terre, en entrant dans la cour, & de ſe placer à la tête de leurs gens. Il n'y furent pas long-tems ſans être appellés par quelques Officiers qui les conduiſirent devant le Bacha. C'étoit un jour de Divan, ou de Conſeil. On leur fit monter à l'extrémité de la cour un eſcalier de douze marches, au ſommet duquel deux hommes d'une taille extraordinaire prirent l'Amiral par les bras, en les ſerrant de toute leur force, & l'introduiſirent dans une longue gallerie où le Conſeil étoit aſſemblé. Il y avoit de chaque côté un grand nombre de ſpectateurs aſſis; mais le Bacha étoit dans l'enfoncement, ſeul ſur un ſopha, avec un certain nombre de Conſeillers qui étoient à quelque diſtance de lui. Le plancher étoit couvert de tapis fort riches; & tous ces objets enſemble formoient une aſſez belle perſpective.

Réception des Anglois à Zenan.

L'Amiral eſt conduit devant le Bacha.

A cinq ou ſix pas du Bacha, les deux Guides de l'Amiral l'arrêtèrent bruſquement. Il demeura pendant quelques minutes expoſé aux regards de l'Aſſemblée. Enfin le Bacha lui demanda d'un air ſombre & dédaigneux de quel Pays il étoit & ce qu'il venoit chercher dans celui des Turcs. L'Amiral répondit qu'il étoit un Marchand Anglois, & que ſe croyant ami du Grand-Seigneur en vertu des Traités du Roi ſon Maître, il étoit venu pour éxercer le Commerce. Il n'eſt permis à aucun Chrétien, lui dit gravement le Bacha, de mettre le pied dans cette Contrée; & j'ai moi-même averti le Capitaine Sharpey de déclarer là-deſſus les ordres du Grand-Seigneur aux Marchands de ſa Nation. L'Amiral répliqua que le Capitaine Sharpey ayant eu le malheur de périr par un naufrage ſur la Côte de l'Inde, n'avoit pû communiquer cet avis aux Marchands d'Angleterre; & que pour lui, s'il eût été mieux informé, il n'auroit pas pris plaiſir à ſe précipiter dans la ſituation où ſon malheur l'avoit conduit. Il ajoûta que l'Aga de Mocka l'avoit trompé, en l'aſſûrant que les Anglois ſeroient vûs de bon œil dans le Pays, & qu'ils y ſeroient auſſi libres que dans tout autre lieu de la Turquie; qu'il leur avoit fait quantité d'autres promeſſes par rapport à leur ſûreté; mais que violant auſſi-tôt ſa parole, il les avoit fait attaquer par des gens armés, il en avoit maſſacré pluſieurs, & l'avoit fait priſonnier lui-même avec le reſte.

Circonſtances de l'Audience.

Le Bacha répondit que l'Aga n'étoit que ſon Eſclave, & n'avoit pas eu droit de prendre des engagemens ſans ſa participation: mais que tout ce qu'il avoit entrepris contre les Anglois s'étoit fait par ſes ordres, ou plûtôt ſuivant ceux du Grand-Seigneur même, qui vouloit que les Chrétiens fuſſent châtiés lorſqu'ils ôſoient approcher de la ſainte Ville. Nous ne le ſommes que trop, repartit l'Amiral; & ſi vous nous accordez la liberté de remonter ſur

Digitized by Google

sur nos Vaisseaux, cette avanture nous servira de leçon pour l'avenir. Non, lui dit le Bacha, vous demeurerez ici, d'où vous pourrez écrire à l'Ambassadeur que vous avez à Constantinople (p), & de mon côté j'écrirai au Grand-Seigneur, pour consulter ses volontés sur votre sort, & sçavoir s'il vous permet ici le Commerce. Sir Henry Middleton. 1611. Sentence du Bacha.

L'Amiral fut congédié après cette explication, & conduit avec cinq ou six de ses gens dans une prison assez commode, tandis que tous les autres furent précipités daus un noir cachot & chargés de chaînes. Un jeune homme de sa suite, s'étant imaginé en le voyant conduire devant le Bacha, qu'il y alloit recevoir la mort, & qu'on ne lui feroit pas attendre long-temps le même sort après son Maître, tomba dans un évanouissement si profond qu'il n'en revint que pour expirer peu de jours après. Les Anglois rentrent en prison.

Le 6 de Janvier, Sir Henri fut étonné de recevoir un Messager du Kiahia, ou du Lieutenant-Général du Bacha, qui l'invitoit à déjeûner avec lui. Les portes de sa prison lui furent ouvertes. Après avoir déjeûné familièrement avec ce Seigneur, il lui raconta dans des termes fort touchans les trahisons & les injustices qu'il avoit essuyées à Mocka. Le Kiahia l'exhorta beaucoup à prendre courage, en lui faisant espérer que ses affaires prendroient bientôt une meilleure face, & lui promettant du moins tous ses services. *Schermal*, Consul des Banians de Mocka, avoit mis cet honnête Turc dans les intérêts d'Angleterre. L'Amiral s'en apperçut encore plus aux civilités qu'il reçut de son Geolier, & aux nouvelles commodités qu'on lui fournit dans sa prison. Faveurs qu'ils reçoivent du Kiahia.

Deux jours après, il fut invité par le Kiahia à l'accompagner avec Femel, dans une promenade à sa maison de campagne. Là, ce génereux Musulman l'assûra sans restriction qu'il obtiendroit bientôt la liberté avec tous ses compagnons, & qu'il seroit renvoyé à Mocka, où ses Ennemis seroient forcés de réparer tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il lui promit que son amitié pour les Anglois se soûtiendroit avec constance; & prenant à témoins quelques Turcs & quelques Arabes, qui composoient son cortège, il protesta que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, n'étoit que dans la vûe de plaire à Dieu. Sir Henri n'en jugea pas moins que son premier motif étoit l'espérance d'un présent considérable. Hamed Aga, qui avoit écrit en faveur des Anglois, lès avoit prévenus sur les principes de la Cour de Zenan. Le même jour il y arriva un More du Caire, qui étoit ancien ami du Bacha, & qui lui avoit prêté des sommes considérables avant sa fortune. Ce More avoit eu dans la Rade de Mocka un Vaisseau prêt à faire voile pour les Indes lorsque les Anglois avoient été trahis; & s'attendant à quelque effet de leur ressentiment, il n'avoit pas douté que la vengeance ne les portât d'abord à se saisir de son Bâtiment. Mais ils l'avoient laissé partir avec tant de liberté, que dans la reconnoissance qu'il avoit cru leur devoir, il leur avoit offert solemnellement son amitié. Il avoit écrit en leur faveur au Bacha; &, ne Espérances qu'on leur donne, & secours qu'ils reçoivent de plusieurs amis.

☞ (p) Cette Ville est appellée dans la relation *Stambol*, par corruption des mots grecs εἰς τὴν πόλιν; Mots dont les Grecs se servoient ordinairement quand ils vouloient dire qu'ils alloient à Constantinople, qu'ils nommoient *la Ville*, par excellence. C'est ainsi qu'encore à présent Athènes est appellée *Satines*, par corruption de εἰς Ἀθήνας. *Poslet. Comp. Cos. & Fr. Port. Cret. Purchass.*

Digitized by Google

Sir Henri Middleton. 1611.

ne ménageant point les termes, il lui avoit repréſenté qu'il s'expoſoit au riſque de ruiner le Pays, en y détruiſant le Commerce. Dans la viſite qu'il lui faiſoit à Zenan, il joignit toutes ſortes d'inſtances à cette raiſon; &, perſonne n'oſant parler avec la même liberté, il lui conſeilla de renvoyer les Anglois avec toutes leurs marchandiſes. L'Amiral confeſſe dans ſa Relation qu'il fut redevable de ſon ſalut à de ſi puiſſantes ſollicitations. Il apprit enſuite de Schermal & de Hamed que le deſſein du Bacha, en le faiſant amener à Zenan, avoit été de lui faire couper la tête, & de réduire tous ſes gens à l'eſclavage. Hamed, ſurnommé *Vaddi*, étoit un riche Négociant d'Arabie, qui faiſoit ſa demeure ordinaire à Zenan, & qu'on appelloit le Marchand du Bacha. Son amitié ſe ſoûtint avec la même fidélité juſqu'au départ des Anglois.

Requête hardie de l'Amiral.

L'Amiral encouragé par tant de motifs, fit préſenter au Bacha une Requête aſſez hardie. Il expoſoit qu'en ſe rendant à Mocka il avoit donné ordre aux Commandans de ſes Vaiſſeaux de ſuſpendre les hoſtilités pendant vingt-cinq jours, & d'en uſer enſuite à leur gré, ſi dans cet eſpace ils ne recevoient aucune nouvelle de lui. Le tems étant expiré, il prenoit la liberté d'en avertir le Bacha, afin qu'il daignât ſe hâter de terminer ſon affaire, ou de lui donner quelques favorables aſſûrances qu'il pût communiquer à ſes gens; ſans quoi il ne pouvoit répondre que ſe voyant ſans Chef, ils ne ſe portaſſent à la violence. Cette ruſe produiſit tant d'effet, que deux jours après on déclara poſitivement à l'Amiral que toutes les difficultés étoient finies; & que s'il étoit encore retenu à Zenan, c'étoit pour attendre l'arrivée de quelques Anglois qui avoient été arrêtés auſſi à Aden, & que le Bacha faiſoit venir, dans le deſſein de les renvoyer tous enſemble à Mocka.

Les Priſonniers Anglois d'Aden ſont envoyés à Zenan.

En effet on vit arriver le 17 M. Fowler & dix-huit autres Anglois, qui ſortoient des priſons d'Aden. Ils furent préſentés au Bacha, qui leur fit les mêmes queſtions qu'à l'Amiral, & qui les envoya dans une priſon ſans les y faire maltraiter. Quelques jours après, le Kiahia fit inviter l'Amiral à l'accompagner dans ſes Jardins. Il lui dit que le Bacha avoit deſſein de le voir auſſi dans ſa maiſon de plaiſance, & qu'il lui conſeilloit d'employer des termes doux & ſoûmis pour l'appaiſer entièrement. Sir Henri lui demanda s'il croyoit que le Bacha lui rendît ſes marchandiſes & ſa Pinaſſe. Il répondit qu'il l'ignoroit; mais que ſi les Anglois ſuivoient ſon conſeil, ils ne toucheroient point à cet article, pendant leur ſéjour à Zenan. Ecrivez-moi de Mocka, ajoûta-t'il, & je vous ſervirai de tout mon crédit. On a déja fait remarquer que le motif du Kiahia étoit l'eſpérance d'une groſſe ſomme d'argent. C'étoit dans cette vûe qu'il avoit engagé Schermal à prévenir l'Amiral par ſes bienfaits, & l'on avoit déja délibéré à quoi la ſomme devoit monter. Le Kiahia ne fit aucune difficulté d'en parler ouvertement. Il éxigea une promeſſe de 500 écus Vénitiens; & l'ayant obtenue, il partit à cheval, après avoir chargé l'Interprête d'amener ſur ſes traces l'Amiral & Femel au Jardin du Bacha.

Récompenſe promiſe au Kiahia.

On les fit attendre une heure à la porte. Enfin l'Interprête ayant reçu ordre de les introduire, ils trouvèrent le Bacha dans un cabinet d'Eté avec le Kiahia debout à ſa droite, & dix ou douze autres Turcs derrière lui. L'Amiral fut conduit par deux hommes, qui tenoient les deux côtés de ſon habit; & Femel, qui le ſuivoit, eut la liberté de s'avancer ſans Guide. Le

Bacha

Bacha, les voyant à deux pas de lui, leur fit ſigne de s'arrêter: mais prenant un viſage riant, il fit diverſes queſtions à l'Amiral, ſur ſa ſanté, ſur la vie qu'il menoit à Zenan, & ſur le goût qu'il avoit pour les uſages du Pays. Enfin il l'aſſûra que dans peu de jours il ſeroit renvoyé à Mocka avec tous ſes gens, & que la plus grande partie auroit la liberté de retourner à bord, tandis qu'il attendroit dans la Ville, avec les autres [au nombre de 29], que les Vaiſſeaux de l'Inde fuſſent entrés dans le Port: après quoi il ſeroit libre lui-même de remonter ſur les ſiens, & de tourner ſes voiles où il voudroit. L'Amiral [le pria de ne pas retenir un ſi grand nombre de ſes gens, mais il eut ces mots pour réponſe, *je l'ai dit*, trente d'entre vous reſterez ici: enſuite] malgré le conſeil du Kiahia, il voulut ſçavoir ſi ſes marchandiſes & ſa Pinaſſe lui ſeroient rendues. On lui répondit qu'elles ne le ſeroient pas, parce qu'elles avoient été confiſquées au profit du Grand-Seigneur. Il demanda ſi quelques matériaux du moins qu'il avoit à Mocka, & qui lui étoient néceſſaires pour la navigation, ſeroient reſtitués. On lui promit de les rendre; & l'on s'engagea par de nouvelles promeſſes à lui accorder la liberté de rentrer dans ſon Vaiſſeau lorſque ceux de l'Inde ſeroient arrivés.

Sir Henri Middleton. 1611. Promeſſes que le Bacha fait aux Anglois.

Ensuite le Bacha prétendant juſtifier ce qui s'étoit paſſé, loua beaucoup ſon propre caractère & la douceur avec laquelle il avoit traité les Anglois. Il les félicita même du bonheur qu'ils avoient eu de tomber entre ſes mains, les aſſûrant que ſous un Gouverneur auſſi rigide que ſon prédéceſſeur, il leur en auroit coûté la tête pour s'être approchés de la ſainte Ville. Il leur déclara qu'il ne leur étoit rien arrivé que par l'ordre exprès du Grand-Seigneur, à qui les Bachas du Caire & de Swaken, auſſi-bien que le Cherif de la Mecque, avoient repréſenté que le Vaiſſeau Anglois l'*Aſcenſion* avoit acheté à Mocka les plus fines marchandiſes de l'Inde; ce qui avoit fait un tort conſidérable au Commerce de la Turquie; ſur quoi le Grand-Seigneur avoit envoyé à tous ſes Commandans l'ordre de confiſquer tous les Vaiſſeaux Anglois ou des autres Pays Chrétiens, qui viendroient dans cette Mer, & de tuer ou faire Eſclaves tous les hommes qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha voulut perſuader à l'Amiral que c'étoit le traiter avec beaucoup de bonté, malgré des ordres ſi ſévères, que de lui accorder la permiſſion de retourner ſur ſes Vaiſſeaux. Il ajoûta que les Anglois & les autres Nations Chrétiennes apprendroient ſans doute à ne pas s'approcher déſormais de la ſainte Ville.

Eloge qu'il fait de lui-même.

Le premier de Février, l'Amiral fut averti par le Kiahia que les Anglois devoient un compliment au Bacha ſur le choix que le Grand-Seigneur avoit fait de lui pour ſon Viſir. En effet ce Gouverneur venoit de recevoir les plus hautes marques de diſtinction & de faveur. Outre la Lettre du Grand-Seigneur, qui étoit dans des termes fort honorables, on lui avoit apporté de Conſtantinople une épée fort riche & les autres marques de ſa nouvelle dignité. Il reçut ces préſens avec beaucoup de ſolemnité. Etant allé au-devant, juſqu'à deux lieuës de la Ville, on y dreſſa une tente où il ſe revêtit du Caffetan & des autres ornemens qu'on lui apportoit. Il revint enſuite à la Ville, accompagné de tout ce qui pouvoit donner de l'éclat à ſa marche. L'Amiral & ſes principaux compagnons eurent des places marquées pour aſſiſter à ce ſpectacle. De-là, ils furent conduits par leur Interprête au Palais du Viſir, où ils furent admis à l'Audience ſans l'avoir long-tems attendue.

Le Bacha de Zenan eſt créé Viſir.

Il reçoit les préſens du Grand Seigneur.

Digitized by Google

Sir Henri Middleton. 1611.

due. Sir Henri lui proteſta qu'il n'avoit point d'autre vûe dans cette viſite que de prendre une vive part à ſa joye & de lui ſouhaiter toutes ſortes de proſpérités. Le Viſir le remercia fort affectueuſement, & l'aſſûra que toutes ſes promeſſes ſeroient bientôt remplies. Il parut ſi ſenſible au compliment des Anglois, qu'il leur accorda, comme une inſigne faveur, la permiſſion de baiſer ſa main.

Les Anglois ſont élargis.

(q) CEPENDANT la plus grande partie des Priſonniers ſe reſſentoit de la miſère de leur ſituation. L'ennui, le froid, la peſanteur des fers, le mauvais air & la mauvaiſe nourriture en avoient fait tomber pluſieurs dans des maladies dangereuſes. A force de ſollicitations, Sir Henri obtint qu'ils fuſſent délivrés de cette affreuſe priſon. On lui donna dans la Ville une aſſez grande maiſon, pour les y raſſembler tous, avec la permiſſion de prendre l'air & de ſe promener. Pour comble de faveurs le Kiahia lui envoya ſix bœufs, & d'autres rafraîchiſſemens, qui rendirent la ſanté & les forces aux Malades.

Ils obtiennent la liberté de retourner à Mocka.

[Il l'avertit auſſi que l'Aga Rhegis avoit écrit au Bacha qu'il étoit à propos d'envoyer tous les Anglois à Aden, où ils pourroient s'embarquer ſur leurs Vaiſſeaux; que par-là on préſerveroit la Ville de Mocka, & les Vaiſſeaux des Indes, qui paſſoient par le Détroit de *Bâb* (r), de tous les effets du reſſentiment de Sir Henri. Mais il lui apprit en même-tems qu'il avoit empêché que cet avis ne fut ſuivi.]

ENFIN l'ordre, ou la permiſſion du départ arriva le 17. Le Kiahia ſe chargea lui-même de conduire l'Amiral & Femel à l'Audience du Bacha. Ils en furent reçus avec des marques extraordinaires de bonté, mais qui furent accompagnées d'avis & de menaces. Il leur répéta qu'ils ne devoient leur ſalut qu'à ſa clémence; que l'épée du Grand-Seigneur étoit longue, & qu'il lui avoit rigoureuſement défendu de ſouffrir les Chrétiens [& les (s) Luthériens] dans ces Mers: que la porte ſeroit fermée déſormais au pardon, & que c'étoit aux Anglois à donner cet avis aux autres Nations Chrétiennes. L'Amiral le ſupplia du moins que s'il arrivoit quelques Vaiſſeaux Anglois dans le Pays avant qu'il eût le tems d'avertir ſa Nation des ordres du Grand-Seigneur, on ne les trahît point par de fauſſes promeſſes, & qu'on leur déclarât nettement qu'ils ne devoient eſpérer aucun commerce avec les Turcs. Cette prière fut rejettée. Il ſe réduiſit à demander que le Bacha prît la peine d'écrire à Mocka, pour donner plus de force à ſes ordres; dans la crainte que l'Aga, dont la haine étoit connue pour les Anglois, ne recommençat ſes injuſtices. Tout l'orgueil du Vizir s'émut à cette propoſition. Un mot de ma bouche, répondit-il, n'eſt-il pas ſuffiſant pour renverſer une Ville de fond en comble? Si l'Aga vous fait tort, je le ferai écorcher juſqu'aux oreilles, & je vous ferai préſent de ſa tête. N'eſt-il pas mon Eſclave?

Orgueilleuſe réponſe du Bacha.

CEPENDANT

(q) La 4e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(r) Ou *Bâbs* c'eſt-à-dire le Détroit de *Bâb Almendub*, ou comme les Européens l'appellent, de *Babel Mandel*.

(s) Il n'eſt pas aiſé de deviner ce qu'a voulu dire le Bacha; à moins qu'on ne ſuppoſe qu'il a diſtingué les Proteſtans d'avec les Catholiques, diſtinction qui ne paroîtroit pas d'abord favorable aux premiers, puiſqu'ils ſeroient mis ici en oppoſition avec les Chrétiens. Mais il faut conſidérer que les Mahométans de ces quartiers, ne connoiſſant que les Portugais ou d'autres Européens Catholiques qui adorent les Images, confondoient le mot de Chrétien avec celui d'Idolâtre; ainſi en diſtinguant les Proteſtans, ils évitoient de charger ceux-ci d'une épithéte odieuſe.

Digitized by Google

Cependant, après ce tranſport d'orgueil & de colère, il donna ordre au Kiahia d'écrire quelques mots favorables à l'Amiral; mais il fut plus conſtant dans le refus qu'il fit de répondre à la Lettre du Roi d'Angleterre. En ſortant de l'Audience, l'Amiral dit au Kiahia qu'il étoit ſans épée, & qu'il demandoit la permiſſion d'en acheter une, afin de ne pas retourner dans la condition d'un Priſonnier; comme il étoit venu. Cette demande alla juſqu'aux oreilles du Bacha, qui lui envoya une de ſes propres épées. Le Kiahia jugeant que ſa bourſe étoit mal remplie après un ſi long ſéjour à Zenan, lui prêta cent ſequins d'or, pour payer les frais de ſa priſon & d'autres dettes. Ce qu'on a dit des vûes intéreſſées du Kiahia n'empêchoit point qu'il ne fût capable d'une action libérale; au lieu que l'avarice du Bacha étoit extrême. Les riches Négocians avoient beſoin de s'obſerver beaucoup pour ne lui donner ſur eux aucune priſe. Il avoit fait tuer depuis peu un Aga qui avoit amaſſé d'immenſes tréſors; &, ſans aucune forme de Juſtice, il s'étoit mis en poſſeſſion de ſes richeſſes.

Sir Henat Middleton. 1611.

Son Avarice.

Enfin l'Amiral prit congé de ſes Bienfaiteurs, & reçut deux Lettres du Kiahia; l'une pour le Gouverneur d'Aden, qui lui ordonnoit de reſtituer la Chaloupe du *Pepper-Corn*, l'autre pour celui de Tayes, qui portoit ordre de rendre aux Anglois le jeune homme qu'ils avoient laiſſé malade dans cette Ville, & qui avoit été forcé d'embraſſer le Mahométiſme. [Quoique le chagrin de leur ſituation ne leur eût pas laiſſé beaucoup de goût pour les objets de curioſité, ils avoient fait quelques obſervations qu'ils nous ont conſervées.] Zenan, que d'autres nomment *Sina*, leur parut un peu plus grand que Briſtol. Les maiſons y ſont de pierres liées avec du ciment. Il ne s'y trouve que de l'eau de puits, & le bois y eſt fort cher; parce qu'il y eſt apporté de loin. La Ville eſt entourée de murs; & pour Forteresſe, elle n'a qu'un Château à l'Eſt, où le Bacha fait ſa demeure. Au long des murs, & fort près de la priſon où l'Amiral avoit été enfermé, on a ménagé un grand enclos, dans lequel on tient, ſous une ſûre Garde, les femmes, les enfans & les proches parens de ceux dont la fidélité eſt ſuſpecte au Gouverneur. Les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans cet eſpace; [ces derniers courent la plûpart du tems nuds; excepté quand le froid eſt fort grand; alors ils ſe couvrent d'une peau de brebis; ils ſont auſſi ſauvages & auſſi endurcis que s'ils habitoient dans les montagnes:] ſi les raiſons qu'on a de les retenir durent aſſez long-tems pour leur laiſſer le tems de croître, on les met alors aux fers dans une priſon plus étroite, pour y demeurer auſſi long-tems qu'il plaît au Bacha.

Obſervations ſur la Ville de Zenan.

Les Angloiſ partirent de Zenan le 18 de Février, montés ſur des ânes ou des chameaux, à l'exception de l'Amiral & de Femel qui obtinrent des chevaux. Ils avoient pour Conducteurs deux Chiaoux, l'un à cheval l'autre à pied. Dans une ſi longue route, ils ne rencontrèrent que treize lieux habités, dont l'Amiral écrivit les noms. *Siam*, petite Ville avec un Château ſur le revers d'une montagne, à 16 milles de Zenan. *Surago*, Village, 18 milles plus loin. *Damare*, petite Ville, 20 milles au delà. *Ermin*, Village, 15 milles. *Nakbel Sammar*, Caravanſeras ou Hôtellerie, ſur une montagne du même nom, 14 milles. *Mohader*, Village, 13 milles. *Rabatamaine*, Caravanſeras, 16 milles. *Merfadin*, [Maiſon à Caffé] 16 milles. *Tayes*, Ville moins grande que Zenan de la moitié. *Eufras*, Ville, 16 milles. *Aſſambine*, Caravanſeras,

Retour des Anglois à Mocka.

Sir Henri Middleton. 1611.

Caravanſeras, 11 milles. *Akkamot*, Caravanſeras, 13 milles. *Mouſa*, Ville, 17 milles. *Mocka* (*t*).

On s'arrêta deux jours à Damare, par l'ordre d'Abdalla Chelabi, Lieutenant du Bacha dans cette Province. Les montagnes eſcarpées qu'on traverſe dans cette route, ont pour habitans des Arabes qui ne peuvent ſouffrir l'orgueil & l'inſolence des Turcs, qui ne les laiſſeroient pas voyager ſans inſulte, s'ils n'apportoient un paſſeport de la Province d'où ils ſont partis. A Mohader, un des Chiaoux ayant pris quelques ânes pour ſuppléer à ceux qui étoient fatigués du voyage, les Arabes s'attroupèrent auſſitôt à la ſuite de la Caravane, & reprirent ces animaux, ſans qu'aucun Turc eût la hardieſſe de s'y oppoſer. On paſſa deux jours à Tayes, pendant leſquels Sir Henri n'épargna rien pour délivrer le jeune Anglois des mains du Gouverneur. On l'avoit forcé par toutes ſortes de menaces d'embraſſer la Religion de Mahomet. Un Matelot Anglois, qui parloit la langue du Pays, obtint la permiſſion de le voir dans une chambre où il étoit avec pluſieurs jeunes gens de ſon âge. Ce malheureux jeune homme verſa beaucoup de larmes à la vûe de ſon Compatriote, & proteſta qu'il n'étoit pas Mahométan dans le cœur. Il ajoûta qu'il avoit été trompé par de fauſſes aſſûrances de la mort des Anglois à Zenan, & qu'on ne lui avoit laiſſé que le choix du Turban pour ſauver ſa vie, ce qui ne l'auroit pas même ébranlé, ſi pluſieurs Domeſtiques de l'Aga ne l'euſſent mené malgré lui dans un bain chaud, où l'ayant dépouillé avec violence, ils l'avoient circoncis. L'Amiral eut en vain recours à la Lettre du Kiahia. Elle portoit bien qu'on eût à rendre le jeune Anglois, mais ſuppoſé qu'il n'eût pas changé de Religion. Ainſi dans l'état où il ſe trouvoit, elle devenoit au contraire un ordre pour le retenir. Sir Henri s'étoit défié en la recevant, qu'elle étoit conçue dans ces termes; & cette raiſon l'avoit porté à ne la montrer qu'après avoir employé inutilement toutes les autres voyes.

Haine des Arabes contre les Turcs.

Un jeune Anglois ſe fait Mahométan.

L'Amiral avoit été traité fort civilement à ſon premier paſſage par le Gouverneur d'Eufras, qui étoit néanmoins Turc de naiſſance & de Religion. Il en reçut les mêmes civilités à ſon retour, juſqu'à trouver à ſix milles de ce lieu un Meſſager de ſa part, qui venoit le féliciter de la fin de ſes peines, & qui ne le quitta point juſqu'à la Ville, où les Anglois furent bien logés & bien ſervis. Ils mirent ſeize jours dans cette pénible route [qui eſt fort peuplée]. Le 5 de Mars, [après s'être arrêtés deux ou trois heures à *Dabuli* qui eſt un Caffé, bâti par un Marchand de Dabul,] ils arrivèrent à Mocka vers huit heures du matin, au milieu d'une foule d'Habitans Arabes, qui marquèrent beaucoup de joie de leur retour. Quelques Anglois qui y étoient reſtés priſonniers, avoient été mis en liberté le jour d'auparavant, & ne manquèrent point de venir au devant de leurs Compagnons & de leurs Chefs. L'Amiral apprit d'eux que le Ciel avoit favoriſé la hardieſſe de Pemberton. Il étoit rentré heureuſement dans Mocka, où il avoit trouvé le moyen de ſe ſaiſir ſur le rivage d'un Canot, dans lequel il étoit retourné à bord.

Civilité d'un Gouverneur Turc.

Les Anglois arrivent à Mocka.

La Caravane alla deſcendre à la porte de l'Aga, qui conſentit ſur le champ à recevoir l'Amiral & ſes principaux Compagnons. Après avoir lû les Lettres qu'ils

(*t*) On réſerve une plus ample Deſcription de cette route pour les Voyages par terre.

Digitized by Google

qu'ils lui avoient apportées, il compoſa ſon viſage à la diſſimulation, & ſes complimens furent auſſi vifs que l'amitié les auroit pû dicter. Il proteſta qu'il étoit charmé de leur retour, qu'il en remercioit le Ciel, & qu'il avoit autant de chagrin que de honte de tout ce qui s'étoit paſſé. Il pria l'Amiral de lui pardonner, & de le mettre au nombre de ſes amis. Enfin rejettant ſa conduite ſur l'ordre de ſes Maîtres, il jura qu'il avoit fait violence à ſon inclination. Sir Henri feignit de le croire ſincère, & lui demanda ſi les ordres du Bacha ſeroient éxécutés. Les proteſtations recommencèrent avec la même chaleur. Elles furent même ſoûtenues d'un déjeûner, que l'Aga le força d'accepter & qu'il prit avec lui [en l'exhortant à avoir l'eſprit tranquille à l'avenir, & qu'il pouvoit être aſſûré qu'il n'avoit plus rien à craindre de ſa part, puiſqu'ils avoient mangé enſemble du pain & du ſel.] Enſuite le faiſant conduire avec tous ſes gens dans une maiſon voiſine du rivage, il lui laiſſa autant de liberté que de repos pendant le reſte du jour. Mais [ſoit qu'il eût manqué de bonne-foi dès le premier moment, ou qu'il fût échappé quelqu'indiſcrétion aux Anglois,] il les mit le lendemain dans un lieu plus éloigné du Port, & preſqu'au centre de la Ville, comme s'il eût craint qu'ils ne penſaſſent à s'échapper. Il leur donna des Soldats pour Gardes pendant la nuit; & lui-même, il ſe promenoit autour de leur maiſon pendant le jour, comme s'il ne s'étoit fié qu'à ſes propres yeux pour les obſerver.

Sir Henri Middleton. 1611. Diſſimulation de l'Aga.

Mocka eſt d'un tiers moins grand que Tayes. Ce n'eſt point une Ville défendue par des Fortifications, mais elle eſt extrêmement peuplée. Sa ſituation eſt ſur le bord de la Mer, dans un terrain fort ſabloneux. La maiſon du Gouverneur touche au rivage, & n'a, plus loin, qu'une groſſe jettée qui s'avance beaucoup dans la Mer. C'eſt où les Vaiſſeaux ſont obligés d'aborder pour empêcher la contrebande. La tête de la jettée eſt une plate-forme, ſur laquelle on a placé une douzaine de canons. Du côté de l'Oueſt on a rebâti un Fort qui avoit été détruit par les Anglois dans le premier voyage qu'ils firent dans cette Mer; [&, dans l'état même où l'on s'eſt efforcé de le rétablir, il n'eſt pas capable d'une longue défenſe.]

Grandeur & ſituation de Mocka.

L'après-midi du 5, le *Darling* entra audacieuſement dans la Rade, & vint aſſez près de la jettée pour faire aſſûrer l'Amiral par quelques Anglois qui ſe trouvoient ſur le rivage, que tout étoit en bon état ſur les trois bords. Le lendemain, Nakada Maleck Ambar, Capitaine d'un grand Vaiſſeau de Dabul, qui étoit arrivé dans la Rade deux jours avant les Anglois, prit terre avec un grand nombre de Marchands, & fut conduit ſolemnellement dans la Ville. L'Aga s'étant préparé à le traiter, invita l'Amiral à cette fête. Là, devant toute l'Aſſemblée, il ſe fit apporter l'Alcoran, qu'il baiſa d'abord avec beaucoup de reſpect; & de ſon propre mouvement, il jura qu'il ne ſouhaitoit pas de mal aux Anglois, qu'il feroit tout ce qui dépendoit de lui pour le ſuccès de leurs affaires, & qu'il avoit beaucoup de regret des peines qu'ils avoient eſſuyées. l'Amiral lui fit des remercimens fort vifs, en laiſſant au Ciel à juger de ſa bonne-foi. Le jour ſuivant, l'Aga donna une autre fête aux Marchands de Dabul dans ſa maiſon de campagne, où l'Amiral fut encore invité. Les Dabuliens étoient montés ſur des chevaux d'une beauté admirable, & parés fort richement, tandis que Sir Henri & Femel avoient peine à marcher ſur ceux qu'ils avoient amenés de Zenan.

Serment de l'Aga en faveur des Anglois.

Le huit, tous les Anglois qui étoient à Mocka, reçurent ordre de s'aſſem-

SIR HENRI MIDDLETON. 1611.

bler chez l'Aga. Ils étoient au nombre de ſoixante-ſix, dont trente furent réſervés avec l'Amiral pour attendre l'arrivée des Vaiſſeaux de l'Inde, & le reſte eut la liberté de retourner à bord. Le Darling qui les vint prendre au rivage, obtint la permiſſion d'acheter diverſes commodités; & mettant auſſi-tôt à la voile, il alla rejoindre les deux autres Bâtimens qui s'étoient retirés dans une fort bonne Rade, nommée *Aſſab* (v), ſur la Côte des Abyſſins. Ils y avoient trouvé du bois & de l'eau en abondance. Les Habitans du Pays ſont auſſi noirs que les Négres de Guinée. Sur les bords de la Mer, ils ſont tous Mahométans; mais dans l'intérieur des terres il ne ſe trouve que des Chrétiens, Sujets du Prête-Jean (x). Ils vont nuds juſqu'à la ceinture, où ils ſont couverts d'une ſorte de pagne qui leur tombe ſur les genoux. L'arrivée des Anglois leur cauſa d'abord beaucoup de frayeur. Mais lorſqu'on eût formé quelque liaiſon, & qu'elle fût enſuite confirmée par des ſermens mutuels, ils s'empreſſérent de paroître avec des bœufs, des moutons & des chèvres. Les payemens ſe firent pendant quelques jours en argent. A la fin ils demandèrent eux-mêmes, pour échange, de la toile groſſière que les Anglois avoient achetée à Mocka, & ce commerce devint fort avantageux aux trois Vaiſſeaux. [Leur procédé à l'égard des Anglois fut plein de franchiſe, quoique les Turcs qui paſſoient & repaſſoient continuellement dans de petites barques, fiſſent tous leurs efforts pour leur faire changer de conduite.] Le Prince du Pays, ſous l'autorité du Monarque des Abyſſins, fait ſa réſidence dans une Ville peu éloignée de la Côte, à quarante milles au Sud d'Aſſab; c'eſt-à-dire, aſſez proche du Détroit. Cette Ville ſe nomme *Rabaita*, & paſſe pour une des plus peuplées du Canton. La Langue qu'on y parle n'eſt point entendue des Arabes, quoique tous les gens au-deſſus du commun entendent celle d'Arabie. Les Commandans des trois Vaiſſeaux furent ſurpris de voir arriver des Députés du Prince qui leur envoyoit des préſens, avec l'offre de tout ce que le Pays produiſoit. Ils témoignèrent une profonde vénération pour un Prince ſi généreux, & leur reconnoiſſance ſe ſignala par diverſes galanteries dont ils chargèrent ſes Meſſagers.

Une partie des Anglois eſt renvoyée à bord.

Les trois Vaiſſeaux ſe retirent à Aſſab.

Projet de l'Amiral pour s'échapper.

EN partant de Mocka, le Darling avoit obtenu la permiſſion d'y retourner tous les dix jours, pour donner aux yeux des Infidèles, cette marque de reſpect & d'attachement à l'Amiral. Il ne parut point impoſſible aux Priſonniers Anglois de profiter de cette occaſion pour ſe mettre en liberté; [Sir Henri auroit déja pu s'échapper ſeul; mais la crainte de laiſſer ſes compagnons expoſés au reſſentiment des Turcs le retint.] Tandis qu'ils s'occupoient d'un projet ſi hardi, ils eurent le ſpectacle continuel d'un grand nombre de Bâtimens, qui arrivoient de toutes les parties de l'Afrique & de l'Inde. Ce détail peut faire prendre quelque idée du commerce de Mocka. Il arriva le 2 d'Avril, un ſecond Vaiſſeau de Dabul, extrêmement chargé d'hommes & de marchandiſes. Le Capitaine ou le Nakada, fit une marche ſolemnelle dans la Ville, en robe peinte, ſuivant l'uſage. Ces robes qui

Détail du commerce de Mocka.

(v) Ce mot peut ſignifier un lieu qui abonde, ou un lieu qui manque de pâturages. Mais il faut le prendre ici dans le premier ſens, parce qu'il paroît par la relation que cet endroit étoit rempli de beſtiaux.

(x) C'étoit le nom qu'on donnoit alors à l'Empereur des Abyſſins.

Digitized by Google

qui ſe gardent à Mocka pour ces occaſions, ſont louées un certain prix, & rendues fidèlement après la fête. Le 3, il arriva d'Aden une ſorte de Bâtiment nommée *Jelba*, qui amenoit la Chaloupe du Pepper-Corn. Le 4, on vit entrer dans le Port un troiſième Vaiſſeau de Dabul, qui revenoit d'Achin avec ſa cargaiſon de poivre. Ces trois gros Bâtimens de la même Ville appartenoient au Gouverneur, qui étoit Perſan, & fort célèbre par l'étendue & le ſuccès de ſon commerce. Capitaines & Matelots, tous les hommes qu'il employoit à ſon ſervice étoient ſes Eſclaves. Maleck Ambar qui commandoit les trois Vaiſſeaux, & que l'Aga traitoit avec tant de diſtinction, n'étoit pas d'une condition plus relevée. Il n'avoit pas coûté plus de quinze ou ſeize piéces de huit à ſon Maître : mais ayant mérité ſon amitié & ſa confiance, il diſpoſoit de toutes ſes richeſſes, & jamais on ne le voyoit partir ſans une ſuite auſſi nombreuſe que celle d'un Bacha. [Le 6 Sir Henri envoya au Kiahia *Chelabi-Abdallah* un mouſquet bien travaillé, avec un petit baril de poudre qu'il lui avoit promis.] Le 7 il arriva de l'Inde un Vaiſſeau chargé de coton. Le 11, deux grandes & riches Barques des Maldives, dont le Commandant rendit pluſieurs viſites à l'Amiral. Le 12, deux autres Barques de la Côte de Malabar, [par un Vent d'Oueſt, qui après avoir duré cinq jours, revint au Sud-Sud-Eſt.] Le 14, une Barque chargée de coton, pour les Banians, & le lendemain une autre Barque de Cananor. Le 17, il vint par terre une nombreuſe Caravane de Marchands de Damas, de Suez & de la Mecque, pour commercer avec ceux de l'Inde. Le 19, un Vaiſſeau & une Barque de Cananor. Le Capitaine de ce Vaiſſeau ayant marqué de l'empreſſement pour voir l'Amiral Anglois, cette politeſſe déplût ſi fort à l'Aga qu'au milieu de la viſite il leur fit défendre par un de ſes gens de continuer leur correſpondance. Le 20, il arriva un Vaiſſeau de Calecut; [qui fut ſuivi du Darling;] le 23, une grande Barque qui appartenoit au Roi de Sokotora, & qui revenoit de Goa.

Sir Henri Middleton. 1611.

Sir Henri cherchoit depuis long-tems l'occaſion de faire paſſer des Lettres en Angleterre, pour informer ſa Compagnie du traitement qu'il avoit reçu à Mocka. Le 2 de May, un Guzarate qui entreprenoit le voyage du Caire, ſe chargea des deux copies de la même Lettre, l'une pour le Conſul François du Caire, l'autre pour le Conſul Anglois d'Alep. [Son eſpérance étoit que l'un ou l'autre paſſeroit heureuſement : mais c'étoit ſe fier beaucoup au hazard.] Le 10 il arriva une Barque de Suabell ou Magadoxo, chargée de dents d'éléphans, d'ambre & d'autres richeſſes de l'Afrique. Chaque année il venoit quatre Barques du même Pays; mais il étoit alors troublé par la guerre, & les Portugais y avoient brûlé tant de Bâtimens, que le courage avoit manqué aux Marchands pour en faire partir un plus grand nombre. L'ambre venoit de Kankamara dans l'Iſle de Madagaſcar, c'eſt-à-dire, du même lieu où le Capitaine Rowles, qui commandoit l'*Union*, avoit été lâchement trahi. L'Amiral s'informa de ſon ſort, mais ſans pouvoir obtenir d'éclairciſſement.

L'Amiral ſe ſert d'un Guzarate pour écrire en Angleterre.

(y) Le Darling étoit déja venu au Port de Mocka, dans l'unique vûe d'en reconnoître la ſituation, & de recevoir les ordres de l'Amiral. Il y revint

(y) Ici commence la 5e. Section de l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

Sir Henri Middleton, 1611.

vint le 10 de May vers midi ; & ſuivant ſa coûtume, il tira un coup de canon, pour avertir qu'on lui envoyât une Chaloupe à bord. Le boulet gliſſa ſur l'eau, du côté de la Ville; ce qui déplût beaucoup à l'Aga. Cependant il ne refuſa point à Sir Henri la permiſſion d'envoyer au Vaiſſeau. Mais il fit porter au Capitaine Pemberton la défenſe de revenir dans la Rade, & celle même d'envoyer ſa Chaloupe au rivage, ſans avoir reçu de nouveaux ordres.

L'Amiral Anglois penſe ſérieuſement à ſe ſauver.

Le lendemain au point du jour, l'Aga étant parti pour ſa maiſon de campagne avec les principaux Habitans de la Ville, Sir Henri réſolut de ſaiſir cette occaſion pour éxécuter le projet qu'il méditoit depuis long-tems de ſe mettre en liberté. Hamed Aga, & d'autres Turcs auſſi-bien diſpoſés pour les Anglois, lui avoient dit plus d'une fois que le Bacha n'éxécuteroit point ſes promeſſes s'il n'y étoit forcé. Enfin, l'ennui de ſa priſon fortifiant ſon courage, il écrivit à Pemberton qu'il croyoit pouvoir ſe ſauver dans un coffre vuide, & qu'il le prioit de lui envoyer promptement la Chaloupe, avec quelques Matelots réſolus, & des liqueurs fortes pour enyvrer ſes Gardes.

Meſures qu'il prend pour ſon évaſion.

Avant que de communiquer ſon deſſein à Femel, il le fit jurer, non-ſeulement de garder le ſecret, mais de ne faire aucune objection contre une entrepriſe à laquelle il étoit déterminé. Enſuite lui ayant lû ce qu'il écrivoit à Pemberton, il le chargea de faire la garde, avec quelques autres, dans un certain endroit du rivage; avec promeſſe de les attendre, s'il pouvoit gagner la Chaloupe, & de les prendre avec lui. D'un autre côté, il donna ordre à ſes Charpentiers & à d'autres Artiſans de ſa ſuite, de ſe ſaiſir d'une Barque qui étoit au Sud de la Ville, & qui ne manquoit de rien pour mettre à la voile; mais il leur défendit abſolument de s'y embarquer avant qu'ils euſſent vû la Chaloupe s'éloigner de la jettée.

Tout parut d'accord à favoriſer l'entrepriſe de l'Amiral. L'Officier qui le gardoit s'arrêta long-tems à boire dans un Cabaret de la Ville; ce qui étoit ſans éxemple, car les yeux de cet incommode Géolier ne s'étoient pas fermés un moment ſur le Chef des Anglois. On laiſſoit aux autres la liberté de ſe promener & d'aller juſqu'au rivage ſans être obſervés; mais Sir Henri l'étoit ſi continuellement que le tems de ſon ſommeil n'étoit pas excepté. Il profita de l'abſence de l'Officier pour diſtribuer entre ſes autres Gardes les liqueurs fortes qu'il avoit reçues de Pemberton. Ils ne furent pas long-tems à s'enyvrer. L'Officier étant revenu à minuit ſe retira dans ſa chambre qui n'étoit ſéparée de celle de l'Amiral que par un mur. Ce fut alors que les Anglois du complot ſortirent deux à deux pour ſe rendre aux lieux que Sir Henri leur avoit marqués. Pour lui, ſe mettant dans le coffre qu'il tenoit prêt, il fut porté directement au rivage, où il ſortit de cette cage pour entrer heureuſement dans la Chaloupe. Onze perſonnes qui l'avoient ſuivi avec le même bonheur, & qui avoient ſervi à le porter y entrérent avec lui. Mais Femel & ceux de ſa troupe perdirent trop de tems à vouloir ſe charger de mille choſes moins précieuſes qu'embarraſſantes. Le bruit de leur fuite ſe répandit dans la Ville, & mit en mouvement quantité de Turcs pour les pourſuivre. Cependant les Traîneurs auroient pu ſe ſauver, ſi ſe hâtant moins de gagner la Chaloupe, ils euſſent été l'attendre à la pointe de la jettée; mais avant qu'elle pût ſe mettre en état de les recevoir, les Turcs eurent le tems de s'approcher.

Il ſe fait porter au rivage dans un coffre.

L'Amiral

L'Amiral déſeſpéré de voir ſes gens à la merci des Infidèles, fit tous les efforts imaginables pour les ſecourir, juſqu'à retourner fort près du rivage. Leur malheur voulut que dans cette précipitation, il heurta rudement contre le ſable; ce qui l'empêcha de s'avancer plus loin: mais il fit mettre quelques-uns de ſes gens à la nage, pour ſauver du moins Femel. Ils n'étoient plus éloignés de la terre que de la longueur d'une pique, lorſqu'ils virent les Turcs qui ſe ſaiſiſſoient de lui & de ſes Compagnons. Femel, vivement pourſuivi par un homme fort vigoureux, lui tira au viſage un coup de piſtolet, qui le bleſſa mortellement. Sir Henri conçut alors qu'il n'y avoit rien à ſe promettre de la force ni de l'adreſſe. Il voyoit toute la Ville en allarme & le rivage couvert de gens armés. D'ailleurs, il avoit encore à traverſer un eſpace dangereux, & ſi reſſerré par la petite Iſle qui partage le Port, qu'il y auroit eu de la folie à s'arrêter plus long-tems. Il donna ordre à ſes Rameurs de gagner le grand Canal; & ſe trouvant bientôt en pleine eau, il ne lui reſta plus rien à craindre de ſes ennemis.

Sir Henri Middleton. 1611. Malheur d'une partie de ſes gens. Femel eſt arrêté avec ſes Compagnons.

Pendant ce tems-là, on veilloit éxactement ſur le Darling; & lorſqu'on vit approcher la Chaloupe, on ſe mit en état de la ſecourir, ſi elle étoit pourſuivie. Les Artiſans qui s'étoient ſaiſis de la Barque, ayant conduit leur entrepriſe avec beaucoup de bonheur, parurent preſqu'en même tems, & n'eurent pas plus de peine à gagner le Vaiſſeau. Tolbot fut le ſeul qui périt à la vûe de ceux qui s'éloignoient du rivage. Il s'étoit arrêté trop long-tems; & les autres ayant mis à la voile, ſans s'être apperçu qu'il manquoit, il n'eût pas d'autre reſſource que de ſe jetter à la nage pour les rejoindre. Mais ſes habits, ou d'autres obſtacles, cauſèrent ſa perte & le firent diſparoître en un moment.

L'Amiral & d'autres Anglois échappent aux Turcs.

Sir Henri ne laiſſa pas de conſerver juſqu'au jour l'eſpérance de voir arriver quelques-uns des malheureux qu'il laiſſoit derrière lui. On découvrit en effet un Canot qui s'avançoit lentement, & qui portoit deux hommes: mais c'étoient deux pauvres Arabes, & la crainte cauſoit leur lenteur. Ils parurent balancer long-tems à s'approcher du Vaiſſeau. Enfin le plus hardi s'étant déterminé à monter à bord, préſenta une Lettre, dont on reconnut auſſitôt le caractère. Elle étoit de Femel, qui exprimoit avec beaucoup de force le péril qu'il avoit eſſuyé, & celui dont il ſe croyoit encore menacé. Ceux qui l'avoient arrêté, avoient voulu d'abord lui ôter la vie; mais quelques Soldats, qui avoient été careſſés par les Anglois, s'étoient empreſſés de le ſecourir, & l'avoient conduit avec ſes Compagnons dans la maiſon de l'Aga, dont il attendoit le retour en tremblant.

Triſte ſituation de Femel & des autres Priſonniers.

On apprit enſuite que l'Aga, trouvant à ſon arrivée cette troupe de Priſonniers, devint auſſi pâle que ſon Turban, & que dans le premier tranſport de ſa colère, il proteſta qu'il leur en coûteroit la tête. Il leur demanda comment ils avoient eu la hardieſſe de vouloir le tromper. Femel répondit qu'étant venu d'Angleterre ſous l'autorité de leur Amiral, ils n'avoient rien entrepris que par ſes ordres, auxquels il ne leur étoit pas permis de déſobéir. Cette réponſe ne l'ayant point appaiſé, il les fit charger de chaînes, en répétant qu'il leur feroit abbatre la tête. Mais il parut s'appaiſer dès le lendemain, à la prière de Nakada Maleck Ambar, & des autres Capitaines Etrangers, qui ſe portoient à ſervir les Anglois par la crainte qu'ils n'attaquaſſent

Digitized by Google

Sir Henri Middleton. 1611.

ſent leurs Vaiſſeaux dans la Rade. Cependant ils furent gardés plus étroitement que jamais.

Fierté de l'Amiral Anglois.

D'un autre côté l'Amiral fit déclarer à l'Aga que s'il continuoit malgré l'ordre du Bacha, de retenir ſes gens, & ce qui appartenoit à ſes Vaiſſeaux, il brûleroit tous les Bâtimens qui étoient dans le Port, & qu'il étendroit ſa vengeance juſqu'à la Ville. Il fit avertir en même-tems tous les Capitaines étrangers de n'envoyer aucune Chaloupe à leurs Vaiſſeaux qu'elle ne ſe préſentât au ſien, pour y rendre compte de leur commiſſion, & de n'en rien faire venir ſans ſon conſentement ou ſans ſon ordre. Un procédé ſi ferme jetta le trouble & la conſternation dans la Ville. L'Aga fort embarraſſé lui-même craignit qu'il ne lui en coûtât la tête. L'Officier, qui avoit été chargé de la garde de l'Amiral, étoit encore plus allarmé. L'Emir al Bahr accuſé d'avoir conſenti à la fuite des Anglois, fut obligé de ſe mettre à couvert; & leur Géolier ne trouva point d'autre azile qu'une Moſquée, d'où il ne voulut ſortir qu'après avoir obtenu ſa grace. La plûpart des Capitaines & les Marchands, fort inquiets pour leurs Navires, envoyèrent des vivres & d'autres préſens à Femel, [& à ſes compagnons, auxquels ils ne daignoient pas parler auparavant.]

La Flotte Angloiſe ſe rend dominante dans le Port.

La nuit ſuivante, Sir Henri envoya ſa Chaloupe à la Rade d'Aſſab, pour faire venir les deux autres Vaiſſeaux. Ils arrivèrent le lendemain (z) dans celle de Mocka; & dès la première marée, toute la Flotte s'approcha du Port. [Sir Henri ſe rendit à bord de l'Increaſe, où il fut reçu avec de grandes marques de joie.] Le 12, Mohammed, Capitaine d'un Vaiſſeau de Cananor, vint à bord de l'Amiral, avec des Lettres de Femel, & l'ordre de l'Aga, pour lui déclarer que l'Aga étoit extrêmement affligé de la manière dont il étoit parti; que ſon deſſein avoit été de lui rendre la liberté; qu'il étoit encore diſpoſé à lui reſtituer ce qui appartenoit à ſes Vaiſſeaux; mais qu'il ne pouvoit lui envoyer le reſte de ſes gens ſans la permiſſion du Bacha; qu'il lui demandoit quinze jours de délai, & que, ſi dans cet intervalle tous les Priſonniers n'étoient pas à bord, il ne ſouhaitoit aucune grace. L'Amiral répondit qu'il vouloit d'abord ſa Pinaſſe, parce qu'il ne pouvoit s'éloigner autrement de la Rade. Cependant il ſe rendit aux inſtances du Nakada pour accorder le terme qu'on lui demandoit; & ſans s'expliquer ſur ſes deſſeins, il remit à prétendre des ſatisfactions, après qu'on lui auroit rendu ſes gens & ſa Pinaſſe.

Convention entre l'Amiral & les Turcs.

Mohammed étant retourné à la Ville, raſſûra les Habitans par la réponſe des Anglois. Cependant l'Aga parut fort irrité de ſe voir redemander la Pinaſſe. Il ſe fit amener Femel, pour apprendre de ſa bouche quelles pouvoient être les intentions de l'Amiral, lorſque par ſes conventions avec le Bacha, la Pinaſſe & ſes marchandiſes devoient reſter au Grand-Seigneur. Femel répéta ce qu'il ſçavoit que l'Amiral avoit répondu; c'eſt-à-dire, que les Anglois ne pouvoient partir ſans leur Pinaſſe: mais il ajoûta que jamais ils ne redemanderoient les marchandiſes. L'Aga conſentit le lendemain à faire tranſporter ſur la Flotte les cables, les ancres, le goudron & d'autres biens qui appartenoient au Darling. Enſuite affectant de marquer plus de ſatisfaction, il laiſſa

Variations de l'Aga.

(z) *Angl.* le 13. R. d. E.

Digitized by Google

laiſſa paſſer peu de jours ſans envoyer à l'Amiral des vivres & d'autres rafraîchiſſemens: ce qui n'empêcha point qu'une Chaloupe partie du rivage ayant voulu ſe rendre à quelque Bord étranger ſans s'approcher des Anglois, l'Amiral ne lui fit tirer deux coups de canon qui la forcèrent de venir prendre ſes ordres. Il menaça les Matelots de les faire pendre, s'ils avoient la hardieſſe de retomber dans la même faute. Sir Henri. Middleton. 1611.

Il arriva le 18 un Vaiſſeau de Diu, chargé de marchandiſes des Indes, qui appartenoient à ce même Schermal, dont les Anglois avoient reçu pluſieurs ſervices. L'Amiral le força de jetter l'ancre près de la Flotte; mais reſpectant le nom de ſon Ami, il traita l'Equipage avec douceur, & laiſſa la liberté de gagner la terre à ceux qui la demandèrent. Cette fermeté fit ſans doute une vive impreſſion ſur les Infidéles; car Mohammed fut envoyé le 25 pour déclarer que le Bacha conſentoit à reſtituer les Priſonniers & la Pinaſſe. Il s'engagea même à cette reſtitution pour le lendemain. [A ſon départ l'Increáſe le ſalua de trois coups de Canon.] Cependant les Anglois qui étoient à terre furent enchaînés le ſoir du même jour par le col, & délivrés le lendemain de leurs chaînes, ſans qu'on ait pû ſçavoir la cauſe de cette bizarrerie. Hauteur avec laquelle les Anglois ſe conduiſent.

Dans le cours du 26, Mohammed fut renvoyé à l'Amiral, pour lui dire que la Pinaſſe étoit prête à partir du rivage, mais que l'Aga ne pouvoit la rendre, non plus que les Priſonniers, ſans un écrit ſigné de l'Amiral & de quatre ou cinq des principaux Anglois, par lequel ils s'engageaſſent à conſerver la paix avec les Turcs, ſujets de l'Aga, & avec les Indiens du Port, à ne troubler la navigation d'aucun Vaiſſeau qui arriveroit à Mocka, ou le repos de ceux qui étoient déja dans le Port & dans la Rade; enfin, à ne demander aucune ſatisfaction pour les peines qu'ils avoient eſſuyées, ni pour les marchandiſes qu'on leur avoit enlevées. Cette promeſſe devoit être confirmée par un ſerment ſolemnel. L'Amiral répondit qu'il ſe trouvoit fort offenſé de cette variation continuelle, qui l'expoſoit tous les jours à recevoir de nouvelles demandes; qu'après l'engagement où l'on s'étoit mis, la veille, de lui renvoyer ſes Gens & ſa Pinaſſe, il avoit dû s'attendre à plus de fidélité; mais que Mohammed obſervant ſi mal ſes promeſſes, les Anglois pour leur ſûreté, prenoient le parti de l'arrêter avec tout ſon cortège, ſans aucun deſſein de leur nuire, mais comme autant d'Otages juſqu'à l'éxécution du Traité. Il lui conſeilla là-deſſus de donner avis à l'Aga de la réſolution des Anglois. Mohammed, après avoir marqué autant de confuſion que d'embarras, eut recours aux ſupplications. Il repréſenta qu'étant entré dans cette affaire par le ſeul deſir d'obliger l'Amiral, il ne devoit pas porter la peine des infidélités de l'Aga; qu'il ne pouvoit donner l'avis qu'on lui conſeilloit, ſans s'expoſer à la raillerie du Public. Enfin, qu'il n'y avoit point de périls ni de mauvais traitemens qui puſſent l'y faire conſentir: mais que ſi l'Amiral vouloit donner l'écrit qu'il lui demandoit & le renvoyer à terre il promettoit de lui amener ſa Pinaſſe & ſes Gens avant la nuit. Nouvelles Propoſitions de la part de l'Aga. Conduite de l'Amiral.

Après quelque délibération, Sir Henri, n'eſpérant pas d'autre fruit de la violence que de nouvelles longueurs, prit le parti d'employer l'artifice. Il feignit de céder aux raiſons de Mohammed, & de conſentir à lui donner l'écrit: mais, au lieu de la promeſſe qu'on éxigeoit, il fit l'expoſé des outrages & des ſujets de plainte qu'il avoit reçus des Turcs. Ce Mémoire fut ſigné Il employe l'artifice pour délivrer ſes Gens.

Sir Henri Middleton. 1611.

de ſa main, & de celle de quatre ou cinq Anglois, qui prirent la qualité de Témoins. En même-tems il écrivit à Femel ce qu'il avoit à dire pour l'expliquer. A l'égard du ſerment, il rejetta une propoſition dont il ſe plaignit d'être offenſé, en diſant que ſa parole valoit mieux que tous les ſermens des Turcs. Mohammed retourna au rivage; mais il laiſſa les principales perſonnes de ſa ſuite en ôtage; & renouvellant ſa promeſſe, il dit à l'Amiral qu'il étoit le maître de les faire pendre, s'il ne lui ramenoit pas ſes Compagnons avant la nuit.

Le reſte des priſonniers Anglois eſt renvoyé à l'Amiral.

(a) En effet il preſſa ſi vivement l'Aga, que vers la fin du jour il obtint la liberté des Priſonniers, & la permiſſion de les conduire lui-même ſur la Flotte. Ils étoient au nombre de neuf. *Femel*, *William* & *Cunningham* reçurent de l'Aga chacun leur caffetan. Mohammed fut chargé d'en porter un à l'Amiral, & lui dit, en le préſentant, qu'il venoit de la part du Bacha. Mais l'Amiral, ne ſe contentant pas de le refuſer, proteſta d'un ton mépriſant, qu'il ne vouloit rien de la part d'un miſérable, ſans foi & ſans honneur, ennemi de ſa Nation, par l'ordre duquel il avoit eſſuyé tant d'outrages. Mohammed prit le parti de laiſſer le caffetan à quelques gens de l'Equipage. On lui rendit le Priſonnier Turc, qui avoit été gardé juſqu'alors ſur l'Increaſe. Il ne reſtoit à reſtituer que la Pinaſſe, qu'il promit d'amener lui-même le lendemain.

Il redemande le jeune Priſonnier de Tayes.

Elle parut enfin le 27. Mohammed fort ſatisfait de ſa négociation demanda aux Anglois s'il n'étoit pas fidéle à ſes promeſſes. L'Amiral répondit qu'il lui manquoit encore un jeune homme qui étoit reſté à Tayes, & que les Turcs avoient forcé de changer de Religion. En même-tems il déclara que ſi ce Priſonnier n'étoit pas rendu, les Anglois ne relâcheroient pas les Vaiſſeaux dont ils s'étoient ſaiſis. La réponſe de Mohammed fut qu'il en parleroit à l'Aga, & qu'il reviendroit avec des explications. Après ſon départ, Sir Henri aſſembla ſon Conſeil & mit en délibération s'il rendroit la liberté aux Vaiſſeaux Indiens, ou s'il les retiendroit juſqu'à la reſtitution du jeune Priſonnier. On conclut de relâcher les Vaiſſeaux des Indes, parce qu'ils appartenoient aux amis de la Nation Angloiſe, & de ſe dédommager par la priſe du Vaiſſeau que les Turcs attendoient de Suez. On examina auſſi quelle étoit la meilleure voye pour hâter la reſtitution du jeune homme. Les uns perſuadés que toutes les inſtances ſeroient inutiles, propoſérent d'arrêter quelque Turc de diſtinction, dont on offriroit de faire une échange. L'Amiral fut d'un avis oppoſé, & jugea qu'il valoit mieux prendre le parti des ſollicitations dans un tems où les Anglois avoient à Mocka des amis qui les ſecondoient. On s'arrêta donc à la réſolution d'inſiſter ſur le retour du jeune Priſonnier, & de ne pas parler de la reſtitution des marchandiſes.

Promeſſe des Turcs.

Le 28, on apporta, de la part de l'Aga, un Ecrit par lequel Nakada Mohammed & Schermal conſentoient à la perte de leurs Vaiſſeaux & de leur cargaiſon, ſi le jeune homme n'étoit pas délivré dans douze jours, à la ſeule condition que les Vaiſſeaux fuſſent relâchés ſur le champ. Sur cette promeſſe l'Amiral leur permit de décharger le Vaiſſeau de Diu, & de viſiter librement les autres. La nuit ſuivante Femel mourut de la *calenture*, ou ſuivant

Mort de Femel.

(a) La 6e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

vant l'opinion des Chirurgiens, de quelque doſe de poiſon que les Turcs lui avoient fait avaller par ſurpriſe.

Sir Henri Middleton. 1611.

Au commencement du mois de Juin, le vent devint ſi chaud, que les Anglois ne pouvant le ſupporter, furent obligés pendant pluſieurs jours de ſe tenir renfermés ſous leurs écoutilles. On raconte d'étranges effets de ces vents enflammés, qui régnent quelquefois aſſez long-tems ſur cette Mer. Ils coupent la reſpiration & portent dans les entrailles une chaleur que tous les rafraîchiſſemens ne ſont pas capables d'éteindre. Après avoir évité ce danger, Sir Henri écrivit en Italien une Lettre au Bacha. Il lui demandoit la reſtitution des marchandiſes Angloiſes, & des ſatisfactions pour tant de dommages qu'il avoit eſſuyés. On lui repondit que faute d'Interprête le Bacha ne pouvoit entendre ſa Lettre. Mais il crut cette réponſe peu ſincère, & n'écoutant plus que ſon reſſentiment, il fit reprendre le Vaiſſeau de Diu, dont on n'avoit encore déchargé que quelques balots de coton, en déclarant qu'il n'en ſortiroit plus rien avant que le Bacha eût payé aux Anglois, pour dédommagement, ſoixante dix milles piéces de huit. Il s'étoit perſuadé qu'il n'y avoit plus d'autre voye pour obtenir quelque ſatisfaction, & qu'il y avoit peu de fond à faire ſur le Vaiſſeau de Suez, parce qu'au moindre avis qui pouvoit être donné par terre, il ne falloit plus compter ſur ſon arrivée.

Vents brûlans dans la Mer Rouge.

Les Anglois demandent des ſatisfactions.

Aly Kaskins, qui avoit ſervi d'Interprête à l'Amiral pendant ſon ſéjour à Zenan, vint un jour à bord, avec des complimens de la part du Bacha. Il proteſta que ſon Maître avoit été fort affligé de la fuite précipitée de l'Amiral, parce qu'il s'étoit propoſé de lui donner toutes ſortes de ſatisfactions & de le congédier avec honneur. Aly apportoit auſſi des complimens du Kiahia, qui faiſoit prier Sir Henri de ne pas employer la violence, & d'avoir plûtôt recours à la Juſtice de Conſtantinople, parce qu'ayant rendu tant de ſervices aux Anglois, il appréhendoit beaucoup qu'on ne lui fît payer leurs hoſtilités de ſa tête. Enfin le même Aly déclara qu'il avoit amené de Tayes, par ordre du Bacha, le jeune Priſonnier Anglois ; & que ſi l'Amiral laiſſoit au Vaiſſeau de Diu la liberté de décharger ſes marchandiſes, ce jeune homme ſeroit amené à bord le jour ſuivant. Sir Henri fit une réponſe civile aux politeſſes ; mais il aſſûra le Député que les marchandiſes de Diu ne ſeroient relâchées qu'après la reſtitution des ſiennes.

Députation d'Aly Kaskins.

Deux jours après on reçut un autre Meſſager de la part de l'Aga, qui faiſoit demander une tréve de douze jours, pour communiquer au Bacha les prétentions de l'Amiral ; & le lendemain, Aly Kaskins accompagné d'un Banian nommé *Tokorſi*, & de pluſieurs autres, vint prier les Anglois de lui donner un Mémoire de leurs dommages, ſur lequel on pût faire des réflexions dans la Ville. Il leur accorda leur demande, & dans le Mémoire qu'il leur donna, il faiſoit monter ſes pertes à 70 mille piéces de huit. Mais les douze jours étant expirés, ſans qu'il eût reçu la moindre réponſe, il fit dire de ſon côté à l'Aga, qu'après avoir été capable de le trahir, malgré ſes invitations & ſes promeſſes, de tuer pluſieurs de ſes gens qui ne l'avoient point offenſé, de l'empriſonner lui-même avec les derniers outrages, de ſe ſaiſir de ſes marchandiſes juſqu'à la valeur de 70 milles piéces de huit, & de lui cauſer d'autres dommages, dans leſquels il ne comprenoit point la perte du tems, il ne devoit pas être ſurpris que ſur le refus qu'il faiſoit aux Anglois de leur accorder des ſatisfactions, ils priſſent la réſolution de battre ſa

Menaces des Anglois portées à l'Aga.

Sir Henri Middleton. 1611.

Ville à ſes yeux, d'enlever les marchandiſes du Vaiſſeau de Diu, & de brûler tous les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la Rade. Il fit ajoûter que les Turcs ne l'accuſeroient pas d'avoir violé ſa parole, puiſque le tems de la tréve étoit expiré, & qu'ils devoient eux-mêmes ſe reprocher d'avoir mal rempli leurs promeſſes.

Réponſe fière de l'Aga.

Tous les Anglois attendirent avec impatience comment cette déclaration ſeroit reçue. La réponſe fut beaucoup plus ferme qu'ils ne l'avoient jugé. L'Aga leur fit demander d'où leur venoit le droit d'entrer dans ces Mers; & prétendant qu'ils n'avoient pû le recevoir de perſonne, il fit ajoûter nettement qu'il ne leur étoit arrivé aucune diſgrace qu'ils n'euſſent bien méritée. A l'égard des marchandiſes qu'ils ſe plaignoient d'avoir perdues, il déclara qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Bacha. Si les Anglois ſe croyoient bleſſés, ils n'avoient qu'à porter leurs plaintes à Conſtantinople. Etoient-ils réſolus de battre la Ville? il ne manquoit pas d'artillerie pour battre auſſi leurs Vaiſſeaux. Les Bâtimens & les Marchandiſes qui étoient dans la Rade n'appartenoient ni au Bacha ni à lui. Mais ſi la Flotte Angloiſe attaquoit la Ville ou les biens qui étoient ſous la protection des Turcs, le Grand-Seigneur, qui en ſeroit bientôt informé, trouveroit mille moyens de s'en faire raiſon.

Replique de l'Amiral Anglois.

L'Amiral repliqua que pour entrer dans ces Mers, il ne lui falloit pas d'autre permiſſion que celle de Dieu & de ſon Roi: mais que pour deſcendre ſur la Côte, l'Aga lui avoit donné la ſienne en y joignant les plus fortes priéres; qu'à l'égard des marchandiſes, ne devant rien au Bacha, n'étant point ſon Facteur, ne lui ayant fait aucun tort, & n'ayant jamais rien reçu de lui, il ne voyoit pas quelle raiſon il avoit eue pour ſe ſaiſir de ſon bien par voye de réparation: qu'il devoit par conſéquent redemander ſes marchandiſes dans le lieu où elles étoient, & ſe faire rendre juſtice où il avoit reçu l'outrage; qu'il doutoit d'ailleurs que le Bacha ou l'Aga ôſaſſent paroître à Conſtantinople quand leurs injuſtices y ſeroient connues, & répondre à ſes plaintes devant le Sultan: mais que s'ils ſe croyoient offenſés l'un ou l'autre, il leur conſeilloit de porter leurs griefs à la Cour d'Angleterre.

Dans l'intervalle de ces déclarations, Sir Henri envoya le Capitaine Pemberton dans la Rade d'Aſſab, pour en apporter des rafraîchiſſemens. La plûpart de ſes gens étoient malades à bord, & les amis qu'il avoit à Mocka l'avoient averti de ſe défier des proviſions de la Ville, qui pouvoient être empoiſonnées.

Accommodement propoſé par les Turcs.

Enfin le 18 de Juin, Schermal, Aly, Tokorſi & pluſieurs Chefs des Banians vinrent à bord de l'Amiral, pour lui propoſer des voies d'accommodement. Ils amenoient le Priſonnier de Tayes, décemment vêtu à la Chrétienne, par la généroſité de Schermal qui avoit fait volontairement la dépenſe de ſes habits. Après quelques honnêtetés mutuelles, Schermal pria Sir Henri de ſe rappeller les marques d'eſtime & d'affection qu'il avoit toûjours données à la Nation Angloiſe. Il avoit vû les chagrins des Anglois avec autant de douleur que s'il eût été queſtion de ſes propres gens. Mais c'étoit de ce ſentiment même, & des ſervices qu'il leur avoit rendus, qu'on lui faiſoit un crime. Le Bacha lui avoit ordonné de trouver quelque moyen de les ſatisfaire, & l'avoit menacé de le faire étrangler s'il ne réuſſiſſoit pas dans cette entrepriſe. Il ſe remit là-deſſus à la généroſité de Sir Henri, en lui

Digitized by Google

lui proteſtant que ſes vûes étoient ſincères & qu'il n'y entroit aucune feinte. Enfin il le ſupplia de lui déclarer ſes véritables intentions, avec plus d'ouverture & de bonne-foi qu'il n'en devoit avoir pour le commun des Turcs. Sir Henri Middleton. 1611.

L'Amiral, après l'avoir remercié des ſentimens qu'il avoit pour lui & pour ſa Nation, lui répondit qu'il ne devoit pas ignorer ſes demandes, puiſqu'elles avoient été portées au rivage en Langue d'Arabie. Je les connois, lui dit Schermal; mais ſi vous inſiſtez ſur des prétentions ſi exceſſives, il faut donc renoncer à toute eſpérance d'accommodement; car il eſt impoſſible qu'elles ſoient accordées. Sir Henri touché de ſa triſteſſe conſentit à faire avec lui-même un ſecond état de ſes pertes, & une nouvelle eſtimation des marchandiſes dont les Turcs s'étoient ſaiſis. La ſomme totale fut réduite à 18 mille piéces de huit, avec une ſtipulation particulière pour le fer & le plomb, qui devoit être reſtitué en nature. On conclut ſur ces fondemens une paix de deux ans entre les Anglois & les Turcs, depuis Mocka, juſqu'à Cananor ſur la Côte de l'Inde; mais à condition que le Bacha la confirmeroit par un Ecrit ſigné de ſa main & ſcellé de ſon ſceau. Schermal partit fort ſatisfait de ce Traité; & pendant quelques jours, qui furent employés, ſans doute à le communiquer au Bacha, les apparences furent ſi paiſibles du côté de la Ville, que l'Amiral ne douta plus du ſuccès de ſes articles. Les Anglois commençoient à ſentir vivement la néceſſité de quitter une Côte ſi pernicieuſe à leur Nation. Il s'étoit répandu ſur les trois Vaiſſeaux une maladie dangereuſe, dont preſque perſonne ne fut éxempt. Elle commençoit par de violentes douleurs de tête & d'eſtomac, & par une inſomnie qui duroit nuit & jour. La fiévre, qui ne tarda point à ſuccéder, achevoit d'abbatre les Malades. Cependant il en mourut peu; mais ceux qui n'avoient pas recours d'abord aux vomitifs & à la ſaignée, languirent long-tems dans un état fort triſte.

Il eſt accepté, après de longues diſcuſſions.

Maladie dangereuſe.

Le 2 de Juillet, Sir Henri reçut de Schermal le dernier payement de la ſomme dont on étoit convenu, & termina tous les comptes avec lui. On ne manqua pas de lui faire demander les mille écus Vénitiens qu'il avoit promis au Kiahia. Mais il ſe crut diſpenſé de ſa parole par les infidélités perpétuelles des Turcs; [& il perſiſta dans ſon refus, quoique Schermal lui repréſentat, qu'ayant été ſa Caution, il ſeroit obligé de les payer (*b*) pour lui.] Schermal & ſon cortège l'ayant quitté vers la nuit, il les ſalua de trois coups de canon pendant qu'ils retournoient au rivage. Le lendemain Tokorſi & Aly revinrent à bord, pour acheter du vermillon, qu'on ne fit pas difficulté de leur donner à crédit. Ils promirent de ſe rendre ſur la Flotte avant quinze jours, dans la Rade d'Aſſab, où elle ſe propoſoit de retourner, & d'y porter, avec l'argent qu'ils devoient, une petite proviſion de grain que l'Amiral les avoit chargés de lui acheter à Mocka, & la ratification du Traité par le Bacha. Dans le cours de l'après-midi, on leva l'ancre pour retourner à la Rade d'Aſſab; mais on n'y put arriver que le 5 au matin. Le jour ſuivant on commença par vuider & nettoyer les puits, ſur quelques avis que l'Amiral avoit reçus que les Turcs avoient propoſé aux Habitans de cette Rade d'empoiſonner les eaux.

Concluſion du différend des Anglois avec les Turcs.

Ils quittent la Rade de Mocka.

Pendant

(*b*) Ce Procédé étoit dur pour le pauvre Schermal.

Sir Henri Middleton. 1611.

Pendant que les Anglois profitoient d'un ſtation ſi commode, pour ſe fournir de toutes ſortes de proviſions, le Prince du Pays qui n'avoit point ignoré les injuſtices des Turcs, envoya trois de ſes principaux Officiers à l'Amiral, avec une eſcorte de trente Soldats, pour le féliciter de ſon heureuſe délivrance & lui porter divers préſens. Il lui faiſoit offrir toutes les productions de ſon Pays, [ſans que les Anglois puſſent juger s'ils devoient tant de politeſſe & de générosité à la haine des Abyſſins pour les Turcs, ou à la qualité de Chrétiens, que le Prince faiſoit profeſſion de reſpecter.] L'Amiral traita les Meſſagers avec autant d'affection que de magnificence, & les chargea pour leur Maître d'un habit de fort beau drap & d'un grand miroir.

Politeſſe d'un Prince Abyſſin.

Le 17, on vit arriver de Mocka, Tokorſi avec un autre Banian, qui apportoit à l'Amiral la proviſion qu'il leur avoit demandé & l'argent qu'ils lui devoient; mais n'ayant point la ratification du Bacha, ils s'excuſèrent ſur la multitude de ſes affaires, qui ne lui avoit pas laiſſé le tems d'écrire. Les Anglois en conclurent qu'il ne vouloit garder aucune meſure avec leur Nation. Il n'y en eut pas un qui n'applaudît au deſſein de l'Amiral, lorſqu'il leur propoſa le 24 de s'avancer juſqu'à l'Iſle de Camaran, & d'y attendre le grand Vaiſſeau qui vient tous les ans de Suez, dans cette ſaiſon, avec une riche cargaiſon pour Mocka. C'étoit la plus ſûre vengeance qu'ils puſſent tirer de tous les outrages des Turcs; & leur empreſſement augmentoit par la certitude que l'Amiral même avoit eue à Zenan & à Mocka, que le Bacha & l'Aga étoient intéreſſés dans la meilleure partie de cette cargaiſon. Ils s'employèrent juſqu'à la fin du mois à l'éxécution de leur projet. Mais le vent leur fut toûjours ſi contraire, que dans une Mer fort étroite, ils eurent ſans ceſſe à ſe défendre contre toutes ſortes de dangers; [& toutes les peines qu'ils ſe donnoient n'empêchèrent pas que le Vaiſſeau qu'ils attendoient, ne leur échapât pendant la nuit, ce qu'ils n'apprirent qu'à leur retour.] S'ils faiſoient voile pendant le jour, ils étoient obligés de mouiller l'ancre à l'entrée de chaque nuit; & fort ſouvent, dans les lieux mêmes qu'ils avoient crû les plus ſûrs, ils ſe trouvoient expoſés dans les ténébres à quelques malheurs qu'ils n'avoient pas prévus (c). Enfin, reconnoiſſant qu'ils n'avoient que des diſgraces à ſe promettre ſans un Pilote du Pays, ils retournèrent vers les Détroits, où ils jettèrent l'ancre le 9 d'Août, à trois lieuës de Bal-al-Mandul, ou Mandel. Le 10, le Darling & l'Increaſe ſortirent par le Canal de l'Oueſt, qui eſt beaucoup plus commode & plus profond que les Turcs & les Indiens ne le publient, dans la vûe de porter tous les Navigateurs à prendre l'autre paſſage, parce qu'il eſt ſi étroit qu'en le fortifiant, ils pourroient le commander par leur artillerie. En effet il n'a pas plus d'un mille & demi de largeur depuis le rivage d'Arabie juſqu'à l'Iſle; & du côté de la terre il eſt parſemé de rocs & de baſſes, qui s'étendent aſſez loin. Cependant l'Increaſe & le Pepper-Corn prirent cette voye, de concert avec les deux autres Bâtimens, & pour ſe mettre en état de juger des deux paſſages. Ils ſe rejoignirent tous hors des Détroits, à quatre heures après-midi, ſur dix-neuf braſſes de fond, ſans être à plus de quatre milles de la Côte d'Arabie. Pendant la nuit ſuivante, ils firent

Projet des Anglois pour ſe venger des Turcs.

Ils abandonnent leur entrepriſe.

Ils repaſſent les Détroits.

(c) La 7e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

firent voile au long de la terre. Depuis le 12 juſqu'au 27, ils eurent beaucoup de vent, mais preſque toûjours contraire; & ſouvent des calmes, avec un courant ſi rapide que dans le calme même il les emportoit quelquefois au Sud-Oueſt l'eſpace de quatre milles en moins d'une heure: ce qui retarda extrêmement leur navigation. Le 27, un vent favorable les ſervit ſi bien qu'à ſix heures du ſoir ils eurent la vûe du Mont Felix, Promontoire à l'Oueſt du Cap de Guardafu. Sir Henry Middleton. 1611.

A dix heures ils furent arrêtés par un calme qui dura deux heures, quoique la Mer fût fort groſſe; d'où ils conclurent qu'ils avoient paſſé la hauteur du Cap de Guardafu, car ils n'avoient pas trouvé de Mer ſi forte tandis qu'ils avoient été couverts de ce côté-là par la terre.

La Flotte entre dans la Rade de Delliſcha.

Le 30, ils entrèrent dans la Rade de Delliſcha (*d*), où ils jettèrent l'ancre vers midi. Il s'y trouvoit un grand Navire de Diu, & deux petits Bâtimens de l'Inde, qui étoient partis pour la Mer Rouge, mais qui avoient manqué la Mouſſon. Le Capitaine de Diu vint à bord de l'Amiral, & lui raconta que les Anglois étoient fort bien traités à Surate; qu'on y attendoit de jour en jour pluſieurs Vaiſſeaux d'Angleterre; que le Capitaine Hawkins étoit dans une grande diſtinction à la Cour, où le Roi le conſidèroit beaucoup & lui avoit fait une groſſe penſion; enfin que ce Prince avoit donné au Capitaine Sharpey une ſomme d'argent pour ſe conſtruire un Vaiſſeau qui devoit être lancé au premier jour. Quoique ces nouvelles fuſſent trop agréables pour être crues légèrement, l'Amiral accepta les civilités & les offres du Capitaine. Il employa même ſes ſervices, pour ſe procurer de l'eau, & pour former quelque liaiſon avec le Prince du Pays, dont il eſpéroit de tirer de l'aloes. Mais il le paya plus cher que le Capitaine Keeling, parce que les Indiens en avoient enlevé de groſſes proviſions, & que la rareté en augmentoit le prix. Il laiſſa une Lettre au Prince pour le premier Navire Anglois qui relâcheroit dans cette Rade.

Les politeſſes & les ſervices du Capitaine de Diu n'avoient pas d'autre motif que de faire hâter leur départ aux Anglois; mais l'Amiral, qui pénétroit ſes intentions, en profita fort adroitement pour obtenir de lui un Pilote Indien. Ce ſecours, dont il ſentoit le beſoin depuis long-tems, le fit partir avec beaucoup de joye le 3 de Septembre. Il arriva heureuſement le 26 dans la Rade de Surate, où il jetta l'ancre ſur ſept braſſes de fond, à côté de trois Vaiſſeaux de l'Inde. Il voyoit dans la même Rade, à la diſtance d'un mille, ſept autres Bâtimens qu'il reconnut bientôt pour des Vaiſſeaux de l'Europe. Mais ſa ſurpriſe fut extrême en apprenant qu'ils étoient Portugais, & qu'il y en avoit actuellement treize autres dans la rivière de Surate. Dom Franciſco de Soto-Major, Commandant Portugais, qui portoit le titre de Grand Amiral du Nord, avoit appris depuis long-tems que les Anglois étoient dans la Mer Rouge, & s'étoit rendu à Surate dans le ſeul deſſein de s'y oppoſer à leur commerce. Il y tiroit de grands avantages du droit qu'il s'attribuoit de viſiter tous les Bâtimens étrangers, & de confiſquer ceux qui entroient dans la Rade ſans paſſeport. Cependant Sir Henri, ſe croyant à couvert de toute inſulte, dans un tems où l'Eſpagne n'avoit pas de guerre avec les Anglois, prit

Elle ſe rend à Surate.

Elle y trouve une nombreuſe Flotte de Portugais.

Sir Henri écrit à l'Amiral de cette Nation.

(*d*) Le véritable nom de cette Place eſt ſans doute *Delliſbdb*; & il y a apparence qu'elle a été fondée par un Roi de *Delli*, ou par quelqu'un de ſes Miniſtres allant à la Mecque.

Digitized by Google

Sir Henri Middleton. 1611.

prit le parti de lui écrire une lettre civile, dont il chargea ſon Pilote Indien. Il lui donna auſſi quelque commiſſion pour les Anglois de Surate; car ayant pris peu de confiance au récit du Capitaine de Diu, il ſouhaitoit impatiemment de ſçavoir quel étoit leur nombre & leur ſituation dans cette Ville.

Réponſe qu'il en reçoit.

Le 29, il vit venir de l'Armada une petite Frégate, chargée de pluſieurs Portugais, qui lui apportoient la réponſe de leur Chef à ſa lettre. Après quelques complimens, elle portoit en ſubſtance que le Grand Amiral ſe réjouiſſoit beaucoup de l'arrivée d'une Flotte Angloiſe, & qu'il étoit diſpoſé à lui rendre toutes ſortes de ſervices; à condition néanmoins qu'étant venue, pour le commerce, elle eût quelque paſſeport ou quelque ordre du Roi d'Eſpagne; ſans quoi il étoit obligé de garder un Port dont la défenſe étoit commiſe à ſes ſoins, parce que le Roi ſon Maître y entretenoit un Comptoir.

Replique de Sir Henri.

Sir Henri répondit de bouche qu'il n'avoit aucun paſſeport du Roi d'Eſpagne ni de ſes Vice-Rois; mais qu'il ne croyoit pas en avoir beſoin, parce qu'il étoit envoyé au Grand Mogol, de la part du Roi d'Angleterre, avec des Lettres & de riches préſens, pour établir dans ces Régions un commerce que les Anglois y avoient déja commencé; qu'il ne penſoit pas à nuire au Comptoir Portugais, mais qu'il ne connoiſſoit point auſſi de raiſon qui dût porter les Portugais à traverſer l'établiſſement des Anglois, puiſque l'Inde étoit un Pays libre, & que le Grand Mogol ni ſes Sujets n'avoient aucune dépendance du Portugal. Sir Henri ajoûta qu'il demandoit au Grand Amiral, pour les Anglois qui étoient à Surate, la liberté de venir ſur la Flotte de leur Nation, & qu'il ſe flattoit qu'on ne le mettroit point dans la néceſſité d'employer la force pour ſe procurer une ſatisfaction ſi juſte, parce qu'à toute ſorte de prix il étoit réſolu de les voir. Enſuite il fit préſent au Meſſager Portugais, d'un habit de drap d'Angleterre.

Il reçoit des informations de Surate.

Le ſoir du même jour, il reçut une Lettre de Nicolas Bangham, Anglois de Surate, qui lui apprit que la Nation Angloiſe n'avoit pas de Comptoir dans cette Ville. Bangham y avoit été envoyé d'Agra par le Capitaine Hawkins, pour y recevoir quelques ſommes qui lui étoient dûes. Il ne parloit point des marchandiſes Angloiſes, ni de ce qu'étoient devenus les anciens Facteurs; mais il ajoûtoit qu'étant chargé de quelques Lettres du Capitaine Hawkins, il n'oſoit les envoyer ſur la Flotte, dans la crainte qu'elles ne fuſſent interceptées par les Portugais. Sir Henri lui répondit ſur le champ qu'il pouvoit envoyer les Lettres, parce que n'ayant aucun deſſein de nuire aux Portugais, il comptoit de les trouver dans la même diſpoſition. Le 3 d'Octobre, Koja Naſſan Gouverneur de Surate & Frère du Gouverneur de Cambaye, envoya un Mogol à l'Amiral Anglois avec des rafraîchiſſemens & des offres de ſervice. Il fit ajoûter que du côté de ſon Pays, on deſiroit beaucoup d'entrer en commerce avec les Anglois, mais qu'il y avoit peu d'apparence de le pouvoir, auſſi long-tems que l'Armada Portugaiſe ſeroit ſi près de leur Flotte; qu'il leur conſeilloit par cette raiſon de ſe rendre à Gogo, qui étoit un lieu plus commode & plus voiſin de Cambaye, où les Négocians étoient en plus grand nombre qu'à Surate, les marchandiſes de meilleure qualité, & le débarquement plus ſûr. Après cette explication, le Meſſager ſouhaita de ſçavoir à quel parti les Anglois vouloient s'arrêter. L'Amiral répondit qu'il

On conſeille aux Anglois de ſe rendre à Gogo.

n'avoit

Digitized by Google

n'avoit point encore reçu les Lettres qu'il attendoit du rivage, & qu'ignorant ce qu'étoient devenus ſes Compatriotes, & les marchandiſes Angloiſes qu'il y avoit laiſſées dans un autre tems, il ne pouvoit former aucune réſolution; mais que ſi le Mogol vouloit conduire ſes Vaiſſeaux près de la Ville, & faciliter à quelque Anglois de Surate la liberté de venir à bord, il s'expliqueroit plus poſitivement. Ce Meſſager & ſon Interpréte furent renvoyés avec un petit préſent.

Sir Henri Middleton. 1611. Ce qui les arrête

Deux jours après, l'Interpréte qui étoit un Bramine, c'eſt-à-dire, un Prêtre des Banians, reparut dans une Chaloupe, avec des Lettres de Nicolas Bangham, & celle du Capitaine Hawkins, écrite d'Agra au mois d'Avril, qui contenoit la manière dont il étoit parvenu à la faveur du Grand Mogol, qu'il avoit perdue enſuite par l'inconſtance de ce Monarque, & par l'adreſſe des Portugais à ſe procurer tous les droits du commerce. Le même Meſſager apporta deux autres Lettres d'une datte plus récente, écrite de Lahor, par William Finch; l'une au Commandant du premier Vaiſſeau Anglois qui arriveroit à Surate; l'autre à la Compagnie en Angleterre. Finch y rendoit compte de ſa conduite & de l'entrepriſe qu'il avoit formée de retourner par terre en Europe; de l'inconſtance du Roi & de la Nation; des intrigues des Portugais, & de quantité d'autres circonſtances. Il avertiſſoit les Capitaines de ne pas débarquer leurs marchandiſes, & de prendre peu de confiance au commerce dans tous ces Cantons, parce que le Roi & le Peuple, qui étoient également légers & inconſtans, craignoient beaucoup d'offenſer les Portugais.

Sir Henri reçoit des Lettres de Surate.

Sir Henri, après avoir lû ces Lettres, perdit l'eſpérance de faire aucun commerce à Surate. Cependant il réſolut de tout tenter dans cette vûe, avant que de quitter la Rade. Il avoit appris par les Lettres de Bangham, que le Capitaine Sharpey, Jordayne, & d'autres Anglois qui étoient à Cambaye, s'étoient mis en chemin pour le venir voir à bord. Il ſe promit du moins la ſatisfaction de les y recevoir. Ce fut pour s'en aſſûrer plus facilement qu'il refuſa au Bramine la liberté de faire rentrer dans la rivière les trois Vaiſſeaux Indiens auprès deſquels il avoit jetté l'ancre, & qui ayant manqué la Mouſſon s'étoient déterminés à renoncer au voyage du Sud. Il le chargea de dire au Gouverneur que ſans aucun deſſein de leur nuire, il étoit important pour lui de les retenir près de ſa Flotte, parce que les Portugais interceptant ſes Meſſagers & ſes Lettres, l'éloignement de ces trois Vaiſſeaux lui feroit perdre tous les moyens de recevoir des nouvelles de Surate & d'y donner des ſiennes.

Précautions qu'il prend contre les Portugais.

Mais le deſſein des Portugais n'étoit pas de ſe borner à de ſi légers outrages. Le 22, ayant vû partir une Frégate Angloiſe pour gagner la terre, deux de leurs Vaiſſeaux qui ſe tenoient en embuſcade l'attaquèrent avant que tous les Anglois fuſſent débarqués. A juger du nombre des Ennemis par le bruit de leur mouſqueterie, ils devoient être plus de trois cens. Les Anglois qui étoient déja deſcendus & ceux de la Frégate leur rendirent leur décharge. De part & d'autre il n'y eut aucun coup mortel. La Frégate Angloiſe rejoignit ſa Flotte, en ſuivant de fort près le rivage; & l'Ennemi ſe retira vers le gros de la ſienne. Mais cinq autres Vaiſſeaux Portugais, cachés derrière une petite montagne qui s'avançoit en forme de Cap, s'approchèrent bientôt pour canoner les Anglois qui étoient demeurés à terre; entrepriſe inutile,

Les Anglois ſont attaqués & s'échappent heureuſement.

Sir Henri Middleton. 1611.

& tentée uniquement pour leur inſpirer de la frayeur. Auſſi ne leur fut-il pas difficile d'éviter les coups, & de gagner au long de la Côte un endroit où leur Frégate vint les reprendre, & d'où elle rejoignit heureuſement la Flotte. [Là-deſſus l'Amiral tint conſeil avec le Capitaine Downton & Jordayne, pour délibérer ſur la courſe qu'il falloit tenir ; on convint de ne pas reſter plus longtems dans cet endroit, mais d'aller rejoindre l'Increáſe dans la Rade de Surate, & prendre là des meſures ultérieures.]

Le 8 de Novembre, Bangham vint de Surate dans une Barque Indienne, pour viſiter l'Amiral, & lui apporter quelques rafraîchiſſemens. On apprit de lui que Moghreb Kam, Gouverneur de Cambaye étoit attendu dans peu de jours à Surate. Avant la nuit, on vit entrer dans la rivière environ cent petites Frégates, dont la plûpart étoient Marchandes & faiſoient voile à Cambaye. Elles avoient à leur tête le Fils du Vice-Roi. Quoiqu'elles n'euſſent menacé les Anglois d'aucune inſulte, Sir Henri rappella autour de lui un de ſes Bâtimens qui avoit jetté l'ancre à quelque diſtance, dans la crainte qu'il n'eût quelque choſe à ſouffrir dans l'obſcurité. Le lendemain, Koja Naſſan parut ſur le bord du rivage; & Sir Henri ſe détermina auſſi-tôt à s'approcher de lui avec deux Chaloupes ſoûtenues d'une Frégate. Leur conférence fut courte, mais civile. Le Gouverneur promit aux Anglois d'envoyer, dans deux ou trois jours au plus tard, des marchandiſes ſur le rivage, pour y commencer le commerce, & de faire apporter aux Anglois par les gens du Pays, tous les rafraîchiſſemens dont la Flotte avoit beſoin. Cependant il ne vint rien juſqu'au 18, que l'Amiral reçut une Lettre de Bangham, dans laquelle il trouva de nouveaux avis ſur l'inutilité de ſes eſpérances. Cette confirmation, jointe à l'oubli que Naſſan marquoit de ſes promeſſes, lui fit conclure qu'on n'avoit penſé juſqu'alors qu'à l'amuſer, dans la double crainte d'offenſer les Portugais, en lui permettant le commerce, & de le déſobliger lui-même par un refus trop ouvert. Après cette réfléxion, il réſolut de partir; & dans cette vûe il écrivit à Bangham de ſe rendre à bord. Mais Koja Naſſan lui en refuſa la permiſſion. Bangham, après l'avoir envoyé ſolliciter, ſe déroba ſecrétement & trouva le moyen de ſortir de la Ville. Une démarche de cette nature faiſant connoître au Gouverneur que le départ des Anglois étoit certain, il ſe hâta d'envoyer à l'Amiral un Marchand Indien, nommé *Jadda*, avec deux Lettres, l'une de ſa propre main, l'autre de Moghreb Kam ſon frère, par leſquelles ils lui promettoient tous deux de lui rendre bientôt une viſite ſur ſon bord. L'offre d'une faveur ſi extraordinaire eut la force de faire ſuſpendre ſa réſolution à l'Amiral, quoiqu'il eût appris à compter peu ſur la parole des deux Frères.

Arrivée d'un grand nombre de Frégates Marchandes à Surate.

L'Amiral eſt amuſé par le Gouverneur.

Piége que les Portugais dreſſent aux Anglois.

Dans l'intervalle, les Portugais qui étoient entrés dans la rivière n'ayant point entrepris d'inſulter les Anglois ſur leur Flotte, s'efforcèrent de leur dreſſer un piége ſur le rivage. Ils ſe cachèrent derrière quelques monts de ſable, proche du lieu où ils les voyoient ſouvent aborder; & paroiſſant tout d'un-coup, au moment qu'ils touchoient la terre, ils ſe flattèrent de les ſurprendre & de les accabler. Mais ils furent reçus de ſi bonne grace par des Ennemis bien armés, & préparés à tout évènement, qu'ayant été forcés de prendre la fuite, ils laiſſèrent ſur le ſable un de leurs gens bleſſé à mort, que les Anglois tranſportèrent ſur leur Flotte.

(e) Le

(e) Le 23, qui étoit un Dimanche, Jadda vint à bord de l'Amiral, & lui annonça que Moghreb Kam étoit dans la Rade. Auſſi-tôt les Anglois firent divers préparatifs; & Sir Henri, ſe mettant dans ſa Frégate avec un cortège honnête & quelques préſens, ſe hâta de ſe rendre au rivage. Il y trouva le Gouverneur de Cambaye & celui de Surate, qui attendoient tous deux ſon arrivée. On s'embraſſa de part & d'autre, avec de grands témoignages d'eſtime & d'amitié. Les Vaiſſeaux Anglois firent en même-tems une décharge de toute leur artillerie, & les deux Frères parurent fort ſenſibles à cet honneur. L'Amiral leur ayant offert ſes préſens, ils s'aſſirent tous ſur un grand tapis, étendu par terre. La conférence dura juſqu'au ſoir. Enfin, Sir Henri voyant le Soleil prêt à ſe coucher, leur propoſa de venir paſſer cette nuit ſur ſon bord. Moghreb Kam y conſentit, avec ſon fils & celui de Koja Naſſan, accompagnés tous trois de pluſieurs perſonnes de diſtinction: mais Naſſan déclara que ſes affaires le rappelloient à la Ville. Les Anglois furent charmés de recevoir une ſi glorieuſe marque de confiance de la part d'un homme auſſi diſtingué que le Gouverneur de Cambaye. Ils le traitèrent avec toute la magnificence dont ils furent capables dans un eſpace ſi court. Les Indiens firent honneur au feſtin par leur bonne humeur & leur appétit. Après qu'ils eurent ceſſé de boire & de manger, l'Amiral préſenta au Gouverneur une Lettre du Roi d'Angleterre qui lui étoit adreſſée, & lui en expliqua le ſens. Il parut extrémement flatté de l'honneur qu'il recevoit d'un grand Roi; & dans le mouvement de ſa reconnoiſſance, il promit de rendre toute ſorte de ſervices aux Anglois, non-ſeulement dans les affaires préſentes du commerce, mais pour leur procurer même un Etabliſſement dans la Ville ou le Port qu'ils voudroient choiſir, avec la permiſſion d'y bâtir un Fort. Enfin, l'Amiral n'auroit fait, dans ce moment de faveur, aucune demande qui ne lui eût été accordée. Mais il comprit ce qu'il devoit rabattre de cet excès d'offres & de promeſſes. La nuit étant fort avancée, il laiſſa au Gouverneur la liberté de ſe repoſer.

Sir Henri Middleton. 1611. Conférence ſur le rivage entre l'Amiral Anglois & les Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

Le Gouverneur de Cambaye va paſſer la nuit ſur la Flotte Angloiſe.

Le 25 au matin, Moghreb Kam ſe fit un agréable amuſement d'acheter des couteaux, des miroirs, & d'autres bijoux qui ſe trouvoient entre les Anglois de l'Equipage. L'Amiral lui fit voir toutes les parties du Vaiſſeau, dont il admira l'ordre & la propreté. Tout ce qui parut lui plaire lui fut offert gratuitement; & quoique de lui-même il fut aſſez porté à marquer du goût pour quantité de bagatelles, Sir Henri qui vouloit aller au devant de tous ſes deſirs, acheta de ſes gens pluſieurs choſes de cette nature qu'il lui fit accepter. Il lui montra des eſſais de toutes ſes marchandiſes; &, pour ſatisfaire ſa curioſité, il fallut ouvrir toutes les armoires & tous les coffres. On lui ſervit enſuite un grand dîner, après lequel il ſouhaita de viſiter de même les autres Vaiſſeaux.

Careſſes qu'il y reçoit, & ſon avidité.

Les Anglois ſont mal récompenſés.

[Il ſembloit que ſans former des prétentions téméraires, on pouvoit ſe flatter, ſur de ſi belles apparences, d'obtenir du moins les avantages ordinaires du commerce.] Le 30 & le 31, Sir Henri envoya Fowler, Jordayne, & d'autres Facteurs de ſa Flotte pour éxaminer les marchandiſes que les deux Gouverneurs avoient promis de mettre en vente. Ils rapportèrent des eſſais,

(e) La 8e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1611.

eſſais, auxquels tous les prix étoient attachés. Les Anglois marquèrent leur choix, & juſqu'où ils vouloient aller pour la quantité & pour le prix. Il preſſèrent les Marchands Indiens de faire la même choſe pour les marchandiſes de la Flotte. Mais ils s'apperçurent bientôt qu'en les remettant d'un jour à l'autre, on ne penſoit point à conclure. On n'offroit rien pour leurs marchandiſes, & l'on ne vouloit rien rabatre du prix de celles de l'Inde. Les Anglois avoient vendu à Moghreb Kam un grand nombre de lames d'épées, & les avoient laiſſées à fort bon marché, parce qu'ils ſe flattoient que dans la multitude, les médiocres paſſeroient avec les bonnes. Mais après les avoir reçues, il eut grand ſoin de les faire éxaminer rigoureuſement & de renvoyer les mauvaiſes; ce qui rendit preſque ſans valeur celles qui furent renvoyées; & loin de les faire payer ſur le champ, il ne fixa même aucun terme pour le payement. Enſuite, paroiſſant lui-même choqué de la lenteur des Anglois, il fit remporter à Surate les marchandiſes qu'ils avoient préſentées; & pour comble d'infidélité, il publia, ſous de groſſes peines, une défenſe (*f*) de porter des vivres ou d'autres commodités à l'Amiral. Tel fut le ſalaire de toutes ſes libéralités & de ſes politeſſes.

Le commerce ſe fait ſur le rivage.

Cependant, le 8 de Décembre au matin, Moghreb Kam revint au rivage avec une ſuite nombreuſe & quarante bales de marchandiſes. L'Amiral s'y rendit, bien eſcorté, & fut conduit ſous ſa tente. Les civilités & les careſſes ne lui furent point épargnées; mais il abrégea les ſiennes pour traiter ſérieuſement. On convint de prix pour le plomb, le vif-argent & le vermillon. Il fut reglé de même pour les marchandiſes qui devoient ſe prendre en échange. Celles de Surate n'appartenoient pas uniquement aux deux Gouverneurs: le Scha Bandar & divers autres Négocians y avoient beaucoup de part; mais Koja Naſſan ne laiſſoit pas de ſe rendre l'arbitre de tous les prix, parce que ſa permiſſion étoit néceſſaire pour acheter & pour vendre. Il abuſoit de cette autorité pour hauſſer à ſon gré le prix des marchandiſes de la Ville, & pour diminuer celui des Anglois, ſans paroître ému des murmures mêmes de ſes gens, qui voyoient à regret combien cette tyrannie étoit nuiſible à la vente.

Diſgrace des Gouverneurs de Cambaye & de Surate.

L'Amiral ne laiſſa pas de faire débarquer le 9, une partie de ſon plomb. Il reçut auſſi quelques marchandiſes dont les échanges avoient été réglées. Moghreb Kam aſſiſtoit à ce commerce, avec une ardeur & des témoignages de joye qui faiſoient aſſez connoître combien il croyoit y trouver d'avantages; lorſqu'on lui apporta, de la part de ſon Roi, une Lettre qui changea tout-d'un-coup ſa bonne humeur dans une profonde triſteſſe. Il s'aſſit d'un air penſif. Enſuite s'étant levé bruſquement, il quitta Sir Henri qui étoit aſſis à ſon côté, ſans lui dire un mot, ni jetter les yeux ſur lui. Cependant avant que de monter à cheval, il parut revenir à lui-même; & ſe tournant vers le Général, il l'embraſſa en lui diſant qu'il étoit ſon frère, & qu'il le prioit d'excuſer un départ ſi bruſque, parce qu'il étoit appellé par des affaires de la dernière importance. Il ajoûta qu'il laiſſoit Koja Naſſan, pour recevoir & délivrer les marchandiſes ſur leſquelles on étoit déja d'accord, & pour faire

(*f*) Il y a apparence que l'Amiral a mal interprété cette proclamation, & que ce n'étoit autre choſe qu'un ordre donné par le Gouverneur à tous les gens de ſa ſuite, de ſe tenir prêts à partir dans un certain tems.

Digitized by Google

re de nouveaux marchés. Peu de jours après, les Anglois furent informés qu'il avoit été dépouillé de son Gouvernement de Cambaye, comme Nassan son frère le fut bientôt aussi de celui de Surate; ce qui leur fit juger que c'étoit la nouvelle de sa disgrace qu'il avoit reçue pendant la conférence qu'ils avoient avec lui. Dans ces Pays barbares, rien n'est si glissant que la faveur. Moghreb Kam, qui s'étoit vû Gouverneur d'une grande Province, se trouva réduit à l'Office de Directeur de la Douane à Surate.

Sir Henry Middleton. 1611.

Le nouveau Gouverneur de Surate eut la curiosité de se rendre à bord du Pepper-Corn, pour visiter la Flotte Angloise. Pendant qu'il s'occupoit de ce soin avec l'Amiral qui lui servoit de Guide, les Facteurs Anglois étoient au rivage pour y faire peser le plomb, dont une partie étoit deja débarquée, & l'autre prête à l'être, dans les Chaloupes qui l'avoient apporté. Ils demandoient qu'on se servît des poids Anglois; mais Koja Nassan, [qui paroissoit conserver encore la même autorité dans le commerce,] ne vouloit pas d'autres poids que ceux de Surate, & les avoit fait apporter dans cette vûe. Ils furent obligés d'y consentir; mais après quelques essais, ils souhaitèrent du moins qu'on leur accordât la liberté d'éxaminer la différence des poids, parce que rien ne les obligeoit de se fier aux Indiens, qui pouvoient donner les noms qu'il leur plaisoit à leurs propres poids. En effet ayant pesé avec les poids Anglois ce qui l'avoit déja été avec ceux de Surate, ils trouvèrent dans cinq quintaux une différence de dix ou onze *mandes*, c'est-à-dire de plus de trente-trois livres Angloises (g). Nassan qui avoit ses avantages à tirer de cette inégalité, commença d'autres chicanes, & demanda d'être payé, moitié en argent, moitié en échanges de marchandises, sans quoi il protesta que les Anglois n'avoient rien à prétendre. Il donnoit déja ordre aux Voituriers de retourner à la Ville avec leurs charges, en déclarant qu'il ne vouloit rien non plus de ce qui appartenoit aux Anglois. Les Facteurs se hâtèrent de faire avertir l'Amiral, qui étoit encore à bord avec le Gouverneur & le Scha Bandar. L'expérience avoit déja fait connoître à Sir Henri que Nassan étoit capable d'éxécuter ses menaces. Il sçavoit aussi que l'usage du Pays, & d'une grande partie de l'Inde, est que les Traités de commerce peuvent être révoqués dans l'espace de vingt-quatre heures, en rendant les arrhes, & même les marchandises après qu'elles ont été livrées. C'étoit dans la crainte de ce traitement qu'il avoit envoyé Fowler & d'autres Facteurs au rivage, pour sçavoir de Nassan s'il vouloit se tenir aux conditions, & pour lui déclarer que les Chaloupes ne partiroient pas sans cette certitude. Nassan s'étoit engagé devant plusieurs Témoins à remplir toutes ses promesses, & n'avoit marqué d'empressement que pour l'arrivée des Chaloupes.

Le nouveau Gouverneur de Surate visite la Flotte Angloise.

Chicanes de Koja Nassan dans le commerce.

Dans le chagrin d'être trompé, Sir Henri, après avoir consulté les Anglois qui restoient autour de lui, ne vit pas de moyen plus sûr pour mettre les Indiens à la raison, que d'arrêter sur son Vaisseau le Gouverneur de Surate & le Scha Bandar. Il leur expliqua civilement les sujets de plainte qu'il recevoit de Nassan, & le regret, qu'il avoit de se voir forcé, par tant d'injustices, de les retenir pour garans du Traité. Le Gouverneur, sans condamner la conduite des Anglois, les pria d'envoyer ordre de sa part à Koja Nassan

Les Anglois arrêtent sur leur Flotte le Gouverneur de Surate.

(g) *Angl.* chaque mande étant de trente-trois livres Angloises. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1611.

Naſſan de le venir trouver ſur la Flotte. Il n'ôſa refuſer d'obéir. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, le Gouverneur s'adreſſant à l'Amiral, lui dit qu'il avoit entre les mains l'Auteur des difficultés, & qu'il lui conſeilloit de ſe faire rendre juſtice. Le ſens de ce diſcours ne parut obſcur à perſonne. L'Amiral laiſſa au Gouverneur & au Scha Bandar la liberté de retourner à terre, après lui avoir fait un préſent, & garda pour ôtages, ſur le Pepper-Corn, Koja Naſſan & pluſieurs perſonnes de ſon cortège.

Ils le relâchent & gardent Naſſan pour Otage.

Quelques jours après, le Scha Bandar, qui ſe nommoit Haſſan Aly, vint à bord de l'Amiral, & lui montra deux Lettres du Vice-Roi de Goa; l'une adreſſée à lui-même, l'autre qui étoit venue ſous ſon enveloppe, & qui étoit pour le Grand Amiral du Nord, commandant la Flotte Portugaiſe. Le Vice-Roi écrivoit dans celle-ci au Grand Amiral, qu'il avoit reçu la ſienne, où il avoit lû avec beaucoup de ſatisfaction le ſervice qu'il venoit de rendre à l'Eſpagne, en forçant l'Amiral Anglois & ſes gens de ſe jetter à la nage pour regagner leurs Vaiſſeaux, ſans quoi il les auroit fait priſonniers. Il relevoit cette action par de grands éloges; & pour la récompenſer avec éclat, il lui faiſoit préſent de quelques Frégates qu'il avoit enlevées depuis peu ſur la Côte de Malabar. En même tems il lui donnoit avis qu'il avoit envoyé ſon Fils ſur ſa Flotte, pour y apprendre le métier des armes; & le recommandant à ſes ſoins, il le prioit de lui enſeigner le chemin de la gloire. Cette Lettre, que le Scha Bandar prenoit plaiſir à faire lire aux Anglois avant que de la remettre au Grand Amiral, marquoit combien le Vice-Roi étoit trompé par les fauſſes relations & les vaines bravades de ſes Officiers. Dans celle qui étoit adreſſée au Scha Bandar, il le remercioit d'avoir employé ſes ſoins pour empêcher le commerce des Anglois à Surate, & le prioit de les continuer avec le même zèle, en l'aſſûrant que la Cour de Portugal le récompenſeroit libéralement de ſes ſervices.

Lettres du Vicerοi de Goa lues à l'Amiral Anglois.

La fermeté plus utile aux Anglois que la politeſſe.

[La fermeté de Sir Henri avoit produit plus d'effet que ſes civilités & ſes préſens.] Il vint le même jour au rivage pluſieurs chariots de proviſions que Bangham avoit eu la liberté d'acheter à Surate. Toutes les affaires du commerce furent terminées le 24, & les comptes réglés à la ſatisfaction des Parties. Alors Sir Henri ne fit pas difficulté de renvoyer ſes Otages, qui lui promirent plus de fidélité.

Arrivée de Floris à Maſſulipatan.

Le 27, il vint à bord un Juif de Maſſulipatan, qui en apportoit une Lettre, dattée le 8 de Septembre, d'un Dantzikois, nommé *Peter Floris*, qui étant employé par la Compagnie d'Angleterre, donnoit avis à l'Amiral de ſon heureuſe arrivée au commencement de Septembre. Il étoit parti de Londres au mois de Février.

Sharpey eſt envoyé à Agra par l'Amiral.

Il y avoit long-tems que Sharpey étoit arrivé ſur la Flotte. Sir Henri le chargea, avec Hugues Fraine & Hugues Greet, de faire le voyage d'Agra, pour rendre au Capitaine Hawkins une Lettre qu'il ſe crut obligé de lui écrire. Il étoit peu ſatisfait de la conduite d'Hawkins, & ſa qualité d'Amiral le mettoit en droit de lui expliquer ſes ſentimens (*b*). Sharpey partit le 2 de Janvier,

(*b*) *Angl.* Il lui écrivoit pour l'engager à prendre une autre route que celle qu'il ſembloit avoir réſolu de ſuivre; & il lui recommandoit d'acheter de l'Indigo, & quelques autres marchandiſes, ſi on pouvoit les avoir à un prix raiſonnable. R. d. E.

Digitized by Google

Janvier, avec ordre auſſi d'acheter quelques étoffes des Indes, & d'autres commodités, s'il s'en trouvoit à des prix raiſonnables.

Sir Henri Middleton. 1612.

Il revint [plutôt qu'on ne s'y étoit attendu, & la ſurpriſe des Anglois fut extrême de le voir ſur le rivage] le 26, avec le Capitaine Hawkins. Ils avoient laiſſé leurs voitures à cinq milles de la mer, dans la crainte qu'elles ne fuſſent enlevées par les Portugais. Sir Henri ſe rendit lui-même à terre avec deux cens hommes armés, pour les mettre à couvert. Elles furent amenées juſqu'au rivage, & tranſportées ſur les Vaiſſeaux, ſans que les Portugais s'en apperçuſſent. [Le 27 l'Amiral envoya *Jean Williams* avec un des Facteurs, à Surate, pour quelques affaires.]

Son retour avec le Capitaine Hawkins.

Moghreb Kam [avoit conſervé depuis ſa chûte, une ſorte d'autorité qui le faiſoit encore reſpecter de ceux qui avoient été témoins de ſa grandeur.] Etant ſorti de la Ville pour aller au devant d'un Général qui revenoit des guerres du Dekan, & qui devoit paſſer par Surate, il avoit chargé à ſon départ Jordayne de faire des civilités, de ſa part, à Sir Henri, & de lui dire qu'il partoit pour revenir inceſſamment, diſpoſé à remplir avec fidélité les promeſſes qu'il avoit faites aux Anglois pour leur Comptoir. A ſon retour il changea extrêmement de langage, car ayant fait appeller Jordayne, il lui demanda d'un air ſombre, ce qu'il faiſoit à Surate, & pourquoi tous les Anglois n'étoient pas partis. Jordayne répondit qu'ils étoient arrêtés par la confiance qu'ils avoient à ſa parole, & par l'eſpérance d'établir un Comptoir, ſans quoi ils n'auroient pas tardé à mettre à la voile. Moghreb proteſta qu'ils n'obtiendroient jamais de Comptoir à Surate, & ſe plaignit que le long ſéjour qu'ils avoient fait dans la Rade, avoit fait perdre à ſa Douäne plus d'un million de manureys; après quoi il leur ordonna de la part du Roi de partir immédiatement. Cet ordre ſurprit l'Amiral ſans lui cauſer beaucoup de chagrin. Il rappella auſſi-tôt tous les Facteurs qu'il avoit à Surate, dans la réſolution de mettre promptement à la voile. [Williams revint ce même jour, & l'on recut quelques proviſions de Surate.]

Moghreb change de ſentiment pour les Anglois & les force de partir.

(*i*) La Rade où les Anglois étoient depuis ſi longtems n'étoit pas celle de Surate, qu'ils avoient quittée après avoir vû arriver le Fils du Vice-Roi. Ils s'étoient retirés dans celle de Soually au 20e. degré 57 minutes de latitude, 16 degrés 30 minutes de variation. Mais étant déterminés à partir, ils levèrent l'ancre le 11 de Février, & ſe rapprochant de la Rade de Surate [pour faire connoître que la crainte n'avoit point de part à leur réſolution,] ils mouillèrent le ſoir, près d'un Vaiſſeau de la Ville qui avoit été lancé nouvellement, & qui étoit ſorti le même jour de la rivière, pour faire voile vers la Mer Rouge. La latitude de cette Rade, eſt de 20 degrés 42 minutes. Enfin s'étant mis en mer le 12, ils allèrent jetter l'ancre à deux lieuës de la Rade, près d'un Vaiſſeau de Calecut, qui arrivoit à Surate, & qui leur accorda un Pilote pour les conduire à Dabul. Le 13 ils avancèrent avec toutes leurs voiles Oueſt quart au Sud, l'eſpace d'environ dix lieuës; mais alors [ils ſe trouvèrent ſur un fond de huit braſſes, & un moment après ſur un fond de ſix; cela les obligea de faire environ un mille à l'Eſt, & à l'Eſt quart au Sud,

Rade de Soually & ſa latitude.

Latitude de la Rade de Surate.

(*i*) La 5e. Section commence ici. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1612.

Sud, par cette manœuvre ils revinrent ſur un fond de vingt braſſes: enſuite ils dirigèrent leur courſe Sud-Oueſt quart au Sud, juſqu'à une heure après-minuit, ayant preſque toûjours la marée contraire & en neuf heures de tems, ils firent environ ſept lieuës & demi. Alors] le vent leur manquant tout-à-fait, ils demeurèrent immobiles pendant trois heures ſur un fond de vingt braſſes. A peine l'air eut-il recommencé à s'agiter que portant au Sud-Sud-Oueſt, ils découvrirent la terre, avec deux petites montagnes, qui leur firent juger qu'ils étoient proches de Daman. A ſix heures du ſoir, un calme qui les ſurprit encore, leur fit paſſer une partie de la nuit dans l'immobilité. Ils employèrent plus heureuſement le reſte en ſe laiſſant conduire par le vent qui les portoit au Sud quart à l'Oueſt. Le matin ils ſe trouvèrent à 19 degrés 50 minutes de latitude, éloignés d'environ cinq lieuës du rivage. Le vent les ſervit peu juſqu'à midi; mais il devint plus favorable juſqu'au ſoir, que ſe trouvant ſur treize braſſes de fond à quatre ou cinq lieuës du rivage, ils jugèrent à l'entrée de la nuit qu'ils étoient vis-à-vis de Chaul. Ils portèrent au Sud pendant toute la nuit avec un fort bon vent. Le 16, ils dirigèrent leur courſe au long de la Côte, Sud, & quart à l'Eſt, juſqu'à ſix heures après-midi, ne trouvant nulle part moins de dix braſſes; enfin ils entrèrent avant la nuit dans la Rade de Dabul, qui eſt à 17 degrés 42 minutes de latitude; 16 degrés 30 minutes de variation.

Les Anglois arrivent à Dabul, & y ſont bien reçus.

Le jour ſuivant, l'Amiral envoya au rivage, dans une Barque de Pêcheur, le Pilote qu'il avoit reçu du Vaiſſeau de Calecut, avec une Lettre pour le Gouverneur, qu'il avoit obtenue à Mocka, de Maleck Amber, Capitaine d'un grand Vaiſſeau de Dabul. Il ſe trouva heureuſement que ce Capitaine étoit arrivé depuis quelque tems avec ſon Vaiſſeau. Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral reçut de ſa part & de celle du Gouverneur quelques rafraîchiſſemens, avec des aſſûrances d'amitié, des offres de ſervice, & la permiſſion d'envoyer au rivage, s'il avoit deſſein d'y faire quelque commerce. Les Anglois ne balancèrent point à faire deſcendre deux Facteurs, qui furent reçus avec beaucoup de careſſes, & traités fort civilement pendant le ſéjour qu'ils firent dans la Ville.

Ils y font peu de commerce.

Les trois jours ſuivans furent employés à vendre une petite quantité de marchandiſes; mais l'Amiral s'appercevant qu'il ne pouvoit ſe promettre un commerce plus conſidérable, prit dès le 24 la réſolution de partir. Il aſſembla le Conſeil pour délibérer s'il feroit voile à Priaman, à Bantam, & dans d'autres parties de l'Inde; ou s'il devoit retourner dans la Mer Rouge, dans l'eſpérance d'y faire un commerce plus utile avec les Vaiſſeaux Indiens. Il repréſenta qu'ayant trouvé juſqu'alors ſi peu de facilité à ſe défaire des marchandiſes que la Flotte avoit apportées, il ne falloit pas compter qu'on en trouvât davantage dans des lieux plus éloignés; & que perſonne ne les accuſeroit d'injuſtice, lorſque pour prix d'un ſi long & ſi pénible voyage, ils forceroient les Vaiſſeaux Indiens de leur donner en échange les marchandiſes de l'Inde, pour celles qu'ils leur offriroient. Ce raiſonnement parut ſi bien fondé, qu'on ſe détermina pour la Mer Rouge par cette ſeule raiſon, à laquelle néanmoins Sir Henri voulut qu'on joignit l'obligation de tirer vengeance des outrages des Turcs. [C'étoit déclarer ouvertement qu'on alloit prendre la qualité de Pyrates avec celle de Marchands. Mais pour la déguiſer

Raiſon qui les détermine à retourner dans la Mer Rouge.

ſer un peu,] on apprit par la voye de Maſſulipatan, que le Vaiſſeau Anglois qui y étoit arrivé quatre mois auparavant ſous la conduite du Capitaine Floris, étoit parti dans le deſſein de gagner auſſi la Mer Rouge, & l'on ſe crut autoriſé à ne rien épargner pour le ſauver de la trahiſon des Turcs, entre les mains deſquels il alloit ſe jetter imprudemment. Sir Henri Middleton. 1612.

Depuis ce jour juſqu'au 27, on ne s'occupa qu'à renouveller la proviſion d'eau. [Les Indiens avoient acheté tout le Vermillon, & on le leur avoit déja livré; mais ils ſe repentirent de leur marché, & le rapportèrent à bord.] Le ſoir du 26 on apperçut un Vaiſſeau à quelque diſtance; & deux ou trois petits Bâtimens Malabares qui étoient venus du même côté, aſſurèrent l'Amiral que c'étoit un Vaiſſeau Portugais de Cochin, qui étoit parti pour Chaul. Le Pepper-Corn, le Darling, & la Frégate furent envoyés auſſi-tôt à ſa rencontre, & n'eurent pas de peine à s'en ſaiſir. Mais les gens de la Frégate excédant leur ordres, pillèrent l'Equipage Portugais. L'Amiral fit reſtituer aux Matelots ce qui leur avoit été enlevé, & ſe contenta de prendre ce qu'ils avoient de meilleur & de plus frais dans leurs proviſions, pour ſe dédommager un peu des pertes que la Flotte Portugaiſe de Surate avoit fait eſſuyer à la ſienne. La Lettre du Vice-Roi, dont le Scha Bandar avoit procuré la lecture aux Anglois, leur avoit fait aſſez connoître que ſi l'Amiral Soto Major ne leur avoit pas cauſé plus de mal, c'étoit moins l'inclination que le pouvoir qui lui avoit manqué. Cependant Sir Henri eut ſoin de faire ſigner aux Commandans de l'Equipage, un Mémoire éxact de ce qu'il leur avoit enlevé. [Ce Vaiſſeau étoit chargé de noix muſcades, & de quelques autres marchandiſes en petite quantité.] Ils prennent un Bâtiment Portugais, & s'accommodent de ſes proviſions.

Le 25 Mars, la Flotte Angloiſe eut la vûe de l'Iſle de Sokotora. A quatre ou cinq lieuës de la pointe de Delliſcha, la variation ſe trouva de 16 degrés. [Depuis le midi du jour précédent, on avoit fait route au Nord-Oueſt & quart à l'Oueſt, & à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & à l'Oueſt durant toute la Nuit: quand le jour fut arrivé on crut avoir cottoyé la partie Occidentale de l'Iſle, mais on trouva qu'au contraire on avoit à peine doublé ſa pointe, quoique le vent eût été aſſez fort; ce qui prouve qu'on avoit eu à manœuvrer contre un courant rapide]. Depuis midi juſqu'à quatre heures au matin du jour ſuivant, on ſuivit la Côte avec fort peu de vent; & le calme ſurvenant tout-d'un-coup, on fut emporté par le courant ſur un Roc qui eſt à quatre ou cinq lieuës de la partie Occidentale de l'Iſle, où l'on fut forcé de mouiller, pour attendre le vent. Il ſe leva deux heures après à l'Eſt; de ſorte que vers midi on ſe trouva éloigné du Roc d'environ quatre lieuës, après leſquelles on retomba dans un autre courant, qui n'étoit pas moins impétueux vers le Nord. Le 27, en portant à l'Oueſt-Sud-Oueſt, on trouva encore un courant, dont la direction étoit auſſi vers le Nord. Mais après s'en être dégagé auſſi heureuſement que des deux autres, on ſe trouva le matin, vis-à-vis d'Abba del Kuria, & le ſoir, on eut la vûe du Cap de Guardafu, à ſept ou huit lieuës de diſtance. Depuis le midi du jour précédent juſqu'à l'heure où l'on étoit, on avoit fait environ vingt-huit lieuës, Oueſt-Sud-Oueſt; quoique la véritable direction fût à l'Oueſt, en tirant beaucoup moins vers le Sud (*k*). L'Amiral fit jetter l'ancre Calmes & dangereux courans près de Sokotora.

(*k*) *Angl.* en tirant un peu vers le Sud. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1612.

cre juſqu'à minuit. Le lendemain à huit heures, il ſe trouva entre les deux Caps de *Guardafu* & *Felix*.

Informations touchant l'arrivée d'une nouvelle Flotte Angloiſe dans la Mer Rouge.

Le Darling s'étoit arrêté à Sokotora, [avec les ordres de Sir Henri.] Pemberton qui commandoit ce Vaiſſeau, revint le 2 d'Avril, & rapporta qu'il avoit vû entre les mains du Roi un Ecrit de Jean Saris, Commandant de trois Vaiſſeaux Anglois, qui contenoit le tems de ſon départ d'Angleterre, le nom des lieux où il avoit relâché dans ſa route, ſon arrivée à Sokotora & le deſſein dans lequel il étoit parti de pénétrer dans la Mer Rouge, pour y éxercer le commerce. Pemberton ajoûta qu'on avoit fait lire à Saris l'Ecrit que Sir Henri avoit laiſſé dans la même Iſle, & les raiſons qui devoient le faire renoncer au voyage de la Mer Rouge; mais que ſe fiant au Paſſeport qu'il avoit du Grand-Seigneur, il eſpéroit d'être reçu plus favorablement que Sir Henri. Sur ce récit, le Conſeil fut aſſemblé; &, ſans la moindre oppoſition de ſentimens, on ſe confirma dans la réſolution d'éxécuter le deſſein qu'on s'étoit propoſé. D'ailleurs, il auroit été difficile d'en former un autre. Le vent ne permettoit plus de retourner en arrière, juſqu'à la Mouſſon de l'Oueſt qui ne devoit revenir qu'au mois de May. Ainſi l'Amiral prit le parti de laiſſer le Capitaine Dounton avec le Pepper-Corn, pour croiſer aux environs d'Aden; tandis qu'avec l'Increaſe & le Darling, il s'avanceroit lui-même juſqu'aux Détroits de Babelmandel. Ils allèrent enſemble juſqu'à ſept lieuës du Promontoire d'Aden, & lorſqu'ils ſe crurent vis-à-vis de cette Ville, à 12 degrés 47 minutes de latitude, Pemberton demeura derrière l'Amiral qui continua ſa navigation. La variation fut, cet après-midi, de 13 degrés 40 minutes.

Réſolution de l'Amiral.

Depuis quatre heures du ſoir juſqu'à trois heures du matin, l'Amiral eut peu de vent, Il ſuivit le Canal en portant à l'Oueſt quart au Nord & à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Vers le milieu du jour, un bon vent, qui ſe leva tout-d'un-coup, le fit avancer ſi légèrement juſqu'au ſoir, qu'au ſoleil couchant il jetta l'ancre à quatre lieuës de Babelmandel. Le 4, à huit heures du matin, il remit à la voile pour entrer dans le Détroit. Deux heures après, il ſe trouva dans Babelmandel même, entre l'Iſle de ce nom & l'Arabie. Il y mouilla ſur un fond de huit braſſes. Le Canal n'a pas plus d'une demi-lieuë de largeur. A peine y fut-il arrêté qu'il vit venir à ſon bord une Barque conduite par un Turc & trois ou quatre Soldats Arabes. Ce Turc étoit le Commandant d'un Château voiſin, ſous l'autorité de l'Aga de Mocka. Il offrit à l'Amiral de ſe charger de ſes Lettres pour Mocka, s'il y vouloit écrire, & de lui remettre les réponſes dans l'eſpace de trois jours. L'occaſion étoit trop belle, par quelque motif qu'elle fût offerte. L'Amiral prit le parti d'écrire au Capitaine Saris, pour lui communiquer les raiſons qui le ramenoient dans cette Mer.

Il jette l'ancre dans les Détroits.

Le 6, il lui vint de Zeyla, Ville maritime du Détroit, ſur la Côte d'Abyſſinie, une Jelbe qui alloit à Mocka, chargée de nattes. Il acheta du Patron douze moutons; & loin de l'arrêter dans ſa route, il lui recommanda de publier qu'il avoit rencontré des Anglois. Le 7 avant le jour, il vit paſſer un Vaiſſeau de Baſanor, [qui ſembloit fort empreſſé pour l'éviter.] Il le força de jetter l'ancre près de lui, en le menaçant de le couler à fond, s'il réſiſtoit à ſes ordres. Le même jour, *Richard Wickam*, un des Capitaines de Saris, lui apporta des Lettres dont le ſujet n'eſt pas marqué dans la Relation.

Il reçoit des lettres du Capitaine Saris, alors à Mocka.

Digitized by Google

lation. Mais l'Amiral retint Wickam, de peur que les Turcs ne ſe cruſſent en droit de l'arrêter, lorſqu'ils apprendroient à ſon retour que les Vaiſſeaux Indiens ne paſſoient plus librement dans le Détroit. Il ne laiſſa pas de faire réponſe à Saris, mais par un Turc qui avoit accompagné Wickam. Le huit, après-midi, il arriva un Vaiſſeau de Diu, qui fut fort ſurpris de recevoir des Anglois, l'ordre de jetter l'ancre auprès d'eux. C'étoit le même Bâtiment que Sir Henri avoit arrêté l'année précédente dans la Rade de Mocka. Il fit prendre ſur les deux Navires Indiens toutes les marchandiſes qui convenoient à ſes vûes, & les fit tranſporter à bord de l'Increaſe. Le 9, il ſe ſaiſit d'une petite Frégate arrivée de Sael (*l*), & chargée d'olibanum, dont les Anglois achetèrent une partie, qu'ils payèrent à la ſatisfaction des Infidelles. Deux jours après, ils arrêtèrent une Barque de Sinde.

Sir Henry Middleton. 1612.

L'Amiral commence à ſe ſaiſir des Vaiſſeaux Indiens.

Il eſt remarquable que depuis le jour qu'ils étoient entrés dans les Détroits juſqu'au 12, le vent demeura conſtamment au quart du Sud-Eſt, & qu'enſuite il changea au Nord-Oueſt. L'année d'auparavant, il avoit tourné auſſi le même jour au Nord-Oueſt, où il étoit demeuré trois jours. Ce changement arrive tous les ans avec la même régularité.

Obſervation ſur le vent dans les Détroits.

Le 14, Saris arriva ſur les huit heures du matin à la vûe de Sir Henri avec ſes trois Bâtimens. Après qu'ils ſe furent ſalués de toute leur artillerie, Saris, accompagné du Capitaine Towtſon, & de Cox ſon principal Facteur, ſe rendit à bord de l'Increaſe, où il paſſa tout le jour avec l'Amiral. Il l'invita, pour le jour ſuivant, à dîner ſur ſon Vaiſſeau, qui ſe nommoit le *Clove*. Sir Henri s'y étant rendu avec ſes meilleurs amis, pria le Capitaine de lui faire lire le Paſſeport du Grand-Seigneur; ſur quoi Saris lui déclara que s'étant promis un heureux Commerce à Mocka, il n'attribuoit la perte de ſes eſpérances qu'à la détention des Vaiſſeaux Indiens. L'Amiral, quoique fort perſuadé qu'il s'étoit flatté mal-à-propos, crut devoir le conſoler par une offre dont les avantages devoient ſurpaſſer beaucoup ceux du commerce ordinaire. Il convint par un Ecrit formel que le Capitaine auroit le tiers de toutes les marchandiſes qui ſeroient priſes aux Indiens, en payant comme lui le prix en argent ou par des échanges, & que les Bâtimens demeureroient enſuite à la diſpoſition de celui qui avoit cru devoir cette conduite à ſa vengeance. [Etrange Traité, par lequel ils diſpoſoient du bien d'autrui ſans aucun droit. Saris ne ſe crut point obligé d'en examiner la juſtice, parce qu'il regarda les fruits qu'il en devoit tirer, comme un ſalaire bien acquis par les ſervices qu'il alloit rendre à l'Amiral.]

Saris joint l'Amiral Middleton.

Etrange traité pour piller le bien d'autrui.

En effet, deux Vaiſſeaux ayant paru le 16, l'un de Calecut, chargé de ris, [pour Mocka] l'autre de Karapatan près de Dabul, chargé de poivre, [& qui étoit parti d'Achen pour ſe rendre à Aden] Saris fut le plus ardent à les forcer de jetter (*m*) l'ancre. Le 18, il en vint un de Cananor, à Mocka; [la plus grande partie de ſa charge conſiſtoit en poivre.] Le lendemain, on en arrêta deux de Surate, l'un nommé le *Haſſani*, qui appartenoit à

Grand nombre de Vaiſſeaux Indiens arrêtés par les deux Chefs Anglois.

(*l*) Cette Ville eſt nommée *Shahr* dans la Relation, & *Shaber* dans Purchaſſ; c'eſt d'après les Portugais qu'on la nomme *Sael* ou *Xael*; elle eſt dépendante de *Kuſhem* ou *Kaſbin*.

(*m*) *Angl.* Sir Henri leur envoya ſa frégate, pour les forcer à jetter l'ancre. R. d. E.

Sir Henri Middleton. 1612.

à Abdal Haſſan, & qui alloit à Joddah (*n*); l'autre à Koja Naſſan, cet ancien ami de l'Amiral. Ils furent forcés de mouiller près de ſon Vaiſſeau, ſur lequel il fit monter les Commandans Indiens, pour les faire garder ſous ſes yeux. Il apprit d'eux que le principal Navire du grand Mogol, nommé le *Rhemi*, devoit bientôt arriver. Le 20, il prit un Vaiſſeau de Diu, chargé de marchandiſes Indiennes; & le même jour, une grande Barque de Dabul qui lui auroit échappé ſi la Pinaſſe n'eût fait beaucoup de diligence pour la joindre. L'Amiral fit conduire à terre, le lendemain, tous les Paſſagers des deux Vaiſſeaux de Surate. Vers midi, il arriva un Vaiſſeau de Calecut, qui fut arrêté avec tous les autres. Le 22, on arrêta une Frégate de Sael, qui apportoit à Joddah de l'ollibanum, qu'elle avoit été charger à Goa. Dans le même tems, le Darling pourſuivit un grand Vaiſſeau de Diu, chargé de marchandiſes Indiennes pour Suaken, qui avoit pris ſa route par le grand Canal, mais que cette précaution ne put garantir du ſort commun.

Arrivée du Vaiſſeau du Grand Mogol.

Enfin le 23, on vit arriver le Rhemi de Surate, Vaiſſeau du Grand Mogol, qui étoit chargé pour la Reine, Mère de ce puiſſant Monarque. Il comptoit de ſe rendre à Joddah; mais il fut arrêté avec tous les autres. Son Equipage étoit de quinze cens perſonnes. Sir Henri, ſatisfait d'une proye ſi riche, donna ordre à cette multitude de Captifs de ſe préparer pour le ſuivre le lendemain dans la Rade d'Aſſab, où il ſe propoſoit de faire la diſtribution de ſon butin. Il partit en effet le 24, en laiſſant derrière lui le Darling, & le Thomas, Vaiſſeau de Saris, pour croiſer dans les Détroits.

L'Amiral ſe retire avec ſa proye dans la Baye d'Aſſab.

Il jetta l'ancre, à l'entrée de la nuit, ſous l'Iſle de Crabbes; & le jour ſuivant il entra dans la Rade, accompagné de tous ſes Captifs, [& jetta l'ancre ſur ſept braſſes & demi d'eau. Le 27 on tira une grande quantité d'Indigo des Vaiſſeaux de Surate & de Diu. Cependant le Clove qui n'avoit pas remarqué dans quel endroit étoit la Flotte, ne ſçavoit quelle route tenir. On l'avertit du lieu du rendez-vous, par un coup de canon; il y répondit par un autre coup, & peu de tems après on le vit arriver.]

Remarque.

[On doit trouver fort étrange que l'Amiral interrompe ici ſa Relation, ſans nous apprendre comment il uſa de l'aſcendant qu'il avoit ſur les Indiens, & quelles bornes il mit à ſa vengeance. On ne comprend pas mieux ſur quels principes il ſe croyoit en droit de punir les Indiens des outrages qu'il avoit reçu des Turcs. Mais le voyage ſuivant étant lié au ſien, par la dépendance où le Capitaine Dounton étoit de ſes ordres en qualité de ſon Lieutenant, on fait remonter ici le Lecteur juſqu'à l'année de leur départ commun, pour tirer du Journal de Dounton quantité d'éclairciſſemens qui manquent à la Relation de l'Amiral. Ce n'eſt pas néanmoins ſans avoir eu l'attention de recueillir les latitudes.]

(*n*) Purchaſſ appelle cet endroit *Zidda*. C'eſt le Port de la Mecque.

LATITUDES

Digitized by Google

LATITUDES.

Iſles de Quériba.....	11	10	S.	Rade de Surate.....	20	42	
Baye ſabloneuſe de Sokotora.....				Rade de Dabul.....	17	42	
.....	12	25	N.	Variation.....	16	30	
Ville de Tamarin.....	12	30		Aden en Arabie.....	12	47	
Variation.....	19	18		Variation.....	13	40	
Ville de Zenan.....	16	15					
Rade de Soually.....	20	57					
Variation.....	16	30					

JOURNAL (a)

De Nicolas Dounton, *Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de* Sir Henri Middleton. (*b*)

Dounton. 1610. Voyage lié avec le précédent.

Le 22 de Juillet, 1610, à quatre heures après-midi, on eut la vûe de *la Table*, Montagne fort élevée, & celle de la Baye de Saldanna, à la diſtance d'environ douze lieuës. Mais les calmes & la variété des vents ne permirent point d'entrer dans la Rade avant le 24. On y trouva trois Bâtimens Hollandois, dont l'un faiſoit voile à Bantam, commandé par Peter Gat (*c*), qui étoit parti de Hollande avec treize Vaiſſeaux que la tempête avoit diſperſés, & qu'il attendoit dans cette Baye. Les deux autres étoient venus faire leur proviſion d'huile dans l'Iſle des Pengouins, & devoient retourner directement en Europe.

Situation de la Baye de Saldanna.

La Baye de Saldanna eſt à (*d*) quatre lieuës (*e*), Nord-Nord-Eſt, du Cap de Bonne-Eſpérance; &, Nord quart à l'Oueſt, à dix lieuës du Cap (*f*) *Falſo*, [qui eſt à l'Eſt du précédent.] Ces deux Caps qui peuvent être vûs de Saldanna, ſont diviſés par une autre grande Baye, entre laquelle & celle de Saldanna, il n'y a qu'un eſpace de trois lieuës, d'un terrain bas & marécageux, qui s'étend Sud & Nord, & qui des deux côtés eſt environné de hautes montagnes. Quand on eſt aſſez avancé pour avoir la pointe de la Baye de Saldanna à l'Oueſt-Nord-Oueſt, au Nord-Oueſt & quart à l'Oueſt, vis-à-vis la terre qui eſt entre les deux hautes montagnes de la Table, & du Sugar Loaf, ou du pain de ſucre, on ſe trouve dans une ſituation ſûre & commode, ſur un fond de ſix, cinq, & quatre braſſes, ſuivant l'eau que prend le Bâtiment. L'Iſle des Pengouins en eſt à trois lieuës, portant Nord-Nord-Oueſt, demi-Oueſt, & s'étendant au Nord par

(*a*) Purchaſſ a inſéré un Extrait de ce Journal dans ſa Collection. Voyez *Pilgrims. Vol. I. pag.* 274.

(*b*) Dans l'Original le Chapitre XII. du III. Livre commence ici R. d. E.

(*c*) *Angl.* Peter But. R. d. E.

(*d*) Les Relations ne s'accordent pas ſur cette diſtance, mais voyez la Carte. R. d. T.

(*e*) *Angl.* quatorze lieuës. R. d. E.

(*f*) Si la Baye de Saldanna eſt à quatorze lieuës du Cap de Bonne-Eſpérance, elle doit être plus éloignée du Cap Falſo.

Digitized by Google

DOUNTON. 1610.

par Oueſt de l'endroit de la Rade où vous êtes (g). Le Continent du fond de la Baye, quoiqu'éloigné de 13 lieuës, ſert auſſi à couvrir cette ſtation, parce que tirant ſur le Nord, Oueſt quart à l'Oueſt, il ne laiſſe guères plus de trois points ouverts du côté de la Mer du Nord-Oueſt, d'où viennent les plus grandes tempêtes.

LA Baye de Saldanna avoit été juſqu'alors une retraite favorable pour les Anglois. Outre la bonté de l'air, qui les rétabliſſoit de toutes leurs maladies, ils y avoient toûjours trouvé une grande abondance de bœufs & de moutons; qu'ils achetoient à fort bon compte. Un bœuf ne leur coûtoit qu'un crochet de fer de douze ou quinze pouces de longueur, [& ils paſſoient un mouton à proportion.] Mais le Capitaine Dounton trouva beaucoup de changement, ſans pouvoir en pénétrer la cauſe, parce que la Flotte Angloiſe n'avoit perſonne qui entendît les langues du Pays. Ses conjectures ſont, que le mal avoit pû venir des Hollandois, qui, ſans faire attention à l'avenir, ravageoient & détruiſoient tout, dans les lieux où le hazard les faiſoit arriver: ou que les beſtiaux qu'on y avoit vûs en ſi grand nombre, n'étoient pas une production du Pays; mais qu'étant pris dans les guerres que les Habitans avoient alors, & qui leur faiſoient rechercher avec tant d'avidité les moindres morceaux de fer, pour armer leurs dards & leurs lances, la paix qui avoit peut-être ſuccédé à leurs diviſions, leur avoit fait perdre tout-à-la-fois le goût du fer & l'occaſion d'enlever des beſtiaux. Ils ne laiſſoient pas de venir chaque jour aux tentes des Anglois; mais les prières & les préſens ne purent tirer d'eux que quatre vaches & ſix brebis, pour le ſoulagement des Malades de la Flotte. Ces vaches étoient même ſi vieilles & ſi maîgres, que leur chair ne faiſoit point un mets fort picquant. Et ce ne fut pas du fer que les Sauvages demandèrent en payement; ils ne voulurent prendre que de petites plaques de cuivre, de ſix pouces quarrés; pour chacune deſquelles ils donnoient volontiers une brebis. On fut obligé de couper en piéces un chaudron de cuivre, dont ils regardoient les morceaux avec admiration. Ils s'en font des ornemens pour leur parure, avec un ſoin extrême de les rendre clairs & luiſans; & Dounton en vit pluſieurs qui portoient ſix ou ſept de ces précieux bijoux au long des bras.

Changemens arrivés dans cette Baye.

Cauſes du changement.

CES Afriquains ſont les plus ſales Créatures que l'Auteur ait jamais vûes. A la malpropreté naturelle de leurs corps, qui vient de la ſueur ou d'autres cauſes, ils joignent une onction, qui eſt apparemment le jus de quelques herbes, mais qui reſſemble beaucoup à la fiente de vache; & leur chevelure, ou plutôt la laine de leur tête, qu'ils ont ſoin de bien enduire de cette affreuſe pomade, a l'air d'une pâte compoſée d'herbes pilées. Pour habits, ils ont des peaux de bêtes, qui leur tombent juſqu'au milieu des cuiſſes, mais ſans être liées par aucune couture; & leurs parties naturelles ſont couvertes, dans les deux ſéxes, d'une queuë de chat, ou de quelque autre petit animal. Leurs moutons, au lieu de laine, ont une ſorte de poil qui reſſemble à celui des veaux, & qui eſt auſſi de diverſes couleurs. Ils ont les jambes plus longues, & le corps plus gros que les moutons d'Angleterre; mais ils ſont beaucoup moins gras.

Uſages & caractère des Afriquains de Saldanna.

LES

(g) L'Editeur Anglois remarque qu'il faut qu'il y ait ici quelque erreur, & que cette Deſcription ne peut convenir qu'à la Baye de la Table. Elle eſt d'ailleurs fort obſcure & ſemble ſe contredire. R. d. T.

Digitized by Google

Les Chefs de la Nation ſont diſtingués par une plaque d'yvoire mince & fort poli d'environ ſeize pouces de grandeur, qui leur couvre le bras au deſſus du coude; & depuis le coude juſqu'au poignet, ils portent ſix, huit, & juſqu'à douze petites piéces de cuivre; qui ſont ou ſéparées, ou jointes enſemble, ſuivant la facilité qu'ils trouvent à les ajuſter, avec des bracelets de verre bleu, & de nacre de perles, qui leur viennent des échanges qu'ils font avec les Matelots Hollandois pour des œufs d'autruche & des poivre-épics. Ils ont une autre ſorte de parure, qui eſt peut-être ce qu'il y a de plus dégoutant dans l'Univers; ce ſont les boyaux des Bêtes qu'ils ont tuées, ou qu'ils voyent tuer aux Anglois. Ils ſe les paſſent autour du col, en les faiſant deſcendre juſqu'à la ceinture au long de l'eſtomac; ce qui joint à l'horreur du ſpectacle une odeur que les Européens ont peine à ſupporter. Ils ont l'uſage des fléches & des arcs; mais lorſqu'ils s'approchent des Voyageurs de l'Europe, ils laiſſent ces armes dans quelque buiſſon, pour ne conſerver qu'une ſorte de lance fort courte, ou de dard armé d'une petite pointe de fer; & quelques plumes d'autruche, dont ils ſe ſervent comme d'évantails, contre la chaleur du Soleil. Ils ont la taille fort belle, & le corps extrémement dégagé. On croit avoir remarqué qu'ils changent de tems en tems d'Habitations, pour la commodité des pâturages. Les lieux qu'ils préférent ſont les vallées entre les montagnes. De la Baye, on découvre dans l'éloignement, des ſommets chargés de neige; mais les monts qui ſont vers la Côte, n'ont rien qui ſente l'Hiver, malgré leur extrême hauteur.

Dounton. 1610.

Monts chargés de neige, en Afrique.

Dounton, [plus capable d'obſervations que la plûpart des Marchands Anglois,] remarqua différentes eſpéces de ſerpens & d'araignées (*b*), mais ſans entreprendre d'en laiſſer la deſcription. Il vit quantité de bêtes farouches. Les Hollandois l'aſſurérent qu'ils avoient vû des lions; mais il chercha inutilement l'occaſion d'en voir. Les chevreuils, les antilopes, les porcs-épics, les tortues de terre, les ſinges, les oyes, les canards, les pélicans, les *paſſeas*, les *flemingos*, les corbeaux, qui ont tous un collier blanc autour du col, quantité de petits oiſeaux de différentes eſpéces, ſans parler de ceux de mer [tels que les Pengouins les Mouettes, & pluſieurs autres,] dont la variété eſt innombrable, rempliſſent tellement l'air, les arbres & la terre, qu'on ne peut ſe remuer ſans en faire partir un grand nombre. Les cormorans ſont en troupes au long des Côtes, & ne l'emportent pas néanmoins par la multitude, ſur certains oiſeaux gris, avec les aîles noires, que les Portugais appellent *alcantraſſes*.

Obſervations de Dounton ſur les animaux.

Le poiſſon n'y eſt pas moins abondant. On y trouve la plûpart des eſpéces qui ſont connues en Europe. Mais Dounton parle avec étonnement de la multitude des veaux marins, & des petites baleines qu'il vit pluſieurs fois autour de l'Iſle des Pengouins. [On y pêcha une très grande quantité de poiſſons de la groſſeur d'une Truite, & qui reſſembloient à des Barbeaux, auſſi-bien que d'Eperlans, de Rayes, de Chiens de Mer; ſur les Rocs on trouva abondance de moules & d'autres Coquillages.] L'air, ſur toute la côte, eſt fort ſain, & l'eau excellente. On voit deſcendre des montagnes une infinité de petits ruiſſeaux, qui ſe réuniſſent dans pluſieurs endroits, & qui fourniſſent abondamment à la proviſion des Vaiſſeaux.

Un

(*b*) *Angl.* & de Vipéres.

DOUNTON. 1610. Voyage téméraire & infructueux de l'Amiral Anglois.

UN jour au matin, le Capitaine Dounton & l'Amiral accompagnés de treize hommes, entreprirent de chercher quelque lieu d'où ils puſſent faire apporter du bois. Après avoir fait trois milles ſans en découvrir aucune apparence, à la réſerve de quelques feuilles vertes, que la néceſſité fit couper aux gens du Pepper-Corn. Sir Henri qui cherchoit en même-tems quelques rafraîchiſſemens pour ſes malades, prit la réſolution de s'avancer autour de la Table (*i*), dans l'eſpérance d'y trouver quelques beſtiaux qu'il ſe propoſoit d'acheter. Il ne prévoyoit pas dans quelles difficultés il alloit s'engager. Ils traverſérent d'abord un grand terrain pierreux, inégal, ſans aucune trace de chemin, obligés fort ſouvent de deſcendre & de remonter, pour franchir un grand nombre de ravines que les torrens, formés par la pluie, n'avoient pas ceſſé de former depuis un grand nombre de ſiécles, en ſe précipitant du ſommet de la Table. Enfin, ils trouvérent un ſentier battu, au long duquel ils marchérent quelque tems, guidés par quelques plumes qu'ils rencontroient d'eſpace en eſpace & par d'autres traces d'oiſeau ou de bétail. Cependant, [en ayant trouvé la fin, ils jugérent que cette route avoit été frayée par les ✠ équipages de divers Vaiſſeaux.] Ils la quittérent, pour prendre ſur la droite, où ils recommencérent à marcher dans un lieu triſte & fatiguant, juſqu'à ce qu'ils découvrirent un autre ſentier, qui ſembloit conduire vers la rade au long des montagnes. Ils le ſuivirent aſſez long-tems, au travers des rocs & des ravines; & ſe trouvant avec beaucoup de ſurpriſe entre le Pain-de-ſucre & la Table, ils découvrirent le rivage, au long duquel ils avoient marché, entre des monts qui leur en déroboient la vûe. Ils continuérent d'avancer entre le Nord du Pain-de-ſucre & la Table, [ſans qu'on nous diſe quelle étoit ✠ leur reſſource contre la faim & la fraîcheur de la nuit.] Enfin, après s'être fortifiés le matin, en faiſant un peu de feu, ils marchérent encore une partie du jour, & vers le ſoir ils arrivérent à leurs tentes. Une ſi longue abſence y avoit déja répandu l'allarme. Pemberton, inquiet pour le ſort de ſon Amiral, ſe diſpoſoit à partir avec un corps d'Anglois bien armés, pour le chercher d'un côté de la Montagne, tandis que Thornton en feroit le tour du côté oppoſé avec une autre troupe. La joye de le voir arriver fut ſi vive, qu'elle éclata dans toute la Flotte par une fête publique. Sir Henri, dans cette marche, avoit eu pendant tout le jour la *Table* à ſa droite; & ſur ſa gauche, des marais, qui étant près des montagnes, ſe trouvoient remplis de rocs, tombés en divers tems du ſommet. Le fond en eſt humide, & paroît propre à faire d'excellens pâturages. On y voit par intervalles des arbres fort bas, quoique larges & touffus par leurs branches, qui portent un fruit de la figure & de la groſſeur des pommes de pin, mais dont la peau n'eſt pas ſi rude: les oiſeaux ſe nourriſſent de la ſemence. Les feuilles ont à peu près la forme de celles du Houx; mais elles ſont moins épaiſſes.

Son retour, & ſes obſervations.

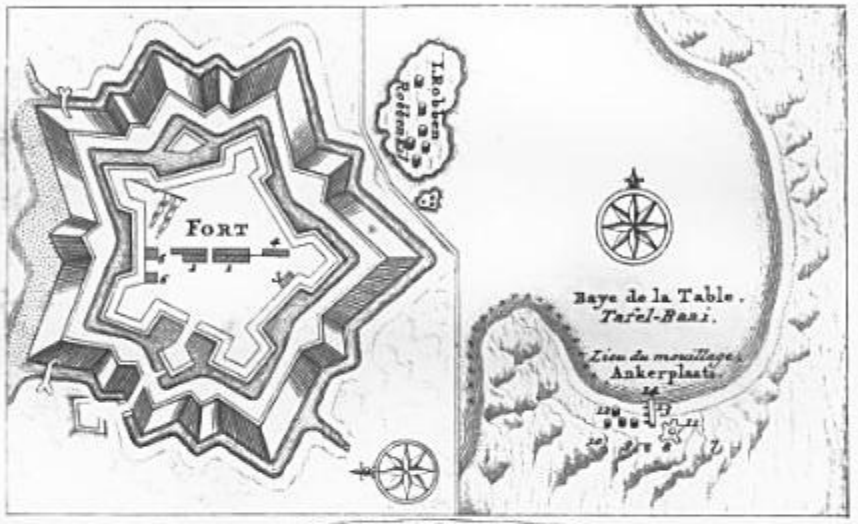
Utilité de porter des ſemences dans les voyages de mer.

CETTE ſaiſon étant le printems du Pays, l'herbe & les arbres étoient en fleurs de tous côtés. Dounton, charmé de ce ſpectacle, regréta de n'avoir pas apporté les meilleures ſemences de nos jardins, pour les laiſſer dans une terre qui lui paroiſſoit fort propre à les recevoir. Quoique les Sauvages euſſent pû ruiner une partie de ſon travail, il jugea qu'il s'en ſeroit ſauvé quelque

☞(*i*) La Montagne de la Table eſt près de la Baye qui porte ce nom, cela prouve encore qu'il ne s'agit pas ici de la Baye de Saldanna.

Digitized by Google

1. *Logem.t du Gouverneur*....Huis des Goeverneurs.
2. *Logem.t du Sous-Gouvern.*..Huis des 2.e Persoons.
3. *Logem.t du Capitaine*.....Kaptyns Huis.
4. *Logem.t du Lieutenant*....Luitenants Huis.
5. *Porte voutée*.....Verwulfde Toren.
6. *Boutique du Serrurier*..Smits-Winkel.
7. A. *Mont: du Diable*.....Duivels-Berg.
8. B. *Mont: de la Table*.....Tafel-Berg.
9. C. *Mont: du Lion*.....Leeuwen-Berg.
10. D. *Queue du Lion*.....Leeuwen-Staart.
11. E. *Le Fort*.....De Vesting.
F. *Jardin de la Comp.*..Komp.t Tuin.
G. *Cabanes des Nottentots*..Hutten der Hottentotten.
12. H. *Maisons des Hollandt.*..Huizen der Hollanders.
I. *Eglise*.....De Kerk.
K. *Hospital*.....'t Gasthuis.
13. L. *Pont du debarquem.t*..'t Hoofd, voor de Sloepen.
14. M. *Lieu de l'Aiguade*....Waterplaats.
* * * *Roes cachés*.....Blinde Klippen.



GEZIGT van de KAAP DE GOEDE-HOOP.

N. Schley, direx.

Digitized by Google

Digitized by Google

que partie ; & que les Commandans de chaque vaiſſeau, qui ſeroient entrés dans la Baye, recueillant le fruit de ſes ſoins, auroient été portés par ſon exemple à ſoûtenir & à perfectionner ſon entrepriſe. [Il auroit auſſi voulu y ſemer des glands ; perſuadé que les Arbres croiſſant-là plus vîte que dans les Pays froids, il auroit rendu un très grand ſervice à ceux qui y ſeroient venus après lui. On le traita de viſionaire de penſer à ſemer là où il n'y avoit pas apparence qu'il pût jamais profiter de ſon travail : cependant il n'en étoit pas moins perſuadé que les Anglois feroient fort ſagement d'apporter avec eux proviſion de diverſes ſemences, & de travailler à les faire croître dans tous les lieux où ils verroient un terrain propre : & que ce ſeroit-là une précaution d'une très grande utilité pour l'avenir.] Dounton. 1610.

Après avoir renouvellé la proviſion d'eau ; & rétabli les malades avec des rafraîchiſſemens d'une bonté médiocre, puiſqu'ils conſiſtoient principalement dans l'abondance du poiſſon & dans une prodigieuſe quantité de moules, on ſe diſpoſa le 9 d'Août, à remettre à la voile. Mais le vent devint contraire juſqu'au 13, que ſoufflant au Sud-Sud-Eſt il fit doubler avant la nuit le Cap de Bonne-Eſpérance. On ne paſſa pas moins heureuſement celui *das Agulhas* ou des Aiguilles. Les jours ſuivans furent variés par des tems fort divers, juſqu'au 6 de Septembre qu'on découvrit à trois heures après-midi l'Iſle de Madagaſcar, ou de Saint-Laurent, à 23 degrez 38 minutes de latitude. Vers le ſoir, on jetta l'ancre dans la Baye de Saint-Auguſtin, où l'on trouva l'*Union* de Londres, Vice-Amiral du quatriéme voyage, que le défaut de proviſions retenoit dans cette Baye avec beaucoup d'embarras & d'inquiétude. On apprit du Capitaine qu'il avoit été ſéparé de ſon Amiral & de la Pinaſſe entre le Cap de Bonne-Eſpérance & la Baye de Saldanna, ſans avoir pû ſe procurer la moindre information ſûr leur ſort, & qu'il étoit entré dans cette Baye, pour les chercher. Enſuite ayant fait voile vers l'Iſle de Zanzibar, il s'étoit laiſſé engager par les fauſſes careſſes des Portugais à tenter le commerce dans cette Iſle ; mais quelques-uns de ſes gens, qu'il leur avoit envoyés, avoient eu beaucoup de peine à ſe ſauver de leurs mains, & n'avoient pû regagner leur Chaloupe qu'en perdant trois de leurs compagnons. Les vents contraires ne lui permettant point de choiſir un Port commode, il avoit été forcé par le beſoin d'eau, de retourner vers Madagaſcar, dans le deſſein de gagner la Baye d'Antongile, qui eſt ſur la Côte Eſt-Nord-Eſt : divers obſtacles l'avoient mis dans la néceſſité d'entrer dans celle de Konkomorre (*k*) au coin Nord-Oueſt de l'Iſle. Il s'y étoit arrêté quelques jours, excité à la confiance par les careſſes & les offres du Roi. Le principal Facteur du Vaiſſeau avoit conçu une ſi bonne opinion de ce Prince barbare, que dans l'eſpérance d'en tirer de l'ambre-gris & d'autres richeſſes, il s'étoit déterminé à deſcendre au rivage avec pluſieurs Marchands du Vaiſſeau. Il s'étoit préſenté au Roi qui avoit ſouhaité de voir auſſi le Chirurgien, le Trompette, & le Tambour. Mais ces trois hommes, qui avoient accompagné les Marchands dans la Chaloupe ayant refuſé d'en ſortir, on vit auſſitôt paroître un grand nombre de Sauvages armés de dards, de fléches & de lances, qui entreprirent de forcer la Chaloupe.

Départ des Anglois.

Ils rencontrent l'Union à Madagaſcar. Ses avantures.

(*k*) Purchas donne encore à cette Baye les noms de *Jungomar*, de *Vingomar*, & de *Boamora*.

DOUNTON. 1610. Chaloupe. Les Matelots Anglois repouſſèrent ces furieux à coups d'arquebuſes, mais il en ſortit d'autres de la rivière dans une multitude de Canots, qui eurent la hardieſſe de s'avancer juſqu'au Vaiſſeau, d'où le bruit de l'artillerie les éloigna bientôt. Cependant, ils formèrent le deſſein, quelques jours après, d'attaquer le Vaiſſeau même, qui attendoit des nouvelles de ſon Capitaine & de ſes Marchands. Plus de cent Canots s'approchèrent en forme de croiſſant, & mirent les Anglois dans la néceſſité de ſe retirer. Ils avoient repris leur courſe vers l'Inde; & n'ayant pû gagner Sokotora, ils avoient fait voile au Port d'Achin, où ils avoient trouvé quelque avantage à commercer avec les Guzarates. De-là, ils s'étoient rendus à Priaman, pour y charger du poivre; mais après y avoir fait leur convention pour le prix, à treize piéces de huit le *bahar*, [qui eſt-là de cent douze livres] on leur avoit livré la marchandiſe dans l'Iſle de Tékou, qui eſt à trois lieuës de Priaman.

Secours accordés à l'Union.

SIR Henri ſe chargea volontiers de procurer des vivres à l'Union, par les mêmes moyens qu'il employa pour lui-même, & cette entrepriſe rendit ſon ſéjour plus long dans la Rade. Il accorda auſſi les différends qui s'étoient élevés dans l'Equipage. Pendant quatre jours qu'il paſſa dans cette Baye, il obſerva que l'eau y eſt par-tout fort profonde, mais inégale dans ſa profondeur, qui ſurpaſſe quelquefois deux cens braſſes. Tout le rivage du Sud, depuis la pointe de l'Oueſt juſqu'aux montagnes, eſt parſemé de rocs & de baſſes, que le retour de la marée laiſſe à découvert. L'Amiral avoit fait jetter l'ancre à l'extrémité de ces rocs proche des montagnes, ſur douze braſſes de fond; mais il auroit pu s'approcher encore plus de la terre, ſur ſept braſſes. Il étoit entré dans la Baye avec un vent très-fort qui ſouffloit au Sud-Sud-Oueſt, & qui ceſſa tout-d'un-coup lorſqu'on fut près de la terre. Cependant il recommença tous les jours, juſqu'à la nuit, qui étoit toûjours fort calme. L'Auteur remarque qu'on avoit alors la nouvelle Lune, ce qui rend le tems plus difficile dans ces contrées; de ſorte qu'il ne put juger de ce qu'il eſt dans un autre cas. Il lui parut que la chaleur eſt toûjours extrême ſur ces terres, ſur-tout lorſque le Soleil eſt au Sud de la Ligne.

Propriétés de la Baye de Saint Auguſtin.

Arbres & plantes.

LES Anglois trouvèrent, dans cette partie de l'Iſle, des arbres auſſi réſineux que le ſapin jaune. Ayant eſſayé d'y mettre le feu, ils furent ſurpris de le voir gagner avec une vîteſſe prodigieuſe de la racine juſqu'aux branches. Le bois de ces arbres eſt auſſi fort tendre; mais ils en trouvèrent une autre eſpéce dont le bois eſt auſſi dur que le *lignum vitæ*, & la couleur très-blanche juſqu'au cœur, qui tire un peu ſur le brun; [peut-être eſt-ce une ſorte de Bois de Sandal blanc]. Les arbres qu'on coupa pour le chauffage des Vaiſſeaux, furent de ceux qui parurent les plus communs, & dont les branches ſont chargées d'un fruit qu'on appelle tamarin, Il eſt dans des coſſes, de la grandeur de celle de nos féves. Le goût en eſt fort aigre, les Apothiquaires le croyent bon contre le ſcorbut. On trouve auſſi dans le même lieu une grande quantité de cette herbe, dont on fait l'eſpéce d'aloes qu'on appelle *Sokotrine*. Pour la forme, on auroit peine à la diſtinguer de la *Semper-vive*. Mais l'Auteur ne put être informé ſi les Habitans de l'Iſle la connoiſſent, & s'ils en font uſage. Il ne découvrit pas mieux pourquoi ils marquoient tant d'éloignement à converſer avec les Anglois. On eut beaucoup de peine à ſe procurer des rafraîchiſſemens. Un bœuf ſe donnoit autrefois dans cette Baye pour une piéce de huit; & l'Amiral en pouvoit à peine obtenir pour le double. Il y a beaucoup d'apparence

parence que c'étoit l'Union même qui avoit causé ce changement, depuis qu'étant sans Chef, & cherchant peut-être à se venger, tout l'Equipage avoit commis divers désordres sur la Côte. On prétend que les Insulaires de Madagascar sont naturellement perfides; mais leur entreprise à Konkomorre, & l'ordre dans lequel ils s'étoient avancés pour combattre, doit faire juger aussi qu'ils sont braves, & qu'ils n'ignorent pas la discipline militaire. Leurs armes sont l'arc & les fléches, la lance & de petits dards qu'ils portent en faisceaux & qu'ils jettent fort adroitement.

Dounton. 1610. Changement de manières dans les Habitans.

(1) Le 9 de Septembre, à quatre heures après-midi, la Flotte leva l'ancre; & laissant l'Union dans la Baye, elle en sortit avec un fort bon vent. Le 21, entre 10 & 11 degrez de latitude, le vent étant à l'Est-Sud-Est, & les Courans au Sud-Ouest, on se trouva fort près d'une Côte très-basse au milieu d'une infinité de petits rocs, qui ne s'apperçoivent que par le battement de la mer. On distingua plusieurs petites Isles, qui sont celles de *Quériba*, & l'on employa ☞ six jours à s'en dégager. [Elle s'étend au Nord tirant à l'Est, & au Sud tirant à l'Ouest.] La Côte, dont on avoit été surpris de se trouver si proche, est, ☞ au jugement de Dounton, environ 70 lieuës au Nord de Mozambique: [Ces Isles sont fort sabloneuses, & la plûpart sont couvertes d'arbres.] Comme le soin d'éviter les rocs occupoit uniquement les Anglois, ils ne firent point d'observations sur la terre qu'ils avoient devant les yeux, ni sur la distance des Isles entr'elles. Le plus grand danger venoit des Courans, qui étant d'une grande violence, empêchoient de jetter l'ancre au milieu des rocs, & même ☞ d'approcher du rivage quoiqu'ils ne fussent qu'à deux lieuës; [& d'ailleurs la mer étoit si profonde qu'à cent cinquante brasses, ils ne pouvoient pas trouver de fond.] Tous les soirs ils voyoient des feux allumés par les Habitans; mais ces foibles secours ne diminuoient pas le péril, & ne leur inspiroient pas l'envie de s'approcher. Ce qui leur causa un nouvel étonnement, ce fut qu'après s'être dégagés des rocs, ils se trouvèrent jettés au Nord par les Courans, presqu'au même point d'où ils étoient venus.

Départ de la Flotte.

Isle de Queriba.

Rocs & Courans dangereux.

Enfin les Courans cessèrent le 9, ou du moins la Flotte s'en trouva déli- ☞ vrée, sans pouvoir distinguer de quel côté ils prenoient leur direction. [Mais le 10, le 11, & le 12, elle s'apperçut que les Courans l'emportoient de nouveau.] Le 17, au lever du Soleil, on découvrit les Isles qui se nomment *duas Hermanas*, ou les deux Sœurs, & qui tirent ce nom de leur parfaite ressemblance. Leur situation, l'une à l'égard de l'autre, est Ouest quart au Sud, & Est quart au Nord. Elles sont à sept ou huit lieuës de la pointe Ouest de Sokotora, vers laquelle on continua de s'avancer. La sonde fit trouver, à trois lieuës & demi de cette pointe, vingt-trois, vingt-quatre & ving-six brasses d'eau. Mais le vent, qui avoit été très-favorable dans cet espace, venant tout-d'un-coup à manquer, on ne put surmonter le Courant pour s'approcher des Côtes. L'Amiral & le Darling jettèrent l'ancre sur douze brasses de fond, près d'une Ville nommée *Gallanza*. A la fraîcheur du soir, le Capitaine Dounton gagna dans la Pinasse une pointe sabloneuse, pour en tirer quelques ra- ☞ fraîchissemens de poisson ou d'autres vivres. [Il y fit une pêche assez abondante, pour fournir deux repas à toute la Flotte.] Il y apprit, comme il le craignoit

Isles nommées les duas Hermanas.

On aborde à l'Isle de Sokotora.

(1) Dans l'Original la 2e. Section du XII Chapitre commence ici. R. d. E.

Digitized by Google

DOUNTON. 1610. craignoit déja, que la Mouſſon de l'Eſt étoit arrivée, & par conſéquent qu'il falloit renoncer pour neuf mois à l'eſpérance de ſe rendre à Cambaye. Cependant il leur reſtoit celle de recevoir à Tamarin des informations plus certaines de la bouche du Roi.

Villes de Gallanza & de Tamarin.

LE 20, qui étoit un Samedi, ils allèrent mouiller le ſoir contre une pointe, à ſix lieuës de Tamarin (*m*), & cinq de Gallanza. Mais au lieu d'y paſſer la nuit, s'étant flattés de pouvoir avancer à la faveur d'un petit vent frais de terre, ils furent entraînés avec tant de force par le Courant, que le lendemain ils ſe retrouvèrent vis-à-vis de Gallanza, mais à beaucoup de diſtance du rivage. Le 22, l'Amiral & le Darling ſe rapprochèrent de la terre dans un lieu que les rocs & les baſſes rendoient aſſez dangereux; & vers midi, le Pepper-Corn qui avoit failli d'être tout-à-fait écarté de l'Iſle, mouilla auſſi dans la Baye, à l'Oueſt de Gallanza ſur un fond de ſix braſſes. Dounton ſe rendit auſſi-tôt au rivage dans la Pinaſſe, où il avoit mis quantité de barrils pour rapporter de l'eau. Il s'étoit muni d'une enſeigne de paix, dans l'eſpérance que les Habitans viendroient à lui avec quelques boucs & d'autres rafraîchiſſemens. Il en vit effectivement pluſieurs troupes, qui s'étoient raſſemblés à quelque diſtance: mais perſonne n'oſant s'approcher, il jugea que ces pauvres Inſulaires étoient arrêtés par la crainte de déplaire au Roi, qui ne vouloit pas que ſes Sujets euſſent la moindre intelligence avec les Etrangers, ni qu'ils leur fournîſſent aucun ſecours de vivres ſans ſa permiſſion. Dounton ſe contenta de remplir d'eau treize de ſes barrils, & revint tranquillement à bord.

LA Lune étant pleine & la marée haute à neuf heures du ſoir, on trouva par diverſes obſervations que l'eau s'étoit élevée de douze pieds. Elle ſe retira directement au Nord, c'eſt-à-dire, en ſuivant le rivage. Un vent frais, qui prit le même cours, ſervit encore à faire avancer les Anglois au long des Côtes, juſqu'à l'entrée d'une Baye ſabloneuſe, où ils employèrent le reſte de la nuit à la pêche; & s'appercevant que le Courant les repouſſoit à l'Oueſt, ils mouillèrent l'ancre, pour attendre la marée ſuivante ou le ſecours d'un autre vent. Le 25, ils obtinrent le vent qu'ils avoient deſiré; & vers le milieu du jour ils jettèrent l'ancre, [ſur huit braſſes d'eau,] à moins d'un mille du rivage, vis-à-vis de Tamarin, où le Palais du Roi ſe fait voir ſur une éminence au-deſſus de la Ville. L'Amiral ſalua ce Prince de ſix coups de canon, le Pepper-Corn de trois, & le Darling d'un ſeul. Femel, un des principaux Marchands de la Flotte, fut envoyé au rivage dans la Pinaſſe, avec un préſent, qui conſiſtoit dans une coupe d'argent doré du poids de dix onces, une lame d'épée & trois aunes de beau drap. Le Roi le reçut ſur le bord de la mer, dans une tente couleur d'orange, où il étoit aſſis avec ſes principaux Courtiſans & une garde de quelques Arquebuſiers. Il entretint Femel pendant plus d'une heure. Il marqua beaucoup d'envie de voir l'Amiral, en promettant de lui accorder gratuitement de l'eau, & la liberté du Commerce; quoique la ſéchereſſe & la ſtérilité qui régnoient depuis deux ans dans ſon Iſle, en euſſent tellement banni l'abondance, qu'ayant envoyé dans la Mer Rouge, ſur ſa propre Frégate, tout ce qu'il avoit pû recueillir d'aloës, il ne lui en reſtoit pas une livre. Il ajoûta que le Vaiſſeau Anglois,

Les Anglois jettent l'ancre à Tamarin.

Viſite qu'ils font au Roi; informations qu'ils en reçoivent.

l'*Aſcenſion*

(*m*) Quelques Cartes au lieu de *Tamarin*, ont *Tamareſe*.

Digitized by Google

l'*Aſcenſion*, étoit arrivé pour la première fois ſur ſa Côte au mois de Février; & qu'ayant trouvé dans la Rade de Tamarin un Bâtiment Guzarate, il étoit parti avec lui pour la Mer Rouge; que ſa Pinaſſe, qui étoit arrivée quelques jours après, avoit ſuivi la même route; qu'au mois de Juillet, l'Aſcenſion & la Pinaſſe étoient revenus de la Mer Rouge, & qu'après avoir fait de l'eau à Sokotora, ils avoient fait voile vers Cambaye; mais que ſa Frégate ſe trouvant au Port de Bazaïn, près de Daman, avoit été informée que pour s'être trop hâtés d'arriver ſur cette Côte avant la fin de l'Hyver & du mauvais tems, ces deux malheureux Bâtimens avoient péri, ſans qu'on en eût pu ſauver autre choſe que l'Equipage. Dounton. 1610.

☞ Le Roi joignit à ſes civilités un préſent [de deux Chèvres] pour l'Amiral, qui ne fit pas difficulté de deſcendre le lendemain avec une bonne Eſcorte, au bruit de ſon artillerie. Il fut reçu de ce Prince avec des marques particulières de diſtinction; mais on lui fit entendre que ſa Flotte étant capable d'effrayer les Vaiſſeaux Indiens qui étoient attendus dans le Port, il n'y devoit pas faire un trop long ſéjour. Dounton s'imagina que cet avis pouvoit venir d'une autre cauſe. Le Roi, qui vouloit donner une haute idée de ſa puiſſance aux Anglois, avoit fait aſſembler de toutes les parties de l'Iſle, un grand nombre de ſes Sujets Arabes & autres, qu'il étoit obligé d'entretenir à ſes frais, pendant qu'il les retenoit près de lui; & le retardement des Anglois lui auroit rendu cette dépenſe fort incommode. Ils achevèrent, deux jours après, de ſe fournir d'eau, d'un étang formé par quantité de ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes, & le 7, qui étoit un Dimanche, la plus grande partie des Matelots eut la permiſſion de deſcendre à terre pour s'y réjouir. Le Roi ſe laſſe du ſéjour des Anglois.

Le nom du Roi de Sokotora étoit *Muley Amar Eben Sayd*. Ce Prince n'étoit proprement que le Lieutenant de ſon Pére, qui régnoit à Fartack en Arabie, vers le Canton d'Aden, & dont les terres touchoient à la Mer du côté de *Caraſem* (*n*), autrement nommé Kushem ou Caſſan. Il raconta aux Anglois que le Roi ſon Père étoit alors en guerre avec les Turcs d'Aden; & ce fut l'excuſe qu'il leur apporta pour ſe diſpenſer de les recommander par une Lettre au Gouverneur de cette Ville. Il n'a que des Arabes pour ſa garde & pour la défenſe de l'Iſle. Les anciens Habitans du Pays, [qui ſont ☞ des Chrétiens Jacobites,] vivent dans le dernier eſclavage. Nom & naiſſance de ce Prince.

Les principales Marchandiſes de l'Iſle ſont les Sokotrines, qui ſe font au mois d'Août, du ſuc d'une herbe fort ſemblable à la *Semper-vive* d'Eſpagne: mais ce qu'on en fabrique tous les ans ne va guéres plus loin qu'un tonneau. On y trouve auſſi une petite quantité de *Sang de Dragon*, dont les Anglois achetèrent quelques livres, à douze ſols de leur monnoye; des dattes, dont les Habitans compoſent leur pain, & que le Roi vend aux Etrangers cinq reaux de huit le quintal; des bœufs & des vaches, qui ſe vendent juſqu'à douze reaux de huit; des boucs & des chèvres, pour une réale; des moutons & des poules, pour une demie réale. Toutes ces eſpéces d'animaux ſont de petite ſtature, à cauſe de la ſéchereſſe du terroir. Le bois y eſt ſicher Principales propriétés de l'Iſle de Sokotora.

(*n*) Il y a dans l'Original *Camricam*; & les Editeurs Anglois remarquent, que Purchaſſ a mis en marge *le Roi de Fartack* ou *Canacym*; ce qui n'éclaircit rien, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'il faut lire *Caraſem*. R. d. E.

DOUNTON. 1610.

cher que la charge d'un homme revient à douze ſols d'Angleterre. Dounton ne put découvrir ſi l'Iſle produit d'autres richeſſes ; mais tout ce qui s'offrit à ſes yeux lui ayant fait juger qu'elle n'eſt compoſée que de rochers & de pierres, il prit fort mauvaiſe opinion de ſa fécondité.

Diſgrace de cette Iſle au Cap de Guardafu.

LA Flotte Angloiſe partit de Sokotora le 7 d'Octobre, & tourna ſes voiles vers Aden, dans la Mer Rouge. Elle prit ſa courſe par Abba del Kuria (*o*), pour gagner le Cap de Guardafu, qui fait la pointe la plus Orientale de l'Abyſſinie, à trente-quatre lieuës de la pointe Occidentale de Sokotora. On compte de cette extrêmité de Sokotora juſqu'à la pointe Orientale d'Abba del Kuria quatorze lieuës. La longueur d'Abba del Kuria qui eſt une Iſle longue & étroite, a cinq lieuës de l'Eſt à l'Oueſt ; & de cette pointe Oueſt juſqu'au Cap de Guardafu, il n'y a pas moins de quinze lieuës. Le Roi de Sokotora a dans l'Iſle d'Abba del Kuria, quelques Pâtres qui lui nourriſſent des troupeaux de chèvres. A trois lieuës au Nord du centre, on voit deux grands rochers blancs, fort près l'un de l'autre, qui ont un demi-mille de longueur. Ce n'eſt pas la nature qui les a rendus blancs ; mais la fiente d'un prodigieux nombre d'oiſeaux dont ils ſont couverts.

Route des Anglois juſqu'au Port d'Aden.

LE 31, à dix heures, on étoit vis-à-vis la pointe Occidentale de Sokotora. A deux heures après-midi on laiſſa le rocher blanc, qui ſe nomme *Saboyna*, quatre lieuës Nord-Oueſt quart à l'Oueſt de cette pointe. A trois heures on avoit à dix lieuës, Oueſt-Sud-Oueſt, les deux plus hautes montagnes d'Abba del Kuria. Le 1 de Novembre au lever du Soleil, on étoit entre Abba del Kuria & les deux rocs. A midi, la latitude étoit de 12 degrez 17 minutes du Nord, & la variation de 17 degrez 35 minutes. Dans l'après-midi, [l'on fut emporté du côté du Sud par un Courant &] l'on découvrit le Cap de Guardafu ; mais comme il étoit nuit lorſqu'on s'en approcha, on le paſſa ſans y pouvoir faire aucune obſervation. Le 2, au matin, on ſe trouva vis-à-vis d'une haute montagne, neuf lieuës à l'Oueſt du Cap ; entre laquelle & une autre pointe qui en eſt à cinq lieuës, Oueſt quart au Sud, on apperçoit une baſſe langue de ſable qui s'avance environ cinq quarts de lieuës dans la Mer. On jetta l'ancre trois lieuës plus loin à l'Oueſt, & les Chaloupes furent envoyées à terre pour couper du bois. Les Ouvriers y trouvèrent quelques Habitans, de qui ils apprirent que le dernier mont qu'ils avoient paſſé ſe nommoit *Baba-Feluc* (*p*), quoique les Portugais l'ayent nommé le mont Felix. Mais ces Barbares prirent la fuite en apprenant qu'ils parloient à des Chrétiens.

Baba-Feluc, ou Mont Felix.

LE 3, on deſcendit encore au rivage, & l'on y trouva le bois en plus grande abondance. L'après-midi, on tourna les voiles vers la Mer Rouge. Le 5, à dix heures, on découvrit à douze lieuës la Côte d'Arabie, Nord-Nord-Oueſt & Nord quart à l'Eſt. A midi, la latitude étoit de 13 degrez 28 minutes. On ſe trouva le ſoir à douze lieuës du rivage. Toutes les montagnes dans les terres, paroiſſoient fort hautes, & fort eſcarpées, ſans aucune trace d'herbe, de bois & d'autre verdure. On prit alors au long de la Côte, Oueſt quart au Sud, dans l'attente de découvrir bientôt Aden.

Lorſque

(*o*) Quelques-uns appellent cette Iſle *Abla del Curia*, d'autres *Abdel Curia* & le Capitaine Hamilton la nomme peut-être avec plus de raiſon *Abdal Kuria*, ou *Abdal Kuri*.

(*p*) Le Capitaine Hamilton dit que les Arabes l'appellent Baba Filek.

Digitized by Google

Lorſque Dounton recommença à s'approcher de la terre, il compta de n'être pas à plus de vingt-quatre lieuës de cette Ville, ſuppoſant que la courſe de ſon Vaiſſeau dans le Golphe étoit Nord-Oueſt quart au Nord ; mais la force imperceptible des Courans l'avoit porté preſqu'entiérement au Nord, de ſorte qu'en tombant vers la terre on ſe trouvoit encore à ſoixante lieuës d'Aden. On continua de ſuivre la Côte pendant tout le jour ; & vers la nuit, on ſerra les voiles, de peur de manquer le Port dans l'obſcurité. On eut dans la plus grande partie de cet eſpace vingt-cinq, vingt, quinze, douze, dix, & huit braſſes d'eau. Dounton. 1610.

Ils arrivent dans la Rade d'Aden.

Le Mercredi au ſoir, on ſe trouva fort près de la montagne d'Aden, d'où l'on apperçut tout-d'un-coup la Ville, qui eſt ſituée au pied. Cette montagne eſt ſi rude & ſi ſtérile (*q*) qu'on ne s'imagineroit pas qu'il y eût une Ville ſi près ; mais on a choiſi apparemment cette ſituation pour en faire un lieu de défenſe. En effet la Place eſt très-forte ; & Dounton ne croit pas qu'elle puiſſe être priſe aiſément du côté de la Mer, quoique les environs ſoient à ſec dans les baſſes marées. Elle eſt défendue par un rocher fort haut, qui n'eſt pas beaucoup plus gros que la Tour de Londres ; mais dont l'approche eſt très-difficile. Comme il n'y a point d'autre ouverture, pour gagner le Fort, qu'un chemin fort étroit & compoſé de degrez tortueux, quatre hommes ſeroient capables d'y arrêter une Armée. Ce rocher eſt taillé avec tant d'avantage, & muni d'une ſi bonne artillerie, qu'il paroît commander la Ville & la Rade. Cependant on peut jetter l'ancre ſur neuf braſſes, hors de la portée du canon. Un peu au Nord de ce roc, la nature en a placé un autre preſqu'à fleur d'eau, où l'on a bâti un Fort. Dounton ne put être informé quelle étoit la Garniſon d'Aden ; mais il apprit que ſuivant les beſoins, on y tire des gens de guerre des Villes qui ſont dans les terres. Elle reçoit ſes proviſions, partie des Cantons voiſins, partie de Barbara, qui eſt une Ville à l'oppoſite, ſur la Côte d'Abyſſinie, d'où elle ſe fait apporter dans ſes Barques, des beſtiaux & des fruits, outre de la myrrhe, de l'encens & d'autres marchandiſes. Aden eſt à 12 degrés 35 minutes de latitude. La variation de 12 degrés 40 minutes, Oueſt. Dans les marées, l'eau s'éleve entre ſix & ſept pieds, le jour du changement de la Lune. La montagne au pied de laquelle Aden eſt ſituée eſt une Péninſule, qui s'avance aſſez dans la Mer. L'Iſthme, qui la joint à la terre, n'eſt qu'une langue de ſable, au bout de laquelle on trouve un vaſte eſpace de marais ſabloneux, qui s'étendent juſqu'aux montagnes, c'eſt-à-dire, l'eſpace de 18 ou 20 milles.

Situation de cette Ville.

D'où elle tire ſes proviſions.

Accueil que les Anglois reçoivent des Turcs.

Aussi-tôt que les Anglois eurent mouillé l'ancre, ils virent approcher, dans un Canot, un Arabe qui obſerva leurs Vaiſſeaux, mais qui refuſa de venir à bord. Le jeudi au matin, le même Arabe vint ſe préſenter à l'Amiral, de la part de l'Emir (*r*), ou du Gouverneur, pour lui demander qui il étoit, & lui déclarer que s'il étoit ami des Turcs il ſeroit bien reçu au rivage. L'Amiral fit préparer auſſi-tôt un préſent, qui conſiſtoit dans

(*q*) Cette Deſcription ne répond guéres au nom de cette Ville : car *Aden* paroît être le même mot qu'*Eden*, qui ſignifie un *Endroit agréable*.

(*r*) Purchaſſ l'appelle *Mir* ; par contraction au lieu d'*Amir*, qui eſt un mot fort en uſage chez les Perſans, D'*Amir* on a fait le Mot Amiral, qui a commencé à être en uſage dans le tems des Croiſades.

Digitized by Google

DOUNTON. 1610. dans un mouſquet curieuſement travaillé & une lame d'épée. William & Walter, qui ſçavoient les langues Turque & Arabe, furent chargés de la députation. Ils n'obtinrent point la permiſſion d'entrer dans la Ville; mais l'accueil qu'ils reçurent ſur le rivage fut civil & plein d'affection. Les Turcs firent l'éloge de la Nation Angloiſe, avec laquelle ils témoignèrent qu'ils étoient fort liés à Conſtantinople, à Alep, & dans d'autres Villes. Cependant, au lieu de parler de commerce, ils firent entendre adroitement qu'ils attendoient bientôt dans Aden un Corps de trente mille hommes. Il parut ſi peu vrai-ſemblable aux Anglois qu'un lieu tel qu'Aden pût recevoir une Armée ſi nombreuſe, que prenant ce diſcours pour une marque de crainte, ils ſe hâtèrent de répondre, qu'ils demandoient pour toute grace, au Gouverneur, un Pilote qui fût capable de les conduire à Mocka, & qui ſeroit payé libéralement. Les Turcs s'excuſèrent ſur l'abſence du Gouverneur. Il étoit ſorti de la Ville & n'y devoit retourner que le lendemain. Ils promirent d'envoyer ſa réponſe à l'Amiral; &, pour préſent, ils lui firent porter deux moutons, avec quelques fruits.

Artifices que les Turcs employent pour les tromper.

(s) LE lendemain l'Amiral renvoya de bonne heure les deux Interprêtes, pour demander un Pilote. Ils furent conduits à la Maiſon de l'Emir; mais le Gouverneur n'étant point encore revenu à la Ville, on les amuſa par de belles promeſſes, & l'Emir (t) fâché que la Flotte eut ſes voiles tendues, comme ſi elle eût marqué de l'empreſſement pour partir, envoya prier l'Amiral de laiſſer du moins un de ſes Vaiſſeaux dans la Rade, pour fournir la Ville de pluſieurs commodités dont elle avoit beſoin. Quoiqu'il ne parût point de Pilote, cette amorce prit merveilleuſement parmi les Anglois, qui étoient échauffés par l'eſpérance d'obtenir de l'indigo, de l'olibanum, de la myrrhe & d'autres richeſſes. Cependant, avant que le Député de l'Emir arrivât ſur la Flotte, elle avoit déja doublé la pointe de la Rade; & le Courant ne lui permettant point de revenir, elle jetta l'ancre vis-à-vis la Baye, au Sud de la Ville (v).

L'Emir s'offenſe de la hardieſſe de l'Amiral.

L'AMIRAL découvrit de ce lieu [divers Pêcheurs dans la Baye, &] pluſieurs perſonnes de diſtinction qui l'obſervoient. Il ne fit pas difficulté de ſe mettre dans ſa Pinaſſe, & de ſe rendre au rivage, pour leur demander quand le Courant changeroit, dans la vûe de retourner à ſon premier poſte. L'Emir parut mécontent de cette hardieſſe, & prétendit que le deſſein des Anglois étoit de reconnoître les forces de la Ville. Mais le Gouverneur, qui étoit enfin revenu, prit leur curioſité dans un ſens plus favorable; ou du moins, employant la diſſimulation, il s'en expliqua avec plus de douceur & leur accorda un Pilote pour Mocka. En même-tems il les pria de laiſſer un de leurs Vaiſſeaux dans la Rade, en ſe plaignant de ſes prédéceſſeurs qui avoient ruiné le Commerce d'Aden par la rigueur avec laquelle ils avoient traité les Etrangers, & témoignant beaucoup d'envie de le rétablir. Il ajoûta que ſi la Flotte Angloiſe partoit ſans avoir fait quelque

(s) La 3e. Section du XII Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(t) Ou plûtôt elle jetta l'ancre à l'Oueſt de la pointe ou Cap d'Aden, hors de la vûe de la Ville.

(v) Celui que le Traducteur nomme ici Emir, eſt appellé dans l'Original un Lieutenant du Gouverneur. R. d. E.

Digitized by Google

quelque commerce avec la Ville, il ſeroit blâmé par le Bacha, ſon Supérieur, qui l'accuſeroit d'avoir maltraité les Anglois. Dounton. 1610.

L'Amiral qui n'ignoroit pas que la première partie de ce diſcours étoit vraye, s'imagina facilement que la dernière l'étoit auſſi, & ne fit pas d'autre objection à la demande du Gouverneur, que de repréſenter la néceſſité d'un ancrage ſûr pour ſes Vaiſſeaux contre la Mouſſon de l'Eſt qui eſt fort dangereuſe au long de cette Côte. Comme on penſoit bien moins à ſa ſûreté qu'à ſa ruine, on s'efforça de le guérir de ſes craintes. Le Pilote n'étoit pas venu, malgré l'ordre du Gouverneur. Williams ayant été renvoyé, [le lundi matin,] pour preſſer ſon arrivée, on lui répondit que la femme du Pilote refuſoit de laiſſer partir ſon mari, à moins que les Anglois ne laiſſaſſent pour caution juſqu'à ſon retour, quatre de leurs principaux Marchands. Ce changement leur donna quelque défiance de l'inconſtance des Turcs; cependant l'Amiral, plus fidèle à ſes promeſſes, réſolut de laiſſer le Pepper-Corn dans la Rade. Mais au lieu de permettre qu'il déchargeât une partie de ſes Marchandiſes au rivage, pour la facilité du commerce; il déclara que les Turcs manquant de confiance pour ſa bonne-foi juſqu'à lui refuſer un Pilote, il n'en auroit pas plus pour eux. En effet il donna ordre ſur le Pepper-Corn, que ſi les Turcs étoient ſérieuſement diſpoſés à faire quelque commerce, on attendît leurs Marchands à bord, & qu'on ne leur livrât rien qui ne fût payé ſur le champ, [& que s'ils demandoient des ôtages, on ne leur en livrât que dans le même nombre & de la même qualité, que ceux qu'on recevroit de leur part;] il ajoûta une recommandation expreſſe au Capitaine Dounton de lever l'ancre immédiatement pour ſuivre la Flotte à Mocka, s'il ſe voyoit chagriné par quelque mauvaiſe objection. Il partit enſuite avec ſes deux autres Vaiſſeaux. En mettant à la voile il apperçut un Bâtiment qui entroit dans la Baye, & qu'il prit pour un Guzarate. Il lui fit demander un Pilote; mais ſans être plus heureux à l'obtenir.

Les Anglois conſentent à laiſſer un de leurs Vaiſſeaux dans la Rade.

Précautions de l'Amiral.

Ainsi Dounton demeura ſeul dans la Baye d'Aden, expoſé à toutes les perfidies des Turcs. Il eut d'abord beaucoup de peine à ſe rapprocher de la Rade, contre la double oppoſition du vent & du courant. Enfin, ces deux obſtacles étant ſurmontés, [le Mardi,] l'Emir d'Aden lui fit témoigner qu'il ſouhaitoit de parler aux Marchands du Vaiſſeau, pour apprendre d'eux-mêmes quelle ſorte de commerce ils vouloient faire avec la Ville. Trois Marchands, Fowler, Williams, & le Tréſorier ſe rendirent à terre, & déclarèrent leurs intentions. L'Emir parut peu ſatisfait de la méthode qu'ils lui propoſèrent. Tant de précautions lui faiſant connoître qu'on étoit en garde contre ſes artifices, il ne douta point qu'au premier ſujet de plainte, le Vaiſſeau ne levât l'ancre; & dans cette crainte il réſolut d'arrêter les trois Marchands pour tirer du moins quelque avantage de leur captivité. Son prétexte fut le droit d'ancrage & quelques autres droits qu'il fit monter à cinq cens (x) *Venetianos* d'or; chaque piéce de cette monnoye valant une réale & demi de huit.

Le Capitaine Dounton demeure ſeul dans la Rade d'Aden.

L'Emir arrête trois Marchands Anglois.

La ſurpriſe de Dounton fut extrême. Cependant comme on ne le menaçoit d'aucune violence, il continua de recevoir civilement pluſieurs Turcs, qui

(x) *Angl.* quinze cens. R. d. E.

DOUNTON. 1610.

qui venoient l'exhorter à faire décharger ſes marchandiſes au rivage. L'Emir, loin de paroître choqué de ſes refus, affectoit d'envoyer à Mocka Meſſager ſur Meſſager, pour obtenir la permiſſion de l'Amiral. Il lui faiſoit dire qu'Aden ſe rempliſſoit de Marchands qui venoient de tous les Cantons voiſins dans cette eſpérance, & que l'opiniâtreté de Dounton faiſoit perdre aux Anglois des avantages conſidérables. Dounton, qui n'eſpéroit plus de bonne-foi ni d'honnêteté de la part des Turcs, ne laiſſoit pas de tenir ſes marchandiſes prêtes pour ceux qui viendroient les acheter à bord, & ne manquoit pas de les faire voir à ceux qui le viſitoient; mais l'expérience prouva qu'ils ne penſoient à rien moins qu'au commerce.

Embarras de Dounton.

AVEC la défiance continuelle de quelque trahiſon, il eut à craindre juſqu'au 16 de Décembre, les orages qui ſont fréquens dans toutes les parties de cette Mer pendant cette Mouſſon. Il envoyoit, de deux jours l'un, ſa Pinaſſe à terre, avec deux hommes, pour s'informer de la ſituation & de la ſanté de ſes Marchands. Ils étoient toûjours reçus civilement. Les gens de guerre, ſur-tout, s'empreſſoient de les bien traiter; & ſi, dans le beſoin qu'ils avoient d'acheter des rafraîchiſſemens, quelque Juif ou quelque Banian entreprenoit de leur ſurfaire ou de les tromper, on étoit toûjours diſpoſé à leur rendre juſtice. Dounton jugea que ces apparences de ſincérité étoient autant d'artifices pour le faire tomber dans le piége. Les Marchands priſonniers n'étoient pas moins careſſés. Ils recevoient continuellement les viſites des Turcs, c'étoit de ceux que l'Emir avoit chargés de conduire ſon intrigue. D'un autre côté, il avoit expreſſément défendu qu'aucun Arabe s'approchât du Vaiſſeau Anglois, depeur que le Capitaine n'en tirât des informations.

Obſervations ſur l'état de la Ville d'Aden.

LES deux Matelots, qui alloient à terre dans la Pinaſſe, obſervèrent que la Ville d'Aden avoit été beaucoup plus grande & plus peuplée, mais qu'elle étoit alors aſſez déſerte, & qu'une partie des maiſons tomboit en ruine dans tous les quartiers. Il n'y avoit pas même de boutiques où l'on trouvât des marchandiſes de prix, ni le moindre Négociant qui entendît le commerce. L'argent y étoit ſi rare, que ſi les Anglois avoient beſoin de changer une piéce de huit pour des âpres, il falloit qu'elle courût longtems dans la Ville, où tout le monde la regardoit avec admiration.

Adreſſe de l'Emir pour tromper les Anglois.

LE Gouverneur, qui étoit à la veille de quitter ſon Emploi, ſouhaitoit beaucoup, avant ſon départ, de tromper les Anglois par quelque artifice. Il leur faiſoit ſouvent l'éloge du Capitaine Sharpey, qui avoit abordé au même lieu, ſix mois auparavant, & qui s'étoit fié ſans réſerve à la bonne-foi des Turcs. Il avoit fait débarquer ſes marchandiſes, diſoit-il, ſans aucune précaution. Il avoit pris plaiſir à faire retentir de ſes trompettes les murs de la Ville. Ses gens étoient deſcendus librement au rivage, comme des Marchands qui n'ont pas d'autre vûe que le commerce; & puiſque les Anglois qui étoient alors dans la Rade faiſoient difficulté de les imiter, on devoit conclure qu'ils n'étoient pas venus avec les mêmes intentions. Le Capitaine ne ceſſa point de regarder ces diſcours comme autant de piéges. Il ne put ſe perſuader que Sharpey eut été plus imprudent que lui; & s'il avoit eu le malheur de l'être, il jugea qu'il avoit eu ſujet de s'en repentir. Les circonſtances lui avoient déja fait pénétrer le deſſein des Turcs. Ils s'étoient flattés d'abord, non-ſeulement de pouvoir acheter les marchandiſes Angloiſes ſans argent & par des échanges avantageux, mais qu'auſſitôt qu'elles ſeroient débarquées, ils ſe rendroient

Eſpérances des Turcs.

maîtres

maîtres de toutes les conditions. Enſuite voyant que les Anglois répondoient mal à leurs eſpérances, ils avoient ſouhaité qu'un de leurs Vaiſſeaux demeurât dans la Rade, parce qu'ils ſe promettoient plus de facilité contre un ſeul, & que les Turcs de Mocka en maltraiteroient deux plus facilement que trois; car les deux Villes étoient d'intelligence pour le profit du Bacha, dont elles dépendoient également. L'Emir étoit perſuadé d'ailleurs, que des Etrangers, tels que les Anglois, ne pouvoient ſçavoir que cette Mer eſt fort dangereuſe, & ſi peu favorable au commerce pendant l'Hyver, que les Vaiſſeaux n'y peuvent paſſer cette ſaiſon ſans le ſecours des Turcs, ne fût-ce que pour en recevoir de l'eau, qu'on ne peut s'y procurer qu'avec leur conſentement. Ils s'attendoient que dans l'endroit où le Pepper-Corn avoit jetté l'ancre, quelque coup de vent le forceroit tôt ou tard de s'approcher ſous le canon du Château, d'où il lui ſeroit impoſſible de ſe retirer ſans s'expoſer à ſa perte. Cependant, comme toutes ces ſuppoſitions dépendoient d'un avenir incertain, il avoit pris le parti de careſſer les Anglois, dans la vûe d'en attirer un grand nombre au rivage, & de s'en ſaiſir, pour les mettre dans la néceſſité de ſe racheter avec les marchandiſes de leur Vaiſſeau. Dounton confeſſe qu'il auroit évité difficilement quelqu'un de ces dangers, ſi l'Emir ne s'étoit pas trahi lui-même, en ſe hâtant trop de faire arrêter les trois Marchands. Dounton. 1610.

☞ [Le Samedi Dounton écrivit pour la première fois à l'Amiral, & il remit ſa lettre à un Soldat d'Aden, qui ayant reçu des inſtructions du Gouverneur, ne rapporta aucune réponſe : il allégua pour prétexte que l'Aga de Mocka, s'étoit chargé de faire tenir la lettre à ſon adreſſe, & que lui, ayant été obligé de revenir promptement, il n'avoit pas pû s'arrêter aſſez longtems pour recevoir la réponſe.]

☞ Le Gouverneur d'Aden ſortit de la Ville [le Jeudi ſuivant,] & fut abſent juſqu'au premier jour de Décembre. Après ſon départ, les Priſonniers Anglois furent reſſerrés plus étroitement & traités avec plus de rigueur. Ils demandèrent la liberté de porter leurs plaintes à l'Emir. On leur répondit qu'il étoit auſſi à la campagne (y). Cependant il parut deux jours après, & ſe tranſportant à leur priſon, il leur tint un langage fort civil. Il leur accorda la permiſſion de ſe procurer toutes ſortes de ſoulagemens à leurs propres frais. Il leur promit qu'auſſi-tôt que le commerce ſeroit commencé, les Anglois n'auroient qu'à ſe louër de ſes manières, & qu'il les rendroit tous libres, ſans autre condition que le payement des quinze cens Venetianos. Il ajoûta que les droits de la Douäne n'iroient qu'à cinq pour cent, que toutes les autres charges ſeroient auſſi modérées, & que toutes les marchandiſes ſeroient payées argent comptant. Enfin il les pria d'écrire à l'Amiral, en les aſſûrant qu'il l'avoit déja fait lui-même ſans en recevoir de réponſe, mais qu'un Meſſager de leur part ſeroit ſans doute plus heureux. Feintes careſſes & autres diſſimulations.

Dounton feignoit de ſe préparer au départ, lorſqu'il fut informé de ce détail par une lettre des Priſonniers. Ils le preſſoient de prendre ſur lui-même le ſoin d'écrire à l'Amiral, & de lui demander la permiſſion de débarquer ☞ les marchandiſes. [Il répondit qu'il l'auroit déja fait de ſon chef, s'il avoit vû Les Anglois commencent à donner dans le piége.

(y) *Angl.* On leur répondit qu'il étoit parti, & qu'un autre viendroit à ſa place. R. d. E.

DOUNTON. 1610.

vû la moindre apparence de commerce ou de bonne-foi de la part des Turcs.] Mais quoiqu'il fût perſuadé que les diſcours & la conduite de l'Emir couvroient quelque nouvel artifice, il fit réflexion que la Mouſſon de l'Eſt durant juſqu'au mois de Mai il ne pouvoit ſe rendre plûtôt à Mocka; & comme il ne ſouhaitoit pas moins d'apprendre des nouvelles de l'Amiral que de lui donner des ſiennes, [le Lundi] il lui dépêcha par terre un de ſes Anglois qui ſe nommoit *Caulker*, avec une lettre, qui devoit être pour lui, dit-il dans ſon Journal, une nouvelle ſource de peines. Pendant l'abſence du Courrier, les Turcs redoublèrent leurs careſſes, & marquèrent un extrême empreſſement de le voir revenir, pour commencer auſſi-tôt un heureux commerce.

Ils ſont trahis & perdent vingt hommes, qui ſont arrêtés par les Turcs.

MALGRÉ tant de réflexions & de défiance, Dounton fut enfin trompé par cette diſſimulation. Il manquoit de gros & de petits cordages. [Le Samedi] ſes gens lui repréſentèrent que dans leur oiſiveté ils pouvoient en faire eux-mêmes ſur le rivage, au long des murs de la Ville, [& que ce travail n'ayant point de rapport avec les affaires du commerce, les Turcs n'auroient aucun prétexte pour s'y oppoſer.] Il en fit demander la permiſſion à l'Emir, qui aſſigna lui-même un lieu commode pour les Ouvriers, & qui leur donna, dans le voiſinage, une maiſon, où leurs inſtrumens devoient être à couvert pendant la nuit. [Cependant il fit préparer des fers pour les Priſonniers qu'il comptoit d'avoir; & même quelques Anglois en furent avertis par des ſignes qu'on leur fit; mais croyant qu'on vouloit badiner, ils n'y firent aucune attention. Le Mercredi] ils deſcendirent l'après-midi (z) avec une parfaite confiance. Mais à peine furent-ils à terre qu'ils ſe virent ſaiſis par un grand nombre de Soldats. Ils furent maltraités, pillés, chargés de fers, & conduits dans une obſcure priſon. La Pinaſſe tomba auſſi entre les mains des Turcs. Il y eut vingt Anglois de pris dans cette occaſion, entre leſquels ſe trouvoient deux Marchands, le Tréſorier, & l'Apothiquaire, qui étoient deſcendus par curioſité, ou par amuſement. Les autres étoient les Ouvriers les plus néceſſaires au Vaiſſeau, tels que le Charpentier, le Canonier, &c; [& ils étoient en tout au nombre de vingt.]

Dounton ſort de la Rade d'Aden.

UNE ſi triſte avanture fit prendre au Capitaine la réſolution de lever l'ancre. [Le Lundi ſuivant] il ſortit de la Rade, du côté le plus Méridional, pour tourner ſes voiles vers Mocka par les détroits de Bal-al-Mandel, qui forment l'entrée de la Mer Rouge à trente-deux lieuës d'Aden, [Oueſt quart au Sud.]

(a) LE Jeudi, vers quatre heures du matin, il y eut une éclipſe de Lune. On paſſa le Détroit dans l'après-midi du même jour. La longueur du Canal eſt d'environ deux milles. [On trouve au milieu dix braſſes d'eau, & ſuivant qu'on s'approche, plus ou moins des côtés, huit, ſix ou quatre: les

(z) C'étoit une grande imprudence de la part de Dounton, de remettre ainſi ſes gens au pouvoir du Gouverneur, après les juſtes raiſons qu'il avoit de ſoupçonner qu'on ne cherchoit qu'à en avoir un bon nombre à terre. Et qui plus eſt, il leur ordonna d'aller travailler près des remparts de la Ville; cela ſuffiſoit pour allarmer le Gouverneur: car les Turcs ne veulent pas permettre qu'on vienne examiner de près leurs Fortifications; & Dounton lui-même ſçavoit qu'ils avoient vû de fort mauvais œil que l'Amiral ſe fut approché du rivage, quoiqu'il fut encore à une grande diſtance de la Ville.

(a) La 4e. Section commence ici dans l'Original R. d. E.

Digitized by Google

les Marées y ſont aſſez fortes. En le paſſant on eut à ſtribord une Montagne & un roc qui formoit une preſqu'Iſle, adhérente à la Côte d'Arabie, qui eſt un Pays bas, & qui s'avance en une pointe étroite & ſabloneuſe. A basbord on vit une terre couverte de rochers, qui s'étend de l'Eſt à l'Oueſt environ la longueur de cinq lieuës (*b*). Entre ſon extrémité occidentale, & la Côte d'Abyſſinie, il y a un beau Canal, qui, autant que le Capitaine en put juger, paroît avoir trois ou quatre lieuës de largeur. Mais il eſt peu fréquenté, parce que la profondeur de l'eau empêche qu'on y puiſſe jetter l'ancre commodément; & d'ailleurs l'autre chemin eſt plus court.] Comme il ne ſe trouvoit perſonne à bord qui ſçût combien Mocka en eſt éloigné & qui connût ſa ſituation, on prit au long de la Côte d'Arabie ſur neuf & dix braſſes de fond. Le ſoir on jetta l'ancre ſur huit braſſes, à neuf lieuës du Détroit, vis-à-vis un petit mont qui ſe préſente ſeul ſur le rivage. Dounton. 1610.

Le lendemain on s'approcha de Mocka, qui n'eſt qu'à dix-huit lieuës des Détroits, ſitué dans un terrain bas, ſabloneux & ſtérile. Dounton découvrit bientôt l'Amiral, qui étoit ſeul à l'ancre, environ quatre milles en mer, avec ſa Pinaſſe au long de ſon Vaiſſeau. Le tems étoit ſi mauvais que Thornton, qui commandoit la Pinaſſe, n'ôſa s'éloigner de ſon poſte, dans la crainte de ne pouvoir regagner le deſſus du vent & des courans. Mais à la vûe du Pepper-Corn, qui continuoit de s'approcher, les gens de l'Amiral baiſſèrent leur pavillon; ce qui fit comprendre à Dounton qu'ils avoient eſſuyé quelque diſgrace. Auſſitôt qu'il eut jetté l'ancre, Thornton vint à bord. Leurs premiers diſcours furent des témoignages de douleur. Je ne répéterai point ici ce qu'on a lu dans la Relation de Sir Henri; mais il ſe trouve dans celle-ci diverſes circonſtances qui peuvent jetter du jour ſur la première. Il arrive à Mocka & joint l'Amiral.

Thornton raconta que le paſſage de l'Increaſe & du Darling avoit été fort prompt depuis Aden juſqu'à Mocka; ils n'y avoient mis que trente heures. Mais un de ces deux Vaiſſeaux ayant eu le malheur de donner ſur le banc de ſable, à l'entrée de la Rade, & le ſecours du vent, joint à tous les efforts de l'Equipage, n'ayant point été capable de le dégager, il avoit fallu le ſoulager d'une partie de ſa cargaiſon, & ſe fier aux Turcs, qui n'avoient rien épargné pour inſpirer de la confiance aux Anglois. Femel, aveuglé par la crainte, avoit été le plus ardent à tranſporter à terre tout ce qu'il avoit de précieux ſur le Vaiſſeau. Cette partie de l'Arabie, depuis l'Eſt d'Aden juſqu'à Camaran dans la Mer Rouge c'eſt-à-dire, environ ſoixante-dix lieuës au-delà du Détroit de Bal-al-Mandel (*c*), s'appelle la Terre d'Yaman, & ſe trouvoit alors gouvernée par un Bacha, qui faiſoit ſa réſidence à Zenan, Ville dans les terres à quinze journées de Mocka. C'eſt ce Bacha qui choiſit annuellement les Gouverneurs particuliers de Mocka & d'Aden. Regib Aga, qui l'étoit alors de Mocka, l'avoit été d'Aden l'année d'auparavant, lorſque le Capitaine Sharpey y étoit venu avec l'Aſcenſion. Il étoit eſclave du Bacha; mais ayant obtenu ſon affection & ſa confiance par toutes ſortes de lâchetés, il s'élevoit ainſi chaque année à quelque nouveau degré de puiſſance & de conſidération. Récit que Thornton lui fait des diſgraces de l'Amiral.

A l'arrivée des Anglois, Regib Aga avoit dépêché à Zenan, pour ſçavoir les

(*b*) Si l'Auteur parle ici d'une Iſle, il faut lire cinq milles.

(*c*) Dounton ne pût pas ſçavoir combien ce Pays s'étend avant dans les terres.

Digitized by Google

DOUNTON. 1610. les intentions de ſon Maître. Dans l'intervalle, il avoit dreſſé ſes batteries contre des Etrangers dont ſon avidité lui faiſoit déja dévorer en idée toutes les marchandiſes. Ayant fait venir des Cantons voiſins un nombre de Soldats convenable à ſes vûes, il les avoit remplis des plus odieuſes préventions, en leur repréſentant les Anglois comme des Pyrates & des Chrétiens ennemis de la Religion de Mahomet, qui n'étoient venus que pour détruire les Temples de la Mecque & de Médine. Il leur avoit perſuadé que la deſtruction d'une Flotte Chrétienne étoit un ſervice qu'ils devoient à Dieu & à leur Patrie. Enfin, pour exciter leur avarice avec leur haine, il les avoit aſſûrés que les deux Vaiſſeaux Anglois étant remplis de richeſſes, il y auroit de quoi payer libéralement ceux qui contribueroient à leur ruine.

Confiance imprudente des Anglois.

PENDANT ce tems-là, les Anglois qui ne ſe défioient de rien, avoient loué une Maiſon, & préparoient toutes leurs marchandiſes pour le retour du Courrier qui avoit été dépêché à Zenan. L'Aga les flattoit de toutes ſortes d'eſpérances, & leur promettoit des facilités extraordinaires pour le commerce. Cependant il employoit auſſi l'adreſſe, pour leur faire débarquer de jour en jour quelque nouvelle partie de leurs richeſſes. Il paroiſſoit étonné que deux Vaiſſeaux ſi grands ne contînſſent pas plus de marchandiſes qu'il n'en avoit vû tranſporter au rivage, & lorſqu'on lui répondoit que le nombre en étoit beaucoup plus grand, il ſe plaignoit de la crainte qui empêchoit l'Amiral de les débarquer. Pour ſoûtenir cette comédie, il déclara, de ſon propre mouvement, que c'étoit l'uſage du Grand-Seigneur, lorſqu'il vouloit favoriſer les Etrangers, de leur donner par les mains de ſes Gouverneurs, une robe, que les Turcs nomment Caffetan; & que c'étoit en effet la ſeule marque de protection qui pût les mettre à couvert des inſultes du Peuple. Enſuite faiſant entendre qu'il étoit réſolu d'accorder cette faveur à l'Amiral, il feignoit d'être ſurpris qu'il ne penſât pas lui-même à la ſolliciter. Il ajoûta quelle ne pouvoit être accordée qu'à terre, qu'apparemment l'Amiral avoit peu d'affection pour les Turcs, puiſqu'il ne daignoit pas deſcendre pour la recevoir; que ſa froideur ſur un point de cette importance devoit faire douter de ſes intentions; enfin qu'il ſentoit quelque ſcrupule à lui accorder la liberté du commerce, parce que répondant, ſur ſa tête, de tous les maux qui pouvoient arriver aux Sujets du Grand-Seigneur, il ne ſçavoit ſi la prudence lui permettoit de ſe fier aux Anglois.

Artifices étudiés & bien conduits par les Turcs.

L'AMIRAL ne ſe laiſſa pas perſuader tout-d'un-coup par cet artificieux langage. Cependant ſes Vaiſſeaux étoient engagés dans un lieu, d'où il y avoit peu d'apparence qu'ils puſſent ſortir avant ſept ou huit mois. Il ne s'en appercevoit point encore, par une autre imprudence, qui avoit été juſqu'alors commune aux Anglois, & qui les avoit amenés dans cette Mer ſans être bien informés de la direction des vents & des courans. D'un autre côté Femel, qui étoit dans la Ville, où l'on n'épargnoit rien pour gagner ſon eſprit, lui rendoit compte de tous les diſcours de l'Aga, & le ſollicitoit même de profiter de ſes offres. Sur toutes ces raiſons, l'Amiral, quoique bien informé du caractère des Turcs & de leur haine pour les Chrétiens, ſe crut obligé, pour l'intérêt du commerce, de deſcendre à terre, où ſa préſence lui paroiſſoit néceſſaire; [Mais ce fut très malgré lui; il fit même beaucoup de difficultés pour entrer dans la Chaloupe, ſoit parce qu'il conçut quelque ſoupçon en voyant des Turcs ſe parler à l'oreille, ſoit par un mouvement ſubit de crainte, très naturelle dans les circonſtances

Digitized by Google

conſtances où il ſe trouvoit.] Ainſi, Dounton s'efforça de juſtifier Sir Henri, ſur le témoignage de ſes Compagnons mêmes, qui n'auroient pas été ſi ardens à faire l'apologie de ſa conduite, s'ils l'avoient cru coupable de leurs pertes & de leurs infortunes. Il y avoit alors environ trois ſemaines qu'ayant été arrêté par les Turcs, avec les violences qu'on a lues dans ſa propre Relation (*d*), il étoit priſonnier à Mocka, où Chambers, matelot de ſon Vaiſſeau, avoit eu la hardieſſe de le viſiter depuis peu, & d'où il étoit revenu le 17, c'eſt-à-dire, deux jours avant l'arrivée du Pepper-Corn. Dounton. 1610.

Le 21, Dounton renvoya Chambers à Mocka, pour apprendre à l'Amiral toutes les diſgraces qu'il venoit d'eſſuyer à Aden. Sir Henri lui fit auſſi le récit des ſiennes, dans une Lettre fort courte. Il lui conſeilloit en même-tems de ſortir, à toutes ſortes de prix de la Mer Rouge, & de ſe retirer aux environs d'Aden, où il le croyoit moins en danger. Il ajoûtoit que devant partir pour Zenan avec quelques autres Anglois, il lui avoit envoyé le Darling, dans la ſeule vûe de prévenir ſon arrivée à Mocka. Dounton envoye de ſes nouvelles à l'Amiral.

Ce fut dès le lendemain, que l'Amiral fut conduit à Zenan. Il étoit gardé par un grand nombre de Soldats, qui avoient ordre de veiller ſoigneuſement ſur lui & ſur les gens de ſa ſuite. Cependant toute leur attention n'empêcha point que le même ſoir, Pemberton ne ſe dérobât de la Caravane, & que foible & malade comme il étoit, il n'eût le bonheur de regagner furtivement le rivage, où il trouva encore plus heureuſement un Canot, dans lequel il ne fit pas difficulté de s'abandonner aux flots. Il employa toutes ſes forces à s'éloigner de la terre avec la rame: & ce pénible éxercice, qui l'occupa toute la nuit, le jetta dans un tel abbatement, que n'ayant rien pour ſe remettre, il ne trouva point d'autre reſſource que d'avaller ſon urine. A la pointe du jour, les gens de l'Increaſe apperçurent le Canot, qui ſembloit venir vers eux; & le vent étant aſſez doux, ils envoyèrent la Pinaſſe, qui leur cauſa une ſurpriſe extrême en leur amenant Pemberton. Il étoit ſi foible, qu'il paſſa pluſieurs heures ſans pouvoir ouvrir la bouche pour leur raconter le départ de l'Amiral & ſa propre avanture. Etrange réſolution de Pemberton.

Depuis ce jour juſqu'au 27, le tems fut ſans ceſſe orageux. Le Darling, qui avoit eu beaucoup à ſouffrir en s'efforcant d'éxécuter les ordres du Général, revint dans la Rade de Mocka, après avoir perdu une de ſes ancres avec le cable. (*e*) Mais l'air devint ſi tranquille au commencement de Janvier, que les trois Vaiſſeaux prirent la réſolution de retourner vers Bal-al-Mandel. Ils avoient deux vûes, l'une de chercher de l'eau, qui commençoit à leur manquer; l'autre d'arrêter les Vaiſſeaux Indiens qui arriveroient dans cette Mer, pour forcer les Turcs de relâcher leur Amiral & leurs marchandiſes. Ils s'arrêtèrent d'abord ſur la Côte des Abyſſins. Enſuite laiſſant derrière eux le Darling, qui vouloit chercher ſon ancre & ſon cable dans le lieu où il l'avoit perdu, l'Increaſe & le Pepper-Corn paſſèrent de l'autre côté vers le rivage de l'Arabie, où ils mouillèrent à trois lieuës de Mocka, & quatre milles en mer. Le 3 au matin, ils remirent à la voile avec la marée; & s'avançant juſqu'au 1611. Les trois Vaiſſeaux Anglois ſouffrent beaucoup de la Tempête.

(*d*) Ici le Traducteur a ſupprimé les circonſtances de la réception que l'Aga fit à Sir Henri, & celles de ſon empriſonnement, qui ne contiennent abſolument rien que ce qu'on a vu dans la Relation précédente. Ainſi nous n'avons pas cru devoir ſuppléer à cette omiſſion, pour éviter une répétition inutile. R. d. E.

(*e*) La 5e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

DOUNTON. 1611.

jusqu'au soir, [par un grand vent, qui fit perdre au Pepper-Corn ses deux voiles de Perroquet,] ils s'arrêtèrent [sur quinze brasses d'eau, & à ce qu'ils croyoient sur un bon fond], pour attendre le Darling. Mais le vent devint si violent pendant la nuit, que l'Increase ayant été enlevé de dessus ses ancres fut séparé du Pepper-Corn, & courut les derniers dangers. Le 4 de Janvier, le Pepper-Corn fut poussé lui-même avec tant de violence, qu'il perdit aussi une de ses ancres. Il apperçut dans l'après-midi l'Increase qui étoit entraîné vers Mocka; & vers le soir, le Darling qui étoit tranquille à l'ancre, dans le premier lieu où il l'avoit laissé. Il ne lui auroit pas été difficile de se rapprocher du Darling; mais jugeant que l'Increase pouvoit avoir besoin de son secours, il s'efforça de le suivre, avec des vents si furieux qu'une de ses voiles fut presqu'emportée (*f*). Il arriva ainsi, à l'entrée de la nuit, dans la Rade de Mocka, où il trouva effectivement l'Increase si maltraité, qu'il fut obligé de lui envoyer la plûpart de ses Ouvriers. Depuis le 6 jusqu'au 12, les deux Vaisseaux reçurent continuellement des nouvelles de la Ville, par quelques Canots que les Prisonniers Anglois leur envoyèrent avec la permission de l'Aga, [qui leur faisoit toûjours donner de faux avis, & qui ne s'opposoit pas à cette correspondance, parce que les Messagers Turcs, qui y étoient employés, étoient ordinairement régalés par les Anglois de quelques verres de vin ou de bierre.]

Ils se rejoignent dans la Rade de Mocka.

Le Darling profita d'un vent favorable pour revenir le 12 dans la Rade de Mocka. Il brûloit d'informer les deux autres Bâtimens qu'il avoit non-seulement retrouvé son cable & son ancre, mais découvert une Rade extrêmement commode, avec un lieu pour faire de l'eau. Tandis qu'il contribuoit aussi à réparer les désordres de l'Increase, il leur vint de la Ville quelques rafraîchissemens, mais sans la moindre nouvelle de l'Amiral, qui étoit toûjours à Zenan. Ils se déterminèrent encore à lever l'ancre pour retourner sur la Côte des Abyssins; & le soir, ils mouillèrent à trois lieuës de cette Côte, sous une Isle qu'ils nomment l'Isle des Crabbes, parce qu'ils y en apperçurent un grand nombre. Le 19 ils entrèrent dans la Baye d'Assab, qui étoit celle que le Darling leur avoit vantée, & les trois Vaisseaux y jettèrent l'ancre à un mille du rivage, vis-à-vis le lieu même d'où ils espéroient de l'eau. Dounton envoya quelques-uns de ses gens au rivage, pour tenter quelque liaison avec les Habitans. A peine eurent-ils touché la terre, qu'ils virent paroître environ cent hommes, armés de lances. Un de ces Barbares s'étant approché sans aucune marque de crainte, parla civilement aux Anglois & demanda d'être conduit sur leur Flotte. En montant à bord, il apprit au Capitaine, que les Turcs avoient fait informer tous les Habitans du Canton de la manière dont ils avoient traité les Anglois; avec des exhortations à ne pas traiter mieux tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Cet Abyssin étoit un jeune homme de distinction, qui ne relâcha rien de ses civilités & de ses bons offices pendant le séjour que les trois Vaisseaux firent dans la Baye. Il passa cette nuit à bord de l'Increase, où l'on n'épargna rien pour le confirmer dans les sentimens qu'il avoit déclarés.

Ils se rendent ensemble à la Baye d'Assab.

Civilité d'un jeune Abyssin.

Le

(*f*) *Angl.* que ses deux nouvelles voiles de Perroquet se déchirèrent, parce que sans doute elles étoient cousues avec du fil pourri, de même que la plûpart des autres. R. d. E.

Digitized by Google

Le 21, Dounton deſcendit au rivage avec la plus grande partie de ſes gens. Les uns furent employés à creuſer des puits, & d'autres à couper du bois, tandis que le reſte faiſoit la garde autour d'eux ſous les armes. Il leur vint un Prêtre Abyſſin, avec le père & les frères du jeune homme qui marquoit tant d'inclination à les ſervir. Ils préſentèrent un bouc au Capitaine, qui leur offrit en retour quatre chemiſes. Ils promirent de revenir le lendemain & d'apporter d'autres rafraîchiſſemens. Dounton trop bien inſtruit par ſa propre expérience & par celle de l'Amiral, pour ſe fier légèrement aux apparences, fit continuer la garde pendant la nuit, & veiller ſur-tout à la ſûreté des puits, que les Turcs étoient capables de faire empoiſonner. Le lendemain il fit recommencer le travail, en attendant le retour des Abyſſins; mais le tems fut ſi mauvais qu'il ne fut pas ſurpris de n'en voir paroître aucun. Ils revinrent le jour ſuivant, accompagnés de pluſieurs Pâtres qui conduiſoient des boucs & d'autres beſtiaux. Le Capitaine acheta d'eux tout ce qu'ils avoient amené, ſans conteſtation pour le prix. Ils continuèrent pendant quelques jours de lui fournir toutes ſortes de proviſions. Dounton. 1611.

Le 29, après avoir renouvellé entièrement leur eau, trois Vaiſſeaux profitèrent d'un vent Nord-Nord-Oueſt pour tourner leurs voiles vers les Détroits, dans le deſſein d'arrêter tous les Bâtimens Indiens qui entreroient cette année dans la Mer Rouge: mais à la hauteur de l'Iſle des Crabbes, ils furent ſurpris par le calme. [Le Capitaine qui étoit réſolu de profiter du tems, deſcendit à terre avec pluſieurs matelots, pour y couper du bois.] Dans l'après-midi, ils apperçurent deux Jelbes qui traverſoient le Golphe; & lorſqu'ils ſe diſpoſoient à faire quelque mouvement pour les arrêter, ils en virent une qui venoit directement vers l'Increaſe. Elle apportoit à la Flotte une Lettre de l'Amiral, dattée le 15 de Janvier, qui contenoit le récit de ſon voyage à Zenan. Il parloit de ſon élargiſſement avec beaucoup d'incertitude, malgré les promeſſes qu'on ne ceſſoit pas de lui faire tous les jours. [Il témoignoit beaucoup d'inquiétude ſur le ſort de Pemberton, il ſouhaitoit fort de ſçavoir s'il étoit arrivé à bord ou non; il craignoit qu'il n'eut été maſſacré par les Arabes, à cauſe de l'âne ſur lequel il étoit monté.] Mais il ajoûtoit que Fowler & les autres Anglois du Pepper-Corn, qui avoient été retenus par l'Emir d'Aden, étoit arrivés à Zenan, & que le Ciel au milieu de tant de diſgraces, lui avoit procuré quelques amis puiſſans, dont il eſpéroit beaucoup de ſervices auprès du Bacha. Il prioit auſſi les Commandans de la Flotte de ſuſpendre leurs entrepriſes contre les Vaiſſeaux Indiens, parce qu'il étoit encore important pour ſa ſûreté & pour l'avantage même du commerce d'Angleterre dans la Méditerranée, de ne pas donner aux Turcs de juſtes ſujets de plainte avant qu'ils euſſent confirmé ouvertement leurs injuſtices. Enfin il apprenoit à ſes Commandans que le Bacha de Zenan avoit juſtifié l'Aga, en déclarant qu'il n'étoit rien arrivé à Mocka que par ſes propres ordres. Dounton écrivit, pour réponſe à cette Lettre, que la Flotte avoit trouvé une Rade commode & de l'eau ſur la Côte des Abyſſins, vis-à-vis de Mocka, à treize lieuës de diſtance; [& que Pemberton avoit eu le bonheur de s'échaper ſans aucun accident.]

La Flotte ne peut gagner les Détroits.

Il lui vient une Lettre de l'Amiral.

Le 7 de Février, Thornton, qui avoit été envoyé vers l'Aga pour lui demander des nouvelles de l'Amiral, revint avec une Lettre de l'Amiral même. Il recommandoit encore à Dounton de ſuſpendre ſa vengeance, & lui apprenant

Elle reçoit d'heureuſes informations.

Digitized by Google

DOUNTON. 1611.

apprenant enfin que ſes affaires étoient dans une ſituation plus heureuſe, il paroiſſoit compter de quitter Zenan peu de jours après, pour retourner à Mocka. Il ſe paſſa néanmoins juſqu'au 1 de Mars avant qu'on reçût la nouvelle de ſon retour. [Ce jour-là Dounton envoya la Pinaſſe à la Ville avec le Tréſorier & *Alli* (*g*) ; dans ſa route elle trouva un endroit où l'on pouvoit ſe pourvoir de fort bonne eau, qui deſcendoit des montagnes lorſqu'il pleuvoit dans l'intérieur du Pays. Après y avoir acheté quelques chèvres & quelques moutons, elle revint. Le ſoir on vit une Barque qui venoit de Mocka : le lendemain elle s'approcha de l'Increaſe, & remit une lettre du Général à Dounton. Elle portoit que ſon voyage avoit été différé à cauſe d'une Fête que les Turcs devoient célébrer, mais que cela même lui procureroit le plaiſir de revenir avec le Scha-Bandar de Mocka. Il prioit encore Dounton de ſuſpendre les effets de ſon reſſentiment, & il l'avertiſſoit de ne plus faire travailler à la Pinaſſe, parce que le Bacha la vouloit garder pour lui.] Le Darling fut envoyé le 5 dans la Rade de Mocka, pour apprendre des nouvelles de l'Amiral [qui y arriva ce même jour avec toute ſa ſuite.] Il y trouva un grand Vaiſſeau de Dabul, nommé le *Mohammed*, [& les civilités qu'il reçut des Turcs, apprirent bientôt aux Anglois que les diſpoſitions étoient changées en leur faveur.] Cependant l'avis qu'il en fit donner aux deux autres Vaiſſeaux ne les empêcha point de le ſuivre le 11, dans la crainte qu'il ne fût menacé de quelque nouvelle perfidie. Mais avant qu'ils euſſent doublé l'Iſle des Crabbes, ils l'apperçurent à la voile ; & retournant enſemble à la Baye d'Aſſab, ils réſolurent d'y attendre de nouveaux ordres de l'Amiral. Thornton fut envoyé dans la Pinaſſe pour obſerver les environs de la Ville. On le vit revenir le ſoir, avec vingt-deux des Priſonniers de Mocka & quatorze du Pepper-Corn. La ſurpriſe des Anglois fut auſſi grande que leur joye. Thornton leur offrit avec les Priſonniers, une Lettre de l'Amiral, qui parloit des nouvelles aſſûrances que les Turcs lui avoient données de le rendre libre, auſſi-tôt que les Vaiſſeaux annuels de l'Inde ſeroient entrés dans la Rade. Il conſultoit auſſi Dounton ſur le deſſein qu'il avoit formé de s'échapper par la ſuite ; en le priant, s'il l'approuvoit, d'envoyer le Pepper-Corn dans la Rade de Mocka, pour favoriſer ſon évaſion. Dounton ne balança point à louër ſon projet. Il mit à la voile auſſi-tôt pour Mocka ; mais un calme qui le ſurprit à trois lieuës de la Baye d'Aſſab, & la marée qui ſe trouvoit contraire à ſa courſe, l'obligèrent de jetter l'ancre contre un banc où il paſſa la nuit.

Projet de l'Amiral pour ſe ſauver par la ſuite.

Dounton s'approche de Mocka avec le Pepper-Corn.

(*b*) LE 19 au matin, il entra dans la Rade, où il n'étoit encore arrivé que le grand Vaiſſeau de Dabul. Mais ſans avoir eu le tems de jetter l'ancre, il reçut une Lettre de l'Amiral qui lui conſeilloit de retourner ſur le champ à la Baye d'Aſſab, parce que ſon arrivée ayant effrayé les Dabuliens, l'Aga même en paroiſſoit mécontent. Cet ordre déplût à Dounton, qui étoit parti avec de meilleures eſpérances. Il prit le parti d'écrire deux Lettres, qu'il envoya par un de ſes gens dans ſa Pinaſſe. L'une qui étoit pour l'Amiral, expoſoit non-ſeulement les beſoins de la Flotte, mais l'opinion

Deux Lettres à double ſens.

(*g*) Comme il n'eſt point parlé de cet Ali auparavant ; il y a apparence qu'il y a ici quelque choſe d'omis, ſans doute par Purchaſ.

(*b*) La 6e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

nion que les Anglois devoient prendre des Turcs, après tant de trahiſons & d'infidélités. L'autre, compoſée dans une autre ſens, devoit être montrée à l'Aga. Dounton feignoit de ne vouloir plus reconnoître l'autorité de l'Amiral. Il lui déclaroit qu'étant priſonnier, ſon pouvoir ne pouvoit plus s'étendre ſur des hommes libres, & par conſéquent que tous ſes ordres n'empêcheroient point la Flotte Angloiſe d'entrer dans la Rade de Mocka & dans tout autre lieu où elle ſeroit appellée par ſes affaires ou par ſes beſoins. L'Amiral fit la réponſe ſuivante à ces deux Lettres. Dounton. 1611.

„ Capitaine Dounton, l'excès de votre prudence peut vous cauſer beaucoup de mal ſans m'apporter aucun avantage. Ne pouſſez donc pas vos ſoins au-delà du néceſſaire. Je n'ai eu juſqu'à préſent que trop de peines, & je n'en ſuis point encore délivré. Vous ſeriez fâché, dites-vous, de quitter cette Rade ſans moi: mais vous ne devez pas douter qu'il ne fût bien plus triſte pour moi d'y reſter après vous, ſi ce malheur devenoit néceſſaire. Je me ſuis vû forcé de convenir avec le Bacha de Zenan, que notre Flotte ne demeureroit point à l'ancre trop proche de Mocka juſqu'à l'arrivée des Vaiſſeaux de l'Inde; & qu'à la Mouſſon de l'Oueſt, je ſerois mis en liberté avec tous mes Compagnons. Si l'on manque à l'obſervation de ce Traité, je vous demande alors ſecours & vengeance. Mais juſqu'au tems de l'éxécution, il faut que vous preniez patience comme moi. Je ſerois fâché qu'un engagement ſi ſolemnel fût violé de notre part, ſans que les Turcs nous y euſſent autoriſés par leur éxemple. Ne ſoyez pas ſurpris de n'avoir pas reçu les proviſions que l'Aga vous a fait eſpérer. C'eſt ma faute de ne l'avoir pas preſſé, & j'aurai ſoin de la réparer. [Si vous partez demain, comme je vous en prie, je ferai charger ſur des Jelbes les proviſions dont vous avez beſoin, & vous les aurez dans trois jours. J'ai promis que nos Vaiſſeaux n'entreroient pas dans la Rade avant l'arrivée des vents d'Oueſt que nous aurons en moins d'un mois; cependant vous recevrez de mes nouvelles par les Jelbes, ou les Barques que je vous enverrai.] Enfin je ne doute pas que les Turcs ne rempliſſent leurs promeſſes, parce que mon Traité eſt avec le Bacha, & non avec l'Aga. Si je me défiois de quelque nouveau ſtratagême, j'entreprendrois de m'échapper avant le tems. J'en ai trouvé pluſieurs moyens, que je pourrois tenter encore, ſi je ne craignois de laiſſer la vie de mes gens fort en danger. Mais ſi la parole du Bacha demeure ſans éxécution après l'arrivée des vents de l'Oueſt, je vous aſſûre que je profiterai des occaſions. Et je vous confeſſe même que je l'aurois déja tenté, ſi j'avois pû faire entrer dans mon projet (i) Femel, qui ne veut rien hazarder juſqu'au terme, parce qu'il eſt perſuadé qu'on nous rendra libres à la Mouſſon de l'Oueſt, lorſque vous viendrez nous redemander. Vous pouvez demeurer tranquillement à l'ancre dans votre Rade juſqu'à cet heureux jour, à moins que le vent ne vous permette d'envoyer un de vos Bâtimens juſqu'aux Détroits, pour obſerver ce qui s'y paſſe. Je comprends que vous manquez „ de Réponſe de l'Amiral à Dounton.

(i) Puiſqu'il ne doutoit point que les *Turcs* ne tinſſent la parole qu'ils lui avoient donnée de le relâcher, ce projet étoit très imprudent, & il fait même peu d'honneur à la bonne-foi de l'Amiral.

DOUNTON. 1611.

„ de quantité de choſes; mais j'eſpère que je me trouverai bientôt en état de „ vous les procurer.„

Raiſon qui empêchoit l'Amiral de s'échapper.

[ON a cru devoir ici rapporter cette Lettre, pour faire voir qu'au milieu de toutes ſes eſpérances, l'Amiral avoit des ſoupçons qui lui auroient fait prendre tout-d'un-coup le parti de la fuite s'il n'avoit été retenu par les craintes & les repréſentations de Femel.] Le 27, Dounton retourna dans la Rade d'Aſſab, où il trouva des proviſions aſſez abondantes, par le ſoin que les Habitans du Pays avoient eu d'en apporter dans ſon abſence. Le Darling [qui continuoit d'aller à Mocka, de deux jours l'un, ſuivant l'accord qu'on avoit fait avec les Turcs;] [revenant le 4 d'Avril, fut obligé, parce que le vent ne ſouffloit pas aſſez fort, de s'arrêter au Nord de la Rade juſqu'au 6. Alors le vent s'étant augmenté, il vint mouiller près de l'Increáſe, auquel il remit les proviſions, qui avoient été retenues long-tems par les Turcs. Il remit auſſi au Capitaine une lettre de l'Amiral.

LE 7 le Darling pour ſe faire caréner vint à une Iſle, où étoit le Pepper-Corn, & qu'on appella *Criane-Iſland*, ou l'Iſle des Grues, à cauſe du grand nombre de ces Oiſeaux qu'on y tua. Depuis ce jour, juſqu'au 12 on fut occupé à décharger le Vaiſſeau & à le défuner. Le 21 le Roi de Rahayta envoya une Vache & un Eſclave à Dounton, par un de ſes parens, qui paſſa la nuit à bord. Le 30 on radouba l'Increáſe le mieux qu'on put, & l'on remplit vingt-neuf tonneaux de bonne eau. Le 4 & le 5 de Mai on garnit toutes les chaloupes; le vent fut ce jour-là Eſt Sud-Eſt. Le 7 & le 9 les Badwis amenèrent grand nombre de moutons & de chèvres, mais parce qu'on n'avoit pas de la toile à leur donner, on ſe contenta d'acheter trois bœufs, qu'on paya en argent.] Cependant les Vaiſſeaux de l'Inde ayant commencé à paroître ſans que les Turcs marquaſſent plus d'empreſſement pour l'éxécution du Traité, l'Amiral prit enfin le parti de s'échapper le 11 de Mai, dans le Darling, avec quinze de ſes Compagnons; & le jour ſuivant, il envoya la Pinaſſe à Dounton, pour le preſſer de le venir joindre dans la Rade de Mocka, avec les deux autres Vaiſſeaux; [ce qui fut éxécuté ſur le champ].

Il s'y détermine enfin.

CET événement fit changer de face aux affaires. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la Mer, juſqu'à défendre aux Vaiſſeaux Indiens, qui étoient arrivés dans la Rade, d'entretenir aucune communication avec la Ville, Regib Aga ſe vit forcé de changer de ton, & de chercher les moyens de ſe réconcilier avec les Anglois. Il employa la médiation de Nackada Mohammed & de pluſieurs autres Etrangers. Il envoya des préſens à l'Amiral, avec la promeſſe de lui rendre inceſſamment Femel, qui n'avoit pas eu le même bonheur dans ſa fuite. S'il le retint pendant quelques jours, ce fut pour le traiter à ſa maiſon de campagne, où il ne dédaigna plus de boire & de manger avec lui. A ſon départ, l'Aga lui dit en ſoûriant, qu'ils pourroient ſe revoir à Conſtantinople. Ce diſcours ſembloit ſe rapporter à la menace que Femel lui avoit faite autrefois, de porter ſes plaintes à la Cour du Grand-Seigneur; [mais l'effet montra bientôt qu'il renfermoit une noire & funeſte ironie.] Femel étant retourné à bord parut extrémement joyeux les deux premiers jours. Le troiſiéme au matin, il mourut preſque ſubitement; & les Chirurgiens, qui ouvrirent ſon corps, jugèrent qu'il avoit été empoiſonné. Dans la douleur d'un ſi cruel ſoupçon, l'Amiral ſe ſaiſit auſſi-tôt de tous les Vaiſſeaux Indiens qui étoient dans la Rade. [LE

Les Turcs ſont forcés à leur tour d'appaiſer les Anglois.

Digitized by Google

☞ [Le 1 de Juin, on eut vers le ſoir un vent très violent & ſi chaud qu'il ôtoit preſque la reſpiration: il enleva une ſi grande quantité de ſable dans l'air qu'on avoit peine à voir] Le 2, on vit arriver à bord quelques Députés de l'Aga, qui venoient demander aux Anglois quelles étoient leurs intentions. L'un étoit Aly Haskins, Portugais d'origine, qui avoit abandonné le Chriſtianiſme pour obtenir la dignité de Capitaine. Comme il avoit ſervi d'Interpréte à l'Amiral pendant ſon ſéjour à Zenan, & qu'il avoit fait avec lui une liaiſon fort étroite, l'Aga l'avoit choiſi pour négocier la paix. Il étoit accompagné d'un jeune Banian nommé Tokorſi. L'Amiral leur déclara que pour réparation de toutes les pertes qu'il avoit eſſuyées, il demandoit aux Turcs la ☞ ſomme de cent mille piéces de huit. [Le 8 au matin, Sir Henri envoya le Darling à *Beloula*, place ſituée ſur les Côtes d'Abyſſinie, à dix lieuës au Nord d'Aſſab, pour y faire proviſion d'eau, & de quelques rafraîchiſſemens, pour les gens de la Flotte: ils commençoient à être attaqués d'une maladie de langueur; contre laquelle les meilleurs remédes étoient la ſaignée & la purgation. Elle ſe terminoit par des eſpéces d'ulcéres; perſonne n'en fut éxemt.] Le 19, Schermal, Scha Bandar de Mocka, accompagné d'Aly Haskins, de Tokorſi & de pluſieurs riches Marchands Indiens, s'approcha de l'Increáſe dans une Barque fort ornée, au bruit des inſtrumens de muſique, pour terminer l'affaire des ſatisfactions. On conclut enfin qu'outre la reſtitution du plomb & du fer, qui avoient été ſaiſis, & celle des préſens mêmes qui avoient été faits à l'Aga, les Turcs payeroient aux Anglois la ſomme de dix-huit mil- ☞ le piéces de huit. L'Amiral ſe réduiſit à cette ſomme, [parce qu'il vit bien qu'il n'y avoit pas moyen d'en obtenir une plus grande, &] parce qu'il n'ignoroit pas qu'elle devoit ſortir de la bourſe du Scha Bandar des Banians, de qui il avoit reçu beaucoup de ſecours & de conſolation dans ſa captivité. Comme une ſi groſſe ſomme ne put être payée tout-d'un-coup, l'Aga fit prier les Anglois de prendre dans le Vaiſſeau de Diu une certaine quantité de marchandiſes pour caution, & promit de les racheter par degrés, à meſure qu'il pourroit faire de l'argent dans l'eſpace de quatorze jours. L'Amiral facilita beaucoup le payement, en prenant, pour ſes Vaiſſeaux une groſſe proviſion de ris & d'autres grains. Après cet heureux accommodement, il ſe rendit le 3 de Juillet avec ſes trois Vaiſſeaux & ſa Pinaſſe, dans la Rade d'Aſſab, où la bonté de l'eau & les rafraîchiſſemens, qu'il acheta des Badwis ſervirent à rétablir un grand nombre de ſes gens. Les civilités & les préſens qu'il reçut du Roi de Rahayta, pays voiſin de la Baye, & du Prince Abdalla ſon neveu, contribuèrent auſſi à lui rendre ce ſéjour fort agréable ☞ juſqu'à la fin du mois. [Le jeune Prince le pria fort obligeamment de s'approcher du Détroit dans un endroit où il trouveroit une bonne Rade, & où étant plus proche de Rahayta, le Roi ſon Oncle ſeroit plus à portée de lui donner des témoignages de ſon affection. L'Amiral répondit comme il le devoit à toutes ſes politeſſes, & ne ſe ſépara de lui, qu'après l'avoir régalé, & lui avoir fait quelques préſens.]

Il mit à la voile, le 24, vers Camaran, Iſle ſur la Côte d'Arabie, à quarante lieuës au Nord de Mocka, vers le 15e. degré de latitude. Comme elle a une Ville & une Forteresſe, les Anglois s'imaginèrent que le Vaiſſeau de Suez, qui vient chaque année à Mocka, auroit choiſi cette retraite pour attendre le départ de leur Flotte. Il y a peu de Bâtimens qui ôſent faire

Dounton. 1611. Négociations des Turcs avec l'Amiral.

Convention qui termine leurs différends.

La Flotte Angloiſe met à la voile vers l'Iſle de Camaran.

DOUNTON. 1611. voile dans cette Mer, vers le Nord, pendant la Mouſſon de l'Oueſt, [qui dure pour l'ordinaire juſqu'à la fin de Juillet.] L'Amiral avançoit pendant le jour, & ne manquoit pas de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Cette précaution ne l'empêcha point de donner ſur des baſſes fort dangereuſes, dont il ne ſe dégagea qu'avec une peine extrême. Il paſſa deux jours dans cette allarme. La Flotte n'avoit pas de Pilotes qui connuſſent ces Mers, & le Courant étant incertain, on ne pouvoit avancer ſans témérité pendant la nuit. L'Amiral que tous ſes gens avoient prié pluſieurs fois d'abandonner la pourſuite du Vaiſſeau Turc, ſe crut obligé lui-même de renoncer à cette entrepriſe.

Iſles de Jubal Suckar & & de Jubal Arry.

ON prit vers l'Iſle de *Jubal Suckar* (*k*), qui eſt aſſez-grande & fort élevée. Elle a au Sud une autre grande Iſle, qui n'eſt pas moins haute, & qui ſe nomme *Jubal Arry*. Toutes deux ſont environnées d'un grand nombre de petites Iſles du côté du Sud, &, dans pluſieurs endroits, par des chaînes de petits rocs qui ne ſe découvrent que par le battement de la mer. Cette rangée d'Iſles [qui s'étend Nord & Sud,] peut avoir dix lieuës de longueur. Elles ſont au Nord-Nord-Oueſt de Mocka, d'où elles peuvent être facilement apperçues dans le beau tems. Mais rarement l'eſt-il aſſez pour cela. Depuis la partie Oueſt de Jubal [Suckar] juſqu'à Beloula, la diſtance eſt de douze lieuës, Sud-Oueſt quart au Sud, au long des mêmes Iſles. Il ſe trouve dans cette direction deux rochers abyſmés, que le battement des flots fait reconnoître. Au Sud quart à l'Oueſt de Jubal Arry, on apperçoit deux Iſles & un roc, entre lequel & la Côte d'Afrique, au Sud-Oueſt, ſont quatre autres petits rocs plats, éloignés du premier d'environ quatre milles & demi. Il n'y a point de péril à s'en approcher, parce que l'eau eſt fort profonde juſqu'à celui qui eſt le plus Sud-Oueſt & le plus proche de la Côte d'Afrique.

Les Anglois reviennent dans la Rade de Mocka.

LE 6 d'Août, à quatre heures du matin, on revint jetter l'ancre dans la Rade de Mocka, où l'on apperçut le Vaiſſeau de Suez, qui avoit trouvé le moyen de paſſer fort heureuſement. Il étoit amarré fort proche de la Ville, & déja déchargé. Dounton apprit qu'il étoit arrivé cinq jours auparavant, accompagné d'une Galère, & qu'au premier jour il devoit en arriver trois autres. La Flotte Angloiſe s'approcha le 7, auſſi près de la Ville qu'il fut poſſible, pour terminer quelques reſtes d'affaires & pour ſe mettre à portée de commander tous les Vaiſſeaux qui étoient dans la Rade. Tokorſi, l'ancien ami des Anglois, & Sabrago vinrent à bord, avec un préſent de la part de Schermal.

Ils repaſſent les Détroits pour retourner à Sokotora.

(*l*) LE 10, vers onze heures du matin, la Flotte repaſſa le Détroit de Bal-al-Mandel, en ſe diviſant par les deux Canaux. [On trouva au milieu de celui qui eſt à l'Eſt neuf ou dix braſſes d'eau, & ſept, ſix, ou cinq vers les bords, le Darling & l'Increaſe qui avoient pris par le Canal qui eſt au Sud-Oueſt, ne remarquèrent pas que ce paſſage fût dangereux; il a environ quatre lieuës de longueur, & l'autre n'a qu'un mille & demi. L'Increaſe fit route au long du côté Sud-Oueſt de l'Iſle de Bal-al-Mandel ſur douze braſſes d'eau.]

(*k*) Ou *Jabal Sukbar*. Jabal ſignifie une Montagne.

(*l*) La 7e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

d'eau.] Le lendemain on découvrit la haute tour d'Aden, à la diſtance d'onze lieuës; & ſuivant les calculs, on ſe crut à trente-ſix lieuës des Détroits. On avança peu juſqu'au 21, puiſqu'on n'apperçut que ce jour-là le Mont Felix qui ſe préſentoit Eſt quart au Nord à dix lieuës de diſtance; [ce qui prouva qu'on avoit été fort trompé par les Courans.] Les calmes retardèrent la Flotte juſqu'au 26, qu'un vent de terre lui ſervit à remettre à la voile. Dounton. 1611.

Le 27, on fit quatorze lieuës Eſt-Nord-Eſt, & vers quatre heures après-midi on ſe trouva ſeize lieuës à l'Oueſt du Cap de Guardafu. Le ſoir, en s'approchant de la pointe du Cap, on remarqua dans le mouvement de la mer une différence ſenſible, qui annonçoit l'ouverture de l'Océan Méridional. Le 29, on découvrit l'Iſle de Sokotora. Dans ce paſſage d'Aden à Sokotora, les Courans ne ceſſent pas de rendre la navigatian fort incertaine, car on ſe trouve entraîné en arrière lorſqu'on croit avancer.

L'Amiral fit relâcher à Sokotora, pour y prendre des rafraîchiſſemens & tout l'aloës qu'on y avoit ramaſſé depuis ſon paſſage. Il laiſſa entre les mains du Roi des Lettres d'avis pour tous les Capitaines Anglois, qui viendroient dans cette Iſle avec le deſſein de pénétrer dans la Mer Rouge. Le 4 de Septembre, il partit de la Rade de Deliſcha; mais étant arrêté preſqu'auſſi-tôt par un calme, qui fut ſuivi d'une continuelle variété de vents, il n'arriva que le 23 à la hauteur de Soually. La vûe des arbres qui ſe préſentent au Nord & au Sud de la Baye, lui ſervit de direction pour avancer avec la marée; & s'approchant toûjours de la terre au Nord, il ſe garantit de pluſieurs écueils dangereux. Enfin il jetta l'ancre ſur un fond limoneux. [Dans cet endroit les Marées courent Eſt-Nord-Eſt quart au Nord, & Oueſt quart au Sud. Quand ils y arrivèrent, le flux étoit de cinq heures, & le reflux de ſept; variété qui étoit cauſée par les vents de l'hiver, qui n'avoient pas encore entièrement ceſſé. Dans un autre tems, le flux & le reflux ſont égaux & durent chacun ſix heures.] Pendant les mois de Juin, de Juillet, & d'Août, qui ſont l'hyver de ce Pays, Dounton eſt perſuadé qu'il n'y a point d'ancres ni de cables, qui puiſſent y réſiſter à la violence des marées.

Ils y laiſſent des avis pour les Capitaines Anglois.

L'Amiral envoya auſſi-tôt ſa Pinaſſe au rivage; mais elle rencontra une Barque, qui venoit de Surate, chargée de ris pour Gogo; & l'ayant amenée à l'Amiral, il apprit de ceux qui la conduiſoient, qu'il avoit paſſé de ſept ou huit lieuës le Port de Surate. Il retint cette Barque, pour ſe ſervir du Patron en qualité de Pilote. Le 24, il lui vint du rivage une autre Barque, dont le Patron ne conſentit pas moins volontairement à lui rendre le même ſervice. Les Anglois apprirent de ces deux Indiens qu'il ſe trouvoit actuellement à la Barre de Surate, quinze Frégates Portugaiſes, dans le deſſein apparemment d'interrompre le commerce [de toutes les autres Nations, car la paix qui régnoit entre l'Angleterre & l'Eſpagne ne permettoit pas de croire que cet armement regardât directement les Anglois. Cependant] l'Amiral ſe croyant obligé de garder des précautions, employa juſqu'au 25 à s'approcher de Surate; & vers ſept heures du ſoir il mouilla tranquillement à une lieuë de la Rade, au Sud de la Barre, où il découvrit trois Vaiſſeaux Indiens à l'ancre. Le 26 au matin, il entra dans la Rade avec la marée, & il jetta l'ancre fort près des trois Indiens. C'étoient des Bâtimens de Surate même, qui avoient été

La Flotte prend vers Surate.

Elle entre dans la Rade.

Digitized by Google

DOUNTON. 1611. été chargés pour Sumatra, mais qui, ſur le bruit & par la crainte de l'approche des Anglois, autant que par la tyrannie des Portugais, avec leſquels ils n'avoient pû s'accorder pour les paſſeports, avoient abandonné le deſſein de leur voyage. L'Amiral reconnut, ſuivant l'information de ſes nouveaux Pilotes, qu'il y avoit dans la Rade juſqu'à dix-huit Frégates, qui ſe faiſoient voir en plus ou moins grand nombre. Elles avoient pour Commandant Dom Franciſco de Soto Major, Amiral de Daman & de Chaul, accompagné de l'Amiral & des forces de Diu. Cette armée fit pendant quelque tems une garde fort éxacte à l'embouchure de la Rivière, pour empêcher qu'il ne vint aux Anglois des lettres ou des proviſions; & ſous prétexte de viſiter les Barques, elle pilloit indifféremment tout ce que les Indiens y apportoient ſans une permiſſion par écrit de l'Amiral Soto.

Elle y trouve une Armée Portugaiſe.

CETTE inaction, où les Anglois furent long-tems, ſans pouvoir ſe procurer aucune ſorte de rafraîchiſſemens, fit naître parmi eux des maladies dangereuſes. Le ſcorbut devint celle de tout le monde ſur les trois Bords. Enfin la Chaloupe d'un des Vaiſſeaux de Surate leur apporta de la Ville des informations fort obſcures, dans une lettre de Nicolas Bangham, que l'Hector y avoit laiſſé pour veiller à la conſervation de quelques marchandiſes Angloiſes. Quelques jours après, ils reçurent par lui deux autres lettres; l'une du Capitaine Hawkins qui étoit alors à Agra; l'autre de William Finch à Lahor, [qui s'en retournoit en ſon pays par terre.] L'Amiral apprit par ces deux voyes qu'il n'y avoit pas beaucoup d'eſpérance pour le commerce, dans une Nation qui avoit peu de fidélité pour ſes engagemens. Bangham lui écrivoit encore que le Capitaine Sharpey, Jean Jordayne & quelques autres Anglois étoient attendus de jour en jour à Surate, par la voye de Cambaye, qu'ils avoient priſe pour revenir d'Agra. Cette nouvelle jetta beaucoup de joye dans la Flotte.

Maladies qui affligent les Anglois.

LE 30, Dounton, par l'ordre de l'Amiral s'avança avec le Pepper-Corn & le Darling vers l'embouchure de la Rivière, dans la vûe de chercher le paſſage de la Barre; mais la vigilance des Portugais à couper les Chaloupes qui ſondoient devant les deux Vaiſſeaux, & la multitude des bas-fonds, que les Anglois ne connoiſſoient pas, firent manquer cette entrepriſe. Dounton penſant retourner dans la Rade, fut jetté vers l'Oueſt à quatre milles, par le vent & la marée; de ſorte qu'il ne put rejoindre l'Amiral que le 3 d'Octobre. Le Conſeil s'aſſembla pour délibérer ſur les embarras d'une ſi fâcheuſe ſituation. On réſolut d'écrire à l'Amiral Portugais, pour lui demander du moins la permiſſion de prendre à bord les Anglois qui étoient à Surate, en lui promettant de quitter auſſi-tôt la Côte. Mais les Portugais rejettèrent même cette prière, & répondirent qu'ils ſe chargeoient de conduire ces Anglois à Goa, d'où ils auroient la liberté de retourner en Europe. [Cependant Jordayne, croyant que le meilleur moyen de revoir ſa Patrie étoit de paſſer en Portugal, travailla à gagner l'amitié de quelques Prêtres Catholiques, qui étoient à Angra & à Cambaye, & il en obtint des Lettres de recommandation pour le Vice-Roi de Goa. Mais l'Amiral douta du ſuccès de ſon entrepriſe, perſuadé qu'un homme qui reſteroit attaché à ſa Religion & aux intérêts de ſon pays, n'avoit aucun traitement favorable à attendre de telles gens.] Dans le tems qu'ils affectoient tant de fierté, le Capitaine Sharpey, qui étoit arrivé à Surate, s'étoit adreſſé dans cette Ville à quelques-uns

Ils s'efforcent inutilement de paſſer la Barre de Surate.

Digitized by Google

uns de leurs principaux Négocians, pour obtenir de l'Amiral Soto Major un sauf-conduit jusqu'à la Flotte. Cette grace lui fut accordée, mais à condition qu'il seroit transporté sur une Galiotte Portugaise. Sharpey auroit pû se fier à cette proposition, si l'on n'y eut ajoûté l'offre de le mener à Goa, en lui promettant d'un ton ironique qu'il y seroit regardé d'aussi bon œil que les Turcs, les Mores & les Juifs. Il comprit à quoi il devoit s'attendre, s'il se livroit à des ennemis qui ne cherchoient pas même à déguiser leur mépris & leur haine.

Dounton. 1611. Réponse que les Portugais font au Capitaine Sharpey.

L'Amiral Anglois, dans l'impatience de procurer la liberté à ses Compatriotes, leur écrivit de se mettre en chemin par terre, & de le venir joindre à Dabul. Mais cette route étoit trop pénible, sans compter que les guerres du Dekan la rendoient fort dangereuse. Le tems se perdoit ainsi, avec autant d'incommodité que de chagrin pour les Anglois. L'eau & les vivres leur manquoient, sans aucune espérance d'en envoyer prendre ou de s'en faire apporter, Sharpey avoit acheté pour eux à Surate diverses sortes de rafraîchissemens; mais il n'ôsoit en risquer le transport à la vûe des Portugais, qui observoient continuellement le passage. L'ayant tenté néanmoins, il eut le chagrin de voir enlever sa Barque; & Soto Major, joignant l'insulte à l'injustice, fit dire aux Anglois qu'il les remercioit beaucoup de lui avoir procuré des provisions si fraîches.

La Flotte Angloise cherche à s'approcher de la terre.

Sir Henri Middleton, fort inquiet de la situation de sa Flotte, leva l'ancre le 11, pour chercher vers le Nord, au long de la Côte, quelqu'endroit où non-seulement il pût se faire une retraite commode, mais d'où il pût commander assez la terre pour assûrer le passage de ses Chaloupes jusqu'au rivage. Il fut forcé par le vent de s'arrêter vers la fin du jour à la pointe du Nord, vis-à-vis la Barre. [Ce jour-là *Alfonso Granfillio* mourut.] Le 12 au matin, il remit à la voile avec la marée. Comme le Courant étoit fort rapide, & qu'il ne connoissoit pas la Côte, il fit toûjours avancer devant lui le Bâtiment qui prenoit le moins d'eau, avec ordre de tenir les ancres prêtes, pour les jetter à la première apparence de bas-fond. Il s'apperçut bientôt que la Flotte Portugaise avoit mis aussi à la voile, & qu'elle le suivoit avec tous ses pavillons déployés, & faisant entendre quelquefois son artillerie, comme si elle s'étoit préparée à l'attaque. On découvrit Soto Major qui alloit de Vaisseau en Vaisseau dans une petite Frégate, pour encourager ses gens. Enfin, la Chaloupe du Darling étant à sonder vers la terre à quelque distance de son Bâtiment, deux Frégates Portugaises des plus légères, entreprirent de lui couper le passage dans sa retraite. Le Capitaine du Darling, qui vit sa Chaloupe & ses gens en danger, ne balança point à faire feu. Une des Frégates se retira heureusement; mais la seconde, ayant essuyé quelques coups qui la mirent en désordre, se fit échouer sur le rivage, & ses gens ne résistant point à leur frayeur sautèrent à terre pour se sauver par la fuite. L'Armada parut faire quelque mouvement, dans le dessein de s'approcher à leur secours. Cependant comme ses forces ne consistoient point en artillerie, elle n'ôsa s'exposer à celle des Anglois, & la Frégate demeura ainsi entre leurs mains. Ils y trouvèrent une petite quantité d'indigo, de canelle, de coton, de mirabolans, dépouilles d'une Barque Baniane dont les Portugais s'étoient saisis nouvellement. Cet avantage en procura un autre aux Anglois, par l'occasion qu'ils en prirent de s'avancer jusqu'à l'embouchure de la Rivière de Surate, & si près

Petit combat où les Anglois se saisissent d'une Frégate.

DOUNTON. 1611. de la terre qu'ils jettèrent l'ancre ſur cinq braſſes, à la portée du mouſquet.

Bravade de quelques Portugais. (m) LE 13 au matin, s'étant encore avancés plus près du rivage, ſur ſix braſſes de fond, ils apperçurent à terre pluſieurs perſonnes vers leſquelles ils ne firent pas difficulté d'envoyer une Chaloupe avec le pavillon de paix. Jeſſe & Bragge, qui furent chargés de cette députation, reconnurent en s'approchant que c'étoient des Portugais, & s'en crurent encore plus certains lorſqu'ils leur virent tirer l'épée avec des ſignes fort menaçans. Ces bravades furent ſi mal ſoûtenues, qu'à l'arrivée des Anglois, qui n'en parurent point effrayés, leurs ennemis prirent le parti de ſe retirer. L'Increáſe étant reſté à quelque diſtance, dans la Rade, Sir Henri lui envoya ſes ordres par le Darling, qui revint preſqu'auſſi-tôt avec une Barque Indienne qu'il avoit rencontrée, & ſur laquelle dix-ſept Indiens, qui avoient été envoyés ſucceſſivement à Surate avec des lettres pour le Capitaine Sharpey, avoient eu la hardieſſe de riſquer le paſſage à la vûe des Portugais. Sir Henri les récompenſa noblement, & leur promit, à ſon retour, d'autres marques de ſa reconnoiſſance. [Cinq furent renvoyez le même ſoir avec des Lettres; ils promirent de s'acquiter ſoigneuſement de leur commiſſion; ſans cependant avoir intention de tenir parole.

LE 16, l'Amiral envoya reconnoître deux Frégates, qu'on découvrit du côté du Nord. Mais le vent n'ayant pas favoriſé les Anglois, ils furent obligés d'abandonner leur deſſein, & de s'arrêter à la pointe méridionale de Soually. Ils y voulurent pêcher, mais l'eau s'étant trouvée trop profonde, l'Amiral prit le parti de s'avancer dans la rivière avec ſa Galiote. Au même inſtant, un vent qui venoit du côté de la Mer s'étant levé, on vit entrer les deux Frégates, ſuivies de deux autres, qui ne faiſoient que d'arriver de la barre de Surate. Il y avoit à bord de l'une, le Capitaine de celle qui avoit été priſe le jour auparavant, qui, après s'être ſauvé avec peine à travers la boue, s'étoit courageuſement offert à courir le même danger pour venir reprendre ſon Bâtiment, comme on le ſçut enſuite. Elles avoient le vent favorable au lieu qu'il étoit contraire aux Anglois, qui avoient outre cela à craindre les bas fonds: Cependant s'étant préparés au combat, dans l'eſpérance que l'Increáſe qui n'étoit pas éloigné, pourroit les ſecourir, ils virent les Portugais qui s'approchoient, & qui firent même quelques décharges ſur eux: Mais bientôt ils perdirent courage, & prirent la fuite: les Anglois leur donnèrent la chaſſe, mais ſans pouvoir les atteindre.]

Entrepriſe des Anglois pour ſe procurer des vivres. LE 20 au matin, il envoya au rivage, dans la Pinaſſe, Thomas Glenam, pour engager les Payſans du Canton à lui apporter des vivres. Glenam avoit ordre de faire tirer trois coups de mouſquet, pour avertir la Flotte du ſuccès de ſa négociation. En abordant, il fit monter un de ſes gens ſur la hauteur, dans la vûe d'aſſûrer ſa marche par de ſages obſervations. Elles étoient ſi néceſſaires, que dès la première vûe, l'eſpion découvrit une troupe de Portugais, qui ſortirent tumultueuſement de leur embuſcade. Il eut beſoin d'employer toute ſa légèreté pour regagner la Pinaſſe, qui s'éloignant auſſi-tôt, jetta l'ancre à quelque diſtance du rivage. Les Portugais n'accoururent pas moins juſqu'au bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge ſur la Pinaſſe; mais elle fut moins

(m) Ici commence la 8e. Section dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

moins heureuſe que celle des Anglois, qui leur bleſſèrent quelques hommes. Les Ennemis s'étant retirés, on apperçut de la Pinaſſe un homme à cheval, qu'on prit pour un Indien. On lui fit quelques ſignes, qui le firent avancer juſqu'au rivage; & Glenam perſuadé que c'étoit l'occaſion qu'il cherchoit pour ſe procurer des vivres, fit tirer les trois coups dont il étoit convenu avec l'Amiral. La Frégate dont les Anglois s'étoient ſaiſis, & qu'ils avoient rendue propre à leurs uſages, fut envoyée auſſi-tôt pour ſeconder la Pinaſſe. Mais le Cavalier Indien ſe retira dans cet intervalle, ſans qu'on pût juger du motif qui l'avoit amené. Seulement, vers le ſoir, il ſe préſenta quelques pauvres Habitans du Canton, avec certains fruits que l'Amiral fit acheter. Tandis que les Anglois rentroient dans la Frégate, il leur vint trois Déſerteurs de l'Armée Portugaiſe; l'un né à Lisbonne, mais Hollandois d'origine; les deux autres, Portugais & mécontens de leurs Chefs.

Dounton. 1611. Ils ſont interrompus par les Portugais.

L'Amiral s'étant approché de la terre le jour ſuivant, y reçut, par le miniſtère d'un Indien, une lettre du Capitaine Sharpey, qui lui donnoit avis que le 22 il étoit réſolu de faire tranſporter toutes les marchandiſes Angloiſes au rivage, ſous une eſcorte de cent Cavaliers bien armés. [Il le prioit de ſeconder ſon entrepriſe par l'adreſſe ou par la force, car il ne doutoit pas qu'étant obſervé par les Portugais, il ne dût trouver quelqu'obſtacle du côté de la terre ou de la mer.] Un jeune Malabare, qui avoit été cinq ou ſix ans leur eſclave, vint ſe rendre aux Anglois dans le même lieu, & leur demander la liberté ou des Maîtres plus humains.

Avis qu'ils reçoivent de l'arrivée de Sharpey.

Le 22, à la pointe du jour, Sir Henri ſe rapprocha du rivage avec la Frégate & la Pinaſſe, pour attendre Sharpey & les marchandiſes. Il débarqua trente hommes, armés de ſabres & de mouſquets, dont l'un fut placé d'abord au ſommet de la hauteur pour n'y pas interrompre un moment ſes obſervations, tandis que tous les autres ſe poſtèrent avantageuſement ſur le rivage. L'Eſpion découvrit bientôt deux Banians, qui venoient du côté du Nord. Ils apportoient à vendre du tabac & d'autres bagatelles. Etant conduits à l'Amiral, ils lui apprirent que la nuit précédente cinq Anglois s'étoient rendus de Surate dans un Village à quatre milles de la mer, & que vrai-ſemblablement ils arriveroient dans le cours de l'après-midi. Pendant que l'Amiral recevoit ces informations, ſept Compagnies Portugaiſes ſe firent voir entre deux Collines, enſeignes déployées. A cette vûe les Anglois ſe diſpoſèrent au combat. Mais l'inégalité du nombre porta Sir Henri à les faire rentrer dans leurs Bâtimens; & les Portugais, qui s'étoient d'abord arrêtés, ne balancèrent point alors à s'approcher du rivage. Il avoient avec eux cinq ou ſix petites piéces de campagne, dont ils firent quelques décharges inutiles. Les Anglois à qui il étoit plus facile d'ajuſter leurs coups, firent plus de ravage dans leurs rangs, & les forcèrent enfin de ſe mettre à couvert: l'inquiétude de l'Amiral n'en fut pas moindre pour le convoi qu'il attendoit. Après avoir paſſé pluſieurs heures dans l'impatience, il jugea que l'arrivée des Portugais avoit fait abandonner ſon deſſein au Capitaine Sharpey; & retournant à bord du Pepper-Corn, il penſoit à remettre le ſoir à la voile pour rejoindre l'Increaſe: mais lorſqu'on ſe diſpoſoit à lever l'ancre, on découvrit quelques hommes, qui venoient du côté du Nord. L'Amiral ſe rapprocha auſſi-tôt de la terre, où ſans voir paroître les Portugais, il eut la ſatisfaction de recevoir trois Anglois qui lui annoncèrent, pour le lendemain, l'arrivée de Sharpey & de ſon convoi.

Nouvelle attaque des Portugais.

DOUNTON. 1611.

convoi. En effet on apperçut, le jeudi, cent Cavaliers armés d'arcs & d'épées, qui conduiſoient les marchandiſes au centre de leur Troupe; & Sharpey, qui faiſoit l'arrière-garde avec quelques autres Anglois. Le convoi fut tranſporté à bord ſans aucune oppoſition.

Sharpey amene heureuſement les marchandiſes à bord.

AVEC les marchandiſes & quelques proviſions, Sharpey apportoit à Sir Henri l'heureuſe nouvelle d'un changement fort imprévu dans les diſpoſitions du Gouverneur de Surate. Khoja Naſſan, qui occupoit cet emploi, avoit promis de ſe rendre lui-même au rivage pour conférer avec l'Amiral Anglois ſur les intérêts du commerce. Cette faveur n'étant remiſe qu'au lendemain, on fit des préparatifs pour la recevoir avec éclat. L'Amiral ſe mit dans la Frégate, avec ſes principaux Officiers, & s'approcha de la terre au bruit des inſtrumens. Khoja Naſſan, qui s'y étoit déja rendu, l'envoya prendre à la deſcente du Vaiſſeau, par quatre de ſes gens, qui le tranſportèrent ſur leurs épaules dans un Palanquin. Un ſuperbe tapis, que les Indiens avoient étendu dans un lieu commode, ſervit de ſiége pour la conférence. Après quelques diſcours, ſur les motifs qui avoient amené l'Amiral à Surate, & ſur le chagrin que les Habitans reſſentoient, de ſe voir tranniſés dans leur propre Ville par les forces ſupérieures des Portugais, Khoja Naſſan conſeilla aux Anglois de ſe rendre à Gogo, Port de la partie Occidentale du Golphe, & plus voiſin de Cambaye, en leur offrant des Pilotes pour les conduire. Il leur reſtoit à ſe faire expliquer les motifs de ce conſeil, lorſqu'une pluye violente, qui ſurvint tout-d'un-coup, mit Khoja Naſſan dans la néceſſité de ſe retirer. La conférence fut remiſe au jour ſuivant.

Le Gouverneur de Surate accorde une conférence aux Anglois.

LE 26, Khoja Naſſan envoya au Général Anglois, dans une de ſes Chaloupes, un préſent de quelques proviſions, & deux Pilotes pour le conduire à Gogo. On ſe rejoignit ſur le rivage, pour recommencer la conférence. Les Pilotes mêmes ayant repréſenté, que Gogo n'étoit pas un Port auſſi commode pour les Anglois que Naſſan l'avoit prétendu, on convint qu'ils mettroient en mer pendant cinq ou ſix jours, en feignant de quitter tout-à-fait la Côte, dans l'eſpérance, que les Portugais la quitteroient auſſi après leur départ; & Naſſan promit de les faire avertir. Suivant cette réſolution, l'Amiral fit lever l'ancre pour rejoindre l'Increaſe, & partit dès le lendemain dans ce Bâtiment: Mais s'étant arrêté au-deſſus de la Rade, pour attendre le reſte de ſa Flotte, il écrivit dans cet intervalle à Dom Franciſco de Soto Major. En faiſant comprendre aux Portugais qu'il étoit prêt à s'éloigner, il rappelloit dans ſa lettre tous les ſujets de plaintes qu'il avoit reçûs d'eux, tels que de s'être oppoſés à ſon débarquement, d'avoir empêché les Anglois qui étoient à Surate de ſe rendre ſur ſa Flotte, d'avoir intercepté ſes lettres & ſaiſi ſes proviſions. Il leur reprochoit particuliérement d'avoir coupé le paſſage à ſes Chaloupes & de les avoir forcées d'employer la violence pour s'échapper de leurs mains. Il ajoûtoit qu'ayant terminé toutes ſes affaires, il étoit diſpoſé à leur reſtituer leur Frégate, s'ils vouloient envoyer quelqu'un à qui les Anglois puſſent la remettre.

Les Anglois feignent de partir, pour tromper les Portugais.

Reproches qu'ils font à leur Commandant.

APRÈS avoir attendu inutilement leur réponſe, il mit à la voile le 29; mais il fut ſurpris de ſe voir ſuivi, à quelque diſtance, par l'Armée Portugaiſe; ce qui ne l'empêcha point d'arrêter une Barque chargée de cocos pour Cambaye. Il en acheta ſoixante-dix mille, qu'il diſtribua entre ſes gens. Le 31, s'appercevant que les Portugais ne ceſſoient pas de le ſuivre, il prit la réſolution

solution de ne pas pouſſer plus loin ſa courſe, & de retourner, en dépit d'eux, pour achever ſes affaires. En effet, [le 1 de Novembre,] il reprit bruſquement vers le Nord; & gagnant la Rade de Soually il deſcendit auſſi-tôt au rivage; mais ſans pouvoir s'y procurer aucunes nouvelles de Surate. Les Portugais, qui s'étoient rapprochés en même-tems de la Rivière, firent entendre la même nuit un grand bruit d'artillerie, & publièrent parmi les Indiens que c'étoit pour ſe réjouir de l'approche d'une nouvelle Flotte qui venoit à leur ſecours. Ils ſe flattoient d'inſpirer de la frayeur aux Anglois, dont ils avoient juſqu'alors éprouvé la réſolution, & qui étoient mieux diſpoſés que jamais à les recevoir.

Dounton. 1611.

Ils reviennent à Soually.

Le 5, Sir Henri ayant envoyé Pemberton, Capitaine du Darling, avec ſon Vaiſſeau & la Frégate pour chercher une autre Rade vers le Nord, eut la ſatisfaction d'apprendre à ſon retour qu'il en avoit trouvé une, avec une Barre, ſur laquelle non-ſeulement les petits Vaiſſeaux, mais l'Increaſe même, en le ſoulageant un peu, pouvoient paſſer ſûrement dans la haute marée, & jetter l'ancre à dix toiſes du rivage. Toute la Flotte partit le 6 pour gagner cette nouvelle Rade, & paſſa heureuſement la Barre avec la marée. Elle fut immédiatement ſuivie par douze Frégates Portugaiſes, qui mouillèrent vis-à-vis d'eux, mais hors de la portée du canon. Sir Henri, accompagné du Capitaine Dounton & de quarante Fuſiliers, deſcendit à terre dans le cours de l'après-midi, pour chercher de l'eau fraîche. Il fut obligé de parcourir un terrain marécageux, dans lequel il découvrit enfin une ſorte d'eau mêlée, dont la néceſſité le força de ſe contenter. Mais ce déſagrément fut compenſé par l'occaſion qu'il trouva d'acheter cinq ou ſix chèvres, une brebis & quelques fruits pour le ſoulagement de ſes malades. Comme il étoit réſolu de ne rien épargner pour les rétablir, & que ſa Pinaſſe demandoit d'ailleurs des réparations qui ne pouvoient ſe faire que ſur le rivage, il y fit élever une tente, où le Capitaine Dounton s'établit avec une garde nombreuſe, pour ſe précautionner contre les Portugais. Il y reçut de Surate des rafraîchiſſemens que l'Amiral y fit acheter par Bangham. Les Payſans du Canton s'empreſſèrent auſſi de lui apporter tout ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres beſoins. Quelques jours après, on reçut avis, par la Flotte, qu'il étoit arrivé dans la Rivière deux Galères & huit Frégates. Cette nouvelle fit changer de réſolution à l'Amiral, qui ſe crut obligé, pour ſa ſûreté, de réunir toutes ſes forces. Il fit rentrer tous ſes gens à bord, & les réparations de la Pinaſſe furent différées. On repaſſa auſſi-tôt la Barre, pour retourner dans la Rade de Soually, où la réſolution de l'Amiral étoit de reconnoître les intentions de la nouvelle Flotte Portugaiſe. Il y entra le premier; & dès le lendemain, il vit arriver de Surate Khoja Naſſan, au-devant duquel il s'empreſſa de deſcendre ſur le rivage. Cette entrevûe fut remplie d'affection & de civilité. Le Gouverneur Indien lui promit qu'auſſi-tôt que ſes autres Vaiſſeaux ſeroient entrés dans la Rade, les Négotians de la Ville apporteroient des marchandiſes ſur le bord de la Mer, & qu'ils y établiroient un Marché où les Anglois pourroient ſe fournir de toutes ſortes de commodités. Il apprit auſſi à l'Amiral que les Frégates qui étoient arrivées dans la Rivière, étoient un *Kaffilath*, c'eſt-à-dire, une Flotte de Marchands Portugais, qui faiſoit voile à Cambaye. Pour confirmation de ſes promeſſes, le Gouverneur emmena Bangham avec lui juſqu'à Surate.

Autre Rade qu'ils découvrent.

Arrivée d'une nouvelle Flotte Portugaiſe.

Elle n'eſt compoſée que de Marchands.

Trois jours après, on vit naître en effet ſur le rivage, un Marché de toutes

DOUNTON. 1611.

Marché ou Foire des Indiens ſur le rivage.

les proviſions qui ſont propres au Pays; [conſiſtant en farine, pain, bœufs, chèvres, moutons, poules, beure, fromage, ſucre, ſucre-candi, limons, noix de cocos, melons d'eau, concombres, lait, pois, gindus, petit fruit qui a un noiau rond, cannes de ſucre, tabac, poiſſons ſecs, & vin de Palmier, nommé par les Habitans Taddy.] Les Anglois deſcendirent librement, pour ſatisfaire leurs beſoins ou leurs goûts à des prix fort raiſonnables. Mais la tranquillité de ce commerce fut interrompue par un Eſpion qu'ils avoient placé ſur une hauteur, & qui ayant découvert environ cinq cens Portugais, vint répandre l'allarme dans le Marché. On ne penſa plus qu'à regagner les Chaloupes, pendant que l'Ennemi déſeſpéré d'avoir été reconnu, s'avançoit tumultueuſement pour couper la retraite à ceux qu'il voyoit fuir. Cependant, comme la plûpart étoient bien armés, ils ne rentrèrent point dans leurs Chaloupes ſans avoir fait une décharge, qui devint funeſte à pluſieurs Portugais. Quelques-uns furent bleſſés; & ne penſèrent qu'à ſe retirer. Les autres ſe trouvant arrêtés par une ravine, qui leur fit craindre d'eſſuyer une ſeconde grêle de mouſquetterie, ſe hatèrent auſſi de retourner ſur leurs pas. Dans une retraite ſi précipitée, ils laiſſèrent derrière eux Antonio de Souza, Gentilhomme de Chaul, qui étoit tombé d'un coup mortel à la tête: les Anglois, plus pitoyables que ſes Compatriotes, ne virent pas plutôt le champ libre, qu'ils allèrent le relever; & l'ayant tranſporté à bord, tous leurs ſecours ne l'empêchèrent point de mourir avant la nuit. Ils l'enterrèrent honorablement ſur le rivage. On apprit enſuite du Mockadan, ou du Gouverneur de Soually, que les Portugais avoient eu neuf de leurs gens tués ou bleſſés dans cette occaſion.

Les Portugais viennent l'interrompre.

Le Gouverneur de Cambaye rend viſite à l'Amiral Anglois.

(*n*) LES Indiens prenoient ſi peu de part à toutes ces violences, que le 24 après-midi, Mokrib Kham, Gouverneur de Cambaye, vint au rivage avec cent chevaux, & de l'Infanterie en plus grand nombre, cinq éléphans, pluſieurs chameaux & des chariots pour le tranſport de ſes proviſions. Il avoit auſſi pluſieurs léopards dreſſés à la chaſſe, pour faire montre de ſa grandeur. On vit auſſi-tôt élever une Ville de tentes. Sir Henri, qui deſcendit à terre pour faire honneur à Mokrib, y fut reçu avec une décharge de la mouſqueterie Indienne, tandis que l'artillerie de ſes Vaiſſeaux faiſoit retentir auſſi le rivage. Enſuite l'Amiral préſenta au Gouverneur de Cambaye, la Lettre & les préſens du Roi d'Angleterre, qui furent acceptés avec de grandes apparences d'amitié. Il le preſſa de lui faire l'honneur de monter ſur ſon Vaiſſeau. Mokrib y conſentit ſans aucune marque de défiance; & laiſſant ſur le bord de la Mer Khoja Naſſan, Khoja Arſan Aly, & les autres Seigneurs de ſon cortège, il ſe rendit hardiment ſur l'Increaſe avec ſix (*o*) hommes choiſis. Les Anglois s'efforcèrent de le bien traiter. Il y paſſa la nuit & la moitié du jour ſuivant, occupé à conſidérer les bijoux & les bagatelles qui pouvoient plaire au Roi ſon maître, mais écartant les propoſitions ſérieuſes de commerce, ou les remettant à d'autres occaſions. Après avoir ſatisfait ſa curioſité ſur le Vaiſſeau de l'Amiral, il ſouhaita auſſi de viſiter les autres, ſur leſquels il continua de jouër le même rôle. Cependant il y acheta toutes les caiſſes de lames d'épées, & ſon ardeur fut ſi grande pour s'en aſſûrer la poſſeſſion, qu'il

(*n*) La 9e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*o*) *Angl.* ſeize. R. d. E.

Digitized by Google

qu'il les fit tranſporter ſur le champ au rivage. Quelques jours après, ayant mis à part celles qui lui parurent moins belles, il les renvoya d'un air dédaigneux, ſuivant l'uſage de ces Nations, où l'on ne fait pas difficulté de rompre un marché après l'avoir conclu. L'Amiral lui renouvella ſes propoſitions de commerce, qu'il remit encore à d'autres tems, ſous divers prétextes. Enfin, dans l'incertitude de ce qu'on devoit s'en promettre, le Conſeil s'aſſembla ſur l'Increaſe, & l'on prit la réſolution de s'expliquer avec autant de force que de netteté. Le 26, l'Amiral retourna au rivage dans cette vûe; mais il y apprit que Mokrib étoit parti; & que, pour garder quelque ménagement avec les Anglois, il avoit déclaré qu'il alloit travailler à les mettre en bonne intelligence avec les Portugais. Sir Henri jugea fort bien que c'étoit une comédie, & qu'après avoir tiré des préſens de la Flotte Angloiſe, il alloit employer les mêmes artifices ſur la Flotte Portugaiſe. Cependant, comme Naſſan étoit demeuré au rivage, & qu'il témoignoit quelque envie d'acheter les marchandiſes, on y mit le prix. Le reſte du jour fut employé à cet arrangement, & le commencement du commerce fut remis au lendemain.

Dounton. 1611. Les mauvais procédés ſuccédent à ſa politeſſe.

Le 27 au matin, Mokrib envoya au Général Anglois un de ſes principaux Officiers & ſon Facteur, avec une Lettre, pour le prier de lui accorder quelques bijoux (p) qu'il avoit vus à bord & qu'il regretoit de n'avoir pas emportés. Il demandoit auſſi que les Serruriers de la Flotte fiſſent pour lui, le modèle d'une chaîne de pompe. [Sir Henri refuſa honnêtement la première de ces deux demandes (q), & ſe rendit volontiers à la ſeconde.] Il ſe paſſa pluſieurs jours, pendant leſquels Sharpey & Jordayne conférèrent ſouvent avec les Facteurs Indiens ſur le prix des marchandiſes. Mokrib & Naſſan firent pluſieurs fois le voyage de Surate, allant & revenant avec diverſes marques de mécontentement ou d'incertitude. [Le 28, Naſſan laiſſa ſon Gendre, Khoja *Fellardin*, pour avoir ſoin des affaires en ſon abſence; mais dès le lendemain celui-ci partit. Un charpentier Anglois s'étant rendu ce jour-là à Surate pour y acheter des planches, qu'on lui avoit promiſes, ne put rien obtenir de ce qu'il étoit allé chercher, & ſe trouva même dans la crainte de ne pas obtenir la permiſſion de s'en retourner à bord le même jour. Jourdayne, Fraine, & quelques autres perſonnes allèrent à terre pour examiner les marchandiſes, que Naſſan leur offroit en troc: ils trouvèrent qu'il faiſoit monter ſes prix exceſſivement haut.

Incertitudes de part & d'autre pour le commerce.

Le 1 de Décembre, les Indiens voyant que Sir Henri ne vouloit pas accepter leurs propoſitions, firent tranſporter à Surate les marchandiſes qu'ils avoient au Village de *Damka*, à trois milles de diſtance; & ils défendirent de vendre aucune proviſion aux Anglois.

Le 6, on avertit Sir Henri que Mokrib & Naſſan ne tarderoient pas à revenir.] Enfin, le 8 de Décembre, ils arrivèrent tous deux au rivage, ſuivis d'un grand nombre de chariots, qui déchargèrent d'abord quarante ou cinquante bales de calicots. Ils en étalèrent enſuite juſqu'à cent vingt. Les Marchands Indiens marquèrent beaucoup d'empreſſement pour le vif-argent & le

(p) Ces bijoux, *ſuivant l'Original*, ſe réduiſoient à une veſte parfumée & à un éſpagneul, qu'on avoit déja refuſé à Mokrib le jour d'auparavant. R. d. E.

(q) *Suivant l'Original*, il ne la refuſa point, car il y eſt dit que le 28, Naſſan revint à Surate en apportant avec lui, la veſte & le chien qu'on avoit demandé. R. d. E.

Digitized by Google

DOUNTON. 1611. Les Indiens font pluſieurs inſultes aux Anglois.

le vermillon des Anglois; & Mokrib Kam, pour leur velours. Mais ne pouvant obtenir que ces marchandiſes fuſſent vendues ſéparément, ils conſentirent à prendre en même-tems du plomb. Leur injuſtice fut telle, qu'ils s'obſtinèrent à vouloir gagner cinquante pour cent ſur les biens qu'ils mettoient en vente à leur porte, tandis qu'ils n'accordoient aux Anglois qu'un profit médiocre pour ceux qu'ils avoient apportés de ſi loin. Cependant le 9 au matin, Sir Henri revint à terre; & s'étant fait confirmer par les Indiens qu'ils s'en tiendroient du moins aux prix convenus, il commença ſérieuſement à faire décharger ſon plomb. Mais, vers midi, Mokrib Kam reçut des Lettres du Grand Mogol, qui le jettèrent dans une profonde conſternation. A peine lui échappa-t'il une parole; & partant preſqu'auſſi-tôt, il laiſſa Khoja Naſſan & les Facteurs pour achever le commerce. L'Amiral, à qui cet incident fit naître de fâcheux ſoupçons, ne retourna ſur ſon bord que pour ſe donner plus de liberté à faire demander encore à Koja Naſſan s'il étoit fidéle à ſes engagemens. La réponſe fut ſi nette & ſi poſitive que les Anglois ne pouvant plus conſerver de défiance s'empreſſèrent de décharger leurs marchandiſes. [Ce même jour *William Johnſon* de l'équipage du Darling, *Jean Coverdale* Trompette, & *Jean Pattiſon* déſertèrent, & le dernier prit la route de Surate & les deux autres ſe rendirent à l'Armade Portugaiſe.]

LE nouveau Gouverneur de Surate ſe rendit le lendemain ſur la Flotte avec Khoja Arſan Aly, pour ſatisfaire leur curioſité. Tandis qu'ils étoient à bord de l'Increaſe, l'Amiral fut averti par un Exprès dépêché du rivage, que Khoja Naſſan, après avoir reçu le velours & quelques autres marchandiſes qu'il avoit deſirées, avoit commencé à faire de nouvelles chicanes aux Anglois; qu'il avoit entrepris de les tromper ſur les poids; & que pour réponſe à leurs plaintes, il les avoit menacés de faire remporter ſes marchandiſes à la Ville. Cette conduite cauſa tant d'indignation à l'Amiral, que n'écoutant plus que ſon reſſentiment, il arrêta ſur le champ le Gouverneur de Surate & Khoja Arſan Aly. Cependant il continua de les traiter ſi civilement, que le Gouverneur entrant dans ſes intérêts, lui conſeilla d'envoyer de ſa part au rivage, pour y porter à Naſſan l'ordre de le venir joindre ſur la Flotte Angloiſe. Naſſan n'oſa déſobéir. Mais à peine fut-il arrivé, que le Gouverneur s'adreſſant à l'Amiral, lui dit qu'il pouvoit garder pour caution celui qu'il accuſoit d'injuſtice, & ne lui rendre la liberté qu'après l'éxécution des articles. Ainſi Naſſan fut humilié juſqu'à demeurer captif ſur l'Increaſe, du conſentement même de ſon Gouverneur, à qui les Anglois permirent auſſi-tôt de retourner au rivage. On continua la vente des marchandiſes avec plus de tranquillité & de ſuccès. Cependant, pour ne refuſer aucune ſatisfaction aux Indiens, l'Amiral leur donna de ſon côté deux Otages, qui furent Jean Williams & Henri Boothby.

L'Amiral arrête à bord le Gouverneur de Surate.

[LES Portugais ne purent ignorer long-tems que le commerce s'éxerçoit enfin avec beaucoup de franchiſe entre les Négocians de Surate & la Flotte Angloiſe. N'ayant pu l'empêcher, ils réſolurent de l'interrompre.] L'Amiral, qui ne quittoit plus ſon bord, reçut avis qu'on découvroit du côté du Sud, cinq Compagnies Portugaiſes, qui s'approchoient avec leurs enſeignes déployées. Il ne put douter que leur deſſein ne fût de s'approcher de la Mer, pour ſe ſaiſir de ſes marchandiſes & brûler les Chaſoupes. Il fit tranſporter auſſi-tôt ſur le rivage, dans la Frégate & la Pinaſſe, deux cens hommes armés

Le commerce eſt interrompu par les Portugais.

Digitized by Google

més de mouſquets & de piques, avec ordre de ménager ſi peu les Ennemis, que cette avanture devînt pour eux une leçon. Mais à la vûe de tant de monde, qui étoit diſpoſé à les recevoir, ils prirent le parti de ſe retirer. Les Anglois, ayant marché quelque tems à leur pourſuite, rencontrèrent près de Soually pluſieurs Négocians de Surate, qui venoient à la Mer avec vingt nouvelles bales de marchandiſes.

Dounton. 1611. Ils ſe retirent en déſordre.

☞ [Le 19, *Pierre Roſemary*, qui étoit Portugais de Nation, & un Pilote de l'Increaſe déſertèrent & paſſèrent du côté des Portugais. Le 27 Naſſan revint de Surate pour voir de nouveau s'il y auroit moyen de faire quelque commerce avec les Anglois; mais il s'en retourna ſans avoir pu convenir des prix: Ce même jour] Sir Henri reçut, par un Juif, une Lettre de *Peter Floris*, Capitaine Hollandois au ſervice de la Compagnie d'Angleterre. Elle étoit dattée de Maſulipatan, où la Compagnie avoit un Comptoir; & Floris y donnoit avis à l'Amiral qu'il étoit parti trois Vaiſſeaux d'Angleterre, dont l'un étoit deſtiné pour la Mer Rouge. Cette nouvelle lui cauſa d'autant plus de chagrin, qu'après les différends qu'il avoit eus avec les Turcs, eſpérant peu de faveur de la Nation pour tout ce qui paroîtroit dans cette Mer avec le nom Anglois, il craignoit que la Compagnie d'Angleterre ne lui reprochât d'avoir attiré la tempête ſur ſon commerce. [Cependant, comme il ne doutoit point que le Capitaine ne relâchât dans l'Iſle de Sokotora, il le crut aſſez averti du péril, par la Lettre qu'il avoit laiſſée entre les mains du Roi.

Lettre de Peter Floris.

Quoique le commerce eût été pouſſé avec aſſez d'avantage ſur le bord de la Mer,] Jordayne fut envoyé le 30, à Surate, pour engager les Indiens à mettre en vente une plus grande quantité de leurs étoffes, & pour leur faire prendre d'autres marchandiſes de la Flotte. [Il avoit l'eſprit inſinuant; & le long ſéjour qu'il avoit fait dans les Indes, depuis le naufrage de l'Aſcenſion, lui ayant donné l'occaſion d'apprendre la langue du pays, il ſe lia fort étroitement avec un Marchand d'Eſclaves, qui s'étoit fort enrichi par ce commerce. Dounton, Auteur de cette Relation, & depuis long-tems ami de Jordayne, regrète qu'il n'eût point employé le talent qu'il avoit de plaire, à ſe mettre auſſi-bien dans l'eſprit de quelques Négocians, dont l'amitié pût être plus utile aux Anglois. Il raconte, ſur le témoignage de ſon ami, que le Marchand d'Eſclaves porta la confiance & l'affection juſqu'à vouloir l'aſſocier à ſon commerce, & qu'il lui en découvrit tous les reſſorts. Il avoit à Surate une fort grande maiſon, qui reſſembloit par la diſtribution des logemens, aux Couvents de l'Egliſe Romaine, dans laquelle il entretenoit plus de cent jeunes filles, qu'il achetoit en ſortant du berceau, & qu'il faiſoit élever ſuivant le jugement qu'il portoit de leur beauté, à meſure qu'elles avançoient en âge. Les Eſclaves de l'autre ſéxe étoient en beaucoup plus grand nombre, mais logés & nourris comme il convenoit à leur miſérable ſort; au lieu qu'il ne manquoit rien aux filles pour les commodités de la vie & pour l'inſtruction. Le Marchand fourniſſoit non-ſeulement les principaux Sérails d'Agra & des plus grandes Villes de l'Indoſtan; mais quantité de Turcs qui venoient prendre tous les ans, dans ſon ſéminaire, de quoi fournir eux-mêmes les Sérails du Caire & de Conſtantinople. Il fit voir à Jordayne des beautés de divers prix, depuis cent piéces de huit juſqu'à douze & quinze mille. Mais; ce qui doit paroître aſſez étrange, il en ti-

Jordayne ſe lie avec un Marchand d'Eſclaves.

Détail de ce commerce.

DOUNTON. 1611. roit des Marchands Turcs pour les divers pays de l'Inde, comme il vendoit celles de l'Inde pour la Turquie.]

L'AMIRAL reçut le même jour une Lettre du Capitaine Hawkins, qui étoit retourné à Cambaye, & qui lui marquoit qu'après avoir fait des réflexions sérieuses sur les offres des Portugais, il étoit résolu de se rendre à Goa avec toute sa famille, pour retourner de-là en Angleterre. De quelque source que pût venir ce dessein, Sir Henri se crut obligé de lui représenter avec force, qu'une entreprise si téméraire l'exposoit à perdre ses biens & sa vie. En lui faisant cette réponse par le même Messager, il l'exhortoit à prendre l'occasion de sa Flotte, pour retourner dans sa Patrie avec plus de douceur & de sûreté. Ce ne fût néanmoins qu'après des instances redoublées, qu'Hawkins prit cette résolution. Il arriva le 26 de Janvier, à Soually, avec le Capitaine Sharpey, Fraine & quelques autres Anglois qui l'avoient accompagné à Cambaye; & l'Amiral alla trois milles audevant de lui avec un corps de deux cens hommes, pour le garantir de l'insulte des Portugais, qui n'étoient pas éloignés de son passage avec leur armée.

Hawkins est tenté de passer à Goa.

1612.

PENDANT le séjour de Jordayne à Surate, ses manières douces & insinuantes sembloient avoir disposé le Gouverneur à lui accorder pour sa Nation un Comptoir dans cette Ville. Il donna lui-même cette espérance à l'Amiral, qui avoit déja nommé ceux qui devoient être chargés de cet établissement. Mais ayant envoyé le 27 Jean Williams, pour sçavoir les dernières résolutions du Gouverneur, il le vit revenir le 29 avec un refus & des marques d'éloignement qui ne regardoient pas moins le fond du commerce que la proposition du Comptoir. [Ce changement ne put être attribué qu'à la jalousie & aux pratiques des Portugais.] Après une déclaration si rigoureuse, il ne restoit aux Anglois de Surate qu'à prendre les ordres de leur Amiral, sur le tems de leur retour à la Flotte. Il leur écrivit, dès le jour suivant, de partir sans délai; de sorte qu'ils furent rendus à bord le 31 avec toutes leurs marchandises.

Les Anglois se flattent en vain d'obtenir un Comptoir à Surate.

LE 6 de Février, les Anglois virent passer un Kafilath, c'est-à-dire une Flotte Marchande, d'environ cinq cens Frégates Portugaises qui alloient à Cambaye. [Il leur étoit venu sur leurs trois Vaisseaux quelques Déserteurs de cette Nation, qui n'y avoient été reçus que par le seul mouvement de l'humanité; mais ils éprouvèrent à leur tour que la Religion & l'amour de leur Patrie ne sont pas toûjours capables de retenir les Anglois; car plusieurs Matelots, gagnés apparemment par des caresses & des offres, abandonnèrent leur bord pour se rendre sur la Flotte Portugaise. On accusa de leur désertion le Portugais nommé Pierre *Rosemary*, qui étant passé du Portugal en Angleterre pour y embrasser la Religion Protestante, avoit offert à l'Amiral de l'accompagner dans son voyage. Ils avoit servi d'Interpréte dans tous les lieux où l'on avoit eu besoin des Langues Portugaise & Arabe, & celle-ci lui étoit presqu'aussi familière que l'autre. Ensuite étant arrivé dans la Rade de Surate, il n'avoit pu se voir si près d'une Flotte de sa Nation sans rappeller les idées & les sentimens de sa naissance, qui l'avoient porté à rejoindre ses Compatriotes. Mais quoiqu'il fût parti seul, dans une occasion qu'il trouva sur le rivage, pendant que les Indiens y tenoient leur marché, on fut surpris de voir déserter après lui tous les Matelots avec lesquels il avoit eu quelque familiarité; comme si la peinture qu'il leur avoit apparem-

Kafilath de 500 voiles.

Déserteurs Anglois, débauchés par Pierre Rosemary.

ment

ment tracée de ſa Nation & des avantages qu'ils y pouvoient eſpérer, leur avoit fait perdre l'amour & le goût de leur propre Patrie. Dans la premiére indignation que l'Amiral reſſentit de leur fuite, il fut tenté de les faire redemander à Dom Soto Major, en lui offrant pour échange les Portugais qui étoient paſſés ſur la Flotte Angloiſe : mais il craignit qu'on ne l'accuſât d'avoir violé, à l'égard des derniers, ſa parole & le droit ſacré des aziles.] Dounton. 1612.

☞ [Le 9 on vit arriver *Nicolas Upbet*, Domeſtique du Capitaine Hawkins, qui avoit été laiſſé comme un ôtage à Cambaye, & qu'on avoit attendu depuis l'expulſion des Anglois hors de Surate. Le ſoir Dounton mit à la voile, & s'étant approché de la Barre, il jetta l'Ancre ſur huit braſſes de fond, à un mille de diſtance de l'Amiral, qui s'étoit rendu le matin dans cet endroit.]

(r) La Flotte Angloiſe avoit paſſé dans ce pays, l'eſpace de cent trente-huit jours, pendant leſquels elle avoit eſſuyé de la part des Gouverneurs de Surate, des infidélités & des délais fort pernicieux à ſon commerce. Le refus d'un Comptoir, après lui avoir fait eſpérer ſi long-tems cette faveur, étoit une autre injuſtice dont elle étoit d'autant plus bleſſée, qu'ayant reçu l'ordre de partir immédiatement, il ne lui reſtoit aucun moyen de ſe faire payer de pluſieurs ſommes qui lui étoient dûes par les Marchands de la Ville. L'Amiral apprit enſuite, d'où venoit cette mauvaiſe diſpoſition des Indiens. Pendant qu'ils délibéroient s'ils devoient lui accorder la permiſſion d'établir un Comptoir, Mokrib Kam avoit reçu une Lettre de *Dangier*, Banian de Cambaye, qui lui déclaroit, à l'inſtigation des Miſſionnaires Jéſuites, que s'il ſouffroit l'établiſſement des Anglois à Surate, les Portugais étoient réſolus de brûler toutes les Villes de la Côte & de ſe ſaiſir de tous les Vaiſſeaux Indiens qui tomberoient entre leurs mains. Sur quoi Mokrib avoit jugé que la prudence devoit lui faire rejetter toutes ſortes de liaiſons avec l'Angleterre. Cauſe des obſtacles que les Anglois avoient trouvé à Surate.

La Rade de Soually, où les Anglois étoient à l'ancre, eſt au 20e. degré 55 minutes de latitude du Nord, & la variation de 16 degrés 40 minutes à l'Oueſt. Dounton obſerva que dans les marées de la pleine-lune, la hau- Poſition de la Rade de Soually.
☞teur de l'eau, [qui eſt de 24 pieds,] ſurpaſſe de quatre pieds celle des marées communes; & qu'ordinairement les marées de nuit ſont plus hautes de trois
☞pieds que celles du jour, [ſelon le vent qui ſouffle; & que les Côtes, ſuivant la Bouſſole, ſont ſituées à peu près Sud & Nord; c'eſt-à-dire, ſi l'on a égard à la variation, Nord quart à l'Eſt & moitié Eſt; & Sud quart à l'Oueſt, moitié Oueſt.]

Le 10, après avoir réglé tous les comptes du commerce, avec deux Facteurs de la Ville, nommés *Jaddan* & *Narran*, l'Amiral ſe ſaiſit d'une Frégate Indienne, qui faiſoit voile à Gogo; & s'étant accommodé d'une partie de ſa cargaiſon, qui étoit compoſée de chandelles faites d'un mêlange de ris & de poix, il donna aux Patrons, des billets payables par ſes Débiteurs de Surate. La Flotte leva l'ancre, le 11, avec la marée; & s'étant avancée au Sud de la Barre de Surate, près d'un Vaiſſeau Indien, nommé le *Haſſani*, qui étoit prêt à faire le voyage de la Mer Rouge, elle prit auſſi quelques Les Anglois ſe payent par leurs propres mains, & quittent Surate.

(r) La 10e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

DOUNTON. 1612. Leur route jusqu'à Dabul.

ques marchandises, dont elle lui assigna le payement sur ce qui restoit dû aux Anglois par les Négocians du pays. Le 14, à une heure du matin, elle tomba sur un grand banc, où l'eau se trouva toûjours assez haute pour ne pas lui causer beaucoup d'inquiétude; après quoi, suivant la terre à la distance d'environ dix lieuës, & forcée par le vent de porter au Sud-Sud-Est, elle se trouva le lendemain à 19 degrés 37 minutes de latitude. [A une heure, elle passa près de trois Vaisseaux de Malabar, chargés pour Surate, qui étoient sur quatorze brasses d'eau, à neuf lieuës de terre; & ensuite elle en vit sept autres au Sud-Est.] Depuis midi jusqu'au soir, elle ne fit que cinq lieuës, au Sud-Est, avec beaucoup d'embarras pour se dégager d'un dangereux Courant. Un calme, qui dura une partie de la nuit suivante, lui fit entendre fort distinctement plusieurs coups de canon, dont le bruit venoit du rivage; & le matin, sans appercevoir aucun Vaisseau, ils découvrirent la terre, qui présentoit un mélange de montagnes & de vallées fort agréables. La latitude à midi étoit de 19 degrés 4 minutes. Vers le soir, ils se trouvèrent à trois lieuës du rivage sur un fond de douze brasses, qui diminua jusqu'à six. Enfin, le 16 à midi, ils virent une terre haute, divisée par plusieurs Bayes, qui sembloient offrir d'excellentes Rades, avec un fond excellent de cinq ou six brasses à quatre milles du rivage, & de neuf ou dix brasses à trois lieuës en Mer; la latitude de 18 degrés une minute. Ils ne purent douter, sur les indications de leurs Cartes, qu'ils ne fussent proches de Dabul. En effet, ils jettèrent l'ancre près de la Barre, à l'entrée de la nuit, sur un fond de sept brasses.

Situation de Dabul.

L'AMIRAL, qui s'étoit proposé de se défaire dans ce Port de quelques marchandises Angloises, s'avança le lendemain dans sa Frégate, pour sonder la profondeur de la Barre. Il trouva cinq brasses à la pointe du Sud; mais un peu plus loin Nord, vers le milieu de la Barre, il ne trouva que deux brasses. La latitude de cette pointe du Sud est de 17 degrés 34 minutes; & la variation, 15 degrés 34 minutes.

Politesses & offres du Gouverneur.

LE même jour, après-midi, on vit arriver, de la part du Gouverneur, deux Barques, dont l'une ramenoit le Messager que les Anglois lui avoient envoyé pour l'informer de leur arrivée (1), & l'autre apportoit à l'Amiral un présent de trois veaux, & d'un mouton, avec quelques fruits & des melons d'eau. [Le Vaisseau de Dabul que les Anglois avoient trouvé à Mocka, étant revenu dans le pays,] le Capitaine faisoit témoigner à l'Amiral la satisfaction qu'il avoit de son arrivée; & joignant, à la manière des Indiens, beaucoup de complimens aux promesses d'amitié, il ajoûtoit; que pour les marchandises Angloises, les Négocians de Dabul donneroient ou de l'argent comptant, ou de l'indigo, des étoffes & du poivre. C'étoit plus qu'ils n'avoient dessein d'éxécuter & que les Anglois ne s'étoient promis; car tout l'indigo, les étoffes & le poivre du pays s'embarquent ordinairement sur leurs propres Vaisseaux pour être transportés dans la Mer Rouge. Cependant, sur de si belles offres, l'Amiral ne balança point à faire descendre ses Facteurs, avec un présent pour le Gouverneur & des essais de leurs marchandises. Ils furent traités civilement, mais à peine vendirent-ils quelques

(1) *Angl.* amenoit ceux qui étoient envoyés pour reconnoître la Flotte & sçavoir ce qu'elle avoit à faire dans ces quartiers. R. d. E.

Digitized by Google

ques piéces de drap & d'étamine. Le Gouverneur, après avoir acheté une certaine quantité de plomb, ne fit pas difficulté de le renvoyer à bord, & de rompre ſon traité, ſuivant l'uſage de Surate, dont les Anglois avoient déja fait une triſte expérience. A l'égard du bled, de l'eau & des autres proviſions, ils obtinrent facilement tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils changèrent une de leurs ancres contre un gros cable Indien, de dix-huit pouces d'épaiſſeur, & long de 96 braſſes, qui fut eſtimé douze livres ſterling. Dounton déclare qu'il ne put juger ſi toutes ces facilités venoient de l'inclination du Gouverneur à favoriſer les Etrangers, ou de la crainte que lui pouvoit inſpirer le récit de tout ce qui s'étoit paſſé à Mocka.

Dounton. 1612. Le Commerce ſe réduit preſqu'à rien.

Outre pluſieurs Bâtimens Malabares, qui étoient à l'ancre dans la Rade, les Anglois virent arriver, le 26 après-midi, un grand Vaiſſeau Portugais accompagné d'une Frégate. L'Amiral envoya, deux heures avant la nuit, le Darling pour le reconnoître; & craignant enſuite qu'il ne trouvât le moyen de s'échapper dans les ténèbres, il fit avancer auſſi le Pepper-Corn & ſa Frégate, avec ordre de s'en ſaiſir. On s'apperçut bientôt que cette précaution avoit été néceſſaire; car à l'entrée de la nuit, les deux Bâtimens levèrent l'ancre & commencèrent à s'éloigner. Mais un coup de canon les força de baiſſer leurs voiles. Ils ſe hâtèrent d'envoyer un canot avec trois hommes, pour faire les excuſes de leur Capitaine, à qui ſon âge & ſes infirmités, dirent-ils, n'avoient pas permis de venir lui-même à bord. Ils ajoûtèrent que leur grande Chaloupe étoit ſi chargée, qu'ils n'avoient pû la détacher du Vaiſſeau pour la mettre en mer. Là-deſſus, Dounton ſe trouva obligé de faire avancer ſa Pinaſſe, avec quelques-uns des principaux Marchands & pluſieurs Soldats, mais contre ſon inclination, parce qu'il prévoyoit combien il ſeroit difficile d'empêcher le pillage. Il défendit fort rigoureuſement au Patron de laiſſer monter aucun Soldat dans le Vaiſſeau Portugais, s'il n'y étoit forcé par les circonſtances; ſon deſſein n'étant que de s'en aſſûrer, & d'attendre l'Amiral à qui il vouloit laiſſer l'honneur d'y entrer le premier. D'un autre côté, la Frégate Angloiſe, qui, après avoir tué un Portugais du coup de canon qu'elle avoit tiré, avoit pourſuivi leur Frégate, la ramena comme en triomphe, & vint prendre les ordres de Dounton. Il fit paſſer ſur ſon bord une partie de l'Equipage, & donna ordre au reſte d'entrer dans la Rade. Mais s'appercevant qu'ils prenoient un détour, & craignant que s'ils gagnoient le vent, il ne lui fut impoſſible de les rejoindre avec toutes ſes voiles, non-ſeulement il les fit arrêter, mais s'étant fait apporter leurs voiles, il les força de jetter l'ancre près de lui. Enſuite il prit dans ſa chambre leur Patron pour ſe faire expliquer en quoi leur cargaiſon conſiſtoit.

Les Anglois ſe ſaiſiſſent de deux Bâtimens Portugais.

Dounton ne peut empêcher le pillage.

Pendant ce tems-là, le Patron de la Pinaſſe, feignant de douter ſi les Portugais du Vaiſſeau étoient diſpoſés à la ſoûmiſſion, monta ſur leur bord avec quelques Soldats, qui ne balancèrent point à piller tout ce qui excita leur avarice. Dounton, qui n'en étoit pas aſſez éloigné pour ne pas s'appercevoir du déſordre, les fit rappeller pluſieurs fois ſans leur trouver beaucoup d'obéiſſance pour ſes ordres. Enfin, les voyant revenir, il chargea quatre de ſes principaux Officiers de ſe tenir prêts à la lanterne, pour les fouiller l'un après l'autre à leur retour. Tout le butin qu'ils apportoient fut jetté ſucceſſivement dans la Chaloupe, & Dounton le renvoya ſur le champ aux Portugais, en leur faiſant dire que s'il leur manquoit quelque choſe de plus, on leur accorderoit

Il reſtitue aux Portugais ce qu'on leur avoit pris.

DOUNTON. 1612. deroit toutes ſortes de ſatisfaction, aux dépens de ceux qui étoient montés ſur leur bord, ſans aucun ordre. Mais tandis qu'il en uſoit ſi généreuſement, la Frégate Angloiſe, qui n'avoit alors pour Commandant qu'un certain *Terrie*, valet de Thornton, ſe rapprocha de la Frégate Portugaiſe; & les Matelots Anglois montant à bord briſèrent les armoires, forcèrent les coffres, & prirent tout ce qu'ils jugèrent à propos. Dounton, fort irrité de ce brigandage, preſſa Pemberton, Capitaine du Darling, d'en informer promptement l'Amiral.

Le déſordre augmente & l'Amiral y remédie.

IL paroiſſoit aſſez difficile d'arrêter un penchant ſi général au pillage. Cependant l'Amiral, ſans perdre un moment, envoya des ordres ſévères à tous les Anglois, de rentrer chacun ſur ſon bord. Enſuite s'étant mis dans ſa Chaloupe avec les principaux Marchands du Navire Portugais, il fit la viſite de tous les Vaiſſeaux de ſa Flotte, avec une ardeur extrême à fouiller dans les coins les plus détournés. Après avoir donné cette ſatisfaction aux Officiers Portugais, il fit mettre à leur yeux, dans ſa Frégate, tout ce qui leur avoit été enlevé, & le fit tranſporter avec eux ſur leur Bâtiment. Ils venoient de Cochin, pour ſe rendre à Chaul. Leur Navire, qui étoit d'environ trois cens tonneaux, ſe nommoit le Saint-Nicolas. Sa cargaiſon conſiſtoit principalement en noix ſéches de cocos, noix de Racka, ſucre noir, étain, étoffes & porcelaines de la Chine, cayro, ſacs d'alun, & divers cordages. En vain les Anglois preſſèrent le Capitaine de leur communiquer le Mémoire de toutes ſes marchandiſes. Ils ne purent ni l'obtenir, ni le trouver par toutes leurs recherches. Mais après lui avoir fait reſtituer ce qui lui avoit été pris ſans ordre, l'Amiral ſe crut en droit de prendre lui-même de quoi ſe dédommager d'une partie des pertes que les Portugais lui avoient cauſées à Surate. Il fit tranſporter, du Saint-Nicolas ſur l'Increáſe, quelques bales de ſoie crue de la Chine, pluſieurs caiſſes de girofle & de canelle, avec une certaine quantité de belle cire; foible réparation, dit l'Auteur, pour tous les outrages, & les torts que la Flotte Angloiſe avoit reçus des Portugais.

Il prend lui-même une partie des marchandiſes Portugaiſes.

LA Frégate appartenoit aux Portugais de Chaul, & faiſoit voile pour Ormuz. Sa charge étoit d'environ 60 tonneaux, & ſes marchandiſes conſiſtoient en ris & en tamarins. L'Amiral prit quelques ſacs de ris pour ſa proviſion. Il conſentit à laiſſer paſſer ſur les deux bords Portugais, les Déſerteurs de cette Nation, qu'il avoit reçus à Surate, & qui lui demandèrent volontairement cette faveur. Enſuite ayant fait quelques préſens aux deux Capitaines, [& aux Marchands à qui appartenoit la ſoie qu'il avoit fait tranſporter à ſon bord] il leur accorda la permiſſion de continuer leur courſe.

CET incident avoit interrompu le commerce des Anglois avec Dabul [juſqu'au 1 de Mars]; ce qui n'empêcha point le Gouverneur de les faire avertir que le grand Kafilath, qui avoit paſſé le 6 de Février aux environs de Surate pour ſe rendre à Cambaye, devoit repaſſer le lendemain ou la nuit ſuivante, en retournant à Goa. Les Anglois n'en découvrirent aucune trace. Mais l'Amiral aſſembla ſon conſeil, pour délibérer ſur pluſieurs partis qu'il avoit à choiſir. Il propoſa d'abord de faire voile à Goa, pour demander des réparations aux Portugais; dans le deſſein de ſe faire un droit de leur refus pour éxercer des repréſailles ſur tous les Vaiſſeaux de cette Nation qui tomberoient entres ſes mains. Cette propoſition parut fort raiſonnable à l'Aſſemblée; mais comme c'étoit s'expoſer à des délais, & à des ſubterfuges; en un mot, à quantité

Délibération des Anglois.

Digitized by Google

DOUNTON. 1612.

tité de nouveaux artifices, dont le ſeul effet certain ſeroit de faire perdre un tems qui pouvoit être mieux employé, on conclut qu'il valoit mieux retourner vers la Mer Rouge, non-ſeulement pour tenter de ſe remettre en poſſeſſion de tout ce qu'on avoit perdu, mais par trois autres raiſons, dont la plus foible n'étoit pas ſans force: 1°. Pour ſe dédommager ſur les Sujets du Grand-Mogol, des pertes qu'on avoit eſſuyées dans les Rades de Soually & de Surate. 2°. Pour tirer quelque vengeance de la trahiſon des Turcs à Aden & à Mocka. 3°. Pour garantir ou ſauver du péril le Vaiſſeau Anglois qui devoit arriver dans cette Mer, comme on l'avoit appris de Maſulipatan, par la Lettre du Capitaine Floris. [Malgré les excuſes & les déguiſemens de l'Auteur, il faudroit ici s'aveugler pour donner à l'entrepriſe des Anglois un autre nom que celui de pyraterie. C'eſt une remarque que j'ai faite à l'occaſion du même voyage, dans la Relation précédente.]

Motifs qui les déterminent à retourner dans la Mer Rouge.

(t) Le 5 Février, à ſix heures du matin, la Flotte mit à la voile, en ſuivant la Côte au Nord-Nord-Oueſt. L'Amiral, qui vouloit garder au fond quelques meſures avec les Portugais, étoit bien aiſe de voir le Vaiſſeau de Cochin en ſûreté, & de lui ſervir comme d'eſcorte juſqu'à Chaul contre les Malabares, alors ennemis de la Nation Portugaiſe. Il mouilla l'ancre, le ſoir, à une lieuë de la terre, à ſix de Dabul, & neuf de Chaul.

Le lendemain, ayant remis à la voile avec un vent favorable, la Flotte éprouva de jour en jour qu'elle étoit pouſſée plus loin au midi qu'elle ne devoit s'y attendre ſuivant la direction de ſa courſe, ſur-tout après avoir paſſé l'embouchure du Golphe Perſique. Dounton croit que cette erreur ne peut être attribuée qu'aux Courans, quoiqu'ils ne ſoient pas toûjours ſenſibles. Le 20 de Mars, étant à la vûe de l'Iſle de Sokotora, l'Amiral envoya devant lui Pemberton, dans le Darling, pour s'informer, ſi le Vaiſſeau Anglois qui devoit entrer dans la Mer Rouge, avoit déja paru ſur cette Côte. Pour lui, continuant ſa courſe, [il découvrit l'extrémité occidentale de Sokotora, qui étoit éloignée de 8 lieuës, & qui portoit Oueſt-Sud-Oueſt; Il y vit quatre montagnes de ſable.] Il ſe trouva, le 25 au matin, devant la pointe de Deliſcha; & le jour ſuivant, un calme, dont il fut tout-d'un-coup ſurpris, le força de mouiller l'ancre ſur vingt braſſes de fond, à un mille du roc de Saboyna, pour ſe garantir du Courant, qui l'auroit pouſſé au Nord ſur ce roc. L'abondance de poiſſons, dont la Flotte ſe vit environnée, ſervit à l'amuſement des Anglois. [Entre neuf & dix heures, ils remirent à la voile, avec un vent de Sud, &] le 27, ils paſſèrent les rocs, qui ſont à trois mille au Nord d'Abba Kuria, &, ſuivant le calcul de Dounton, à vingt lieuës Oueſt quart au Sud de la pointe Occidentale de Sokotora. [Ils y trouvèrent ſeize, dix-ſept, & dix-huit braſſes d'eau; & le jour étant venu ils virent l'Iſle d'Abba Kuria.] Le matin du 28, ils ſe trouvèrent à ſept lieuës du Cap de Guardafu, & à neuf du mont Felix. Vers trois heures après-midi, le vent, qui devint contraire, leur fit prendre le parti de jetter l'ancre ſur un fond de ſept braſſes, mais fort rude à un mille & demi du mont Felix. L'amiral reconnut toute cette Côte avec ſa Frégate. Trois Habitans, qui ne ſe firent pas preſſer pour venir à bord, ſe chargèrent d'une Lettre pour le Darling s'il s'approchoit

L'Amiral envoye le Darling à Sokotora.

(t) La 11e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

DOUNTON. 1612.

s'approchoit de la même Côte. Ils apprirent à l'Amiral que trois jours avant ſon arrivée, ils avoient vû paſſer quatre Vaiſſeaux Indiens vers la Mer Rouge.

Il relâche ſur la Côte de l'Arabie heureuſe.

L'ESPÉRANCE de voir paroître le Darling retint l'Amiral à l'ancre juſqu'au 29, & ce délai lui procura des rafraîchiſſemens, qui lui furent apportés de toutes les parties du Canton. Il acheta même, à juſte prix de l'olibanum & diverſes ſortes de gommes Arabiques. Les Habitans le prirent pour un Mahométan, & lui répétèrent pluſieurs fois, qu'ils ne l'auroient pas ſi bien traité s'ils l'avoient cru *Frangbis*; c'eſt le nom qu'ils donnent aux Chrétiens. Enfin ne comptant plus de voir arriver le Darling, on tourna les voiles vers Aden. Le 30, on découvrit la Côte de l'Arabie Heureuſe, qu'on ne perdit plus de vûe que la nuit, juſqu'au 1 d'Avril, que ſe trouvant à dix-huit lieuës d'Aden, on tint Conſeil ſur la ſéparation de la Flotte. Il fut réſolu que le Pepper-Corn demeureroit à croiſer devant le Port d'Aden, pour empêcher les Bâtimens Indiens d'y entrer, & leur faire prendre le parti de s'avancer vers la Mer Rouge, où l'Amiral ſeroit prêt à les recevoir avec le *Trade-Increaſe*, ſa Frégate & les Pinaſſes.

Le Darling apporte des informations à l'Amiral.

LE jour ſuivant, à huit heures du matin, lorſqu'ils étoient prêts de ſe ſéparer, ils trouvèrent le Darling à l'ancre, au deſſus d'Aden, à la diſtance d'environ ſept lieuës. Leur retardement ſur la Côte d'Arabie lui avoit donné le tems de les devancer de deux jours. Pemberton, qui le commandoit, avoit reçu du Roi de Sokotora une lettre que le Capitaine Saris avoit laiſſée au Prince, en paſſant dans ſon Iſle avec trois Vaiſſeaux, le *Clove*, *l'Hector* & le *Thomas*. Quoiqu'il y eût trouvé la Relation des diſgraces que ſes Compatriotes avoient eſſuyées dans la Mer Rouge, il s'étoit obſtiné à ſuivre la même route avec ſes trois Bâtimens, par la ſeule raiſon qu'étant muni d'un Paſſeport du Grand-Seigneur, il ſe flattoit d'être reçu plus favorablement. L'Amiral partit immédiatement avec le Trade-Increaſe, le Darling & la Frégate, laiſſant Dounton à l'ancre pour éxécuter ſes ordres.

Dounton demeure ſeul à croiſer près d'Aden.

LE 3 au matin, Dounton mit à la voile & s'avança au Sud pour donner plus d'étendue à ſes obſervations. Il découvrit bientôt trois Navires [qui alloient à Aden;] mais le vent, qu'il avoit contraire, ne lui permit pas de les joindre; & le tems n'ayant pas changé vers le ſoir, il lui fut impoſſible de jetter l'ancre pendant toute la nuit. Le 4, il s'approcha juſqu'à trois milles d'Aden; & trouvant un fond commode, il y mouilla ſur douze braſſes. [Huit jours qu'il paſſa dans cette ſituation, lui étoient devenus fort ennuyeux, lorſque] le 12 au matin, il apperçut un gros Bâtiment, qui n'épargna rien pour éviter ſa rencontre. L'effort des Anglois pour lui couper le paſſage ne l'auroit point empêché de gagner le Port, s'ils n'euſſent pris le parti de lui lâcher quelques boulets, qui lui firent baiſſer auſſi-tôt ſes voiles. Il envoya ſa Chaloupe, avec quelques Indiens, de qui Dounton apprit qu'ils appartenoient au Samorin de Calecut; & qu'étant partis de cette Ville pour Aden, ils avoient employé quarante jours dans leur voyage. Ils avoient paſſé à Sokotora, & s'étant enſuite arrêtés ſur la Côte du mont Felix, ils avoient vû la Lettre que l'Amiral y avoit laiſſée pour le Darling; [& un Vaiſſeau de Dabul, qui venoit d'Achen.] Leur Capitaine, ou leur Nackada, ſe nommoit *Ibrahim Abba Sinda*. Leur cargaiſon qui étoit de deux cens tonneaux, conſiſtoit, ſuivant leur déclaration, en trois tonneaux de tamarins, deux mille trois cens quin-

Il arrête un Vaiſſeau de Calecut.

taux

taux de ris, quarante bahars de Jagazza ou de ſucre brun, ſept bahars de cardamome, quatre quintaux & demi de gingembre ſec, un tonneau & demi de poivre, & trente & une bales de coton. L'Equipage étoit compoſé de ſoixante-treize perſonnes pour les uſages ſuivans: vingt pour le ſervice des pompes & la manœuvre intérieure, huit pour le gouvernail, quatre pour les mâts & vingt pour les alimens & la cuiſine. Le reſte étoit des Paſſagers, Pélerins ou Marchands. Dounton. 1612.

Comme ils étoient d'une Ville qui n'avoit jamais cauſé de tort aux Anglois, Dounton n'eut aucune envie de les chagriner, & borna ſes demandes à deux barils d'eau qu'ils lui accordèrent volontiers. Cependant, ſur la défenſe qu'il leur fit d'entrer dans le Port d'Aden, ils parurent ſi mécontens, que pour ſe faire obéir, il les menaça de les couler à fond, & de ne leur laiſſer que leur Chaloupe pour ſauver leur vie. Leurs objections continuant encore, il ajoûta que s'ils ne partoient avant qu'il parût quelqu'autre Bâtiment, il ſeroit forcé de les abyſmer, pour empêcher leurs correſpondances avec les Turcs ſes ennemis. Ils ſe déterminèrent enfin à mettre à la voile, mais en portant vers la Côte; de ſorte que les Anglois prirent la réſolution de les ſuivre nuit & jour, de peur qu'ils ne profitaſſent des ténébres pour ſe gliſſer dans le Port. Dounton fait obſerver qu'à chaque Vaiſſeau qui paroiſſoit à la vûe d'Aden, les Turcs ſe hâtoient de donner avis qu'il y avoit un Vaiſſeau de l'Europe ſur leur Côte. Ils avoient voulu rendre le même ſervice au Navire de Calecut; mais quelques Arabes & deux Soldats Turcs qu'ils avoient envoyés dans une Barque, tombèrent comme lui entre les mains des Anglois. Leur frayeur fut égale à leur ſurpriſe lorſque paroiſſant devant le Capitaine, ils le reconnurent pour celui qu'ils avoient traité l'année précédente avec tant de mauvaiſe foi & de barbarie. Ils ſe ſeroient jettés à la nage, s'ils avoient été moins éloignés de la terre, ſur-tout lorſque Dounton leur rappella leur ancienne conduite, avec des reproches de leur injuſtice & de leur cruauté. Cependant, après les avoir effrayés, il leur dit que malgré de ſi juſtes ſujets de reſſentiment, il vouloit leur faire connoître que ſa Nation étoit plus capable d'humanité que les Turcs, & les renvoyer dans leur Ville ſans leur nuire. Ils partirent fort ſatisfaits, en promettant d'apporter des vivres & des rafraîchiſſemens. En effet, ils envoyèrent une Barque chargée de poiſſon, qui devoit être ſuivie le lendemain de beaucoup d'autres proviſions. Mais le Pepper-Corn étant alors à la ſuite du Bâtiment de Calecut, ils n'ôſèrent ſe hazarder ſi loin pour le joindre.

Sa conduite à l'égard de ce Bâtiment.

Traitement qu'il fait à quelques Turcs.

Le 14 au matin, Dounton découvrit un autre Vaiſſeau de la même grandeur, qui s'avançoit auſſi vers Aden. L'ayant forcé de mettre à l'ancre, il s'en fit amener quelques Indiens, tandis qu'il faiſoit faire la viſite de leurs marchandiſes. Il apprit d'eux qu'ils étoient de *Pormean*, Ville peu éloignée de Kuts-Nagone (v) & Tributaire du Grand-Mogol, qui avoit maltraité la Nation Angloiſe, Le Capitaine étoit Banian. Dounton, ſans prendre la peine d'éxaminer plus long-tems leur Commiſſion, [dans la crainte que d'autres Vaiſſeaux qui pourroient arriver ſur ces entrefaites, ne profitaſſent de l'occaſion pour s'échaper,] fit enlever quelques bales [des Marchandiſes dont il

Divers Bâtimens arrêtés par les Anglois.

(v) C'eſt un lieu dans la preſqu'Iſle de Guzarate, & peu éloigné de ſa pointe Occidentale.

DOUNTON. 1612.

il avoit beſoin, & quant à celles] de coton & de calicos, [qui faiſoient la plus précieuſe partie de leur cargaiſon,] [il différa juſqu'au lendemain à les examiner,] [& leur accorda la liberté de porter le reſte aux Turcs.] Cette violence n'empêcha point que le même jour Maharim, Aga d'Aden, ne lui envoyât, par quatre Arabes, un préſent d'œufs, de poules & de fruits. Mais il ne daigna pas même le regarder. Après avoir laiſſé pendant quelques momens les Meſſagers ſans leur répondre, il leur déclara que c'étoit le reſſentiment des outrages que ſa Nation avoit reçus des Turcs qui l'avoit ramené dans cette Mer, pour en tirer vengeance par tous les chagrins qu'il trouveroit l'occaſion de leur cauſer; qu'étant ſi éloigné de vouloir mériter leurs faveurs, il mépriſoit auſſi leurs artificieuſes politeſſes; enfin qu'ayant égorgé les Anglois lorſqu'ils étoient venus chez eux avec la qualité d'amis, ils n'en devoient point attendre des témoignages d'affection, lorſqu'ils venoient avec le deſſein de ſe venger. A l'égard du préſent, il conſentit que ſes gens le priſſent pour leur uſage, mais en payant la valeur; afin qu'ils ne s'engageaſſent à rien par une autre acceptation. Il en uſa de même pour des rafraîchiſſemens de poiſſons qui lui furent envoyés; c'eſt-à-dire, que faiſant payer tout ce que les Turcs lui apportoient, il les retenoit encore pour manger avec ſes gens une partie de ce qu'ils avoient apporté.

Fierté de Dounton à l'égard des Turcs.

LE 26, il apperçut au Sud d'Aden un Bâtiment qui faiſoit voile vers l'Eſt. La Pinaſſe qu'il envoya auſſi-tôt à ſa pourſuite, le lui amena dans l'après-midi. C'étoit une Jelbe de Xaer ou Schaer, [dans laquelle il y avoit pluſieurs Pélerins de la Mecque, & qui étoit] chargée de grains, d'opium & d'autres commodités. [Il en tira ce qui convenoit à ſes beſoins; & s'il le paya, comme il affecte de le répéter, il y a peu d'apparence que le payement répondît à la valeur des marchandiſes.] [Le 27 il vit une Jelbe, entre le rivage & lui. La Pinaſſe lui donna la chaſſe, mais il la laiſſa continuer ſa route, lorſqu'on la reconnut pour une de celles qui avoient déja paſſé dans le même endroit quelques jours auparavant. Le 28 au matin, il mit à la voile & croiſa devant Aden, par un vent d'Eſt.] Le 29, il vit tomber entre ſes mains deux grandes Barques qui venoient d'une Ville des Abyſſins, nommée *Bandar Zeada*. Leur cargaiſon, en marchandiſes, n'étoit compoſée que de nattes; mais elles portoient auſſi ſoixante-huit moutons à groſſe queuë, qu'il acheta, [ſans conſulter apparemment ceux à qui il en fit agréer le prix.

Il abandonne Aden pour ſe rendre aux Détroits.

IL ne paroît pas que dans ces petites expéditions, le Pepper-Corn eut répondu fort avantageuſement aux eſpérances de l'Amiral.] Mais le vent devint ſi favorable pour gagner les Détroits, que Dounton ne pouvant réſiſter à l'occaſion, tourna ſes voiles vers Bal-al-Mandel. Après avoir découvert à dix heures du matin la Côte d'Abyſſinie, qui ſe préſente dans l'éloignement avec l'apparence d'une Iſle, il porta au Nord-Oueſt vers les Détroits, dont il ſe jugea éloigné d'environ dix lieuës; &, vers quatre heures après-midi, il commença diſtinctement à les appercevoir. Ayant jetté l'ancre à l'entrée pour y paſſer la nuit, il vit arriver, le jour ſuivant, un petit Vaiſſeau dont ſa Pinaſſe ſe ſaiſit ſans réſiſtance. Le Nackada qui lui fut amené, ſe déclara Sujet du Grand-Mogol, & parti d'une Ville nommée *Larri*, ou *Louri Bandur*, à l'embouchure de la rivière de Sinde. Il en tira pluſieurs bales d'étoffes précieuſes, de l'huile & du beurre pour l'uſage de ſon propre Vaiſſeau, après quoi il lui laiſſa la liberté de continuer ſa courſe vers Mocka.

Diverſes priſes qu'il y fait.

Mais

Mais à peine avoit-il fait transporter des marchandises qui lui coûtoient si peu, qu'il vit paroître, à l'Est du Détroit, un Navire de deux cens tonneaux, immédiatement suivi d'un autre Bâtiment beaucoup plus gros, dont le grand mât avoit quarante-trois (x) *verges* de longueur. Ces deux Vaisseaux n'ayant été découverts que de fort près, parce qu'ils étoient cachés par la situation de la terre, le premier, qui avoit pour lui le vent & la marée, passa si légèrement, que Dounton n'ayant pû le couper, fut réduit à lui donner la chasse par derrière. En le suivant d'assez près, Dounton le reconnut pour le Vaisseau de Mahammed de Dabul, l'ami des Anglois. C'étoit perdre l'espérance d'en faire sa proye. Cependant il se ressouvint de la fierté de ce Nackada, qui avoit refusé de visiter l'Amiral Anglois sur son bord, pendant le séjour qu'il avoit fait à Mocka & à Dabul, & cette pensée lui auroit fait souhaiter de pouvoir exercer sur lui quelque autorité. Mais, le Navire ayant trop d'avance, il se contenta de lui envoyer une volée de canon, dans la crainte de manquer aussi celui qui le suivoit. En effet, celui-ci, qui avoit vû les Anglois attachés à la poursuite du premier, jetta l'ancre aussi-tôt, avec l'espérance de pouvoir s'échapper à la faveur des ténèbres. La nuit n'étoit pas éloignée; mais c'étoit dans la même idée que Dounton avoit abandonné son autre chasse; de sorte que s'étant bientôt rapproché, il n'eut point de peine à se saisir d'une proye qu'on ne pensoit point à lui disputer. S'il y a quelque chose d'étonnant dans cette multitude de prises, c'est la facilité avec laquelle on voit abandonner aux Indiens leurs Vaisseaux & leurs marchandises. Ce dernier Bâtiment que les Anglois avoient pris pour un Navire de Diu, étoit de *Kuts-Nagone*, chargé de coton, de calicos, de beurre & d'huile. Dounton, qui vouloit se donner le tems de le visiter, fit passer sur son bord les principales personnes de l'Equipage; & le conduisant sur la Côte d'Arabie, dans un lieu parsemé de basses, il attendit le matin pour ne laisser rien échapper à ses observations. Les richesses qu'il en tira, furent la plus grande partie des étoffes, avec quelques provisions d'huile & de beurre. [Cependant comme il étoit naturel qu'il rendît en échange quelques marchandises Angloises, ne fut-ce que pour faire place sur son bord à tant de richesses dont il s'étoit déja saisi, il fut surpris de voir rejetter ses offres aux Indiens, sous prétexte qu'ils n'avoient aucun usage à faire des marchandises qu'il vouloit leur faire accepter. Ce qui n'étoit apparemment dans ces Infidelles qu'un effet de leur dépit ou de leur haine, ne laissa pas de tourner à leur avantage, par le scrupule que Dounton se fit de prendre leur bien sans aucune sorte de compensation.] Il leur rendit quelques bales, avec une partie de leur beurre & de leur huile; après quoi remettant sur leur bord les Pélerins & les Passagers qu'il en avoit fait sortir, il leur donna une Lettre pour l'Amiral, dans la persuasion qu'ils ne manqueroient pas de le rencontrer. Mais avant leur départ les Anglois apperçurent une Jelbe, qui venoit vers eux de Bal-al-Mandel, & que leur seule chaloupe arrêta. Le Patron apprit au Capitaine qu'il appartenoit à Bandar Zeada, Ville de la Côte d'Abyssinie, éloignée d'une demie journée à l'Oüest de Bandar Kassum; qu'il alloit à Mocka avec des nattes; que rangeant la Côte

Dounton. 1612.

Il manque un grand Vaisseau.

Il en prend un beaucoup plus grand.

Scrupule de Dounton.

(x) Mesure Angloise, qui revient à l'aune de France. R. d. T.

DOUNTON. 1612.

Côte au paſſage du Détroit il avoit appris d'un homme du Canton que l'Amiral Anglois s'étoit retiré dans la Baye d'Aſſab avec huit ou neuf Vaiſſeaux Indiens, & lui avoit laiſſé une Lettre pour le Capitaine Dounton; mais qu'il ne vouloit la remettre à perſonne, parce qu'eſpérant que Dounton retourneroit au Détroit, il comptoit d'en recevoir une récompenſe. Sur cet avis, le Capitaine mit à la voile le même jour; mais le vent, qui changea tout-d'un-coup, l'obligea de remettre à l'ancre (y). Comme il ſe diſpoſoit à partir le jour ſuivant, il vit arriver, dans une Pinaſſe, Gilles Thornton, Lieutenant de l'Increáſe, qui venoit le féliciter de la part de l'Amiral ſur ſon heureuſe arrivée, & l'informer que la Flotte étoit effectivement dans la Baye d'Aſſab avec celle de Saris & quantité de Vaiſſeaux Indiens dont les deux Flottes Angloiſes s'étoient ſaiſis. Il lui nomma le *Rehemi*, de cinq cens tonneaux; le *Haſſani*, de ſix cens; le *Mahmudi* de Surate, de cent cinquante; le *Sallamita*, de quatre cens cinquante; le *Kadri*, de deux cens; l'*Azum Khani*, de deux cens; tous Bâtimens de Diu; outre trois Vaiſſeaux Malabares, de deux à trois cens; le *Kadri*, de Dabul, de quatre cens, & le grand Navire de Cananor. Dounton ayant levé l'ancre auſſi-tôt, Thornton ajoûta qu'il lui ſeroit difficile de gagner aſſez promptement la Baye d'Aſſab, pour aſſiſter à la réception du Roi de *Rahita*, qui devoit venir le même jour au rivage avec ſa Nobleſſe & ſes Gardes, & que les deux Généraux Anglois ſe propoſoient de traiter magnifiquement. En effet le Pepper-Corn n'entra dans la Baye qu'au retour des deux Généraux, qui revenoient ſouper enſemble ſur l'Increáſe. Dounton apprit d'eux que par une convention mutuelle ils étoient venus à Aſſab pour y faire l'échange de toutes leurs marchandiſes Angloiſes contre les richeſſes Indiennes dont ils s'étoient ſaiſis; [ou, ſi l'on veut des termes plus clairs, pour y faire enſemble le partage de leur proye.]

Dounton apprend des nouvelles de l'Amiral.

Il en reçoit directement par un député, & le rejoint à Aſſab.

PENDANT que toutes les forces des Anglois étoient raſſemblées dans cette Baye, le Gouverneur de Mocka leur envoya *Mammi*, un de ſes principaux Officiers, & quelques autres Turcs, pour capituler avec l'Amiral; c'eſt-à-dire, pour lui demander à quoi ſe borneroient enfin les ſatisfactions qu'il continuoit d'exiger. Sir Henri inſiſtant ſur cent mille piéces de huit, les Députés le prièrent de leur accorder du tems, pour faire connoître ſes prétentions au Bacha de Zenan. Lorſqu'ils furent partis, les deux Généraux Anglois détachèrent chacun un Vaiſſeau de leurs Flottes, le Darling & le Thomas, pour les envoyer à Tekou. Sir Henri congédia le même jour l'Azum Khani, en faveur de Schermal, Scha Bandar de Mocka, à qui ce Navire appartenoit.

Propoſitions du Gouverneur de Mocka.

LE 30, tandis que tous les Officiers des deux Flottes étoient à dîner ſur l'Increáſe, où ils s'étoient aſſemblés pour le Conſeil, on vit arriver de Mocka le Scha Bandar, avec Manci & un Aga, députés tous trois par le Gouverneur, pour conférer avec l'Amiral Anglois. Le trouvant déterminé à ne rien rabattre de ſes prétentions, ils lui demandèrent la liberté d'entretenir particuliérement les Capitaines des Vaiſſeaux Indiens. L'Amiral pénétra leur deſſein, qui étoit de faire entrer ces Capitaines dans le payement d'une partie

Adreſſe des Turcs pour ſe diſpenſer du payement.

(y) La 12e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

tie de la ſomme; & loin de nuire à leurs vûes, il fit dreſſer ſur le rivage une Tente pour leur conférence. Mais les Nakadas, qui avoient eux-mêmes des plaintes à faire contre les Turcs, & qui ne craignoient plus que leur ſort pût empirer entre les mains des Anglois, fermèrent l'oreille à toutes ſortes d'inſtances & de propoſitions. Il fut impoſſible aux Députés de déguiſer leur chagrin. Cependant ils promirent encore à l'Amiral de lui faire ſçavoir la réponſe du Bacha, auſſi-tôt que leur Gouverneur l'auroit reçue. Les Anglois s'occupèrent, juſqu'au neuf de Juin, à choiſir entre les richeſſes Indiennes celles qui leur convenoient le mieux, à les nettoyer, les embaler, en faiſant tranſporter à leur place différentes parties de leurs propres marchandiſes qu'ils donnoient en échange. Dounton. 1612.

Le 11, Sir Henri Middleton, avec l'Increaſe, & le Capitaine Saris avec le Clove & l'Hector, quittèrent la Baye d'Aſſab pour retourner dans la Rade de Mocka. Ils menèrent comme en triomphe tous les Vaiſſeaux Indiens qu'ils avoient dépouillés; & le Pepper-Corn reſta ſeul dans la Baye, avec un petit Bâtiment de Surate, nommé le *Jungo*, dont les échanges n'étoient point encore achevées. Après cette opération, [il mit à la voile le lendemain; mais le vent & la marée lui ayant été contraires, il fut obligé de jetter l'ancre à trois lieuës de la Rade, le 13] il rejoignit la Flotte, qui attendoit impatiemment la réponſe des Turcs à la vûe de leurs propres murs. Comme il s'étoit paſſé plus d'un mois depuis qu'ils l'avoient fait eſpérer, & qu'abuſant de la patience des Anglois, ils ne paroiſſoient occupés qu'à décharger un Vaiſſeau de Kuts-Nagone, qui avoit trouvé le moyen d'échapper aux deux Flottes, Sir Henri prit la réſolution de troubler du moins leur travail juſqu'à l'arrivée de la réponſe du Bacha. Il fit avancer le Capitaine Dounton, avec ordre de leur envoyer quelques volées de ſon artillerie, qui les forcèrent bientôt de ſe retirer. Les Anglois rentrent dans la Rade de Mocka.

Après avoir encore attendu juſqu'au 26, les deux Généraux Anglois ne pouvant plus réſiſter à leur indignation, ſe rendirent à bord du Mahmudi de Dabul, où ils firent aſſembler tous les Nakadas des autres Vaiſſeaux Indiens. Là, Sir Henri, après avoir répété les juſtes ſujets de plaintes qui l'animoient contre les Turcs, déclara ouvertement que tout ſatisfait qu'il croyoit être pour les injures qu'il avoit reçues dans l'Inde, il ne permettroit point aux Indiens de commercer dans la Mer Rouge avant qu'il eût reçu la ſatisfaction qu'il éxigeoit du Bacha; & que ſa réſolution étoit, par conſéquent, d'emmener avec lui tous leurs Vaiſſeaux hors de cette Mer, pour faire du moins perdre aux Turcs le profit du commerce de cette année. En effet il ne lui reſtoit plus d'autre moyen de leur nuire. Mais les Nakadas n'étoient pas diſpoſés à retourner chez eux avec leurs marchandiſes, ſans avoir tiré aucun fruit de cette Mouſſon. Ils propoſèrent à l'Amiral une autre ſorte de compoſition, qui ſeroit de payer une ſomme pour chaque Vaiſſeau, & d'acheter ainſi la liberté du commerce. [Peut-être n'avoit-il pas d'autre vûe que de les amener à cette réſolution. Il ſe fit preſſer néanmoins pour y conſentir; mais] dès le même jour il convint avec Mir Mohammed Takkey, Nakada de Zehemi, pour la ſomme de quinze mille piéces de huit. Tous les autres Vaiſſeaux conſentirent à ce Traité. Une partie de la ſomme ayant été payée le 6 d'Août, Saris fit partir immédiatement Towtſon, ſon Vice-Amiral, avec l'Hector, & ne remit à le ſuivre que juſqu'au 13. Sir Henri & Dounton abandonnèrent Déclaration de l'Amiral Anglois aux Capitaines Indiens.

Accommodement entre les Anglois & les Indiens.

DOUNTON. 1612.

bandonnèrent auſſi la Rade de Mocka, trois jours après, & repaſſèrent les Détroits dès le lendemain. [Le 19, ils furent à 8 lieuës d'une grande montagne qui eſt ſur les côtes d'Arabie. Toute la nuit, & l'après-midi du lendemain, le vent fut ſi variable qu'ils avancèrent très peu. Le 21 au matin, ils s'apperçurent que le vent contraire leur avoit fait perdre au moins deux lieuës à l'Eſt. Mais un vent frais s'étant levé avec le ſoleil, ils trouvèrent à midi qu'ils avoient fait près de 9 lieuës Eſt-Sud-Eſt; le ſoir ils furent à 7 lieuës d'Aden, qu'ils avoient au Nord-Nord-Eſt. Le 22, depuis quatre heures du matin juſqu'au coucher du ſoleil, ils firent quinze lieuës, & alors ils eurent Aden au Nord-Oueſt moitié au Nord, & à cinq lieuës de diſtance. Le 23, ils découvrirent les Côtes d'Abyſſinie, dont ils étoient éloignés de quinze lieuës. Le 26 ils furent retardés par un Courant qui les portoit au Sud, pendant qu'ils faiſoient route du côté du Nord.]

Les deux Flottes Angloiſes ſortent de la Mer Rouge.

ILS n'arrivèrent que le 29 à la hauteur du Cap de Guardafu (z). Enſuite, ayant tourné leurs voiles vers l'Inde, ils ſe trouvèrent le premier de Septembre, à 13 degrés 35 minutes de latitude, trompés ſouvent dans leur courſe par l'action continuelle des Courans. La pluie fut continuelle pendant les huit jours ſuivans. Le 12, ils apperçurent pluſieurs ſerpens, qui nageoient ſur la ſurface de l'eau; ce qui n'arrive guères dans les tems orageux, & qui marque toûjours dans ces mers, qu'on n'eſt pas éloigné de la terre. Le 13, ils en découvrirent encore un plus grand nombre, & le fond ſe trouva de cinquante-cinq à quarante braſſes. Enfin, le 14, au lever du Soleil, ils reconnurent la terre, qui leur parut fort haute, à la diſtance d'environ ſeize lieuës. Ils portèrent Eſt quart au Sud juſqu'à quatre heures après-midi qu'ils découvrirent plus diſtinctement la Côte à huit lieuës. Ayant pris le parti de la ſuivre, ils trouvèrent aſſez long-tems l'eau épaiſſe & bourbeuſe, avec quelques taches claires par intervalles. La profondeur en portant Eſt quart au Sud étoit de vingt à trente braſſes; mais vers le Sud, ils ne la trouvoient que de ſeize à vingt-cinq.

Elles prennent leur courſe vers l'Inde.

LE 15, ils ceſſèrent d'appercevoir des ſerpens. Le 16, en continuant de ſuivre la Côte de Malabare, ſur vingt & ſeize braſſes de fond, ils ſe trouvèrent au milieu du jour à l'Oueſt d'une haute montagne, qui s'avance en pointe dans la Mer, & qui eſt entourée de terres baſſes. Au côté du Sud, on découvre une Baye. La plus haute partie de la montagne eſt à 12 degrés 10 minutes de latitude; & cette poſition fit juger aux Anglois que ce devoit être la terre de Magiſilan. Le lendemain, ils eurent le vent ſi contraire avec un tems ſi ſombre & ſi pluvieux, qu'ils perdirent pendant quelques heures la compagnie de l'Amiral; mais l'ayant retrouvé avant-midi, ils portèrent directement au Sud. Le 18, la terre ſe couvrit d'un brouillard ſi épais, que pendant tout le jour ils ne purent l'appercevoir. Le fond étoit toûjours entre vingt-cinq & vingt-neuf braſſes. Le 19, ils furent pouſſés par un vent Sud-Oueſt, à quatorze lieuës de la terre, où ils ne trouvèrent pas de fond à moins de quarante braſſes. [Le 20, par un beau tems ils eurent le vent variable,

(z) *Angl.* Le 29 ils virent une Terre, qu'à cauſe de ſa hauteur, ils prirent d'abord pour les côtes du Cap de Guardafu, mais bientôt ils la reconnurent pour la même terre qu'ils avoient vûe le jour précédent; ce qui prouve qu'ils avoient été fort trompés par les Courans, qui ſuivant les obſervations du Capitaine, portent au Sud-Oueſt. R. d. E.

Digitized by Google

ble, & pendant tout le jour ils furent ſur 44 ou 45 braſſes d'eau, fond limoneux. Le 21, ils eurent peu de vent juſqu'à trois heures de l'après-midi ; mais alors le vent s'étant mis au Nord-Nord-Oueſt, ils avancèrent de ☞façon que] le 22, ils découvrirent avant-midi le Cap de Comorin, [dont les Côtes, ſuivant les obſervations du Capitaine, s'étendent au Sud-Eſt.] Le jour ſui-☞vant, ils aperçurent la terre haute qui eſt [à 18 lieuës] à l'Eſt de ce Cap [& qui s'étend Nord-Nord-Oueſt.] Le 24, ils eurent la vûe de Ceylan; & le 26 ils en reconnurent la pointe méridionale, qui porte le nom de Cap de Galle. Sa latitude eſt de 5 degrés 40 minutes. Ils continuèrent leur courſe Eſt-Sud-Eſt, avec un vent qui ne ceſſa point de ſe ſoûtenir entre Sud-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt. La pluie les abandonna ſi peu, qu'une partie de leurs grains ſe trouva corrompue par ☞l'humidité, [& qu'ils eurent plus de vingt piéces de Calicos pourries.]

DOUNTON. 1612. Cap de Comorin.

(a) Enfin le 19, à trois heures après-midi, ils jettérent l'ancre dans la Rade de Tékou, où ils trouvèrent le Darling, qui y étoit arrivé dès le mois de Juillet, Pemberton qui le commandoit, avoit eu le chagrin d'y perdre trois de ſes Marchands & trois Matelots. Le reſte de ſon Equipage étoit accablé de maladies. Il s'étoit trouvé peu de poivre dans l'Iſle, avec peu d'eſpérance d'en recueillir davantage juſqu'à la ſaiſon ſuivante, qui ne devoit arriver qu'aux mois d'Avril & de Mai. D'ailleurs les guerres civiles mettoient un fâcheux obſtacle au commerce. Le *Thomas*, Vaiſſeau de Saris, étoit auſſi dans le même Port: il étoit revenu depuis peu de Priaman, où il ☞n'avoit pas mieux réuſſi que le Darling à Tékou. [Ils y apprirent des bonnes nouvelles de David Middleton, & le Capitaine Caſtleton, qui étoit arrivé-là quelque tems avant eux, les informa qu'on attendoit quinze bâtimens Hollandois chargés de Munitions, & deux François qui venoient pour négocier. Cette nouvelle diſſipa les eſpérances qu'ils avoient conçues de ſe dédommager de tout ce qu'ils avoient ſouffert dans leur voyage.]

Les Anglois arrivent à Tekou; ils y retrouvent le Darling.

Le 22, Sir Henri peu ſatisfait de cet endroit, mit à la voile ſur le Pepper-Corn, pour ſe rendre à Bantam, & laiſſa l'Increaſe à Tékou, ſous le commandement de Dounton, pour y demeurer juſqu'au 16 du mois ſuivant. Cette Ville devint fort déſerte au mois de Novembre, par l'ordre que tous les Habitans reçurent le 2 de ſe rendre à l'Armée. Raja (b) Buncha (c'étoit ✠le nom de leur Prince) étoit en guerre contre un Raja voiſin, [dont l'Auteur vante le courage & l'habileté, ſans nous apprendre quelle étoit la cauſe de leur diviſion.] Le 20, après avoir trouvé beaucoup de mauvaiſe-foi dans les ☞Négocians du Pays qui avoient livré du poivre aux Anglois, [& qui y avoient mis des petits ſacs de ris, & même des pierres pour en augmenter le poids,] Dounton ſortit du Port à la clarté de la Lune, avec un vent Nord-Eſt. Il eut beſoin de beaucoup de précautions, pour éviter deux rocs fort connus, qui ſont à trois lieuës de l'Iſle; l'un Sud quart à l'Oueſt, l'autre Sud quart à l'Eſt; & qui ne ſont jamais ſans danger, quoique dans l'eſpace ✠qui les ſépare le fond ſoit par-tout de vingt-ſix braſſes. [Les mêmes vents qui ſont favorables pour ſortir du Port, & les Courans, dont la violence eſt preſque toûjours égale, expoſent les Vaiſſeaux à ſe briſer contre l'un ou l'autre

L'Amiral part pour Bantam ſur le Pepper-Corn.

Dounton part après lui; dangers qu'il eſſuye.

(a) La 13e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(b) *Angl.* Raja Bûneſû, ou Booneſoo. R. d. E.

Digitized by Google

Dounton. 1612.

tre de ces deux écueils.] [Les Anglois furent fort ſurpris quand malgré la manœuvre qu'ils avoient faite, pour aller au Sud-Oueſt, quart à l'Oueſt, ils ſe trouvèrent tout-d'un-coup ſur quatre braſſes d'eau, & s'apperçurent que leur Vaiſſeau étoit arrêté ſur un Rocher. Ils y reſtèrent près de deux heures; & ils firent tous les efforts poſſibles pour ſe tirer de ce péril.] Heureuſement pour Dounton, le tems devint ſi calme & la mer ſi tranquille, que la ſeule action du Courant le mit bientôt en ſûreté; &, pour comble de bonheur, un vent frais d'Oueſt, qui ſe leva auſſi-tôt, l'éloigna tout-d'un-coup des deux rocs. Il jetta l'ancre à deux milles, pour attendre ſa Chaloupe, qui apportoit quelque reſte de marchandiſe après lui; mais il reconnut la faveur du Ciel dans le parti qu'il avoit pris de s'arrêter, lorſque profitant de cet intervalle pour viſiter ſon Bâtiment, il découvrit une voie d'eau, que la précipitation de l'Amiral à partir pour Bantam lui avoit fait négliger. Le mal, qui parut d'abord aſſez léger, augmenta tout-d'un-coup avec tant de violence, que tout l'Equipage fut aſſemblé pour délibérer ſur une ſituation ſi preſſante. On conſidéra le danger ſous pluſieurs faces. Premièrement, l'ouverture étoit déja ſi grande, qu'elle employoit continuellement un grand nombre de perſonnes, dont le travail n'empêchoit pas l'eau de gagner avec beaucoup de vîteſſe. 2°. Le Vaiſſeau étant ſans fer, on ne trouvoit rien qui pût ſuppléer à la chaîne de la pompe, qui s'étoit déja briſée pluſieurs fois; & l'eau d'ailleurs commençoit à s'élever avec tant de force qu'il paroiſſoit impoſſible de porter le travail au bas des pompes. 3°. La plus grande partie de l'Equipage étoit dans un état de foibleſſe & de langueur, cauſée par la mauvaiſe qualité des alimens, qui ne permettoit pas d'en eſpérer beaucoup de ſecours. 4°. La bonté du Vaiſſeau & la richeſſe de ſa Cargaiſon méritoient toutes ſortes de ſoins pour le conſerver. Enfin le naufrage de l'Aſcenſion, les infortunes de Sharpey, & les mauvais procédés de ſon Equipage, étoient des exemples capables d'allarmer.

Dounton eſt forcé de retourner à Tekou.

Après avoir peſé des raiſons ſi fortes, Dounton jugea que le ſeul parti qu'il eut à prendre étoit de retourner à Tekou, pour s'y procurer des ſecours qu'il ne pouvoit eſpérer au milieu des flots. Le vent ſeconda ſes intentions. Ayant abordé au rivage vers la fin du jour, avec une peine incroyable à faire jouër continuellement les deux pompes, il n'eut rien de preſſant que de ſoulager le Vaiſſeau en déchargeant une partie de ſa cargaiſon. La réparation des voies d'eau dura juſqu'au 8 de Décembre; après quoi l'Increaſe remit à la voile, avec la précaution de ſe faire précéder par ſa Chaloupe pour ſortir du Port. Les deux rocs furent évités d'autant plus heureuſement que la Mer étant fort tranquille, les gens de la Chaloupe eurent peine à les appercevoir. [Comme on s'étoit éloigné de l'Iſle par un vent frais de Nord-Nord-Eſt, & enſuite de Nord-Nord-Oueſt, & qu'ainſi on avoit dû faire route vers le Sud-Sud-Oueſt, & Sud quart à l'Oueſt, on ſe crut près du Roc contre lequel on avoit donné auparavant. Cela fut cauſe qu'on avança encore avec plus de précaution.] On porta enſuite, pendant toute la nuit, au Sud, & au Sud quart à l'Oueſt, avec un petit vent frais, qui rendit la navigation fort légère. Le lendemain au lever du Soleil, on ſuivit directement le Sud-Oueſt quart au Sud, l'eſpace d'environ dix lieuës, après leſquelles on découvrit du même côté quelque partie d'une grande Iſle, & l'on recommença à porter au Sud. La pluie & l'orage furent terribles la nuit ſuivante; ce qui n'empêcha point de faire huit lieuës avant le jour; & la clarté du Soleil naiſſant fit découvrir la hau-

Il ſe remet en mer.

te

te terre de Sumatra, à vingt lieuës de distance, [du côté de l'Est; & en même-tems on avoit, à huit lieuës au Sud-Est, la partie de l'Isle qu'on avoit vue le jour auparavant.] La latitude, à midi, étoit de 2 degrés 11 minutes du Sud. On arriva le 20 à Pulo Panian. Dounton. 1612. Pulo Panian.

Sir Henri Middleton, que la nécessité de radouber le Pepper-Corn avoit arrêté dans cette Isle, n'eut pas moins d'inquiétude en apprenant le malheur qui étoit arrivé à l'Increase, que de satisfaction à la vûe de ce précieux Vaisseau. Il assembla aussi-tôt le Conseil pour délibérer sur les moyens de le garantir du même danger. Le résultat fut qu'il devoit être fortifié & caréné avant que de retourner en Europe. Mais comme cette entreprise demandoit beaucoup de tems, on résolut aussi de renvoyer immédiatement le Pepper-Corn en Angleterre, pour donner quelque satisfaction à la Compagnie. La séparation des deux Vaisseaux devint funeste à Sir Henri qui mourut le 24 de May à *Machian*, du chagrin d'avoir vû échouër le sien & d'avoir perdu une partie de son Equipage. On lira cette triste avanture dans les Relations de Floris & de Saris. Dounton rejoint l'Amiral dans cette Isle.

Ainsi, Dounton, après avoir achevé de charger le Pepper-Corn à Pulo Panian, mit à la voile pour l'Europe le 4 de Février. Il mouilla le 10 de Mai dans la Rade de Saldanna, où il s'attendoit de trouver tous les Bâtimens Anglois qui étoient partis de l'Inde pour reprendre la même route. Mais il n'y trouva que l'Hector & le Thomas, deux Vaisseaux du Capitaine Saris, & l'*Expédition*, commandé par le Capitaine Newport, qui étoit parti de Londres depuis six semaines, pour le douzième voyage de la Compagnie. Le Thomas & l'Hector devant lever l'ancre dans peu de jours, Dounton aima mieux se priver des rafraîchissemens & du repos, qu'il étoit venu chercher dans la Baye, que de manquer l'occasion de retourner avec eux. [Il se contenta de se pourvoir d'eau, avec toute la diligence possible,] Ils levèrent l'ancre le 15, tandis que l'Expédition alloit doubler le Cap de Bonne-Espérance, pour relâcher dans sa course au Golphe Persique, où il devoit laisser Sir Robert Sherly & Sir Thomas Powell avec leurs femmes. 1613. Le Pepper-Corn est renvoyé en Angleterre. Vaisseaux qu'il trouve dans la Baye de Saldanna.

Les vents contraires retardèrent long-tems cette nouvelle Escadre, & la poussèrent ensuite vers le Sud. Le Pepper-Corn, qui étoit bon voilier, profita si adroitement des premiers souffles dont il put tirer le moindre avantage, que laissant les deux autres fort loin derrière lui, il les perdit enfin de vûe; [Pour les rejoindre, il fit voile vers le Sud, &, se rapprocha de terre, il les attendit inutilement jusqu'au 19. Ce jour-la il se trouva à dix-sept lieuës de Saldanna. Le tems étoit fort couvert & il resta tel pendant les trois jours suivans.] Le 6 Juin, étant à la hauteur de la pointe du Nord-Est, il s'approcha de l'entrée de la Baye, dans le dessein d'y jetter l'ancre pour les attendre. Mais il y apperçut deux Caraques Portugaises, dont le premier mouvement d'une juste défiance ne lui permit pas d'approcher. Il tint quelque tems contre le vent, pour délibérer sur les périls de cette rencontre. Cependant il prenoit la résolution d'en courir les risques, persuadé que les Portugais ne le croiroient pas seul; lorsqu'il se sentit entraîné par les Courans avec tant de violence, qu'il n'y trouva pas d'autre reméde que de tourner sa proue vers l'Angleterre. Il perdit ainsi la double espérance de rafraîchir ses gens, qui étoient accablés de maladies, & de rejoindre le Thomas & l'Hector. Le 15 & Il rencontre deux Caraques Portugaises.

DOUNTON. 1613. le 16, il eſſuya des pluies d'une groſſeur ſurprenante. Le 18, il paſſa la Ligne.

[LE reſte de ſa navigation n'auroit eu que de l'agrément, avec le plus beau tems du monde & la flateuſe idée d'une riche cargaiſon, ſi le ſcorbut & d'autres maladies n'euſſent continué de troubler l'Equipage.] Le 10 de Septembre, après avoir doublé les Caps d'Eſpagne, le vent devint ſi difficile à gouverner, que Dounton n'eſpérant point de pouvoir aborder dans aucune partie Méridionale de l'Angleterre, dirigea ſa courſe au Nord-Eſt, pour gagner Milford-Haven dans le Pays de Galles, d'où il ſe promettoit plus de facilité à donner de ſes nouvelles à la Compagnie. Le lendemain, à cinq heures après-midi, on découvrit tout à la fois la Côte de Galles & celle d'Irlande, qui ſe préſente par une haute montagne entre Wexford & Waterford. On paſſa la nuit à l'ancre, dans la crainte d'être jetté contre les rocs, par un vent qui étoit encore devenu plus impétueux. Il continua, le jour ſuivant, avec tant de furie, que perdant toute eſpérance de pouvoir s'approcher de Milford Haven, Dounton ſe détermina tout-d'un-coup à ſe réfugier dans la Rivière de Waterford. Le 13 au matin, il reconnut la Tour de Whooke, ſeule marque à laquelle on diſtingue cette Rivière, qui n'en eſt qu'à trois lieuës. A huit heures, on apperçut une petite Barque, qui ſortoit de la Rivière, à qui l'on fit ſigne de venir à bord. C'étoit une Barque Françoiſe, qui alloit à Wexford, & que le Capitaine louä pour aller porter la nouvelle de ſon arrivée au Commandant du Fort de Dunganon, parce que l'entrée du Canal étant fort étroite, il craignoit que ſon Vaiſſeau ne ſouffrît du moindre retardement, s'il étoit forcé de jetter l'ancre. A midi, il remonta la Rivière juſqu'au lieu qui ſe nomme *Paſſage*, où il trouva un Pêcheur de Lime, nommé Stephen *Bonner*, qui vint au-devant de lui dans ſa Barque avec quelques autres Matelots, & qui entreprit avec beaucoup de zéle de rendre toutes ſortes de ſervices aux malades du Vaiſſeau.

Il arrive à Waterford en Irlande.

LE 18, Dounton dépêcha Bonner à Londres, avec une lettre à la Compagnie, par laquelle il lui rendoit compte de ſon arrivée & de ſes beſoins. Il reçut, le même jour, la viſite du Docteur Lancaſter, Evêque de Waterford, qui ſignala ſa politeſſe par un grand feſtin qu'il fit préparer à bord, & ſon zéle par un ſermon qu'il prêcha devant l'Equipage.

[LE 21 on eut auſſi la viſite du Capitaine Jean Burrell qui offrit de prêter à Dounton l'argent dont il avoit beſoin, pourvu qu'on envoyât avec lui quelqu'un à Cork: on choiſit Mullineux pour cela]. Le 22, il arriva au Capitaine Dounton une diſgrace, [qui non-ſeulement lui rappella les trahiſons & la barbarie des Turcs, mais qui lui fit douter ſi c'eſt avec raiſon que ſes Compatriotes s'attribuent l'honneur d'être plus humains & de meilleure foi que ces Infidéles.] Il avoit congédié (c) un de ſes Matelots pour quelques crimes notoires. Ce miſérable, qui devoit ſe croire heureux d'avoir évité le dernier ſupplice, s'engagea au ſervice de Stratford, Commandant du Fort de Dunganon, & ne tarda point à lui raconter toutes les expéditions de ſon Vaiſſeau dans la Mer Rouge. Stratford n'étoit point aſſez riche pour vivre content de ſa fortune, ni aſſez honnête-homme pour rejetter l'occaſion

Dounton eſt arrêté en qualité de Pyrate.

(c) *Angl.* Il avoit fait mettre en priſon à Waterford. R. d. E.

Digitized by Google

sion de s'enrichir par une injustice. Il crut pouvoir abuser du Statut contre la Pyraterie, pour arrêter le Pepper-Corn, & se saisir de toutes les marchandises au nom du Comte d'Ormond, dont il eut l'adresse d'obtenir un plein pouvoir. Il vint à Passage avec cette autorité ; & faisant dire à Dounton qu'il avoit dessein de le visiter sur son Bord, il le pria de lui envoyer sa Chaloupe. Elle lui fut envoyée sur le champ ; mais il fit arrêter ceux qui la conduisoient, & prenant ses propres Matelots avec quelques gens armés pour se rendre sur le Vaisseau, il arrêta aussi le Capitaine & son Bâtiment à titre de Pyraterie. Dounton fut renfermé dans le Fort de Dunganon, avec des ordres rigoureux pour lui retrancher toutes sortes de communication ; ou si quelqu'un obtint la liberté de le visiter, ce ne fut que pour se voir forcé, en le quittant, de répéter sous la foi du serment, tous les entretiens qu'il avoit eus avec le Prisonnier. Ses gens furent éxaminés avec la même rigueur, & l'on employa les détours les plus captieux pour rendre leurs dépositions nuisibles au Capitaine. Sa prison dura près d'un mois, sans qu'il eût la liberté de se défendre ni de se plaindre. Cependant le cry public s'étoit fait entendre en sa faveur, & le Comte d'Ormond mieux instruit par les informations de quantité d'honnêtes-gens, envoya à Passage Sir Lawrence Esmond pour approfondir cette affaire. Dounton fut délivré de la tyrannie de Stratford, & conduit à Passage, où dans la présence de l'Evêque de Waterford & d'Esmond, il prouva aisément la vérité de sa Commission & la justice de sa conduite ; & il fut remis en possession de son Vaisseau.

Dounton. 1613.

Il est renfermé dans le Fort de Dunganon.

☞ [Le 23 Mullineux expédia à la Compagnie les lettres par lesquelles le Capitaine lui donnoit avis de cette désagréable affaire ; & revint de Cork avec de l'argent.] Dounton vit arriver le 26 de Septembre, dans un petit ✠ Bâtiment de Bristol, Benjamin Joseph, [député de la Compagnie des Indes Orientales,] qui lui apportoit de l'argent avec des hommes & des provisions pour achever son voyage.

Il sortit, le 6 d'Octobre, de la Rivière de Waterford. Le 12 au matin, il étoit à la hauteur de Beachy, & quelques heures après il entra dans la Rade de Douvres. Il en partit le 13 pour aller jetter l'ancre aux Dunes, où se trouvant près d'un Vaisseau de guerre, nommé *l'Assûrance*, il eut encore le chagrin, sur diverses indiscrétions de ses gens, de se voir arrêté par les Officiers de ce Bâtiment jusqu'à l'arrivée des ordres de l'Amirauté. Son Contre-maître, qu'il dépêcha aussi-tôt à la Compagnie des Indes, apporta ✠ immédiatement l'ordre de le relâcher ; [mais l'opinion même qu'on sembloit avoir prise, en Angleterre, de son voyage & de la nature de son commerce, justifie quelques réfléxions qui me sont échappées sur son propre récit. Ajoûtons qu'en reconnoissant, dans sa Relation, qu'il fut accusé de Pyraterie, il rapporte bien qu'il se mit à couvert de cette imputation ; mais il ne ☞ prétend nulle part qu'elle fût sans fondement.] [Le 18 il mit à la voile, & le même jour il jetta l'ancre dans la Rade de Gorend. Le lendemain il arriva à Tilbury. Le 20 il se rendit à Blackwall. Et l'après-midi, il eut la visite des Députés de la Compagnie, qui le déchargérent de sa commission.]

Il obtient la liberté & retourne en Angleterre.

Remarque sur son voyage.

Digitized by Google

LATITUDES.

Aden en Arabie.....	12	35	Dabul (entrée de la Rade)...	17	34
Variation Oueſt.....	12	40	Variation.....	15	34
Iſle de Cameran.....	15	00	Maſigilan.....	12	10
Baye de Soually.....	20	55	Cap de Galle dans l'Iſle de		
Variation Oueſt.....	16	40	Ceylan.....	5	40

CHAPITRE II. (*a*)

Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en 1611.

HIPPON. 1611.

Remarques préliminaires ſur cette Relation.

ON trouve dans Purchaſſ deux Relations de ce Voyage, l'une par Nathaniel *Marten* (*b*), Contre-maître du Vaiſſeau nommé *le Globe*, qui fut envoyé ſeul dans l'Inde, en 1611, ſous le commandement du Capitaine Hippon, l'autre par Floris. Celle-ci, qui eſt de Marten, ne contient guéres que des remarques nautiques & des obſervations de latitude, lecture plus utile qu'agréable, & qu'on offre ici preſqu'uniquement aux Navigateurs & aux Géographes. Auſſi Purchaſſ même a-t'il ſupprimé (*c*) une grande partie du Journal de Marten, & n'y a-t'il joint celui de Floris que pour dédommager le Lecteur de la ſéchereſſe du premier. Cependant, comme le deſſein de ce Recueil eſt de donner un corps de tous les Voyages, ceux qui prennent la peine de le compoſer ne doivent pas craindre qu'on leur faſſe un reproche d'avoir apporté trop de ſoins à le rendre complet; ſur-tout lorſqu'avec une fidélité conſtante pour leur plan, ils n'y admettent rien qui ne porte le caractère de la vérité. Qu'on y faſſe réflexion: ce ne ſont pas les voyages les plus eſtimés dont la lecture a le plus d'agrément. Les premiers Navigateurs de chaque Nation ſe ſont d'abord attachés à découvrir des Côtes inconnues, & n'ont guères écrit que pour l'inſtruction de ceux qui viſiteroient les mêmes lieux, dans la vûe d'y faire d'autres ſortes de découvertes. C'eſt ce qui rendra bientôt les Relations plus agréables, à meſure que les années vont augmenter. [Dailleurs il faut ſe rappeller ce qu'on a pris ✠ ſoin de répéter ici pluſieurs fois, & ce que chaque Lecteur doit avoir vérifié lui-même; que les Marchands Anglois, dans l'origine de leur commerce, étoient conduits par l'unique eſpoir du gain, ſans aucune vûe de curioſité ou de plaiſir, &, j'ôſe dire, avec auſſi peu de lumiéres que de goût. L'avidité des richeſſes a fait entreprendre aux Anglois les voyages de commerce; & le ſuccès du commerce, qui a produit avec les richeſſes le goût des ſciences & du plaiſir, les a fait penſer enſuite à tirer de leurs voyages autant d'agrément que d'utilité.

Réflexion ſur les premiers Navigateurs Anglois.

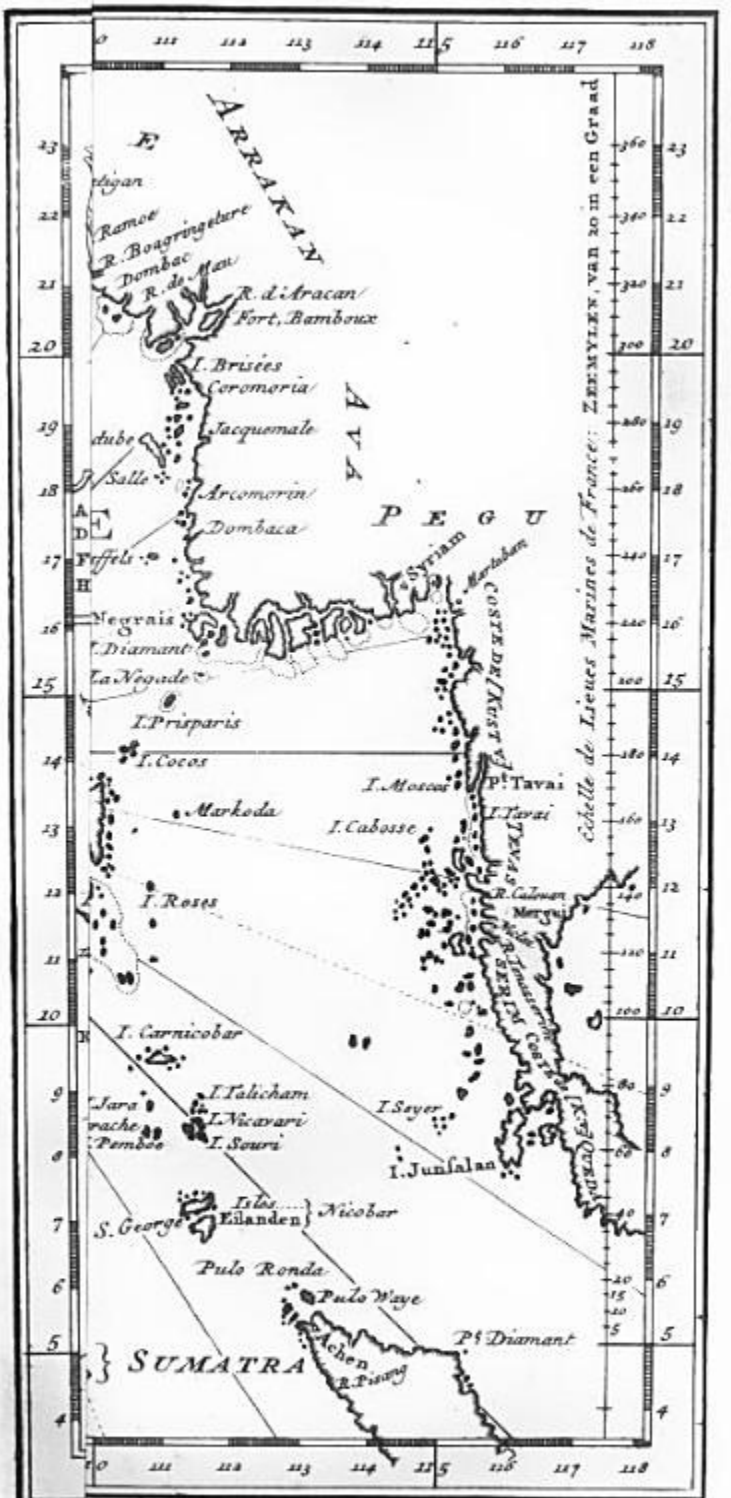
ON

(*a*) C'eſt le XIII. Chapitre du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(*b*) Voyez Vol. I. pag. 314. de la Collection de Purchaſſ.

(*c*) Au lieu de ſupprimer des articles entiers, qui interrompent le fil de la Narration, il auroit mieux fait d'abréger chaque paragraphe, en donnant éxactement la route du Vaiſſeau.

Digitized by Google



gegeven op Bevel van den Hr Grave *de Maurepas*, Ao 1740.

Digitized by Google

Digitized by Google

Hippon. 1611.

On ne ſe plaindra point de trouver, dans la Relation de Marten, une ennuyeuſe répétition de la route d'Afrique.] Etant parti de Blackwall le 3 de ☞ Janvier 1611, [ſur un Vaiſſeau nommé le *Globe*, il arriva à Saldanna le 21 de Mai. Il quitta cette Baye le 6 de Juin & ayant dirigé ſa courſe par Mozambique, Comore & Pemba,] il ſe tranſporta à la hauteur du Cap de Galle, dans l'Iſle de Ceylan, où il ſe trouva le dernier jour du mois de Juillet. Le 4 d'Août au matin, l'Auteur obſerve que la variation étoit de 13 degrés 7 minutes. A Midi, le Vaiſſeau étant à ſix lieuës de la terre, qu'on appercevoit diſtinctement du tillac, on eut pour latitude 9 degrés 15 minutes. A trois lieuës du rivage, on trouva neuf braſſes de fond, & l'on jugea que la Côte ſe préſente Nord-Oueſt, & Nord-Oueſt quart au Nord.

Départ & route d'Hippon.

Le 6, au matin, on s'apperçut que le Vaiſſeau étoit engagé dans un grand ☞ Courant, dont la direction étoit Nord quart à l'Oueſt. [A midi on trouva que depuis les quatre heures du ſoir, du jour précédent, on avoit fait dix-ſept lieuës; car alors on avoit pour latitude 10 degrés 31 minutes. Depuis midi juſqu'à deux heures, on porta Nord-Oueſt.] Cependant la vûe de pluſieurs Pêcheurs, qu'on découvrit du haut des mats, fit juger auſſi qu'il y avoit peu de riſque à les ſuivre; & la terre qui ſe fit voir preſqu'auſſi-tôt à ſept ou huit lieuës vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, acheva de raſſûrer les Matelots. On y tourna la proue, ſur vingt braſſes de fond. A meſure qu'on avança, l'eau ſe rempliſſoit de rocs & de baſſes. Vers trois heures après-midi, on apperçut la Tour de Négapatan, & un Vaiſſeau, qui étoit à l'ancre au Nord-Oueſt. On mouilla ſur huit braſſes, à trois lieuës du Rivage.

Tout de Négapatan.

Hippon, qui n'explique point ſes projets, remit à la voile, le ſoir, & fit ſeize lieuës juſqu'au lendemain à midi, portant Nord quart à l'Eſt, ſur un fond qui ſe ſoûtint ſans ceſſe entre douze & quatorze braſſes. La latitude, de 11 degrés 57 minutes. Depuis le 7 juſqu'au 8 à midi, il continua de porter Nord quart à l'Eſt, & l'on fit environ vingt lieuës, à la vûe de la haute terre, qui s'éleve de collines en collines. On prit ce jour-là une Barque de Saint Thomé. Le 9 à midi, on découvrit au Nord-Nord-Oueſt la Ville de Méliapor à deux lieuës. La marque, pour la reconnoître, eſt une montagne fort haute, qui eſt dans les terres. A deux lieuës au Sud de Paleakate, on trouve un banc, qui n'eſt guères à plus d'un mille du Rivage, mais dont la pointe Nord-Eſt s'en écarte de plus d'une lieuë. On s'en approcha imprudemment juſqu'à ne trouver que trois braſſes de fond; ce qu'on peut éviter ſans peine en ſe tenant toûjours ſur dix ou douze braſſes. Le 9, à quatre heures après- ☞ midi, on mouilla vis-à-vis la Ville, [qui s'étend à l'Oueſt quart au Nord.] Elle a, au Nord, une croix qui peut être apperçue à deux ou trois milles du Rivage; mais, de ce lieu, on ne peut découvrir la Ville même. Hippon, ne trouvant point cette Rade commode, s'avança plus au Nord, & jetta l'ancre ſur huit braſſes. Le 10 à midi, ils virent paroître une Barque, qui vint à bord de la part du Gouverneur. Browne & Floris prirent le parti de deſcendre au Rivage, mais dans la Chaloupe du Vaiſſeau, qui fut malheureuſement renverſée par une vague en paſſant la barre, ſans qu'il y eut néanmoins perſonne de noyé. Paleakate eſt ſituée au 13. degré 13 minutes de latitude. Le 13 l'Auteur trouva la variation d'un degré 15 minutes par le demi-cercle.

Méliapor.

On arrive à Paleakate, qu'on quitte auſſi-tôt.

Le 15, Hippon deſcendit lui-même à terre, pour conférer avec la Gouvernante; mais il revint à bord le jour ſuivant, ſans avoir pû s'accorder ſur

Digitized by Google

HIPPON. 1611.

les articles du commerce. Dès le même jour il leva l'ancre pour gagner Petapoli. Il s'avança l'espace de trente lieuës jusqu'au 17 à midi, à la latitude de 14 degrés 15 minutes, en portant sans cesse Nord quart à l'Est. Du 17 au 18, il fit environ vingt-trois lieuës, vers le Nord, mais d'un si mauvais tems qu'il fut obligé de renoncer aux observations. Le 18 au matin, [il découvrit à quatre milles de la terre une galiotte, qui étoit sur sept brasses d'eau; elle se tint tranquille jusqu'à ce qu'il fut fort près d'elle; mais alors elle s'engagea entre des bancs de sable. Ensuite] il changea sa course du Nord-Nord-Est à l'Est-Nord-Est & à l'Est quart au Nord; mais trouvant peu d'eau jusqu'au-delà d'une ouverture d'environ deux lieuës, qui forme une petite Baye dans les terres. Le 18, depuis midi jusqu'à cinq heures, il porta Nord-Est quart à l'Est, pour trouver plus d'eau, parce que la Côte s'avance ici beaucoup plus à l'Est. A cinq heures, on apperçut, à la distance d'environ six lieuës, une touffe d'arbres, qui est proche de Petapoli, la terre est fort haute au Nord-Ouest de cette Ville. A sept heures on mouilla sur neuf brasses. Le lendemain au matin on s'avança vers les arbres; & vers neuf heures, on jetta l'ancre sur cinq brasses, à deux milles du Rivage.

Hippon entre dans la Rade de Petapoli.

DEUX Barques, qui portent dans ce lieu le nom de *Gingathes*, apportèrent à bord une lettre des Marchands de la Ville. Elles furent suivies presqu'aussitôt d'une autre Barque & d'un Messager de la part du Scha-Bandar. C'étoient des invitations à descendre pour le commerce. On y répondit civilement, & le lendemain, Hippon reçut un présent du Scha-Bandar, avec deux nouvelles Barques pour les Facteurs du Vaisseau qui voudroient descendre à terre. Cinq Anglois, Floris, Lucas, Essington, Adam Dounton & Leman, s'offrirent les premiers. Ils furent si bien reçus par le Scha-Bandar & les Marchands, qu'ayant renvoyé à bord le 21, pour marquer leur satisfaction, le Capitaine ne fit pas difficulté d'entrer le même jour dans la Rade, [où il jetta l'ancre sur neuf brasses & demi d'eau.] La marque, pour passer la Barre sans danger, est un petit Palmier sur le bord de la Côte, vers la pointe Nord de la colline. L'Auteur trouva la variation de 12 degrés 27 minutes.

Il est invité au commerce.

LE 28, Floris & Essington revinrent à bord; & le soir, on partit pour Masulipatan, avec le vent au Sud-Est: On y arriva le 30. Je supprime les observations de la route, parce qu'elles ne regardent que les vents (*d*), qui ne sont pas toûjours les mêmes. On ne trouva nulle part plus de cinq brasses dans ces deux jours de navigation; & la Rade de Masulipatan, où l'on jetta l'ancre à cinq heures, n'a pas plus de trois brasses & demi. [Un grand Arbre, qui sert de marque pour entrer dans la Rade, est situé Ouest quart au Nord, tirant à l'Ouest. La Côte méridionale court au Sud quart à l'Ouest, tirant au Sud, & la Côte septentrionale s'étend au Nord-Est, tirant à l'Est.] Le 31, les Facteurs descendirent à terre, pour y demeurer au nombre de cinq; Floris, Essington, Simon Evans, Cuthbut, Whitfield & Arthur-Smith. L'Auteur observa le 28 de Décembre que la variation étoit de 12 degrés 22 minutes.

Il se rend à Masulipatan.

ON

(*d*) C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir suppléer ce que le Traducteur a supprimé ici. La seule chose qui mérite peut-être d'avoir place ici, c'est que l'Auteur de cette Relation remarque que le pays qui est à l'Est de Petapoli s'étend Est quart au Sud, & Ouest quart au Nord. R. d. E.

Digitized by Google

Hippon. 1612.

On remit le 30 à la voile pour retourner à Petapoli, où l'on arriva le même jour à 8 heures du ſoir, après être parti à 7 du matin. [Sur la route on vit à midi, du côté du Sud, une Pointe qui s'étend Sud quart à l'Oueſt; & dont la latitude étoit 25 degrés 57 minutes.] Marten obſerva, le 4 de Janvier, la latitude de cette Rade, qu'il trouva de 15 degrés 36 minutes (e). Le 15 & le 26 ayant renouvellé ſes obſervations, il trouva 15 degrés 49 minutes.

Il revient à Petapoli, & part après ſon commerce.

Le 7 de Février, les Facteurs revinrent à bord avec les marchandiſes qu'ils avoient achetées; &, le 11 à ſix heures du matin, on ſortit de la Rade de Petapoli avec le vent au Nord-Nord-Oueſt. On eut ſi peu de vent juſqu'au 14, que la crainte des Courans, qui portoient au Nord-Eſt, fit demeurer à l'ancre à ſix lieuës de la Rade. [Le 12 on fit voile par un vent de Sud-Eſt, ou de Sud-Eſt quart à l'Eſt, juſqu'à trois heures après-midi; & alors on jetta l'Ancre ſur neuf braſſes d'eau. Suivant le calcul de l'Auteur, on s'étoit éloigné de ſix lieuës de la Rade, en tirant au Sud-Oueſt quart au Sud; & l'on avoit à l'Oueſt moitié Sud, les Terres hautes qu'on avoit à l'Oueſt moitié Nord, quand on étoit dans la Rade.] Le 14, à quatre heures du matin, on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Eſt, & l'on porta avec aſſez de peine au Sud-Eſt & au Sud-Eſt quart au Sud. [Il y a beaucoup d'apparence qu'Hippon reprit vers Maſulipatan, & qu'ayant paſſé quelques ſemaines dans ce Port, il y reprit les Facteurs qu'il y avoit laiſſés; car la Relation nous tranſporte tout-d'un-coup au 20 de Mars, ſans aucune trace de ce qui s'eſt paſſé dans l'intervalle, & les mêmes Facteurs reparoiſſent pluſieurs fois dans le voyage.]

Continuation de la route & des obſervations.

Le 20 de Mars, on fut ſurpris par le calme. Le lendemain à midi, après avoir fait ſept lieuës [au Sud-Sud-Oueſt], on ſe trouva à 2 degrés 26 minutes de latitude. La variation étoit le ſoir de 13 degrés 57 minutes par le demi-cercle; & l'amplitude, de 4 degrés 27 minutes, qui étant ſouſtraits de 13 degrés 57 minutes, faiſoient, pour la variation, 9 degrés 25 minutes. Depuis le 21 à midi, juſqu'au 22 à la même heure, on fit quinze lieuës, & la latitude ſe trouva d'un degré 34 minutes. Au ſoir, la variation étoit de 20 degrés 10 minutes; ce qui fit voir qu'on avoit été emporté à l'Oueſt par un grand Courant. Le lendemain à midi, après avoir fait ſept lieuës Sud quart à l'Eſt, on trouva la latitude de 57 minutes, &, le ſoir, la variation de 10 degrés. L'Azimuth magnétique étoit de 15 degrés 15 minutes; & l'amplitude, 5 degrés 13 minutes. Depuis le 23 juſqu'au 24 à midi, on fit vingt-trois lieuës Sud quart à l'Eſt, avec le vent entre Oueſt & Sud-Oueſt; après quoi, ſuivant les informations, on ſe trouva ſous la Ligne.

Depuis le 24 juſqu'au 25 à midi, on avança au Sud-Sud-Eſt, l'eſpace de vingt & une lieuës, juſqu'à 57 minutes de latitude du Sud. L'Auteur ayant obſervé la variation trouva l'Azimuth magnétique de 17 degrés 40 minutes, & l'amplitude de 6 degrés; ce qui donnoit pour la variation 9 degrés 40 minutes.

Depuis

(e) Il faut qu'il y ait ici une erreur; car la Rade dont il s'agit eſt plus au Nord que la pointe dont il vient d'être parlé. Peut-être qu'au lieu de Petapoli, on devroit lire ici Maſulipatan.

Digitized by Google

HIPPON. 1612.

DEPUIS le 25 à midi jusqu'au 26 à la même heure, on fit quinze lieuës au Sud-Sud-Est, avec un vent variable entre le Nord-Nord-Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. La latitude se trouva d'un degré 30 minutes. Au soir, l'Azimuth magnétique portoit 15 degrés 5 minutes; & l'amplitude, 6 degrés 21 minutes: par conséquent la variation 8 degrés 54 minutes.

(*f*) DEPUIS le 31 à midi jusqu'au premier d'Avril à midi, le vent demeura Sud & très-foible. On fit douze lieuës en portant à l'Est-Sud-Est, & la latitude fut de 4 degrés une minute. Du premier au second, vingt & une lieuës & deux tiers Sud-Est quart à l'Est, & la latitude 4 degrés 24 minutes. Suivant le calcul de l'Auteur, qui se trouva d'accord avec ses observations, on avoit douze lieuës Est-Sud-Est, & deux lieuës (*g*) Sud & quart à l'Est. Au matin, l'Almicanter & l'Azimuth magnétique portoit un degré 30 minutes, l'amplitude 8 degrés 47 minutes; ce qui faisoit pour la variation 7 degrés 27 minutes. Vers deux heures du matin, la mort enleva un Marchand, nommé Adam Douglas. Du 2 au 3, on fit trente-deux lieuës, & l'on se trouva vis-à-vis la partie la plus Occidentale de l'Isle d'Engam (*b*). Le 26, à quatre heures après-midi, on jetta l'ancre dans la Rade de Bantam, sur quatre brasses & demi de fond. Pulo-Panian porte Nord, Pulotando Nord-Ouest quart au Nord, Puloduo Est-Sud-Est, & la pointe la plus Occidentale de Puloranzo Nord-Ouest quart au Nord. La pointe la plus Orientale de Pulolimo touche presque à la pointe Occidentale de Java. Aussi-tôt qu'Hippon eut mouillé l'ancre, Spalding, Facteur Anglois de Bantam, vint à bord avec deux autres Anglois du Comptoir.

Isles voisines de Bantam.

LE 31 de May, à quatre heures après-midi, les Marchands qui étoient descendus à terre, rentrèrent dans le Vaisseau; & vers neuf heures, on remit à la voile en portant au Nord-Nord-Est avec le vent au Sud. Le premier de Juin, on eut un si mauvais tems, qu'on prit le parti de mouiller contre l'Isle de Pulotando, sur un fond de dix-neuf brasses. Le lendemain, on partit avec le vent au Sud-Est, & l'on ne trouva bientôt que cinq brasses, qui diminuèrent encore jusqu'à quatre. L'Isle est couverte de bois, & sa longueur paroît d'environ quatre milles. On apperçoit à peu de distance une chaîne de rocs & de sables. Depuis six heures au matin qu'on avoit mis à la voile, jusqu'à midi, on fit sept lieuës Nord quart à l'Ouest. Vers huit heures, on découvrit du haut des mâts Lukapara, à huit ou neuf lieuës de distance. Le 7, on fit encore sept lieuës jusqu'à midi, en portant au Nord-Ouest. Vers dix heures on apperçut la montagne de Mompine, au Nord-Est, à la distance au moins de huit lieuës; après quoi l'on ne trouva jamais moins de dix brasses aux langues basses de Sumatra. Le 9 à cinq heures du matin, on porta au Nord-Ouest quart au Nord, comme la Côte s'étend elle-même, mais on ne s'approcha pas à plus de trois ou quatre lieuës de la pointe de Mompine, parce qu'il se présente une chaîne de rocs à deux lieuës de la pointe Orientale de Sumatra, qui est la septième pointe des Détroits. [Ces Rocs s'étendent de l'Est à l'Ouest.] La profondeur de l'eau augmenta de dix jusqu'à quatorze brasses. Quand on a Mompine

Lukapara.

Montagne de Mompine.

(*f*) La 2de. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*g*) *Angl.* dix lieuës. R. d. E.

(*b*) Cette Isle est au Sud-Ouest de Sumatra.

pine au Sud-Eſt, on eſt délivré des rocs. La latitude étoit ce jour-là d'un degré 39 minutes. Hitton. 1612.

Le 10, vers trois heures du matin, on découvrit à trois lieuës au Nord-Nord-Oueſt, une Iſle de petite étendue. Depuis midi juſqu'à ſix heures du ſoir, on fit ſix lieuës au Nord; & depuis ſix heures du ſoir juſqu'au lendemain à midi, on fit dix-huit lieuës en continuant la même courſe. On ſe trouva alors à un degré de latitude du Nord, à la vûe de deux Iſles; l'une éloignée de ſept lieuës au Sud-Oueſt quart à l'Oueſt; l'autre de ſept lieuës auſſi, mais à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le fond étoit de vingt-cinq braſſes. L'Auteur découvrit du haut des mâts une haute terre à douze lieuës, qu'il prit pour la haute terre de Bantam (*i*). Depuis midi juſqu'à ſix heures, on fit ſept lieuës Oueſt quart au Nord. Le fond ſe trouva de vingt-cinq braſſes, & la haute terre de Bantam ne parut plus alors qu'à ſix lieuës. On apperçoit trois petites Iſles à l'extrémité Sud-Eſt de cette Iſle. Iſles diverſes, fonds & latitudes.

Le 12, on fit cinq lieuës, Nord quart à l'Eſt. La latitude ſe trouva d'un ☞ degré 35 minutes & le fond de vingt-cinq braſſes, [& à dix lieuës Oueſt Nord-Oueſt de la Côte ſeptentrionale de l'Iſle de Bantam.] Dans l'après-midi, l'Auteur découvrit à neuf lieuës au Nord-Oueſt, une Iſle aſſez haute. Le 13, depuis ſix heures du ſoir juſqu'au 14 à midi, on avança neuf lieuës au Nord-Oueſt quart au Nord, à cauſe du Courant. Les calmes, qui étoient fréquens, ſervoient non-ſeulement à retarder la navigation, mais à rendre l'action des Courans plus difficile à ſurmonter. On ſe crut pendant cette nuit dans un grand danger, lorſqu'ayant jetté la ſonde on ne trouva qu'une braſſe de fond. Mais après s'être avancé en tremblant, on ſe retrouva ſur dix & onze braſſes. Depuis ſix heures au matin du 15 juſqu'à midi, on fit dix lieuës Nord-Nord-Eſt. La latitude étoit de 4 degrés 48 minutes, & le fond de trente braſſes. A huit heures, on apperçut une Iſle au Nord- ☞ Oueſt, à quatre milles, [& à cinq lieuës du Continent ſuivant le calcul de l'Auteur, elle étoit à 4 degrés, 35 minutes.] La nuit ayant été fort calme, on n'avoit remarqué qu'un Courant, qui alloit vers le Nord. Depuis midi juſqu'à ſix heures du ſoir, on porta au Nord-Nord-Oueſt, & l'on fit huit lieuës, après leſquelles on découvrit une autre Iſle à l'Oueſt quart au Nord. On n'étoit qu'à cinq ou ſix lieuës du Continent, dont cette Iſle n'eſt éloignée que d'une lieuë. Depuis le 16 à midi juſqu'au dix-ſept à la même heure, on fit douze lieuës au Nord-Nord-Oueſt; mais on découvrit tout-d'un-coup devant le Vaiſſeau un roc abîmé, qui dans l'effroi dont on ne put ſe défendre, quoiqu'on eût encore onze braſſes d'eau à moins d'une lieuë du Rivage, fit prendre le parti de tourner promptement au Nord-Eſt; ſans compter qu'on voulut éviter deux petites Iſles à l'Eſt, qui ne paroiſſoient pas non plus ſans danger. La latitude étoit ce jour-là de 5 degrés 54 minutes. Danger du Vaiſſeau Anglois.

Depuis le 17 à midi, juſqu'au lendemain à la même heure, on fit huit lieuës Nord-Oueſt; & le même nombre depuis le 18 juſqu'au 19, dans la même

☞ (*i*) Nous avons déja eu occaſion d'avertir que nous ne changerions rien à l'Ortographe que Mr. Prévoſt a trouvé-à-propos de ſuivre dans les noms de lieux; ainſi nous conſervons ici le nom de Bantam, quoiqu'il ne s'agiſſe pas de Bantam dans l'Iſle de Java, mais de la petite l'Iſle de Bintam, ou Bintang, dont il a déja été parlé cy-devant Vol. I. page 136.

HIPPON. 1612.

me direction. Le matin à ſept heures, Marten apperçut un petit roc à trois lieuës du Vaiſſeau. Comme on s'en trouva fort près vers midi, il deſcendit dans la Chaloupe pour s'aſſûrer du fond, qu'il trouva de 12 braſſes à la portée d'un jet de pierre, & de 6 braſſes contre le roc. Cet écueil eſt entre la pointe Oueſt & la pointe Sud de la terre, à trois ou quatre lieuës de la première, & à deux ou trois lieuës de l'autre. Depuis le 20 juſqu'au 21 à midi, on porta au Nord-Oueſt pendant ſix lieuës. Le calme obligea de mouiller deux fois dans le cours de la nuit. Depuis le 21 juſqu'au 22, on côtoya le Rivage, avec le vent à l'Oueſt; après quoi l'on apperçut la baſſe pointe de ſable de la Rade de Patane, à deux lieuës au Sud du Vaiſſeau.

Roc dangereux & ſa ſituation.

ON s'arrêta dans cette Rade juſqu'au 4 d'Août, qu'on remit à la voile avec le vent au Sud-Sud-Oueſt; & l'on porta ſucceſſivement au Nord-Oueſt, au Nord-Oueſt quart à l'Oueſt, & au Nord-Oueſt quart au Nord. Suivant le calcul de l'Auteur, depuis neuf heures juſqu'à midi, on fit dix lieuës Nord-Oueſt, [& alors on eut les terres hautes de la Rade au Sud-Oueſt. On trouva depuis trois, juſqu'à ſept, huit & dix braſſes de profondeur.] depuis midi juſqu'à ſix heures, dix lieuës; & huit lieuës, Nord-Nord-Oueſt, juſqu'à ſix heures du matin. Les vents furent variables dans cet eſpace. Le matin on découvrit la terre à dix lieuës.

Suites d'obſervations nautiques.

DEPUIS le 6 au matin juſqu'à midi, on fit cinq lieuës Nord-Nord-Oueſt, & la latitude étoit de 8 degrés 7 minutes. Le fond de dix-ſept braſſes. [& l'on avoit à dix lieuës de diſtance les terres hautes qui s'étendoient à l'Oueſt & au Nord.] Depuis midi juſqu'au 7 à la même heure, on porta au Nord-Nord-Oueſt avec fort peu de vent. L'Auteur juge qu'on ne fit pas plus de ſix lieuës: cependant la latitude ſe trouva de 8 degrés 3 minutes. Du 7 au 8, le vent fut encore très-foible; ce qui n'empêcha point de faire huit ou dix lieuës Nord-Nord-Oueſt, ſur dix-huit & vingt braſſes de fond. [Depuis le 8 juſqu'au 9, à midi, le vent fut encore foible & variable, & la] latitude fut 9 degrés 40 minutes. Au matin, l'on apperçut deux Iſles. Depuis le 9 juſqu'au 10 à midi, le calme rendit le Vaiſſeau preſqu'immobile. [On eut vingt & vingt-deux braſſes de profondeur. Depuis le 10 juſqu'au 11 à midi, on n'eut preſque aucun vent], on fit néanmoins deux lieuës au Nord-Nord-Oueſt, dans cet eſpace. Le vent recommença le jour ſuivant, mais pour devenir fort variable, & l'on ne fit juſqu'au 12 que huit lieuës Nord quart à l'Oueſt, ſur vingt-cinq & vingt-ſix braſſes. Du 12 à midi juſqu'au 13, on fit Nord quart à l'Eſt, vingt-quatre lieuës, avec le vent au Sud-Sud-Oueſt. On n'étoit qu'à ſept ou huit lieuës du Rivage [& l'on eut vingt-ſix & vingt-huit braſſes d'eau].

DU 13 au 14, on fit ſeize lieuës Nord quart à l'Oueſt, avec un vent Sud-Oueſt, & depuis vingt-deux juſqu'à vingt-cinq braſſes de fond, à cinq ou ſix lieuës du Rivage. Du 14 au 15, on fit ſeize lieuës Nord quart à l'Oueſt avec le vent à l'Oueſt, & le même fond, à ſix lieuës de la Côte. Du 15 au 16, dix lieuës Nord quart à l'Oueſt; mais le fond diminua juſqu'à neuf & huit braſſes à quatre lieuës du Rivage. Enſuite on porta juſqu'à minuit à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt, juſqu'à ce que la ſonde ne faiſant trouver que quatre braſſes, on ſe hâta de baiſſer les voiles; mais le fond diminuant encore juſqu'à trois braſſes, on prit le parti de jetter l'ancre juſqu'au jour ſuivant. Le 18, on avança ſur cinq braſſes, ayant au Sud quart à l'Oueſt la partie la plus

Digitized by Google

plus Méridionale de l'Iſle (*k*), & l'embouchure de la Rivière de Siam (*l*) au Nord. Hippon. 1612.

Le 3 de Novembre on quitta cette Baye, & l'on prit au Sud-Sud-Eſt pour ſe dégager de l'Iſle. Le 4 à midi, la latitude étoit de 12 degrés 33 minutes, après avoir fait vingt-cinq lieuës dans l'eſpace de vingt-trois heures. On porta enſuite au Sud quart à l'Oueſt, & l'on arriva le 11 à Patane.

Purchass, ſe laſſant ici de ſuivre l'Auteur dans ce détail, abrége tout-d'un-coup ſa Relation. Il ajoûte ſeulement que le Capitaine retourna de Patane à Siam, où il avoit laiſſé quelques-uns de ſes gens, & de Siam à Patane; qu'il fit un ſecond voyage de Maſulipatan à Bantam en 1614, & qu'il retourna en Angleterre [où il arriva le 20 d'Août 1615, après avoir employé environ quatre ans & huit mois à ſon Voyage.] La ſeule remarque qu'il ait conſervée, & qui paroît aſſez importante, c'eſt que l'Iſle de Sainte-Hélène eſt cent lieuës plus à l'Oueſt qu'elle n'eſt marquée dans les Cartes. Concluſion & remarque de Purchaſſ.

LATITUDES.

Paléakate	13	30
Maſulipatan, Pointe du Sud	15	30 (*m*)
Variation	12	22
Petapoli	15	49

(*k*) *Angl.* Ayant au Sud quart à l'Oueſt l'Iſle la plus méridionale, & à l'Eſt quart au Sud l'Iſle la plus Orientale. Sur cela les Auteurs Anglois remarquent que Purchaſſ auroit bien dû dire quelles étoient ces Iſles. R. d. E.

(*l*) Comme rien n'a dû paroître ſi informe que cette Relation de *Marten*, on ne doit pas être ſurpris qu'elle ne ſoit pas moins obſcure pour le terme que pour le progrès du Voyage. Peut-être ce défaut vient-il de l'Abréviateur, à qui on le reproche dans pluſieurs autres Journaux. R. d. T.

(*m*) *Angl.* 57. R. d. E.

CHAPITRE III.

Journal de Peter Williamſon Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage.

Si la Relation de Marten eſt entièrement nautique, celles de Floris ſe borne preſqu'uniquement aux tranſactions, aux avantures, en un mot, aux faits hiſtoriques qu'il a pris ſoin de recueillir dans le cours du voyage. Purchaſſ avoue néanmoins qu'il en a ſupprimé une partie, & n'appelle ce qu'il a conſervé qu'un extrait, en nous apprenant que c'eſt la traduction de l'Original Hollandois; mais il n'explique point ſi cet Original étoit imprimé ou manuſcrit, ni ſi c'eſt lui-même qui a pris ſoin de le traduire. Pour la perſonne de Floris, il obſerve que c'étoit un Négociant Hollandois, qui ſuivit Hippon avec la qualité de premier Facteur, & qu'étant revenu en Angleterre en 1615, il mourut à Londres deux mois après ſon retour. Les Anglois eſtiment Floris. 1611. Remarque ſur ce Journal.

FLORIS 1611. ment ſa Relation (*a*), non-ſeulement parce qu'elle contient des particularités intéreſſantes, mais encore parce que la liberté avec laquelle Floris cenſure les Hollandois, ſes Compatriotes, eſt une preuve continuelle de ſa bonne-foi.

Départ du Globe. LE Globe ayant mis à la voile le 5 de Février 1611, arriva le 21 de May dans la Baye de Saldanna. Il y trouva trois Vaiſſeaux, deux deſquels commandés par Iſaac Le Maire, & par Henryk Brouwer, l'envoyèrent ſaluer par leurs Chaloupes. Il n'y avoit pas beaucoup de rafraîchiſſemens à ſe promettre dans cette ſaiſon, qui étoit l'Hyver du Pays, ſur-tout après des pluyes violentes, dont les traces paroiſſoient encore dans les campagnes, quoique les monts fuſſent couverts de neige. Les Anglois firent beaucoup de recherches, pour découvrir la racine de Ginſeng, dont les deux Vaiſſeaux Hollandois avoient apporté la connoiſſance dans ce pays, en revenant du Japon où les Européens avoient commencé à connoître cette plante. Mais les nouvelles feuilles ne faiſant alors que pouſſer ſans être encore développées, ils n'auroient pas tiré beaucoup de fruit de leurs recherches, s'ils n'euſſent reçû des explications plus capables de les inſtruire. La véritable ſaiſon, pour recueillir le Ginſeng, eſt le mois de Décembre, & ceux de Janvier & de Février, parce que c'eſt le tems de ſa maturité. Les Habitans de la Baye le nomment Karena (*b*).

Le Ginſeng apporté à Saldanna par les Hollandois.

APRÈS avoir pris ſa proviſion d'eau, [& s'être chargé de huit moutons, & vingt bœufs] le Globe ſe remit en Mer, & continua ſa navigation juſqu'au 10 de Juin, qu'une furieuſe tempête, accompagnée d'un tonnerre épouvantable, faillit de le ſubmerger près de *Tierra* de Natal. Le premier d'Août, il ſe trouva à la hauteur de la pointe de Galle dans l'Iſle de Céylan. Il ſuivit la Côte juſqu'à Négapatan, dont il eut la vûe le 6. Mais les obſervations firent trouver dans ce lieu une erreur de 28 lieuës ſur la carte. Les Hollandois qu'on avoit rencontrés dans la Rade de Saldanna, avoient remarqué la même choſe. On ne trouva pas non plus l'Iſle de Céylan auſſi large que les Géographes le prétendent. M. Mulleneux a placé le Cap ou la Pointe de Galle à 4 degrés de latitude, au lieu de 6, qui eſt ſa véritable poſition. Vers le ſoir, on paſſa devant la Rade de Négapatan, & l'on apperçut diſtinctement la Ville & les maiſons.

Erreur des cartes ſur l'Iſle de Ceylan.

[LE 7 on paſſa Lanagapatan, où les Hollandois ſe ſont laſſés d'avoir un Comptoir, à cauſe du peu de commerce qui s'y fait.]

Paléakate. Les Anglois y deſcendent. LE 8, on ſe trouva vis-à-vis Saint Thomé, & le 9 à Paléakate, où l'on n'aborda qu'après avoir paſſé ſur une baſſe d'un demi-mille (*c*) de longueur, qui n'a guères que trois braſſes de fond. Il vint deux Chaloupes au-devant du Vaiſſeau, l'une de la part des Hollandois, l'autre du Scha-Bandar, avec un ſauf-conduit pour s'approcher du Rivage. L'Auteur deſcendit avec M. Brown; mais la mer devint ſi groſſe, que leur Chaloupe fut renverſée par une vague, ſi heureuſement

(*a*) Elle ſe trouve dans le Vol. I. pag. 319. de *Purchaſſ's Pilgrims*.

(*b*) Il y a dans l'Original *Kanna*, ſur quoi les Auteurs Anglois remarquent qu'on ſuppoſe que cette racine (qu'ils ont nommée auparavant *Ningim*, & non Ginſeng, comme le Traducteur l'appelle) eſt la même que la Racine Ginſeng, qui eſt ſi fort eſtimée des Chinois, à cauſe de la propriété qu'elle a de fortifier l'eſtomac. Les Hottentots ajoutent-ils, lui attribuent la même vertu, & elle eſt auſſi rare au Cap de Bonne-Eſpérance, que dans la Tartarie Orientale. R. d. E.

(*c*) *Angl.* Sur une baſſe qui a plus d'une portée de mouſquet en longueur. R. d. E.

Digitized by Google

heureuſement néanmoins qu'il ne ſe noya perſonne. Le Scha Bandar étant venu lui-même à leur ſecours, leur offrit une maiſon pour les loger, & leur promit une lettre du Roi pour la Gouvernante Konda Maa. Le 11, Jean Van Werſicke, Préſident Hollandois de la Côte de Coromandel, leur fit voir un *Kaul*, c'eſt-à-dire, un ordre de Venkapati Raja, Roi de Narſingue, qui défendoit le commerce à tous les Vaiſſeaux de l'Europe, s'ils n'avoient une Commiſſion du Comte Maurice. Ils répondirent que celle du Roi d'Angleterre leur ſuffiſoit; ſur quoi les expreſſions devinrent ſi vives, que le Scha Bandar employa tous ſes efforts pour calmer les eſprits, en aſſûrant que la Gouvernante devoit arriver dans trois jours. Floris 1611.

En effet, Konda Maa fit ſon entrée dans la Ville le 17, & le Capitaine Anglois deſcendit au Rivage pour lui faire ſa cour. Mais lorſqu'il s'avançoit vers elle, il reçut l'ordre de remettre ſa viſite au lendemain. Les Anglois attribuèrent cet incident aux mauvais offices des Hollandois, & n'ayant pas reçu le nouvel ordre qu'ils attendoient le jour ſuivant, ils en firent demander la raiſon au Scha-Bandar, qui leur fit répondre que les Hollandois avoient reçu du Roi un privilége excluſif, & qu'il falloit par conſéquent s'adreſſer à ce Prince pour obtenir la liberté du commerce. Comme cette négociation demandoit plus de deux mois, & leur auroit fait perdre la Mouſſon pour Patane, ſans compter l'incertitude du ſuccès contre des ennemis qui préparoient déja pour le Roi de Narſingue un préſent de deux Eléphans, ils réſolurent de continuer leur courſe vers Petapoli & Maſulipatan. Ils n'obtiennent rien du Gouvernement.

Ils arrivèrent le 20 à Petapoli. Le Gouverneur leur ayant envoyé un Kaul, ils convinrent avec lui que les droits de la Douäne ſe réduiroient à trois pour cent; & ſur cette convention ils ne firent pas difficulté de décharger quelques marchandiſes, dans la réſolution de laiſſer deux Facteurs pour le commerce, & de conduire leur Vaiſſeau à Maſulipatan, où la Rade eſt beaucoup plus commode. [Ils y arrivèrent ſur la fin d'Août, Zaldkhar Khan, leur fit avoir un Kaul]. Ils réſolurent d'envoyer un préſent à Mir Sumela, un des principaux Officiers du Roi, & Préſident de ſes Revenus à Kondapoli, pour s'aſſûrer de ſa protection contre la mauvaiſe foi des Officiers inférieurs. Le 20 de Janvier, on apprit la mort de Kotohara, Roi de Badaga [ou Lollongana] & de Maſulipatan. Il étoit à craindre quelle ne fût ſuivie de beaucoup de déſordres; mais ils furent prévenus par la prudence de Mir Maſunim, qui fit élire auſſi-tôt Mahmud-Unim Kotohara, neveu du Roi, mort ſans enfans. Sous le dernier régne, les Perſans avoient eu dans le Royaume une autorité ſans bornes, par l'infidélité de Mir Sumela, qui aſpiroit à la Tyrannie (*d*). Le jeune Monarque prit une conduite tout-à-fait oppoſée. Ils ſe rendent à Petapoli.

1612. Mort d'un Roi Indien & ſes ſuites pour les Anglois.

Le Gouverneur trompa les Anglois dans un marché de draps & de plomb. Il prétendit s'être accordé avec Floris pour la ſomme de quatre mille pagodes, & ſa ſeule preuve contre ce Marchand qui déſavouoit le traité, fut qu'étant Mir & deſcendu de Mahommed, ſon témoignage devoit l'emporter ſur celui d'un Chrétien. Floris, qui n'avoit pas le tems de porter [à Golconde] ſes plaintes au nouveau Roi, auroit eu peine à ſe garentir de cette injuſtice, ſi les Marchands du Pays n'euſſent employé leur interceſſion en ſa faveur.

Les

(*d*) *Angl.* qui étoit la cauſe de ce Gouvernement tyrannique. R. d. E.

FLORIS. 1612.

Ils ſe rendent à Bantam, & profitent du mécontentement des Hollandois.

LES affaires du commerce étant terminées à Petapoli, & la Mouſſon devenant favorable, on mit à la voile pour Bantam, où l'on arriva le 26 d'Avril 1612. Les nouvelles éxactions qui s'introduiſoient dans cette Ville, avoient fait prendre aux Hollandois la réſolution de ſe retirer à Jakatra, & les préparatifs ſe faiſoient pour leur départ: ce qui n'empêcha point les Anglois, qui n'avoient pas alors de Maiſon à Bantam, de s'accorder avec le Gouvernement pour le droit d'Entrée, qui fut reglé à trois pour cent. David Middleton avoit entrepris, dans ce tems-là, d'établir un Comptoir à Sukkadonia, & Spalding travailloit encore à le ſoûtenir; mais on reconnut enſuite que l'intérêt particulier avoit eu plus de part à cet établiſſement que le zéle du bien public.

Ils vont à Patane.

Audience de la Reine.

ON partit de Bantam le premier de Juin, & l'on arriva le 22 dans la Rade de Patane, où ſe trouvoit alors le *Bantam*, Navire d'Enckuyſen, qui apprit aux Anglois les uſages du Pays. Ils deſcendirent à terre le 26, avec beaucoup d'appareil, & un préſent de ſix cens piéces de huit, dont la lettre du Roi d'Angleterre devoit être accompagnée. On n'épargna rien pour leur faire un accueil honorable. La lettre fut miſe dans un baſſin d'or, & portée ſur un Eléphant couvert de riches parures, [& ſuivi de Muſiciens, & de pluſieurs perſonnes qui portoient des lances & de petits étendarts]. La Cour de la Reine étoit d'une magnificence étonnante. Cette Princeſſe ne ſe fit pas voir aux Anglois; mais elle lut leur lettre & leur accorda la permiſſion d'éxercer le commerce en payant les mêmes droits que les Hollandois. Après [cette myſtérieuſe audience,] ils furent conduits chez Daton Laxmena, Scha-Bandar, dont l'office étoit de traiter avec les Etrangers, & qui leur fit ſervir un rafraîchiſſement de fruits. Ils virent enſuite Oran Raja Sirnona, qui ne les reçut pas avec moins de politeſſe. Le jour ſuivant, la Reine leur envoya des vivres & des fruits en abondance. Le 3 de Juillet, une Pinaſſe Hollandoiſe nommée le *Lévrier*, qui avoit apporté des lettres de Bantam aux Anglois, mit à la voile pour le Japon, ſans ôſer confier ſon deſſein à d'autres qu'à Floris (*e*), parce que les Japonois étoient alors en guerre avec Patane, & l'avoient brûlée deux fois dans l'eſpace de ſix ans. Cette haine d'une Nation ſi puiſſante & ſi hardie fit délibérer aux Anglois s'ils devoient uſer de la liberté que la Reine leur accordoit de bâtir un Magazin dans la Ville. Il falloit du moins le faire à l'épreuve du feu, ou dans quelque lieu dont il ne pût approcher. Ils demandérent une place qui leur fut accordée, proche du Comptoir Hollandois, mais qui leur fut vendue bien cher. Quatre mille piéces de huit, que leur coûta le terrain, joint aux frais d'un bâtiment de quatre-vingt toiſes (*f*) de long ſur quatre de largeur, leur auroient paru une ſomme exorbitante, ſi leur courage n'eût été ſoûtenu par l'eſpérance d'en recueillir les fruits. Les maladies qui ſe répandirent dans le Vaiſſeau, y cauſérent beaucoup de ravage. Le Capitaine Hippon fut une des premiéres victimes de cette contagion. [Il mourut le 9 de Juillet.] Les boëtes furent ouvertes ſuivant la méthode dont on a déja

Les Anglois bâtiſſent un Magazin à Patane.

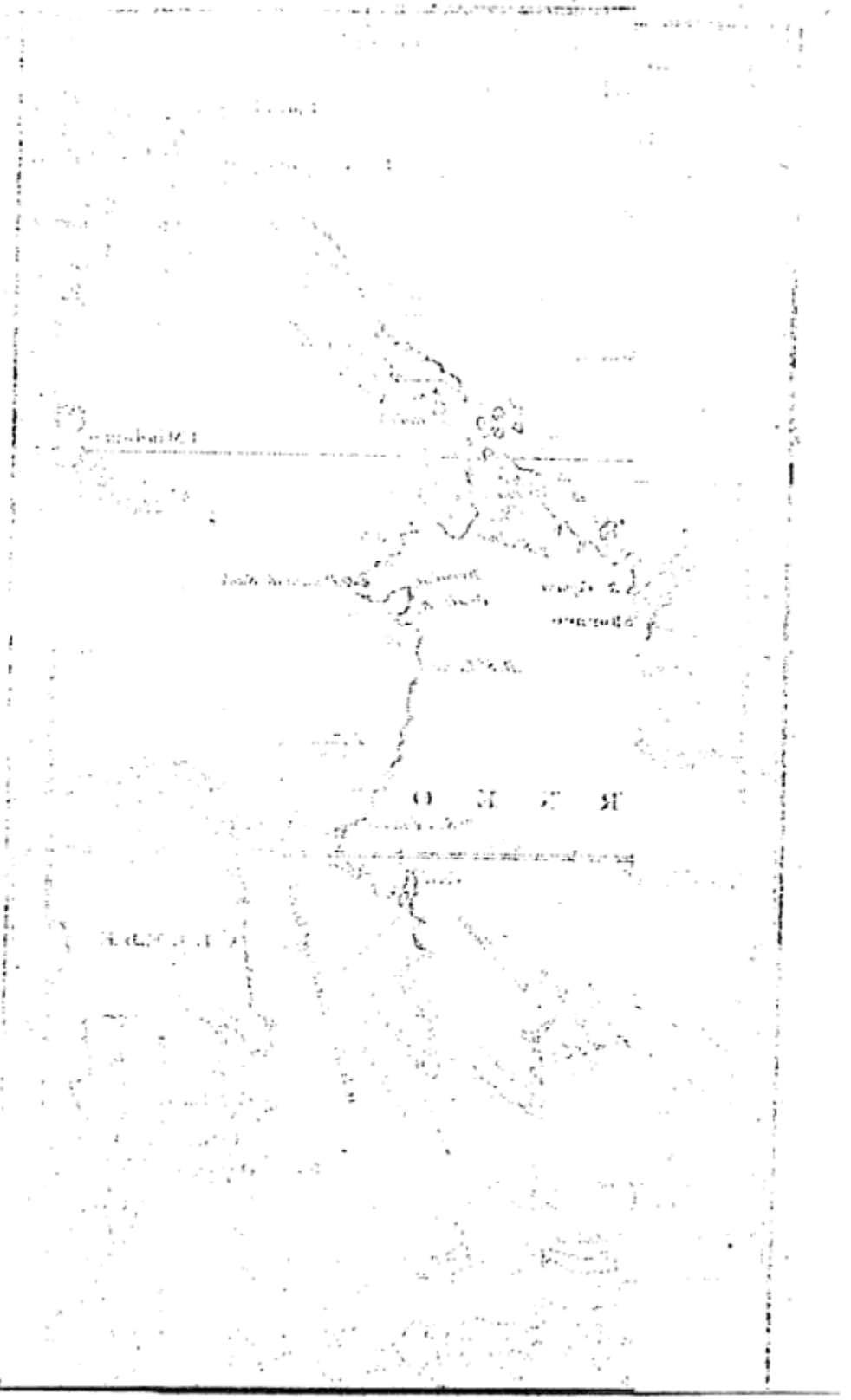
Il leur coûte fort cher.

Malheurs qu'ils eſſuyent.

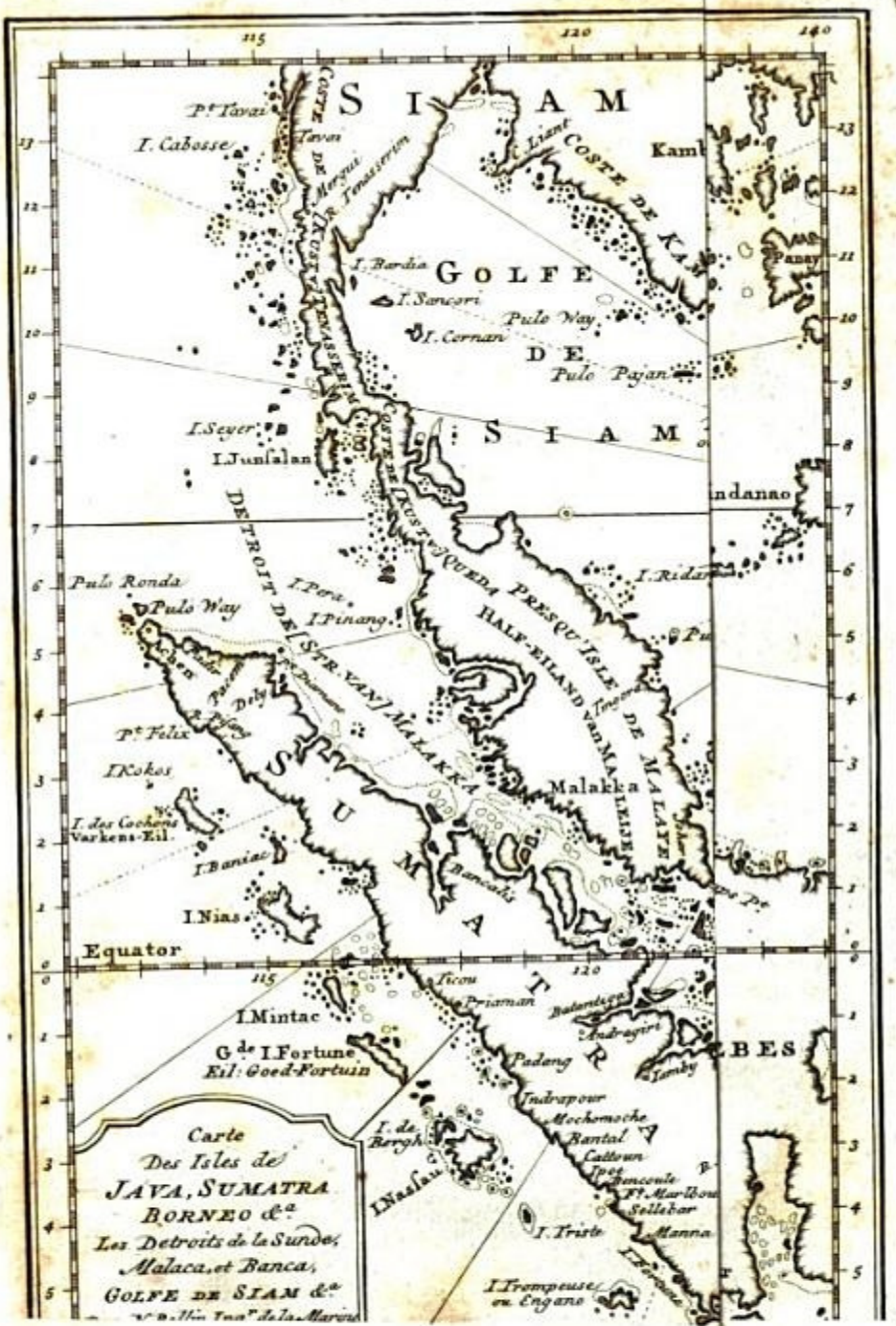
(*e*) *Angl.* qui avoit apporté des Lettres de William Adams aux Anglois de Bantam, mit à la voile pour le Japon. Elle portoit la réponſe de la Compagnie, qu'elle avoit promis de remettre elle-même ſans quoi cette Lettre n'auroit pas pû parvenir. R. d. E.

(*f*) *Angl.* huit toiſes. R. d. E.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

a déja vû l'exemple. Brown, qui ſe trouvoit nommé dans la première, étoit déja mort. La ſeconde nommoit Thomas Eſſington, qui prit auſſi-tôt poſſeſſion de ſon Emploi. Pour augmenter la conſternation des Anglois, leur nouvelle Maiſon fut volée pendant la nuit. Ils y étoient au nombre de quinze; ils avoient une lampe allumée, un homme armé, & deux dogues d'Angleterre, qui faiſoient la garde; ce qui n'empêcha point qu'on ne leur enlevât deux cens quatre-vingt-trois piéces de huit. Mais un événement ſi extraordinaire fit ſoupçonner que le vol venoit de quelqu'Anglois même, quoiqu'on n'en ait jamais pû découvrir les Auteurs. Floris. 1612.

Floris, Jean Perſons, & ſix autres Marchands furent laiſſés à Patane pour la vente des marchandiſes & le ſoutien du Comptoir, tandis que le Vaiſſeau remit à la voile au mois d'Août, dans la réſolution de faire le voyage de Siam. Eſſington avoit penſé à s'en ouvrir les voyes par ſes lettres; mais il n'avoit point eu d'occaſion pour les envoyer par mer; & la route, par terre, étoit infeſtée par les tygres, & traverſée par un grand nombre de Rivières, qui ne permettoient point aux Habitans mêmes du Pays de l'entreprendre, ſans être bien accompagnés. Le Globe part pour Siam. Floris eſt laiſſé à Patane.

Pendant ſon abſence, qui dura juſqu'au mois de Novembre, le Roi de Jahor, ou de Jor, vint brûler les fauxbourgs de Pahan & Camponſina; ce qui cauſa une diſette extrême dans tout le Pays. Floris qui avoit fait, quatre ans auparavant, le voyage de Patane ſur un Vaiſſeau de ſa Nation, ſe ſouvenoit d'avoir vendu ſi promptement toutes ſes marchandiſes, qu'il ſembloit alors, pour me ſervir de ſes expreſſions, que l'Europe entière n'auroit pû fournir de quoi raſſaſier l'avidité des Indiens. Mais les tems étoient changés. A peine la curioſité lui amenoit-elle des ſpectateurs, au lieu de Marchands. La raiſon qu'il en donne, eſt que les Portugais apportoient tous les ans de Malaca une quantité régulière de marchandiſes de l'Europe, & que les Hollandois en avoient rempli Bantam & les Moluques; ſans compter que les Mores faiſoient eux-mêmes une partie de ce commerce à Tanaſſerim, à Siam, & à Tarangh, Port nouveau dans le voiſinage de Queda (*g*). Floris avoit peine à faire cinq pour cent de ſes marchandiſes, tandis qu'autrefois ſes profits montoient à quatre cens pour cent. Il envoya le 8 d'Octobre une petite cargaiſon à Macaſſar, ſur un jonc d'Empan, & ſous la conduite de Jean Perſons. Changement du commerce.

Le 9, deux joncs arrivés de Siam, lui apportèrent une lettre du Capitaine Eſſington, qui lui peignoit fort vivement les peines qu'il avoit eſſuyées à Siam, & qui ſe louoit fort peu de ſon commerce. Outre les raiſons qu'on vient de lire, il attribuoit ſa diſgrace aux guerres qui ravageoient ce Pays, depuis que les forces de Camboya, de Laniam, & de Jangoman s'étoient liguées pour y faire diverſes invaſions. Le 25, Floris vit ſortir du Port de Patane les joncs deſtinés pour Borneo, Jambi, Java, Macaſſar, Jorthan, & pour d'autres lieux. Entre ces Bâtimens il s'en trouvoit un qui partoit pour Bantam, & qui devoit aller de-là à Macaſſar, à Amboyne & à Banda. Il appartenoit à Orankaja Raja Indramouda, un des plus riches Négocians de Patane. L'Auteur admire que les Hollandois accordent ainſi la liberté du commerce Départ des Joncs de Patane.

(*g*) Queda eſt ſur la Côte de Malaca.

Digitized by Google

FLORIS. 1612.

ce aux Malayens, aux Chinois, aux Mores, & qu'ils leur prêtent même leur assistance ; tandis que, non-seulement ils refusent la même faveur aux Nations Chrétiennes, à leurs amis, à leurs frères, mais qu'ils l'interdisent même sous peine de confiscation & de mort ; terrible effet, dit-il, de l'avarice ou de l'envie ; [& qui est un signe (*b*) que les jugemens de Dieu tomberont bientôt sur eux.] Il ne faut pas oublier, en lisant cette réflexion, que Floris étoit Hollandois.

Réflexion sur les principes des Hollandois.

Le Globe revint de Siam vers le milieu de Novembre. Il y étoit arrivé le 15 d'Août, [après avoir été 8 jours en route ;] &, jettant l'ancre à quatre milles de la Barre, Essington avoit été surpris de s'y trouver sur trois brasses de fond pendant la haute marée. [Le lendemain pendant 13 heures que dura le reflux, il n'eut que 6 pieds d'eau, sur un fond bourbeux, & qui par cela même n'étoit pas fort dangereux.] Il se hâta d'entrer dans la Rade, qui est sûre & commode, excepté pendant les vents Sud-Sud-Ouest. La Ville est à trente lieuës dans la Rivière. Il y envoya la nouvelle de son arrivée. Le Scha Bandar, & le Gouverneur de Bankok, Place située à l'embouchure de la Rivière Menan, accompagnèrent les Députés Anglois à leur retour, pour recevoir les lettres & les présens du Roi d'Angleterre. Essington consentit à se rendre à la Ville avec eux. Il y fut présenté au Roi, qui lui promit la liberté du commerce, & qui lui fit présent d'une petite coupe d'or, avec une piéce d'étoffe du Pays. Les Mandarins, qui sont les Seigneurs & les Officiers de l'Etat, respectèrent si peu l'ordre du Prince, qu'ils voulurent fixer arbitrairement le prix des marchandises & ne payer que suivant leur commodité ou leur caprice. Les Anglois n'avoient encore vû dans l'Inde aucun éxemple d'une si odieuse tyrannie. Mais ils trouvèrent le moyen de faire pénétrer leurs plaintes jusqu'aux oreilles du Roi, qui établit en leur faveur des régles plus fermes & mieux éxécutées ; il leur accorda, près du Comptoir Hollandois, une Maison de briques, la meilleure qu'il y eût à Siam, où leurs marchandises furent transportées.

Essington arrive à Siam. Il y fait le commerce.

On étoit malheureusement dans la saison des pluyes, qui sont d'une abondance & d'une force extraordinaire à Siam. Tout le pays se trouva couvert d'eau. Le 26 d'Octobre, il s'éleva une tempête si furieuse, que les Habitans n'avoient rien vû qui leur eût causé tant de frayeur. Les arbres furent enlevés jusqu'aux racines. Un magnifique monument que le Roi avoit élevé pour honorer la mémoire de son Père, fut renversé de fond en comble. Le Vaisseau Anglois ne fut sauvé que par une faveur du Ciel. Il avoit été détaché de dessus deux ancres, & poussé à moins d'un mille de la terre, où il ne pouvoit se garantir d'un triste naufrage ; mais Skinner, au risque de sa vie qu'il faillit de perdre dans les flots, trouva le moyen de jetter une troisième ancre, qui le fixa derrière une colline, où l'on se trouva un peu à l'abri. Il étoit tombé, avec cinq hommes qui l'aidoient à ce travail, & qui périrent tous sans pouvoir être secourus. On ne douta point qu'une baleine, qui parut au même instant, n'en eût dévoré un. Skinner fut le seul qui échappa au péril, avec autant d'adresse & de résolution qu'il en avoit eu à sauver le Vaisseau.

Tempête furieuse.

Adresse & courage de Skinner.

(*b*) Ces jugemens ne sont cependant pas encore tombés ; ce qui prouve la témérité de ce que l'Auteur de la Relation a avancé ici. Cependant il faut convenir avec lui que le procédé dont il s'agit paroit étrange.

Digitized by Google

Vaiſſeau. La tempête dura quatre ou cinq heures ; après leſquelles la mer redevint auſſi calme que ſi elle n'eut jamais ſouffert d'agitation. Mais il s'éleva une autre ſorte d'orage ſur le Vaiſſeau, par la perverſité du Contre-maître, qu'on fut obligé de charger de fers, en nommant Skinner à ſa place. Du côté du commerce, le calme ne fut que trop profond, pour une Ville qui tenoit le troiſième rang dans les Indes après Bantam & Patane. Floris a pris ſoin d'expliquer les cauſes de ce changement. Floris. 1612.

(*i*) Siam étoit un ancien & puiſſant Royaume; mais il avoit été conquis depuis peu & rendu tributaire du Pégu. Cette première révolution néanmoins n'avoit pas duré long-tems. Le Roi de Siam avoit laiſſé, en mourant, deux Fils, qui furent élevés à la Cour de Pégu. L'aîné, qui ſe nommoit en langue Malayenne Raja Api, c'eſt-à-dire, le Roi terrible, & que les Portugais ont nommé le Roi Noir, trouva le moyen de s'échapper & de remonter ſur le Trône de ſes Pères. Le Roi de Pégu fit marcher contre lui une armée redoutable, commandée par ſon propre Fils, qui périt malheureuſement dans cette guerre, & dont la mort attira dans le Pégu tous les ravages dont Siam avoit été menacé. Le Roi déſeſpéré de la mort de ſon Fils, tourna ſa vengeance ſur ſes principaux Officiers & ſur un grand nombre de Soldats, qu'il accuſoit de l'avoir mal défendu. Cette ſévérité fit tant de mécontens & de rebelles, qu'il ſe vit abandonné de jour en jour par les Rois tributaires de ſa Couronne (*k*), qui étoient au nombre de vingt. L'affoibliſſement de ſes forces encouragea le Roi Noir à lever une groſſe armée, avec laquelle il s'avança devant [la Ville de Uncha, ou] Pégu. Cependant, après deux mois d'un ſiége pénible & ſanglant, il fut obligé de retourner à Siam ſans avoir éxécuté ſes deſſeins. Enſuite le Roi de Pégu ſe voyant épuiſé de Sujets & de munitions, & menacé de tomber entre les mains du Roi d'Artakan qui venoit contre lui avec toutes ſes forces, prit le parti de ſe ſoûmettre au Roi de Tangu avec tous ſes tréſors: ce qui n'empêcha point que le Roi d'Artakan ne ſe rendît maître de ſa Capitale & d'une partie de ſes Etats, où il porta la déſolation & la famine (*l*). Ce furieux vainqueur menaçoit enſuite le Roi de Tangu, qui lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui offrir une partie des tréſors de Pégu, l'Eléphant bleu (*m*), & la Princeſſe Fille du Roi. L'Auteur rend témoignage qu'il avoit vû en 1608, la Princeſſe & l'Eléphant. A ces offres, le Roi de Tangu joignoit celle de livrer le Roi même, ou de lui donner la mort. Floris ne rapporte point comment ces propoſitions furent reçues du Roi d'Artakan; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en profita pour établir ſon pouvoir ; car l'Auteur ajoûte que le Roi de Tangu tua celui de Pégu d'un coup de pilon, afin qu'il ne parût aucune marque de ſon crime par les traces du ſang & les bleſſures; que le Roi d'Ar-

Révolution de Siam.

Ruine du Royaume de Pégu.

(*i*) Ici commence la 2de. Section dans l'Original. R. d. E.

(*k*) *De Faria* rapporte à peu près la même choſe; la ſeule circonſtance en quoi il différe d'avec l'Auteur de cette Relation, c'eſt qu'il n'attribue pas la Rébellion de ces Rois tributaires, à la ſévérité du Roi de Pégu, mais à une peſte qui fit de grands ravages dans le Pays. Voyez *Portug. Aſia.* Vol. III. pag. 121.

(*l*) *Angl.* où la déſolation & la famine régnoient par tout. R. d. E.

(*m*) Cet Eléphant bleu, eſt ſuivant l'Original, le fameux Eléphant blanc de Siam. R. d. E.

FLORIS. 1612. Préſent mal récompenſé.

d'Artakan donna le Fort de Siriam (*n*), ſitué ſur la même Rivière que Pégu, à Philippe Brito de Nicote & aux Portugais, en accordant à Brito le titre de *Changa* (*o*); faveur néanmoins qui fut ſi mal récompenſée dans l'eſpace de deux ou trois ans, que les Portugais ſe ſaiſirent du Fils du Roi, & l'obligèrent de payer pour ſa rançon onze cens mille tangans & dix Barques chargées de ris. Brito s'étoit acquis une autorité dont il jouiſſoit encore tandis que Floris étoit aux Indes.

AINSI, la deſtruction de Pégu avoit ſervi à rétablir Siam dans toute ſa puiſſance & ſon éclat. Le Roi Noir s'étoit aſſujetti les Royaumes de Camboya, de Laniang, de Jangoma, de Lugor, de Patane, de Tanaſſérim & pluſieurs autres. Etant mort en 1605, ſans laiſſer d'enfans, il eut pour Succeſſeur ſon Frère, qu'on appella le Roi Blanc. Ce Prince ſe rendit odieux par ſon avarice; ce qui ne l'empêcha point de jouir d'un régne tranquille. Il mourut en 1610, laiſſant après lui pluſieurs enfans, qui donnèrent naiſſance à de nouveaux déſordres; car dans ſon lit de mort il en fit tuer l'aîné, à l'inſtigation de Jockromeoua, un des principaux Seigneurs de Siam, qui ſoûtenu par un prodigieux nombre d'Eſclaves, aſpiroit lui-même au Trône. Cependant le ſecond fils du Roi Blanc avoit été couronné avec les acclamations de la plus grande partie de ſes Sujets; & c'étoit lui qui régnoit à Siam en 1612, âgé d'environ vingt-deux ans. Il s'étoit défait de l'ambitieux Jockromeoua; mais ce perfide avoit entre ſes Eſclaves deux cent quatre-vingt Japonois, qui entreprirent de venger ſa mort. Ils coururent au Palais, dont ils eurent l'audace de ſe ſaiſir; &, forçant le Roi de leur livrer quatre de ſes principaux Mandarins, qu'ils accuſoient d'avoir contribué à la mort de leur Maître, ils les tuèrent avec des circonſtances cruelles. Enſuite, après avoir profité quelque tems de l'éloignement des troupes & de la conſternation du Peuple, pour commettre toutes ſortes de déſordres, ils forcèrent le Roi de ſigner de ſon propre ſang un certain nombre de conditions qu'ils lui impoſèrent; ils emmenèrent les principaux Talapoins pour ôtages, & partirent chargés de tréſors, au prix deſquels les Siamois ſe crurent trop heureux d'acheter le repos & la liberté. Mais le plus fâcheux effet de ce brigandage, fut d'avoir porté quelques Royaumes tributaires à ſe révolter. Le Roi de Laniang entra dans les Etats de Siam, & croyant la Capitale encore troublée par les Japonois, il s'en approcha ſi bruſquement qu'il n'en étoit plus qu'à deux journées. Deux autres Rois devoient le joindre avec leurs forces. Mais ne s'étant pas donné le tems de les attendre, ſa précipitation devint un avantage pour le Roi de Siam; qui ne balança point à marcher au-devant de lui avec les troupes qu'il put raſſembler. Cette vigoureuſe réſolution démonta le rebelle, & lui fit prendre le parti de la retraite. Telle étoit la ſituation des affaires de Siam, lorſqu'Eſſington y étoit arrivé: des conjonctures ſi tumultueuſes n'avoient pû faire trouver aux Anglois beaucoup de facilité pour le commerce.

Hardieſſe ſingulière d'une troupe de Japonois.

Siam troublé par des guerres.

ON

(*n*) Ou Sirlangh. De Faria dit que *Sbilimi Sbáb*, Roi d'Artakan, (ou plûtôt ſuivant l'Original, Arrakan) donna ce Port aux Portugais, pour les récompenſer des ſervices qu'il en avoit reçus. Voyez *Portug. Aſia.* Vol. III. pag. 127.

(*o*) Ce Titre ſignifie *Honnête-Homme*, ou *Homme de bien*; Faria dit qu'il fut donné à Brito, à cauſe de ſes heureux ſuccès dans la guerre, & de ſes manières polies.

Digitized by Google

On prit la réſolution de paſſer l'Hyver à Patane; & l'on s'y trouvoit forcé par diverſes raiſons. Le 31 de Décembre, la Reine, accompagné de ſix cens Pras, ſortit pour ſe procurer de l'amuſement. Elle s'arrêta d'abord à Sabrangh, où les Anglois ſe rendirent pour la ſaluer, de concert avec les Hollandois. C'étoit une femme de fort belle figure, âgée d'environ ſoixante-ans, grande & pleine de Majeſté. Floris en avoit peu vû, dans l'Inde, qui euſſent l'air auſſi noble. Elle avoit près d'elle ſa Sœur, qui étoit deſtinée à lui ſuccéder, & la fille d'une autre Sœur, mariée au Raja Siack, Frère du Roi de Jahor. Cette Sœur, que le droit de ſucceſſion faiſoit déja nommer la jeune Reine, n'avoit jamais été mariée, quoiqu'elle n'eût pas moins de quarante-ſix ans. Après une courte audience, où la Reine ſe laiſſa voir à découvert, un rideau qui la déroba tout-d'un-coup, fit connoître aux Anglois qu'ils devoient ſe retirer; mais on leur dit qu'ils avoient la liberté de revenir le jour ſuivant. Ils ne manquèrent pas d'accepter cette faveur, & l'on n'épargna rien pour les bien traiter. Douze femmes & [douze] enfans danſèrent devant eux, avec tant d'art & de grace qu'ils furent charmés de cette galanterie. Enſuite les Nobles du cortège reçurent ordre de danſer à leur tour. Les Anglois & les Hollandois, invités auſſi à danſer, ne purent refuſer cette marque de reſpect à la Reine, qui parut prendre beaucoup de plaiſir aux danſes de leurs Pays. Il y avoit ſept ans qu'elle n'étoit ſortie de ſon Palais. Elle alloit à la chaſſe des bufles & des taureaux ſauvages, qui ſont en grand nombre, aux environs de Patane. Dans ſon paſſage entre les Vaiſſeaux & la Maiſon des Anglois, elle fut ſaluée de quelques coups de canon à bord, & de la mouſqueterie ſur le Rivage.

Floris 1612. La Reine de Patane favoriſe les Anglois.

Elle leur procure des amuſemens.

Pendant l'Hyver, qui tombe dans ce Pays aux mois de Novembre & de Décembre, la pluye rendit les eaux ſi groſſes, qu'elles emportèrent quantité de Maiſons, & firent périr un grand nombre de beſtiaux. Le 25 de Janvier 1613, on reçut avis par un Bâtiment Hollandois, arrivé de Siam, que les Facteurs Anglois, qu'Eſſington y avoit laiſſés, avoient vendu plus de la moitié de leurs marchandiſes, & que le Roi même en avoit acheté une grande partie. Ce Prince avoit porté ſes ſoins, pour la ſûreté des Facteurs, juſqu'à défendre que ſes propres Officiers emportaſſent, ſans une permiſſion de ſa main, les marchandiſes mêmes dont ils avoient déja payé le prix. On apprit auſſi par la voye de Quéda, que les Portugais de Saint Thomé, au nombre de quinze-cens, s'étoient ſaiſis de la Maiſon des Hollandois à Paléakate; qu'ils avoient fait main-baſſe ſur tout ce qu'ils y avoient rencontré, & qu'ils en avoient enlevé tous les effets. Au mois de Mars, Eſſington, laiſſant Floris à Patane, ſe remit en mer pour Siam, avec de nouvelles marchandiſes.

1613.

Triſtes avis qu'ils reçoivent de Quéda.

Pendant ſon voyage, le Roi de Pahan épouſa la ſeconde Sœur de la Reine de Patane, après l'avoir fait enlever ſans doute avec quelque violence; car la Reine la redemanda par des Ambaſſades ſolemnelles (p), & n'ayant pû l'obtenir, elle prit le parti non-ſeulement de faire arrêter tous les Joncs de Siam,

Guerre entre Patane & Pahan.

(p) Le Roi de Pahan avoit épouſé la Sœur cadette de la Reine de Patane. Cette Reine qui n'avoit pas vû ſa Sœur depuis vingt-huit ans, envoya divers Ambaſſadeurs, pour demander la permiſſion de la revoir.

Digitized by Google

FLORIS. 1613. Siam, de Camboia, de Bordelongh, de Lugor & les autres Navires chargés de ris pour Pahan, mais encore de mettre en Mer toutes ſes forces, qui étoient compoſées de plus de ſoixante & dix Voiles & d'environ quarante mille (q) hommes, ſous la conduite de Maha Raja, de Daton Baſſar & d'Oran Raja Sirnora. Dans l'excès de ſon reſſentiment, elle avoit donné ordre que par force ou par adreſſe ſa Sœur fût ramenée [morte ou vive;] de ſorte qu'au jugement de l'Auteur, il y avoit peu d'apparence que le Roi de Pahan, déja fort embaraſſé par la perte de ſes proviſions & par ſes guerres avec le Roi de Jahor, fût capable de ſe défendre contre une attaque ſi puiſſante. [Le Roi de Jahor ſe préparoit à venir en perſonne contre lui; tandis que d'un autre côté, le Roi de Borneo, levoit des troupes, pour lui donner du ſecours.]

Au mois d'Avril 1613, il arriva pluſieurs Joncs de Camboya & de la Chine. Dans le cours du mois de Mai, Floris reçut des Lettres de Siam, avec avis que le Globe y étoit arrivé fort heureuſement, & que le commerce s'y faiſoit avec le même bonheur. Cette agréable nouvelle augmenta l'empreſſement avec lequel il travailloit à charger un Bâtiment pour le Japon; & jugeant qu'il y avoit beaucoup d'avantage à tirer des marchandiſes de la Chine, il emprunta de la Reine de Patane trois mille piéces de huit, à ſix pour cent d'intérêt pour trois ou quatre mois, dans la vûe de remplacer celles dont il eſpéroit de ſe défaire au Japon. Mais ſa joye fut modérée par les triſtes avis qu'il reçut de Bantam. Campon China ayant eſſuyé deux incendies, la Maiſon des Anglois, qui étoit remplie d'étoffes, & celle des Hollandois, n'avoient pû échapper aux flammes. D'un autre côté, le Trade-Increaſe, grand Vaiſſeau Anglois commandé par Sir Henri Middleton, avoit beaucoup ſouffert à Pulo-Panian, & la moitié de l'Equipage avoit été enlevé par les maladies. Enfin, les Achinois avoient aſſiégé Jahor.

Heureuſes nouvelles de Siam.

Fâcheux avis de Bantam.

LE 12 de Juillet, on vit arriver à Patane, [avec autant de joye que de ſurpriſe,] le Roi de Pahan, ſa femme, Sœur de la Reine, [avec ſes deux fils.] Ce prince cédoit à la néceſſité plûtôt qu'à ſon inclination. Il avoit laiſſé ſon Pays en proye au feu, à la guerre, à la famine, & aux trahiſons de ſes principaux Sujets, qui avoient formé contre lui diverſes conſpirations. Il raconta que la Flotte d'Achin s'étoit emparée de Jahor, après vingt-neuf jours de ſiége; qu'elle en avoit emporté l'artillerie, les eſclaves, & tout ce qu'elle y avoit trouvé de précieux; que Raja Bunghſum un des principaux Seigneurs du Pays avoit été fait priſonnier avec ſes femmes & ſes enfans; que le Roi n'ayant trouvé de reſſource que dans la fuite, étoit allé chercher une retraite à Bantam (r), enfin, que pluſieurs Hollandois qui étoient dans la Ville, avoient été maſſacrés par les Vainqueurs.

Réconciliation du Roi de Pahan avec la Reine de Patane.

[QUELQUE ſatisfaction que la Reine eût reſſenti à l'arrivée du Roi de Pahan, elle affecta de le recevoir avec froideur; vengeance pardonnable, après la dépenſe & les chagrins qu'il lui avoit cauſés.] Elle ne voulut pas même que les Seigneurs de ſa Cour paruſſent trop empreſſés à le viſiter. Cependant elle eut la complaiſance de faire tuer tous les chiens de la Ville, parce qu'il avoit de l'averſion pour ces animaux. Les Anglois, qui n'avoient reçu

(q) *Angl.* quatre mille. R. d. E.

(r) *Angl.* Bintam. R. d. E.

Digitized by Google

reçu d'elle aucun ordre, ſe crurent obligés de faire honneur à l'arrivée du Roi, par une décharge de leur artillerie. Il parut ſi ſenſible à cette politeſſe, que s'étant arrêté quelques momens pour les entretenir, il les pria de le voir ſouvent, & de ſe diſpoſer dans la ſuite à porter une partie de leur commerce dans ſes Etats.

Floris. 1613. Fête que la Reine donne à ce Prince.

☞ [Le 16 de Juillet, on reçut des Nouvelles du Capitaine Saris qui étoit à Machian, en route pour le Japon. On apprit auſſi que le Chevalier Henri Middleton étoit mort de chagrin, le 24 de Mai: que le Vaiſſeau l'Increaſe étoit à ſec, ſans mât, & en fort mauvais état : qu'il n'y reſtoit que trente hommes, dont la plus grande partie étoit malade: qu'une maladie extraordinaire y avoit enlevé cent Anglois, un plus grand nombre de Chinois, qu'on avoit loués, & huit Hollandois. Que le Capitaine Schot s'étoit emparé ſur les Hollandois du Château & de l'Iſle de Solor, où il avoit trouvé une grande quantité de bois de Sandal, & que dans les Moluques les Hollandois avoient auſſi remporté des avantages conſidérables ſur les Eſpagnols. Le 31, le Roi de Pahan ſe rendit au logement des Anglois avec une grande ſuite; & il les encouragea fort à négocier dans ſon pays.]

La Reine s'étant enfin réconciliée avec ſon Beau-Frère, fit faire les préparatifs d'une grande fête qui fut célébrée le premier jour d'Août. Elle fit l'honneur aux Marchands Anglois de les y inviter. Il y eut une Comédie repréſentée par des ✠ femmes, à la manière des Javans; [c'eſt-à-dire, ſur un ſujet de l'Antiquité,] avec des habits tels qu'on ſuppoſe dans l'Inde, que l'uſage étoit anciennement de les porter. Le 9, le Roi de Pahan quitta Patane, après y avoir paſſé plus d'un mois. Sa femme, à qui la Reine offrit la liberté de demeurer avec elle, ſe détermina ✠ volontairement à retourner avec ſon mari, [& juſtifia par cette conſtance la facilité, avec laquelle il paroiſſoit qu'elle avoit conſenti à ſon enlevement.]

Le 16, Floris reçut une lettre de Thomas Bret, à Macaſſar, qui lui peignoit le commerce de cette Ville avec de triſtes couleurs. La guerre avoit cauſé dans l'Iſle de Célèbes les mêmes déſordres qu'à Patane. Jean Perſons y étoit devenu fol. Les Anglois rebutés du mauvais ſuccès de leurs entrepriſes, y avoient acheté un Jonc, dans le deſſein de quitter l'Iſle; mais, dans le même tems, le Darling y étoit arrivé avec ſa cargaiſon de draps, dans le deſſein d'y établir un Comptoir.

La guerre nuiſible au commerce.

Le 18 de Septembre, Raja Indramonda revint à Patane, d'où il partit le 25 d'Octobre pour ſe rendre à Macaſſar & de-là aux Iſles de Banda, où il fit un commerce ſi avantageux, qu'il en apporta deux cens ſockes de fleur de muſcade avec une grande quantité de noix. Il s'étoit chargé pour Floris d'une lettre de Richard Walden, qui contenoit la ſituation préſente de Banda. Peter de Bot, Général des Hollandois, ayant traité ſes gens avec trop de rigueur, juſqu'à faire pendre ſur une Galère voiſine (s) du Château, quelques Sentinelles, pour s'être endormis dans leur poſte, pluſieurs Hollandois avoient pris le parti de déſerter chez les Bandanois & d'y embraſſer le Mahométiſme. Tous les efforts du Général avoient été inutiles pour les rappeller, parce que n'ayant aucune autorité ſur les Habitans de l'Iſle, tout ſon pouvoir ſe bornoit à forcer les Joncs & les autres Bâtimens de venir jetter l'ancre ſous le Château. Enfin, quoique

Situation des Hollandois à Banda.

(s) *Angl.* à un gibet voiſin. R. d. E.

Digitized by Google

FLORIS. 1613.

quoique les Hollandois fuſſent les maîtres de la Mer aux environs de ces Iſles, ils n'oſoient entreprendre d'exercer leur empire ſur les Habitans.

LE 23, le Globe arriva de Siam, avec une lettre des Facteurs pour Floris. Ils lui marquoient qu'ils n'avoient appris aucune nouvelle de la cargaiſon qui étoit partie pour Jangoma, parce que la guerre qui étoit allumée entre Ova & Laniang, avoit fermé tous les paſſages. On racontoit que le Roi d'Ova s'étoit emparé de Siriang, & qu'il avoit fait empaler Brito de Nicote & ſon fils. La poudre (*t*) ayant manqué aux Portugais de Siriang, ils avoient été forcés de ſe rendre, & le Vainqueur, après s'être défait de Brito par un cruel ſupplice, avoit voulu mettre ſa femme au rang de ſes concubines; mais ſur le refus quelle avoit fait de ſe rendre à ſes deſirs, il lui avoit fait écorcher les jambes, & l'avoit réduite à la condition des Eſclaves. Cette femme avoit à ſe reprocher ſa propre diſgrace & celle de ſon mari. Elle vivoit depuis longtems dans un commerce ſcandaleux avec un Officier de ſa Nation; & tous les Portugais de la Garniſon de Siriang ayant tenu des diſcours trop libres ſur une intrigue dont l'éclat leur paroiſſoit choquant, elle avoit perſuadé à ſon mari, qui ignoroit ſeul ſa honte, qu'une ſi groſſe Garniſon étoit inutile, & qu'il pouvoit s'en épargner les frais; de ſorte que le Roi d'Ova l'avoit trouvé preſque ſans défenſe. Les ambitieux projets de ce Prince ſembloient menacer auſſi le Royaume de Siam. Mais il trouva les frontières de cet Etat ſi bien gardées, qu'il n'eut point la hardieſſe de s'en approcher.

Brito Nicote eſt empalé à Siriang.

Sort de ſa femme.

LE 4 d'Octobre, qui étoit le premier jour du Carême des Mahométans, le feu prit avec une violence extrême dans la Ville, ou plutôt dans le Fort & le Palais Royal de Patane. La cauſe de cet accident venoit d'une foule d'Eſclaves Javans révoltés, qui n'avoient pas trouvé de moyen plus ſûr que l'Incendie pour ſe venger de leurs Maîtres. Ils étoient environ cent, qui coururent vers la grande porte, nommée *Punta Gorbangh*, en mettant le feu des deux côtés à tous les édifices; de ſorte, qu'à la réſerve de quelques Maiſons, [parmi leſquelles fut le Palais de la Reine,] tout fut conſumé par les flammes. Dans leur paſſage ils enlevèrent les plus belles femmes, qu'ils emmenèrent avec eux. Le déſordre dura depuis le milieu de la nuit juſqu'à deux heures après-midi, ſans que perſonne ôsât s'approcher des Rebelles.

Terrible Incendie à Patane.

PENDANT ce tems-là, les Anglois n'étoient pas ſans inquiétude dans leur quartier. Ils étoient informés que le deſſein de ces furieux étoit de tomber ſur les Etrangers; & leur premier ſoin fut de ſe garantir d'abord par une forte garde. Mais, lorſqu'ils ſe furent aſſûrés contre toutes ſortes de ſurpriſe, ils réſolurent, de concert avec les Hollandois, de marcher au devant d'un ennemi ſi mépriſable; & s'étant armés de fuſils & de ſabres, ils s'avancèrent en bon ordre. Les Eſclaves, informés par leurs eſpions, de l'attaque qui les menaçoit, penſèrent moins à la réſiſtance qu'à la fuite. Ils ſe retirèrent à travers-champs au Village de Qualbouka, & de-là juſqu'à Bordolong & Sagnora dans l'intérieur des terres. Ainſi, ſans eſſuyer aucune perte, les Marchands des deux Nations méritèrent le titre de défenſeurs du Pays. La Reine fit pourſuivre les fugitifs, dont on ne prit que cinq ou ſix traîneurs, arrêtés par la maladie. Floris ignora ce que devint le reſte; mais cet Incendie étoit le troiſième qui avoit

Les Anglois & les Hollandois délivrent Patane.

(*t*) Ce détail eſt tiré de l'Aſie Portugaiſe de Faria Vol. III. pag. 191.

Digitized by Google

avoit affligé Patane depuis un petit nombre d'années; [Les Japonois y avoient mis le Feu deux fois, & les Javans, une]. FLORIS. 1613.

Le 21, les Anglois prirent congé de la Reine, qui fit préſent à l'Auteur & au Capitaine Eſſington, d'un poignard d'or à chacun. Ils laiſſérent trois Facteurs dans leur Magaſin, William Ebert, Robert Lilttleworld, & Ralph Cooper avec des lettres pour John Lucas, qui étoit demeuré à Siam. Le même jour, les Hollandois virent arriver leur Vaiſſeau *Le Hope*, qu'ils attendoient de Jahor pour remettre auſſi à la voile. Ils s'étoient déja rendus au Rivage, lorſque la Flotte d'Achin, qui venoit aſſiéger Patane, entra dans la Rivière, & leur coupa le paſſage avant qu'ils euſſent pû ſe rendre à bord. Dans le déſeſpoir d'un ſi fâcheux contretems, ils écrivirent aux gens du Vaiſſeau de faire deſcendre à terre trente hommes bien armés, & de s'avancer dans la Rivière, auſſi loin qu'il leur ſeroit poſſible, pour combatre les Achinois. Mais le Vaiſſeau ne trouvant point aſſez de fond, ne put ni s'avancer, ni débarquer un ſeul homme. Douze des Hollandois du Rivage trouvèrent le moyen d'aller à bord, tandis que les autres, au nombre de vingt-trois, furent obligés de rentrer dans la Ville. Elle ſe rendit par compoſition après vingt-neuf jours de ſiége, & les vingt-trois Hollandois furent faits priſonniers. Le Capitaine du Vaiſſeau tenta mille moyens pour les ſecourir; mais au milieu de ſes efforts il s'éleva un orage qui le pouſſa ſur le banc de Borneo, d'où il fut jetté par un autre vent vers Pulo Kondor. Ayant perdu l'eſpérance de regagner Patane, il alla chercher des rafraîchiſſemens dans la Baye de Varellas, Rade aſſez commode, mais dont il tira peu de ſecours, parce qu'il y trouva les Habitans mal diſpoſés pour lui. Son Vaiſſeau étoit chargé de quinze mille piéces de huit, & de vingt-neuf bales d'étoffes des Indes.

Départ des Anglois.

Patane eſt aſſiégée par la Flotte d'Achin, & les Hollandois faits priſonniers.

(v) Les Anglois, en quittant Patane, avoient trouvé le vent ſi favorable, que le 25 ils étoient à la vûe des Iſles de Ridangh, qui ſont au nombre de dix-huit ou vingt, au ſixiéme degré de latitude. Ils paſſérent le ſoir au long des trois Iſles de Kapas, à treize lieuës de celles de Ridangh & deux du Continent. Le 26, ils virent Pulo Tiama à vingt-huit lieuës au Sud [& Sud quart à l'Eſt] des Iſles Kapas. Le 29, ils arrivèrent à Pulo Tingi, où il furent ſurpris par le calme: il n'y a point de danger dans toute cette courſe, lorſqu'on ſe tient conſtamment ſur dix-huit braſſes de fond.

Route du Vaiſſeau Anglois.

Le premier de Novembre, on vit la Pointe de Jantana, ou Jahor, [& une Montagne de l'Iſle de Bintam.] Le lendemain, on eut la vûe de Pedra Bianca; & vers dix heures, on ſe trouva contre la dangereuſe chaîne de rocs qui s'étend, de la Pointe de Jahor, l'eſpace de quatre lieuës dans la Mer. Linſchoten, Voyageur Hollandois, a fait une deſcription fort éxacte de cet écueil, après l'avoir paſſé avec beaucoup de danger. [La pointe avec trois petites Iſles qui ſont auprès, porte Oueſt-Sud-Oueſt. Pour ſe tirer de-là, il eſt bon de prendre le large, juſqu'à ce qu'on ait Jahor, les trois petites Iſles & Pedra Bianca, ſur une même ligne, en laiſſant Bintam en dehors].

Pedra Bianca eſt un roc, couvert d'oiſeaux de Mer, dont la fiente en a tellement blanchi le ſommet qu'il en a tiré ſon nom. Les Anglois employèrent juſqu'au 7 à combattre les Courans, juſqu'à ce qu'ils eurent paſſé l'embouchure de la Rivière de Jahor & qu'ils furent à deux lieuës de Sincapur. Le

Roc de Pedra Bianca.

(v) La 3e. Section commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

FLORIS. 1613. Le 8, il leur vint pluſieurs Pares, conduites par des Sujets du Roi de Jahor, qui n'ont pas d'autre habitation avec leurs femmes & leurs enfans, & qui s'y nourriſſent de leur pêche. Floris apprit d'eux, que le Roi d'Achin avoit renvoyé avec beaucoup d'honneurs Raja Bounyſoc, Frère de leur Roi, pour rebâtir le Fort & la Ville de Jahor, & que lui ayant donné ſa Sœur en mariage, il vouloit le placer ſur le trône au lieu de l'ancien Roi. Les Anglois prirent ici un Pilote pour les conduire au travers des Détroits.

Rétabliſſement de Jahor.

Le 19 de Décembre, ils arrivèrent à Maſulipatan, où ils trouvèrent un Vaiſſeau de leur Nation & deux Hollandois. L'Anglois, qui ſe nommoit *le James*, avoit été envoyé pour les ſeconder dans leur voyage. Marlou, Davis, Gumeg, & Cob, ſes principaux Facteurs, vinrent à bord du Globe, & remirent au Capitaine & à ſes gens quantité de lettres dont ils étoient chargés. Le 21, Floris deſcendit au Rivage. Il y trouva le gouvernement changé par une révolution, qui avoit dépoſſédé Mirſadardi, & qui lui avoit fait donner pour ſucceſſeurs Armaban & Buſebulleran. Wentakadra, fils de Buſebulleran, vint au-devant de lui, avec le Scha Bandar & d'autres Mores. Ils lui firent divers préſens, entre leſquels étoit un fort beau cheval, qu'il refuſa d'accepter, dans la crainte que cette apparence de généroſité ne fût le voile de quelque trahiſon. Mais il y fut forcé par les inſtances de Wentakadra, de qui il obtint auſſi un Kaul, ou une permiſſion pour le débarquement de quelques marchandiſes, en payant cinq pour cent.

Changement à Maſulipatan.

1614. Le 25 de Janvier 1614, le James mit à la voile pour Petapoli, dans le deſſein de ſe rendre enſuite à Bantam. Floris partit le 18 pour Narſapur Peka. Le 19, il entra dans la Rivière, où il trouva neuf braſſes d'eau, & juſqu'à dix & demi, contre le rapport de quelques perſonnes qui cherchoient à refroidir les Anglois par de fauſſes deſcriptions. Le 23, l'Auteur revint à Maſulipatan, & dépêcha un *Peon*, c'eſt-à-dire un Courrier Indien, à Surate, pour y porter de ſes nouvelles au Facteur Alworth. Le même jour, il arriva un petit Bâtiment de Pégu, ſur lequel étoit Cornelius Franke, Marchand Hollandois, qui confirma la priſe de Siriang par le Roi d'Ova, le maſſacre des Portugais, & la mort tragique de Brito. Le Roi avoit donné des ordres pour faire relever Pégu de ſes ruines. Enſuite s'étant avancé vers Tenaſſérim, il y avoit été joint par Banga Dela, à la tête de cinquante mille Péguriens (x), qui l'avoient reconnu pour leur Vainqueur & leur Maître. Cette conquête avoit cauſé beaucoup de joye aux Mores de Maſulipatan, parce qu'ils ſe flattoient que le commerce de Pégu tomberoit bientôt entre leurs mains; & dans cette eſpérance, ils firent équiper deux Vaiſſeaux, pour les y envoyer au mois de Septembre.

1614. Narſapur Peka.

Rétabliſſement de Pégu.

Dans le cours du mois de Mars, les Anglois apprirent qu'il étoit arrivé onze Vaiſſeaux à Goa, huit de la Chine & trois de Malaca. Cette abondance de marchandiſes auroit cauſé beaucoup de préjudice à l'Auteur, s'il n'eût déja vendu la plus grande partie des ſiennes. Au mois d'Avril, Atmakan partit pour Golkonde, où le tems étoit venu d'aller rendre ſes comptes; & ce voyage ne pouvoit tomber dans une conjoncture plus heureuſe, parce que Maleck Tuſa, ſon ami, fut alors nommé par le Roi à l'office de Grand Tréſorier.

(x) Ces Péguriens ſont des Péguans. R. d. E.

Digitized by Google

ſorier. Les Anglois y trouvèrent auſſi des avantages conſidérables, non-ſeulement par la faveur d'Armakan, qui leur étoit affectionné, mais encore parce que les dettes d'un Gouverneur Indien ſont mal aſſûrées, lorſqu'il perd ſon emploi. Floris. 1614. Avantages pour les Anglois.

Le 18 de Mai fut un jour funeſte aux Anglois, par la mort du Capitaine Eſſington, dont le caractère étoit généralement eſtimé. Il fut emporté par une fiévre ſubite, qui le prit en ſortant de table, [& dont on attribua la cauſe à quelques cloux qu'il avoit ſur le Corps, & ſur-tout à un qu'il avoit ſur l'épaule, & qui n'avoit pas pû s'ouvrir. Cette ſorte d'incommodité eſt fort commune dans cette ſaiſon.] Floris prit ſoin auſſitôt de mettre le Vaiſſeau en bon ordre; mais quoique tout l'Equipage le preſſât d'accepter le commandement, il refuſa cet honneur (y), & conſentit ſeulement à nommer M. Skinner, en laiſſant eſpérer qu'il pourroit quelque jour reprendre cette place. Sa vûe, dans une promeſſe ſi vague, étoit de ſoûtenir & l'Equipage & le nouveau Capitaine dans l'éxercice de leur devoir. Etant retourné au Rivage, il trouva dans la Ville trois députés de la Reine de Paléakate, & des lettres de cette Princeſſe, [de Jaga Raja, Gouverneur de St. Thomé, & de Apa Kandia, Sécretaire du grand Roi Wankatad Raja,] pour l'inviter à faire le commerce dans ſa Ville, avec promeſſe de lui donner un terrain vis-à-vis le Fort, & de lui accorder pluſieurs faveurs. Floris, qui ſe reſſouvenoit de la manière dont il y avoit été reçu l'année précédente, ne fit pas beaucoup de fond ſur ces offres. Cependant il convint avec les Députés qu'un d'entr'eux demeureroit près de lui à Maſulipatan, & que les deux autres retourneroient à Paléakate avec Vengali, un de ſes gens, qu'il chargeroit de ſa réponſe [aux diverſes perſonnes qui lui avoient écrit, & d'une lettre pour le Roi même.] Dans ſa lettre il rappelloit à la Reine (z) le mauvais accueil qu'elle avoit fait aux Anglois; & ſi elle étoit réſolue de les traiter mieux, il la prioit de lui envoyer un Kaul, ou un ſauf-conduit, qui pût faire renaître leur confiance. Mort du Capitaine Eſſington. Divers Princes invitent les Anglois au commerce.

Vengali revint à la fin de Juillet, accompagné de quatre nouveaux Députés, l'un du Roi de Narſingue, qui apportoit un Kaul à Floris, avec l'*Abeſtiam* de ce Prince, faveur Indienne, qui conſiſte dans un morceau d'étoffe blanche, ſur lequel la main du Roi eſt empreinte en ſandal, ou en ſaffran. Le ſecond Député [apportoit auſſi le Kaul] de la Reine de Paléakate: & les deux autres étoient chargés des lettres de [quelques petits Princes, tels que] Jaga Raja, Time Raja, Apokandora Raja, &c. qui invitoient les Anglois au commerce. La lettre du Roi de Narſingue étoit écrite ſur une feuille d'or. Il faiſoit des excuſes à Floris, du traitement qu'il avoit reçu à Paléakate, & le preſſant de ſe rendre dans ſes Etats, il lui offroit le choix d'un lieu pour bâtir une Maiſon ou un Fort, avec d'autres priviléges. Enfin, pour gage de ſa bonne-foi, il faiſoit préſent à Floris d'une petite Ville, dont le revenu annuel étoit d'environ quatre cent livres ſterling, en lui promettant à ſon arrivée, d'autres marques de ſon affection. Les Hollandois, jaloux d'une faveur ſi éclatante, s'efforcèrent d'en écarter les ſuites; mais leur influence étoit Députation du Roi de Narſingue à Floris.

(y) *Angl.* Il crut qu'il étoit au deſſous de lui de ſuccéder à un ſous-Marchand. R. d. E.

(z) *Angl.* au Roi. R. d. E.

Digitized by Google

Floris. 1614. étoit trop foible à la Cour du Roi. Ses propres Sujets, affligés de voir paſſer chaque année ſur leur Côte tant de Vaiſſeaux Anglois, ſans en tirer aucun fruit, avoient fait retentir ſon Palais de leurs plaintes, & s'étoient rendus comme les Avocats de la Nation Angloiſe. Cependant une juſte précaution porta Floris à retenir le Député du Roi, qu'il entretint aux frais de la Compagnie juſqu'à l'arrivée de ſon Vaiſſeau dans la Rade. Ses défiances achevèrent de ſe diſſiper, lorſqu'il eut appris que Vengali avoit été reçu avec autant d'affection que de civilité, & que le Roi pour confirmer ſes promeſſes, avoit mis ſolemnellement la main ſur ſa tête.

Inondation à Narſapur Peka. Au mois d'Août, Narſapur Peka & tous les lieux voiſins furent déſolés par une ſi furieuſe inondation, que le ris, les ſalines, les beſtiaux, les hommes & les villes entières, furent enveloppées dans la même ruine. Dans les grands chemins, l'eau s'élevoit de ſix pieds au-deſſus de la terre. A Golkonde, qui eſt joint à ce Canton par une branche de la même Rivière, il y eut plus de cinq mille Maiſons entraînées. Deux Ponts de pierre, l'un de 19 arches, l'autre de 15, auſſi-bien bâtis qu'il y en ait en Europe, ſe trouvèrent couverts de 3 pieds d'eau, quoiqu'au jugement de Floris leur hauteur fût ordinairement de 18 pieds au-deſſus de la ſurface; & 6 arches des 19 furent emportées par le torrent.

Le 4 d'Octobre, les Anglois prirent congé du Roi de Narſingue, [après lui avoir trouvé toute la fidélité qu'il leur avoit fait eſpérer dans ſes promeſſes.] Floris ayant pris occaſion de tant de faveurs pour ſupplier ce Prince de lui faire toucher quelques ſommes, dont le payement commençoit à traîner en longueur (*a*), le Secrétaire de la Cour eut ordre d'en écrire à Mir Mahmud Raja & au Scha Bandar. Mais le 25, c'eſt-à-dire, peu de jours après (*b*) le retour du Vaiſſeau à Maſulipatan, on y reçut la triſte nouvelle de la mort de Wankatad Raja, Roi de Narſingue. Il avoit regné cinquante-cinq ans. Ses trois femmes, dont Obiama, Reine de Paléakate étoit une, ſe brûlèrent avec ſon corps. On appréhenda que cet incident ne produiſît de grands troubles; & les Hollandois particulièrement, craignirent beaucoup pour le nouveau Fort qu'ils avoient obtenu la permiſſion de conſtruire à Paléakate. [Ils en renforcèrent la garniſon par ſoixante-ſix Soldats, qui vinrent ſur le Vaiſſeau le Lion. Ce Vaiſſeau arriva de Bantam le 1 de Novembre, & il apporta la Nouvelle que le Bantam avoit été jetté dans le Téxel, & le Lion blanc à St. Hélène; que le James étoit arrivé heureuſement à Bantam, & qu'il en étoit parti pour ſe rendre à Patane.] Floris s'appercevant que la mort du Roi faiſoit chercher au Gouverneur de Maſulipatan des prétextes pour différer le payement de ſes dettes, & craignant d'être renvoyé au-delà de l'année, prit la réſolution de l'enlever, lui ou ſon Fils, & de le garder à bord auſſi long-tems qu'il refuſeroit de payer. L'entrepriſe étoit dangereuſe, mais tout l'Equipage lui promit de le ſeconder. Il envoya la Chaloupe à bord, pour en amener ſix mouſquetaires, qui vinrent enveloppés dans des voiles, parce qu'il n'étoit pas permis aux Etrangers de deſcendre à terre avec des armes, & qui ſe cachèrent d'autant plus facilement

Mort du Roi de Narſingue. Ses trois femmes ſe font brûler avec ſon corps.

Etrange projet de Floris.

(*a*) *Angl.* Floris, ayant paſſé heureuſement la barre, fit redemander de nouveau ce qui lui étoit dû, & en écrivit pour la troiſième fois en Cour, en inſiſtant ſur ce qu'on eut à lui en payer les intérets. R. d. E.

(*b*) *Angl.* deux jours après. R. d. E.

Digitized by Google

ment dans un endroit obſcur de la Douäne, que ce bâtiment touchoit preſqu'au Rivage. Il donna ordre en même-tems aux gens qu'il avoit près de lui, de ſe tenir prêts à le ſuivre, lorſque le Gouverneur, ou ſon Fils, prendroient le chemin de la Douäne; ce qui ne pouvoit tarder long-tems, ſuivant l'habitude qu'ils avoient d'y aller tous les jours. Le ſoin dont il chargea ſes gens, fut de ſe ſaiſir des piques de la garde, qui demeuroient négligemment appuyées contre un mur, tandis que le Gouverneur étoit occupé dans le bâtiment. Avec quelque ſecret que ce deſſein eût été formé, il alla juſqu'aux oreilles des Hollandois; mais le regardant comme une menace peu ſérieuſe, ils ne furent pas tentés de le découvrir. Floris. 1614.

☞ [Le 21 de Novembre, les Gentils célébrèrent une fête, qui revient trois fois dans une année, quand la nouvelle lune tombe un lundi: Dans ce tems-là, les hommes & les femmes viennent ſe laver dans la Mer, parce qu'ils croyent que c'eſt-là un moyen très efficace pour les purifier de tout péché. Les Bramines & les Kometis font la même choſe.]

Cependant Floris étant allé voir, le 24, le Gouverneur, prit un ton fort emporté pour lui demander ſon argent & pour ſe plaindre qu'on le lui fît attendre depuis ſept mois. Il vit auſſi Mir Mahmud Raja, pour lui reprocher d'avoir eu ſi peu d'égard aux ordres de la Cour. Ils lui répondirent tous deux, avec quelques railleries, qu'on parleroit d'affaires à la Douäne, lorſque ſa colère ſeroit paſſée. Floris reprit qu'il n'étoit pas d'humeur à ſe laiſſer jouër plus long-tems, & que s'il ne recevoit pas ſur le champ une promeſſe formelle, avec des aſſûrances pour l'éxécution, il ſçauroit prendre quelque parti qui conviendroit à ſes intérêts & à l'honneur du Roi ſon Maître. On ne fit que ſoûrire de ſa menace. Il ſe rendit ſur le champ à la Douäne, où il ſçavoit que le Fils du Gouverneur étoit déja, avec une garde peu nombreuſe. Les piques étoient dreſſées contre la porte, & la marée haute, deux circonſtances dont il avoit toûjours jugé que le ſuccès de ſon deſſein pourroit dépendre. Auſſi ſe confirma-t'il dans la réſolution d'en profiter. Ses gens, qui le ſuivoient à l'œil, à l'exception de trois, qu'il avoit laiſſés pour garder ſa maiſon, ſe ſaiſirent des piques entrèrent dans la Douäne, & fermèrent la porte ſur eux. Les Mouſquetaires parurent auſſi-tôt. Floris prenant lui-même le fils du Gouverneur par le bras, le remit à trois ou quatre de ſes gens, qui le conduiſirent à la Chaloupe, tandis que lui & le reſte des Anglois faiſant l'arrière-garde, écartèrent le peuple qui commençoit à s'aſſembler, & gagnèrent ainſi le Rivage. Le Gouverneur & Mir Mahmud Raja arrivèrent immédiatement, mais la Chaloupe avoit déja quitté la terre. Cependant comme le vent étoit aſſez fort, & qu'elle fut obligée de ſuivre quelque tems le Rivage, à peu de diſtance, pour arriver au grand Canal, les Indiens ſe hâtèrent d'entrer dans quelques Canots, & ſe mirent à la pourſuivre. Il étoit déja trop tard. Floris, qui n'avoit pas manqué de prendre ſes plus habiles rameurs, avoit paſſé la Barre avec une légèreté incroyable; & deux ou trois coups de mouſquets, qu'il fit tirer dans l'air, réfroidirent ceux qui auroient entrepris de le ſuivre plus loin. Chancey, un des trois Anglois, qu'il avoit laiſſés dans la Ville pour juſtifier ſa conduite & recevoir l'argent qui lui étoit dû, eut l'imprudence de ſortir de la maiſon, par un mouvement de curioſité. Il tomba dans un gros d'Indiens, qui le maltraitèrent beaucoup. Mais le Gouverneur, craignant des repréfailles

Il l'éxécute & ſe ſaiſit du Fils du Gouverneur.

Vains efforts des Indiens pour le tirer de ſes mains.

FLORIS. 1614. sailles sur son Fils, se le fit amener aussi-tôt & le prit sous sa protection.

Fermeté de Floris. DANS le cours de l'après-midi, Werner van Berchem, Marchand Hollandois, vint à bord du Globe avec l'Interpréte du Gouverneur, pour demander la cause d'une entreprise si violente. Floris leur répondit qu'il trouvoit surprenant qu'ils parussent l'ignorer, après avoir été si souvent témoins de ses plaintes; & que d'ailleurs il avoit laissé trois de ses gens dans la Ville pour expliquer ses intentions. Ensuite apprenant que celui qu'il avoit chargé principalement de ses ordres, avoit été maltraité par le peuple, il feignit de vouloir s'en venger sur le Fils du Gouverneur; & quoiqu'à la prière de Berchem, il promît de suspendre les effets de son ressentiment, il jura de faire étrangler ce jeune homme, si le moindre de ses gens recevoit quelque injure. Non-seulement il écrivit la même chose au Gouverneur, mais il lui déclara, que s'il venoit au Vaisseau Anglois quelque Barque de la Ville, sans une lettre de Chancey, elle seroit coulée à fond sans pitié.

VAN Berchem revint le jour suivant avec l'Interpréte. Il apportoit la dette du Gouverneur. Floris lui répondit que pour satisfaire les Anglois, il falloit que le Gouverneur leur fît payer ou leur payât lui-même la dette de Kalipa Marchand Indien, dont il s'étoit rendu caution, & qu'il envoyât sur le Vaisseau, les autres Marchands qui refusoient de les payer. Berchem choqué de cette fermeté, protesta contre le procédé de Floris, en ajoûtant que les Anglois répondroient du tort que leur conduite avoit causé & qu'elle pouvoit causer encore aux Hollandois. Mais Floris, sans paroître embarrassé de cette protestation, y répondit par un acte public qu'il fit signer à tous ses Facteurs. Le Bâtiment Hollandois partit la même nuit pour Patane.

Floris insiste sur ses prétentions.

PENDANT ce tems-là, le Fils du Gouverneur étoit demeuré à bord sans prendre aucune sorte de nourriture, parce qu'étant Bramine, il ne lui étoit pas permis de boire ni de manger chez autrui, s'il n'avoit préparé ses alimens lui-même. Floris ayant pitié de sa situation, offrit de le rendre à son Père, pourvu que deux Mores de qualité vinssent prendre sa place. Mais il ne se trouva personne qui fût tenté d'accepter cette condition. Enfin le Gouverneur consentit à payer la dette de Kalipa, & força les autres Marchands de payer, à l'exception de Miriapeck & de Datapa, deux Indiens qui faisoient leur résidence à Golkonde. Ainsi le prisonnier fut remis en liberté le 30 de Novembre.

Accommodement avec le Gouverneur.

APRÈS cet accommodement, plusieurs Mores, qui visitèrent Floris sur son Vaisseau, lui promirent de rendre un compte fidéle au Roi de tout ce qui s'étoit passé, & le prièrent de n'en pas prendre droit de nuire aux Bâtimens de leur Nation. Il leur répondit qu'il se bornoit à la satisfaction qu'il avoit reçue, mais qu'à l'avenir il leur conseilloit de prêter plus facilement l'oreille aux plaintes des Anglois, ou plûtôt de ne leur donner aucun sujet d'en faire. Il écrivit dans le même sens au nouveau Roi. Les différends qu'il avoit eus avec les Officiers de Masulipatan ne lui avoient pas permis de profiter des bienfaits de son prédécesseur; mais il se crut obligé d'en faire des excuses au nouveau Gouvernement & de promettre dans une autre occasion plus d'empressement pour de si grandes faveurs. Il laissa aussi des lettres à quelques Marchands fidéles & affectionnés pour l'instruction des Anglois, qui viendroient dans le même Port après lui.

Excuses de Floris au Roi de Narsingue.

LE 7 de Décembre, Chancey revint à bord avec les deux autres Anglois, &

& Floris ordonna auſſitôt que l'ancre fût levée la nuit ſuivante. Il offrit de deſcendre encore une fois au Rivage pour faire civilement ſes adieux ; mais le Gouverneur appréhendant qu'il ne penſât à lui rendre quelque mauvais office à la Cour par le moyen des Mores, lui fit répondre avec une modeſtie affectée, qu'après les ſujets de plainte qu'il avoit donnés aux Anglois, il n'auroit pas la force de ſoûtenir ſes regards. Floris. 1615.

On mit à la voile avant la fin de la nuit ; &, le 3 de Janvier, on arriva au Port de Bantam, où l'on trouva le James, venu nouvellement de Patane, le Hoſiander & la Concorde. Floris deſcendit à terre. Jordayne, alors premier Facteur de Bantam, lui remit pluſieurs lettres de différens Comptoirs, tels que ceux de Macaſſar, de Paléakate, de Siam, &c. Dans tous ces lieux, on paroiſſoit encore allarmé par les déſordres de la guerre ; mais comme le Darling y devoit paſſer ſucceſſivement, Floris ſe flatta que les Facteurs de chaque Pays en recevroient quelque conſolation. Il convint avec Jordayne que les marchandiſes de l'Hoſiander ſeroient tranſportées ſur le Globe, & que les deux Capitaines, Edouard Chriſtian & Skinner, prendroient auſſi la place l'un de l'autre ; que le Globe auroit cinquante hommes d'équipage ; le James cinquante-cinq ; le Hoſiander, qui devoit reſter aux Indes, vingt-huit (*c*), & la Concorde vingt-quatre (*d*). Le James partit le 30, avec ordre de s'arrêter au Cap de Bonne-Eſpérance ou à Ste. Hélène, pour y attendre les autres. Comme l'Hoſiander ne pouvoit être prêt aſſez-tôt pour les entrepriſes auxquelles il devoit être employé, on prit le parti d'envoyer la Concorde à Amboyne, avec Georges Bale pour Facteur, & Georges Chancey, qui devoit s'arrêter à Macaſſar. Avant leur départ, le Vaiſſeau Hollandois *la Zélande*, arrivant du Japon, apporta des lettres de Cocks, qui apprirent aux Comptoirs des deux Nations, que M. Peacok, Anglois, & tous les Hollandois qui étoient à la Cochinchine, avoient été maſſacrés par les Habitans du Pays, & que cinq Anglois, échappés au carnage, s'étoient retirés à Siam.

Le Globe ſe rend à Bantam.

Séparation de pluſieurs Vaiſſeaux Anglois.

Le 14 de Février, le Capitaine David Middleton arriva au Port de Bantam avec trois Vaiſſeaux, *le Samaritain*, *le Thomas & le Thomaſſin*, qui par un bonheur preſque ſans exemple, n'avoient point un ſeul malade dans les trois Equipages. Middleton apprenant la mort de Sir Henri ſon Frère, & la perte de ſon Vaiſſeau, fut ſi troublé par cette nouvelle, qu'il prit la réſolution de retourner en Angleterre. Le Conſeil s'aſſembla pour régler la route des quatre Bâtimens qui ſe trouvoient à Bantam. Le Samaritain fut nommé pour retourner avec Middleton ; le Thomas, pour Sumatra ; le Thomaſſin, pour joindre la Concorde à Amboyne ; & l'Hoſiander pour Patane & le Japon.

Effroi de David Middleton en apprenant la mort de ſon Frère.

Le Globe & le Samaritain mirent à la voile le 22 de Février. Ils arrivèrent le 30 d'Avril dans la Baye de Saldanna, où ils trouvèrent, avec le James, l'Advice & l'Attendant, deux Vaiſſeaux Anglois qui faiſoient le voyage de l'Inde. Le 17 de Mai, ils quittèrent Saldanna, accompagnés du James ; & le premier de Juin il relâchèrent à Sainte Hélène.

Il retourne en Europe avec Floris.

(*c*) *Angl.* vingt. R. d. E.

(*d*) *Angl.* & trois ou quatre pour garder la Concorde. R. d. E.

CHAPITRE IV. (a)

Voyage de Samuel Caſtleton à Priaman, en 1612.

CASTLETON. 1612. Remarques préliminaires

[ENTRE les voyages qui ſe faiſoient au nom de la Compagnie des Indes, il s'en trouve toûjours quelques-uns qui n'étoient que les entrepriſes de divers particuliers, ſans qu'on ſoit informé de qui ils recevoient leur commiſſion, & s'ils étoient autoriſés par le Gouvernement, ou par la Compagnie.] Celui-ci dont John Tatton, Pilote du Vaiſſeau, nous a laiſſé la Relation, paroît ne s'être fait qu'aux dépens du Capitaine Caſtleton, & de Georges Bathurſt ſon Lieutenant. Mais on ignore quelle étoit leur cargaiſon, & de quel nombre d'hommes leur Equipage étoit compoſé. Auſſi Purchaſſ (b), qui nous a conſervé le Journal de Tatton, déclare-t'il qu'il n'a pris ce ſoin que pour l'utilité de la navigation. Il ſemble même qu'il en ait retranché quelques endroits, qui lui ont paru ſans doute moins convenables à cette vûe.

Départ.

CASTLETON, Capitaine de la *Perle*, partit de Blackwall le 22 d'Août 1612; mais les vents lui devinrent ſi contraires, qu'ayant relâché de Port en Port au long des Côtes d'Angleterre, il ne put gagner Landſend avant le 5 de Novembre. Le 27, il arriva devant Lancerota, une des Canaries, ſans pouvoir entrer avant le 3 de Décembre dans la Rade de Lauratavi qui appartient à cette Iſle. Il y trouva un petit Bâtiment de Londres, que le mauvais tems avoit auſſi forcé de s'y mettre à couvert. Le 5, ils en furent chaſſés tous deux par la force du vent, & pendant le reſte du mois, ils ſe virent contraints d'errer aux environs de cette Iſle & de celle de Ténérife, d'où ils trouvèrent pourtant le moyen de tirer ſeize pipes de vin. Le 31, Caſtleton, qui avoit perdu de vûe le petit Bâtiment depuis le jour précédent, l'apperçut à l'ancre, près d'un Vaiſſeau de guerre Hollandois, qui s'en étoit ſaiſi; mais les Matelots de Hollande s'étant enyvrés pendant toute la nuit, il fut facile aux Anglois de ſe dérober dans les ténébres, quoiqu'ils ne fuſſent qu'au nombre de trois. Caſtelon leur donna deux hommes de plus, avec un Facteur, qu'il les pria de mettre à terre dans la Grande Canarie. Le vent n'ayant pas ceſſé de les en écarter, il convint avec eux qu'ils le ſuivroient juſqu'à l'Iſle de Palme, où il promit de leur faire trouver de meilleures proviſions; & tous deux ſe trouvèrent fort bien de s'être arrêtés à ce parti.

L'yvreſſe des Matelots Hollandois leur fait perdre un Bâtiment qu'ils avoient pris.

1613.

Roſisko au Cap-verd.

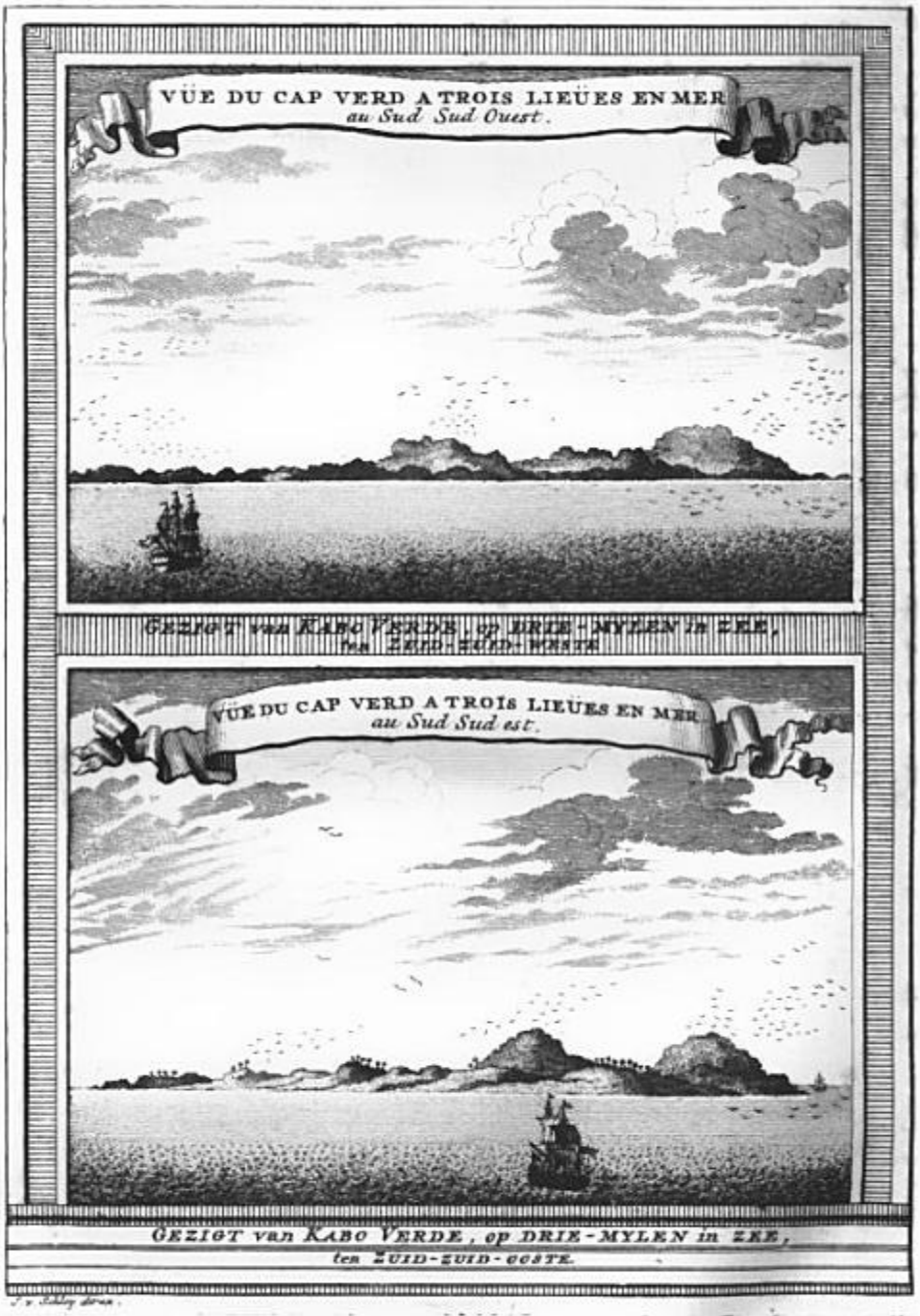
LE 15 de Janvier, Caſtleton mouilla dans la Rade du Cap-Verd, où il ſe procura quelques bœufs, avec une nouvelle proviſion d'eau. Le 21 ayant remis à la voile, il s'avança juſqu'à Roſisko, dans l'eſpérance d'y trouver des beſtiaux en plus grand nombre. Il y jetta l'ancre à cinq heures du ſoir, ſur onze braſſes, profondeur qui eſt à peu près la même dans toutes les parties de la Rade, ſur-tout à l'Eſt quart au Nord, qui eſt la poſition de Roſisko à l'égard de l'Iſle qui forme la Rade du Cap-Verd. Les Anglois s'y procurèrent

(a) Ceſt le XV. Chap. du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) Voyez Pilgrims. Vol. I. pag. 328.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

rent ſept bœufs. Le 23 au matin, ils quittèrent Roſisko, & faiſant voile avec un bon vent, ils ſe trouvèrent le 28, à 6 degrés 32 minutes de latitude. ☞[Là, ils eurent à eſſuyer un Ouragan, qui dura près de deux heures.] Le 20 de Février, ils paſſèrent la Ligne, & prirent leur courſe au Sud-Sud-Eſt. Le 15 d'Avril, étant à 32 degrés 39 minutes, ils portèrent à l'Eſt-Sud-Eſt, ☞avec un vent Sud-Oueſt. A meſure qu'ils continuèrent d'avancer, [ils virent pluſieurs de ces Herbes que les Portugais appellent *Trombos*, &] ils remarquèrent du changement dans l'eau, juſqu'à cinq heures du ſoir, qu'ils découvrirent la terre entre l'Eſt-Sud-Eſt & l'Eſt-Nord-Eſt. Ils ſuivirent l'Eſt pendant toute la nuit juſqu'à ſept heures du matin, qu'ils ſe trouvèrent vis-à-vis la pointe de Sainte-Lucie à quatre lieuës en mer. Cette pointe eſt un peu au Sud du Cap de Saint-Martin. Ils jettèrent la ſonde, qui leur fit trouver 43 braſſes ſur un fond fort pierreux. Le 16 à midi, la latitude étoit de 33 degrés; & vers cinq heures après-midi, il furent jettés ſi loin dans la Baye, qu'ils ſe trouvèrent contre une chaîne de rocs qui eſt au Sud-Sud-Oueſt. Ils eurent tant de peine à s'en dégager, que le jour ſuivant à ſept heures du matin, ils n'étoient avancés que de trois lieuës au Sud (*c*). A deux milles de la terre, qu'ils côtoyèrent pendant le reſte du jour, ils ne trouvèrent nul-☞le part moins de neuf braſſes. [Ils jettèrent l'ancre ſur ſept braſſes, au côté Sud-Eſt de la Baye; ayant une pointe au Nord-Nord-Eſt à environ ſept lieuës, & l'autre au Nord-Oueſt. Ce jour-là leur latitude fut de 33 degrés.]

Castleton. 1613.

Dangereuſe chaîne de rocs.

Le 18 au matin, ayant envoyé la Chaloupe & l'Eſquif au rivage, l'Eſquif revint auſſi-tôt pour leur annoncer que les Habitans étoient d'un caractère traitable. Vingt de ces Barbares s'étoient préſentés avec diverſes ſortes de beſtiaux. Caſtleton renvoya l'Eſquif à terre avec pluſieurs morceaux d'un croc de fer coupé en piéces, & quelques haches. Pour un morceau de croc, les Anglois achetèrent un veau; & pour une petite hache, ils obtinrent un excellent mouton. Il eſt étrange que l'Auteur ne faſſe pas connoître cette ✠Baye par ſon nom; mais, [ce qui ne permet pas de croire que ce fût celle de Saldanna (*d*),] c'eſt qu'on n'y trouva point d'eau, à la reſerve de celle que les Habitans montrèrent dans quelques marais bourbeux, en faiſant comprendre par leurs ſignes qu'ils en faiſoient uſage, & que le pays n'en avoit pas d'autre. La Chaloupe remonta, l'eſpace de plus d'un mille, une fort belle rivière qui eſt au fond de la Baye; mais l'eau en étoit auſſi ſalée que celle de mer. Tous les environs parurent fort ſtériles.

Baye avantageuſe que l'Auteur néglige de nommer.

☞ [Le 19 à deux heures du matin, le vent s'étant mis au Nord-Nord-Oueſt, ils levèrent l'Ancre & firent route ſur dix, neuf, huit, & ſept braſſes. Le 22, à midi, ils ſe trouvèrent à 33 degrés 53 minutes, à 6 lieuës du rivage. Le lendemain au matin, ils eurent à cinq lieuës de diſtance la montagne de la Table. La nuit ſuivante ils n'avancèrent point à cauſe du calme.]

Le 24 d'Août, la Relation nous tranſporte à Priaman, d'où elle fait partir le Vaiſſeau pour Tékou; mais ce n'eſt pas ſans obſerver que la première de ces deux Villes eſt à 38 minutes du Sud, & que la variation y eſt de 4 degrés

(*c*) *Angl.* le jour ſuivant au matin, ils ſe trouvèrent à ſept lieuës de la terre, ayant fait trois lieuës au Sud. R. d. E.

(*d*) Les Auteurs Anglois ſont d'un avis contraire à celui du Traducteur: ils avertiſſent dans une note, qu'il y a apparence que c'étoit la Baye de Saldanna. R. d. E.

Digitized by Google

CASTLETON. 1613. degrés 50 minutes Nord-Oueſt. La latitude de Tékou eſt de 25 minutes du Sud. On rencontre entre ces deux Places trois ou quatre Baſſes qui ſont ſans danger pour ceux qui ſe tiennent au large, à quatre lieuës du rivage. Le 31, Caſtleton entra dans une Baye qui ſe nomme Ayre-Bangye, du nom d'une petite Ville qui en eſt fort proche au Sud. La latitude de cette Baye eſt de huit minutes du Nord. A deux mille du rivage, vis-à-vis la pointe Oueſt, c'eſt-à-dire au Nord d'Ayre-Bangye, il ſe trouve une chaîne de rocs, ſur leſquels l'eau n'a pas plus de huit ou neuf braſſes; mais plus loin, entre la terre & une longue Iſle qui en eſt à ſept lieuës, on n'a guéres moins de vingt-huit ou trente braſſes.

Baye d'Ayre-Bangye.

Isle de Pattahan & ſa ſituation.

LE 10 de Septembre, on jetta l'ancre à deux milles de Pattahan, parce qu'on avoit à combattre le vent qui venoit du rivage. Le lendemain au matin, on s'avança à l'extrémité Sud-Oueſt de cette Iſle, où l'on mouilla ſur 14 braſſes; & vers deux heures après-midi, s'étant approché de la Rivière, on y mouilla ſur cinq braſſes. Le fond, ſur toute cette Côte, eſt fort bourbeux au long du rivage, excepté ſur quelques Baſſes qui paroiſſent d'un ſable fort pur. L'eau de la rivière eſt excellente, & l'on y trouve ſix ou ſept pieds de fond au-delà de la Barre. Elle eſt à 28 minutes du Nord. Le 14 on partit de Pattahan avec deux Pilotes du pays, pour s'avancer vers Barons & Achin. On ſe trouva, le 16, fort près d'une grande Iſle qui eſt à vingt-cinq ou vingt-ſix lieuës de Pattahan vers le Nord, qui n'eſt qu'à deux milles du Continent, [& au Sud de laquelle on voit deux petites Iſles.] Sa latitude eſt un degré 40 minutes. Elle a du côté Nord-Oueſt un torrent qui tombe d'un mont eſcarpé, & qui eſt ſi blanc de ſon écume, qu'il ſe fait appercevoir de ſept ou huit lieuës. Du côté du Nord, on découvre une belle Baye, près de laquelle le fond eſt bourbeux ſur trente braſſes. Au Sud-Oueſt, [ou à l'Oueſt Sud-Oueſt] à quatre lieuës de l'Iſle, on rencontre une Baſſe qui demande des précautions.

Grande Iſle que l'Auteur ne nomme pas.

LE dernier jour d'Octobre, la Relation fait partir le Vaiſſeau de Nicobar, ſans nous avoir appris qu'il y fût arrivé. C'eſt la méthode inſupportable de Purchaſſ, quand il entreprend d'abréger. Il ſupprime une partie de ſon texte au lieu de le reſſerrer par des extraits. Le deſſein des Anglois étant de ſe rendre à Ceylan, où les Habitans de Nicobar ne font pas difficulté d'aller dans leurs canots, comme s'ils en étoient fort voiſins, ils ſe trouvèrent le 12 de Novembre à 5 degrés 35 minutes de latitude; & ſuivant cette obſervation, l'Auteur conclut qu'en deux jours le Vaiſſeau étoit avancé, de quarante lieuës au Sud plus qu'il n'avoit pû juger par ſa navigation. On avoit eu le même jour, à huit heures du matin, la vûe de la haute terre du Cap de Galle, à plus de douze lieuës du rivage. Dans cet endroit, la ſonde ne trouva point de fond. Le 13 à midi, la latitude étoit de 5 degrés 32 minutes; & le ſoir, la variation de 13 degrés 24 minutes. Ayant porté au Nord pendant la nuit, avec des vents fort variables & beaucoup de pluye, la terre ſe préſentoit le matin à l'Eſt-Nord-Eſt. A midi, la latitude étoit de 6 degrés, & l'on avoit à l'Eſt la partie méridionale de Ceylan, qui s'appelle *Dondera* (*e*).

Les Anglois arrivent dans l'Iſle de Ceylan.

LE

(*e*) De Liſle l'appelle Tannidar.

Le 16 après-midi, on entra dans la Baye de Billigam (*f*), avec le deſſein d'y faire de l'eau, & l'on y jetta l'ancre ſur un fond de ſept braſſes, d'excellent ſable, à un quart de mille du rivage. Des deux pointes de cette Baye, l'une eſt à l'Oueſt-Nord-Oueſt; & l'autre, au long de laquelle on entra, eſt au Sud-Sud-Oueſt. Caſtleton envoya, le ſoir, ſon Eſquif au rivage, avec un Pavillon de paix; mais aucun de ſes gens ne hazarda d'y deſcendre, parce que les Habitans leur firent connoître par des ſignes, qu'il n'entendoient pas la langue Portugaiſe. Le 17, la Chaloupe s'étant approchée de la terre de l'autre côté de la Baye, où les Portugais avoient pluſieurs maiſons, un Inſulaire qui s'avança dans l'eau, parla fort bon Portugais. Quoiqu'il fût vêtu à la mode du Pays, les Anglois jugèrent qu'il n'en étoit pas. Il répondit à leurs queſtions, qu'il ne pouvoit leur donner aucune aſſûrance poſitive, juſqu'à ce que le Roi fût inſtruit de leur arrivée; & que s'ils vouloient revenir le lendemain au même lieu, ils y apprendroient les intentions de ce Prince. Leur réſolution n'en étoit pas moins de deſcendre; mais appercevant les Portugais qui commençoient à ſe raſſembler, ils prirent le parti de retourner au Vaiſſeau. Le 22, Caſtleton ne pouvant ſe perſuader qu'on lui refuſât la liberté de chercher de l'eau, renvoya au même rivage ſa grande Chaloupe & ſon Eſquif. La Chaloupe avoit ordre de ne pas s'approcher trop de la terre, mais de ſe tenir à portée de ſecourir, s'il en étoit beſoin, l'Eſquif, qui étoit conduit par ſix hommes. Il ne parut ſur le rivage qu'un ſeul Inſulaire, à qui les Anglois demandèrent s'ils pouvoient obtenir de l'eau. Il leur répondit qu'ils en obtiendroient en la payant. Leur Capitaine, repliquèrent-ils, conſentoit à donner le prix qui ſeroit demandé. Ils ajoûtèrent qu'ils alloient à Matikalo (que d'autres appellent Batikala,) une des principales Villes de l'Iſle. Pendant cet entretien, l'Eſpion des Portugais s'avançant vers l'Eſquif, affecta de la timidité, & dit aux Anglois qu'ils avoient ſans doute des armes à feu, dont il craignoit qu'ils ne ſe ſerviſſent contre lui. Ils l'aſſûrèrent qu'ils étoient ſans armes, & Caſtleton effectivement n'avoit fait armer que la Chaloupe. L'Eſpion continua de leur parler, avec de grandes apparences de bonne-foi. Mais s'étant retiré bruſquement, une décharge ſurprenante de mouſquets, qui ne pouvoient être moins de deux cens, bleſſa les ſix Anglois, & leur fit regarder comme un bonheur extrême d'en être quittes pour des bleſſures. Au même inſtant, il ſortit d'entre quelques bruyères un grand nombre de Portugais mêlés d'Indiens, dont pluſieurs s'avancèrent dans l'eau juſqu'au cou, pour ſe ſaiſir de l'Eſquif. Mais deux Matelots Anglois, ſuppléant aux quatre autres, qui ne pouvoient ſe ſervir de leurs bras, s'éloignèrent de la terre à force de rames; tandis que la Chaloupe, avec quelques petites piéces de canon & ſa mouſqueterie, força leurs Ennemis de regagner leur embuſcade.

Castleton. 1613.

Baye de Billigam, ou Velagam.

Ils conférent avec un Inſulaire.

Trahiſon des Portugais.

Les Anglois s'en ſauvent heureuſement.

Le 24, Caſtleton alla jetter l'ancre ſept lieuës à l'Eſt de Dondera, qui forme la pointe méridionale de l'Iſle. [La nuit, dans une paix profonde, tout l'Equipage fut reveillé par un bruit effroyable, qu'on auroit pris pour les cris d'une multitude d'animaux, ſi l'on eût été moins éloigné de la terre. Les Sentinelles du Vaiſſeau ne diſtinguant rien autour d'eux à la ſeule lueur de la

(*f*) Il y a dans l'Original Velagam, & les Auteurs Anglois avertiſſent dans un note, que c'eſt peut-être la Baye de Billigam. R. d. E.

CASTLETON. 1613. la lanterne, Caſtleton effrayé lui-même d'un bruit qui n'étoit point interrompu, fit allumer quantité de feux, qui devoient jetter une grande lumière dans une nuit fort obſcure. C'étoit plûtôt, comme il commençoit à le concevoir, pour être de quelque ſecours à des malheureux, que pour éloigner ſes propres dangers; car le bruit devenant plus diſtinct à meſure qu'il s'approchoit, tout le monde croyoit entendre des voix d'hommes & de femmes qui étoient apparemment dans quelque extrémité preſſante. Enfin la lumière du Vaiſſeau les attira bientôt à ſi peu de diſtance, qu'on les reconnut pour une troupe d'Indiens qui étendoient les bras en demandant d'être aſſiſtés. Ils étoient quinze dans une Barque de l'Iſle. Quoiqu'ils ne ſçuſſent pas le Portugais, leur crainte, qui s'exprima d'une manière ſenſible, & la vûe même de leur ſitution, apprirent aux Anglois, que paſſant le ſoir d'un endroit de l'Iſle à l'autre, ils avoient été jettés en mer par un vent impétueux, & pouſſés contre un roc qui avoit fait pluſieurs ouvertures à leur Barque. L'eau qui les gagnoit ſans ceſſe étoit un mal d'autant plus dangereux, que n'ayant ni pompe ni pelles, ils étoient réduits au ſecours de leurs mains, dont le ſervice ne pouvoit être ſi prompt que l'augmentation du péril. Auſſi fut-il impoſſible de ſauver la Barque. Mais la plûpart s'étant jettés à la nage pour monter ſur le Vaiſſeau Anglois, évitèrent la mort à la faveur de la Chaloupe, que Caſtleton envoya au devant d'eux.]

Secours qu'ils accordent à des malheureux.

Rivière de Vallouay. (g) LE lendemain, les Anglois s'approchèrent du rivage, & jettèrent l'ancre à midi, devant la Rivière de Vallouay (h), ſur huit braſſes de fond. Elle leur parut fort large; mais l'entrée en eſt défendue, par un roc, contre lequel l'eau bat avec beaucoup de violence, [& qui avoit cauſé vrai-ſemblablement le malheur des quinze Inſulaires. Caſtleton les fit mettre à terre dans la Chaloupe. A peine leur avoit-on rendu ce dernier ſervice, que] le vent devenant orageux, força non-ſeulement la Chaloupe de retourner à bord, mais le Vaiſſeau même de faire une manœuvre fort difficile pour éviter pluſieurs rocs qui ſe préſentoient au long de la Côte. On s'en éloigna juſqu'à ſix milles; & l'on fut obligé de jetter trois ancres, & de paſſer le reſte du jour & la nuit ſuivante à cordes & à mâts.

Orage & périls de mer.

LE 28, après s'être avancés cinq ou ſix lieuës à l'Eſt, en ſe tenant toûjours à ſix ou ſept milles du rivage, on rencontra un autre écueil, qui conſiſte en pluſieurs petits monts de ſable; mais à la diſtance de deux ou trois milles, où le Vaiſſeau les laiſſa, le fond ne ceſſa point de donner cinq ou ſix braſſes. En ſe rapprochant du rivage, on apperçut quelques rocs, qui faiſoient la pointe d'une belle rivière, & l'on mouilla ſur neuf braſſes à l'Eſt de cette pointe, qui ſe préſente au Sud-Oueſt quart au Sud. Là, Caſtleton fit deſcendre ſur les rocs trente hommes armés de mouſquets, pour garantir ceux qui furent occupés à prendre de l'eau. Il leur vint pluſieurs Habitans, qui donnèrent d'abord quelques marques d'effroi, mais qui s'apprivoiſèrent enſuite juſqu'à devenir fort careſſans. [Ils reſſembloient peu à ceux qui avoient été ſecourus par le Vaiſſeau; c'eſt-à-dire, qu'au lieu d'avoir, comme eux, les cheveux courts & les oreilles percées d'un grand trou,] ils avoient les oreilles entières

Belle rivière où les Anglois font de l'eau.

(g) La 2e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(h) Dans les Cartes de De Liſle elle eſt appellée *Welebe* ou *Walue*.

Digitized by Google

res (*i*), & les cheveux noués ſur le haut de la tête, à la manière des Chinois. Les uns & les autres étoient nuds, avec un grand pagne, compoſé d'une piéce d'étoffe qui leur tomboit juſqu'aux genoux. Il s'en trouva deux qui parlant fort bien la Langue Portugaiſe ne firent pas difficulté d'aller à bord. Ils y firent beaucoup de promeſſes qu'ils n'éxécutèrent pas. Les Anglois ſe voyant trompés dans l'eſpérance d'obtenir quelques rafraîchiſſemens, en retinrent un, & renvoyèrent l'autre à terre, avec un mélange de promeſſes & de menaces. Ils reçurent le lendemain un mouton & deux veaux, [au grand contentement de leur priſonnier qui étoit fort inquiet, de ce que ſon Camarade tardoit tant à revenir]. Castleton. 1613.

[Pendant plus de deux mois que les Anglois paſſèrent ſur les Côtes de Ceylan, on eſt embarraſſé à découvrir le motif qui pouvoit les avoir amenés dans un région ſi éloignée.] On ne les voit occupés qu'à changer de ſtation, à meſurer les profondeurs, à tenir compte des baſſes & des rocs, à s'écarter & à ſe rapprocher de la rivière de Vallouay, de Dondera, & de la pointe de Galle. [Il ne paroît pas la moindre trace de commerce dans leur Journal, & l'Auteur n'annonce nulle part d'autres vûes. Il y a beaucoup d'apparence que leur voyage n'étoit qu'une entrepriſe de Pyrates, & qu'ils penſoient moins à s'enrichir par le commerce que par les dépouilles de ceux qui l'éxerçoient. Tatton confeſſe du moins que] le 19 de Janvier, ayant découvert un Vaiſſeau qui paſſoit ſans défiance, ils lui donnèrent la chaſſe, & le prirent dans l'eſpace de trois heures. La Nation n'eſt pas nommée. Enſuite ayant jetté l'ancre à deux milles du rivage, dans un lieu où ils ſe crurent bien à couvert, ils déchargèrent leur priſe. Ce Bâtiment devoit être d'une grandeur & d'une richeſſe extraordinaire, puiſqu'après être comblés de ſes dépouilles, les Anglois lui laiſſèrent encore près de cent tonneaux de poivre, & je ne ſçais quelle quantité de bois de Sandal. [A juger par ce récit, & par la longueur de leur retardement, ils attendoient cette proye, qui étoit peut-être quelque Vaiſſeau annuel des Indes ou des Portugais; & ſoit que leurs deſirs fuſſent remplis d'un-ſeul-coup, ſoit que ce ne fut pas leur unique brigandage, ils ne penſèrent enſuite qu'à retourner en Europe.] Le Vaiſſeau de Caſtleton n'étoit qu'un Pyrate. 1614. Il fait une priſe fort riche.

Ils partirent le 3 de Février, immédiatement après avoir fait paſſer leur butin à bord; [ce qui confirme encore qu'ils n'avoient cherché que cette occaſion de s'enrichir.] A ſix heures du ſoir, ils étoient déja vis-à-vis d'une Iſle qui eſt à ſept ou huit lieuës, au Sud, du Fort Portugais de Céylan, qui ſe nomme Columbes. La précipitation de l'Ecrivain ne le céde point ici à celle de la courſe; car ſe tranſportant tout-d'un-coup au 20 du mois de Mars, il dit qu'on ſe trouva ce jour-là à 13 degrés 7 minutes de latitude, & que la variation étoit de 24 degrés 26 minutes. Il ajoûte que cette variation eſt la plus grande qu'il ait trouvé dans le voyage. A la même hauteur, on porta au Sud-Oueſt, ſans s'appercevoir d'aucun Courant: ſur quoi Tatton fait obſerver, que depuis 4 degrés 30 minutes de latitude, juſqu'à 13 degrés ſans minutes, on avoit trouvé quantité de Courans & de tournans, ſur-tout dans les parallelles de Pedras Biancas, du côté de l'Oueſt. Les tournans y produiſoient quelquefois un bruit ſemblable à celui de l'eau qui s'abîme tout-d'un-coup en terre. Son retour en Europe. Courans & tournans.

Le

(*i*) *L'Anglois dit au contraire que* la plûpart d'entr'eux avoient les oreilles percées d'un grand trou. R. d. E.

CASTLETON. 1614.

LE 24, 16 degrés 50 minutes de latitude, & 23 degrés 10 minutes de variation. On continua de porter au Sud-Oueſt. Le 27, étant au 21e. degré, on découvrit à quatre lieuës de diſtance, Oueſt-Sud-Oueſt & Sud-Oueſt quart à l'Oueſt, une Iſle dont la terre parut fort haute. A ſix heures du ſoir, on jetta l'ancre à un mille du rivage, ſur dix braſſes d'un fond d'excellent ſable, & l'on s'apperçut avec étonnement que près du rivage même, le fond varie depuis quarante juſqu'à quatre braſſes. La Chaloupe, qui fut envoyée à terre, y trouva une prodigieuſe quantité de tortues, dont chacune feroit la charge d'un homme. C'eſt une nourriture fort agréable & fort ſaine. La pointe Nord-Eſt de l'Iſle eſt très-haute; mais, un peu au Sud-Eſt, la terre eſt baſſe & arroſée d'une belle eau qui a l'apparence d'une rivière. Quoiqu'une chaloupe n'y puiſſe point entrer, on peut y faire aiſément ſa proviſion. [A une certaine diſtance du Rivage, l'Iſle paroit être une forêt; auſſi l'Auteur l'appella-t-il *la Forêt d'Angleterre*, & les gens de l'Equipage lui donnérent le nom du Vaiſſeau, c'eſt-à-dire qu'ils l'appellérent *l'Iſle de la Perle.*]

Iſle Maſcarenhas, aujourd'hui l'Iſle de Bourbon.

CETTE Iſle, que les Portugais ont appellée Maſcarenhas, & que les François nomment aujourd'hui l'Iſle *de Bourbon*, étoit alors inhabitée; mais elle étoit remplie d'oiſeaux de terre de toutes les eſpéces, de pigeons, de grands perroquets, d'une autre ſorte d'oiſeaux de la groſſeur d'une oye, fort gras, avec des ailes courtes qui ne lui permettent pas de voler. On l'a nommé depuis le géant; & l'Iſle Maurice, [aujourd'hui l'Iſle Françoiſe,] en produit auſſi beaucoup. Il eſt blanc, & naturellement ſi privé qu'il ſe laiſſoit prendre à la main; ou du moins, s'effrayant peu de la vûe des Matelots, il leur étoit aiſé d'en tuer un grand nombre à coups de bâtons & de pierres. En général, les oiſeaux ſont en ſi grande abondance dans cette Iſle, que dix hommes en peuvent ramaſſer dans un jour pour la nourriture de quarante.

Agrémens & propriétés de cette Iſle.

Quelques Anglois s'étant répandus dans les terres y trouvérent une autre rivière, couverte d'oyes & de canards, & remplie de groſſes Anguilles, du meilleur goût du monde. Tatton admirant leur groſſeur, eut la curioſité d'en peſer une, qui ſe trouva du poids de 25 livres. Lorſqu'elles ſont frappées d'un coup de pique, elles fuyent l'eſpace de deux ou trois braſſes, après quoi s'arrêtant d'elles-mêmes, elles ſe laiſſent prendre aiſément. L'Auteur répéte avec complaiſance que c'eſt le plus agréable poiſſon qu'il ait jamais mangé. Comme il n'y a d'ailleurs aucun danger pour les Bâtimens aux environs de l'Iſle, il conclut que c'eſt un lieu admirable pour le rafraîchiſſement des Voyageurs.

LE premier d'Avril, on remit à la voile, & doublant la pointe Nord-Eſt dont on a parlé, les yeux des Anglois ſe promenérent avec une ſatisfaction extrême ſur la Côte du Nord, qui eſt une belle terre, couverte d'arbres, & dont la perſpective eſt beaucoup plus agréable que celle de la Côte du Sud. Le lendemain, étant à cinq lieuës de l'Iſle qu'on laiſſoit au Sud-Eſt quart à l'Eſt, la latitude ſe trouva de 20 degrés 58 minutes. Le ſoir, la variation étoit de 22 degrés 48 minutes. Le premier de Mai, à 38 degrés 47 minutes de latitude, qui étoit la plus grande qu'ils euſſent jamais eue au Sud, ils commencérent à porter Oueſt-Nord-Oueſt. Le 11 à midi, la latitude étoit de 33 degrés 58 minutes. L'Auteur, par cette obſervation, découvrit un Courant au Nord, & trouva qu'on étoit à l'Oueſt du Cap de Bonne-Eſpérance.

LE

Castleton. 1614. Combat à Sainte-Hélène.

Le premier de Juin, ſans avoir parlé de l'Iſle de Sainte-Hélène, il nous apprend qu'il en partit un Vaiſſeau Anglois, nommé le *Salomon*, & quatre grands Bâtimens Hollandois. Quatre heures après leur départ, & lorſqu'ils étoient encore à la vûe de l'Iſle, il y arriva deux grandes Caraques Portugaiſes. Caſtleton n'avoit pas dix hommes à bord. La plus grande partie de ſon Equipage, qui étoit arrivée fort malade, ſe rafraîchiſſoit dans l'Iſle, où elle s'étoit diſperſée. Cependant il envoya auſſi-tôt la Chaloupe au rivage d'où elle ramena ſeize hommes, de cinquante qui étoient à terre. On ſe hâta de dépêcher après l'Amiral Hollandois, pour l'avertir de l'occaſion que la fortune leur offroit. Le plus gros Vaiſſeau de l'Eſcadre Hollandoiſe & le plus capable de défenſe & d'attaque, s'étoit déja éloigné avec le Salomon; ce qui n'empêcha point l'Amiral [Jean Derickſon Lamb] de revenir avec les trois qui lui reſtoient, & de ſe joindre à Caſtleton dans ſa Rade.

Un Vaiſſeau Hollandois faute & les autres prennent la fuite avec Caſtleton.

Vers midi, l'Amiral fut le premier qui allant jetter l'ancre au flanc de la principale Caraque, commença par une canonade ſi vigoureuſe qu'il l'auroit coulée à fond, ſi l'avarice ne l'eût fait penſer à conſerver ſa proye. Mais les Portugais, qui avoient été ſurpris d'une attaque ſi bruſque, ſe remirent bientôt de leur effroi. Ils étoient beaucoup mieux en artillerie que des Vaiſſeaux Marchands. Ils firent à leur tour un feu ſi terrible, que l'ardeur des Anglois & des Hollandois ne fut pas long-tems à ſe réfroidir, & le Ciel, qui les favoriſoit, permit qu'une piéce du Lion blanc, un des Vaiſſeaux Hollandois, crevant ſur la chambre des poudres, y mit le feu, fit ſauter le Bâtiment en piéces & l'abîma ſur le champ. Les deux autres, aſſez maltraités par l'artillerie Portugaiſe, n'eurent point d'autre reſſource que de ſortir ſucceſſivement de la Rade; & Caſtleton, contraint d'abandonner dans l'Iſle quinze de ſes gens, qui étoient diſperſés ſur les montagnes, quoique la Chaloupe eût ramené le reſte pendant le combat, ſe hâta auſſi de gagner la Mer & de prendre le large avec toutes ſes voiles. [Henri Bacon, & Henri Teddyman, & quarante neuf Hollandois ſautèrent en l'Air avec le Lion blanc].

Mare de Sargoſſo ou Mer des herbes.

Le 28 de Juillet, les Anglois & les Hollandois réunis ſe trouvèrent dans une Mer couverte d'herbes à longues feuilles, qui portent un petit fruit blanc de la groſſeur d'un grain de poivre. Un Pilote Hollandois, qui avoit pénétré plus loin du côté de l'Oueſt, aſſûra que dans pluſieurs endroits, l'eau en eſt aſſez chargée pour retarder la navigation des plus gros Vaiſſeaux. Cette Mer, qui eſt entre les Açores & le Cap-Verd, ou pour la marquer avec plus de préciſion, entre le 22e. & le 32e. degré de latitude, eſt nommée par les Eſpagnols *Mare de Sargoſſo*, & par d'autres la Mer Verte, ou la Mer des herbes. Le 19, nos Voyageurs paſſèrent le Tropique du Cancer.

LATITUDES.

Priaman	0	30	S	Baye d'Ayre Bangye	0	8	N.
Variation Nord-Oueſt	4	50		Rivière de Pattahan	0	28	
Tekou	0	25		Grande Iſle ſans nom	1	40	
				Iſle Maſcarenhas ou de Bourbon	21	0	S.

CHAPITRE V. (a)

Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques, & au Japon, en 1611.

SARIS. 1611. Introduction.

CE Voyage qui tient le huitième rang entre ceux de la Compagnie, mérite d'autant plus de curioſité, qu'il eſt le premier que les Anglois ayent fait au Japon: on doit entendre, ſur un Vaiſſeau de leur Nation; car William Adams étoit arrivé quelques années plûtôt dans cette Iſle, ſur un Navire Eſpagnol. L'Auteur de la Relation, qui eſt Saris même, n'ayant jamais publié ſon ouvrage, Purchaſſ (b), entre les mains duquel il étoit tombé, nous en a conſervé le fond dans un extrait. Les obſervations en ſont généralement curieuſes, ſenſées, & d'une variété fort agréable. Saris étoit Facteur à Bantam en 1608. Il nous a laiſſé la continuation des événemens de cette Ville, depuis le tems où Scot finit ſon Journal. Dans ce voyage, il avoit trois vaiſſeaux ſous ſes ordres; *le Clove* qu'il commandoit lui-même, *l'Hector* & *le Thomas*.

Départ.

ETANT parti des Dunes le 18 d'Avril 1611, il paſſa la Ligne le 6 de Juillet; & le premier d'Août, il mouilla dans la Baye de Saldanna, où s'étant rafraîchi pendant huit jours, il leva l'ancre le 9, & vers quatre heures après-midi, il doubla le Cap de Bonne-Eſpérance [dont il ſe trouva éloigné de cinq lieuës.] Le 2 de Novembre, [faiſant route à l'Eſt quart au Nord,] il ſe vit à 24 degrés 21 minutes de latitude du Sud. Il obſerve que depuis le Cap, il ne trouva point de Mouſſons de vents d'Oueſt, comme on l'en avoit averti; mais au contraire des vents Nord-Eſt, Sud-Eſt, & Eſt, avec de violents orages, des pluyes, du tonnerre & des éclairs ſurprenans. Cependant le tems étoit ſi beau, ce jour-là, & la chaleur ſi exceſſive, qu'on ſe crut menacé d'un long calme.

Route de la Flotte Angloiſe.

LE 3 la latitude étoit de 23 degrés 50 minutes. [& la route Sud quart à l'Oueſt.] Vers le ſoir, on découvrit l'Iſle de Madagaſcar, & la Baye de Saint-Auguſtin à ſix lieuës Eſt quart au Nord. On porta au Nord-Nord-Eſt. La variation ſe trouva le ſoir de 15 degrés 11 minutes Oueſt. La ſonde n'y donna pas de fond à cent braſſes. [La terre n'y eſt pas haute, mais elle eſt ſabloneuſe.] On paſſa enſuite le Tropique du Capricorne, & le 10 de Septembre, on eut pour latitude 17 degrés 3 minutes. Ayant porté de-là au Nord-Nord-Eſt, la variation ſe trouva, au lever du Soleil, de 13 degrés 54 minutes Oueſt. Un Courant impétueux emporta les trois Vaiſſeaux au Sud-Sud-Oueſt, & dans l'eſpace d'un petit nombre d'heures, ils ne firent pas moins de vingt-quatre lieuës; mais ayant avancé peu dans leur direction, ils ſe trouvèrent, le Soir, à quatre lieuës Oueſt quart au Nord de l'Iſle Primeiras. [Le 11, leur latitude fut de 17 degrés, 33 minutes. Leur courſe fut au Sud quart à l'Eſt, &

(a) Ceſt le Chapitre XVI. du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) Voyez ſa Collection Vol. I. pag. 334. R. d. E.

Digitized by Google

& moitié à l'Eſt. Le vent étant au Nord-Eſt quart à l'Eſt, ils eurent un orage à eſſuyer. Ayant pris pendant très peu de tems à l'Eſt, les Courans les emportèrent 30 minutes plus au Sud, qu'ils ne l'étoient la dernière fois qu'ils obſervèrent leur latitude. Cela les engagea à ſe tourner vers la Terre au Nord-Nord-Oueſt, dans l'eſpérance que près des Côtes le vent ſeroit plus favorable, & le Courant moindre. Là l'eau changea tout-d'un-coup, & ils ne purent pas trouver de fond à cent braſſes.] Ils s'approchèrent le ſoir, du Nord de l'Iſle Primeiras, d'où elle leur parut plus longue qu'auparavant, car ſon étendue eſt du Nord-Oueſt au Nord. La ſonde donna vingt & trente braſſes. Comme l'impétuoſité du vent pouvoit faire craindre l'approche du rivage, & que les beſoins de la Flotte n'étoient pas preſſans, on continua de voguer juſqu'au 15, que ſe trouvant à 16 degrés 46 minutes de latitude, on remarqua que la violence du Courant étoit fort diminuée. Saris en donne pour raiſon qu'entre le Courant & la Flotte, il avoit l'Iſle de Juan de Nueva, à dix-huit lieuës Eſt quart au Nord, ſuivant ſon calcul. La variation étoit, le ſoir, de 12 degrés 8 minutes Oueſt. [Le 16 la latitude fut de 16 degrés & environ 9 minutes. La route fut au Nord-Eſt quart au Nord, par un vent foible de Sud-Oueſt quart au Sud, mais avec un Courant rapide. Au lever du Soleil la variation fut de 13 degrés & environ 3 minutes à l'Oueſt.] Le 17 au matin, on découvrit à la diſtance de 7 lieuës, les Iſles d'Angadoxa au Sud de Mozambique. Le côté Occidental de ces Iſles parut fort blanc. On porta Nord-Eſt quart à l'Eſt, & l'on apperçut, le ſoir, la terre du Continent qui s'étendoit au Nord. Elle ſembloit couverte d'arbres vers la Mer. Ici le Courant prenoit ſa direction au Nord-Nord-Oueſt, car à la vûe de la terre on remarqua que ſans beaucoup de vent, la Flotte étoit emportée fort rapidement vers le Nord. La ſonde ne donna point de fond à cent braſſes. Après avoir combattu deux jours contre le Courant, on ſe trouva le 21, fort près de la plus Septentrionale des Iſles d'Angadoxa, à 16 degrés 20 minutes de latitude du Sud. Ces Iſles, ſuivant l'obſervation redoublée de Saris, ont été placées mal-à-propos dans les Cartes à 15 degrés 40 minutes. La variation y étoit de 13 degrés Oueſt.

Saris. 1611. Iſle Primeiras.

Embarras cauſé par les courans aux Iſles d'Angadoxa.

Fauſſe poſition de ces Iſles dans les Cartes.

Dans la difficulté de ſe dégager des Courans, [& d'une baſſe dangereuſe, qu'on avoit découvert à l'Eſt de l'extrémité Septentrionale de l'Iſle,] Saris profita, le 22, d'un vent favorable, pour retourner vers l'Iſle de Madagaſcar, en obſervant avec ſoin, l'Iſle de Juan de Nueva, dont Van Linſchoten avertit les Matelots de ſe défier beaucoup, & de ne pas trop approcher dans les petites lunes.

Cependant il fallut en courir tous les dangers, pour ſe délivrer des Courans. [Le 23 à 16 degrés 24 minutes de latitude, on fit route à l'Eſt-Nord-Eſt, pour ſe tirer des Courans. Au coucher du Soleil la variation fut de 13 degrés 16 minutes Oueſt. Le 24, à la latitude de 16 degrés 16 minutes, on courut à l'Eſt Nord-Eſt, par un Vent de Sud-Oueſt, & de Sud-Sud-Eſt, qui dura juſqu'à 8 heures du matin; après quoi il ſe tourna au Nord.] Le 25 au matin, après s'être crus fort avancés à l'Eſt-Nord-Eſt, les Anglois des trois Vaiſſeaux furent extrêmement ſurpris de revoir la terre à cinq lieuës vers l'Oueſt. A meſure que le jour s'éclaircit, ils reconnurent la même Iſle d'Angadoxa qu'ils avoient quittée le 22; ce qui cauſa tant de chagrin & d'épouvante aux Matelots, qu'ils déſeſpérèrent de trouver un paſſage par cette voye.

Erreur ſurprenante.

SARIS. 1611.

voye. Ils jugèrent que la cauſe de leur erreur venoit d'un Contre-courant, qui [dans le déclin de la Lune] part Eſt-Nord-Eſt & Oueſt-Sud-Oueſt de la pointe du rivage, & qui rencontrant le Courant Nord-Nord-Eſt, les avoit jettés à l'Oueſt avec beaucoup de violence, malgré le vent qui les avoit fort bien ſervis, & qui fut ſuivi ce jour-là d'un profond calme.

Obſervations curieuſes & utiles de Saris.

Si l'Iſle de Juan de Nueva éxiſte, dit Saris, elle doit être bien moins à l'Oueſt qu'on ne l'a placée dans les Cartes [de Daniel,] & beaucoup plus proche de l'Iſle de Madagaſcar; ſans quoi il lui paroît impoſſible qu'il ne l'eut point apperçue dans cette courſe. Les Anglois qui avoient fait le quatrième voyage de la Compagnie dans le Vaiſſeau de l'Aſcenſion, comptoient d'avoir paſſé vers l'Eſt, entre cette Iſle & celle de Madagaſcar; ce que les Portugais de ce tems-là, ſoûtenoient impoſſible, parce qu'ils prétendoient que l'Iſle de Juan de Nueva eſt ſi proche de Madagaſcar, qu'elle n'en eſt ſéparée que par un canal fort étroit. Cependant comme ils l'ont placée enſuite, fort à l'Oueſt, dans leurs Cartes, Saris en conclut qu'ils ont eu deſſein de tromper les Navigateurs des autres Nations, & de les faire tomber dans ces Courans impétueux, qui ſuivant ſes obſervations, tournent beaucoup plus à l'Oueſt qu'au Nord-Eſt & au Sud-Eſt. Il exhorte par conſéquent ceux qui doivent naviguer de ce côté-là, à ſe rendre ſur la Côte de Madagaſcar, pour le premier de Juin; &, du Cap de Saint-Auguſtin juſqu'au 12 degré, à porter vers l'Eſt, en ſe gardant bien de prendre leur route à l'Oueſt du Nord ou au Nord quart à l'Oueſt; dans la crainte des Courans du Sud-Oueſt, qui, avec les calmes & 14 degrés 2 minutes de variation Oueſt, les jetteroient infailliblement ſur la Côte de Sofala, fond briſé, Mer profonde, où l'on n'eſt guères le maître de garder ſes latitudes. D'un autre côté, ſi l'on veut prendre au deſſus de Madagaſcar, on ne le peut guères, ſans courir le danger de tomber ſur les baſſes de l'Inde, ſur-tout ſi l'on paſſe au Nord de ces baſſes, parce que le Courant prend les Vaiſſeaux en flanc, ſur-tout au mois d'Août & Septembre où l'on trouve des vents de Nord-Oueſt fort violens.

Avis important pour les Navigateurs.

La Flotte mouille entre Sofala & Mozambique.

Le 3 d'Octobre, la Flotte Angloiſe alla jetter l'ancre, avec beaucoup de difficultés, entre Sofala & Mozambique, ſur treize & quatorze braſſes. La latitude de 16 degrés 32 minutes; la longitude de 76 degrés 32 minutes (c), & la variation d'onze degrés 50 minutes Oueſt. On mouilla ſous une Iſle qui eſt proche de la Côte, mais ſi déſerte & ſi ſtérile, qu'on n'y trouva point d'Habitans ni d'eau, quoiqu'on y fit de profondes ouvertures dans le ſable. L'inquiétude des Anglois ne faiſant qu'augmenter, Saris prit la réſolution de gagner Madagaſcar, au deſſus de l'Eſt quart au Nord, dans l'eſpérance de ſe dégager des Courans par cette voye. Il remit à la voile; mais après avoir été fort embarraſſé juſqu'au 26 [par des vents variables, &] par un Courant qui venoit du Nord-Eſt, il ſe trouva heureuſement à Moyella, une des Iſles de Comore, à 12 degrés 13 minutes de latitude du Sud. Les rafraîchiſſemens y étant en abondance, il y paſſa huit jours, pendant leſquels, avec quelque mercerie & peu d'argent, il ſe procura des cabris, des veaux, des poules, des limons, des cocos, des cannes de ſucre, des tamarins, du ris, du lait, d'excellentes racines, des œufs & du poiſſon. Le ſoin qu'il eut ſans ceſſe de

Moyella, une des Iſles de Comore.

(c) *Angl.* 10 minutes. R. d. E.

Digitized by Google

de tenir ſes gens ſur leurs gardes, ſoûtint les Habitans dans la diſpoſition de le ſervir avec beaucoup de civilité & d'affection. SARIS 1611.

Il invita le Roi de l'Iſle, qui étoit Mahométan, à le viſiter à bord, où il le reçut au bruit des trompettes & de pluſieurs inſtrumens. Ce Prince refuſa de toucher aux viandes des Anglois, parce qu'il étoit au carême de ſa Religion, qu'il nommoit *Ramadan*, comme les Turcs. Mais il en prit ce qu'il trouva de meilleur pour le porter à la Reine ſa Mère, en promettant d'en manger lui-même, après le coucher du Soleil. Il ſe nommoit Cherif-Abubeker; & la Reine Sultane, Manangalla. A ſon retour au rivage, le Roi pria Saris de lui laiſſer une Lettre, qui rendît témoignage de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Anglois, afin qu'il pût la montrer aux Bâtimens de leur Nation, qui viendroient après eux. Il en avoit une de l'Amiral Hollandois Stephen Verhagen, dattée de l'année 1604, qu'il fit voir avec complaiſance, & que Saris accompagna de la ſienne; mais avec un avis aux gens de ſa Nation de ne pas ſe fier trop à ces Inſulaires, s'ils n'étoient les plus forts. Le Roi de Moyella viſite Saris à bord.

Les Habitans de l'Iſle Moyella ſont Négres. Leurs cheveux ſont naturellement friſés, & leur unique habillement eſt une piéce d'étoffe peinte, qui leur couvre le milieu du corps. Sur la tête, les uns ont un bonnet blanc ou rayé, d'autres un turban. Cependant avec le turban & le pagne, le Roi avoit les épaules couvertes d'un manteau de coton. Sa taille étoit fort baſſe, ſon viſage maîgre, & preſqu'auſſi noir que celui de ſes plus vils ſujets. Il parloit peu; mais il ſçavoit quelques mots d'Arabe, qu'il avoit appris dans un pélerinage de la Mecque, d'où il avoit auſſi rapporté le nom de Chérif (*d*). Il donna au Général Anglois un certificat d'amitié, ſigné de ſa main, dont Purchaſſ nous a conſervé les caractères. Les Habitans aimèrent mieux recevoir le payement de leurs denrées en argent qu'en marchandiſes. Cependant pour du drap écarlate, des calottes rouges, des étoffes de Cambaye & des lames d'épée, on eſt ſûr de tirer de l'Iſle, toutes les proviſions dont on a beſoin. Caractère du Roi & des Habitans.

Le 4 de Novembre, on leva l'ancre; & le 7 au matin, on découvrit la terre de Mélinde, & la Baye, ou le Golphe, qui s'appelle *Formoſa*. La Côte s'étend au Nord-Eſt & au Sud-Oueſt. A quatre lieuës du rivage, la ſonde donna trente braſſes d'eau. La direction des Courans étoit au long du rivage vers le Nord-Eſt. On eut pour latitude 2 degrés 10 minutes; & le ſoir, pour variation, 12 degrés 37 minutes Oueſt. Cette terre eſt plus à l'Eſt qu'elle n'eſt placée dans les Cartes, ſans quoi on n'auroit pû l'appercevoir ſitôt; car ſuivant les calculs fondés ſur les Cartes, Saris s'en croyoit encore à plus de quarante-huit lieuës. Le 29, la latitude étoit de 4 degrés 44 minutes du Sud, & la variation de 17 degrés 34 minutes Oueſt. A la diſtance d'environ douze lieuës des Baſſes, nommées par les Portugais Baxos de Malhina, Eſt quart au Sud, on trouva un grand tournant, ou un gouffre d'eau, auprès duquel la ſonde ne trouva point de fond à cent braſſes. Baye Formoſa, ſur la Côte de Mélinde.

En portant au Nord-Eſt, on ſe vit le premier de Décembre, à trois degrés 40 Baxos de Malhina.

(*d*) Le nom de Chérif, qui ſignifie Gentil-homme, eſt un titre qu'on donne à ceux qui ſont de la Poſtérité de Mahomet.

SARIS. 1611. 40 minutes du Sud, & l'on apperçut un autre tournant d'une grandeur & d'une violence ſurprenantes. La variation étoit de 16 degrés 15 minutes Oueſt. Le 6, 5 degrés 5 minutes de latitude. Depuis le 31 de Novembre juſqu'à ce jour, on avoit fait, Sud-Eſt quart au Sud, ſuivant les calculs, ſoixante-douze lieuës, malgré la force d'un Courant qui alloit au Sud, & la frayeur continuelle dont on ne pouvoit ſe défendre à la vûe des Tournans. On étoit averti pendant la nuit par le bruit de l'eau; & cet indice même devenoit un ſujet d'épouvante, parce qu'étant loin de la terre, on ne pouvoit concevoir la cauſe de ce Phénomene. On eut auſſi des pluies, des tonnerres, & des éclairs épouvantables, avec une déluge de vapeurs ſoudaines qui coupoient la reſpiration (e). Saris y joint des calmes fréquens, qui achevoient de déſeſpérer les Matelots.

Tournans terribles.

[LE 10, la latitude fut de 4 degrés, 12 minutes; & depuis le 6, on avoit fait 50 lieuës Nord-Eſt quart à l'Eſt. La variation ſe trouva être de 20 degrés 57 minutes à l'Oueſt.]

Obſervations nautiques.

LE 25, étant à une minute de latitude du Nord (f), & fort près du rivage, on trouva, par le calcul du tems & de la navigation, qu'on avoit été reculé de 5 degrés 26 minutes. Sur quoi l'Auteur obſerve que ceux qui vont à Sokotora dans cette ſaiſon, doivent tenir courſe l'eſpace d'environ deux cens lieuës vers l'Eſt de Pemba, où la variation augmente ſans ceſſe à l'Oueſt; ce qui ne manquera point de les avancer plus au Nord. Ainſi, tenant toûjours l'Iſle de Sokotora ouverte entre le Nord quart à l'Eſt & le Nord-Nord-Eſt, ils tireront le meilleur parti qu'on puiſſe eſpérer de tous ces vents, qui près du Continent ſe ſoûtiennent ſans interruption entre Eſt quart au Nord & Nord quart au Sud, mais qui ne ceſſent point en Mer de ſouffler au Nord-Eſt, au Nord, & quelquefois au Nord-Oueſt, à l'Oueſt quart au Sud, avec des mélanges, néanmoins de calmes, de tournans, de tonnerres & d'éclairs. Et quoique les vents Nord-Eſt & Nord ne ſoient pas d'un grand ſecours pour ceux qui vont au Nord, on en tire néanmoins cet avantage, qu'à proportion qu'on avance plus à l'Eſt, on s'approche plus du Nord de la Ligne, avant que de rencontrer le Continent, dont Saris recommande ſur-tout qu'on ſe tienne hors de vûe autant qu'il eſt poſſible, pendant ce tems de la Mouſſon d'Eſt, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à 10 degrés de latitude du Nord. Au contraire, dans la Mouſſon de l'Oueſt, ſuivez hardiment le rivage, car il eſt par-tout fort ſûr; mais il eſt beaucoup plus à l'Eſt qu'il n'eſt repréſenté dans les Cartes.

1612. Incertitude de la navigation, dans certaines ſaiſons.

LE premier de Janvier, à 3 degrés 58 minutes de latitude du Nord, on découvrit la terre de Magadoxa, & le Cap das Baxas, à la diſtance de huit lieuës; [la terre y eſt baſſe, ſabloneuſe & ſtérile. Le 2, la latitude fut de 2 degrés 31 minutes, Sud.] Le 18, après avoir été fort tourmenté par un Courant, on eut, à ſix degrés 27 minutes du Nord, la vûe des terres de Doara qui parut ſabloneuſe & fort ſtérile. Quoiqu'il y ait peu de régularité dans la variation, on trouva par l'expérience, qu'en avançant vers l'Eſt, elle

(e) *Angl.* avec des tourbillons qui ſurvenoient tout d'un coup, mais qui ne duroient pas long-tems. R. d. E.

(f) *Angl.* le 25, on fut à 5 degrés, 25 minutes de latitude Sud; & comme un mois & cinq jours auparavant on avoit été à une minute de latitude Nord. R. d. E.

Digitized by Google

elle augmente à l'Oueſt, & qu'en ſuivant le rivage au Nord-Oueſt, elle diminue au contraire fort ſenſiblement à l'Oueſt : de ſorte qu'en conſultant les Cartes, on ſe croyoit toûjours plus loin de la terre qu'on ne l'étoit effectivement, au lieu que la variation en faiſoit juger ſans aucune erreur. Ainſi c'eſt une régle ſur laquelle on peut faire fond ; & l'on n'en doutera pas, quand les obſervations ſeront faites par un homme d'expérience, avec un inſtrument éxact. Saris acquit cette connoiſſance à force d'être repouſſé ſur cette Côte. La variation étoit le 18, au Soleil levant, de 17 degrés 36 minutes Oueſt, & le ſoir de 17 degrés 20 minutes. Saris 1612.

Le premier de Février, on eut la vûe du Cap Dorful, à ſept lieuës de diſtance; terre haute & fort ſtérile en apparence au long de la Mer. Le 9, à 13 degrés 37 minutes du Nord, on apperçut encore le même Cap, contre l'attente de tout le monde; mais il portoit Nord-Oueſt, au lieu que la première fois c'étoit Nord-Eſt quart au Nord. La cauſe de l'erreur fut un Courant Oueſt-Nord-Oueſt, dont on ſe défioit ſi peu, qu'on ſe croyoit à 45 ou 50 lieuës de la terre. La ſonde, à cinq lieuës du rivage, donna cinquante braſſes, ſur un fond de beau ſable. On n'apperçut que des terres hautes & quantité de montagnes. Le 10, à onze degrés 20 minutes du Nord, après avoit fait ſeize lieuës Nord-Eſt quart à l'Eſt, on vit la haute terre du Cap de Guardafu, dont on n'étoit guères qu'à la diſtance de huit lieuës. Saris fit faire l'eſſai du Courant, avec la Pinaſſe, & l'on trouva que ſon cours étoit Nord quart à l'Eſt. Vers le ſoir du même jour, on eut la vûe de l'Iſle d'Abda del Kuria, d'environ dix lieuës. C'eſt une terre haute, qui préſente l'apparence de deux Iſles. Le 14, à 11 degrés 32 minutes du Nord, on crut appercevoir de ſix lieuës la plus Orientale des Iſles Hermannas, dont la terre parut baſſe. Le 15, à 11 degrés 27 minutes, n'ayant fait que ſix lieuës à l'Eſt-Sud-Eſt, on ſe perſuada qu'une Iſle qu'on découvroit de huit lieuës, étoit encore la plus Orientale des deux Hermannas ; mais on reconnut que c'étoit Abda del Kuria, & que les deux Hermannas (g) étoient à douze lieuës au Nord-Eſt. La variation ſe trouva le ſoir de 17 degrés 23 minutes Oueſt. [Pendant la nuit, on fut emporté par un Courant à l'Eſt, ce qui étoit contraire aux Relations des Voyageurs, qui avoient fait cette route auparavant.] Le lendemain à la pointe du jour, on vit de ſix lieuës l'Hermanna occidentale, qui ſe préſentoit Eſt-Sud-Eſt ; & l'on découvrit Sokotora à dix lieuës de diſtance. A midi la latitude étoit de 12 degrés 19 minutes; la variation de 17 degrés 32 minutes Oueſt. On s'approcha de la pointe occidentale de l'Iſle de Sokotora. Vers le ſoir, on eut la vûe du rocher blanc qui eſt à l'extrémité de cette pointe. Mais quoiqu'on n'en fût qu'à quatre lieuës, un Courant impétueux, qui ſuivoit la terre, ne permit que le lendemain au ſoir de jetter l'ancre à une lieuë & demi de Tamerin, Ville où le Roi fait ſa réſidence. [Ce jour-là, la latitude fut de 12 degrés 47 minutes; & au coucher du Soleil la variation ſe trouva de 17 degrés, 22 minutes Oueſt.] Le 18, on entra dans la Rade, & Saris ne fit pas difficulté de mouiller vis-à-vis du Palais Royal, ſur un fond de ſable d'environ neuf braſſes, [& à une lieuë du rivage.]

Cap Dorful.

Erreurs de lieux.

Rade de Tamerin dans l'Iſle de Sokotora.

(h) Il

(g) Ces deux petites Iſles ſont entre Abda del Curia, & Sokotora.

Digitized by Google

SARIS. 1612.

(*b*) IL envoya immédiatement dans l'Eſquif, Richard Cockes ſon principal Facteur, pour informer le Roi de quelle Nation étoient ſes trois Vaiſſeaux, quels étoient les motifs de leur voyage, & pour lui demander des rafraîchiſſemens. Cockes & ceux qui l'accompagnoient, furent reçus avec affection. Le Roi fit porter auſſi-tôt des proviſions fraîches à la Flotte, avec une Lettre (*i*) de Sir Henri Middleton, dattée le premier Septembre 1611, à bord du Trade-Increaſe, dans la Rade de Deliſcha. Saris garda l'original de cette Lettre, & pour l'utilité des Anglois qui viendroient après lui, il en fit tirer une copie qui fut renvoyée au Roi.

Saris paſſe la nuit avec le Roi.

LE 19, il deſcendit au rivage avec beaucoup de pompe, & le Roi l'ayant traité pendant toute la nuit, ils ne ſe ſéparèrent que le matin. Ce Prince étoit vêtu d'une robe de velours cramoiſi, brodée en or. Le Palais eſt bâti de pierres de taille, & préſente l'apparence d'un Fort. De plus de cent hommes qui compoſoient le Cortège Royal, il n'y en avoit pas plus de cinquante qui fuſſent vêtus honnêtement à la façon des Mores. Tout le reſte paroiſſoit une troupe de [miſérables] Inſulaires, [dont la plûpart étoient preſque nuds.] Le Roi qui ſe nommoit Sultan Amir Ebenſaid, étoit Fils du Roi de Caſchem ſur la côte d'Arabie.

Cherté des proviſions.

LES Habitans de l'Iſle, accoutumés depuis long-tems au paſſage des Vaiſſeaux de l'Europe, avoient pris auſſi l'habitude de leur faire payer les rafraîchiſſemens fort cher. Un bœuf coûta aux Anglois douze piéces de huit, un mouton, trois ſchellings, & chaque chevreau, une piéce de huit. Mais la cherté leur parut encore moins rebutante que la ſaleté de ces viandes, qui ſe vendant toutes préparées par les Inſulaires, étoit capable de dégoûter les Matelots les plus affamés. Le ris ſe vendoit trois ſols la livre; les dattes, le même prix; les poules, juſqu'à deux & trois ſchellings (*k*). Le tabac, une piéce de huit pour ſoixante-dix feuilles; les œufs, un ſol piéce. Le Roi, pour ſes marchandiſes particulières, ne voulut pas recevoir d'autre monnoye que des piéces de huit.

Saris aſſemble le Conſeil pour délibérer ſur ſa route.

LE 27, Saris aſſembla le Conſeil, pour lire en commun les inſtructions de la Compagnie & la Lettre de Middleton. Après quoi repréſentant, que d'un côté il n'y avoit pas d'eſpérance d'obtenir de l'aloës à Sokotora, parce que le Roi qui en étoit abſolument dépourvu, ne promettoit d'en fournir qu'au mois d'Août, & que d'une autre part la Lettre de Sir Henri Middleton ne leur conſeilloit pas d'entrer dans la Mer Rouge, où leur deſſein avoit été de s'arrêter, s'ils ne trouvoient pas la Mouſſon favorable pour Surate, il ſembloit qu'on fût réduit à la néceſſité de paſſer ſix mois dans la Rade où l'on étoit, ou dans celle de Deliſcha, pour attendre la ſaiſon. Cependant quelle apparence de perdre un tems ſi conſidérable, ſans aucun eſpoir de former la moindre entrepriſe; car il ne falloit pas ſe promettre de pouvoir gagner la Côte de Cambaye avant la fin de Septembre. Saris revint donc, malgré les avertiſſemens de Sir Henri, à propoſer le voyage de Mocka, parce

Ses motifs pour entrer dans la Mer Rouge.

(*b*) La 2de. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

☞ (*i*) Cette Lettre contenoit un détail de tout ce que *Henri Middleton* avoit eu à ſouffrir par la perfidie des Turcs; avec avis à tous les Anglois de ſe tenir ſur leurs gardes; & d'avoir recours, en cas de beſoin, à la Rade d'Aſſab, dont il indiquoit la poſition.

(*k*) Monnoye d'Angleterre, qui vaut douze ſols du Pays. R. d. T.

Digitized by Google

parce qu'on avoit du moins un Paſſeport du Grand-Seigneur; ce que les autres Vaiſſeaux n'avoient jamais eu. Il ajoûta, pour fortifier ſon opinion, que c'étoit le ſeul moyen de reconnoître une fois, s'il y avoit quelque fond à faire ſur ces Paſſeports; qu'on en ſeroit quitte pour ſe tenir continuellement ſur ſes gardes, & pour ne riſquer la ſûreté de perſonne ſans une bonne caution; de ſorte qu'on pourroit ſe tenir tranquillement à l'ancre, & ſans deſcendre au rivage, éxercer le commerce avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit aucun Port d'où l'on pût faire ſortir aſſez de forces pour allarmer la Flotte: que ſi les voyes du commerce leur étoient fermées, il étoit réſolu en vertu de la Commiſſion du Roi, de tirer vengeance des outrages que Sir Henri avoit eſſuyés de la part des Turcs, ſoit en les forçant d'acheter les marchandiſes Angloiſes, ſoit par la ruine de leur propre trafic, en fermant l'entrée de la Mer aux Bâtimens Indiens qu'ils attendoient vers le 5 de Mars. Enfin, il conclut que cette réſolution devoit plaire à tout le Conſeil, parce qu'elle ne demandoit pas que les trois Vaiſſeaux ſe ſéparaſſent, & que pouvant faire voile enſemble de la Mer Rouge à Surate, ils en ſeroient plus capables de reſiſter à toutes les entrepriſes de leurs ennemis. L'aſſemblée goûta de ſi fortes raiſons, & le jour du départ fut fixé au premier de Mars. Le Roi de Sokotora, qu'ils conſultèrent ſur leur route, leur conſeilla de prendre au Sud d'Abda del Kuria, parce qu'en prenant au Nord, ils s'expoſoient à ſe voir jettés ſur le rivage d'Arabie, d'où ils auroient beaucoup de peine à gagner le Cap de Guardafu. En effet ils trouvèrent par l'expérience qu'il vaut mieux ſuivre le rivage des Abyſſins.

Saris. 1612.

Avis utile du Roi de Sokotora.

Ils quittèrent Tamerin le jour qu'ils s'étoient propoſé. Cette Baye eſt à 12 degrés 35 minutes de latitude du Nord, & la variation y eſt de 18 degrés 42 minutes Oueſt. [Depuis qu'ils y avoient jetté l'ancre, les vents avoient été ordinairement pendant le jour, Nord-Eſt quart à l'Eſt, ou Eſt-Nord-Eſt; & pendant la nuit, ils avoient eu un fort beau tems, par un vent qui ſouffloit d'entre le Sud & le Sud-Eſt. Ils s'étoient avancés ſur quatre braſſes juſqu'à un coup de mouſquet du rivage; & ils avoient même pouſſé plus loin juſqu'à n'avoir que trois braſſes. Le rivage qui eſt au long de la Baye eſt bon & ſûr; il eſt couvert de ſables & a peu de pierres. Le château dont ils n'étoient pas éloignés, n'eſt preſque d'aucune défenſe.] Le 4 au matin, on apperçut, à huit ou neuf lieuës à l'Oueſt, le Cap de Guardafu, ſans trouver de fond dans cet endroit, (12 degrés une minute de latitude), à plus de cent braſſes. Le ſoir, on s'approcha du rivage pour chercher la Baye du mont Felix, & l'on y trouva un fort bon fond ſur vingt-ſix, dix-huit & dix-ſept braſſes. Ce fut-là qu'après avoir conſidéré qu'Aden étoit une Ville de guerre, où le commerce étoit peu conſidérable, ſans compter les droits & les éxactions, qui n'ont pas de bornes, on prit la réſolution de ſe rendre à Mocka. La Baye du mont Felix fournit aux Anglois d'excellent poiſſon, qu'ils ſe firent un amuſement de prendre à la ligne. Ils y trouvèrent auſſi pluſieurs ſortes de gommes odoriférantes, qui leur étoient apportées à bord par les Habitans, & quantité de ces belles nattes qui ſont recherchées à Aden, à Mocka & dans toutes les Indes. Les moutons, le beure & les autres vivres ſont à ſi bon marché dans la Baye du mont Felix, que les Vaiſſeaux Indiens y relâchent exprès, comme dans le lieu d'où Aden & Mocka tirent la plus grande partie de leurs proviſions. Mais les Habitans ne veulent recevoir que

Départ pour la Mer Rouge.

Abondance de vivres au mont Felix.

SARIS. 1612. du linge en échange. La Ville de Félix (c'eſt le nom qu'elle porte dans toutes les Relations de l'Europe, par corruption de Feluk qui eſt ſon véritable nom,) eſt ſituée ſi avantageuſement pour l'approche des Vaiſſeaux, qu'il en peut paſſer trois de front ſans danger, dans le Canal qui eſt entre une baſſe Pointe de ſable & une Colline aſſez élevée. L'eau & le bois ſont en abondance aux environs de la Ville; mais il ne s'en trouve point au fond de la Baye. [Les Pilotes réſolurent-là de faire voile à l'Oueſt quart au Nord, au long du rivage juſqu'à Demeti, & de paſſer enſuite à la vûe d'Aden.]

LE 9, on fit vingt-cinq lieuës à l'Oueſt, en ſuivant le rivage à la diſtance de ſept ou huit lieuës. Le 10 au matin, en portant Oueſt quart au Nord, on eut la vûe de deux petites Iſles, à une lieuë de la haute terre de Demeti, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieuës. Le lendemain, on vit à huit lieuës la haute terre de Darſina en Arabie, [qui portoit Nord quart à l'Eſt. Au lever du Soleil la variation fut de 15 degrés 2 minutes, Oueſt.] Un Courant d'Eſt cauſa quelque embarras à la Flotte, & la porta contre ſon attente au Nord quart à l'Oueſt, au lieu du Nord-Nord-Oueſt qui étoit ſa direction; mais lorſqu'elle eut été pouſſée à douze lieuës du rivage, elle fut délivrée de cet obſtacle; ce que Saris attribua au Cap ou à la Pointe d'Aden qui rompoit le Courant.

Courant.

Inſtruction de Saris à ſes Officiers.

EN s'approchant des Détroits, il donna des inſtructions par écrit au Capitaine Towtſon & à Davis pour régler leur conduite en arrivant dans la Rade de Mocka. Elles avoient deux vûes; l'une de ſe concilier les Turcs par de bons procédés; l'autre de ſe garantir de leurs trahiſons, dans l'idée que les Anglois devoient avoir d'une Nation ſi perfide. Le 13 au ſoir, ils ſe trouvèrent à quatorze lieuës à l'Eſt de l'entrée des Détroits, & ſeize à l'Oueſt d'Aden. On y jetta l'ancre, parce qu'on ne croyoit pas connoître aſſez la Côte; & par la même raiſon on l'avoit ſuivie pendant tout le jour à trois ou quatre lieuës de diſtance, la ſonde ſans ceſſe à la main, pour ne rien donner au hazard. Le fond s'étoit trouvé de ſable, depuis quarante juſqu'à quinze braſſes. Le ſoir du jour ſuivant, après une pluye abondante, qui étoit la première depuis quatre mois, on ſe crut ſi près des Détroits, que l'obſcurité faiſant tout paroître dangereux, on aima mieux s'avancer vers la Côte d'Arabie, [où l'on ne trouva point de fond à cent braſſes de profondeur.] Le 15, on fit ſix lieuës Oueſt quart au Sud, & l'on apperçut à une lieuë & demi à l'Eſt trois petites Iſles, [qui portoient au Nord-Nord-Oueſt, & dont la plus grande & la plus Orientale étoit défendue par un Château. Il fallut des ſoins & des efforts pour ſe dégager d'un Courant, qui venoit du Sud-Eſt. Enfin, vers midi, on entra dans les Détroits, en trouvant depuis trente juſqu'à neuf & ſept braſſes; & vis-à-vis une Maiſon blanche qu'on découvre dans une petite Baye ſabloneuſe au Nord-Eſt, [& un Roc, ou une Pointe baſſe, qui eſt du même côté à l'Eſt-Nord-Eſt.] On eut ſix braſſes ſur un fond de ſable fort blanc (*l*). La latitude fut de 12 degrés 56 minutes. Le fond n'ayant pas ceſſé d'être excellent, on jetta l'ancre le ſoir, ſur quinze braſſes & demi, à trois lieuës du rivage d'Arabie, & dix de celui des Abyſſins; car le tems ſe trouvant fort clair, on diſtinguoit parfaitement les deux Côtes.

Pluye rare.

La Flotte paſſe les Détroits.

(*l*) *Angl.* fable noir. R. d. E.

Digitized by Google

Côtes. Le 16 au matin, on porta Nord quart à l'Oueſt, ſur dix-huit, ſeize & quinze braſſes, juſqu'à quatre lieuës de Mocka. Enſuite on prit Nord & Nord quart à l'Eſt, ſur neuf, dix, huit & ſept braſſes. Mais découvrant une Baſſe, ou plûtôt un Banc, qui eſt au Sud-Eſt de la Ville, ils avancèrent Nord-Nord-Oueſt, tirant vers le Sud, juſqu'à ce qu'ils eurent mis la Ville Eſt quart au Sud à l'égard de la Flotte. Là, ils jettèrent l'ancre, à la vûe du Minaret de la grande Moſquée, qu'il faut avoir Eſt-Nord-Eſt pour être tout-à-fait délivré du banc. C'eſt le ſeul danger qu'il y ait en entrant dans la Rade; mais il eſt ſi redoutable qu'il y a peu de Bâtimens qui l'évitent, quoiqu'avec un peu d'attention, cet écueil puiſſe être apperçu à la couleur de l'eau. ☞[Le Vaiſſeau nommé l'Increaſe y fut arrêté pendant plus de 24 heures.]

Saris. 1612.

Danger de la Rade de Mocka.

Aussi-tôt que la Flotte fut à l'ancre, le Gouverneur de la Ville envoya un pauvre vieil Eſclave dans un petit Canot, pour s'informer des motifs qui l'avoient amené. On le reçut civilement. Il déclara de ſon propre mouvement qu'un Général Anglois qui étoit venu depuis peu dans ce Port, y avoit été fort maltraité par Regib Aga; mais que le Gouverneur, qui ſe nommoit Ider Aga, Grec de Nation, étoit ami des Etrangers & du commerce. Saris fit donner deux piéces de huit à l'Eſclave, & répondre au Gouverneur par ſa bouche, que lui & ſes gens étoient Anglois, amis du Grand-Seigneur, & que s'il vouloit leur envoyer quelqu'un avec qui ils puſſent conférer, ils expliqueroient mieux les cauſes de leur arrivée. Preſqu'auſſi-tôt il leur vint un Renégat Italien, vêtu proprement, qui leur renouvella les mêmes queſtions, & qui leur demanda s'ils avoient un Paſſeport du Grand-Seigneur. Saris répondit que non-ſeulement ils avoient ce Paſſeport, mais encore des Lettres du Roi d'Angleterre pour le Bacha. L'Italien ſouhaitant de les voir, Saris refuſa de les lui montrer, par mépris pour un homme qui avoit abandonné ſa Religion (*m*), mais il le chargea de faire ce récit au Gouverneur, & de lui dire que pour faire honneur à leur Paſſeport, les Anglois alloient ſaluër la Ville d'une décharge de cinquante piéces de canon. En le congédiant, il ☞lui fit donner cinq piéces de huit, [& une à ceux qui conduiſoient la Chaloupe.] Auſſi-tôt l'artillerie de la Flotte s'étant fait entendre, celle de la Ville lui répondit de cinq coups; & deux Galères, qui étoient dans le Port, en tirèrent ſix. Ces deux Bâtimens étoient bien équipés; leur Commandant ☞ſe nommoit Maami, [& le Capitaine de la Ville s'appelloit Mohammed Rey.]

La Flotte y jette l'ancre. On vient la reconnoître.

Le 17, Saris reçut d'Ider Aga (*n*) un préſent de trois veaux, vingt poules, un panier de fruits & deux de limons, avec beaucoup de complimens, par leſquels il le prioit de deſcendre au rivage. Il lui envoya de ſon côté un bon fuſil de chaſſe, en lui faiſant dire par le Meſſager Turc qu'il deſcendroit volontiers, pourvû qu'on lui donnât des ôtages convenables, & que les motifs qui l'obligeoient à cette précaution, ne pouvoient être inconnus au Gouverneur. Il arriva au même moment un autre Meſſager avec une Lettre d'Ider Aga, par laquelle il demandoit aux Anglois quelle réponſe ils avoient faite au Renégat Italien, qui ſe nommoit Muſtafa Tarziman, parce qu'ayant reçu d'eux

Préſens mutuels des Turcs & des Anglois.

☞(*m*) Par une conduite ſi peu à ſa place, les Anglois pouvoient déranger toutes leurs affaires. C'étoit moins-là un effet de leur Zèle, que de leur Superſtition.

☞(*n*) Ou Haydar Aga. Haydar eſt un des mots Arabes qui déſignent le Lion; & il ſe trouve ſouvent joint au nom des Deſcendans d'Aly.

Digitized by Google

SARIS. 1612.

d'eux une bouteille de vin, il s'étoit tellement enyvré avant que de retourner à la Ville, qu'il ſe trouvoit hors d'état de parler. Ce nouveau Meſſager Turc étoit un Sécretaire de la Ville ou du Gouverneur. Son titre & ſa ſuite marquant un homme de quelque diſtinction, Saris lui propoſa de demeurer à bord, tandis qu'il feroit deſcendre deux de ſes gens, Cocks & Bolton, qui ſçavoient la langue du Pays. Cette propoſition fut acceptée. Le Sécretaire ne ſe fit pas preſſer pour manger les alimens que les Anglois lui offrirent, mais il voulut qu'ils fuſſent préparés par les gens de ſa ſuite.

Députation des Anglois à l'Aga Turc.

COCKS & Bolton furent reçus à terre avec de grands témoignages de joye, & conduits dans la Ville au ſon des inſtrumens, pour faire connoître au Peuple qu'ils étoient amis du Grand-Seigneur. Ils avoient ordre de déclarer au Gouverneur que le Général Anglois étoit amené par des vûes de commerce, & qu'il étoit prêt à venir dans la Ville, lorſqu'il auroit reçu des ôtages pour la ſûreté de ſon retour. Ils devoient ajoûter que les Anglois n'ignoroient pas les torts que Sir Henri Middleton avoit reçus de Regib Aga; mais que s'ils trouvoient les Turcs mieux diſpoſés, ils promettoient d'enſevelir le paſſé dans l'oubli, & de faire avec eux, ſuivant le paſſeport du Grand-Seigneur, un commerce également avantageux aux deux Nations. Le Gouverneur leur fit une courte réponſe, & leur donna pour le Général Saris une Lettre où ſes intentions étoient mieux expliquées. Avant que de quitter la Ville, on leur ôta les robes dont ils avoient été revêtus pour la cérémonie de leur marche. A leur retour, Saris apprit du Sécretaire que cet uſage s'obſervoit à l'égard de tous les Etrangers. Il affecta d'en uſer plus généreuſement, en lui faiſant préſent d'une demi piéce de camelot violet; enſuite, remettant à lire la Lettre du Gouverneur après ſon départ, il le congédia avec beaucoup de politeſſes. Purchaſſ nous a conſervé cette Lettre, dont on lira volontiers la traduction: (o)

Lettre de l'Aga, écrite d'après les paroles de ſa propre bouche.

Lettre de l'Aga à Saris.

„ TRES-DIGNE & très-honorable Ami, j'ai parlé à ceux que vous m'avez envoyés, & je les ai reçus avec tous les honneurs poſſibles, ſuivant „ les uſages de ce Pays, les ayant fait revêtir de robes & conduire avec la „ muſique de la Ville, afin que les Habitans puſſent reconnoître que vous arrivez & que nous vous recevons avec des ſentimens d'amitié. Si votre plaiſir eſt de me venir voir demain, je vous offrirai tous les divertiſſemens „ qui pourront ſe trouver ici, avec un cœur éxempt d'artifice & de diſſimulation, & je vous envoyerai pour ôtage mon Sécretaire, ou toute autre perſonne qu'il vous plaira de me faire nommer par mon Interpréte, que je charge, dans cette vûe, de ſe rendre ſur votre bord avec „ les vôtres. Faites-moi dire auſſi à quelle heure vous ſouhaitez de deſcendre à terre. J'écrivis hier à Jaffar Bacha, mais il ſe paſſera quatorze ou „ quinze jours avant que je puiſſe recevoir ſa réponſe. Cependant, s'il vous „ plaît,

(o) Purchaſſ a conſervé auſſi la figure du cachet, qui n'étoit pas de cire, mais d'un papier ſur lequel on avoit tracé quelques caractéres [avec de l'encre. Il a donné auſſi deux ou trois lignes d'une lettre écrite à Saris par le Scha Bandar de Mocka; Cette Lettre eſt en caractéres & en langage Banian; langage qui ſe parle dans la plus grande partie des Indes.] R. d. E.

Digitized by Google

„ plaît, dans cet intervalle, d'envoyer vos gens au rivage, pour acheter „ des provisions fraîches, ou toute autre chose que vous desirerez dans cet- „ te Ville, ils y seront bien reçus & n'y recevront aucun sujet de plainte. „ Ainsi, je finis en attendant votre réponse. De Mocka, le 25 de Moha- „ ram, 1021 de Mohamed. Ous como bono amico, (p) Haydar Aga, „ Aga de Mocka. Saris, 1612.

Les Turcs envoyent des Otages sur la Flotte.

✠ [Malgré le silence de la Relation, il faut supposer que Saris fit sur le champ, une réponse convenable à cette lettre; car] le lendemain on vit arriver à bord Mohamed Aga, Amiral de cette Mer & Commandant particulier de la Rade, avec Nasuf, Turc d'un âge avancé & d'une figure fort grave, qui venoient, accompagnés de quelques Esclaves, pour servir d'Otages. Saris se prépara aussi-tôt à descendre avec tous ses Marchands, dans les trois Esquifs, qui furent ornés de ce qu'il y avoit de plus galant sur la Flotte. On fit, à son départ, une décharge générale de l'artillerie. Il trouva sur le Rivage le Capitaine des Galères & plusieurs autres Officiers, qui le conduisirent dans la Ville au travers d'une prodigieuse foule de peuple, précédés des trompettes & des instrumens de musique, tandis que les canons du Château se firent entendre à plusieurs repriſes. Après avoir passé deux gardes, à l'entrée du Château, il fut introduit dans la Maison du Gouverneur, qui est bâtie de fort belles pierres, avec un fort bel & grand escalier, & reçu dans une chambre, dont le plancher étoit couvert d'un riche tapis. Les fenêtres ✠ étoient à l'Angloise, [depuis le séjour apparemment que Sir Henry Middleton avoit fait à Mocka, pendant lequel il avoit pû communiquer aux Turcs quelques-uns de nos usages.] On étendit aussi-tôt sur le tapis un autre drap de soye beaucoup plus précieux, sur lequel on mit deux grands coussins, & les Anglois furent priés de s'asseoir. Mais le Gouverneur sortit bientôt d'une chambre voisine, accompagné de cinq ou six personnes, richement vêtues, & paré lui-même d'une robe de brocard d'or, bordée de martre. Il prit le Général par la main, & baisant la sienne, qu'il mit sur sa tête, il le conduisit vers la fenêtre, où ils s'assirent ensemble. Après quelques complimens, Saris lui présenta les lettres du Roi d'Angleterre. Elles furent lues par Cocks, & expliquées par Bolton au Commandant des Galères, qui les rendoit ensuite à l'Aga. Le Passeport du Grand-Seigneur fut donné à lire au Sécretaire; après quoi, le Gouverneur le prit respectueusement, le baisa & le mit sur sa tête. Purchass a cru nous devoir conserver la traduction de ce Passeport. (q).

Maison de l'Aga & cérémonies de l'Audience.

Passeport du Grand-Seigneur.

„ A Vous mes très-dignes, mes heureux, mes riches & grands Vice- „ Rois & Beglierbeys, qui êtes établis par Mer & par Terre depuis „ mon

(p) Il est étonnant qu'ayant cette signature pour régle on ait mis dans le texte Ider au lieu de Haydar, d'autant plus que Haydar est connu pour un mot Arabe qui signifie *Lyon*. R. d. T.

NB. Il est plus surprenant encore que le Traducteur, qui fait cette Remarque, ait préféré dans sa Traduction le nom Ider, qui est dans Purchass, & non dans l'Original Anglois, où l'on trouve constamment Haydar. R. d. E.

(q) Purchass, qui a eu l'Original de ce Passeport, en a inséré dans sa Collection, quelques lignes du commencement, avec la figure du Sceau du Grand-Seigneur. Toutes les lettres Capitales étoient en Or, & les autres en azur, avec du rouge entremêlés très proprement.

Digitized by Google

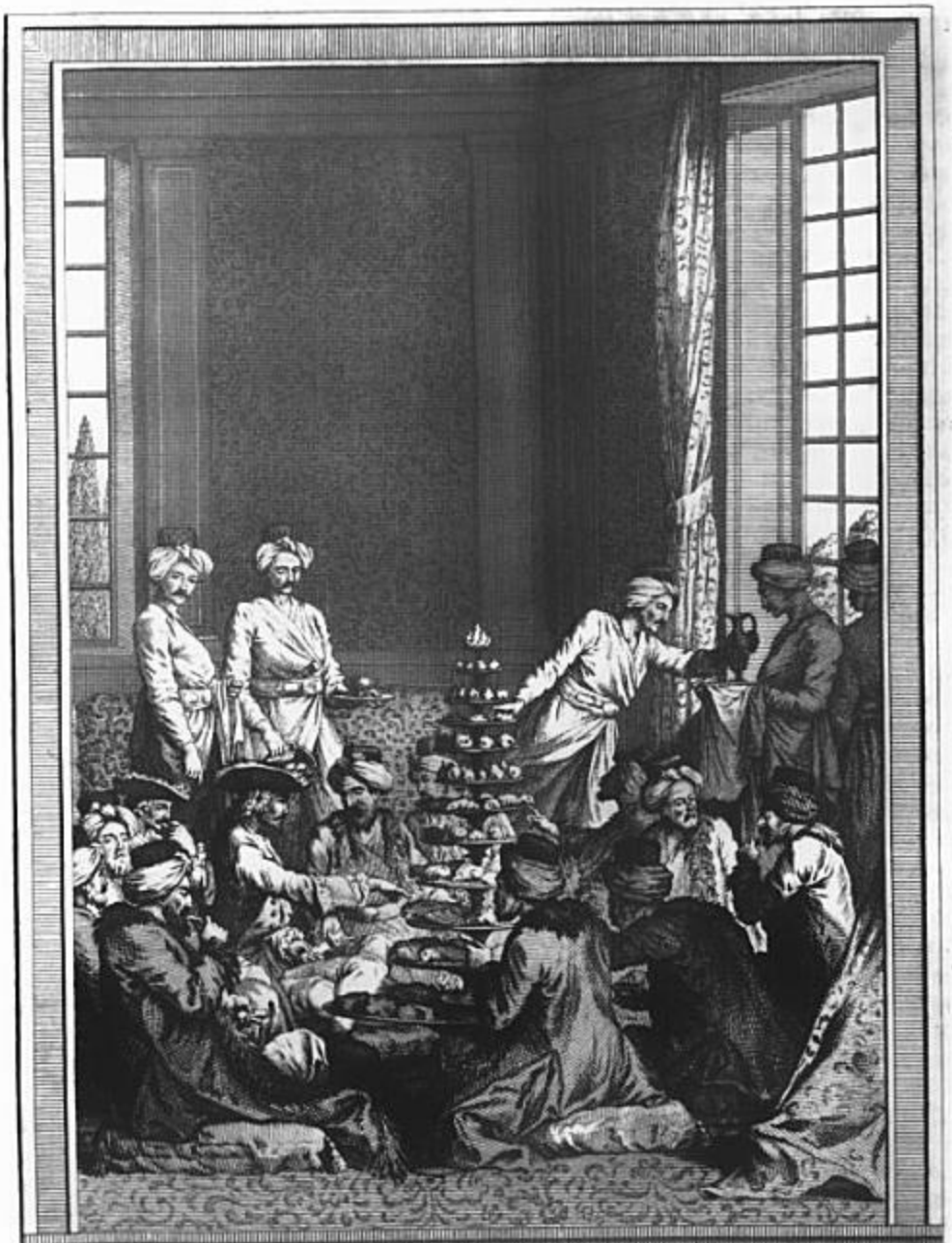
SARIS. 1612. „ mon trône impérial & glorieux, juſqu'aux confins des Indes Orientales, „ qui êtes en poſſeſſion de quelque portion de notre dignité, & à qui il ap- „ partient de donner aide & ſecours, au premier ſigne de notre volonté, „ dans la cauſe de Dieu & de la Religion Muſulmane, dont la puiſſance & „ la grandeur puiſſent durer à jamais. A vous mes très-dignes & vaillans Sangiacs, Beys, ſubordonnés auſdits Beglierbeys, qui êtes dans la poſſeſ- „ ſion & l'attente de grandes dignités & charges, &c. A vous, mes très- „ dignes, très-ſages & très-prudens Juges & Miniſtres de Juſtice, qui êtes „ ſous l'autorité deſdits Sangiacs, Beys, & de qui la ſageſſe, la prudence & „ la juſtice coulent comme d'une ſource (r); que la grandeur & le méri- „ te de votre fonction puiſſent à jamais continuer. A vous, mes renom- „ més, mes grands, mes très-dignes Capitaines & Beys de mes Navires & „ Bâtimens qui nâgent ſur la ſurface de l'eau. A vous, mes très-dignes „ Commandans des Châteaux, Villes & Cités. A vous, dignes Officiers „ de nos Douänes, demeurans ſur les Côtes de Mer, ſur les Rivières, Ponts, „ & autres parts de nos domaines & des pays appartenans. A vous tous „ enfin, qui ſur la vûe de mon impérial commandement êtes obligés par le „ plus étroit devoir, de vous lever pour lui rendre l'obéiſſance & le reſpect „ qui lui appartiennent.

„ CETTE Lettre eſt pour vous faire entendre, que l'Ambaſſadeur de la „ Grande-Bretagne, réſidant actuellement à notre très-heureuſe & très-ſu- „ blime Porte, nous a fait les repréſentations ſuivantes; Que quelques Su- „ jets du Roi de la Grande-Bretagne ayant, avec beaucoup de dépenſe & „ de travail, découvert un commerce aux Indes Orientales, & d'ailleurs „ étant informés qu'il y a dans quelques parties de nos domaines de gran- „ des richeſſes & des eſpérances de commerce, ſouhaitent, dans leur paſſa- „ ge, de pouvoir viſiter ces Places pour l'utilité & l'aggrandiſſement dudit „ commerce; & dans cette vûe, afin que leſdits Sujets du Roi de la Gran- „ de-Bretagne puiſſent obtenir toutes ſortes de faveurs & d'aſſiſtance dans une „ ſi bonne & ſi louable entrepriſe, ledit Ambaſſadeur nous a prié, au nom „ de ſon Maître, le Roi de la Grande-Bretagne, de daigner leur accor- „ der notre ſauf-conduit & notre recommandation. En conformité de cet- „ te demande, & en conſidération de ce que nous & nos prédéceſſeurs, de- „ puis l'eſpace d'un grand nombre d'années, ſommes & avons été dans une „ alliance & une amitié très-étroite avec ledit Roi de la Grande-Bretagne „ & les Sujets de ce Royaume, qui ont actuellement, comme ils ont eu de- „ puis long-tems, la permiſſion & la liberté du trafic dans tous nos domai- „ nes & nos provinces des Mers Méditerrannées; nous vous enjoignons & „ ordonnons très-expreſſément, à vous tous nos Sujets & Officiers cy-deſ- „ ſus mentionnés, non-ſeulement de recevoir & traiter avec amitié & ci- „ vilité les Marchands & Sujets de la Grande-Bretagne venans & paſſans dans „ nos domaines, ſur-tout avec l'intention de commercer dans les Cantons „ d'Yaman, d'Aden & de Mocka, ou pays appartenans, en les aidant & „ les ſecourant de tout ce qui leur eſt néceſſaire pour leurs perſonnes & „ pour leurs Vaiſſeaux, mais encore de leur laiſſer la liberté de paſſer par „ mer

(r) *Angl.* & de qui la juſtice, les jugemens, & les diſcours coulent comme d'une ſource de ſageſſe & de prudence. R. d. E.

Digitized by Google

Digitized by Google



FESTIN du GOUVERNEUR de MOCKA.

GASTERYE van den GOEVERNEUR van MOKHA.

Cochin fil. excudit. J. v. Schley sculp.

Digitized by Google

„ mer & par terre, d'aller, de revenir, ſuivant que leurs affaires & leurs
„ beſoins peuvent le demander, & de s'arrêter dans nos Domaines, nos
„ Villes & nos Cités, en leur accordant toutes ſortes de priviléges & de li-
„ berté raiſonnables pour le commerce, ſans leur cauſer, ou ſouffrir qu'on
„ leur cauſe aucun empêchement, aucune injure & aucun trouble. Au con-
„ traire, vous leur rendrez tous les bons offices & tous les témoignages de
„ bienveillance & d'humanité qu'il eſt juſte & convenable d'accorder à d'hon-
„ nêtes Etrangers, qui auront entrepris un ſi long & ſi pénible voyage. Et
„ ſi nous apprenons que, contre nos ordres, & contre l'alliance & l'amitié
„ qui eſt entre nous & le Roi de la Grande-Bretagne, vous faſſiez le moindre
„ tort ou vous cauſiez la moindre peine & le moindre ſujet de plainte aux-
„ dits Marchands dans leur commerce, ou autrement, apprenez certainement
„ que non-ſeulement vous encourerez notre indignation, mais que vous ſerez
„ punis pour l'exemple des autres. Obéiſſez donc à notre impérial comman-
„ dement, & reconnoiſſez ici notre ſeing impérial. Donné à Conſtantinople
„ le 15e. jour de la Lune nommée Zulbajjah, l'an 1019 (s).

Saris. 1612.

(t) Le Gouverneur remit l'original de ce paſſe-port à Saris, après en avoir fait tirer une copie & l'aſſûra que ſon arrivée étoit agréable à tous les Turcs. Il le pria d'oublier tout ce qui s'étoit paſſé à l'égard de Sir Henri Middleton, cette querelle n'étant venue que de deux perſonnes yvres, & le Gouverneur de ce tems-là, qui n'en avoit pas mieux ménagé les ſuites, ayant été déplacé pour cette faute. A l'égard du commerce, il lui dit qu'on ne pourroit pas l'avancer beaucoup, avant la réponſe qu'il attendoit du Bacha de Zénan, & qu'il ne pouvoit recevoir que dans dix ou douze jours; mais que les Anglois n'en auroient pas moins la liberté de venir au Rivage, d'acheter tout ce qui leur ſeroit néceſſaire, & de régler d'avance une partie des affaires, afin que les Habitans de la Ville s'apperçuſſent qu'on étoit dans une paix parfaite & que tous les anciens reſſentimens étoient oubliés. Saris jugea que les politeſſes du Gouverneur venoient de la crainte de perdre les droits du commerce, ſoit avec les Anglois, ſoit avec les Indiens, à qui la Flotte Angloiſe pouvoit fermer l'entrée du Port. Auſſi Saris avoit eu deſſein de cauſer cette inquiétude aux Turcs en approchant ſi près du Rivage; &, maître de la Rade comme il étoit, il ne crut pas qu'il y eût beaucoup de péril à laiſſer deſcendre quelques-uns de ſes gens dans les Eſquifs, pour acheter leurs beſoins.

Diſcours obligeans du Gouverneur.

Sa politique.

Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner, avec toutes ſortes de gibier, de volaille, de groſſe viande, de confitures & de pâtiſſeries. On fut ſervi en vaiſſelle d'étain, & tous les mêts furent préſentés dans un ſeul ſervice, avant qu'on ſe fut mis à table. [Il eſt aſſez difficile de comprendre quel en étoit l'arrangement, lorſque] l'Auteur ajoûte que tous les plats furent placés l'un ſur l'autre, ſans qu'on y touchât moins librement, & qu'ils formoient une pyramide de quatre ou cinq pieds de hauteur. Il ajoûte à la vérité qu'ils avoient tous un pied, comme nos ſoucoupes; [ce qui peut faire juger qu'il reſtoit quelque vuide dans l'intervalle; mais dans l'abondance de mêts qu'il repréſente,

Feſtin que l'Aga donne aux Anglois.

(s) Cette année de l'Hégire, répond à l'année 1610 de l'Ere Chrétienne, & commence au 15 de Mars.

(t) La 3e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1612.

repréſente, & ſervis tout à la fois, la hauteur de la pyramide devoit ſurpaſſer la meſure qu'il lui donne.] On ne préſenta, pour liqueur, que de l'eau ſimple, ou bouillie avec du caffé, que les Anglois ne connoiſſoient point encore, & dont le goût leur parut fort amer. Les convives étoient aſſis à terre, avec les jambes croiſées, ſans table & ſans ſiéges.

Cérémonie des parfums.

APRÈS le feſtin, Saris fut conduit dans une chambre intérieure, où le Gouverneur & lui étoient attendus par quatre jeunes garçons, dont l'un tenoit un réchaud avec du charbon allumé, le ſecond quelques ſerviettes, & les deux autres un plat couvert d'ambre-gris, de bois d'aloës & d'autres parfums. Le Gouverneur ayant fait aſſeoir Saris ſur un riche tapis, le pria de recevoir le ſervice des quatre enfans. Il lui mirent une ſerviette ſur la tête, & tinrent deſſous pendant quelques momens le réchaud parfumé, dont l'odeur lui parut fort agréable. Ils rendirent enſuite le même office au Gouverneur & à deux de ſes principaux Officiers. Cette cérémonie eſt en uſage parmi toutes les perſonnes riches du pays.

Préſens du Grand-Seigneur à Saris.

LA conférence ayant duré quelque tems entre le Gouverneur & Saris, trois des quatre enfans revinrent chargés, l'un d'une robe, ou d'un caffetan, de drap d'or, enveloppé d'un taffetas teint dans le ſaffran, pour conſerver la couleur de l'or; l'autre d'un turban broché d'or; [& fait d'une piéce d'étoffe qui avoit vingt-deux verges en longueur;] & le troiſiéme d'un ſabre de Damas monté en argent. Le Gouverneur revêtit lui-même Saris de la robe & lui mit le ſabre au côté, en lui déclarant que ce préſent ne venoit pas de lui, mais du Grand-Seigneur.

Il ſe proméne dans la Ville.

Enſuite il le pria de faire un tour de promenade dans la Ville avec le Cadi, qui eſt le chef de la Juſtice parmi les Turcs, & le Commandant des Galéres, afin que le Peuple n'ignorât point qu'on étoit liés d'une ſincére amitié. On amena ſur le champ un cheval richement équipé; mais Saris demanda la liberté d'aller à pied, pour ſe procurer plus aiſément la vûe de la Ville. Il ſe promena ainſi pendant plus d'une heure, & il choiſit même une Maiſon pour en faire un Comptoir. A ſon retour, le Commandant des Galéres lui fit accepter des rafraîchiſſemens avec beaucoup de galanterie & de magnificence; après quoi il retourna chez le Gouverneur, qui vint le recevoir ſur ſon eſcalier. On s'y renouvella mutuellement la promeſſe d'oublier tout ce qui s'étoit paſſé dans le voyage de Sir Henri, & le Gouverneur en demanda pour preuve, à Saris, d'envoyer ſouvent les Anglois au Rivage. Enfin, l'on ne ſe ſépara que le ſoir, au bruit du canon de la Flotte & de la Ville. Saris étant retourné à bord, renvoya auſſi-tôt les Otages Turcs, après leur avoir fait divers préſens.

Hypocriſie du Gouverneur Turc.

LE 21, Cocks fut envoyé au Rivage, avec quelques flacons de *Roſa-ſolis*, ou *Roſſolis*, que le Gouverneur avoit demandés à Saris, mais qu'il l'avoit prié de lui faire apporter avec tant de précautions, qu'ils ne puſſent être apperçus des Turcs. On lui envoya de même deux robes de drap violet pour ſes Eunuques. Cocks avoit ordre de s'informer des droits d'entrée & de ſortie, des poids, des meſures, de la valeur des monnoyes, du prix des toiles Indiennes, des étoffes de coton, & des autres marchandiſes dont la Flotte pouvoit ſe charger. Il devoit auſſi tâcher adroitement d'engager un Juif, qui s'étoit trouvé ſur l'Aſcenſion, lorſque ce Bâtiment avoit fait naufrage, à venir à bord pour y faire quelque liaiſon avec les Anglois, & leur apprendre les circonſtances du ſéjour de Sir Henri à Zénan & à Mocka.

[REMARQUONS

[Remarquons en passant que la Rade de Mocka est dangereuse, sur-tout pendant les vents d'Ouest; car elle est découverte; & à un mille de la Ville, il y a des bas-fonds; & la terre est au niveau de la mer. Les habitans disent qu'à la fin de Mai la chaleur fait tomber ces vents; mais cela même rend ce séjour encore plus dangereux, à cause des maladies qui régnent dans ce tems-là.] Saris 1612.

Le 31, Saris apprit du Commandant des Galères, que le Gouverneur avoit reçu la réponse du Bacha; & qu'elle lui ordonnoit non-seulement de permettre le commerce aux Anglois, mais de leur faire toutes sortes de caresses. Cette heureuse nouvelle leur parut d'autant plus suspecte, que deux heures auparavant Cocks avoit vû le Gouverneur, qui ne lui en avoit rien dit. Le Commandant des Galères, à qui ils ne manquèrent pas de faire cette objection, répondit que le Gouverneur avoit eu des raisons pour se taire, parce qu'une Jelbe, qui se trouvoit dans le Port, devant partir au même instant pour la Mecque, il avoit craint que si cette nouvelle étoit portée à la Mecque, le Chérif de cette Ville ne se hâtât d'écrire au Grand-Seigneur, pour faire révoquer la faveur du Bacha. Cependant un Arabe, nommé Ashraf, qui avoit toûjours eu de l'affection pour les Anglois, fit avertir Saris qu'il devoit bien se garder de descendre à terre, sans avoir éxigé des ôtages; qu'il ne falloit pas se fier au Gouverneur, quand il auroit juré par l'Alcoran, que lui & toute sa Cour étoient des Soldats, qui respectoient peu les sermens; que jusqu'alors la réponse du Bacha n'étoit pas favorable aux Anglois; mais que le Passe-port du Grand-Seigneur ne pouvant encore être arrivé à Zénan, la prudence les obligeoit d'attendre cinq ou six jours, après lesquels tout seroit éclairci.

Faux avis que les Turcs donnent aux Anglois.

Ils sont éxhortés à la défiance.

Le 2 d'Avril, la Caravane du Grand Caire arriva dans la Ville, avec un grand nombre de Marchands, [qui furent charmés de trouver une Flotte Angloise au Port de Mocka.] Le 3, deux Vaisseaux Indiens entrèrent dans la Rade, l'un de Chaul, l'autre de Cananor, chargés tous deux d'indigo, de calicos & d'autres toiles des Indes, d'ambre gris, d'étoffes de coton, & d'environ quatre cens Passagers, qui apportoient d'immenses richesses. La Flotte Angloise les salua de neuf coups de canon, auxquels ils répondirent de trois coups, parce qu'entre eux deux ils n'avoient que trois piéces d'artillerie. Saris leur envoya son Esquif, pour s'informer de ce qui se passoit sur la Côte de Surate; mais on apprit d'eux seulement qu'il y étoit arrivé trois Vaisseaux Anglois pour le commerce. Vers le soir, le Commandant des Galères, accompagné de cinq Janissaires, vint déclarer pour la seconde fois, que le Gouverneur avoit reçu ordre du Bacha de traiter favorablement les Anglois, & de leur accorder la liberté du commerce; sur quoi il invita Saris à descendre le lendemain au Rivage, en lui promettant qu'il y recevroit des explications dont il seroit satisfait. Le souvenir des avis d'Ashraf rendit le Général Anglois fort défiant. Il promit néanmoins de descendre, mais à condition qu'on lui envoyât des Otages; & ne relâchant rien de ses civilités pour le Commandant, il fit tirer vingt coups de canon à son départ. Cet Officier fut si sensible à l'accueil des Anglois, qu'il leur fit promettre sur le champ ses plus ardens services dans toutes sortes d'occasions.

Arrivée d'une Caravane & de deux Vaisseaux Indiens.

Le 4 au matin, dans l'impatience d'apprendre les intentions du Bacha, le Capitaine Toutson se rendit à terre sans attendre l'arrivée des Otages; il se fioit à la seule garantie des deux Vaisseaux Indiens, qui avoient jetté l'ancre près de la

Digitized by Google

SARIS 1612.

Flotte, & qui étoient commandés par l'artillerie Angloiſe. Le Gouverneur parut charmé de le voir, lui fit préſent d'une robe; mais l'affaire principale n'étoit pas terminée. Cependant, on lui conſeilla d'engager Saris à faire partir pour Zénan deux de ſes principaux Facteurs avec la lettre & les préſens du Roi d'Angleterre, en faiſant entendre que c'étoit le ſeul moyen d'abréger les difficultés. Saris approuva ce conſeil, & ſe diſpoſa à l'éxécuter le jour ſuivant.

Lettres de Sir Henri à Saris, & conſeil qu'il lui donne.

Mais lorſque ſes Députés furent prêts à partir, il reçut, par les ſoins du Commandant des Galères, trois lettres de Sir Henri Middleton & du Capitaine Sharpey, qui croiſoient alors aux Détroits de Bal-al-Mandel. Ils lui marquoient qu'après avoir tenté le commerce à Surate, avec peu d'avantage & de ſatisfaction, ils avoient pris le parti d'abandonner cette Côte; que le Capitaine Hawkins, ſa femme, & tous les Anglois qui étoient à Agra, où ils avoient eſſuyé les mêmes dégoûts, s'étoient déterminés à s'embarquer ſur la Flotte à l'exception d'un ſeul, qui avoit entrepris de retourner par terre en Europe; qu'ils s'étoient rapprochés de la Mer Rouge, pour chercher l'occaſion de ſe venger des Turcs, & qu'ils le prioient, s'il n'étoit pas trop engagé, de faire rentrer à bord tous ſes gens & ſes marchandiſes. Un avis de cette importance fit changer toutes ſes vûes à Saris. Il dépêcha ſur le champ un de ſes Facteurs aux Anglois de Bal-al-Mandel pour leur rendre compte de ſon voyage & de l'accueil qu'il avoit reçu à Mocka. La députation de Zenan fut ſuſpendue. Enfin la réſolution à laquelle on s'arrêta, fut d'attendre les explications des Turcs, & de ſe régler ſur leur conduite.

Cargaiſon de deux Vaiſſeaux Indiens.

LES deux Vaiſſeaux Indiens déchargèrent ſur le Port ſoixante quintaux de bois d'aloës & ſix cens churles d'indigo; cent cinquante bahars de canelle de Ceylan, chaque Bahar revenant à trois churles & demi; de l'osfar, qui eſt une teinture rouge; du girofle, des toiles & des étoffes des Indes, [qui valoient depuis vingt juſqu'à quarante Réaux la Gorge; chaque Gorge étant de vingt piéces;] le prix de l'indigo étoit de trente à trente-cinq réaux le churle.

LE bruit s'étant répandu que Sir Henri avoit arrêté deux ou trois Jelbes, qui venoient de la Côte des Abyſſins avec des vivres, on en conçut tant d'effroi dans la Ville, qu'il n'y avoit plus une Barque ni un Canot qui ôſaſſent quitter le rivage; ce qui n'empêcha point Saris d'écrire au Gouverneur que s'il vouloit lui procurer des marchandiſes Indiennes à des prix raiſonnables, il en chargeroit un de ſes Bâtimens. Il ajoûta que cette marque d'intelligence ſerviroit à convaincre Sir Henri de la bonne-foi des Turcs & pourroit lui faire ceſſer les hoſtilités. Mais pour réponſe à ſa Lettre, il en reçut une qui lui apprenoit les intentions du Bacha. Elles étoient ſi favorables en apparence, que pour faire ſentir aux Anglois toute l'étendue de cette grace, le Gouverneur lui envoyoit la copie des ordres mêmes qu'il avoit reçus:

Ordres du Bacha de Zenan.

„ Haydar Aga, vous m'avez écrit qu'il eſt arrivé à Mocka trois Vaiſſeaux „ Anglois avec le Paſſepôrt du Grand-Seigneur. Mon plaiſir eſt que vous „ leur engagiez ma parole pour leur ſûreté, & que vous leur accordiez la „ liberté de prendre une maiſon dans la Ville, pour y éxercer le commerce pendant cette Mouſſon. Vous m'écrivez auſſi qu'ils veulent m'envoyer ici deux de leurs gens; donnez-leur tout ce qui eſt convenable pour „ le voyage. „

A l'égard de la propoſition de Saris, on lui répondoit, qu'il obtiendroit tout

Digitized by Google

tout par amitié, rien par force; & qu'on étoit auſſi diſpoſé à charger ſes trois Vaiſſeaux qu'un ſeul. Saris eut en même-tems l'information qu'il avoit deſirée pour les poids. L'*inen* contient deux *rottales*, & le rottale eſt une livre de Mocka. Dix inens, qui ſont vingt livres, reviennent un peu plus qu'à vingt-trois livres Angloiſes, & même à vingt-quatre avec un peu de faveur. Un churle d'indigo fait cent cinquante livres de leur poids; &, de celui d'Angleterre, entre cent ſoixante-ſix & cent ſeptante. Le coton ſe vend par bahard, à dix-huit réaux chaque bahar, quand il eſt bon & bien nettoyé; & le bahar fait trois [cens] rottales, c'eſt-à-dire, entre trois-cens quarante-quatre & quatre-cens trente-deux livres du poids Anglois. La meſure de Mocka, pour les longueurs, s'appelle *Pik*, & contient vingt-ſept pouces, ou trois quartiers de la verge Angloiſe; ce qui revient à l'aune de Flandres.

Saris. 1612.

Proportions des poids de Mocka à ceux des Anglois.

Le Gouverneur envoya le 9 un Canot à bord, pour propoſer à Saris de faire deſcendre quelques-uns de ſes gens au rivage, où il promettoit de faire voir l'original des ordres du Bacha, & de leur donner un ordre en vertu duquel tous les Joncs Indiens qui échapperoient à Sir Henri ſeroient obligés d'entrer dans le Port de Mocka pour y commercer tranquillement avec les Anglois. Il ajoûtoit que ſi Saris penſoit ſérieuſement au commerce, il ne devoit pas faire difficulté d'envoyer ſes Facteurs à terre, parce que les Marchands Turcs & Indiens, effrayés des hoſtilités de Sir Henri, n'avoient pas la hardieſſe de ſe rendre ſur la Flotte. Cocks deſcendit le lendemain. Il eut une conférence avec le Gouverneur & le Capitaine Maami, qui lui déclarèrent encore qu'aucun Marchand ne vouloit riſquer d'aller ſur la Flotte, & que le Cadi même s'y oppoſoit depuis que les Turcs étoient offenſés par la conduite de Sir Henri; que les Facteurs du grand Caire, arrivés avec la Caravane pour acheter les marchandiſes des Indes, ne commenceroient pas le commerce avant que de ſçavoir combien il en viendroit cette année dans le Port; que les Banians, Facteurs ordinaires des Vaiſſeaux Indiens, ne ſe preſſeroient pas non plus de vendre, parce qu'ils prévoyoient infailliblement une cherté; enfin que ſi les Anglois vouloient vendre leurs propres marchandiſes, il ne falloit pas moins néceſſairement les apporter au rivage.

Objections & difficultés du Gouverneur de Mocka.

Outre le motif de la crainte, qui faiſoit ſouhaiter au Gouverneur de connoître les intentions de Saris, il avoit celui de l'intérêt; car, ſuivant l'aveu qu'il fit à Cocks, la Douäne de Mocka valoit alors chaque année quinze cens mille ſequins, qui, évalués à cinq ſchellings piéce, faiſoient la ſomme de trente-ſept mille cinq cens livres ſterling.

A quoi monte le revenu de la Douäne à Mocka.

Saris aſſembla ſon Conſeil, pour délibérer ſur les conjonctures. Après avoir conſidéré qu'il n'y avoit rien d'heureux à ſe promettre pour le commerce, tandis que Sir Henri continueroit d'arrêter les Vaiſſeaux Indiens, on réſolut de demeurer dans l'inaction juſqu'au retour de la Mouſſon, pour ſe rendre dans quelque autre lieu avec de meilleures eſpérances, & de vivre néanmoins en bonne intelligence avec la Ville, comme on l'avoit fait juſqu'alors. Mais le 12, Saris reçut une Lettre de Sir Henri, avec des témoignages ſi vifs de ſon affection & du deſir qu'il avoit de lui communiquer ſes deſſeins, que ne pouvant ſe défendre de tant d'inſtances, il réſolut de profiter du premier vent pour gagner Bal-al-Mandel. Cependant il communiqua ſa réſolution

Saris ſe détermine à joindre Sir Henri.

Digitized by Google

SARIS. 1612. tion au Gouverneur; &, pour entretenir l'amitié, il prit une Lettre de lui pour Sir Henri.

Il le trouve aux Détroits. IL arriva le 14 aux Détroits, où il trouva le Trade-Increase & quatre Vaisseaux Indiens. Après avoir conféré avec Sir Henri, il assembla son Conseil, pour lui représenter que les différends de Sir Henri avec les Turcs & les Cambayens ne lui laissant pas plus d'espérance pour le commerce à Surate & à Cambaye qu'à Mocka, le parti qu'il croyoit le plus avantageux étoit de faire croiser l'Hector & le Thomas entre Aden & Bal-al-Mandel, tandis qu'avec le Clove il garderoit le Canal des Abyssins, pour couper le passage aux Bâtimens Indiens pendant la nuit; qu'à mesure qu'ils en arrêteroient quelques-uns, ils se déferoient de leurs draps, de leur plomb, de leur étain, de leur fer & de leurs dents d'éléphans, en les faisant prendre aux Indiens pour des épices & des étoffes des Indes. Il ajoûta que Sir Henri lui avoit annoncé l'arrivée de deux grands Vaisseaux, nommés le *Rhemi* & le *Hassani*, dont le moindre avoit assez de richesses pour charger entièrement l'Hector. Cette proposition ayant été approuvée de tout le monde, on ne pensa plus qu'à l'exécuter au premier vent favorable.

Etrange unité qu'ils font ensemble. CEPENDANT il restoit un Traité à faire entre les deux Généraux Anglois pour le partage des marchandises échangées. On convint que les deux Flottes s'attacheroient également à fermer le passage aux Bâtimens de l'Inde; que les deux tiers des marchandises appartiendroient à Sir Henri, & la troisiéme part à Saris; & que les droits du Grand-Seigneur seroient payés fidélement. Cette convention fut écrite & signée respectivement. On y ajoûta une défense rigoureuse à tous les Anglois des deux Flottes de s'attribuer particulièrement la moindre part au butin, & de commettre la moindre injustice ou la moindre violence.

Saris retourne à Mocka. Espérances qu'on lui donne. LE 18 au soir, il arriva un Vaisseau de Cananor, chargé d'épices, de drogues & d'autres commodités. Saris, [qui ne vouloit pas quitter Mocka sans sçavoir sur quoi il pouvoit compter de la part des Turcs,] retourna le même jour dans la Rade; & le Gouverneur surpris de le revoir, le fit prier de lui envoyer son Interprète, pour l'informer de ce qui se passoit aux Détroits. [On ne lui dissimula rien. Cette ouverture, qui sembloit devoir l'irriter, servit au contraire à le rendre plus traitable.] Le 20, il envoya aux Anglois quantité de rafraîchissemens, & leur fit demander des essais de leurs marchandises, que Saris lui fit porter sur le champ. Il marqua du goût pour des draps de diverses couleurs, promit d'en prendre, avec de l'étain & du plomb, jusqu'à la somme de mille piéces de huit: mais il ajoûta que plusieurs Négocians de la Ville souhaitoient du plomb & du fer; sur quoi il pria instamment les Facteurs Anglois d'en faire débarquer une certaine quantité, parce qu'à peine auroient-ils commencé, leur dit-il, que le commerce prendroit une meilleure forme & se continueroit à la satisfaction de tout le monde. Il envoya de son côté sur la Flotte trois essais d'indigo, mais dont aucun n'étoit de Lahor, qui passe pour le meilleur terroir. Il mit le prix du churle à cent piéces de huit, ce qui étoit fort au-dessus de l'estimation des Anglois, qui ne croyoient pas qu'aucune des trois espéces valût plus de trente, quarante & quarante-cinq piéces le churle.

[CE même jour Mohamed, Secrétaire des Galères se chargea de faire parvenir par terre une lettre à Sir Henri, & à Toutson.] Cependant Saris [s'imagina

gina qu'un excès de défiance étoit fort souvent nuisible au commerce; & dans cette idée, il] consentit à faire transporter au rivage huit bales de drap, une tonne de fer, une tonne de plomb & deux caisses d'étain du poids de six-cens livres. Les Turcs offrirent pour le meilleur drap trois demi-piéces de huit le pik, [qui est ordinairement de vingt-sept pouces, mais qui auroit été de trente un, parce qu'on vouloit se servir d'une mesure particulière, faite exprès]; pour le bahar d'étain, cent-vingt piéces de huit; douze, pour le bahar de fer, & quinze pour le plomb. Ces prix n'ayant pas satisfait les Facteurs de la Flotte, ils prirent le parti de retourner le soir à bord, avec leurs Marchandises.

Saris. 1612. Il tente le commerce avec les Turcs.

Les espérances de Saris s'évanouirent entièrement après cette tentative. Il mit à la voile dès le 25 pour la Baye d'Assab, où il trouva l'Increase & l'Hector, avec onze Bâtimens Indiens de divers Cantons. [Lors qu'on entre dans cette Rade, il faut se ranger du côté du Nord, en laissant à stribord un petit Roc, qu'on apperçoit facilement. Par cette manœuvre, on trouve depuis douze jusqu'à sept brasses d'un fond sabloneux, où l'on peut jetter l'ancre à un mille du rivage.] En arrivant dans la Rade, Saris envoya ordre aux Indiens de ne pas s'en écarter sans sa permission. De leur côté, ils le supplièrent de s'accommoder promptement de ce qui lui conviendroit dans leurs marchandises, & de ne pas les exposer par de trop longs délais à manquer la Mousson pour Jeddah. Ils lui offrirent même de lui apporter à bord les bales qu'il voudroit avoir. Cette satisfaction leur fut accordée. Saris eut la curiosité de faire mesurer leurs deux plus grands Vaisseaux. Le Rhemi, dans toute sa longueur, avoit cent cinquante-trois pieds; quarante-deux de largeur, & trente-un de profondeur. Le Mahmudi étoit long de cent trente-six pieds, large de quarante & un, & profond de vingt-neuf. La hauteur du grand mât, dans le Rhemi (*u*), étoit de cent [huit pieds; & la longueur de sa grande vergue, de cent] trente-deux pieds. [Les autres Bâtimens égaloient à peu-près ces deux.] Le 10 de Mai, Maami arriva dans la Rade d'Assab, chargé par le Gouverneur de Mocka d'une espèce de négociation avec Sir Henri. Il vint d'abord sur le Clove, où Saris, qui ne lui devoit que de la reconnoissance, le reçut avec beaucoup d'amitié. Ensuite s'étant rendus ensemble à bord de l'Increase, Maami présenta deux Lettres à Sir Henri, l'une du Bacha de Zenan l'autre du Gouverneur de Mocka, qui demandoient quelle pouvoit être la cause de tant d'hostilités, auxquelles ils prétendoient n'avoir pas donné d'occasion; car, s'ils avoient offensé les Anglois, disoient-ils, ils leur avoient donné des satisfactions. Là-dessus ils prioient Sir Henri de rendre la liberté aux Vaisseaux Indiens.

Il se rend à la Baye d'Assab.

Mesure des Vaisseaux Indiens.

Plaintes des Turcs.

Il répondit que loin d'avoir reçu des satisfactions, c'étoit le ressentiment de n'avoir pû les obtenir qui l'avoit ramené dans ces Mers; & qu'il en demandoit d'éclatantes pour le meurtre de ses gens, pour les outrages personnels qu'il avoit essuyés, & pour la perte de la Mousson qui avoit ruiné toutes les espérances de son voyage. Maami le pria de mettre ses prétentions par écrit, en promettant que dans l'espace de quinze jours, il lui apporteroit la réponse du Bacha. Sir Henri le satisfit aussi-tôt.

Réponse des Anglois.

Les

(*u*) *Angl.* dans le Mahmudi. R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1612. Visite comique d'un Prince Abyssin.

LES Anglois eurent, le 15, un spectacle qui ne fut pas sans agrément au milieu de tant de chagrins & de fatigues. Le Roi de Rahaita, petit Prince sur la Côte d'Abyssinie, vint les visiter avec son cortège Afriquain. Il étoit monté sur une Vache; nud, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle il portoit un fort beau pagne d'étoffe des Indes; & de la tête, qui étoit couverte d'un turban, avec une grande nacre de perle qui lui tomboit sur le front. Sa Garde étoit composée de quinze hommes (x), armés de dards, d'arcs & de fléches, d'épées & de targettes. Les deux Généraux Anglois allèrent au-devant de lui, avec cent Mousquetaires & un bon nombre de Piquiers; car ils n'étoient pas sans défiance; & n'ignorant pas que les Turcs avoient employé divers artifices pour soulever contre eux les Habitans du Pays, ils doutoient si cette civilité du Roi ne couvroit pas quelque trahison. D'un autre côté, ils ne pouvoient se dispenser de lui rendre des honneurs, parce qu'ils avoient besoin des rafraîchissemens de la Rade d'Assab qui étoit sous sa domination. Aussi le traitèrent-ils suivant son goût, en lui offrant quelques bouteilles d'eau-de-vie, dont il but jusqu'à ne pouvoir plus se soûtenir sans secours. [Ce prince dépendoit de l'Empereur des Abyssins, quoique trop éloigné de sa résidence pour en recevoir des loix fort gênantes.] Il fit présent aux Généraux de cinq veaux gras, [& leur promit tous les secours qui dépendroient de lui. Ses sujets sont Mahométans. Ils sont laids, & ont les cheveux frisés.]

(y) LE même jour, Sir Henri eut la satisfaction de voir arriver le Pepper-Corn, un des Vaisseaux de sa Flotte, pour lequel il n'étoit pas sans inquiétude. Dounton, qui le commandoit s'étoit saisi près d'Aden, d'un Jonc de Sindi, chargé de beurre, d'huile & d'étoffes de Cambaye. Il raconta que le grand Navire de Diu, commandé par Maleck-Amber, lui étoit échappé, quoiqu'il lui eût donné quelque-tems la chasse & qu'il lui eût envoyé quelques volées de canon. C'étoit précisément le Vaisseau qu'il avoit ordre d'arrêter, & que le Thomas & le Darling avoient attendu si long-tems aux Détroits. [Ce même jour, Saris reçut une note des prix des marchandises à Surate. Une piéce de drap large, pesant vingt-trois livres, y valoit vingt Mahmudis, c'est-à-dire quatre piéces de huit: les créseaux quatrevingt-quatre Mahmudis; ce qui étoit au dessous de ce qu'on en avoit payé en Angleterre. Le grand Maund de plomb, pesant trente-trois livres, sept Mahmudis & un tiers. Le petit Maund d'étain, pesant ving-cinq livres, cinq piéces & demi de huit. A Dabul, le Bahar de fer contenant cent soixante livres, se vendoit vingt-un réaux: les dents d'Eléphants soixante-cinq Mahmudis le grand Maund. Le prix de l'Indigo de Sirkesa (z) varioit suivant la sorte: la meilleure se vendoit quatorze roupies; faisant une demi piéce de huit; la seconde espèce, douze roupies, & le grand Maund de la troisième espèce, se donnoit pour huit. La valeur de l'Indigo de Lahor, qui est le meilleur de tous, varioit aussi suivant la sorte, & il se vendoit depuis vingt-quatre jusqu'à trente-six roupies le Maund, de cinquante-cinq livres.

LE

(x) *Angl.* Il étoit accompagné de cent cinquante hommes. R. d. E.

(y) La 4e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(z) Purchass écrit Cirkesa, & d'autres disent Serkes ou Sherkes. C'est un Village près de Ahmed-Abâd, Capitale de Cambaye.

Digitized by Google

Le 23, quarante-neuf hommes s'embarquèrent sur le Thomas, & prirent la route de Sokotora, pour y acheter de l'Aloës; & delà ils devoient aller charger du poivre à Priaman & à Tekou, dans l'Isle de Sumatra.] Tous les jours suivans furent employés aux échanges des marchandises Indiennes, jusqu'au 31, que le Messager du Bacha de Zenan, le Scha Bandar des Banians de Mocka, & le Capitaine Maami arrivèrent dans la Rade, pour terminer les différends de Sir Henri avec les Turcs. Il est inutile de répéter ici les conditions de cet accommodement, qu'on peut lire dans les Relations précédentes. Saris. 1612. Accommodement des Anglois avec les Turcs.

☞ [Le 23 de Juin, l'Increase quitta la Rade d'Assab pour se rendre devant Mocka; & la nuit suivante, le Clove prit le même chemin. Les Anglois qui montoient ces deux Vaisseaux virent des Feux de joye, qu'on faisoit à Mocka; & ils les regardèrent comme une bravade des Turcs qui cherchoient à les insulter.

Le 26, Saris envoya son Esquif à terre avec des Lettres pour l'Aga, le Scha Bandar & le Capitaine Maami. Il leur demandoit ce qu'ils pourroient lui donner en argent, pour liquider les comptes qu'ils avoient avec les Vaisseaux Indiens. Le 29, il reçut une Réponse du Gouverneur, remplie de complimens, mais où il n'étoit presque pas parlé de l'affaire dont il étoit question. Le 30, on retourna à la Rade d'Assab. Le 5 de Juillet, Mir Mahmud Tûki, Capitaine du Rhemi, Vaisseau qui étoit au moins de douze cens tonneaux, vint à bord du Clove, suivi de ses principaux Marchands: ils y furent tous bien régalés. Le 11, l'Increase & le Pepper-Corn firent voile pour Mocka, avec sept des Vaisseaux Indiens. Le 12, ils jettèrent l'ancre devant la Ville. Le 15, le Clove & le Pepper-Corn s'avancèrent près d'un Jonck, qui leur avoit paru s'approcher trop du rivage; ils le virent environné de Jelbes qui travailloient à le décharger. Ils les écartèrent bientôt par quelques coups de canon, qu'on ne leur rendit point ni de la Ville, ni du Château, quoique la chose eût pû se faire.

Le 7 d'Août, on eut avis de l'arrivée du grand Vaisseau de Suez, & de celle de quatre grandes Galères à Bogo, Ville sur la Côte d'Abyssinie; & d'où un Vaisseau peut se rendre en un demi jour à Mocka. Le Gouverneur de cette dernière Place écrivit ce même jour à Saris, pour lui dire que les Turcs célèbroient une fête, dans laquelle ils avoient coûtume de tirer le canon. Il lui donnoit cet avis, pour qu'il ne regardât pas cette marque de réjouissance, comme une bravade par laquelle on cherchoit à l'insulter; & qu'il ne pensât pas à s'en venger. Sur le midi, on fit effectivement une décharge de dix-sept piéces de canon du Château & de quelques autres qui étoient ailleurs. Cela apprit aux Anglois qu'on les avoit mal instruit, lorsqu'on leur avoit dit qu'il n'y avoit dans la Place que deux piéces de Canon en état de servir.

Le 8, l'Hector fit voile pour Priaman & pour Tékou. Il étoit monté de quatre-vingt huit hommes, qui se portoient tous bien. Ce jour-là, les Capitaines des Joncs Indiens demandèrent à Saris des Passeports, qui les missent à couvert de ce qu'ils avoient à craindre de la part des Vaisseaux Anglois qu'ils pourroient rencontrer: la chose leur fut accordée.

Le 10, on régla les comptes avec trois de ces Joncs, qui étoient le Hassani, le Kaderi, & le Mahmudi. Le lendemain, on en fit autant avec le

SARIS. 1612.

Rhemi & le Salameti. Toute la cargaiſon dont on ſe fournit dans cet endroit, ne monta qu'à 46174 piéces de huit.

POUR qu'on puiſſe ſe former une idée du commerce qu'on y fit, nous joindrons ici les deux Quittances ſuivantes (*a*).

Quittances des Marchands Indiens.

A la Rade de Mocka, dans la Mer Rouge, le 10 d'Août 1612. Moi Mohammed Hasben Komal Adin Asben, Capitaine du Haſſani de Surate, ai vendu ou échangé au Capitaine Jean Saris, Général dans le huitième Voyage aux Indes Orientales, pour la ſomme de ſept mille quatre cens $\frac{11}{48}$ Réaux, en marchandiſes dont voici le détail.

	Reaux.
Indigo de deux ſortes; 86 bales, montant avec profit à . .	3046$\frac{7}{48}$.
Etoffes de Cambaye; 316 Gorjes, 7 piéces & demie, à . . .	4136.
Trois Tapis évalués à	20.
Deux Matelas de Kottonia à 80 Reaux le Gori.	8.
Ris, Beurre, Gingembre & Sucre, pour la valeur de	57$\frac{7}{24}$.
Dix-huit Verges d'étoffe large, ...	96.
Quatre bales de Gomme-lacque.	40$\frac{11}{24}$.
Somme totale.	7400$\frac{11}{48}$.

En payement de ces Marchandiſes j'ai reçu,

28 & $\frac{1}{2}$ Piéces d'étoffe large, montant à	4574$\frac{19}{48}$.
10 Piéces de Creſeau.	501$\frac{1}{2}$.
30 Bahars de Plomb	720.
20 Bahars de Fer	480.
4 & $\frac{1}{2}$ Bahars d'Etain	679$\frac{1}{2}$.
15 Fuſils de chaſſe.	445.
Somme totale.	7400$\frac{11}{48}$.

En foi dequoi j'ai appoſé ici ma main & mon Cachet, au jour & année ſuſdits.

AUTRE QUITTANCE.

A la Rade de Mocka dans la Mer Rouge, ce 10 d'Août 1612. Moi Narkada Haſſan, Capitaine du grand Vaiſſeau, nommé le Kawdrie de Diu, ai vendu & échangé, au Capitaine Jean Saris, Général dans le huitième Voyage aux Indes Orientales, pour la ſomme de deux mille neuf cens quarante ſept & $\frac{9}{12}$ Réaux de huit, en marchandiſes dont voici le détail.

Indigo de deux ſortes, 31 bales, montant avec profit à . . .	1994$\frac{11}{12}$.

Spicnard,

☞ (*a*) Ces Piéces ſemblent avoir été ajoûtées par Purchaſ.

Digitized by Google

Spienard, 1 bale. Turbith. 1 bale Canelle. 5 bales . . . . 64¼. Saris. 1612.
Etoffes de Cambaye, 137 Gorjes, & trois piéces. . . . . 1188½.

Somme totale. 2947$\frac{9}{12}$.

En payement j'ai reçu les Marchandiſes ſuivantes.

6 Piéces d'Etoffes larges . . . . . 89$\frac{2}{3}$.
10 Piéces de Creſeau . . . . . 477½.
31 & ¼ Bahars de Plomb . . . . . 762$\frac{11}{48}$.
10 Bahars de Fer . . . . . 240.
1 Bahar & ½ d'Etain . . . . . 226$\frac{1}{3}$.
14 Fuſils de chaſſe . . . . . 350.
En argent pour ſolde de compte. . . . . $\frac{11}{48}$.

Somme totale. 2947$\frac{8}{12}$.

En foi de quoi j'ai appoſé ici ma main & mon Cachet, au jour & année ſuſdits.

Les Anglois vendirent peu de leurs Marchandiſes au Port de Mocka, parce que les Naturels du Pays ſont pauvres, & que les Turcs ne vouloient pas négocier avec eux.]

☞ Enfin les deux Flottes Angloiſes [firent voile de Mocka le 13, &] repaſſèrent les Détroits, auſſi ſatisfaites de leur butin que de leur vengeance, chaque Vaiſſeau prit une courſe différente, ſuivant les vûes & les ordres de leurs Généraux, pour ſe raſſembler à Bantam. [Saris arriva le 3 de Septembre à Sokotora dans la Rade de Delischa; après avoir été retardé dans ſon Voyage par un Courant qui portoit à l'Oueſt & au Nord-Oueſt. Il apprit là que le Thomas, qui y avoit été trois mois auparavant, ne s'y étoit pas arrêté long-tems, parce qu'il n'avoit pas pû s'accorder pour le prix de l'Aloës. Saris ſe rend à Sokotora.

Le 4, les Marchands deſcendirent à terre, où ils furent fort bien reçus; mais ſans pouvoir non plus convenir du prix de l'Aloës. Le Roi ne vouloit pas le donner à moins de quarante piéces de huit, le quintal de 140 livres. Il diſoit qu'il n'en avoit plus qu'une petite proviſion, pour laquelle les Portugais le ſollicitoient déja depuis longtems. Saris ennuyé de perdre le tems à marchander, convint qu'on payeroit une certaine quantité d'Aloës à raiſon de trente Réaux le quintal, & une autre à raiſon de trente-huit; & ſur ce pied il en acheta 4067 livres. Il ne fut pas content du Roi, qui chercha à le tromper en diverſes occaſions; cependant il ne lui en témoigna rien, pour ne pas nuire par-là au commerce qu'il pourroit faire dans ce même lieu à ſon retour.

Le 8, on fit voile pour Bantam. Le 22, à 8 degrés 12 minutes de latitude le vent étant à l'Oueſt-Sud-Oueſt, on porta Eſt quart au Sud. Environ minuit, on vit un ſpectacle qui intimida tout l'Equipage, pour lequel il étoit abſolument nouveau. La Mer parut toute en Feu, & répandoit une ſi grande lumière autour du Vaiſſeau, qu'on pouvoit lire aiſément. On craignoit d'a- La Mer paroît en Feu.

Digitized by Google

SARIS. 1612. bord de tomber dans quelque danger; mais la crainte ſe diſſipa à meſure qu'on avançoit, & l'on découvrit que l'on devoit chercher la cauſe de ce Phénomène dans cette eſpèce de Poiſſons qu'on nomme Séches. Le 27 au matin, on vit l'Iſle de Ceylan, & le 29 on ſe trouva à 141 lieuës du Cap Comorin, qui portoit Eſt quart au Sud. Les Terres étoient hautes, & paroiſſoient doubles du côté du Nord. Ce Cap eſt mal-placé dans les Cartes qui le mettent à 6 degrés 10 minutes; ſa véritable latitude eſt de 7 degrés 42 minutes au Nord. On jetta la ſonde dans cet endroit; mais ſans pouvoir trouver de fond à cent braſſes. Saris continuant ſa route, ne vit aucune des Iſles qui ſont marquées dans les Cartes; il ne découvrit pas même une ſeule des Iſles Maldives qu'on dit être en ſi grand nombre.

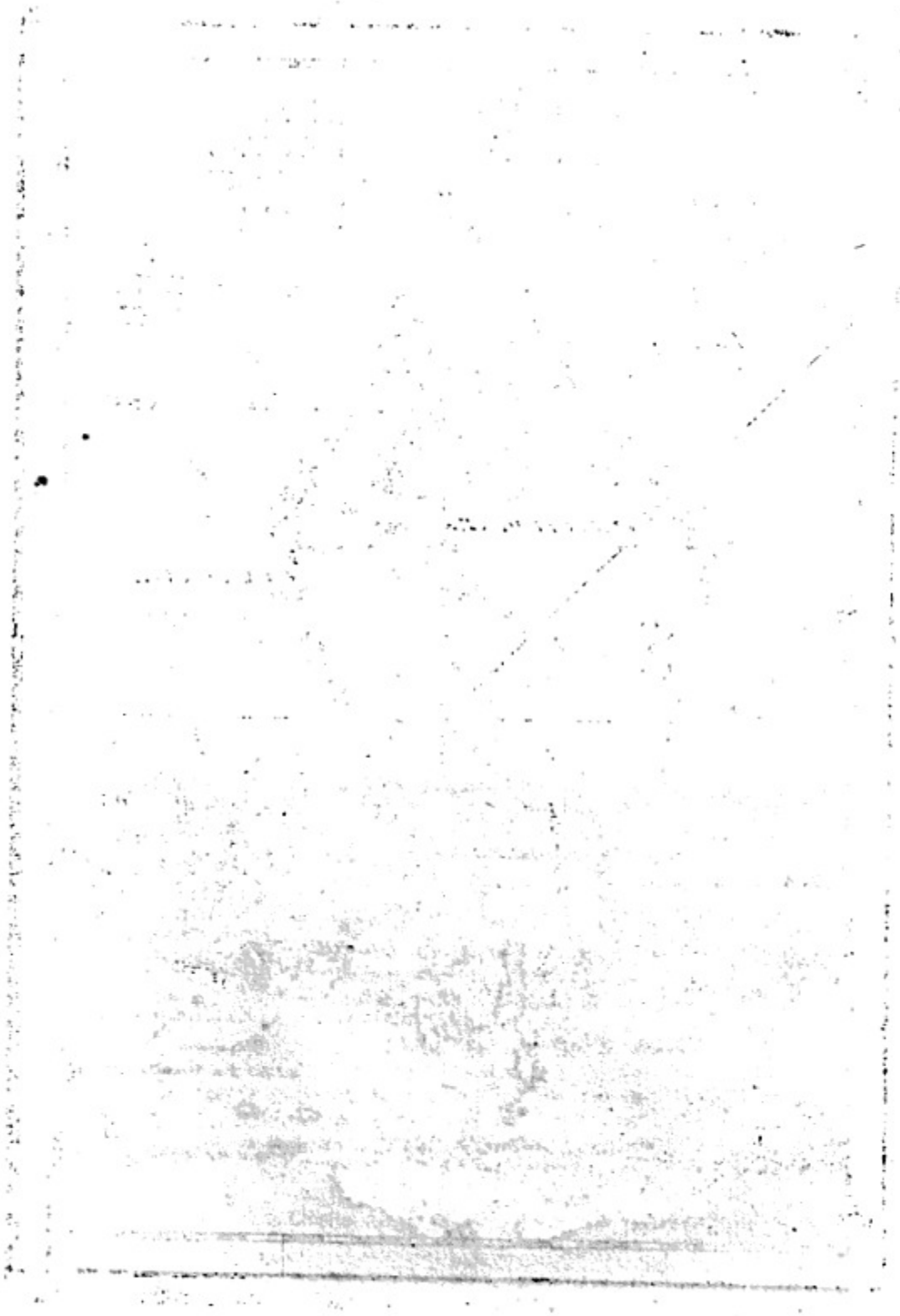
Le 15 d'Octobre, à 4 degrés, 49 minutes Sud, on ſe trouva à la vûe de Sumatra, dont la partie Orientale s'étend Eſt-Nord-Eſt. On fut éloigné de la Côte par un violent Courant qui portoit au Sud. Lorſque ceux qui font voile vers le Détroit de la Sonde, ſont parvenus à un degré 30 minutes de latitude Sud, où commencent les Courans, ils doivent ſuivre la Côte de Sumatra, en s'en tenant éloignés de 30 lieuës: & il faut qu'ils ſoyent toûjours ſur leurs gardes pour ne pas donner dans des bas-fonds que les Courans empêchent de voir.] Le 24, Saris arriva au Port de Bantam. Il y revit les autres Bâtimens, qui n'avoient pas fait moins heureuſement leur courſe. [L'arrivée de tous ces Vaiſſeaux augmenta conſidérablement le prix des marchandiſes. La valeur, par éxemple, d'un Pikul de Cloux de giroſle, étoit montée de ſeize Réaux de huit, à quarante, & même au deſſus.

Le 26, Saris ſe rendit à la Cour, accompagné de pluſieurs marchands, & fit au Gouverneur, nommé Pangranlhamarra, divers préſens qui furent bien reçus. Ce Pangran, ou Seigneur, avoit toute l'autorité entre les mains, & il étoit comme le Tuteur du Roi, qui étoit cependant aſſez âgé pour pouvoir s'en paſſer. On lui demanda la permiſſion de décharger les marchandiſes; il l'accorda, à condition que les Officiers de la Douäne ſeroient inſtruits de tout ce qu'on tranſporteroit à terre, pour ne rien perdre de leurs Droits.

Le 28] une Lettre de William Adams, où les richeſſes du Japon & la facilité du commerce dans cette grande Iſle, étoient repréſentées avec beaucoup d'avantage, fit prendre à Saris la réſolution d'entreprendre un ſi long Voyage. [Il voyoit qu'il n'y avoit rien à faire, en prenant un autre parti. Les Hollandois étoient preſque les ſeuls maîtres des Molucques & de Banda; l'Air de Bantam étoit fort mal-ſain, & produiſoit de très mauvais effets parmi les Anglois, qui ſe ménageoient peu. Saris donc réſolut que l'Hector retourneroit promtement en Angleterre, & qu'on acheteroit quatorze mille ſacs de poivre, pour faire ſa charge & celle du Thomas; & dans la crainte que la nouvelle de l'arrivée des Vaiſſeaux qu'on attendoit, ne fit hauſſer encore le prix de cette marchandiſe; on en acheta d'abord deux mille ſacs, à 127½ Réaux de huit; mille ſacs, à 122 Réaux; & trois mille, à 150 pour les cent ſacs.

Le 15 de Novembre, 80 Anglois ſous les armes, paſſérent en revûe, devant la Cour; & cela à la requête du Gouverneur, qui célébroit ce jour-là la fin du Carême des Mahométans. Il avoit demandé la même choſe aux Hollandois, qui la lui avoient refuſée.

Le



Digitized by Google

C. Schley direx.

KAART van de FILIPPYNSE, CELEBES, en MOLUKSE-EILANDEN.

Digitized by Google

Le 17, Saris fit encore marché pour quatre mille ſacs de Poivre, à 16 Réaux pour chaque dixaine de ſacs, mais avec un rabais de 3 pour 100. Le 18, on vit arriver onze grands Vaiſſeaux Hollandois, & le Thomas, qui revenoit de Priaman d'où il ne rapportoit que 312 Bahars de poivre, & 20 Taels d'or. Le 22, les Hollandois armés très proprement vinrent en bon ordre devant le Palais, où ils firent trois décharges de leur mouſqueterie. Après quoi le Gouverneur leur fit dire que le Roi les remercioit, & qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux avec leurs chapeaux de fer; c'eſt le nom que les Javans donnoient à leurs caſques. Le 28, trois Vaiſſeaux Hollandois firent voile pour l'Europe, & cinq pour Banda & les Molucques. Le 4 Decembre, il en arriva un de Coromandel. Le 11, l'Hector ſe rendit à *Merough*, Place fort commode pour s'y rafraîchir; & y attendit le Thomas. Le 28, un des principaux Marchands Chinois régala à dîner les Officiers Anglois, & leur donna le plaiſir d'une Comédie, jouée par des Acteurs Chinois, & qui réuſſit fort bien. Le 12 de Janvier, le Thomas, monté de trente ſix Anglois & trois Indiens, fit voile pour l'Angleterre.] Saris s'étant parfaitement radoubé, partit le 14 dans le Clove, pour aller faire l'eſſai d'un commerce qui n'étoit point encore connu des Anglois. Saris. 1612. 1613.

(*b*) Il avoit pris, avec ce qui lui reſtoit de marchandiſes d'Angleterre, ſept cens ſacs de poivre à Bantam. Son Equipage n'étoit compoſé que de vingt-quatre Anglois, un Eſpagnol, un Japonois & cinq Indiens. Le matin du jour ſuivant, il porta Eſt quart au Sud & Eſt-Sud-Eſt, en laiſſant à droite Pulo-Lack, & dix ou onze petites Iſles à gauche. Mais en s'avançant entre deux autres Iſles, qui ſont à l'Eſt de Pulo-Lack, il donna malheureuſement ſur une Baſſe, où il demeura plus de trois heures dans un étrange embarras; & lorſqu'il s'en fut dégagé avec le ſecours d'un vent fort impétueux, il s'apperçut d'une voye d'eau ſi terrible, que toutes les mains du Bâtiment ſuffirent à peine pour en arrêter les progrès. Cependant l'habileté du Charpentier répara le déſordre. Une triſte expérience apprit à Saris, que pour éviter cet écueil, il faut ſuivre l'Iſle auſſi près qu'il eſt poſſible. Il entreprend le voyage du Japon.

Le 16, il mouilla contre le rivage, ſur cinq braſſes près d'un lieu nommé *Tingo-Java*, où l'eau eſt excellente, à quatorze lieuës de Bantam, & trois & demi à l'Oueſt de Jackatra. Il envoya de-là quelques préſens au Roi de Jackatra & à ſon Scha Bandar, en leur faiſant demander la permiſſion d'acheter ce qui lui étoit néceſſaire. Cette politeſſe fut ſi bien reçue, que le lendemain il vit arriver un des principaux Officiers de cette Cour, avec des remercîmens & des préſens de la part du Prince. Il uſa, pour ſes beſoins, de la liberté de deſcendre qui lui fut accordée; & le 21, il remit à la voile, en portant Eſt-Nord-Eſt, près de la plus Orientale des deux Iſles qui ſont vis-à-vis Tingo-Java. Bientôt il trouva un Courant ſi impétueux, qu'il fut obligé de mouiller vers le ſoir, trois petites lieuës à l'Eſt de Jackatra. Civilités qu'il fait & qu'il reçoit à Jakatra.

Après s'être mis au large le lendemain, ſur quatorze braſſes, on reprit à l'Eſt-Nord-Eſt, & le 23 au matin, on eut la vûe des Iſles de Cherribon, à 6 degrés 10 minutes de latitude du Sud. [Le 24 au matin, on découvrit trois montagnes Iſles de Cherribon.

(*b*) La 5e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1613. montagnes pointues & l'on eut la pointe de Java au Sud-Eſt quart au Sud, l'on avança 28 lieuës à l'Eſt, ſur vingt braſſes d'eau.] Le 26, à la pointe du jour, on eut la vûe de Pulo-Labuk, éloignée d'environ huit lieuës. On porta Eſt quart au Sud ſur trente-cinq braſſes, & vers cinq heures après-midi, (c) on découvrit le Continent, qui ſe préſentoit Sud-Eſt & Sud-Eſt quart au Sud. [La latitude fut de 6 degrés 12 minutes, & l'on fit 22 lieuës à l'Eſt, & à l'Eſt quart au Nord.] Le 27, à 6 degrés 4 minutes du Sud, on apperçut une Iſle au Nord-Nord-Eſt, [& l'on fit 28 lieuës à l'Eſt tirant au Nord.]

Le 30, la latitude ſe trouva de 5 degrés 57 minutes, & l'on ſe crut par les calculs, à deux cens vingt-quatre lieuës de Bantam. Vers trois heures après-midi, on vit à cinq ou ſix lieuës une Iſle baſſe & plate, qui parut couverte d'arbres. On continua de porter Eſt quart au Sud; [à quatre heures, on tourna au Nord quart à l'Eſt moitié Nord, & l'on eut la vûe de deux autres Iſles baſſes, dont l'une étoit à l'Eſt & l'autre à l'Oueſt; vers ſix heures du ſoir l'on eut au Nord moitié à l'Eſt l'Iſle couverte d'arbres. Ces trois derniers jours, on eut toûjours la ſonde à la main: mais on trouva par-tout aſſez de profondeur.] Le 31 au matin, on reconnut l'Iſle Célèbes, dont la pointe Occidentale s'éleve comme une Iſle ſéparée. [A midi, on fut à 5 degrés 50 minutes Sud. Après qu'on eut avancé 16 lieuës à l'Eſt tirant au Nord, l'on trouva un Courant qui portoit au Nord-Oueſt.] Le ſoir, on ſerra les voiles pour s'approcher des Détroits de Deſolam, que les Habitans du Pays nomment *Solar*; pendant toute la nuit on eut la ſonde à la main, dans la crainte d'une Baſſe qui n'eſt qu'à deux tiers de lieuë de Célèbes, & ſur laquelle on voit battre l'eau dans la baſſe marée. Tout le côté de Célèbes eſt fort dangereux, par la multitude de Baſſes ou de terres abîmées qu'on y rencontre; mais quoique le plus ſûr ſoit de ſe jetter du côté de Deſolam, on peut ſans crainte ſuivre le Nord entre les deux Iſles, elles ſont éloignées l'une de l'autre de cinq petites lieuës, qui font la largeur du Détroit.

Iſle Célèbes & ſon Détroit.

Le 2 de Février, à 5 degrés 52 minutes, lorſqu'on ne voyoit plus que la partie Méridionale de Deſolam éloignée d'environ dix lieuës, on porta librement à l'Eſt quart au Nord. Le 3, au matin, on vit la pointe Sud de l'Iſle Cambine, à neuf lieuës; & le lendemain après-midi, une Terre qu'on prit pour l'Iſle Button ou Botun. Le 5, étant à trois ou quatre lieuës de Cambine, on trouva que le Courant portoit au Nord, [mais à la faveur de l'Iſle même, on s'en dégagea facilement.] [Le 7 à la pointe du jour, l'on eut au Nord quart à l'Eſt, la pointe Nord de cette Iſle; & au Sud-Eſt, une petite terre haute, qui eſt à 6 ou 7 lieuës de Button.] Le 8 au matin, on apperçut une autre Iſle, nommée *Tingabaſſe*. Le 9, on rencontra deux Bâtimens Indiens, qui portent le nom de *Kurrekures* ou *Caricoles*. L'Eſquif, qui leur fut envoyé, amena auſſi-tôt deux hommes, qui ſe firent connoître, l'un pour un Anglois, nommé *Welden*, de l'Equipage du Vaiſſeau Anglois *l'Expédition*, & l'autre pour un Flamand. Welden s'étant arrêté dans l'Iſle de Button, faiſoit

Iſle de Tingabaſſe.

Deux Européens au ſervice du Roi de Button.

(c) *L'Original dit* qu'on découvrit le Continent vers neuf heures; c'eſt-à-dire vraiſemblablement vers neuf heures du matin, car immédiatement après il ajoûte, que, vers quatre heures de l'après-midi, on fut à 9 lieuës de Pulo Labuk, qui portoit Oueſt quart au Nord. R. d. E.

Digitized by Google

faiſoit le commerce du Roi aux Iſles de Banda, & commandoit actuellement les deux Caricoles. [Il ſe louä beaucoup de ſa ſituation & de ſes eſpérances de fortune. Son deſſein, après s'être enrichi, étoit de retourner en Europe ſur le premier Vaiſſeau Anglois qui relâcheroit à Button. Le Flamand, moins heureux que lui, ne ſe ſoûtenoit à cette Cour que par ſa protection. Il y étoit venu de Makaſſar, où s'étant attiré la haine d'un puiſſant Facteur Hollandois, il avoit mieux aimé ſe retirer dans une Iſle peu fréquentée des Européens, que de demeurer expoſé aux perſécutions de ſon Ennemi.] Saris. 1613.

On étoit à 5 degrés 20 minutes du Sud. Saris raconte que voyant encore la pointe Orientale de Button, il remarqua que cette terre s'affaiſſe tout-d'un-coup & s'ouvre au Nord-Oueſt par deux ou trois grandes Bayes, qui avec trois Iſles qu'elles ont au Nord, forment les Détroits de Button. Ces Détroits n'ont pas plus d'une lieuë de largeur. [Leur entrée eſt au côté Nord de Button en venant du côté Oueſt, quand on eſt vis-à-vis de la pointe Nord-Oueſt de cette Iſle, il faut tirer à l'Eſt-Nord-Eſt & à l'Eſt quart au Nord; & lorſqu'on eſt parvenu à l'extrémité Oueſt on trouve deux longues Iſles qu'il faut laiſſer à droite. Le 11, on fut à 4 degrés 8 minutes Sud; & l'on fit 24 lieuës au Nord-Nord-Eſt.] Détroits de Button.

Le 13 au matin, à 3 degrés 41 minutes, on vit l'Iſle de Burro, qui eſt une haute terre, [mais peu habitée, parce que le fond en eſt extrêmement ſabloneux & que l'eau y eſt fort rare.] Elle a au Sud-Oueſt une autre Iſle nommée *Sula* (*d*), qui en eſt à 14 lieuës. Iſle de Burro & de Sula.

[Le 17, la partie ſeptentrionale de Button portant à l'Eſt quart au Sud, on découvrit du haut du grand mât trois Iſles au Nord-Eſt quart au Nord. Le 18 au matin, on fut à trois lieuës de la plus Orientale de ces Iſles, qui ſe trouva être celle de Sula. Le 20, à la latitude d'un degré 30 minutes du Sud, on fit ſept lieuës au Nord-Eſt.] Le 21 au matin, on étoit à quatre ou cinq lieuës de Boa de Bachian, que les Mariniers nomment *Haleboling*, Iſle fort haute, & ronde dans ſa forme. La latitude eſt d'un degré 16 minutes du Nord. Sept lieuës plus loin au Nord quart à l'Eſt, on apperçut le 22, de la 55e. minute de latitude, l'Iſle de Bachian. La variation, au ſoir, étoit de 4 degrés 12 minutes.

Le lendemain, étant à trois lieuës de la pointe Oueſt de Bachian, Saris découvrit trois ou quatre autres Iſles à l'Eſt, qu'on ne peut diſtinguer aiſément ſi l'on n'en n'eſt fort près. Elles ſont face à l'Eſt-Sud-Eſt; mais la terre s'ouvre à la pointe du Sud, qui eſt éloignée d'environ quatre lieuës de la pointe de l'Oueſt. Enſuite il ſe préſente au Nord-Eſt une grande Baye, qui eſt environnée de tous côtés par la terre, & qui a par-tout beaucoup de profondeur. L'Iſle de Bachian eſt abondante en girofle. Mais Saris la trouva ruinée par les guerres civiles, que les artifices des Flamands & des Eſpagnols y entretenoient, dans la vûe d'affoiblir une Nation qu'ils vouloient réduire à l'eſclavage. Le 24, à deux mille de la pointe, Saris envoya ſa Chaloupe au rivage, pour chercher de l'eau. On n'en trouva point, & le beſoin preſſant qu'il en avoit, lui fit prendre le parti d'entrer dans la Baye, où il découvrit tout-d'un-coup Situation de l'Iſle de Bachian.

(*d*) *Angl.* La partie Occidentale de Burro eſt ſituée Sud moitié à l'Oueſt, & Nord moitié à l'Eſt, à 14 lieuës de Sula. R. d. E.

SARIS. 1613.

coup la Ville (e) & le Fort des Hollandois. Le Fort eſt bâti régulièrement. Il commande la Ville, qui paroît fort petite. Les Anglois jettèrent l'ancre à la portée du canon de la terre. La Rade ſe nomme *Amaſan*.

Fort & Ville des Hollandois.

Saris eſt bien reçu d'eux.

IL étoit venu à bord, en entrant dans la Baye, un Officier du Roi, qui offrit aux Anglois, de la part de ſon Maître, toutes les productions du Pays. Les Hollandois de leur côté, ſaluèrent le Vaiſſeau de cinq coups de canon, qu'on leur rendit dans le même nombre; & Saris dit à l'Officier Indien que cette décharge ſe faiſoit à l'honneur du Roi. L'Amiral & pluſieurs autres Nobles de l'Iſle vinrent auſſi viſiter les Anglois au nom de ce Prince. Ils avouèrent que la crainte des Hollandois les tenoit dans un aſſujettiſſement ſi continuel, qu'à peine oſoient-ils faire ſortir de l'Iſle un kati de girofle. Saris leur ayant néanmoins déclaré qu'il venoit dans l'eſpérance de lier commerce avec eux & de laiſſer même un Comptoir dans leur Iſle, ils répondirent qu'ils ne deſiroient rien avec tant d'ardeur, mais qu'ils doutoient s'ils auroient le pouvoir de le ſatisfaire, & qu'ils en parleroient au Roi leur Maître.

Etat de leurs forces. Femmes guerrières.

LE Commandant du Fort Hollandois ne s'empreſſa pas moins de rendre viſite à Saris ſur ſon bord. Il lui parla, ſans défiance, de l'état préſent de ſes forces, qui n'étoient pas capables d'inſpirer aux Habitans toute la terreur dont ils étoient remplis; mais les Flottes Hollandoiſes, qui étoient venues ſucceſſivement dans l'Iſle, y avoient laiſſé cette impreſſion. Il n'y avoit dans le Fort que treize piéces d'artillerie fort médiocres, & trente Soldats, dont la plûpart étoient mariés à des femmes du Pays, & quelques-uns à des Hollandoiſes. A la vérité ces femmes de Hollande, qui étoient au nombre d'onze, faiſoient le ſervice militaire comme leurs maris, & n'auroient pas balancé dans l'occaſion à combattre les armes à la main. Elles étoient d'une taille & d'une force extraordinaires, mais d'une phyſionomie d'ailleurs auſſi baſſe que leurs manières. Elles ne tardèrent point à ſuivre leur Commandant ſur le Vaiſſeau; & ſe plaignant beaucoup de leur miſère, elles commencèrent bientôt à vivre dans la dernière familiarité avec tous les Matelots de l'Equipage.

Saris fait ſonder la Baye.

LE 3 de Mars, Saris envoya l'Eſquif pour ſonder tout le côté Oriental de la Baye; & vers l'entrée, près d'une petite Iſle, on trouva un lieu commode pour y jetter l'ancre ſur douze, ſeize & vingt braſſes d'un fond de corail, hors de la portée du canon Hollandois. On obſerva auſſi une Baſſe, au Sud, de deux ou trois cables de longueur. La latitude de la Baye eſt de cinquante minutes du Sud. Le lendemain, Saris reçut un préſent du Roi [de Ternate,] par les mains d'un Prêtre Indien. Un More, qui vint à bord après le départ du Prêtre, avec des eſſais de cloux de girofle, offrit aux Anglois de leur en vendre une quantité conſidérable, s'ils vouloient ſe rendre à Machian. Il étoit chargé de cette commiſſion par un Négociant fort riche de cette Iſle, qui ſe trouvoit alors dans celle de Bachian. Saris ouvrit l'oreille en apprenant que celui de la part duquel il recevoit ces offres, étoit Frère du Roi de Ternate. Il ſe nommoit Ray Malladaja.

Propoſition qu'on lui fait pour l'Iſle de Machian.

CET honnête & noble Indien vint lui-même à bord le lendemain, & promit à Saris, non-ſeulement de lui donner deux de ſes gens pour lui ſervir de

(e) Purchaſſ l'appelle toûjours *Bachan*.

de Pilotes juſqu'à [un endroit, nommé Tahanni, dans l'Iſle de] Machian, mais de l'accompagner dans ce voyage. Cependant il le pria de partir avant lui, pour l'attendre dans une Iſle qui ſe trouvoit ſur la route. Il ajoûta de bonne-foi que les Hollandois ne payoient que cinquante piéces de huit pour le bahar, mais que les Anglois en payeroient ſoixante. Saris ne fut pas rebuté du prix, & trouvant au contraire un motif de confiance dans cette déclaration, il promit de payer ce qu'on lui demandoit. Saris. 1613.

(*f*) Il ſortit le 7 de la Rade d'Amaſan, en portant Oueſt & Ouéſt quart au Nord, ſous la direction de ſes deux nouveaux Pilotes. Le 10, on découvrit Machian, qui eſt une Iſle fort élevée au Nord-Eſt de Tidor. On en trouve pluſieurs entre celles de Bachian & de Machian, ce qui forme différens Détroits. Celui de Namurat, qui ſe préſente le premier, eſt à neuf lieuës de la Rade d'Amaſan. Un Courant, qui alloit au Sud, força les Anglois de mouiller le ſoir cinq lieuës au-delà de Namurat, à l'entrée d'un autre Détroit. Le jour ſuivant, quoique le vent fût au Sud-Sud-Eſt, on paſſa heureuſement ſur 29 & 30 braſſes. Enſuite, portant à l'Oueſt, on eut la vûe de Geylolo, qui eſt une longue terre, couverte de pluſieurs Iſles à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt. L'Iſle qui forme le Détroit, de ce côté-là, ſe nomme Tavalli-Bachian; [à l'Oueſt on en découvre une autre, appellée Tamata, & à quelque diſtance de la pointe qu'elle forme, on voit un Roc qu'on prendroit de loin pour une voile.] On jetta l'ancre trois lieuës au-delà, fort près d'une autre Iſle nommée ſimplement Tavalli, où Ray Malladaja s'étoit engagé à rejoindre les Anglois. On y trouva du bois en abondance, mais nulle apparence d'eau fraîche. [On s'y pourvut de Rottins, qui ſont très bons pour faire des Cercles de tonneau, & qu'on peut avoir-là fort aiſément.]

Saris part de la Baye d'Amaſan.

Détroits.

Diverſes Iſles & leur ſituation.

On attendit Malladaja juſqu'au 14, avec aſſez d'étonnement de ſa lenteur. Mais par le conſeil de ſes propres Pilotes, qui attribuèrent ſon retardement à quelques ſoupçons des Hollandois, Saris ſe détermina le lendemain [à quitter *Lattetatte*, qui eſt l'endroit ou l'on avoit jetté l'ancre, &] à continuer ſa courſe vers Machian, dont on étoit encore à dix lieuës. Il ſe trouve dans cet eſpace un grand nombre d'Iſles, [telles que l'Iſle de Grochie, à 4 lieuës de l'extrémité Nord de Tadalli; & celles de Motiere;] mais le fond eſt fort libre entre Bachian & Geylolo, c'eſt-à-dire au Sud-Eſt & au Nord-Oueſt. On compte ſix lieuës de largeur dans la plus étroite partie du Canal, qui eſt entre Bachian, Machian, Tidor & Ternate. Sa ſituation eſt Nord quart à l'Oueſt & Sud quart à l'Eſt.

Le 15 au matin, on paſſa entre Batta-China (*g*) ſur la Côte de Geylolo & Kaja, un peu troublés par le Courant qui alloit au Sud. Sa latitude étoit de 17 minutes, & la variation de 4 degrés 58 minutes Nord-Eſt. L'Iſle de Machian n'eſt pas bien placée dans les Cartes; elle y eſt coupée par la Ligne Equinoxiale, quoique dans la vérité, elle ſoit cinq lieuës plus au Nord.

Batta-China, Geylolo, Kaja.

Le 16 au matin, aſſez près de l'Iſle de Kaja, on vit du côté du Nord, un Vaiſſeau qui avançoit à pleines voiles, & qu'on reconnut pour un Hollandois qui alloit de Machian à Tidor, chargé de ſago, qui eſt une racine dont les Inſulaires font leur pain. On paſſa le 17, près d'un Fort Hollandois,

Racine de Sago.

(*f*) La ſixième Section de ce Chapitre, commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*g*) C'eſt-là proprement le nom de la partie Orientale de Gilolo.

Digitized by Google

SARIS. 1613.

dois, nommé *Tabolola*, & l'on mouilla l'après-midi dans la Rade de Pelabry, proche de Tabanne (*b*), ſur cinquante braſſes, à la portée de la voix du rivage. Cette Rade de Machian n'eſt qu'à cinq lieuës de l'Iſle de Kaja, [mais on conçoit que c'étoit toûjours l'eſpérance de voir arriver Kay Malladaja qui avoit rendu la navigation ſi lente.] Quelques Inſulaires apportèrent la nuit ſuivante une petite quantité de girofle à bord, & le prix fut fixé à ſoixante piéces ou réaux de huit pour chaque bahar de deux cens katis, chaque kati étant de trois livres, qui ne revenoient guères à moins de cinq livres Angloiſes. Saris reçut le lendemain une Lettre de Malladaja, que cet Indien lui écrivoit de Bachian, pour excuſer un retardement qu'il n'avoit pas été libre d'éviter, & dont il eſpéroit de voir bientôt la fin; mais il ajoûtoit qu'ayant envoyé des ordres à ſes gens, Saris pouvoit commencer le commerce avec eux.

Commencement de commerce.

IL vint à bord un Saniaka, qui fit de grandes promeſſes aux Anglois. Mais il étoit accompagné de deux Hollandois, dont la curioſité parut fort vive pour ſçavoir qui avoit découvert cette Rade à Saris. Ils prétendirent que ce ne pouvoit être qu'un Habitant du Pays, & que s'ils parvenoient à le connoître, ils le couperoient en piéces aux yeux des Anglois. Ils ajoûtèrent que Saris offenſoit la Hollande, en s'attribuant le droit de venir dans un lieu que les Hollandois avoient conquis à la pointe de l'épée. Mais il les renvoya dans leur Fort, pour dire à leurs Commandans que s'ils avoient beſoin de quelque choſe, que les Anglois puſſent ſe retrancher, il les en accommoderoit volontiers à des prix raiſonnables, & préférablement aux Indiens, parce qu'il les reconnoiſſoit pour ſes voiſins & pour ſes Frères dans la même Religion; que d'ailleurs il ne voyoit pas quel droit ils avoient plus que les Anglois ſur un Pays qui étoit ouvert à tous les Négocians du Monde. Ils partirent fort mécontens; & leur chagrin ſe tournant vers quelques Indiens qui étoient à bord, ils ne les menacèrent de rien moins que la mort s'ils portoient la moindre quantité de girofle aux Anglois. Mais cette menace les effraya ſi peu, qu'ils en apportèrent le même jour trois cens katis, qu'ils échangèrent pour des étoffes de Cambaye, & quelque partie pour de l'argent comptant.

Oppoſitions des Hollandois & leurs menaces.

LE 19, les deux Hollandois revinrent à bord, & commencèrent à prendre ſur leurs tablettes les noms des Inſulaires qu'ils y trouvèrent occupés du commerce. Saris choqué de cette audace, les congédia ſans ménagement, avec défenſe de retourner ſur le Vaiſſeau. Il envoya dès le même jour au rivage quelques-uns de ſes gens, pour éprouver quel accueil ils y recevroient du Peuple. Ils allèrent hardiment juſqu'aux Villes de Tabanne & de Pelabry, où ils furent traités avec beaucoup d'affection. Les Habitans leur dirent que Ray Chilli Sadang, Fils du Roi de Ternate, arrivé nouvellement dans l'Iſle, s'étoit laiſſé gagner par les artifices des Hollandois, juſqu'à défendre ſous peine de mort le commerce du girofle avec les Anglois; ſans quoi tous les Inſulaires ſe ſeroient empreſſés à leur en offrir. Vers le ſoir, ce jeune Prince paſſant près du Vaiſſeau dans ſa Caricole, Saris envoya ſa Chaloupe, ornée fort galamment d'un tapis de Turquie & de rideaux de ſoye brochés d'or, pour

Arrivée du jeune Prince de Ternate.

(*b*) *Angl.* Tahanne; & c'eſt-là le véritable nom de ce lieu. R. d. E.

Digitized by Google

pour le prier de venir à bord. Il parut ſenſible à cette politeſſe; mais s'excuſant pour ce jour-là, il remit ſa viſite au lendemain. SARIS. 1613.

Le 21, un Oran-Kay ou Kaya étant venu à bord, raconta aux Anglois qu'une Caricole du Fort avoit viſité fort rigoureuſement trois ou quatre Canots Indiens qui apportoient du girofle au Vaiſſeau; qu'elle avoit enlevé leur cargaiſon, en menaçant de mort ceux qui entreprendroient le même commerce; que le Commandant du Fort avoit diſperſé toute ſa Garniſon dans l'Iſle, pour contenir les Habitans par la frayeur, & qu'ils avoient envoyé à Tidor, où ils avoient deux grands Vaiſſeaux de leur Nation, pour les faire venir à Machian, dans la réſolution de chaſſer les Anglois de la Rade. En effet, dès le jour ſuivant, on vit paroître à la pointe de la Rade un des Vaiſſeaux Hollandois, & cette vûe inſpira tant d'effroi aux Habitans, que le commerce fut entiérement interrompu. Le Navire de Hollande qui ſe nommoit le *Lion rouge*, & qui portoit trente piéces de canon, vint mouiller contre celui de Saris, qui n'en parut pas fort effrayé; cependant les Inſulaires, à qui les Hollandois du Fort avoient promis fièrement que l'arrivée de leur Vaiſſeau ſuffiroit pour faire prendre aux Anglois le parti de la retraite, attendoient avec impatience quel ſeroit le ſuccès de ce différend. Kay Malladaja étoit enfin revenu de Bachian; mais l'étonnement qu'il eut de trouver tant d'agitation dans ſon Iſle, ne l'empêcha point d'envoyer un préſent au Capitaine Anglois. Le jeune Prince de Ternate n'en eut pas auſſi moins d'empreſſement à rendre la viſite qu'il avoit promiſe aux Anglois. Il fit avertir Saris de ſes intentions, & l'on n'épargna rien pour lui faire une réception fort galante.

Un Vaiſſeau Hollandois vient s'oppoſer au commerce.

Il parut le jour ſuivant, accompagné de pluſieurs Caricoles, avec leſquelles il fit trois fois le tour du Vaiſſeau avant que de monter à bord. On le ſalua de cinq coups de canon. Saris le conduiſit dans ſa chambre, qu'il avoit fait orner de ce qu'il avoit de plus précieux. Le feſtin qu'il lui donna n'auroit pas été indigne du Roi même de Ternate. Il fut accompagné d'un concert de muſique; ſur quoi l'Auteur obſerve que c'eſt une précaution fort utile pour les Vaiſſeaux Marchands, d'avoir à bord quelques inſtrumens de l'Europe. Le Prince charmé de cette fête & des civilités du Capitaine, promit d'accorder aux Habitans la liberté d'apporter du girofle, & ne demanda qu'un jour ou deux pour recevoir l'avis de ſon Frére, qui étoit alors à Tidor. Saris lui fit pluſieurs préſens, & ſon départ fut célébré par une décharge de l'artillerie.

Le Prince de Ternate viſite les Anglois à bord.

Le 25 au matin, une Caricole de Flamands vint à la rame autour du Vaiſſeau, riant & chantant une chanſon qu'ils avoient compoſée pour railler les Anglois. Ils s'efforcèrent en même tems de précipiter au fond de l'eau quelques ſeaux qui étoient ſuſpendus. Saris ne balança point à faire équiper ſa Pinaſſe, dont il avoit déja raſſemblé toutes les piéces, & mettant quelques-uns de ſes plus braves gens à bord, il leur donna ordre de couler les Hollandois à fond s'ils recommençoient leurs inſultes. Ils revinrent en effet: la Pinaſſe fondit ſur eux ſi impétueuſement, qu'elle les couvrit d'eau en l'abordant. Ils avoient à leur tête deux Capitaines de leur Fort, qui étoient armés, comme le reſte, de mouſquets & de dards. Mais les Anglois n'étoient pas moins en état de ſe défendre; & les ayant tenus quelque-tems en reſpect, ils leur conſeillèrent de prendre cette avanture pour leçon, s'ils ne vouloient en recevoir une plus rigoureuſe. Vers le ſoir du même jour, un de

Railleries des Hollandois.

SARIS. 1613. Proteſtation qu'ils font aux Anglois.

leurs Marchands vint à bord, avec un Ecrit revêtu de formalités légales, pour ſignifier à Saris : „ Que tous les Habitans des Moluques avoient fait „ avec eux un Contrat perpétuel pour le girofle, à cinquante piéces de huit „ le Bahar, par reconnoiſſance pour les ſervices que les Hollandois leur a- „ voient rendus, en les délivrant de l'eſclavage des Eſpagnols au prix de „ leur ſang & de leurs tréſors. Les Anglois par conſéquent ne devoient pas „ entreprendre de corrompre la fidélité d'une Nation, que la Hollande avoit „ conquiſe à la pointe de l'épée, & pour laquelle ſes dépenſes avoient été ſi „ exceſſives, qu'elle n'avoit pas trouvé d'autre moyen de ſe faire payer des „ Habitans qu'en girofle & en marchandiſes du Pays. Saris répondit qu'il n'entroit point dans les affaires & les intérêts d'autrui ; qu'étant venu pour le commerce, il ne penſoit qu'à l'exercer, avec ceux qui avoient des marchandiſes à lui offrir, ſans éxaminer quel rapport ils avoient avec les Hollandois ou les Eſpagnols.

CEPENDANT les Officiers du Fort engagèrent le jeune Prince de Ternate à ſe tenir ſur la Côte dans ſa Caricole, pour empêcher les Habitans de porter des épices aux Anglois. Quelques Canots, qui étoient partis dans cette vûe, reçurent du Prince l'ordre de retourner au rivage. Mais il ſe laſſa bientôt de cette complaiſance ; & s'éloignant vers une pointe qui le fit diſparoître, il laiſſa le champ libre aux Inſulaires & aux Anglois. Saris envoya la Pinaſſe à ſa ſuite, pour lui propoſer à lui-même quelques échanges. Block, qui conduiſoit la Pinaſſe, n'ayant pû rejoindre le Prince, deſcendit au rivage, où pluſieurs Habitans s'empreſſèrent de le venir recevoir, & lui apportèrent diverſes ſortes de rafraîchiſſemens. Deux jours après, on revit le Prince dans ſon premier poſte ; mais c'étoit pour ſe trouver à l'arrivée d'un Navire Hollandois, nommé *la Lune*, qui venoit de Tidor, & qui jetta l'ancre près du Lion rouge. Il étoit de trente-deux piéces de canon, quoiqu'il n'eût pas plus de cinquante hommes d'Equipage. Alors le Prince envoya faire des excuſes à Saris, de ce qu'il ne pouvoit retourner ſur le Vaiſſeau Anglois, comme il l'avoit promis. Il y eut le jour ſuivant quelques démêlés fort vifs entre les Hollandois & les Anglois. Mais, le premier d'Avril, environ cent cinquante hommes, raſſemblés de tous les Forts, parurent ſur le rivage, Enſeignes déployées & tambour battant. Dans quelque vûe qu'ils euſſent pris les armes, Saris conçut qu'il falloit renoncer à l'eſpérance du commerce, ſur-tout lorſqu'après de ſi longs délais il ſe perſuada que Malladaja ne ſe ſouvenoit plus de ſes promeſſes. L'ordre fut donné pour lever l'ancre au premier vent. La latitude de la Rade de Pelabry ou Pelebere, eſt de 26 minutes du Nord, & la variation de 3 degrés 28 minutes.

Saris prend le parti d'abandonner l'Iſle de Machian.

ON mit à la voile le 5, & l'on ſortit de la Rade en ſe laiſſant conduire au Courant, qui alloit vers le Sud. Les deux Vaiſſeaux Hollandois ſuivirent quelque tems ; mais le vent les jetta ſi loin au Sud-Eſt, que pluſieurs Canots de l'Iſle ſe hâtèrent de joindre les Anglois & leur apportèrent encore une fort bonne quantité de girofle. Il leur vint même un Oran-Kaya, qui leur en offrit beaucoup davantage, s'ils vouloient ſe rapprocher de la terre pendant la nuit. En effet Saris ayant mouillé le ſoir à la diſtance d'un demi-mille, envoya ſa Chaloupe pour recevoir l'éxécution de cette promeſſe. Mais une Caricole Hollandoiſe, qui parut au long de la Côte, jetta tant d'épouvante parmi les Indiens, qu'ils ſe retirèrent avec leurs marchandiſes. Enfin les

Il reçoit encore du girofle des Inſulaires.

Anglois

Anglois prirent le parti de s'éloigner. Le 7 au matin, ils étoient à la hauteur de Motir, qui eſt éloignée de quatre lieuës, Nord quart à l'Eſt, de la pointe Occidentale de Machian. Du côté du Nord ils virent à 3 lieuës, l'Iſle de Marro, & celle de Tidor qui en eſt à deux lieuës. Le paſſage entre ces Iſles eſt ſans danger. [Là on vit les deux Vaiſſeaux Hollandois du côté du Sud; qui s'obſtinoient encore à ſuivre les Anglois.] Le 8, on ouvrit la pointe Eſt de Tidor & la pointe Oueſt de Bachian, qui ſont Nord & Sud l'une à l'égard de l'autre. Entre Marro & Batta-China, il ſe trouve une longue Baſſe, qui s'étend au Nord-Eſt & au Sud-Oueſt. La ſurface eſt blanchâtre en pleine eau; mais après la marée, le ſable demeure à découvert; [pour l'éviter, il faut s'approcher du rivage, au long duquel on trouve aſſez de profondeur.]

Saris. 1613.

Le Fort Eſpagnol de Marro eſt ſur la Côte Orientale de l'Iſle du même nom. Tandis que les Anglois l'obſervoient à quelque diſtance, le vent leur manqua ſi ſubitement, que ne pouvant réſiſter à la force du Courant, ils furent pouſſés tout-d'un-coup juſqu'au rivage. On leur tira auſſi-tôt du Fort, quelques volées de canon, auxquelles ils répondirent. Mais Saris fit mettre l'Eſquif en mer, avec le Pavillon de paix. Il vit ſortir immédiatement du Port une Barque avec deux Eſpagnols, qui furent reconnus de Hernando, Marchand de la même Nation, que les Anglois avoient amené de Bantam. Ils étoient envoyés par le Capitaine Général Dom Fernando Byſcere, pour s'informer de quelle Nation étoit le Vaiſſeau, & pourquoi il venoit jetter l'ancre ſi près du Fort Royal. Saris les preſſa de monter à bord; mais ils s'excuſèrent ſur des ordres contraires. On leur offrit du vin & du pain, qu'ils mangèrent avidement, ſans vouloir ſortir de leur Barque, quoiqu'il fit une pluye fort violente. Saris répondit à leurs queſtions qu'il étoit Sujet de la Grande-Bretagne, comme ils pouvoient le reconnoître à ſon Pavillon, & que le Roi ſon Maître étant ami de l'Eſpagne, il demandoit au Capitaine Général la permiſſion de faire de l'eau ſur la Côte. Les deux Eſpagnols répliquèrent que le Pavillon étoit une marque équivoque, parce que les Flamands, avec qui l'Eſpagne étoit en guerre, prenoient ſouvent celui d'Angleterre ou d'Ecoſſe, pour ſe procurer les avantages qu'on leur refuſoit; que c'étoit par cette raiſon que l'artillerie du Fort avoit tiré ſur le Vaiſſeau; mais que ne pouvant douter qu'il ne fût Anglois, ils l'aſſûroient que ſon arrivée ſeroit agréable aux Eſpagnols. En effet, à peine furent-ils rentrés dans le Port que Franciſco Gomez, Pilote des Galères, vint leur offrir de la part du Capitaine Général toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & la liberté de jetter l'ancre dans le lieu qu'ils voudroient choiſir. Comme la nuit commençoit à devenir fort noire, il ſe chargea lui-même de les conduire dans une petite Rade qui eſt à une lieuë & demie du Fort; & s'étant arrêté familièrement à ſouper avec eux, il les quitta dans le cours de la nuit, ſous prétexte d'aller prendre des Lettres que le Capitaine Général vouloit écrire à Ternate.

Baſſe dangereuſe.

Saris eſt jetté contre l'Iſle de Marro.

Saris fut ſurpris de découvrir, avec le jour, qu'il étoit ſous le commandement de huit groſſes piéces d'artillerie. Il ſe hâta de lever l'ancre, pour s'avancer une lieuë plus loin au Sud. Gomez n'ayant pas manqué de revenir, avec deux Eſpagnols de fort bonne apparence, [ſe défendit agréablement du reproche d'avoir trompé les Anglois, en proteſtant qu'il n'avoit penſé qu'à leur propre ſûreté.] Il leur apportoit des rafraîchiſſemens au nom du Capitaine

Accueil qu'il reçoit des Eſpagnols.

SARIS. 1613. Capitaine Général. Saris les reçut avec reconnoiſſance, & fit offrir à ſon tour aux Eſpagnols du Fort, tout ce que ſon Vaiſſeau pouvoit avoir d'utile à leurs beſoins, en conſentant à prendre du girofle pour payement. Dans cet intervalle, il apperçut les deux Vaiſſeaux Hollandois, qui paroiſſoient ſe diſpoſer à venir jetter l'ancre près de lui. Cependant, après avoir affecté une eſpèce d'incertitude, ils allèrent mouiller ſous leur nouveau Fort de Maricko.

Sa confiance renait.

LE jour ſuivant, Saris reçut du Capitaine Général une invitation à demeurer plus long-tems dans l'Iſle, avec promeſſe de lui rendre le lendemain une viſite à bord, & de lui mener le Sergent Major de Ternate, qui arrivoit avec des Lettres du Meſtre de Camp Dom Geronimo de Sylva, extrêmement favorables aux Anglois. Elles leur permettoient le commerce, du moins dans quelques parties. Saris fort ſatisfait de cette liberté, prit la réſolution de s'arrêter (*i*). Le lendemain, lorſqu'il attendoit le Capitaine Général, il fut étonné d'entendre neuf coups de canon qu'on tiroit du Fort. Cependant il s'imagina que le but de cette décharge pouvoit être de lui faire honneur. Mais il ſçut bientôt que c'étoit pour l'arrivée du Prince de Tidor, qui revenoit de la guerre à la tête d'environ cent hommes. Il avoit battu & tué depuis deux jours Kay Chilly Sadang, ce même Prince, fils du Roi de Ternate, qui s'étoit laiſſé perſuader par les Hollandois de défendre aux Inſulaires de Machian tout commerce avec le Vaiſſeau de Saris. L'artifice n'avoit pas eu moins de part à ce ſuccès que la valeur. Ayant attendu Kay Chilly Sadang à ſon retour, il avoit fait d'abord avancer deux petites Barques de Pêcheurs, auxquelles les Ternatiens avoient voulu donner la chaſſe. Mais ils étoient tombés dans l'embuſcade du Prince de Tidor, qui avoit fait main-baſſe ſur [cent] ☞ ſoixante hommes dont le cortège de Sadang étoit compoſé. [Il lui avoit ôté ✠ la vie de ſa propre main, par l'emportement d'une vieille haine dont on a vû les cauſes dans plus d'une Relation précédente.] Il lui avoit coupé la tête, qu'il rapportoit en triomphe [à ſa Femme, qui étoit la Sœur de ce Prince.] ☞ A la vérité, la fortune avoit commencé à ſe ranger de ſon côté, en faiſant tomber quelques étincelles de feu ſur un baril de poudre que le malheureux Sadang avoit acheté des Anglois à Machian, & qui avoit ſauté au milieu de ſes gens. Un autre Prince de ſes Frères & le Roy de Geylolo avoient péri dans la même occaſion. [Vers le ſoir, le Sergent-major & le Sécretaire de ☞ Ternate vinrent à bord, & invitèrent Saris à paſſer chez eux, en lui promettant tout le girofle qu'ils pourroient raſſembler. On conſentit à leur propoſition, parce que leur Iſle étoit ſur la route qu'il falloit tenir.]

Défaite du Prince de Ternate par le Prince de Tidor.

LE 12, Saris reçut un Député du Prince de Tidor, qui lui faiſoit faire des excuſes de ne l'avoir point encore viſité, & l'offre d'une groſſe proviſion de poivre (*k*) qu'il avoit réſervé, diſoit-il, pour les Anglois. Il ajoûtoit qu'il les iroit voir à bord le jour ſuivant, Saris répondit par des remercîmens fort vifs; mais dans la crainte de quelque trahiſon, il doubla la garde ſur le Vaiſſeau. Le Prince de Tidor paſſoit pour un Guerrier déterminé, qui s'étoit rendu terrible aux Hollandois par divers exploits. Il avoit ſurpris un de

Caractère du Prince de Tidor.

(*i*) La 7e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*k*) *Angl.* de girofle. R. d. E.

Digitized by Google

de leurs Vaiſſeaux pendant la nuit, & les Moluques retentiſſoient encore du bruit de cette action. Les allarmes des Anglois augmentèrent le ſoir à l'arrivée d'une Galère Eſpagnole qui revenoit de Batta-China, & qui fut près d'eux avant qu'ils euſſent pû s'en appercevoir. Cependant on répondit au *Qui vive? Eſpagnols, vos amis*; & la Galère n'ayant de chaque côté que quatorze Rameurs, ceſſa bientôt de leur paroître redoutable. Saris. 1613.

Saris obſerve ici que dans toutes les Iſles Molucques un Bahar de girofle pèſe deux cens katis de cette Contrée, & qu'un kati revient à trois livres cinq onces Angloiſes; de ſorte que le bahar monte à ſix cens ſoixante-deux livres huit onces. Les Hollandois, en vertu de ce qu'ils nomment leur Contrat perpetuel, ne le payent que cinquante pièces de huit. Mais Saris trouvant encore beaucoup de profit à le payer ſoixante, étoit convenu de ce prix pour hâter ſa cargaiſon; ce qui rendoit les Inſulaires ſi ardens à lui vendre leur girofle, que s'ils n'avoient point été retenus par les menaces & les obſervations continuelles des Hollandois, le Vaiſſeau Anglois n'auroit pas eu beſoin d'un mois pour ſe charger entièrement. Poids, état & production des Moluques.

La plûpart de ces Iſles produiſent le girofle en abondance. Mais les principales, qui ſont fort bien habitées, n'en rapportent pas moins, l'une portant l'autre, que trois mille neuf cens ſoixante-dix-ſept bahars dans les années communes. Ternate en produit mille; Machian, mille nonante; Tidor, neuf cens; Bachian, trois cens, Motir ou Motières, ſix cens; Miaou, cinquante, & Batta-China trente-cinq. Il eſt remarquable que chaque troiſiéme année eſt beaucoup plus féconde que les deux autres. Les Habitans la nomment la grande moiſſon (*l*). Mais ils avoient ſouffert tant de ravages par les guerres civiles, qu'une grande partie des richeſſes qu'ils doivent à la nature avoit péri faute de mains pour les recueillir. Saris revint perſuadé qu'il ne falloit eſpérer de paix que par la ruine entière de l'un des deux Partis. C'étoit dit-il, un ſpectacle lamentable que l'état où la guerre avoit réduit toutes ces Iſles. Il en apprit l'origine à la ſource même. Les Portugais dans le tems de leur première découverte avoient trouvé la guerre fort allumée entre les Rois de Ternate & de Tidor, dont toutes les autres Iſles étoient alliées ou ſujettes. Ils avoient évité de prendre parti contre l'un ou l'autre de ces deux Princes; mais pour aſſûrer leur établiſſement, ils avoient profité de la diviſion des Inſulaires, en conſtruiſant des Forts dans les deux Iſles; & par degrés ils étoient parvenus à ſe mettre en poſſeſſion de tout le commerce du girofle. Cet avantage étoit demeuré entre leurs mains juſqu'en 1605, que les Flamands ayant paru dans ces Mers avec des forces conſidérables, les chaſſèrent de leurs Forts & s'y établirent à leur place. Mais ils n'y jettèrent pas des fondemens aſſez ſolides pour s'y ſoûtenir long-tems. Les Eſpagnols, à qui la donation du ſaint Siége en faveur des Portugais, avoit juſqu'alors ſervi de frein, ſe crurent diſpenſés des mêmes ménagemens pour les Ennemis de leur Religion. Ils vinrent des Philippines, chaſſèrent les Hollandois, firent priſonnier le Roi de Ternate, qu'ils envoyèrent aux Philippines, & ſe rendirent les maîtres abſolus à Ternate & à Tidor. Cependant les Hollandois trouvèrent le moyen de rentrer dans quelques parties de leurs anciennes poſſeſſions, & d'y bâtir les Forts ſuivans. Origine des déſordres qui ont regné dans ces Iſles.

Trois

(*l*) *Angl.* la grande Mouſſon. R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1613.

TROIS à Ternate. Celui de Melagou, qui eſt environné d'un mur & défendu par trois boulevards. Toluko, qui a deux boulevards & une groſſe tour. Tokone, avec quatre boulevards & un mur.

Ils rentrent aux Moluques.

A Tidor, ils ont le Fort de Maricko, muni de quatre boulevards.

Forts qu'ils y ont bâtis.

Dans l'Iſle de Machian, 1°. le Fort de Tafafoa, qui commande avec quatre boulevards la Capitale de l'Iſle, ville aſſez peuplée, & nommée auſſi Tafafoa. On compte mille Habitans dans la Ville, quatre-vingt Soldats Hollandois dans le Fort, & ſeize piéces de canon ſur les boulevards. 2°. Deux Forts près de la Ville de Nefokia, qui en eſt auſſi commandée; & de l'autre côté, un troiſième Fort ſur le ſommet d'une Colline qui commande la Rade, avec cinq ou ſix piéces d'artillerie, & une Garniſon de trente Soldats. 3°. Deux Forts près de la Ville de Tabalola, montés de huit piéces de canon, qui la commandent. Leur ſituation naturelle les rend capables d'une ſi bonne défenſe que dix Hollandois ſuffiſent pour les garder.

LES Habitans de Nefokia ne paſſent pas pour bons Guerriers, mais ils ont l'habileté de ſe ranger toûjours du côté des plus forts. On regarde comme les meilleurs Soldats des Iſles Molucques ceux de Tabalola, qui ſont venus anciennement de Kayoa. Ils étoient autrefois mortels Ennemis des Portugais & des Eſpagnols, & l'on prétend qu'ils ne ſouffrent pas plus volontiers la domination Hollandoiſe. Cette Iſle de Machian eſt la plus riche en girofle. Tous les Habitans aſſûrent que dans la grande moiſſon elle rapporte plus de dix-huit cens bahars.

DANS l'Iſle de Bachian, les Hollandois ont le Fort de Motiéres, qui eſt conſidérable par ſon étendue & par les ouvrages qui le défendent.

Méthode du commerce aux Moluques.

LA méthode du commerce aux Iſles Moluques conſiſtoit alors dans des échanges de pluſieurs ſortes d'étoffes pour des cloux & de la fleur de girofle. Les Habitans aimoient ſur-tout les étoffes de Cambaye & de Coromandel. Saris nous donne un Etat des prix, qui n'eſt utile qu'à nous faire connoître les noms des marchandiſes, tels du moins qu'il nous les a tranſmis. Pour les Kandaquins de Barrochie, ſix katis de cloux. Kandakins Papangs, trois katis. Sclas, ou petits Baſtas, ſept & huit katis. Patta chere Mallayo, ſeize katis. Dragam chere Mallayo, ſeize. Cinq Kaſſas, douze. Betellias & Tankoulos rouges, quarante-quatre & quarante-huit. Saraſſas chere Mallayo, quarante-huit & cinquante. Sarampouri, trente. Chelles, Tapſiels & Matafons, vingt & vingt-quatre. Kaſſas ou Tankoulos blancs, quarante & quarante-quatre. Dongerigus les plus fins, douze; les plus gros, huit & dix. Pontis Kaſtellas, dix. Ballachios les plus fins, trente. Patta chere Mallayo de deux braſſes, huit & dix. Grands Potas de quatre braſſes, ſeize. Parkellas blancs, douze. Salalos Itam, douze & quatorze. Turias & Tappe Turias, un & deux. Patolas de deux braſſes, cinquante & ſoixante. Les Velours, les Satins, les Taffetas & autres étoffes de ſoye de la Chine, ſe vendent auſſi fort bien aux Moluques. Le riz & le ſago ſe payent ordinairement avec la Monnoye courante. Vingt-huit livres de ris valent une piéce de huit. Le ſago, qui eſt une racine dont les Inſulaires font leur pain, & qui eſt leur principale nourriture, hauſſe & baiſſe ſuivant l'abondance des années.

La défiance fait lever l'ancre à Saris.

LA défiance prévalut enfin ſur tous les intérêts du commerce, & fit prendre à Saris le parti de lever l'ancre. Les Eſpagnols & le Prince de Tidor lui répétérent

pétèrent en vain que s'il vouloit attendre ſeulement vingt-quatre heures, il recevroit du girofle en abondance. La vûe de pluſieurs Galères, de quelques Frégates & d'un grand nombre de Caricoles qui ſe raſſembloient autour du Fort ne lui permit pas de douter qu'on ne méditât quelque trahiſon. Il mit à la voile le 13, avec un Courant qui le portoit au Sud. A ſon départ on le ſalua de cinq coups de canon, auxquels il répondit par le même nombre. En s'approchant de la pointe de Tidor; il vit quatre Vaiſſeaux Hollandois, qui croiſoient devant le Fort de Maricko, & qui firent quelque mouvement pour le ſuivre. Mais il porta droit au Fort de Ternate, dont il s'approcha juſqu'à la portée du canon. Une Barque qui lui fut envoyée auſſi-tôt, avec un Eſpagnol fort bien mis, lui fit les mêmes offres qu'il venoit de recevoir à Marro. Il balança ſur la confiance qu'il y devoit prendre: mais les précautions qu'on éxigeoit lui parurent ſi exceſſives, que ne pouvant les croire dictées par la bonne-foi, il remit à la voile.

Saris 1613.

Il paſſa à Ternate.

Il avança peu les quatre jours ſuivans, parce que la Mouſſon étoit contre lui. Le 18, il réſolut de gagner l'Iſle de Sayem, qu'il avoit vûe le jour d'auparavant, & d'y relâcher à l'Oueſt, pour attendre un tems plus favorable. Mais le vent s'étant mis tout-d'un-coup à l'Oueſt, il porta au Nord & au Nord quart à l'Eſt. Le 20, après-midi, il tourna vers une grande Iſle, que les Habitans nomment Doy, dans le deſſein d'y chercher des rafraîchiſſemens. Le 21, il s'en trouva fort près, vers la pointe du Nord, qui eſt fort baſſe; & l'Eſquif s'étoit déja mis en mer, pour chercher un lieu propre à l'ancrage. ☞ Mais le courant [qui n'avoit pas diſcontinué depuis Tidor,] devint ſi impétueux à l'Eſt, qu'il fut impoſſible de s'approcher du rivage. On découvrit ſeulement une grande Baye, avec une Baſſe fort large, qui eſt ſituée à la pointe du Nord, à deux milles de la terre. Cependant, après avoir paſſé la nuit à lutter contre l'effort du Courant, on entra le lendemain dans la Baye, où l'on mouilla ſur vingt-quatre braſſes.

Iſle de Sayem.

Le 23, Saris envoya l'Eſquif, pour chercher de l'eau, & pour dreſſer une Tente, où ceux qui deſcendroient puſſent être à couvert. Letter, qui fut chargé de ce ſoin, trouva un lieu commode, vis-à-vis du Vaiſſeau, avec des traces de Daims, de Sangliers & d'autres animaux. Le Pays étoit couvert d'arbres, tels que des Cocotiers, des Penangs, des Series & des Palmiers. Les Bécaſſes, les Faiſans, & quantité d'autres oiſeaux, s'y préſentèrent auſſi en abondance; mais il ne paroiſſoit aucun Habitant. Saris deſcendit avec les Facteurs. Il fit creuſer pluſieurs foſſes, pour prendre des Sangliers au piége. Ses gens s'exercèrent à la pêche, entre les rocs; mais, quoique le poiſſon n'y manquât pas, ils trouvèrent beaucoup de difficulté à le prendre. On en eut moins à tuer quelques Faiſans & deux Pigeons ramiers qui étoient de la groſſeur d'une Poule. Quelques Anglois paſſèrent la nuit ſur le rivage, pour obſerver les Sangliers qui s'approcheroient des trappes.

Iſle de Doy. Ce que les Anglois y trouvent.

Le 24, on vit pluſieurs Sangliers d'une taille ſurprenante; mais on n'eut pas la ſatisfaction d'en prendre un ſeul. D'ailleurs cette occupation fut troublée par une éclypſe de Lune, qui dura trois heures & demie, & qui parut ☞ fort terrible aux Anglois. [Le 25 des Matelots apportèrent quelques oiſeaux, & des têtes de Palmier, qui boullies ſont auſſi bonnes que des choux (*m*).] Les jours

(*m*) C'eſt pour cela qu'on les appelle choux palmiſtes.

SARIS. 1613. jours ſuivans furent employés à faire la proviſion d'eau & de bois. Le premier de May, quelques Matelots furent envoyés dans l'Eſquif juſqu'à la pointe Oueſt de la Baye, où ils trouvèrent l'eau fort profonde. Ayant pris terre; ils apperçurent des ruines de maiſons, & d'autres veſtiges de ſocieté humaine, qui leur firent juger que l'Iſle n'avoit pas toûjours été déſerte, & que la guerre en avoit détruit ou chaſſé les Habitans.

Saris entreprend de ſe rendre droit au Japon.

LE 12, on quitta l'Iſle de Doy, qui eſt la dernière au Nord-Eſt de Batta-China ou de Geylolo. Sa latitude eſt de 2 degrés 35 minutes du Nord. La variation de 5 degrés 20 minutes Eſt. Saris prit de-là ſa courſe pour le Japon, avec ſoixante-onze perſonnes à bord, [tant Anglois & Eſpagnols, qu'Indiens ramaſſés dans les divers lieux qu'il avoit parcourus.] Sa navigation fut heureuſe juſqu'au 2 de Juin, qu'étant à 25 degrés 44 minutes de latitude, il trouva par ſes calculs que depuis l'Iſle Doy il avoit fait trois cens cinq lieuës

Sa route.

au Nord-Eſt. Il crut découvrir, dans l'après-midi du même jour, les Iſles dos Reys Magos, ou des Rois Mages; mais en approchant de la terre, il reconnut qu'il s'étoit trompé. La Côte qu'il apperçut étoit celle d'une Iſle baſſe & déſerte, qui ne lui fit pas naître l'envie d'y relâcher. Le lendemain, il eut la vûe de dix ou onze autres Iſles, qui ſont rangées du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, à ſi peu de diſtance l'une de l'autre, qu'il fut embarraſſé pour trouver un paſſage. Il prit le parti, vers le ſoir, de porter à l'Eſt; & le 3, il relâcha dans une de ces Iſles, qui lui parut la plus agréable qu'il eût rencontrée depuis ſon départ de l'Europe. Elle ne manquoit ni d'hommes ni d'animaux. Son deſſein étoit de s'arrêter à la pointe Nord-Eſt; mais le vent lui devint ſi incommode dans cette ſtation, que n'ayant pû s'approcher de deux Barques, qui firent auſſi des efforts inutiles pour s'approcher de lui, il continua ſa navigation au Nord-Oueſt. Il eut bientôt à l'Oueſt-Nord-Oueſt, la vûe d'une autre Iſle, d'où il en apperçut encore une, à ſept ou huit lieuës au Nord-Eſt. S'étant avancé vers celle-ci, il découvrit pluſieurs rocs, qui ſont à deux milles du rivage, l'un qui s'éleve au-deſſus de l'eau, d'autres à demi-ſubmergés, contre leſquels l'eau ſe briſe avec beaucoup d'écume. Il porta de-là au Nord-Oueſt, pour éviter le Courant qui alloit au Sud. Le 7, il ſe crut à vingt-huit ou trente lieuës de Tonan. [Mais il reconnut le lendemain ſon erreur,] à la vûe [d'une Iſle ronde, ſituée à l'Eſt, &] de pluſieurs autres Iſles qu'il découvrit à cinq ou ſix lieuës vers l'Oueſt. [Depuis le 3, il avoit parcouru, ſuivant ſon Calcul 51 lieuës Nord-Nord-Eſt. Alors il fut obligé d'avancer du côté Nord-Oueſt, & il vit quatre autres petites Iſles ſtériles. Enſuite] ayant repris au Nord quart à l'Eſt, il eut, à quatre ou cinq lieuës Eſt quart au Sud, la vûe d'une Iſle qui préſente trois Collines rondes, de la forme d'un pain de ſucre. Vers le ſoir il vit celle d'Uſzideke, qui s'éleve comme en deux parties au Nord-Eſt, mais qui eſt fort platte du côté oppoſé. Le lendemain, à douze lieuës Nord-Eſt & Sud-Oueſt d'Uſzideke, il découvrit Amaxay, ou Legue, & ſix grandes Iſles qui ſont ſur une même ligne. Amaxay en a un grand nombre de petites au long de ſes Côtes. Un peu plus loin à l'Eſt, les Anglois virent pleinement la haute terre de l'Iſle, qui eſt nommée Xima dans les Cartes, mais que les Habitans appellent Mashma.

Barques Japonoiſes.

LE 10, à neuf heures du matin, en s'approchant de la terre qui ne leur avoit paru qu'à dix lieuës, au lever du Soleil, ils virent approcher d'eux quatre grandes Barques de Pêcheurs, dont chacune n'étoit pas moins que de cinq.

KAARTEN van CHINA, van PEKIN tot CANTON.

Digitized by Google

Digitized by Google

cinq ou six tonneaux, avec quatre Rameurs de chaque côté. A l'aide des Indiens qu'ils avoient amenés pour Interprétes, ils apprirent enfin qu'ils étoient vis-à-vis le Port de Nangazaqui, & dans les Détroits d'Arima, qui sont formés par l'Isle d'Usizideke. L'ancrage est excellent à l'extrémité septentrionale des Détroits; & du côté oppose on trouve l'entrée de Cochinock. Saris fit marché avec deux Maîtres des Barques Japonoises, pour lui servir de Pilotes jusqu'à Firando, qui étoit encore à trente lieuës. Une des quatre Barques appartenoit aux Portugais de Nangazaqui; & l'équipage, qui étoit converti depuis peu au Christianisme, avoit suivi le Vaisseau Anglois, dans l'opinion qu'il arrivoit de Macao. Mais reconnoissant sa mépriſe, il se hâta de porter cette nouvelle à ses Maîtres.

Saris. 1613. Les Anglois arrivent devant Nangazaqui.

(n) Les deux Pilotes Japonois portérent Nord quart à l'Oueſt avec un vent si favorable, que le 11 de Juin après-midi, on jetta l'ancre à une lieuë de Firando. Il fut impossible de s'avancer plus loin, parce qu'on arrivoit à la fin de la marée. Mais on n'y fut pas long-tems sans voir arriver à bord le vieux Roi de l'Isle, Foyne Sama, avec Tone Sama son neveu, qui gouvernoit sous son autorité. Ils étoient accompagnés de quarante Barques, ou petites Galères, les unes conduites par dix Rameurs, d'autres par un plus grand nombre. Lorsqu'ils se furent approchés du Vaisseau, le Roi donna ordre au cortège de demeurer à quelque distance, & montant à bord avec son seul neveu, il salua Saris à la mode du Pays. Cette salutation consiste à quitter d'abord leurs sandales, ensuite à frapper d'une main dans l'autre & à les baisser toutes les deux jusqu'à leurs genoux; après quoi reprenant leurs sandales ils s'avancent à petits pas, en prononçant *augh*, *augh*. Les deux Princes étoient en robe de soye brochée d'or, sous laquelle il avoient une chemise qui leur touchoit la peau, & des haute-chausses fort semblables aux nôtres. Mais ils étoient sans bas. Chacun portoit au côté deux Katans, qui sont les épées du Pays, l'une de la longueur d'une demi-aulne, l'autre moins longue de la moitié. Ils avoient le col nud. Le devant de leur tête étoit razé jusqu'au sommet; & le reste de leurs cheveux, qui étoient fort longs, formoit un nœud par derrière. Ils n'avoient ni bonnet ni turban. L'âge du Roi étoit environ soixante-douze ans, & celui de son neveu vingt-quatre. Pour unique escorte, en montant à bord, ils étoient accompagnés chacun d'un Officier, qui avoit le commandement de leurs Esclaves.

Ils se rendent à Firando.

Visite que Saris reçoit du Roy.

Salutation & habillement de ce Prince.

Saris les conduisit dans la chambre de Pouppe, où sur l'avis qu'il avoit reçu de leur visite, il avoit fait préparer un somptueux festin, avec un concert, qui parut les amuser beaucoup. Il présenta au Roi les Lettres de Sa Majesté Britannique. Elles furent reçues de ce Prince avec de grandes marques de satisfaction; mais il remit à les ouvrir au retour d'*Ange*, dont il vouloit se servir pour Interprète. Ange, qui signifie Pilote en Langue Japonoise, étoit un Anglois, nommé William Adams, qui étant venu au Japon par la Mer du Sud dans un Navire Hollandois, avoit pris occasion d'une révolte des Matelots pour demeurer dans ces Isles, où il étoit depuis douze ans. [Les Lettres qu'il avoit trouvé le moyen d'écrire aux Facteurs Anglois de

William Adams, Anglois établi au Japon depuis douze ans.

(n) La 8e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS. 1613.

de Bantam, avoient été le principal aiguillon qui avoit fait entreprendre ce voyage à Saris,] Il étoit alors à près de trois cens lieuës de Firando, [ſans que l'Auteur nous apprenne ici où il pouvoit être (o) dans un ſi grand éloignement.]

Empreſſement des Japonois à voir le Vaiſſeau.

APRÈS avoir paſſé plus d'une heure ſur le Vaiſſeau, le Roi rentra dans ſa Galère, & retourna au Rivage; mais toute la nobleſſe qui l'avoit accompagné voulut viſiter auſſi les Anglois. La plûpart des Seigneurs Japonois portoient avec eux quelque préſent de gibier ou de venaiſon, & Saris s'efforça d'abord de répondre à leurs politeſſes; mais les Soldats ſe préſentant à leur tour, par un ſimple mouvement de curioſité, il fut bientôt ſi fatigué de cette multitude de viſites, qu'il envoya prier le Roi de l'en délivrer. Un des principaux Officiers de la garde vint auſſi-tôt à bord, avec ordre d'y demeurer, pour mettre les Anglois à couvert de toutes ſortes d'inſulte. Il ſe fit dans la Ville une proclamation dans la même vûe. La nuit ſuivante, Henrick Brouwer, Chef du Comptoir Hollandois de Firando, rendit une viſite à Saris, ou plûtôt chercha l'occaſion d'apprendre ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & les Anglois. Mais, déguiſant ſa jalouſie ſous de grandes apparences de civilité & de zéle, il leur promit d'écrire le lendemain à William Adams, pour l'informer de leur arrivée. En effet, leur ayant tenu parole, ſa lettre fut envoyée par le Roi à Oſakkag premier Port du pays, où William Adams étoit à voyager. L'Auteur le nomme ici *Edoo*, ſi l'on ne veut que ce ſoit une erreur, & qu'on doive lire (p) Jedo. [Il donna auſſi avis à l'Empereur des raiſons qui les avoient amenés dans ſes états.]

LES Japonois ne laiſſérent manquer aucune ſorte de rafraîchiſſemens au Vaiſſeau de Saris. Les bêtes fauves & le poiſſon y étoient portés en ſi grande abondance, que ne pouvant être qu'à très-bon marché, [les gens de l'Equipage ſe faiſoient un amuſement continuel de traiter ceux de qui ils les achetoient.] Comme ils n'avoient pas ceſſé de demeurer à l'ancre dans leur première ſtation, le Roi leur envoya un jour 60 Barques bien équipées, pour les amener dans la Rade. Saris, un peu allarmé de cette multitude, alloit les faire prier de ne pas s'approcher trop de ſon Bord; mais le Roi qui étoit à leur tête, fit ſigne de ſon mouchoir au plus grand nombre de ne pas s'avancer; & montant lui-même à bord, il dit au Général qu'elles étoient venues par ſon ordre, pour aider le Vaiſſeau à paſſer une pointe que la marée rendoit fort dangereuſe. En effet, l'eau ſe trouva ſi forte, que malgré le vent, qui étoit favorable, on auroit été pouſſé ſur les rocs de la pointe, ſi l'on n'eût accepté le ſecours des Barques pour tirer le Vaiſſeau à force de rames. Pendant ce travail le Roi étoit à déjeûner avec Saris, qui voulut récompenſer les Japonois de leur peine; mais ce Prince leur défendit de rien prendre des Anglois pour un ſervice d'amitié. On mouilla devant Firando, ſur cinq braſſes d'un fond bourbeux, ſi près du Rivage qu'on pouvoit par-

Les Anglois entrent dans le Port.

(o) On a lieu d'être ſurpris de cette addition du Traducteur, puiſqu'il eſt dit expreſſément dans l'Original que William Adams étoit alors à Edoo, qu'on nomme autrement Yedo & Jedo. R. d. T.

(p) Voilà donc le Traducteur qui reconnoît ce qui a été dit dans la note précédente; c'eſt que William Adams étoit à Edoo: mais cependant il a mal rendu ce paſſage; car l'Original dit que la lettre de Brouwer fut d'abord envoyée à Oſakkag, ou Oſakkay, premier Port de l'Iſle; & qu'enſuite elle fut expédiée par la poſte juſqu'à Edoo, ou Jedo. R. d. E.

Digitized by Google

parler aux Habitans dans leurs maiſons. Saris ſalua la Ville de neuf coups de canon, auxquels les Japonois ne purent répondre faute d'artillerie. Firando eſt ſans canon & ſans Fort. La ſeule défenſe conſiſte dans quelques barricades, qui ſeroient à peine capables de réſiſter à la mouſqueterie. Saris. 1613.

A ſi peu de diſtance de la Ville, on fut plus expoſé que jamais aux viſites continuelles de la Nobleſſe & du Peuple. [On eut entr'autres celle de deux Seigneurs dont l'un s'appelloit Nobuſane, & l'autre Simmadone: comme ils étoient d'un rang très diſtingué, on les traita avec tous les égards poſſibles. A leur départ l'un reſta à bord, juſqu'à ce que l'autre fut à terre. Leurs enfans & les principales perſonnes de leur ſuite ſe retirèrent en obſervant la même cérémonie.] Quoiqu'on ne reçût que les plus diſtingués, on ne pouvoit empêcher qu'il n'y eût ſans ceſſe autour du Vaiſſeau un grand nombre de Barques, remplies de toutes ſortes de gens qui conſidéroient avec admiration la proue & la pouppe. Saris ne ſe fit pas preſſer pour accorder à pluſieurs femmes de condition la liberté de venir le viſiter dans ſa chambre. Il y avoit un tableau de Venus & de Cupidon, dans un état aſſez libre. Les Dames Japonoiſes, qui avoient été converties au Chriſtianiſme par les Jéſuites Portugais, ſe jettèrent à genoux pour faire leurs dévotions devant cette peinture, [qu'elles prirent pour un portrait de la Vierge Marie, & de l'Enfant Jeſus,] ſans que les Anglois ôſaſſent les avertir de leur erreur, dans la crainte de ſe faire reconnoître pour ennemis de ce culte, & par conſéquent des Jéſuites (q). Le Roi voulut procurer le même ſpectacle à ſes femmes. Il vint à bord avec ſes quatre favorites, qui étoient vêtues de pluſieurs robes de ſoye fort légères, tellement paſſées l'une ſur l'autre qu'on pouvoit les diſtinguer toutes, & liées avec un ruban vers la ceinture. Elles avoient les jambes nues, mais elles portoient aux pieds une ſorte de demi-ſandale, liée auſſi avec un ruban de ſoye, qui montoit par pluſieurs tours au-deſſus de la cheville. Leurs cheveux, qu'elles avoient noirs & fort longs, étoient noués galamment ſur leur tête. Il ne manquoit rien à leur taille, à la beauté de leurs traits, ni même à la blancheur de leur peau; mais n'ayant aucun teint naturel, elles y ſuppléent par l'art. Communément les femmes ſont fort petites au Japon, extrémement graſſes, & d'une politeſſe, qui fait l'admiration des Européens. Elles ſavent faire les diſtinctions du rang, de l'âge & des qualités. Le Roi parut ſouhaiter que Saris & l'Interpréte fuſſent les ſeuls qui demeuraſſent dans la chambre de pouppe avec lui & ſes femmes. Cet Interpréte, que les Anglois avoient amené de Bantam, étoit né au Japon; & ſçachant le Malayen, il répétoit à Saris dans cette langue, ce que le Roi lui avoit dit en Japonois. Les femmes du Roi parurent d'abord un peu réſervées; mais à la prière de ce Prince elles prirent un air plus libre & plus gai. Elles chantèrent diverſes chanſons, elles jouèrent de certains inſtrumens qui reſſemblent beaucoup au luth de l'Europe; mais qui, avec le même ventre, ont le col plus long & ne ſont montés que de quatre cordes. Elles touchoient fort agilement les cordes avec les doigts de la main gauche, tandis que de la main droite elles les frappoient d'un petit bâton d'yvoire. Cet éxercice paroiſſoit leur plaire beaucoup, Elles battoient la meſure.

Redoublement de viſites.

Femmes Japonoiſes; leur habillement & leur figure.

Elles chantent & jouent des inſtrumens.

(q) *Angl.* Sans qu'elles ôſaſſent s'avouër Chrétiennes, qu'à voye baſſe, pour n'être pas entendues des perſonnes qui les accompagnoient, & qui n'étoient pas dans les mêmes ſentimens. R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1613. Muſique Japonoiſe.

ſure. Elles chantoient & jouoient ſur un livre où les airs étoient notés en lignes & en eſpaces, à peu près comme notre muſique de l'Europe. Saris leur fit une réception fort galante, & leur offrit pluſieurs bijoux, qui ſe trouvoient entre ſes marchandiſes. Enſuite il prit cette occaſion pour demander au Roi une Maiſon dans la Ville. Elle lui fut accordée ſans objection. Le Roi prit, à ſon départ, deux Facteurs, auxquels il fit voir, en rentrant dans la Ville, deux ou trois Maiſons dont il leur laiſſa le choix, après avoir ordonné aux propriétaires de s'accommoder avec les Anglois pour le prix.

Festin que le Roi de Firando donne aux Anglois.

LE 13, Saris deſcendit au Rivage, accompagné de ſes Officiers & de ſes Marchands, avec les préſens qu'il deſtinoit au Roi, & qui montoient à la valeur de cent quarante livres ſterling. Il fut reçû avec des marques extraordinaires d'eſtime & d'affection, traité avec toutes ſortes de gibier & de fruits, & réjoui par une infinité d'amuſemens. Au milieu du feſtin, le Roi ſe fit donner une coupe, qui avoit été apportée entre les préſens. Quoiqu'elle ne tînt pas moins d'une pinte & demie, il la fit remplir du vin de ſon pays, qui eſt une diſtillation de ris auſſi forte que l'eau-de-vie de France, & déclarant au Général Anglois qu'il falloit la vuider à l'honneur du Roi d'Angleterre, il en donna l'éxemple, que Saris s'empreſſa d'imiter. Enſuite faiſant paſſer la coupe dans une ſale voiſine, où les Nobles étoient à dîner avec les Facteurs Anglois, il donna ordre qu'elle y fût vuidée à la ronde. Les Japonois mangent à terre, aſſis ſur des nattes, & les jambes croiſées à la manière des Turcs. Mais ces nattes étoient richement bordées; les unes de drap d'or, d'autres de velours, de ſatin & de damas. [Les deux jours ſuivans furent employés à préparer & à faire des préſens.]

Saris prend une maiſon à Firando.

LE 16, Saris convint du prix d'une Maiſon avec le Capitaine du quartier Chinois, dont le nom étoit Andaſſi, pour la ſomme de quatre-vingt-quinze piéces de huit, pendant la Mouſſon, c'eſt-à-dire, l'eſpace de ſix mois. Andaſſi s'engageoit, non-ſeulement à fournir aux Anglois le logement qu'ils avoient déja choiſi, mais à l'entretenir de nattes & des autres commodités du pays, en leur laiſſant la liberté d'y faire, à leurs propres frais, les changemens qui leur ſeroient convenables. Le jour de ce traité, il vint ſur le Vaiſſeau une ſi prodigieuſe foule de peuple, que Saris fut obligé de faire demander des ordres au Roi pour ſa tranquillité: on lui avoit dérobé quantité de choſes; mais ſes ſoupçons tombèrent plus ſur ſes gens que ſur les Japonois. Le même jour, on vit revenir de l'Iſle de Xima, ou Mashma, un Flamand qui s'y étoit rendu dans une Barque du pays, avec quelques bales de draps, du poivre, & des dents d'élephans. Quoiqu'il revînt ſans aucun reſte de ces marchandiſes, il affecta de ſe plaindre beaucoup des diſgraces qu'il avoit eſſuyées, en faiſant entendre que ſa petite cargaiſon avoit été moins vendue que pillée; mais l'Interpréte des Anglois apprit des Matelots qui l'avoient conduit, qu'il avoit échangé fort avantageuſement ſes marchandiſes pour des lingots d'argent, & que les Hollandois vouloient cacher à Saris cette heureuſe eſpéce de commerce.

Artifices des Hollandois.

LE Roi de Firando avoit promis de procurer aux Anglois de nouveaux amuſemens ſur leur Vaiſſeau. Il s'y rendit le 21, avec une troupe de femmes, arrivées nouvellement dans la Ville pour y repréſenter des comédies, à peu près comme nos Comédiens d'Europe, qui courent de Villes en Villes pour le divertiſſement des Provinces. Elles étoient fournies d'habits & de décorations

Comédiennes Japonoiſes.

Digitized by Google

corations conformes à leurs Piéces, dont les ſujets étoient des avantures de guerre ou d'amour. Ces femmes dépendent d'un ſeul homme, dont elles ſont eſclaves, & qui les envoye dans divers Cantons, avec défenſe, ſous peine de mort, d'éxiger plus que le prix qui leur eſt fixé pour les plaiſirs qu'elles donnent au Public. Leur état, quoique propre à les faire mener une vie douce & aiſée, paſſe pour infâme. Après avoir vêcu dans la meilleure compagnie, & ſervi même de Maîtreſſes aux premiers Seigneurs du Japon, qui les préfèrent quelquefois à d'honnêtes-femmes, on leur met après leur mort une bride de paille dans la bouche, avec laquelle on les traîne ignominieuſement dans les ruës, & l'on abandonne enſuite leurs cadavres ſur un fumier, aux chiens & aux oiſeaux de proye. Saris 1613.

Le 23, on apprit à Firando qu'il étoit arrivé à Nangazaqui, deux Joncs Chinois chargés de ſucre, malgré les rigoureuſes défenſes de l'Empereur de la Chine, qui avoit condamné nouvellement au dernier ſupplice cinq mille perſonnes & confiſqué tous leurs biens, pour avoir éxercé le commerce étranger contre ſes ordres. Les Marchands des deux Joncs avoient corrompu par leurs préſens divers Officiers de la Côte, ſucceſſeurs de ceux mêmes, qui avoient été enveloppés dans la Sentence de l'Empereur. Rigueur à la Chine pour le commerce étranger.

Le 29, il arriva au même Port un Jonc de Siam, chargé de Hollandois qui apportoient au Japon du bois du Brézil & des peaux de différentes ſortes. Saris apprit avec étonnement qu'ils prenoient le nom d'Anglois, & que les Marchands de la même Nation étoient depuis long-tems dans cet uſage; non que les Anglois fuſſent dans une réputation fort glorieuſe au Japon, car les Portugais n'avoient pas manqué de les y faire connoître comme des Pyrates & des Ennemis de la Religion Romaine; mais ils y étoient regardés comme des guerriers redoutables, ſur-tout depuis qu'un ſeul Vaiſſeau Anglois s'étoit rendu maître de pluſieurs Navires Eſpagnols aux environs des Philippines. Le bruit de cet événement s'étoit répandu dans les Iſles du Japon. Il y avoit été célébré par une chanſon, qui portoit le nom de *Krofonia*, & que Saris prit plaiſir à ſe faire répéter. Les Japonois la chantoient avec des geſticulations effrayantes, qui faiſoient aſſez d'impreſſion ſur les enfans & les femmes, pour leur donner une idée terrible du courage des Anglois; [de la même manière qu'autrefois en France, on intimidoit les gens par le ſeul nom du Lord Talbot. Les Hollandois prennent le nom d'Anglois.

Le 1 de Juillet, il arriva que deux d'entr'eux prirent querelle & furent ſur le point de s'aller battre; ce qui les auroit tous jetté dans un très grand danger; car la loi du Pays ordonne qu'un Homme qui prendra des armes par un mouvement de colère, ſoit mis en pièces ſur le champ, quoiqu'il n'en ait fait aucun uſage; & que s'il en a bleſſé tant ſoit peu quelqu'un, non-ſeulement lui, mais encore toute ſa famille ſoit miſe à mort].

Le 2, Saris s'établit enfin dans ſa Maiſon de Firando. Il y mit vingt-ſix hommes, aſſez armés pour ſe défendre dans les occaſions de ſurpriſe, mais trop peu pour inſpirer de la défiance au Roi & de la frayeur aux Habitans. A ſon arrivée, il trouva que les Hollandois avoient beaucoup diminué le prix de leurs draps, dans la vûe apparemment de s'en défaire avant que les Anglois en euſſent fait décharger. Il ſe procura une conférence avec Brouwer, Chef de leur Comptoir, pour lui repréſenter que c'étoit faire un tort égal aux deux Nations, & lui propoſer de convenir d'un prix fixe & conſtant.

SARIS. 1613. tant. Brouwer parut consentir à cette proposition. Mais dès le même soir, il fit déclarer aux Anglois qu'il n'avoit pas reçû de ſes Maîtres le pouvoir de faire des traités. Le lendemain, il embarqua une groſſe quantité de draps pour différentes Iſles, avec ordre à ſes Facteurs de s'en tenir à leur diminution.

[LORSQUE les Anglois arrivèrent dans cet endroit; le Poivre non criblé de Bantam, qui coûtoit à Bantam même, une Réale & trois quarts le ſac, valoit dix Tayes le Pikol; chaque Pikol eſt de cent Katis, ce qui fait cent-trente livres, poids d'Angleterre. Un Taye eſt cinq ſchellings. Une Réale de huit n'a cours-là dans les payemens ordinaires, que pour ſept Mas, c'eſt-à-dire trois ſchellings ſix ſols, monnoye d'Angleterre. Car un Mas eſt une Réale de Plata ou d'argent. L'Etain valoit trente Tayes le Pikol; les Dents d'Eléphant, quatre-vingt; le Fer en piéces, ſix; la Poudre, vingt-trois; l'Aloës ſocotorin, ſix Tayes le Kati; un Fuſil, vingt Tayes; les Calicos & autres Marchandiſes de Coromandel & de Guzaratte, n'avoient point de prix fixe, elles ſe vendoient à proportion de leur bonté.]

Le Roi de Goto vient viſiter les Anglois.

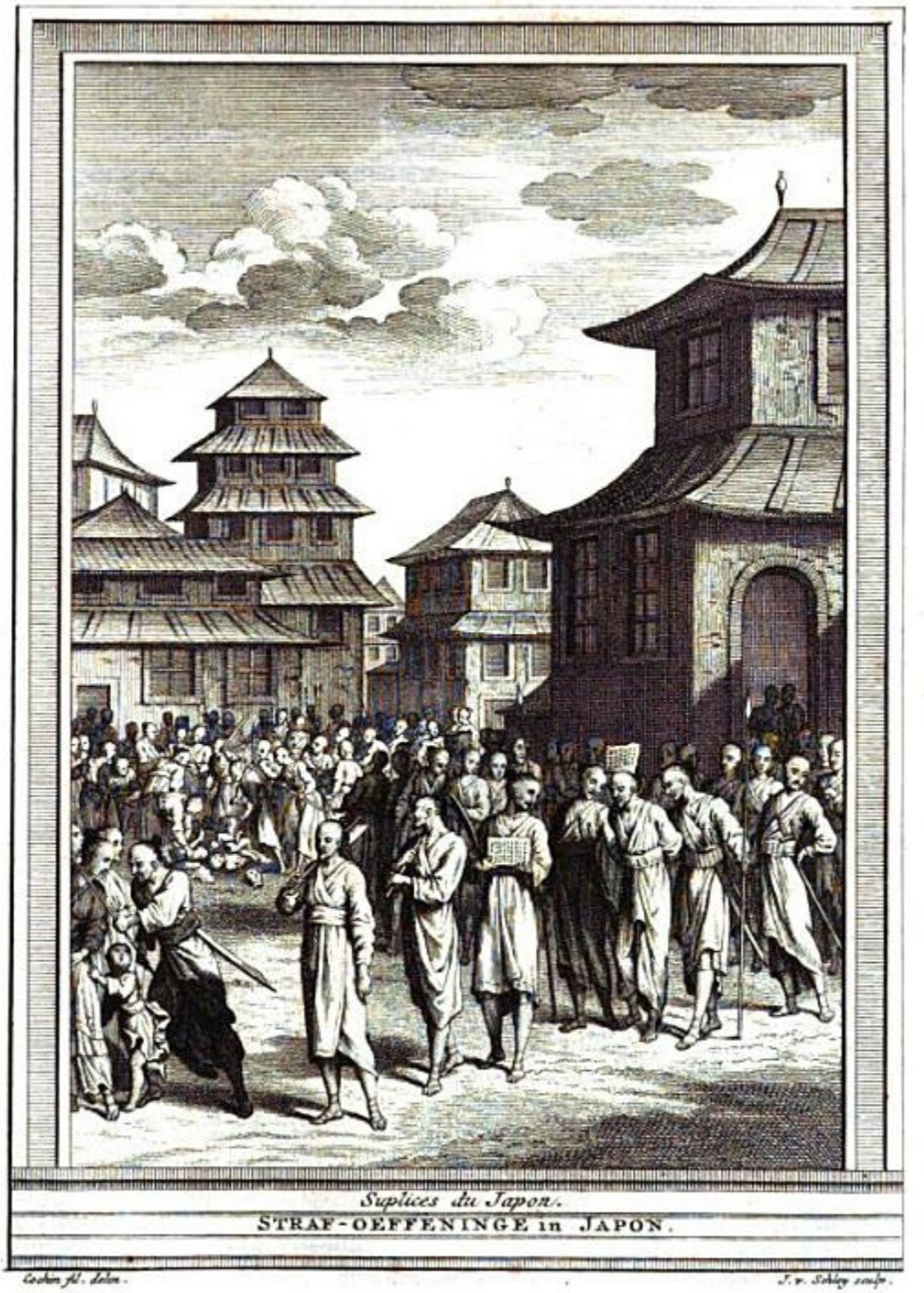
LE 7, le Roi de l'Iſle de Goto, qui n'eſt pas éloignée de Firando, vint rendre une viſite au Roi Toyna (r), ſon parent, & ſon Allié. Il étoit moins amené par l'empreſſement de l'amitié, que par la curioſité de voir le Vaiſſeau Anglois, dont tous les Japonois parloient avec admiration. Toyne fit prier le Général de recevoir civilement un Prince dont la ſatisfaction lui étoit chère. Les Anglois reçurent ordre à bord, de ne rien ménager pour rendre la fête éclatante. Ils traitèrent le Roi de Goto avec autant de pompe & de reſpect qu'ils en auroient employé pour faire honneur à leur propre Souverain. L'artillerie fut déchargée pluſieurs fois, [le Vaiſſeau paré de rideaux & de tapis magnifiques, tous les Matelots vêtus galamment, & le feſtin digne d'une Fête royale. Saris, qui avoit l'art de joindre beaucoup de grace à ſes civilités,] cauſa tant de plaiſir & d'admiration aux deux Rois, que celui de Goto, dans le mouvement de ſa reconnoiſſance, le preſſa de venir lui-même ou d'envoyer quelques Anglois dans ſon Iſle.

Exécution de trois criminels, & forme de ces châtimens au Japon.

LE 8, l'exécution de trois Japonois, deux hommes & une femme, qui avoient été condamnés à mort par la bouche même du Roi Foyne, donna aux Anglois un ſpectacle terrible. Ils n'eurent d'abord que la tête coupée. Mais les ſpectateurs s'approchant enſuite pour eſſayer la bonté de leurs katans ou de leurs ſabres, taillèrent les cadavres en piéces; après quoi, plaçant les morceaux l'un ſur l'autre, ils recommencèrent encore cette ſanglante boucherie, pour voir qui couperoit le plus de morceaux à la fois. [Saris ne trouva pas moins d'injuſtice dans la Sentence que de barbarie dans l'éxécution.] La femme, dans l'abſence de ſon mari qui étoit allé faire quelque voyage, avoit donné un rendez-vous aux deux hommes, à différentes heures. Celui qui devoit venir le dernier, trouvant le tems trop long, s'étoit préſenté aſſez tôt pour la ſurprendre avec l'autre; & dans la rage de ſe voir trompé, il s'étoit vangé à coups de ſabre. Le bruit avoit attiré les voiſins, qui s'étoient ſaiſis des trois criminels; & ſans mettre aucune diſtinction entre leur crime, le Roi les avoit condamnés ſur le champ à la mort. Les reſtes des trois cadavres furent abandonnés aux chiens

(r) Le Roi Toyna, eſt le Roi Foyne. R. d. E.

Digitized by Google



Suplices du Japon.

STRAF-OEFFENINGE in JAPON.

Cochin fil. delin. *J. v. Schley sculp.*

Digitized by Google

Digitized by Google

chiens & aux oiſeaux de proye. [Le 10, on éxécuta encore trois hommes dont deux étoient frères, qui avoient enlevé une Femme de Firando, & l'avoient vendue à Nangazaqui il y avoit déja du tems.] Autant que la fin de ces ſpectacles eſt tumultueuſe, autant l'on obſerve d'ordre & de gravité dans les préliminaires. La marche commence par une homme ſeul, qui porte une hache ſur l'épaule. Il eſt ſuivi d'un autre, qui porte une pioche, pour ouvrir la foſſe du coupable, lorſque la Sentence permet qu'il ſoit enterré. Un troiſième porte une petite planche, ſur laquelle le crime & la Sentence ſont gravés. Le quatrième eſt le patient, les mains liées derrière le dos avec une corde de ſoye, & portant ſur la tête une petite bannière de papier, où ſon crime eſt encore écrit en fort gros caractères. Le Bourreau ſuit, le katan au côté, & tenant d'une main le bout de la corde dont le criminel eſt lié. Deux Soldats marchent, la pique à la main, de chaque côté du criminel, & tiennent la tête panchée ſur ſon épaule pour lui ôter toute eſpérance de pouvoir s'échapper. Saris, qui en vit conduire pluſieurs avec ces tragiques cérémonies, admira leur réſolution, & confeſſe qu'en Angleterre même on ne va point à la mort avec cette fermeté. Il en vit éxécuter un pour avoir volé un ſac de ris qui ne valoit pas plus de trente ſols, [dans la maiſon de ſon Voiſin, pendant qu'elle étoit en feu.] [Le vol eſt commun au Japon, mais il n'eſt puni nulle-part ſi ſévèrement.] Saris. 1613.

[Le 11, trois Joncs Chinois, chargés de ſoye, arrivèrent à Nangazaqui. Le 19, le Roi Foyne (*s*) pria Saris de lui donner une piéce de Serpillière: on la lui envoya; & auſſi-tôt il s'en fit faire un juſteau-corps, que malgré ſa qualité & ſon grand âge, il portoit appliqué immédiatement ſur ſa peau; le reſte de la piéce fut employé à des mouchoirs dont il ſe ſervit tous les jours. Le 20, il arriva encore à Nangazaqui un Jonc de la Cochin-Chine, chargé de ſoye, & de très beau Benjoin.]

Le 29, William Adams, qu'on attendoit depuis quarante-huit jours, arriva heureuſement à Firando, après avoir employé dix-ſept jours à venir de Sorongo. Dans les entretiens qu'il eut avec Saris ſur les intérêts du commerce, il lui dit que les conjonctures n'étoient pas toûjours également favorables, mais qu'il ne doutoit pas qu'avec un peu d'habileté & de conſtance, les Anglois ne puſſent y trouver leurs avantages, comme d'autres Nations qui les avoient précédés. Il fit d'ailleurs de grands éloges du Pays, pour lequel il ſembloit avoir pris beaucoup d'affection.

Arrivée de William Adams.

Le 13 au matin, un des Gouverneurs du jeune Prince fut coupé en piéces par l'ordre du Roi, pour avoir entretenu un commerce trop familier avec ſa propre mère. Un Eſclave du coupable eut le même ſort que ſon Maître, pour avoir entrepris de le défendre. Le même jour, quelques Eſpagnols, arrivés à Firando, vinrent prier Saris de leur accorder le paſſage juſqu'à Bantam. Ils étoient de l'Equipage d'un Amiral d'Eſpagne, qui avoit été envoyé l'année précédente pour tenter de nouvelles découvertes au Nord du Japon. Pendant le ſéjour que leur Vaiſſeau étoit obligé de faire à Jedo, pour attendre la Mouſſon qui commence à la fin de May, ils s'étoient révoltés contre leur Chef; &

Crime & ſupplice d'un Gouverneur.

Eſpagnols qui abandonnent leur Amiral.

(*s*) L'Auteur de la Relation remarque que ce Prince paſſoit pour un des meilleurs Soldats qu'il y eut dans tout le Japon, à cauſe de la bravoure qu'il avoit témoignée, & des heureux ſuccès qu'il avoit eu dans les Guerres de Corée.

SARIS. 1613. & l'ayant abandonné avec la dernière perfidie, ils cherchoient à ſe rapprocher de l'Europe. Mais Saris leur déclara, que ne pouvant prendre plus de confiance que d'eſtime pour des gens de leur caractère, il n'étoit pas diſpoſé à les recevoir.

LE deſſein des Anglois, tel qu'ils l'avoient communiqué au Roi de Firando, étant de ſe rendre à la Cour de l'Empereur du Japon, ils convinrent avec le Roi, des préſens qu'ils devoient offrir à ce grand Monarque & à ſes principaux Officiers, du nombre d'hommes qu'ils devoient envoyer à Méaco, & des préparatifs qui convenoient à leur députation. Les préſens furent bornés aux ſommes ſuivantes, [ſans que l'Auteur nous apprenne ſi c'étoit en argent monnoyé, ou en valeur de marchandiſes.]

Préſens deſtinés à l'Empereur du Japon.

	liv. ſterl.	ſchel.	ſols.
Pour l'Empereur Ogoxoſama	87	7	6
Pour Xongoſama, fils de l'Empereur	43	15	0
Pour Kodskedona, Sécretaire d'Etat	15	17	6
Pour Saddadona, fils du Sécretaire (*t*)	14	3	4
Pour Jhokora, Juge de Meaco	4	10	6
Pour Fongo-Dona, Amiral d'Orongo	3	10	0
Pour Goto-Shoravero, Maître de la Monnoye	11	0	0

[CE détail n'a de curieux que le nom de l'Empereur & ceux de ſes principaux Miniſtres, car il n'eſt pas fait pour donner une haute idée de l'Ambaſſade Angloiſe.] Cependant (*v*) le Roi Foyne, qui avoit pris beaucoup d'affection pour Saris, lui fit préparer une belle Galère, avec vingt-cinq Rameurs de chaque côté, & ſoixante autres Japonois pour cortége. Elle fut ornée fort galamment. Dix Anglois, choiſis pour accompagner Saris, s'équipèrent particulièrement de ce qu'ils avoient de plus riche. Ils partirent le 2 du mois d'Août, & Saris nous a laiſſé une Relation fort éxacte de ce voyage.

Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur.

ILS paſſèrent entre pluſieurs Iſles, dont la plûpart leur parurent extrêmement peuplées, & remplies de fort belles Villes. Celle qui ſe nomme Fukkate, eſt défendue par un Château de pierres de taille, mais ſans artillerie & ſans garniſon; ce qui parut d'autant plus étrange à Saris, que l'ayant obſervé de près, il le trouva bien entretenu, avec un foſſé profond de cinq braſſes, & trois fois (*x*) plus large, un pont-levis & pluſieurs guérites. On fut obligé de relâcher au Port de Fukkate, parce que le vent & la marée l'emportoient ſur les efforts des Rameurs. La Ville ne parut pas moins grande à Saris, que celle de Londres, conſidérée dans l'enceinte de ſes murs. [Elle eſt bien bâtie, & les rues ſont ſi droites qu'on peut voir d'un bout à l'autre.] Elle eſt plus peuplée qu'on ne peut ſe l'imaginer, & les Habitans en ſont fort civils. Cependant les enfans & la vile populace s'aſſemblèrent autour des Anglois & des

Fukkate, grande Ville.

(*t*) *Angl.* Sécretaire du Fils de l'Empereur. R. d. E.

(*v*) La 9e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(*x*) *Angl.* deux fois. R. d. E.

Digitized by Google

des Japonois de la Galère, en criant avec un bruit épouvantable, *Koré, koré, kokoré, waré*, c'eſt-à-dire, *Coréens, cœurs perfides.* On fut expoſé au même traitement dans toutes les Villes où la Galère relâcha, & dans quelques-unes on eſſuya quelques volées de pierres, ſans y trouver d'autre reméde que de paſſer en ſilence. Au long de toute cette Côte, juſqu'à la Ville d'Ozaka, Saris remarqua un grand nombre de femmes qui habitent ſur l'eau, dans des Barques, avec leurs enfans, tandis que les maris s'occupent ſur le rivage à diverſes ſortes de travail, [comme cela ſe voit ſouvent en Hollande.] L'occupation des femmes eſt de pêcher du poiſſon en plongeant juſqu'à ſept ou huit braſſes de profondeur. Mais cet éxercice leur rend les yeux auſſi rouges que du ſang, & leur profeſſion ſe reconnoît à cette marque. On mit deux jours depuis Firando juſqu'à Fukkate. A dix ou douze lieuës, dans le Détroit de Xemina Seki, les Anglois obſervèrent une grande Ville, près de laquelle ils virent à l'ancre un Jonc de neuf cens ou mille tonneaux, revêtu de plaques de fer, avec une garde pour le garantir du feu & de toutes ſortes d'accidens. Il étoit fort bien conſtruit, à peu-près comme on nous repréſente l'Arche de Noé. Les Japonois dirent à Saris qu'il étoit deſtiné à tranſporter des Soldats dans les Iſles, lorſqu'on étoit ſurpris par la guerre ou par quelque révolte.

Saris. 1613.

Jonc de mille tonneaux.

Après qu'on eut paſſé les Détroits, il ne ſe préſenta rien d'extraordinaire juſqu'aux environs d'Ozaka, où l'on arriva le 27 d'Août. La Galère ne pouvant s'approcher de la Ville, il vint à ſa rencontre une Barque légere, qui apportoit le Maître de la maiſon où les Anglois devoient être reçus à leur arrivée. Il leur préſenta des rafraîchiſſemens de vin & de fruits. Pour remonter le fleuve, la Barque fut tirée par des Matelots, avec une corde attachée au ſommet d'un mât. Ozaka eſt une Ville de la même grandeur que Fukkate. Elle a pluſieurs ponts de bois, ſur une rivière qui n'eſt pas moins large que la Tamiſe. Ses maiſons ne ſont pas également belles, mais il s'en trouve pluſieurs d'une beauté extraordinaire. Ozaka eſt un des principaux Ports du Japon. Son Château eſt d'une grandeur conſidérable, fortifié par de larges & profonds foſſés, avec pluſieurs ponts-levis à chaque porte. Les murailles ont douze ou quinze pieds d'épaiſſeur, avec des ouvertures par intervalles pour lancer des fléches, des dards & des pierres. Elles ſont de belles pierres de taille, & ſoûtenues par un large rampart. Chaque pierre eſt taillée ſi éxactement pour remplir ſa place, que ſans aucun beſoin de ciment, un peu de terre ſuffit pour remplir les jointures.

Ozaka, grande Ville du Japon.

Ce Château étoit la demeure de Ticoſama, Fils du dernier Empereur, qui ſe trouvant dans l'enfance à la mort de ſon Père, avoit été laiſſé ſous la tutelle de quatre Seigneurs, dont Ogoxoſama étoit le Chef. L'ambition de régner leur avoit bientôt fait violer tous les droits; mais Ogoxoſama, feignant de prendre les armes en faveur du jeune Prince, avoit défait ſes trois rivaux dans pluſieurs batailles. Il en avoit tué deux, & forcé le troiſiéme de chercher ſon ſalut par la fuite. Enfin lorſqu'il s'étoit vû ſans concurrent, il s'étoit fait proclamer Empereur, à l'extrême étonnement de ceux qui ne l'avoient pas ſoupçonné de cette vûe; & s'étant ſaiſi du légitime héritier de la Couronne, il l'avoit marié à ſa fille, comme le ſeul moyen dont on pût eſpérer une parfaite reconciliation. Mais il avoit confiné les deux jeunes époux dans le Château d'Ozaka, & placé près d'eux, pour Garde continuelle,

Uſurpation de l'Empire par Ogoxoſama.

SARIS. 1613.

tinuelle, un certain nombre de jeunes gens qu'il avoit fait élever depuis le berceau, dans un dévouement abſolu à toutes ſes volontés. Ainſi n'ignorant pas les démarches & les plus ſecrettes penſées du Prince, il gouvernoit l'Empire avec une parfaite ſécurité.

Ville de Sakay.

VIS-à-vis d'Ozaka, de l'autre côté de la rivière, on découvre une autre Ville, nommée Sakay, qui eſt fort inférieure en étendue, mais qui entretient un grand commerce avec les Iſles voiſines.

Ville de Fuchimi & ſa garniſon.

LE 28, après avoir laiſſé, à quelques Négocians d'Ozaka, des eſſais de marchandiſes & leur prix, Saris partit ſur une Barque pour Fuchimi, où il arriva le 29. Cette Ville, qui eſt fortifiée ſuivant la méthode du Pays, a pour ſa garde trois mille Soldats, que l'Empereur y entretient dans la ſeule vûe de tenir en reſpect Ozaka & Meaco. On renouvelloit la Garniſon à l'arrivée des Anglois. Ils virent ſortir les vieilles Bandes, & les nouvelles prendre leur place. Elles marchoient ſur cinq hommes de front & dix de hauteur. A chaque diviſion, elles avoient un Officier, [nommé Capitaine de cinquante,] qui les entretenoit dans un ordre éxact. La première étoit armée de *Calivers*, car les Japonois n'ont pas de mouſquets & n'en veulent pas prendre l'uſage. La ſeconde l'étoit de piques; la troiſième de katans, ou de ſabres, & de targettes; la quatriéme d'arcs & de fléches; la dernière, d'une ſorte de bâtons ou de crocs garnis de fer, qui ſe nomment dans le Pays Waggadashes. Ces cinq diviſions, avec leurs différentes armes, formoient une Compagnie, après laquelle une autre ſuivoit dans le même ordre. Mais il n'y avoit ni enſeignes, ni tambours, ni trompettes, ni d'autres inſtrumens de guerre. La première file des katans avoit des fourreaux d'argent; & la dernière, des fourreaux d'or [ou dorés.] Toutes les Compagnies n'étoient pas compoſées du même nombre d'hommes. L'une étoit de cinq cens, une autre de trois cens, & les autres de deux cens cinquante. Au milieu de chacune, trois chevaux en bride & en ſelle richement caparaçonnés, avec les houſſes de velours brodé ou de pelleterie précieuſe, étoient conduits chacun par trois Eſclaves, qui les tenoient avec des longes de ſoye. Les Capitaines marchoient à cheval, à la queuë de chaque Troupe, mais les jambes croiſées ſur deux paniers, où leur lit & le reſte de leur bagage étoit renfermé. Les plus vieux avoient derrière eux une ſorte de doſſier, contre lequel ils étoient appuyés dans une poſture aſſez commode. Saris & les Anglois rencontrèrent le Commandant de la Garniſon deux jours après avoir vû la première Troupe; car chaque Compagnie marchoit à deux ou trois lieuës de diſtance, pour la commodité des logemens & des vivres. [Celles qui ſuivoient étoient toûjours mieux équipées que celles qui les précédoient; & la dernière étoit la plus belle de toutes.] Le Commandant étoit diſtingué par la richeſſe de ſon équipage. Il prenoit en chemin le divertiſſement de la chaſſe & du vol. Outre ſes chevaux de bagage, il en avoit ſix de main, qui ſurpaſſoient, au jugement de l'Auteur, les plus beaux Genets d'Eſpagne. [Ils étoient de petite taille, & bien-faits; ils avoient la tête fine & étoient pleins de feu.] Son palanquin, de velours cramoiſi, étoit porté devant lui par deux hommes; mais il y en avoit ſix, qui ſe relevoient tour-à-tour pour cet emploi.

Ordre de la Milice Japonoiſe.

Marche du Commandant.

IL régnoit un ſi bel ordre dans la marche de cette petite armée, qu'on n'entendoit parler d'aucune injure ni d'autres ſujets de plainte. Comme chacun payoit pour ſes beſoins, tous les Soldats étoient reçus volontiers dans les

Marche Militaire du Japon.

KRYGS-TOGT der JAPONNERS.

Cochin fil. delin.

J. v. Schley sculp.

Digitized by Google

Digitized by Google

les lieux de leur paſſage. Il n'y a point de Villes ni de Villages ſur les routes publiques qui ne ſoient bien pourvûs de Cuiſiniers, de Traiteurs & d'Auberges, où l'on peut ſe faire ſervir ſur le champ ce que l'on deſire, au prix qu'on y veut employer, [depuis un Sol, juſqu'à deux Schellings par tête.] Les alimens communs dans tout le Pays ſont le ris, de diverſes ſortes, entre leſquels néanmoins le blanc eſt le plus eſtimé; le poiſſon frais ou ſalé; toutes ſortes d'herbes, de pois, de racines; de la volaille, des oiſeaux & du gibier de toute eſpéce, car l'Europe n'a pas d'animaux qui ne ſoient en abondance au Japon. Mais les Japonois n'aiment point la chair des animaux privés. Il ont différentes eſpéces de fromages, & ne font pas de beurre. Ils n'ont pas non plus l'uſage du lait, parce qu'ils le conſidèrent comme du ſang. Leur froment ne le céde point à celui d'Angleterre; mais la couleur en eſt rougeâtre. Ils employent les bœufs & les chevaux à labourer la terre. Les Anglois ne payèrent que trois ſols pour une poule graſſe, & le même prix pour un faiſan. Un excellent cochon de lait ne leur couta que douze ſols; un cochon gras, cinq ſchellings; un bœuf, ſeize; un chevreau, trois; & la livre de ris, un demi-ſol. La boiſſon commune du peuple eſt l'eau pure, qu'ils font un peu chauffer, & qu'ils regardent dans cet état comme un ſouverain préſervatif contre les vers. Leur unique liqueur eſt une diſtillation de ris, qui eſt preſque auſſi forte que l'eau-de-vie de France, & qui reſſemble en couleur au vin de Canarie. Elle n'eſt pas chère. Cependant après avoir tiré la meilleure & la plus forte, ils font encore ſur le marc une liqueur plus foible, qui eſt à l'uſage des Pauvres.

Saris. 1613. Abondance de vivres dans les routes publiques.

Le 30, on fournit à l'Ambaſſade Angloiſe dix-neuf chevaux, aux dépens de l'Empereur, pour tranſporter les préſens à Suragon, avec Saris & ſa ſuite. Outre le cheval qui devoit lui ſervir de monture, il y avoit pour lui un palanquin, & ſix hommes nommés pour le porter. L'Officier, que le Roi de Firando lui avoit donné pour guide, prenoit ſoin, en vertu d'un ordre Impérial, de louër ces porteurs & ces chevaux de Ville en Ville. Il étoit chargé auſſi de la dépenſe & du logement; & ſuivant l'uſage du Pays, le convoy étoit précédé d'un Eſclave à pied, qui couroit la pique à la main.

Saris fait une partie du voyage par terre.

Le voyage dura juſqu'au 6 de Septembre, à quinze ou ſeize lieuës par jour. Cette route eſt la principale du Japon. Les ſoins qu'on a pris pour l'applanir en coupant juſqu'aux montagnes, l'ont rendue fort commode & fort unie. Elle eſt diviſée en lieuës, à chacune deſquelles on a placé des deux côtés une petite pyramide, moins pour avertir de la longueur du chemin, que pour régler le prix des chevaux & des porteurs de louäge, qui n'eſt que d'environ trois ſols pour chaque lieuë. On trouve ſur toute la route une quantité ſurprenante de Voyageurs. Les métairies & les maiſons de campagne ſont en ſi grand nombre, qu'on n'avance point ſans en découvrir de nouvelles. On rencontre une infinité de Villages, pluſieurs grandes Villes & des pontons commodes ſur chaque rivière. Il ſe préſente auſſi des Couvens dans quantité de lieux, ou des temples environnés d'un petit bois, & bâtis, la plûpart, dans les plus agréables parties de chaque Canton. Les Prêtres, qui font le ſervice de la Religion, habitent ces lieux, & n'y manquent pas plus qu'en Europe de toutes les commodités de la vie. Aux environs de chaque Ville, on trouve des croix chargées de criminels qui ont été punis par ce ſupplice. [Le préjugé de cet uſage n'a pas été le moindre obſtacle à la propagation de l'Evangile dans toutes les Iſles du Japon.]

Beauté admirable de la route.

Obſtacle au Chriſtianiſme.

La

SARIS. 1613. Suronga, séjour de l'Empereur.

LA Ville de Suronga où l'Empereur du Japon tenoit sa Cour, est aussi grande que Londres avec tous ses Fauxbourgs. On n'y souffre point d'artisans dans l'intérieur, pour ménager le repos de l'Empereur & des Grands, qui ont leurs Palais au centre de la Ville. Aussi ne trouve-t'on à l'entrée que des boutiques, des magasins, & d'autres lieux de travail, où l'on ne voit paroître que des Marchands & des Ouvriers.

Saris est conduit à l'Audiance.

AUSSI-TÔT que Saris fut logé, il envoya William Adams à la Cour, pour déclarer son arrivée & demander une prompte expédition. On lui répondit qu'il étoit le bien-venu, & qu'après s'être reposé un jour ou deux, il seroit admis à l'Audiance de l'Empereur. Le jour suivant fut employé à préparer les présens & à se procurer de petites tables du pays, avec des parfums, pour s'en faire accompagner suivant l'usage. Le 8, Saris fut conduit dans son palanquin au Château de Suronga, précédé de ses Facteurs, qui portoient les présens. Il passa plusieurs ponts, dont chacun avoit son corps de garde. Ensuite ayant monté un grand escalier de pierres choisies, il vit venir à sa rencontre deux personnages d'une figure fort grave & fort imposante, Kodskedona, Sécretaire de l'Empereur, & Fungondona Amiral, qui l'introduisirent dans une chambre nattée, où ils s'assirent les jambes croisées. Après quelques momens de repos, ils le firent entrer dans une autre chambre qui se nomme en langage du pays, la sale de présence. On y voit le fauteuil, ou le Trône de l'Empereur, qui est de drap d'or, élevé d'environ cinq pieds & fort richement orné, mais sans dais au dessus. Saris & ses Anglois furent avertis de le saluer; après quoi ils furent reconduits dans la première chambre, où ils n'attendirent pas moins d'une heure. Enfin, quelques Officiers de la Cour étant venus annoncer que l'Empereur avoit paru, le Sécretaire & l'Amiral prirent Saris sous les bras & le conduisirent à la sale de présence; mais ils le quittèrent à la porte, en lui faisant signe d'entrer, & sans oser eux-mêmes jetter les yeux dans la sale. L'Auteur observe que les présens, c'est-à-dire, ceux du Roy d'Angleterre & ceux que l'Ambassadeur offroit en son propre nom, suivant l'usage du Pays, avoient été placés sur des nattes, dans la sale d'Audiance, avant l'arrivée de l'Empereur.

Il est traité favorablement.

SARIS accompagné du seul Adams, qui lui servoit d'interpréte, s'avança respectueusement vers le Trône, [où l'Auteur ne nous apprend pas si l'Empereur estoit assis, ni s'il étoit environné d'un nombreux cortège.] Après un compliment fort court, Saris présenta au Monarque du Japon la lettre du Roi d'Angleterre. Il la reçut de sa propre main, & l'ayant portée à son front, il donna ordre à son Interprète qui étoit assis derrière lui, de dire à William Adams, qu'il voyoit les Anglois avec plaisir, & que lorsqu'ils auroient pris deux ou trois jours pour se remettre des fatigues d'un si long voyage, il leur feroit donner la réponse qu'il vouloit faire au Roi leur maître. Ensuite il demanda au Général Anglois s'il n'avoit pas dessein d'aller voir son Fils, qui étoit à *Jedo*. Saris ayant répondu que c'étoit son intention, l'Empereur donna ordre qu'on lui fournît des hommes & des chevaux pour ce voyage. [L'Audiance finit par un signe de tête du Monarque, qui fit connoître aux Anglois qu'il étoit temps de se retirer.] Saris retrouva le Sécretaire & l'Amiral à la porte. Ils le conduisirent jusqu'à l'escalier, où il rentra dans son palanquin pour retourner à son logement.

LE 9, il porta au Sécretaire les présens qui lui étoient destinés. Mais cet Officier

Officier refuſa conſtamment de les recevoir, en proteſtant qu'il étoit lié par une défenſe expreſſe de l'Empereur ſon maître, & qu'il y alloit de ſa tête. Cependant il accepta quelques livres de tablettes d'Aloës, comme un grand reméde pour ſa ſanté. Saris lui remit un Mémoire contenant les articles du commerce. Il y en avoit quatorze; Kodskedona, qui les trouva trop longs, demanda qu'ils fuſſent abrégés, par la ſeule raiſon que les Japonois n'aiment pas les longueurs. Saris. 1613.

Le 10, Adams fut chargé de porter un abrégé des articles au Sécretaire, qui les communiqua auſſi-tôt à l'Empereur. Ce Prince les approuva tous, à l'exception d'un ſeul qui regardoit les Chinois. Les Anglois n'ayant pû obtenir la liberté du commerce à la Chine, Saris demandoit qu'il leur fût permis d'amener dans les Ports du Japon les priſes qu'ils feroient ſur cette Nation, & d'en vendre les marchandiſes aux Japonois. L'Empereur n'avoit marqué d'abord aucun éloignement pour cette propoſition; mais après en avoir conféré avec un Miniſtre de la Chine, qu'il avoit à ſa Cour, il déclara que cet article ne ſeroit jamais accordé. Tous les autres paſſérent ſous le grand ſceau, qui n'eſt pas de cire, comme en Europe, mais qui conſiſte ſeulement dans quelques caractères gravés en couleur rouge. Le Maître de la monnoye ne fit pas les mêmes difficultés que le Sécretaire, pour recevoir les préſens des Anglois; mais il en marqua ſa reconnoiſſance à Saris, en lui envoyant deux robes de taffetas du Japon. Avec l'Intendance de la monnoye, il avoit la qualité de Marchand Impérial, ce qui le mit dans une correſpondance plus étroite avec les Anglois, qui lui communiquèrent divers eſſais de leurs marchandiſes. Il étoit fort eſtimé de l'Empereur; & ce qui augmentoit beaucoup ſon crédit, il s'étoit engagé par un vœu ſolemnel à ſe tuer à la mort de ſon maître, pour ſe délivrer de la douleur de lui ſurvivre.

Réglement des articles du commerce.

Refus d'un article.

(y) L'Equipage qui devoit conduire Saris à Jedo, ayant été préparé ſuivant l'ordre Impérial, il partit le 12, avec ſon cortège. Le pays qu'il traverſa lui parut fort peuplé. Il admira ſur-tout un grand nombre de Fotaquis ou de Temples, entre leſquels il en vit un fort célébre par la ſtatue d'une Divinité nommée *Dabir*. Elle étoit de cuivre, & creuſe intérieurement; mais ſi grande qu'elle n'avoit pas moins de vingt & un ou vingt-deux pieds de hauteur, quoiqu'elle fût dans la poſture d'un homme à genoux & les feſſes appuyées ſur ſes talons. Tous les membres étoient d'une groſſeur proportionnée. Elle étoit couverte d'une robe, pour augmenter la vénération du peuple, par la richeſſe de l'habillement. On ne refuſa point aux Anglois la permiſſion d'entrer dans l'intérieur du corps, avec d'autres Voyageurs, qui regardoient cette circonſtance comme une partie de leur dévotion. Le retentiſſement de la voix y cauſoit un bruit terrible. Chacun prenant la liberté de graver quelques caractères ſur le cuivre, les Anglois y écrivirent leur nom & l'année de leur paſſage. Ce Temple eſt ſitué ſur le grand chemin qui conduit à Tenkaday, autre lieu de pélerinage, où les Grands & le Peuple ſe rendent avec le même empreſſement de ſuperſtition. William Adams, qui avoit eu la curioſité de faire ce voyage, raconte que tous les mois on amene au Temple de Tenkaday une des plus belles filles du pays,

Saris fait le voyage de Jedo.

Idoles & ſuperſtition du pays.

(y) La 10e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS. 1613. pays, qu'on place avec beaucoup de bienſéance, dans une chambre fort ornée. Là, pendant certaines nuits, l'Idole Tenkaday ſe préſente à elle & la traite avec toute la familiarité d'un mari. Il lui explique toutes les difficultés que les Bonzes, (c'eſt le nom des Prêtres), la prient de lui propoſer. Mais lorſqu'il la quitte, & qu'elle fait place à celle qui doit lui ſuccéder, elle ſe trouve couverte d'écailles, qui reſſemblent à celle d'un poiſſon. On ignore enſuite ce qu'elle devient. L'Auteur paroît perſuadé que c'eſt le Diable qui ſe joue ainſi de la crédulité des Japonois, ſans faire réflexion que l'intervention des eſprits eſt inutile au milieu des Bonzes.

Saris arrive à Jedo. L'AMBASSADE Angloiſe arriva le 14 à Jedo, Ville, non-ſeulement plus grande que Suronga, mais beaucoup plus admirable par la magnificence de ſes bâtimens. La plûpart ſont [bâtis de belles pierres, &] dorés dans pluſieurs endroits de la façade & du toit. [Les montans des portes ſont auſſi dorés ou verniſſés.] Les fenêtres ne ſont pas de verre, mais elles n'en ſont pas moins grandes; & les planches légères, dont les volets ſont compoſés, ſont chargées de dorures & de peintures. La principale rue de la Ville eſt formée par une chauſſée qui régne continuellement au-deſſus d'une rivière, avec une ouverture de cinquante en cinquante pas, pour la commodité de l'eau. Les Villes de l'Europe ont peu de rues qui ſoient auſſi larges que cette chauſſée.

Beauté de la Ville.

Rue ſingulière.

APRÈS avoir fait avertir le Sécretaire d'Etat de ſon arrivée, Saris fut conduit le 17, à l'Audience du Roi. Ce Prince tient ſa Cour dans le Château de Jedo, qui eſt beaucoup plus fort & plus beau que celui de Suronga. Sa garde eſt auſſi plus nombreuſe. Saddudona, ſon Sécretaire, étoit père de Kodskedona Sécretaire de l'Empereur. Son mérite & ſon expérience l'avoient fait choiſir pour Gouverneur du jeune Prince, qui paroiſſoit âgé néanmois d'environ quarante-deux ans. Saris fut reçu avec les mêmes cérémonies & les mêmes témoignages de bonté qu'à Suronga. Le Roi parut ſenſible à la lettre & aux préſens du Roi d'Angleterre. Il ordonna des rafraîchiſſemens pour les Anglois, & leur promit que ſa réponſe & ſes préſens pour leur Maître ſeroient prêts dans peu de jours.

Age & ſituation du Roi de Jedo.

LE 19, il leur envoya deux armures complettes pour le Roi d'Angleterre; & une épée pour Saris, de celles que les Japonois appellent *Tach*, & qui ne ſont à l'uſage que des guerriers du premier ordre.

[CE même jour, trente-deux hommes ayant été renfermés pour dettes, le Feu prit pendant la nuit à la maiſon, où ils étoient; ils périrent tous dans les flammes.]

Retour de Saris à Suronga. LES Anglois quittèrent Jedo le 21; [depuis cette Ville juſqu'à la partie la plus Septentrionale du Japon, on compte que la diſtance eſt telle qu'il faut trente-deux jours à un Cavalier pour aller de l'une à l'autre.] Au lieu de revenir à Suronga par le même chemin, les Anglois ſe laiſſèrent volontiers conduire dans une Barque du Roi juſqu'à Oringa, Ville maritime, d'où ils n'arrivèrent que le 29, à la Ville Impériale. Avec quelque empreſſement qu'ils euſſent demandé leur congé, ils furent obligés d'attendre juſqu'au 9 d'Octobre, les lettres & les préſens de l'Empereur. Cependant on ne diminua rien des civilités qu'ils avoient reçues juſqu'alors, & le Sécretaire d'Etat fit pluſieurs fois l'honneur à Saris de le viſiter dans ſon logement. Enfin il lui remit la lettre de l'Empereur, que Purchaſſ a conſervée dans les caractères du Japon. Il ſuffira d'en joindre ici la traduction.

Au

Digitized by Google

SARIS. 1613.

Au Roi de la Grande Bretagne.

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi d'Angleterre.

„ JE reçois avec plaisir la lettre obligeante de Votre Majesté, qui m'est „ apportée par votre sujet le Capitaine Jean Saris, le premier Anglois „ de ma connoissance qui soit arrivé dans une partie de mes Domaines, „ & je n'ai pas peu de joye d'apprendre quelle doit être la grandeur de vo- „ tre sagesse & de votre pouvoir pour réunir trois puissans Royaumes sous „ votre redoutable commandement. Je remercie Votre Majesté de la bon- „ té extrême qui l'a portée, sans aucune raison de ma part, à m'envoyer un „ présent de plusieurs choses rares, telles que mon pays n'en produit point „ & qu'on n'en n'a jamais vû. Je les reçois, non comme d'un Etranger, mais „ comme d'un Prince que j'estime autant que moi-même, & dont je desire „ que l'amitié me soit continuée. Je souhaite aussi que votre Hautesse per- „ siste dans la bonne intention d'envoyer ses Sujets dans les parties ou les „ Ports qu'il lui plaira de ma domination, où j'ordonnerai qu'ils soient très- „ bien reçus; louänt beaucoup leur habileté dans la connoissance admirable „ de la Navigation, qui leur a fait découvrir facilement un pays si éloigné, „ sans que l'étendue d'un si grand gouffre, & la crainte d'une infinité de tem- „ pêtes & d'orages, leur ait fait abandonner l'entreprise des découvertes & „ du commerce, dans laquelle ils me trouveront toûjours prêts à les favo- „ riser suivant leurs desirs. J'envoye de mon côté à Vôtre Hautesse, par „ votre même Sujet, un petit témoignage de mon affection, en vous priant „ de le recevoir comme de celui qui se réjouit beaucoup de Votre Amitié. „ Comme les Sujets de Votre Majesté ont desiré certains privilèges pour le „ commerce, & la permission d'établir un Comptoir dans mes Etats, non- „ seulement je leur ai accordé cette faveur, mais pour la rendre plus solide, „ je l'ai confirmée par mon grand Sceau. Donné dans mon Château de Su- „ ronga, le 4 du neuviéme mois, dans la VIIIe. année de (z) notre Dary (a), „ suivant notre manière de compter: demeurant l'ami de Votre Majesté, le „ plus haut Commandant dans ce Royaume du Japon. *Signé plus bas.* Minna „ Monttonno. Yei. Ye. Yeas.

Caractères & écriture du Japon.

Avec cette lettre, on remit à Saris la Patente des Privilèges pour le commerce du Japon. Il laissa l'original à Cocks, qui devoit demeurer dans le pays avec la qualité de premier Facteur. Les caractères de cette piéce, comme ceux de la lettre, différent beaucoup des caractères Chinois. Les lettres de chaque mot sont écrites l'une sur l'autre, & les lignes prennent du haut du papier jusqu'en bas, en commençant à droite & continuant à gauche jusqu'à la dernière, au bas de laquelle est le Sceau.

Priviléges accordés par Ogoxosama, Empereur du Japon, à Sir Thomas Smith, Gouverneur, & aux honorables Associés de la Compagnie des Indes Orientales.

Patentes & Priviléges du commerce.

„ Premièrement, nous accordons & donnons liberté perpetuelle aux „ Sujets du Roy de la Grande Bretagne, c'est-à-dire, à Sir Thomas „ *Smith*

(z) *Angl.* dans la XVIIIe. Année. R. d. E. & (a) ou Régne.

SARIS. 1613. „ *Smith* Gouverneur, & à la Compagnie de Marchands des Indes Orientales, „ de venir dans tous les Ports de notre Empire du Japon, avec leurs Vaiſ„ ſeaux & leurs marchandiſes, ſans aucun empêchement pour leurs perſon„ nes & pour leurs biens, d'y réſider, de vendre, d'acheter, de faire des é„ changes avec toutes ſortes de Nations, d'y demeurer auſſi long-tems „ qu'ils le jugeront-à-propos & d'en partir ſuivant leur inclination & leurs „ beſoins.

„ ITEM. Nous les délivrons des droits de la Douäne pour toutes les mar„ chandiſes qu'ils ont apportées & qu'ils pourront apporter dans nos Royau„ mes, ou qu'ils voudront en tranſporter dans d'autres pays; & nous auto„ riſons les Navires qui arriveront d'Angleterre à procéder à la vente de „ leurs marchandiſes, ſans avoir beſoin de venir ou d'envoyer davantage à „ notre Cour.

„ ITEM. Nous déclarons, que, ſi quelque Vaiſſeau d'Angleterre étoit en dan„ ger de faire naufrage dans notre pays ou ſur nos Côtes, notre volonté eſt „ non-ſeulement que nos Sujets leur prêtent de l'aſſiſtance, mais que les „ Marchandiſes qui auront été ſauvées ſoient rendues au Capitaine, ou au „ premier Marchand; ou à ceux qui auront leur Commiſſion. Nous voulons „ auſſi qu'ils ayent la liberté de bâtir pour la commodité de leur commerce „ une ou pluſieurs maiſons, dans quelque Port de nôtre Empire qu'ils en ayent „ beſoin; & qu'à leur départ ils puiſſent la vendre.

„ ITEM. Si quelque Marchand ou quelque autre Anglois ſort de cette „ vie dans l'étendue de notre Empire, les biens du mort demeureront à la „ diſpoſition du principal Facteur. Si quelque Anglois commet une offenſe, „ le droit de la juſtice & de la punition appartiendra au principal Facteur, „ & nos Loix ne regarderont ni leurs biens ni leurs perſonnes.

„ ITEM. Nous vous commandons, à vous, nos Sujets, qui trafiquerez avec „ les Anglois pour quelque partie de leurs marchandiſes, de les payer fidéle„ ment, ſuivant les conventions, ſans délai, ſans remiſe, & ſans qu'il vous „ arrive de leur renvoyer les marchandiſes achetées.

„ ITEM. A l'égard des marchandiſes propres à notre uſage, qu'ils ont „ apportées, ou qu'ils apporteront à l'avenir, notre volonté eſt qu'elles ne „ ſoient jamais arrêtées ou confiſquées, mais que ſuivant les conventions de „ prix qui ſeront faites avec les Marchands, elles ſoient payées au moment „ qu'elles ſeront délivrées.

„ ITEM. Si dans leurs entrepriſes pour découvrir d'autres pays, ou pour le „ retour de leurs Vaiſſeaux, ils ont beſoin d'hommes ou de vivres, notre vo„ lonté eſt que vous, nos Sujets, vous leur fourniſſiez, pour leur argent, les „ commodités dont ils auront beſoin.

„ CONCLUSION. Nous voulons que ſans autre Paſſeport, ils puiſſent travail„ ler à la découverte de *Yeadzo*, ou de tout autre pays dans l'étendue & aux „ environs de nôtre Empire.

„ DE notre Château de Suronha, ce premier jour du neuvième mois, dans „ la VIIIe. année (*b*) de notre Dary, ſuivant notre manière de compter. „ Scellé de notre grand Sceau.

Signé plus bas. MINNA MONTTONO. YEI. YE. YEAS. (*c*). EN

(*b*) *Angl.* dans le XVIIIe. jour; & il faut lire ſans doute dans la XVIIIe. année. R. d. E.

(*c*) Kempfer écrit ce nom de cette manière *Ffejas*.

Digitized by Google

En paſſant par Oringa, Saris obſerva que ce Port eſt excellent, & que les Vaiſſeaux n'y ſont pas moins en ſûreté que dans la Tamiſe au milieu de Londres. L'entrée par la mer eſt auſſi très-ſûre & très-facile. D'où il conclut que les Bâtimens Anglois doivent le préférer à celui de Firando, d'autant plus qu'il n'eſt qu'à quatorze ou quinze lieuës de Jedo. A la vérité, les beſtiaux & leurs autres proviſions ne s'y trouvent point dans la même abondance qu'à Firando; mais cette raiſon même ne doit point empêcher qu'on ne lui donne la préférence. Saris. 1613. Excellence du Port d'Oringa.

Les Anglois, en rentrant à Suronga, trouvèrent dans cette Ville un Ambaſſadeur Eſpagnol, arrivé des Philippines, qui avoit obtenu ſa première audience de l'Empereur, & qui lui avoit préſenté quelques piéces de damas de la Chine, avec cinq gros flacons de vin de l'Europe, mais qui ne put enſuite ſe procurer d'autre accès à la Cour Impériale. Il venoit demander que tous les Portugais & les Eſpagnols qui étoient au Japon, ſans y être autoriſés par le Roi d'Eſpagne, lui fuſſent remis pour être tranſportés aux Philippines. Mais l'Empereur rejetta cette demande, en déclarant que le Japon étoit un pays libre, d'où il vouloit que perſonne ne fût forcé de ſortir. Cependant il ajoûta que ſi l'Ambaſſadeur pouvoit perſuader à quelqu'un de le ſuivre, la même raiſon l'empêcheroit de s'y oppoſer. L'occaſion de cette Ambaſſade étoit le beſoin que les Eſpagnols avoient d'hommes, pour défendre les Molucques contre les Hollandois, qui faiſoient de grands préparatifs pour la conquête de ces Iſles. [Cet Ambaſſadeur ayant attendu inutilement pendant tout le tems preſcrit à ſon Ambaſſade, prit enfin congé de la Cour, fort mal ſatisfait du ſuccès de ſa négociation. Quand il fut prêt à s'embarquer, on lui envoya un petit préſent de cinq Robes du Japon, & de deux Katans.] Liberté établie au Japon.

Saris partit le 9 d'Octobre, pour retourner à Firando. Après ſon départ (*d*), l'Empereur, qui avoit peu d'inclination pour la Religion Chrétienne, ordonna par une proclamation, que tous les Chrétiens ſe retiraſſent à Nangazaqui, Ville maritime, éloignée de Firando d'environ huit lieuës, & que ſous peine de mort, il n'y en eût point d'aſſez hardis pour faire célébrer la Meſſe à moins de dix lieuës de ſa Cour. Quelques jours après, vingt-ſept Japonois, tous gens de quelque diſtinction, s'étant aſſemblés en ſecret pour l'entendre dans un Hôpital que les Chrétiens avoient fondé pour les Lépreux, l'Empereur, informé de leur hardieſſe, les fit arrêter, & ne remit leur ſupplice qu'au lendemain. Tandis qu'ils paſſoient la nuit dans une même priſon, le hazard y fit amener un Idolâtre, arrêté pour dettes. Le matin, lorſque les Officiers de la Juſtice vinrent appeller les Chrétiens pour les conduire à la mort, en offrant la vie à ceux qui renonceroient à leur religion, cet homme, qui avoit eu le bonheur de recevoir des inſtructions pendant la nuit, ſortit courageuſement avec les autres, & fut crucifié avec eux. Perſécution contre les Chrétiens.

En ſuivant la route de Suronga à Méaco, les Anglois eſſuyèrent une ſi groſſe pluye, que n'ayant pû traverſer les rivières, ils n'arrivèrent dans cette Ville que le 16 d'Octobre. Méaco eſt la plus grande Ville du Japon, & n'eſt Méaco, Ville très grande.

(*d*) *Angl.* environ un mois avant ſon arrivée. R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1613.

n'eſt preſque compoſée que de Marchands. On y voit le principal Temple du Pays, bâti de pierres de taille, & peu différent de Saint Paul de Londres pour la grandeur. Il eſt orné d'arches & de colomnes. Un grand nombre de Bonzes y ſont entretenus aux dépens du Peuple, [comme les Prêtres parmi les Catholiques.] Les offrandes, [qui ſe mettent ſur un Autel,] conſiſtent en ris & en petites piéces de monnoye, nommées Kondrijus, dont vingt ſont le ſchelling d'Angleterre. La principale Idole, eſt une Statue coloſſale de cuivre, à peu près ſemblable à celle de Dabis, dont on a vû la deſcription, mais incomparablement plus grande, car elle s'éleve juſqu'à la voute. Ce Temple, qui avoit été commencé par Tikoſama, venoit d'être achevé par ſon Fils. Saris, curieux de ſçavoir ce que c'étoit qu'une maſſe de pierres qu'il vit dans l'enceinte, avec une pyramide au-deſſus, apprit qu'on y avoit renfermé les oreilles & les nez de trois mille Coréens, qui avoient été maſſacrés à la fois. On nourriſſoit ſoigneuſement près du Temple le dernier cheval que Tikoſama avoit monté; & comme il étoit entretenu ſans aucun éxercice, cette inaction l'avoit rendu d'une groſſeur monſtrueuſe. L'avenue qui conduit au Temple, a de chaque côté un grand nombre de piliers (*e*) de pierre, à dix pas l'un de l'autre, ſur leſquels on a placé des lampes qui brûlent nuit & jour. Les Jéſuites Portugais avoient dans Méaco un fort beau Collége, où pluſieurs Religieux Japonois du même Ordre prêchent [avec autant de zèle que de liberté.] Ils ont traduit le Nouveau-Teſtament en langue vulgaire. On comptoit ſept ou huit mille Chrétiens Japonois dans la Ville; mais les Idolâtres mêmes ne faiſant pas difficulté d'abandonner leur enfans aux inſtructions chrétiennes, il y avoit beaucoup d'apparence que l'Evangile y feroit inſenſiblement beaucoup de progrès. Outre le Temple principal, la religion du Pays en a beaucoup d'autres à Méaco. Les artiſans des différentes profeſſions y ſont reſſerrés chacun dans leurs quartiers & dans leurs rues, ſans qu'on leur permette le mêlange qui eſt en uſage dans nos Villes d'Europe.

Temple célébre.

Collége de Jéſuites Portugais.

CETOIT à Méaco qu'on devoit remettre aux Anglois, les préſens deſtinés pour le Roi leur Maître. Ils paſſérent quelques jours à les attendre, parce qu'il manquoit encore quelque choſe à la perfection du travail. C'étoient dix grandes peintures, que les Japonois appellent Beobes, pour tendre une chambre au lieu de tapiſſeries.

Préſent pour le Roi d'Angleterre.

LE 20, étant parti de Méaco, on arriva le ſoir à Fuſchinis. Le lendemain à midi, ils étoient à Ozaka, où la populace encore plus inſolente qu'à leur premier paſſage, les ſuivit en leur jettant des pierres, & criant *Toſſin! Toſſin!* c'eſt-à-dire, *Chinois*, *Chinois*; & d'autres, *Koré*, *Koré*, ou *Coréens*. La Galère qu'ils y avoient quittée n'ayant pas ceſſé de les attendre, aux frais du Roi de Firando, ils y rentrérent le 24, & le 6 de Novembre, ils arrivérent à Firando, où le Roi parut charmé de les revoir.

Les Anglois ſont inſultés en retournant à Firando.

PENDANT leur abſence, les Facteurs qu'ils avoient laiſſés dans cette Ville avoient tiré peu d'avantage du commerce. Saris en apporte deux raiſons: l'une, que n'ayant point encore la permiſſion de l'Empereur, on n'ôſoit expoſer librement les marchandiſes en vente; l'autre, que les Hollandois avoient

Raiſon de la langueur du commerce.

(*e*) *Angl.* cinquante piliers. R. d. E.

Digitized by Google

voient donné de fauſſes impreſſions de leur valeur, en affectant, pour nuire aux Anglois, d'en rabaiſſer le prix. Il ajoûte que les Japonois ſe prévenoient d'ailleurs contre les draps de l'Europe, en voyant que les Anglois en faiſoient eux-mêmes peu d'uſage; car les Marchands, comme le Capitaine & les autres Officiers, étoient vêtus de ſoye, & le commun des gens de l'Equipage ne portoit que des étoffes groſſières. Vous louez, leur diſoient les Japonois, des marchandiſes pour leſquelles il paroît au fond que vous avez du mépris. Saris prend occaſion de ce préjugé, pour recommander à ſes Compatriotes d'employer conſtamment à leur propre uſage les principales matières de leur commerce, & tout ce qu'ils veulent mettre en vente aux yeux des Etrangers. Saris. 1613.

[Malgré l'inclination que le Roi Foyne avoit conçue pour les Anglois, le zéle de l'ordre & de la juſtice lui fit condamner ſans ménagement les querelles qui s'élevoient ſouvent parmi eux, & qui alloient quelquefois juſqu'aux combats les plus ſanglans.] Le 8 (*f*), André Polmer, Controlleur du Vaiſſeau, & William Marnell, Canonier, ayant paſſé la nuit à terre, ſe querellerent avec tant d'emportement, qu'ils en vinrent aux armes dans un duel régulier, dont ils furent rapportés tous deux mortellement bleſſés. Saris, à qui le Roi s'en plaignit amérement, ſe rendit auſſi-tôt à bord & fit aſſembler tout l'Equipage. Ses reproches & ſes menaces y répandirent la honte & la conſternation. Il ne diſſimula point que le Roi, déterminé à ne pas ſouffrir dans les Anglois, ce qui étoit ſévérement défendu aux habitans du pays, lui avoit proteſté qu'il feroit tailler en piéces à coups de ſabre ceux qui donneroient cette ſorte de ſcandale aux Japonois. Et pour inſpirer plus de terreur aux coupables, il fit paroître un Interpréte du Roi, qui fit la même déclaration de la part de ce Prince. A ſon retour, le Roi lui rendit une viſite dans ſa maiſon, & ne reprit ſes manières careſſantes qu'après s'être fait aſſûrer qu'il avoit inſpiré plus de retenue à tous ſes gens. [Il lui dit auſſi que la piéce de Serpillière, dont il lui avoit fait préſent, avoit été conſumée, dans l'incendie de ſa Maiſon. C'étoit-là en redemander une autre; auſſi Saris lui promit-il de réparer cette perte]. Querelles entre les Anglois.

[Cependant il ſe trouva quelques Anglois, ſi effrayés, ou ſi choqués de la menace du ſabre, qu'ayant abandonné le Bâtiment, au nombre de ſept, ils trouvérent le moyen de ſe rendre à Nangazaqui, où ils s'engagérent ſans doute au ſervice des Eſpagnols. Saris fut quelques jours ſans pouvoir ſe procurer les moindres lumiéres ſur leur retraite. Mais ayant appris la route qu'on leur avoit vû prendre, il fit des plaintes ſi éclatantes, qu'elles allérent juſqu'à Domingo Franciſco, Chef des Eſpagnols à Nangazaqui.] On fut ſurpris à Firando de voir arriver Jean Comas, Marchand de cette Nation, avec deux lettres, l'une pour Saris, l'autre pour le Facteur Cocks, & des préſens de confitures, qui ne ſurpaſſoient point en douceur, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, les termes enmiellés des deux lettres. Domingo Franciſco témoignoit beaucoup de chagrin de ce que les ſept déſerteurs étoient arrivés dans ſon abſence, & partis du Japon, ſans que lui ni les Jéſuites en euſſent la moindre connoiſſance. Il s'excuſoit auſſi d'avoir jamais dit que les Anglois fuſſent des hérétiques & des Pyrates. A l'égard des ſept hommes, il croyoit que trois avoient pris la route des Manilles ſur quelque Jonc Japonois, & que les quatre autres étoient montés ſur un Déſertion de ſept Anglois.

(*f*) L'Onziéme Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1613.

un Bâtiment Portugais. Mais Saris comprit bien que ces excuſes, qui faiſoient tomber la faute ſur autrui, étoient autant de fables. Il ſçavoit que les Eſpagnols haïſſent les Portugais, n'aiment point les Japonois, & ne ſont pas plus aimés des uns & des autres.

Les Anglois s'accordent bien avec les Japonois.

LA bonne intelligence régnoit ſi conſtamment entre le Roi Foyne & les Anglois, que ce Prince faiſoit ſouvent demander à Saris du bœuf & d'autres proviſions du Vaiſſeau, préparées à la manière Angloiſe. Ses deux Miniſtres rendoient auſſi de fréquentes viſites au Comptoir. Un jour qu'ils ſe procurèrent l'amuſement d'aller à bord avec le Facteur Cocks, le ſeul deſir d'entretenir la paix & l'amitié leur fit répéter à l'Equipage toutes les raiſons qui devoient faire éviter les querelles, ſur-tout les combats. Non-ſeulement les loix du pays condamnoient à mort ceux qui prenoient des armes pour ſe battre, mais elles ordonnoient ſous la même peine à ceux qui les rencontroient, de ſe réunir pour les tuer ſur le champ à coups de ſabre. [L'Auteur loue beaucoup la bonté du Seigneur Japonois, nommé Nobezane, ſans expliquer les ſervices qu'il rendit aux Anglois, ni le rang qu'il tenoit dans l'Etat.]

Saris ſe procure des Matelots du Japon.

LE 14, Saris envoya ſon Interprète aux deux Rois, pour leur demander une douzaine de Matelots habiles, qu'il ſe propoſoit de mener juſqu'en Angleterre. Les deux Princes étant alors engagés dans d'autres affaires, l'Interprète ne put parler qu'aux Sécretaires, qui lui répondirent qu'une demande de ſi peu d'importance ne méritoit pas l'attention de leurs Maîtres, & qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de gens déſœuvrés qu'on trouveroit toûjours diſpoſés à partir. Ils ajoutèrent que les Hollandois en avoient emmenés pluſieurs, mais qu'on ignoroit quel avoit été leur ſort, & celui même du Vaiſſeau.

Danſe d'Ours.

LE 18, les Anglois reçurent la viſite du Roi, qui leur avoit fait offrir le ſpectacle d'une danſe d'Ours. Il n'y eut perſonne au Comptoir qui ne s'attendit effectivement à voir des Ours apprivoiſés. Mais c'eſt un nom que les Japonois donnoient à trois Courtiſannes & à quelques Comédiens, [qui danſoient avec des peaux d'Ours.] Ils amuſèrent long-tems l'Aſſemblée par une muſique & des figures de danſes, qui cauſèrent peu d'admiration aux Anglois. LE 19, Saris fut vivement ſollicité par le Chinois de qui il louoit ſa maiſon, & par un Facteur Portugais, nommé Georges Duras, de s'employer auprès du Roi pour la liberté de deux honnêtes Japonois, dont tout le crime étoit d'avoir exhorté un Voleur à ſe ſauver par la fuite. Il n'étoit queſtion que d'un petit morceau de cuivre, qui ne valoit pas trois ſols. Cependant le Voleur n'ayant pû éviter d'être pris, fut condamné à mort; & ceux qui lui avoient conſeillé de fuir auroient ſubi le même châtiment, ſi Saris n'eût demandé grace pour eux avec beaucoup d'inſtances.

Grace accordée à Saris.

Viſite du Roi de Krats, & galanterie de Saris.

LE 20, Samedon, Roi de Krats, qui étoit venu rendre une viſite d'amitié au Roi Foyne, fit prier les Anglois de le recevoir à bord, pour admirer toutes les curioſités de leur Vaiſſeau. Comme il devoit être accompagné des deux Princes de Firando, Saris ſe crut obligé de leur faire une réception d'autant plus galante, qu'il commençoit à n'être pas éloigné de ſon départ. Elle commença par une décharge de l'artillerie, qui fut ſuivie d'un magnifique feſtin, d'un concert de muſique, & de pluſieurs danſes à l'Angloiſe. La fête finit, à la priére du Roi de Samedon, par un exercice des Canoniers Anglois, qu'on fit tirer à la marque pour un prix qui leur fut propoſé.

Digitized by Google

posé. Les trois Princes furent ſi ſatisfaits de la galanterie de Saris, qu'ils lui envoyèrent chacun deux piques Japonoiſes & un Katan. Saris, 1613.

☞ [Le 22, Saris envoya au Roi de Krats un préſent, qui lui fut rendu dans le tems qu'il étoit à déjeuner dans la maiſon du jeune Roi. Il le reçut avec politeſſe, & il fit dire à Saris qu'il lui avoit une double obligation, tant pour la manière dont il l'avoit régalé à bord, que pour le préſent conſidérable qu'il venoit de lui faire : Qu'il n'avoit pas mérité cette faveur, & que pour en témoigner ſa reconnoiſſance, il ſeroit charmé de voir les Anglois dans les terres de ſa dépendance. Le 26, on fit mourir avec les cérémonies décrites ci-devant un Japonois convaincu de vol, ou ſuivant d'autres, pour avoir mis le feu à une maiſon.]

Dettes des Anglois payées.

Les préparatifs des Anglois pour leur départ ne pouvant être cachés aux habitans de Firando, il s'en préſenta pluſieurs à Saris, avec de grandes marques d'inquiétude pour les dettes de quelques particuliers de l'Equipage. Leurs plaintes allarmèrent les Officiers du Vaiſſeau, parce qu'elles pouvoient avoir d'autres ſuites. On prit le parti de payer ſur le champ, tout ce qui étoit dû, en ſe réſervant le droit de déduction ſur les gages des débiteurs : & pour arrêter la défiance des Japonois, Saris fit déclarer, qu'à l'exemple des Hollandois, il laiſſeroit dans ſon abſence un Comptoir à Firando. En effet, quoiqu'il n'eût pas d'ordre exprès de la Compagnie pour cet Etabliſſement, il conſidéroit que d'autres Capitaines en avoient formé de la même nature à Siam & à Patane ; que la Patente de l'Empereur lui en accordoit la liberté ; & qu'il lui reſtoit aſſez de marchandiſes pour fournir à l'entretien des Facteurs, juſqu'à l'arrivée de quelqu'autre Vaiſſeau de la Compagnie. Le Conſeil, qu'il aſſembla pour délibérer encore ſur une affaire de cette importance, s'étant trouvé de même avis, il choiſit pour compoſer le Comptoir, huit Anglois & cinq Japonois ; trois avec la qualité d'Interprètes ; deux avec celle de Domeſtiques. Richard Cocks, nommé pour les commander, reçut ordre non-ſeulement de joindre aux lumières qu'on s'étoit déja procurées ſur le commerce du Japon, toutes celles qu'il pourroit tirer de l'expérience, mais encore d'étendre ſes recherches juſques dans la Corée, le Tushmay & les autres pays voiſins, pour obſerver s'il n'y avoit point des avantages plus conſidérables à s'y promettre.

Saris établit un Comptoir à Firando.

Derniers adieux & noms des Facteurs.

Le 5 de Décembre, Cocks & ſes compagnons vinrent faire leurs adieux à bord. On nous a conſervé leurs noms : William Adams, qui ne ſe laſſoit pas de vivre au Japon, après y avoir déja paſſé douze ans. Tempeſt Pencok, Richard Wickam, William Eaton, Walter Carwarden, Edouard Sares, & William Nelſon. Leurs appointemens annuels (g) étoient de cent livres ſterling. Saris, déterminé à mettre à la voile dès le même jour, fit la revûe de ſon Equipage, qui ſe trouvoit réduit à quarante-ſix Anglois, cinq Swarts ☞(b), quinze Japonois & trois Paſſagers. [Depuis ſon arrivée dans cet endroit, il lui étoit mort deux hommes ; un troiſième avoit été tué, & il en avoit perdu ſept par la déſertion.] Par les obſervations, qu'il renouvella fort éxactement, il trouva l'Iſle de Firando au 33e. degré 30 minutes de latitude du Nord ; & pour variation, 2 degrés 50 minutes, Eſt.

Le

(g) *Angl.* Les appointemens annuels de William Adams. R. d. E.

(b) Ces Swarts ſont vrai-ſemblablement des Indiens. R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1613. Le Vaiſſeau Anglois quitte le Japon.

LE plan de la navigation étoit de ſe rendre à Bantam, en ſuivant les Côtes de la Chine. On eut d'abord le vent ſi favorable, qu'ayant porté au Sud quart à l'Oueſt, on ſe trouva le lendemain à ſoixante-neuf lieuës de Firando. Ce ne fut pas ſans avoir ſenti le grand Courant, qui ſort entre la Corée (*i*) & la Chine, ni ſans avoir éprouvé la violence de cette Mer. Etant au 29e. degré, on porta à l'Oueſt-Sud-Oueſt, pour doubler le Cap de Lambor, [ſur les Côtes de la Chine.] La Mer étoit ſi groſſe & le vent ſi impétueux, que les Matelots eurent beſoin d'employer tout leur art.

LE 12 avant le jour, la ſonde donna trente-cinq braſſes ſur un fond bourbeux. Le matin, lorſqu'on ſe jugeoit fort proche des Côtes de la Chine, on s'apperçut que ce qu'on avoit pris pour la terre n'étoit qu'une Flotte de plus de trois cens Joncs, dont les moindres paroiſſoient de vingt ou trente tonneaux. Il en vint deux aſſez près du Vaiſſeau. On ne fut pas tenté de les arrêter, après les avoir reconnus pour des Pêcheurs: mais on fit inutilement toutes ſortes de ſignes pour engager quelques-uns de leurs Matelots à venir à bord. Avant midi, on découvrit, à quatre lieuës, deux Iſles qui ſe nomment *les Pêcheurs*, vers le 25e. degré 55 minutes (*k*) de latitude du Nord. Enſuite on porta au Sud-Sud-Eſt, en ſuivant la terre avec un très-gros vent. A ſept heures du ſoir, la lumière de la Lune fit reconnoître un roc, qui ſe trouvoit directement dans la courſe du Vaiſſeau, & qui doit être, ſuivant le calcul de Saris, à douze lieuës des Iſles des Pêcheurs. On s'en approcha d'environ deux fois la longueur du Vaiſſeau, ſans trouver moins de trente braſſes. Saris fit porter de-là au Sud, avec le vent conſtamment en poupe.

Route depuis Firando, juſqu'à Bantam.

LE 13, on tourna au Sud-Oueſt, en ſuivant à cinq lieuës les Iſles qui ſont au long des Côtes de la Chine. Le 14, on tint la même courſe; & le jour ſuivant, on apperçut quantité de Bâtimens pêcheurs, auxquels la violence du vent ne permit pas de parler; mais ils firent ſigne au Vaiſſeau de porter à l'Oueſt. Ce fut du moins le ſens qu'on crut devoir donner à leurs ſignes, parce qu'on n'étoit alors qu'à trois lieuës de la terre. La latitude étoit ce jour-là de 21 degrés 40 minutes du Nord; & depuis le 12, on crut n'avoir pas fait moins de cent-quarante lieuës. Les Iſles qui bordent les Côtes de la Chine ſont plus au Sud qu'on ne les a placées dans les Cartes. Vers trois heures après-midi, on eut la vûe de l'Iſle San-cha; & s'en étant approché juſqu'à deux lieuës, on porta de-là vers le Sud-Oueſt au long de la terre.

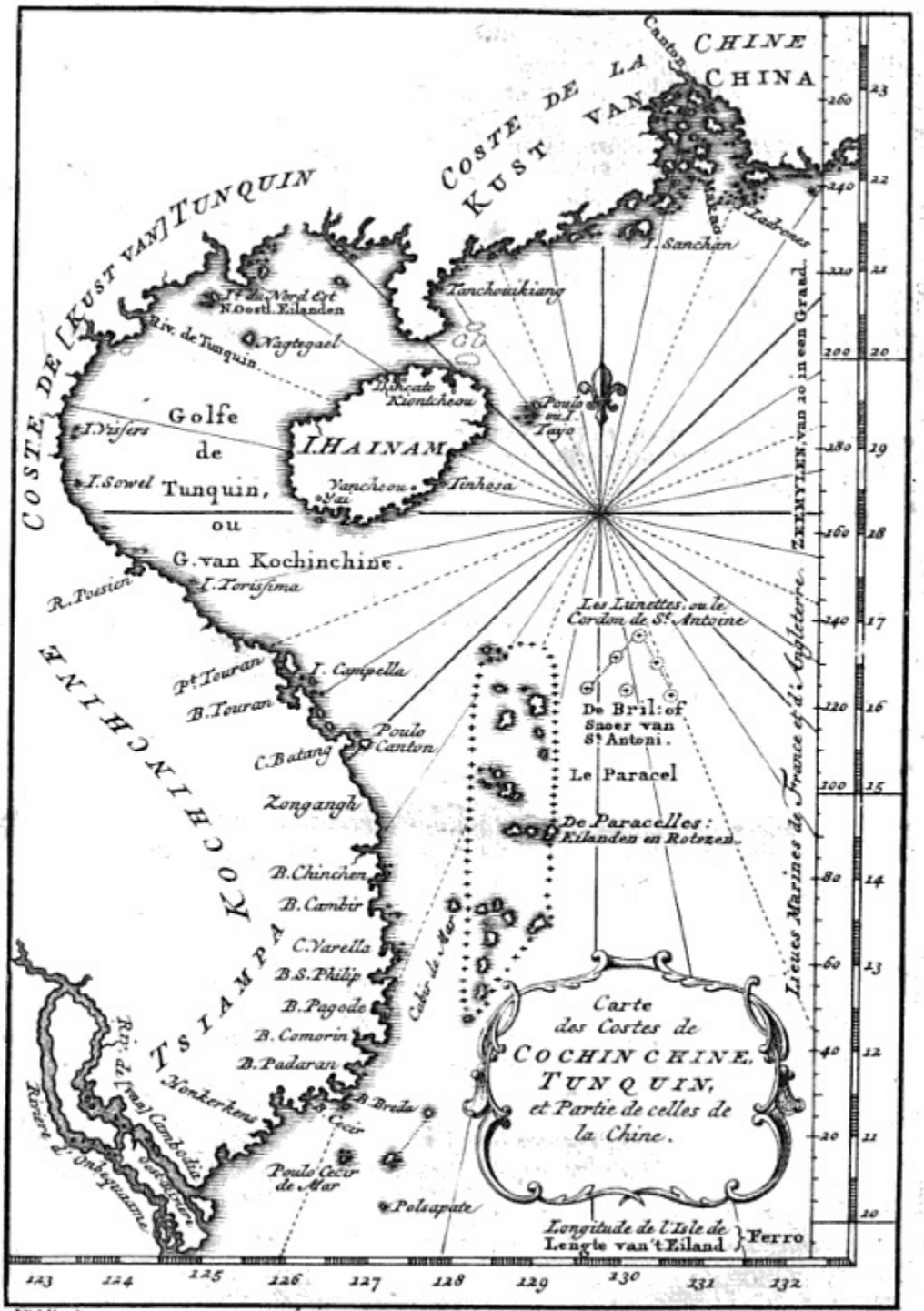
Erreur des Cartes.

LE 18, la latitude étoit de 15 degrés 43 minutes du Nord; & depuis le 15, on crut avoir fait cent-quarante lieuës Sud-Oueſt quart au Sud. A cinq heures après-midi, on eut la vûe de Pulo-Kotan, à cinq lieuës de diſtance. Cette Iſle, qui paroît fort haute, eſt à vingt lieuës, vers l'Oueſt, d'un fameux rocher, nommé Plaxel. La ſonde ne trouva point de fond dans cette grande mer. Mais le matin du jour ſuivant, on eut la ſatisfaction de reconnoître à deux lieuës la Côte de Kamboya, qu'on ſuivit Sud quart à l'Eſt, ſans perdre la terre de vûe. On ſe trouvoit à midi, au 13 degré 31 minutes du Nord, après avoir fait quarante-quatre lieuës depuis le midi du jour précédent. [Comme

(*i*) Il y a dans l'Original l'*Iſle de Corée*, ſurquoi les Auteurs Anglois remarquent que ce Pays a paſſé effectivement pour une Iſle, encore longtems après que cette Rélation a été écrite. R. d. E.

(*k*) *Angl.* 59 minutes. R. d. E.

Digitized by Google



KAART van de KUSTEN van KOCHINCHINE, van TUNQUIN, en Gedeeltelyk van de CHINEESSE-KUST.

Digitized by Google

Digitized by Google

me on ſe croyoit à la hauteur de Varella,] on continua d'avancer au Sud-Sud-Oueſt, ſans trouver de fond à cinquante braſſes, quoiqu'on ſe tînt conſtamment à deux lieuës du rivage. Les Cartes placent Kamboya trop à l'Eſt; car la courſe qu'on eſt obligé de prendre à quelque diſtance pour ſuivre les Côtes, fit connoître à Saris que cette terre eſt Sud-Sud-Oueſt & Nord-Nord-Eſt. Elle eſt bordée de quantité de rocs, qui ſe préſentent comme autant d'Iſles, l'une à la diſtance d'une lieuë, l'autre d'une lieuë & demie. Mais elle n'a point d'autres dangers, de ceux du moins qui peuvent s'appercevoir. Saris obſerve encore qu'on trouve les vents de commerce au long du rivage. Le 20, on étoit au 10e. degré 53 minutes du Nord, après avoir fait cinquante-quatre lieuës Sud quart à l'Oueſt. Deux heures après, on eut la vûe d'une petite Iſle, qu'on prit pour celle qui eſt à l'extrémité des Baſſes, & qui ſe nomme Pulo-Siti. On porta au Sud-Oueſt, pour doubler cette Iſle; en conſultant toûjours le Journal de Linſchoten, qu'on avoit pris pour guide depuis Firando, & qui s'étoit trouvé fort éxact (*l*). Le 21, on eut pour latitude 9 degrés 43 minutes du Nord; &, ſuivant les calculs, on avoit fait trente-quatre lieuës. Pulo-Kondor ſe fit voir à cinq lieuës le matin du jour ſuivant, & l'on crut avoir fait quarante-une lieuës, Sud-Oueſt quart à l'Oueſt, en ſe trouvant à midi au 8e. degré 20 minutes du Nord. On porta delà au Sud-Sud-Oueſt, vers la terre qui ſe nomme les Sept-Points.

Saris. 1613.

Autre erreur des Cartes.

Le 25, à quatre heures du matin, on apperçut Pulo-Timon, dont on n'étoit qu'à cinq lieuës. La latitude, 2 degrés 38 minutes du Nord; & par les calculs, on crut avoir fait cent-une lieuës Sud-Sud-Oueſt ¼ Oueſt, depuis le 22. Le 28, après avoir fait quatre-vingt-deux lieuës Sud-Sud-Eſt depuis le 25, on crut pouvoir juger à la vûe, qu'on n'étoit qu'à une lieuë & demie de China-Bata, qui eſt une terre baſſe, couverte d'arbres & de ronces vers la pointe Sud-Oueſt. En portant l'après-midi, au Sud-Sud-Eſt, entre pluſieurs petites Iſles qui forment les Détroits de China-Bata, on trouva que ces Détroits ſont éxactement placés dans la Carte de Janſon Mole, Hollandois, qui avoit fait préſent de ce fruit de ſes obſervations au Capitaine Hippon, Anglois, de qui la Compagnie des Indes l'avoit reçu.

On approcha de China-Bata.

Le 29, un peu avant midi, l'eau changeant tout-d'un-coup de couleur, on jetta la ſonde, qui ne trouva que ſept braſſes & demi. Bientôt on apperçut un roc aſſez élevé, qui paroît triangulaire & fort aigu du côté du Sud. Il n'eſt pas fort éloigné, à l'Oueſt, de l'entrée des Détroits. Sa ſituation eſt dangereuſe, mais il eſt placé fort éxactement dans les Cartes, avec ſes profondeurs. La latitude de ce jour, étoit de 4 degrés 6 minutes du Nord; & la courſe au Sud quart à l'Oueſt, de trente lieuës. La multitude de Baſſes que la ſonde fait découvrir de tous côtés, obligea de jetter l'ancre le ſoir ſur ſept braſſes d'un fort bon fond de ſable.

Ecueil fort dangereux.

Le 30 au matin, on vit paroître le Vaiſſeau Anglois le Darling, qui faiſoit voile à Coromandel. Son Equipage étoit de vingt-un Anglois, & neuf Swarts. Saris apprit d'eux la mort de Sir Henri Middleton & la perte du Vaiſſeau le Trade-Increaſe. On porta pendant le jour au Sud-Sud-Oueſt, demi-Oueſt, & l'on fit quinze lieuës. La nuit ſuivante, tandis qu'on avançoit avec toutes les

(*l*) La 12e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

SARIS. 1613. les voiles, quelques Matelots prêtèrent heureuſement l'oreille au bruit des flots, qui battoient ſur une chaîne de rocs abîmés. On laiſſa auſſi-tôt couler l'ancre, ſur un fond de dix-ſept braſſes & demi. Cette précaution ſauva le Vaiſſeau d'un péril d'autant plus preſſant, que la marée commençant à baiſſer, il auroit pû demeurer engagé au milieu de cet écueil. Le matin du jour ſuivant, on eut la vûe de la haute terre de Sumatra, & celle d'une Iſle. On paſſa enſuite au long d'une chaîne de rocs, qui n'étoient qu'à un mille ſur la droite, en laiſſant de l'autre côté à deux lieuës, trois petites Iſles, qui préſentent la forme d'un triangle. Cependant le fond ſe trouvant depuis neuf juſqu'à vingt-deux braſſes, on ſe ſeroit approché de la Côte de Java, qu'on voyoit à ſept ou huit lieuës, ſi l'on n'eût été fixé tout-d'un-coup par un calme, qui dura toute la nuit & tout le jour ſuivant. Le 2 de Janvier, on eut un peu de vent, à l'aide duquel on remit à la voile. Mais on ne regretta point d'avoir été retenu plus de vingt-quatre heures, lorſqu'entre huit & neuf heures du matin, on rencontra l'Expédition, Vaiſſeau Anglois, qui retournoit en Europe. Il n'y eut point d'Anglois, dans l'Equipage de Saris, qui ne profitât de cette occaſion pour écrire à ſes amis d'Angleterre.

Dangers que les Anglois évitent.

1614.

Ils relâchent à Bantam.

LE 3, on entra heureuſement dans la Rade de Bantam. Mais la ſatisfaction de Saris fut troublée, par le chagrin de n'y trouver rien de prêt pour ſa cargaiſon. L'excuſe de ceux qu'il y avoit laiſſés dans cette vûe, fut qu'ils ne s'étoient point attendus à le revoir ſi-tôt. Cette négligence cauſa beaucoup de tort aux Anglois; car lorſqu'on fut à Bantam, & qu'étant prêts de retourner en Europe, ils vouloient charger du poivre, on en fit monter le prix à l'excès. Kevi, Marchand Chinois, le déclara ouvertement à Saris, [& refuſa de lui en vendre pour douze Réaux & demi, les 10 ſacs.]

Etat du Comptoir de Bantam, & réparations de Saris.

DE dix hommes dont le Comptoir de Bantam étoit compoſé, au départ des Anglois pour le Japon, il ne s'en trouvoit que cinq de vivans. Saris n'en avoit perdu qu'un dans le voyage de Firando à Bantam. L'état du Comptoir lui fit juger combien il étoit néceſſaire de ſe ménager la faveur du Gouvernement. Il rendit des devoirs aſſidus au Gouverneur de Bantam, & lui offrit divers préſens. Mais il n'apporta pas moins de ſoins à rétablir l'ordre dans les magaſins & dans leur adminiſtration. La dépenſe du Comptoir, qui étoit exceſſive en liqueurs fortes, fut réduite à de juſtes bornes, & le nombre des Eſclaves Indiens diminué. Avec beaucoup d'attention à ſatisfaire tout le monde, Saris obtint que le prix du poivre fût modéré. Il en acheta mille ſacs, de Kevi & de Lakmoy, deux des plus riches Négocians de la Ville, à treize piéces de huit pour dix ſacs. Dans le poids, il s'apperçut de quelques différences, qui n'étoient point à ſon avantage. Loin d'en prendre droit de faire des plaintes trop dures, il n'employa que des politeſſes pour faire remarquer cette injuſtice; & ſes reproches furent accompagnés d'un préſent de cinq piéces de huit, qu'il fit au premier Commis. Il en fut dédommagé par des témoignages efficaces de zéle & de reconnoiſſance. Au milieu de tant de ſoins, il eut à ſe défendre d'un accident terrible, qui lui fut cependant moins funeſte qu'aux habitans de Bantam. Le 16, étant ſur ſon Vaiſſeau, il vit toute la Ville en flammes, & l'ardeur du feu déchaînée avec tant de furie, qu'il jugea toutes ſortes de remédes impoſſibles. Il ſe hâta d'envoyer ſes gens au rivage, pour donner au Comptoir des ſecours qu'il ne croyoit que trop inutiles. Ils trouvèrent la Ville entiére-

Terrible Incendie.

ment

ment brûlée; mais, par une faveur extraordinaire du Ciel, les Comptoirs d'Angleterre & de Hollande avoient eu le bonheur d'échaper aux flammes. Saris. 1614.

Le 20, Saris pria Lakmoy & Lan-chinq, deux Négocians Chinois, de traduire en langue Malayenne la Lettre du Roi de Firando au Roi d'Angleterre. Elle étoit en caractères de la Chine. La voici, telle que l'Auteur a cru devoir la conserver. Deux Chinois traduisent la Lettre du Roi de Firando.

„ Tres puissant Roi, je ne puis assez vous exprimer combien votre „ Lettre affectionnée & votre noble présent, qui m'ont été rendus par „ votre Sujet le Capitaine Jean Saris, ont répandu de joye dans mon cœur, „ ni combien je m'estime heureux de jouir de l'amitié de Votre Hautesse. Je „ vous en fais mes remercîmens, & je vous en demande la continuation. Ma „ joye est extrême d'avoir vû arriver vos Sujets dans ma petite Isle, après un „ si long & si dangereux voyage. Ma bonne volonté & mon secours ne leur „ manqueront point dans leur digne & louable entreprise de découvrir de „ nouvelles terres & d'exercer le commerce. Je ne puis trop exalter leur „ diligence & leur zèle. Ainsi me rapportant à eux-mêmes du récit de ce que „ j'ai fait pour eux & des bons traitemens qu'ils ont reçus de moi, j'envoye „ à Votre Hautesse une petite marque de mon estime, & je lui souhaite une „ longue vie. De mon Château de Firando, le 6 de notre dixiéme mois. „ Votre affectionné ami, le Commandant de l'Isle de Firando au Japon. „ Foyne-Sam-Masam.

Les deux Chinois ne s'accordèrent point sur la prononciation du nom du Roi. Lanching vouloit que ce fût Foyne-Foschi-Siam; & Lakmoy le prononçoit comme il est ici. L'Auteur observe que cette différence vient d'un défaut des caractères Chinois, & que pour exprimer les noms propres, on est obligé à la Chine, d'emprunter les caractères des autres mots qui ont le même son ou qui en approchent le plus; ce qui cause beaucoup d'erreurs. On trouve la même remarque dans Joseph Acosta. Remarque sur le nom.

Le 22, Bantam fut affligé d'un nouvel Incendie, qui consuma quelques restes de maisons échapées aux dernières flammes. Mais les Comptoirs de Hollande & d'Angleterre furent encore préservés.

Le 26, il arriva un Bâtiment de mille tonneaux, dont l'Equipage s'étoit révolté dans l'Isle Mayo, jusqu'à prendre les armes pour égorger ses Officiers. Cet horrible complot avoit été découvert par un Ecossois, qui en avoit averti le Capitaine. Les chefs de la sédition avoient été surpris au moment marqué pour l'éxécution de leur crime, [& jettés sur le champ dans la mer.] Il se trouvoit sur le même Vaisseau plusieurs soldats Anglois & Ecossois. Sédition sur un Vaisseau Hollandois.

Le premier de Février, on fut surpris au Comptoir Anglois, de voir revenir le Darling, qu'une tempête furieuse avoit mis dans la nécessité de se radouber. Il fut résolu, dans une assemblée de tous les Chefs, qu'il remettroit à la voile incessamment pour Sokadana, dans l'Isle de Borneo, & que de-là il iroit à Siam & à Patane.

Enfin Saris, ayant achevé sa cargaison, leva l'ancre le 13 de Février. Il observa dans les Détroits de la Sonde, que la marée y monte pendant douze heures à l'Est, & que le reflux à l'Ouest dure aussi douze heures. Le Départ de Saris pour l'Europe.

Digitized by Google

SARIS. 1614. 16 de May, il arriva dans la Baye de Saldanna, où il trouva un Vaiſſeau de Londres, nommé *la Concorde*. Avant qu'il en eut pû recevoir des informations, quelques Habitans du Pays s'approchant dans leurs Barques, lui firent des plaintes fort vives par leurs ſignes. Ils accuſoient l'Equipage de la Concorde de les avoir inſultés ſans raiſon, & de leur avoir enlevé deux hommes. A la vérité ces malheureux Négres s'étoient défendus, & reconnoiſſoient même qu'ils avoient bleſſé quelques Anglois, mais n'ayant pas commencé la querelle, ils demandoient que les deux Priſonniers leur fuſſent reſtitués, & que ſi les Européens n'avoient pas beſoin de leurs ſervices, ils ne vinſſent pas troubler leur repos. Saris s'employa volontiers pour terminer ce différend. Il en eut plus de facilité à ſe procurer des rafraîchiſſemens, pendant vingt-trois jours qu'il paſſa dans la Baye; &, prenant le parti de faire ſaler une groſſe proviſion de chair de bœuf, il trouva, contre l'opinion commune, que le ſel y prenoit auſſi-bien qu'en Europe. Un Vaiſſeau Hollandois, qui faiſoit voile à Bantam, ſous la conduite du Capitaine Cornelis Van-Harte, vint jetter l'ancre le 19, à la portée de la voix du Vaiſſeau Anglois.

Il appaiſe les Négres de Saldanna.

LE 27 de Septembre, Saris arriva heureuſement à Plymouth, [où il eut à eſſuyer, pendant cinq ou ſix ſemaines, un tems fort orageux; & ſe trouva dans un danger plus grand qu'aucun de ceux où il avoit été, durant tout ſon Voyage.]

Remarques ajoûtées à ſon Journal.

ON trouve à la fin de ſon Journal quelques remarques détachées, dont il vante la certitude. Yedzo, dit-il, en faiſant remonter ſes Lecteurs à l'année 1613, eſt une Iſle éloignée du Japon d'environ dix lieuës au Nord-Oueſt. Ses Inſulaires ſont blancs, & de fort bon caractère, mais ſi couverts de poil, qu'à la première vûe, on les prend pour des ſinges. Ils n'ont point d'autres armes que l'arc, mais leurs fléches ſont empoiſonnées. L'Iſle produit de la poudre d'or, que les Habitans donnent en échange aux Japonois pour les néceſſités de la vie. Ils ne connoiſſent l'uſage des poids & des meſures que ſur le bord de la mer, où ſe font ces échanges. Le plomb, le fer & le ris ſont les principales marchandiſes qu'ils reçoivent du Japon. Leur Ville Capitale, ou plûtôt celle qui eſt connue par le commerce, ſe nomme Machma. Les Japonois y ont plus de cinq-cens familles, & un Fort dont le Gouverneur porte le nom de Machmadona. C'eſt-là que la plus grande partie des Inſulaires vient tous les ans, ſur-tout au mois de Septembre, pour y faire leurs proviſions. Au mois de Mars, ils y apportent du ſaumon & d'autre poiſſon ſec. Les Japonois n'ont de commerce réglé qu'avec cette Ville. Plus loin au Nord, on trouve d'autres Peuples d'une ſi petite ſtature, qu'ils ne ſont connus que ſous le nom de Nains; [mais ceux qui habitent les Côtes Méridionales, ſont de la taille des (*m*) Japonois.] Entre l'Iſle d'Yedzo & le Japon, il y a un Courant fort impétueux, qui part de la Corée, & qui a ſa direction à l'Eſt-Nord-Eſt. Les vents ſont ici généralement, comme au Japon, Nord depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Mars, & Sud pendant l'autre partie de l'année.

Ville de Machma dans l'Iſle d'Yedzo.

(*m*) Tout ce qu'on dit de cette race de Pigmées, & de ces Hommes velus, eſt pure fiction. Les contes que les Chinois débitent ſur ces Habitans de Yedzo, ſont encore plus fabuleux. Voyez *la Deſcription de la Chine par du Halde*. Vol. II. pag. 248.

LATITUDES

Digitized by Google

SARIS. 1614.

LATITUDES.

Iſles d'Angoxas	16	20 S.	Bachian	0	50 S.
Variation	13	00	Variation Eſt	4	48
Iſle près de Mozambique	16	32	Pelebère	0	26
Longitude	76	10	Variation	3	28
Variation Oueſt	11	50	Fort Eſpagnol à Tidor	0	50
Iſle de Moyella	12	13	Iſle Doy	2	35
Baye de Tamarin	12	35 N.	Variation Eſt	5	20
Variation Oueſt	18	42	Firando	33	30
Cap de Comorin	7	42	Variation Eſt	2	50
Machian	0	15			

CHAPITRE VI. (a)

Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, juſqu'au même mois 1609.

SARIS 1605. Remarques préliminaires.

✠[CET article eſt annoncé dans le précédent, comme une ſuite utile & curieuſe du même Journal. Mais il ſemble au contraire que ſi l'on conſidère la fortune de Saris dans ſes différens degrés, ſon voyage au Japon avec la qualité d'Amiral, & même l'ordre ſimple des années, il auroit dû faire l'ouverture de cette longue Relation. Auſſi les Auteurs de ce Recueil n'apportent-ils pas d'autre raiſon pour juſtifier un renverſement ſi manifeſte, que le reſpect qu'ils ont cru devoir aux intentions de] l'Auteur. C'eſt Saris même. Il étoit Facteur au Comptoir Anglois de Bantam, lorſqu'il prit la peine de recueillir toutes ces obſervations, qui peuvent ſervir de ſupplément à celles d'Edmond Scot. (b)

Le 7 d'Octobre 1605, l'Amiral Henri Middleton, & le Capitaine Chriſtophe Colthurſt, partirent de Bantam pour retourner en Angleterre. Les Anglois du Comptoir tuèrent le 8, un Eſclave de Keygno Varo, Seigneur de Bantam, dans l'entrepriſe actuelle de brûler leur maiſon.

Les Anglois accuſés de violence.

Le 23, quelques Hollandois, arrivés ſur un Jonc de Priaman, racontèrent indiſcrétement que Sir Edouard Michelburne & le Capitaine Davis étoient ſur

(a) C'eſt le Chapitre XVII. du III. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) Voici le Titre que Purchaſſ Vol. I. pag. 384. a mis à la tête de ces Remarques, *Obſervations du Capitaine Jean Saris faites pendant ſon ſéjour à Bantam, ſur divers Evénemens arrivés dans les Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre 1605, juſqu'au même mois 1609; & ſur les Marchés & les Marchandiſes de ces Contrées. Le tout rapporté d'après ſa propre Expérience, ou des Relations d'autrui; Extrait de ſon grand Livre & ajoûté ici comme un ſupplément à ſon premier Voyage, & à la Rélation de Scot. A quoi on a ajoûté quelques Remarques du-dit Auteur ſur les Villes les plus marchandes, & les Marchandiſes du plus grand débit dans cette partie du Monde.*

Digitized by Google

SARIS. 1605. sur cette Côte, & qu'ils avoient pris dans les Détroits un Jonc de Guzarate, qui venoit de Bantam à Priaman. Sur le bruit de cette nouvelle, les Anglois du Comptoir furent appellés le 25, à la Cour. On leur demanda s'ils connoiſſoient Michelburne, & s'il étoit vrai qu'il eût commis une telle violence contre les amis du Roi, qui ne lui avoient fait aucun mal? Ils répondirent qu'à la vérité ils connoiſſoient un Anglois de ce nom, mais qu'ils ignoroient s'il étoit dans ces Mers, & s'il s'étoit ſaiſi d'un Bâtiment Guzarate; ou que ne l'ayant appris que par le récit des Hollandois, ils y ajoûtoient ſi peu de foi, qu'ils ſoupçonnoient au contraire de cette injuſtice un Vaiſſeau de Hollande qui étoit ſorti de la Rade de Bantam deux jours avant le départ du Guzarate. Leur apologie fit ſuſpendre du moins les réſolutions de la Cour juſqu'à d'autres éclairciſſemens. Le 26, Verhagen, Amiral Hollandois, partit pour la Hollande avec deux Vaiſſeaux; [les Anglois profitèrent de cette occaſion pour écrire à la Compagnie l'état des affaires dans ces quartiers.] Michelburne arriva le 29. On s'attendoit à voir renouveller la querelle du Guzarate; mais ſoit que la Cour eût réſolu de ſe borner à ſes premières plaintes, ou quelle craignît une réponſe trop ferme, cette affaire fut enſevelie dans le ſilence. Cependant Saris & Towtſon prièrent Michelburne de ménager les amis du Roi de Bantam. Il s'y engagea par une promeſſe, que les deux Facteurs ne manquèrent pas de communiquer à la Cour; &, le 2 de Novembre, il partit pour les Détroits de Pallingban.

Ils ſe juſtifient à la Cour.

Les Hollandois vont à la découverte d'une nouvelle Iſle.

LE 13, à l'arrivée d'un petit Bâtiment Hollandois, nommé *le Petit-Soleil*, [qui venoit des Moluques,] il en partit un autre pour aller à la découverte d'une Iſle qu'on nommoit, ſans la connoître, l'Iſle de la nouvelle Guinée, où l'on prétendoit, ſur divers bruits, qu'il ſe trouvoit de l'or en abondance. [Le 24, Vanſoult fit voile pour Coromandel.] Ce ſecours auroit été néceſſaire aux Hollandois dans les triſtes circonſtances, où leur Comptoir étoit réduit à Patâne. Il y avoit été conſumé depuis peu par les flammes, avec toutes leurs marchandiſes. Leur Amiral Warwick répara néanmoins une partie de cette perte, par la priſe d'une riche Caraque Portugaiſe, qui faiſoit voile à Macao avec ſa cargaiſon de ſoye crue & d'autres richeſſes.

1606. LE 2 de Janvier 1606, un Jonc de Bantam, frété par les Chinois de cette Ville, mit à la voile pour Tamor. Sa cargaiſon étoit compoſée de plaques d'argent fort minces, de la grandeur de la main, de fer d'Angleterre, de porcelaine groſſière, de taffetas, de paons de la Chine (*c*) & de petites cloches. Mais les Chinois revinrent bientôt (*d*) en faiſant retentir leurs plaintes contre Michelburne, qu'ils accuſoient de leur avoir enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils en demandèrent la reſtitution au Comptoir, [qui allégua pour ſa défenſe que le Vaiſſeau de Michelburne n'appartenoit point à la Compagnie des Indes Orientales, & que n'ayant aucune relation avec les Anglois de Bantam, ils ne devoient pas répondre de ſa conduite.]

Plaintes des Chinois de Bantam contre les Anglois.

L'AMIRAL & le Scha Bandar, qui étoient aſſez bien diſpoſés pour les Anglois, trouvèrent des moyens de conciliation [Mais la vengeance tomba ſur] une Frégate Hollandoiſe, qui revenoit alors (*e*) des Moluques. Elle en apportoit

(*c*) Ces Paons de la Chine, ſont dans l'Original des poëles, ou d'autres utenſiles à la Chinoiſe. R. d. E.

(*d*) *Angl.* le 20, on vit arriver un Jonc Chinois. R. d. E.

(*e*) Ce mot alors doit s'entendre du 23 de May. R. d. E.

Digitized by Google

toit les Marchands de cette Nation, que Baſtianſon y avoit laiſſés, & qui avoient été dépouillés & chaſſés par les Eſpagnols, [qui avoient auſſi enlevé le Roi de Ternate qu'ils vouloient envoyer en Eſpagne, à ce qu'on diſoit.] Ayant rencontré à dix lieuës de Jakatra la Flotte de Bantam, qui revenoit de Pallingban, où elle avoit porté la guerre, les malheureux Hollandois n'y trouvèrent que des Ennemis & des Voleurs, qui achevèrent de les ruiner par le pillage. En vain s'efforcèrent-ils d'obtenir la reſtitution de leurs biens à la Cour de Bantam. On écouta leurs plaintes, mais ſans leur accorder la moindre ſatisfaction. La Flotte Javane arriva le 29, [de May,] & ne fit qu'inſulter à leur diſgrace. Saris 1606. Les Hollandois en portent la peine.

Le 15 de Juin, un Capitaine Chinois de Bantam, arrivé de Banda avec une riche cargaiſon de fleur & de noix de muſcade, apprit à Saris que les Hollandois avoient découvert l'Iſle de la nouvelle Guinée, & que le Vaiſſeau qui avoit formé cette entrepriſe étoit actuellement à Banda. Mais les gens de l'Equipage racontoient qu'étant deſcendus au rivage pour lier commerce avec les Habitans, ils avoient été reçus avec une nuée de fléches, qui avoient tué neuf Hollandois. Ces riches Inſulaires n'étoient que des Payens barbares, & même Antropophages. Ainſi les Avanturiers Hollandois étoient revenus ſans avoir tiré aucun fruit de leur courſe.

Le 6 d'Août, il y eut une Eclipſe de Lune, qui dura deux heures. Elle commença vers huit heures du ſoir. Les Chinois & les Javans firent un bruit horrible avec leurs mortiers & leurs poeles, en criant de toutes leurs forces que la Lune étoit morte. Eclipſe de Lune.

Le 4 d'Octobre, un furieux Incendie conſuma le Quartier des Chinois, mais les Anglois eurent le bonheur de s'en garantir. Dans le cours de la même nuit, une Caraque Hollandoiſe, chargée de [quinze] mille ſacs de poivre, de ſoye crue & de ſucre de la Chine, mit à la voile pour la Hollande. Le 5, les Hollandois virent arriver des Moluques leur Vaiſſeau le *Oueſt Friſland*, qui en avoit été chaſſé par les Eſpagnols, & qui n'étoit qu'à demi-chargé de fleur de girofle, de cloux & de coton. Le 9, il arriva de Sukadona une petite Frégate, nommée *le Simonſon* (*f*), avec ſa cargaiſon de cire & un grand nombre de diamans. Le 13, à minuit, il y eut un tremblement de terre qui dura peu, mais qui fut terrible. Tremblement de terre.

Le 13 de Décembre, deux Joncs Hollandois, arrivés de Jor, racontèrent qu'il y avoit onze Vaiſſeaux de la même Nation devant Malaca. Leur Amiral, nommé l'Orangia, étoit commandé par le jeune Matteleeſe (*g*), [les autres Vaiſſeaux étoient l'Amſterdam Vice-Amiral; le Middleton, le Maurice, l'Eraſme, le Grand Soleil, le Petit Soleil, le Naſſau, les Provinces, le Lion Blanc, & le Lion Noir. Le 22 de Mai,] dans le deſſein d'attaquer cette Ville, ils avoient jetté l'ancre à l'entrée de la Rade, où les Portugais leur avoient brûlé depuis peu une Caraque & quatre Joncs, & Matteleeſe fit débarquer une partie de ſes gens. Mais il reçut avis preſqu'auſſi-tôt (*b*) par un de ſes Bâtimens, qu'il avoit laiſſé à la garde d'une petite Iſle, nommée Cap Les Hollandois attaquent Malaca.

(*f*) *Angl.* dont le Marchand s'appelloit *Claes Simonſon*. R. d. E.

(*g*) Il faut lire Matelief. R. d. E.

(*b*) *Angl.* Mais, le 25 d'Août, il reçut avis. R. d. E.

SARIS. 1606. Cap Rochado, qu'on voyoit paroître une Flotte Portugaiſe de ſeize grands Vaiſſeaux, commandée par le Viceroi même. L'embarras des Hollandois fut extrême. Ils avoient à terre la moitié de leur monde & preſque toute leur artillerie. Cependant les Portugais, qui s'étoient approchés, leur offrirent vingt-quatre heures pour faire rentrer à bord leurs gens & leur canon, avec la liberté de ſe retirer. Matteleeſe en profita; mais étant ſorti de la Rade, il ſe mit en ordre de combat, & l'engagement commença bientôt avec une extrême fureur. On ſe battit pendant quarante heures. Les Hollandois perdirent deux Vaiſſeaux, les Portugais trois; & l'Orangia, percé de toutes parts, fut obligé de ſe retirer avec le reſte de la Flotte dans la Rade de Jor, dont le Roi étoit alors uni fort étroitement avec les Hollandois. Ils y employèrent un mois à ſe radouber; & retournant vers Malaca, ils y trouvèrent ſix Vaiſſeaux Portugais, qu'ils preſſèrent ſi vivement, qu'après en avoir brûlé trois, ils forcèrent les trois autres à ſe brûler eux-mêmes. Ils ſe rendirent enſuite aux Iſles de Nicobar, où ils ſçavoient que le Viceroi s'étoit retiré avec ſept Vaiſſeaux; mais il s'y étoit fortifié contre le rivage avec tant de précautions, qu'ils perdirent l'envie de l'attaquer. Le 20, Matteleeſe arriva dans la Rade de Bantam, avec toute ſa flotte, & partit le 29, pour les Moluques.

Combat naval entre eux & les Portugais.

1607. Le 14 de May 1607, un Jonc Malayen, arrivé de Greſe, rapporta qu'un Marchand Hollandois, nommé Julius, & cinq autres Marchands de la même Nation, qui étoient partis de Bantam le 13 Novembre 1606, avoient ſouffert la mort à Banjarmaſſin, dans l'Iſle de Borneo, pour avoir parlé ſans reſpect de la perſonne du Roi. Ce Prince informé de quelques expreſſions indiſcrétes, qui leur étoient échappées contre lui, leur fit dire qu'il avoit quelques affaires de commerce à leur propoſer; ils ne balancèrent point dans cette confiance, à ſe rendre à la Cour; mais ils furent maſſacrés en chemin, & tous leurs biens confiſqués.

Hollandois tués à Banjarmaſſin.

Il arriva le 17 d'Août, un Bâtiment Hollandois de Coromandel, nommé *le Grand Soleil*, & commandé par le Capitaine *Peter Iſacſon*, qui revenoit chargé d'un riche butin. Il avoit pris vers l'Iſle de Ceylan, un grand Vaiſſeau Portugais en courſe pour Malaca, d'où il avoit tiré quatrevingt balles d'étoffes précieuſes, & huit cens caiſſes de ſucre. Il s'étoit ſaiſi, dans la Rade de Maſulipatan, d'un autre Vaiſſeau de la même Nation, richement chargé de toutes les marchandiſes qui ſont propres au commerce de cette Côte. C'étoient des cloux de girofle, de la fleur de muſcade & des noix, des taffetas de la Chine, des velours & des damas de couleurs vives, car les blancs ne ſont point en uſage dans ce Pays; de la porcelaine de la Chine, & ſur-tout de la plus grande. Iſacſon, [fier de tant d'avantages,] racontoit que les Hollandois avoient trois Comptoirs ſur la même Côte, dans trois Villes différentes, qui ne ſont pas fort éloignées l'une de l'autre; à Maſulipatan, à Petapoli & à Belligat; que la ſituation de Maſulipatan eſt à 17 degrés de latitude; que les proviſions y ſont en ſi grande abondance, que trente-deux poules ne s'y achetent qu'une piéce de huit, & un bœuf au même prix; mais qu'au mois de May, lorſque le vent ſouffle à l'Oueſt, il y fait ſi chaud, que l'air y eſt inſupportable, ſans qu'on puiſſe ſuër néanmoins juſqu'au coucher du Soleil, après lequel tout le monde eſt pris d'une ſueur fort abondante; que

Pyrateries d'un Vaiſſeau Hollandois.

Chaleurs extraordinaires à Maſulipatan.

que dans tout le cours de ce mois, perſonne ne quitte ſa maiſon qu'à l'entrée de la nuit, & que ceux qui riſquent de paroître pendant le jour ne manquent point d'être ſuffoqués (*i*). Sabis. 1607.

Le 7 de Septembre, il arriva une groſſe Pinaſſe Hollandoiſe d'une petite Iſle, nommée Sainte Lucie, à 24 degrés & demi de latitude du Sud, & ſi près de l'Iſle de Madagaſcar qu'on y compte à peine un mille. Les Hollandois avoient été forcés d'y relâcher, pour ſe mettre à couvert d'une Caraque Portugaiſe, qui étoit partie de Madagaſcar le 4 d'Octobre 1606, & qui ayant fait pluſieurs voyes d'eau, s'étoit vue dans la néceſſité de jetter trois mille ſacs de poivre & d'autres marchandiſes précieuſes. Ils racontèrent aux Anglois de Bantam que l'Iſle de Sainte Lucie eſt un lieu fort commode pour les rafraîchiſſemens; que les Inſulaires n'y connoiſſent pas l'argent ni d'autre monnoye; que pour une cueillière d'étain, on obtenoit d'eux un bœuf, & un mouton pour un petit morceau de cuivre; que l'ancrage y eſt fort bon ſur ſept ou huit braſſes, quoique le fond ſoit un peu rude. Iſle de Sainte Lucie près de Madagaſcar.

Le 14 de Novembre, David Middleton, Capitaine du Conſent, arriva de Londres à Bantam.

(*k*) Le 17, Matteleeſe, Amiral Hollandois, revint des Côtes de la Chine, où l'eſpérance du commerce l'avoit expoſé aux plus grands dangers. En vain s'étoit-il préſenté aux Chinois, qui avoient rejetté toutes ſes propoſitions, & juſqu'à l'offre de cent mille piéces de huit par leſquelles il avoit tenté de gagner leur confiance & leur affection. Six Caraques Portugaiſes, parties de Macao, l'avoient forcé de gagner le large avec perte de ſa Pinaſſe qu'elles lui avoient enlevé. A ſon retour, il avoit touché à Kamboya & à Pahang, mais ſans y pouvoir obtenir rien de plus que des vivres. Les Hollandois rebutés à la Chine.

Le 17 de Décembre, on vit arriver le Gelderland, grand Vaiſſeau de Hollande. Il étoit venu entre l'Iſle de Saint-Laurent & la Côte d'Afrique. Le premier endroit où les Hollandois avoient relâché pour ſe procurer des rafraîchiſſemens, avoit été l'Iſle Mayotta, une des Comores. Ils y avoient frété leur Pinaſſe, dans une Rade à la vérité fort commode, mais dépourvûe de vivres, & ſur-tout de beſtiaux. De-là ils avoient fait voile à Calecut, Ville qui leur avoit paru ſi grande, qu'ils ne lui donnoient pas moins de cinq mille de longueur. Le Samorin, qui eſt le Roi du Pays, leur avoit rendu une viſite à bord, vêtu fort richement, avec une couronne d'or ſur la tête, & l'épée nue à la main. Il leur offrit toutes ſortes de faveurs & la permiſſion d'établir un Comptoir dans ſa Capitale; mais dans la crainte des Portugais, qui étoient alors fort bien avec lui, ils avoient refuſé ſes offres. En avançant vers Calecut, ils s'étoient ſaiſis d'une Barque de la Mecque, chargée de ris & d'un grand nombre de Paſſagers, auxquels ils avoient fait payer leur rançon. Iſle Mayotta, une des Comores.

Le 27, l'Amiral Hollandois, Paulus Van Carle, mouilla dans la Rade de Bantam, avec ſept grands Vaiſſeaux & une Frégate Portugaiſe dont il s'étoit ſaiſi dans ſa courſe. Il avoit pris des rafraîchiſſemens au Cap de Lope Gonſalve Arrivée de Paulus Van Carle à Bantam.

(*i*) *l'Anglois dit ſimplement* qu'on ne riſque pas de paroître pendant le jour, parce que pluſieurs perſonnes ont été ſuffoquées par la chaleur. R. d. E.

(*k*) La Seconde Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

SARIS. 1607.

salvé (*l*), sur la Côte de Guinée, où il avoit trouvé de l'eau & du poisson en abondance. Après avoir passé six semaines, pour attendre le changement du vent qui étoit au Sud-Est quart à l'Est, il s'étoit rendu à l'Isle d'Annaban sur la même Côte. Le 30 de Mars, il étoit venu mouiller au Port de Mozambique, malgré le feu continuel de l'artillerie du Château ; & sans perdre le tems d'abord à répondre à cette insulte, il avoit pris le parti d'attaquer à la vûe des Portugais, une Frégate de leur Nation & deux Navires Guzarates qui étoient dans le Port. Après s'en être saisi & leur avoir enlevé toutes leurs marchandises, il avoit brûlé les deux Guzarates ; mais la Frégate Portugaise lui avoit paru si bonne, qu'il l'avoit conservée pour son propre usage. Le lendemain, ayant fait la revûe de ses forces, qui se trouvèrent composées de neuf cens quatrevingt-quinze hommes ; il en mit à terre sept cens, avec sept piéces d'artillerie, qui commencèrent aussi-tôt à battre le Château. Cette attaque lui promettant peu de succès, il poussa ses tranchées si près de l'Ennemi, que ses gens pouvoient jetter des pierres dans le Château. Mais lorsqu'il comptoit d'employer la mine pour faire sauter les murs, une furieuse pluye l'obligea d'abandonner cette entreprise. Les Assiégés profitèrent du découragement des Hollandois pour lancer sur eux quantité de pots à feu, qui les incommodèrent beaucoup. Une sortie, qu'ils firent en même tems, acheva de rebuter les Assiégeans, & les força de se retirer après six semaines d'un Siége inutile, qui leur avoit coûté quarante hommes, sans compter un grand nombre de blessés. Ils rentrèrent dans leurs Vaisseaux, pour sortir de la Rade. Mais à la pointe d'un angle funeste, où ils ne pouvoient éviter le canon du Château, ils furent si maltraités de plusieurs coups, qu'un de leurs Bâtimens fut coulé à fond, & deux autres percés dangereusement.

Il avoit attaqué Mozambique.

Circonstances du Siége.

VAN CARLE se rendit à l'Isle de Mayotta, pour réparer le désordre de sa Flotte. La Rade qu'il choisit pour y jetter l'ancre se trouva si bien fournie de bestiaux, qu'il y acheta six cens vingt bœufs & trente-six moutons dans l'espace de six semaines. Les Insulaires connoissent si bien l'usage de l'argent, qu'on ne peut rien obtenir d'eux que pour des piéces de huit. A l'arrivée des Hollandois, le Roi défendit à tous ses Sujets, sous de rigoureuses peines, de vendre les moindres provisions avant qu'il se fut défait de toutes les siennes. Aussi-tôt que les Hollandois se crurent parfaitement rétablis, ils retournèrent vers Mozambique, pour recommencer l'attaque du Château. Mais en entrant dans la Rade, ils apperçurent trois Caraques, nouvellement arrivées de Portugal. Cette vûe refroidit leur courage, & leur fit prendre le parti de continuer leur course vers les Indes. A trente lieuës de Goa, ils mirent à terre les Guzarates qu'ils avoient pris à Mozambique. Le lieu qu'ils choisirent, pour se délivrer de ce fardeau, se nomme Seperdon, [à 18 degrés de latitude du Nord. Ses habitans sont des Mores grands Ennemis des Portugais.] Ils y trouvèrent toutes sortes de rafraîchissemens à bon marché, mais nulle autre marchandise qu'une petite quantité de poivre. De-là s'étant avancés vers les Isles Commodo, à sept lieuës de Goa, ils se saisirent d'une Caraque qui retournoit à Lisbonne, chargée presqu'uniquement de piéces de huit. Ils la brûlèrent après s'être emparés de toutes ses

Pyrateries de Paulus Van Carle.

(*l*) Ce Cap est à peu près à un degré de latitude Sud, sur les Côtes de Loango que quelques-uns disent être une partie de la basse Guinée.

ſes richeſſes. L'amorce d'un ſi précieux butin les fit demeurer pendant plus d'un mois dans le même lieu, pour attendre les trois Caraques qu'ils avoient rencontrées à Mozambique. Mais ſe voyant trompés dans cette eſpérance, ils ſe rendirent à Calecut, dans l'intention d'y parler au Samorin. Dix Galéres, qui y étoient arrivées de Goa, leur ôtérent l'envie de s'approcher du rivage. Cependant ils envoyérent au Samorin un préſent de deux piéces d'artillerie [de fer, & d'une] de fonte, en le faiſant prier de leur accorder de l'eau. Cette faveur ne leur fut pas refuſée; mais l'eau ſe trouva ſi mauvaiſe, qu'ils n'en purent faire aucun uſage. Ils tournérent vers le Cap de Comorin, ſans en pouvoir trouver de meilleure; & leurs beſoins étant devenus fort preſſans, ils s'efforcérent de gagner les Détroits de Malaca. Mais les vents & les Courans leur furent ſi contraires, qu'ils n'eurent point de reſſource plus prompte que de ſe rendre à Bantam. Il y avoit prés de vingt-deux mois qu'ils étoient partis de Hollande. Van Carle, dont la haine ne ſe rallentiſſoit pas contre les Portugais, remit à la voile le 13 de Décembre, pour aller croiſer dans les Détroits de Malaca, où il ſe promettoit de rencontrer les Vaiſſeaux de Macao. Mais la fortune le ſervit ſi mal dans cette entrepriſe, qu'il revint le 4 de Janvier à Bantam, d'où il partit le 5, pour faire voile aux Moluques.

Saris. 1607. Il n'oſe s'approcher de Calecut.

1608.

Le 18, Matteleeſe leva l'ancre auſſi, pour retourner en Hollande. Sa cargaiſon étoit compoſée de douze mille ſacs de poivre, quatre cens ſacs de noix muſcades, de ſucre, de bois d'ébéne, & de ſoye crue.

Départ & arrivée de divers Vaiſſeaux.

Dans le cours de l'année 1608, il arriva un prodigieux nombre de Jonques de la Chine & des autres parties des Indes. Le premier Bâtiment de l'Europe fut *l'Eraſmus*, Vaiſſeau Hollandois, qui retournoit d'Amboyne en Hollande, chargé de ſept cens bahars de girofle, [qu'il avoit acheté à Hitto.] Le premier de Septembre, une petite Pinaſſe de la même Nation, arrivée de Machian, rapporta que deux grands Vaiſſeaux, *la Chine* & *le Pigeon*, avoient été ſubmergés ſur leurs ancres devant cette Ville, par un vent d'Oueſt, qui ne paroiſſoit point aſſez violent pour produire un effet ſi terrible. Mais le moindre orage qui vient de ce côté-là, cauſe des agitations extrémes dans un Port où le fond eſt fort mauvais & n'a pas moins de 70 ou 80 braſſes. La perte des Hollandois avoit été compenſée par la priſe de Machian & de Taffaſal, qui ne leur avoit pas coûté un ſeul homme. Ils avoient mis dans chacune de ces deux Places cent vingt Soldats. C'étoit de la même manière & par la même voye qu'ils s'étoient fortifiés dans le Château de Malayo.

Invaſions des Hollandois.

Le 10, une Pinaſſe Hollandoiſe partit pour Sukadana, dans la ſeule vûe de ramener les Négocians de cette Nation, qui y étoient accablés de maladies, & qui ne pouvoient ſe faire payer de ce qui reſtoit dû à leur Compagnie depuis le voyage de Claes Simonſon.

[Le 23, le Vaiſſeau nommé la Zélande, arriva de Banda, à moitié chargé de fleur de muſcade, & de noix; ſon port étoit de cent cinquante Laſts (*m*). Le 25, on vit arriver le Hay, venant de Coromandel; il apportoit diverſes ſortes d'étoffes de Malayo, & de Cheara Java.]

Le 2 d'Octobre, Keeling, Amiral Anglois, arriva de Priaman dans le Dragon, & ſe rendit le 7 à la Cour, avec une Lettre du Roi d'Angleterre & L'Amiral Keeling arrive à Bantam.

(*m*) ou 192 Tonneaux.

SARIS. 1608. & des préſens, qui conſiſtoient dans cinq piéces d'artillerie, une aiguière & un baſſin d'argent, & deux barrils (*n*) de poudre. Il fut témoin, avec tous les Anglois du Comptoir, d'un fort triſte ſpectacle. Les Pungavas, le Scha Bandar, l'Amiral, Kay Depatti, Utennagera, & pluſieurs autres Seigneurs, irrités depuis long-tems contre le Gouverneur du jeune Roi, qui abuſoit quelquefois de ſon autorité, ſe réunirent pour le perdre. Ayant choiſi la nuit du 13, pour s'aſſembler chez Kay Mas Patti, ils ſe rendirent ſecrétement au Palais, où ils commencèrent par s'aſſûrer de la perſonne du Roi & de la Reine Mére. Ils coururent enſuite à l'appartement du Gouverneur, qu'ils eſpéroient de ſurprendre dans ſon lit; mais il eut le tems de ſe ſauver par la ruelle, après avoir reçu une bleſſure à la tête, & de ſe retirer chez le Grand-Prêtre, qui ſe nommoit Kay Finkkey. Le reſpect d'un azile ſi ſacré n'arrêta point ces furieux. En vain Finkkey paroiſſant lui-même s'efforça de les arrêter par ſes priéres & ſes menaces. Ils forcèrent l'entrée de ſa maiſon, & le Gouverneur périt de mille coups entre leurs mains. [Le 18, la Pinaſſe Hollandoiſe revint de Sukadana; & elle ramenoit les Négocians qu'elle étoit allé chercher, & qui avoient été obligés de partir ſans pouvoir ſe faire payer de ce qui leur étoit dû. Le 6 de Novembre, le Vice-Amiral de Van Carle fit voile pour retourner en Hollande, avec cinq Vaiſſeaux, chargés de cloux de girofle, de fleur de muſcade, de noix, de poivre & de diamans. Le 8, il arriva une petite Pinaſſe Hollandoiſe de Malaca, par laquelle on apprit qu'il y avoit dans ces Mers, treize Vaiſſeaux, qui s'étoient emparés dans leur route, de deux Caraques. Le 9, Samuel Plummer, partit pour ſe rendre à Sukadana.] Keeling leva l'ancre le 4 de Décembre, pour retourner en Angleterre: mais le mauvais tems & les vents d'Oueſt le repouſſèrent vers la Rade. Il remit à la voile le 10, & l'on fut ſurpris de le revoir encore le 13. Il avoit rencontré dans les Détroits l'Hector, dont preſque tout l'Equipage étoit réduit à l'extrémité par le ſcorbut; [& l'intérêt de la Compagnie l'avoit obligé de prêter ſon ſecours à ce malheureux Vaiſſeau. Il y avoit fait paſſer une partie de ſes gens pour ſuppléer à la manœuvre. Enfin ſans cette rencontre imprévue, les Anglois de l'Hector n'ayant plus la force de porter la main aux voiles, couroient riſque à tous momens de ſe briſer contre les rocs ou d'échouër dans quelque Iſle du Sond.] Ils avoient eſſuyé d'autres malheurs à Surate, où les Portugais [de Daman] leur avoient pris leur Chaloupe, avec dix-neuf de leurs gens, & des draps d'Angleterre pour la valeur de neuf mille piéces de huit. Mais ils s'étoient un peu dédommagés de cette perte, en ſe ſaiſiſſant d'une Frégate de Columbo, dans laquelle ils avoient trouvé, entre autres marchandiſes, onze balles d'étoffes des Indes (*o*), & treize petites piéces d'Artillerie. [Leur arrivée à Bantam fit changer de vûe à Keeling.] [Le 16 de Décembre, on vit arriver de Hollande un petit Bâtiment, qui avoit été en route 8 mois & dix jours. Il avoit rencontré, un peu au Nord du Cap de Bonne-Eſpérance deux Vaiſſeaux qu'il croyoit être Anglois. Il s'étoit rafraîchi à Pulo Lamone, une des Iſles Comores, où il avoit acheté quantité de bœufs & de chèvres, pour des vieux couteaux & des cuillières d'étain. Le 22, il fit voile pour

Mort tragique du Gouverneur.

Diſgraces du Vaiſſeau l'Hector.

(*n*) *Angl.* un barril. R. d. E.
(*o*) *Angl.* où il y avoit treize piéces de ces étoffes qu'on nomme poulings. R. d. E.

Digitized by Google

pour Malaca, afin d'aller porter ordre à la Flotte Hollandoiſe de lever le Siége de cette Place.] Saris. 1609.

Le 23, le Capitaine Towtſon partit pour l'Angleterre dans le Dragon. Le 1 de Janvier 1609, Keeling monta dans l'Hector, pour ſe rendre aux Iſles de Banda.

☞ [Le 7, il arriva de Coromandel, deux Vaiſſeaux Hollandois & une Pinaſſe, dont la charge conſiſtoit en Etoffes, en partie priſes & en partie achetées. Ces mêmes Bâtimens s'étoient auſſi emparés à Mozambique d'une Caraque. Le 15, ces deux Vaiſſeaux partirent avec le Grand Soleil.]

Le 3 de Février, les Hollandois, à qui le retardement de leurs Vaiſſeaux commençoit à cauſer de l'impatience, eurent la ſatisfaction de voir arriver de Malaca Williamſon Verhoof, leur Amiral, avec une Flotte de douze grands Vaiſſeaux, dont ſept partirent immédiatement pour les Moluques. Le 9 de Mars, les Officiers qui reſtoient à Bantam, accompagnés de tous les Facteurs de leur Comptoir, demandèrent une aſſemblée des Pungavas, ſous prétexte d'une affaire importante qu'ils avoient à leur communiquer. Cette faveur leur étant accordée, ils déclarèrent [avec beaucoup de faſte, dans un Conſeil ſi nombreux,] qu'ils avoient reçu des Lettres de leur Roi, titre qu'ils affectoient de donner au Comte Maurice pour ſe procurer plus de conſidération, par leſquelles ils apprenoient que la paix avoit été conclue entre eux & les Portugais. Ils ajoûtèrent qu'ils ſe croyoient obligés d'en informer la Cour de Bantam, parce que devant vivre déſormais en bonne intelligence avec le Portugal, ils ne pouvoient plus accorder de ſecours aux Javans contre les inſultes des Vaiſſeaux de cette Couronne. Les Pungavas reçurent ce diſcours avec de grands éclats de rire. Ils connurent tout-d'un-coup que le deſſein des Officiers Hollandois, étoit de les prévenir par des jalouſies & des craintes, contre ceux dont ils ſe reconnoiſſoient les amis, afin de rendre la Cour de Bantam plus réſervée ſur tous les Priviléges qui pouvoient nuire au commerce de Hollande. Auſſi répondirent-ils que les Javans étoient ſans inquiétude, & que les Hollandois pouvoient ſuivre leur inclination.

Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe.

Les Hollandois s'attirent la raillerie du Conſeil de Bantam.

☞ [Le 20, le Feu prit à la Maiſon d'un Chinois; mais heureuſement il n'atteignit point le Magazin des Anglois qui étoit à côté.]

Le 21, Saris fut appellé à la Cour par le nouveau Gouverneur, qui ſe nommoit *Pangram Arcumgalla*. Il ſe hâta d'obéir à cet ordre, avec la précaution ordinaire de porter un préſent. Le Gouverneur lui dit qu'ayant appris par des informations certaines, que les Anglois retenoient dans leur maiſon deux Priſonniers pour dettes, & qu'ils les avoient même chargés de chaînes, il vouloit ſçavoir ſur quel fondement ils s'attribuoient cette autorité. La réponſe de Saris fut qu'ils avoient obtenu la permiſſion du Roi; & produiſant les billets des Priſonniers pour prouver la réalité & la juſtice de la dette, il demanda inſtamment qu'ils ne fuſſent pas déchargés ſans avoir donné une caution ou d'autres aſſûrances pour le payement. Le Gouverneur repliqua qu'il ſuppoſoit la vérité de la dette, mais que pour la permiſſion d'enchaîner les Priſonniers, il ſçavoit que les Anglois ne l'avoient jamais obtenue du Roi, & qu'il vouloit par conſéquent qu'ils fuſſent relâchés. Enfin Saris obtint, après beaucoup d'inſtances, qu'ils demeureroient en priſon, juſqu'à ce que l'un, qui ſe nommoit Tanyomges, & qui devoit au Comptoir cinq cens piéces de huit

Embarras que les Hollandois ſuſcitent à Saris.

(p),

SARIS. 1609.

(p), en eût du moins payé cent, & que l'autre, nommé Bungum, qui devoit, avec la même ſomme, cent ſacs de poivre, eût payé cent piéces & vingt ſacs. Sur cette convention, le Gouverneur envoya un de ſes gens avec Saris, pour déclarer aux Priſonniers à quelles conditions ils pouvoient obtenir la liberté. Cependant, le 24, il vint à Saris un nouvel ordre de ſe rendre à la Cour. Il y trouva les Facteurs Hollandois qui y avoient été mandés comme lui, & vers leſquels le Gouverneur ſe tourna d'abord, pour leur demander ſi c'étoit l'uſage en Europe de mettre un homme en priſon pour ſes dettes, ſans en avoir reçu la permiſſion du Roi ou de ſes Miniſtres. Les Hollandois ayant répondu que non, il donna ordre que les deux Priſonniers fuſſent relâchés ſur le champ. En vain Saris lui repréſenta les conditions dont on étoit convenu trois jours auparavant, un des Eſclaves du Roi fut envoyé auſſi-tôt pour les délivrer. Saris ne douta point que cette mortification ne lui eût été ſuſcitée par les Hollandois, [qui avoient été pouſſés à cela par Lak-moy. Cet Homme eſpéroit que les Anglois n'ayant aucune juſtice à attendre, n'ôſeroient plus ſe fier aux Chinois, & que ceux-ci par conſéquent viendroient à lui; & qu'ainſi il s'empareroit de tout le commerce. Les Hollandois y trouvoient auſſi leur compte, parce qu'ils lui fourniſſoient la plûpart des marchandiſes dont il avoit beſoin.] Ils reçurent à leur tour un ſenſible chagrin, en apprenant par une Pinaſſe, arrivée le 23 d'Avril, que Paulus Van Carle, un de leurs Amiraux, avoit été pris à Ternate. Mais, ſur quelques récits de l'Iſle de Borneo, le 21 de Mai, ils firent partir un petit Bâtiment pour Banjarmaſſin, dans la réſolution de faire parcourir toutes les Criques & tous les coins de cette grande Iſle où ils avoient appris qu'on trouvoit de l'or & du bézoar en abondance pour des grains de verre & pour les plus viles merceries.

Eſpérances des Hollandois à Borneo.

LE 26 d'Août, Keeling revint de Banda, chargé de douze mille quatre cens quatrevingt-quatre katis de fleur de muſcade, & de cinquante-cinq mille huit cens quarante-quatre (q) katis de noix, qui lui revenoient à neuf, dix & onze piéces de huit le bahar. Un kati, dans les Iſles de Banda, répond à treize onces & demi d'Angleterre. Le petit bahar de fleur de muſcade eſt compoſé de dix katis; & le petit bahar de noix, de cent katis. Le grand bahar contient cent katis de fleur, & mille de noix. Si quelqu'un vous doit dix katis de fleur, & qu'il vous offre en payement cent katis de noix, la Loi du Pays vous oblige d'y conſentir.

Poids & meſures de Banda.

LE 4 d'Octobre, Keeling, qui avoit achevé ſa cargaiſon à Bantam, en y joignant quatre mille neuf-cens ſacs [& trois katis] de poivre, leva l'ancre pour retourner en Angleterre. Saris, Auteur de cette Relation, monta ſur le même Vaiſſeau, après avoir paſſé quatre ans, neuf mois, onze jours au Comptoir de Bantam. [Sans s'arrêter aux circonſtances de ſon retour, il joint à ſon Journal quelques obſervations curieuſes ſur diverſes ſortes de drogues & de marchandiſes, & ſur les lieux d'où les Européens tirent ces productions.]

Saris retourne en Angleterre avec Keeling.

(r) LE bois d'Aloës, comme l'appellent les Anglois, eſt nommé *Garu* par les

(p) *Angl.* 429½ piéces de huit. R. d. E.

(q) *Angl.* 59846 Katis. R. d. E.

(r) La 3e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

les Malayens. La meilleure eſpèce vient de Malaca, de Siam & de Cambaye (*s*). Il faut choiſir celui qui eſt en gros bâtons ronds, fort maſſif, noir, avec des veines couleur de cendre, un peu amer au goût, d'une odeur agréable, & qui brûle au feu de charbon comme un morceau de poix; c'eſt-à-dire, que s'il eſt bon, il ne ceſſe pas d'éprouver une ſorte de friture, en jettant une odeur fort douce, juſqu'à ce qu'il ſoit conſumé. Saris. 1609. Obſervations ſur diverſes marchandiſes, parfums, gommes, &c.

Le Benjoin eſt une gomme, que les Malayens nomment *Minnian*. La meilleure eſpèce vient de Siam. Elle eſt pure, claire, blanche, avec de petites rayes couleur d'ambre. Sumatra en produit une autre ſorte, qui n'eſt pas mépriſée, quoique moins blanche. Une troiſième eſpèce, qui vient de Priaman & de Burrouſe, eſt rejettée des Anglois, parce qu'ils la trouvent trop groſſière; mais elle eſt fort eſtimée à Bantam. Benjoin.

La Civette, ſi l'on veut choiſir la meilleure, doit être d'un jaune foncé qui tire ſur celui de l'or. Celle qui eſt blanchâtre ſe vend beaucoup moins, parce qu'elle eſt ordinairement altérée avec de la graiſſe. Cependant la Civette, en général, eſt blanchâtre quand elle eſt fraîche, & ce n'eſt qu'en vieilliſſant qu'elle devient jaune. Civette.

Le Muſc eſt connu par trois eſpèces; la noire, la brune & la jaune. La première n'eſt point eſtimée. La ſeconde eſt bonne. La troiſième eſt la meilleure. Celle-ci doit être couleur d'ambre foncé, [comme le Spicnard,] & revêtue d'une ſimple peau; car ſi elle en a deux, comme il arrive ſouvent, c'eſt un défaut. Elle ne doit point être trop humide, ce qui la rend peſante; ni trop ſéche, ce qui diminue quelque choſe de ſon prix. Elle doit être ſans pierres, ſans filamens (*t*), & d'une odeur douce & forte. Elle eſt nuiſible à quantité de perſonnes, non-ſeulement par l'odorat, mais même par le palais, car Saris a connu des gens qui ne pouvoient en goûter ſans qu'elle pénétrât juſqu'au cerveau. Elle ne doit pas ſe fondre trop tôt dans la bouche, ni demeurer trop long-tems dans la main ſans ſe diſſoudre. On doit bien ſe garder de la tenir près d'aucune autre ſorte d'épice, ſi l'on ne veut pas qu'elle perde bientôt ſon odeur. Muſc.

Le Bezoar: il y en a de deux ſortes, l'une qui vient des Indes Occidentales, l'autre des Indes Orientales. Celle-ci vaut le double de l'autre. Les pierres de l'une & l'autre ſorte ne ſe reſſemblent point dans leur forme. Les unes ſont rondes; d'autres longues comme des noyaux de dattes; d'autres comme des œufs de pigeon; d'autres comme les roignons d'un chevreau; enfin d'autres ont la figure d'un gland. Mais il y en a peu qui ſe terminent en pointe. Leur couleur n'eſt pas moins variée: car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendre. Mais la plûpart ſont d'un verd pâle. Les bezoars de l'Inde Orientale ſont compoſés de pluſieurs robes ou de pluſieurs peaux, comme l'oignon, & ne ſont pas moins luiſans que ſi l'art s'étoit employé à les polir. Qu'on en ôte une peau, la ſuivante eſt plus luiſante & plus claire que la première. Ces peaux ſont plus ou moins épaiſſes, ſuivant la groſſeur des pierres. Les plus gros bezoars ſont les plus chers. Saris donne une méthode certaine pour les mettre à l'épreuve. Qu'on prenne, Bezoar.

(*s*) Purchaſſ remarque qu'il en vient auſſi de Sumatra, Potannie, Cauchau-chene. Note, qui de même que pluſieurs autres, paroit être de l'Auteur même de la Relation.

(*t*) *Angl.* ſans plomb; avec quelques poils. R. d. E.

SARIS 1609.

prenne, dit-il, le poids éxact de la pierre, & qu'on la mette dans l'eau pendant quatre heures. Qu'on éxamine enſuite ſi elle ne s'eſt pas fendue; & qu'après l'avoir bien eſſuyée, on la peſe une ſeconde fois. Si l'on trouve la moindre différence dans le poids, on peut être ſûr que la pierre n'eſt pas bonne. La plûpart des bezoars contrefaits viennent de Sukadana dans l'Iſle de Borneo. Il s'y en trouve néanmoins d'excellens, comme à Patane, à Banjarmaſſin, à Macaſſar, & dans l'Iſle das Vaccas, qui eſt à l'entrée de la Rade de Kambaya.

Ambre.

L'AMBRE: il y en a de différentes couleurs, tels que le blanc, le noir, le brun & le gris. Le noir eſt le moins recherché & le gris paſſe pour le meilleur. De cette dernière ſorte, choiſiſſez celui qui eſt le plus clair, le plus pur, qui tire ſur le blanc & qui eſt mêlé de veines couleur de cendre ou blanchâtres. Il doit flotter ſur la ſurface de l'eau; & quoiqu'il y ait de l'ambre contrefait qui flotte de même, on peut s'aſſûrer que le véritable ne s'enfonce jamais. Il vient en abondance du Mozambique & de Sofala.

(v) BANTAM eſt le grand Marché d'une infinité de Nations pour quantité de marchandiſes. Cette Ville, qui eſt ſituée dans la grande Iſle de Java, eſt au 6e. degré de latitude du Sud; variation Oueſt 3 degrés. Mais le Pays ne produit guéres, de ſon propre fonds, que des vivres, du coton, de la laine & du poivre. La récolte du poivre, qui ſe fait au mois d'Octobre, donne ordinairement trente ou trente-deux mille ſacs. Chaque ſac contient quarante-neuf katis & demi de la Chine. Les Javans nomment le ſac un timbang. Deux timbangs ſont un pikul; trois pikuls compoſent le petit bahar; & quatre pikuls & demi le grand bahar, qui fait quatre cens quarante-cinq katis & demi. Les Javans ont encore un poids qu'ils nomment kulak, & dont l'uſage eſt fort commun à Bantam. Sept kulaks ſont le timbang. Mais quelque expérience qu'on puiſſe acquérir dans tous ces poids, les Commis Indiens, qui ſont toûjours des Chinois, donnent beaucoup d'avantage aux Marchands du Pays, parce qu'ils ont l'art de diminuer ou de groſſir à leur gré les poids & les meſures.

Marché de Bantam.

Poids & meſures.

AUX mois de Décembre & de Janvier, il vient à Bantam un grand nombre de Joncs & de Pares, chargés de poivre de Cherringin & de Jamby, de ſorte qu'à la fin de Janvier cette Ville a toûjours de quoi fournir à la cargaiſon de trois grands Vaiſſeaux. [La monnoye qui y a cours vient de la Chine. Ce ſont de petites piéces de plomb, rondes & minces: on les appelle Cashes. Ces piéces ont un trou par où l'on fait paſſer une fil. Mille de ces Cashes ainſi enfilées, ſe nomment un Peku, dont la valeur varie ſuivant que la valeur des Cashes hauſſe ou baiſſe. Dix Pekus ſont un Lakſau; dix Lakſaus ſont un Kati; dix Katis ſont un Uta, & dix Utas un Bahar.

IL y a deux manières d'enfiler les Cashes: l'une qu'on appelle Chuchuck China, & l'autre qu'on nomme Chuchuck Java. Cette dernière eſt plus avantageuſe que l'autre; parce que ſur le même fil on enfile 200 Cashes; au lieu que ſuivant la manière Chinoiſe, on n'en enfile que 160, ou 170: & comme cinq de ces Chuchucks ſont un Peku, quand il s'agit d'une ſomme conſidérable, on peut perdre beaucoup ſi l'on eſt payé en Chuchucks Chinois. Lorſque

(v) La 4e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

que les Joncs ſont ſur leur départ, on peut avoir pour une Réale 34 ou 35 Pekus, qu'on peut revendre avant l'année ſuivante de façon que 22 ou 20 valent une Réale. Ainſi il y a la-deſſus un grand profit à faire.] Saris. 1609.

Le poids pour le bezoar, la civette & l'or, ſe nomme taël, & revient à deux piéces de huit un quart, ou à deux onces d'Angleterre. Un taël Malayen peſe une piéce & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre. Un taël Chinois eſt le poids d'une piéce & ſept vingtiémes de huit, ou une once & un cinquiéme d'Angleterre; de ſorte que dix taëls de la Chine ſont préciſément ſix taëls de Java. Taël Malayen.

Les marchandiſes Angloiſes qui ſe vendent à Bantam, ſont le Fer en barres longues & minces, à ſix piéces de huit le Pikul. Marchandiſes propres à Bantam.

☞ Le Plomb en petites maſſes, à cinq piéces [& demi] le Pikul.

De la Poudre à tirer, vingt-cinq piéces le Barril.

☞ Draps larges, de couleur rouge, [trois piéces de huit la Gaſſe, qui eſt ☞ de trois quarts d'aune.] Opium de Meſri (*x*) qui eſt le plus eſtimé, [huit ☞ piéces le Kati.] Ambre en gros grains, [ſix piéces le Wamg & le demi Taël ☞ de Mallaya.] Corail à grandes branches, [cinq & ſix piéces le Taël.]

Mais les piéces de huit ſont la meilleure marchandiſe qu'on puiſſe porter à ✠ Bantam, [parce qu'avec de l'argent comptant, il n'y a rien qu'on ne ſe pro- ☞ cure fort au deſſous de ſon prix.] [Aux mois de Février & de Mars, il y arrive trois ou quatre Joncs Chinois richement chargés de ſoye crue, & travaillée; de cashes, de porcelaine; d'étoffes de coton. La ſoye crue de Nanking y eſt la plus eſtimée, & s'y vend cent quatrevingt-dix piéces de huit le Pikul. Celle de Kanton, qui eſt la plus groſſiére s'y donne pour quatrevingt piéces le Pikul.] On s'y défait auſſi fort avantageuſement des taffetas, des velours, des damas de toutes ſortes de couleurs, des ſatins blancs, du muſc, du fil & du trait d'or, du ſucre blanc, du ſucre de Candie, des baſſins de porcelaine, du benjoin, du bois d'aloës, de l'alun, & de toutes ſortes de drogues.

Les étoffes de Corômandel (*y*) ſont fort en recommandation à Bantam, & ſur-tout celle qui ſe nomme Gubar. Les calicos, les pintades, les ballachos, les beaux tapis de Saint-Thomé, le *muris*, qui eſt une ſorte de drap fort cher; toutes les étoffes Malayennes, & généralement toutes celles de coton qui ont ☞ de la largeur & de la longueur; [pour meſurer la plûpart de ces étoffes on ſe ſert du Hoſta, qui eſt une demi-aune, meſurée depuis le coude, juſqu'à l'extrémité du doigt du milieu.]

Les droits du Roy ſont 1°. le chuckey, qui eſt de huit pour cent ſur le poivre. 2°. le billabilian; c'eſt-à-dire, que s'il arrive dans la Rade quelque Vaiſſeau chargé de draps ou d'autres marchandiſes de cette nature, le Roi doit être informé de la quantité & du prix avant qu'on en puiſſe rien débarquer. Enſuite il envoye ſes Officiers, qui achetent tout ce qui eſt néceſſaire à ſon Droits du Roi.

☞ (*x*) Purchaſſ écrit Opium de Miſſerée; c'eſt à-dire du Cairo. Le véritable nom Arabe de cette drogue eſt Afiûn. Il y a dans l'Aſie Mineure une Ville fameuſe par la quantité qu'elle en produit qui s'appelle Afiun Karchiſſar, ou la Ville noire de l'Opium.

☞ (*y*) Les Portugais appellent cet endroit Charamandel; les François & les Italiens l'écrivent Cara, ou Coromandel, par corruption de Toromandolun, ou Toromandora; qui eſt proprement le titre qu'on donne au Roi, & dont les Portugais ont fait un nom de pays.

Digitized by Google

SARIS. 1609. à ſon uſage, pour la moitié du prix, [ou pour quelque choſe de plus] c'eſt-à-dire, que ſi vous mettez le prix de votre drap à vingt piéces de huit le gori, on ne vous en donne pas plus de quinze ou ſeize. L'uſage des Hollandois eſt de faire préſent au Roi, de ſept ou huit cent piéces de huit à leur arrivée, pour ſe délivrer de tous les droits. Le Ruba-ruba eſt un droit pour l'ancrage, qui monte à cinq cens piéces de huit pour ſix mille ſacs de poivre. Le droit du Scha Bandar pour la même quantité de poivre, eſt de deux cens cinquante piéces de huit; celui des Commis pour les poids & les meſures, d'une piéce de huit ſur cent ſacs. Les Jerotulis, qui ſont les Gardes de la Douâne, ont auſſi le droit d'une piéce de huit ſur cent ſacs.

Pays divers d'où Bantam tire ſes richeſſes.

BANTAM tire beaucoup de vivres, de coton & de bois (z), du Canton de Jorrain, [ou Serebaya], qui eſt ſitué à l'Eſt de Jakatra. Il lui vient de Jamby un grand nombre de Joncs, chargés de poivre. Banda lui fournit une petite quantité de fleur & de noix de muſcade, qu'on envoye prendre dans quelques Joncs du Roi & de la Ville. Macaſſar (a) lui fournit de même des pierres, du bezoar, du ris & d'autres vivres. Bali qui eſt une Iſle à l'Eſt (b) de celle des Célèbes, vers huit degrés & demi de latitude du Sud, envoye beaucoup de ris & de coton, des Eſclaves, & des étoffes groſſières. Timor, qui eſt à l'Eſt de Bali, à dix degrés quarante minutes de latitude du Sud, produit une abondance de Chindanna, que les Anglois nomment *white ſanders* (c). Il vaut à Bantam juſqu'à vingt piéces de huit le pikul. Les Indiens ſont capables de beaucoup d'artifice pour contrefaire cette marchandiſe ou pour l'altérer par divers mélanges; de ſorte qu'il eſt toûjours à propos de la rompre en piéces pour éviter l'impoſture. On porte pour échange à Timor, des couteaux, de petites merceries, de la porcelaine groſſière, des taffetas de diverſes couleurs, excepté les noirs, des poëles de la Chine, de petites plaques d'argent battu, auſſi minces que des oublies, & de la grandeur de la main. Ce commerce eſt fort avantageux, car les Anglois y ont gagné juſqu'à quatre cens pour cent.

Macaſſar, Bali & Tymor.

Iſles de Banda.

BANDA, qui eſt à cinq degrés de latitude du Sud, fournit avec la fleur & la noix de muſcade, de l'huile de l'une & de l'autre. Cette Iſle n'a point de Roi; mais elle eſt gouvernée par un Scha Bandar, qui eſt allié des Scha Bandars de Nera, de Lantor, de Puloway, de Pulorin, & de Labatake, autres Iſles qui ſont compriſes ſous le même nom, & qui dépendoient autrefois du Roi de Ternate. Toutes ces Iſles ont trois moiſſons chaque année, dans les mois de Juillet, d'Octobre & de Février; mais celle de Juillet qui ſe nomme la moiſſon (d) *d'Areputi*, eſt la plus conſidérable. Les marchandiſes qui conviennent aux Inſulaires, ſont les étoffes de Coromandel, & toutes celles de Cheremalla, du drap d'Angleterre, les eſpèces d'or, les piéces de huit, avec cette différence, que pour la valeur de ſoixante-dix piéces de huit en or, vous aurez ce qui coûteroit quatrevingt-dix piéces en argent; les grands baſſins de la Chine, les damas de couleurs vives, les taffetats, les velours, les boëtes de la Chine, les jettons dorés, les chaînes d'or, la vaiſſelle dorée, telles que des aſſiettes

(z) *Angl.* de coton & de laine filée, & non filée. R. d. E.

(a) Macaſſar a paſſé pendant quelque tems pour une Iſle, & même elle eſt repreſentée comme telle dans les vieilles Cartes, mais enſuite on a découvert que c'étoit une partie de l'Iſle de Célèbes.

(b) Il faudroit plûtôt dire au Sud-Oueſt.

(c) C'eſt-à-dire Sandal blanc. R. d. E.

(d) *Angl.* la Mouſſon. R. d. E.

Digitized by Google

assiettes, des plats & des soucoupes, les armes de tête damasquinées & bien luisantes; les mousquets, les lames d'épée, mais retroussées à la pointe. Le ris est encore une marchandise sur laquelle on trouve de grands profits dans les Isles de Banda, sur-tout dans certaines années où la racine de sagio, dont on y compose le pain, manque presque entièrement. Saris. 1609.

Les Isles Moluques, qui sont au nombre de cinq, fort près de la Ligne Equinoctiale, se nomment *Molukko*, *Ternate*, *Tidor*, *Geylolo* & *Machian* (*e*), & produisent une grande abondance de girofle; mais chaque année n'est pas également fertile. C'est la troisième qui donne toûjours une riche moisson. Le kati aux Moluques est de trois livres cinq onces Angloises. Le bahar contient deux cens katis. Dix-neuf katis de Ternate, en font cinquante de Bantam. Les marchandises qu'on demande aux Moluques, sont les étoffes de Coromandel & de Cheremalla, les ceintures de Siam, les salolos, les ballachos & les chellis, les taffetas de la Chine, les velours, les damas, les grands bassins, les jettons vernis, les draps écarlate, l'opium & le benjoin. Isles Moluques.

Siam, dont la situation est à 14 degrés & demi de latitude du Nord, fournit une grande abondance d'excellent benjoin, & beaucoup de belles pierreries, ✠ [tant de son propre fond, que de celles] qu'on y apporte de Pegu. Le Taël de Siam pese deux Piéces de huit & un quart. On y trouve beaucoup d'argent en lingots, mais il y vient du Japon; ce qui n'empêche pas que les Piéces de huit n'y soient si recherchées, que deux & demi, avec le coin, en valent presque trois en lingots, Le drap d'Angleterre de couleur éclatante, le fer & les beaux Miroirs, sont dans une haute estime à Siam. Toutes les marchandises de la Chine s'y vendent beaucoup moins cher qu'à Bantam. Les Joncs Guzarates viennent à Siam aux mois de Juin & de Juillet, après avoir touché aux Maldives & à Ténasserim, où l'on trouve en tous tems cinq & six brasses d'eau. De Ténasserim, on peut se rendre par terre à Siam, dans l'espace de vingt jours. Siam.

Borneo est à trois degrés de latitude du Sud. Cette grande Isle produit beaucoup d'or & de bezoars, de la cire, des *Rotans* (*f*), du Kaijulacka, & du Sang de Dragon, dont le principal commerce se fait dans la Ville de Banjarmassin. Les marchandises qu'on y demande sont les étoffes de Coromandel, la soye de la Chine, les damas, les taffetas, les velours de toutes couleurs, excepté la noire; les draps de l'Europe & les Piéces de huit. ☞ [Les pierres de Bezoar s'y vendent cinq ou six piéces de huit le Taël, qui est le poids d'une piéce & demie de huit, ou une once & un tiers d'Angleterre]. Sukadana est une autre Ville de l'Isle de Borneo (*g*), dont la latitude est d'un degré & demi du Sud; on y compte cent soixante lieuës de Bantam. Le grand commerce de cette Ville est celui des Diamans, qui s'y trouvent en abondance, & qui passent pour les meilleurs de l'univers. Elle en a beaucoup dans tous les tems de l'année, mais sur-tout aux mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre, où l'usage est de les aller chercher dans des Pares, au long de la Rivière de Lavi, en plongeant comme l'on fait pour les Perles. Cependant il arrive quelquefois aux mois de Juillet & d'Octobre, que les Borneo. Banjarmassin. Sukadana. Diamans de la rivière de Lavi.

☞(*e*) Les Isles *Bachian*, & *Monil* sont omises ici.

(*f*) Ou plûtôt des Rotins; ce sont des espéces de Joncs. R. d. E.

☞(*g*) Sur la Côte Occidentale.

Digitized by Google

SARIS. 1613. les pluyes groſſiſſent exceſſivement cette Rivière; au lieu que n'ayant dans les deux autres mois que trois ou quatre braſſes de profondeur, on y plonge plus facilement.

[LES Marchandiſes de débit dans cet endroit, ſont les Pintados de Malaca, les fines Sarraſſes, les Gubares, les Poulings, les charas de Java, les toiles de Calico, les ſoyes de la Chine, les draps de couleur éclatante, les Cashes Chinoiſes, les piéces de huit, & ſur-tout celles d'Or.] Lorſqu'on ſe propoſe d'aller à Sukadana, le meilleur parti eſt de ſe rendre d'abord à Banjarmaſſin, où ſans beaucoup d'embarras on peut ſe procurer du bezoar & des diamans pour de l'or. On y compte quatre ſortes de diamans, qui ſont diſtingués par leur eau, que les Indiens appellent *Verna*. Verna ambon eſt le blanc [couleur qui eſt la plus eſtimée]; Verna loud, le verd; Verna ſakkar, le jaune; & Verna beſſi, une couleur entre le verd & le jaune. Les poids ſe nomment *Sa Mas*, *Sa Kupang*, *Sa Buſuks*, *Sa Pead*. Quatre Kupangs font un Mas; trois Buſuks un Kupang; un Pead & demi fait le Buſuk, Ils ont auſſi le *Paba*, qui fait quatre Mas; & ſeize Mas font un Taël. C'eſt avec ces poids qu'on peſe l'or & les diamans.

Quatre ſortes de Diamans.

Marchandiſes de la Chine.

LES marchandiſes de la Chine, ſont la ſoye crue. La meilleure ſe fait à Nanking, & s'appelle dans le Pays *How-ſa*. Elle ſe vend quatrevingt piéces de huit le pikul. Les taffetas, que les Chinois nomment *Tue*: les meilleurs ſe font dans une petite Ville nommée Hock-chu. Ils ſe vendent trente piéces de huit le gori. Les damas qu'on appelle Towne: c'eſt à Canton que ſe font les meilleurs, à cinquante piéces le gori.

LA ſoye à coudre, nommée Kou-ſwa, à cent piéces de huit le pikul. Les étoffes brodées nommées *Pocy*, qui ſervent pour Tapiſſeries: les meilleures ſe vendent dix piéces.

LE fil d'or à coudre & à broder, nommé Kim-ſwa, qui ſe vend par chip-pao, c'eſt-à-dire par paquets, dont chacun contient dix papiers, & chaque papier cinq échevaux, ou cinq nœuds. Trois chip-paos ſe payent deux piéces de huit.

Satins, nommés *Lin*, les meilleurs une piéce de huit.

Grands Baſſins, nommés *Cho-pao*, trois pour une piéce de huit.

LE Sucre blanc, nommé *Pe-tong*, le meilleur une piéce le pikul.

LA Porcelaine de même eſpéce, nommée *Poa*, la meilleure une piéce de huit le Kati.

LES boëtes à perles, nommées *Cha-nab*, les meilleures une piéce de huit (*b*).

LES Velours, nommés *Tan-go Jounck*, de neuf aunes de long, cinq piéces de huit.

LA ſoye de manche, nommée *Jounck*, la meilleure cent-cinquante piéces le pikul.

LE muſc, nommé *Sa-bu*, ſept piéces le Kati.

[LES Cashes, ſoixante Pekus pour une piéce de huit].

LES Draps larges, nommés *To-lo-ney Sa-ſoko*, c'eſt-à-dire, larges de trois quarts, ſept piéces de huit.

LES

(*b*) *Angl.* les meilleures cinq piéces de huit. R. d. E.

Digitized by Google

Les Miroirs de la plus grande largeur, nommés *Kea*, dix piéces chacun. SARIS. 1609.

L'Etain, nommé *Sca*, quinze piéces le pikul.

La Cire, nommée *La*, quinze piéces le pikul.

Mousquets, nommés *Kau-ching*, vingt piéces le barril.

Dents d'Eléphans, les plus groſſes & les meilleures, deux-cens piéces le pikul.

Les petites, nommés *Ga*, à la Chine, & par les Portugais *Screvelias*, cent piéces le pikul.

Les ſables (*i*) du Japon, nommés *Sam-to*, huit piéces de huit.

☞ [Le Sandal blanc nommé *Twa-whi*, quarante piéces le pikul].

Le Droit ſur le Poivre, dans l'intérieur du Pays, eſt d'un Taël ſur chaque pikul.

Au mois de Mars, les Jonques qui doivent faire voile aux Manilles, partent enſemble de Chan-chu; c'eſt-à-dire, que d'environ quarante qui font ce Voyage tous les ans, il y en a toûjours ſept ou huit, ou dix qui s'aſſocient, à meſure qu'ils ſont prêts au départ. Leur cargaiſon eſt de ſoye crue & travaillée, mais beaucoup meilleure que celle qui ſe porte à Bantam. On compte dix jours de navigation entre Canton & les Manilles. Les Jonques reviennent au commencement de Juin, chargés de piéces de huit. Ils ſont ſans armes & ſans aucune autre défenſe; de ſorte qu'on n'a beſoin que d'une Chaloupe armée pour les arrêter, & pour les prendre. Commerce de la Chine aux Manilles.

☞ [Saris n'a pas laiſſé des obſervations moins éxactes ſur les marchandiſes qui ſont recherchées au Japon. Il ſuffira de les nommer, ſans en marquer les prix.] Les draps (*k*) larges de toutes ſortes de couleurs, ſans en excepter les noirs, mais ſur-tout les rouges & les jaunes. Les ſoyes, les bouracans ſimples & doubles, les étoffes de ſoye à gros grains; les gros grains de Turquie, les camelots, les ſatins, les taffetas & les damas de l'Inde. Le fil de toutes ſortes de couleurs. Les tapis de table. Les cuirs dorés ou peints, à fleurs & à figures. Les tableaux, & toutes ſortes de peintures, ſur-tout celles qui repréſentent des hiſtoires laſcives, & des batailles ſur mer ou ſur terre, les plus grandes formes ſont toûjours les plus eſtimées. 1613. Marchandiſes propres au Japon.

Le vif argent, le vermillon, le rouge pour le viſage. Le cuivre en plaques, le plomb en lingots, le plomb en feuilles. L'étain en lingots. Le fer en maſſe, en barre & en plaques. L'acier de toutes ſortes de formes. Les tentures de tapiſſerie. La civette. Le fil d'or à coudre, de la Chine. La caſſonade ou le ſucre en poudre de la Chine. Le ſucre de Candie. Les velours de toutes couleurs. Les velours à fleurs. Les gazes. La ſoye crue. Le fil tors. Les verres à boire de toute eſpéce, les bouteilles, les cruches, & toutes ſortes de vaſes & de vaiſſelles, ſimples ou dorés, le papier, les Livres de Comptes & les tablettes de poche. Le ſavon d'Eſpagne. L'ambre en grains. Les bas de ſoye, de toutes couleurs. Le cuir d'Eſpagne, & toutes ſortes de peaux bien paſſées. Les Kandicks bleus & noirs de la Chine. La cire pour les bougies. Le miel. Le poivre. Le ſamel de la Cochinchine. La muſcade. Le camphre ☞ de Barous & de Borneo. [Le bois de Sandal de Solier.] Le bois de Kalamba (*l*). Le

(*i*) Le mot de l'Original ſignifie auſſi ſabre, & il n'eſt pas difficile de voir que c'eſt cette derniére ſignification qu'il doit avoir ici. R. d. E.

(*k*) La 5e. Section de ce Chapitre, commence ici dans l'Original. R. d. E.

☞ (*l*) C'eſt le bois d'Aloës.

Digitized by Google

SARIS. 1613. Le ſapon, ſorte de bois rouge. Les dents d'éléphans. Les cornes de Rhinoceros & de Cerfs. L'alun de roche. Il eſt en telle eſtime, que Saris vendit pour cent florins ce qui ne lui en avoit coûté que trois.

Ce qu'il y a de meilleur au Japon.

CE qu'on trouve de meilleur au Japon eſt une abondance d'excellentes teintures, bleues, rouges, noires & vertes. Les vernis, ſur-tout en or & en argent, y ſont meilleurs qu'à la Chine. Le ſoufre, le ſalpêtre, le ris, le [chanvre] & le coton abondent auſſi dans la plûpart de ces Iſles.

LATITUDES.

Maſulipatan	17	00 N.	Variation Oueſt	3	00
Iſle Sainte Lucie, proche Madagaſcar	24	30 S.	Iſle de Bali	8	30
Seperdone, près de Chaule	18	0 N.	Iſle de Timor	10	40
Bantam	6	0 S.	Iſle de Banda	5	00
			Sukadana, dans l'Iſle de Borneo	1	30

CHAPITRE VII. (a)

Relation de ce qui ſe paſſa dans l'Iſle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon.

COCKS. 1613. Le Facteur Cocks eſt chargé d'écrire les événemens.

[ON s'apperçoit par degrés que l'attention des Marchands Anglois pour les événemens hiſtoriques, & leur curioſité pour le caractère & les uſages des Nations étrangères, augmentent avec l'étendue & le ſuccès de leur commerce. Cocks, deſtiné à gouverner le Comptoir de Firando, ne demeura point oiſif dans cette Ville pendant le voyage que Saris avoit entrepris à Suronga. Avec le ſoin des marchandiſes & des autres intérêts de la Nation, il étoit chargé de recueillir, dans un Journal éxact, tout ce qui ſe paſſeroit d'intéreſſant ſous ſes yeux. C'eſt ſa Relation qu'on va lire.]

Départ du Général.

LE 7 d'Août, Saris, Général Anglois, partit avec William Adams pour la Ville Impériale dans une Barque du Roi montée de quarante Rameurs. Il prit avec lui douze perſonnes de confiance; Tempeſt, Pencock, Richard Wickam, Edouard Saris, Watter Corwarden, Diego Fernandos, John Williams, Tailleur; John Head, Cuiſinier; Edouard Bartan, Chirurgien; John Japan, Interpréte; Richard Dale & Antoine Ferrea, Matelots; ſans compter quatre Valets, deux à lui & deux à William Adams. On fit honneur à ſon départ, en tirant treize coups de canon.

L'AUTEUR ſe rendit auſſi-tôt chez les deux Rois, comme par ordre du Général, pour les remercier des ordres qu'ils avoient donnés en ſa faveur. En effet ces deux Princes avoient pouſſé leurs attentions juſqu'à faire porter à Saris cent taëls, en monnoye du Japon, pour lui épargner les embarras du change dans une ſi longue route. Cette ſomme fut acceptée, mais comme un prêt.

Quelques

(a) C'eſt le XVIII. du III. Livre du l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

Quelques Anglois ayant cauſé du déſordre la nuit d'auparavant, le Roi Foyne pria Cocks, autant pour ſon honneur que pour celui de ſa Nation, d'avoir l'œil ouvert ſur la conduite de ſes gens. Cocks. 1613.

Le 9, un jeune Japonois, nommé Juan, qui parloit fort bien la Langue Eſpagnole, vint offrir ſes ſervices à Cocks pour neuf ou dix ans, ſans en excepter le voyage d'Angleterre, qu'il promettoit de faire avec le Vaiſſeau: [il n'éxigeoit aucun appointement fixe; ſe contentant de ce qu'on voudroit lui donner.] Miguel, l'Interpréte qu'Adams avoit procuré au Comptoir, étant d'un eſprit fort lourd, & ſujet d'ailleurs à s'abſenter ſouvent, le déſagrément qu'on avoit ſans ceſſe de le voir manquer au beſoin, fit accepter les offres de Juan. C'étoit un nouveau Chrétien, qui avoit la plus grande partie de ſa famille à Nangazaqui, & un Couſin à Firando. Quoiqu'il eût ſervi pendant trois ans un Eſpagnol aux Manilles, il en étoit revenu ſans avoir embraſſé le Chriſtianiſme, & les Jéſuites l'avoient baptiſé à Nangazaqui. [La curioſité de voir l'Europe parut être le ſeul motif qui le faiſoit tourner vers les Anglois.] Un jeune Japonois s'engage à ſuivre les Anglois en Europe.

[Le 13, l'Auteur montra diverſes marchandiſes Angloiſes à des Marchands de Méaco (*b*); mais ils n'achetèrent rien, & même ils regardèrent le tout avec aſſez d'indifférence, excepté la poudre à canon.]

Le 19 au ſoir, on vit commencer à Firando la grande Fête des Japonois, qui conſiſte à ſe réjouir & à faire bonne chère toute la nuit ſur les tombeaux de leurs parens, qu'ils invitent à ce feſtin. Leurs réjouiſſances durent trois nuits conſécutives. On publia l'ordre de parſemer les rues de ſable & d'allumer des lanternes devant chaque porte. Il en coûta la vie à un pauvre homme pour avoir négligé d'obéir. Cocks ne fit pas difficulté de ſe conformer aux uſages du Pays. Non-ſeulement il ſuſpendit à ſa porte deux belles lanternes; mais étant informé que les deux Rois devoient ſe promener dans les rues, & s'arrêter à ſa maiſon, il leur fit préparer un ſouper digne d'eux. Cependant, après les avoir attendus juſqu'à minuit, il fut averti que d'autres occupations leur avoient fait changer de deſſein. Il ne laiſſa point de leur envoyer des préſens, ſuivant l'uſage de la Nation. Pluſieurs Seigneurs Japonois, qui prirent l'occaſion des Fêtes pour viſiter le Comptoir, y furent reçus & traités avec autant de généroſité que de politeſſe. Grande Fête des Japonois pour leurs parens morts.

Le 23, les Anglois ceſſèrent de débarquer leur poudre, dont ils avoient déja tranſporté cinquante-neuf barrils au rivage. L'avidité du Roi à s'en procurer & ſa facilité à leur en donner le prix qu'ils avoient demandé, ſembloit leur avoir fait oublier qu'ils en devoient conſerver du moins leur proviſion. Mais le Lieutenant du Vaiſſeau ſe crut obligé de faire tranſporter, au Comptoir, quantité de petites merceries, que les Matelots commençoient à dérober pour fournir à leurs débauches. On étoit au dernier jour des trois Fêtes. Trois Compagnies de Danſeurs ſe promenèrent dans toutes les rues avec des banières, & des poëles pour inſtrumens de muſique; s'arrêtant aux portes des Grands, comme aux Sépultures & aux Pagodes, [avec des tranſports de joye, & des cris auſſi extravagans que leurs danſes.] Vols des Matelots Anglois.

Le 24, il y eut une autre illumination, à l'honneur du jeune Roi & de ſon Frère, Maſcarades Japonoiſes.

(*b*) C'eſt une Ville dans l'intérieur du Pays, & l'une des principales du Japon.

SARIS. 1613. Frère, qui allèrent en Maſcarade chez le vieux Roi Foyne, avec un cortège fort nombreux. Les deux Princes étoient à cheval, & le reſte de la Troupe à pied. Nabeſone, Gouverneur du jeune Roi, jouoit du fifre pendant la marche, & cette muſique étoit accompagnée de celle que j'ai déja repréſentée. Cocks ayant appris que les Princes ſe propoſoient, à leur retour, de viſiter le Comptoir Anglois, prépara un grand feſtin. Mais ils ne s'en approchèrent qu'après minuit, avec beaucoup de confuſion, & même quelques marques de mécontentement. Ils ne ſe préſentèrent pas pour entrer. Brouwer, Facteur Hollandois, s'avança juſqu'à la porte, en affectant de les regarder peu. Ils feignirent auſſi de ne l'avoir point apperçu.

[LE 27, les Anglois mirent à terre trois Couleuvrines; outre ſix qu'ils y avoient déja. Dans le tems qu'ils étoient occupés à cela, le vieux Roi vint les voir travailler; comme ils n'étoient que vingt-ſept, il leur offrit une centaine de Japonois pour les aider. Mais il fut bien ſurpris de les voir expédier tout l'ouvrage en fort peu de tems: il avouä que cent Japonois n'en ſeroient pas venus à bout ſi aiſément. Il fut ſi content de cela, qu'il fit venir une barrique de vin, & quelques poiſſons, qu'il diſtribua aux Matelots.]

Lettres arrivées à Cocks. COCKS reçut le 28, deux Lettres du Général, l'une du 19, l'autre du 20, par le Gouverneur Schimonaſco, qui ſuivant quelque cérémonial inconnu aux Anglois, ne les envoya point au Comptoir, mais les fit porter au Vaiſſeau. Comme l'une des deux Lettres étoit pour le Roi Foyne, Cocks ſe rendit au Palais, accompagné de Melsham & de Hernando. Le Roi donna un katan au premier, une dague d'Eſpagne à l'autre, & à tous trois quelques bottes d'ail, [galanterie ordinaire au Japon.] Il leur accorda auſſi la permiſſion de faire ſécher leur poudre au ſommet du Fort, en leur offrant le ſecours de ſes gens pour ce travail. [Ce même jour l'Auteur reçut vingt-deux barres de plomb, & cent vingt-cinq boulets qu'il fit mettre dans le Magazin.]

LE premier de Septembre, le vieux Roi & toute ſa Nobleſſe, ſe donnèrent le divertiſſement d'une nouvelle Maſcarade, & rendirent viſite le ſoir au jeune Prince. Les rues étoient éclairées par un nombre infini de lanternes. Cocks, qui s'attendoit d'autant plus à recevoir le Roi, que deux jours auparavant, ce Prince lui avoit fait l'honneur de le ſurprendre chez lui, & d'y paſſer une partie de la nuit dans la joye, fit préparer pour la troiſième fois un feſtin, qui eut le ſort des deux précédens. Le cortège royal étoit ſi nombreux, que ce fut apparemment cette raiſon qui empêcha Foyne d'entrer chez les Anglois.

LE lendemain, les Arpenteurs de la Cour meſurèrent toutes les maiſons de la rue où les Anglois avoient leur Comptoir, pour les faire contribuer, ſuivant leur grandeur, aux frais de quelques nouveaux Forts que le Roi vouloit entreprendre. Celle des Anglois ne fut point éxemptée de cette taxe. Cependant le deſſein de ces ouvrages fut abandonné à l'occaſion d'un Ouragan, qu'on appelle Typhon dans ces Mers, le plus furieux qu'on ſe ſouvînt d'avoir jamais vû aux Iſles du Japon. Il renverſa plus de deux cens maiſons. Il en découvrit un beaucoup plus grand nombre, ſans épargner le Palais Royal, dont non-ſeulement tous les toîts, mais les murs mêmes de circonvallation furent abbatus. La mer fut agitée par des ſecouſſes ſi violentes, qu'elle mina un grand Quai, ſur lequel étoit ſitué le Comptoir Hollandois, ruina un mur de groſſes pierres, entraîna les degrés, mit en piéces deux grandes

Ouragan ſans éxemple au Japon.

Digitized by Google

grandes Barques, & ſubmergea quarante ou cinquante autres petits Bâtimens dans la Rade. Le mur de la Cuiſine des Anglois, avec un four extrêmement épais qu'ils avoient bâti nouvellement, furent mis au niveau de la terre. Cette horrible tempête s'étant élevée pendant la nuit, la confuſion & le bruit du Peuple, qui couroit éperdu dans toutes les parties de la Ville, augmenta beaucoup le déſordre. La plûpart portoient des brandons de feu pour s'éclairer. Les étincelles qui voloient de toutes parts devinrent bientôt la cauſe d'une diſgrace encore plus affreuſe; car le feu prit à pluſieurs maiſons, & ne pouvoit manquer de ſe répandre dans toute la Ville, ſi par un autre accident, qui n'accompagne jamais néanmoins les Typhons, il n'étoit tombé une pluye ſi prodigieuſe, qu'on ſe crut menacés de périr par l'eau, après l'avoir été d'être écraſés par la chûte des maiſons, ou d'être enveloppés dans les flammes. Le Vaiſſeau Anglois, quoiqu'à l'abri par ſa ſituation, ſe ſoûtint à peine ſur cinq cables, dont il y en eut un de rompu. La Chaloupe & l'Eſquif furent emportés, & ne purent être retrouvés que deux jours après. On apprit que le Port de Nangazaqui avoit beaucoup plus ſouffert. Vingt Jones Chinois y furent ſubmergés; & le Vaiſſeau, qui avoit apporté l'Ambaſſadeur Eſpagnol des Manilles, fut miſérablement fracaſſé.

Cocks. 1613.

Les Typhons ne ſont jamais accompagnés de pluye.

Ces fléaux du Ciel n'empêchèrent pas les Matelots Anglois de ſe livrer à des déſordres ſi crians, que pour l'honneur de leur Nation, les Auteurs de ce Recueil ont cru devoir les ſupprimer. Mais ils ne font pas difficulté de publier ceux qui ne regardent que la diſcipline nautique, pour apprendre à l'Angleterre même, que ce n'eſt pas toûjours par l'injure des élemens, ou par les fatigues d'un métier pénible, qu'elle perd un ſi grand nombre de Matelots. Il ſe paſſoit peu de jours où l'ardeur de la débauche ne fît naître quelques querelles entre les Anglois. Elles étoient preſque toûjours ſanglantes, & quelquefois mortelles. Après avoir éxercé leur fureur l'un ſur l'autre, ils commencèrent à la tourner vers les Japonois. Un Matelot, nommé Francis Williams, s'étant enyvré au rivage, prit un bâton, ſans y être excité par aucune injure, & maltraita un Domeſtique du Roi Foyne. Quatre Japonois témoins de cette brutalité, eurent la ſageſſe d'engager l'offenſé à ſe rendre au Comptoir Anglois avec eux; & faiſant leur plainte aux Facteurs, ils proteſtèrent que s'ils n'obtenoient pas une juſte ſatisfaction, ils les porteroient juſqu'au Roi. Cocks apprit au même moment que Williams s'étoit retiré à bord. Il y envoya un de ſes gens, pour exhorter le Lieutenant du Vaiſſeau à donner un éxemple de ſévérité; & déclarant ſes intentions aux Japonois, il leur conſeilla de ſe rendre eux-mêmes à bord, pour reconnoître le coupable. Ils y allèrent. Mais Williams, interrogé par le Lieutenant, eut l'audace de nier le fait, & l'impiété de ſoûtenir ſon déſaveu par un faux ſerment. N'en étant pas moins condamné à des peines rigoureuſes, les Japonois ſe crurent ſatisfaits par la Sentence, & demandèrent grace pour lui en faveur de l'yvreſſe. Alors, ce furieux Matelot, plus ſenſible à la honte de l'obligation qu'à la crainte du châtiment, ſauta ſur un croc de fer, dont il auroit aſſommé les cinq Japonois s'il n'eût été retenu. [Il ne ménagea pas même ſon Lieutenant, ni le Député de Cocks. Enfin, ne s'étant rendu qu'à la force, il aima mieux demeurer à fond de cale, les fers aux pieds & aux mains juſqu'au départ du Vaiſſeau, que de réparer ſon offenſe par des marques de repentir.]

Corruption & déſordre des Matelots Anglois.

Brutalité furieuſe d'un Matelot.

COCKS. 1613.

Maladie du Roi.

Autres excès des Matelots Anglois.

Cocks employe l'autorité du Roi de Firando pour les contenir.

LE 13, Cocks apprenant que le vieux Roi étoit tombé malade, lui envoya l'Interpréte avec divers préſens qui convenoient à ſa ſituation. C'étoit un grand flacon d'excellent vin, que Saris avoit fait conſerver précieuſement, & quelques boëtes de confitures. Ces petits ſoins, & l'attention que les Chefs avoient continuellement de prévenir les Japonois par toutes ſortes de politeſſes, réparoient le tort que les Matelots faiſoient à leur Nation. Le lendemain au matin, Cocks reçut avis du Lieutenant, à qui Saris avoit recommandé de ne pas s'éloigner de ſon bord, qu'une partie de l'Equipage avoit paſſé la nuit dans la Ville ſans ſa permiſſion, & dans un tems où tous les Matelots étoient d'autant plus néceſſaires ſur le Vaiſſeau, que la marée l'avoit laiſſé preſqu'à ſec. Cocks, accompagné de Melsham & de l'Interpréte, entreprit auſſi-tôt de les rappeller à leur devoir. Il en trouva pluſieurs dans divers lieux de débauche, & ne ménageant ni les reproches ni les coups, il les força de retourner à bord. La plûpart de ceux qu'il n'avoit pas découverts, ne laiſſérent pas de ſuivre l'éxemple des autres, & de rentrer dans la ſoûmiſſion. Mais il en reſta quatre, ſur leſquels l'autorité ne fit pas plus d'impreſſion que le devoir & l'honneur. Ils continuérent leur débauche pendant le reſte du jour & la nuit ſuivante; juſqu'à ce qu'ayant pris querelle entr'eux, ils ſe battirent avec tant de fureur, qu'ils furent portés au Vaiſſeau à demi morts de leurs bleſſures. Ils ſe nommoient Lambert, Colphax, Boles & Evans.

LE 17, Cocks apprit qu'un Japonois, que les Matelots avoient nommé Baſtian, & qui tenoit une maiſon de débauche, s'étoit vanté que ſi les Officiers Anglois reparoiſſoient chez lui, pour en chaſſer leurs gens, il feroit main-baſſe ſur eux avec tous les ſiens. Cette menace obligea les Facteurs de porter leurs plaintes au jeune Prince, parce que la maladie du vieux Roi duroit encore. Ils l'engagérent à faire publier une Ordonnance, qui défendoit ſous de rigoureuſes peines à tous les Habitans de la Ville, de recevoir les Anglois chez eux après la fin du jour; qui permettoit à Cocks & à ſes Miniſtres d'entrer dans toutes les maiſons pour y chercher ſes gens; qui ordonnoit aux Japonois de lui prêter main-forte dans le beſoin; enfin qui l'autoriſoit à faire enfoncer les portes, lorſqu'on lui refuſeroit de les ouvrir. Le Prince fit déclarer en même-tems à Baſtian, que s'il arrivoit le moindre déſordre par ſa faute, ou s'il entreprenoit de s'oppoſer aux recherches de Cocks, il lui en coûteroit auſſi-tôt la vie. Malgré tant de précautions & de loix, les Matelots Anglois proteſtérent qu'ils vouloient boire; qu'ils boiroient en plein champ, s'ils n'avoient pas la liberté d'entrer dans la Ville; & que s'il ne ſe trouvoit perſonne pour leur apporter de l'arrack, ils prendroient la peine eux-mêmes d'en aller chercher dans les Villages, à quelque diſtance qu'ils fuſſent du Port. Cependant il arriva, peu de jours après, que le vieux Roi étant rétabli & ſe promenant à pied dans la Ville, rencontra deux Anglois qui étoient à boire à la porte d'un Chinois. [Il prit la peine de s'arrêter; & d'un air menaçant,] il détacha vers eux quelques gens de ſa ſuite. [Son deſſein n'étoit que de leur faire demander s'ils avoient la permiſſion de leurs Officiers. Mais dans la crainte d'un traitement plus ſévére, ils prirent le parti de s'éloigner en fuyant.] Cette avanture ayant ſervi à leur perſuader que le Roi même avoit les yeux ouverts ſur leur conduite, ils commencérent à s'obſerver davantage.

LE

Cocks. 1613.

Le 27, Williams Paulin, Contre-Maître, mourut au Comptoir, d'une maladie de langueur. A la prière de Cocks, le Roi permit qu'il fut transporté au cimetière des Chrétiens. Mais cette permission n'empêcha point les Prêtres Japonois de s'opposer au passage du corps dans les rues de Firando, & sur-tout devant leurs Pagodes. On fut obligé de le transporter par eau. Il fut suivi d'un grand nombre de Japonois, malgré les représentations des Prêtres, qui leur faisoient un crime de leur curiosité. Mais lorsqu'on fut au lieu de la sépulture, il ne s'en trouva pas un qui voulût prêter ses mains ni ses instrumens pour ouvrir la fosse.

Les Prêtres Japonois s'opposent à l'enterrement d'un Anglois.

On publia le 29, un ordre du Roi, pour nettoyer & embellir les rues. Comme elles ne sont pas pavées à Firando, cet embellissement consiste à répandre du sable & du gravier chacun devant sa porte, à vuider deux petits canaux qui sont de chaque côté pour l'écoulement des eaux, & à les parer de larges pierres, enfin à ne laisser aucune trace de saleté à la face des maisons. La diligence des Habitans est admirable dans ces occasions. Il ne fallut qu'un jour pour achever l'ouvrage, & les Officiers du Roi commencèrent leur revûe dès le lendemain. Le Capitaine Chinois, de qui les Anglois louoient leur maison, prit ce soin pour eux.

Ordre pour l'embellissement des rues.

Le 30, quelques Négocians de Méaco arrivés pour le commerce, vinrent au Comptoir & demandèrent seulement à voir les principales marchandises. Après avoir tout observé, [avec autant de curiosité que d'intelligence,] ils s'arrêtèrent aux draps, pour lesquels ils n'offrirent néanmoins qu'un prix fort médiocre. [On refusa leurs offres; mais il fut aisé à Cocks de reconnoître à leur langage qu'ils s'étoient laissés prévenir par les intrigues des Hollandois.] Le marché fut interrompu par le bruit d'un vent d'Est si violent, qu'on le prit pour l'avant-coureur d'un nouveau Typhon. Chacun s'étant retiré chez soi, ne fut occupé qu'à se garantir des malheurs dont on croyoit la Ville menacée. Cette opinion paroissoit d'autant mieux fondée, que peu de jours auparavant, un Bonze avoit prédit au Roi que le Typhon recommenceroit bien-tôt ses ravages. Le Chirurgien Anglois se trouvant dans une maison, où le même Bonze prédisoit à quelques femmes le retour de leurs maris, lui offrit trois sols pour apprendre aussi quand le Général Saris & ses Compagnons reviendroient à Firando. Le Bonze l'assûra qu'ils seroient dans la Ville dix-huit jours après. Il prétendoit que cette connoissance lui venoit d'une voix qui lui parloit à l'oreille, & qui ne se faisoit entendre qu'à lui. Cependant la Ville en fut quitte pour des vents orageux, qui durèrent deux jours sans y causer aucun désordre.

Typhon prédit par les Bonzes.

Le 2 d'Octobre, Cocks reçut avis du Vaisseau, qu'il en étoit parti sept Matelots dans l'Esquif. Il auroit envoyé sur le champ après eux, si l'Interprète des Hollandois ne l'eût assûré qu'il les avoit vûs dans une maison de la Ville, où ils étoient à se réjouir; mais il se trouva que ceux qu'il avoit vûs, étoient une autre bande, & son témoignage ayant empêché qu'on ne fît courir après les autres, leur donna le tems de s'éloigner sans être poursuivis. La nuit suivante fut marquée par une autre disgrace. Le vieux Roi Foyne avoit de l'autre côté de l'eau, une maison [de campagne où il prenoit souvent plaisir à passer quelques jours dans la solitude. Il avoit prié les Facteurs Anglois d'y faire transporter quelques belles étoffes qu'il vouloit examiner à loisir, &, dans la confiance qu'ils avoient à l'amitié de ce bon Roi, ils n'avoient pas fait

Sept Anglois déserent avec l'Esquif.

Cocks. 1613. Palais du Roi consumé par le feu.

fait difficulté d'y consentir.] Tandis qu'il satisfaisoit sa curiosité (c), avec des cannes allumées qu'il tenoit à la main, quelques étincelles tombées sur les nattes mirent le feu à la maison & la réduisirent en cendres avant le jour. Cocks l'ayant visité le lendemain, le trouva moins affligé de sa propre perte [que de celle des Anglois. Cependant comme elle n'étoit point assez considérable pour affliger beaucoup les Facteurs, Cocks se borna pour dédommagement à prier le Roi de lui faire retrouver ses Déserteurs.] L'ordre fut donné aussi-tôt de les chercher, avec d'autant plus d'espérance, qu'on prétendoit les avoir vûs dans une Isle déserte à deux lieuës de Firando. Le Roi, dans l'empressement d'obliger Cocks, ordonna qu'ils fussent ramenés morts ou vifs.

Autre prédiction des Bonzes.

(d) Le 4 d'Octobre, sur une prédiction des Bonzes, qui menaçoient la Ville de Firando d'un Incendie général, dont il ne devoit pas se sauver une seule maison, il se répandit dans toutes les rues un grand nombre de Crieurs, pour avertir le Peuple, avec des expressions lamentables, d'éteindre soigneusement tous les feux. C'étoit la nuit suivante que ce désastre étoit attendu. Tous les Habitans, & les Anglois mêmes pour qui la superstition étoit contagieuse, la passèrent dans des allarmes continuelles. Mais l'événement vérifia que le Diable est toûjours l'esprit de mensonge.

Arrivée du Gouverneur de Nangazaqui.

Le Roi Foyne étant venu le 5, au Comptoir Anglois, dit à Cocks qu'il avoit envoyé deux Barques bien armées à la poursuite des Fugitifs. Il lui apprit aussi que le Gouverneur de Nangazaqui (e), nommé Ben Diu, & Frère de l'Impératrice, devoit arriver le lendemain à Firando; sur quoi il lui conseilla de le faire saluer de quelques coups de canon à son passage; [Il ajouta qu'il verroit aussi un autre Roi ou Gouverneur d'une Ville, nommée Seam.] Pendant leur entretien, il arriva un homme à cheval, avec une Lettre de la Cour Impériale pour le Roi, & des nouvelles du Général Saris, qui devoit être dans huit ou dix jours à Firando. Le même jour, James Foster, que les Facteurs avoient député à Nangazaqui, revint avec l'Esquif, mais sans avoir pû obtenir la restitution des sept déserteurs, qui s'étoient mis sous la protection de la Ville. On sçut par des informations certaines que Miguel l'Interprète, dont Foster s'étoit fait accompagner, loin de se rendre utile au succès de son voyage, avoit conseillé aux Fugitifs de persister dans leur désertion. Cocks prévit que leur dessein étoit de passer aux Manilles sur quelque Navire Espagnol, & qu'il lui seroit impossible de s'y opposer, s'il ne se faisoit point un ami de Ben Diu. Il ordonna qu'il fût salué de quatre coups de canon. Dès le même jour, ce Gouverneur étant à se promener dans la Ville avec le jeune Prince de Firando, Cocks sortit du Comptoir pour lui faire son compliment. Ben Diu s'arrêta quelques momens pour répondre à cette civilité, & ne reçut pas avec moins d'affection le présent que les Anglois lui envoyèrent le soir. Il leur offrit ses services à la Cour de l'Empereur, & de son propre mouvement, il leur parla des Déserteurs. Son intention étoit qu'ils fussent pardonnés; mais Cocks demandoit que les Chefs fussent punis. Enfin, sur les instances du Gouverneur, on convint qu'ils obtiendroient grace sans exception. Cocks s'y engagea par

Convention pour les 7 Déserteurs.

(c) *Angl.* tandis qu'il montoit & descendoit. R. d. E.

(d) La 2de. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

(e) Le véritable nom de cette Ville est Nagazaki.

Digitized by Google

par un écrit de ſa main, & promit de le faire confirmer par Saris au premier inſtant de ſon arrivée; ſans quoi Ben Diu proteſta qu'il ne ſe prêteroit à rien, parce qu'il ne vouloit contribuer à la mort de perſonne. Quelques jours après, il fit l'honneur aux Anglois de les viſiter dans leur Comptoir, & d'y examiner leurs marchandiſes; mais ſans en rien acheter. Il fit préſent à Cocks d'un katan, qui lui fut payé avec avantage par quelques flacons d'excellent vin & par quelques drogues médicinales dont il emporta une bonne proviſion pour (f) ☞ ſa ſanté. [Il ne ſe retira qu'après qu'on lui eût offert une colation]. Cocks. 1613.

Cocks ayant appris que Ben Diu, & ſon Frère, qui étoient à ſe baigner chez les Hollandois, où il y avoit un bain chaud, ſe propoſoient de viſiter le Bâtiment, ſe rendit lui-même à bord pour les y recevoir. Ben Diu lui fit préſent de deux katans, & les Anglois firent une décharge de ſept piéces à l'arrivée de ces deux Seigneurs. A peine furent-ils retournés au rivage, fort ſatisfaits de l'accueil qu'ils avoient reçu, que le Frère revint à bord, pour demander un petit ſinge qu'il y avoit vû, & qu'il vouloit porter à ſa Belle-Sœur (g). Cocks ſe crut obligé de l'acheter du Maître-Canonier, à qui il appartenoit, & le paya cinq piéces de huit; mais il ſe réſerva le mérite de le préſenter lui-même à Ben Diu. Le Roi Foyne, par des raiſons que les Anglois ne purent pénétrer, envoya demander au Comptoir quels étoient les préſens qu'ils avoient faits aux deux Frères, & prit ſoin d'en conſerver un mémoire. Il n'y joignit point la lunette d'approche que Ben Diu avoit demandée avec beaucoup d'inſtances, mais qu'il renvoya preſqu'auſſi-tôt, parce qu'il ne la trouva point à ſon gré; ce qui n'empêcha pas que dans la reconnoiſſance de tant de civilités qu'il avoit reçues de la Nation Angloiſe, il ne fît porter au Comptoir deux barils de vin de Méaco. Son Frère y en envoya deux auſſi, avec les mêmes remercîmens. Politeſſes forcées des Anglois.

Le 10, deux jeunes Japonois, fils d'un autre Gouverneur, viſitèrent les Anglois dans leur Comptoir. Ils étoient nouvellement convertis au Chriſtianiſme, [& fort affectionnés pour tout ce qui portoit le nom d'Européen.] Cocks ☞ leur fit voir toutes ſes marchandiſes, & leur offrit une colation délicate, qui fut accompagnée d'un concert de muſique. Pendant la fête, le Roi Foyne ſurprit agréablement l'aſſemblée en y paroiſſant tout-d'un-coup, & prit part de bonne grace au divertiſſement. Son goût s'étoit déclaré pour un mets dont l'apprêt n'eſt pas difficile, mais qui n'en eſt pas moins agréable à ceux qui le connoiſſent. C'eſt du bœuf & du porc aux navets & aux oignons. Après en avoir mangé beaucoup, il pria Cocks de lui en faire préparer un autre plat par le Cuiſinier Anglois, en lui avouant qu'il le trouvoit délicieux. Cocks prit cette occaſion pour le faire ſouvenir des Déſerteurs, & lui envoya le lendemain ſon mets, qui fut reçu avec des tranſports de joye & mangé de même. Autres civilités dont ils ne peuvent ſe diſpenſer.

Le 12, Cocks rendit une viſite à ce Prince, [qu'il trouva endormi; & de là il paſſa chez le jeune Roi] qui le remercia de l'accueil civil qu'il avoit fait aux Gouverneurs de Nangazaqui & de Scam; vers le ſoir le vieux Roi lui fit dire Adreſſe des Japonois pour tirer d'eux des préſens.

(f) *Angl.* il fit préſent d'un petit Katan à Cocks, qui de ſon côté lui donna deux flacons de verre, deux pots de fayance, & environ un demi Kati de cloux de girofles choiſis, & qu'il vouloit garder pour s'en ſervir dans l'occaſion comme d'un remède. R. d. E.

(g) *Angl.* aux Enfans de Ben-Diu. R. d. E.

Digitized by Google

Cocks. 1613. dire qu'ayant appris qu'ils avoient acheté au Comptoir quelques marchandiſes dont ils avoient réglé le prix à leur gré, il vouloit ſçavoir ſi les Anglois ne ſe plaignoient pas de cette injuſtice. Cocks répondit qu'il ne pouvoit déſavouër la vérité du fait; mais que la même choſe ſe pratiquant à Nangazaqui à l'égard des Chinois & des Portugais, il avoit cru que c'étoit l'uſage du Japon; & qu'il n'étoit queſtion d'ailleurs que de quelques bagatelles, qui ne méritoient pas beaucoup d'attention. Foyne repliqua que l'uſage de Nangazaqui n'étoit pas une régle pour Firando; que les Chinois étoient une Nation avec laquelle on gardoit moins de ménagemens, parce qu'il leur étoit défendu par leurs propres loix de faire le commerce au Japon, mais qu'il prétendoit que les Européens ne ſouffriſſent aucun tort dans les terres de ſon Domaine, ſurtout de la part de ceux qui n'y avoient aucune autorité. Cocks l'ayant remercié vivement de la juſtice qu'il faiſoit rendre aux Etrangers, lui envoya le mémoire des marchandiſes qui avoient été enlevées à des prix arbitraires. L'Auteur fait obſerver que s'il entre dans ces détails, c'eſt pour faire connoître qu'au fond les Anglois étoient des duppes, qui ſe laiſſoient tromper par des apparences de civilité & d'affection. Foyne ne leur faiſoit aucune offre de ſervice qu'ils ne ſe cruſſent obligés de payer par des préſens; & toutes ces belles promeſſes demeuroient preſque toûjours ſans effet. Le 13, il pria Cocks & deux autres Facteurs à dîner chez les Hollandois, en leur recommandant d'y apporter quelques flacons de leur vin, qu'il trouvoit excellent. Le dîner fut très-bien ſervi, aux dépens du Comptoir de Hollande & du vin des Anglois. Le Roi étoit à la premiére table, accompagné des Princes ſes petits enfans. Nabeſone, ſon Frére, ſe mit à la ſeconde, & fit placer Cocks entre lui & Semidone, [autre Frére du vieux Roi.] Après eux étoit le Miniſtre de Firando; H & de l'autre côté, pluſieurs Japonois de la premiére Nobleſſe. Brouwer, Chef du Comptoir Hollandois, ne s'aſſit point, & ſe borna au ſoin de couper les viandes, tandis que tous ſes gens ſervoient les deux tables à genoux; & lui-même, à la fin du repas, ſervit à boire aux Convives dans la même poſture. Cocks ſurpris de cette formalité, lui en demanda la raiſon. Sa réponſe fut que le Roi faiſoit le même honneur aux Etrangers, lorſqu'il leur donnoit à dîner. En ſortant de table, toute l'aſſemblée ſe rendit au Comptoir Anglois, où le Roi ſe fit un amuſement d'en viſiter toutes les parties. Cocks lui offrit une colation, qui fut acceptée.

Feſtin que le Roi ſe donne aux dépens des Etrangers.

Cocks eſt trompé par le Gouverneur de Nangazaqui.

Le 16, deux hommes de mer, l'un Vénitien, l'autre Flamand, arrivés enſemble de Nangazaqui, apprirent à Cocks que les ſept Déſerteurs avoient été conduits ſecrétement à Méaco dans une petite Barque. L'eſpérance de ces deux hommes étoit de ſe faire recevoir ſur le Vaiſſeau Anglois pour retourner en Europe. Le Flamand avoit été pendant vingt-quatre ans au ſervice des Eſpagnols. Il étoit venu d'Acaſpulco aux Manilles, & les occaſions ne lui ayant pas manqué pour amaſſer beaucoup d'argent, il demandoit la permiſſion de le mettre à bord. Cocks lui répondit que dans l'abſence du Général, il n'oſoit accorder une faveur de cette nature; mais il conſentit volontiers à faire aſſûrer le Roi que ces deux Etrangers n'étoient point Eſpagnols, ni Sujets du Roi d'Eſpagne; ſans quoi, ce Prince ne les auroit pas ſoufferts à Firando, depuis qu'il étoit arrivé au Japon un Ambaſſadeur Eſpagnol des Manilles, pour demander à l'Empereur la permiſſion d'emmener tous les Sujets de l'Eſpagne.

Cocks,

Digitized by Google

Cocks, à la prière du Vénitien & du Flamand, se rendit le lendemain avec eux au Palais de Foyne. Ils lui apprirent en chemin que les Déserteurs Anglois s'étoient vantés à Nangazaqui, de n'être pas les seuls qui eussent pris la résolution d'abandonner le Vaisseau. Ils avoient publié que la plûpart des Matelots étoient dans le même dessein, parce que leurs Officiers les traitoient cruellement; & joignant la perfidie aux plaintes, ils avoient assûré les Espagnols, qu'avec une Barque ou deux, il leur seroit aisé de s'emparer du Vaisseau d'Angleterre. Le Roi Foyne reçut humainement les deux Etrangers qui lui furent présentés par Cocks. Il leur demanda des informations sur la guerre qui s'étoit élevée aux Moluques entre les Espagnols, & les Hollandois. Mais lorsqu'il apprit d'eux que les Déserteurs étoient passés de Nangazaqui à Méaco, sa surprise fut si vive qu'à peine voulut-il s'en rapporter à leur témoignage. Il répéta plusieurs fois, avec douleur, qu'il n'auroit pas cru Ben Diu capable de violer ses promesses. Le Flamand, qui connoissoit par un long usage, les dispositions des Espagnols, assûra Cocks qu'il n'avoit pas d'autre vengeance à desirer de la trahison de ses gens, que le traitement qu'ils recevroient de leurs nouveaux Maîtres.

Cocks. 1613. Perfidie des Déserteurs Anglois.

Le 18, entre dix & onze heures du soir, il y eut une Eclipse totale de Lune; & dans le tems que ce phénomene allarmoit assez les Habitans de Firando (*b*), le feu prit, avec tant de violence, à quelques maisons voisines du jeune Prince, que si le vent, qui étoit au Nord-Est, ne s'étoit appaisé tout-d'un-coup, la plus grande partie de la Ville auroit été réduite en cendres. Elle dût son salut à la diligence des Anglois, qui ne put empêcher néanmoins la ruine de quarante maisons. Les flammes se rallumèrent trois ou quatre fois, & furent éteintes avec le même succès. Le vieux Roi, qui ne cessa point, pendant toute la nuit, de se promener à cheval, dans les rues, conseilla aux Anglois de mettre toutes leurs marchandises dans les caves, & d'en boucher la porte avec du fumier; mais le danger n'étoit plus assez pressant pour les obliger de suivre ce conseil. On ne put découvrir quelle avoit été l'origine de cet Incendie. Cependant le Peuple se persuada que les Bonzes l'avoient prédit; & peut-être l'avoient-ils commencé eux-mêmes, pour donner du crédit à leurs prédictions.

Accidens fâcheux.

Le 20, au soir, Hernando Ximénes Espagnol, que les Anglois avoient amené de Bantam, arriva de Nangazaqui où Cocks l'avoit envoyé pour l'affaire des Déserteurs. Il avoit fait ce voyage avec un Facteur Anglois nommé Edouard Markes; mais quoiqu'à leur arrivée les Déserteurs fussent encore dans la Ville, ni l'un ni l'autre ne put se procurer la liberté de les voir. Un Espagnol, homme de distinction, dit à Markes qu'ils ne seroient pas rendus, & que si les autres Matelots vouloient aussi déserter, ils seroient reçus volontiers, sur-tout s'ils amenoient avec eux le Vaisseau. Les Japonois, qui avoient accompagné Markes & Hernando, ne permirent point à Markes de sortir de son logement pendant deux jours. Enfin Cocks ne put douter qu'il n'y eût quelque artifice dans cette conduite, & désespéra d'obtenir ses sept Déserteurs. Le Roi Foyne l'assûra, pour le consoler, qu'il ne perdroit plus de Matelots, s'ils ne trouvoient moyen, comme les premiers, de s'enfuir avec

Continuation de l'affaire des Déserteurs.

(*b*) *Angl.* la nuit suivante à la même heure. R. d. E.

Cocks. 1613. vec l'Eſquif. En effet, il fit défendre à tous les Japonois, par une Proclamation publique, de conduire ou de tranſporter aucun Anglois ſans ſa permiſſion & celle de Cocks.

Fête de Religion à Firando. Le 23, on célébra dans Firando une grande Fête de Religion, pour laquelle on dreſſa devant la Pagode un magnifique pavillon, où le Roi, toute ſa Nobleſſe & quantité d'Etrangers s'aſſemblèrent. Chaque Seigneur étoit accompagné de ſes Eſclaves, les uns armés de piques, les autres de mouſquets, & les autres avec l'arc & les fléches. Ces préparatifs étoient le prélude d'une courſe qui devoit ſe faire dans la grande Place. On avoit ſuſpendu un bouclier de paille, contre lequel tous les Acteurs lancèrent des traits & des fléches en courant à toutes brides. Au milieu de ces réjouiſſances, le Roi informé d'une prédiction de quelques Bonzes qui menaçoient la Ville d'un Incendie, donna ordre que chaque maiſon ſe pourvût d'un tonneau d'eau pour la nuit ſuivante. Les Anglois ſe défiant plus de la malignité des Prêtres Japonois, que de leurs prédictions, ſe conformèrent volontiers aux loix de cette Police. Ils entendirent, à l'entrée de la nuit, mille voix qui crioient d'un ton lugubre, gardez-vous du feu. Mais les Bonzes, & l'eſprit qui les inſpiroit, furent convaincus d'impoſture.

[Le 25, le Roi ſe plaignit de l'Eſpagnol Hernando, qu'il diſoit être un joueur, qui avoit gagné beaucoup d'argent à diverſes perſonnes qu'il avoit ſollicité à jouër avec lui. Il l'accuſoit auſſi d'avoir cherché à ſe ſauver la dernière fois qu'il avoit été à Nangazaqui. Cocks qui ſçavoit qu'il n'y avoit aucune apparence dans cette accuſation, en conclut que les habitans de Firando n'étoient amis ni des Eſpagnols ni des Portugais.

La nuit ſuivante, quelques perſonnes mal intentionnées tâchèrent de mettre le Feu en trois endroits de la Ville; mais heureuſement on l'éteignit avant qu'il eut fait aucun progrès conſidérable.

Dans ce tems-là, Melsham étant malade, il eut la viſite de Zanzebar, ſuivi d'un Bonze ou Docteur. Par leur avis, & avec le conſentement du Chirurgien Anglois, il prit un remède, qui devoit le guérir d'abord, mais qui ne produiſit cependant aucun effet. Le 26, on renvoya à bord tout ce qui étoit néceſſaire pour la réception de Saris, qui devoit arriver dans peu. Pendant la nuit, on mit encore le Feu à une maiſon, mais bientôt l'Incendie fut arrêté. Le lendemain, Melsham ennuyé de ſon remède Indien, n'en fit plus uſage; ce qui déplut très fort à Zanzebar & à ſon Docteur.]

Préſens des Anglois à cette occaſion. Le 30, les Anglois, pour ſe conformer aux uſages du Pays, envoyèrent au Roi divers préſens. L'expérience leur avoit appris ceux qui étoient les plus agréables à ce Prince. C'étoient pluſieurs mets à l'Angloiſe, deux poules & un cochon de lait rôti, avec deux flacons de vin d'Eſpagne, qui devoient ſervir le jour ſuivant pour l'acte le plus brillant d'une Fête. On avoit fait les préparatifs d'une Comédie, qui devoit être ſuivie d'un grand feſtin. Le jeune Prince fit demander le ſoir aux Anglois une paire de hautes-chauſſes, pour un Acteur qui n'avoit pû s'en procurer. Cocks l'ayant fait aſſûrer qu'il n'y avoit rien au Comptoir dont il ne pût diſpoſer librement, les deux Princes le firent inviter à la Comédie pour le lendemain.

Comédie Japonoiſe repréſentée. Il s'y rendit avec deux de ſes principaux Facteurs. Le vieux Roi, qui avoit eu ſoin de leur faire préparer une place commode, s'approcha d'eux à la vûe de tout le peuple, & leur fit ſervir une colation fort galante. Semi-

done

done leur en offrit une autre, au nom des jeunes Princes. Divers Seigneurs du cortège du Roi vinrent enſuite, & leur en firent accepter une troiſième. Les Acteurs de la Comédie étoient le Roi même, les Princes & les premiers Seigneurs. Ils avoient pris pour ſujet, les plus célèbres actions de leurs Ancêtres, depuis l'établiſſement de leur Etat, avec divers intermédes pour l'amuſement du Peuple. L'aſſemblée étoit extrémement nombreuſe. Chaque maiſon de la Ville apporta un préſent au Roi, & tous les Habitans de l'Iſle vinrent lui rendre ſucceſſivement le même hommage. Cocks. 1613.

Poëſie, muſique & danſe des Japonois

La Poëſie, la Muſique & la Danſe eurent peu d'agrément pour les Anglois. Cependant ils y trouvèrent de l'harmonie & de la juſteſſe. Les inſtrumens de muſique étoient une ſorte de petits tambours, de la forme des ſables qui marquent les heures. On bat deſſus d'un côté avec la main, tandis que de l'autre, on ſerre la corde qui lie l'inſtrument, & qui en éleve ou rabaiſſe le ton. On l'accompagne de la voix, ou de la flute, ou du fifre. Quoique tout le ſpectacle fût aſſez groſſier, Cocks aſſûre qu'il n'en avoit jamais vû qui l'eût tant affecté, par un air de véritable grandeur que chaque rôle tiroit de la réalité des perſonnages. Non-ſeulement c'étoient des actions réelles qui étoient repréſentées avec toutes leurs circonſtances, mais tous les Acteurs étoient réellement ce qu'ils repréſentoient, c'eſt-à-dire, Rois, Capitaines, Miniſtres, ſuivant la diſtribution du Sujet. Les Hollandois n'avoient pas été invités à la Fête; ce qui paſſa dans l'eſprit même des Japonois (*i*) pour une marque honorable de la préférence que le Roi donnoit aux Anglois.

Propoſition d'un Hollandois.

Cocks, à ſon retour, trouva trois Hollandois qui l'attendoient avec impatience. L'un vêtu à la Japonoiſe, étoit arrivé nouvellement d'une Ville nommée Kushma, où il avoit vendu du poivre & d'autres marchandiſes. Il ſe vantoit d'avoir jetté les fondemens d'un commerce ſecret avec la Corée, ou d'en avoir du moins des eſpérances certaines; & ſe croyant redevable de cette ouverture à William Adams, il venoit offrir aux Facteurs Anglois de leur accorder quelque part à ſon entrepriſe. Il n'étoit pas aiſé de juger s'il étoit ſincère; car Hernando, qui l'avoit déja vû au Comptoir Hollandois, ayant demandé à quelques-uns de leurs Facteurs d'où cet homme arrivoit, Brouwer, Chef du Comptoir, s'étoit offenſé de ſa demande & lui avoit répondu qu'il n'avoit de compte à rendre à perſonne.

Suite de l'affaire des Déſerteurs.

A l'entrée de la nuit, André Bulgarain, Génois, & Benito de Palais, Pilote Major d'un Vaiſſeau Eſpagnol qui avoit fait depuis peu naufrage ſur la Côte du Japon, arrivèrent de Nangazaqui & firent prier les Facteurs Anglois de leur envoyer leur Interprète. Cocks leur ayant refuſé cette grace, ils lui rendirent ſur le champ une viſite, accompagnés du Chinois Zanzebar dans la maiſon duquel il étoit logé. Leur entretien fut d'abord aſſez froid; mais ils tombèrent enfin ſur l'affaire des Déſerteurs, qui parut avoir été le principal motif de leur voyage; & juſtifiant les Jéſuites, ſur leſquels ils n'ignoroient pas que les Anglois avoient fait tomber leurs ſoupçons, ils prétendirent qu'il ne falloit rejetter la fuite des Déſerteurs, que ſur le Peuple de Nangazaqui, dont on connoiſſoit la méchanceté. Cocks, loin de ſe prêter à leur apologie, s'imagina que ces deux hommes étoient venus avec le deſſein de débaucher

(*i*) *Angl.* dans l'eſprit de Cocks. R. d. E.

Digitized by Google

Cocks. 1613. débaucher les autres Matelots. Il recommanda au Lieutenant d'avoir les yeux ouverts ſur le Vaiſſeau & ſur l'Eſquif, & d'obſerver la moindre apparence de liaiſon entre les Matelots & les deux Eſpagnols. Cependant on reconnut à la fin, que le Pilote Major ayant quelques marchandiſes entre les mains de William Adams, étoit à Firando pour ſes comptes, & que s'il avoit d'autres vûes, elles étoient à couvert ſous un prétexte ſi juſte. Les Facteurs Anglois ne firent pas difficulté dans la ſuite de le recevoir & de manger même avec lui, quoique dans le premier repas qu'ils firent enſemble, leur défiance allât juſqu'à prendre des meſures contre le danger du poiſon. Les deux Eſpagnols avoient apporté des Lettres de l'Evêque & des Jéſuites aux deux Etrangers que j'ai déja nommés, pour leur perſuader de retourner à Nangazaqui.

Incendies, meurtres & vols. Le 2 de Novembre, on retomba dans la crainte des incendies, des vols, des meurtres & des crimes les plus noirs. Le feu commença pendant le jour, [dans la rue aux poiſſons, mais ſans faire beaucoup de mal: & ceux qui l'avoient mis, s'échapèrent. Les ſoupçons tombèrent ſur trois perſonnes de Méaco, ſans que cependant on put trouver contr'elles des preuves convaincantes. Le Feu recommença peu de tems après,] par la maiſon d'une pauvre famille, & fut bientôt éteint. [Le Voleur qui avoit fait le coup, ſe ſauva dans un bois qui fut dabord environné par plus de 500 hommes, mais cela n'empêcha pas qu'il ne trouvât le moyen de s'évader.] A l'entrée de la nuit, on entendit un bruit épouvantable de gens qui crioient au meurtre, au vol & au feu. On vint même avertir les Anglois qu'il y avoit des Voleurs au ſommet de leur maiſon. Cocks y monta bien armé, & n'y trouva perſonne. Il vit de ce lieu tous les Japonois des maiſons voiſines dans les mêmes allarmes. Les cris continuoient ſans interruption. Enfin lorſqu'on commençoit à ſe perſuader que c'étoient de fauſſes terreurs, on vît les flammes s'élever dans divers endroits de la Ville, & l'on apprit que dans le tumulte, quelques maiſons avoient été volées, deux hommes aſſaſſinés, & pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſéxe maltraitées avec beaucoup de violence. Cependant le feu ne fit pas de grands progrès, par l'attention que tous les honnêtes-gens apportèrent à la préſervation de leurs quartiers. Comme on ſoupçonnoit de tous ces déſordres une troupe de Vagabonds, qui étoient arrivés depuis peu de Méaco, l'ordre avoit été publié pour tous les Habitans de ſe retirer chacun dans ſa rue, & d'obſerver les Etrangers. On découvrit dans celle des Anglois un de ces ſcélérats qui mettoit le feu à la maiſon la plus proche du Comptoir. Il fut pourſuivi par un grand nombre de gens armés, dont la multitude même ne ſervit qu'à faciliter ſa fuite. Etant ſorti de la Ville, il ſe jetta dans un Bois voiſin, où le Roi ſe rendit avec quantité de Seigneurs. Mais toutes les recherches furent inutiles, & Cocks ne douta point que l'Incendiaire n'eût trouvé le moyen de ſe méler dans la foule, en criant au voleur & au feu comme les autres. Le lendemain, raiſonnant avec le Roi ſur la cauſe de tant de malheurs ou de crimes, il apprit à ce Prince que la méthode des grandes Villes en Europe, eſt d'entretenir des Gardes, pendant la nuit, pour la ſûreté du Public. Cette ouverture fut ſi bien reçue, que dès le même jour, les ordres furent donnés pour l'établiſſement d'une Patrouille, qui devoit marcher en pluſieurs Troupes, & veiller continuellement dans les ténèbres. On ordonna auſſi, par le conſeil de

Fuite d'un Incendiaire.

Cocks,

Cocks, qu'après une certaine heure, tous les Habitans qui ſortiroient de leurs maiſons ſeroient obligés de porter de la lumière à la main, afin que tout le monde pût être reconnu. Cocks. 1613.

Le 5, Cocks reçut deux Lettres, l'une de Domingo Franciſco, Ambaſſadeur Eſpagnol des Manilles, dattée de Ximonaſaque; l'autre d'un Négociant Portugais, nommé Georges [Spallo.] On lui demandoit, au prix courant, certaines marchandiſes dont les Eſpagnols n'ignoroient pas qu'il étoit bien fourni. [Après quelques délibérations, il ne ſe crut point autoriſé par ſes mécontentemens à leur refuſer ce qui étoit expoſé au Public. Mais il fut plus incertain s'il devoit ſatisfaire la curioſité d'un] Jéſuite Eſpagnol, qui étoit venu dans la même Barque avec les gens de l'Ambaſſadeur, & qui demanda la permiſſion de viſiter le Bâtiment Anglois. Cependant il conſentit enfin, non-ſeulement à lui laiſſer la liberté d'aller à bord, mais à donner ordre qu'il y fût reçu civilement. Il ſçavoit, [ajoûte-t-il en bon Proteſtant,] qu'il eſt quelquefois néceſſaire d'allumer une chandelle au Diable.

Un Jéſuite demande à voir le Vaiſſeau Anglois.

Le 6, à dix heures, le Général Saris arriva de la Cour Impériale, avec toute ſa ſuite, fort ſatisfait de l'accueil qu'il avoit reçu de l'Empereur & des avantages qu'il avoit obtenus pour le commerce. Il envoya auſſi-tôt Cocks au Roi Foyne, pour lui communiquer la joye qu'il rapportoit de ſon voyage. Mais elle fut troublée par un différend, qui chagrina beaucoup les Anglois pendant pluſieurs jours. Quelques Marchands de Méaco étant venus acheter diverſes marchandiſes au Comptoir, ſe retirèrent après s'être accordés pour le prix, & demandèrent ſeulement qu'on prît la peine de les tranſporter chez eux. On y conſentit volontiers. Ils les reçurent ſans explication; mais au lieu de les payer argent comptant, ils donnèrent la valeur à prendre ſur Semidone, qui étoit parti depuis quelques jours pour un long voyage. Saris leur fit déclarer auſſi-tôt, qu'il vouloit être payé ſur le champ, ou retirer ſes marchandiſes. Leur réponſe fut qu'il n'obtiendroit d'eux ni l'un ni l'autre. Cocks, chargé d'en faire des plaintes au Roi, commença par faire arrêter les marchandiſes, qu'on avoit déja pris ſoin d'embarquer & qui étoient prêtes à partir. Le Roi répondit d'abord que Semidone étoit capable de ſatisfaire pour ſes dettes, mais ſans conſentir néanmoins à ſe faire ſa caution. [L'affaire traîna pendant quatre jours, avec la ſeule conſolation pour les Anglois d'avoir fait arrêter la Barque des Marchands. Mais outre que la violence pouvoit être employée à tous momens pour la tirer de leurs mains, ils étoient obligés à de grands frais pour l'entretien des Gardes.] Enfin le Roi Foyne, ſenſible à cette injuſtice, ordonna que les marchandiſes fuſſent reſtituées ou payées. Les Marchands, à qui l'argent manquoit, n'eurent pas d'autre reſſource que d'employer la caution de leur hôte, & les Anglois prirent le parti de l'accepter.

Différend des Anglois avec quelques Marchands de Méaco.

[Le départ de Saris ayant ſuivi de fort près ſon retour à Firando, Cocks demeura chargé de l'adminiſtration des affaires, avec la qualité de premier Facteur ou de Chef du Comptoir. On ignore s'il continua ſon Journal, & Purchaſſ rend témoignage qu'après quantité de recherches, il n'a pû le découvrir. Mais ayant écrit du Japon pluſieurs Lettres qui ſont tombées entre les mains des Auteurs de ce Recueil, ils y ont trouvé des obſervations aſſez curieuſes pour ſe croire obligés d'en recueillir la ſubſtance, & de les faire entrer

Remarque ſur les articles ſuivans.

Lettres de Cocks.

Cocks. 1614.

trer ici dans l'ordre des années.] La première (*k*) Lettre eſt dattée de Firando le 10 Décembre 1614, c'eſt-à-dire, près d'un an après le départ du Général Saris; c'eſt à lui même qu'on la croit adreſſée, quoique l'enveloppe en ſoit perdue. La ſeconde, qui eſt de la même datte, eſt écrite à Thomas Wilſon, qui fut élevé enſuite à la dignité de Chevalier. La troiſième, dattée le 15 Février 1617, eſt au Capitaine Saris. Il paroît par cette Lettre qu'elle avoit été précédée d'une autre, en datte du 5 Janvier 1616; mais celle-ci n'a pas été conſervée. La quatrième, qui eſt ſans datte & dont il n'eſt reſté qu'une partie, paroît adreſſée, comme la précédente, au Capitaine Saris. La dernière eſt encore à Thomas Wilſon; & par l'effet du tems, qui a conſumé les caractères (*l*), on ne lit pour datte que le 10 de Mars 1610, ce qui fait douter ſi c'eſt le nombre 2 ou le zero qui eſt altéré, & s'il faut entendre 1619 ou 1620. Mais je paſſe à la narration.

Cocks achete un grand Jonc, pour l'envoyer à Siam.

Quelques jours après le départ du Vaiſſeau, Cocks apprit que dans un Village, nommé Kochi, éloigné d'un mille de Firando & ſitué ſur la même Rivière, on avoit mis en vente un Jonc d'environ deux cens tonneaux. Il ſe hâta de l'acheter, pour l'envoyer à Siam, ſous la conduite de William Adams avec Wickam & Sayer (*m*) pour Facteurs. [Au moment qu'il mettoit à la voile, on apprit par la voye de Nangazaqui, que] M. Peacock avoit été maſſacré à la Cochinchine, & qu'on ignoroit le ſort de Walter Carwarden, qui étoit demeuré avec lui dans ce Comptoir.

Avant la Lettre dont on donne ici l'extrait, [Cocks avoit été témoin d'un ſpectacle auquel ſa qualité de Proteſtant ne l'avoit point empêché d'être vivement ſenſible.] L'Empereur avoit banni du Japon tous les Prêtres, Jéſuites, Moines, & les avoit fait embarquer ſur divers Bâtimens, les uns pour Macao, d'autres pour les Manilles. Il avoit détruit toutes les Egliſes Chrétiennes & tous les Monaſtères. Enfin dans ſa haine pour le Chriſtianiſme, il avoit fait publier les plus rigoureux Edits contre le nom Chrétien. Le Roi Foyne étoit mort dans le même intervalle. Uſchandono, ſon plus ancien Miniſtre, & deux autres de ſes plus fidèles ſerviteurs s'étoient ouvert le ventre avec leurs katans, pour l'accompagner dans une meilleure vie. Leurs corps avoient été brulés dans le même bucher, & leurs cendres renfermées dans le même tombeau. Le Japon étoit alors menacé d'une furieuſe guerre, entre Oguxozama, l'ancien Empereur, & Fidaia Sama ſon gendre, fils de Ticoſama. Ce jeune Prince s'étoit fortifié dans le Château d'Ozaka, où près de cent mille hommes s'étoient raſſemblés autour de lui, avec des proviſions pour trois ans. Le viel Empereur, réſolu de marcher en perſonne à la tête de trois cens mille hommes, s'étoit rendu au Château de Fuſchima, où ſes gardes avancées avoient eu quelques eſcarmouches qui avoient déja coûté la vie

Les Prêtres Chrétiens ſont bannis du Japon.

Mort du Roi Foyne.

Guerres civiles au Japon.

(*k*) Le Chapitre XIX du III. Livre de l'Original commence ici. R. d. E.

(*l*) *L'Original dit ſimplement qu'*il y a une erreur dans la date de cette Lettre. R. d. E.

☞ (*m*) Sayer, dans une Lettre dattée du 5e. Décembre 1615, rend compte à Saris du mauvais ſuccès de ce Voyage. Il lui dit que peu de tems après avoir mis en mer, ils eurent à eſſuyer un ſi violent orage, que le Jonc fit eau de tout côté. Pour ſe radouber, on porta vers les Iſles Lucayes, où l'on s'arrêta ſi longtems qu'on perdit le tems de la Mouſſon; & avec tout cela on ne put pas venir à bout de boucher toutes les voyes d'eau du Jonc; de façon qu'on fut obligé de revenir à Firando. Là on remit le Jonc en état, & quand Sayer écrivit ſa Lettre il étoit prêt à s'y embarquer de nouveau, pour ſe rendre à Siam.

Digitized by Google

vie à quantité de braves Guerriers (*n*). Ozaka venoit d'être brûlé juſqu'aux fondemens. Zaton, Facteur Anglois, qui s'y étoit établi, avoit été forcé de ſe retirer à Sackey, ſans être beaucoup plus à couvert dans cette Ville, dont une partie avoit été conſumée auſſi par les flammes. Cocks. 1614.

Cocks ajoûte que le Palais Impérial, qui étoit bâti nouvellement, & dont tous les dehors étoient dorés depuis la terre juſqu'au ſommet, ayant été renverſé par un terrible Ouragan (*o*), les Japonois Idolâtres attribuérent cette diſgrace aux enchantemens des Jéſuites bannis; [tandis qu'avec plus de lumières & de raiſon] les Japonois Chrétiens la regardoient comme un châtiment du Ciel, pour le banniſſement de leurs Prêtres & de leurs Miniſtres. Jedo s'étoit reſſenti de la même tempête par la ruine preſqu'entière de ſes magnifiques édifices. On n'y avoit jamais vû d'exemple d'un Typhon ſi terrible. Les flots de la mer avoient inondé toute la Ville & forcé les Habitans de chercher une retraite dans les Montagnes. Ruine d'un Palais & de pluſieurs Villes.

A l'égard du commerce, l'Empereur ſans tourner ſes menaces ſur les Marchands, s'étoit ſaiſi de quelques piéces d'artillerie que Saris avoit laiſſées au Comptoir Anglois, [avec une grande quantité de plomb, & dix barrils de poudre.] Il avoit acheté une partie de leurs draps, en les payant à juſte prix; mais il avoit rejetté les couleurs rouges, & ſon goût s'étoit déclaré pour les jaunes & les blanches. [Les Anglois auroient cependant pû gagner davantage ſur leurs draps, s'ils n'avoient pas été obligés de ſe conformer aux Hollandois, qui vendoient les leurs, au deſſous de ce qu'ils auroient pû en avoir. Ils ſe défirent auſſi fort avantageuſement de leurs étoffes de Cambaye & d'une partie de leur Poivre de Bantam; ils auroient même vendu le tout, ſans les bruits de guerre qui commençoient alors à ſe répandre.] Cocks avoit conçu l'eſpérance de pouſſer ſon commerce à la Chine, par l'entremiſe d'un Capitaine Chinois, nommé Andreas, [& vrai-ſemblablement Chrétien,] qui ſe flattoit, avec le ſecours de ſes deux Frères, de faire recevoir trois Vaiſſeaux Anglois dans un Port qui avoit des correſpondances établies avec la fameuſe Ville de Nankin, & qui, dans une ſaiſon favorable, n'étoit éloigné que de trois ou quatre jours de navigation. [Cependant Mrs. Cocks, Vickham, Eaton, Nealſon & Sayer tombérent malades, mais bientôt ils furent rétablis, à l'exception d'Eaton qui eut pendant quelque-tems la fiévre tierce. Dans ce tems-là, on vit revenir Jacob Speck, on croyoit qu'il avoit fait naufrage en allant aux Moluques; parce qu'ayant eu le vent & les Courans contraires, il avoit été obligé de faire un grand tour, pendant lequel on n'avoit eu aucune nouvelle de lui. Il revenoit comme Capitaine du Vaiſſeau la Zelandia, & d'une Pinaſſe nommée Jakatra.] Projet de commerce à la Chine.

Les

(*n*) Sayer, dans la Lettre qui vient d'être citée, dit un mot de l'iſſue de cette guerre. Il remarque qu'en 1615, il y eut de grands troubles dans le Japon, cauſés par la guerre qu'il y eut entre l'Empereur, & Fidaia Sama. Celui-ci, ajoute-t-il, perdit la bataille; ſans qu'on pût ſavoir s'il avoit été tué, ou s'il s'étoit ſauvé. Cette même Lettre dit auſſi que des deux côtés, il y eut quatre cens mille hommes de tués: mais en marge ce nombre eſt réduit à quarante mille.

(*o*) *Angl.* Cocks ajoûte dans ſa ſeconde Lettre, que quant au Palais Impérial, qui étoit un bâtiment ſuperbe, & dans l'intérieur duquel il y avoit une nouvelle forteresſe, il fut expoſé à une ſi violente tempête, que toutes les Tuiles qui étoient dorées en dehors, furent enlevées par un tourbillon, & diſperſées ſi fort au loin, qu'on n'en put retrouver aucune. R. d. E.

Digitized by Google

COCKS. 1614.

Plaintes des Chinois contre les Hollandois.

LES Chinois avoient fait retentir leurs plaintes contre les Hollandois, qui avoient arrêté leurs Joncs & pillé leurs marchandiſes. L'Empereur avoit pris parti pour eux, juſqu'à refuſer un préſent qui lui avoit été offert par les Facteurs du Comptoir de Hollande. Il avoit traité avec le même dédain les Portugais d'un grand Vaiſſeau, qui étoit arrivé de Macao. Les préſens des Anglois furent acceptés. Saris s'étoit imaginé que le commerce pouvoit ſe ſoûtenir au Japon ſans les renouveller; mais l'expérience apprit à Cocks que l'Empereur attendoit un préſent à l'arrivée de chaque Vaiſſeau. Comme un Jonc, ou tout autre Bâtiment Japonois, n'auroit ôſé partir ſans la permiſſion de la Cour, on exigeoit des Etrangers, qui étoient éxempts d'une loi ſi rigoureuſe, quelques témoignages de reconnoiſſance pour cette faveur.

La Corée, & ſon commerce.

COCKS avoit employé inutilement toutes ſortes de voyes pour établir la communication de ſon commerce de Fuſchima avec la Corée; mais il n'avoit pû obtenir plus de liberté que les Habitans mêmes de Fuſchima, à qui il n'étoit pas permis de pénétrer au-delà d'une petite Ville ſur la frontière. Cependant ſon ardeur s'enflammoit de jour en jour par les récits qu'on lui faiſoit des richeſſes du Pays & d'une multitude de grandes Villes qui s'y rencontrent à chaque pas. On ajoûtoit qu'à la vérité, il étoit coupé par un grand nombre de marécages, qui ne permettoient pas d'y voyager à cheval, ni même à pied; mais que l'induſtrie des Habitans y ſuppléoit par de grands chariots à voiles (*p*), qui ſervoient dans certaines ſaiſons à tranſporter les hommes & les marchandiſes; que les damas, les ſatins, les taffetas & les autres étoffes de ſoye ſe faiſoient dans la Corée avec autant d'art qu'à la Chine; que Ticoſama, dernier Empereur du Japon, s'étoit propoſé de faire pénétrer une armée juſqu'à Pékin ſur ces chariots à voiles, pour ſurprendre l'Empereur de la Chine dans ſa Capitale; mais qu'il avoit été prévenu par un Seigneur Coréen, qui l'avoit empoiſonné; & que le reſſentiment de ce projet avoit fait interdire l'entrée de la Corée à tous les Japonois, [où ils étoient établis depuis plus de vingt ans.

IL eſt aſſez ordinaire de voir dans le Japon des Femmes qui tuent leurs enfans. l'Auteur en cite un éxemple; une fille avoit été engroſſée par un homme de l'Equipage du Vaiſſeau. Cocks lui donna deux Tais en argent pour quelle élevât ſon Enfant: ce qui n'empêcha pas quelle ne le tuât, dès qu'il fut né.]

Eſpérance d'union entre les Compagnies de Hollande & d'Angleterre.

DANS la ſeconde Lettre de Cocks, qui eſt adreſſée à Thomas Wilſon, on trouve une Relation des injuſtices que les Anglois avoient eſſuyées aux Moluques, de la part des Hollandois. Les Facteurs de Hollande au Japon, ne laiſſoient pas de ſe flatter que les Compagnies des Indes d'Amſterdam & de Londres s'uniroient bientôt, pour chaſſer de ces Iſles les Eſpagnols & les Portugais: ſur quoi l'Auteur obſerve, que ſi les deux Nations prenoient effectivement ce parti, il leur deviendroit fort aiſé de s'emparer abſolument du commerce des Indes Orientales, & de ruiner tous les autres Etabliſſemens. Les Eſpagnols étoient déja fort affoiblis aux Moluques; [& ils craignoient encore que les Hollandois ne les chaſſaſſent des Iſles Philippines.] Les Portugais

(*p*) Ces chariots ſont une fiction des Japonois, qui, de même que les autres peuples d'Aſie, ſont très fertiles en pareilles inventions.

gais d'Ormuz, de Goa, de Malaca & de Macao ne craignoient pas moins d'être ſurpris, & demandoient tous les jours en Europe des ſecours qu'ils accuſoient de lenteur. Cependant Cocks répéte ſans ceſſe que les Hollandois s'étoient rendus fort odieux aux Chinois, par l'obſtination qu'ils avoient à ſe ſaiſir de leurs Jones & de leurs marchandiſes. Outre le reſſentiment de ſe voir exclus, comme les Anglois, de tous les Ports de la Chine, ils étoient portés à cette pyraterie par de ſi grands avantages, que des richeſſes qu'ils en tiroient tous les ans, ils auroient pû fournir à l'entretien d'une Flotte nombreuſe. Il ne leur manquoit qu'un lieu propre à leur fournir des proviſions, car avec cette reſſource, ils auroient pû ſe rendre aſſez forts pour enlever les Vaiſſeaux mêmes des Japonois, ſi l'Empereur eût entrepris de leur ôter la liberté du commerce. Leur fierté augmentoit de jour en jour juſqu'à mépriſer les Anglois, dont ils avoient reçu les premiers principes de la Navigation, & que tout le monde reconnoiſſoit pour leurs Maîtres. A la vérité, ils s'étoient mis en poſſeſſion de quelques Forteresſes près de Malaca (*q*); mais Cocks rend témoignage ſur des informations certaines, qu'ils étoient moins aimés des Indiens que les Eſpagnols. Quoique la hauteur inſupportable des Officiers de l'Eſpagne eût fait deſirer aux Peuples des Indes, l'arrivée des Hollandois, ils s'étoient bientôt apperçus de la diminution des piéces de huit, qui leur venoient en abondance des Eſpagnols, Nation que ſa fierté n'empêche pas d'être galante & libérale; au lieu que les Hollandois, qui ſervoient aux Indes en qualité de Soldats, n'avoient qu'une paye modique, à peine ſuffiſante pour leur nourriture & leur habillement. Les Commandans de Hollande leur retranchoient juſqu'aux profits qui devoient leur revenir de leurs priſes & de leurs conquêtes, en répétant ſans ceſſe que tout devoit retourner aux Etats Généraux. [& aux Directeurs de la Compagnie.]

Cocks. 1614.

Remarques ſur les progrès des Hollandois & ſur leur caractère.

Cocks ne prétend pas décider à quoi cette conduite pouvoit aboutir; mais il étoit perſuadé, que ſi les Hollandois ne changeoient pas de méthode, ils devoient renoncer à l'eſpérance d'établir jamais leur commerce à la Chine. Au contraire, il s'imaginoit que cette entrepriſe pouvoit réuſſir d'autant plus facilement pour les Anglois, qu'ils ne demandoient que la liberté d'y envoyer tous les ans trois Vaiſſeaux, & d'y laiſſer un petit nombre de Facteurs pour l'adminiſtration de leurs affaires, ſans y mener des Prêtres ou des Miniſtres, que les Chinois, dit-il, ne recevoient pas volontiers (*r*). Il ſe flatoit auſſi, que depuis l'arrivée des Anglois dans ces contrées, l'Empereur de la Chine avoit pris une fort bonne opinion de leur caractère, ſurtout en apprenant que le Roi de Firando & l'Empereur même du Japon les avoient comblés de careſſes, & que la Nation Angloiſe s'accordoit mal avec les Eſpagnols. Les Marchands Chinois qui entretenoient Cocks dans ces idées, ajoûtoient que leur Empereur & les principaux Seigneurs de ſa Cour prenoient plaiſir à ſe faire raconter tout ce qui appartenoit au caractère & au commerce des Anglois. Ils demandèrent à Cocks, ſi dans la ſuppoſition que le commerce lui fût accordé à la Chine, il empêcheroit que les Hollandois ne pillaſſent plus long-tems

Raiſons qui faiſoient eſpérer le commerce de la Chine aux Anglois.

(*q*) *Angl.* de quelques Forteresſes dans les Iſles Moluques & aux environs. R. d. E.

(*r*) *Angl.* ſans y mener des Jéſuites, ou comme on les appelle des Pères, que les Chinois ne peuvent ſouffrir; parce qu'ils fourmillent dans ces quartiers, & qu'ils vont par tout gueuſant avec tant d'impudence que leur effronterie a tourné en proverbe. R. d. E.

Digitized by Google

COCKS. 1614. tems les Joncs Chinois. Cette queſtion étoit embaraſſante. Cependant il leur répondit, que le Roi ſon Maître donneroit des ordres que les Hollandois ſeroient forcés de reſpecter.

Circonſtances de la mort de Peacoks à la Cochinchine. ON apprit enfin au Comptoir de Firando, les circonſtances tragiques de la mort de Peacoks, qui avoit été tué l'année précédente à la Cochinchine. Il s'y étoit rendu ſur un Bâtiment Indien, avec des Lettres du Roi d'Angleterre & des marchandiſes, [juſqu'à la valeur de ſept-cens trente livres ſterling.] Il avoit été fort bien reçu à Quinham, Port commode, où il s'étoit propoſé d'exercer le commerce. Carwarden, qui l'accompagnoit en qualité de Facteur, deſcendit à terre, offrit des préſens, qui furent agréés, & vendit même au Roi pluſieurs piéces de draps d'Angleterre. [Les Hollandois témoins de la bonne réception qu'on lui faiſoit, voulurent auſſi renouër commerce avec les Cochinchinois: ce qui leur réuſſit d'abord ſi bien, que] la confiance ayant paru bien établie, Peacoks ne fit pas difficulté de deſcendre à ſon tour, [avec un de leurs principaux Marchands,] pour recevoir le payement des Marchandiſes. Mais lorſqu'il étoit prêt à ſortir de l'Eſquif, pluſieurs Indiens fondirent ſur lui armés de crocs de fer, & le maſſacrèrent avec ſon Interpréte & quelques autres gens de ſa ſuite. Carwarden, qui étoit demeuré ſur le Jonc, ſortit heureuſement du Port; mais on ignoroit encore ce qu'il étoit devenu. Les Chinois & les Japonois parurent également perſuadés, que cette trahiſon du Roi de la Cochinchine, étoit venue du reſſentiment qu'il conſervoit contre les Hollandois, depuis qu'ils avoient brûlé ſa Capitale & fait main-baſſe ſur tous les habitans. Leur querelle avoit commencé par l'infidélité de quelques Facteurs de Hollande, qui avoient répandu quelques années auparavant de fauſſes piéces de huit à Quinham & qui les avoient donnés en payement pour diverſes Etoffes de ſoye. Le peuple Indien, qui s'en étoit apperçû, avoit pouſſé la vengeance juſqu'à piller le Comptoir des Hollandois & tuer un de leurs Facteurs; après quoi les Vaiſſeaux de Hollande s'étoient crus en droit d'exercer toutes ſortes d'hoſtilités ſur cette Côte, de brûler la Ville, & de paſſer au fil de l'épée juſqu'aux femmes & aux enfans.

Fauſſe monnoye employée par les Hollandois.

1617. (*) DANS la lettre de l'année 1617, Cocks raconte qu'il s'étoit rendu à la Cour impériale, pour faire donner plus d'étendue aux priviléges de commerce que Saris avoit obtenus. Ils étoient bornés aux Ports de Firando & de Nangazaqui; ou du moins les Vaiſſeaux ne pouvoient aborder dans aucun autre lieu, par la ſeule raiſon que c'étoient les premiers Ports où Saris étoit arrivé. Toutes les ſollicitations de Cocks ne purent obtenir que cette ordonnance fut changée. L'année d'auparavant, Edouard Sayer avoit fait le voyage de la Cochinchine ſur un Jonc Japonois, avec une riche cargaiſon. Mais à ſon retour, il avoit été volé par quelques Chinois, qui lui avoient enlevé tout le profit de ſon commerce. Son argent étoit dans ſa chambre, d'où il ſe préparoit à le faire tranſporter au rivage. Les voleurs trouvèrent le moyen de percer une planche du Jonc, & de tirer avec des crochets une partie des ſacs, ſans que la garde en eût conçû le moindre ſoupçon. Quoique les auteurs du vol ne fuſſent pas connus, on avoit des preuves ſi fortes que c'étoit des Chinois, qu'avec l'approbation même de la Cour & des Habitans de Firando, Sayer intenta un procès aux Marchands Chinois de cette Ville; ce qui ne l'empecha point,

Bornes des Anglois au Japon.

Vol adroit de quelques Chinois.

(*) La 2de. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

point, après avoir mis sa cause entre les mains d'un Japonois fort éclairé, d'entreprendre un autre voyage, pour réparer encore plus sûrement sa disgrace. Le grand Jonc, que Cocks avoit acheté à Kochi revint cette année de Siam, où il avoit déja fait deux voyages fort heureux. Cocks. 1617.

Les Hollandois envoyèrent des Moluques une flotte aux Manilles, pour attaquer celle d'Espagne, [qu'ils s'étoient lassés d'attendre dans le lieu même qui faisoit le sujet de la guerre.] Ils la tinrent bloquée pendant cinq ou six mois, sans qu'elle ôsât faire le moindre mouvement pour se dégager de cet esclavage. Enfin perdant l'espérance de la forcer dans ses Ports, ils remirent à la voile pour donner la chasse aux Joncs Chinois, avec l'indigne artifice de se couvrir du nom Anglois. Ils en prirent jusqu'à trente-cinq, dont l'un étoit chargé de précieuses richesses. Cependant les Espagnols étant enfin sortis de leurs retraites & les trouvant séparés, fondirent sur cinq ou six de leurs Vaisseaux, dont ils brûlèrent & coulèrent à fond trois des plus gros, entre lesquels on comptoit l'Amiral. La victoire ne pouvoit leur être contestée, & peut-être en auroient-ils recueilli d'autres fruits, s'ils n'eussent pas eu l'imprudence de se séparer à leur tour. Mais leur Vice-Amiral rencontra deux gros Vaisseaux Hollandois, qui n'avoient point encore essuyé de combat, & qui le firent échouër après un combat fort opiniâtre. Les Espagnols aimèrent mieux brûler de leurs propres mains ce malheureux Bâtiment, que de le voir tomber entre les mains de leurs ennemis. Les Hollandois pressent les Espagnols aux Moluques. Combat entre ces deux Nations.

Les deux Hollandois vinrent ensuite à Firando, avec deux autres Vaisseaux de leur nation, qui avoient attendu long-tems le Navire Portugais de Macao, & qui étoient désespérés de l'avoir manqué. L'un des deux, nommé le Lion Rouge, se brisa dans un grand orage, en entrant dans la Rade de Firando; mais toutes ses marchandises furent sauvées, quoiqu'avec beaucoup d'altération. L'Empereur ayant déclaré justes toutes les prises qu'ils avoient faites sur les Chinois, ils envoyèrent un des quatre Vaisseaux, chargé de soye crue & d'autres dépouilles de la Chine, à leur comptoir de Bantam; un autre chargé d'argent & de provisions, au comptoir de Malaca (*t*), & les deux autres sur les Côtes de la Chine, pour y enlever tout ce qui sortiroit des Ports & retourner à la Mousson suivante. La hardiesse qu'ils avoient eue de couvrir leurs pyrateries du nom Anglois, étant venue jusqu'aux oreilles de Cocks, il se crut obligé de faire avertir les Chinois de cette imposture.

Dans sa quatrième lettre, il raconte l'arrivée de deux Jésuites sur un Vaisseau Espagnol, avec la qualité d'Ambassadeurs du Vice-Roi de la nouvelle Espagne, & des présens pour l'Empereur. Mais ce Prince, obstiné dans la haine qu'il portoit aux Chrétiens, refusa de les voir, & se servit de William Adams, pour leur faire déclarer qu'ayant banni tous les Prêtres & les Religieux de ses Etats, il n'avoit pas changé de résolution. Il fit joindre à cette déclaration l'ordre de sortir immédiatement de ses Etats. On prétendoit que Fidaia-Sama, son gendre & son ennemi, avoit promis aux Jésuites la liberté de revenir au Japon, si la fortune favorisoit ses armes. Ainsi, conclut Cocks, il est fort heureux pour les Anglois & les Hollandois que la victoire ne se soit pas déclarée pour lui; car nous aurions été pour jamais exclus du commerce du Japon. 1618. Deux Jesuites arrivent au Japon avec la qualité d'Ambassadeurs.

[L'année

(*t*) *Angl.* aux Moluques. R. d. E.

Digitized by Google

COCKS, 1618.

[L'ANNÉE précédente un Eſpagnol nommé Damian Marina (*u*) s'étoit engagé au ſervice des Anglois, & s'étoit mis à bord du dernier Jonc qu'ils avoient fait partir. Juan de Lievana, auſſi Eſpagnol, s'étoit embarqué comme paſſager ſur le même Jonc, qui n'ayant pas réuſſi dans ſon voyage, étoit rentré dans le Port de Nangazaqui. Peu de tems après, il arriva dans le même endroit une Caraque de Macao, qui ſe ſaiſit de ces deux hommes, & les mit aux fers, comme des Traîtres, qui ſervoient les Ennemis de leur Prince. Cocks ayant appris la choſe, obtint de l'Empereur un ordre, en vertu duquel ces deux hommes furent relâchés; & envoyés enſuite comme paſſagers à Bantam; cette affaire fut un ſujet de mortification pour les Eſpagnols auſſi bien que pour les Portugais.

DANS ce tems-là, le Comptoir Anglois fut obligé de faire tranſporter ſes Marchandiſes de lieu en lieu, pour les mettre en ſûreté durant la Guerre.

CETTE même année, William Adams partit encore pour Siam, accompagné de Sayer.]

COCKS parle ici (*x*) d'une autre lettre, dans laquelle il avoit écrit à Thomas Wilſon, les procédés impérieux des Hollandois contre la Nation Angloiſe; mais ils n'avoient jamais approché de ceux que le Comptoir Anglois eſſuya cette année, par les emportemens d'Adam Weſterwood, Amiral, ou comme il ſe faiſoit nommer au Japon, Seigneur Commandat d'une Flotte Hollandoiſe de ſept Vaiſſeaux, qui étoit alors dans la Rade de Firando. Ce furieux Amiral, fit déclarer ſolemnellement la guerre aux Anglois ſur tous les Bâtimens de ſa Flotte, avec ordre à tous ſes gens de prendre leurs Vaiſſeaux, de ſe ſaiſir de leurs marchandiſes, de les pourſuivre & de les tuer comme leurs plus mortels Ennemis. Après une démarche ſi éclatante, les Hollandois de la Flotte ne ceſſèrent pas de renouveller ſans ceſſe leurs outrages & de venir braver Cocks juſqu'à la porte de ſon Comptoir. Ils y ſeroient entrés plus d'une fois, dans l'intention de le maſſacrer, lui & tous les Anglois, qui n'étoient pas un contre cent, s'il n'eût pris le parti d'implorer le ſecours des Japonois. La violence leur réuſſiſſant mal au Comptoir, ils ſe ſaiſirent d'un Eſquif, qui appartenoit à Cocks & qui étoit marqué aux armes d'Angleterre. Ils chargèrent de chaînes un Anglois qu'ils y trouvèrent, & l'ayant conduit dans leur Comptoir, ils le menacèrent de le poignarder à coups de couteau. Le jour d'après, ils bracquèrent quelques piéces d'artillerie contre deux barques Angloiſes qui rentroient dans la Rade; & les ayant manquées avec le canon, ils ſe ſaiſirent de la mouſqueterie, dont ils tuèrent deux Japonois (*y*), employés au ſervice des Anglois. Le Roi de Firando avoit reçû de l'Empereur, l'ordre exprès d'arrêter ces excès de fureur; mais les craintes dont il étoit rempli lui-même, ne lui permettoient guères d'employer le ton de l'autorité; [& la ſeule grace qu'il fit à Cocks, fut de ſouffrir que les habitans de Firando priſſent ſa défenſe.]

Les Hollandois déclarent la guerre aux Anglois de Firando.

Autres outrages des Hollandois.

ENTRE les Vaiſſeaux de la Flotte Hollandoiſe, les Anglois en reconnurent deux qui avoient été pris ſur leur Nation dans les Mers de l'Inde. Ce n'étoit pas

(*u*) Dans la lettre on trouve ici les mots ſuivants. *Ce fut ce même homme qui penſa aller une fois avec vous, & avec George Peterſon* De là nous concluons que cette lettre a été écrite à Saris.

(*x*) C'eſt ici que commence la 5e. Lettre de Cocks écrite en 1619, ou 1620.

(*y*) *Angl.* un Japonois. R. d. E.

Digitized by Google

pas le ſeul outrage qu'ils euſſent eſſuyé de cette nature. La même Flotte leur avoit enlevé deux autres Vaiſſeaux dans le Port de Patane, où ils avoient un Comptoir. John Jordain, premier Préſident de la Compagnie Angloiſe dans les Indes, avoit été tué dans cette occaſion (z), avec pluſieurs matelots; & de quantité d'autres, qu'ils avoient arrêtés pour les engager à leur ſervice, il ne s'en étoit ſauvé que ſix, qui avoient gagné fort heureuſement la terre. Weſterwood eut la hardieſſe de les faire redemander aux Anglois de Firando. Mais Cocks répondit, d'un air ferme, qu'il falloit commencer par lui faire voir en vertu de quelle commiſſion les Hollandois avoient ôſé ſe ſaiſir des biens de ſa Nation & tuer les ſujets du Roi ſon Maître. Sur cette réponſe, ils pouſſèrent l'impudence juſqu'à s'adreſſer à Tono, Roi de Firando, pour le preſſer de leur faire rendre leurs Eſclaves Anglois (a). Il leur conſeilla de s'adreſſer à l'Empereur, en leur promettant que ſes ordres ſeroient éxécutés; mais il prit ſoin d'ajoûter qu'on étoit fort éloigné de croire au Japon que les Anglois fuſſent eſclaves de la Hollande. Cocks vivement pénétré de tant d'inſultes, implore la juſtice & l'honneur du Roi Jacques, en faveur de ſes propres ſujets, contre une race ingrate & perfide, telle, dit-il, qu'étoient alors les Hollandois des Indes Orientales, qui ne connoiſſoient point d'autres loix, que la fraude, la violence & le pillage, & qui maltraitoient indifféremment leurs alliés & leurs ennemis.

Cocks. 1618.

Weſterwood, ne mettant point de bornes à ſa fureur, alla juſqu'à promettre cinquante piéces de huit à qui lui apporteroit la téte de Cocks, & trente pour la mort de chaque Anglois. Cette cruelle ordonnance coûta quelques bleſſures mortelles (b) à pluſieurs perſonnes du Comptoir, que les Matelots Hollandois obſervoient continuellement pour les poignarder. Il ſe trouvoit néanmoins ſur la Flotte quantité d'honnêtes-gens qui gémiſſoient de la conduite de leur Amiral. Il y en eut même quelques-uns, qui cherchèrent le moyen de parler ſecrettement aux Anglois & qui déſavouèrent ſes emportemens au nom de leur Nation. Ils apprirent à Cocks que ce ſuperbe Amiral étoit fils d'un vil artiſan d'Amſterdam, & que tous les Capitaines qu'il avoit ſous ſes ordres n'étoient pas d'une naiſſance plus relevée. Mais comme tout dépendoit de la force & qu'elle étoit entre leurs mains, il réſolut de faire le voyage de Méaco, pour repréſenter à l'Empereur, qui faiſoit alors ſa réſidence dans cette Ville, les indignes traitemens que les Anglois eſſuyoient dans ſes Etats, au mépris des graces & des priviléges qui leur avoient été accordés par ſa Majeſté Impériale. Il fut reçu avec beaucoup de careſſes. On lui promit toutes ſortes de protections, & l'Empereur lui fit dire qu'il avoit envoyé là-deſſus des ordres au Roi de Firando. Mais les Hollandois n'en furent pas moins inſolens, ni le Roi de Firando moins timide.

L'Amiral Hollandois met la téte de Cocks à prix.

Cocks a recours à l'Empereur du Japon.

Pendant que Cocks étoit à la Cour, pluſieurs Marchands Eſpagnols & Portugais y vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur, cérémonie qui s'obſerve toûjours à l'arrivée des Vaiſſeaux étrangers. Il y avoit à Méaco dans le Palais même, un Hollandois qui ayant paſſé près de vingt ans au Japon, parloit

Hardieſſe d'un Hollandois confondue.

(z) On dit qu'il fut tué en trahiſon, pendant qu'on négocioit un Traité.

(a) Purchaſſ remarque ici, que les Anglois rachetèrent ces gens de leur eſclavage.

(b) *Angl.* quelques bleſſures qui ne furent pas mortelles. R. d. E.

Cocks. 1618.

parloit facilement la langue du pays, [& vivoit familièrement avec les premiers Seigneurs de la Cour; homme d'ailleurs qui n'avoit rien de plus recommendable que ſon effronterie & quelque bien qu'il avoit amaſſé.] Se trouvant avec Cocks & les Députés Eſpagnols, en préſence de quelques Seigneurs Japonois qui prenoient plaiſir à les voir, il eut la hardieſſe de relever par de grands éloges le Roi de Hollande, & de le repréſenter comme le plus grand Monarque de l'Europe. Cocks entendoit la langue du Japon, quoiqu'il affectât toûjours d'employer un interpréte. Dans l'indignation de tant d'impoſtures, qui ne lui avoient d'abord cauſé que de la ſurpriſe, il les interrompit tout-d'un-coup pour répondre en Japonois, que c'étoit autant de menſonges; que la Hollande étoit un Pays de fort petite étendue, qui n'avoit pas de Roi; qu'elle étoit gouvernée par un Comte, où plûtôt que le Comte étoit gouverné lui-même par les Hollandois; & que s'il y avoit quelque Roi dont elle dût faire l'éloge, c'étoit celui d'Angleterre, ſans la proteſtation duquel il n'éxiſteroit point un petit Etat, qui ſe nommoit la Hollande. Cette réponſe couvrit le Hollandois de confuſion, & réjouit également les Japonois (*c*) & les Eſpagnols.

Perſécutions contre le Chriſtianiſme.

L'Empereur ne ſe relâchoit pas dans ſa haine contre les Chrétiens, ſurtout contre les Japonois qui étoient demeurés attachés à l'Evangile. Tous ceux qui étoient découverts recevoient immédiatement la ſentence de mort. Cocks en vit éxécuter tout à la fois cinquante-cinq à Méaco, [pour n'avoir pas voulu renoncer à la Foi (*d*) Catholique,] & dans ce nombre, pluſieurs enfans de cinq ou ſix ans, qui étoient brûlés vifs dans les bras de leurs mères en invoquant le nom de Jeſus. Cinq furent brûlés à Nangazaqui; onze décapités; leurs corps coupés en piéces, liés dans des ſacs & précipités au fond de la mer. [Les Jéſuites pêchèrent leurs Corps, & en firent des Reliques.] Les priſons de Firando & pluſieurs autres Villes en contenoient une multitude, qui attendoient à tous momens le ſupplice; & la rigueur de cette perſécution en ramenoit fort peu à l'Idolâtrie. Malgré la ruine d'une infinité d'Egliſes, il en étoit reſté quelques-unes à Nangazaqui. Le Monaſtère de la Miſéricorde avoit été épargné auſſi dans cette Ville, avec les cimetiéres & les autres lieux de ſépulture. Mais par de nouveaux ordres de l'Empereur, on recommença cette année les démolitions. Les Tombeaux furent ouverts, les os des morts brûlés, & leurs cendres répandues dans les champs. Enfin pour effacer juſqu'au ſouvenir du Chriſtianiſme, on forma de nouvelles rues & l'on bâtit des maiſons dans les lieux où les Egliſes avoient éxiſté. On y joignit des Pagodes, avec des fondations de Prêtres Idolâtres, & des établiſſemens les plus oppoſés à la Religion Chrétienne. Il y avoit près de Nangazaqui un lieu conſacré par la dévotion des Chrétiens, où pluſieurs Jéſuites & d'autres Fidèles (*e*) avoient ſouffert la mort pour la défenſe de la Foi. On y avoit élevé un Autel, & la crainte du ſupplice n'empêchoit pas qu'un grand nombre de Japonois n'y allaſſent tous les jours offrir au Ciel leur ſang &

(*c*) les Portugais. R. d. E.

(*d*) Ce ne fut pas ſimplement à cauſe de leur croyance qu'ils furent mis à mort; mais parce qu'on découvrit que leur Religion tendoit au renverſement du Gouvernement & de la Religion des Japonois. On en verra la preuve dans les Relations de Kempfer & de quelques autres, qu'on inférera dans la ſuite.

(*e*) *Angl.* d'autres Chrétiens. R. d. E.

Digitized by Google

& leurs priéres. L'Empereur affecta de le faire détruire avec des circonſtances terribles. Les Arbres, les Edifices, l'Autel, tout fut renverſé & réduit en cendre. La terre fut renouvellée & changée en plaine où l'on fit paſſer la charrue. Cocks. 1618.

A la fin de l'année précédente, l'Empereur avoit dépouillé Tay-Fruſchama, un des plus grands Princes du Japon, de plus de ſoixante ou quatrevingt Terres qu'il poſſédoit, en lui laiſſant pour toute retraite un petit canton du côté du Nord. On s'attendoit que cet événement produiroit de grands troubles, parce que tous les Vaſſaux de Tay-Fruſchama ayant pris les armes, s'étoient fortifiés dans la Ville de ſon nom, avec des munitions pour une longue défenſe. Mais le Tay ſe trouvant encore arrêté avec ſon fils à la Cour de l'Empereur, ce Prince les força d'écrire à leurs ſujets, pour leur perſuader de quitter les armes. Cette démarche réuſſit, & l'Empereur pardonna aux Rebelles, mais il n'en donna pas moins les biens du Tay à deux de ſes propres Parens; &, pour ſignaler encore plus ſa vengeance, il fit abbatre le Château de Fruſchama qui étoit d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires. Toutes les pierres & les autres matériaux furent tranſportés à Ozaka, dans la vûe de rebâtir le Château de cette Ville qui avoit été détruit dans la dernière guerre. Les Rois Tributaires reçurent ordre de contribuer chacun dans quelque partie aux frais de cette entrepriſe; ce qui les chagrina d'autant plus, qu'étant retournés depuis peu dans leurs Etats, dont ils avoient été long-tems éloignés pendant la guerre, ils ſe voyoient dans la néceſſité de revenir à la Cour Impériale, & de s'engager dans de nouvelles dépenſes. Mais on ne leur laiſſoit pas de troiſiéme choix entre ce parti & celui de s'ouvrir le ventre. Cependant ils conçurent quelques eſpérances ſur le bruit qui ſe répandit que Fidaia-Sama, fils de Tico-Sama, n'étoit pas mort comme on l'avoit publié, & qu'il vivoit caché à Méaco, dans le Palais du Dairi (*f*), ou du Chef de la Religion. Ces faux rapports, qu'on avoit pris plaiſir à ſemer pluſieurs fois, avoient toûjours été reconnus pour des impoſtures. Mais ils jettoient du moins des allarmes dans l'eſprit de l'Empereur; & tandis qu'il étoit livré à ſes inquiétudes, il laiſſoit à ſes Vaſſaux le tems de reſpirer. On ne doutoit pas que Fidaia, s'il étoit vivant, ne lui cauſât beaucoup d'embarras; car cet uſurpateur étoit moins guerrier que politique. Réſolution d'Etat au Japon.

Dans le cours de Novembre & de Décembre 1618, il parut deux Cométes au Japon. La premiére s'étant levée à l'Eſt ſous la forme d'une grande poutre de feu, prit ſa direction vers le Sud, & diſparut avant la fin du mois. L'autre venant auſſi de l'Eſt, avec l'apparence d'une grande étoile enflammée, prit vers le Nord, & diſparut près de la grande Ourſe. Les Prêtres du Japon firent regarder ces deux Phénomenes comme les préſages d'une infinité de malheureux événemens; mais il n'arriva rien de plus éclatant que la dépoſition du Tay-Fruſchama. Cométes au Japon.

Les Eſpagnols & les Portugais publiérent au Japon, qu'on avoit vû en Angleterre une croix ſanglante au deſſous des nuës, qu'un Prédicateur Proteſtant qui avoit eu la hardieſſe d'en parler ſans reſpect, avoit perdu tout-d'un-coup l'uſage de la langue; & que le Roi effrayé de ce miracle avoit fait demander au Pape, Fable inventée par les Eſpagnols.

(*f*) C'eſt l'Empereur Eccléſiaſtique du Japon.

Cocks. 1619. Pape, des Cardinaux & d'habiles Eccléſiaſtiques pour rétablir dans ſes Etats, la Religion Romaine. Cocks raille beaucoup les Eſpagnols & les Portugais ſur la facilité avec laquelle ils avoient reçu cette hiſtoire, juſqu'à ſoûtenir, dit-il, que c'étoit lui-même à qui les premières informations en étoient venues d'Angleterre. [Il termine ſa lettre en diſant qu'il ſe propoſoit de profiter de la première occaſion pour retourner en Angleterre.]

Deux Lettres de Sayer ajoutées à cette Relation.

Purchass ajoute aux Relations de Saris & de Cocks deux Lettres d'Edouard Sayer, dattées de Firando au Japon. Sayer étoit un des Facteurs du Comptoir Anglois de cette Ville. La première de ces deux Lettres eſt du 5 Décembre 1615, & la ſeconde du 4 Décembre 1616. Quoique l'adreſſe ne ſe ſoit pas conſervée, on conclut de quelques expreſſions, qu'elles furent toutes deux écrites à Saris. Il n'y a rien dans la première qui ne ſe trouve dans [les notes ajoûtées à] la Relation de Cocks. La ſeconde contient quelques circonſtances d'un voyage de Sayer à Siam, dans un Jonc de la Compagnie commandé par William Adams. Il raconte qu'ayant acheté à Siam plus de marchandiſes que le Jonc n'en pouvoit recevoir, il en avoit fretté un autre dont il avoit pris la conduite (*g*). L'année étant déja fort avancée, il avoit eſſuyé depuis le 1 de Juin juſqu'au 17 de Septembre un fort mauvais tems entre Siam & Schachmar, avec d'autant plus de danger qu'il étoit fort mal en Pilote. Le Chinois, qu'il avoit été obligé de prendre pour cet office, ignoroit la navigation, juſqu'à ne pouvoir reconnoître où il étoit, lorſqu'il avoit perdu de vûe la terre. Enfin ce mauvais guide étant tombé malade, Sayer, ſans s'attribuer beaucoup plus d'habileté, s'étoit vû dans la néceſſité de prendre lui-même le gouvernail, au hazard d'être mille fois ſubmergé. Il eut néanmoins le bonheur de conduire ſon Jonc à Schachmar, où il arriva le 17 de Septembre, après avoir perdu vingt hommes par la maladie & le beſoin d'eau. En rentrant dans la Rade de Firando, il ne lui en reſtoit que cinq qui fuſſent capables de ſe ſoûtenir ſur leurs jambes. [Comme il étoit arrivé ſi tard, il ne put pas retourner cette année à Siam; mais le Jonc remit à la voile, ſous le commandement de William Eaton, qui étoit accompagné de Robert & Jean Burges, deux Pilotes Anglois.]

Raiſons qui font publier la Lettre ſuivante au Roi de Hollande.

[A la fin de cet article, les Auteurs du Recueil n'ont pas cru devoir ſupprimer une Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande, qui n'eſt pas moins curieuſe par le fond que par ſon titre. L'original fut apporté en 1610 ſur le Vaiſſeau le *Lion Rouge*, qui arriva au Téxel le 22 de Juillet. [On ne nous apprend pas comment elle eſt paſſée entre les mains des Anglois; mais leur vûe, en la publiant, eſt de la faire ſervir de preuve à quelques obſervations ſur les Hollandois, qu'il eſt inutile de répéter.]

Lettre de l'Empereur du Japon au Roi de Hollande.

„ Moi, l'Empereur du Japon, je ſouhaite au Roi de Hollande qui en-
„ voye de ſi loin pour me viſiter, toutes ſortes de proſpérités.

„ Je me réjouis beaucoup de la volonté que vous avez eûe de m'écrire &
„ d'envoyer vos gens vers moi. Je ſouhaiterois que nos Pays fuſſent plus
„ proches

(*g*) *Angl.* un autre où Benjamin Fary, principal Facteur du Comptoir de Siam, crut qu'il devoit s'embarquer pour prendre ſoin des Marchandiſes. R. d. E.

„ proches l'un de l'autre, afin que l'amitié commencée entre nous, pût con- Cocks.
„ tinuer & s'accroître plus facilement. Cependant le ſouvenir de votre Ma- 1619.
„ jeſté ne m'eſt pas moins agréable, depuis la libéralité & l'affection qu'elle
„ m'a marquée ſans me connoître, en me faiſant offrir quatre préſens; &
„ quoique je n'en euſſe aucun beſoin, je n'ai pas laiſſé de les recevoir avec
„ une joye & une conſidération extraordinaires, parce qu'ils viennent de vous.
„ Et comme les Hollandois, ſujets de Votre Majeſté, deſirent d'éxercer le
„ commerce dans mon Pays avec leurs Vaiſſeaux, & d'avoir un lieu de ré-
„ ſidence près de ma Cour, dans la vûe de tirer plus d'avantages de ma pro-
„ tection, j'aſſûre Votre Majeſté que ſi je ne puis les ſatisfaire actuellement
„ dans toute l'étendue de mes deſirs, à cauſe des troubles qui nous agitent,
„ je ne veux néanmoins rien négliger pour leur témoigner mon affection,
„ comme j'ai fait juſqu'à préſent, & je donnerai ordre à tous mes Gouver-
„ neurs & Sujets de les traiter avec faveur & amitié, eux, leurs Vaiſſeaux
„ & leurs marchandiſes, dans quelques Ports & quelque lieu de mes Etats
„ qu'ils arrivent. A cet égard, Votre Majeſté, & tous ſes Sujets n'ont à crain-
„ dre aucune contravention; ils peuvent arriver ici auſſi librement que dans
„ les Ports & le Pays de Votre Majeſté. Ils peuvent reſter dans les miens
„ pour éxercer le commerce, & ſe perſuader que l'amitié qui eſt commen-
„ cée avec vous par moi & mes Sujets, loin d'être jamais altérée de ma part,
„ ne fera qu'augmenter & ſe fortifier à l'avenir. Je reſſens de la confuſion de
„ ce que Votre Majeſté, qui eſt ſi connue & ſi renommée dans le monde par
„ ſes nobles exploits, a bien voulu condeſcendre à me faire viſiter de ſi loin
„ par ſes Sujets, dans un Pays auſſi indigne de ſon attention que le mien, &
„ à m'offrir des témoignages d'amitié que je mérite ſi peu. Mais conſidérant
„ que ce ſoin procède de votre affection, je ne puis me diſpenſer de bien re-
„ cevoir vos Sujets & de conſentir à leurs demandes. Auſſi cette Lettre leur
„ ſera-t'elle caution que dans tous les lieux, les Pays & les Iſles de mon Etat,
„ ils peuvent trafiquer & bâtir des Maiſons propres à leurs marchandiſes & à
„ leur commerce; ils peuvent, à préſent comme à l'avenir, vaquer au ſoin de
„ leurs affaires avec une entière liberté, s'aſſûrer qu'on ne leur fera point de
„ tort ni d'injure, & compter que je les ſupporterai & les défendrai comme
„ mes propres Sujets. Je promets auſſi que les perſonnes qui doivent être ici
„ laiſſées, comme on me le fait entendre, me ſeront à préſent & à l'avenir
„ dans une particulière recommendation & que ma protection & ma fa-
„ veur ne leur manquant jamais, elles trouveront en moi les mêmes ſenti-
„ mens que dans les voiſins & les amis de Votre Majeſté. A l'égard des au-
„ tres affaires, qui ont été traitées entre moi & les Sujets de Votre Ma-
„ jeſté, comme il ſeroit trop long d'en parler ici, je m'en rapporte à leur
„ propre récit. „

Digitized by Google

CHAPITRE VIII. (a)

Voyage & Avantures de William Adams, Pilote Hollandois, aux Iſles du Japon.

ADAMS. 1598. Obſervations préliminaires.

CE voyage s'étant fait par la voye du Sud-Oueſt, il ſembloit devoir être placé naturellement avec ceux de la même eſpèce, ſuivant l'ordre qu'on s'eſt propoſé dans ce Recueil. Mais le nom de l'Auteur eſt revenu ſi ſouvent dans les Relations de Saris & de Cocks, qu'on s'eſt déterminé à ne pas le ſéparer de deux Voyageurs avec leſquels il ſe trouve joint par les mêmes affaires & les mêmes intérêts. William Adams étoit né à Gillingham, dans la Province de Kent, à deux milles de Rocheſter, & un mille de Chatam, principale ſtation des Vaiſſeaux du Roi. Dès l'âge de douze ans, il fut amené à Lime Houſe, près de Londres, où il apprit pendant onze ou douze ans le métier de la Mer, ſous Nicolas Digines. Enſuite, ayant ſervi en qualité de Pilote ſur les Vaiſſeaux de la Reine Elizabeth, il fut employé par la Compagnie des Marchands de Barbarie, juſqu'à ce que les Hollandois commençèrent le commerce des Indes. Adams, paſſionné pour connoître les méthodes de navigations qui ſont propres à ces Mers éloignées, ſe loua pour premier Pilote au ſervice de la Flotte Hollandoiſe qui devoit faire voile à la Mer du Sud en 1598. La néceſſité ayant fait relâcher les Hollandois au Japon, il y parvint à la faveur particulière de l'Empereur, qui lui accorda une penſion, dans la ſuite une Terre ſuffiſante pour l'entretien d'un homme de diſtinction. Mais Adams éloigné de ſa femme & de deux enfans qu'il avoit laiſſés à Londres, étoit moins ſenſible aux avantages de ſa fortune qu'au chagrin d'être ſéparé de ce qu'il avoit de plus cher. Enfin trouvant l'occaſion de quelque Jonc Indien pour écrire dans l'Iſle de Java, où il ſçavoit que les Anglois avoient quelques Marchands, il y envoya comme au hazard une Lettre datée le 22 d'Octobre 1611, avec cette étrange ſuſcription, dans la langue de ſon Pays: *A mes Amis & mes Compatriotes inconnus, que je prie de faire tenir cette Lettre, ou une ſimple copie, ou ſeulement les nouvelles qu'elle contient, à quelques perſonnes de ma connoiſſance, ſoit à Limehouſe, ſoit à Gillingham.* [Cette Lettre qui ſe trouve dans Purchaſſ (b), eſt ſuivie d'une autre Lettre écrite par l'Auteur (c) à ſa femme, & qui contient des particularités qui ne ſe trouvent pas dans la première; c'eſt du contenu de ces deux Lettres qu'on a tiré cette Relation.]

Naiſſance, éducation & progrès d'Adams.

Adreſſe ſingulière d'une Lettre.

UNE des vûes d'Adams, en écrivant aux Anglois de Bantam, étoit ſans doute d'exciter les Anglois au commerce du Japon. Mais il ſemble qu'ils avoient déja tourné les yeux de ce côté-là, puiſque le Capitaine Saris étoit parti de Londres, ſix mois avant la date de la Lettre, pour entreprendre ce dangereux voyage. L'Angleterre continua d'envoyer tous les ans pluſieurs Vaiſſeaux

(a) C'eſt le XX Chapitre du IIIe. Livre de l'Original. R. d. E.

(b) *Pilgrims.* Vol. I. pag. 125.

(c) Cette lettre s'étend juſqu'à l'empriſonnement d'Adams à Ozaka. Purchaſſ prétend que le reſte a été ſupprimé par la malice de ceux qui en furent les porteurs.

Digitized by Google

Vaiſſeaux au Japon; & William Adams fit de-là diverſes courſes dans les Pays voiſins, en qualité de Capitaine ou de Pilote. Cependant, étant toûjours retourné au Japon comme à ſon centre, & remettant ſans ceſſe à partir pour l'Angleterre, la mort le ſurprit à Firando en 1620 ou 1621. Du moins Purchaſſ aſſûre qu'on apprit à Londres en 1621, la nouvelle de ſa mort, par le James, Vaiſſeau de la Compagnie.

Adams. 1598. Mort d'Adams.

La Flotte Hollandoiſe étoit compoſée de cinq Bâtimens, équipés par Peter Vanderhach & Hans Vander Vikes Chef de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. L'Amiral étoit un Marchand, qui ſe nommoit Jacques Mayhay, & qui reçut William Adams pour ſon Pilote. Ils partirent du Téxel le 24 de Juin 1598; & perdant de vûe les Côtes d'Angleterre le 1 de Juillet, ils arrivèrent le 21 d'Août à St. Jago, une des Iſles du Cap-Verd, où ils s'arrêtèrent vingt-quatre jours. Pendant ce long ſéjour, ils eurent un grand nombre de malades, & l'Amiral même ne fut point à couvert de cette diſgrace commune. La raiſon qui les arrêta ſi long-tems dans ces Iſles fut une fauſſe eſpérance d'y trouver beaucoup de chèvres & d'autres rafraîchiſſemens, ſur la parole d'un Capitaine qui avoit déja fait cette courſe, mais qui comptoit mal-à-propos ſur ſa mémoire. Adams, ayant été appellé au Conſeil avec les autres Pilotes, ne fit pas difficulté de condamner hautement le parti qu'on avoit pris ſans l'avoir conſulté; ce qui fut ſi mal reçu par tous les Capitaines, qu'ils prirent entr'eux la réſolution de ne plus admettre les Pilotes au Conſeil.

Départ de la Flotte Hollandoiſe dont il étoit Pilote.

Les Pilotes ſont exclus du Conſeil.

Le 15 de Septembre, on quitta l'Iſle de St. Jago. Mais les maladies n'ayant fait qu'augmenter après qu'on eut paſſé la Ligne, on eut le chagrin de perdre l'Amiral à trois degrés de latitude du Sud. Les vents, la pluye, les orages, & toutes les diſgraces de la navigation forcèrent la Flotte de relâcher ſur les Côtes de la baſſe Guinée, au Cap de Spirito Sancto. On reconnut que la cauſe de tant de malheurs venoit d'être partis dans une ſaiſon trop avancée. Le nouvel Amiral réſolut de gagner le Cap de Lope Gonſalves ſur la Côte de Loango, dans la vûe de s'y procurer des rafraîchiſſemens. Mais quoiqu'il fut arrivé avec beaucoup de bonheur, l'air s'y trouva ſi mauvais, & les vivres ſi rares, qu'il lui mourut un grand nombre de malades. Il remit à la voile le 29 de Septembre, déterminé à paſſer directément les Détroits de Magellan. Cependant à la vûe de l'Iſle d'Annobon, ſur laquelle il tomba ſans s'y être attendu, il ne put réſiſter à l'eſpérance d'y trouver d'utiles ſecours. Mais il fallut employer la force & ſe rendre maître de l'Iſle, pour y faire débarquer tous ſes malades. La Ville ne contenoit pas plus de vingt maiſons. Le Pays fournit en abondance des Beſtiaux, des Oranges & d'autres fruits; mais l'air y eſt ſi mal ſain qu'à meſure qu'un Matelot ſe rétabliſſoit, deux étoient attaqués de la même maladie. D'ailleurs le biſcuit, le vin & l'eau commençant à manquer, on fut forcé de lever l'ancre le 22 Décembre (*d*), avec la triſte néceſſité de réduire tous les gens de l'Equipage à une livre de pain pour quatre jours, en gardant la même proportion pour l'eau & le vin. La diſette ne fit qu'augmenter, & les vents ne ceſſèrent pas de ſouffler au Sud quart à l'Eſt & au Sud-Sud-Eſt juſqu'au quatriéme degré de latitude du Sud qu'ils tournèrent au

Fâcheuſe navigation.

Côte de Loango dans la baſſe Guinée.

Iſle d'Annobon.

(*d*) *Angl.* de Novembre. R. d. E.

ADAMS. 1599.

au Sud-Eſt, à l'Eſt-Sud-Eſt & à l'Eſt. Dans une navigation ſi languiſſante, qui fit employer près de quatre mois depuis l'Iſle d'Annobon juſqu'au Détroit de Magellan, quantité de Matelots affamés mangèrent juſqu'aux cuirs qui couvroient les Cables. Enfin le 29 de Mars, on eut la vûe de la terre à cinquante degrés de latitude.

La Flotte arrive aux Détroits de Magellan.

LE 3 d'Avril, on tomba au Port Santo, & l'on entra le 6 dans le premier Détroit de Magellan. Le 18, on paſſa le ſecond avec un fort bon vent. Ici l'on jetta l'ancre contre l'Iſle des Pengoins, où les Chaloupes furent bientôt chargées de ces Oiſeaux, qui ſont plus gros que des Canards. Toute la Flotte ſe trouva fort ſoulagée par ce rafraîchiſſement. Le 10, elle remit à la voile, avec un vent capable de la dégager bientôt des Détroits. Mais l'Amiral voyant les Côtes garnies de bois & trouvant l'ancrage excellent dans pluſieurs endroits, ne voulut pas aller plus loin pour faire ſa proviſion. Il penſoit auſſi à former une Pinaſſe de quinze ou ſeize tonneaux. Cette double vûe lui fit choiſir le premier endroit favorable pour relâcher. L'hiver ſe faiſoit déja ſentir dans ces contrées. Il y tomba beaucoup de nége. Les Matelots ayant également à ſouffrir du froid & de la faim s'affoibliſſoient de plus en plus. Après avoir manqué l'occaſion de ſortir des Détroits avec un vent qui ſouffla au Nord-Eſt pendant cinq ou ſix jours, on ne retrouva pas la même facilité lorſqu'on voulut l'entreprendre. Le vent étoit tourné au Sud, & le mois d'Avril tirant vers ſa fin, il tomba une prodigieuſe quantité de pluye & de nége, qui fut ſuivie de gelées & de vents impétueux. On ſe trouva dans la néceſſité de chercher un Port commode, pour y paſſer l'hiver, & l'on rencontra heureuſement, à quatre lieuës au Nord, la Rade ou la Baye d'Eliſabeth. L'hiver, dans ce quartier du Monde, qui eſt à cinquante-deux degrés trente minutes du Sud, dure pendant les mois d'Avril, de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. Ce long intervalle ne ſe paſſa point ſans quelques bons vents, dont la Flotte auroit pû profiter pour ſortir des Détroits; Mais l'Amiral s'y oppoſa toûjours. On demeura dans la Baye d'Eliſabeth juſqu'au 24 d'Août (e), & les proviſions étant preſqu'entièrement épuiſées, pluſieurs Matelots moururent de faim.

Difficultés pour en ſortir.

Orages & Courans dans la Mer du Sud.

EN entrant dans la Mer du Sud, on trouva des Courans fort impétueux, qui jettèrent les Hollandois juſqu'au cinquante-quatrième degré du Sud, dans un tems où le froid étoit encore fort vif. Enfin les vents étant devenus favorables, on avança vers la Côte du Pérou. Mais au bout de cinq ou ſix jours, un orage plus furieux qu'on n'en avoit encore éprouvé, diſperſa la Flotte, & la repouſſa juſqu'au 54e. degré & demi du Sud. L'Amiral perdit pendant quelques jours la vûe des autres Vaiſſeaux, & ce ne fut que le 9 de Septembre, qu'il recommença à les découvrir. Sept ou huit jours après, un autre orage lui enleva ſa voile d'avant, & lui fit perdre encore la compagnie des autres. Alors William Adams prit le parti de porter vers la Côte du Chili, au quarante-ſixième degré. C'étoit le rendez-vous dont on étoit convenu, dans les plus fâcheuſes ſuppoſitions. Il y arriva heureuſement le 29 de Septembre.

Adams relâche ſur la Côte de Chili.

LES Habitans de ce Pays étant d'un fort bon caractère, on obtint d'eux des

(e) Dans la première Lettre, l'Auteur dit juſqu'au 24 de Septembre.

Digitized by Google

des rafraîchiſſemens, par des échanges de peu de valeur. Cependant après avoir donné avec plaiſir quelques Moutons & des Patates pour des ſonnettes & de petits coûteaux, la crainte des Eſpagnols leur fit abandonner tout-d'un-coup le rivage, ſans que rien fût capable de les rappeller. L'Amiral profita de ce repos, pour faire équiper la Pinaſſe qu'il avoit apportée [de Londres] en quatre parties. On paſſa vingt-huit jours ſur cette Côte, ſuivant le terme qui avoit été réglé dans un Conſeil; après quoi levant l'ancre on s'avança juſqu'à l'entrée de la Baye de Baldivia. Mais le vent devint ſi fort qu'on fut obligé de tourner vers l'Iſle Mocha, où l'on arriva le jour ſuivant, qui étoit le premier de Novembre. Elle eſt au 38e. degré de latitude du Sud. N'y trouvant aucun Vaiſſeau de la Flotte, on porta vers l'Iſle de Sainte Marie, & le lendemain, on mouilla au deſſous du Cap, à une lieuë & demi de l'Iſle du côté du Sud; mais le rivage paroiſſant couvert de monde, ſans qu'on pût deviner quelle étoit l'intention de ces Inſulaires, on prit le parti de doubler le Cap & d'aller jetter l'ancre ſur quinze braſſes, dans une Baye d'excellent fond.

Adams. 1599.

Baldivia.

Iſle Mocha.

On envoya la Chaloupe à terre, pour lier commerce avec les Habitans, qui ne s'étoient pas aſſemblés avec moins de promptitude qu'aux environs du Cap. Mais ils reçurent les Hollandois à coups de fléches, & dans la premiére ſurpriſe ils en bleſſérent pluſieurs. Cependant, comme les vivres recommençoient à manquer, l'Amiral fit débarquer trente hommes biens armés, qui écartérent bientôt les Sauvages. Les ſignes d'amitié & les témoignages de paix furent employés pour leur faire comprendre qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra de loin du fer, de l'argent & du drap. Ils comprirent enfin ce qu'on leur demandoit, & la plûpart apportérent au rivage du vin, des patates & des fruits. Enſuite s'expliquant à leur tour par des ſignes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres proviſions. Comme il étoit fort tard, les Hollandois retournérent à bord; & quoiqu'il y en eut peu qui fuſſent éxempts de bleſſures, la joye d'avoir parlé aux Habitans & l'eſpérance des rafraîchiſſemens ſervirent à les conſoler. Le lendemain, qui étoit le 9 de Novembre, pluſieurs Officiers du Vaiſſeau ſe mirent dans la Chaloupe, avec les plus braves gens de l'Equipage. Ils étoient convenus de s'approcher du rivage, mais de n'y débarquer que deux ou trois hommes, parce que les Habitans étant en grand nombre, il y avoit de juſtes raiſons de s'en défier. Lorſqu'ils furent proches de la terre, ils furent invités à deſcendre par des ſignes. Leur Chef déclara d'abord par les ſiens, qu'il ne venoit pas avec cette intention. Mais alors quelques Habitans s'avancérent dans l'eau juſqu'à la Chaloupe, avec un viſage riant & des vaſes remplis d'une eſpéce de vin, en le preſſant de ſe fier à leur Nation, & lui faiſant entendre qu'ils avoient à peu de diſtance pluſieurs ſortes de Beſtiaux. Le Chef Hollandois, tenté par l'eſpérance des proviſions, que les beſoins du Vaiſſeau lui auroient fait préférer à tout l'or du monde, oublia ſes réſolutions & fit débarquer vingt-trois hommes, armés de ſabres & de mouſquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maiſons, qui n'étoient pas éloignées. Mais à peine eurent-ils fait deux cens pas, que plus de mille Sauvages ſortant d'une embuſcade, tombérent ſur eux avec les armes dont ils ont l'uſage, & les maſſacrérent juſqu'au dernier. Thomas Adams, frére de l'Auteur, étoit malheureuſement de ce nombre. Ceux qui étoient

Iſle Sainte Marie.

Trahiſon qui fait perdre vingt-trois hommes aux Hollandois.

ADAMS. 1599. toient reſtés dans la Chaloupe n'eurent pas d'autre reſſource que de retourner promptement à bord, pour y porter cette triſte nouvelle.

Rencontre d'un Vaiſſeau de la Flotte dans l'Iſle de Sainte Marie. ON leva l'ancre dès le lendemain ; & gagnant l'Iſle de Sainte-Marie, à trente-ſept degrés douze minutes de latitude du Sud, on y trouva un des Vaiſſeaux de la Flote, qui étant parti de Mocha un jour avant l'arrivée de l'Amiral, n'y avoit pas été reçû avec plus de faveur. Le Capitaine & tous les Officiers y avoient été bleſſés à terre (*f*). Cependant les deux Bâtimens ſe conſolèrent par le bonheur qu'ils avoient de ſe rencontrer. On tint Conſeil ſur le moyen de ſe procurer des vivres ; car les beſoins devenoient preſſans, & la plus grande partie des deux Equipages étant accablée de maladies, il y avoit peu d'apparence de pouvoir ſe faire reſpecter par la force. Tandis qu'on étoit à délibérer, il vint à bord un Eſpagnol qui obtint la permiſſion de voir le Vaiſſeau. Il revint le jour ſuivant, & l'on ne fit pas plus de difficulté de le laiſſer retourner à terre. Le troiſième jour, il en arriva deux, qui montèrent ſur le Vaiſſeau avec auſſi peu de précaution. L'Amiral, ſans aucun deſſein de leur nuire, prit la réſolution de les arrêter ; & leur proteſtant qu'il ne croyoit bleſſer aucun droit, puiſqu'ils étoient venus ſans ſa permiſſion, il leur déclara que pour obtenir la liberté il falloit fournir aux deux Vaiſſeaux Hollandois, qui manquoient de toutes ſortes de proviſions, un certain nombre de moutons & de bœufs. La néceſſité les força d'y conſentir, & les Beſtiaux furent amenés à bord au tems dont on étoit convenu. Ce ſecours rendit le courage aux Hollandois. [Cependant un certain Hudcope, jeune homme qui n'avoit aucune connoiſſance, & dont tout le mérite étoit d'avoir ſervi l'Amiral, fut fait Général, & Jacob Quaternak, Commandant du Vaiſſeau où étoit Adams, fut nommé Vice-Amiral.] Hudcope propoſa de brûler l'un des deux Vaiſſeaux, parce qu'il n'y reſtoit point aſſez de monde pour les conſerver tous deux ; mais la difficulté de décider ſur lequel des deux tomberoit cette ſentence, en fit retarder l'exécution. Alors Adams, & Timothy Schotten, autre Pilote Anglois, qui avoit fait le voyage autour du monde avec Thomas Candish, furent appellés au Conſeil pour donner leur avis ſur la ſituation des deux Bâtimens & ſur le projet du voyage. Outre les embarras préſens, on ſçavoit que les Eſpagnols avoient mis en Mer quelques Vaiſſeaux pour les chercher, & la ſuite vérifia cette information, car un des trois autres Bâtimens de la Flotte, fut pris quelques-jours après à San-Jago. Il étoit donc fort dangereux de s'arrêter plus long-tems dans cette Mer. On avoit à bord beaucoup de draps. Un matelot nommé Derrick Gerritſon, qui avoit fait le voyage du Japon avec les Portugais, fut le premier Auteur d'un conſeil qui fût approuvé de tout le monde : il repréſenta que les Draps de l'Europe étoient fort recherchés dans cette Iſle, & qu'indépendamment des autres raiſons, il y avoit plus d'avantage à s'y promettre qu'aux Moluques & dans les autres parties des Indes Orientales, où la chaleur ne permettoit pas de croire que les Draps de laine fuſſent de ſi bon uſage.

Adreſſe que les Hollandois employent pour ſe procurer des vivres.

Raiſons qui conduiſent les deux Vaiſſeaux au Japon.

IL reſta ſi peu d'incertitude après cette ouverture, qu'on ne penſa plus qu'à quitter l'Iſle de Sainte-Marie. L'Ancre fut levé le 27 de Novembre, & tournant

(*f*) Dans la ſeconde Lettre, l'Auteur dit que le Général & vingt-ſept hommes furent tués à Mocha.

Digitized by Google

tournant directement les voiles au Japon, on paſſa la Ligne avec un bon vent, qui ne ſe démentit point pendant pluſieurs mois. Dans une ſi longue courſe, on tomba vers le ſeizième degré de latitude du Nord, au milieu de certaines Iſles, dont les habitans ſont Antropophages. Sept ou huit hommes de l'Equipage s'étant approchés de la terre dans un Eſquif, furent ſurpris par ces Barbares, & mangés, comme on le ſuppoſe, ſans pouvoir être délivrés de leurs mains. On prit néanmoins un Inſulaire, qui fut conduit à bord de l'Amiral; [mais on ne lui trouva qu'une ſtupidité féroce, qui ne permit d'en tirer aucune lumière.] Dans toute l'étendue du 27 & du 28e degré de latitude, les vents furent extrêmement variables, & le tems ſi orageux, que le 24 de Février, l'Amiral fut perdu de vûe, pour ne plus reparoître. [Adams avoit changé de Vaiſſeau dans l'Iſle de Sainte-Marie.] Il continua ſa courſe juſqu'au 24 de Mars, qu'il découvrit une Iſle nommée Una Colonna. Les maladies faiſoient tant de ravage dans ſon Bâtiment, qu'il y étoit mort quantité de perſonnes, & qu'entre ceux que la mort avoit épargnés, il n'en reſtoit que neuf ou dix qui puſſent ſe ſervir de leurs jambes & de leurs mains. A la hauteur de trente degrés, Adams chercha, ſuivant les Cartes, le Cap Nord du Japon, mais inutilement, puiſqu'il eſt à trente-cinq degrés trente minutes, & que toutes les Cartes particulières, les Globes, les Mappe-Mondes ſe ſont également trompés ſur ſa ſituation.

Adams. 1600.

Iſles habitées par des Antropophages.

Fauſſe poſition du Japon dans les Cartes.

Enfin, le 19 d'Avril, à trente-deux degrés & demi, on eut la vûe de l'Iſle, après une navigation de quatre mois & vingt-deux jours, depuis le Cap de Sainte-Marie. En arrivant ſur la Côte, le Vaiſſeau n'avoit plus que ſix hommes, avec William Adams, qui puſſent ſe ſoûtenir ſur leurs jambes. On laiſſa tomber l'Ancre à deux milles d'un lieu nommé Bungo. Il vint auſſitôt quantité de Barques, qui ne marquèrent aucune intention de nuire au Bâtiment. Cependant après avoir reconnu la foibleſſe de l'Equipage, les Matelots Japonois montèrent à bord ſans attendre l'ordre du Capitaine, & firent divers vols qu'on leur fit enſuite payer bien cher. Le lendemain, un Officier du Roi vint à la tête de quelques Soldats, pour mettre les biens des Hollandois à couvert par une garde continuelle. Deux ou trois jours après, le Vaiſſeau fut conduit dans un excellent Port, pour y demeurer en ſureté, juſqu'à ce que le Roi principal, ou l'Empereur du Japon fut informé de ſon arrivée, & lui fit déclarer ſes intentions. Mais dans l'intervalle, les Hollandois obtinrent la liberté de débarquer leurs malades, & de ſe procurer une maiſon, où ils ne manquèrent d'aucun rafraîchiſſement. De vingt-quatre, ſains ou malades, qu'ils étoient en arrivant, il en mourut trois le jour d'après, & trois autres dans la ſuite; mais le reſte ſe rétablit parfaitement.

Triſte état du Vaiſſeau à ſon arrivée au Japon.

Il ſe paſſa cinq ou ſix jours, après leſquels il vint de Nangazaqui (g) un Jéſuite accompagné d'un autre Portugais. Ce fut un malheur pour les Hollandois qu'on leur eut envoyé le Jéſuite pour interprète, parce que l'averſion qu'il ne manqua pas de concevoir pour des Proteſtans, le porta auſſitôt à publier que c'étoient des Pirates, dont il falloit ſe défier. Les Japonois qui avoient été nommés pour la garde du Vaiſſeau, étant auſſi Catholiques, toute la Ville reçut bientôt les mêmes impreſſions, & la haine devint un ſentiment ſi général

Embarras que les Portugais ſuſcitent au Vaiſſeau.

(g) Cette Ville eſt appellée dans Purchas Langaſacke; conformément ſans doute à la prononciation des Portugais de ce tems-là.

Digitized by Google

ADAMS. 1599. si général que les Hollandois s'attendoient à tous momens d'être crucifiés. C'eſt le ſupplice en uſage au Japon pour les vols & quelques autres crimes (*b*). Mais leur crainte fut encore augmentée par la déſertion de deux de leurs gens, qui s'engagèrent au ſervice du Roi de Bungo, & qui ſe joignirent aux Portugais pour la ruine du Vaiſſeau. L'un qui ſe nommoit Gibert Conning, de Middelbourg, ſe donna pour le principal Marchand du Vaiſſeau; & de concert avec l'autre, dont le nom étoit Jean Abelſon Van Owater, non-ſeulement il s'efforça de ſe mettre en poſſeſſion de toutes les marchandiſes, mais il découvrit aux Portugais tout ce qui s'étoit paſſé dans le cours du Voyage.

Adams eſt envoyé à la Cour Impériale.

NEUF jours après l'arrivée du Vaiſſeau, l'Empereur envoya cinq Frégates, pour faire amener les Chefs des Hollandois à Ozaca, où il tenoit ſa Cour. [Le Capitaine, qui avoit reconnu de l'eſprit & de la fermeté à William Adams, le pria de ſe charger de la députation, & lui donna deux Matelots pour cortége.] En arrivant à la Cour, Adams fut préſenté à l'Empereur. Ce Prince ne lui parla d'abord que par divers ſignes, qu'il n'entendit pas également. [Les Hollandois ayant diſpenſé le Jéſuite de leur ſervir plus long-tems d'interprète, il n'avoit pas voulu s'obſtiner à ſuivre Adams malgré lui.] Cependant on fit venir un Japonois qui parloit aſſez bien la langue Portugaiſe, & l'Empereur s'en ſervit pour faire quantité de queſtions au Député des Hollandois. Il leur demanda quel étoit l'état préſent des Royaumes de l'Europe & particulièrement du ſien; quelle route il avoit priſe pour venir au Japon, quelle eſpèce de Marchandiſes il avoit apportée &c. Adams répondit que ſon Pays étoit alors en guerre avec l'Eſpagne & le Portugal, mais qu'il étoit ami de toutes les autres Nations. A l'égard de la route, il prit une Mappe-Monde, qu'il avoit apportée; & lui faiſant remarquer la diſpoſition de toutes les parties du Globe terreſtre, il lui traça la courſe du Vaiſſeau par les Détroits de Magellan. Toutes ces idées furent ſi nouvelles pour l'Empereur, qu'il parut douter ſi ce n'étoit pas autant de fables. Adams lui apprit enſuite quelles étoient les marchandiſes du Vaiſſeau; & lorſqu'après un long entretien, il le vit prêt à ſe retirer, il lui demanda pour ſes Compatriotes la même liberté de commerce qu'il accordoit aux Eſpagnols & aux Portugais. L'Empereur lui fit une réponſe qu'il n'entendit point & qui ne lui fut pas expliquée. Mais en ſortant de l'audience il fut renfermé, avec ſes deux Matelots, dans une Priſon où il fut fort bien traité.

Son entretien avec l'Empereur.

Il eſt empriſonné.

Autre entretien avec l'Empereur.

DEUX jours après, il fut rappellé à la Cour; & l'Empereur lui demanda quels pouvoient être les motifs qui l'avoient amené dans un Pays ſi éloigné du ſien. Adams répondit qu'il étoit venu par le penchant commun à toute ſa Nation, de cultiver l'amitié & le commerce avec les autres Peuples du Monde, en faiſant, à leur avantage mutuel, des échanges de marchandiſes & d'autres richeſſes. La curioſité de l'Empereur ſe réveilla fort vivement ſur les guerres des Anglois contre l'Eſpagne & le Portugal. Il en demanda la cauſe & les divers événemens. Adams reprit les différends de l'Europe dans leur origine, & fit un récit auquel le Monarque du Japon parut très attentif, mais qui ne l'empêcha point de renvoyer l'Orateur en priſon. Cependant le lieu fut changé, & les

(*b*) La 2e. Section de ce Chapitre commence ici dans l'Original. R. d. E.

Digitized by Google

les traitemens beaucoup plus favorables. Cette captivité dura trente-neuf jours, pendant leſquels Adams n'apprit aucune nouvelle du Vaiſſeau, & s'attendoit ſans ceſſe au dernier ſupplice. Adams. 1600.

Les Portugais s'efforcèrent dans cet intervalle de prévenir l'eſprit de l'Empereur par toutes ſortes d'accuſations contre les Anglois. Ils les repréſentèrent comme des voleurs & des brigands, raſſemblés de toutes les Nations, à qui la juſtice impériale ne pouvoit laiſſer la vie, ſans expoſer le Japon aux derniers malheurs. Leur éxemple, diſoient-ils, alloit expoſer les Japonois à l'invaſion de toutes ſortes de Corſaires; au lieu qu'une punition rigoureuſe ôteroit aux ennemis des Japonois l'envie de troubler leur repos. Ces noires ſollicitations étoient ſecondées par le crédit de tous les amis que les Portugais avoient à la Cour. Cependant leur malignité demeura ſans effet. L'Empereur, après les avoir écoutés long-tems, leur répondit enfin, que juſqu'alors ces Etrangers, qu'on lui peignoit avec de ſi odieuſes couleurs, n'avoient cauſé aucun mal ni à lui ni à ſes ſujets, & qu'il ne pouvoit par conſéquent leur ôter la vie, ſans bleſſer la raiſon & la juſtice; que ſi les Anglois étoient en guerre avec l'Eſpagne, il ne voyoit rien qui obligeât les Japonois de s'y intéreſſer; & bien moins qui l'obligeât lui-même de condamner au ſupplice des Etrangers qui ne l'avoient point offenſé. Cette réponſe confondit les Ennemis d'Adams, & les força déſormais au ſilence. Mauvais offices des Portugais. L'Empereur prend parti pour les Hollandois.

Depuis qu'il étoit priſonnier, le Vaiſſeau avoit été conduit auſſi près d'Ozaka qu'il étoit poſſible; [& ſi l'Equipage étoit gardé ſoigneuſement, on ne lui refuſoit aucune ſorte de commodité.] L'Empereur, s'étant fait ramener Adams le quarante-uniéme jour de ſa priſon, lui demanda s'il ſouhaitoit de revoir ſes Compagnons. Sur la réponſe à laquelle il avoit dû s'attendre, il lui déclara qu'il étoit libre & qu'il pouvoit ſatisfaire ſon empreſſement. Adams, ſans prétendre à d'autres explications, ne douta pas qu'une faveur qu'on ne limitoit par aucune défenſe, n'eût des effets encore plus heureux, qu'il eſpéra de l'avenir. Il ſe mit dans une Barque, qui le conduiſit au Vaiſſeau. Le Capitaine & le reſte de l'Equipage étoient rétablis dans une parfaite ſanté; mais l'incertitude de leur ſort, & la crainte où ils avoient été long-tems, de ne jamais revoir leur Député, avoient rendu leur vie ſi triſte, que, dans le premier mouvement de la joye commune, tout le monde verſa des larmes de plaiſir & d'admiration. Tout ce qui appartenoit au Vaiſſeau & à la Compagnie, avoit été tranſporté à terre par les Japonois, juſqu'aux inſtrumens mathématiques d'Adams. Mais l'Empereur, qui n'avoit point eu de part à cette injuſtice, ordonna que la reſtitution ſe fît immédiatement, avec des peines rigoureuſes pour ceux qui ſeroient convaincus d'avoir ſouſtrait la moindre partie des marchandiſes ou des meubles. Cependant comme les effets ſe trouvoient diſperſés dans un nombre infini de mains, l'impoſſibilité de les raſſembler entiérement porta ce Prince à faire donner au Vaiſſeau cinquante mille piéces de huit, à titre de dédommagement. Il ſe fit rendre compte de l'éxécution de cet ordre; & ne dédaignant pas d'autres détails, il fit publier dans la Ville de Sackay, où le Bâtiment étoit à l'ancre, que ceux qui abuſeroient de l'ignorance des étrangers pour les tromper ou pour leur nuire, ſeroient punis fort ſévérement. Faveurs qu'il leur accorde.

Il y avoit trente jours que le Vaiſſeau étoit à Sackay, grande Ville à deux ou trois lieuës d'Ozaka. Il fut conduit par l'ordre de l'Empereur à celle d'Eddo, dans la Province de Quanto, partie Orientale de l'Iſle, éloignée d'environ Le Vaiſſeau Hollandois eſt conduit à Eddo.

ADAMS. 1600. cent-vingt lieuës d'Ozaka. Les vents contraires rendirent ce paſſage fort long & fort ennuyeux; de ſorte que l'Empereur, étant parti long-tems après les Hollandois, pour faire le même voyage par terre, arriva beaucoup plutôt qu'eux. [Ils avoient pris juſqu'alors la qualité d'Anglois; & ne tirant que de l'avantage ✠ de cette ſuppoſition, ils n'auroient pas penſé à détromper les Japonois, ſi quelques Portugais les ayant reconnus à la différence du langage, n'euſſent découvert de quelle Nation ils étoient. Ce fut alors que dans la vûe de ſoûtenir leur crédit & l'opinion qu'Adams avoit donné d'eux, ils jettèrent les fondemens de la Royauté du Comte Maurice, & de toutes les fables qu'ils augmentèrent dans la ſuite, à meſure que leur conſidération s'accrut dans ces Mers.] Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés à Eddo, ils adreſſèrent leurs ſupplications à l'Empereur, pour obtenir l'uſage libre de leur Vaiſſeau, & la permiſſion de ſe rendre dans les lieux où ils eſpéroient trouver quelque établiſſement de leur Nation. Cette demande leur coûta beaucoup de tems & d'argent; [mais ✠ dans l'intervalle, ils eurent l'occaſion d'apprendre la langue Japonoiſe & de ſe lier avec les Habitans par diverſes entrepriſes d'induſtrie & de commerce.

Adams en demande la liberté & ne l'obient pas.

Un de leurs artiſans, qui, avec plus de génie que d'expérience, ſe ſouvenoit d'avoir vû travailler en Hollande à la conſtruction des Canaux, offrit ſes ſervices à l'Empereur pour conduire de l'eau dans ſon Palais & dans les Places de la Ville. Divers eſſais qu'il fit dans les maiſons particulières donnèrent tant de confiance à ſes offres, qu'il fut mis à la tête d'un grand nombre d'ouvriers, avec une autorité fort étendue & des appointemens conſidérables. Il trouva le moyen non-ſeulement d'embellir le jardin du Palais par des canaux & des caſcades, mais d'introduire des tuyaux dans les Appartemens & d'y fournir mille commodités que les Japonois ignoroient. De-là il fut envoyé à Ozaka & à Méaco, pour y rendre les mêmes ſervices. Un autre Hollandois rendit ſes connoiſſances utiles en perfectionnant les voitures. L'Empereur ſurpris de l'habileté de ces étrangers, ne douta pas qu'ils ne fuſſent capables d'exécuter tout ce qu'il leur feroit entreprendre.] Il fit un jour appeller William Adams, pour lui ordonner de conſtruire un Vaiſſeau. Cette propoſition embarraſſa beaucoup Adams, qui n'avoit aucune teinture d'un art ſi difficile. Il déclara naturellement qu'il n'étoit pas Charpentier, & qu'il ignoroit les régles de la Conſtruction. Mais l'Empereur, inſiſtant ſur ſes ordres, lui dit qu'il vouloit un Vaiſſeau, de quelque maniére qu'il fût conſtruit. Dans la néceſſité d'obéir, il prit ſes plus habiles ouvriers, quoiqu'il n'y en eût pas un qui fut capable d'une ſi grande entrepriſe, & réuniſſant tous leurs efforts, ils compoſèrent un petit Bâtiment à l'Angloiſe, d'environ quatrevingt tonneaux. L'Empereur parut charmé de cet ouvrage; il le viſita pluſieurs fois, il l'éxamina ſoigneuſement, & la dépenſe ne fut point épargnée pour l'embellir. La faveur d'Adams ne fit qu'augmenter de jour en jour. Outre l'honneur d'être appellé ſouvent à la Cour & de ſe voir conſulté dans toutes les occaſions, il obtint des préſens conſidérables, qui furent ſuivis à la fin, d'une Terre du revenu annuel de quatrevingt ducats (*i*), avec deux livres de ris par jour. Il profita de la familiarité dans laquelle il commençoit à vivre avec l'Empereur, pour inſpirer à ce Prince le

Induſtrie des Hollandois pour s'attirer de la conſidération.

Adams conſtruit un Vaiſſeau ſans en ſçavoir l'art.

Faveur où il parvient auprès de l'Empereur.

(*i*) *Angl.* ſoixante & dix ducats. R. d. E.

Digitized by Google

le goût des Mathématiques; il lui en apprit quelques parties; & ne se faisant pas moins goûter par son caractère & sa politesse, il s'acquit tant de considération à la Cour qu'il ne s'y faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Les Portugais & les Jésuites mêmes, qui l'avoient vû d'abord de si mauvais œil, commencèrent à le traiter avec autant de respect que d'admiration. Ils se crurent heureux de pouvoir obtenir sa protection auprès de l'Empereur; & dans plus d'une affaire importante, ils se trouvèrent bien de l'avoir employée. Adams. 1600.

Il y avoit déja plus de deux ans, que les Hollandois sollicitoient la liberté de partir dans leur Vaisseau. Mais tout ce qu'ils avoient fait pour l'obtenir n'ayant servi qu'à les rendre plus nécessaires à l'Empereur, ils eurent le chagrin de s'entendre enfin déclarer qu'il falloit demeurer au Japon pour le service de sa Majesté Impériale. Ils demandèrent du moins que la somme qui leur avoit été accordée fût divisée entr'eux, pour la faire servir à rendre leur situation plus douce. Quoique cette libéralité dût retourner à la Compagnie Hollandoise des Indes, dont les marchandises avoient été dissipées, le Capitaine du Vaisseau jugea, comme Adams, que dans l'état où l'Equipage avoit été réduit, la première loi étoit de vivre. La somme fut distribuée, & l'Empereur y joignit pour chaque Matelot deux livres de ris par jour, avec une pension annuelle de douze ducats. Mais à peine les Hollandois eurent-ils touché leur argent, qu'à la persuasion de deux ou trois mutins de l'Equipage, la plûpart s'échapèrent par différentes voyes; quelques-uns pour s'établir dans d'autres Villes du Pays, où la bonté de l'Empereur voulut encore qu'ils fussent suivis de leurs pensions. [D'autres cherchèrent le moyen de sortir du Japon; & de ce nombre, étoient les sept qui s'adressèrent ensuite à Saris pour obtenir leur passage. Dispersion de l'Equipage Hollandois.

Adams & le Capitaine continuèrent de vivre à la Cour, avec assez d'agrémens pour rendre leur condition fort heureuse, si le repos & l'abondance avoient pû leur faire oublier leur Patrie.] Mais Adams languissoit de revoir sa femme & ses enfans. Après cinq ans d'une mortelle impatience, il résolut de renouveller ses sollicitations, [en y joignant la promesse de revenir avec sa famille.] L'Empereur irrité de cette demande, lui répondit nettement qu'il devoit avoir renoncé depuis long-tems à sa Patrie, & qu'il s'étonnoit que toutes les faveurs, dont il étoit comblé au Japon, ne lui eussent point encore fait perdre cette pensée. Malgré des refus si formels, quelques Hollandois ayant appris que leurs Compatriotes avoient commencé à s'établir dans les Ports d'Achin & de Patane, Adams prit occasion de cette nouvelle pour demander encore la permission de partir, en promettant d'engager les Anglois & les Hollandois à tourner leur commerce vers le Japon. L'Empereur répondit qu'il souhaitoit beaucoup de voir une liaison bien établie entre son Pays & ces deux Nations; mais qu'il suffisoit de leur écrire, & qu'Adams ne partiroit pas. Adams sollicite inutilement sa liberté.

Enfin désespérant d'obtenir jamais la liberté, il se réduisit à la demander pour le Capitaine Hollandois, dans l'espérance de donner du moins des nouvelles de son sort à sa famille, & d'inspirer peut-être aux Anglois, par ses Lettres, le desir de porter leur commerce aux Isles du Japon. L'Empereur ayant consenti tout-d'un-coup à sa prière, il ne fut plus question que de faciliter Il obtient celle du Capitaine.

ADAMS. 1602. liter le départ du Capitaine. Tous les reſtes de l'Equipage étoient diſperſés, & ce n'étoit pas ſur le Vaiſſeau de Hollande qu'il falloit eſpérer d'entreprendre un ſi long voyage. On trouva des Matelots Japonois qui avoient déja fait celui de Patane, & qui s'offrirent à le recommencer ſur un Jonc de leur Pays. Le Capitaine accoutumé à leurs uſages, ne fit pas difficulté de ſe livrer aux vents ſous leur conduite. Il partit avec des Lettres d'Adams, & leur navigation fut heureuſe. Mais n'ayant pas trouvé les Bâtimens Hollandois à Patane, ils y paſſèrent toute l'année à les attendre inutilement. De-là ils ſe rendirent à Jor, où non-ſeulement ils eurent le bonheur de rencontrer une Flotte Hollandoiſe de neuf Vaiſſeaux, ſous le commandement de l'Amiral Mataleeſe; mais un des Capitaines étant mort à leur arrivée, ſon employ fut donné à celui que la fortune ſembloit avoir amené pour le remplir. Mais peu de jours après, il fut tué près de Malaca, dans un combat contre les Portugais. Adams ne recevant pas de ſes nouvelles, & doutant que ſes Lettres pûſſent être rendues fidellement, écrivit par d'autres Joncs Japonois; voye moins ſûre encore, & dont l'incertitude lui fit prendre le parti de recourir à l'étrange expédient que j'ai rapporté dans l'Introduction.

Le Capitaine trouve à Jor une Flotte Hollandoiſe, & périt dans un combat.

Adams conſtruit un ſecond Vaiſſeau.

LE Vaiſſeau qu'il avoit fait pour l'Empereur ayant été mis à l'eſſai dans deux voyages conſécutifs, il reçut ordre d'en faire un plus grand ſur le même modéle. Cette ſeconde entrepriſe ne lui réuſſit pas moins heureuſement. Le nouveau Bâtiment qu'il conſtruiſit étoit de cent-vingt tonneaux. Il l'éprouva lui-même, en faiſant le voyage de Méaco à Eddo, & l'Empereur fut extrêmement ſatisfait de ſon ouvrage. En 1609, ce Prince le prêta au Gouverneur des Manilles, qui ne fit pas difficulté d'y mettre quatrevingt hommes pour les envoyer à Acapulco, & qui pria l'Empereur de lui en accorder la propriété au retour de ce voyage, en lui offrant la valeur en marchandiſes & en argent. Il l'obtint, comme une marque particulière de conſidération; & dans le tems que l'Auteur écrivoit la Lettre dont on recueille ici les circonſtances, les Eſpagnols ſe ſervoient encore de ce Bâtiment aux Manilles.

1609.

[DANS ce tems-là, un grand Vaiſſeau nommé le St. Franciſco, d'environ mille tonneaux, fit naufrage ſur les Côtes du Japon, à la latitude de trente-cinq degrés, cinquante minutes. Après avoir perdu ſon grand mât, il avoit été obligé de porter ſur le Japon; mais pendant la nuit, ayant donné contre le rivage plûtôt qu'on ne s'y attendoit, il ſe briſa, & de 486 hommes, dont ſon équipage étoit compoſé, il y en eut 136 de noyés. Le Gouverneur de Manille, étoit ſur ce Vaiſſeau & retournoit comme paſſager à la Nouvelle Eſpagne.]

Il obtient une Seigneurie de l'Empereur du Japon.

CE fut dans la même année, que l'Empereur revêtit Adams d'une Seigneurie conſidérable, qui lui aſſujetiſſoit plus de quatrevingt Fermes, avec des droits & des honneurs dont il n'y avoit pas d'exemple en faveur d'un Etranger. [Il paroît ſurprenant que Saris & Cocks n'en ayent rien rapporté dans leurs Journaux. Mais ils y parlent du moins de cet heureux Pilote, avec une diſtinction extraordinaire; & la reconnoiſſance dont ils font profeſſion pour ſes ſervices, ne laiſſe pas douter du pouvoir qu'il avoit eu de les rendre. Pour lui, qui n'avoit aucun intérêt dans ſa Lettre, à groſſir ſes avantages, aux dépens

pens de la vérité, puiſque le bonheur de ſa ſituation ne l'empêchoit pas d'en gémir, il confeſſe que ſans les juſtes raiſons qui portoient la tendreſſe de ſon cœur vers l'Angleterre, il y auroit eu peu d'hommes au monde qui euſſent dû ſe louër autant que lui de la fortune. Il avoit des Terres, de l'Argent, des Eſclaves; & ce qui le flattoit encore plus, il jouiſſoit d'une faveur ſi conſtante à la Cour Impériale, que les Seigneurs mêmes du Japon avoient quelquefois recours à ſon crédit. En parlant ſi ſouvent de l'Empereur & de ſes bontés, il a négligé de nous apprendre le nom de ce Prince; mais il ſemble que ce ne pouvoit être que Tico-Sama, puiſqu'à l'arrivée de Saris l'uſurpateur Ogoxama étoit depuis peu ſur le Trône, & venoit de s'y établir ſolidement, en faiſant épouſer ſa fille au jeune Prince fils de ſon prédéceſſeur. Il en faut conclure qu'Adams ayant eu le crédit de ſervir Saris à la Cour d'Ogoxama, il n'avoit rien perdu de ſa conſidération après la mort de ſon premier bienfaicteur. Adams. 1609.

Il s'étend peu ſur les propriétés du Pays, quoiqu'il dût les connoître, après y avoir demeuré ſi long-tems.] L'Iſle du Japon, dit-il, eſt fort grande; [mais il ſemble, à ce langage, qu'il n'ait pas ſçû qu'on en compte pluſieurs.] La partie du Nord, ajoûte-t-il eſt au 48e. degré de latitude; & la partie la plus Méridionale, au trente-cinquième. Il remarque que l'Iſle eſt preſque quarrée. Sa longueur (*k*) Nord & Oueſt quart au Sud (car telle eſt ſa poſition) n'a pas moins de deux cent vingt lieuës Angloiſes; & ſa largeur, du Sud au Nord, contient treize degrés, qui en les comptant à vingt lieuës, font deux cent ſoixante lieuës. Les Habitans, ſuivant ſon témoignage, ſont d'un excellent naturel, généreux, polis, vaillans à la guerre. La juſtice s'éxerce au Japon avec autant d'intégrité que de rigueur. La politique y eſt fondée ſur les plus judicieuſes maximes. Adams ne croit pas qu'il y ait au monde de Pays mieux gouverné. Mais la ſuperſtition y combat la prudence; & ſous les influences d'une prodigieuſe multitude de Prêtres, qui ſont diviſés en pluſieurs ſectes, [mais qui ſe reſſemblent tous par la malignité & l'emportement, il eſt impoſſible que la ſageſſe des Conſeils ne ſoit pas troublée ſouvent par l'artifice ou la violence.] [Il y a dans cette Iſle pluſieurs Jéſuites, & pluſieurs Moines de l'Ordre de Saint-François: ils ont fait un grand nombre de Proſélytes; & ont pluſieurs Egliſes.] Ses Remarques ſur le Japon.

Les premiers Vaiſſeaux Hollandois qu'Adams vit arriver au Japon, entrèrent dans la Rade de Firando en 1609, après avoir attendu inutilement ſur les Côtes de la Chine le Vaiſſeau Portugais de Macao. Ils étoient deux. Les Capitaines ſe rendirent à la Cour Impériale, où ils furent reçus avec beaucoup de careſſes. Adams n'épargna rien pour leur faire obtenir la permiſſion qu'ils demandèrent à l'Empereur, d'envoyer tous les ans un ou deux Vaiſſeaux dans ſes Ports; & ſi le Gouvernement la fit attendre pendant quelques ſemaines, ce fut dans l'unique vûe de la faire deſirer avec plus d'ardeur. Cependant les Hollandois n'envoyèrent pas de Vaiſſeaux en 1610, mais l'année d'après il en arriva un, chargé de draps, de plomb, de dents d'Eléphans, de damas, de taffetas blancs, de ſoye crue, de poivre & d'autres commodités. Les Marchands firent des excuſes de n'être pas venus l'année précédente, & furent extrêmement careſſés. Adams obſerve qu'il n'eſt pas beſoin Origine du commerce des Hollandois au Japon.

(*k*) Eſt quart au Sud.

ADAMS. 1609. Marchandiſes qui s'y vendent le mieux.

beſoin d'apporter, de l'Europe, de l'argent & de l'or au Japon: parce qu'avec des Marchandiſes on y en trouve aſſez pour le beſoin qu'on en a dans d'autres Pays. Il ajoûte que les marchandiſes dont on y tire le plus d'avantage, ſont la ſoye crue, les damas, les taffetas noirs, les beaux draps, noirs & rouges, le plomb & les autres commodités d'uſage. A la vûe des Vaiſſeaux Hollandois, ſon eſpérance étoit toûjours de trouver l'occaſion de partir avec eux. [Mais l'Empereur, qui ſe défioit de ſes intentions, ne manquoit point alors de l'attacher plus particulièrement à ſa Cour par diverſes commiſſions qui l'approchoient de ſa perſonne. Cette contrainte ne dura vrai-ſemblablement que juſqu'au régne d'Ogoxama, puiſqu'on ne voit pas dans le journal de Saris, qu'on lui ait refuſé la permiſſion de ſe rendre à Firando, ſur les premières nouvelles qu'il reçut de l'arrivée des Anglois. Il paroît même incroyable, qu'après tant de ſoupirs pouſſés vers l'Angleterre, après des impatiences ſi vives de revoir ſa femme & ſes deux enfans, la penſée de partir l'ait comme abandonné au moment qu'il en avoit le pouvoir. Mais tous les détails qu'on vient de lire étant tirés de ſes Lettres, qui avoient précédé l'arrivée de Saris, & qui avoient même été le motif de ſon voyage, on ignore ce qui put le retenir encore; ſur-tout lorſque dans la relation de Cocks, on lui voit entreprendre le voyage de Siam avec une liberté à laquelle on n'apporte aucun obſtacle, & qu'on le voit retourner enſuite au Comptoir Anglois & dans ſa Terre, auſſi librement qu'il en étoit ſorti. Peut-être l'ardeur de ſervir ſa Nation, dans l'origine de cet établiſſement, l'emporta-t-elle ſur la tendreſſe conjugale & ſur l'affection paternelle.]

Remarques ſur le ſort d'Adams.

LATITUDES.

Iſle de Sainte-Marie dans la Mer du Sud.....	37	12 S.	Iſle Mocha.....	38	00
			Cap Nord du Japon.....	35	30

Fin du Livre Quatrième & de la Seconde Partie.

TABLE

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LETTRE de M. BELLIN, *Ingénieur de la Marine à M. l'Abbé* PREVOST, - - - - - - - - - - - - - - - - - - Page iij

LIVRE III.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE I. *Voyage du Capitaine James Lancaſter, en* 1601, - - - - - Pag. 1.
CHAP. II. *Voyage du Capitaine Middleton en* 1604, *au nom de la Compagnie des Indes Orientales*, 28.
Parag. I. *Voyage du Capitaine Coltburſt de Bantam à Banda*, - - - - - - - - 33.
Parag. II. *Supplément aux deux Relations précédentes*. - - - - - - - - - - - - 37.
CHAP. III. *Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam, en* 1605, - - - - - 74.
CHAP. IV. *Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en* 1607, - 89.
CHAP. V. *Voyage du Capitaine David Middleton, à Bantam & aux Moluques, en* 1607, - 136.
CHAP. VI. *Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey, en* 1608, - - - - - - - - - 146.
CHAP. VII. *Autres circonſtances du même Voyage par Thomas Jones*, - - - - - - 166.
CHAP. VIII. *Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'Union*, - - - - - - - 172.
CHAP. IX. *Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en* 1609, - 177.

LIVRE IV.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE I. *Voyage de Sir Henri Middleton, à la Mer Rouge & à Surate, en* 1610, Pag. 198.
Journal de Nicolas Dounton, Capitaine du Pepper-Corn, dans la Flotte de Sir Henri Middleton, - - - - - - - - - - 245.
CHAP. II. *Voyage d'Antoine Hippon à la Côte de Coromandel, à Bantam & à Siam en* 1611, 300.
CHAP. III. *Journal de Peter Williamſon Floris, premier Facteur du Capitaine Hippon dans le même Voyage*, - - - - - - - - - 307.
CHAP. IV. *Voyage de Samuel Caſtleton à Priaman, en* 1612, - - - - - - - - 326.
CHAP. V. *Voyage du Capitaine John Saris à la Mer Rouge, aux Moluques & au Japon, en* 1611, - - - - - - - - - - - - 334.
CHAP. VI. *Divers événemens arrivés à Bantam & dans d'autres Parties des Indes Orientales, depuis le mois d'Octobre* 1605, *juſqu'au même mois* 1609, - - - - - - - - - - 399.
CHAP. VII. *Relation de ce qui ſe paſſa dans l'Iſle de Firando pendant le Voyage de Saris à la Cour de l'Empereur du Japon*, - - - - - 416.
CHAP. VIII. *Voyage & Avantures de William Adams, Pilote Hollandois, aux Iſles du Japon.* 442.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU II. VOLUME.

De L'Imprimerie de Pierre Vos, *à la Haye.*

Digitized by Google

AVIS AU RELIEUR
POUR PLACER LES FIGURES
DU SECOND VOLUME.

CARTE de toutes les Iſles connues ſur la Côte de Zanguébar & de Madagaſcar, que l'on trouve dans la route de l'Inde. - - - - - Pag. 2.

Circonciſion du Roi de Bantam. - - - - - - - - - - - - - - - 65.

Baye de Sierra Leona & - - - - - - - - - - }
Vûe de l'Entrée de la Baye de Sierra Leona. - - } - - - - - - 90.

Vûe des Montagnes, nommées Sierra Leona - - }
Maiſons de Sierra Leona. - - - - - - - - - } - - - - - - 93.

Jeune Crocodile, deſſiné vivant à Londres au mois d'Octobre 1739. - 95.

Buffle. - 110.

Carte de la Côte Orientale d'Afrique depuis le XIIIe. degré de Latitude Méridionale juſqu'au XVIe. de Latitude Septentr. - - - - - - - - - - - 160.

Vûe du Cap-Verd. - - - - - - - - - - - - }
Autre Vûe du Cap-Verd dans l'éloignement. - - } - - - - - - 199.

Vûe du Cap de Bonne-Eſpérance. - - - - - - - - - - - - - - 248.

Carte du Golphe de Bengale. - - - - - - - - - - - - - - - - 300.

Carte des Iſles de Java, Sumatra, Bornéo, &c. Les détroits de la Sonde, Malaca, & Banca, Golphe de Siam, &c. - - - - - - - - - - - - 311.

Vûe du Cap-Verd à trois lieuës en mer au Sud-Sud-Oueſt. }
Vûe du Cap-Verd à trois lieuës en mer au Sud-Sud-Eſt. } - - - - - - 327.

Feſtin du Gouverneur de Mocka. - - - - - - - - - - - - - - 347.

Carte des Iſles Philippines, Célèbes, & Moluques. - - - - - - - 359.

Carte des Iſles du Japon, & la Preſqu'Iſle de Corée, avec les Côtes de la Chine, depuis Pékin juſqu'à Canton. - - - - - - - - - - - - - - 372.

Supplices du Japon. - - - - - - - - - - - - - - - - - - - 378.

Marche Militaire du Japon. - - - - - - - - - - - - - - - - 382.

Carte des Côtes de Cochinchine, Tunquin, & partie de celles de la Chine. 394.

Fin de la Seconde Partie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

00563710